LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

Juillet - Août 1894

TOME QUATRIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1894

LE PRÉSIDENT CARNOT

Le 3 décembre 1887, pour relever le prestige compromis de la magistrature suprême, les Chambres, dans un instant de clairvoyance morale, sentirent qu'il fallait porter à la tête du pays un citoyen dont le nom signifiât : « Intégrité incorruptible », et, voulant choisir le plus honnête, acclamèrent Sadi Carnot.

M. Carnot fut mieux qu'un grand homme : il fut, chose plus rare, plus glorieuse et à certaines heures plus efficace, un honnête homme : et par là il put rendre à la nation deux services qui ne seront pas oubliés. C'est parce qu'il se trouvait à la tête de la France en un instant où menaçait de sombrer sa liberté et sa dignité que le pays sut se reprendre de son vertige, et il n'eut qu'à montrer aux provinces la République incarnée dans un citoyen sans reproche pour dissiper un cauchemar de dictature. Et c'est parce qu'il était là que les deux premières puissances de l'Europe, le pape et le tsar, briguèrent l'alliance de la République.

Dans nos luttes intérieures, il fut, comme il le rappelait, une heure avant le meurtre, au milieu des acclamations d'un peuple reconnaissant, le gardien loyal de la constitution et de la légalité.

Premier citoyen de la France, il était le plus simple, le plus accessible, le plus avenant de nos concitoyens. Son foyer domestique était un exemple à toutes les familles de France. Il ne prêchait point les vertus républicaines, il en était le modèle. Aussi dans un temps où, tout Gouvernement abdiquant, la calomnie reste le seul pouvoir respecté, parce qu'elle est le seul permanent et indestructible, il sut montrer qu'elle n'est pourtant pas invincible : et dans cette tempête de boue de Panama, quand les partis anarchistes conjurés essayaient d'en faire jaillir les éclaboussures jusqu'à lui, il sortit de l'épreuve pur comme la neige. L'histoire mettra sur sa tombe cette fière devise des Lyonnais qu'il leur rappelait dans sa nuit dernière : *Honneur et Conscience!* C'était une gloire pour la République française d'avoir choisi pour chef cet homme. C'était un titre d'honneur pour l'humanité civilisée, c'était un motif de ne point désespérer de la raison et du cœur des peuples, qu'en cette fin de siècle, une nation, par son libre choix, eût pu mettre et pu garder à sa tête un juste.

C'est ce juste que l'anarchisme vient d'assassiner.

Jamais n'a paru plus clairement au jour le mensonge féroce qui fait le fond de l'anarchisme. Ces idéalistes, altérés de justice, ont choisi le sang le plus pur de France pour y étancher leur soif. Peut-être, pour l'accomplissement de la loi suprême de sacrifice qui entretient dans le monde la flamme sacrée, fallait-il, dans cette lutte entre une secte de bandits et l'humanité, le sang d'une victime sans tache : vous avez été cette victime sans tache. A ce nom de Carnot, qui depuis un siècle sonne dans notre mémoire comme un écho de génie et de victoire, vous avez ajouté le prestige attendri du martyre. Allez rejoindre dans l'histoire les Présidents martyrs de la grande République, dont le sang n'a pas coulé en vain. Lincoln avait brisé la rébellion esclavagiste, et la balle d'histrion qui l'a tué a porté le dernier coup à la rébellion et à l'esclavage. Garfield essaya de briser la franc-maçonnerie impure des politiciens : ils l'ont tué et en meurent à présent. Et vous, c'est dans la défense des lois éternelles de la société humaine, c'est pour le patrimoine commun de toute civilisation, que vous tombez, victime d'avant-garde. C'est

pour cela que tous les peuples et tous les chefs de peuple inclinent sur votre tombe leur pavillon de deuil : l'Italie se sent frappée comme la France, Londres comme Paris, Potsdam comme l'Élysée : l'humanité entière se sent visée au cœur par le poignard qui vous a frappé, et une goutte de votre sang a coulé pour chacune des nations du monde.

***

Ainsi ce sang de juste n'a pas coulé en vain : l'humanité se rappelle sur cette tombe qu'elle ne fait, en dépit de tout, qu'une famille. Et nous, Français, ce sang ne nous fera-t-il pousser qu'un cri de vengeance ou de douleur? N'entendrons-nous pas aussi les devoirs qu'il nous crie à tous?

Laissons là l'assassin; le misérable fou ira à l'échafaud, comme ses précurseurs, sous l'exécration des deux mondes : mais nous, une fois cette formalité réglée, que ferons-nous?

L'anarchisme de la dynamite et du poignard n'est que la forme prise, dans les âmes fauves, par cette anarchie qui règne dans l'esprit de toute l'Europe et qui, favorisée en France par les fautes et les folies de tous les partis, a défait toute autorité dans le Gouvernement, dans la loi, dans les mœurs, et, pour remplir des âmes vidées de croyances fermes, leur a jeté quelques mots vides, qui donnent aux hypocrisies de l'appétit l'illusion de l'idéal. Ah! si le vrai souverain de la France, ces quelques milliers de politiciens qui agitent, dans leurs mains faibles ou avides, le sort du pays, pouvaient enfin ouvrir les yeux, faire un examen de conscience, comprendre qu'on ne sème pas impunément en tout un peuple le double évangile de la corruption et de la haine; s'ils osaient regarder leurs mains et y reconnaître la tache de sang! Si les représentants officiels du peuple, qui, quoique traînant la chaîne invisible des comités, n'en sont pas moins, s'ils le voulaient, capables de faire quelque bien et donner quelques exemples, pouvaient dégager leur poitrine de l'atmosphère viciée des salons ou des clubs, se dégager les uns de leurs petitesses de couloir, les autres de leur présomption effrayante! S'ils pouvaient regarder en face leur responsabilité devant la France passée et à venir et, à chaque vote, se demander enfin, eux aussi, avec

tremblement : « Suis-je en état de grâce devant mon pays » !

Un jour ou deux, devant cette tombe creusée par dix mille coupables, la France seule parlera au cœur des Français. Espérer plus, n'est peut-être qu'une illusion. Ce n'est pas en un instant qu'on refait les âmes et qu'on ramène un peu de raison dans des cerveaux en démence. Et c'est ici que paraît dans toute sa grandeur redoutable le rôle de l'homme de cœur qui a été appelé, le 27 juin 1894, au poste de péril et d'honneur par le vote libre des Représentants du peuple, interprètes du sentiment national et de la sympathie européenne. Ce que la France attend de M. Casimir Perier, ce n'est point de guérir la maladie qui la ronge, — pour cela nul gouvernement n'a titre, ni autorité, — ce qu'elle attend, ce qu'elle exige de lui, c'est qu'il la mette en état de se guérir elle-même, en réduisant à l'impuissance les furieux qui la harcèlent : et pour cela il n'a qu'une chose à faire : rétablir le règne de la loi. *La loi seule, mais la loi tout entière :* la loi pour tous, la loi qui demande compte à chaque criminel de son crime : au criminel du poignard et à celui de la plume, à l'assassin et aux pontifes de l'assassinat.

Le jour où une volonté ferme et suivie paraîtra dans les conseils du Gouvernement, les représentants du pays la suivront, car la France veut le retour de l'ordre public et de la liberté de tous, foulés aux pieds par une bande d'aventuriers et de fanatiques : elle veut aborder en paix l'œuvre de réforme pratique et progressive, due à la démocratie, et nécessaire à l'avenir de la France. Si la conspiration obstructionniste persiste et paralyse le Parlement, que M. le Président de la République, dans la plénitude de son indépendance et de son devoir, ose tout son droit ! La nation consultée saura bien dire si l'anarchie permanente est son idéal.

Mais le calme solennel avec lequel la République a transmis le pouvoir du plus digne au plus digne, et rempli par la loi le vide fait par le crime, montre au monde et à la France même, qui serait tentée de l'oublier, combien ce pays, sous l'agitation d'écume de la surface, recèle des trésors profonds de sang-froid, de force morale et d'espérance.

JAMES DARMESTETER.

LETTRES A LA PRINCESSE JULIE

(1863-1870)

Petite-fille, par son père, de Lucien Bonaparte et, par sa mère, du roi Joseph, la princesse Julie, marquise de Roccagiovine, ma mère, habitait Paris sous le second Empire. Elle réunissait dans son salon MM. Thiers, Renan, Billault, Dupin aîné, Charles Giraud, Gustave Flaubert, Mgr Darboy, le prince Napoléon et tant d'autres, qui, par leurs talents, illustraient la politique et la littérature françaises. Tous avaient pour ses enfants une parole aimable, et beaucoup, par la suite, ont marqué leur bienveillance à notre jeunesse : ils n'ont oublié ni le salon hospitalier de la rue de Grenelle, ni la femme que les événements avaient pu éloigner de Paris, sans détacher son cœur de la France.

Mérimée, entre tous, était charmant pour nous. Il ne dédaignait pas de nous raconter des histoires : tantôt la mort de son chat Matifas, qui fut un des gros chagrins de sa vie, et tantôt des aventures où le merveilleux se mêlait de la façon la plus vraisemblable à la réalité. Lorsqu'il écrivit *Lokis,* il enrichit notre album d'une aquarelle qui représente un grand diable maigre à la peau bronzée, tenant un ours enchaîné,

Les haillons de l'homme et la fourrure de la bête se détachent crûment sur la mer et sous le ciel bleu de Cannes. Tous deux, d'un regard étrange et mélancolique, semblent chercher un pays inconnu. Mérimée assurait que, les voyant ainsi rêveurs, il avait, dans toutes les langues, inutilement adressé la parole au mendiant; finalement, il avait eu l'idée de lui parler latin, et le mendiant avait répondu.

Mérimée est mort en octobre 1870. Il avait joui comme tout le monde, en souriant, des premières années de l'Empire; observateur sagace, il avait pressenti, plus tard, les désastres de la fin. Malgré la cuirasse de scepticisme dont il aimait à se parer, il n'a pas survécu aux malheurs de sa patrie.

Aussi bien, durant les dernières années de sa vie, — alors que, malade, épuisé, il s'intéressait encore à la santé des autres, — est-ce dans sa correspondance que s'était réfugié tout ce qui lui restait de jeunesse et d'enjouement. Quelqu'un lui demandait pourquoi il n'écrivait plus de romans; je l'entendis répondre avec tristesse : « Je n'écris plus de romans depuis que je ne suis plus amoureux. »

En commençant par ces lettres, avec l'assentiment de ma mère, une publication qui sera l'histoire d'un salon et ne sera pas inutile, sans doute, à l'histoire d'une époque, je veux honorer la mémoire d'un écrivain qui fut le fidèle ami de l'Impératrice et de l'Empereur, et je veux rendre à la littérature française un bien que j'avais en dépôt.

LUCIEN DE ROCCAGIOVINE.

Rome, juin 1894.

I

Cannes, 1er janvier (1863).

Madame,

J'admire votre écriture et regrette de l'admirer si rarement. Quel maître avez-vous eu, et quelle élève! Je n'ai passé que deux jours à Paris en revenant de Compiègne. Je me suis présenté rue de Grenelle pour vous faire ma cour, mais je crois qu'il était un peu tard, et j'ai eu la douleur de partir

sans vous avoir aperçue. Vous l'augmentez en me disant que vous sacrifiez mes lettres à celui qui occupe le n° 3 dans vos affections. Il y a de la cruauté à me rappeler ainsi la différence qui existe entre son numéro et le mien. J'ose croire cependant que, si vous m'aviez vu la semaine passée, votre cœur se serait ému de quelque pitié. J'avais attrapé un lombago à dessiner au bord de la mer, après le soleil couché. Ici, comme à Rome, il ne fait pas bon à se trouver en rase campagne à l'angélus. J'ai donc été pris d'un lombago abominable, et obligé de passer trois jours au lit sans pouvoir me retourner qu'avec des grincements de dents et des reniements, pour l'absolution desquels je vous supplie d'employer votre crédit auprès de N.-S.-P. le Pape. Présentement, je suis assez bien, le dos seulement un peu raide comme celui des loups, lesquels ont les côtes en long, à ce qu'assurent les bergers de ce pays-ci.

Comment voulez-vous, Madame, que je lise les vers de M. Laprade, et pourquoi me soupçonnez-vous de pareille aberration? Ce grand poète est un niais à qui M. de Lamartine a persuadé qu'il avait du génie parce qu'il l'avait loué, et à qui les dévotes de Lyon ont fait tourner la tête. Le jour où vous voudrez rendre malade l'illustre historien[1], faites-lui lire vingt vers de M. Laprade, et je serai vengé.

Je suis charmé que *le Fils de Giboyer* vous ait amusée. J'aime beaucoup l'auteur, et il y a du courage aujourd'hui à s'attaquer à ce parti clérical si puissant dans les salons pour lesquels tout le monde vit à Paris. C'est un grand malheur de la centralisation et qui ne fait que croître. Les opinions en morale, en politique, en religion, dépendent de quelques personnes médiocres qui donnent la mode. On suit leurs arrêts, comme vous obéissez, sans vous en douter, à ceux de quelques demoiselles de la rue Bréda pour votre toilette. Cela va bien pendant quelque temps, et ce petit monde, qui ne sait rien de ce qui se passe au dehors, triomphe et se pavane jusqu'au moment où quelque coup de tonnerre vient l'avertir. Ce qu'à Dieu ne plaise, aujourd'hui.

Je pense fort retourner à Paris pour quelques jours seulement lors de la discussion de l'adresse, si toutefois je suis en

1. M. Thiers.

état d'aller affronter vos frimas. Depuis que je suis ici, je respire beaucoup mieux. L'air y est d'une douceur incomparable, et, sans vouloir mal parler de la ville éternelle, je crois que le marquis de Roccagiovine s'y trouverait encore mieux qu'à Rome. Je lui souhaite bonne chance dans ses fouilles à la villa d'Horace; mais, lorsque j'aurai hérité d'un oncle en Amérique ou gagné le gros lot à quelque loterie allemande, je ferai draguer le Tibre, *il cardinale Antonelli permettendolo*, et j'en retirerai de bien belles choses. Mais ce que j'aimerais encore mieux, ce serait de fouiller les archives du Vatican, sans aucune permission, mais avec les clefs de toutes les armoires. Quand cela arrivera-t-il? Assurément un de ces jours, et je m'étonne bien que cela ne se soit pas encore fait.

Nous avons ici M. Cousin qui se trouve à merveille de notre climat, dont cependant il dit beaucoup de mal. Lord Brougham travaille à écrire ses Mémoires, qui, dit-on, ne feront pas beaucoup d'honneur à la sienne. Cannes est encombrée d'Anglais et de Russes ainsi que Nice. Ce pays commence à devenir un peu trop peuplé pour moi, et je suis en quête de quelque Thébaïde ignorée pour y passer l'hiver prochain, si je survis à mes maux et à vos rigueurs.

Daignez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

II

Cannes, Alpes Maritimes.
27 oct. 1863.

Madame,

Il y a plus d'un an que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Il est vrai que j'ai passé ma vie presque toujours hors de Paris. Je n'y suis revenu que pour quelques jours, et jamais je n'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

Je suis ici respirant un peu mieux qu'à Paris, et cependant assez mal. Je suis tous les jours plus souffreteux, et je pense m'établir sous une tente dans la haute Égypte pour y finir ma vie saintement dans des exercices de piété et sans rhumes. S'il n'y avait encore à Paris quelques personnes aimables, je

ne regretterais rien au monde, et tous les jours la solitude me convient davantage.

Quelques amis qui viennent me voir dans ce pays perdu me donnent des nouvelles de Paris, et en voici une qui m'afflige plus que je ne saurais dire. Un de vos adorateurs, je dis le plus illustre, que j'avais laissé dans les dispositions les plus pacifiques et plus sages du monde, a résolu, m'assure-t-on, de ne pas aller à la séance impériale[1]. Il me semble — et c'est ce qui semble à tout le monde — que c'est à la fois une sorte d'impolitesse qu'on ne devait pas attendre de lui, et une faute. Du moment qu'on accepte un mandat, c'est qu'on en connaît les conditions. C'est manquer de politesse que de ne pas se rendre à une invitation. Est-ce parce qu'il faut aller dans un palais? Mais apparemment on sait qu'il y a un palais, et il faut bien l'accepter pour être député. Savez-vous ce que penseront les épiciers, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent parmi le peuple le plus spirituel de la terre? C'est qu'il pense qu'un serment prononcé devant le président de la Chambre a moins de force que s'il était prononcé devant l'Empereur. C'est se donner bien gratuitement une réputation de jésuitisme et jusqu'à un certain point justifier les colères et les violences de M. de Persigny. Je me représente, Madame, que vous pourriez peut-être changer une résolution qui ne peut, j'en suis sûr, que faire du tort à notre ami. Observez que je ne parle ici que pour lui-même et dans son propre intérêt, et ce qui me paraît fort triste, c'est qu'il débute par une petitesse au grand rôle qui lui est réservé et qu'il jouera merveilleusement dès qu'il voudra se délivrer des extravagants qui prétendent le diriger.

Il fait ici un temps admirable: pour quitter ce beau pays il me faudra beaucoup de courage, et surtout l'espoir de pouvoir vous porter mes hommages.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

P[r] MÉRIMÉE.

1. Le 16 octobre 1862, Mérimée avait écrit à la princesse : « Je crains que M. Th... ne soit devenu bien plus dangereux depuis qu'il est devenu un homme libre. Je viens de relire son vingtième volume et je l'admire plus que la première fois. Je vous supplie de ne pas abuser de cet aveu. » — Devenu libre, en effet, par l'achèvement de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers rentrait dans la vie politique, il était élu député de la Seine en 1863.

III

Cannes, 3 novembre 1863.

Madame,

Votre lettre m'afflige extrêmement. Je vous croyais plus de résignation, plus de force d'âme, plus de sentiments chrétiens. Souvenez-vous que vous êtes une Bonaparte et ne vous laissez pas aller à un désespoir qui fait souffrir vos amis[1]. Il n'y a pas de douleur à laquelle le temps n'apporte un adoucissement. Il ne faut pas s'abandonner. Tâchez de penser aux autres, au bonheur que vous pouvez leur donner et à la peine que vous leur faites. Je trouve que vous avez tort de vous renfermer et de refuser toutes les distractions qui peuvent se présenter. Vous ne feriez aucun tort à celle que vous avez perdue et vous vous tuez à plaisir.

Je viens d'apprendre la mort d'un ancien camarade, un excellent homme que je n'avais pas vu depuis vingt ans, mais sur qui je pouvais compter comme sur moi-même. Je me reproche mille choses, entre autres de n'être pas allé le voir dans la solitude où il vivait. Il avait fait un mariage un peu étrange pour le monde, et il était allé s'établir dans les montagnes de la Lozère où il passait sa vie à chasser. Il était, je crois, très heureux au milieu de ses chiens et de ses chevaux, mais je regrette de n'avoir pas été échanger quelques idées avec lui avant de nous séparer.

Ce n'est pas à Cannes qu'il faut chercher de *bons gîtes* et de *bons soupers*, mais, si le marquis de Roccagiovine aime la belle nature, le soleil et la mer; s'il souffre, comme moi, du froid et de la pluie, il aura raison de venir à Cannes, il y trouvera tout cela et quelqu'un qui sera très heureux de lui faire les honneurs de cette espèce de désert. Il y a des hôtels, mais assez médiocres; seulement il faut s'y prendre un peu à l'avance pour retenir des appartements.

Je suis fâché que vous n'ayez pas prêché notre ami comme vous auriez pu le faire. Il se trouve dans une situation extrêmement délicate, ayant le pouvoir de faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Il est extrêmement important de bien

1. La fille aînée de la princesse, Letizia de Roccagiovine, était morte, à Rome, le 14 février 1863.

débuter, et, si ce qu'on m'a dit est vrai, il débuterait bien mal. Lorsque j'étais à Paris, je l'avais trouvé dans les meilleures dispositions, parfaitement convaincu qu'il ne s'agissait pas pour lui de faire preuve d'éloquence, et, à plus forte raison, de prendre la plus facile, celle de J. Favre et autres Gracques de la place Maubert. Il sentait que, pour prévenir une catastrophe, il était nécessaire de persuader l'Empereur aussi bien que le pays. Vous savez mieux que moi, Madame, combien l'Empereur écoute les avis qu'on lui donne, du moment qu'il les sait dictés par un sentiment de bienveillance pour lui et par l'amour du pays. Ce que des niais lui ont persuadé de faire le 24 novembre[1], un homme comme M. Thiers ne peut-il pas le compléter? Je suis sûr que, s'il se rapprochait, on ferait quelques *grands pas* à sa rencontre. A la vérité, M. Thiers risque de déplaire à M. Duvergier de Hauranne et à quelques esprits pointus de son espèce, à quelques belles dames orléanistes, qui veulent se faire tolérer par les grandes dames du faubourg Saint-Germain. Mais est-ce qu'un grand esprit comme M. Thiers doit tenir à l'opinion de pareilles gens? Le moyen de persuader à l'Empereur que M. Thiers n'est pas un ennemi de sa dynastie, lorsqu'il verra qu'il évite jusqu'à l'occasion de se trouver avec lui dans un salon de cent pieds carrés! Tout cela me confond, m'afflige et me désespère. M. C..., mon voisin, ne pense pas là-dessus autrement que moi.

Je pense être à Paris dans les premiers jours de la semaine prochaine, et alors, si vous voulez bien me permettre d'aller vous faire ma cour, je vous gronderai bien fort.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

P. MÉRIMÉE.

IX

Château de Compiègne,
18 novembre.

Madame,

J'ai parlé à l'Empereur de M. de La N... et de sa position et de vos désirs. Sa Majesté m'a dit qu'elle serait charmée de lui

1. Le décret du 24 novembre 1860.

être utile, mais qu'il ne fallait pas penser au Conseil d'État où elle ne voulait que des jurisconsultes consommés. Si vous revenez à la charge, faites comme si vous ne saviez rien, mais vous feriez bien d'avoir une autre demande toute prête sur laquelle vous vous rabattriez à défaut du Conseil d'État. Vous voyez, Madame, que j'exécute vos ordres promptement sinon avec succès.

Vous avez bien tort de vous abandonner ainsi à la douleur. Comment, puisque vous avez le bonheur d'avoir des idées religieuses, ne vous rappelez-vous pas qu'il n'y a pas de séparation éternelle et, si on doit se revoir un jour, pourquoi se complaire dans son affliction? Si les mêmes idées tristes vous obsèdent malgré vous, faites un effort pour les éloigner. Voyagez, voyez du monde, donnez-vous une occupation qui vous oblige à ne pas penser. J'en aurais long à vous dire sur ce sujet, Madame, et je poursuivrai mon sermon lorsque j'aurai l'honneur de vous voir. On dit ici que notre ami a fait un faux départ. Je suis bien fâché pour lui et aussi pour nous de ses débuts si différents de ses promesses. Je crains que les rouges en flattant sa vanité ne l'entraînent à leur suite et ne lui fassent oublier ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il pourrait et devrait faire.

Sa Majesté a bien voulu me garder ici encore une semaine. C'est aujourd'hui que commence la série des Allemands pour lesquels j'ai peu de goût. Je suis d'ailleurs horriblement enrhumé et la transition du chaud au froid qui est la condition normale de ce pays-ci me pousse très vite vers le monument.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

V

Paris, 5 décembre,
52, rue de Lille.

Madame,

Si j'étais tyran, et je voudrais l'être, je vous prendrais pour secrétaire; vous avez une écriture admirable, et je ne ferais pas mal de vous donner mes lettres à faire.

Je suis charmé que vous ayez repris vos habitudes. La solitude ne vaut rien pour personne. Les vieux garçons qui seront sincères vous diront qu'ils sont malheureux comme les pierres. Il y en a qui épousent leurs cuisinières, d'autres qui prennent des perroquets pour échapper à la solitude, d'autres se font mauvais sujets ou moines. Moi qui ne suis rien de tout cela, qui ai perdu mon chat Matifas qui était une bête unique, je suis horriblement triste quand je n'ai pas un livre à lire avant de m'endormir.

Vous ne sauriez vous figurer, Madame, tout ce que ces charades de Compiègne dont vous me parlez m'ont fait endurer de maux. En écrivant ces turpitudes je pensais à ce chansonnier allemand qui composait des chansons immorales pour gagner de quoi enterrer sa femme. Voilà en quelle disposition d'esprit je me trouvais. Ce qui m'a amusé, c'est la troupe des comédiens et les spectateurs.

Croyez que vous aurez une forte bataille à livrer pour faire votre conseiller d'État. Il y a deux ans, vous auriez fait un sénateur haut la main. Il y a un mois, vous n'avez pas voulu empêcher un grand homme de faire une petitesse. C'est que vous êtes paresseuse et que vous ne vous donnez pas la peine de gouverner les gens, ce qui vous serait facile.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon profond respect.

P. MÉRIMÉE.

VI

Cannes, [illegible] mars 1864.

Madame,

Je suis bien fâché d'apprendre que M. le marquis de Roccagiovine est souffrant. Comment pourrait-il en être autrement avec l'hiver abominable que vous avez eu! Nous n'avons pas été épargnés dans notre oasis, et on dit que depuis quarante ans on n'avait vu saison plus rude. Nous n'avons pas cependant souffert comme nos voisins. A Menton, les orangers ont été gelés et même les oliviers ont eu leurs jeunes pousses brûlées. Chez nous, tout s'est borné à la perte de la récolte

de fleurs d'orangers, mais si les arbres n'ont été que peu maltraités, les hommes l'ont été terriblement. Tout le monde a eu la grippe, et depuis six semaines, je suis à tousser, ce qui complique fort mon asthme ordinaire. Cependant il me semble que l'ordonnance du docteur Trousseau m'a fait quelque bien, et j'engagerais fort le marquis de Roccagiovine à s'adresser à lui. Il est certain qu'il a tiré d'affaire M. Émile Pereire, qui était assurément le roi des asthmatiques. Il couchait dans un étui de contrebasse un peu incliné contre le mur. A présent, il couche dans un lit et vit comme une personne naturelle. Le traitement n'est pas difficile ni désagréable, quoique les drogues que l'on prend soient un peu effrayantes; c'est de la belladone et de l'arsenic. Je suis à ce régime depuis deux mois, et je ne comprends pas M. Lafarge, qui s'est laissé mourir pour si peu de chose. Il paraît que les Mexicaines mangent de l'arsenic comme du sucre afin d'avoir le teint frais. Les Tyroliennes en font de même pour monter leurs montagnes sans être trop essoufflées.

Si j'avais un cousin comme vous en avez un, bien posé dans le monde et toujours heureux d'obliger ses amis, je ne m'adresserais pas à un pauvre diable de provincial pour recommander les gens. Je pense être à Paris dans quelques jours, et je ferai votre commission en paroles mieux que par écrit. M. Fould était en très bons termes avec M. Billault, et je crois qu'il sera charmé d'être utile à M. de La N..., mais il faudra cependant de toute manière s'adresser au cousin. Pourquoi ne le feriez-vous pas? Avez-vous peur qu'il vous mange? Ce que je vous en dis n'est pas pour refuser la commission dont vous me faites l'honneur de me charger, mais deux recommandations valent mieux qu'une, et nous ne ferions pas mal de réunir nos efforts dans le même but, frappant chacun à une porte différente, vous à la grande, moi à la porte dérobée.

J'ai reçu ici une brochure de M. Giraud, à laquelle j'aurais dû répondre, mais je ne sais pas son adresse, et, de plus, j'étais si patraque en la recevant que je n'avais pas la force d'écrire une panse d'A. Il a fait une excellente chose. C'est dans une mesure parfaite, avec une exquise politesse, qu'il a répondu à ce pauvre niais de Ingres et aux braillards de l'Ins-

titut qui l'ont mis en avant. Veuillez lui faire mes compliments et ceux de tous les artistes gens d'esprit dont j'ai entendu parler. Je suis désolé des faits et gestes et surtout des discours de votre ami numéro 1. Après tout ce qu'il m'avait dit, tout ce qu'il m'avait promis, après avoir eu conscience du magnifique rôle qu'il avait à jouer, il s'est jeté à corps perdu dans l'opposition antidynastique. Il a même fait acte de mauvais Français, en tâchant d'empêcher l'archiduc Maximilien d'accepter la couronne du Mexique. C'est pour faire sa cour à l'empereur d'Autriche et à une demi-douzaine de grandes dames de Vienne, qui l'ont reçu comme un petit animal apprivoisé très curieux. Je vous avoue que cela m'a fait la plus grande peine, et pour lui et pour nous. O vanité des vanités!

Daignez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

VII

Vendredi matin.

Madame,

J'ai lu avec grand plaisir vos deux nouvelles, mais j'y trouve un défaut grave et rare. Elles sont trop courtes et on voudrait des détails. Sur ce sujet toujours jeune de l'amour, il ne faut pas se contenter de dire : il, ou elle, a aimé. On veut savoir quand, comment, combien. On ne doit s'arrêter qu'au moment où les mots manquent et où le procureur impérial interviendrait. La donnée de *Louise* est excellente, mais vous sautez à pieds joints par-dessus les plus beaux moments. Vous devriez encore expliquer comment une femme d'esprit prend un sot pour amant, et par quel phénomène elle ne voit pas ce qui crève les yeux à tout le monde. Il n'y a qu'une femme qui sache ces choses-là, et je voudrais que vous nous en fissiez part. Dans votre seconde nouvelle, vous ne nous donnez pas non plus les détails qui sont nécessaires. Il y a des coquettes qui aiment véritablement. Que se passe-t-il dans leur esprit? J'ai voulu autrefois traiter ce sujet

et j'ai fait un grand fiasco, parce que je ne connais rien aux femmes. Nous causerons de cela un de ces jours, si vous le voulez bien. Mais donnez-moi des détails, beaucoup de détails, on n'en saurait trop donner.

Plus j'ai réfléchi à l'affaire dont vous avez bien voulu me parler, plus je crois que c'est au cousin qu'il faut s'adresser.

Veuillez agréer, Madame, avec mes remerciements, l'expression de mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

Maxime : Ne jamais confier à personne un papier buvard dont on s'est servi.

VIII

Mercredi.

Madame,

Le mauvais temps et mes poumons plus mauvais encore ne m'ont pas permis de vous apporter ce matin le cahier ci-joint qui m'a fort intéressé. Comme je suis un juge excessivement sévère, j'aurais un certain nombre d'observations à vous faire, mais je n'ose. D'abord il serait très difficile de vous écrire article par article les critiques fines comme la pointe d'une aiguille que ma malice me suggérerait. En second lieu, je n'ai pas une si haute confiance dans mes lumières que je n'aie besoin de discuter avec vous moralement et académiquement. Il faudrait donc, s'il vous plaît, que nous eussions une conférence d'une heure au moins. En général, il me semble que vous développez trop vos pensées. En matière de nouvelles, vous avez le défaut contraire. Je crois que les pensées doivent être très courtes, avoir un trait saillant, et c'est au lecteur à méditer et à suppléer ce qu'on n'a pas dit. Si vous avez assez de magnanimité pour me faire le sacrifice de quelques phrases, je n'aurai plus que des compliments à vous faire. Nous reparlerons de cela mardi, si vous dînez comme on me l'annonce chez la duchesse d'Albufera.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

IX

Dimanche, 15 mai.

Madame,

Vous me faites tort en prétendant me rappeler que je dîne chez vous mercredi. Me croyez-vous vraiment capable de l'oublier.

Je vais lire cette nuit les deux volumes que vous m'avez envoyés. Comptez sur un jugement sévère et sincère.

Comment faut-il témoigner à madame Rothschild le chagrin que j'ai qu'elle ait perdu son frère, pendant que nous étions censés écouter de la musique? Je ne veux plus aller à d'autre enterrement qu'au mien (qui sera proche), mais faut-il s'écrire chez elle? Vous aurez la bonté de me dire tout cela mercredi, et s'il faut dire « maccheroni » ou « macaroni ».

L'étymologie grecque veut *macaroni*.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

X

British Museum, mardi.
(1864).

Madame,

Merci des portraits, quoiqu'ils ne fassent pas trop honneur à la photographie romaine, et qu'elle n'ait pas rendu justice à la princesse Christine[1], aux pieds de qui je vous supplie de vouloir bien me mettre. Je suis ici dans un milieu tiède qui me repose des agitations de la cour, pays où je vais toujours avec une certaine curiosité et que je quitte avec plaisir. Il me semble que vous ne vous êtes pas encore aperçue des écueils et des monstres plus ou moins venimeux qu'on y trouve. Ici la vie a quelque chose de réglé et de positif qui repose. S'il n'y avait pas tant de dîners et s'ils étaient moins longs, tout

1. La princesse Christine Bonaparte, née princesse Ruspoli.

serait pour le mieux. Il est impossible de se faire une idée de l'agitation de Londres la semaine passée. A mesure que le dénouement approchait, l'inquiétude devenait plus vive et il était amusant pour un étranger de passer d'un camp à l'autre et de comparer les espérances et les calculs. Les Whigs, au dernier moment, ne comptaient pas plus de quatre voix de majorité. Ils en ont eu dix-huit, grâce aux irrésistibles séductions de lord Palmerston. C'est un jeune homme de quatre-vingt-un ans qui a eu une jeunesse fort gaie, mais qui a conservé un bon estomac. C'est le prototype du vieux gentleman anglais de l'ancienne école. Lorsqu'il mourra, il n'y en aura plus. Lorsqu'il s'est levé pour parler à une heure après minuit, samedi dernier, il avait l'aïr d'un spectre. On l'entendait à peine. Il s'est animé petit à petit comme les vieux chevaux. Il a pris le parti de son collègue qu'il déteste, et accepté toute la responsabilité du ministère. Cela a touché tout le monde. Après le vote, peu s'en est fallu qu'on l'étouffât. En sortant de la Chambre, il a été applaudi par un immense rassemblement et reconduit chez lui avec des cris enthousiastes.

N'est-ce pas une chose curieuse qu'un premier ministre populaire? Lady Palmerston, qui avait voulu assister à la bataille, a failli en être victime. Ses chevaux, qui devraient être habitués à ces ovations, se sont cabrés et ont manqué la verser. Autant en est arrivé à lady Minto, la fille de lord Russell. Aujourd'hui, *pour les Anglais*, c'est chose avérée que nous sommes seuls responsables des malheurs du Danemark. C'est votre cousin qui n'a pas voulu. J'ai beau leur dire que le Rhin n'est pas la Manche et qu'il est facile d'être brave quand on ne se bat pas soi-même, jamais ils n'admettront que lord Palmerston ait eu tort. Je me demande ce que deviendra ce gouvernement, lui mort. Je suis allé lui faire mes compliments avant-hier. Il faisait peine à voir. Je vous proteste que la momie du plus vieux Pharaon que j'ai vu au British Museum n'est pas plus sèche ni plus ratatinée que Sa Seigneurie. La reine a perdu tout ce que son ministre a gagné en popularité. Voilà la première fois que j'entends des Anglais en parler si mal. Elle est tout allemande de cœur. Vous ne me donnez pas de nouvelles de ma grande passion,

Madame. Va-t-elle à Lisbonne? que fait-elle, que devient-elle, qui la console de mon absence? J'ai assez de philosophie pour supporter avec calme les nouvelles les plus terribles. Avez-vous vu mon autre passion, la duchesse C...? Je ne sais combien de temps je passerai encore dans ce pays. Il y fait un temps de chien et presque tous les jours nous faisons du feu. Hier nous avons eu un rayon de soleil, mais avec un vent glacial. J'ai eu des nouvelles de Fontainebleau. Les Allemands ont été encore plus aimables que nous, et encore plus choyés. Malheureusement ce n'était pas trop le moment, à mon avis.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XI

Paris, 22 août.

Princesse,

On m'envoie votre lettre, de Londres, d'où je suis revenu depuis quelques jours en meilleure santé que je n'étais parti. J'ai dîné dimanche dernier (il y a huit jours) chez la princesse Mathilde avec vos sœurs et vos beaux-frères. J'ai vu le marquis de Roccagiovine en très bonne santé, à ce qu'il m'a semblé, prêt à partir pour Rome. Des fêtes, je n'ai vu que le bal de Saint-Cloud qui était fort triste. Il pleuvait à verse. L'Impératrice était très affligée de la mort de la pauvre princesse Czartoryska. Le roi est un petit gorille qui a l'air moins bête qu'il n'est. C'est lui, m'a-t-on dit, qui a empêché de décommander le bal. Je regrette cette pauvre et belle Amparo que je ne connaissais guère, mais qui me plaisait beaucoup et de figure et de caractère. Comment se fait-il que tous les enfants de la reine Christine meurent ainsi poitrinaires? Le père et la mère sont bâtis pour enterrer le genre humain. Je n'ai pas été invité à Versailles et je ne sais rien de la fête que par notre amie la duchesse Colonna, qui dit qu'elle a été merveilleusement belle. Je crains d'être en disgrâce auprès de vos cousins, mais je cherche à me consoler.

On dit qu'il n'y aura pas de Biarritz cette année. Cela me semble vouloir dire qu'on a quelque projet de voyage, mais où? Vous le savez probablement mieux que moi. On attend ici le prince Humbert, et on fait déjà quantité d'histoires à son sujet. On dit qu'il vient pour la princesse Anna, à qui on donnerait une dot fort agréable aux Italiens, et dont le Saint-Père ferait les frais. Je m'abstiens d'en croire le plus petit mot: mais, comme il n'y a guère de canard sans fumée, je crois que la visite de M. de Montebello, ici (racontant avec sa franchise militaire les bêtises et les abominations dont il a été témoin), a un peu ému votre cousin, et peut-être ébranlé la férocité de ses sentiments en matière papaline. Pour ma part, je n'ai aucune idée de la manière dont on prendrait à Paris l'abandon de Rome. Il y a des avantages et des inconvénients qu'il faudrait bien peser avant de prendre un parti.

Je suis dans tous les états et ma cuisinière encore plus. Demain je donne à dîner à M. Cousin et à un brahmane venu de Londres pour faire sa connaissance et parler métaphysique avec lui. Or ce brahmane, qui s'appelle M. Mutu Coomara Swami, bien qu'il soit un grand philosophe, est encore un idolâtre et ne peut manger ni bœuf ni cochon. Ma cuisinière m'a aussitôt proposé de lui servir du veau. Mais je lui ai représenté qu'un veau était un petit bœuf, le neveu d'un bœuf. Nous nous creusâmes la tête pour trouver une soupe qu'il puisse manger. C'est d'ailleurs un homme de bon sens, très bien élevé, sachant assez bien le français et parlant l'anglais comme s'il était né à Londres. Il est *barrister* et, quand on l'a reçu, il y a eu une grande dispute pour savoir sur quel livre on lui ferait prêter serment. Il avait déclaré ne pas croire à l'Évangile. Il a proposé de casser une cruche au-dessus de sa tête, mais cette formule de serment a paru trop orientale. On l'a fait jurer sur les Védas, serment aussi *astringent* que si vous juriez sur la *Divine Comédie* de Dante. Adieu, Madame, je vis ici en ours, ne voyant presque personne et travaillant comme si j'en avais l'habitude. J'écris une histoire d'Alexis, le fils de Pierre le Grand, à qui son papa fit donner la torture si souvent qu'il en mourut, ce qui probablement l'empêcha d'être décapité.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

VII

Paris, 31 août.

Princesse,

Je ne crois pas au mariage; non pas que la morgue des Savoyards fût un obstacle, mais la question de la dot qu'ils voudraient avoir est devenue de plus en plus difficile. D'ailleurs, il semblerait qu'en ce moment le vent est plus que jamais à la dévotion. Je ne crois pas davantage à une princesse d'Angleterre : cela ne servirait ni aux uns ni aux autres. Je crois le jeune prince destiné à rester encore quelque temps garçon.

Il n'y a plus personne à Paris. Je m'y plairais fort si je n'étais horriblement enrhumé, ce qui aggrave beaucoup mes étouffements ordinaires. Je passe ma vie sans sortir de mon cabinet ni de ma robe de chambre. Si je suis un peu mieux la semaine prochaine, j'irai à Trouville passer quelques jours. Enfin, si je suis encore de ce côté de l'Achéron vers la fin de septembre, j'irai essayer le nouveau chemin de fer de Madrid. J'ai d'assez bonnes nouvelles de la comtesse de Montijo. La campagne paraît lui avoir fait beaucoup de bien, mais je tâcherai de la ramener à Madrid avant la fin d'octobre pour éviter les rhumes et les rhumatismes.

Le mien (rhume) m'a empêché d'aller faire ma cour à la châtelaine de Saint-Gratien. Je ferai un effort pour aller la voir demain, *il tempo permettendolo*.

Votre petit ami est à la campagne près de Paris. Le général Grouchy qui vient de mourir a publié, il y a peu de temps, un petit volume sur Waterloo pour justifier son père. Il y a dans ce livre assez de talent. Il n'est pas à la louange de l'Empereur Napoléon Ier : mais, si les pièces qu'il contient ne sont pas supposées, Grouchy ne serait pas coupable et n'aurait fait qu'obéir à des ordres positifs. Votre petit ami aurait fait un roman sur cette affaire, et, comme il a le secret de la sauce qui empêche de reconnaître le poisson, les oisifs comme moi se laissent prendre au mouvement de la narration. Le général

Grouchy qui est intéressé dans la question a relevé des erreurs grosses comme des montagnes, et qui pis est, les contradictions les plus étranges à quelques lignes de distance. Il demande si M. Thiers se relit. *Ne dubito assai.*

J'ai toutes les peurs du monde du voyage dont vous me parlez. Outre que je ne crois pas qu'on gagne grand'chose à voir Jérusalem, j'aurais bien peur qu'on ne passât par Rome, ce qui produirait sans doute, à présent, un effet détestable. J'ai eu des détails assez curieux sur ce qui s'est passé après nous, et je n'ai pas regretté de n'être pas resté. On joue avec le feu et de part et d'autre on se taquine. Rien de bon ne peut en résulter ni pour l'un ni pour l'autre. J'ai vu des gens bien attristés et bien découragés.

Mon brahmane est parti. Il m'a donné, outre sa photographie, un livre qu'il a traduit en anglais et qui s'appelle *Arichandra the martyr of Truth*. C'est une tragédie tamule, où il y a des rois, des dieux et des bêtes qui parlent. Cela est assez moral et très curieux. Les notes sont assez intéressantes, entre autres une sur le Nirvana, lieu où nous irons un jour. Seulement ce qu'il en dit n'est pas très clair, pas plus clair que ce que l'abbé qui apprend les vérités de notre religion dit à mademoiselle votre fille. Comment se porte-t-elle? Veuillez me mettre à ses pieds.

Adieu, Madame, je tousse et je larmoie à attendrir les rochers. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XIII

Paris, 22 sept.

Princesse.

M. Giraud, que je viens de voir aujourd'hui, me dit que vous venez d'éprouver un nouveau malheur domestique.[1] J'en suis bien attristé, je vous assure, pour vous, qui n'aviez pas besoin d'un coup semblable. On me dit que la duchesse est morte tout à fait subitement. C'est un grand bonheur pour

1. La mort de la duchesse Decrès, cousine de la princesse.

celui qui meurt et un grand malheur pour les amis qu'il laisse. J'espère, Madame, que votre santé n'a pas souffert, et que vous supportez cela avec courage.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

P. MÉRIMÉE.

XIV

Cannes, 5 décembre.

Madame,

Votre lettre m'arrive ici au moment où je viens de Madrid prendre mes quartiers d'hiver en ce pays de soleil. J'en ai été complètement privé en Espagne, et peu s'en est fallu que je ne fusse gelé en revenant en France. Me voici cependant, pas beaucoup plus mal que je n'étais à Paris, toujours haletant, mais allant aussi toujours, résolu de ne laisser ma peau que le plus tard possible. J'ai trouvé Madrid fort amélioré sous certains rapports, fort dégénéré sous d'autres rapports. Les dames ont fort engraissé depuis ma dernière visite, et quelques-unes ont pris des moustaches formidables. Je n'ai pas trouvé les filles aussi jolies que leurs mères, grand symptôme de vieillesse. Des gens dépourvus de moralité m'ont fait faire un souper avec la fleur des mauvaises personnes de Madrid. Elles m'ont paru très bêtes, autre symptôme non moins alarmant. Madame de M° est tout à fait rétablie et n'a pas eu cet automne la moindre atteinte de ces fièvres qui l'avaient tant tourmentée l'année passée. Nous avons célébré la Sainte-Eugénie à Madrid par un grand concert. Le télégraphe, chargé de mes compliments, m'a rapporté le soir la plus aimable réponse. On me dit d'ailleurs qu'on est grave et sérieux à Compiègne, qu'on s'y sent à la cour, et cela me fait plaisir. De deux personnes que nous aimons, on me dit que, de part et d'autre, il y a eu amendement et que tout est pour le mieux. Je m'en réjouis fort.

Que vous dirai-je du désert que j'habite, où il ne se passe pas le plus petit événement digne de vous être conté?

A Madrid, nous avons eu deux histoires assez gaies. Je ne sais si je vous conterai la première. Passez, aussitôt que cela deviendra scabreux. C'est une demoiselle X..., fille du compositeur ou soi-disant tel, qui, après avoir été sifflée à Berlin et à Saint-Pétersbourg, a épousé, dans cette dernière ville, le ministre d'Angleterre, un M. ***, honnête homme d'Anglais, un peu mûr, qui, pour ce fait, a été envoyé par son gouvernement à Madrid. Mistress ***, qui s'était faite protestante, a demeuré conjugalement deux ou trois ans à Madrid, puis est allée à Londres se plaindre de son mari, qui, disait-elle, ne remplissait pas ses devoirs. Il y a en Angleterre une cour de divorce, qui examine ces sortes d'affaires; quatre médecins ou chirurgiens ont vérifié mistress *** et lui ont donné un brevet d'immaculée; sur quoi le mariage a été déclaré nul, et elle a aussitôt épousé le duc de X... Elle est arrivée à Madrid comme j'allais partir. Mais elle est allée aussitôt achever sa lune de miel à Oropesa, pour donner à la société le temps de se préparer à sa réception. Le diable est que le duc est en procès avec sa sœur, la duchesse de Z..., et, s'il perd ce procès, il court risque de perdre en même temps son nom et sa fortune, car il semble qu'il y ait quelque chose à redire à son acte de naissance. M. ***, qui est toujours ministre à Madrid et qui avait plaidé *guilty* contre Madame, avait demandé son rappel, mais lord Palmerston, qui a quatre-vingts ans, ne croit pas que l'Angleterre ait besoin de ministres virils.

L'autre histoire est d'une demoiselle andalouse dont je suis épris, qui a vingt-deux ou vingt-trois ans, et qui, dans quatre ans, sera comme une tour, mais à présent on ne trouverait rien à rogner à ses appas. Mon rival, et rival préféré, a tout ce qui me manque, particulièrement de la jeunesse ou de l'argent, mais on a découvert qu'un de ses ancêtres exerçait à Cuba une profession décriée, quoique utile, ainsi que l'a prouvé M. de Maistre. Il était chargé d'élever en l'air les personnes que la justice lui désignait. La mère de mon Andalouse a déclaré à sa fille qu'elle se jetterait par la fenêtre si elle épousait son amant; la fille a promis de se poignarder si elle ne l'épousait pas. Le respectable public et moi-même, nous avons conclu en faveur des amoureux. Je crois qu'ils

sont en ce moment occupés à se donner des preuves réciproques de leur tendresse.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pce M.

XX

Paris, le 15 mars 1865.

Princesse,

J'ai reçu votre lettre de Rome il y a déjà quelque temps, mais j'étais si malade que j'attendais, pour vous répondre, ou mon enterrement ou ma guérison. Cependant ni l'un ni l'autre n'a encore eu lieu. Je suis toujours très souffrant. J'ai quitté Cannes malade, pour aller voter l'adresse, et le voyage ne m'a pas peu fatigué. Dès qu'elle sera votée, je m'en retourne au soleil, car ici je ne puis vivre: il me semble que je respire des aiguilles. Nous avons une grande peur du diable, nous autres vieux généraux, et nos femmes et nos filles nous endoctrinent comme il faut. M. Rouland a un peu cassé les vitres, samedi dernier, en nous contant des histoires pas très édifiantes. On pourrait lui dire: « Mais pourquoi, si vous vous plaignez de tout cela à présent, n'y mettiez-vous pas ordre dans le temps que vous étiez ministre des cultes? » La question maintenant est celle-ci: est-ce une pointe qu'il fait pour son propre compte? ou bien y est-il autorisé par ses supérieurs? Je suis porté à croire que, dans ce grand débat, celui des deux qui prouvera qu'il est *sérieux* mettra fin à la résistance de son adversaire.

C'est un grand malheur que la mort de ce pauvre Morny, qui est venue comme un coup de tonnerre. Personne ne le croyait malade et en effet il n'avait pas de maladie; seulement, la force vitale s'éteignait comme la flamme dans une lampe qui n'a plus d'huile. J'ai vu samedi dernier l'Impératrice très affligée et se rendant parfaitement compte de la perte qu'elle fait personnellement.

Je lis la *Vie de César*. Je persiste dans la critique que j'ai faite du plan à l'auteur lui-même. J'aurais voulu qu'il se

bornât à des commentaires politiques et militaires et qu'il n
coupât pas l'herbe sous le pied des pauvres érudits. Cel
me plaît beaucoup d'ailleurs. Il y a des recherches profonde
et des observations très fines que jamais n'eussent faites le
pédants qui ne s'occupent que des mots et qui ne vont pas a
fond des choses. Le sérieux de l'ouvrage aura cet avantag
qu'il rendra difficiles les critiques de toute la basse littératur
de l'Europe.

Je n'ai vu et ne verrai personne pendant mon séjour ici
aussi n'attendez pas de moi des nouvelles. On m'a défend
de sortir le soir, de parler, de veiller, de rien faire. Auss
c'est à tousser que je passe tout mon temps. Je vous remerci
beaucoup des photographies que vous m'avez envoyées. Made
moiselle votre fille et vous n'avez pas trop à remercier l
photographe, je crois. A propos de photographie, savez-vou
à quoi sont exposés les célibataires, voire les plus respectable
comme votre serviteur? On leur envoie par la poste des por
traits fort décolletés avec une adresse. Voilà des tentation
auxquelles nos pères n'étaient pas exposés. Heureusemen
nous avons de la vertu.

Votre petit ami fait provision de venin qu'il se propos
d'employer contre M. Fould et M. Haussmann. On m'assur
d'un autre côté qu'il veut gagner des indulgences et qu'i
foudroiera de son éloquence la convention du 15 septembre
Probablement vous en savez plus long que moi sur ce sujet

Est-il vrai qu'on ait fait des fouilles et des découvertes trè
curieuses à Rome depuis quelques mois? Le commerce de
antiquités est des plus profitables, et la vente Pourtalès l
prouve bien. Cette jolie petite blonde aura de quoi s'achete
de belles parures avec les vieilles pierres de son beau-pèr
Elle est, à ce qu'il paraît, en grande beauté. Adieu, princesse
veuillez me rappeler au souvenir de M. le marquis de R. G
et de votre charmante fille. J'espère qu'elle dessine toujour
et je ne doute pas qu'elle ait fait des progrès considérable
Veuillez, chère princesse, agréer l'expression de tous mes trè
humbles hommages.

P[r] MÉRIMÉE.

XXI

Paris, 8 mai.

Princesse,

Ce n'est pas ma faute si les lettres s'égarent. Comment n'avez-vous pas reçu celle que je vous ai écrite de Cannes, il y a peu de temps? C'était un morceau soigné et que je regrette. Je crois que tous les gens de la poste sont des voltairiens et qu'ils ont voulu me jouer un tour, connaissant mon attachement à l'Église.

Je ne sais rien de rien. On m'assure que la succession de M. de Morny est dévolue à M. Walewski. Il y a des esprits mal faits qui trouvent qu'on eût pu faire un autre choix; qu'il est un peu étrange d'aller prendre au Sénat un président du Corps législatif, qui pourra bien s'en offenser. A la vérité, pour ce qui est de l'éloquence, de la présence d'esprit et de l'habitude de présider des assemblées politiques, le nouvel élu ne laisse rien à désirer.

Je vous remercie beaucoup de la photographie que vous m'avez envoyée, bien qu'elle soit fort mauvaise. Si on traite si mal une jolie femme, comment traitera-t-on un vieil académicien? Je désire que mon portrait ne soit photographié que dans les cœurs des personnes qui auront apprécié mes faibles attraits ; c'est pourquoi je ne vous envoie pas ma vieille figure : de fait je n'en ai plus, et Disdéri m'avait fait si horrible que cela nuisait trop à mes succès.

Vous ne me dites pas un mot de votre retour en France. Vous savez pourtant que cette nouvelle m'intéresse plus que toutes les autres. Ne viendrez-vous pas cette année à Fontainebleau comme l'année passée? On offre de parier qu'on n'y sera pas aussi gai que nous l'étions en 1864.

Je suis allé hier soir rue de Courcelles présenter mes hommages à votre cousine, que j'ai trouvée en grande beauté. J'y ai vu madame de Pourtalès un peu maigrie comme cela est ordinaire à une jolie femme après un hiver, saison toujours pénible pour les lionnes. Il y avait encore la princesse

Clotilde, pâle, mais très bien, plus une infinité de femmes dont je ne me rappelle pas les noms.

On attend sous peu de jours la comtesse de M°. Madrid devient bien chaud et sent la poudre. J'ai peur qu'on n'y fasse quelque sottise.

Il fait très chaud ici, presque aussi chaud qu'à Cannes. Il n'y a pas un souffle d'air et on étouffe même quand on n'est pas naturellement poussif comme votre humble serviteur. On y est fort tranquille, seulement il faut avoir un chapeau neuf, car les chapeliers sont en grève; il faut avoir sa voiture en bon état, car les carrossiers sont en grève; presque tous les métiers sont en grève. Les associations ouvrières, depuis la nouvelle loi sur les coalitions, fournissent à manger à tous les oisifs qui trouvent très doux de passer leur temps à jouer au bouchon au lieu de travailler. On prétend qu'il y a de riches industriels anglais qui envoient des fonds à ces associations afin d'écouler plus facilement leurs produits. Ce qu'il y a de certain, c'est que je vais écrire à Londres pour qu'on m'envoie un chapeau.

Je vous félicite des belles trouvailles que vous faites. Vous ne paraissez pas d'ailleurs les apprécier beaucoup. Vous me dites que vous avez trouvé une jambe. Est-elle d'homme ou de femme? De travail grec ou romain? Tâchez de découvrir quelque belle pierre gravée sur laquelle je ferai une dissertation que je vous dédierai, si vous voulez bien me le permettre.

Adieu, princesse, veuillez me mettre aux pieds de la princesse Christine; rappelez-moi au souvenir du marquis et agréez l'expression de tous les respectueux hommages du plus poussif des mortels.

PROSPER MÉRIMÉE.

(*A suivre.*)

MONSIEUR COTILLON

I

— Enfin, pourquoi vous appelle-t-on « Monsieur Cotillon »?

— Comment! Vous aussi, vous savez?...

— Oh! tout le monde sait ça... Ce que tout le monde ne sait pas, par exemple, et ce que je voudrais bien savoir, c'est d'où vous vient ce surnom... Il est drôle, en tout cas; il m'amuse.

Là-dessus, la jeune fille se mit à rire, mais du rire le plus franc, le plus hardi et aussi le plus perlé qui jamais ait entr'ouvert des lèvres de dix-sept ou dix-huit ans.

Tout était blanc et rose dans ce radieux visage, que couronnait une vaporeuse auréole de cheveux blond cendré.

— Allons! pas moyen de savoir?

— Mon Dieu, c'est très simple...

Ce n'était pas si simple, apparemment. Car le jeune homme balbutiait, déconcerté par ce regard clair, un tantinet espiègle, avec un soupçon de défi, — un regard d'innocente à la mode du jour.

— Eh bien! quoi? fit la jeune fille avec impatience.

— Je m'appelle Henri de Coëtligon, n'est-ce pas?

— Oui!

— Or, à quoi ressemble Coëtligon, s'il vous plaît?

— Coëtligon?... Coëtligon?...

— Plus vite! Prononcez plus vite!

— Coëtligon, Coëtligon... Ah! j'y suis! Prononcé de la

sorte, en bredouillant un peu, votre nom ressemble...

— Oui... Eh bien! la voilà, l'explication... Vous voyez que...

— Peuh! ce n'est que ça?... Oh! bien, ce n'est pas très fort, comme jeux de mots.

— Je ne vous dis pas que ce soit très fort... Mais je ne suis pas responsable... Dès le collège, mes camarades...

Mademoiselle Alice eut une petite moue défiante.

— Alors, vrai? ce n'est que ça?

— Dame!

— Ce n'est pas possible, dit Alice, sentencieusement. J'ai vu rire... et d'un rire tout à fait particulier, les gens qui vous appelaient « Monsieur Cotillon »... Voyons, pourquoi?

— Comment voulez-vous que je le sache? Avez-vous une idée, vous?...

— Oh! pour moi, par exemple, c'est simple comme tout. On l'appelle Monsieur Cotillon, me suis-je dit, probablement parce qu'il aime beaucoup, beaucoup les femmes.

— Ho! mademoiselle Alice!

— Eh bien? Et puis après?... Moi, d'abord, ça ne me choque pas.

— Tiens, tiens!... Alors, vous me... vous permettriez à quelqu'un qui... qui vous ferait la cour, de... Alors, vous le prendriez comme ça?

— Comme ça? Naturellement. Car, d'une part, il serait fort empêché d'être autrement... Et puis, s'il était autrement, il ne serait plus lui... Chut! voici M. de Tresmes. Soyez discret!

Elle s'était levée précipitamment du banc où elle était assise, dans le petit jardin aride et poudreux, aux chiches plantations grillées par le soleil, recuites par le vent de mer.

A droite de la maison, sur la façade de laquelle on lisait ce nom : *les Mauves,* — que justifiaient, tant bien que mal, quelques pieds de roses trémières, — il y avait une échappée de vue vers la plage resserrée de Pontaillac, dont le sable humide et dru, d'un jaune d'ocre, à cette heure d'après-midi, semblait un champ étroit, parsemé de coquelicots et de bleuets géants, grâce à l'abondance des tentes-parasols et des ombrelles. A gauche, apparaissait, derrière un mince rideau d'arbres grêles, la mer, l'Océan, un peu sali par les boues ou les sables de la Gironde.

— C'est moi qui ai mis en fuite mademoiselle de Maubriand?

Le survenant, Max de Tresmes, avait tout juste le même âge que son ami, — vingt-neuf ans, — et était, comme celui-ci, un grand garçon de sympathique aspect, d'une beauté moyenne, mais d'une distinction remarquable, — au moins pour l'époque.

— Je crois, en effet, que, sans toi, j'allais prolonger une sensation fort agréable.

— Ah çà! libertin, tu ne vas pas enjôler, tour à tour, toutes les jeunes personnes auxquelles ta tante offre l'hospitalité?

— Pourquoi tour à tour?

— Parce que mes deux petites sœurs raffolent de toi, déjà!

— Bah?... Le fait est que c'est charmant, d'être l'hôte de ma tante! .. Elle héberge tous les ans une quantité prodigieuse de jolies personnes.

— Mais ce n'est guère que des jeunes filles qu'elle héberge!... Elle n'aime que la jeunesse, cette bonne et toujours très charmante madame de Coëtligon. Ainsi, elle a insisté de telle sorte auprès de moi, d'abord, puis auprès de ma mère malade, pour avoir mes deux sœurs... Bref, ma mère a cédé, comme moi, et je les ai amenées. Mais toi, ici, au milieu de ces innocentes, quel plaisir peux-tu goûter?

— Tiens! le plaisir d'être aimé... d'une certaine manière... le plaisir d'être sympathique, pendant huit jours ou pendant une heure, à quelque jolie enfant qui sera bientôt une femme.

— Hé! mais... Sais-tu que c'est presque une mauvaise action, cela! Car enfin, si l'une quelconque de ces jolies enfants venait à t'aimer tout de bon... Oh! ce que j'en dis, ce n'est pas pour mes sœurs, qui sont de vraies enfants, celles-là...

— Eh bien! mon cher, dans ce cas-là, je crois que j'épouserais... Oui, parole d'honneur! avec les femmes, et pour elles, je suis capable de tout!... Ainsi, il ne faudra pas t'étonner outre mesure si tu apprends, quelque jour, que la blonde enfant qui était là, sur ce banc, s'apprête à marcher à l'autel en ma compagnie.

— La malheureuse!

— Crois-tu? murmura Henri, soudain rêveur. Bah! tu as peut-être raison. Mais, après tout, comme il faut toujours

qu'une femme soit malheureuse... Et puis, je dois bien quelque chose à ma tante, à ma bonne tante Madeleine, qui voudrait tant me marier et qui a toujours été si parfaite pour moi !

— Oui, il est probable que tu lui procurerais une grande satisfaction en faisant un choix dans le lot de jeunes filles qu'elle te soumet, cette année encore... Mais crois-tu, sérieusement, que tu pourras jamais respecter une femme, fût-ce la tienne?

— Ce sont mes amis qui devront respecter ma femme ! Si je l'aime, moi, je me figure que ça lui suffira.

— Combien de temps l'aimeras-tu?

— Mais le plus longtemps possible, toujours même... si je peux.

— Tu ne pourras pas, fit M. de Tresmes en secouant la tête, avec un sourire convaincu.

— Dame! aussi, mon bon Max, pourquoi voudrais-tu que je fisse ce que personne n'a encore fait? L'amour n'a qu'un temps, voilà le refrain qu'on entend partout. Après l'amour vient l'estime... Tiens! le respect, justement! Quand on n'aime plus sa femme, on la respecte : on ne peut pas tout faire à la fois.

— C'est égal, répliqua Max de Tresmes, tu aurais bien tort, je crois, de te marier. Les hommes de ton espèce, outre qu'ils ont tout intérêt à rester libres, doivent mettre leur honnêteté à ne pas s'engager.

— Eh! qui te dit que ce soit chose faite, ce mariage étonnant?... Et, s'il se fait, qui te dit enfin que ton ami, brave garçon, n'est-ce pas, volage mais honnête...

— Bref, c'est très avancé?

— Depuis une heure... oui.

— Comment, depuis une heure?

— Eh bien! voilà... Cette petite Alice de Maubriand m'a plu tout de suite... Mais enfin, tu comprends...

— Oui, c'est un accident qui n'a rien de nouveau, une femme qui te plaît!

— Une femme, soit! Mais une jeune fille, c'est plus rare...

— Cela prouve que tu vieillis, rien de plus.

— Possible. Toujours est-il que je ne l'aimais pas encore positivement...

— Et qu'à présent?...

— Ça y est... Elle m'a parlé d'une certaine façon... Il me semble qu'elle me comprend... Bref, j'en suis fou.

— Au point de l'épouser?

— Je le crois, mais je n'ai pas encore eu le temps d'y penser.

— Réfléchis, mon garçon, réfléchis! Et dis-toi bien surtout que le grand inconvénient du mariage, c'est qu'il dure... et qu'on ne saurait aimer une femme quand on voudrait les aimer... ou les avoir aimées toutes.

II

Oui, tout jeune, enfant même, il les avait aimées, — aimées d'un goût singulier, très sentimental et très sensuel à la fois.

Leur propension, au moins apparente, à la tendresse et leur bonté, toujours annoncée par leur grâce, avaient de bonne heure aimanté sa sympathie vers elles. Puis, le charme infiniment varié de leurs attitudes, la câlinerie involontaire ou calculée de leurs gestes, la mélodie naturelle de leur voix, la douceur de leurs regards, la finesse de leur épiderme lustré, la mystérieuse attirance de leurs formes, tout cet ensemble de séductions avait achevé de le prendre et de le captiver.

Avant même d'avoir quitté le collège, il appartenait aux femmes, — ou mieux : il avait senti que jamais il ne cesserait de leur appartenir; il n'était sorti de leurs mains que pour glisser à leurs pieds, se prendre dans les enroulements de leurs jupes et aspirer à la caresse enlaçante de leurs bras.

Ah! leurs bras, ces bras exquis, ces bras berceurs, qu'il en avait tôt subi le pouvoir mystérieux et doux! Qu'il en avait, de tout temps, recherché et chéri le contact, avant même d'en rêver l'étreinte! Combien cette beauté symbolique des bras de femme, chaînes de chair, si suaves et si fortes, lui était apparue tout de suite inéluctable et charmeresse!

Les premiers qu'il eût admirés, c'étaient les bras de la tante Madeleine, dans le rayonnement d'une beauté à peine épanouie. — Souvent, elle prenait son beau-frère, et la femme de son beau-frère, en passant, pour aller avec eux au bal ou en soirée; elle venait alors, en toilette décolletée, embrasser

son neveu. Et l'enfant ne la voyait pas sans plaisir se pencher, demi-nue, sur son petit lit, si blanche, presque lumineuse! Quand elle était pressée, par hasard, et gardait sa sortie de bal, il savait bien réclamer, l'innocent, protester, se révolter, sous prétexte qu'il ne pouvait contempler, comme à l'ordinaire, la belle toilette de cérémonie. Aussitôt, complaisante, presque coquette pour ce petit homme, la jeune tante jetait son vêtement au dossier d'un fauteuil, tournait deux ou trois fois sur elle-même ainsi qu'un mannequin à pivot, et baisait, très rieuse, très amusée, la tête brune et bouclée qui se dressait au-dessus de l'oreiller blanc.

Un peu plus tard, à la campagne, il trouvait toujours moyen de s'introduire dans l'appartement de la tante Madeleine, surtout à l'heure de sa toilette, heureux des frôlements de peau, des entre-bâillements de guimpes ou de corsages, épiant les envolées des jupes et les trahisons des mousselines, toutes les menues aubaines de l'amour guetteur et polisson.

Car il l'était déjà dans l'âme, polisson! Mais si gentiment, si affectueusement, avec un tel mélange de tendresse câline et de vice candide! La tante Madeleine en riait sous cape. Et pourquoi s'en serait-elle fâchée, ou même scandalisée? Ne s'agissait-il pas d'un apprenti galantin, son neveu par alliance? Beau sujet, en vérité, de colère ou de pudibonderie! Est-ce que les ferveurs et les hommages qui s'adressent à la beauté d'une femme ne flattent pas cette femme d'autant plus qu'ils lui semblent plus naïfs, moins voulus ou moins calculés? La tante Madeleine garda toujours à son neveu une sorte de reconnaissance attendrie pour l'amoureuse et précoce admiration que, tout enfant, il lui avait témoignée.

A mesure qu'il grandit, le jeune Henri de Coëtligon ne démérita pas, on peut le croire, de ses premiers titres à la bienveillance des femmes : il les aima de plus en plus.

A seize ans et demi, il eut une maîtresse qui n'était (ô miracle!) ni une femme de chambre, ni une fille des rues, ni même une belle dame mûre aux bras opulents et tenaces, mais une ravissante veuve qui le trouvait aimable et peu compromettant. Ensuite... Ensuite, il en avait eu beaucoup d'autres, y compris quelques danseuses, moins charmantes peut-être ou moins désintéressées que la jolie veuve, mais

agréables quelquefois, et absorbantes elles aussi. Car M. de Coëtligon était toujours sincère et mettait son cœur au jeu : constamment dupe de son impressionnabilité particulière, où se confondaient une sensibilité vraie et une sensualité banale, il avait aimé tout de bon chacune de ses maîtresses...

Il y a deux façons très différentes, et parfois également fausses, d'expliquer l'inconstance des hommes de tempérament amoureux : on accuse leurs appétits luxurieux ou leur légèreté. Pourquoi ne pas admettre, par-ci par-là, l'interprétation favorable qui a été proposée du caractère de don Juan, et ne pas croire qu'ils sont quelquefois des chercheurs d'idéal — d'idéal tangible? — Et tel était précisément le cas de M. de Coëtligon : il allait par la vie, cherchant un idéal à serrer dans ses bras ; et il en avait serré beaucoup, à l'essai.

Femmes du monde, bourgeoises, institutrices, actrices, filles entretenues, il avait goûté de tout, hors l'ignoble et le salissant, — hors le criminel aussi, n'ayant jamais séduit aucune vierge par de mensongères promesses. — Tel quel, en somme, très honnête garçon, et très galant homme pour un homme aussi galant.

Présentement, il en était à regretter parfois sa petite veuve, qu'il avait connue trop tôt, alors qu'il était trop jeune, en vérité, pour bien profiter de sa chance — parfois aussi à rêvasser aux jeunes filles, qu'il connaissait moins que le reste... Et c'est pourquoi, cette année, il s'éternisait à Pontaillac.

Alice commençait de le charmer : une autre jeune fille y eût pareillement réussi, sans doute. Mais il était de très bonne foi, comme à l'ordinaire.

Il faut dire aussi que Royan et son annexe, Pontaillac, et toutes les « conches » ou plages avoisinantes, sont des endroits gais, mais d'une gaieté familiale et bourgeoise. De Saint-Georges à la Grande-Côte, on ne rencontre guère, par les chemins et le long des grèves, que bandes d'enfants et conjoints authentiques : quelques Parisiens en famille et beaucoup de Bordelais encadrés non moins dignement. Les Bordelaises sont souvent jolies, mais, souvent aussi, combien provinciales, hélas! sous leur superficielle élégance : une élégance qui n'a reçu qu'une couche, une élégance sans *dessous!* — A quoi se prendre, dès lors, sinon aux petites Alices qui

flânent et flirtent sur les plages, en attendant les épouseurs?

Cependant, la veille du jour où M. de Coëtligon devait proclamer ses tendances édifiantes, une Parisienne, amie de sa tante, débarquait, à son insu, dans le voisinage de Pontaillac, sur le territoire de Royan, avec armes et bagages, mais sans enfants ni mari. L'année précédente, Henri s'était montré fort assidu chez madame Labarre, presque aussi assidu que chez sa tante, où il demeurait pourtant. A la vérité, le *cottage* de madame Labarre, bien que situé sur le territoire de Royan, était sur la route de Pontaillac, juste à moitié chemin.

L'hiver, à Paris, il y avait eu une courte reprise d'aménités sans suite. Puis, soit découragement justifié, soit lubie nouvelle, Monsieur Cotillon s'en était allé papillonner à Londres, pour la *season*. Mais ce n'était peut-être pas fini avec Suzanne Labarre, puisque ça n'avait presque pas commencé.

Cette Suzanne était une fort belle personne, dont les yeux semblaient agressifs, mais dont la vertu se défendait, — la vertu ou l'amour-propre, qu'importe?... Toujours est-il que, si la réputation de madame Labarre avait maintes fois souffert, ce n'était pas que la jeune femme eût fléchi plus d'une fois ou deux : mais elle aimait trop à se défendre de près : cela lui faisait du tort dans l'esprit des spectateurs. Grande et svelte, avec une certaine carrure d'épaules et une certaine rondeur de poitrine, elle avait un port de tête admirable et une démarche, ni olympienne, ni impériale, mais très féminine, un peu féline aussi. Des cheveux et des yeux brun fauve, des dents de louveteau et des mains patriciennes complétaient un ensemble grâce auquel madame Labarre ne passait pas précisément inaperçue dans le monde, non plus que dans la rue. C'était, qu'elle le voulût ou non, — et rien ne prouvait qu'elle ne le voulût pas, — une *remorqueuse* d'hommes. Elle en avait même remorqué beaucoup, sauf à couper le câble, quand elle avait assez de la besogne, ou quand elle trouvait son sillage trop encombré. Mais, avec Henri de Coëtligon, il était advenu que le câble, au lieu d'être coupé par elle, avait été coupé par lui, — ce qui n'avait pas laissé que de la dérouter et de l'humilier un peu.

Pourquoi celui-là s'était-il dérobé? Suzanne aurait bien voulu le savoir. Puisqu'elle allait se retrouver en face de lui,

c'était assez probable qu'elle ferait le possible et l'impossible pour se renseigner. Même, si elle arrivait ainsi, à l'improviste, un peu tard dans la saison, n'était-ce pas tout exprès pour le surprendre et le reprendre? Son mari n'était pas gênant, ni davantage ses enfants, bambins à peine sevrés : elle s'était débarrassée pourtant de ceux-ci et de celui-là, les laissant à la campagne et alléguant la nécessité d'un grand repos à l'air de la mer.

Le fait est que, s'il s'agissait de reprendre les choses au point où elles étaient restées, pour les pousser plus loin, il fallait avoir les coudées franches : Henri avait été jusqu'au baiser sur les lèvres.

Alors, comment diable! avait-il pu s'arrêter en si beau chemin?

Voici : Suzanne *n'avait pas vibré*. Or, Henri de Coëtligon n'admettait point qu'une femme se laissât embrasser sans vibration. Si elle ne vibrait pas, c'est qu'elle ne sentait rien. Et, si elle ne sentait rien, qu'avait-elle besoin de se faire embrasser? C'était donc une coquette? Atroce engeance contre laquelle les hommes convaincus, — ils le sont tous en la matière, — nourrissent une sévère antipathie. Henri voulait bien se dépenser, se prodiguer en amour, mais bon jeu, bon argent, toujours ; il ne voulait pas jouer avec quelqu'un qui triche. Et voilà pourquoi il avait sauvé sa mise, ou s'était sauvé avec.

Mais Suzanne trichait-elle vraiment? — Ah! oui, par exemple! Ses yeux de velours et de feu, alternativement, ne recélaient aucun trouble vrai de passion, ni même de sensualité. Elle aimait les déclarations comme les dieux et tous les gouvernants aiment l'encens. Elle avait besoin d'une cour, et non d'une cour de soupirants transis, mais d'une cour de passionnés, d'incandescents. Elles aiment, ces coquettes, si froides qu'elles soient en réalité, à voir tout de bon flamber les cœurs : peut-être pour s'y chauffer. Il leur faut des désirs de flamme autour d'elles. Et, sans doute, dans l'intimité de sa pensée, Suzanne se faisait à elle-même l'effet d'une sorte de fée des neiges trônant sous une pluie de feu.

Quoi qu'il en soit, elle avait inauguré très jeune cette manière toute désintéressée de comprendre l'amour. A dix-sept ou dix-huit ans, elle était déjà entourée ou suivie d'une légion de petits jeunes gens qui « mouraient d'amour »

pour elle. Cette expression consacrée l'enchantait, et elle en abusait, s'en servant à tout propos. Aussi ses bonnes amies n'appelaient-elles ses sigisbées que « les petits mourants de Suzanne ». Extraordinairement précoce en l'art d'attiser le feu, rien ne lui coûtait, en fait de menus sacrifices, pour raviver le zèle d'un « mourant » trop endormi. Bonnes paroles, billets doux, baisers reçus au-dessus du gant ou près de l'épaulette du corsage en valsant, elle était déjà experte à toutes les concessions sans risques. On peut dire qu'elle avait la science infuse, la connaissance innée de tous les usages du commerce galant des salons. Et l'on y était d'autant mieux pris qu'elle payait de mine avec ses dehors de femme passionnée, avec son teint mat et rosé tout ensemble, sa bouche vermeille, ses yeux andalous et sa chevelure en toison.

Du reste, il faut convenir qu'elle avait su merveilleusement appliquer à la conquête d'un mari sa stratégie suspecte : elle avait empaumé très vite, à grand renfort de serrements de main prolongés et d'œillades langoureuses, le brave M. Labarre, un industriel languedocien, qu'elle savait fort millionnaire et tout à fait « bon garçon ». — C'est que mademoiselle de Valpreux ne se souciait pas d'épouser un des petits jeunes gens qui mouraient d'amour pour elle et l'auraient peut-être fait mourir sur la paille, dépensiers comme ils étaient, ou médiocrement argentés : mieux valait un solide trésorier, bon vivant.

Telle était la femme que Monsieur Cotillon avait aimée, l'année d'avant. Car le mariage ne l'avait guère changée : un mari et deux enfants, mais pas un soupirant de moins. Seulement, cette inhumaine de profession ne s'était-elle pas avisée d'une petite cuisson au cœur tout de suite après le départ d'Henri? Monsieur Cotillon, par sa retraite, avait produit l'effet ordinaire : on le regrettait.

III

— Comment! vous êtes ici?

— Ici, pour le moment, comme vous voyez, mais en rési-

dence à Royan, dans une maison qui appartient à mon mari, et où vous êtes venu me voir, si je ne me trompe, quelquefois, l'année dernière. On dirait que ça vous afflige?

— Quoi? Que votre mari soit propriétaire à Royan? Il l'est partout.

— Notre amie madame Labarre, — dit la bonne tante Madeleine, se pressant d'intervenir entre les deux amateurs d'escarmouches, — a voulu nous faire une surprise.

— Oh! fit en minaudant quelque peu madame Labarre, je n'ai pas eu tant d'ambition ou de prétention... Au moins, pour M. de Coëtligon... Je sais fort bien que chez vous, ma chère, entouré de prévenances... et de jolies personnes, on a fort peu le temps de s'occuper d'une revenante... Mesdemoiselles de Tresmes, n'est-ce pas, ma chère?

— Deux fleurs de mon parterre, dit gracieusement madame de Coëtligon, Marie-Marguerite et Marie-Rose, que je vous présente; deux sœurs jumelles.

— Je connais un peu ces demoiselles, que leur ressemblance, jointe à leur beauté, fait partout remarquer.

C'était dit avec assez de bonne grâce pour que les deux fillettes, qui s'avançaient, bras dessus bras dessous, fussent dispensées, par modestie, d'en écouter davantage. Elles s'éloignèrent donc, après les politesses obligées. Henri les suivit.

On était devant la maison, sur une sorte de terre-plein dominant les rochers et la grève, avec la vue oblique de la haute mer et du phare de Cordouan qui rayait au loin le ciel bleu d'un petit trait blanc vertical.

— Et qui avez-vous encore? demanda curieusement Suzanne, dès qu'elle se trouva seule avec madame de Coëtligon.

— Alice de Maubriand... Mais vous la connaissez?

— Elle et sa sœur, beaucoup. Il y a eu des alliances autrefois, entre les Maubriand et les Valpreux.

Elle aimait à rappeler sa naissance.

— Bon. Vous allez la voir, notre petite amie Alice.

— Et en fait d'hommes?

— M. de Tresmes, le frère des jumelles, qui a bien voulu me les amener. Ce qui diminue un peu son mérite, par exemple, c'est qu'il est l'ami très intime de mon neveu.

— Et puis?

— Et puis lui, mon neveu.

— Bah! c'est tout?

— J'avais un peu plus de monde, dernièrement, mais on m'a quittée : la saison s'avance.

— Mais votre neveu, ma chère!...

Elle s'arrêta en étouffant un petit rire.

— Quoi donc? fit madame de Coëtligon.

— Qu'est-ce qu'il fait au milieu de toutes ces fleurs d'oranger?

— Mais j'espère bien qu'il y prend goût.

— Oui-dà!... les jumelles?... Au choix, alors?

— Non. Ni l'une, ni l'autre.

— Bah!... Alice?

— Chut! Ce n'est qu'une espérance, tout au plus.

— Ah! ah! C'est égal! Monsieur Cotillon marié, et marié à une petite fille de dix-sept ans!

— Pardon! dix-huit, s'il vous plaît, depuis quelques semaines.

— Dix-huit, si vous voulez!... Ce serait drôle, si cela ne devait pas devenir profondément triste.

— Triste pour qui?

— Oh! pour tous deux, je pense.

— Voyons, dit madame de Coëtligon d'un ton chagrin et quelque peu blessé, vous ne croyez pas les horreurs qu'on raconte sur Henri?

— Ce ne sont point des horreurs... Il paraît même que c'est fort honorable.

— Calomnies que tout cela!... Il est très gentil, mon neveu... Et je m'y intéresse d'autant plus que, de mon côté, je n'ai que des parents qui m'enterreraient vive plutôt que de manquer mon héritage, et que lui est orphelin.

— Pauvre petit!

— Mais oui, pauvre petit! Et n'est-ce pas à moi que revient tout naturellement le soin de le marier? Oh! ce ne sera pas difficile... pourvu qu'il ne se défende pas trop. Jalousie, vous dis-je, tous ces méchants propos répandus sur son compte!

Elle le regardait de loin avec une indéfinissable complaisance, où un observateur raffiné, expert aux choses de l'amour, n'eût pas manqué de démêler quelque reste ou quelque ves-

tige d'un ancien sentiment mixte : à demi maternel seulement.

— Certes, il est... très gentil, comme vous dites. Mais enfin, ce n'est pas Apollon !

Non, ce n'était pas Apollon. Avec sa tournure leste, dégagée, avec sa moustache châtain clair toujours voltigeante, et ses cheveux en brosse, avec son regard limpide, son franc sourire et ses traits quelconques, il faisait plutôt songer à un officier de chasseurs, en civil, qu'à un dieu descendu de l'empyrée, ou même à une statue descendue de son piédestal... Mais, tel quel, très suffisamment séduisant.

— Sans indiscrétion, murmura malicieusement madame de Coëtligon, en avez-vous connu, des Apollons? Moi pas.

L'aimable femme paraissait se moquer agréablement de la belle Parisienne, qui prit, du reste, le parti de lui répondre avec franchise et belle humeur :

— Non, ma foi! Je dois avouer que je n'en ai jamais rencontré non plus... Mais tout ce que je voulais dire, c'est que je ne vois pas trop pourquoi votre cher neveu serait en butte à la jalousie universelle...

— Et je ne vois pas, moi, ce qu'on peut lui reprocher, à ce pauvre enfant!

— Oh! moi, rien du tout, par exemple! Il a toujours été parfaitement délicieux dans les rapports mondains que nous avons eus ensemble. Seulement, j'ai entendu raconter... Et d'abord, ma chère, ce surnom... Voyons, ce surnom, il ne l'a pas gagné, je pense, à jouer à cache-tampon avec les jeunes filles.

— Mon Dieu, ce surnom, la belle affaire! C'est un mauvais jeu de mots.

— Hum, hum! Il a bien dû faire quelques petites choses pour le mériter.

— Soit. Mais que lui a-t-il fallu pour cela? Ne pas détester les femmes et n'en pas être haï... les aimer, si vous voulez... Est-ce à nous de le lui reprocher?

— Ah! tante-gâteau que vous êtes! L'aimez-vous assez, votre neveu!... Et dire que, chaque année, ce jeune loup est, par vos soins et grâce à votre aveugle confiance, enfermé dans une bergerie!

— Une bergerie? Où ça, une bergerie?

— Dame! Qu'est-ce donc que cette maison, la vôtre, quand

votre sollicitude l'a tout entière peuplée de jolies filles, sinon une bergerie? Savez-vous bien que c'est une terrible responsabilité que vous assumez là?

— Pas bien terrible, puisque c'est pour le bon motif.

— Peuh! les motifs, on ne les apprécie guère que par les résultats... c'est-à-dire un peu tard, généralement.

— Et l'on vous a laissé en garde la petite Maubriand, comme cela, sans mère, ni sœur, ni chaperon quelconque?

— N'ai-je pas bien l'âge d'un chaperon?

— Oh! vous, vous êtes du parti de l'ennemi... du parti du loup, puisque vous êtes du parti de l'amour.

— Pardon! du mariage.

— Oui, c'est une nuance.

— Du reste, pour Alice, je dois dire que sa sœur, qui est ma filleule, comme vous savez, va venir la prendre ces jours-ci.

— Madeleine de Sénancourt?... Vous avez, dites-moi, un peu trempé dans son mariage?

— Oui... A propos, la croyez-vous heureuse avec son mari? Moi, je n'ai pas encore pu tirer la chose au clair.

— Heureuse! la pauvre chère!... Heureuse comme un caillou du grand chemin... aux prises avec le casseur de pierres.

— Bah! son mari?... Il la...?

— Parfaitement. Mais aussi quelle idée d'aller épouser M. de Sénancourt, un coureur fourbu!

— S'il est fourbu, il ne peut plus courir.

— Voilà bien le malheur! Il reste chez lui. Et, comme il est habitué à une certaine activité, il bat sa femme.

— Plus un mot de cela! J'aperçois Alice...

Mademoiselle de Maubriand fut bientôt près des deux femmes. Et madame Labarre lui fit fête, un peu plus peut-être que ne le voulaient leurs relations espacées, comme aussi la différence d'âge. Puis, quelqu'un ayant proposé un tour de plage, on descendit, par un escalier taillé dans le roc, jusqu'au sable humide où se croisaient les promeneurs parmi les inévitables jeux de *crockett* et de *lawn-tennis*.

Glissant gentiment son bras sous celui d'Alice, madame Labarre dit à la jeune fille, avec un intérêt affectueux :

— Votre sœur va arriver un de ces jours? Vous devez être contente?

— Naturellement, madame, très contente.

— Oh ! c'est que, étant donné qu'elle vient vous chercher, vous pourriez tout de même vous trouver à plaindre.

— Il est certain que je ne quitterai pas sans regrets madame de Coëtligon.

— Vous vous êtes amusée ici?

— Beaucoup.

— Grâce à Henri de Coëtligon, je pense?

— Il a contribué à me rendre le séjour agréable.

— Ah! ah! vous l'avouez?

— Pourquoi pas?

— C'est qu'on pourrait en conclure...

— Qu'il me plaît? Et après?

— A la bonne heure! Vous avez le courage de votre opinion, vous!

— Ça, oui!

— Tout est donc pour le mieux : car je suis sûre que lui, de son côté... D'abord, s'il ne vous avait pas fait la cour, vous seriez bien la première dans ce cas-là!

— Rassurez-vous, chère madame, il m'a fait la cour.

Alice souriait en se rengorgeant, ironique, mais satisfaite. Madame Labarre, elle, ne souriait plus.

— Ma chère enfant, dit-elle, je ne voudrais pas avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas... Mais M. de Coëtligon passe, à tort ou à raison, pour ne point avoir la vocation du mariage, et je crains bien que votre sœur, votre aînée, ne trouve ses assiduités peu convenables... Vous savez que je suis très liée avec elle : c'est ce qui m'autorise à vous parler comme je le fais.

— M. de Coëtligon, répondit Alice en dégageant son bras sans affectation, ne peut pas ne pas être assidu auprès de moi, puisque nous habitons la même maison, puisque le toit de sa tante nous abrite tous les deux... D'ailleurs, votre sollicitude, madame, est un peu en avance, car, entre M. de Coëtligon et moi, il n'a guère été question, jusqu'à présent, que du plaisir de nous trouver ensemble... et de celui que nous éprouverons à nous revoir bientôt...

Là-dessus, Alice fit un quart de révérence et rejoignit Marie-Marguerite et Marie-Rose, laissant Suzanne à son dépit et au sentiment de sa maladresse.

C'était la guerre à brève échéance: il n'y avait pas à s'y tromper, et pas n'était besoin d'être fort expérimentée pour le comprendre: Alice le comprit donc. La guerre, du reste, ne lui faisait pas peur: elle croyait à une guerre loyale, qui lui donnerait la victoire, une victoire disputée peut-être, mais d'autant plus glorieuse et qui la grandirait à ses propres yeux.

IV

Dans le jardin du casino, à Royan : un coin ombreux, non loin de la musique, mais à distance des bandes d'enfants joueurs et criards, en dehors du cercle des dames qui brodent et jacassent, à l'entrée d'un labyrinthe accidenté. Henri de Coëtligon, les deux jumelles et Alice forment un groupe aimable. Le jeune homme est vêtu de blanc des pieds à la tête: le blanc est à la mode. Tout est blanc sur lui, de ses souliers en peau de daim au ruban de son chapeau de paille. Il est accoudé au dossier du banc où Marie-Marguerite, Marie-Rose et Alice, toutes blanches aussi, viennent de s'asseoir côte à côte.

A travers les feuillages immobiles, bruissent gentiment les flonflons de l'orchestre accompagnant le murmure des conversations. Avec les voix d'enfants, et par-dessus les grands arbres, d'autres bruits, moins discrets, pénètrent dans l'enceinte du casino : des échos de cette kermesse à peu près permanente qui est la joie et la honte de Royan, les coups de trompette du champ de foire, les signaux du tramway à vapeur, tout un brouhaha lointain...

Ils causent tous les quatre, les trois jeunes filles et le jeune homme. Et cette moustache envolée, dans ce groupe blanc, au-dessus de ces trois têtes virginales, que la curiosité incline et rapproche pittoresquement, évoque on ne sait quelle vision de mousquetaire au couvent, qui dérobe des confidences à des nonnes ou professe des diableries à des novices.

— Alors, pourquoi les femmes mariées ne rient-elles jamais avec leurs maris, si le mariage n'exclut pas la gaieté?

— Parce qu'on ne peut pas toujours rire des mêmes choses et que le répertoire de chacun est forcément limité... Comme

me le disait naguère un mien ami, le plus grand tort du mariage, son seul inconvénient sérieux peut-être, est de durer trop longtemps...

— Eh bien! il est gentil votre ami... et moral surtout!

— C'est votre propre frère, mademoiselle Marie-Rose.

— Max?

— Lui-même, mon excellent ami Max de Tresmes. Demandez-le-lui plutôt : je l'aperçois là-bas, au détour d'une allée...

— Oui; mais, avant, dites... Si le mariage peut être gai, comme vous le prétendez, comment s'y prendre... une fois que le répertoire est épuisé?

— On appelle des artistes en représentation... Mais vous m'en feriez dire beaucoup plus long que je ne voudrais, si je me prêtais davantage à vos questions insidieuses. Je ne suis pas un moraliste, moi...

— Oh! non!... Mais, dites encore... Selon vous, lequel est préférable, pour une femme, d'être mariée à un homme qui l'ennuie, ou à un homme qu'elle ennuie?

— Oh! à un homme qu'elle ennuie, incontestablement, mademoiselle... Un homme que sa femme ennuie l'envoie promener... et, généralement, elle y va... tandis qu'une femme que son mari ennuie ne peut pas toujours l'envoyer promener.

— Très bien!... Mais sauvons-nous : voilà mon frère : il n'aurait qu'à nous demander ce que nous disions!...

Les deux jumelles s'en allèrent en riant; et M. de Coëtligon de dire aussitôt à Alice :

— Elles vont bien, les petites roses mystiques de ma tante!... Mais, vous savez, je m'amuse à leur dire ça... Je ne pense pas un mot de ces impiétés. Je suis un converti : la grâce — la vôtre — m'a touché.

— Bon apôtre!... Ainsi, vous ne croyez pas, ou vous ne croyez plus à la nécessité des... artistes en représentation?

— A quoi bon, si l'on possède une étoile?

— C'est qu'on prétend, tout justement, que vous en avez eu beaucoup, des étoiles... Mais je crois que je vais dire autant de bêtises que les petites roses mystiques... Et, fort heureusement, voici leur frère qui va me couper la parole.

Max de Tresmes était devant eux.

— Et mes sœurs? Qu'en avez-vous fait?

— Tu les as mises en fuite, mon bon Max. Te voilà passé à l'état de vieille institutrice.

— Toi, tu ne fais pas fuir ton monde, à ce que je vois... Mais de quoi parliez-vous donc, à vous quatre, pour que ces péronnelles aient décampé si vite?

— Nous daubions sur le mariage.

— Baste! Il a bon dos, le mariage. On le blague, et l'on y revient toujours... Oui, toujours, mon brave Henri... Mais il faut que je rattrape ces petites évaporées...

— Il a raison, fit Henri en regardant Max s'éloigner. On y revient... ou l'on y vient toujours.

— Toujours?

— Ou alors, on regrette, sur le tard, de n'y être pas venu en temps opportun.

— En seriez-vous là?... Période des regrets?

— Non pas : j'en suis à l'espérance, s'il vous plaît!

— Et c'est moi, bien vrai, l'espérance?

— Bien vrai, Alice.

Il la regardait très franchement, un peu ému, — à peine moins qu'elle. — Et ils riaient tous deux d'un joli rire, jeune et embarrassé, en continuant de se regarder sans rien dire.

— Je prends acte de la... déclaration, finit par murmurer Alice.

— C'en est une, en effet... Une de plus : car je vous ai laissé voir, assez volontiers, que... que je vous aime.

— C'est cependant la première fois que vous me le dites... en clair. Je vous remercie : ça me fait plaisir.

Comme elle lui tendait la main et se levait, toute rouge et rayonnante de joie, sa sœur, madame de Sénancourt, arrivée de la veille, s'approchait en compagnie de madame Labarre.

— Pourquoi ces adieux, cette poignée de main solennelle?

— Ce ne sont pas des adieux... Au contraire!

Cela dit, Henri salua, puis s'éclipsa... Il y eut, tout naturellement, un moment de gène et de silence. Mais bientôt, Madeleine de Sénancourt :

— Alors, vrai? il y a quelque chose entre M. de Coëtligon et toi?... Quelle folie!

Elle avait un visage triste, comme fripé par les larmes.

— Et dire, reprit-elle en se tournant du côté de madame La-

barre, que l'expérience si chèrement acquise, on ne peut pas même la faire servir au salut ou à la sauvegarde d'une sœur cadette, d'une enfant qui ne sait rien de la vie!

La belle Suzanne se contenta de soupirer en haussant doucement les épaules avec une pitié un peu méprisante.

— La petite folle ne comprendra pas, dit encore madame de Sénancourt, que ce qu'il y a de pire comme mari, c'est l'homme qui séduit le plus notre imagination...

— A ce compte-là, riposta vivement Alice, ton mari, qui n'avait presque plus de cheveux quand il s'est marié...

— Oh! à quelques cheveux près... insinua doucereusement Suzanne.

— Pardon! Les cheveux et ce qu'il y a dessous : l'intelligence... Et puis le cœur... Et puis tout le reste!... Ça vaut la peine de faire une différence!

— Ah!... sérieusement, vous croyez que M. de Coëtligon a du cœur?

— Enfin, dit madame de Sénancourt pour tâcher de rompre les chiens, que voulez-vous, ma chère? Elle fera son expérience à ses dépens, comme tant d'autres. Nous épousons toutes l'inconnu.

— Je ne me marierai que si je me crois sûre de mon futur mari, dit la jeune fille très simplement.

— Comment vous y prendrez-vous, ma chère enfant, pour être sûre d'un homme, et de celui-là? demanda tranquillement madame Labarre, qui avait eu le temps de rentrer en possession d'elle-même.

— Je me fierai à sa parole, quand il me l'aura donnée tout de bon.

— Il pourra vous jurer, très sincèrement, qu'il vous adore; il le pourra d'autant mieux qu'il a fait de ces serments-là plus souvent.

— S'agissait-il donc de mariage, quand il faisait des serments à tort et à travers?

— Non, c'est vrai... Mais, raison de plus : il ne faudra qu'une occasion un peu tentante pour qu'il revienne à sa vie d'autrefois, aussitôt après son mariage... peut-être même avant...

— Cela, par exemple!

— Vous ne le croyez pas?

— Non, certes!... Ni Madeleine, je pense?

— Euh, euh! fit madame de Sénancourt avec une moue d'incertitude chagrine. Il ne faudrait pas s'y fier... Et, tiens, il est presque fâcheux qu'on ne puisse tenter l'épreuve!

— Si j'étais méchante, pourtant! insinua Suzanne.

— Que feriez-vous, madame, de plus que ce que vous faites? demanda brusquement Alice.

— Alice, tu es folle! lui dit vivement sa sœur, assez scandalisée.

— Laissez, laissez, ma chère, fit négligemment madame Labarre. J'ai dit : Si j'étais méchante... Mais je ne le suis pas.

— Et moi, j'ai dit : Que pourriez-vous faire de plus?

— Je pourrais faire avec vous un pari, ma chère petite...

— Eh bien! mais, je le tiens très volontiers, votre pari!

— Alice! — dit encore madame de Sénancourt, vraiment un peu choquée, mais presque amusée. — Ce n'est pas sérieux, je pense!

— Mon Dieu! fit madame Labarre, ça ne l'était pas, mais ça pourrait le devenir sans grand inconvénient... Il ne s'agit que de tendre un piège au roi des inconstants, — un piège à papillons, — de lui arracher une preuve...

— Quelle preuve?

— N'importe!... Et l'on verrait... Une preuve, enfin qu'il fait les yeux doux, ni plus ni moins, à... une autre que mademoiselle Alice de Maubriand.

— Vous vous en chargez, décidément, madame? demanda Alice avec une sorte de gravité.

— Si vous y tenez... et pour vous servir, comme dit la formule, qui ne se trouvera pas en défaut, cette fois, puisque vous reconnaissez vous-même...

— Entendu!

— Voyons, ce n'est guère raisonnable, ni décent, risqua madame de Sénancourt.

Mais on ne lui répondit pas. Redressée, un peu pâlie par l'émotion ou la colère, mais faisant toujours bonne contenance, mademoiselle de Maubriand n'était plus une fillette émancipée; c'était une petite femme énergique, toutes griffes dehors, prête au combat. Il était vraiment fâcheux que son

fiancé ne pût la voir ainsi : ça lui aurait donné des forces pour résister aux tentations prochaines.

X

M. de Coëtligon devait au moins une visite à madame Labarre. Aussitôt après le départ d'Alice, que madame de Sénancourt s'était empressée d'emmener loin de Royan et de Pontaillac, il dut *s'exécuter*. Ce mot sévère était dans sa pensée : il ne lui paraissait pas trop fort, tant restait vive sa rancune. Et puis, au moment de son départ, Alice l'avait inquiété sur lui-même en lui recommandant, tout bas, de prendre garde « aux embûches du Malin ». Ce qu'elle entendait par là, il n'en savait rien au juste : il n'avait pu, devant témoins, tirer d'elle une explication. Mais, du fait même de cette inquiétude qu'il ressentait maintenant, il en voulait à madame Labarre.

Dans le *cottage*, on eût dit que tout était disposé pour l'intimité des causeries ou la douceur des flirts : stores de couleur crème plus qu'à demi baissés et tamisant une lumière discrète ; fleurs fraîches non encore épanouies en des jardinières garnies de mousse neuve ; parfums légers et mystérieux flottant partout ; et, au fond d'une petite serre, un fin jet d'eau chantant sa chanson pleurante et répandant jusque dans le salon voisin l'humidité bienfaisante de son haleine.

La maîtresse du logis était vêtue d'une robe claire, de saison, très correcte, mais dont les manches courtes, serrées au-dessus du coude, pour obéir à une fantaisie passagère de la mode, laissaient voir la moitié des deux plus beaux bras du monde. — Henri ne put s'empêcher de faire *in petto* cette réflexion que la mode a des caprices bien irréfléchis, quelquefois aimables, quand ils accommodent la beauté, mais intempestifs, quand ils aident à troubler les hommes impressionnables.

Il s'assit comme un séminariste en visite chez son évêque, tout au bord d'une chaise, loin, bien loin de la dame du lieu. Celle-ci se mit à rire.

— Ah ! ah ! monsieur de Coëtligon, je crois que, cette fois, je vous fais peur.

— C'est vrai, c'est très vrai, madame.

— Jadis vous étiez plus brave.

— J'ai reconnu les inconvénients de la bravoure...

— Alors, tout de bon, vous m'en voulez?... Mais de quoi?

— D'avoir cette beauté-là, et d'en faire un si mauvais usage.

— Ça veut dire, n'est-ce pas? de n'en point user pour votre seul agrément?

— Mon Dieu, je ne suis pas si égoïste. Et, si vous me prouviez qu'il sert à quelque chose, ou à quelqu'un seulement, que vous soyez si belle...

— Il me semble que mon mari...

— Parlons-nous sérieusement?

— Et pourquoi pas?

— Laissez donc votre mari à ses affaires, qui ont besoin de lui, bien plus qu'il n'a besoin de votre beauté...

— Soit. Revenons à vos griefs. Que me reprochez-vous, enfin?

— De m'avoir empêché de dormir pendant plusieurs semaines.

— Seulement ?

— Oui, seulement... parce que je n'ai pas hésité plus longtemps à couper le mal dans sa racine.

— De sorte que, maintenant ?...

— Oh! parfaitement guéri, et à l'abri des rechutes.

— Tant mieux!... Alors, approchez-vous. N'ayez pas l'air de me fuir ou de me redouter... Sans cela, savez-vous? ma vanité va se sentir chatouillée agréablement, et notre sûreté à tous les deux ne pourra qu'y perdre... Allons! faisons la paix : ce sera moins inquiétant et moins dangereux que cette mine hérissée.

Elle s'était levée et tendait la main avec beaucoup de grâce vers son visiteur. Sa voix avait changé d'intonation, pour prendre une certaine résonance cristalline que le jeune homme connaissait bien.

Il ne pouvait guère ne pas se lever pour baiser la main tendue. Il le fit avec lenteur et accomplit le rite sans enthousiasme. Mais il se rassit un peu plus près de Suzanne. Et celle-ci sourit imperceptiblement.

— Amis, alors? fit-elle.

— Si vous voulez... D'autant plus volontiers, quant à moi, que je ne peux plus songer, maintenant, à être autre chose pour vous qu'un ami.

— Bravo!... Amoureux ailleurs?

— Mieux que cela : fiancé, ou presque.

— Bravo encore!... Avec qui fiancé?

— Ah! je ne crois pas pouvoir si tôt...

— Bon. Soyez discret tout à votre aise... Mais, dites donc, quand on pense que, si je n'avais pas été une honnête femme?...

— Vous appelez cela être une honnête femme? J'appelle cela être une méchante...

— Eh bien! si je n'avais pas été une méchante, comme vous dites...

— Je ne me serais pas marié, voilà tout!

— Pas maintenant, peut-être. Mais, un peu plus tôt, un peu plus tard...

— Ni maintenant ni plus tard, très probablement.

— Bah! Vous auriez été fidèle jusqu'à la mort?

— Je ne dis pas cela. Mais j'aurais recommencé indéfiniment... dans les mêmes conditions. Je serais mort dans l'impénitence... C'est vous qui m'avez ouvert les yeux, vraiment : le chemin de Damas passe à votre porte... Quand on sort de chez vous, tout moulu de tant d'émotions décevantes, on se tâte... et l'on comprend alors la vanité de l'amour...

— Si bien que l'on s'empresse de redevenir amoureux...

— Oui, mais d'une jeune fille.

— Et vous vous sentez de force, présentement, à rendre heureuse une enfant confiante et pure, qui sera, quelque jour, une femme exigeante et jalouse?

— Dame! je tâcherai... Au moins, je suis de bonne foi!

— Oui, comme toujours!...

Là-dessus, Henri devint rêveur.

— C'est vrai... — murmura-t-il en regardant vaguement le bras admirable de Suzanne, qui reposait sur un coussin de soie brodée, — vous ne me croyez capable d'aucune fidélité, n'est-ce pas?

Frappé de sa tristesse involontaire, madame Labarre prit une mine hésitante et parut réfléchir profondément.

— Mon Dieu, finit-elle par dire, si... à la rigueur. Seulement, il faudrait que vous fussiez bien épris... épris comme vous ne l'avez jamais été. Mais on ne peut rien affirmer, après tout : vous n'avez jamais aimé.

— Ingrate !

— Mais non, mais non... Ce n'est pas ça du tout, l'amour. Il y faut quelque chose de définitif... au moins dans l'intention, avec le goût ou le besoin du sacrifice.

— Vous ne m'avez jamais pris au sérieux... Mais moi, je vous jure que je me prends au sérieux tout le temps.

— Oui, je ne dis pas... C'est même fort curieux... presque attendrissant, cette faculté que vous avez. Ça doit vous faire pardonner bien des choses...

Elle laissa retomber sa main, — qu'elle avait levée pour la porter à son front, — le long de sa robe, en un geste las.

Cette main n'était pas moins belle que le bras dont elle achevait la ligne et le mouvement : longue et souple, blanche et satinée, avec un gros saphir auréolé de diamants qui scintillait sur la peau éblouissante. Elle se tendit encore une fois, mais comme automatiquement, vers le jeune homme. Derechef, Henri la baisa : il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Un soupir léger s'exhala de la poitrine de Suzanne.

— Pourquoi soupirez-vous ?

— Parce que je me dis que nous nous sommes très probablement mal jugés l'un l'autre.

— Mal jugés ?

— Oui : moi, en vous croyant sans excuse dans votre légèreté; vous, en me croyant plus insensible que je ne l'étais, hélas !

Henri se rapprocha encore. Cette fois, Suzanne ne sourit pas du tout et baissa les yeux.

— Expliquez-vous, reprit le jeune homme.

— Ce que j'ai dit n'est-il pas suffisamment clair ?

— Allons donc ! Un regret ?...

— Oh ! surtout un regret de vous avoir donné de moi une très mauvaise et très fausse opinion. Il a pu m'arriver de jouer avec le feu : c'est un passe-temps de femme... Mais pourquoi ne me serais-je pas brûlée, à ce jeu-là, comme tant d'autres ?

— Vous ? Ce n'est pas possible.

— Et qu'en savez-vous?

— Suzanne!...

Très incertain d'elle et de lui-même, il s'était soulevé sur sa chaise, prêt à se laisser glisser aux pieds de cette capricieuse personne: — la manœuvre lui était si familière que c'était chez lui comme un simple mouvement réflexe, provoqué par la moindre invite ou la moindre œillade de femme; mais il n'osait pas encore se fier à des dehors qu'une précédente expérience lui avait révélés comme trompeurs.

— Henri!... N'oubliez pas que vous ne vous appartenez plus... Mais ne sortez pas d'ici sans m'avoir juré que vous me croyez sincère lorsque je vous affirme que je vous ai aimé comme vous m'avez aimée... avec cette seule différence que, femme, et femme de devoir quand même, je ne pouvais pas ne pas lutter contre vous et contre mon penchant... le plus longtemps possible...

— Puisque vous me le dites... quoique bien tard...

— Maintenant, partez... partez vite!... Nous ne sommes plus en sûreté ni l'un ni l'autre...

D'une main elle voilait ses yeux, tandis que son autre main se tendait encore vers Henri. Et le bras merveilleux, se déployant dans sa blancheur, fascinait plus que jamais le malheureux... Oui, il était très sincèrement malheureux, ce pauvre Monsieur Cotillon, car jamais il n'avait si bien senti que sa faiblesse était incurable. Il suffisait de lui montrer sa hart : il se la mettait lui-même au col.

S'agenouillant auprès de Suzanne, il passa la tête avec douceur sous ce bras souple et frais, satiné, fleurant bon, mais d'une étreinte solide.

— C'est fou et presque criminel, ce que vous faites-là, Henri!

— Tant pis! C'est fait... Et puis, il y avait maldonne.

— Enfin, que voulez-vous, à présent?

— Dame!... ce que je n'ai pas eu.

— C'est-à-dire... moi?

— Tout juste.

— Et que penseriez-vous, si je me rendais comme cela, à la première sommation, après m'être si longtemps et si obstinément refusée?

— Je concevrais, sur-le-champ, de votre personne une très haute opinion, qui rachèterait, d'un coup, la mauvaise que vous me reprochiez tout à l'heure.

— Oui, ces choses-là se disent... Les hommes les disent toujours, parce que c'est leur intérêt de les dire. Mais...

— Eh! mon Dieu! que vous êtes singulières, vous autres, avec votre souci constant de notre opinion avant, pendant et après!... L'amour n'est-il pas une opinion, et la meilleure?...

— Soit! laissez-moi le temps de vous croire.

— Mais je vous ferai observer que ce n'est pas d'aujourd'hui...

— Eh bien, c'est à recommencer...

— Ah! non.

— Comment! non!

— Vous me mépriseriez.

— Quoi! si je vous demandais de me prouver que vous êtes digne de foi dans votre brusque retour, vous auriez le front de me refuser cette preuve?

— Mais quel genre de preuve est-ce qu'il vous faut?

— Un peu de soumission, tout simplement. Au lieu de procéder par sommations... peu respectueuses, il faut que vous vous remettiez entre mes mains...

— J'y suis, dit Monsieur Cotillon, — en baisant les deux mains et les deux bras de Suzanne, qui maintenant reposaient sur ses épaules.

— Oui, mais il faut y rester.

— Je ne demande que ça.

— Il faut attendre mon bon plaisir. Là! comprenez-vous?

— Bon! la tyrannie tout de suite... Déjà!

— Oui ou non, acceptez-vous?

— Oui. Je consens à ne pas bouger... pour le moment... A condition que vous ne bougiez pas non plus.

— Ah! je ne peux cependant pas vous garder comme ça... jusqu'à ce que mes domestiques, à défaut de mon mari, aient la curiosité de venir s'informer de moi!

— Aussi n'était-ce qu'une façon de parler... Il est entendu que nous bougerons, moi pour m'en aller tout à l'heure, et vous pour me rejoindre.

— Où cela?

— Où?... Dame! je n'ai pas encore eu le temps d'y penser. Mais...

— Vous voyez bien que ce n'est pas si simple à improviser, les... solutions définitives, et que les préparations un peu lentes ont leur utilité.

— Écoutez, je vous écrirai...

— C'est cela! s'écria Suzanne, comme ayant une inspiration... Écrivez-moi... Les lettres d'amour sont, à ce qu'on dit, ce qu'il y a de meilleur dans l'amour... Et, sans reproche, vous ne m'avez jamais écrit.

— Parbleu! Je vous voyais, du temps que je vous faisais la cour.

— N'importe. Un amoureux bien appris...

— Je n'étais que bien épris...

Elle avait retiré son bras: et, dans une attitude digne, elle jouait avec son saphir. M. de Coëtligon, à son tour, avait glissé un bras derrière la taille de Suzanne: et de l'autre il l'emprisonnait déjà. Toujours à genoux, il avait maintenant la bouche à la hauteur de sa bouche. Et, sans mot dire, il la surprit d'un profond et savant baiser.

La jeune femme eut d'abord un mouvement de recul assez vif. Puis elle regarda son visiteur, qui, dans ce rôle souvent joué, n'avait pas son pareil pour le feu et la conviction. Et, soit qu'elle eût vibré, cette fois, ou que la coquette eût compris, à voir l'ardeur impérieuse de l'assaillant, qu'une déception nouvelle risquerait fort de le décourager pour jamais, la belle tête couronnée d'une lourde chevelure châtain foncé à reflets ambrés s'inclina, comme vaincue par une torpeur d'ivresse, entre les bras étendus qui maintenant semblaient l'attendre avec un air de confiance et de superbe... Et le corps suivit la tête.

HENRY RABUSSON.

(A suivre.)

EN AUSTRALIE[1]

I

LE « BUSH ». — L'EUCALYPTUS. — LE CLIMAT. — LA FORÊT ET SES HABITANTS. — LES CIVILISÉS DU « BUSH ».

L'Australie est une vaste forêt d'eucalyptus d'une superficie à peu près égale à celle de l'Europe tout entière. A part le Queensland où la végétation est tropicale, l'eucalyptus est le seul arbre qui habite ces régions. Dans certains lieux, il atteint des hauteurs prodigieuses. J'en ai vu de quatre cents pieds, et j'en ai mesuré plusieurs dont la circonférence égalait au pied celle des fameux géants de la Californie. Les feuilles de l'eucalyptus ont des propriétés thérapeutiques que la science n'a pas encore toutes découvertes et qui tendent à rendre l'Australie peut-être le pays le plus salubre au monde. Une injection d'huile d'eucalyptus dans le nez guérit un rhume de cerveau instantanément et je la recommande surtout pour les maux de gorge et les affections de poitrine. Comme désinfectant, elle est sans pareille, et l'on sait avec quel succès le midi de l'Italie s'est assaini par l'introduction de cet arbre bienfaisant. On trouve en Australie trois espèces d'eucalyptus ou gommiers, comme on les appelle communément, le bleu, le blanc et le rouge, les couleurs du drapeau français. Le gommier rouge est dur et sert à la construction des maisons, des meubles et

1. Les pages qui suivent sont détachées d'un livre en préparation par Max O'Rell, *Les Succursales de la maison John Bull et Cie*.

des traverses de chemins de fer. Le gommier blanc est mou et ne sert qu'au chauffage ou à faire des palissades.

Du commencement d'avril à la fin d'octobre, l'Australie jouit d'un climat magnifique; mais en janvier, en février et en mars, la chaleur est suffocante, de trente-huit à quarante-deux degrés à l'ombre, et quand le vent souffle du nord-ouest, l'atmosphère devient tellement accablante que, si vous passiez de là directement aux régions infernales, il vous faudrait prendre un pardessus.

Mais quelle sauvage, quelle triste contrée! Point de couleurs vives. Tout est terne et sombre, tout pleure et semble mourir d'ennui. La verdure du sol, comme celle des arbres, est ou grisâtre ou bleuâtre, sans aucune intensité et d'une monotonie désolante.

L'eucalyptus a la verdure lisse et foncée; les feuilles, longues et pendantes, se ferment à moitié pendant le jour et ne donnent point d'ombrage; le tronc se dépouille tous les ans de son écorce, qui pend le long de l'arbre en lambeaux déchirés; les branches multiples se tordent de désespoir dans toutes les directions. Vous vous sentez pénétré de tristesse à la vue de cette végétation pour laquelle la nature a été si peu généreuse.

Çà et là, sur une superficie immense, les gommiers ont été brûlés ou détruits au moyen d'une entaille circulaire faite à la base, et ces squelettes sont là comme dans un cimetière, où sur chaque tombe s'élèverait un fantôme étendant ses bras tordus par centaines. La scène est lugubre au possible.

Plus loin, des milliers de gommiers aux troncs gris cendre gisent sur le sol et suggèrent à l'esprit les formes les plus fantastiques, des serpents repliés, des crocodiles à l'affût, des araignées gigantesques, toute la gent rampante sur une échelle antédiluvienne.

Plus loin encore, le *Bush* est en feu. C'est l'homme civilisé qui se prépare à défricher le terrain. Dans quelques années, il y aura peut-être là une ville prospère. Pour le moment, c'est une scène d'enfer. Avec quel plaisir vous arrivez près d'une vallée au fond de laquelle coule un petit ruisseau, et où les fougères s'épanouissent d'un tronc écailleux haut de sept à douze pieds. Les feuilles panachées d'il y a deux ans, desséchées, d'un brun doré, tombent à plat le long du tronc; les

feuilles de l'année dernière d'un vert foncé forment le parapluie, tandis que les dernières feuilles, celles de l'année, d'un vert pomme tendre et clair, se tiennent droites au sommet. Quelques jolies fleurs, le waratah surtout, d'un rouge écarlate superbe, viennent au printemps jeter un peu de gaieté sur cette scène de solitude terrible.

Et comment décrire ce silence profond, mort! On dit que l'homme du *Bush* perd presque l'usage de la parole et que souvent il devient fou. Les bêtes elles-mêmes semblent frappées de mutisme. Les bestiaux ne mugissent point, et l'on n'entend pas bêler les moutons qui sont là à paître par milliers.

Tirez un coup de fusil, cependant, et vous ferez probablement surgir du sommet des arbres un nuage de kakatoès blancs à la huppe jaune dont le vacarme vous étourdira; puis en un moment tout rentrera dans le silence.

Les oiseaux eux-mêmes semblent faire tout leur possible pour rendre la scène encore plus triste. Le corbeau a la note d'une âme en peine, un *mà-kà* lent et prolongé qui pleure et se meurt; le courlieu siffle une note plaintive semblable au cri d'un jeune enfant agonisant. Mais si vous voulez un son qui vous déchire l'âme, écoutez le morpork pendant la nuit.

Le *laughing-jackass,* l'oiseau rieur, seul vous rappelle qu'on peut trouver de la gaieté partout, même dans le *Bush.* Il rit admirablement et son *hou-hou-hou-hou ha-ha-ha-ha* est du dernier comique. En l'entendant rire, il faut rire avec lui. Cet oiseau, petit et trapu, à la tête presque aussi grosse que le corps, attaque et détruit les serpents; aussi est-il tenu sacré par la loi des colonies qui vous défend d'y toucher.

Il faut ici rendre justice aux grenouilles australiennes qui peuplent toutes les mares du pays et qui fournissent au concert du *Bush* leur talent incontestable. Les unes jouent de la raquette avec un entrain et une gaieté remarquables, les autres pincent du banjo comme les plus habiles dilettanti de la Caroline ou de la Floride.

A part les serpents qui foisonnent, les centipèdes, dont la morsure nécessite immédiatement l'amputation du membre attaqué, et mille insectes malfaisants, le *Bush* australien n'est habité par aucun animal féroce ou même dangereux.

Les kangurous, les wallabys ou kangurous de petite taille,

les opossums, les principaux habitants du *Bush* sont tous animaux au regard doux de la gazelle et parfaitement inoffensifs : même le petit ours du pays, auquel vous appliquez le fusil contre le museau dans l'arbre où il est perché, vous regarde innocemment en ayant l'air de vous dire : « Je ne t'ai rien fait, pourquoi me mets-tu sous le nez ce vilain instrument? »

Les canards sauvages, les lièvres, les pies, les perroquets, les psatticules inséparables, toujours accouplés et qui passent leur vie à se béqueter, ce qui leur a fait donner le nom d'oiseaux d'amour, voilà ce que vous trouverez dans le *Bush* en quantités, indépendamment d'un nombre infini d'oiseaux au plumage superbe parmi lesquels il faut nommer l'oiseau-lyre, dont la queue se relève en forme de lyre parfaite. Puis, car il ne faut pas l'oublier, le maudit lapin, poursuivi, traqué comme une bête fauve par les Australiens dont il mange les pâtures. Si, en Europe, vous vous permettiez de tuer un lapin sans permission, vous seriez condamné à payer une amende; si, en Australie, vous visiez un lapin et que vous vous permettiez de le manquer, je crois qu'on vous pendrait séance tenante sans aucune forme de procès. Et, en effet, les lapins font de tels ravages que je connais un *squatter* qui a fait entourer de treillage une propriété de vingt kilomètres de long sur huit ou dix de large. Jamais la race lapine ne s'était imaginée qu'elle pourrait un jour acquérir une pareille importance. Plus d'une fois la question des lapins a occupé l'attention des parlements des différentes colonies australiennes. La chose a été plus loin. Les autorités ont été longtemps en communication avec M. Pasteur afin d'obtenir du grand savant français un virus qui pût se communiquer à la race et l'exterminer[1].

L'animal australien par excellence, c'est le kangurou comme quadrupède et le casoar, sorte d'autruche petite et massive, comme bipède. Le plus grand des oiseaux de la terre appartenait à l'Australie. Il a disparu aujourd'hui et on ne le voit plus que sous forme de squelette dans les musées.

1. Un couple de lapins produit une famille qui s'élève en dix ans au chiffre fabuleux de soixante-dix millions. Vous pouvez vous imaginer les sentiments des Australiens pour l'Anglais qui a introduit dans leur pays le premier couple.

c'est le moa. Il y en avait qui atteignaient la hauteur prodigieuse de seize pieds.

Le kangurou et le casoar sont encore très communs : encore faut-il, cependant, s'enfoncer assez profondément dans le *Bush* pour rencontrer l'un ou l'autre.

Le kangurou est doux comme un agneau et ne mord jamais ; mais, quand il est poursuivi à la chasse par les chiens, il sait se défendre très intelligemment. Il se sauve du côté où il sait y avoir de l'eau. Quand un chien le serre de trop près et qu'il sent qu'il n'aura pas le temps de se mettre à l'abri, il s'arrête dans l'eau et attend. Quand le chien est à sa portée, il lui saisit les pattes avec ses longues pattes de derrière, le tire sous l'eau, s'assied à son aise sur les genoux, et, au moyen de ses courtes pattes de devant, tient le pauvre chien sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit noyé. C'est fait, comme vous voyez, fort artistement.

Si le paysage australien est triste, ce n'est pas les gens que vous rencontrez qui l'égayent. L'ennui est écrit sur tous les visages.

C'est le gardien de troupeaux au chapeau de feutre mou à larges bords relevés de côté ou sur le devant, ou le *boundary-rider* qui inspecte les palissades et les barrières d'une station. Son cheval va au petit galop, les rênes sont abandonnées. Les Australiens sont insouciants et ne s'emballent jamais.

C'est le *sun-downer*, pauvre vagabond qui, ainsi que l'indique son nom, frappe, au coucher du soleil, à quelque porte hospitalière pour y recevoir du pain, du thé, du sucre, et le gîte pendant la nuit. Le lendemain matin il reprend sa course et se dirige vers la station voisine où il est sûr de recevoir le même traitement. Il voyage ainsi incessamment. Quelquefois on a besoin de lui, et il s'arrête pour gagner quelques shellings ; le plus souvent il est inutile et il marche dans le *bush*, oublié, perdu dans cette immense solitude. Il porte avec lui tous ses biens et effets : une pipe, une couverture bleue et une petite marmite.

Plus loin, à l'époque de la tonte, c'est le *shearer*[1] avec ses

1. Homme qui tond les moutons à la mécanique,

deux chevaux. L'un porte son maître, l'autre ses bagages. Celui-là est à son aise. Il gagne de trente à cinquante francs par jour. Les *squatters* payent vingt-cinq francs pour chaque centaine de moutons tondus, et il y a des *shearers* qui sont assez habiles au métier pour tondre deux cents moutons par jour. Au moment où vous le rencontrez, il se rend à une autre station où il est retenu pour la tonte et il a peut-être cinq, six ou sept cents francs dans ses poches. Vous croyez sans doute qu'il va porter cet argent-là à la banque ou à la caisse d'épargne afin d'acheter bientôt des terres et de s'installer fermier-propriétaire. Pas le moins du monde. Neuf fois sur dix il va s'arrêter dans la première petite ville qu'il trouvera sur son chemin et il y restera jusqu'à ce que tout son argent lui soit passé par le gosier. Le tavernier l'attend, et c'est lui qui empochera l'argent. Le *shearer*, se sentant les poches vides, se demandera comment il se fait qu'il n'a plus d'argent et se promettra bien de faire grève l'année suivante si son salaire n'est pas augmenté.

Vous rencontrerez aussi, et encore à cheval, toujours à cheval, le ministre du *Bush*. Ce brave homme s'en va prier dans quelque station, chez un *squatter* qui demeure trop loin de la ville pour s'y rendre à l'église. Il porte moustache et favoris en pattes de lapin, à la mode australienne. Il est blanc de poussière des pieds à la tête.

C'est maintenant le médecin qui fait ses cinquante ou soixante milles à travers la forêt pour aller voir un malade ou accoucher une femme.

Voilà maintenant la femme de quelque fermier. Elle revient de la ville où elle a fait ses emplettes. Elle est à cheval, mais en toilette de ville. Ses paquets sont attachés à la selle. De la main gauche elle tient les rênes, de la main droite son ombrelle ou son parapluie, selon qu'il fait du soleil ou de la pluie.

Tous les gens que nous rencontrons nous saluent de la tête, non pas en l'inclinant, mais en la tournant de côté, sans sourire, sans faire aucun geste de la main.

Tout le monde est à cheval en Australie, le fournisseur, le facteur, l'employé du télégraphe, l'allumeur de quinquets, le mendiant même.

Je me rappelle avoir été un jour arrêté près de Musselbrook par un homme à cheval qui me demanda l'aumône.

— Est-ce que ce cheval vous appartient? lui dis-je.

— Certainement, répondit-il, et pourquoi pas?

— Parfaitement, mon ami, lui dis-je. Seulement, je vous envie, voilà tout. Je voudrais être assez riche pour avoir mon cheval à moi... comme vous.

Il est vrai que vous pouvez acheter un cheval aux colonies pour vingt-cinq ou trente francs, et j'en ai vu d'assez bons que l'on s'était procurés pour quelques shellings.

II

LES PETITES VILLES. — LA VIE AUSTRALIENNE. LES SQUATTERS.

L'Australie peut se diviser en deux parties bien distinctes : les grandes villes, c'est-à-dire les capitales des quatre principales colonies, Sydney, Melbourne, Adélaïde et Brisbane, et une centaine de petites villes qui, selon moi, sont la véritable Australie. Dans les grandes villes, nous étudierons la société coloniale; dans les petites nous verrons l'Australien typique, le pionnier de la civilisation britannique.

Toutes les petites villes australiennes se ressemblent. Une rue principale où se trouvent généralement l'hôtel de ville, la poste, le tribunal, les banques, les hôtels, le club et les principaux magasins, puis des rues de traverse, bâties de maisons à rez-de-chaussée seulement et à vérandas, avec toits en fer foncé et galvanisé. Un peu en dehors de la ville, l'hôpital et son jardin, le tout propret et admirablement entretenu. Çà et là des églises et des chapelles représentant les différents cultes que le protestantisme a inventés.

Si la ville possède un joli site, une colline, par exemple, et si vous voyez un bâtiment d'une certaine importance, vous pouvez être sûr que c'est l'église catholique ou le couvent; c'est infaillible.

Ce qui vous frappe et vous étonne d'abord, c'est que des villes de mille à deux et trois mille habitants tout au plus possèdent autant de bâtiments publics. Les hôtels de ville et les postes sont plus imposants que ceux de nos villes de quarante à soixante mille âmes. La banque de New-South-Wales, dont les succursales se comptent par vingtaines dans toutes les colonies, y compris la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie, est représentée par un édifice et, dans certains endroits, par un véritable palais. Les autres banques sont à l'avenant. L'Australie est le pays des banques, les Australiens en savent quelque chose.

Partout les rues et les routes sont bien coupées, bien posées et admirablement entretenues : voilà qui surprend le voyageur, surtout celui qui arrive d'Amérique, où, même dans les plus grandes villes, les rues sont encore à l'état de champs labourés où l'on enfonce jusqu'à la cheville, soit dans la poussière, soit dans la boue, selon le temps qu'il fait. Les Australiens font mieux que cela. Chacune de ces petites villes a un jardin public, ou un parc planté des plus jolis arbres des différentes colonies, avec des serres bien approvisionnées de fougères, de palmes et de fleurs, des parterres, des pelouses et souvent un lac bien peuplé de cygnes et de canards. Les rues aussi sont plantées d'arbres de chaque côté ; de marronniers, d'acacias, ou de gommiers apportés du *Bush* si les finances de la ville ne permettent pas d'aller au loin chercher la verdure. J'ai vu certaines villes de la Nouvelle-Galles du Sud, entre autres Albury, Wagga-Wagga, transformées en véritables bosquets de feuillage et de fleurs. Depuis plusieurs années il se plante à Wagga-Wagga trois mille arbres par an.

Chaque ville cherche à faire mieux que sa voisine, et rien n'est plus amusant que de les entendre se *tu-quoquer*. Mais cette émulation fait pousser de fort jolis endroits. Chaque Australien est persuadé que sa ville est supérieure à toutes les autres de la colonie, et il ne tarde pas à se demander si par hasard on n'y verrait pas poindre le bout de l'axe autour duquel tourne le monde. Admirez cet homme, car il est heureux.

Certes, mon cher Parisien, ce n'est pas vous qui pourriez vous faire à l'existence dans une petite ville australienne. Ce

n'est pas moi non plus. Cependant, j'ai rencontré dans ces infiniment petits centres de population des gens riches, très riches même, qui me disaient : « Je suis parfaitement heureux, et, si je possédais cent millions, je continuerais à vivre ici. Je ne demande et ne désire rien de mieux au monde. » Le grand air, la liberté, l'immensité du pays les charment ; la chasse, les jeux athlétiques les distraient ; l'agriculture, l'élevage de chevaux, de bestiaux et de moutons les occupent ; ils sont fiers de contempler la ville qu'ils ont aidé à fonder là où naguère il n'y avait que le *bush* sauvage. Ils sont heureux, et je le comprends facilement.

Rien ne vient troubler la tranquillité de ces petites villes, si ce n'est, deux ou trois fois par semaine, le tambourin et le cornet à piston de cette farce gigantesque qui s'appelle l'Armée du Salut. Si l'endroit a le chemin de fer, l'arrivée du train est l'événement du jour, et tout le monde se rend à la gare.

Le soir, à la tombée de la nuit, c'est le silence du *Bush*. Au loin, l'aboiement d'un chien, quelquefois le mugissement d'une vache, les criquets et les grenouilles, puis rien. Les hommes sont au club, les femmes sont chez elles. Pas de vie intellectuelle comme en Amérique, où le plus petit endroit a une société littéraire, des cours publics de science et d'agriculture, et la lumière électrique.

Les Australiens en prennent à leur aise et ne sont pas matineux : à huit heures et demie du matin les boutiques ne sont pas encore ouvertes. Ils se promènent rarement ; dans l'après-midi les rues sont désertes, alors même que l'atmosphère est superbe et d'une température modérée. En longeant les maisons vous entendrez jouer, sur quelque vieux chaudron rouillé, la *Prière d'une Vierge*, ou les *Clochettes bleues d'Écosse* ; vous vous croirez égaré dans quelque petit coin de l'Angleterre de 1830 perdu aux antipodes, plutôt que dans une communauté nouvelle ; et c'est là une impression qui se confirmera quand vous entrerez dans les maisons, et que vous y verrez des tableaux de courses et de chasses avec des grooms et des jockeys en chapeau haute forme, des chaises protégées par des têtiers, des fleurs et des fruits artificiels soigneusement placés sous verre, et, sur la cheminée, des ornements impossibles avec des pendants en cristal rappelant par la forme

les longues frisures que portaient les Anglaises de Gavarni.

Dans les hôtels l'impression se confirmera encore davantage. Le même *bar* avec le petit parloir pour les habitués. Les murs sont couverts des mêmes gravures : des boxeurs et des cricketers du temps jadis, puis l'éternel *Procès de Charles Ier* et le sempiternel *Lord William Russel se rendant à l'échafaud* qui, en Angleterre, jouent le rôle de *la Mort de Poniatowski* ou des *Adieux de Napoléon à Fontainebleau*.

Le menu colonial est le même qu'en Angleterre, bien que le climat de l'Australie soit l'opposé du climat anglais. Il n'y a pas jusqu'à la bouillie d'avoine qui ne commence la journée au premier déjeuner, cette bouillie inventée par les Écossais pour se chauffer le sang dans un climat froid et humide et qui est servie ici dans les tropiques. Ce sont les mêmes soupes ou plutôt c'est la même soupe, l'Angleterre n'en ayant encore inventé qu'une ; puis le même bœuf ou le même mouton rôtis, accompagnés de pommes de terre et de légumes, puis les mêmes puddings.

Je dois cependant dire que le tout est bien cuit, et vaut certainement mieux que les horreurs sans nom que l'on nous sert dans les hôtels des petites villes américaines ; mais enfin, aller au bout du monde pour manger exactement comme on mange à Liverpool ou à Manchester, cela agace et désappointe : on voudrait voir sur la carte un plat de kangurou, de kakatoès sauté, ou une gibelotte d'opossum. Les voyageurs arrosent le menu d'eau ou de thé, non par sobriété, car la plupart d'entre eux iront passer la soirée au *bar* à s'emplir de whisky, mais simplement par habitude.

Le propriétaire de l'hôtel ne fait point l'article pour son vin, qui est cher, il préfère écouler son whisky sur lequel il fait un bénéfice considérable. L'Australie est aujourd'hui un pays vignoble de premier ordre et elle aurait un avenir magnifique sur les marchés de l'Europe, si les Australiens étaient les premiers à apprécier leur bonne fortune. Comme je le dis ailleurs, les buveurs ne trouvent pas le vin assez fort en alcool et les fanatiques prêchent l'abstention complète. Ces derniers oublient que l'ivresse est rarement causée par le vin, et que les pays vignobles, tels que la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, sont les pays du monde où il se trouve le moins d'ivrognes.

Les Australiens passent la plus grande partie de leur temps à manger. A sept heures du matin ils ont du thé au lit. A huit heures et demie, ils déjeunent de viande froide, de côtelettes ou de biftecks, d'œufs au lard et de thé. A onze heures, ils goûtent d'un biscuit sec et de bière. A une heure, ils dînent et boivent du thé. A trois heures, ils prennent le thé. A six heures, ils soupent et prennent du thé. A neuf ou dix heures, ils font une collation de pain et de fromage.

La viande est servie à tous les repas, rôtie ou bouillie, et ne reparaît jamais sur la table sous forme de ragoût appétissant. La viande est si bon marché (environ quatre sous la livre) qu'on dédaigne le réchauffé. Quant aux légumes, ils sont bouillis et sont servis comme en Angleterre, sans aucune espèce de préparation. La laitue, le céleri se mangent crus et sans assaisonnement. En fait de cuisine, les Anglo-Saxons sont à peu près aussi avancés que les lapins.

La plupart de ces petites villes australiennes sont enserrées par d'immenses propriétés appartenant à des *squatters* dont les parents les ont acquises pour quelques livres sterling, et pouvant réaliser aujourd'hui des sommes fabuleuses. Bien souvent c'est là ce qui empêche les villes de se développer et de s'étendre. Elles se consolent en songeant que ces *squatters* les font vivre.

Un *squatter* est aussi fier de ses terres[1] qu'un duc de Westminster, et il n'entend point les vendre. Ses revenus sont tellement supérieurs à ses dépenses qu'il ne saurait que faire du produit de pareille vente, et il préfère garder ses terres dont la valeur accroît tous les jours.

Quand la population de l'Australie augmentera plus qu'elle ne fait à présent, il incombera aux législateurs de faire passer une loi qui obligera ces monopoleurs de se dessaisir, moyennant compensation, de propriétés aux dimensions absurdes, et de permettre ainsi au pays de se développer.

Mais la population n'augmente guère, par l'immigration du moins. Les Allemands, les Suédois, les Norvégiens et les pauvres Irlandais, qui forment la grande majorité des émi-

1. Il existe dans la colonie de Queensland un *squatter*, éleveur de moutons, dont la propriété occupe une superficie égale à l'Angleterre.

grants européens, vont en Amérique ou dans le nord-ouest du Canada. Le voyage leur coûte moins de cent francs, tandis que, pour aller dans l'Afrique du Sud ou dans les colonies australasiennes, cela leur coûterait de trois cent cinquante à quatre cent cinquante francs. Si un Irlandais possédait quatre cent cinquante francs, il pourrait vivre de ses rentes pour le reste de ses jours.

La population, voilà ce qui manque à l'Australie. L'Angleterre lui envoie trop souvent des gens inutiles, des déclassés, des décavés, des paresseux et des ivrognes, ratés de toute sorte dont elle n'a que faire.

Quel avenir l'Australie aurait devant elle, si elle pouvait faire venir des campagnes de France, ces braves, sobres, honnêtes, économes travailleurs, élevés sur ce vieux sol, entêté et lent, dans ce pays de la sobriété, de la raison, du travail et de l'épargne! C'est là un vœu que j'ai bien souvent entendu exprimer par des Australiens qui avaient vu à l'œuvre les travailleurs de nos campagnes.

Malheureusement pour l'Australie, le Français n'émigre pas. Il est bien chez lui, et il y reste.

Il faut parler des noms dont on affuble toutes ces petites villes de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande.

En voici une qui s'appelle Richmond, en voici une autre qui s'appelle Montpellier. La suivante s'appelle Jérusalem, puis Perth, Jéricho, Windsor, Taratatakirikiki, Berlin, Canrobert, Saint-Arnaud (villes fondées à l'époque de la campagne de Crimée), Wooroomgorra. Une station, située près de trois ou quatre cabanes en bois, porte le nom de Kensington, la suivante quelque chose qui ressemble à Tararaboom-deay. Un faubourg de Sydney s'appelle Woolloomooloo. Allez donc vous croire en pays civilisé à Wooroomgorra où à Woolloomooloo.

III

LA POLITIQUE ET LES POLITICIENS

Élevés dans les idées démocratiques de la mère patrie, les Australiens sont, comme les Anglais, les Français et les Amé-

ricains, persuadés qu'il n'existe pas parmi eux un seul homme qui ne soit capable et digne d'être premier ministre, et ils ne sont impitoyables que pour ceux qui, par leur talent ou leur adresse, sont arrivés à dépasser le niveau. Il n'y pas un seul politicien (on me pardonnera facilement de ne pas dire homme d'État), en Australie, que je n'aie vu traîner dans la boue ou traiter d'incapable, de farceur, de voleur, ou, pour le moins, d'homme taré.

La liberté est un bien si grand qu'on ne saurait la payer trop cher; cependant, le prix est exorbitant quand il faut que l'amour de l'égalité soit doublé d'une jalousie féroce contre tous ceux qui s'élèvent.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement (j'entends la forme) de l'Australie est bon. Ce jeune pays règle ses affaires comme il l'entend. C'est lui qui nomme ses députés à l'Assemblée législative ou Chambre basse; c'est lui qui élit les membres du Conseil législatif ou Chambre haute [1]. C'est lui qui non seulement fait ses propres lois, lève ses propre impôts, mais c'est lui qui change sa constitution si bon lui semble. Si les parlements des colonies proclamaient aujourd'hui leur indépendance, il pourrait en résulter une guerre civile, c'est-à-dire une guerre entre Australiens et Australiens; mais il est probable que l'Angleterre ne se mêlerait pas de la querelle et qu'elle accepterait la décision de la majorité ou du parti australien le plus fort.

L'Australie ne paye aucun tribut à l'Angleterre, si ce n'est l'intérêt de l'argent qu'elle lui emprunte. Elle a sa flotte, sa milice, et l'Angleterre ne lui envoie ni fonctionnaires ni soldats. Le gouverneur seul, nommé par la reine sur la recommandation de ses ministres, lui rappelle qu'elle est succursale de la maison John Bull et Cie.

Le gérant de cette succursale est donc fourni par la maison mère, mais il n'a pas plus de pouvoir dans la colonie que la reine n'en a dans l'Angleterre. Ce sont les ministres, responsables devant les Chambres, c'est-à-dire envers le peuple, qui

1. La Nouvelle-Galles du Sud et la Nouvelle-Zélande font exception. Dans ces deux colonies, c'est le gouverneur qui nomme les membres du Conseil législatif; mais il le fait toujours de manière à donner satisfaction au peuple.

le font parler et agir. Ses fonctions consistent à se rendre agréable au peuple, à concilier les jalousies, à empêcher qu'il n'y ait friction entre les partis politiques ou dans les relations de la colonie avec l'Angleterre, mais surtout à faire avec grâce les honneurs du *Government House*. C'est le *leader* de la société coloniale : aussi le choisit-on généralement parmi les membres les plus aimables de l'aristocratie anglaise.

En somme, l'Australie est une reproduction politique de l'Angleterre. Sa constitution est taillée d'après le modèle anglais et ne ressemble en rien à la constitution américaine.

L'Angleterre est une république avec un président héréditaire purement constitutionnel.

L'Amérique est une autocratie avec un monarque élu que le peuple revêt d'un pouvoir presque aussi absolu que celui de l'empereur de toutes les Russies.

Les ministres de l'Angleterre et de toutes les colonies anglaises sont responsables de leurs actes envers le peuple.

Les ministres des États-Unis ne sont responsables qu'envers le président qui les nomme sans même se donner la peine de les choisir parmi les représentants du peuple.

Si la Chambre des communes déclare, en Angleterre, que les ministres n'ont point sa confiance, les ministres ont à se retirer immédiatement.

Si la Chambre du peuple, en Amérique, fait la même déclaration, les ministres n'ont à en tenir aucun compte et restent au pouvoir tant qu'il plaît au président de les garder.

Ni la reine d'Angleterre ni aucun gouverneur des colonies ne sauraient s'arroger le droit de nommer ou de congédier un simple douanier ou policeman.

Le président des États-Unis nomme et congédie tous les serviteurs de l'État, depuis les ministres jusqu'aux facteurs, sans que personne puisse y trouver à redire, ou du moins puisse y mettre obstacle.

Tout cela est bien certainement en faveur du système anglais, et quand les Américains me disaient : « Le Canada est destiné à faire partie des États-Unis, et ce qui rendra l'annexion facile, c'est que la constitution de chaque État américain est la même que celle de chaque province canadienne », je répondais : « Vous vous trompez. Il est vrai que

ce sont les mêmes noms, mais ce ne sont pas les mêmes choses. Dans les deux pays le pouvoir législatif est démocratique; mais, tandis que le pouvoir exécutif est autocratique aux États-Unis, ce même pouvoir est démocratique au Canada. Si l'annexion se fait, les Canadiens perdront au change. »

J'ai voyagé dans tous les coins de la terre; j'ai vécu en Angleterre, j'ai demeuré dans les deux grandes républiques du monde, en France et en Amérique, et j'ai aujourd'hui la conviction qu'il n'existe, sur la surface de notre planète, qu'un seul peuple parfaitement libre, au point de vue social et politique, et ce peuple-là, c'est le peuple anglais.

La forme du gouvernement des colonies laisse donc peu à désirer, et, si l'on pouvait persuader aux hommes les plus capables et les plus intègres de la bonne société coloniale de regarder comme un honneur de représenter leurs concitoyens au parlement, tout irait au mieux; mais ces hommes-là sont, comme en Amérique, les derniers à vouloir mettre le pied dans cette galère, et la politique est entre les mains de farceurs, de braillards et d'incapables qui reçoivent sept mille cinq cents francs pour siéger à l'Assemblée législative et de vingt-cinq à quarante mille francs pour faire partie du ministère.

Les politiciens des démocraties européennes jouent, pour me servir d'une expression anglaise, avec les classes et les masses, c'est-à-dire avec les classes dirigeantes et le peuple. Les politiciens des démocraties coloniales jouent avec les sentiments de loyauté à la mère patrie d'une section de la communauté et les aspirations nationales de l'autre. Rien n'est plus triste que de voir un ministre australien chercher à se tenir en équilibre et à satisfaire son ambition en faisant des courbettes devant le trône de la reine et des bassesses devant la population. Devant celle-ci, c'est l'humble serviteur du peuple dont la devise est « l'Australie pour les Australiens »: devant le trône, c'est le courtisan que la reine va faire chevalier de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, ce qui lui donnera le titre de *Sir* et à sa femme celui de *Lady*: c'est l'homme loyal dévoué avant tout à la couronne.

A la Convention fédérale australienne, tenue en 1891, le premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud s'écria : « Il existe en Australie un instinct de liberté qui forcera sous peu le peuple de ces colonies à se déclarer nation indépendante. » Ce même ministre, fait chevalier à Londres l'année suivante, s'écria devant les Anglais : « J'espère que d'ici longtemps il ne se trouvera pas aux colonies de ministre qui cherche à briser les liens qui nous unissent à l'Angleterre. »

De retour aux colonies, le chevalier de Saint-Michel et Saint-Georges reprit son rôle de patriote australien : ainsi, des paroles, en veux-tu, en voilà ; des actes, va-t'en voir s'ils viennent.

Voulez-vous un échantillon de politicien australien ?

La scène se passe à une réunion électorale. Le candidat, d'une voix avinée, fait un *speech* violent dans lequel il dénonce son concurrent dans les termes les plus véhéments. Je vous fais grâce du discours. Quand le candidat a terminé ses éjaculations oratoires, un de ses partisans se lève et propose un vote de confiance. Personne ne se lève pour appuyer la proposition. Le candidat, indigné, s'avance au bord de l'estrade et crie d'une voix de stentor :

— Je propose que nous ajournions la séance et que nous allions tous boire un coup.

Toutes les mains se lèvent.

— Ah ! s'écrie l'honorable candidat, je savais bien que chaque s... n... de... D... d'électeur appuierait cette proposition-là.

Les politiciens des colonies, comme ceux d'Amérique, j'entends les membres des deux Chambres législatives, reçoivent le titre d'*honorables*, non pas seulement pendant les débats, mais dans la vie privée. On sait que les fils de lords portent aussi ce titre qui, en Angleterre, est un titre de noblesse. Or, quand les politiciens coloniaux vont en Angleterre, ils se font annoncer avec leurs titres et insistent pour qu'on les appelle *honorables*. La noblesse anglaise crut un jour devoir se fâcher. Elle protesta et déclara que les honorables coloniaux auraient à l'avenir à laisser leur *honorabilité* au vestiaire en débarquant. Grand fut l'émoi aux colonies quand arriva

la nouvelle de l'affront fait à leurs représentants. On tint sur le champ des meetings d'indignation, et l'on déclara que, si l'Angleterre persistait à ne pas vouloir reconnaître les honorables des colonies, les colonies refuseraient à l'avenir de reconnaître les honorables de l'Angleterre. Ah! tu ne veux pas de nos honorables, eh bien, ni moi non plus des tiens.

En 1853, on était allé plus loin que l'*honorabilité*. Un projet de loi fut présenté à Sydney le 28 juillet 1853, ayant pour but de créer une pairie coloniale. Le bon sens du peuple australien fit prompte justice de cette mauvaise plaisanterie. Cependant, il eût été piquant d'entendre annoncer, dans les salons de la vieille aristocratie anglaise, le duc et la duchesse de Wooloomsoloo, le marquis et la marquise de Parramatta, et le comte et la comtesse de l'île des Kakatoès.

Parmi les politiciens des colonies il en est quelques-uns qui se sont élevés au-dessus du niveau et qui méritent le nom d'hommes d'État. Il faut citer sir John Macdonald, premier ministre du Canada, mort il y a trois ans; sir Henry Parkes, ancien premier ministre de la Nouvelles-Galles du Sud, aujourd'hui dans sa soixante-dix-neuvième année, et M. Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, que je pourrais appeler roi sans couronne de l'Afrique du Sud.

Sir Henry Parkes est une personnalité des plus intéressantes. Il est impossible de l'oublier: une tête énorme couverte d'une forêt de cheveux blancs, le regard fin et pénétrant, la voix lente et onctueuse; on donnerait le bon Dieu sans confession à ce vieux finaud de diplomate. Sir Henry Parkes est le champion de la liberté fiscale et de l'unité australienne. Son rêve est de voir les sept colonies de l'Australasie mettre de côté leurs jalousies ridicules et ne faire qu'une seule et même famille.

Il y a quatre immenses provinces dans l'Amérique du Nord qui ne forment qu'un Canada et qui s'en trouvent très bien: pourquoi les sept colonies de l'Australie (ce qui comprend la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande) ne se fondraient-elles pas en une puissante confédération? Mais les jalousies sont telles que, pour apaiser à l'avance Melbourne et Sydney, on a déjà résolu que, si jamais la confédération australienne est décidée,

ce sera Albury, une petite ville de trois mille âmes située sur la frontière, qui sera la capitale de l'Australie.

Sir Henry Parkes mourra sans voir son rêve se réaliser. Ce n'est pas une confédération que le peuple des colonies demande, mais encore plus de séparation. Le Queensland remue ciel et terre en ce moment pour qu'on le divise en deux colonies : il y a même des Queenslanders qui vont jusqu'à demander qu'on divise leur colonie en trois.

Pendant mon séjour à Rockampton, je reçus un jour une députation de notables qui étaient venus m'exposer leurs griefs et qui poussèrent l'enfantillage jusqu'à me faire promettre que, à mon retour en Europe, j'userais de toute mon influence pour obtenir que la colonie du Queensland fût divisée en deux colonies indépendantes l'une de l'autre.

Je reçus ces messieurs avec tout le sérieux dont je suis capable, et je promis. Maintenant, j'ai tenu parole, et je ne doute pas un instant que la reine d'Angleterre et les ministres de Sa Majesté britannique ne me lisent et ne fassent droit aux justes réclamations des dignes patriotes du Queensland.

Ma commission est faite.

IV

L'OUVRIER, MAITRE SOUVERAIN DE L'AUSTRALIE

Le souverain de l'Australie n'est ni la reine d'Angleterre, ni le gouverneur nommé par elle, ni les membres du parlement élus par le peuple, ni les ministres choisis dans ce parlement ; le souverain maître de l'Australie, c'est l'ouvrier (en français prononcez l'*ouverrier*).

Si encore cet ouvrier était content de son sort et que le pays fût prospère entre ses mains, on n'y trouverait pas grand'chose à redire ; malheureusement, il ne profite pas des ressources inépuisables que la nature a mises à sa disposition sur cet immense continent, et il prend bien garde que les autres n'en profitent pas.

L'ouvrier australien, encore pire que son confrère et cousin d'Angleterre, est un paresseux, un ivrogne, un fêteur de Saint-Lundi, un panier percé qui ne songe qu'au plaisir, et qui ne s'intéresse nullement au développement de son pays. Il lâchera la besogne la plus lucrative pour aller voir une course de chevaux à cent kilomètres de sa demeure. Son travail est purement mercenaire, une besogne exécutée à la grosse. Il n'a fait aucun apprentissage sérieux et n'a reçu aucune instruction technique. Il se fait tour à tour menuisier, serrurier, maçon, horticulteur, viticulteur, charretier, tondeur de moutons, et, au besoin, maître d'école. Il se met en grève non pas pour essayer de gagner davantage et, avec ses économies, de s'établir commerçant ou fermier. Non, il songe à gagner davantage pour dépenser davantage. Il n'est point jaloux de son travail, fier encore moins. Il reçoit de gros salaires qu'il dépense en frivolités et, au bout de l'année, il se trouve Gros-Jean comme devant. Un jardinier français est botaniste, un ébéniste français est artiste. L'ouvrier anglo-saxon est un bousilleur sans aucun instinct artistique. Comment pourrait-il en être autrement? Dans la semaine, il n'a point à sa disposition d'écoles d'arts et métiers, et le dimanche, les musées sont fermés. Les Pecksniffs, les Podsnaps, les Chadbands et toute la tartuferie de son pays l'empêchent de faire connaissance avec les œuvres d'art qui pourraient le civiliser : il ne connaît que les plaisirs sensuels, et, quand il s'est rempli le gosier et le ventre de gin ou de whisky, il déclare qu'il s'est amusé.

C'est l'argent qu'il économise, et non pas l'argent qu'il gagne, qui enrichit l'homme. Voilà une vérité de M. de la Palice que l'ouvrier anglo-saxon n'a pas encore découverte.

J'ai eu un jour, à Broken-Hill, la conversation suivante avec un mineur en grève :

— Les mines, monsieur, me dit-il, devraient être nationalisées et appartenir au peuple. Moi qui vous parle, qu'est-ce que je gagne? soixante-quinze francs par semaine. C'est moi qui vais chercher l'argent au fond de la mine. C'est moi qui fais la besogne. Soixante-quinze francs par semaine! Qu'est-ce que vous voulez qu'un homme fasse avec cela?

Mon mineur en grève était célibataire.

— Puisque vous me le demandez, je vais vous dire ce qu'un homme peut faire avec soixante-quinze francs par semaine. Vous êtes perdu ici dans le désert. Les distractions sont peu nombreuses. Vous êtes jeune. Travaillez pendant deux ans. Dépensez vingt-cinq francs par semaine et mettez cinquante francs de côté. Au bout d'un an, vous aurez deux mille cinq cents francs à vous, au bout de deux ans, vous en aurez cinq mille. Vous parlez de nationaliser la mine. Que les cinq mille mineurs qui travaillent ici suivent le conseil que je vous donne, et au bout de deux ans vous aurez pu acheter toutes les actions, et la mine vous appartiendra. Si vous n'avez pas confiance dans la mine et que vous ayez des raisons sérieuses pour cela, ne soyez pas jaloux des actionnaires. Achetez des terrains, défrichez-les, ou mettez des moutons à paître dessus, et vous voilà propriétaire.

Si j'avais parlé hébreu à ce garçon-là, il ne m'aurait pas regardé avec des yeux différents.

— Ah! fit-il, taisez-vous donc. Vous n'êtes pas un démocrate, vous n'êtes pas l'ami du peuple.

— Je vous demande bien pardon, lui dis-je, je me crois excellent démocrate. L'homme qui n'a pas su s'imposer quelques privations pour mettre quelque argent de côté ne m'inspire aucune sympathie. L'homme qui, par sa faute, ne possède rien est un esclave. J'appelle un démocrate l'homme indépendant qui est son propre maître. La bourgeoisie est devenue une puissance parce qu'elle a su amasser. Je ne veux pas que l'ouvrier soit esclave, je veux qu'il possède; mais il ne saura posséder que le jour où il saura se priver et amasser. En Europe, l'ouvrier ne gagne pas, selon moi, la part qui lui revient et il a raison d'élever la voix; mais en Australie c'est sa faute si, au bout de quelques années, il n'est pas devenu propriétaire...

Mon mineur m'avait déjà tourné le dos.

Certes, je reconnais que les temps sont changés et que, avant peu, chacun ira demander au travail l'indépendance et l'honorabilité dans la société; mais si l'avenir doit avec raison appartenir au travailleur, il n'appartiendra jamais au paresseux, à l'ivrogne ou à l'imprévoyant.

Dans un pays où le gouvernement vend le terrain à

six francs l'hectare, payable en dix ans, je maintiens que tout homme qui possède quelques centaines de francs peut acquérir l'indépendance, et qu'il le pourra pendant longtemps encore, puisque l'Australie proprement dite n'a guère plus de trois millions d'habitants et que le continent est capable d'accommoder une population de plus de vingt millions.

Le gouvernement australien « par l'ouvrier et pour l'ouvrier » est sublime de ridicule. Ces ouvriers australiens, qui, pour la plupart, sont venus en Australie aux frais des Sociétés d'émigration en Angleterre, sont aujourd'hui ceux qui ont forcé le gouvernement d'interdire l'arrivée d'émigrants. Il n'en faut plus d'autres. L'Australie est à eux. Et que font-ils? Ils végètent à Sydney et à Melbourne, et le pays demande des bras à hauts cris. Mais les bras sont croisés dans les grandes villes ou à lever le coude dans les tavernes. Les *squatters* sont obligés de faire paître des moutons et des bestiaux qu'ils sont souvent incapables de vendre, parce que un homme peut garder des milliers de moutons, tandis que pour l'agriculture il faut du monde. Si l'Australie était peuplée d'agriculteurs intelligents et laborieux, elle pourrait être le grenier de l'univers. Çà et là vous voyez une ferme prospère qui s'est élevée et développée en quelques années. C'est un Allemand ou un Suédois qui l'occupe. Près des villes, vous voyez souvent des jardins potagers admirablement cultivés. Pas un pouce de terrain n'est inculte. Dans un coin de ce jardin se trouve une cabane occupée par le Chinois patient, laborieux, que l'Australien méprise, mais qu'il ferait bien mieux d'imiter. Ce bon Chinois est sobre, il s'occupe de ses affaires et ne fait point grève : il va son petit bonhomme de chemin, il a son cheval et sa charrette, et tous les ans il envoie dans son pays l'argent qu'il a mis de côté.

Pendant ce temps-là, l'ouvrier de Sydney va à Hyde-Park écouter les harangues, des inanités, des âneries, débitées par des braillards en guenilles, aux souliers éculés, fainéants de profession, parasites que les communautés nouvelles des États-Unis du *Far-West* chasseraient impitoyablement de leur sein. Et quelles harangues! Je me rappelle un grand gaillard, au front bas et à la bouche démesurée, aux gestes nonchalants et à la voie avinée, propre-à-rien de son métier, qui éjaculait

un discours sur l'*autoritarisme*. La foule s'arrondissait la bouche en O et s'écarquillait les yeux pour comprendre. Cet idiot vaniteux était si fier du mot qu'il s'en remplissait la mâchoire et le répétait à chaque instant. Un auditeur, pour avoir poliment prié l'orateur de vouloir bien épeler le mot d'abord et expliquer ensuite ce qu'il signifiait, se vit chasser du cercle ignominieusement. L'*autoritarisme*, s'écriait le braillard, voilà la source de tout le mal. La grève, voilà le remède. Et comme les gens qui l'écoutaient avaient déjà tous fait grève, et tué ainsi la poule qui pondait les œufs d'or, il les engageait à manger ce qui restait, la poule. Jolie perspective pour les oies.

Si pareil fainéant faisait un discours de ce genre-là dans le Texas, le Colorado, ou dans les États de l'Ouest, la population, non pas l'autorité, lui donnerait vingt-quatre heures pour accepter une besogne honnête ou déguerpir. Si, au bout des vingt-quatre heures, il n'avait fait ni l'un ni l'autre, il courrait le risque de se voir soudainement promu à un poste élevé... au sommet d'un arbre. L'Amérique est une ruche d'abeilles qui ne permettent pas aux bourdons de s'établir chez elles pour y créer le désordre et y prêcher la paresse.

Les servantes gagnent de cent à cent cinquante francs par mois; mais, pour un oui ou non, elles quittent leurs maîtresses et vont crier misère. Le seul remède sera de rétablir la polygamie. Une Australienne, comme une femme de Zoulou, dira bientôt à son mari :

— Franchement, John, j'ai trop à faire, il est temps que tu épouses une femme de chambre de plus.

V

LES PLAISIRS AUX ANTIPODES. — LE « MELBOURNE-CUP ».

L'Australien est encore beaucoup trop jeune pour avoir des traits caractéristiques; mais de tous les membres de la grande famille anglo-saxonne, je crois qu'il est destiné à être le plus

insouciant, le plus sociable et peut-être même le plus gai.

Il n'est pas comme l'Américain de l'Est, le Yankee, le descendant d'une race triste et austère. Ses ancêtres étaient des aventuriers à la recherche d'une position sociale, et non pas des Puritains fanatiques, ennemis de la joie et du bonheur, à la recherche d'un coin de la terre où ils pussent se vouer librement à leur culte hargneux.

Vous ne trouverez pas chez l'Australien cette persévérance opiniâtre, acharnée, cette ténacité de bouledogue qui a fait faire aux Anglais tant de grandes choses et qui met encore l'Écossais hors concours dans toutes les entreprises qui exigent des privations, des fatigues et une longue persévérance.

Pour lui l'existence a toujours été relativement facile. Il n'a eu ni formidables sauvages à combattre, ni bêtes féroces à abattre. Les rigueurs de l'hiver lui sont inconnues. Le soleil l'éclaire et le chauffe toute l'année, au milieu d'un ciel presque toujours sans nuages.

Le vagabond lui-même, qui vit de la générosité des fermiers, à la porte hospitalière desquels il frappe tous les soirs au coucher du soleil, n'a besoin pour toit que d'une couverture, et une petite marmite lui suffit comme ménage. Il vit en plein air. Alors même que de meilleurs jours ne sauraient luire en espérance, il mange, il respire l'air pur, il ne souffre ni de faim ni de froid, il est libre, il voit constamment le soleil, et la nuit des myriades d'étoiles lui sourient. Il peut presque être content de son sort, qui est incontestablement meilleur que celui du mineur et des ouvriers qui gagnent leur vie dans les usines. En Australie, il n'y a de véritable misère qu'à Melbourne et à Sydney. Et encore, je ne connais pas de sot métier qui ne permît, avec quelques mois d'économies, de quitter ces grandes villes et d'aller s'établir fermier-propriétaire dans un coin du *Bush* à tout homme prêt à être son propre laboureur.

L'Australien a la passion du plaisir. Il n'y a pas de pays où le peuple fréquente en aussi grand nombre les théâtres, les concerts, les expositions, et tous les lieux où l'on s'amuse; il n'y a pas de peuple qui prenne autant de vacances et qui se livre avec autant d'entrain aux jeux nationaux; il n'y a pas de société qui dîne et danse autant que la société australienne.

Les plaisirs du peuple sont bruyants et souvent grossiers ; mais l'Australien s'y livre avec plus de gaieté que l'Anglais dont la figure renfroguée, presque féroce, vous ferait croire, par exemple, que lorsqu'il joue au ballon ou au cricket, il défend l'honneur de son pays contre un ennemi qui a juré de l'anéantir. L'Anglais s'amuse tristement; il entre au théâtre ou au bal avec la figure que nous faisons en France quand nous allons à l'enterrement d'un ami, ou d'un oncle qui ne nous a pas mis sur son testament. Aux bals du *Government House*, à Melbourne et à Sydney, les visages souriaient et respiraient le plaisir; ce n'était pas un devoir, une fonction, comme disent les Anglais, qui se remplissait; les hommes et les femmes dansaient avec entrain, jasaient gaiement. Ils s'amusaient vraiment.

Et comment ne pas s'amuser au *Government House* de Melbourne quand l'hôte est le comte de Hopetoun? Ce jeune diplomate a trente ans environ, la figure souriante et gaie, le front intelligent, le nez fin, la bouche délicate. Il est spirituel et aimable, plein d'entrain, grand seigneur jusqu'au bout des ongles, colossalement riche, et généreux en proportion. Non seulement tout son traitement passe en actes d'hospitalité et de générosité, mais tous ses énormes revenus. Quand il aura été cinq ans gouverneur et qu'il s'en retournera en Europe, les Victoriens feront bien de se mettre en deuil, ils n'auront jamais le pareil de lord Hopetoun.

Mais de tous les plaisirs auxquels se livrent les Australiens, il faut donner la palme aux courses de chevaux. C'est la passion dominante, c'est la rage.

L'instinct batailleur de l'Anglo-Saxon, l'amour de la concurrence, de la lutte, de la chance, de l'aventure, du gain facile, la passion du cheval qui, en Australie, est le compagnon de l'homme depuis sa première enfance, tout cela explique la fièvre qui s'empare de l'Australien quand plusieurs chevaux, montés par des jockeys aux blouses bariolées, sont là, frémissants d'impatience, sur le point de s'élancer sur la piste.

Ce n'est pas ici, comme en Europe, une partie de la société qui s'occupe de courses, c'est la population tout entière. Les hommes, les femmes, les enfants de la meilleure société coloniale ont engagé des paris; les négociants, les marchands, les

commis, les domestiques, les affamés, tous sont intéressés au résultat. Il n'est pas un coin du pays, du *Bush*, où la conversation ne roule sur l'événement du jour.

Le plus grand événement de l'année dans la vie coloniale, c'est le *Melbourne-Cup*. Le prix à gagner est de dix mille livres sterling, soit plus de deux cent cinquante mille francs. Les paris sont tels que, lorsque le cheval gagnant est connu, de douze à quinze millions changent de poche.

Les banques sont fermées, le commerce est arrêté, tout est suspendu, et la colonie est haletante d'impatience et de fièvre jusqu'à ce que dans tous les coins du pays soit arrivée la grande nouvelle : « C'est tel cheval qui a gagné le *cup*. » L'Amérique n'est pas plus surexcitée le jour où elle proclame le résultat de l'élection présidentielle.

J'ai assisté au *Melbourne-Cup*. Il faisait un temps épouvantable. Malgré la pluie battante, il y avait près de cent mille spectateurs, un dixième de la population entière de la colonie. S'il avait fait beau, le concours eût été beaucoup plus nombreux. Par un temps pareil, les Parisiens auraient hésité à se rendre à Auteuil ou à Longchamp ; ici on était venu de la Nouvelle-Zélande, à cinq jours de voyage, de la Nouvelle-Galles du Sud, de la Tasmanie, de toutes les colonies.

Les gouverneurs de la Nouvelle-Galles du Sud, de l'Australie du Sud, et plusieurs autres encore étaient venus à Melbourne pour assister aux courses.

— Quelque importante affaire d'État, dis-je à un ami, est, je suppose, la cause de ce rendez-vous.

— Certainement, répondit-il, la course du *Cup* est l'événement le plus important de l'année.

Les courses ont lieu à Flemington, village situé à quelques kilomètres de Melbourne. Le champ de courses est vaste, et l'installation des tribunes et de tout ce qui peut contribuer au bien-être et au plaisir du public est étudié avec un soin prodigieux. Sous ce rapport-là, on ne saurait comparer à Flemington ni Longchamp ni Epsom. Quant aux courses qui se tiennent respectivement dans ces trois endroits, c'est-à-dire le Melbourne-Cup, le Grand Prix de Paris et le Derby, si l'on faisait une comparaison entre elles, le résultat serait tout à l'avantage de la France.

A Flemington, vous avez une foule respectable composée pour la plupart de gens qui sont venus dans l'espoir de gagner de l'argent. A Epsom, vous avez le contraste britannique, le luxe effréné des riches et l'orgie immonde des gens de basse condition. A Longchamp, vous avez un rendez-vous pour la haute société, une fête de famille pour la petite bourgeoisie, et un joli sujet de promenade pour le peuple.

VI

LE THÉATRE AUX COLONIES. — MADAME SARAH BERNHARDT EN AUSTRALIE.

Les Australiens sont très amateurs de théâtre. Des troupes anglaises, composées de soixante à quatre-vingts artistes, ne regardent pas aux frais immenses d'un pareil voyage. Ils emportent leurs costumes et leurs décors, et, après six mois de séjour, reviennent à Londres généralement enrichis.

Madame Sarah Bernhardt elle-même n'a pas eu à regretter sa visite aux colonies. A Sydney, à Melbourne et à Adélaïde, elle fit, il y a trois ans, une ample récolte d'applaudissements et de guinées. Je ne voudrais pas affirmer que les spectateurs savaient assez de français pour comprendre et apprécier la finesse, la subtilité et la puissance de la grande tragédienne française ; mais ils se pressèrent en foule pour aller la voir, et la remercier en personne d'avoir bien voulu considérer les colonies comme un champ d'opération digne d'être exploité par la plus grande actrice des temps modernes.

Melbourne et Sydney possèdent des théâtres superbes tout aussi bien installés que ceux d'Angleterre et d'Amérique, et le bien-être du public y est étudié avec beaucoup plus de soin qu'à Paris. Quand vous avez acheté un billet, vous êtes au bout de vos peines et vous n'avez plus qu'à vous amuser. A Paris, quand vous avez acheté votre billet, qui n'est point numéroté, les ennuis commencent et ce billet ne sert qu'à vous faire passer de tyrannie en tyrannie : au monsieur du contrôle, en habit noir et cravate blanche, aux appointements

de quatre francs cinquante centimes, qui vous traite du haut de sa grandeur; à la harpie, « dont la barbe fleurit et le nez trognonne », qui vous fourre où bon lui semble, si vous ne graissez pas sa patte de duègne, qui vous ennuie avec un petit banc dont vous n'avez que faire, qui vous harcèle jusqu'à ce qu'il vous prenne des envies de lui dire : « Va-t'en au diable, toi et ton petit banc et tes minauderies de vieille-garde en retraite qui se rend toujours et ne meurt jamais. » Est-il au monde un public plus parfaitement tyrannisé que ce bon public de Paris? Est-il une ville où l'on soit si routinier? N'est-il donc pas possible d'avoir dans les théâtres de Paris, comme dans ceux de l'Angleterre et des États-Unis, des billets numérotés qui permettent au spectateur d'aller s'asseoir en paix dans le fauteuil portant le numéro du billet qu'il a acheté, sans être obligé d'avoir à faire des bassesses pour obtenir la place qui lui appartient?

Dans les théâtres de tous les pays anglo-saxons, c'est-à-dire de tous les pays libres où règne le bon sens, où le public est le maître, un billet de théâtre acheté donne droit à une place marquée, à un programme qui est aussi indispensable au théâtre que la carte du jour au restaurant, à un clou au vestiaire pour y pendre son pardessus, sans que le spectateur ait à être obsédé par une bande de mendiants abjects qui n'ont d'autre affaire au théâtre que d'être les serviteurs obligeants du public.

Les théâtres dont je parle font encore mieux que cela. Tous sont pourvus de buvettes, de fumoirs, de lavabos, de salons-vestiaires pour les dames, et enfin de toutes les commodités que l'administration du théâtre croit son devoir de mettre à la disposition du public qui lui apporte son argent.

Si les théâtres australiens sont confortables et luxueux, les plats qu'on y sert sont de tristes productions.

J'y ai vu quelques excellents acteurs, devenus pour ainsi dire Australiens, MM. Brough et Boucicault (ce dernier est fils du fameux acteur américain), M. Tetheridge dans la bonne comédie, et M. Walter Bentley dans le drame et la tragédie; mais les pièces qui ont le plus de succès avec la masse du public sont des coq-à-l'âne idiots que le théâtre de Montmartre rejetterait avec dédain, des successions de chansons et de

danses en costume, que les Anglais appellent *Variety-Show* : figurez-vous un programme de *Folies-Bergère* du dernier vulgaire et du dernier bête. C'est un bonhomme au nez rouge, avec un crâne chauve de six pouces de hauteur surmonté d'un chapeau dérisoirement petit qui ne saurait rester en équilibre. Le bonhomme est soûl à rouler; il chante, danse et tombe; il se relève, rechante, redanse et retombe, et cela amuse les badauds pendant un quart d'heure. Ensuite arrivent une douzaine de filles, généralement jolies, et fort légèrement habillées. Elles chantent en dansant, puis font place à quelque autre cabotin qui lui aussi va danser. Un acteur australien qui ne sait pas danser une gigue est un meuble inutile dans l'établissement.

Pour ses plaisirs intellectuels l'Australie s'adresse à MM. Smythe et fils qui ne lui font jamais faux bond. Ces fameux impresarios lui font entendre les plus grands artistes et les conférenciers les plus connus de l'Europe. Sous leur direction ont paru madame Arabella Goddard, la plus grande pianiste que l'Angleterre ait produite; M. Stanley, le fameux baryton anglais; sir Charles Hallé, le pianiste, et madame Neruda, la grande violoniste; M. Archibald Forbes, le fameux correspondant dont les souvenirs de guerre ont fait courir l'Angleterre, l'Amérique et les colonies; M. Georges-Auguste Sala, le plus spirituel des journalistes anglais; M. Henry-M. Stanley, l'explorateur de l'Afrique centrale, qui est allé raconter ses aventures et ses découvertes. J'en passe et des moins bons, parmi lesquels se trouve votre humble serviteur.

Rien n'est plus amusant, aux Colonies, que d'entendre les discours que le public force le principal acteur de leur faire quand la représentation est finie. En Amérique, j'ai vu l'auditoire insister pour que l'acteur fît un discours à chaque entr'acte. A l'avant-dernier, il dut s'excuser, « car, dit-il, j'ai à mettre pour le dernier acte un costume qui me prendra au moins dix minutes ».

Ces discours sont généralement des flatteries adressées aux spectateurs. L'acteur s'avance vers la rampe, remercie le public de vouloir bien l'honorer de sa confiance et promet

que, à l'avenir, il continuera à faire tous ses efforts pour mériter l'approbation qu'on lui a accordée dans le passé. Puis il parle de son art, de ses recettes, de ses affaires privées.

J'ai un jour entendu à Melbourne un acteur, dont la réputation s'est faite à chanter des gaudrioles et à danser des gigues, faire les remarques suivantes :

« Mesdames et messieurs, j'ai lu, dans un des journaux de le ville, que Dan G. (le nom d'un confrère) et moi nous étions brouillés. Je désire donner à cette assertion le démenti le plus formel. Dan et moi nous avons toujours été les meilleurs amis. Nous avons tous les deux assez de succès pour n'être point jaloux l'un de l'autre, et je vous prie de croire que nos relations sont toujours des plus cordiales. »

Et le public d'applaudir. Bismarck, réfutant au Parlement la rumeur qu'il s'était querellé avec l'empereur d'Allemagne, n'eût pas pris la chose plus au sérieux. C'était du dernier comique.

Mais ce qu'il faut voir, ce sont les mélodrames qui se jouent dans les petites villes; ce qu'il faut admirer, c'est la vaillance du public qui gobe ces pilules; et ce qu'il faut plaindre, c'est le sort des pauvres cabotins roulant leur bosse de ville en ville, heureux quand les recettes leur permettent de payer la note d'hôtel et de prendre un billet de chemin de fer pour la destination suivante.

Ces pièces sont une succession de quinze ou vingt tableaux dans chacun desquels l'héroïne est sur le point de succomber aux machinations infernales d'un misérable, le *villain* traditionnel, quand, le héros, qui se trouve là par hasard, arrive à son secours. La toile tombe et les quelques braves gens qui se trouvent dans la salle reprennent haleine. Le rideau se lève de nouveau. Le *villain* a réussi à séduire la jeune fille. Il lui annonce qu'il va l'abandonner.

— Mais je t'aime ! s'écrie la malheureuse.

— Qu'est-ce que cela me fait ? répond le *villain*, crois-tu que je puisse continuer à avoir des relations avec une créature aussi dégradée que tu l'es ? Pars, ou je te tue.

Mais le héros est encore là, par hasard. Il saisit le *villain*, qui, pour s'entretenir la main, a tué le père de la jeune fille. Le pauvre père ne lui avait rien fait, mais quand on est

villain, on a une réputation à soutenir. Le héros saisit donc le misérable, lui passe des cordes autour des bras et l'attache à une chaise. Le *villain* pourrait s'en aller emportant le meuble avec lui, mais il accepte sa position comme inévitable. Il ne bouge pas, il attend. Il n'attend pas en vain. A peine le héros est-il sorti pour aller chercher la police qu'un ami du *villain*, qui se trouve là par hasard, le délie et le met en liberté; mais, au moment où il va sortir, un ami de la jeune fille qui se trouve là, par hasard, ressaisit le misérable, lui repasse les cordes autour des bras et le relie à la chaise. Il est très fort, cet ami de la jeune fille; aussi le *villain* et son complice se contentent-ils de surveiller l'opération sans broncher et de regarder faire.

Dans le tableau suivant, la malheureuse jeune fille abandonnée erre à travers le pays à la recherche d'un asile. Elle tombe évanouie de défaillance. Arrive le *villain* qui la secoue.

— Toujours sur mes pas, dit-il; il vaut mieux en finir.

— Ne me tue pas! s'écrie-t-elle.

Heureusement, un ami qui se trouve là par hasard...

A la fin du vingtième tableau, le *villain* est empoigné. Personne ne se trouve là par hasard pour le délivrer, et la pièce est finie.

Ces fumisteries sont arrangées par l'acteur qui dirige la bande, sont annoncées comme faisant fureur aux colonies, et sont souvent signées des noms les plus célèbres du jour, surtout de ceux dont le public s'entretient au moment.

Ainsi la production dont je viens de faire mention était signée C.-H. Spurgeon. C'était au moment où le grand prédicateur philanthrope anglais venait de mourir et que son nom était sur toutes les lèvres.

Quand M. Henry-M. Stanley retourna en Europe après avoir achevé sa brillante tournée de conférences en Australie, les pièces de ce genre furent signées Stanley pendant plusieurs mois.

VII

L'ESPRIT DE NATIONALITÉ ET D'INDÉPENDANCE

De toutes les colonies anglaises, je crois que c'est le Canada qui est la plus fidèle à l'Angleterre. La proximité des États-Unis en est la cause. Si le Canada était isolé ou situé aux antipodes, l'esprit d'indépendance nationale y serait aussi fort que chez la nouvelle génération de l'Australie ou de l'Afrique du Sud. La crainte d'être confondus avec les États-Unis conserve les Canadiens à l'Angleterre. S'ils doivent appartenir à quelqu'un, ils trouvent qu'il y a plus de prestige à appartenir à l'Angleterre qu'à l'Amérique. C'est ainsi du moins que pense la bonne société canadienne. Ceux qui ne songent qu'au traité de commerce avec les États-Unis qui leur impose des droits d'entrée de trente pour cent sur toutes les marchandises passant la frontière d'un côté ou de l'autre, ceux-là se feraient annexer séance tenante.

En Australie, les aspirations nationales sont très prononcées, surtout chez ceux qui, nés aux colonies, ne connaissent pas d'autre patrie. Certes, les Australiens sont aussi libres chez eux que les Anglais : ils se gouvernent comme ils l'entendent et n'ont aucun tribut à payer à l'Angleterre qui, au contraire, lui confie ses capitaux ; mais le gouverneur leur rappelle qu'ils ne sont pas nation, mais seulement dépendance, et cela agace les Anglo-Saxons qui, élevés dans la pépinière de la liberté, ne comprennent pas qu'on puisse dépendre de quelqu'un. Ce gouverneur gouverne beaucoup moins qu'un roi soliveau, mais enfin il est là, et pour bien des Australiens cela est de trop. Personne ne songe encore à demander l'autonomie des colonies australiennes, mais l'idée germe dans les esprits. Pour le moment, les Australiens prient la mère patrie de vouloir bien les consulter sur le choix d'un gouverneur. Bientôt ils l'exigeront. Ensuite ils le choisiront eux-mêmes, puis ils s'en passeront.

Aux colonies de l'Afrique méridionale, où l'élément hollandais est hostile à l'Angleterre, ce sentiment est encore beaucoup plus fort.

L'amour de la liberté et de l'indépendance est tellement enraciné chez l'Anglais que, lorsqu'il s'est établi aux Colonies, il peut à peine comprendre que sa nouvelle patrie ne soit pas parfaitement libre et indépendante. Son patriotisme devient local, tous ses intérêts se concentrent sur le nouveau pays, et, c'est là un fait bien curieux, la génération suivante, née aux Colonies, éprouve presque de la haine pour l'Angleterre qui a fondé sa patrie, mais qui, en lui envoyant un gouverneur, lui rappelle qu'elle n'appartient pas à une nation libre. Et la preuve de ce que j'avance, c'est que le politicien de l'Australie ou de l'Afrique du Sud n'a aucune chance de succès à moins qu'il ne pose devant les électeurs pour le patriote qui saura défendre les intérêts de la colonie contre tout empiètement tenté par l'Angleterre.

L'Angleterre sera impuissante le jour où les Colonies seront décidées à proclamer leur indépendance. Ce sera sa faute de leur en avoir donné les raisons ; mais ce sera sa gloire de leur en avoir donné les moyens.

En jetant des mondes nouveaux en des océans lointains, et en apprenant à ses enfants à y fonder des nations libres, l'Angleterre mérite bien du genre humain. Il est plus glorieux d'avoir fondé les États-Unis que d'avoir conquis les Indes. Les États-Unis offrent l'existence à soixante-dix millions de créatures humaines, les Indes offrent des places à quelques milliers d'Anglais.

Quand les Colonies déclareront leur indépendance, le prestige de l'Angleterre en souffrira, mais le mal n'ira pas plus loin. John Bull est si peu chez lui dans ces colonies que ses produits y sont taxés comme s'ils entraient dans un pays étranger. Le service de paquebots entre Londres et Sydney, ou entre Londres et Cape-Town, ne sera point interrompu. La seule différence est qu'il y aura probablement plus de passagers à bord.

John Bull est si peu chez lui dans l'Afrique du Sud, que, lorsque la *Chartered Company* prit, il y a de cela quelques mois, la résolution d'exterminer les Matabélés et de s'emparer de leur territoire, territoire dont la superficie est à peu près égale à celle de la France, les Anglais ne furent même point consultés. « Reste chez toi, dit la Compagnie à John Bull,

nous sommes assez forts pour faire le coup nous-mêmes.

Quelques Anglais protestèrent, et le gouvernement de S Majesté britannique ordonna au gouverneur de l'Afriqu méridionale de demander des explications. M. Cecil Rhode premier ministre de la colonie, répondit dans les termes le plus clairs qu'il priait les Anglais de vouloir bien se mêler d leurs affaires, que les siennes le regardaient, et qu'il n'ava de compte à rendre qu'aux habitants de la colonie. Le gou verneur empocha la réponse, la transmit à John Bull qui, lu aussi, l'empocha, et se consola du coup de pied qu'il ava reçu en ordonnant à ses fabricants de cartes géographiques d marquer en rouge le Matabélé, la nouvelle possession acquis par la maison John Bull et Compagnie.

John Bull fit encore mieux.

Les journaux publièrent le nombre de Matabélés *tués* et l nombre de volontaires anglo-africains *massacrés* dans le divers engagements qui furent livrés sur le territoire d Lobengula. Et ce qui ajoute du piquant aux expression choisies, c'est que les soldats de la Compagnie *tuaient* le Matabélés avec des mitrailleuses, alors que les pauvres sau vages n'avaient que des bâtons et des javelines pour *massacre* les envahisseurs de leur patrie.

Si les Matabélés avaient été armés de mitrailleuses, d canons et de fusils, M. Rhodes aurait fait comprendre à Joh Bull la nécessité d'envoyer en Afrique plusieurs régiment d'habits rouges ; mais comme ils ne l'étaient pas, M. Rhode et le peuple qu'il gouverne par la grâce de Dieu et la bonn volonté de M. Hofmeyr[1], peuvent s'écrier que la gloire d'avoi exterminé les Matabélés leur revient à eux seuls.

MAX O'RELL.

1. Chef du parti hollandais et de l'Union africaine, Association dont l'objet e d'obtenir l'indépendance de l'Afrique méridionale.

LES

CAUSERIES DE VICTOR HUGO

— NOTES CURSIVES —

I

J'ai voulu revoir, il y a quelques mois, cette maison de la place des Barricades, à Bruxelles, où, quatre ans avant sa rentrée en France, j'avais eu l'honneur d'être l'hôte de Victor Hugo. C'est de là qu'il partit en 1870, après le 4 Septembre, pour revenir s'enfermer dans Paris assiégé, et tous les souvenirs de ces années enfuies me sont très présents encore. Il me semblait que j'allais retrouver un peu de *lui* dans ce logis où j'étais entré, un jour d'août, fort ému à l'idée de voir de près le grand poète, admiration de ma jeunesse. La demeure n'a pas changé. Elle porte toujours le nº 4 de cette place où se dresse la statue d'André Vésale. Voici les petites marches de pierre de la porte d'entrée; je revois encore Victor Hugo debout sur la dernière, me saluant d'un sourire lorsque je pris congé de lui. Et il me semble entendre son adieu : « Souvenirs à nos amis de France !... »

Il avait alors soixante-quatre ans. La génération qui nous succède n'a gardé de Victor Hugo que la vision d'un vieillard

pensif, à barbe blanche, regardant du haut de la fenêtre d
petit hôtel de l'avenue d'Eylau, défiler, comme dans un rêv
tout Paris, le dimanche où, pour fêter ses quatre-vingts an
on l'accabla, depuis l'heure de midi jusqu'au crépuscule, c
saluts, de vivats et de fleurs. On peut dire que, ce jour-là
Victor Hugo connut, dans une intensité poignante, la gloir
toute la gloire humaine, et qu'il assista, vivant, à son apo
théose. Et, lorsqu'il se retrouva le soir, après cette journé
de bruit, ce fracas d'océan déferlant sous ses fenêtres, se
avec les siens dans sa petite maison, il demeura silencieu
en tête à tête d'abord avec son vieil ami Louis Blanc, qu'
avait retenu à dîner, et il dit : « Il me semble que Charles
Quint dut éprouver une sensation analogue à la mienne lor
qu'il devança le *pudridero* au monastère de Saint-Juste. »

Lors de ma visite à Bruxelles, le poète était loin d'êt
l'octogénaire souverain, le grand vieillard glorieux, qui sem
blait le César de la poésie française. Il était encore le vainc
l'exilé volontaire, l'homme de Guernesey, dont on n'enten
dait la voix qu'à travers la mer. Il fallait passer la frontiè
pour aller le saluer, et je n'avais pu, deux ou trois ans aupa
ravant, assister au banquet donné en l'honneur des *Misérabl*
et auquel toute la jeunesse littéraire était conviée. J'allais m'e
excuser, cette fois.

Aujourd'hui, la maison de la place des Barricades c
j'entrais jadis est occupée par un marchand de tableaux. U
très accueillant impresario en a fait une sorte de galerie c
exposent de jeunes peintres belges. Il y a des toiles un pe
partout, dans ce qui a été la salle à manger de Victor Hug
dans le salon où il lisait parfois à d'intimes amis ses œuvre
dans les pièces qui furent, durant tant d'années, la chambre
le cabinet de travail du poète.

Comme j'étais fiévreux en franchissant ce seuil, il y a ving
huit ans! Victor Hugo m'attendait, et, quand j'eus fait pass
mon nom, une domestique m'ouvrit un petit salon où je rest
un moment, très ému à l'idée de voir un tel homme face
face. Je regardais pourtant cette pièce, où la lumière, filtrant
travers les persiennes fermées contre le soleil d'août, éclaira
des tableaux, des cadres, un portrait de madame Victor Hug
des peintures, des dessins que je devinai de Victor Hugo lu

même, avant d'en avoir lu les signatures : marines noirâtres, bouées rouges ballottées par des vagues d'encre, une tempête, digne des *Travailleurs de la Mer* et portant, avec cette dédicace : *A mon fils Charles*, cette inscription : *Ma vie*. Ce salon était meublé de vieux chêne : il y avait des albums sur la table et, — je ne sais pourquoi j'en fus surpris, — un numéro du *Petit Journal*.

J'étais seul et je regardais la porte, me demandant anxieusement si Victor Hugo allait paraître. Ce qu'était Victor Hugo pour nous, jeunes gens, c'est ce que devait être l'Empereur pour les grenadiers de sa garde. Tout à coup, j'entendis au-dessus de ma tête des pas, et je devinai que c'était lui : des pas un peu lourds, dont la ferme lenteur continua dans l'escalier. Et quand la porte s'ouvrit, tout naturellement je fus plus ému encore, mais bientôt je fus charmé.

Tel m'apparut alors Victor Hugo, en vareuse de flanelle rouge, sans façon, cordial, et en quelque sorte paternel, tel je le revois encore, avec des yeux petits, qui me parurent très noirs, profonds, pétillants, une barbe grise ou plutôt blanchie déjà, les cheveux longs alors, hérissés, dressés sur le front, sibyllins, très blancs. Il avait une jolie main grasse et dont le *shake-hand*, comme il disait, serrait très fort. La voix, qui me frappa, était caressante, persuasive, un peu criarde dans les notes élevées.

— Asseyez-vous donc, me dit-il, et parlons de Paris.

J'ai bien souvent écouté Victor Hugo, qui fut, en cet art si français de la causerie, un des fins orfèvres et des grands charmeurs de son temps ; et, depuis cette première entrevue il m'a été donné d'écouter, sur bien des sujets, cette parole haute et séductrice ; depuis, il m'a souvent répété, dans ces entretiens exquis où il passait de Nodier à Dante et des souvenirs d'Espagne ou de Vendée aux rêves d'avenir : « Feuilletez-moi ! » Le mot était joli ; l'homme de génie en lui se doublait d'un homme d'esprit, d'un esprit spécial, énorme et fin à la fois, colossal et délié, qu'on pourrait comparer à une cathédrale ajourée comme une dentelle. Et, lorsqu'il avait évoqué les lointaines images de sa jeunesse ou rappelé avec colère telle trahison, qu'il avait pardonnée peut-être, mais qu'il n'oubliait pas, il ajoutait, souriant : « Quand

je n'y serai plus, vous raconterez ce que ce vieillard disait après boire ! »

Cet « *après boire* » donne le ton un peu narquois, et je dirai coquet de son esprit. Il se vantait, en effet, de n'avoir pas, dans toute son existence, bu la valeur d'un litre de spiritueux.

— Ce qui n'empêche pas, disait-il, M. Villemain de m'avoir accusé de folie, un autre encore d'alcoolisme, un autre encore de tentative de meurtre sur mes enfants, oui de *défénestration*, et Henri Heine d'avoir écrit qu'il savait pertinemment, et par mon tailleur, s'il vous plaît, que j'étais bossu, oui, gibbeux, ce qui m'a fait écrire sous un de mes portraits :

> Voici les quatre aspects de cet homme féroce :
> Folie, Assassinat, Ivrognerie et Bosse.

Mais je reviens à cette première soirée où j'écoutais Victor Hugo, que je devais retrouver plus d'une fois dans ce logis de la place des Barricades et qui déploya pour un jeune homme venant de France toutes les grâces de sa causerie. « N'est-ce pas qu'il est charmant ? » me dit madame Victor Hugo après un repas où, de la première représentation d'*Hernani*, des articles de Carrel au *National*, articles hostiles au romantisme, Victor Hugo était arrivé jusqu'à Sadowa, dont le canon semblait gronder encore.

Les *Chansons des Rues et des Bois* venaient précisément de paraître, et Victor Hugo semblait très surpris des restrictions de la critique :

— Je n'aurais dû publier ce recueil qu'après ma mort, nous dit-il. C'est le livre où je suis le plus complètement.

C'était, du moins, ce nouveau-né qu'il déclarait alors préférer. George Sand avait, deux jours auparavant, écrit sur ces *Chansons* un admirable article :

— J'en ai été fort touché, me dit Victor Hugo, d'autant plus que je n'ai pas l'honneur de connaître madame Sand. Je l'ai rencontrée une fois, une seule, chez M. de Custine et j'ai eu la maladresse de n'y pas faire attention. Je ne l'ai pas revue depuis.

Je me rappelle fort bien qu'à propos de l'œuvre même de George Sand, il ajouta :

— J'ai lu d'elle peu de choses; mais je suis comme Cuvier, qui reconstruisait un mastodonte avec un ossement. De Madame Sand, j'ai lu *la Marquise*, rien de plus; cela me suffit. Tout son génie tient là dedans.

Je devais, plus tard, l'entendre, à propos de Flaubert, porter un jugement analogue. Dans cette première entrevue, ce qui me frappa en lui, c'était son patriotisme ardent, exaspéré alors par les victoires prussiennes remportées sur Benedek et les Autrichiens, combats dont le sang fumait encore. Il parlait du Rhin, du Rhin français, avec une fièvre superbe :

— Sans lui, nous n'avons que des frontières morales, et qu'est-ce que des frontières morales? Rien. J'aurais, moi, sexagénaire, la force morale contre un lutteur, et il m'étoufferait dans ses bras!

Le Rhin! Ce nom revenait dans ses propos comme un refrain né d'une obsession, et je ne me doutais guère que, quatre ans après ce 14 août 1866, un matin de septembre, je prendrais avec Victor Hugo lui-même, à Bruxelles, à la gare du Midi, le train de Paris, et que je verrais dans les yeux ardents du vieillard, des larmes, de grosses et amères larmes, lorsque, pour la première fois après dix-huit ans d'exil, il apercevrait des pantalons rouges : les soldats de l'armée de Vinoy en retraite, laissant loin derrière eux ce Rhin — le Rhin et la Moselle franchis par l'ennemi, perdus pour nous.

Ce retour en France fut poignant, Victor Hugo regardant, par la portière du wagon, les villages français, les toits des fermes picardes, le ciel de septembre, et interrompant sa rêverie pour s'écrier :

— Revoir la France, mais la revoir envahie!... La revoir peut-être réduite aux frontières du temps de Louis XIII !

Au buffet de Tergnier, j'eus l'honneur de lui offrir le premier déjeuner qu'il prit en France. Il garda un morceau du pain de ce premier repas. « Il y a entre nous de l'inoubliable, m'écrivait-il un jour : la rentrée en France! » On m'a dit, — et il m'a dit lui-même — qu'il avait noté ce souvenir sur un des nombreux carnets où il jetait ses impressions et ses idées. J'aurais été heureux de lire ces quelques lignes.

Dans le train qui nous ramenait à Paris, d'autres exilés

rentraient aussi, je crois : le prince de Joinville et le duc de Chartres, qui venaient offrir leur épée à la patrie. Une foule immense attendait le poète à la gare. On voulut l'acclamer. Il dit : « Silence! » et, montrant des wagons-ambulances d'où tombaient sur la voie des gouttelettes de sang, il ajouta :

— Ne saluez que les blessés!

Il allait, un peu plus loin, parler à la foule, puis se faire conduire avenue Frochot, chez M. Paul Meurice; il s'installa ensuite rue de Navarin, dans un petit hôtel qui fut son premier pied-à-terre à Paris. Là pendant quelque temps, il reçut ses amis en leur disant : « Venez causer des lettres éternelles et de l'horreur présente. Il est bon d'unir Boccace à Shakspeare et de passer du *Décameron* à la *Tempête*. » Quelques semaines après, il se logeait rue de Rivoli, au *Pavillon de Rohan*, qu'il ne quitta point durant tout le siège.

Sa belle humeur puissante, son optimisme de Titan ne devaient jamais l'abandonner : je l'ai vu, dans ces jours d'orages, indigné souvent, découragé jamais. Il y aurait à faire avec tout ce que disait, en ses causeries quotidiennes, ce grand esprit qui fut un charmeur, un recueil qu'on placerait à côté des *Conversations* de Gœthe avec Eckermann. J'ai entendu bien des causeurs, délicieux et troublants, comme Renan, attirants comme Sainte-Beuve, ou spirituels et origi-naux, d'une finesse qui allait jusqu'à la puissance, comme Gavarni : je n'en ai pas entendu de plus extraordinaire que Victor Hugo. Je lisais, naguère, dans un article de J.-J. Weiss que Victor Hugo n'avait pas d'esprit. Weiss, évidem-ment, ne l'avait jamais entendu causer.

Il y a bien des formes de l'esprit. L'esprit est même ce qu'il y a de plus indéfinissable et de plus personnel au monde. Il a ses modes, il a ses tics; c'est Ariel-Protée. Victor Hugo avait un esprit à lui, railleur et bon enfant à la fois, énorme, je répète le mot, et exquis, déconcertant par l'imprévu dans la formule, la pensée, le trait; — l'esprit d'un grand enfant qui s'amuse, et qui brusquement redevient un grand poète, une sorte de prophète ému ou indigné. Une grande bonté, une extrême politesse dans la forme et, avec cela, une sorte d'ironie patriarcale. Il se plaisait parfois à étonner ses interlocuteurs, — stupéfiant, par exemple, un soir, avec son bon rire, Victor

Schœlcher, qui se récriait à ces paroles : « Il n'y a pas de haines politiques, sachez-le bien, Schœlcher; il n'y a que des haines littéraires! » Ou bien, comme Ernest Renan revenait de Capri, disant devant lui : « Je parie que Renan, qui passe pour avoir découvert que Jésus n'est plus Dieu, ne sait même pas que Dufaure n'est plus ministre!... N'est-ce pas, Renan, vous ne le savez pas?... Décidément, Renan ne sait rien! »

Théophile Gautier nous disait, un jour, que Victor Hugo était né pour exercer une royauté littéraire spéciale, vivre dans quelque château à la Walter Scott, et recevoir là, avec sa bonne grâce de grand seigneur du temps passé, les jeunes poètes, ses hôtes. A vrai dire, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* n'eut pas à choisir un castel dans les highlands pour devenir le châtelain accueillant et quasi royal de la littérature contemporaine. Dans le pied-à-terre du *Pavillon de Rohan*, puis dans son logis de la rue de Clichy, à quelques mètres de la maison illustrée depuis par Ravachol, enfin dans ce petit hôtel de l'avenue d'Eylau, dont on aurait pu faire un Musée national, il a reçu, avec sa belle humeur souveraine, tous ceux qui venaient saluer, et souvent de très loin, sa gloire; et vraiment, pendant des années, il fut pour les générations nouvelles celui qu'Émile Augier devait appeler *le Père*, — Chateaubriand demeurant l'aïeul, le grand-père.

II

J'ai eu pour ce poète qui domine notre temps l'admiration la plus ardente, une affection respectueuse. Avec tous les propos tombés de ses lèvres, — souvenirs de sa jeunesse, batailles de l'Empire, batailles littéraires de 1830, et Rabbe et Carrel et Nodier, puis Dorval, Frédérick, Bocage, puis encore les luttes politiques, les années d'exil, le retour, les deuils, les gloires, — quel livre, je le répète, on pourrait écrire!

Ce qui dominait en lui, on ne saurait trop le redire, c'était la force et la bonté.

Il y a une vingtaine d'années, nous étions voisins : revenant

du théâtre, à minuit, bien souvent, pour rentrer rue de Douai, je passais par la rue Pigalle : au numéro 55, je tournais les yeux vers une fenêtre ouverte par tous les temps, — au rez-de-chaussée, la quatrième à gauche, — et j'apercevais Victor Hugo, debout, en gilet de tricot ou se déshabillant, faisant sa toilette ou écrivant. Le reportage n'avait pas atteint alors le degré de perfection auquel il touche : sans quoi, bien certainement un groupe de nouvellistes se fût formé, chaque soir, devant cette maison de la rue Pigalle, que je regarde parfois en y cherchant le fantôme du poète disparu :

L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur !

On entrevoyait, à côté du pupitre où Victor Hugo se tenait debout, le lit dans lequel il dormait : un lit de fer qui me faisait songer à cette couche de soldat sur laquelle s'étendait à Babelsberg l'empereur Guillaume, autre vieillard solide, alors vivant. Et là, devant cette fenêtre, sous les yeux et presque à la portée des mains de la foule, — qui, je dois le dire, semblait ignorer qu'une des gloires de la patrie pouvait ainsi se montrer à tous dans un déshabillé aussi familier, — Victor Hugo écrivait rapidement, sûrement, et chaque jour, d'une large écriture hardie, très personnelle : *Nulla dies sine lineâ*, c'était sa devise, à lui aussi.

Il nous disait, à propos de sa façon d'écrire :

— J'ai bien, les notant en quelque sorte au vol, jeté sur le papier dix mille vers isolés. Exemple :

Tout corps a son reflet, et tout cerveau son ombre !

Mais la pensée a sa pudeur ; je ne voudrais pas laisser voir mes ratures.

Ce poète qui, à soixante-dix ans passés, vivait et écrivait ainsi comme en plein air, fut, ainsi que Michelet l'a dit d'un autre, une des *forces de la nature*.

On a affirmé que le pessimisme était une forme des maladies de l'estomac. Victor Hugo avait ses raisons de n'être pas pessimiste. Il disait plaisamment :

— L'histoire naturelle connaît trois grands estomacs : le requin, le canard et Victor Hugo.

Je l'ai vu souvent, après un repas copieux, absorber, à l'heure du thé, en guise de rafraîchissement, une mandarine tout entière dans laquelle il introduisait un morceau de sucre, et, après avoir broyé le sucre et le fruit avec la peau et les pépins, avaler le tout ; c'est ce qu'il appelait *le grog à la Victor Hugo*. Il adorait les amers ; au retour d'une promenade où il avait, avec joie, comme par principe, reçu la pluie ou la neige, en vrai matelot ami de Gilliatt, il buvait volontiers une cuillerée de goudron.

— Je me radoube à l'intérieur, disait-il alors.

L'exil, le voisinage de la mer, l'Océan, l'avaient solidifié merveilleusement. Lorsqu'il était arrivé à Jersey, on le croyait menacé d'une maladie de cœur. « Bah ! je le verrai bien », se dit-il. Et, se lançant à cheval sur la grève, en des courses éperdues, il donnait à l'affection cardiaque, si elle eût existé, l'occasion de se développer. En réalité, il n'avait rien. Jusqu'à sa dernière maladie, précédée d'une légère attaque, il fut intact ; et encore le mal dût-il être à la fois féroce et patient pour déraciner ce chêne.

— Je n'ai jamais eu une indigestion dans ma vie, disait-il.

On attendait Émile Augier à dîner. Il ne vint pas, étant souffrant.

— Il est malade, dit Victor Hugo : *il a tort.*

Victor Hugo avait plus de soixante-seize ans, lorsque le docteur Germain Sée l'examina de pied en cap et dit :

— On ne m'eût pas nommé le sujet et l'on m'eût fait l'ausculter, le palper dans une chambre sans lumière, que j'aurais affirmé : « C'est là le corps d'un homme de quarante ans ! »

C'est que toute l'existence militante et laborieuse du poète avait été immuablement réglée, ordonnée avec une précision extraordinaire, même dans les jours de tempêtes et de luttes. Victor Hugo se levait à six heures, et, à peine debout, se mettait à écrire. La nuit, il avait toujours auprès de lui des feuillets de papier sur lesquels, au hasard de la pensée, il notait quelqu'un de ces alexandrins isolés dont il me parlait, ou moins encore, un mot, un lambeau de phrase qui lui suffisait à retrouver, le lendemain, l'idée ou le vers lui traversant l'esprit comme une sorte d'écho hypnagogique. Il appelait cela

ses *copeaux*. Mais, pendant des années, autrefois, à Jersey, à Guernesey, il avait, à cinquante ans passés, dormi d'un sommeil d'enfant. Après ce premier travail du matin, à onze heures, il faisait ses ablutions, descendait à la table de famille, déjeunait avec Georges et Jeanne, puis sortait, allait, venait, montant volontiers sur les impériales des omnibus, d'où la vue de Paris l'amusait. La marche aussi lui plaisait. Il allait vite, montant, lui, septuagénaire, les escaliers d'un pas rapide. Un de ses plaisirs était de s'arrêter, au jardin des Tuileries, pour voir les bébés creuser des trous.

Et cet amour instinctif des petits, dont je reparlerai tout à l'heure, lui donnait aussi le goût, la passion de leurs curiosités enfantines. Il croyait, comme eux, aux légendes, aux contes.

Ne nous disait-il pas, un jour :

— J'ai vu jadis une sirène boulevard du Temple, avec Charles Nodier. Cuvier, à qui l'auteur de *Jean Sbogar* en parla, n'y voulait pas croire : « C'est impossible, on vous a trompé ! » s'écria-t-il.

C'était sans nul doute un de ces monstres que fabriquent volontiers les Hollandais ; comme je risquais l'objection :

— Non, non, j'en ai vu une, je vous dis, desséchée, mi-partie lézard et singe, avec des nageoires en forme de bras, une tête à la fois canine et humaine. Un petit être troublant comme tout ce qui semble rapprocher la brute de l'humanité. Je ne m'en suis pas, au surplus, senti blessé dans mon orgueil humain.

Ou bien encore, en citant un certain nombre de plantes, il notait, dans l'énumération, la mandragore et, gravement, nous disait une de ses propriétés comme un fait acquis :

— La mandragore, *qui chante la nuit sous les gibets*.

Il avait, ainsi, des visions singulières, immenses et mystérieuses. Gustave Planche a noté chez Victor Hugo la puissance singulière du regard, qui permettait au poète de reconnaître, du haut des tours Notre-Dame, un ami passant à quelques mètres du porche. Et, si l'œil avait cette netteté, la vision, dans le cerveau, se faisait géante. L'imagination tirait de telle image entrevue, de telle scène, d'une impression qui, pour tout autre, eût été banale, des antithèses ou des pensées inattendues, extraordinaires.

Il y avait, par exemple, dans le cabinet d'un médecin fort original, qui fut, un moment, à Paris, une des personnalités à la mode, le docteur Mandl, un tableau allemand, un vieux panneau de bois du xve siècle, représentant une jeune femme parmi des fleurs. Et, si l'on retournait ce tableau, la femme et le bouquet devenaient, par une macabre fantaisie du peintre, une tête de mort. Des vers allemands entouraient cette peinture symbolique. Victor Hugo connaissait beaucoup le docteur Mandl. Il avait offert, un jour, à monsieur et à madame Mandl son portrait, avec cet alexandrin au bas de la photographie :

On est charmé par elle, on est guéri par lui.

Le docteur Mandl fit à Victor Hugo cadeau du bizarre tableau allemand, à la condition que le poète traduirait les vers tracés en lettres gothiques autour de la peinture et qu'il écrirait ensuite la traduction au-dessous de sa photographie.

— C'est un vrai don de philosophe à poète, répondit Victor Hugo. La Mort, que le vieux peintre a représentée là, doit vous craindre : vous guérissez ; elle doit m'aimer, moi qui espère ! Et il écrivit :

Du côté de la tête de femme :

Chapeau de perles, fleurs, ô printemps !
Je suis belle ! — on est belle hélas, pour peu d'instants !
Comme c'est vite fait de respirer les roses !

Du côté de la tête de mort :

Me voici rentrée, âme, au gouffre obscur des choses !
Mon amant, rejoins-moi dans la tombe, autre hymen !
Ce qu'aujourd'hui je suis, tu le seras demain !

Et ce fut peut-être la seule fois de sa vie que Victor Hugo traduisit des vers allemands en vers français.

Cette langue française, qui peut ainsi tout exprimer, il l'aimait avec une sorte de fanatisme filial. Il en parlait admirablement, comme il la parlait.

— Par la langue française, nous disait-il avec une foi ardente, l'idée française dominera le monde. C'est *un fait*. (Il appuyait sur le mot.) Dans la langue française il y a moins de voyelles que dans les langues du Midi *extra*, si je puis dire ; et il y a moins de consonnes que dans les langues du Nord. La langue française est donc la langue de la clarté, comme le

latin, et de la mélancolie, comme les langues septentrionales. Elle a à la fois le soleil du Midi et le brouillard du Nord. Elle est la langue diplomatique et elle peut être la langue mystérieuse. (Victor Hugo, en vérité, prévoyait Ibsen !) Les Allemands croient avoir pris Metz et Strasbourg. Un beau jour, ils se réveilleront étonnés d'avoir le français sur les lèvres.

Tout Victor Hugo est là, dans cette observation d'impeccable lettré s'achevant par un espoir de patriote irréductible. Car c'est un des traits du caractère de cet homme d'avoir, jusqu'à sa dernière heure, vécu avec son rêve, songé à la patrie, parlé de la patrie, pensé tout bas à la patrie. Il eût crié de douleur s'il avait vu grandir ces partis nouveaux, esthètes ou énergumènes, intellectuels ou révoltés, qui ont trouvé pour les amoureux de l'idée française l'épithète de *patriotards*.

Avec cela, des gaîtés colossales, des jovialités rabelaisiennes mêlées à des exquisités tendres. Un amour des enfants poussé jusqu'à l'adoration, comme il était naturel chez l'homme qui, après avoir été le poète de la paternité, devait écrire avec une joie profonde *l'Art d'être grand-père*. Il avait jadis, pour ses fils et ses filles, improvisé toute une série de contes qu'il m'a répétés, plus d'une fois, en riant. Avant le sommeil, les enfants demandaient « une histoire, une belle histoire », la suite des *Aventures de Polichinelle*, à ce génie qui se faisait enfant pour amuser ces tout petits. Et alors, l'imagination de l'auteur de *Han d'Islande* se donnait carrière. C'était une kyrielle de drames impossibles, d'inventions poétiques ou grotesques, quelque chose comme le défilé des drôleries de Callot dans un paysage de Watteau, ou dans une île enchantée de Shakspeare. L'histoire du « solitaire qui mangeait du veau dans les ruines » semblait une nouvelle version du *Beau Pécopin* revue par Scarron. Mais le poète avait beau se divertir à ces improvisations étonnantes, un moment arrivait fatalement où sa verve se sentait lasse devant la curiosité non rassasiée de Charles, de François-Victor et de leurs sœurs. En ce cas extrême, le conteur épique avait recours à un procédé uniforme, qui ne manquait jamais son effet. Il supposait brusquement que Polichinelle avait soif, qu'il entrait dans un café, et, tout en se rafraîchissant, lisait un journal, — toujours le même, celui que Dumas père atta-

quait déjà publiquement dans *Antony* : le *Constitutionnel*, qui menait la campagne contre la jeune école romantique ; et Victor Hugo, par la bouche de Polichinelle, improvisait aussitôt un premier-Paris en imitant avec drôlerie le style des publicistes sans sourires :

« L'horizon se rembrunit... Le char de l'État oscille sur sa base... Le ministère du 4 avril... La crise ministérielle que ne craignent pas d'ouvrir des esprits imprudents ou malintentionnés... L'œil soupçonneux de l'Europe... »

Et Polichinelle continuait ainsi, lisant imperturbablement le *Constitutionnel* malgré les réclamations du petit public enfantin, qui s'écriait : « Passe-le!... » jusqu'à ce que la fille aînée se mît à dire, voyant qu'on n'aurait pas raison de l'acharné lecteur :

— Venez-vous?... *Il* commence ses bêtises!

Et les enfants partaient. L'entrée de Polichinelle dans le café était comme un signal de retraite, une façon de couvre-feu.

— Voilà l'effet des articles politiques!

Et avec quelle joie Victor Hugo évoquait ces souvenirs! Il mettait une coquetterie, une fatuité charmante à affirmer son amour éperdu pour les têtes blondes, pour les sentiments de puérilité délicieuse que leur amour fait naître chez l'homme, fût-il un grand homme.

— Savez-vous quel est mon plaisir, quand arrive le jour de l'an? me disait-il, un soir. C'est de recevoir les personnages politiques les plus graves, — des sénateurs, mes collègues, — à l'heure même où mes petits-enfants savent que je dois rentrer en leur rapportant des joujoux. Ces gens importants sont assis dans mon salon ; moi, je me promène à travers la pièce en laissant passer hors de mes poches quelque poupée, quelque pantin, et je vais là, de long en large, agitant les plus terribles problèmes, tandis que les enfants me suivent, guignant mes poches, sous les yeux ahuris des pères conscrits. De temps à autre, une petite main se fourre dans mes habits et en retire un bébé articulé, avec un grand cri de joie; et, comme si je ne me doutais de rien, je continue à traiter péripatétiquement quelque question redoutable, stupéfiant ainsi sans vergogne ces hommes politiques mis de la sorte en présence d'un vieil-

lard chargé de tant de soucis et de tant de pantins!... Au fond (et son œil malicieux brillait tandis qu'éclatait un bon rire) *ils* doivent me trouver un peu bête!

Un jour de décembre, devant des enfants conviés, rue de Clichy à une matinée de Christmass, il faisait apporter une cage remplie de moineaux (souvenir peut-être du sacre de Charles X), et il disait :

— Vous voyez, ces prisonniers?... Ce sont des pillards. Ils ne respectent ni la propriété, car ils volent, ont volé et voleront, ni la religion, car, en passant au-dessus des églises ils y font tomber des choses bizarres, ni la famille, car ils ont des mœurs... quelles mœurs!... Eh bien! moi, je les amnistie! Que ceux qui votent pour la mise en liberté de ces misérables lèvent la main!

» Et, ajoutait-il en racontant cette histoire, lorsque j'ai ouvert la cage, comme François d'Assise autrefois, j'ai vu, j'ai bien vu, que les petits étaient fort vexés d'avoir levé la main pour rendre libres ces oiseaux qu'ils eussent préféré emporter! C'était *très farce*!

Se railler lui-même de ce qu'il appelait sa bêtise, c'était encore une de ses coquetteries familières. Il y a dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* un chapitre intitulé : *les Bêtises que Victor Hugo faisait avant sa naissance*. Le titre du chapitre est de lui, évidemment. C'était sa joie de détendre l'arc ainsi, de tout oublier en écoutant le babil des gamins, leurs délicieuses paroles, jusqu'aux onomatopées singulières qu'il a notées dans *Quatre-Vingt-Treize*, par exemple, lorsque, pendant l'attaque de la Tourgue, les enfants répondent au canon qui tonne : *Boum! Boum!*

Un jour, en 1871, à Bordeaux, après une de ces séances tragiques où l'on discutait, la baïonnette de l'étranger sur la gorge, les dures conditions de la paix, je m'étais arrêté devant des danseurs de corde, qui, en dépit des cruautés de l'heure présente, faisaient leurs tours habituels devant la foule, sous les arbres des Quinconces. Je regardais les saltimbanques machinalement, songeant à toute autre chose, lorsqu'une main se posa doucement sur mon épaule. Je me retournai : c'était Victor Hugo. Il sortait de l'Assemblée.

— Ah! je vous y prends, me dit-il en riant. Vous aussi

(et il me montrait les danseurs de corde), vous aussi, vous faites des études sur les hommes politiques !

Il n'était pas toujours aussi dédaigneux des honneurs que donnent, même en temps de démocratie, les fonctions publiques. La veille du dimanche où il fut élu sénateur de Paris, il évoquait, devant quelques amis, — M. Spuller, Gambetta, — les souvenirs du temps où il était pair de France. Il regrettait que les sénateurs n'eussent pas aujourd'hui comme autrefois un uniforme, pour donner à la foule un plus grand respect de ses élus.

Et c'était alors, à propos de la pairie, tout un monde curieux de ressouvenirs. Il nous rappelait son entrée dans la Chambre des pairs, et comment, s'étant promené avant la séance, sous les arbres du Luxembourg, entre les lilas de la pépinière, il était salué, à son arrivée, par ces mots : « *Jeune homme, vous êtes en retard!* » que prononçait la voix gutturale et méridionale du maréchal Soult.

— Je siégeais au côté gauche, avec Wagram, Montalembert, Eckmühl, Boissy, d'Alton-Shée. La première fois que je pris place parmi les pairs, j'avais : — à ma droite, un maréchal qui était maréchal deux ans après ma naissance, c'était Soult ; — à ma gauche, un homme qui avait jugé Louis XVI neuf ans avant ma naissance, c'était Pontécoulant ; — en face de moi un homme qui avait défendu Beaumarchais, dans le procès Goëzman, vingt-cinq ans avant ma naissance...

Et Victor Hugo ajoutait :

— Vous voyez : je suis né à temps pour ma gloire, à cheval sur deux siècles !

III

Et sur l'aurore de ce siècle, et, si je puis dire, sur le point d'intersection de deux sociétés, quels documents il apportait ! Victor Hugo était singulièrement intéressant, pareil à un livre vivant, lorsqu'il évoquait les souvenirs de sa jeunesse, le salon

de sa mère « vendéenne » et les années de guerre de son père, le général Hugo. C'était là vraiment qu'on voyait sortir du passé, reprendre corps, toute une époque. La déposition du témoin était alors capitale. Les amusants *Mémoires* de Marbot ne sont pas plus attirants que les récits où le poète nous faisait rouler en sa compagnie dans la chaise de poste qui emportait sa mère, au galop, sur les routes poudreuses d'Espagne. Il y avait là des rencontres avec l'*Empecinado* qui semblaient empruntées à des romans à la fois épiques et picaresques. L'*Empecinado*, le terrible *guevillero*, à qui Burgos a élevé un monument voisin de celui du Cid ! Le général Hugo l'avait combattu, comme il avait jadis pourchassé, en Italie, Fra Diavolo. Et toutes ces images, ces souvenirs de batailles, ces paysages espagnols profondément gravés dans la mémoire de l'enfant, revivaient sur les lèvres de l'homme, du vieillard, comme ils avaient passé dans les vers du poète.

C'était une suite d'aventures qui faisaient songer à des combats homériques et à des épisodes dignes de Lazarille de Tormes et de don Pablo de Ségovie. Le général Hugo, arrivant, par exemple, dans un village espagnol qui venait de refuser de donner à boire à ses soldats, — les paysans ayant crevé leurs outres, brisé les *alcarazas*, plutôt que d'abandonner cette eau fraîche à des Français, — faisait devant lui comparaître l'alcade et lui tenait ce petit discours :

— Seigneur alcade, il n'y a pas une goutte d'eau chez vous. Donc mes soldats vont être forcés de se désaltérer au ruisseau qui coule en bas du mont. Mais, comme l'eau en est saumâtre, vous allez y verser sur-le-champ tout le sucre de la fabrique de bonbons et de chocolat qui fait la renommée du pays. De cette façon, l'eau du ruisseau deviendra non seulement potable, mais agréable. Allez, seigneur alcade!

Et les grenadiers du général Hugo buvaient gaiement à la santé du général cet immense *verre d'eau sucrée* que déversait le ruisseau de la petite ville.

Une autre fois, l'aventure était plus comique : l'avant-garde du général Hugo, établie en grand'halte, prenait les armes et se formait brusquement en bataille en voyant à l'horizon, sur les routes blanches, naître, grossir, grandir un formidable nuage de poussière. A en juger par ce nuage qui

devenait géant, c'était, au dire des officiers, tout un corps d'armée qui s'avançait et pouvait écraser l'avant-garde si elle ne se repliait pas en toute hâte. Se replier? Allons donc! On expédiait rapidement des estafettes à la division campée plus loin, avec ordre de rejoindre l'avant-garde le plus vite possible. La bataille était imminente; on cherchait à évaluer le nombre des ennemis anglais ou espagnols en marche qui soulevaient là-bas cette trombe de poussière blanche. Et l'on apprêtait les armes, les dents noires de poudre, mordant à la cartouche. Puis, tout à coup, lorsque les premiers voltigeurs arrivaient au pas de course pour soutenir l'avant-garde, le général Hugo poussait un grand éclat de rire. Rencontre à la Don Quichotte! Ce redoutable corps d'armée, qui semblait si nombreux à l'horizon, c'était un troupeau de moutons, l'immense troupeau des *mérinos* qu'on envoyait d'Espagne en France, à la bergerie de Rambouillet.

Victor Hugo aimait ainsi à mêler ce qu'il y a de narquois et d'ironique dans l'héroïsme à ces grands souvenirs où vraiment il nous faisait entendre le pas de charge et les vivats enthousiastes des grenadiers de l'armée impériale. Il était demeuré obstinément fidèle au culte ardent des grognards; le bruit du sabre du général, son père, traînant sur les dalles de quelque vieille église espagnole, lui était resté dans les oreilles :

— Lorsque les prêtres refusaient de chanter le *Domine, salvum fac imperatorem*, mon père, à la tête de son état-major en grand uniforme, arrivait, et le fourreau de son sabre retentissait comme un ordre. Le prêtre obéissait, chantait. Alors on eût dit que, dans l'église, planait au-dessus de ce clergé devenu blême la *parole même de Voltaire*.

Je n'oublierai jamais une querelle presque violente qu'il eut un soir, devant moi, avec le docteur Sée et M. Jules Simon, à propos de la colonne Vendôme. *La Colonne*! Il en parlait encore, après cinquante années, comme du temps où il l'avait chantée. :

Ce bronze devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain! ·

Il en arrivait à trouver non seulement acceptables mais superbes les vers et le refrain d'Emile Debraux :

Ah! qu'on est fier d'être Français!...

Mais de tous ces souvenirs personnels, qui devenaient de véritables documents historiques, des chapitres saisissants de *Mémoires parlés*, les plus piquants, les plus originaux peut-être, c'étaient ceux qui lui restaient du salon de sa mère, légitimiste entourée de légitimistes : et, quand il y revenait, à ces souvenirs spéciaux, tout aussitôt réapparaissaient pour nous un monde évanoui, des figures spirituellement tracées, quasi caricaturales et qui semblaient en vérité des personnages de comédie, vieux émigrés ironiques, à l'esprit aboli, qui oscillaient entre le marquis de la Seiglière et le marquis de Carabas, — celui de Béranger :

— J'étais bien petit, mais j'avais déjà bonne mémoire, et d'ailleurs ma mère a souvent ravivé pour moi ces souvenirs. Dans son salon, c'était un défilé, une succession de gentilshommes portant encore la coiffure en ailes de pigeon et qui venaient, souriant, se dandinant, disant : « Vous ne savez pas ? Ce Bonaparte est vraiment plus Gascon encore qu'il n'est Corse. Il est unique, en vérité, pour faire *mousser* ses prétendues victoires!... Mais ce n'est rien, notez, rien! Il ne se passe rien là-bas!... Il y a eu encore, l'autre jour, un petit engagement sans importance aucune. Le fils du cousin du beau-frère de M. le comte de ***, qui est aide de camp de je ne sais quel palefrenier bombardé maréchal, a écrit et remis les choses au plan... J'ai vu la lettre, je l'ai vue,... C'est à peine si l'on s'est chamaillé pendant quelques minutes. Une petite fusillade d'avant-postes... Eh bien! ils appellent ça une bataille! Et ils font tirer le canon pour ça, comme pour une victoire! Et ils baptisent ça Friedland!... C'est à mourir de rire, ma parole!.,. » Alors, on riait, en effet, dans le salon de ma mère. On se divertissait de toute cette fantasmagorie victorieuse imaginée par ce farceur de Bonaparte. Et les vieux émigrés et les jeunes gentilshommes disaient en haussant les épaules : « Faut-il que ce peuple français soit crédule! il croit encore aux bulletins et aux gazettes! »

...Tandis que j'écris, je revois, j'entends encore le poète.

Il est assis, le teint rouge, la barbe fine, argentée, avec les cheveux dressés sur un vaste front luisant et bombé. L'œil est bleu, d'un bleu noir, la voix claire. Il parle : et tout le passé réapparaît soudain. C'est l'Arsenal et Musset en cheveux blonds ; c'est Barbès et le poète entrant la nuit aux Tuileries pour demander sa grâce au Roi : c'est Victor Hugo à la tribune appelant le prince président « Napoléon le Petit », et le prince Napoléon jetant son manteau sur les épaules de l'orateur en sueur pour qu'il ne prenne pas froid en sortant de la salle des séances : c'est Victor Hugo à l'Académie et croyant être toujours, pour ses confrères, qui le respectaient cependant, la tête de Méduse, l'hydre du romantisme : « Je leur fais peur quand j'arrive, disait-il gaiement. » Il en était resté aux colères, aux haines d'*Hernani*, — je veux dire aux haines qu'on lui avait vouées à l'heure d'*Hernani*.

Oui, à quatre-vingts ans, Victor Hugo se moquait encore des classiques, de certains vers de Racine, de telles images qui le faisaient sourire, — « essuyer des revers », par exemple (on devine la plaisanterie qui suivait), — du récit de Théramène et du portrait, assurément bizarre et un peu comique, du « monstre ». Il se vantait, à propos des fameux « coursiers » d'Hippolyte, d'avoir, le premier, placé le mot « cheval » dans un vers, comme aussi d'avoir, dans les *Orientales*, créé l'expression : « ruisselant d'inouïsme », devenue banale. Le cheval ! On l'eût fort dépité en lui répondant que Pellisson, qui n'était pas un grand poète, avait dit, en son *Dialogue d'Acanthe et de Pégase :*

> A mon secours, Pégase, en ce besoin extrême ;
> Il me manque un cheval, il faut suivre le roi !

Et, plus loin, Pellisson avait écrit cet autre alexandrin assez réaliste :

> Je cherche un vrai cheval que je puisse crever.

Le P. Bouhours cite précisément ces vers dans ses *Pensées ingénieuses*. Mais Victor Hugo paraissait plus fier d'avoir acclimaté ce « cheval » dans la poésie française, que d'avoir écrit *Notre-Dame de Paris* ou les *Chants du Crépuscule*... C'était là son plaisir, le jeu habituel de sa causerie. Mais elle devenait soudain éloquente, admirable, lorsqu'il parlait ou de

Waterloo, ou de l'Allemagne ; et l'éclair, alors, succédait au sourire.

Je l'ai entendu raconter, encore, avec une inoubliable émotion, ses années de labeur pauvre, lorsqu'il passait auprès de sa mère malade une longue nuit à composer la pièce de vers qui devait lui donner le prix des jeux Floraux de Toulouse, *l'Églantine d'or!* Madame Hugo, en proie à la fièvre, demandait parfois à boire. Le poète interrompait sa strophe, apportait un peu de tisane à sa chère malade, puis il reprenait ses vers. Le jour venu, la poésie était achevée, le prix gagné! Et de quel ton il disait, hochant la tête: « *Ça été utile!*... Nous en avions besoin. » — Les conseillers municipaux ne savaient pas cela, qui ont rayé du budget toulousain la subvention accordée aux humbles rimeurs, faiseurs d'odes ou ciseleurs de sonnets...

Mais comment essayer de fixer la physionomie, l'accent même de cette parole tour à tour haute et familière, de cette philosophie attendrie et résignée, qui se peignait par exemple, dans ce mot prononcé en souriant devant un de ces accidents de la vie courante, piqûres d'épingle qu'on prend trop souvent pour des blessures:

— Un petit malheur, c'est presque un bonheur. *Les petits malheurs vaccinent les grands!*

Je n'ai fait qu'indiquer, dans ces notes cursives, ce que fut le poète lorsqu'il mettait sa distraction et sa coquetterie à être tout simplement « un causeur ». Mais c'est avec sa séduction, son charme, sa bonne grâce familière, son accueil sans pose, ou ses éclats superbes de colère, ses émouvants souvenirs, sa faculté d'évocation, ses mots qui faisaient balle ou qui faisaient lumière, c'est lui qu'il fallait entendre. On ne rend pas le geste, on ne rend pas la vie. Le verbe traduit par un écho ne donne que l'ombre de la pensée. Mais quoi! l'ombre d'un tel mort vaut mieux que la présence réelle de plus d'un vivant.

JULES CLARETIE.

MON AMI GAFFAROT[1]

XVI

LE TOUR DES PORTIRAGNES.

Tandis que le curé-doyen de Saint-Alexandre, le vénérable abbé Claudius Michelin, était logé, avec ses deux vicaires, en une vaste maison exposée au midi, saine, spacieuse, le succursaliste de Saint-Louis habitait, avec sa gouvernante, une masure étroite, décrépite, mal orientée, dans l'ombre humide des hauts bâtiments de l'hôpital.

En dépit de ses soixante-treize ans bien sonnés, M. Rudet de Portiragnes, grand comme un clocher, maigre comme un « cent de clous », — une comparaison de là-bas où les forges à clous sont nombreuses, — cartilagineux comme un vieux mulet de montagne, avait conservé la souplesse entière, la vigueur entière de ses jarrets. Gaffarot et moi, nous étions encore au deuxième étage, que lui, quatre à quatre, avait gravi le troisième, ouvrait la porte du galetas qu'il appelait pompeusement : « mon atelier! »

Quel capharnaüm, cet atelier! D'abord, le tour des « An-

1. Voir *la Revue* des 1er et 15 Juin.

cètres », avec sa margelle pliante de frêne, ses roues pleines et ses roues évidées, ses courroies s'entrecroisant, passées sur un tambour retenu aux solives de la charpente par d'énormes crampons de fer. Puis un établi en chêne massif, encombré de ciseaux, de limes, de râpes, de gouges, de tenailles, de marteaux, de pointes d'acier luisantes, longuement emmanchées. De toutes parts, sur le plancher, des rondins de bois d'essences différentes, les uns déjà mordus par l'outil, d'autres équarris à la hache, d'autres enfin à l'état brut. Par ci par là, comme dans les sentiers broussailleux du Roc-Rouge ou du Roc-Tentajo, des souches de buis avec leurs petites feuilles vertes, cirées, brillantes, leurs baies rondes en haut, formant trépied vers le bas. Ces arbustes, arrachés la veille dans nos garrigues, avaient l'air d'avoir poussé leurs racines parmi les interstices du carrelage affreusement ébréché.

Au fond de cette pièce en désordre, quatre planches mal ajustées, inégalement noircies, se dressaient contre la muraille sur un chevalet boiteux. Des chiffres tracés à la craie bariolaient ce tableau disjoint. Malgré le sourire de ses fentes, il me parut tout aussi rébarbatif que le tableau de mathématiques de M. Pouyadoux, dont la vue seule me donnait la chair de poule. Je reconnus tout de suite, écrit d'une main cursive, le crochet terrifiant de plusieurs divisions : puis je flairai comme des fractions disséminées...

Oh! les fractions! un cauchemar qui me coupait la parole, me paralysait le cerveau, me rendit, durant des années, stupide, au collège communal de Bédarieux!

— Philippe, ne perdons pas de temps : le temps est une étoffe qui appartient à Dieu, dit M. de Portiragnes.

— Je suis prêt à vous obéir en tout et pour tout, monsieur l'abbé, répondit mon ami.

— Au tableau! — commanda-t-il, de son ton brusque d'officier de la Garde Royale, que sa douceur d'âme infinie ne lui avait pas fait perdre complètement.

Il escalada un escabeau de trois marches, bouscula des outils épars, et tourna les pages d'un livre ouvert sur l'établi. Ce livre, qui paraissait à demeure au milieu de vingt objets couverts de poussière, de limaille, de sciure, de menus copeaux,

était fort vieux : la basane de sa reliure, déchirée comme un chiffon, s'effiloquait aux quatre coins et au dos.

— Voyons, Philippe, y sommes-nous ?

— Oui, monsieur l'abbé, nous y sommes, — murmura-t-il, toujours soumis, mais l'air maussade, ennuyé, l'air qui n'attestait pas qu'il y fût le moins du monde.

— Nous abordions, je crois, les fractions, l'autre jour ?

J'avais deviné ça : les fractions !... Pourvu qu'elles fussent plus clairement expliquées dans « le Bezout » de M. l'abbé que dans « le Mutel » de M. Pouyadoux !...

— Je ne m'en souviens guère, — bredouilla Gaffarot, plus porté que moi aux mathématiques, mais, tout de même, un peu marri d'aller au tableau au lieu de courir la pretantaine ou de rejoindre, rue de la Digue, Pascalette de Pascal.

— Oh ! oh ! tu ne me sembles pas du tout en train, aujourd'hui...

— Je vous assure, monsieur l'abbé...

— Au fait, puisque tu ne seras plus en vacances dans quelques jours, que désormais les leçons ici vont se suivre avec une régularité inflexible, si nous recommencions l'arithmétique par le commencement ? Aussi bien, la numération intéressera beaucoup plus ton ami que les fractions, dont peut-être il ne sait pas le premier mot, dont peut-être il n'a jamais entendu parler.

J'eus envie de crier : « C'est vrai, je n'en sais pas le premier mot, je n'en ai jamais entendu parler ! .. » Mais je réussis à comprimer un aveu qui m'aurait perdu.

— Comme vous voudrez, monsieur l'abbé, — acquiesça Gaffarot, accablé.

Au même instant, ses doigts laissèrent fuir la craie qu'ils retenaient mal. Le bâton blanc se brisa en morceaux au contact du pavé. Le professeur considéra son élève avec une curiosité attendrie.

— Décidément, petit, tu n'es pas disposé à travailler ?

— C'est que...

— Achève.

— Oui, oui, monsieur l'abbé, vous auriez bien fait de giffler M. Félibien Pouyadoux, quand il s'est permis de m'appeler « Gaffarot ».

M. de Portiragues repoussa Bezout, sauta de la haute escabelle où il se tenait raide, empalé, vint à Philippe et, lui serrant les mains dans les deux siennes :

— Mon cher enfant, je te sais gré de ce transport généreux de ton sang, qui est bien le sang des Cazilhac. Ce mouvement passionné est tout à fait digne de ton grand-père, le comte Michel. Durant l'Émigration, j'ai lu quelques auteurs anglais, et cette pensée de Shakespeare me revient : « Il faut qu'un gentilhomme sache découvrir une grande querelle dans un brin de paille ». Oui, un gentilhomme ne saurait tolérer la plus légère atteinte à son honneur. Or, on entame notre honneur, à nous, on le bafoue, quand on essaie de nous tourner en ridicule. Mais ne regrette rien : j'ai le bras plus long qu'on ne le croit à Bédarieux, et le Principal du collège, qui n'a pas craint de nous faire injure, « recevra sa récompense », ainsi qu'il est écrit aux Livres Saints : « *Receperunt mercedem suam*... » A présent, allez vous amuser tous les deux. J'avais oublié que c'est jeudi aujourd'hui et que, du reste, les vacances durent encore. Je me ferais scrupule de vous voler ces derniers huit jours... On découvre, j'en suis sûr, des chardonnerets, des linottes, des verdiers, des bouvreuils à engluer aux bords des ruisselets, dans le quartier du Théron ou dans les bois du Cros... C'est moi qui aimais les tendues quand j'avais votre âge ! J'en fis de délicieuses sur le plateau du Larzac !... Nous reprendrons les cours la semaine prochaine..., s'il le faut absolument.

— Vous espérez donc, monsieur l'abbé, que, peut-être, il ne le faudra pas absolument? — demanda à brûle-pourpoint mon ami, les yeux agrandis, les narines dilatées, se cabrant comme un jeune cheval touché de l'éperon.

— Chut !...

— O monsieur l'abbé, vous qui aimez tant mes « sœurettes » et qui m'aimez tant, vous qui êtes le bon Dieu en personne pour les orphelins de la famille de Cazilhac, si vous vouliez me dire ce qu'il y a dans la lettre de monseigneur l'archevêque de Paris! — implora-t-il d'une voix que je ne lui connaissais aucunement, d'une voix qui pleurait presque.

— Chut ! chut !...

— Si vous me dites ce que contient cette lettre, je me conduirai à Bédarieux de manière à ne plus mériter de reproches, je redoublerai d'efforts dans l'étude des mathématiques et j'entrerai à l'École militaire où, selon vous, je dois entrer de toute nécessité.

Des larmes énormes comme des pois chiches de Lévas, — les pois chiches les plus gros de chez nous, — se détachent de ses cils alourdis, pleuvent une à une sur son gilet.

M. de Portiragnes ne voulut rien voir de cette émotion, dont je demeurais, moi, complètement ébahi. Il nous tourna le dos, regrimpa sur son escabeau, ferma Bezout, toucha la margelle de frêne du bout du pied. Le tambour de la charpente, mis en train, roulla bruyamment.

— Je tourne les douze pièces d'un petit ménage pour les « Hirondelles », — dit-il, fort attentif à son ouvrage, sans nous regarder... J'arriverai à peine à temps... Je tiens à ce que tout soit fini pour Noël, ou pour le Jour de l'An, au moins. Sans parler des bonbons qui pourront leur tomber de la confiserie des demoiselles Giscardet ou des poches toujours ouvertes de mademoiselle Sicard, les « Hirondelles » auront leurs joujoux, comme les enfants des Riches.

Des éclats de buis, trop brutalement détachés, sautaient aux murailles, nous effleuraient, nous touchaient, risquaient de nous éborgner.

— Cet objet sans forme que je diminue, mes enfants, deviendra une carafe. C'est quand il faudra la creuser, cette carafe, que j'aurai du mal ! Je ne possède pas d'outil propre aux forages un peu profonds. D'ailleurs, le buis de nos garrigues pousse parmi des pierrailles et n'est pas commode à travailler ; mais, une fois poli, quel brillant il a, avec ses veines transparentes d'agate, ses marbrures ravissantes !... Christine sera heureuse, j'espère.

— Moi aussi je serai heureux, monsieur l'abbé, — interrompit Philippe, les yeux plus limpides, mais le ton toujours mal assuré.

Puis, revenant aux idées qui le travaillaient :

— Dans cette lettre que vous devez lire à mademoiselle Angèle, l'archevêque de Paris vous parle-t-il de mon grand-oncle, le vicomte Armand de Cazilhac, pair de France ?

— Certainement, il me parle de ton grand-oncle…

— Il a bien tort de nous abandonner, mon oncle, surtout d'abandonner mes sœurs!

— Allons, partez… Chut surtout! chut! chut!…

Il suspendit sa besogne, sauta de l'escabeau par un bond de grand chat maigre, ouvrit lui-même la porte de l'atelier et nous la referma aux talons.

Nous retournions vers la rue de la Digue pour y retrouver cette Pascalette de Pascal, de laquelle, le jeudi, Gaffarot ne savait se déprendre d'une semelle. Nous n'étions ni gais ni folâtres, contrairement à notre habitude. Comme nous atteignions le haut de la rue du Vignal, Philippe s'arrêta. L'échoppe de Gaspard Tourlas béait là à notre gauche, et, sur le rebord de la fenêtre, serrées contre le fameux pot de basilic, nombre de « formes » recouvertes de cuir retenu par des clous, miroitaient au soleil. Je redoutai quelque vilain écart de Gaffarot, que le souvenir de la mort de « Cécile » et la dénonciation du savetier à M. le Principal pouvaient mettre en goût de s'amuser, et, lui prenant la main, je l'entraînai.

Il s'occupait bien de Tourlas et de sa pie, vraiment! A l'entrée de la rue de la Digue, il demeura immobile de nouveau.

— A quoi penses-tu donc? lui demandai-je, étonné de haltes auxquelles il m'avait si peu accoutumé.

— Je pense à mon grand-oncle, le vicomte Armand de Cazilhac, murmura-t-il.

Et, après trois secondes, poursuivant avec une gravité bien extraordinaire chez lui :

— Sais-tu que, s'il nous voulait à Paris, mes sœurs et moi, il finirait peut-être par faire quelque chose de nous? Je commence à m'ennuyer furieusement à Bédarieux, aussi petit qu'une coque de noix… Paris est grand comme le monde, m'a conté madame Aristide Bonardel, qui y est allée deux fois… Oh! puis j'aurais tant de plaisir à voir mes sœurettes, jolies comme des anges, choyées, bien habillées, aimées par mon grand-oncle Armand!…

— Alors, tu abandonnerais Pascalette de Pascal?

Il prit le galop jusqu'à notre maison, et moi derrière lui, infiniment moins vite, par exemple!

XXII

MESDEMOISELLES EUPHÉMIE ET BAPTISTINE GISCARDET.

A la fin du siècle dernier, vers 1792, Bédarieux, situé au « bec » de deux « rus », — de là son nom, « Bec-de-Rus », et, finalement, Bédarieux, — fut inondé, de la colline de la Tourbelle à la colline de Canals. Les maisons de la rive droite, bâties en contre-haut de la rivière, sur un talus élevé, n'eurent pas trop à souffrir : mais celles de la rive gauche, de plain-pied pour ainsi dire avec les eaux, battues à la fois et par l'Orb et par le ruisseau de Vèbre, descendu au galop des hauteurs du Col-du-Buis, s'écroulèrent sur plusieurs points.

La ville qui était appelée à devenir, trente ans plus tard, un centre industriel de quelque importance, n'était alors qu'un gros bourg grouillant de cardeurs de laine, de tisserands, de teinturiers, de tanneurs, de mégissiers en quête de débouchés pour leurs produits. Ce menu peuple lutta avec énergie, et des bras et de la bourse, contre le fléau qui avait manqué l'anéantir, qui l'anéantirait certainement, un jour, s'il tardait à se précautionner, et, dès 1805, Bédarieux se trouvait mis à l'abri de toute inondation, du côté de la rive gauche par un rempart solide, haut de quinze à vingt mètres, du côté de la rive droite par un quai dûment maçonné, avec parapet aux endroits jugés dangereux.

C'est sur ce quai tortueux, où restaient debout, fort décrépites, un peu branlantes, humides et noires, les plus anciennes habitations du faubourg Saint-Louis, qu'était morte la comtesse Marie-Anne et que demeurait encore aujourd'hui, sous la gouverne et sous la tendresse de Christine Dunal, la nichée minable des Cazilhac.

Ma tante et moi, nous connaissions de la cave au grenier ce logis dénué, incommode, vermoulu, moisi. Nous nous ren-

dions là presque journellement, ma tante pour caresser les fillettes, leur distribuer de menues friandises, réciter avec Christe certaines dizaines de *Pater* et d'*Ave*, qui, à la longue, décideraient le ciel à se déclarer manifestement en faveur des orphelins ; moi, on le devine, pour retrouver Philippe, dont la pétulance m'effrayait bien un peu, dont la langue débridée sur mille sujets suspects et à tout propos m'intimidait fort, mais dont l'humeur batailleuse, me dominant, me tenait par toute espèce d'appréhensions intimes, moi si peu osé, si craintif, si épeuré.

Quelquefois, dans ces expéditions, qui avaient lieu vers quatre heures et demie, après la sortie des externes du collège, nous amenions avec nous Marion, notre bonne, un panier farci sous le bras, et quelquefois aussi, plus rarement, les deux paroissiennes coutumières de notre petite chapelle de la rue de la Digue, les demoiselles Euphémie et Baptistine Giscardet.

Oh ! les demoiselles Giscardet, quand je les revois dans mon imagination, ce miroir si fidèle à me refléter les choses et les êtres du pays natal ! Je veux me donner le plaisir de les marquer d'un trait en passant.

C'étaient deux vieilles filles jumelles, deux « bessonnes », pour employer un mot cévenol. Si l'une d'elles, mademoiselle Euphémie, n'avait, en toute modestie, montré, au-dessus de son béguin de taffetas noir relevé d'un court rebord de dentelle lisse, une minuscule cocarde en ruban violet, chou délicat assez semblable à la décoration actuelle d'officier de l'Instruction publique, on l'aurait très certainement confondue avec sa sœur, mademoiselle Baptistine, coiffée elle aussi d'un béguin de taffetas noir relevé d'un court rebord de dentelle lisse. Elles étaient de six ou sept ans plus âgées que ma tante, qu'elles s'obstinaient d'ailleurs à traiter avec des airs doucement protecteurs, comme au temps de leur jeunesse, au temps bien éloigné où elles assistaient à la messe du curé constitutionnel de Bédarieux, M. Léonidas Dufour.

Chez l'une comme chez l'autre de ces « servantes du Seigneur », ainsi qu'elles aimaient à s'appeler, c'était le même nez en lame de couteau, mince et long à se casser

dans le mouchoir quand elles l'entreprenaient pour se moucher; chez l'une comme chez l'autre, c'étaient les mêmes yeux bruns jusqu'à la dureté, fureteurs inquiets, sans cesse ouverts sur les bocaux de la confiserie, regorgeant de pralines, de dragées, de nougats, de berlingots: chez l'une comme chez l'autre, c'étaient les mêmes lèvres pâles, plissées aux coins, amincies à la longue par la récitation trop réitérée du chapelet, de l'office complet de la très sainte Vierge, d'une infinité d'oraisons aux saints et aux saintes de notre reliquaire et du paradis; chez l'une comme chez l'autre, c'étaient les mêmes dents ébréchées ou bien absentes et, phénomène bizarre! aux mêmes endroits précis de la bouche. De l'ombre projetée par leur nez, un peu plus fournies et plus rudes chez mademoiselle Euphémie que chez mademoiselle Baptistine, s'élançaient les touffettes de poils d'une moustache. Peut-être, à vingt ans, cette moustache, fin duvet aussi léger que l'ombre d'une aile qui passe, ajouta-t-elle une grâce à leur visage épanoui dans sa fleur: aux approches de la quatre-vingtième année, dans les masques gris, desséchés, parcheminés, grimaçants, en ruine, elle avait quelque chose d'hostile, de menaçant, et, pour mon compte, elle m'effrayait à l'égal de la moustache rousse du gendarme Grün, — un homme féroce, dont je ne me souviens qu'en tremblant.

Ma tante Angèle, par le respect que, dès son enfance, elle avait voué aux demoiselles Giscardet, si pieuses, tout en Dieu, en était arrivée, à la longue, à les aimer profondément. D'abord, elles avaient été des premières à venir assister au rosaire du samedi devant son « ostensoir », — ce qui la flattait, lui était un encouragement très doux; — puis elle était parvenue à les associer à quantité de bonnes œuvres où elle épuisait les maigres réserves que lui laissaient les « Hirondelles », sa préoccupation de chaque heure, son amour vivace de tous les instants.

A vrai dire, ce n'était pas sans de longues hésitations, des tiraillements pénibles, des soupirs à vous fendre l'âme, que les vieilles filles, plus avares que des chouettes, se décidaient à « mettre la main à la mitaine », pour parler leur propre langage, et souvent ma tante, embarrassée par des résistances peu chrétiennes, m'envoyait toucher, le dimanche matin, le

sou de semaine pour l'« Œuvre de la Propagation de la Foi ». Mademoiselle Baptistine, il faut être juste, dégainait le sien sans trop de difficulté : pour mademoiselle Euphémie, c'était une grosse affaire, et il se passait plusieurs minutes avant qu'elle eût retiré de sa poche sa longue bourse de laine aux anneaux d'acier, — sa « mitaine », — et eût opéré son versement. Avec ce sou, on aurait cru que je lui arrachais un morceau de sa chair. Je n'oublierai, de ma vie, ces mots qu'elle me lança à la tête, un matin de Pâques, comme, après l'avoir guettée au sortir de la grand'messe, je la rejoignais à l'entrée de la Place-aux-Fruits et lui tendais la main :

— Tiens ! voilà ton sou ! mais dis à ta tante que, depuis dix ans et demi que ma sœur et moi nous donnons de l'argent, nous sommes étonnés que les missionnaires n'aient pas encore converti tous les Chinois de la Chine et n'aient pas retiré de la rivière du Pey-Ho tous les enfants que ces gens-là y ont noyés. Cela ne finira donc jamais ?

Quand je songe, tout de même, que, ce dimanche de Pâques, le plus glorieux des dimanches, « le dimanche de la Résurrection bienheureuse, » les demoiselles Giscardet, après avoir pratiqué chez elles jeûnes et abstinences, toutes les austérités du carême, avoir suivi à l'église les sermons, les exercices quotidiens du carême, venaient de recevoir côte à côte la sainte communion de la main du vénérable M. Claudius Michelin !

Ma tante Angèle, dont l'intelligence n'était pas sans acuité, avait dès longtemps pénétré les misères honteuses du caractère chiche de ses amies : mais son cœur, avec une persistance généreuse, refusait de s'y arrêter, et elle continuait, maintenant, à aimer les demoiselles Giscardet comme elle les aimait hier, comme elle les avait toujours aimées.

— Ne juge pas, mon cher petit, si tu ne veux pas être jugé, me disait-elle, un jour que je me plaignais amèrement d'avoir trop de peine à arracher aux vieilles fées de la Place-aux-Fruits leur obole pour la « Propagation de la Foi ». — Remarque, d'ailleurs, mon enfant, que, si par une habitude tatillonne plutôt que par un manque de charité, Euphémie se fait un brin tirer l'oreille, Baptistine, une élue, — « il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus », — Baptistine ouvre la main dès qu'elle t'aperçoit.

— Il est de fait, ma tante, que les mains de mademoiselle Baptistine ne ressemblent pas aux mains de sa sœur : tandis que les mains de mademoiselle Baptistine, lisses, blanches, allongées, demeurent constamment ouvertes, comme les vôtres, par exemple, celles de mademoiselle Euphémie, jaunes, courtes, rugueuses, demeurent constamment fermées, comme les griffes d'une buse à l'espère sur le Roc-Rouge ou le Roc-Tentajo. On croirait voir ces mains crochues de mademoiselle Euphémie serrer perpétuellement un objet qu'elles ne veulent pas lâcher... Pour un sou ! pour un sou !...

— Pourtant, quand elle nous accompagne chez les « Hirondelles », Euphémie ne manque jamais de leur apporter un ou deux berlingots dans un joli papier de couleur.

— Mademoiselle Baptistine fait mieux : elle prend, en passant à la Grande-Rue, une tarte aux pommes chez le pâtissier Pailhès... Celle de la semaine dernière lui coûtait six sous... Quel régal pour les « Hirondelles ! » Mais mademoiselle Euphémie ne paraissait pas contente, et, tandis que les petites de Cazilhac se léchaient les doigts, elle leur répétait sans s'arrêter : « Mesdemoiselles, la gourmandise est un vice, la gourmandise est un vice... »

— Elle disait vrai, mon cher petit : la gourmandise, en effet, a été rangée par Dieu lui-même parmi les péchés capitaux. Dieu savait, de toute éternité, jusqu'où pouvait s'emporter l'insatiable appétit des hommes, capables de tous les excès de la viande et du vin, et il condamne les abus de la bouche. A ce propos, j'entends que tu ne te laisses pas entraîner aux habitudes déréglées de Philippe, qui, si on le lui servait, mangerait à lui seul un chevreau, comme le fit une fois, dit-on, Benjamin Giscardet à la fête patronale de Carlincas...

— Toujours ce pauvre Benjamin Giscardet !...

— Maintenant, pour ce qui est de ces demoiselles si respectables de la Place-aux-Fruits...

— Ma tante, voulez-vous que je vous parle franchement ? interrompis-je, excédé.

— Il faut toujours me parler franchement, car Dieu t'entend, et si tu peux me tromper, moi, tu ne le tromperas pas, lui, qui, sous les paroles, voit les intentions comme je te vois.

— Vos amies ne cessent de se plaindre de leur frère Benjamin ; eh bien! moi, je préfère M. Benjamin, avec la multitude de ses vices, à mesdemoiselles Euphémie et Baptistine avec la multitude de leurs vertus...

Quand ma mémoire s'amuse à reconstituer trait pour trait les dévotes et les dévots du sanctuaire de ma tante, je vais, je vais tout le long de l'aune, ne comptant ni les phrases, ni les lignes, ni les mots. Se souvenir, c'est revivre, et il est si doux de revivre ses premiers ans, où l'on galope dans le monde, tout neuf pour l'âme et pour les yeux, avec des ailes aux épaules et aux talons! Mais je me borne aux silhouettes des demoiselles Giscardet et cours sans plus tarder aux « Hirondelles » du faubourg Saint-Louis.

XVIII

MARGUERITE, MARTHE, CLAIRE ET MARIE DE CAZILHAC.

Ces « Hirondelles » adorables!

On les appelait ainsi parce que toutes, — sauf l'aînée, Marguerite, qui, par un privilège rare dans le Midi, rare particulièrement à Bédarieux, était blonde avec des yeux bleus, toutes étaient brunes avec des yeux noirs ; surtout parce que, logées dans le voisinage du toit, au dernier étage d'une vieille maison du faubourg Saint-Louis appartenant au sacristain de la paroisse, Antoine Gignac, les hirondelles véritables, en regagnant leurs nids aux encoignures des tuiles, les frôlaient sans cesse de leurs ailes et de leurs becs. Puis, pour tout dire, ces quatre fillettes, à certains moments, lançaient des cris aigus, avaient des gazouillis, des ramages, des pépiements pareils à de jolis chants d'oiseau.

Une après-midi de novembre, en pénétrant chez les « Hiron-

delles », les demoiselles Giscardel, ma tante et moi, nous éprouvâmes un froid terrible.

En dépit de sa grande envie de voir le ciel « au plus tôt », mademoiselle Euphémie, secouée d'un frisson, redoutant dès lors un refroidissement capable de réveiller ses rhumatismes et de lui jouer le tour de l'autre vie, ne s'arrêta pas, battit en retraite incontinent, et entraîna sa sœur, dont elle avait happé un bras des cinq crochets de sa main droite. Sa peur fut telle qu'elle en oublia de donner aux enfants les berlingots qu'elle leur apportait d'habitude en un morceau de papier doré. Ma tante eut beau, à travers la cage de l'escalier, leur glapir de sa voix la plus aimable :

— Revenez! revenez! Christe va faire une flambée !

J'eus beau courir après elles, leur répéter que le feu s'allumait, elles furent sourdes à mes instances, n'eurent pas un mot, enfilèrent le pont sur l'Orb, pliées dans leurs mantes noires qui les drapaient jusqu'aux talons. C'est inouï de quel élan, de quelle force, l'effroi d'un rhume enlevait ces vieilles filles : trottant menu, un peu de côté, pour l'ordinaire, elles allaient vite et droit, maintenant, comme le vent du nord soufflant du haut du Caroux, balayant à nous aveugler de poussière les rues assez malpropres de Bédarieux.

Ma tante, inquiète de ses amies, s'était décidée à descendre à son tour.

— Eh bien? — me demanda-t-elle, en me rejoignant dans le vestibule.

— Impossible de les retenir. Mademoiselle Baptistine m'a écouté, m'a regardé, et j'ai compris qu'elle serait revenue, elle ; mais mademoiselle Euphémie l'a serrée plus fort, et elles ont disparu. Aux yeux que me faisait mademoiselle Euphémie, je crois qu'elle m'aurait battu, si j'avais persisté à les suivre.

— Elles avaient probablement affaire à la maison... La confiserie, où elles remplacent Benjamin, toujours au café, le malheureux! les réclamait sans doute pour le soin des pratiques... Quand on a un commerce... Et puis ce Benjamin, le pécheur le plus endurci de Bédarieux...

Je ne me souviens pas de tout ce que ma tante Angèle, indulgente jusqu'à la plus extrême faiblesse, ajouta encore en gra-

vissant les quarante-huit marches des « Hirondelles ». Mais sa charité s'acharna en vain à excuser les fugitives : les enfants jugent vite, et je détestais les demoiselles Giscardet, Euphémie et Baptistine, Baptistine et Euphémie, de tout mon cœur.

Dès notre premier pas dans le logis, trois têtes inclinées sur une peau de mouton tiquetée d'innombrables points noirâtres, se levèrent. C'étaient les minois frais, émerillonnés, pétillants, de Marguerite, de Claire, de Marthe Bonquier de Cazilhac. Les fillettes débarrassaient une toison de la Plata des gaffarots accrochés à ses fils. Le ravissant tableau! Volontiers je me serais prosterné à deux genoux, ainsi qu'à Saint-Alexandre ou à Saint-Louis.

— Mon Dieu! comme vous vous appliquez et comme vous êtes gentilles! — ne put s'empêcher de s'écrier ma tante, plantée debout devant elles, les admirant, les adorant.

— Bonjour, mademoiselle Angèle! chantonna Marguerite.

— Bonjour, mademoiselle Angèle! répétèrent simultanément Claire et Marthe.

— Et avec quelle conscience vous accomplissez votre besogne, mes mignonnes chéries!

Cela est certain, elles accomplissaient leur besogne avec une extrême conscience. Une chose me frappait : l'habileté prodigieuse de Marguerite, de « Guite », pour l'appeler du nom qu'on lui donnait habituellement. Tandis que les mains de Claire, — « de Clairette », — de Marthe, — de « Marthon », — peu résolues à se glisser à travers la laine épaisse, emmêlée, agglutinée par ci par là, piquante, négligeaient plus d'un gratteron trop enfoui, les doigts de Guite, aussi fins et longs que des pailles, allaient hardiment jusqu'au cuir de la bête, enveloppaient le gaffarot caché, le saisissaient, l'amenaient. Quelque empêtrée d'ordure, — il en restait en dépit de lavages successifs, — quelque gluante de suint que fût une épine perdue en des profondeurs où l'œil ne pénétrait pas, Marguerite de Cazilhac avait l'art de la dégager sans casser un fil.

— La bonne trieuse que tu es, toi! — lui dis-je, enlevé d'enthousiasme à mon tour, faisant écho à ma tante.

— Et Clairette aussi, et Marthon aussi sont de bonnes trieuses, — dit Guite, ouvrant sur moi deux grands yeux d'un

bleu céleste qui, à travers sa chevelure blonde pendante, me regardèrent finement.

— Où est Philippe? — lui demandai-je, ébloui par trente-six chandelles.

— Peut-être à ses leçons chez M. le curé de Saint-Louis, peut-être par la ville, peut-être ailleurs...

Ma tante se pencha à mon oreille et, à mi-voix :

— Ah! si les demoiselles Giscardet les voyaient!...

— Elles ne leur donneraient pas un berlingot de plus, je vous l'assure.

— Avec ces peaux de mouton qu'elles fouillent, tournent, retournent, ne croirait-on pas des anges préparant, dans l'étable de Bethléem, des langes bien douillets, bien chauds, pour y coucher, y réchauffer le Sauveur enfant, à Noël?

Puis, s'adressant aux petites :

— Et Christe, qu'est-elle devenue?

— Elle est, avec Marie, dans la chambre. Quand nous travaillons et que Christe fait le ménage toute seule, — car Pascalette de Pascal vient l'aider quelquefois, — elle prend Marie. Il nous faut toujours veiller sur Marie.

— Savez-vous, mademoiselle Angèle, — pépia Claire d'un ton de mésange préludant aux saulaies de l'Orb, — savez-vous qu'hier notre Marinette s'est mis la bouche en sang?

— En sang!

— Elle avait essayé de mordre un gaffarot ramassé par là sur le plancher.

— Aussi, maintenant, nous recueillons les gaffarots dans une corbeille et nous les brûlons, ajouta Marthe.

— C'est autant pour faire du feu, — conclut Marguerite, arrachant une buchette de la grosseur de son doigt et me la montrant.

— A propos de feu, si on allumait un sarment? hasarda ma tante.

— Vous avez donc froid, mademoiselle Angèle? questionna Guite.

D'un bond gracieux de chevrette au pâtis, elle avait sauté à la cheminée, et ses doigts, forts encore que très délicats, déliaient un fagot de sarments. Elle alluma un de ces sarments. La flamme, grossie d'une poignée de lavandes sèches,

monta, monta, lui mit au visage des rougeurs légères, dansantes, qui le firent tout à coup plus vif et plus joli. La tête d'une jeune sainte dans un tableau d'église, — de sainte Philomène, peut-être.

Cependant, Claire et Marthe avaient lâché leur peau de mouton pour venir se chauffer. Assises dans la cendre du foyer, elles tenaient leurs quatre menottes un peu bleuies tendues vers le sarment à moitié consumé. Je n'avais nul droit, certes, d'en agir avec cette liberté chez autrui, mais la vue de ces trois « Hirondelles » ravissantes, grelottant au nid, me pénétra d'une douleur telle que, sortant de mon caractère timide, je pris un autre sarment dans le fagot, lequel en contenait six, — je les avais comptés, — et lançai ce second sur les menues braises fondantes du premier.

— Si Christe te voyait! — me dit Marguerite, avec une petite tape sur le bras qui devait m'être un reproche et qui me fut un plaisir.

— Elle vous empêche donc de vous chauffer, Christe? — demandai-je, pensant avec ennui qu'il y avait toujours du feu, chez nous, rue de la Digue.

— Non. Mais, pour se chauffer, il faut du bois. Notre protecteur, M. le curé de Saint-Louis, achète beaucoup de buis pour son tour, et, par-ci par-là, il nous envoie les souches trop pierreuses et qu'il ne peut utiliser. Malheureusement, nous avons fini les dernières, l'autre jour, et nous ne jouirions pas de cette flambée, aujourd'hui, si Pascalette, toujours occupée de nous, comme vous, mademoiselle Angèle, n'avait envoyé hier ces trois fagots de sarments.

— La brave fille! — soupira ma tante, touchée, bénissant son ouvrière de semaine dans son cœur.

— Du reste, Pascalette nous a promis d'autres fagots. Christe doit emprunter son âne à Antoine Gignac et aller le charger au Roc-Rouge, dans la vigne de Mathias Pascal. Pascal consent.

— Seigneur! — articula ma tante pieusement, — si votre miséricorde daignait avoir pitié de notre sonneur de Saint-Alexandre et le guérir de l'ivrognerie, quel parfait chrétien il deviendrait, moyennant les prières de sa fille, les miennes, celles des demoiselles Giscardet, de toutes les habituées de notre rosaire du samedi, devant mon ostensoir!

— Allons, Clairette! allons Marthon! se chauffer n'avance pas l'ouvrage, et on attend les peaux à la fabrique de M. Émile Cazalas, — commanda Guite, d'un petit air d'autorité.

Comme ses sœurs faisaient la moue, avaient quelque peine à se lever, elle ajouta joyeusement :

— Vous savez que Christe nous a promis une partie au Roc-Rouge : quand Gignac lui aura prêté son âne, nous accompagnerons Christe à la vigne de Pascal. Nous passerons par le moulin de Gaillard, dont on entend le tic-tac de si loin, par la papeterie Lafaugère, où l'on fait du carton épais comme des planches ; nous achèterons du lait, que nous boirons sur l'herbe, au bord du ruisseau des Douze, s'il ne fait pas trop froid. Nous amuserons-nous! nous amuserons-nous!...

Les petites ouvrières, enlevées par l'espérance radieuse d'une dînette en plein vent, désertèrent le perron du foyer et reprirent la besogne des gaffarots.

XIX

LES FIGUES « ÉCRITES » D'ANTOINE GIGNAC.

Ma tante avait pénétré dans la pièce à côté. Au bout de cinq minutes, sans distinguer ses paroles, je l'entendais ronronner sourdement avec Christine Dunal : — les Petites Heures de la Très-Sainte-Vierge, sans doute ; peut-être la neuvaine de sainte Philomène, que dévots et dévotes célébraient en ce moment, avec la haute approbation du vénérable curé de Saint-Alexandre, M. Claudius Michelin.

Comme elle *paressait*, tout de même, pour son ménage, cette Christe des Rouquier de Cazilhac! Elle ne ressemblait guère à notre Marion, qui, dès le matin, avait mis en ordre toutes nos chambres, jusqu'à celle de ma tante, si longue, si difficile à nettoyer, à ranger, à épousseter, à cause de la table où

trônait en permanence le reliquaire du Révérendissime dom Bérenger, Abbé de Villemagne-sur-Mare, et qu'il fallait essuyer minutieusement, avec les précautions infinies d'une sacristine rangeant l'autel.

Pendant que mon esprit s'égarait à ces réflexions bizarres, mes yeux avides buvaient une contemplation « ineffable », — le mot habituel de ma tante, — la contemplation des trois « Hirondelles », qui, petit à petit, remplissaient leur corbeille de détritus de toutes formes et de toutes couleurs. J'avais beau, par crainte de quelque péché inconnu qui chargerait ma conscience, revenir plus souvent, aussi souvent que me le permettait une envie insurmontable, j'avais beau revenir à Clairette et à Marthon, la première âgée de huit ans, la seconde de six, c'était à admirer Guite, sur le point d'atteindre sa treizième année, que se complaisaient plus particulièrement mes regards. Claire et Marthe étaient noires comme des merlettes du bois rameux de Pétafy, ce qui ne m'étonnait aucunement, moi, aussi noir qu'elles et de cheveux et la peau. Mais Marguerite, quelle blancheur du front, des joues! quelle fraîcheur des lèvres, quelle délicatesse du menton, quel éclat des yeux, — deux lumières plus vives que la lumière des cierges à flammette étirée se consumant devant notre « ostensoir » avec je ne sais quel mystère, le samedi!... Puis, il fallait sentir combien était pénétrante la chaleur de ces yeux incomparables de Guite! combien, en s'insinuant au fond de votre être, elle vous mettait, pour ainsi parler, toute l'âme en joie!

Marguerite de Cazilhac arrêtant sur moi ses prunelles bleues si pures, — deux gouttelettes de ciel, — je ne pouvais m'empêcher de penser à une excursion d'autrefois avec Philippe, du côté de l'ermitage de Saint-Raphaël. J'avais fait, en cet endroit, dans une vigne appartenant juste à Antoine Gignac, du faubourg Saint-Louis, le plus délicieux goûter de figues qu'il m'eut été accordé de faire de ma vie. Comment, à propos de cette fillette des Rouquier de Cazilhac, me remémorais-je ce festin de figues dans la vigne d'Antoine Gignac, entre l'ermitage de Saint-Raphaël et la rivière de l'Orb? Je ne sais. Le fait est que, le regard de Guite dirigé vers moi, je

revoyais adorablement toute la scène: l'arbre incliné sur l'eau, les fruits à portée de mes lèvres, les rayons poudreux du soleil qui bruissaient d'insectes ailés, tout, tout, jusqu'à Philippe, sur l'autre rive de l'Orb, jabotant à langue que veux-tu avec l'ermite de Saint-Raphaël, Barthélemy Pigasson, un « Frère libre de saint François d'Assise », — comme Ambroise Labadié, de Notre-Dame de Cavimont.

Assurément, il y a là quelque chose d'incompréhensible, d'inexplicable. C'est vrai pourtant, ce que je raconte des yeux de Marguerite Rouquier de Cazilhac, ce qu'il y a au monde de plus vrai. Je ne veux pas négliger d'ajouter que, pour mes figues, il s'agissait de figues appelées dans mon pays figues « écrites », à cause des éraillures semblables à des caractères que la plénitude de la maturité ou la griffette des becs-fins ont imprimées sur leur peau.

— Guite, — dis-je, ma langue paralysée se déliant d'un effort, — veux-tu que je vous aide, tandis que ma tante et Christe récitent leurs prières?

— Tu ne saurais pas.

— Je ne saurais pas!...

J'y vais d'une ardeur incroyable, et ma main tout entière disparait dans la toison étalée sur les genoux de Marguerite de Cazilhac. Mais je la retire sitôt plongée. Quelque chose m'a piqué. Les sœur de Philippe rient aux éclats. Moi, je balbutie sottement :

— Il y a donc des bêtes dans ces peaux sauvages de M. Émile Cazalas?

— Et qui mangent le monde, comme des loups, — me répond Guite, dont le rire, qui n'en finit pas, m'humilie, me peine cent fois plus que les rires de Clairette et de Marthon.

J'étais attrapé! oh! attrapé!...

Mais, vraiment, on ne vit jamais pareille ineptie. Pourquoi enfoncer ma main de cet élan dans ces laines inconnues, dangereuses, de l'Amérique du Sud? Avec les idées de la vigne d'Antoine Gignac qui me pleuvaient dans la tête, j'avais cru passer les doigts à travers les feuilles du figuier, amener une figue-fleur, et j'avais amené une bonne égratignure au pouce, voilà!

Je réfléchissais, dans mon ahurissement : si encore Margue-

rite de Cazilhac avait pris mon pouce malade entre ses menottes fines et blanches, me l'avait un brin dorloté, me l'avait un brin enveloppé d'un chiffon, comme Pascalette de Pascal l'aurait fait à Gaffarot, sans l'arrivée de M. de Portiragnes! Mais rien, rien! Guite, de tout son cœur, se moquait de moi, et c'était tout. Je dois le reconnaître, l'estafilade était longue, rougeaude, mais le sang ne coulait pas chez moi... Ah! dans mon dépit, que n'aurai-je pas donné pour avoir le plaisir d'arroser de cent, de deux cents gouttelettes de ma veine l'ouvrage des « Hirondelles »! Quand bien même j'aurais taché les peaux de M. Émile Cazalas, maire de Bédarieux! Philippe avait-il pris des gants pour tacher le corporal de Carlincas, la plus pauvre paroisse du canton!

Les méchantes trieuses n'ont pas fini de s'amuser de ma bêtise — et moi je me perds encore au rêve de mes figues « écrites », dans la vigne d'Antoine Gignac, vis-à-vis l'ermitage de Saint-Raphaël, — que la porte s'ouvre, d'une rude poussée.

— C'est lui! c'est lui! c'est lui! — piaulent à la fois les trois becs des trois « Hirondelles ».

Elles rejettent les peaux, volent vers leur frère qui les enserre toutes d'une seule étreinte de ses bras indéfinis, pliants comme les branches d'un jeune châtaignier dans les taillis du Roc-Tentajo, et les embrasse, les rembrasse, en répétant leurs noms amiteusement à plusieurs reprises, les caressant ainsi tout ensemble et des lèvres et de la voix. Combien il me serait doux de me mêler un brin à la fête, d'embrasser un brin à mon tour! Mais, par une trop grande honte, fruit de ma trop grande convoitise, je demeure planté à distance, troublé, pantois, peut-être bien un peu marri, malgré que j'en aie. Je m'occupe trop de Marguerite pour rien oser.

Enfin, Philippe a lâché les sœurettes, qui regagnent leurs tabourets en ramageant je ne sais quoi, avec des sautillements de linottes sur un amandier. O délices du paradis, comme se serait écriée ma tante Angèle, ô délices « ineffables » du paradis! le hasard veut que Marguerite de Cazilhac me frôle au coude en passant. J'y vois double, j'y vois triple, je perds la tête, et, la retenant, je dis à Philippe :

— Me permets-tu de l'embrasser?

— Tu la trouves donc jolie?

— Plus jolie que... l'ostensoir de ma tante !

— Fais vite, alors : car, si Christe arrivait !...

Mais Guite, plus maligne, plus déliée, plus souple qu'une alouette prise au filet et qu'on croît tenir, me glisse des mains, comme je me penche vers elle, mes lèvres tendues, longues d'une lieue, et va se poser sur son tabouret, tandis que je ne bouge, fiché vers le carreau, empli de douleur et aussi de je ne sais quelle épouvante. Oui je me fais peur à moi-même. Si ma tante soupçonnait le peu que je vaux, elle qui ne cesse de supplier les saintes et les saints de son ostensoir de m'obtenir la pureté de Saint-Stanislas Kostka !

— Sœurette ! sœurette, embrasse-le, je le veux : il est mon ami, — insiste Philippe, qui a pitié.

Ce commandement très affectueux de son frère la touche : elle se lève, fait un pas. Je vais la saisir, je la tiens, et mes lèvres se remettent en position, longues d'une lieue de plus... O désespoir ! ma tante et Christe surgissent à l'extrémité de la pièce avec la petite Marie, et le bonheur entrevu s'écroule sous mes doigts pareil à un château de cartes, piteusement... Plus d'une fois, dans la vigne d'Antoine Gignac, il m'était arrivé de voir une branche trop chargée, soit par quelque ruse intime de l'arbre, soit par un coup de vent inattendu, m'échapper à la seconde où mes dents avides s'aiguisaient pour le festin, et j'en avais éprouvé grand crève-cœur. Mais qu'était ce crève-cœur comparé à mon écrasement, après le baiser de Guite manqué, perdu !

« Affreuses dévotes ! affreuses dévotes ! » gémissait toute mon âme en pleurs.

A l'apparition de Marie, noyée dans la robe de Christe, Philippe eut un bond, enleva sa plus jeune sœur et, reculant jusqu'à une chaise, s'y assit, la petite installée sur ses genoux. Moi, bouleversé de fond en comble, rendu peut-être un peu sourd par la multitude des ennuis qui bruissaient dans ma tête pareils à un essaim d'abeilles, je voyais bien que Gaffarot parlait à Marinette, car, dans ma déroute, mes yeux n'avaient rien perdu de leur force ; mais je n'entendais pas un traître mot. Par exemple, je ne puis comparer l'attitude de la plus menue des « Hirondelles, » caressée à

toute minute par son frère insatiable de la palper de ses dix doigts, de la taquiner tendrement, de lui sourire, je ne puis comparer cette attitude ravissante qu'à celle d'un oisillon remisé sous l'aile de sa mère, à la lisière d'un bois. Ce qui achevait la ressemblance de Marie de Cazilhac avec une mésange du Cros ou une linotte du Roc-Rouge attendant ses plumes et ses ailes au bord du nid, c'était son bec rose de fillette démesurément ouvert. On sait cela : les jeunes oiseaux ont toujours faim, et les enfants sont comme les oiseaux.

Depuis un moment, Philippe, qui, à l'étonnement de tous, avait retiré de la poche de son gilet un morceau de sucre plus blanc qu'un flocon de neige, le tenait appuyé contre les lèvres humides de Marie. De quel entrain la petite goulue, radieuse, pâmée, suçait, suçait, suçait ! Encore trois secondes, et sa bouche dévorerait les ongles de Galfarot.

— D'où as-tu tiré ce sucre ? qui t'a donné ce sucre ? — demanda Christe, qui ne connaissait, comme tout Bédarieux à cette époque, pour adoucir l'amertume des tisanes, que la cassonade rousse ou le miel.

Les oreilles m'étant revenues, j'entendis mon ami répondre gaîment :

— Devinez ! devinez !

— Tu n'es pas allé au café, je pense, — insista ma tante, qui savait par les demoiselles Giscardet qu'au Café du Commerce, Grande-Rue, — le café de Benjamin, — on servait de menus fragments de sucre en des soucoupes de porcelaine.

— Mais si, parbleu ! j'y suis allé au café ! mais si !

— Oh ! gémit Christe, douloureusement.

— Quel malheur ! se lamenta ma tante.

— Méchant ! dit Marthe.

— Méchant ! répéta Claire.

— Ce n'est pas gentil, ça ! murmura Marguerite, dépitée.

— Non, non, ce n'est pas joli, ça ! appuyai-je, malgré moi...

— Voici pour vous chauffer ! hurla une grosse voix dans cette tempête, où les cris des « Hirondelles », mes cris, s'entrecroisaient avec fracas.

On venait de jeter sur le plancher cinq lourds fagots de sarments.

Nous nous retournons : Mathias Pascal, le sonneur de Saint-Alexandre. Derrière lui, se tient Pascalette, les deux mains embarrassées de bottes de lavande dont la bonne odeur emplit tout à coup la maison, nous monte au nez délicieusement.

XX

GRÉGOIRE ET CÉLINE PHALBÉTAS

Une parenthèse, s'il vous plaît, cher lecteur, qui contribuera à mettre en lumière le caractère à compartiments de mon ami Gaffarot. Ce dernier trait marqué, nous retrouverons les « Hirondelles » pour ne plus les quitter jusqu'à la fin.

Incontestablement, Philippe ne ressemblait en rien aux autres enfants de la ville, voire à l'élève le plus distingué de M. Félibien Pouyadoux, — qui, je m'en souviens, était, en 1842, Cyprien Cazalas, fils du maire de la ville. — Était-ce donc à M. Rudet de Portiragnes, veillant sur mon ami avec une sollicitude paternelle, se complaisant à l'avertir, à le rabattre, à le redresser, qu'il devait des manières aisées, libres, charmantes? Était-ce à son extraction d'une famille noble, affinée depuis des siècles par les façons aimables des « gens du bel air », pour rappeler quatre mots de M. le curé de Saint-Louis? Je l'ignore. Le fait est qu'en dépit de sa vie turbulente, à Bédarieux et dans les environs, de ses frasques dépassant la mesure, il conservait, au milieu d'escapades, de désordres, fort blâmables aux yeux de ma tante, aux miens par conséquent, je ne sais quelle grâce dégagée, quelle élégance, dont nous aurions été bien incapables, nous autres, sortis de la première famille venue, de la famille du coin.

« Oui, oui, pensais-je quelquefois, avec un très doux chatouillement à mon amour propre, mon ami est bien un comte, un vrai, — le comte de Cazilhac ! »

Et je me prenais à détester, à maudire ceux qui osaient lui infliger le surnom de « Gaffarot ».

Une chose particulièrement était touchante dans cette nature tapageuse, inconsidérée, de Philippe : son extrême politesse envers tout le monde, envers les pauvres surtout, qu'il abordait à l'occasion, avec lesquels il ne dédaignait pas de bavarder.

— Je n'ai rien, et c'est ma façon de leur faire l'aumône, — me dit-il, un jour, comme je voulais le détourner de la fréquentation de ces pouilleux.

Philippe pouvait bien, en vue des sœurettes, fort gourmandes, enlever lestement un pot de confitures dans la cuisine de madame Talobre, un régime de figues sèches chez madame Cazalas ; il ne commettait pas ces méfaits sans un salut des plus gracieux à ces dames, qui ne lui en voulaient guère, riaient de l'aventure le plus souvent.

Du reste, à propos de ces enlèvements de confitures et de figues, — origine de plus d'un trouble d'estomac chez ces « Hirondelles » trop avides de choses sucrées, — source de tant de misères pour mon ami, — j'ai été témoin d'un fait qui prouvera, comme l'a déjà certifié ma tante, que, si la main de Philippe de Cazilhac était prompte à la rapine, son cœur était tout aussi prompt à la charité.

On se souvient encore là-bas de Grégoire Phalbétas. C'était un mendiant haut d'allure, avec un bonnet rouge en mitre d'évêque, drapé de cette limousine de grosse toile de genêt dont s'enveloppent les pâtres du Saumail ou de l'Espinouze et connue aux Cévennes sous le nom de « grisaoudo. » Grégoire Phalbétas avait grand air dans cette cape pittoresque, qui rappelle, par ses pans coupés droit, la forme de la dalmatique chez les clercs primitifs. Notez que cet homme, toujours suivi de sa fille Céline, accompagnait sa marche lente, mesurée, d'un long bâton recourbé dépassant sa tête, ce qui de loin, au crépuscule surtout, — avec la *Vie des Saints* de Godescard, dont ma tante journellement me farcissait la cervelle, lui communiquait pour moi l'aspect de quelque solitaire de la Thébaïde, d'un Antoine, d'un Pacôme, d'un Sérapion. Une fois, — que ma tante me pardonne ! — avisant, à la tombée de la nuit, le couple Phalbétas qui dévalait la rue très en pente du Château, j'eus la vision de saint Jérôme se pro-

menant, bras dessus bras dessous, avec sainte Mélanie, dans quelque rue de Bethléem.

Trop timide, effrayé d'ailleurs un peu, je n'avais jamais osé aborder Grégoire Phalbétas, lui adresser la parole. Pourtant, j'aurais bien voulu savoir de lui certains détails. Le samedi de chaque semaine, quand les pauvres de Bédarieux, à la file, se présentaient aux portes des Riches pour y recevoir un sou, pourquoi Phalbétas ne faisait-il pas bande avec eux? Pourquoi, à l'exemple des autres mendiants, ne l'entendait-on pas réciter le *Pater Noster* dans les escaliers des maisons? Pourquoi, lorsqu'il voyait quelqu'un disposé à lui faire l'aumône, ne tendait-il pas la main, lui, au lieu de pousser Céline en avant? Pourquoi détournait-il la tête d'un air furieux? Que signifiait cette honte ou cette fierté? Il était bien glorieux, pour un ancien tuilier de la tuilerie de Sire sous le Roc-Rouge, vis-à-vis le Roc-Tentajo!

Un jour rencoigné derrière une quille de pierre du pontet sur le ruisseau de Vèbre, j'attendais Philippe en expédition chez les Bonardel, des tanneurs fort aisés du faubourg Trousseau. Bien que protestante, madame Aristide Bonardel chérissait les « Hirondelles », les caressait gentiment, si un hasard heureux les plaçait sur son chemin, et il arrivait de temps à autre que Gaffarot, de sa grande aile vile de martinet, tirait du côté de cette charmante femme, jeune encore, — trente ans peut-être, — blonde comme la sœurette Marguerite, les cheveux toujours un peu ébouriffés sur le front, pareillement à des épis droits en javelle dans les garrigues de Canals.

Soit que les reproches, très doux dans le fond, de Christe, soit que les réprimandes sévères de ma tante, soit qu'une observation fort dure de M. de Portiragnes à propos des protestants, « ces ennemis de l'Église et du genre humain », eussent quelque peu troublé mon ami, il allait rarement au faubourg Trousseau, d'où il revenait chaque fois les poches combles de gimblettes, de biscotins, d' « oulettes », de toute espèce de pâtisseries de ménage, pétries, « citronnées », cuites, sucrées par madame Aristide Bonardel elle-même. La provision, toute la provision était destinée aux « Hirondelles », appartenait aux « Hirondelles » : mais, d'aventure, nous y

touchions, et d'une dent sans merci. Philippe me faisait un signe de loin. Le dos courbé, pelotonné à me rendre invisible, je dégringolais vers le ruisseau, et, là-bas, au confluent de la Vèbre et de l'Orb, dissimulés derrière les troncs épais d'un bouquet d'ormes, nous picorions voluptueusement, non sans remords, à vrai dire, les friandises des poches et des paquets, — car il y avait aussi de menus paquets de tartelettes aux pommes et de brioches au beurre fin en des sachets de papier.

Quels jabotages à langue folle, au bord de l'eau, en savourant des délices inénarrables !

— Ces affreuses demoiselles Giscardet qui ont l'aplomb de venir chez nous avec quatre berlingots de deux liards chacun, deux sous les quatre ! — me disait une fois Philippe. — Parlez-moi de madame Aristide ! Elle prend dans le tas sans compter, elle. Je crois que, si j'avais assez de bras pour l'emporter, elle me donnerait sa maison.

— Et son mari ne te dit rien, quand il te voit sortir de chez lui gonflé de tant de gâteaux ? — demandai-je avec inquiétude.

— Lui, M. Aristide Bonardel ?

— Oui, lui, M. Aristide Bonardel.

— Il rit, il rit encore, puis m'invite à revenir bientôt.

— Alors, je m'étonne que tu n'ailles pas plus souvent chez eux pour les « Hirondelles » et pour nous.

— J'ai peur, très peur, à te parler franc.

— Peur de qui ?

— De madame Aristide.

— Elle t'a donc menacé ?

— Non... Mais, dès que je me trouve devant elle, il me monte une envie, mais une envie !... Je finirai par ne plus être maître de moi...

— Une envie de quoi ?

— De l'embrasser.

— Par exemple ! Tu n'as donc pas assez de Pascalette dans la vigne du Roc-Rouge et chez nous, le jeudi.

— On n'a jamais assez de femmes pour les embrasser à bénédiction, tu sauras ça.

— Mon Dieu, venez à mon secours !

— Voyons, ne fais pas l'imbécile...

— Que veux-tu? Je pense à ma tante qui, hier encore, nous racontait tout au long la pureté angélique de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka.

— Ta tante m'ennuie, à la fin, avec sa pureté angélique et ses autres puretés! Ta tante est une dévote, ce n'est pas une femme.

— O mon Philippe!...

— As-tu remarqué à quel point les filles et les femmes, même les plus simples trieuses de laine des fabriques, ont la peau blanche et lisse?

— Moi, je ne connais que la peau de ma tante. Quand je l'embrasse, sa peau me semble plus fine et plus claire qu'une feuille de papier de mon corrigé de versions...

Il haussa les épaules, enleva les sachets, car nous n'aurions laissé miette pour les « Hirondelles », et déguerpit au galop.

Le jour que je rappelle, où je me tenais à demi accroupi derrière une borne en pierre de taille du pontet sur Vèbre, tout à coup Phalbétas et Céline surgirent à côté de moi contre le parapet assez haut. — Arrivaient-ils? étaient-ils arrivés depuis longtemps? — Je me gardai de les interroger. Ils épiaient tantôt à droite, tantôt à gauche, le plus souvent en avant d'eux, vers la tannerie Bonardel, située au fond de la première rue en entrant dans le faubourg Trousseau. Que faisaient-ils là, postés pour ainsi dire comme des chasseurs à l'espère? Attendaient-ils Philippe, par hasard?

La présence de ces gens sans feu ni lieu sur le passage de mon ami m'inquiétait ; et cette inquiétude, qui allait jusqu'à la douleur, me venait moins de Grégoire Phalbétas, planté droit, ne regardant jamais de mon côté, que de Céline, roulée dans la poussière du chemin, pareille à une chienne caniche, noire, hargneuse, les yeux constamment fixés sur moi. Quels yeux, quand j'y pense! quand je les revois! C'étaient deux charbons incandescents ; et ce que je ne comprends guère, c'est qu'ils n'eussent pas mis le feu à ses cheveux en broussailles, tirebouchonnant autour de sa tête comme les mille vrilles d'une treille parmi les raisins.

En voyant cette pauvresse de seize ou dix-sept ans, ainsi

que le démon, pour mes péchés, me condamnait à la voir jusqu'au retour de Philippe, je comprenais les paroles de mon ami, un jeudi que, rue de la Digue, devant Pascalette, je lui reprochais d'aborder Céline Phalbétas quand nous la rencontrions, de la taquiner, de lui faire des niches, d'avoir l'air enfin de se complaire à sa méchante compagnie.

— Tu n'as donc pas remarqué ses yeux, toi? me dit-il.

— Non! j'aurais trop peur qu'ils me brûlent.

— Il n'en existe pas de pareils à Bédarieux.

— Est-ce qu'ils sont plus beaux que ceux de Pascalette?

— Je ne dis pas ça... Mais quel brillant, ces yeux de Céline!... Et comme ils vous traversent, s'ils s'arrêtent sur vous!... Moi, quand je vais à elle, batifole avec elle, lui donne tout ce que j'ai dans les poches, ce sont ses yeux qui m'ont commandé, et j'ai obéi.

— C'est une véritable tentation de l'enfer!

— Ma foi, tu le diras à ta tante, si ça te plaît : je me damnerais volontiers pour avoir le plaisir de baiser sur ses yeux la fillette de Phalbétas.

Je ne fus pas maître de ne pas lui sauter au cou, de ne pas le serrer de toutes mes forces, en lui criant, désespéré :

— Non, non, mon Philippe, ne te damne pas, je t'en prie!

Et j'ajoutai, avec sanglots :

— Si tu étais en enfer, que deviendrais-je seul au paradis?

Croiriez-vous qu'en nous écoutant, cette Pascalette de Pascal riait comme une écervelée?

Mais Céline Phalbétas, ramassée aux pieds de son père, se redresse prestement.

— Gaffarot! — murmure-t-elle, ses deux lanternes allumées, — Gaffarot!... Il porte quelque chose.

— Je te défends de rien lui demander! — ordonne le vieux d'un ton fort dur.

Philippe, en effet, a repoussé la porte de madame Bonardel et vient à nous, un paquet assez lourd accroché à chaque main. Au fur et à mesure qu'il avance, je juge mieux les paquets. Il en est un tout rond, plié en une immense feuille de papier très blanc, enserré de toutes parts avec une large faveur bleue, comme les boîtes de dragées de chez Benjamin

Giscardet ; l'autre, plus volumineux, moins aplati, est retenu par une longue ficelle. Je lance un coup d'œil au bouquet d'ormes, témoin discret de nos franches lippées en plein air, et me pourlèche les lèvres de ma langue humide, prête au festin.

Mon ami est sur le pont ; mais il a vu Céline Phalbétas et demeure immobile, interdit.

— Ah ! monsieur Philippe, — lui dit cette mendiante à mine de sorcière, d'une voix venue de je ne sais où, car il n'est pas possible que cette voix déliée, fraîche, jolie, de fauvette soit la sienne, — ah ! monsieur Philippe, que ce doit être bon ce que vous portez !

Gaffarot, si entreprenant, si hardi, ne bouge. On croirait un roitelet de bruyères charmé par quelque serpent dans les pierrailles du Roc-Tentajo.

— C'est une tarte aux cerises pour mes sœurs, — bredouille-t-il enfin... — Mais si elle te fait envie, Céline, je tiens autre chose pour les « Hirondelles ».

— Je la veux ! je la veux ! — répète-t-elle, sa main noire tendue comme une griffe de bête.

Il lâche la tarte aux cerises, et, ne s'occupant en nulle façon de moi en train de m'aiguiser les dents, il file vers le faubourg Saint-Louis par la rue droite du Rempart.

Il s'en va temps de clore la parenthèse un peu longue.

XXI

LA COMÉDIE AU CAFÉ DU COMMERCE

On pense bien que Philippe ne laissa pas longtemps Pascalette chargée de ses bottes de lavande, — de ses bottes d' « aspic », pour donner à la lavande le nom de chez nous. — Il la débarrassa prestement, après m'avoir livré la petite Marie dont je n'avais que faire, lui sourit de tous ses traits

épanouis, ainsi que lui seul savait sourire, à Bédarieux ; puis, la prenant à la taille, il l'attira, l'attira, avec l'intention évidente de l'embrasser. Effarées de l'audace, ma tante, Christe se précipitèrent, et Gaffarot dut reculer.

Si cette reculade de mon ami, acharné aux baisers sur n'importe quelles joues de fille ou de femme, ne me surprit pas, — j'avais vu ma tante, trop prodigue peut-être de signes de croix, en ébaucher un, et Dieu sans doute avait incontinent séparé notre ouvrière du clocher de notre « Martinet » du faubourg, — si cette reculade ne me surprit pas, ce sont les paroles de Mathias Pascal qui me surprirent, par exemple !

— Eh bien ! eh bien ! — bredouilla-t-il, l'œil toujours un peu humide de vin, — pourquoi empêcher ces enfants de se dire bonjour à leur façon ? Est-ce que ma Pascalette ne vaut pas votre Gaffarot, je vous prie ?

— Êtes-vous fou, sonneur ? — cria Christine Dunal, indignée de la comparaison.

— Écoutez donc, — riposta l'autre, se fâchant, — ma fille gagne sa vie, et votre godelureau de Philippe vit sur le « communal », comme une bête qui ne trouverait pas à pâturer au logis.

— Mon père !... mon père !... — gémit Pascalette, lui fermant la bouche de ses deux mains croisées, appliquées étroitement.

— Tu n'épouseras pas Gaffarot, au moins ? — mâchonna l'ivrogne, à travers les doigts de sa fille.

— Je vous le jure !... A présent, retournez au clocher, où M. le curé Michelin et le gendarme Grün peuvent avoir besoin de vous, soit pour la cloche, soit pour la prison...

Doucement, affectueusement, un bras passé à la taille très ample de son père, d'un air de caresse, dans le silence de nous tous, dans l'admiration de nous tous, elle le guida vers la porte, qu'elle entre-bâilla sans le moindre grincement de gonds.

— Tu me le jures ? tu me le jures ?... répéta-t-il, sur le point de descendre l'escalier.

— Oui, oui...

Elle referma la porte. En se retournant vers nous, un peu rouge, les yeux amortis, elle murmura, d'un ton d'humilité qui la fit plus ravissante que jamais :

— Pardonnez à mon père... Il est si bon!... Malheureusement, pour faire son métier de sonneur, il est obligé de vivre parmi les hiboux du clocher de Saint-Alexandre et ne connait guère les usages...

Puis elle ajouta, avec un effort qui soudain lui mit des larmes au bord des cils et dans la voix :

— S'il ne sait pas, lui, que je ne suis point née pour M. Philippe de Cazilhac, je le sais, moi, et cela suffit.

Gaffarot, toujours affamé d'embrassades, eut un bond; mais ma tante et Christe, placées à côté de Pascalette, la tenaient déjà, la serraient déjà, et encore une fois mon ami dut battre en retraite honteusement.

— C'est bien gentil, ma Pascalette, d'être modeste comme cela, — dit ma tante à son ouvrière de journée, d'un air tout ensemble affectueux et dévot.

— Tu sais d'ailleurs, ma Pascalette, — insista Christe, s'excusant, — que M. l'abbé de Portiragnes veut faire un soldat de Philippe, selon l'habitude des hommes, qui servent l'un après l'autre, dans la famille de Cazilhac..., et, pour l'ordinaire, les soldats ne se marient pas ou se marient si tard!...

Ce dernier mot était à peine tombé de la bouche de la vieille servante, que mon ami, planté au milieu de ses quatre sœurs, les bras arrondis en anses de panier, les poings sur les hanches, se dandinant par un va-et-vient des plus comiques, d'une voix à faire crouler le plafond fendillé, enfumé, crouteux de poussière, d'Antoine Gignac, nous lança ce couplet inconnu :

Ah! quel plaisir d'être soldat!
On sert, par sa vaillance,
Et son prince et l'État;
Et gaiement on s'élance
De l'amour au combat.
Ah! quel plaisir d'être soldat!...

— Qui t'a appris cette chanson? qui t'a appris cette chanson? — interrogea Christe, éperdue.

— Némorin, pardi! répondit-il joyeusement.

— Némorin?...

— Le comédien du Café du Commerce...

— Tu es allé au Café du Commerce?

— Où je me suis amusé!... Oh! amusé!...

Effrayé du tour que prenait l'entretien, je m'étais rapproché de ma tante et lui avais saisi la main pour lui prêter assistance, la soutenir au besoin, si, par quelque faiblesse soudaine, elle venait à se trouver mal. Par bonheur, bien que secouée de fond en comble, tremblant sur pieds, ma tante Angèle, secourue d'en Haut, non seulement ne s'évanouit pas le moins du monde, mais la grâce qui la pénétrait lui communiqua la force de parler.

— Eh quoi! Philippe, — marmotta-t-elle avec une affliction profonde, — eh quoi! tu es allé au Café du Commerce, le café de Benjamin Giscardet?

— Je vais vous conter ça, — siffla-t-il, d'un accent très vif de merle dans les lierres touffus, noirs de baies, qui tapissaient l'ermitage de Saint-Raphaël.

— Non! non! — clabaudèrent ensemble et ma tante et Christe, affolées.

— Si! si! — grisola cette blonde alouette de Marguerite de Cazilhac, plus blonde et grisolant mieux que les alouettes de saint Bonaventure, à la montée des Treize-Vents.

— Si! si! répétai-je.

— Si! si! piaulèrent les trois « Hirondelles », Marthe, Claire et Marie.

— Je veux que l'on m'écoute! ordonna Christe, de plus en plus encolérée.

Toute la nichée était en révolte : elle gambadait, elle voletait à travers la pièce, sans égard pour les peaux de M. Émile Cazalas, qu'elle foulait, qu'elle bousculait, piaillant à bec que veux-tu :

— Si! si! si!

Ma tante réprima l'insurrection. A l'instant du plus gros désordre, lorsque Christe, vaincue, s'était affaissée sur une chaise, incapable de sévir, de toucher « ses » enfants du bout du doigt, je sentis la main droite de ma tante, que je retenais encore, se dérober à mon étreinte... Quel était le dessein de ma tante? Elle, si indulgente, allait-elle corriger les petites de Cazilhac?... Elle se contenta de regarder Pascalette, assez indifférente à la scène; et, se signant, elle lui enjoignit d'un coup d'œil, — bien des fois ce coup d'œil m'avait traversé, rue de la Digue, — de se signer, elle aussi. Le silence

se rétablit peu à peu : il devint absolu quand cette fillette du clocher, à qui sans doute ma tante venait de transmettre une partie de la faveur céleste qui l'inondait à flots, eut articulé ces paroles :

— M. Philippe de Cazilhac a fort mal agi en entrant au Café du Commerce. Mais, puisqu'il avoue sa faute chrétiennement, laissons-le avouer jusqu'au bout. Après cette première confession, nous lui ferons nos réprimandes : ensuite nous l'enverrons au confessionnal de M. l'abbé de Portiragnes pour obtenir l'absolution... A présent, continuez, monsieur Philippe de Cazilhac !

— Écoutez ! écoutez ! — sonna Gaffarot de son gosier d'airain, retentissant comme une trompette.

Il y eut un remue-ménage de chaises, ainsi que cela arrive à l'église au moment où, le cantique : « Esprit saint, descendez en nous... » achevé, le prédicateur monte en chaire.

— Y sommes-nous, voyons ? glapit impatiemment Philippe.

— Nous y sommes, — répondit la voix de Marguerite de Cazilhac, plus alerte, plus vibrante qu'une ariette de fifre, l'instrument coutumier de nos pâtres en l'étendue des monts d'Orb.

— Nous y sommes, répétai-je, incapable de retenir ces trois mots inutiles.

— Je remontais la Grande-Rue vers la mairie, tranquillement, les mains dans les poches, lorsque j'aperçois une foule immense devant les portes vitrées du Café du Commerce. On criait, on levait les bras, on chantait. — Que se passe-t-il ? Je ne m'amuse pas en route, et je tombe d'un élan dans le tas des curieux. Grégoire Phalbétas est là, dominant la multitude de son bâton recourbé, plus long que lui. Les traits de ces gens ameutés sont calmes. Je devine tout de suite qu'il n'est arrivé malheur à personne. Phalbétas croit, naturellement, que j'accours pour entrer au Café du Commerce : et, sans me demander mon avis, se souvenant que, par ci par là, j'ai glissé un sou à sa fille Céline, de sa haute taille, de tout son corps robuste comme un platane de la Perspective, il m'ouvre la marche vers l'une des portes vitrées. Tiens ! Céline se trouve là, son

visage de négresse aplati contre un carreau, regardant. Son père la tire par les jupons. Elle m'avise, comprend, et me cède sa place gentiment. Vous savez que cette mendiante possède des yeux extraordinaires, des yeux qui brillent dans sa tête pareils à deux étoiles dans le ciel, la nuit. Ces yeux expressifs m'invitant, je me colle à la vitre sans perdre une minute...

— Que c'est donc joli, cette histoire! — ne peut s'empêcher d'interrompre Marguerite de Cazilhac.

Je vais ouvrir la bouche pour soutenir de mon approbation la plus adorable des « Hirondelles », quand la pointe d'un clou me traverse la cuisse, me la déchire, et me coupe net la respiration : ma tante Angèle, qui, dans mon enfance, me pinçait aux quarante-trois sermons du carême afin de me tenir éveillé, me pince encore, à l'occasion : mais vraiment, cette fois, ses ongles ont pénétré jusqu'à l'os. Pourvu qu'elle n'ait pas deviné — elle devine tout, avec les lumières du ciel qui l'éclairent sans cesse, — que j'en tiens follement pour Marguerite de Cazilhac, pour ma Guite adorée!

— Mais voici bien une autre affaire! — déclame Gaffarot parmi de bruyants éclats de rire. — Malgré toute mon attention, je n'avais encore démêlé ni gens ni bêtes dans le Café du Commerce, que ma porte vitrée, tirée de l'intérieur, s'ouvre et je me trouve nez à nez avec M. Benjamin Giscardet. « Entre donc, me dit-il, entre! » Il me soulève presque et, tout d'un coup, je me trouve assis à côté de lui, devant une table en fer très mince, pas plus grande que la main. D'ailleurs, je ne distingue presque rien autour de moi. — Qu'il est sombre, ce Café du Commerce! Pourquoi? Il fait si clair dehors! — Ce qui m'ennuie le plus, c'est la cuisson que j'éprouve à la gorge et qui me fait tousser, tousser!...

— Tu t'étais donc enrhumé dans la Grande-Rue? demande Christe, inquiète.

— Pas du tout. Seulement, ici, chacun tient sa pipe aux dents, et c'est la fumée du tabac qui est cause de ma toux...

— Quelle horreur! murmure ma tante.

— Cependant, tandis que je demeure raide comme le bâton de Phalbétas et étranglé à ne pouvoir prononcer un mot, M. Benjamin Giscardet a commandé pour moi une demi-tasse au garçon.

— Une demi-tasse! crie ma tante avec désespoir.

— Une demi-tasse! balbutie Christe, accablée.

— Et de vrai café, pas de café de pois chiches tel que celui que nous prenons chaque matin, les « Hirondelles » et moi.

— Le café de pois chiches est rafraîchissant, proteste ma tante, tandis que l'autre échauffe, échauffe!...

— Mais il est si bon, l'autre! puis, c'est drôle, il vous met dans la tête tant de clartés! Je n'en avais pas avalé deux gorgées, que j'y voyais dans le Café du Commerce, aussi nettement que j'y vois ici... MM. Bonardel, Cazalas, Talobre, tous les riches de la ville se tenaient sur des banquettes, le long des murs, bavardant, vidant des verres remplis de liqueurs vertes, bleues, jaunes...

— Des li... queurs! bégaye ma tante, péniblement.

— Si je pouvais vous conter avec quel soin M. Benjamin s'occupait de moi! Une fois, il me glissa tout bas à l'oreille : « Quand tu auras fini ton café, nous boirons un cruchon de bière de Strasbourg... »

— Si mesdemoiselles Euphémie et Baptistine viennent nous voir demain ou après-demain, je les embrasserai pour ça, — lance, d'enthousiasme, Guite.

— Moi aussi! moi aussi! s'écrient Clairette et Marthon.

— Moi... aussi, bredouille Marinette.

— Moi aussi! dis-je courageusement, au risque d'un nouveau pinçon.

O joie! Christe et ma tante, pour réciter une dizaine de chapelet à notre intention sans doute, nous quittent, nous laissant sous la garde de Pascalette de Pascal, à laquelle elles ont fait un signe discret l'une et l'autre. Sans nous rendre compte de l'inconvenance absolument inouïe, de l'ingratitude affreuse, nous battons des mains, étonnés, heureux, ravis, dansant en rond.

XXII

ESTELLE ET NÉMORIN

Ma tante Angèle aimait beaucoup à prononcer ce mot énorme : « Éternité. » La plus familière de ses oraisons jaculatoires était celle-ci : « Seigneur, accordez-moi l'éternité

bienheureuse d'en Haut, parmi vos saintes et vos saints!... »

Et c'était le ton dont elle articulait ces brèves paroles que je voudrais pouvoir traduire! A coup sûr, la voix de la dévote, plus suave, plus veloutée qu'une voix du paradis, en quelque manière comparable à une note tendre et délicate de flûte, où la prière et le soupir se seraient amalgamés merveilleusement, devait chaque fois trouver le chemin « vers le trône de Dieu ».

Je paraîtrais bien bizarre, si j'avouais que, durant la ronde des « Hirondelles », durant ma ronde, — car j'en étais, de cette folie, — l'idée de « l'éternité », telle que l'entendait ma tante, me tomba dans la cervelle. Je tournoyais, je tournoyais, lançant des gambades au hasard, et je ruminais en moi-même : « Si cela pouvait durer toujours, comme l'éternité bienheureuse d'en Haut, parmi les saintes et les saints!... »

La griserie de ma tête — j'étais certainement plus gris que le sonneur-geôlier Mathias Pascal après la fête patronale de Saint-Alexandre — venait sans nul doute d'un bonheur qui me ravageait tout l'être, d'un bonheur comme je n'avais pu croire qu'il en existât de pareil ici-bas. (Ce vocable « ici-bas, » qui m'échappe de temps à autre, est une expression dont ma tante abusait un peu. Elle ne disait jamais : « On ne peut être heureux en ce monde » : elle disait toujours : « On ne peut être heureux ici-bas. ») Vraiment, vraiment, au milieu de notre sarabande, je n'avais pas l'avant-goût, mais le goût immédiat, le goût entier de la vie céleste.

Et sait-on d'où découlaient pour moi les délices qui me grandissaient jusqu'au plafond, en cette masure décrépite d'Antoine Gignac, sacristain de Saint-Louis? Durant cette danse extravagante, cette galopade à hue et à dia, j'avais la bonne fortune de tenir dans ma main droite la main gauche de Marguerite de Cazilhac.

Mes doigts n'avaient pas saisi cette menotte fluette, souple, fuyante et frétillante à l'égal d'une ablette de l'Orb, que, par un frisson, je ne sais d'où venu, mes cheveux se tenaient droit, mes yeux se fermaient à demi, et je partais, comme part du sol une feuille sèche de châtaignier enlevée par le vent terrible du pic de Caroux. De mon autre main, j'entraînais Marthe de Cazilhac, me semblait-il. Je me garderai de

l'affirmer pourtant, car, ne me rappelant rien de net, de distinct, je présume que, dans le tumulte de sensations éprouvées pour la première fois, je devais être trop préoccupé de Guite pour remarquer la présence de Marthon. Par exemple, dans une espèce d'ensorcellement, je m'en souviens très bien, mon oreille, demeurée très sensible et très claire, percevait la moindre vibration d'un air plus doux que le miel, dont Gaffarot, hissé sur une haute escabelle, un flûteau d'enfant aux lèvres, dirigeait, encourageait, retenait notre chœur tour à tour.

— Assez, monsieur Philippe! assez! — cria soudain Pascalette de Pascal.

Au milieu de notre furie, Marthe de Cazilhac venait de me glisser de la main et de s'abattre à mes pieds. L'avais-je lâchée sans m'en apercevoir? s'était-elle déliée d'elle-même, n'en pouvant plus? Le cas est épineux, et je me garderai de me prononcer. Heureusement, une des peaux de M. Émile Cazalas s'était trouvée tout exprès étendue là pour recevoir notre « Hirondelle », et elle n'avait aucun mal. Nous nous empressâmes autour de Marthon, grandement déconfits de l'aventure: la petite Marie, que depuis longtemps Pascalette avait retirée de la saturnale, l'embrassa et nous la cajolâmes à qui mieux mieux. Mais, encore que dans sa chute elle n'eût reçu ni contusion ni blessure, elle poussait des cris de brûlée...

Ciel! la porte de la chambre à côté qui s'étale! Christe et ma tante paraissent, chacune le chapelet pendant au bout des doigts. Nous avons interrompu leurs prières et elles accourent. Les deux dévotes appuient le pouce sur le neuvième grain de la cinquième dizaine. Je remarque ça, moi, tandis qu'elles nous accablent de questions à propos de l'accident, consolent la fillette et marmottent quand même le dernier *Ave* du rosaire que, par respect pour la Très-Sainte-Vierge, elles ne sauraient ne pas finir une fois commencé.

— Ah!... — dit Philippe, de l'air de quelqu'un qui a fait un oubli.

Et, de la poche de son gilet, il retire un nouveau fragment de sucre, dont il effleure le bout du nez à Marthon.

Ce qu'était le sucre pour les enfants, chez nous, vers 1842! La langue de chatte de la petite n'avait pas tâté le morceau,

qu'elle cessait de geindre, qu'elle cessait de pleurer, toute à des délices qui la dépassaient, la comblaient. Elle se gardait bien d'avaler l'objet gloutonnement, comme avait fait Marie, incapable de se marchander le plaisir : elle le flairait seulement, le martelait de coups amortis, le suçait avec les pépiements tendres d'une véritable hirondelle happant des moucherons sur l'Orb.

Cette musique de Marthe, infiniment plus suave que celle de M. Félibien Pouyadoux, provoqua-t-elle quelque désir malsain chez Claire et chez Marguerite de Cazilhac? Je ne l'assure en aucune façon. Je déclarerai pourtant que toutes deux regardaient leur sœur, ravie au septième ciel, — un ciel qu'il a été donné à saint Paul seul de contempler sur le chemin de Damas, au dire de ma tante Angèle, — que toutes deux regardaient leur sœur avec une attention soutenue, où pouvait bien se trouver mêlé un brin d'envie.

— Tenez! tenez! tenez! cria Philippe.

Vidant son gousset à chaque « Tenez! », il déposa sur les lèvres inquiètes qui l'observaient, pareilles à des yeux braqués, le demeurant de sa provision. En premier, il contenta Marguerite ; en second, Claire ; en troisième, — devinez! — Pascalette ; oui, Pascalette de Pascal, la fille du clocher, notre ouvrière de journée, qui eut l'air de rejeter sa tête en arrière pour refuser la gourmandise, mais qui ne résista plus, dès que Gaffarot, de ses deux doigts, lui eut touché les dents... N'est-ce pas que c'est une honte?...

— Alors, tu auras du sucre jusqu'à la semaine prochaine? dit Christe, de fort méchante humeur.

— Je n'en ai plus, répondit-il, retournant la doublure de son gilet.

— Et c'est Benjamin Giscardet qui t'a, à ce point, farci les poches? lui demanda ma tante sévèrement.

— Figurez-vous, mademoiselle Angèle, que M. Benjamin boit son café sans sucre. Il le trouve meilleur comme ça. Par exemple, il y verse beaucoup de cette eau-de-vie qu'on appelle « cognac » au Café du Commerce de la Grande-Rue. Deux, peut-être quatre travers de doigt de cognac, et il avale, en riant dans sa tasse, comme un bienheureux.

— Seigneur!... Seigneur!... — soupira ma tante, navrée.

Et, les mains jointes, elle ajouta :

— Je vous en conjure, Seigneur, daignez avoir pitié de vos servantes, Euphémie et Baptistine Giscardet, qui sont à vous!

— Mais le garçon du Café du Commerce — il s'appelle Calixte — mais le garçon, qui a ses habitudes, apporte tout de même ses cinq morceaux à M. Benjamin. Je m'en suis servi, moi, de ces cinq morceaux, puisqu'il n'en usait point, et j'ai gardé les miens pour les « Hirondelles »... Comprenez-vous, à présent? — conclut-il, en tirant la langue aux vieilles dévotes, d'un air de moquerie fort déplacé.

Ma tante Angèle ressent l'impertinence; mais, plus « miséricordieuse » que susceptible, elle se résigne et ne souffle mot. Quant à Christine Dunal, pour en finir avec ce sujet désolant du Café du Commerce, elle montre du doigt les peaux de M. Émile Cazalas, bousculées sous les chaises, sous la table, et, avec un reste d'autorité :

— A l'ouvrage! à l'ouvrage! commande-t-elle.

— Philippe nous a promis toute son histoire du Café du Commerce, proteste Marguerite de Cazilhac.

— C'est vrai! c'est vrai! hurle Gaffarot, guindé de nouveau sur son escabelle.

Et, sans permettre à Christe de lancer une nouvelle injonction aux « sœurettes » :

— Tandis que je sirotais ma demi-tasse, en suivant les longs jets de fumée que M. Benjamin tirait de sa pipe et poussait très loin devant lui en s'esclaffant par ci par là, car ce jeu semblait l'amuser beaucoup, une musique partait doucettement de je ne sais où, peut-être du fond de la cuisine où l'on fabrique le café, derrière le comptoir. Je vous demande si j'écoutais, moi qui, au collège, bien que je ne fusse pas content de M. Félibien Pouyadoux, m'arrêtais dans les corridors quand il lui arrivait de racler son violon! J'aime les airs sur n'importe quel instrument, c'est plus fort que moi. « Tu vas voir ce que tu vas voir! » me chuchota M. Benjamin entre deux bouffées épaisses, qui m'empêchaient de voir, justement. La fumée se dissipe, va former des nuages au plafond, et je découvre, à deux pas de moi, sortie du sol par une baguette de fée, une femme, oh! mais une femme!... « C'est Estelle », me dit M. Benjamin.

— Une femme!... Estelle!...— s'écrient ma tante et Christe, effarées, les bras portés en avant, comme pour sauver Philippe de l'inconnue qui le menace.

Mais Gaffarot, le mors aux dents, sourd aux cris de nos dévotes, poursuit à langue débridée :

— Tenez, vous voyez ici Pascalette de Pascal? C'est un assez joli brin de fille, cette fille du clocher, je pense, malgré son père. Eh bien! si Pascalette, au lieu d'une robe trop longue lui tombant aux talons, faite avec de l'étoffe de Bédarieux, portait une robe très courte, ne lui descendant que jusqu'aux genoux, en soie rose, telle que n'en fabriquent ni M. Cazalas ni M. Talobre, elle ressemblerait à Estelle, comme une goutte d'eau du ruisseau des Douze, si clair, ressemble à une autre goutte d'eau du ruisseau des Douze...

— Je ne veux pas ressembler à Estelle, monsieur Philippe, je ne veux pas!— interrompt notre ouvrière de journée, plus rouge qu'une tomate du jardin de Tourel, où les tomates ont la vive couleur du sang.

Ma tante, Christe, n'osant parler pour leur propre compte, encouragent Pascalette et du geste et du regard. Mais la coquine, que son attitude sournoise, tour à tour craintive et osée, fait pour moi, observateur ombrageux, la complice de Gaffarot, refuse de se rendre à ces instances muettes et demeure bec cousu.

— Némorin, comment était-il? — demande curieusement, à cette minute, Marguerite de Cazilhac.

— Pas beau, lui, pas beau. Grand comme le clocher de Saint-Alexandre, une mine de loup dans une barbe noire mal peignée, et aussi mal accoutré que Grégoire Phalbétas. Mais, par exemple, une voix extraordinaire, qui montait, montait à perte de vue... Une fois, au collège, écoutant à la porte de M. le Principal, en train de manœuvrer l'archet, j'entendis madame Eudoxie Pouyadoux chanter une romance qui débute ainsi : « Quand le beau printemps reviendra... », et je trouvai la voix de madame la Principale haute, plus haute que le plus haut de nos cerfs-volants. Quelle différence, tout de même, avec celle de Némorin! Comparée à Némorin, madame Eudoxie Pouyadoux n'était que de la Saint-Jean...

— Oui, de la Saint-Jean, pépia Marthe de Cazilhac, ne sachant ce qu'elle disait.

— La musique d'un violon, peut-être aussi d'une clarinette, en sourdine, qu'on entendait sans les voir, avait de la peine à accompagner le chanteur, et le laissait en route sans se gêner quand il piquait jusqu'au ciel. « Quel ténor! quel ténor! » répétait à tout propos M. Benjamin.

— Ténor?... bredouilla ma tante, triste jusqu'à la mort.

— Ah! si Némorin avait été mieux vêtu! Si, au lieu d'un chapeau de feutre sale, crevé, dont les ailes immenses rabattues lui cachaient la moitié du visage et lui faisaient cette mine de bête sauvage dans les bois, il avait eu sur la tête la calotte de velours bleu à gland d'or qui rendait Estelle plus belle que le jour!... J'étais aussi très ennuyé, lorsqu'Estelle avait de simples bas longs, très longs, couleur de chair, qui dessinaient ses jambes fines, ses pieds mignons, ses chevilles menues, pareilles à deux noisettes, de voir Némorin avec un pantalon à carreaux, trop court pour lui, mal attaché à la ceinture, laissant déborder la chemise, troué au genou droit. N'importe! les morceaux d'opéra qu'il chantait — M. Benjamin m'a appris que c'étaient des morceaux d'opéra — me transportaient à me faire sauter sur ma chaise comme une balle dans la cour du collège. M. Benjamin, s'apercevant de mon état, avait beau m'expliquer ce qu'étaient les bas d'Estelle, longs jusqu'à demain et qu'il appelait un « maillot », m'expliquer cent choses amusantes que j'ai perdues, à propos de la vie des comédiens, — car ces gens-là étaient des comédiens, — je ne l'écoutais point. C'était si beau ce qui se passait qu'il ne me restait plus d'haleine pour respirer...

— Ah! oui, ça devait être bien beau! — balbutia Marguerite, enlevée.

— Figurez-vous que Némorin venait de tomber aux pieds d'Estelle et lui disait dans son chant, les mains tendues...

Gaffarot s'arrêta net.

— Que lui disait-il dans son chant, les mains tendues? — osa demander cette Pascalette de Pascal, que ma tante eût dû pincer jusqu'au sang, car enfin de quoi se mêlait-elle?

— Attendez... Je n'ai pas tout retenu...

— Cherchez bien dans votre mémoire, monsieur Philippe! insista cette fille du sonneur, avec un clignement fort singulier des yeux.

Elle n'a pas achevé que Gaffarot, imitant Némorin, sans doute, se précipite aux pieds de notre ouvrière de semaine et chante d'une voix très douce, ma foi, très élevée, ma foi, aussi douce peut-être, aussi élevée peut-être que celle de madame Eudoxie Pouyadoux :

Un ange, une femme inconnue,
A genoux priait près de moi...

Ici, une halte obligée, après un couac à nous déchirer le tympan.

— Continue! continue! lui crie Marguerite.

Gaffarot se remet debout, dépité, furieux. Il sue à grosses gouttes. Au bout d'une demi-minute, il ne peut se tenir d'apostropher Guite, le traquant, le harcelant de vingt « continue! » à la file.

— Sais-tu toute *la Favorite* par cœur, toi, méchante « Hirondelle », qui ne cesses de me piquer de ton bec?

— Non, je ne la sais pas, *la Favorite*, — pleurniche la sœurette, meurtrie par le reproche d'un frère adoré.

— Ni moi non plus... *La Favorite*, où se trouve cette romance : « Un ange, une femme inconnue », est un opéra très long, m'a conté M. Benjamin. Si tu crois, d'ailleurs, que j'ai pu garder dans ma tête tout ce que j'ai entendu, — plus de cinquante morceaux certainement!... Je ne me souviendrai pas même de : « Ah! quel plaisir d'être soldat!... » que je vous chantais tout à l'heure, si Céline de Phalbétas, qui connaît cet air, ne me l'avait fredonné trois fois dans la rue, après l'arrestation d'Estelle et de Némorin...

— On les a arrêtés? — interroge Christe, avec un frottement de mains dont elle n'a pas conscience, sans doute.

— Ils exécutaient quelque chose appelé « un duo », d'après M. Benjamin. Tout d'un coup, les portes vitrées du Café du Commerce s'ouvrent avec fracas, et le commissaire de police, M. Ravier, s'avance, suivi du gendarme Grün et de deux autres gendarmes. « Vos papiers! » dit à Némorin M. Ravier, qui, d'un tour de main, s'est accroché l'écharpe au flanc.

Némorin regarde le commissaire, hausse les épaules, pouffe de rire insolemment. « Au nom de la loi, je vous arrête ! » crie M. Ravier. Il se tourne aussitôt vers Grün : « Conduisez-moi ces vagabonds au clocher », lui commande-t-il. Ils ont défilé entre les rangées de tables, Némorin d'abord avec Estelle ; puis un vieux et une vieille, le vieux laissant pendre une clarinette au bouton de sa veste, la vieille, un violon sous le bras. Au passage, M. Benjamin Giscardet, plus donnant que ses sœurs, a glissé une pièce de vingt sous dans la main d'Estelle, et nous sommes sortis, le cœur bien gros après nous être tant amusés... J'en ai assez de vous parler de tout ça...

Ma tante, subrepticement, m'avait tiré par la manche : nous sortîmes, nous aussi, de la masure des « Hirondelles », soit dit, bien entendu, sans établir la moindre comparaison entre ma tante et M. Benjamin Giscardet, ivre de café sans sucre et de tabac, entre moi et Gaffarot, ivre de café avec sucre et d'opéras.

FERDINAND FABRE.

(La fin au prochain numéro.)

MÉMOIRES

SUR LE

MINISTÈRE DU 8 AOUT 1829

— MINISTÈRE POLIGNAC —

VII

Effet des Ordonnances. — La journée du 26. — Indifférence apparente du public. — Premiers troubles. — Insuffisance des mesures et des forces de police.
Journée du 27. — Paris mis en état de siège. Forces insuffisantes du duc de Raguse. — Les premiers coups de fusil. — Disparition du préfet de police.
Journée du 28. — Plan du duc de Raguse. — Les barricades arrêtent la marche des colonnes. — Défaillance des troupes. — Aspect du Conseil des ministres. — M. de Polignac refuse de recevoir la députation libérale offrant un arrangement.

Cet instinct de l'opinion, si perspicace dans ses pressentiments, avait donné l'éveil sur les déterminations qui devaient être prises, et tout le monde reconnaissait la nécessité d'un parti décisif. Les royalistes et les libéraux accusaient le ministère de timidité. On s'attendait donc de toutes parts à ce que l'on est convenu d'appeler un coup d'Etat, mais on ne savait pas s'il émanerait du gouvernement ou de la faction: si l'un préviendrait, ou si l'autre attaquerait. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles où, pendant la durée de notre ministère, le secret avait été nécessaire, rien ne pénétrait au dehors des délibérations du Conseil. Cette fois, on dut employer des précautions d'autant plus grandes, que les Ordonnances devant paraître le 26, à la fois dans le *Moniteur* et dans le *Bulletin des lois*, un certain nombre d'individus en auraient nécessairement connaissance plusieurs heures avant leur publication. Afin

d'éviter l'éclat anticipé que l'on redoutait, on avertit le rédacteur en chef du *Moniteur* qu'il recevrait, pour être insérés dans la feuille du lendemain, des articles très étendus, mais dont la rédaction ne pouvait être terminée que fort avant dans la nuit, et qui ne lui parviendraient probablement pas avant onze heures.

Quant au *Bulletin des lois*, la chose souffrait moins de difficulté : les ouvriers de l'imprimerie Royale étaient accoutumés à une sorte de séquestration, qui a lieu toutes les fois que le travail qui leur est confié exige le secret.

Le 26, au matin, le public, et dans cette classe je comprends les hommes qui, en raison de leurs relations, de leur intimité même avec le gouvernement, étaient le plus en position de recueillir quelques présomptions sur l'événement : le public, dis-je, apprit par le *Moniteur* cette résolution si longtemps attendue et annoncée sous tant d'aspects différents. L'effet qu'elle produisit n'eut pas un éclat immédiat. Beaucoup de gens prirent pour de l'abattement et une sorte de résignation le silence que garda la faction. Grande était leur erreur[1]. Pendant le jour, l'aspect de Paris fut grave, sans laisser pressentir rien d'inquiétant. Je parcourus les rues les plus populeuses : je n'y vis ni groupe, ni même d'attroupements devant

1. Des premiers je pus en juger, ainsi qu'on le verra par l'anecdote ci-après :

J'avais pour ami un homme aussi recommandable par la sagesse de ses vues politiques que distingué par son talent. Ses opinions avaient cependant une teinte prononcée de libéralisme ; mais jamais elles ne se manifestaient que lorsqu'elles étaient excitées par un de ces événements qui causent dans l'esprit public une agitation sensible. Elles me faisaient l'effet de ces aiguilles qui parcourent le cadran d'un baromètre et indiquent l'état de l'atmosphère. Le mouvement opéré le 19 mai dans le ministère avait donné aux opinions du docteur L... une sorte d'inquiétude qui s'était soutenue plus longtemps que de coutume, et que je remarquais, quoiqu'elle se manifestât dans sa contenance plus que dans ses propos. On ne tarda pas à parler d'un coup d'État. Son amitié pour moi l'engagea à venir me trouver et à me donner l'avis suivant que je transcris littéralement :

« On parle d'un coup d'État ; je ne vous demande pas s'il aura lieu ou non. Ce n'est pas mon affaire de le savoir ; votre devoir ne vous permet pas de me le dire : ainsi je ne vous fais pas de question à ce sujet ; mais mon affection pour vous m'impose l'obligation de vous prévenir que toutes les mesures sont prises pour en neutraliser l'effet. Je ne puis vous dire de quelle nature sont ces mesures. Sachez seulement que le résultat en sera immense, terrible, et tel qu'il ne sera probablement pas au pouvoir de ceux qui l'auront préparé d'en arrêter le développement. J'ai rempli un devoir d'amitié en vous avertissant : je vais en remplir un autre de même genre, et dont vous êtes encore l'objet. Je désire sincèrement n'avoir jamais à vous entretenir du second ».

Il ajouta à l'impression que ces mots avaient faite sur mon esprit par un serrement

les placards qui renfermaient les Ordonnances. Chacun semblait vaquer à ses affaires.

Entre sept et huit heures du soir, des rassemblements se formèrent sur les places du Palais-Royal et du Carrousel. J'étais alors avec MM. de Peyronnet et de Montbel chez le prince de Polignac, lorsqu'on nous en donna l'avis. Nous nous décidâmes à aller chez le garde des sceaux, qui était indisposé, afin de conférer avec lui sur les mesures à prendre. Nous nous y rendîmes à pied. Nos voitures devaient venir nous y chercher. Je renouvelai mes questions habituelles sur ce qu'on avait fait pour le maintien de l'ordre, et je reçus la réponse ordinaire.

A neuf heures, nous entendîmes des cris partant de la rue Castiglione. Ils annonçaient un groupe de cent cinquante personnes environ, dans lequel on remarquait en nombre à peu près égal des gens de la dernière classe du peuple et des jeunes gens semblant appartenir aux écoles de droit ou de médecine, ou au commerce. Après avoir proféré les cris de : « Vive la Charte! A bas les ministres! » le groupe s'éloigna de la place Vendôme, sans avoir insulté l'hôtel de la Chancellerie, et se dirigea vers la rue de la Paix.

de main très significatif et par l'expression de ses traits; puis il me quitta. Dans ses visites devenues plus rares et plus courtes, il évita avec une sorte d'affectation de me parler de politique.

J'entretins mes collègues de cette conversation. J'insistai auprès du président du Conseil et du ministre de l'intérieur, pour que l'on pressât le préfet de police de prendre des moyens d'être mieux informé qu'il ne l'était. Mes représentations furent attribuées à la haine qu'il était assez commode de me supposer pour M. Mangin, parce que l'on y trouvait un prétexte pour ne pas approfondir les avis assez exacts et très répétés que je donnais, et que l'on craignait de troubler une quiétude, un *farniente* dans lesquels on se complaisait beaucoup. Mes instances, toutes pressantes, toutes motivées qu'elles étaient, n'eurent aucun succès; on laissa aller les choses. Le 26, vers neuf heures du matin, le docteur L... était chez moi; ses traits altérés annonçaient la profonde agitation de son esprit. « Le coup d'État prévu et dont je vous avais parlé, me dit-il, vient d'éclater, vous pouvez vous rappeler ce que je vous ai dit de l'effet qu'il produirait. Cet effet va s'étendre immanquablement jusqu'à vous. J'ai disposé ma maison de manière qu'elle vous soit un aide assuré. Tout ce qui peut garantir votre sûreté, lors même qu'on vous y aurait vu entrer, est préparé; faites seulement en sorte de ne pas être arrêté en vous y réfugiant. Si vous m'en croyez, vous y viendrez ce soir. — Ce soir? Comment pouvez-vous savoir ce qui se passera? — Ce soir, vous dis-je; demain, peut-être, il y aurait du danger. Après-demain, il serait trop tard. »

Il s'éloigna, et son pronostic se réalisa avec la plus minutieuse exactitude. Je ne profitai pas de son offre généreuse, mais je la cite comme une preuve de l'existence des dispositions du parti ennemi et de la confiance qu'elles donnaient à ceux qui les connaissaient.

Dans ce moment, on vint informer M. de Montbel que les vitres du ministère des finances avaient été brisées. Le prince de Polignac, inquiet pour son hôtel, se disposait à s'y rendre. Après avoir vainement tenté de l'en dissuader, j'insistai avec plus de succès pour l'accompagner. Je montai dans sa voiture et me fis suivre par la mienne. Nous étions dans la rue Neuve-des-Capucines, à cent pas environ du ministère des affaires étrangères, lorsque, malgré l'obscurité qui commençait à être assez forte, nous fûmes reconnus. Des cris de : « A bas les ministres! A bas Polignac! » partirent en même temps qu'une grêle de pierres lancées du côté où j'étais. Je fus atteint à la poitrine et à la main droite; et un éclat de glace, tombé sur une de mes jambes, fit couler du sang en assez grande abondance. Nos gens n'étaient pas moins exposés que nous. Les cochers pressèrent leurs chevaux, qu'heureusement on ne chercha pas à arrêter, et nous entrâmes dans la cour de l'hôtel, dont les gendarmes de garde parvinrent à fermer les portes. Une demi-heure après, le rassemblement s'était dispersé de lui-même.

Le prince de Polignac me proposa de l'accompagner chez le commandant de la place, afin de connaître les mesures qu'il avait prises et de les compléter si nous les jugions insuffisantes. Nous trouvâmes le poste qui gardait l'hôtel de l'état-major, ou étendu sur le lit de camp, ou assis devant la porte; il n'avait pas été renforcé. Nous voulons pénétrer chez M. le comte de Wall, il était couché; il ignorait qu'une demi-heure avant, un rassemblement avait traversé la place devant son hôtel, avait brisé les vitres de l'Hôtel des Finances, situé à une centaine de pas, et qu'à une distance à peu près égale, il avait failli assassiner deux ministres. « Ce ne sera rien, dit M. de Wall, en passant à la hâte sa redingote. Je vais faire des patrouilles. Avant deux heures elle seront en mouvement. — Avez-vous beaucoup d'hommes prêts à prendre les armes? — Cinquante par régiment. — Et combien de régiments? — Trois. Les régiments de la garde ne sont pas sous mes ordres. — Le major-général de la garde est-il prévenu? dis-je au prince de Polignac, qui écrivait. — Je lui envoie un ordre. — Ce n'était pas encore fait? — Vous vous inquiétez toujours. »

Je rentrai au ministère de la marine à minuit, très peu rassuré par l'effet que devait produire la mise en mouvement de cent cinquante hommes de la garnison de Paris, et l'ordre donné au major-général d'en faire sortir probablement autant. Le lendemain seulement, j'appris qu'immédiatement après la publication des Ordonnances, les chefs d'ateliers avaient congédié les ouvriers, afin de les contraindre à prendre part à la lutte qui allait s'engager[1]. Je fus informé en même temps que l'exécution de l'ordonnance relative à la presse éprouvait de la résistance; que plusieurs journaux qui avaient paru, malgré les mesures prises pour les arrêter, renfermaient des provocations à la révolte; que des groupes parcouraient les rues en brisant les enseignes aux armes du Roi ou des princes; que les boutiques étaient fermées, et que l'on parlait de faire des barricades. « Paris, me disait un officier de marine, ressemble dans ce moment au pont d'un vaisseau au moment du branle-bas. »

A onze heures, nous fûmes appelés chez le prince de Polignac, où il fut convenu que le Conseil resterait en permanence.

La première mesure que nous crûmes devoir prendre fut la mise en état de siège de la ville de Paris. Cette décision était la seule qui, par l'énergie, la promptitude et le caractère exceptionnel qu'elle comportait, pût imposer aux séditieux, et nous donner les moyens d'action et de répression que nous refusaient les formes judiciaires et la volonté des magistrats. Le commandement de Paris revenait de droit à son gouverneur, le duc de Raguse. On proposa l'une et l'autre de ces mesures au Roi qui les adopta, fit appeler le maréchal et lui

1. Le 26, les notables commerçants étaient réunis à l'Hôtel de Ville pour le renouvellement des membres du tribunal de commerce, lorsque l'on y eut connaissance des mesures prises par le gouvernement, les chefs du complot profitèrent habilement de cette circonstance pour exaspérer les esprits et obtenir des propriétaires d'établissements industriels l'engagement de fermer à l'instant même leurs ateliers, et de porter leurs ouvriers à seconder la résistance depuis si longtemps organisée. La faction put ainsi disposer de soixante mille auxiliaires excités à la fois par la position critique dans laquelle ils venaient d'être placés, et par la passion de cette classe pour tout ce qui a un caractère de désordre.

Des décorations en grand nombre ont été la récompense de cet acte de fureur et de folie, sans pouvoir balancer les pertes énormes entraînées pour le commerce, en général, et en particulier pour les insensés à qui il peut être reproché, et qui ont payé de leur ruine complète leur funeste aveuglement.

donna ses ordres. A quatre heures, Paris était passé sous l'autorité militaire.

Le duc de Raguse s'occupa immédiatement de la distribution des troupes sur les principaux points, mais cette opération lui révéla les énormes erreurs de calcul faites par le prince de Polignac. Au lieu de dix-huit mille hommes annoncés, il ne s'en trouva dans Paris que huit mille au plus, parmi lesquels figuraient trois régiments d'infanterie, dont les dispositions étaient douteuses, et dont les colonels n'étaient pas connus, même de nom, par le commandant en chef. Un égal désappointement se produisit à l'égard de l'artillerie. Huit pièces de canon seulement se trouvaient à l'École militaire; force fut d'employer ces ressources, tout insuffisantes qu'elles parussent, contre le mouvement qui se préparait. Des détachements de la garde royale occupèrent les Tuileries et quelques parties des boulevards aux environs de la place Vendôme, sur laquelle on établit le 53e de ligne. Le 5e bivouaquait en face de la Madeleine; le 50e, sur le quai du Louvre.

Des rassemblements nombreux s'étaient formés dans les faubourgs et aux environs de l'Hôtel de Ville. A cinq heures, ils se mirent en mouvement et couvrirent les boulevards, de la place de la Bastille à la porte Saint-Denis. Une partie pénétra par la rue Saint-Honoré jusqu'à la place du Palais-Royal, où eut lieu le premier engagement. Un poste assez nombreux de gendarmerie fut attaqué. La mort d'un gendarme tué d'un coup de fusil détermina une défense vigoureuse, qui coûta la vie à plusieurs des assaillants. La foule se porta dans les cours et dans le jardin du Palais-Royal où elle ne fut pas inquiétée. Des engagements eurent lieu entre les troupes et les révoltés sur différents points, sans autre résultat que la perte réciproque de quelques hommes. A neuf heures, on mit le feu aux baraques en bois qui servaient de corps de garde sur la place de la Bourse. On détruisit plusieurs barrières et on brisa la presque totalité des réverbères. L'événement le plus important de la journée fut l'occupation de l'imprimerie Royale par les factieux; il enleva au gouvernement son seul moyen de publication et son influence fut extrêmement fâcheuse.

Nous n'avions connaissance de ce qui se passait que par les

rapports que nous faisaient quelques royalistes qui avaient le courage de pénétrer jusqu'à nous. Depuis la veille, le préfet de police avait cessé de communiquer avec le gouvernement; et nous apprîmes qu'ayant fait demander au duc de Raguse une force capable de le protéger, et n'ayant pu l'obtenir, il avait disparu. Sa sûreté pouvait exiger qu'il quittât son hôtel; mais son devoir l'appelait auprès du ministère, et rien ne peut le justifier de ce tort qui venait après d'immenses et nombreuses fautes.

Le calme qui se maintint pendant la nuit n'eut aux yeux de personne le caractère d'un prélude d'accommodement. Dès dix heures du matin, les ministres étaient assemblés. Les rapports qui parvenaient étaient alarmants. Le 5e régiment annonçait l'intention de ne pas se battre. Les dispositions de la troupe de ligne n'inspiraient pas beaucoup plus de confiance, et la population entière de Paris semblait prendre parti pour les insurgés; nous jugeâmes qu'il convenait de nous établir aux Tuileries, afin de rendre immédiates nos relations avec le duc de Raguse, et d'éviter, en outre, l'inconvénient qu'entraînerait l'interruption possible de nos communications, si nous étions séparés.

A onze heures, les membres du Conseil sortirent à pied pour se rendre au château. Les rues qui y conduisaient étaient occupées par des troupes. Le 5e et le 53e régiment de ligne étaient stationnés dans la rue de la Paix et sur la place Vendôme. Un assez grand nombre de bourgeois qu'on avait laissés se mêler parmi les soldats étaient entrés en pourparlers avec eux et leur faisaient même distribuer de l'eau-de-vie et du vin. Je le fis remarquer au prince de Polignac, qui m'écouta à peine et me quitta pour entrer à l'état-major de la Place. Je fis appeler le colonel de l'un des régiments, et je lui répétai l'observation que je venais de faire à mon collègue. Cet officier me répondit qu'il en reconnaissait la justesse, mais qu'il ne savait comment interdire à des soldats qui, depuis la veille, n'avaient ni mangé ni bu, la faculté de profiter des offres de ces bourgeois. J'insistai et je pris un ton d'autorité qui ne lui permit pas de différer l'exécution de mes ordres. Je ne m'éloignai qu'après m'être assuré que tout étranger à la troupe avait été expulsé.

A notre arrivée aux Tuileries, nous nous installâmes dans l'appartement du major-général de la garde. Le duc de Raguse nous fit connaître les dispositions qu'il venait d'arrêter. A dix heures et demie, trois corps, sous les ordres des généraux de Talon, de Saint-Chamans et de Quinsonnas, devaient déboucher, le premier par la place Vendôme et les boulevards, et aller jusqu'à la place de la Bastille; le second, de la place du Palais-Royal et balayer les rues Saint-Honoré, Saint-Denis, et tous les points sur lesquels les révoltés tenteraient de résister; le troisième, de la place du Louvre, suivre les quais de la rive droite de la Seine, traverser la place de Grève, occuper l'Hôtel de Ville et se réunir par la rue Saint-Antoine au premier corps. Toute la rive gauche restait en dehors de la ligne d'opérations. Un détachement de cavalerie et deux pièces de canon marchaient en tête de chaque corps; venaient ensuite un bataillon de la garde et des détachements de la ligne.

A midi, des décharges de mousqueterie et d'artillerie fort rapprochées des Tuileries nous apprirent que l'on n'avait pas été loin pour rencontrer l'ennemi. La fréquente répétition des décharges, la lenteur avec laquelle le bruit s'éloignait, nous faisaient juger de l'intensité de la résistance. Cependant, la direction du bruit indiqua, vers quatre heures, que chaque corps devait avoir atteint le point vers lequel il avait ordre de se diriger. Du reste, aucun rapport des commandants de colonnes ne venait satisfaire notre cruelle impatience. Ceux qui nous parvinrent par quelques royalistes dévoués nous apprirent que les communications étaient interceptées par les barricades que l'on se hâtait d'élever derrière les troupes, afin de leur ôter la possibilité d'échapper, en se retirant, à un feu de mousqueterie et à une grêle de pierres, de meubles, d'objets de toute espèce qui partaient des fenêtres et faisaient des ravages effrayants dans les rangs. On ajoutait que plusieurs des bataillons de la ligne refusaient de tirer, et qu'au peu d'effet produit par le feu des troupes, il était facile de juger qu'ils évitaient de rendre meurtriers des coups qu'ils ne tiraient qu'à regret.

Le duc de Raguse entrait fréquemment dans l'appartement où nous étions réunis. Son sang-froid témoignait plus d'indif-

férence que de détermination hardie. Les pièces qui touchaient à la nôtre étaient remplies d'officiers de tous grades, la plupart en habits bourgeois. Parmi eux se trouvaient des généraux très marquants. Les propos que j'échangeai avec eux me faisaient bien augurer de leurs sentiments; mais, vers cinq ou six heures, à la vue de quelques régiments qui revenaient maltraités et découragés, leur dévouement perdit de sa chaleur: puis ils se séparèrent, et le lendemain beaucoup d'entre eux paradaient dans le cortège du duc d'Orléans.

Le général du Coëtlosquet nous offrit un dévouement mal récompensé dans d'autres temps, et d'utiles conseils qui furent dédaignés dans la circonstance présente : il n'en persista pas moins dans sa fidélité. Le 29, il était à Saint-Cloud.

La partie des Tuileries où nous étions présentait un aspect curieux et qui eût offert un sujet piquant d'observations, si l'esprit avait été moins absorbé par de sinistres pensées. Le mouvement qui s'y faisait remarquer était actif, mais silencieux. Les gens dont habituellement on remarquait l'air important semblaient chercher à ne pas être aperçus. Les aides de camp même ne coudoyaient personne pour se faire ouvrir le passage. On s'abordait avec un mot, souvent avec un signe: mais ce signe, ce mot exprimaient l'inquiétude : la réponse était aussi brève et tout aussi significative.

Dans l'intérieur du Conseil, c'était un autre aspect. Le président, dont l'attitude n'annonçait plus cette confiance dans le succès, cette attente de je ne sais quelle intervention sur laquelle il semblait toujours compter pour suppléer à des combinaisons qu'il affectait de dédaigner, était rêveur: il parcourait l'appartement, s'asseyait devant le bureau, écrivait, sortait, rentrait et ne répondait à aucune des questions qui lui étaient adressées. M. de Chanteleauze, si ardent deux jours avant, était abattu, affaissé et pensif, sur un canapé. M. de Peyronnet, fidèle à son caractère, traitait avec dédain la résistance dont l'opiniâtreté nous était à chaque instant attestée par le bruit des décharges qui se faisaient entendre de tous côtés, et nous faisaient tressaillir à l'idée des flots de sang qui devaient couler. M. de Montbel ne cherchait pas à dissimuler une inquiétude dont la source se trouvait dans la position de sa famille, et qui n'ôtait rien à la fermeté de son dévouement.

J'avais le calme que donne la complète résignation à des événements dont on ne saurait arrêter le cours. M. de Ranville semblait s'être imposé la tâche d'irriter notre impatience par le déluge de mauvaises plaisanteries dont il nous inondait. Chaque événement, chaque mot fécondait une verve que nous ne lui connaissions pas, et qui nous paraissait naître d'une contraction nerveuse, plus que de l'abnégation de la position qu'il partageait avec nous...

Vers deux heures, le duc de Raguse entra et entretint le prince de Polignac dans l'embrasure de la croisée. La conversation paraissait être animée, quoiqu'elle eût lieu assez bas pour que nous n'en pussions saisir que quelques mots. Comme le maréchal sortait, le prince de Polignac lui dit à haute voix : « Mon parti est irrévocablement pris. Je ne veux ni les voir, ni les entendre. » Et, avant que nous eussions eu le temps de lui adresser une question, il courut après le maréchal. A sa rentrée, il nous apprit qu'une députation composée de MM. Casimir Perier, Gérard, Mauguin, Laffitte et Schonen, était venue offrir un arrangement qu'il avait cru devoir refuser, attendu que ceux qui le proposaient n'auraient pas assez d'autorité pour le faire ratifier par ceux au nom desquels ils prétendaient stipuler.

VIII

Progrès de l'insurrection. — Attitude du peuple et de la garde nationale.
Propositions de conciliation portées à Saint-Cloud par M. de Sémonville. — M. d'Haussez propose de battre en retraite sur la Loire pour reprendre la lutte. — Prise du Louvre. — M. de Mortemart nommé président du Conseil et investi de pleins pouvoirs pour traiter avec les insurgés.
Inertie de M. de Mortemart. — Insubordination des troupes. — Retraite de la Cour sur Versailles, puis sur Rambouillet. — M. d'Haussez sauvé par un compatriote libéral. — Abdication du Roi.

Vers le soir nous vîmes revenir plusieurs détachements qui avaient fait partie des trois corps chargés de l'expédition. Leurs rangs s'étaient éclaircis, et le découragement qui s'y

était mis était augmenté par l'état d'épuisement occasionné par le manque de vivres. Depuis vingt-quatre heures, aucune distribution n'avait été faite aux troupes; et le pillage de la manutention laissait fort incertain le moment où l'on pourrait leur en faire. On réunit ce que l'on put de pain, de viande et de vin: mais il s'en fallait de beaucoup qu'il s'en trouvât en quantité suffisante.

Des forces beaucoup plus considérables que celles auxquelles l'impéritie du ministre chargé du portefeuille de la guerre s'en était remis de la défense de la cause royale eussent échoué contre le genre de résistance qu'elles rencontrèrent. Cette héroïque population de Paris, à qui la victoire est réellement due, n'offrait qu'un bien petit nombre de ces paisibles bourgeois que nous voyons s'affubler de leurs bonnets à poil une fois tous les quinze jours, pour passer une nuit au corps de garde de leur quartier, et parader deux ou trois fois par an dans le Champ-de-Mars. Ses membres salariés depuis quelques mois — ainsi que des cartes trouvées sur presque tous les héros déguenillés qui furent pris, le prouvèrent — ses membres, dis-je, appartenaient à une classe qui n'avait à perdre qu'une existence fort précaire et sur le prix de laquelle ils avaient touché de forts acomptes. Aussi n'hésitaient-ils pas à faire, dans l'intérêt de la résistance et celui de leur conservation, le sacrifice de maisons qui ne leur appartenaient pas, et à en jeter les meubles sur la tête des assaillants. On est fondé à penser que, si la garde nationale ne s'était pas fait prudemment suppléer dans cette circonstance, elle aurait déployé une abnégation moins complète et plus raisonnée des intérêts de chacun de ceux qui la composent. Partout où elle s'est montrée, le péril était passé, ou du moins il n'existait plus que dans l'ardeur qui aurait pu porter les vainqueurs à recueillir pour eux-mêmes les dépouilles opimes, sans s'embarrasser s'ils les enlevaient à des amis ou à des ennemis. On ne se doutait pas, alors, que leur héroïsme pût s'accompagner d'un désintéressement dont, au reste, on a beaucoup exagéré les effets.

La tactique employée contre les troupes royales consistait à couper les rues par des fossés derrière lesquels on entassait les meubles, les pavés, les voitures, tout ce qui tombait sous

la main. Tandis qu'elles étaient occupées à forcer ces retranchements, on en pratiquait de semblables derrière elles, de manière à empêcher la retraite ou à la rendre difficile et très dangereuse. Des détachements nombreux ont ainsi été coupés et contraints de capituler. Presque tous ont été forcés de se jeter dans des rues détournées en compromettant ainsi l'ensemble de l'opération. Dans le faubourg Saint-Antoine, un régiment de cavalerie, qui fut séparé de même de la colonne dont il formait la tête, n'eut d'autre ressource que de se diriger vers Vincennes. Cette circonstance, qui donnait la faculté d'amener à Paris l'artillerie qu'une inconcevable imprévoyance y avait laissée sans emploi, eût pu devenir favorable, si le régiment et le convoi qu'il protégeait n'avaient trouvé toutes les voies obstruées de semblables barricades. Ce fut seulement dans la nuit du 29 au 30, et après la marche la plus fatigante, que ce corps put gagner Saint-Cloud, où l'armée était arrivée l'après-midi précédent.

Dans ce genre de combat, la cavalerie souffrait beaucoup plus que l'infanterie. Un grand nombre d'hommes et de chevaux furent tués et blessés, sans que l'on ait pu tirer de ces corps le parti que l'on attendait de leur admirable dévouement. Le régiment des lanciers et la gendarmerie d'élite éprouvèrent des pertes considérables.

A neuf heures[1], le feu avait cessé partout, et nos troupes s'étaient concentrées autour du Louvre et des Tuileries, après une perte de deux mille cinq cents hommes environ en hommes tués, blessés ou égarés. Ces derniers étaient les plus nombreux.

Le duc de Raguse nous annonça que, n'ayant pas de forces suffisantes pour recommencer une attaque le lendemain, il se bornerait à défendre le Louvre qu'il considérait comme inexpugnable, et à entretenir ses communications avec Saint-Cloud; qu'il croyait pouvoir conserver cette position pendant trois jours, ce qui donnerait aux renforts demandés de tous côtés le temps d'arriver; pendant la nuit, les dragons et un régiment d'infanterie de la garde arrivèrent. Leur nombre compensa à peu près les pertes de la journée précédente.

1. 28 juillet.

L'assurance qui nous était donnée que la question pourrait être débattue pendant trois jours encore dans Paris me fit ouvrir l'avis que le Roi devait profiter de ce temps pour se porter à marches forcées avec sa maison militaire vers la Loire, et gagner, s'il le pouvait, la Bretagne, où il se trouverait peut-être en mesure de résister avec avantage. Cet avis fut repoussé. Je l'ai reproduit à plusieurs reprises, sans plus de succès.

LE COMTE DE GLANDEVÈS. — Le comte de Glandevès, gouverneur des Tuileries, ne s'oubliait pas dans ce concours de ridicules et de niaiseries: il avait conservé son importance habituelle, il ne blâmait pas encore; mais il prenait position pour le faire dans le cas où les choses tourneraient mal. Un de ses griefs contre les mesures prises était la présence d'un régiment de cavalerie cantonné dans le jardin, au grand préjudice des allées récemment sablées à neuf; il demanda du plus grand sang-froid du monde au duc de Raguse le changement de cette disposition. Le refus qu'il éprouva fut sans doute à ses yeux l'excuse de sa défection, de son ingratitude envers le Roi qui l'avait comblé de faveurs et de son animosité contre les ministres. Il s'est vanté, dans la Chambre des pairs, d'avoir offert son épée pour aider à leur arrestation...

Le 29, dès cinq heures du matin, des feux de mousqueterie se firent entendre de tous côtés. Les postes isolés dont on ne s'était pas occupé la veille furent enlevés. A six heures, les Invalides et l'École militaire étaient au pouvoir des insurgés. A sept heures, le Louvre, défendu par deux bataillons suisses de la garde, fut attaqué. Une fusillade qui s'étendait d'une rive à l'autre de la Seine, tuait des hommes sur le quai des Tuileries. L'occupation des maisons du côté droit de la rue Saint-Honoré, du Palais-Royal à Saint-Roch, commençait à rendre la position du Louvre et des Tuileries très critique. Deux régiments de la ligne venaient de déclarer qu'ils ne voulaient plus se battre. Leur retraite avait découvert ce quartier, dont l'ennemi s'était aussitôt emparé. D'une maison située en face de la rue Saint-Nicaise, on tirait sur la fenêtre de l'appartement où nous étions réunis. Un grand nombre de balles la traversèrent.

A neuf heures, le maréchal nous informa que les Suisses ne se battaient plus que mollement, et que l'enlèvement du Louvre compromettant le reste de sa position, il prévoyait la nécessité d'opérer sa retraite. Il nous conseilla de partir immédiatement pour Saint-Cloud, sous l'escorte d'un régiment de dragons qu'il venait de placer à cet effet sur la place Louis XV. On hésita et on voulait attendre les ordres du Roi. Personne ne se souciait d'aller les prendre. J'offris de tenter l'aventure et je me fis préparer un cheval. Comme je sortais des Tuileries pour me rendre à l'hôtel de la Marine, je rencontrai le général de Girardin, qui me proposa de m'accompagner. Nous arrivâmes à Saint-Cloud après avoir essuyé un feu bien nourri qui partait des jardins Beaujon et couru le risque d'être arrêtés à la barrière de l'Étoile et dans le village de Boulogne par des bandes de paysans réunis sur ces deux points.

Comme je descendais de cheval, je rencontrai MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles; ils me dirent qu'ils étaient porteurs de paroles de pacification; que les conditions qu'ils venaient proposer, plus satisfaisantes qu'on ne pouvait l'espérer dans la circonstance présente, étaient de nature à sauver le fond et la forme, la couronne et sa dignité; mais que les moments pressaient, qu'ils attendaient depuis une heure une audience qui n'arrivait pas; que cependant le moindre retard pouvait compromettre le succès de leur mission, dernière tentative que le parti ennemi consentît à faire, et dont il ne voudrait peut-être pas ratifier les résultats, s'ils n'étaient pas connus avant une victoire trop inévitable.

Je fus immédiatement introduit chez le Roi, et, après lui avoir rendu un compte succinct des événements, je le pressai de recevoir la députation. Ce ne fut pas sans peine que je l'y déterminai. Le Roi m'ordonna de rester près de lui. Les députés, ou soi-disant tels, car ils ne tenaient leur mission que d'eux seuls ou de gens qui, se croyant les maîtres au moment où cette démarche fut résolue, ne l'étaient déjà plus lorsqu'elle fut terminée, les députés, dis-je, proposèrent au Roi de promettre satisfaction au peuple sur quelques points qu'ils indiquaient: c'est-à-dire le renvoi des ministres, leur

remplacement par un conseil dirigé par le duc de Mortemart, auquel on appellerait le général Gérard et M. Casimir Perier, et dont les autres membres seraient choisis par le Roi: l'amnistie pour les événements accomplis, laquelle serait demandée par le corps municipal de Paris, la Cour de cassation et la Cour royale.

Le Roi hésitait. M. de Sémonville se jeta à ses pieds, pleura, tenta de toutes façons de l'attendrir. Cette comédie fut répétée avec quelques variantes par M. d'Argout. Pour M. de Vitrolles, il était tellement étonné de se trouver engagé dans cette démarche, et d'être porteur de telles propositions, qu'il ne disait mot. Le Roi finit par promettre de prendre les propositions en considération, et il s'engagea à envoyer immédiatement M. de Mortemart muni de pleins pouvoirs. Ces messieurs se retirèrent assez satisfaits et s'empressèrent de porter à Paris le résultat de leur mission. Dans cette conférence, pas un mot ne fut prononcé, qui fît juger que le sort des ministres occupât la pensée du Roi. De part et d'autre, on paraissait craindre d'en embarrasser la négociation; il me semblait, et je crois encore, que nos têtes étaient un moyen d'arrangement que, d'un côté, au moins, on se ménageait pour trancher les dernières difficultés.

Le Roi me fit rappeler pour me demander mon opinion sur la conduite qu'il devait tenir. Je lui dis que, dans la position critique où se trouvait la monarchie, c'était beaucoup d'en sauver le nom et à peu près le principe; que je l'engageais à entamer sans délai la négociation, quoique je ne crusse pas qu'elle dût avoir le succès que s'en promettaient ceux qui l'avaient provoquée, mais afin de faire preuve de bonne volonté, et de se donner le temps de gagner la Loire. (Car c'était mon plan favori; ce fut pour moi, pendant trois jours, une espèce d'idée fixe, que l'on repoussa constamment.) Le Roi ajourna la décision jusqu'au retour de M. le Dauphin qui, à la tête de quelques gardes du corps, était allé faire une reconnaissance assez dangereuse et bien inutile du côté d'Auteuil. Les ministres arrivèrent dans mes voitures que je leur avais fait préparer, presque en même temps que le prince; ils insistèrent pour entrer immédiatement en Conseil. La réunion fut ajournée après la messe, qui eut lieu à l'heure

et dans l'ordre accoutumés. Dans cette effrayante circonstance, pendant les deux jours que nous passâmes à Saint-Cloud, à Trianon même, l'imperturbable étiquette ne perdit rien de sa rigidité. Le duc de Duras était de service.

Mes collègues me questionnèrent sur ce qui s'était passé dans les conférences dont j'avais été témoin. Pas un ne fit de réflexion. M. de Ranville me poussa dans une embrasure de croisée et me dit : « Le Roi n'a pas parlé de nous? — Non. — Vous n'en avez pas, je l'espère, parlé vous-même? — La pensée ne m'en est pas même venue. — Vous avez bien fait. Nous vous aurions désavoué. »

La messe finie, le Conseil commença. Le roi y apportait ce genre de courage que donne la résignation plus que la volonté de résister à une fortune contraire : il était calme : ses idées étaient aussi nettement exprimées que dans des circonstances ordinaires. Il n'en était pas de même de M. le Dauphin. Sa figure était animée : ses mouvements plus brusques et certains tics, qui lui sont familiers, plus répétés, annonçaient de l'agitation. Nous étions assez abattus. Le Roi exposa la situation, telle qu'il la tenait de moi, de MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles. M. le Dauphin nia, dans des termes peu ménagés, qu'elle fût aussi désespérée. Attaqué directement, je dus répondre et répéter devant le Conseil l'opinion que j'avais exprimée au Roi sur la nécessité d'entamer une négociation avec l'espèce de gouvernement au nom duquel on s'était présenté, non pour traiter effectivement, mais pour profiter de la suspension d'armes qui en résulterait, afin de se porter en toute hâte vers la Loire, ou à la rencontre des camps de Saint-Omer et de Lunéville, dont les troupes marchaient sur Paris.

L'impatience de M. le Dauphin augmentait d'une manière sensible. Elle ne lui permit pas de me laisser achever le développement des considérations sur lesquelles j'appuyais le conseil que je donnais. Le prince se leva avec colère en s'écriant : « Monsieur d'Haussez, je n'aime pas les mesures timides. Le meilleur parti, le plus digne, c'est de se faire tuer. — Monseigneur, répondis-je d'un ton respectueux, mais très ferme, il est des occasions où il faut plus de courage pour donner des conseils timides que pour braver le

danger. Ce courage, mon dévouement au Roi me le donne; quant à l'autre, j'espère qu'il ne me manquera pas au besoin, et je me crois en droit de me placer aux côtés de Votre Altesse royale, si Elle prend le parti désespéré dont Elle vient de parler. Mais je doute que, dans l'état de découragement où est l'armée, Elle trouve assez de monde disposé à La suivre pour exécuter son projet. Puis ce parti n'est que pour Elle; que feront, que deviendront le Roi et la famille royale? »

Le prince voulait sortir, le Roi le retint. Mon opinion fut fortement combattue par M. de Ranville, qui soutenait que l'on reconnaissait la partie perdue en s'éloignant de Paris; que l'on ignorait encore si le maréchal serait contraint de l'évacuer; mais qu'en admettant cette hypothèse, on ne devait pas, en traitant avec les révoltés, sanctionner la révolte et se priver ainsi des moyens d'attaquer la capitale avec les troupes qui en seraient sorties, et celles que l'on avait appelées de tous côtés.

Comme il achevait, on gratta à la porte. Je fus ouvrir et je trouvai le général du Coëtlosquet près de l'huissier; il demandait à être introduit immédiatement. Le Roi m'ordonna de le faire entrer; il était fort ému, et fut quelque temps sans pouvoir parler; mais son air, sa contenance, disaient clairement les funestes nouvelles qu'il apportait. Je le vois encore, appuyé contre les rayons de la bibliothèque, sans cravate, défiguré par la poussière et la sueur, haletant et pouvant à peine se soutenir. Le Roi et M. le Dauphin étaient restés assis, ainsi que les ministres qui étaient à leur droite. Les autres étaient debout et tournés vers le général : celui-ci dit enfin que le feu, qui s'était soutenu dans le Louvre, avait cessé tout à coup, et que l'on avait vu les Suisses, défenseurs de ce poste, arriver à toutes jambes vers le Carrousel, poursuivis par les assaillants : que la peur s'était emparée de deux régiments de la garde en bataille devant les Tuileries, et qu'ils avaient lâché pied, abandonnant deux pièces de canon chargées : que ces régiments auraient éprouvé une très grande perte sans le courage d'un officier qui, à la tête d'une trentaine d'hommes, avait contenu les révoltés et protégé la retraite ou plutôt la déroute; car telle était la frayeur des soldats que, méconnais-

sant la voix de leurs officiers, ils avaient atteint en fuyant la barrière de l'Étoile ; et, s'ils étaient arrêtés là, c'est que le maréchal, entraîné dans leur fuite, s'était empressé de la faire fermer. Les régiments s'étaient à peu près reformés, et le duc de Raguse continuait le mouvement de retraite avec moins de désordre. « Et comment êtes-vous venu ? dit le Roi. — Sur un caisson, Sire, jusqu'à la barrière. Là, un gendarme ayant été tué tout près de moi, j'ai pris son cheval, et, par les ordres de M. le maréchal, je suis venu informer Votre Majesté de ce qui se passe. — Vous croyez donc tout perdu ? — Tout, non, Sire ; mais bien Paris. La manière dont les troupes en sont sorties ne permet pas d'espérer que l'on puisse tenter de les y faire rentrer. »

Le général se retira, et chacun reprit sa place. Les donneurs de conseils violents gardaient le silence. « Allons, messieurs, dit le Roi, il faut pourtant prendre un parti. » Nouveau silence. M. le Dauphin avait la tête appuyée sur ses deux mains. Sans changer de position, il dit : « Voilà une belle occasion pour réaliser un désir que j'ai depuis longtemps, et suivre l'exemple que nous a donné mon oncle Victor-Emmanuel... Mais non... Nous ne le pouvons pas. Le duc de Bordeaux est là. Nous ne pouvons abandonner ses droits et traiter pour lui, il ne faut plus y penser. » — « Voyons, messieurs, reprit le Roi avec émotion, on m'impose l'obligation de renvoyer des ministres qui ont toute ma confiance, toute mon affection, qui se sont sacrifiés pour moi, et d'en prendre d'autres qui me sont donnés par mes ennemis. Me voilà dans la position où était mon malheureux frère en 92. J'aurai sur lui le seul avantage d'avoir moins longtemps souffert. En trois jours, tout aura été terminé avec la monarchie. Quant au monarque, sa fin sera la même. Puisqu'il le faut, je vais faire appeler le duc de Mortemart et l'envoyer à Paris. Je le plains d'avoir mérité la confiance de mes ennemis. S'il a eu des torts, il est cruellement puni... Chacun a ses chagrins, ajouta-t-il après une courte pause... Un de ceux que je sens le plus vivement, c'est cette pénible séparation... » Sa voix était altérée, les larmes le gagnaient. Il se hâta de sortir.

Un instant après, le duc de Mortemart traversa la biblio-

thèque et entra chez le Roi. L'entretien fut court. Le Roi reparut et nous dit : « Messieurs, il faut que vous et moi vidions le calice jusqu'à la lie. Qui de vous contresignera les ordonnances de nomination des ministres qu'on m'impose, et celle qui rapporte les ordonnances du 25? » Le prince de Polignac s'y refusa positivement. M. de Chanteleauze, malgré sa répugnance, fut obligé de rédiger et de contresigner l'ordonnance qui conférait la présidence du Conseil au duc de Mortemart; celui-ci devant à son tour contresigner celle qui lui donnerait des collègues. Nous sûmes qu'il était porteur de pouvoirs illimités et qu'il était autorisé à agir suivant les événements. Nous ne pouvions adresser de questions au Roi sur ce sujet, afin de lui épargner le chagrin de convenir que le sort de ses ministres ne devait pas occuper le négociateur, de peur de faire échouer la négociation. Nous avions fait le sacrifice de notre vie, celui de notre curiosité nous coûta peu.

Comme cette opération se terminait, on annonça le duc de Raguse. Son attitude, son air étaient ce qu'ils devaient être; il y avait sur sa figure une belle et noble douleur, sans le moindre abattement. On voyait un homme familiarisé avec les défaites; il donna en peu de mots les détails que nous tenions du général du Coëtlosquet, et confirma ce que celui-ci avait dit du découragement des troupes; il sortit immédiatement. M. le Dauphin se retira dans son appartement.

Le Roi était resté avec nous, marchant en silence, lorsqu'on vint le prévenir que le duc de Bellune demandait à se présenter. Nous le vîmes entrer en redingote, sans gilet, couvert de sueur et appuyé sur une canne qu'une violente douleur de goutte lui rendait nécessaire. « Le Roi, dit-il, sait que ma vie lui est consacrée. Le moment de la lui offrir est arrivé. Je viens le prier d'en disposer, ainsi que du peu de forces que me laissent mon âge et mes infirmités. »

Ces mots furent relevés par un air qui prouvait que, s'il y avait de l'affection et du dévouement dans sa démarche, il y avait aussi le sentiment d'un devoir qu'il se sentait la volonté d'accomplir. Dans la soirée, le Roi informa M. le Dauphin de la présence du duc. « Nous avons bien assez de gens inutiles sans lui, » répondit le prince sur un ton qui nous fit mal à tous. N'était-ce pas une belle occasion d'anéantir le souvenir

beaucoup trop prolongé des dissentiments que la guerre d'Espagne avait fait naître entre eux?

Ce jour-là, M. le Dauphin n'était disposé à accueillir ni les hommes, ni les conseils. Sur les quatre heures de l'après-midi, il s'entretenait avec le général Talon des événements de la journée. « Tout peut se réparer, dit le général, si Votre Altesse royale veut m'accompagner. Je ne demande que six bataillons de grenadiers, une batterie et deux heures pour rentrer dans Paris. Voyez, Monseigneur, je m'engage à vous faire coucher dans les Tuileries. »

Monseigneur trouva sans doute plus commode de coucher à Saint-Cloud, car il tourna le dos sans répondre un mot.

Le duc de Mortemart, qui aurait dû partir dans l'après-midi du 29, immédiatement après la signature des Ordonnances dont l'exécution lui était confiée, différa son départ, on ne sait sous quel prétexte, jusqu'au lendemain huit heures du matin. Rendu à Paris, il s'égara dans les rues, se laissa conduire et retenir dans la maison de M. Bérard, pendant trois heures, et se rendit enfin au Luxembourg, où il arriva à deux heures après midi, avec la fièvre, la peur, et une volonté bien arrêtée de ne pas aller plus loin.

Une douzaine de pairs étaient réunis dans les appartements de M. de Sémonville. Lorsqu'ils eurent connaissance de la mission dont M. de Mortemart était chargé, ils le pressèrent de la remplir; sur son refus, le comte Colin de Sussy s'offrit pour se rendre à l'Hôtel de Ville. M. de La Fayette, à qui il s'adressa, lui dit ce mot, devenu historique : « Hier, il eût été temps; aujourd'hui, il est trop tard; » mot qui condamne M. de Mortemart[1].

1. L'anecdote suivante prouvera combien était exacte la déclaration de M. de La Fayette.

Le 29, lorsque MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles vinrent à l'Hôtel de Ville rendre compte de la mission qu'ils s'étaient attribuée, ils conférèrent en particulier avec M. de La Fayette. Après avoir donné son assentiment à ce qui avait été fait, et aux promesses reçues, celui-ci demanda à M. de Sémonville s'il avait stipulé le remplacement du drapeau blanc par le drapeau tricolore : « Je n'y ai pas songé, dit M. de Sémonville, mais que voulez-vous faire de cette guenille révolutionnaire?... — Une révolution, reprend La Fayette; si nous ne l'obtenons pas, nous n'aurons fait qu'une révolte. »

La résolution d'expulser la branche aînée des Bourbons n'était donc pas arrêtée le 29, et il faut attribuer aux lenteurs de M. de Mortemart la direction que les événements ont prise.

Si cette étrange lenteur avait une raison d'être, si des circonstances plus fortes que sa volonté l'eussent mis dans l'impossibilité de remplir une mission de laquelle dépendaient le sort de la monarchie et la sûreté de la famille royale, pourquoi ne les a-t-il pas fait connaître? Comment a-t-il pu se croire dispensé de justifier aux yeux de son ancien maître le silence qu'il a gardé à son égard? Il aurait bien dû régler ce compte avec le souverain qu'il abandonnait, avant d'accepter de l'usurpateur la honteuse mission d'aller en Russie préconiser l'usurpation et, sans doute, calomnier officiellement un prince qui l'avait comblé des plus hautes faveurs.

Le Roi, qui attendait avec anxiété le résultat des démarches de son envoyé, s'étonna de voir la nuit approcher sans que des dépêches lui parvinssent [1]. Je profitai d'une circonstance qui m'appelait près de lui, pour le presser de nouveau de s'éloigner de Saint-Cloud. Il persista dans son refus, sous le prétexte que sa retraite ferait manquer la négociation. Je lui répondis que le succès m'en semblait impossible. « Ma parole est engagée, me dit-il, je n'y manquerai pas, quoi qu'il puisse arriver. » Madame la duchesse de Berry [2], qui savait avec quelle insistance je pressais le Roi de partir, et qui partageait mon opinion, me fit appeler et me pria de renouveler mes efforts. Depuis que le changement de ministère était décidé, les occasions de me trouver près du Roi devenaient plus rares. Je promis cependant de revenir à la charge. Il me fut donné de tenir cet engagement, Sa Majesté ayant, dans les derniers moments de son règne, daigné m'accorder une confiance qui ne pouvait être motivée que par le calme que je conservais au milieu de l'agitation générale.

On sut bientôt qu'en partant pour Paris, M. de Mortemart

1. Dans la soirée du 29, le Roi, inquiet de ne pas recevoir de nouvelles du duc de Mortemart, avait accepté l'offre d'en aller chercher que lui avait faite le général de Girardin. A onze heures, il expédia pour Paris le général Arthur de La Bourdonnaie. Les deux messagers ne pouvaient guère trouver celui qu'ils cherchaient à Paris et qui était tranquillement dans son appartement, à Saint-Cloud.

2. Peu de temps avant ces malheureux événements, Madame la Dauphine était partie pour Vichy. Elle revint en toute hâte dès qu'elle fut informée des premiers troubles. Ce fut à Rambouillet que, après beaucoup de dangers, elle se réunit à la famille royale et lui apporta les secours d'une force d'âme et d'une présence d'esprit trop souvent éprouvées, et qui ne se sont jamais trouvées en défaut.

avait emporté des Ordonnances par lesquelles le Roi rapportait celles qui avaient donné lieu à l'insurrection, et nommait de nouveaux ministres. Nous vîmes à l'air des habitués du château qu'il y avait encore une cour en France, et nous souhaitâmes que les courtisans se montrassent aussi fidèles à leurs devoirs qu'ils l'étaient à leurs usages. Tout le monde nous évita, nous accusant sans doute d'avoir amené des événements dont chacun ne manquait pas de s'affliger en proportion du préjudice personnel qu'il en éprouvait [1].

La garde royale, à peu près ralliée, occupait la partie du parc la plus rapprochée de la Seine, et le pont de Saint-Cloud. Les élèves de Saint-Cyr, dont l'exaltation était extrême, en raison surtout de leur rivalité avec l'École polytechnique, gardaient les portes du petit parc; leur artillerie et leurs caissons étaient traînés par des chevaux des écuries du Roi. Le 5e et le 50e et quelques bataillons de la garde occupaient

1. L'anecdote suivante a une couleur locale qui m'engage à la consigner ici.

A mon arrivée à Saint-Cloud, M. Hocquart, avec qui j'avais des rapports assez suivis, m'avait demandé si les ministres voudraient dîner à la table du premier maître d'hôtel. C'était celle destinée à tout ce qui composait le service du Roi. Je répondis affirmativement. A six heures, je me rendis au salon avec mes collègues. Dès que M. Hocquart nous sait arrivés, il accourt, me prend à part et me dit: « J'ai pensé que, dans les circonstances actuelles, vous auriez beaucoup de choses à vous dire et que vous seriez contrariés de vous trouver en aussi nombreuse compagnie; je vous ai fait préparer une table dans ma chambre, seul appartement dont je puisse disposer. Je vous prie d'engager vos collègues à y passer. » En entrant, nous trouvons le couvert mis sur une table de toilette. Deux serviettes, dont une avait évidemment été tirée de la toilette, servaient de nappe. L'étroit intervalle qui séparait les assiettes était occupé par un plat sur lequel figurait tout un côté de veau rôti, le gigot excepté. Ce plat était froid. Sur une assiette qui, faute de place sur la table, était déposée sur une commode, se trouvait un reste de jambon. Nous crûmes d'autant moins que ce chétif repas était préparé pour nous, qu'en traversant la salle à manger, nous avions remarqué un dîner dont l'abondance, la somptuosité même, ne se ressentaient en rien du désordre qui venait de régner dans le château. Je sonne : un maître d'hôtel se présente : « Que veut Son Excellence? — Qu'on nous serve le dîner. — Le dîner? le voici. — Comment! c'est le dîner que nous destine M. le vicomte Hocquart? — Il y a tant de monde au château! » Et il se retire en marquant de la surprise et du regret. Nous jugeâmes que la nouvelle de notre retraite n'était pas encore parvenue jusqu'à ce brave homme. Un instant après, il aura trouvé que son chef avait agi en homme qui a du tact et du savoir-vivre.

M. de Peyronnet, fort sensible à ce procédé inconvenant, nous proposa de nous passer de dîner. Cette proposition fut repoussée à l'unanimité, et lui-même prit, avec plus d'appétit que de bonne grâce, sa part du morceau de veau froid et du reste de jambon. Il ne se vengea qu'en renvoyant avec sa dignité habituelle une salade et la moitié d'une crème que, dans son attentive sollicitude, M. le vicomte Hocquart nous avait fait passer au moment où l'on enlevait le second service de la table dont il faisait les honneurs.

Sèvres; la cavalerie était échelonnée sur les deux routes de Saint-Cloud et de Sèvres à Versailles.

La journée du 30 se passa à attendre les lettres du duc de Mortemart, qui n'arrivèrent pas. On sut seulement qu'à leur rentrée à Paris, MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles avaient eu beaucoup de peine à se faire reconnaître par ce même peuple dont ils se croyaient les mandataires; qu'ils auraient même couru des dangers sérieux, si un colonel nommé Parchappe [1], qui commandait la barrière de l'Étoile, ne les avait pris sous sa protection, n'était monté sur le siège de leur voiture, et ne les avait accompagnés en criant à tue-tête jusqu'à l'Hôtel de Ville où siégeait le gouvernement

1. Le colonel Parchappe, que je viens de citer comme un des officiers qui les premiers tournèrent leur épée contre le Roi, venait d'obtenir le commandement du 51e de ligne, l'un des trois régiments affectés au service des colonies. Lorsque ce commandement avait été vacant, j'avais prié le ministre de la guerre de le solliciter de M. le Dauphin en faveur du lieutenant-colonel du 55e régiment, excellent officier, dont le dévouement éprouvé lors de l'insurrection de Grenoble, le 4 mai 1816, ne s'était pas démenti. Malheureusement, le colonel Frial n'était pas dans les bonnes grâces du prince, qui ne lui pardonnait pas l'avancement que lui avait accordé le duc de Bellune, en 1823. Il fut donc repoussé, et je reçus l'avis de ne plus m'immiscer à l'avenir dans les propositions d'avancement pour les régiments coloniaux. L'observation que je crus devoir faire, que j'avais le droit d'intervenir dans ce genre de circonstances, fut également mal accueillie par M. le Dauphin, qui, peu de jours après, appela au commandement vacant le lieutenant-colonel Parchappe. J'avais eu, avec cet officier, à l'époque des Cent jours, des rapports qui m'avaient laissé une opinion très défavorable de ses sentiments politiques. Lorsque après sa nomination il se présenta chez moi, il crut devoir me donner l'assurance du plus entier dévouement au Roi, et cette assurance m'était répétée à chacune des nombreuses visites qu'il me faisait, mais sans porter avec elle la conviction de la sincérité.

Le jour où les Ordonnances parurent, le colonel Parchappe accourut pour me faire l'éloge de la fermeté du gouvernement et des mesures qui venaient d'être prises. Le lendemain, nouvelle visite, dont l'objet, me disait-il, était de m'offrir ses services comme aide de camp: je les refusai. Le mercredi, il s'était présenté aux Tuileries, et m'avait renouvelé ses offres, et c'était ce même officier qui, le jour suivant, avait le commandement d'une des barrières de Paris, exerçait assez d'autorité pour protéger les trois pairs de France dont la sûreté était compromise, et proclamait le duc d'Orléans.

J'ai cru devoir citer avec détail cette anecdote, parce qu'elle prouve ce que l'on ne sait pas assez ou ce que l'on feint de ne pas savoir: que tous les torts imputés aux ministres ne leur appartiennent pas; que celui si grave de la mauvaise composition de l'armée leur est surtout mal à propos attribué, et que l'influence sur l'action du gouvernement que l'on semble fondé à leur supposer était contrariée dans les affaires les plus importantes, comme dans les moins graves, par une intervention dont un faux désir de popularité réglait presque toutes les démarches. Cette observation importe trop à notre justification aux yeux de la France et de l'Europe, pour devoir être écartée. Nous devions compter sur le concours de l'armée. Ce

provisoire : « Vive la Charte, vive le duc d'Orléans ! » On apprit encore que les membres du gouvernement leur avaient exprimé de la surprise de la démarche qu'ils avaient faite ; mais qu'ils ne les avaient pas complètement désavoués, et attendaient une réponse officielle aux propositions faites sans leur participation. Ce rapport nous fut confirmé le soir par le baron de Vitrolles, qui était parvenu à sortir de Paris et s'était rendu à Saint-Cloud pour expliquer les circonstances auxquelles il était redevable d'une participation à la mission dont ses deux collègues se croyaient chargés.

Dans la journée du 30, je cédai aux instances de madame la duchesse de Berry, et je priai le Roi de me recevoir. Je voulais le presser de nouveau de hâter son départ, avant que les dispositions, à chaque instant plus douteuses, de la population qu'il rencontrerait sur son passage, fussent tout à fait per-

concours nous a manqué, événement qui n'aurait pas eu lieu si, maîtres de l'avancement, nous avions pu ne le faire porter que sur des officiers dévoués.

L'esprit qui, pendant bien des siècles, avait prévalu dans l'armée française, et que l'on connaissait sous le nom d'honneur militaire, avait entièrement disparu et, avec lui, ce principe de fidélité au roi dans lequel était renfermé le code des devoirs du soldat. On avait persuadé à l'armée qu'elle avait le droit de discuter et la faculté de raisonner son obéissance, et, conséquemment, de la refuser, ou tout au moins de la vendre. L'idée d'un avancement indéfini, que ne pourraient contrarier la volonté du Roi ni celle de ses ministres, bouleversait toutes les têtes. La plupart des officiers, soldats parvenus, sans racines dans la société, sans éducation, sans autres principes politiques qu'un instinct de défiance et de haine contre les classes supérieures, étaient toujours prêts à faire servir au progrès de leur carrière les grades qu'ils obtenaient. Persuadés qu'un état de fermentation donnerait plus de rapidité à leur avancement, ils saisissaient toutes les occasions de désordre, et, pour avoir un prétexte de le faire, ils substituaient l'idée abstraite de patrie à celle plus claire et plus positive de roi. Aussi les a-t-on vus prêts à répondre à l'appel à la révolte qui leur était fait par des intrigants au nom de cette patrie, du bouleversement de laquelle on les a rendus les instruments les plus actifs et les plus dangereux.

Mais, dira-t-on, pourquoi, déduisant du gouvernement représentatif toutes les conséquences qu'il entraîne, les ministres n'ont-ils pas exigé qu'on leur laissât, sur toutes les branches du gouvernement et de l'administration, une latitude d'action sans laquelle leur responsabilité pouvait être à chaque instant compromise par des actes auxquels leur volonté était restée étrangère ? Il n'est qu'une réponse à faire : c'est que l'état de choses qui en serait résulté, en supposant, ce qui est fort douteux, que le Roi l'eût agréé, eût été en opposition avec nos usages, avec le caractère national même. En France où, plus qu'en Angleterre, les hommes jouent un rôle par eux-mêmes, on se serait mal arrangé d'un ministère agissant en l'absence du Roi, et en quelque sorte par l'autorité personnelle de ses membres. Aussi le Roi qui, en cela, n'avait jamais pu ou voulu comprendre les formes et la nécessité d'un gouvernement constitutionnel, avait-il conservé sur les délibérations du Conseil une influence absolue dont il avait soin de constater la possession, en décidant souvent contre l'avis de la majorité de son Conseil.

verties. Un soulèvement qui venait d'éclater à Versailles, et que l'on espérait arrêter à l'aide de deux régiments de la garde, placés sous les ordres du général Bordessoulle, avait servi de prétexte à ma démarche. J'ajoutai que le voisinage de Paris permettait aux insurgés d'agir avec plus de succès sur l'esprit des troupes; que le 5e régiment, chargé de défendre une position, travaillé par des émissaires venus de la capitale et que l'on avait laissés pénétrer dans ses rangs, inspirait des craintes sérieuses; qu'un grand nombre de soldats des régiments de la garde désertaient; que la désaffection chez les uns, le découragement chez les autres, ne pouvaient que s'accroître par des communications favorisées, peut-être, par plusieurs de ceux qui avaient le devoir de les interdire. Mon message ne produisit aucun effet. On s'obstinait à attendre des nouvelles du duc de Mortemart, que l'on croyait parti depuis la veille. Cependant, on ordonna de tout préparer pour le départ qui devait avoir lieu dans la nuit.

Nous apprîmes que, dans l'après-midi du 30, le Roi avait conféré à M. le Dauphin le titre et les pouvoirs de généralissime. Le prince prit immédiatement le commandement et composa son état-major. Ce fut là tout le résultat de la haute fonction dont il venait d'être investi.

Vers le soir, je parcourus les bivouacs avec quelques-uns de mes collègues. Partout nous étions frappés de la contenance abattue des troupes. A chaque pas, nous trouvions des fusils, des sabres abandonnés. En approchant de la barrière du Parc qui ouvre sur le pont de Sèvres, nous remarquâmes beaucoup de mouvement. C'était le 15e de ligne qui passait à l'ennemi. En suivant la terrasse qui domine la rivière, nous entendîmes battre un ban. Un grand silence se fit; puis des cris de: « Vive le Roi! Vive la Charte! » éclatèrent. On répondit à nos questions que l'on venait de lire un ordre du jour du duc de Raguse, annonçant que, grâce à des concessions auxquelles le Roi donnait son adhésion, l'ordre allait être rétabli, et qu'en attendant, les hostilités devaient cesser.

Étonnés, malgré notre position équivoque, de n'avoir pas été consultés sur une détermination aussi importante, et même de l'avoir complètement ignorée, nous cherchons le prince de Polignac pour lui demander des renseignements.

Nous ne le trouvons pas. Je me présente chez le Roi. Je suis admis, et je vois avec surprise que lui-même ignorait ce qui venait de se passer; il m'ordonna d'en informer M. le Dauphin. La colère du prince fut énergiquement exprimée; il fit appeler le duc de Raguse, dont les explications ne le satisfirent pas. La colère l'emporta au point que, se jetant sur l'épée du maréchal, il l'arracha du fourreau avec violence, et se blessa à la main gauche; il donna ordre au maréchal de se rendre dans son appartement, et à deux officiers qui étaient présents de l'empêcher d'en sortir.

Dégagé du soin des affaires de l'État, chacun de nous s'occupait des siennes. Nos réflexions n'avaient qu'un but, celui d'échapper aux dangers qui suivraient un accommodement, dont la condition principale serait notre abandon.

Dans la conversation qu'ils avaient eue avec nous, après le départ du duc de Mortemart, nous avions pu juger que ni le Roi ni M. le Dauphin n'avaient songé à faire mention de nos intérêts. Notre devoir ne nous avait pas permis de nous jeter comme un obstacle à travers une négociation déjà si difficile. Tout nous faisait donc penser que nous serions inévitablement sacrifiés à la haine d'un parti et au salut du Roi.

La soirée se passa à examiner ce que nous pourrions tenter pour faciliter notre fuite. Chacun passait en revue les amis qu'il avait, les moyens d'arriver chez eux, les déguisements qu'il prendrait. L'un tirait de sa poche un poignard, l'autre un pistolet dont on devait faire usage contre le gendarme qui se montrerait trop curieux. Deux d'entre nous s'étaient procuré des passeports dans les communes voisines; un troisième avait fait emplette d'habits qui devaient le rendre méconnaissable. Pour moi, qui n'avais ni passeport, ni blouse, ni pistolets, ni poignard, moyens de défense à l'emploi desquels on se décide rarement, je me déterminai à suivre la fortune du Roi, et à faire partie de son escorte. Je comptais sur le cheval que je montais à mon départ de Paris. Lorsque je fus le chercher dans l'écurie où je l'avais mis, je ne le trouvai plus. Je me rappelai qu'un autre de mes chevaux avait été prêté à l'aide de camp d'un général, dont le bivouac était dans le parc. Je le fis réclamer. Une heure après, il était à ma disposition.

Ces tristes pensées nous avaient occupés jusqu'à près de minuit. Je m'étais jeté sur mon lit et je dormais depuis une heure environ, lorsque le prince de Polignac, que ni mes collègues ni moi n'avions vu depuis le matin, entra dans ma chambre. « Le Roi vous demande, me dit-il. — Et vous ? — Je vais bientôt vous rejoindre, mais il veut vous entretenir en particulier. Tâchez d'arriver avant nos collègues. » J'étais habillé. Quelques minutes après, j'étais dans la bibliothèque, où je ne fus pas peu étonné de trouver le duc de Raguse en uniforme et avec son épée. Il était soucieux ; et, contre sa coutume, il ne m'adressa pas la parole. Le Roi, averti de ma présence, me fit entrer. « Je crois, me dit-il, que j'aurais bien fait de suivre le conseil que vous m'aviez donné de partir dès avant-hier. Je me décide à me rendre à Trianon. — A Trianon, Sire? Mais à quoi bon? Vous serez presque aussi près de Paris que vous l'êtes ici, et, sans rien diminuer des dangers que je vous ai signalés, vous tomberez dans les inconvénients que vous redoutiez. C'est à Rambouillet, c'est à Maintenon, c'est vers le point le plus éloigné qu'il faut vous diriger. Les chevaux des gardes du corps sont frais ; ils peuvent faire de fortes journées. On laissera d'ailleurs sur la route tout ce qui ne pourra pas suivre. — Mais mon fils ne conçoit pas la chose comme cela : il veut rester ici avec l'infanterie de la garde et ne commencer sa retraite qu'à deux heures. — Je concevrais cette combinaison, Sire, si elle devait servir à couvrir votre marche : mais non, si vous restez à Trianon. »

Nous en étions là, lorsque mes collègues entrèrent. Le Roi leur dit qu'il partirait à trois heures ; qu'il ne voulait pas se séparer de ses ministres sans leur donner l'assurance qu'il ne jugeait pas de leur dévouement par la direction que prenaient les affaires ; qu'un de ses plus grands soucis était les dangers qu'ils allaient courir ; qu'il proposait à ceux qui n'auraient pas de moyens de salut de l'accompagner jusqu'à ce qu'ils en trouvassent. Il nous congédia.

Tout était en mouvement dans le château, et cependant, tout était silencieux : dans les salles, les corridors à peine éclairés. A chaque pas, on se heurtait contre des malles, des paquets que l'on entassait sans ordre sur les voitures et dans

quelques fourgons. La nuit était superbe. Rien ne révélait la présence d'une armée entière campée à quelques centaines de toises. A trois heures précises, le Roi monta dans sa voiture, ayant à sa gauche madame la duchesse de Berry, qui avait des habits d'homme. Les ducs de Duras et de Luxembourg étaient sur le devant. Deux compagnies de gardes du corps le précédaient : les deux autres venaient après une vingtaine de voitures qui suivaient celle du Roi, à la portière de laquelle j'étais avec le duc de Polignac et le comte de Bouillé. On traversa lentement le Parc, Ville-d'Avray et quelques hameaux situés entre Saint-Cloud et Versailles, dont on longea les boulevards pour gagner Trianon.

Le Roi remarqua un groupe d'officiers et quelques soldats pressés autour d'un drapeau. C'était tout ce qui s'était trouvé de militaires dévoués dans le 50e régiment. Le reste avait abandonné, la veille, le poste qui leur avait été confié.

Un peu plus loin, deux cents lanciers de la garde, dont on distinguait à peine l'uniforme sous la couche épaisse de poussière qui les couvrait et à travers les longues traînées de sang qui se dessinaient sur la buffleterie du plus grand nombre, avaient retrouvé des forces pour donner au Roi cette dernière preuve de leur fidélité.

La marche ressemblait à un convoi funèbre : c'était le même silence, une égale gravité, une tristesse aussi grande et sans doute plus vraie que celle qui accompagne à leur dernière demeure les morts dont se soucient peu la plupart des gens qui composent leur cortège. Ici, il n'en était pas de même; indépendamment de l'attachement que l'on devait porter à la monarchie et au monarque, chacun avait un motif spécial de regrets dans la perte de sa position, le changement de ses habitudes, le bouleversement de son avenir. Aussi tous les visages portaient l'empreinte de la douleur. Un sentiment de même nature, mais plus désintéressé, se mêlait à l'étonnement des habitants des lieux que nous traversions, et que le bruit de notre marche appelait à leurs fenêtres dans les costumes où le réveil les avait surpris. Nous atteignons Versailles. Dans cette ville créée, habitée, enrichie par les aïeux du Roi, il ne se trouva personne qui osât venir sur son passage donner une larme à sa triste fortune, au malheur de sa famille.

On arriva à Trianon, dont à peine on avait eu le temps d'ouvrir les portes, tant les projets avaient été incertains : tant il y avait peu de prévoyance et d'ordre dans leur exécution.

On s'était installé dans le château, comme si l'on eût dû y passer la journée. Il ne faut cependant pas donner au mot « installé » une signification trop positive. On doit entendre que le Roi était dans son appartement, madame la duchesse de Berry avec ses enfants dans le sien : que dans ces deux pièces on avait servi des déjeuners, et que, là seulement, on pouvait apaiser sa faim : que l'on avait montré aux ministres, comme leur étant destinées, des chambres sans lits et même sans chaises ; puis la bibliothèque qui devait servir de salle de conseil : que la suite, encore très nombreuse du Roi, s'était répandue dans tout le château, y cherchant en vain des sièges pour se reposer, et que les troupes étaient établies dans le Parc, immédiatement autour du château. Il était à peu près sept heures, lorsque cette installation fut terminée.

En descendant de voiture, madame la duchesse de Berry me dit avec impatience : « Vous nous laissez donc ici? — Moi, madame, je n'y peux rien, et la preuve, c'est que vous y êtes. — Si vous insistiez, vous obtiendriez du Roi qu'il partît sur-le-champ. — Eh! madame, je ne fais autre chose depuis trois jours que de le supplier de partir et de presser sa marche. Si je pouvais trouver le prince de Polignac... — Belle ressource! il a perdu la tête : depuis avant-hier, le Roi l'a à peine vu et n'a communiqué qu'avec vous. Parlez-lui encore... — Madame, je ne sais comment l'aborder. — Vous me donnez de l'humeur, avec vos craintes. Si vous teniez à m'être agréable, vous iriez lui parler avant qu'il fût dans son appartement. »

Sans répondre, je quittai la princesse et passai dans la pièce voisine, où le Roi se trouvait. Madame m'avait suivi, tenant sa fille par la main. M. le duc de Bordeaux était occupé à répéter une leçon de gymnastique, à l'aide d'une balustrade qui entourait une petite statue de Louis XV, placée au milieu du salon.

La foule était grande : le Roi se promenait, parlant de temps en temps à l'un, puis à l'autre, mais sans suite et d'un air préoccupé. Il m'aperçut dans l'attitude d'un homme qui avait quelque chose à lui dire. « Eh bien! qu'est-ce[1]? — Sire,

1. Locution familière du Roi.

je désirerais entretenir Votre Majesté. — Passons dans mon cabinet. » Lorsque nous y fûmes, il me dit : « C'est ma belle-fille qui vous envoie pour me presser de partir. Je l'ai vue vous parler avec cet air animé qu'elle prend lorsqu'elle veut obtenir quelque chose. Mon cher, il m'est plus impossible de prendre cette détermination aujourd'hui qu'hier. Mon fils est resté à Saint-Cloud ; il ne doit en partir qu'à onze heures ; je ne saurais m'en aller sans savoir si cela entre dans ses plans, ou tout au moins sans l'avoir prévenu. — Si Votre Majesté veut m'en donner l'ordre, je vais sur-le-champ informer M. le Dauphin que le Roi est parti. — Ce départ vous tient bien au cœur. — Je le crois indispensable. — Pourtant, il n'aura pas lieu avant que j'aie vu le Dauphin. Allez le dire à ma belle-fille, et qu'on ne m'en parle plus. » Je m'acquittai de mon message. L'impatience de la princesse éclata de nouveau. Cette fois, ce n'était pas contre moi.

Les autorités de Versailles n'avaient pas encore paru. On fit appeler le secrétaire général de la préfecture[1], qui remplaçait le préfet, et le maire[2]. Celui-ci fit dire que sa présence était indispensable pour contenir les dispositions de la populace. L'autre fonctionnaire accourut. Son dévouement au Roi ne m'était pas moins connu que son attachement pour moi. Il m'exprima l'inquiétude que lui inspirait la lenteur de la retraite. Selon des renseignements certains, le pays était parfaitement calme à trente lieues de Versailles. Il importait donc de profiter sans délai de ces dispositions qui pouvaient, devaient même changer d'un moment à l'autre. Mais, hélas ! la volonté royale était un obstacle insurmontable : il le déplora comme moi, et il s'occupa de ce qui me regardait personnellement. Je lui parlai d'un ami que j'avais aux environs de Melun, mais je ne voyais pas la possibilité de me rendre chez lui à travers un pays que je ne connaissais pas, et dont la population, probablement en armes, m'arrêterait au premier pas. Il me conseilla d'accompagner le Roi jusqu'à Rambouillet, où il espérait me procurer un asile, et me quitta en me promettant des feuilles de passeport à l'étranger pour mes collègues et moi.

1. Le comte d'Orcières.
2. Le marquis de la Londe.

Nous étions réunis dans la salle du Conseil où, par l'ordre du Roi, nous délibérions sur la direction qu'il devait prendre et sur ce qu'il faudrait faire, lorsque cette direction serait déterminée. Chacun, comme c'est l'ordinaire, lorsqu'on ne sait à quel parti s'arrêter, faisait des plans à perte de vue. Fatigué de l'inutilité du seul conseil que je crusse devoir donner, et accablé de lassitude, je laissai ces messieurs raisonner à leur aise, et je m'endormis. On m'éveilla pour m'avertir que quelqu'un voulait me parler. Je sors et je trouve un inconnu qui me demande si je suis le ministre de la marine. Sur ma réponse affirmative, il m'exprime le désir de me parler en particulier. Je le conduis à l'appartement qui m'avait été assigné, et je le prie de me faire connaître le motif de sa visite : « Je suis votre compatriote, me dit-il. Mes opinions ne sont pas les vôtres : mais aujourd'hui, les honnêtes gens se doivent secours, sans acception de nuances politiques. J'ai pensé que votre position vous causait de grands embarras, et cependant, c'est le moment que je choisis pour vous demander un service. — Que puis-je faire pour vous? — Tout ce que vous ferez pour vous-même. » Il me prit la main, je sentis qu'il y laissait quelque chose. Je regarde et la trouve pleine de billets de banque. « Vous me les rendrez quand vous pourrez, reprit-il : mais j'ai encore une autre chose à vous demander. Je possède à deux lieues d'ici une fabrique considérable dans une commune dont je suis maire. Mes opinions écartent tout soupçon et toute surveillance de mes démarches et de ma maison. Venez chez moi. Vous en partirez lorsque vous pourrez le faire sans danger. »

Je commençai par le prier de reprendre ses billets : ce que je ne pus obtenir qu'en lui faisant voir ceux que j'avais dans mon portefeuille. Quant à l'offre d'un asile, je l'acceptai. Comme je m'éloignais, il m'appelle et me dit : « Vos collègues sont, ainsi que vous, dans un grand embarras. — Il est extrême. — Je voudrais pouvoir les sauver tous. Le tenter serait tout compromettre ; mais je puis en recevoir encore un avec vous. Prenons le plus compromis. Je pense que c'est le prince de Polignac. Restez ici. Ce soir, à huit heures, je viendrai vous chercher. »

Je courus faire part de cette proposition au prince de Poli-

gnac qui la refusa pour lui, en m'exprimant le désir que sa femme pût en profiter. Je l'emmenai dans la chambre où m'attendait mon généreux compatriote, à qui je fis part du désir de celui qu'il voulait obliger. « L'un n'empêche pas l'autre, me dit-il. Si madame de Polignac est prête à partir, je la prends avec moi : nous ferons à pied le tour du Parc, et ma voiture, que je vais renvoyer d'ici, ira nous attendre à un endroit où personne ne pourra nous inquiéter. Quant à vous, messieurs, attendez-moi. A huit heures, je viendrai vous prendre. » Mon collègue refusa obstinément. Pour moi, j'acceptai, et nous nous séparâmes[1].

Je rentrai seul dans la salle du Conseil, où je trouvai les ministres fort absorbés par un nouveau travail. « Allons, me dit M. de Peyronnet, vite, à l'œuvre. Il vous faut lancer une circulaire à la marine pour la prévenir qu'elle ne doit obtempérer à aucun ordre n'émanant pas directement du Roi ou de l'un de ses ministres. »

J'essayai, mais vainement, je l'avoue, d'écrire cette circulaire; brisé de fatigue, anéanti par le sommeil, je cherchais sans y parvenir à rassembler mes idées. Tout à coup, un bruit extraordinaire s'élève dans la cour; nous voyons arriver M. le Dauphin; au même moment, quelques coups de fusil éclatent assez près du château. Déchirer les circulaires et courir aux nouvelles fut l'affaire d'un instant. Dix minutes après, les troupes étaient rassemblées, les voitures sorties des remises attendaient tout attelées; chacun était prêt à partir. Je me rendis près du Roi qui me demandait. Il me dit que, sachant par le prince de Polignac que j'avais un abri, il m'ordonnait formellement de m'y réfugier. Quel que fût mon désir de ne pas abandonner le Roi, je dus obéir à ses derniers ordres, car c'est en vain que je cherchai mon cheval. Je l'avais attaché à la roue d'une voiture pour me rendre à l'appel du Roi. Quand je revins, je ne le trouvai plus. Quelqu'un plus pressé de fuir que moi s'en était emparé.

Tandis que je me livrais à ces recherches, le Roi, le Dauphin à cheval, toutes les voitures de la suite, les gardes et la cavalerie avaient disparu.

1. Ce compatriote dont le généreux courage se révélait ainsi était M. Barbet de Jouy.

Un quart d'heure avait suffi pour mettre une sorte d'ordre dans ce mouvement. En des circonstances ordinaires, plusieurs heures y eussent été employées.

Trois jours après, pressés par les événements, découragés par tant de malheurs, dégoûtés par tant de désaffection, le Roi et le Dauphin signèrent leur renonciation au trône en faveur de M. le duc de Bordeaux. On prétend que la garde et les troupes qui les avaient rejoints, et qui composaient un effectif de six à sept mille hommes, leur offraient les moyens de prolonger la défense, de gagner même la Loire et la Bretagne, dont la population se préparait à embrasser chaleureusement leur cause; qu'au moins, cette force eût suffi pour exterminer ce ramassis de bandits que, pour s'en débarrasser, bien plus que dans l'intention sérieuse de lui faire attaquer l'armée qui entourait le Roi, Paris avait jetés dans des fiacres et dirigés sur Rambouillet; qu'enfin, elle eût pu protéger la retraite de la famille royale et, en donnant plus de dignité à son embarquement, éviter l'acte pénible pour le cœur du Roi et fâcheux pour la cause royaliste, d'une abdication; acte qui serait la dernière comme la plus condamnable des fautes commises dans cet affreux désastre, si sa nécessité venait à n'être pas démontrée. Séparé du Roi à Trianon, je ne pus juger de l'état moral de ses troupes à Rambouillet, ni des ressources que présentait alors sa position. Ce que je vis au moment où je le quittai ne me dispose guère à croire que la tentative qui me semblait convenable, possible, d'un succès à peu près certain, du 28 au 30 juillet, le fût encore le 2 août, époque où presque tous les royalistes et le Roi lui-même étaient sans courage pour défendre une cause qu'ils considéraient comme perdue; où une lassitude morale chez les uns, un excès de fatigue physique chez les autres, avaient paralysé les volontés, comme les moyens d'exécution. Dans les jugements que l'on porte sur les événements du genre de ceux dont il s'agit, on fait toujours une abstraction trop complète d'une foule de causes qui, dans un ordre absolu d'idées, ne devraient effectivement pas exister, mais qui, dans le fait, se rencontrent et agissent presque toujours. La justice commande de faire une part très large aux circonstances dont se compliquent les

positions politiques, et de se bien persuader surtout que les rois n'échappent pas plus que le reste des hommes aux lois qui régissent l'humanité et imposent des limites si rapprochées aux forces que la nature leur a départies.

Ce fut à Trianon que je cessai d'être acteur et spectateur dans ce drame dont le renversement d'une antique et glorieuse monarchie fut la péripétie.

IX

Causes de la chute de la Royauté, perdue par la coalition de ses défenseurs naturels avec ses ennemis mortels. — Fautes commises par ses derniers défenseurs. Récriminations injustes des modérés contre le ministère Polignac. — Ce sont eux qui ont déchaîné la Révolution qu'ils essaient à présent d'entraver et qui les emportera à leur tour.

De ce terme fatal où nous ont conduits des événements que leur force et leur enchaînement rendaient presque inévitables, il doit nous être permis de tourner nos regards vers ce passé si chargé de pénibles souvenirs, et d'examiner la position que le gouvernement occupait, les mesures qu'il a prises et celles qu'il aurait dû prendre pour l'améliorer.

Assez de voix s'élèvent pour accuser ce ministère, à qui était réservée la mission d'en finir avec la révolution, ou de voir celle-ci en finir avec la monarchie. Qu'il soit permis à un de ses membres de prouver que tout ne fut pas fautes dans sa conduite; qu'il y eut aussi du zèle, du dévouement, des intentions élevées; et que, s'il succomba dans une lutte entamée contre une faction puissante et habilement dirigée, c'est que, sur le champ de bataille même, ceux qui auraient dû se montrer ses alliés, ses auxiliaires, ceux sur qui la royauté avait tant le droit de compter, ont porté dans les rangs ennemis la victoire que leur désertion enlevait à la monarchie.

On a vu tout ce que l'abandon des prérogatives et des

droits du trône avait donné de forces à la faction qui travaillait à le renverser. Le ministère du 8 août arrivait, privé des moyens de comprimer une presse dont, à peu d'exceptions près, tous les efforts étaient dirigés avec succès contre la royauté, contre le Roi, contre les royalistes. Les tribunaux refusaient une justice dans laquelle se trouvait le frein, déjà si faible, qui pouvait arrêter ses écarts, et laissaient le gouvernement exposé à des attaques d'autant plus répétées, d'autant plus animées, qu'en rendant populaires ceux qui les tentaient, elles n'entraînaient pour eux aucun danger.

Cette même presse favorisait le développement des principes mortels renfermés dans une loi électorale offerte par l'imprudence ou la lâcheté à une faction trop peu forte alors pour oser l'exiger telle qu'elle lui avait été proposée. Son effet était devenu plus redoutable par la déconsidération dont, en les abandonnant dans la défense facile de leur conduite, le précédent ministère avait frappé les administrateurs des départements. Des clubs organisés jusque dans les plus petites villes, affiliés entre eux, et que la jurisprudence des tribunaux couvrait d'une apparente légalité, secondaient sur tous les points du royaume l'agression contre le pouvoir. Dans la Chambre des pairs, les défections les plus étranges parce qu'elles étaient désavouées par la position, les antécédents, les intérêts de ceux qui s'en rendaient coupables, avaient enlevé au gouvernement une majorité qui aurait pu balancer la funeste influence qu'exerçait sur la masse inerte de la France la majorité de la Chambre élective. Les liens qui attachaient l'armée au Roi perdaient chaque jour de leur force, par la contagion des doctrines libérales et, s'il faut le dire, par l'obstination de M. le Dauphin à écarter toutes les considérations politiques qu'il aurait dû consulter pour la direction des mesures qu'il adoptait et des choix qu'il faisait.

A tant de causes d'embarras et de contrariétés au dedans, se joignaient, ainsi que je l'ai exposé plus haut, les dispositions hostiles de la plupart des cabinets de l'Europe. Le ministère ne pouvait opposer à cette malveillance jalouse d'une part, à cette opposition acharnée de l'autre, que des moyens insuffisants. Il lui aurait fallu une volonté ferme et bien méditée; mais l'action de cette volonté était circonscrite

dans les limites les plus restreintes. La confiance du Roi lui était acquise, mais toute réelle, tout entière qu'elle fût, elle était mise en doute aux yeux de la France, par suite de la faveur dont jouissaient près de lui les ennemis les plus acharnés de ses ministres. Pouvait-il recourir à l'emploi de la force? — mais les éléments de cette force étaient frappés d'inertie, préparés même à se tourner contre lui : les baïonnettes raisonnaient, et l'on sait dans quel sens. Devait-il admettre de nouvelles temporisations? — elles auraient accru la puissance de la faction ennemie; elles perdaient l'avenir et compromettaient même le présent.

Comme il est assez commode de ne rien faire, de ne prendre aucun parti, et de blâmer ceux qui font, le nombre est grand des gens qui croient ou feignent de croire que le ministère avait tort d'agir. L'inefficacité de la détermination contraire est démontrée par l'expérience du dernier ministère, que l'on n'accusera pas d'un excès d'énergie, par la sienne propre. Chaque jour de délai favorisait les progrès d'un mal devenu presque incurable. Il n'est pas un homme de bonne foi qui ne reconnaisse qu'avec l'impulsion qui lui était donnée, il était impossible que, l'eût-elle voulu, la faction pût rester stationnaire. Son mandat était le renversement du trône, il fallait qu'elle le remplît, ou qu'elle fût anéantie. Celui du ministère était de sauver la monarchie. Pour y parvenir, il n'avait que de bien faibles ressources : elles ont été insuffisantes. L'essai que l'on en a fait a produit l'effet que l'on devait en attendre, s'il était sans succès : il a rendu, non pas plus décisif, mais plus immédiat le coup porté à la royauté, et il a borné à trois jours l'accomplissement d'un événement qui aurait pu traîner pendant quelques semaines. C'est à cela seulement que doit se borner la responsabilité des ministres aux yeux du Roi, à qui on n'avait rien dissimulé des dangers attachés au parti qui lui était proposé ou, pour parler plus juste, dont lui-même avait eu la pensée et exprimé la volonté : aux yeux de ceux des royalistes qui, placés au centre des événements, peuvent en apprécier les causes et les résultats. La révolution était inévitable, si le gouvernement avait reculé devant elle. Elle pouvait être vaincue, malgré l'inégalité des forces, dans le combat qu'ils ont entamé, et la victoire écar-

tait de la France, de l'Europe, que les ministres savaient menacée de la conflagration préparée chez nous, les malheurs d'une nouvelle et générale commotion. Leur devoir ne comportait pas d'hésitation : c'est de lui seul qu'ils ont pris conseil. En un mot, leur tort est, non d'avoir conseillé au Roi de signer les Ordonnances, mais de ne s'être pas assurés des moyens de les faire exécuter; et, ainsi qu'on l'a vu, ce tort immense, irréparable, ne peut être reproché qu'à l'un d'entre eux.

Une autre faute paraît avoir été commise. A l'insuffisance des forces, s'est joint de l'hésitation dans leur emploi. On assure que, par ordre supérieur, plusieurs régiments ne se sont servis que de cartouches sans balles; que la plupart des canons n'ont été chargés qu'à poudre. Ce fait serait même à peu près prouvé, s'il était vrai que l'on ne remarque sur les murs de Paris que la trace de deux boulets et que des cartouches à poudre seule ont été trouvées dans les gibernes des soldats. Un tel ordre, s'il avait été donné, ferait plus d'honneur à l'humanité du chef qu'à sa détermination. Dans des circonstances semblables à celle dont il s'agit, il faut savoir prendre un parti : il faut tirer à fond ou ne pas tirer du tout. Loin de moi la pensée que le duc de Raguse ait trahi. C'est bien assez du tort de n'avoir pas su s'il devait sévir. Mais ce tort, je ne balance pas à le lui attribuer.

Je viens d'exposer les difficultés que présentait notre position, au milieu de circonstances toutes contraires, auxquelles il nous était impossible de nous soustraire. Ces difficultés ont été rendues plus graves encore par la réalisation de toutes les éventualités que notre prévoyance nous avait fait redouter, mais dont il était permis d'espérer que quelques-unes pourraient être conjurées. Ainsi une police inerte et maladroite, à laquelle on s'obstinait à accorder une confiance que devaient repousser l'impéritie et les fautes de son chef, nous a constamment induits en erreur sur la force de la faction, sur les dispositions qu'elle avait faites pour attaquer ou se défendre. Ainsi la fureur de l'esprit de parti a porté une classe riche et influente à déchaîner la populace que renfermaient ses ateliers, et à la réunir à celle envoyée des départements et entretenue à grands frais dans la capitale, sans s'embarrasser de l'usage

qu'elle ferait des armes qui lui étaient imprudemment confiées, sans se laisser arrêter par l'idée de l'immense préjudice qu'un état de trouble allait causer au commerce et à l'industrie, sans examiner les dangers qui menaçaient ses propriétés, son existence même. Ainsi, pendant quelques jours, la population de Paris a appliqué cette dose de crédulité dont, à la vérité, elle est abondamment pourvue, à se persuader qu'elle trouverait dans un accroissement de prospérité la compensation des immenses sacrifices qui lui étaient imposés, et qu'elle croyait faire volontairement. Elle a même naïvement accepté l'épithète d' « héroïque », parce que, s'inquiétant peu de ce qu'il en coûterait pour réparer les rues ou rebâtir des maisons qui ne leur appartenaient pas, des bandes soldées s'étaient retranchées dans ces maisons et derrière ces barricades faites avec les meubles qui leur tombaient sous la main, et avaient triomphé des troupes du Roi. Ainsi (car il faut bien reconnaître les fautes qui peuvent être attribuées au ministère ou à ses membres), par l'inconcevable aveuglement de celui d'entre nous à qui était réservée la principale direction des affaires, et plus spécialement la conception et la réunion des ressources qui devaient êtres employées dans le moment décisif, le quart au plus des forces qu'il avait présentées comme disponibles a pris part à l'action. Ainsi cette force, déjà si insuffisante, a été réduite encore par la défection de plusieurs des corps qui la composaient, et par le prompt et inexplicable découragement des autres : découragement tel que l'on a vu les meilleurs régiments de l'armée fuir, sans tenter de combattre, devant une multitude sans discipline, sans tactique, sans habitude du maniement des armes, qu'à la vérité elle avait à profusion. Ainsi tout ce que la persévérance devait tenter pour prolonger la défense, et lasser l'agression, n'a peut-être pas été épuisé. Ainsi (et cette faute ne saurait être attribuée au ministère qui a tout fait pour l'éviter), les ressources qu'offraient les départements de l'Ouest ont été perdues par le refus constant du Roi de suivre le conseil qui lui était donné de se porter à marches forcées vers la Bretagne, dès que tout espoir de conserver la capitale avait été perdu [1].

1. Des négociations avaient été entamées dès le 30 avec les révoltés. La crainte de compromettre la sûreté du négociateur empêcha le Roi d'accéder à ce conseil.

Que pouvait le ministère contre une telle réunion de circonstances toutes défavorables? contre cette terreur dont on ne peut indiquer la cause ni apprécier les effets, et qui s'était emparée des corps comme des individus, de la nation comme de son chef[1]? On peut répondre avec confiance : Rien au delà de ce qu'il a fait. Il a soutenu jusqu'au dernier moment le caractère de fermeté qu'il avait déployé dès le principe. Sans calculer les conséquences de la redoutable responsabilité qu'attiraient sur lui les mesures qu'il allait prendre, il n'a pas hésité à les ordonner, à en presser, à en surveiller l'exécution. Lorsque le péril s'est présenté, ses membres ont su l'affronter avec courage et donner au Roi, jusqu'au moment où leur présence aurait pu compromettre le peu de sûreté qui lui restait et où ils ont reçu de lui l'ordre de s'éloigner, des preuves du plus loyal et du plus entier dévouement. Si le succès avait couronné nos efforts, on n'eût pas trouvé assez d'éloges pour exalter notre conduite. Et ce qui se passe en Europe prouve suffisamment qu'elle aussi aurait profité de ce que nous tentions pour sauver la France. Nous sommes vaincus, et ceux dont nous défendions la cause en même temps que celle de la Royauté épuisent toutes les formules de blâme pour nous accabler, sans justice, sans égards pour notre position, sans même vouloir nous entendre; comme si ce n'était pas assez de notre liberté compromise, de la perte de nos fortunes, de la mort qui menaçait plusieurs d'entre nous, de la fuite et de l'exil qui sont le partage des moins malheureux!

le seul qui pût relever sa cause, sauver la monarchie, ou lui offrir une mort glorieuse. Tandis que Charles X sacrifiait son trône et son avenir à cette considération, le duc de Mortemart portait aux pieds de Philippe ses hommages.

1. Le Roi avait conservé tout le courage qu'il lui fallait pour envisager les événements et leurs conséquences, mais non celui qui pouvait y porter remède. Il en était à peu près de même de M. le Dauphin, qui trouvait que le meilleur moyen de sortir d'embarras était de se faire tuer. Il avait raison, mais personne n'osait le lui dire; puis, il ne pouvait aller seul affronter les balles, et il aurait eu de la peine à trouver cinquante hommes disposés à partager sa fortune, parmi ces corps qui dans d'autres temps, auraient couru pour lui à une mort certaine...

[Les rares survivants des Journées de juillet qui payèrent de leur personne à Paris, à Saint-Cloud et qui, à Rambouillet, demandaient encore à affirmer leur dévouement, protesteront sans doute contre l'hypothèse que le désespoir de ne pas lutter jusqu'au bout arrache à M. d'Haussez. Le désespoir seul parlait et parlait plus haut que la justice. — *(Note communiquée à l'Éditeur)*].

Où trouvent-ils le droit de censurer nos actes, ces détracteurs si acharnés? Est-ce dans leur concours? Non : ils nous l'avaient constamment refusé, sans autre motif que le besoin de contrarier notre marche, lorsque, utile au gouvernement, il eût été sans péril pour eux; ils nous l'ont refusé bien plus encore lorsqu'il se fût accompagné de dangers provoqués, grossis par la folle exagération des opinions qu'ils professaient autrefois, qu'ils désavouent maintenant. Incapables d'agir, toujours empressés de blâmer, on les a vus successivement passer de la résistance à l'inertie et imprimer à la marche du gouvernement des secousses fatigantes pour l'État et propres à désaffectionner les esprits. Ce sont ces hommes qui, pour couvrir l'abandon d'une cause qui n'est plus la leur depuis qu'elle est malheureuse, et la défection dont ils ont payé les bontés du Roi, viennent joindre leurs reproches aux accusations plus graves dirigées contre nous par une faction qui, au moins, a des prétextes, des motifs même pour nous attaquer; car, enfin, c'était à ses doctrines, à la personne de ses membres que nous en voulions, tandis qu'après la victoire, les premiers n'auraient pas manqué de se présenter pour en recueillir les fruits.

Tout aussi injustes et imprimant à leurs accusations un caractère de récrimination sanguinaire, ceux qui ont donné aux événements, préparés par leurs vœux imprudents ou leur coupable concours, un développement qui les fait trembler à leur tour, et nous reprochent les maux qui pèsent sur la France. Qu'ils répondent, s'ils l'osent, aux questions que nous allons leur faire. S'ils gardent le silence, c'est aux hommes dont ils ont inconsidérément servi les projets, c'est aux révolutionnaires avoués qui se sont emparés du pouvoir auquel eux-mêmes aspiraient, que nous nous adressons. Ceux-ci sont plus francs, parce que leur amour-propre ne leur conseille pas de recourir au mensonge.

Nous dirons aux uns et aux autres : Est-ce nous qui vous avons conseillés et excités dans les attaques que, depuis la Restauration, vous n'avez pas cessé de diriger contre le gouvernement légitime? Est-ce nous qui avons fomenté les divisions, écarté les rapprochements que la prospérité générale tendait à amener entre toutes les classes d'opinions, entre

toutes les positions sociales?... Est-ce nous qui avons créé cette succession de dénominations dont on prétendait flétrir ceux que l'on voulait dévouer à la haine publique?... Est-ce nous qui, à force de nier le bonheur dont la France jouissait, avons persuadé à une partie de ses habitants que ce bonheur n'existait pas?... Est-ce nous qui, méconnaissant le bienfait d'une liberté plus étendue que ne l'avait été, à aucune époque, celle de quelque peuple que ce soit, avons provoqué le règne de la licence?... Est-ce nous qui avons réclamé, jusqu'à ce qu'il ait été accordé, le déchaînement d'une presse qui ne servait qu'en passant les intérêts qui l'employaient et qui devait les attaquer après avoir anéanti le pouvoir contre lequel on l'avait tournée?... Est-ce nous qui avons créé et entretenu ce malaise imaginaire dont on s'est efforcé de troubler le bien-être réel de la nation?... Est-ce nous qui de sophisme en sophisme avons entraîné l'esprit public dans les plus dangereuses erreurs, laissant au peuple le soin de déduire les conséquences des principes subversifs que vous aviez établis?... Est-ce nous qui, par de perfides transitions, avons promené la popularité des opposants de bonne foi aux ennemis de la monarchie, puis aux ennemis déclarés de tout ordre social?... Est-ce nous qui avons poussé les tribunaux vers ce système de résistance bientôt dégénéré en forfaiture, par leur refus d'appliquer aux délits politiques les textes les plus précis des lois?... Est-ce nous dont les efforts irréfléchis ont fait entrer dans la branche la plus influente des trois pouvoirs législatifs des hommes dont les noms rappelaient les plus effrayants souvenirs de la Révolution, et promettaient un avenir plus terrible encore?... Est-ce nous qui, pour obtenir ces choix, avons organisé dans chaque arrondissement les comités chargés de les faire réussir et d'exciter en outre les passions populaires contre le gouvernement et les supériorités sociales?... Est-ce nous qui avons préparé ces conspirations répétées, qui, se détachant d'une conspiration générale, aujourd'hui avouée comme un titre de gloire, en démontraient l'existence et auraient dû provoquer plutôt une rigueur que la faiblesse de nos prédécesseurs nous avait légué le soin pénible d'exercer, mais à une époque où son emploi, devenu plus difficile, ne permettait pas d'espérer un succès aussi certain?... Est-ce

nous qui avons allumé ces incendies, moyen exécrable auquel la faction libérale ne manquait pas d'avoir recours toutes les fois qu'elle avait à préluder à une tentative contre l'État?...

Est-ce nous qui avons préparé l'armée à une défection qui devait tourner contre nous; qui l'avons disposée à secouer le joug d'une indispensable discipline?... Est-ce nous qui, mettant la dernière main à une œuvre de quinze années, avons réuni en associations et entretenu à grands frais, pendant plusieurs mois, à Paris, la portion la plus dangereuse de la population des provinces et de la capitale, pour la lancer contre un trône déjà ébranlé par de continuelles attaques?... Est-ce nous qui avons jeté hors des ateliers où une longue paix, fruit de la prudence du gouvernement, leur avait fait trouver du travail et des moyens d'existence, les milliers d'ouvriers qu'ils renfermaient, pour les précipiter contre les troupes du Roi?... Est-ce nous qui avons exigé des possesseurs de ces ateliers les sacrifices qui les ont empêchés de les ouvrir de nouveau et qui bientôt ont causé leur ruine complète?... Est-ce nous qui avons payé les armes et les munitions dont on a fait un usage si funeste; qui avons arrêté ces plans, combiné cette tactique destinés à régulariser le mouvement révolutionnaire?... Est-ce nous qui avons détruit la confiance publique, fait cesser les transactions commerciales et produit la crise terrible qui a anéanti le crédit?... Est-ce nous qui, après le triomphe de la cause populaire, en avons exagéré les résultats au point de compromettre la tranquillité générale et jusqu'à la sûreté personnelle de ceux qui avaient imprimé le mouvement?...

Est-ce nous qui avons violemment porté l'esprit révolutionnaire au delà du Rhin et des Pyrénées, en salariant les aventuriers que l'on destinait à cette criminelle mission?... Est-ce nous qui avons déchiré la Charte et renversé les institutions au nom desquelles on avait soulevé la capitale?... Est-ce nous qui, sans consulter la France, l'avons humiliée en lui imposant un gouvernement créé par une vingtaine de brouillons et d'ambitieux, et au profit de quelques journalistes?... Est-ce nous qui avons accaparé les emplois lucratifs?... Est-ce nous qui avons porté aux fonctions publiques les hommes qui en sont reconnus les plus indignes?... Est-ce nous qui avons établi un système de terreur, de spoliation, de restrictions

de tous les genres de libertés?... Est-ce nous qui remplissions des feuilles salariées d'attaques contre toute subordination légale, contre toute supériorité sociale?... Est-ce nous qui provoquions dans ces mêmes feuilles, et avec des expressions empruntées aux journaux les plus atroces de la première révolution, les émeutes au moyen desquelles on espérait arracher à la Chambre des pairs notre propre condamnation, ou se faire livrer les têtes de ceux d'entre nous qui étaient sous les verrous de Vincennes?... Est-ce nous enfin qui devons être responsables de la ridicule déception de ces gens qui avaient la candeur de penser que la révolution qu'ils propageaient s'arrêterait aux points divers que, dans son esprit, chacun d'eux assignait à ses progrès, et des terribles conséquences que cette révolution aura pour ses auteurs, comme pour la monarchie, comme pour la France, comme pour l'Europe entière?

Cette responsabilité, nous la repoussons. Elle appartient à ceux qui n'ont pas craint de l'assumer, à ceux sur qui la postérité, peut-être même la génération présente, rapidement ramenées par la force des événements à un jugement impartial, la feront retomber comme la terrible, mais bien juste peine de leurs folles ou criminelles intentions. Elle appartient encore à ces défectionnaires, à ces hommes de peu de sens qui, ne voyant pas que toute la politique du peuple, c'est le désordre, que sa charte, à lui, c'est le pillage, ont porté à son terrible tribunal la cause de la Royauté contre une faction dont ils s'étaient rendus les auxiliaires. Elle ne peut nous atteindre, nous qui, arrivés aux affaires dans un moment où le mal, parvenu à son dernier terme, ne laissait pas même le choix du remède, n'avons dû, n'avons pu voir que la monarchie et ses périls, que ses ennemis et leurs coupables projets, que notre devoir de Français et de sujets fidèles, qui nous commandait de défendre le Roi et nos institutions, et de repousser ceux qui en voulaient au trône et à notre pacte social.

Nous n'avons pas attaqué; nous avons défendu une position confiée à notre dévouement. Victorieux, tout en rejetant sur ceux qui les avaient provoqués les résultats funestes de l'agression, nous aurions eu à rendre compte des conséquences

de notre triomphe. Vaincus, les maux volontairement causés par nos antagonistes, ceux qu'ils n'ont pas su prévoir ou prévenir, les sacrifices au prix desquels il leur a plu d'acheter la victoire, tout retombe sur eux. Malheur à eux, malheur à eux seuls, des maux de la France, qu'ils sont venus troubler au milieu d'un état inouï de prospérité : les uns pour faire prévaloir de vaines et emphatiques théories, les autres pour satisfaire leur ambition, leur cupidité, leur jalousie contre les classes supérieures; tous sans égard pour l'intérêt public qui servait de prétexte à leur coupable conduite!

Ce n'est donc pas le ministère du 8 août qui a préparé la chute de la Monarchie. Lorsqu'il a été formé, le mal était tel que la plupart de ses membres désespéraient de pouvoir l'arrêter. Ils en ont fait l'observation; ils ont exposé leurs craintes, leurs hésitations; ils ont été jusqu'à repousser avec respect la confiance qui se portait vers eux. Rien n'a été écouté. Le Roi avait parlé; ils ont dû obéir. Une volonté auguste s'est souvent prononcée contre l'opinion de la majorité d'entre eux; ils n'ont osé prendre un parti sans inconvénients dans des circonstances ordinaires, mais qui, dans l'état de crise où se trouvait la France, eût imposé au Roi la nécessité de chercher leurs remplaçants dans les rangs de ses ennemis. Ils lui ont souvent fait le sacrifice de leur conviction, lors même qu'ils prévoyaient que ce sacrifice en entraînerait d'autres plus étendus et bien plus pénibles.

Mais voilà qu'accusés par l'opinion à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, nous avons à répondre de l'abdication de Rambouillet, de cette résolution qu'une confiance indignement trahie par celui qui en était l'objet avait mis le Roi dans l'impossibilité de refuser à la violence qui la réclamait. Un mot suffira : l'acte dont il s'agit a été signé le 2 août; c'est le 29 juillet que nous avions été congédiés et remplacés par le duc de Mortemart et par les collègues que la volonté populaire lui avait associés. Le ministère du 8 août n'existait donc plus. La plupart de ses membres n'étaient plus auprès de Charles X; ils cherchaient dans la fuite des moyens de salut que, trop préoccupée sans doute de ce qui la concernait, la Royauté n'avait pas songé à stipuler pour ceux qui l'avaient servie avec tant de courage. Dans ce traité qu'elle

croyait avoir fait avec la révolte, sans doute, des fautes ont été commises; mais sont-elles exclusivement le résultat de l'inhabileté des ministres? Dans les causes qui ont entraîné la chute du trône, ne doit-on pas faire une part bien ample à un état de choses désespéré, funeste héritage du ministère qui les avait précédés?... Et enfin, leur dévouement, les malheurs qu'il appelle sur leurs têtes, ne doivent-ils rien compenser?

C'est aux hommes impartiaux de notre époque qu'il appartient de répondre ; c'est à la postérité, qu'une nouvelle terrible révolution, et en dévorant la génération présente, va rapidement rapprocher de nous.

BARON D'HAUSSEZ.

LES GONCOURT

CRITIQUES D'ART

Si varié est l'œuvre des Goncourt — appelons-les familièrement comme les appellera la postérité, — si vaste en chacune de ses parties, qu'il est bien permis de l'étudier sous l'un seulement de ses aspects. On sait quels inventifs et puissants créateurs d'humanité ils furent dans le roman, avec quelle perspicacité ils scrutèrent la vie intime des âmes et leur manifestation extérieure, les mœurs; quelle langue nerveuse, expressive, au coloris riche et délicatement nuancé, ils trouvèrent pour traduire leurs visions les plus subtiles. Historiens, ils parvinrent, tant ils vécurent imaginairement la vie de ce XVIIIe siècle qui les charma, à reconstituer l'atmosphère vraie de cette époque, à faire surgir des silhouettes qui le caractérisent : grandes dames, actrices, maîtresses de rois, peintres, politiques. Enfin ils se sont prouvés auteurs dramatiques originaux, initiateurs, épris de vérité.

C'est leur critique d'art que nous voulons examiner ici, à l'occasion de leur nouveau livre : *l'Italie d'hier*.

Ce livre est un recueil de notes prises au jour le jour par les deux frères, sur le vif de l'impression, une suite de jolis croquis très artistes. Tous deux rendaient par des mots les sensations reçues des villes, des gens, de la lumière, des œuvres d'art, notaient en quelques phrases rapides le caractère des êtres, l'aspect des sites, l'allégresse de l'atmosphère

radieuse. Le plus jeune, pour confirmer le récit, l'illustrait d'aquarelles et de dessins. Dessins et aquarelles faits de verve, hâtivement, révèlent une vision délicate et juste. Lorsqu'on lit une description, rédigée par les deux, on la voit vivre exactement dans le croquis de Jules de Goncourt. Jamais leur unité d'âme n'apparut mieux que dans ce volume.

Ils se promènent par les villes, regardent les gens, la foule pimpante en la joie de ses accoutrements clairs : ils nous font voir le fourmillement des costumes aux tons vifs entre les murs des vieilles cités, le charme ambré des filles brunes, au teint chaud comme celui des femmes de Giorgione. Tout ce monde bariolé, pittoresque, s'agite dans la lumière. Des loques éclatantes pendent aux fenêtres, au-dessus des canaux où bruissent les glissements de barques. Les Goncourt nous disent la familiale gaîté du carnaval en certaines petites cités et sa démence joyeuse en des villes de fête. Ils content, avec une éloquence sobre, le tragique des événements locaux : la mort du comte Rossi par exemple. Ils parlent de ces chétifs princes italiens qui menaient une vie patriarcale, avaient un train bourgeois, connaissaient presque leurs sujets par leur nom et visitaient leur principauté comme un petit rentier son domaine. Ils disent leur cour sans faste et l'étiquette sans morgue. C'est l'Italie, colorée, amusante, telle qu'elle devait apparaître quand, sage et heureuse, elle bornait ses ambitions à être la magique alcôve des amoureux de toute l'Europe. Quarante ans se sont écoulés et l'uniformité administrative, le casernement universel ont atténué ce pittoresque clinquant, bouleversé ces mœurs « bon enfant ». Aussi le journal de route des Goncourt est-il un document très précieux sur cette Italie de jadis.

Ils nous promènent dans les Musées : ils nous arrêtent devant les peintres les plus importants dont l'œuvre jalonne les successives évolutions de l'Art italien ; ils caractérisent justement le talent, la vision, l'apport de chacun d'eux. Ils étudient particulièrement les Primitifs, bien négligés alors. Ils font çà et là des remarques précieuses qui seront, dans la suite, des points de repère pour la critique. Ainsi ils observent que l'âge des vieux tableaux italiens peut être fixé par le degré d'écartement des yeux. « De Cimabue à la Renaissance, écrivent-ils, les yeux vont, de maître en maître, en

s'éloignant du nez, perdent le caractéristique du rapprochement byzantin, regagnent les tempes et finissent par revenir chez le Corrège et chez André del Sarto, à la place où les mettaient l'Art et la Beauté antiques. » C'est ce mode d'expertise qu'adopte le sénateur Morelli pour la fixation de la date des peintures italiennes anonymes, après la publication de cette note dans *Idées et Sensations*.

Aucune admiration héritée, pas d'enthousiasme appris. Ils voient des œuvres et, insoucieux de l'opinion que généralement on a d'elles, ils disent leur émotion, en toute indépendance, comme s'il s'agissait d'un art inexploré, soudain offert à leur curiosité ardente.

Ils ne sont pas de ces critiques qui demeurent froids devant un tableau ou une statue, n'éprouvent aucune joie et ne considèrent toute œuvre que comme un prétexte à dissertations pédantes, à systèmes arbitraires, à verbiages philosophiques spécieux et vains. Ils dédaignent ces banalités nébuleuses à la portée des rhétoriciens en voyage qui, insensibles à l'art, remplacent par d'inutiles gloses les émotions absentes. Ils ne s'enlisent pas dans le pathos si facile de la métaphysique du Beau, mais ils expriment toute la signification d'une toile ou d'un marbre, mettent en relief son caractère, ses qualités plastiques. Ils en évoquent la forme, la couleur ; par la souplesse et le faste de leur langue, ils en donnent la sensation même.

Toujours ils perçoivent l'essentiel d'une œuvre, notent des particularités importantes pour l'histoire de l'art ou la reconstitution d'une intelligence d'artiste. Entre dix morceaux sur lesquels s'évertue éternellement l'admiration des dissertateurs, ils flairent des beautés que, sans avertissement, les esthètes ne découvriraient jamais, car l'art ne leur *parle* pas, car ils ne voient le monde, la vie et le Beau qu'à travers des idées reçues et ils pensent seulement classifier : jeu sans charme et sans bienfait. Les Goncourt, tout en recherchant l'idéalité d'un art, ont été des artistes émus, éloquents conteurs de leurs émotions.

Ce sens aigu du Beau, ce sens découvreur et hardi, leur fit aimer spontanément, dès qu'ils le virent, l'Art japonais, alors inconnu et méconnu, et l'Art du XVIIIe siècle en pleine défaveur.

L'Art japonais! Comme aussitôt ils en sentirent le charme étrange, la féconde imagination, si différente de la nôtre par le caractère des œuvres qu'elle inspire! Ils aimèrent l'observation minutieuse et la patience des sculpteurs japonais, la fraîche vision des graveurs de ce pays qui notent les mouvements les plus rapides, les plus fugaces agilités de bêtes, les plus délicats passages de couleurs, des tons qui, à peine apparus, s'évanouissent. Leur œil se réjouit de ces colorations violentes, franches et en même temps d'une harmonie si sûre; ils comprirent ce dessin exactement représentatif des réalités et d'une synthèse si large qui rend, en sa simplicité expressive, le moment d'un geste, l'essentiel d'une attitude ou d'un paysage, et qui réalise, non des poses immuables fixées par des formules, mais la gesticulation infiniment variée de l'homme et des animaux.

Ils furent séduits aussi par le sens merveilleux de la décoration qui apparaît dans toutes les œuvres de cet art. Les traînes des robes décrivent d'harmonieuses volutes aux pieds des femmes, qui se dressent en tiges légères et souples; les vagues, en furie contre les rocs, les assaillent en jolies arabesques; les contours si sommaires par lesquels sont exprimés les hommes, les animaux, les lignes de terrain, les nappes d'eau, ne sont pas seulement d'admirables résumés, ils constituent une intéressante ornementation.

Au premier aspect d'une œuvre, avant même de comprendre le motif, on est charmé par la claire harmonie de la composition, le sens de la couleur. Qu'il s'agisse d'une soie peinte, d'une estampe ou d'un vase, on est enchanté par cette décoration claire et riche.

Les Goncourt furent aussi captivés par « l'amusant » de la vision des Japonais, par l'étrangeté de leur imagination tantôt naïve, tantôt si farouche dans le fantastique, et créatrice d'un monstrueux affolant, *cauchemaresque*.

S'ils peuvent regretter que l'Art japonais n'ait pas été un grand art d'expression morale, de vie intellectuelle, ils en aiment toutes les merveilleuses joliesses extérieures. Et ils admirent le patient effort de ces artistes qui consacraient une existence à l'achèvement d'un bibelot, l'ingéniosité de leur travail et enfin le goût de ce peuple, si naturellement

épris d'art que les plus banals objets, d'un usage commun, sont gravés, sculptés, enrichis de belles matières. Aussi, pour la joie de leurs yeux, pour l'embellissement de leur vie, se mettent-ils à rechercher les pièces d'une beauté si imprévue qui commencent à pénétrer en France. Ils sentent là des formes nouvelles de la beauté. Les premiers, parmi les écrivains, ils en disent les splendeurs. On raille leur goût. Au cours d'une étude sur leur premier roman, *En 18...*, Edmond Texier, offusqué dans son esthétique personnelle par la description très montée de ton d'une cheminée à bibelots japonais, demande, en manière de jeu, leur internement à Charenton. Mais les sourires ne glacent pas leur ferveur. Ils pressentent que cet art conquerra les gens de goût par sa sincérité, ses procédés simplistes et sa richesse, et qu'il modifiera la vision des artistes de l'avenir.

Dans *la Maison d'un Artiste*, M. Edmond de Goncourt nous donne des chapitres où il nous dit les émotions qu'il a reçues de l'Art japonais, où il résume surtout les caractères et les tendances de cet art. Il l'étudie en ses manifestations principales, en ses modes d'expression les plus complexes. Car, si M. de Goncourt est un évocateur d'œuvres d'art, par des phrases qui ont comme une grâce d'arabesque et peignent les choses en touches fastueuses, il est aussi un descripteur précis et renseigné de tous les procédés. Il sait les ressources de chacun. Parle-t-il de la gravure sur bois en couleur? Il révèle que le cœur de cerisier, seul capable de donner le gras, l'onctueux du trait, était exclusivement employé par les graveurs japonais; il nous conte les audaces de leur taille, les précautions de l'« encrage », les qualités du papier, le tirage soigné. Aucun de ces détails n'est oiseux. C'est par eux que s'explique la perfection de cet art et, pour le bien comprendre, nous devons connaître toutes ces particularités matérielles, comme la vision des artistes et leurs procédés de dessin. S'agit-il de *kakémonos*, ces soies brodées ou peintes qui sont des tableaux harmonieux et suggestifs, ou bien de *foukousas*, vêtements que ce peuple donnait à ses cadeaux, M. de Goncourt en dit les modes de décoration. Très admiratif pour ces longues patiences d'artistes, il se plaît à décrire toutes les phases de la fabrication d'une de ces

œuvres. Puis, il exprime la féerie de ces décors radieux, les motifs les plus aimés par l'imagination des Japonais; c'est alors qu'il apparaît magnifique écrivain d'art. Sa critique est comme une création nouvelle, par les mots, des œuvres dont il parle.

Il montre les vols d'oiseaux sur des ciels de neige, l'allégresse des printemps en fleur, l'éveil de la nature au sourire de l'aurore, la gracilité des rameaux en dentelle sur la pourpre d'un couchant, le bleu profond des mers, l'immensité des horizons, la noblesse des sommets érigés en des atmosphères diverses, les grouillements de foules sur les ponts, dans les rues ou dans un théâtre, les hautes et fines femmes fièrement dressées dans l'enveloppement des robes, ou accroupies parmi les ondes de leurs jupes, jolis animaux de grâce, se livrant avec légèreté à leurs gentils apprêts de poupées, et les faces grimaçantes d'acteurs et les fantastiques personnages de cauchemar. Il décrit les poissons filant dans les tourbillons, l'échevèlement des plumages d'oiseaux, les fraîcheurs éclatantes de la plus somptueuse des flores, la magie des phénomènes célestes et des saisons, telle que l'ont rendue les artistes de ce pays où le printemps est comme un rêve de bonheur, où les crépuscules et les aubes, dans la pureté de ce ciel aqueux, ont une splendeur d'apothéose. Décrit-il un aspect de ville, un intérieur de théâtre, une agglomération de plèbe, sa phrase exprime des mobilités, des enchevêtrements, des clameurs. On a la sensation du piétinement et du brouhaha, de la houle ondulant à l'infini. Veut-il traduire le charme paisible des eaux en ce pays où l'heureuse vie se passait en nonchalances sur les rives des fleuves, le style a des langueurs, des transparences. S'il faut exprimer les contorsions d'un acteur, les épileptiques grimaces d'un personnage de rêve ou l'extase de deux êtres au paroxysme de la joie amoureuse, des mots nous font voir des mâchoires qui s'ouvrent, s'avancent goulûment ou se referment en convulsions nerveuses, des yeux cruels ou ardents entre les paupières plissées, ou bien venimeux et farouches. Dans l'anéantissement voluptueux de l'amour, les corps font des culbutes, ont des souplesses, des étirements d'une rare intensité de vie, les doigts des pieds et des mains et le frémissement de toute la chair participent à cette frénésie.

— C'est surtout dans son livre si complet sur *Hokusaï* que, à propos des albums érotiques de ce Maître, M. de Goncourt montre ces gymnastiques fougueuses de l'amour.

Dans *la Maison d'un Artiste*, après avoir parlé des estampes et des soies brodées, M. de Goncourt nous renseigne sur le précieux travail des ciseleurs de *netskés*, d'ivoires, de boîtes à médecine, d'étuis, de peignes, etc., l'ingéniosité des artistes du bronze et des céramistes. Et, toujours habile à dégager les caractères dominants d'un art, il insiste sur les formes neuves qu'ont réalisées tous ces artistes si différents par leurs modes d'expression. Pas ou presque pas d'arbitraires constructions géométriques, mais des formes empruntées à la nature, imprévues et variées comme la nature même, légères, harmonieuses de lignes. Un vase représente un fruit, un feuillage, une tige, un animal. Aussi bien que la forme architecturale, toutes les décorations dont s'ornent les laques, les faïences, les surfaces d'ivoire, sont des interprétations de la nature. La réalité, observée dans ses agencements imprévus et parfois paradoxaux, est la base de cet art. La fantaisie la plus amusante vient parfois s'y mêler, sans jamais déformer le réel. Cette adjonction de la fantaisie à la réalité est l'un des charmes de l'Art japonais. Comme l'observation même, ici, est comique! Quoi de plus spirituel que ces scènes de la vie populaire, ces jeux et ces peurs d'enfants, ces surprises de femmes et ces fuites sous la bourrasque et la pluie? Les animaux joignent leurs plaisantes silhouettes à ces drôleries d'humanité et, par surcroît, les visages fantomatiques surgissent qui jettent l'épouvante de leur monstruosité.

Il fallait de la clairvoyance et une rare sûreté de goût pour s'attacher à cet art en un temps où personne ne le prisait. Les Goncourt comprirent sa beauté originale et pressentirent l'influence qu'il exercerait sur l'évolution de l'art contemporain Quand on réfléchit à ceci : que le mérite d'un critique dans l'histoire de l'art ne dépend pas seulement de ses pages éloquentes, mais de l'importance des œuvres ou des mouvements à la glorification desquels il s'est employé, on éprouve de l'admiration pour le sens critique des Goncourt qui, les premiers, exaltèrent l'Art japonais, si précieux, dans la suite, à nos peintres, à nos graveurs, à nos céra-

mistes. Il a modifié notre entente de la décoration, incité nos coloristes à l'audace des tons francs, enseigné à nos dessinateurs des formes nouvelles, enrichi le formulaire de la gesticulation, donné à la vision de tous plus d'acuité et de liberté.

MM. Edmond et Jules de Goncourt eurent le mérite d'une sympathie ardente pour un art aussi discrédité que celui du Japon était peu connu, pour l'art du XVIIIe siècle.

Les bouleversements de la Révolution et les brutales chevauchées de l'Empire avaient comme séparé la France nouvelle de son passé. Les mœurs créées par le nouvel état social qui s'organisait à la suite de ce désarroi violent étaient si différentes de celles de jadis, l'atmosphère et la pensée de la nouvelle société si dissemblables de l'ancienne qu'on se désintéressait de l'art engendré par elle. On demandait à l'antiquité ses formules. La peinture religieuse et historique, alors seule en faveur, s'alimentait de souvenirs et se contentait de répétitions. Delacroix seul faisait œuvre de grand artiste original. Les peintres n'avaient pas une vision assez indépendante et audacieuse pour se risquer à traduire le caractère de leur époque ; ils ne pouvaient guère s'intéresser dès lors à l'art gracieux du XVIIIe siècle, si fidèle et si joli reflet de la sienne. Nos Musées laissaient acquérir par l'étranger les chefs-d'œuvre des maîtres, les beaux dessins moisissaient dans les sous-sols, se cassaient dans les cartons.

Les Goncourt, qui se plaisaient à vivre parmi les souvenirs de cette société morte, qui l'aimaient pour sa grâce d'agonie et qui, par tant de lectures et de documents, étaient parvenus à en reconstituer atmosphère, sentirent combien son art en était la sincère l'expression. Ils y trouvèrent un esprit nouveau, la très originale manifestation du Beau d'une époque, une vision et des procédés très différents de la vision et des procédés antérieurs. Ils l'aimèrent pour sa grâce spirituelle et sa modernité, pour le charme de sa joliesse en parfaite harmonie avec l'élégante griserie de cette société mourante. Alors ils ouvrirent les cartons, scrutèrent la nuit des caves où se piquaient les belles pages, réunirent les dessins les plus caractéristiques du XVIIIe siècle.

Puis ils nous expliquèrent cet art, de même qu'ils nous fai-

saient revivre la vie de ces temps déjà si lointains. Un monde blasé et sans foi que seule la galanterie distrait : non l'amour avec ses mouvements passionnés, ses exaltations, ses violences, mais le fleuretage pervers avec ses désinvoltes coquetteries et ses nonchalances mièvres. La galanterie inspire l'art, met l'art à son service : si la profondeur de Watteau, le réalisme de Chardin et la noblesse de Prud'hon ont une signification plus haute, tous les petits maîtres de ce temps sont les dévots poètes de son charme. L'influence de cette galanterie élégante est d'ailleurs profitable. Il faut que les moindres objets maniés par les doigts délicats des grandes dames raffinées, distrayant leurs paresses, offrent un ragoût d'art. Les cartels d'invitation à un bal, les pages des livres, les billets de naissance et de mariage, les notes des fournisseurs même se parent de vignettes et de lettres ornées. Les plus grands artistes les signent. Les bonbonnières, les coffrets, les éventails, les panneaux des meubles, les trumeaux représentent des scènes en accord avec les souriantes grâces du temps.

Aussi, avec quelle éloquence passionnée, dans leur *Art au* XVIIIe *siècle*, les Goncourt caractérisent le talent gracieux et parfois profond des peintres de cette époque! De chacun, initiateur ou joli petit maître, ils définissent le tempérament, ils nous révèlent les procédés et la vision. Ils apportent des documents inédits qui éclairent leur existence et contribuent à expliquer leur nature. Au moment où ils écrivirent cette histoire de l'Art et de la Vie au XVIIIe siècle, aucune enquête n'avait été faite antérieurement. Ils durent chercher des témoignages dans les menus papiers, les feuilles volantes, les estampes, dans tout l'au jour le jour embrouillé d'une époque, extraire de cet amas l'essentiel et reconstituer cette atmosphère inconnue avec leur lucidité d'examen et d'induction. Leurs études sur les peintres et les graveurs ne sont pas seulement de la critique d'artistes, c'est de la critique d'historiens. La précision documentaire et l'humanité de ces études sont un de leurs attraits et une de leurs particularités.

Après qu'ils ont exactement situé les peintres dans leur siècle, après qu'ils ont élucidé leurs dominantes morales et physiques, ils commencent l'examen de leur talent, la mise en lumière de leur vision, montrent leur manière de comprendre

la nature et de la rendre. Ils nous disent les féeriques mystères des paysages de Watteau, les harmonies profondes de ses lointains, la pensée grave de son art. C'est Boucher ensuite qu'ils nous expliquent, ce peintre à la spirituelle élégance, qui dispose au premier plan de ces paysages, en un pittoresque fouillis, maints accessoires divertissants, qui attife la nature de joliesses factices, mais qui est un si merveilleux dessinateur du nu féminin ; Boucher, le seul dont les dessins ne soient pas des esquisses, mais des œuvres finies, d'une signification et d'un charme complets. C'est Chardin qui peint avec une émotion si sincère et un si prestigieux faste de palette des réalités banales auxquelles son *faire* donne de la grandeur, la calme et proprette intimité bourgeoise, des portraits bien vivants de bonnes gens du peuple. C'est Latour, l'évocateur des grands airs et de la noblesse de ce temps, Latour, « le peintre de la physionomie française », qui nous a laissé les prototypes les plus explicites de cette société disparue : princes, grandes dames, philosophes. Puis, c'est Fragonard, l'esquisseur de génie, le maître de la sanguine, peintre des rêves voluptueux, des jolis abandons et du mystère affolant de la femme. Prud'hon, portraitiste de haute idéalité, d'expressive grandeur, puissant dessinateur par les lumières. Greuze, le poète de la grâce qui s'éveille, du printemps de la femme, des yeux naïfs et des sourires ingénus, des fronts de lumière. Ce sont enfin Debucourt, les Saint-Aubin, Cochin, Eisen, Moreau, Gravelot, etc., tous les exquis illustrateurs de ce siècle d'amour et de fête.

Avec des phrases qui sont comme de riches accentuations de pastels, des touches franches, des agilités de pointe, qui donnent des sensations de formes, de lumières, de couleur, les Goncourt décrivent les chefs-d'œuvre les plus séduisants de cet art. La magie des mots donne à notre vision interne l'émoi de l'œuvre même. Les scènes se reconstituent avec leur grâce et leur mouvement, de chatoyantes harmonies se combinent, des tons radieux chantent en des gammes apaisées. Voici des caresses de lumière sur le velours des fruits de Chardin, des rayons qui illuminent la transparence légère de l'eau dans des carafes, des reflets éclatants d'étoffes sur la panse des gobelets ; voici les souples personnages de la Comédie italienne qui glissent leur ondoyance gracieuse en

des paysages de volupté : voici de spirituels et câlins profils de femmes, la nonchalance de leurs allures dans le mystère lumineux des bois, sur les pelouses baignées de soleil, près des eaux calmes où dorment des clartés.

La clarté ! c'est une des qualités que les Goncourt aimèrent le plus dans la peinture du XVIII[e] siècle. Les scènes galantes, les pimpants bouquets de femmes s'enveloppent d'une atmosphère harmonieuse, limpide, les ciels ont une transparence légère. Dans les intérieurs de Chardin, dans les sous-bois de Watteau, l'air et la lumière pénètrent.

Ce souci de la clarté qu'ont eu les Goncourt leur fit aimer, parmi les peintres du siècle présent, un maître et un novateur strictement nié aux temps où, les premiers et les seuls, ils proclamèrent son haut talent, la splendeur de ses merveilleuses réalisations : Jongkind. Mais pour lui leur éloquence fut vaine. Il est mort méconnu, voilà bientôt quatre ans. Son insuffisante renommée date de cette époque. Or, Jongkind n'est pas seulement grand par son œuvre, il l'est par son influence. C'est vraiment l'initiateur de l'impressionnisme. Sans doute, les peintres classés sous cette appellation s'éduquèrent aux intéressantes recherches de lumière et aux réalisations sincères des maîtres de 1830 ; ils étudièrent dans l'œuvre de Corot l'art des douces valeurs qui donnent les harmonies paisibles et la délicatesse des lointains. Ils subirent aussi l'influence des Japonais, auxquels ils sont redevables de formes neuves et d'une hardiesse plus franche dans la couleur. Mais Jongkind fut le premier (mettons à part certains paysages de Claude Lorrain) qui peignit la nature en des atmosphères de réalité, qui donna la sensation du plein air, à une époque où nos paysagistes français, pourtant épris de lumière, restaient timides dans leurs éclairages et ne les variaient guère. Jongkind traduisit, par un faire très neuf, très osé, les phénomènes du ciel les plus complexes, les plus inobservés. Il était le peintre de la saison, de l'heure, du moment. Il fut le poète des grands horizons limpides, des eaux mobiles sur les clapotis et les sillages desquelles dansent les magnificences solaires ou glissent les discrètes clartés de lune. Il rendit les féeriques aspects du soleil surgissant entre les nues,

trouant les brumes, irradiant soudain un coin de plaine, livide et farouche dans la tourmente d'un ciel d'orage. Il donna des choses un dessin non point théorique, mais modifié par la lumière, tel que notre œil le perçoit dans les conditions ordinaires de la vie. Seul, l'Anglais Turner et un peu aussi Bonington eurent cette sincérité et cette audace.

Les Goncourt louèrent cette observation originale, cette vision aiguë, ce rendu sincère et vigoureux. C'était un art neuf. Ils comprirent qu'il commençait une évolution dans le paysage. Leur intelligence, leur amour d'un beau moderne, qui sont la caractéristique et le lien de toute leur critique, ne les trompaient pas. Cézanne, Monet, Pissarro, Renoir, Sisley vinrent, qui exprimèrent les effets les plus changeants de la nature, perçurent des phénomènes de lumière et d'ombre que jamais l'art ancien n'avait notés. Aussi M. Edmond de Goncourt, malgré des empâtements et des rugosités de matière qui choquent son goût pour les riches coulées huileuses des tableaux d'autrefois, ne fut-il point surpris dans ses vieilles admirations par cette peinture si nouvelle. Récemment encore, dans une très belle page publiée au *Figaro*, il disait ses sympathies pour les maîtres impressionnistes. Contrairement à tant d'écrivains qui, à un certain moment de leur vie, ne veulent plus s'intéresser à des manifestations nouvelles d'art, M. de Goncourt s'enquiert des talents originaux qui grandissent, est sensible à la beauté des œuvres récentes. Il reste un moderniste. Cet article du *Figaro*, préface pour l'un des éloquents volumes d'art que publie annuellement Gustave Geffroy, disait les émotions de M. de Goncourt devant les toiles d'Eugène Carrière, ce peintre de la vie intellectuelle, cet évocateur de la tendresse maternelle grave et simple. Enfin, M. de Goncourt recherche les eaux-fortes de Whistler, goûte l'observation pénétrante et le caractère des tableaux de Raffaelli. C'est à Jeanniot, coloriste délicat, chercheur d'harmonies rares, dessinateur expressif et moderne, qu'il confie l'illustration de ses livres.

Le Modernisme! Une vision qui perçoive le beau d'un temps, la caractéristique des mœurs, un art qui ne soit pas de la mémoire et le résultat d'un enseignement, mais qui

invente de nouvelles formes, exprime des idées d'à présent ! C'est cela qu'ils ont cherché dans leur œuvre personnelle, qu'ils ont aimé dans l'œuvre d'autrui et c'est évidemment la raison de leur admiration pour Gavarni.

Gavarni était un philosophe. Il avait le sens de la vie, en sentait toutes les bouffonneries, les mélancoliques gaîtés et les tragédies simples. Il devinait les conséquences des mœurs et de l'état social pour des êtres de catégories diverses, les nécessités burlesques résultant des professions et des vices ; il possédait à fond le mécanisme du monde parisien, les dessous de son existence. Sa verve était caustique, mais de bonne humeur, résignée plutôt qu'amère. Il insistait sur le baroque plaisant, sur la fantaisie ayant un caractère, plutôt que sur les détresses farouches et les hontes. L'intellectualité de cet art charma les Goncourt et les rendit indulgents à ce qu'il pouvait avoir, à certains moments, de hâtif, de conventionnel et d'un peu appris dans son expression. La composition est parfois cahotante et sans harmonie d'ensemble, la perspective arbitraire, les valeurs ne sont pas toujours justes et la *couleur* manque de cette grâce fondue ou de cette accentuation vigoureuse qu'ont les belles planches. Le dessin, surtout dans les œuvres de la dernière période de sa vie, n'est souvent qu'un dessin de verve, d'imagination ou de souvenir. Il s'éloigne de la réalité, n'en donne pas les caractéristiques aiguës ni les déformations expressives. La légende est nécessaire pour qu'il ait toute sa signification. Sans doute, Gavarni étudia la nature. Son œil habile pouvait percevoir les plus fortuits aspects d'êtres, son talent souple lui permettait de rendre des gestes et des expressions de physionomie d'une observation très personnelle ; malheureusement, sa facilité et sa mémoire lui furent nuisibles. Il fut tenté, surtout dans la dernière partie de son œuvre, de ne plus chercher, de répéter des formules d'attitudes, de physionomies et de silhouettes. Il fut un peu le poncif de lui-même.

Mais quel sens de la vie, quelle conscience pénétrante de l'esprit d'une époque ! Il n'est pas un satiriste léger qui raille les travers superficiels d'une société et d'un temps, mais un philosophe qui, par delà les ridicules momentanés, étudie les éternelles tendances humaines. Il note des particularités

subtiles de mœurs, fixe des nuances de caractères, d'inconscience, de perversité ou de détresse ; il formule des synthèses de passion. Le plus souvent, légendes et dessins amusent par la vision ironique qu'ils révèlent, mais toujours ils font réfléchir par la profondeur des idées humaines ou sociales qu'elles expriment. Cette gaîté n'est point obtenue au détriment du vrai, mais par l'exagération du vrai, par l'accentuation du caractère comique. Si Gavarni avait rendu le geste humain avec la même perspicacité sincère qu'il voyait l'âme humaine, c'eût été le caricaturiste le plus complet du siècle.

Telle qu'elle nous apparaît, cette œuvre est néanmoins une belle œuvre. Elle nous intéresse et l'on comprend qu'elle ait séduit des écrivains comme les Goncourt, épris non seulement de formes d'art nouvelles, mais d'études de mœurs sagaces et clairvoyantes. D'ailleurs, l'ardente sympathie intellectuelle et l'amitié qui unissaient les Goncourt à Gavarni n'aveuglaient pas leur admiration : tout en aimant l'homme et son talent, ils sentaient les agrandissements possibles. Aussi, lorsque Gavarni s'éleva à cette significative synthèse de Thomas Vireloque, écrivirent-ils : « Œuvre véritablement magistrale, haute et forte, où l'inspiration de Gavarni, vieillie, grandie, mûrie par la cruelle expérience, s'éleva au-dessus du joli et du pimpant, du spirituel de ses œuvres premières et jeunes, de ses fines études du plus fin de la femme, de ses bamboches de carnaval, de la lanterne magique amusante des mœurs de Paris, — de la *vie de garçon*, pour ainsi dire, de son talent. Ici, le maître monte plus haut que l'esprit, la grâce et l'élégance. L'artiste passe penseur. En cette misérable figure du nomade en marche, il incarne comme un Juif-Errant du doute moral et de la désolation moderne, promenant ici-bas, sur son chemin, le sarcasme sinistre, universel et suprême. Gavarni a atteint là comme à une imagerie morale et vengeresse que déroulerait le génie d'un Holbein au XIXe siècle dans la patrie de Robert Macaire, et lui aussi fait là sa danse des Morts, remplaçant la camarde du vieux maître allemand par ce Vireloque camard, cette silhouette macabre en laquelle on croirait voir le fossoyeur de toutes les illusions terrestres et de tous les mensonges sociaux. »

Cette intimité avec Gavarni leur permit de donner l'étude

la plus complète que l'on puisse faire sur un artiste et sur un homme. C'est l'histoire matérielle et morale d'une existence. D'ordinaire, on raconte l'esprit d'un contemporain d'après ce qu'il veut bien révéler ou laisser voir de lui-même. Souvent, quand cet homme est sincère avec soi et les autres, il se fait illusion sur son propre tempérament. Forcément, on ignore des détails caractéristiques qui eussent éclairé un coin de vie et d'œuvre. Pour écrire cette histoire de Gavarni aux prises avec la nature et les hommes, en lutte contre son tempérament douloureux et inquiet, pour exposer la genèse de son talent et ses phases, les Goncourt eurent le bénéfice d'un long compagnonnage. Ils avaient pénétré dans l'atmosphère même de l'homme, vécu sa vie, été les confidents de sa bouillonnante pensée. Aussi cette rare silhouette de dessinateur moderniste, de philosophe aigu se dresse-t-elle en pleine lumière. Cette étude leur fut une occasion de pousser jusqu'à la perfection la méthode de critique inaugurée dans l'*Art au* XVIII[e] *siècle :* éclairer le caractère d'un talent par l'étude des conditions sociales, familiales, héréditaires qui ont pu influer sur son développement. C'était, sans le systématique étroit de théories formulées ultérieurement par d'autres, et sans généralisations dangereuses, une profitable et originale enquête.

La critique des Goncourt ne fut jamais exclusive. Tout en aimant Gavarni, ils goûtaient Daumier. Leur *Journal*, écrit au jour le jour de leurs émotions, où ils disaient le soir la fièvre d'art du tantôt, est plein de phrases qui exaltent la vision, la tenue d'ironie de Daumier, le caractère de son dessin. D'ailleurs, la sûreté de leur goût et leur compréhension du beau leur dictèrent des jugements toujours équitables et que M. Edmond de Goncourt, malgré le travail d'élimination que font les ans, n'a point à reviser. Or, combien parmi les critiques, j'entends ceux qui sont sincères avec eux-mêmes et tâchent de raisonner toutes leurs opinions, sont obligés de reconnaître, même à très peu d'années d'intervalle, qu'ils se sont trompés sur certaines formes d'art et qu'ils ont pris pour le beau ce qui n'était qu'une œuvre grisante par son charme de nouveauté! Les Goncourt n'eurent guère de ces erreurs. Quelques-

uns de leurs jugements sont presque divinatoires. Dans leurs *Études d'Art*, publiées l'an passé avec, en préface, un très lumineux résumé de leurs opinions par M. Roger Marx, ils pressentent que le paysage sera, en ce siècle, la forme d'art la plus originale et la plus féconde; ils louent la sincérité, les efforts vers la lumière et l'indépendance de vision de Millet, Daubigny, Rousseau, Troyon, Dupré. Dans leurs articles, dans leurs mémoires, ils disent leur admiration pour Barye, dédaigné alors et qui exprima avec tant de vérité la souplesse et la vigueur des animaux, leurs bondissements et leurs nonchalances, leurs contractions et leurs fuites. Ils exaltèrent le riche et audacieux coloriste qu'était Decamps, pour l'époque.

Nous nous étonnons seulement que les Goncourt n'aient point été saisis par l'art de Delacroix. Sans doute, ils le proclament « l'imagination de la peinture au XVIIIe siècle, le seul plafonnier, le seul coloriste de grandes machines », mais, dans maintes autres pages, ils disent leur malaise devant sa couleur et son dessin. Le dernier volume du *Journal* récemment publié accentue encore la résistance de M. Edmond de Goncourt au talent de Delacroix. Or, il est surprenant qu'ayant aimé la vision et l'art de Watteau, l'on ne soit pas séduit par l'œuvre de Delacroix. Ces deux peintres sont de la même race, sinon par l'âme, du moins par l'œil. Faisons abstraction des époques dans lesquelles ils ont vécu et des influences que l'état d'esprit de ces époques si différentes exerça sur la direction du talent de chacun d'eux : ils ont la même sensation de coloristes, ils ont fait les mêmes recherches de lumière, ils ont tous deux obtenu des vibrations de couleur par la division. Je suis sûr que, si l'on interrogeait les maîtres impressionnistes de notre temps, Monet, Pissarro, Renoir surtout, ils diraient que la série de leurs éducateurs, c'est Watteau, Turner, Delacroix. D'ailleurs, si les Goncourt n'ont pas une très ardente sympathie pour Delacroix, pour Ingres non plus, ils les sentent forts et ne parlent d'eux qu'avec le respect qu'on a pour les artistes de haut talent.

En dehors de ce jugement sur Delacroix, les Goncourt ont la gloire de n'avoir défendu que des formes d'art originales et tous les mouvements qui devaient compter dans l'histoire de

l'art du siècle dernier et de celui-ci. Si nous nous rappelons en outre la joaillerie précieuse des pages, la multiplicité des livres dont cette passion pour l'art fut l'inspiratrice, nous verrons toute l'importance de l'œuvre critique des Goncourt.

Elle procède si bien de leur tempérament, elle explique si bien tout leur talent! Élevés par des parents collectionneurs, au milieu des œuvres d'art, tout jeunes ils en eurent l'amour. Leurs yeux d'enfants s'éduquèrent aux formes gracieuses ou nobles, au précieux des enjolivements, à la patine des métaux, à l'harmonie lustrée des bois. M. Edmond de Goncourt se rappelle les dimanches de sortie passés en compagnie de sa tante dans les boutiques à bibelots et leurs retours joyeux avec, en ses bras d'enfant, les trouvailles de la journée. Les deux frères dessinèrent, firent de l'aquarelle et de l'eau-forte. D'Italie, ils rapportèrent des aspects de rues, de places en des éclairages hardis, des intérieurs de palais ou de maisons, hâtivement lavés et d'une jolie fraîcheur de vision. Ils gravèrent des dessins du XVIIIe siècle : nous connaissons cette belle série des vingt eaux-fortes de Jules de Goncourt qui sont des eaux-fortes de peintre. Les Goncourt n'ont jamais montré de peinture à l'huile, mais j'imagine que des artistes ainsi doués, si curieux de tous les procédés, ne négligèrent point celui-là. Il suffit de lire leurs études d'art, leurs descriptions du travail matériel d'une œuvre, du tripotage des couleurs, des virtuosités de la touche, de la vie fougueuse ou calme de la pâte, pour voir quelle science ils ont des modes d'exécution; de même, avec quelle intelligence ils expriment le travail d'une pointe, ses hésitations, ses reprises et ses audaces, le primesaut léger d'un lavis d'aquarelle!

Donc, ils sont appelés, dès leur jeunesse, vers la représentation des formes, ils ont la passion du Beau. Ils étudient l'art du passé, vivent dans les musées, s'entourent d'œuvres d'art, on peut dire que l'Art prend possession de leur vie. Leurs tempéraments identiques se développent sous l'influence de cette passion dominante. Ce ne sont pas des curieux qui, par suite d'une certaine direction dans les lectures, s'engouent d'art à un moment donné et s'en préoccupent de loin en loin. C'est chez eux une nécessité de nature. De là cette compétence, cette compréhension, ce sens du Beau

dans toute leur œuvre et ce besoin d'art dans toute leur vie.

L'art ne leur apporte pas seulement la jouissance et l'apaisement : il est le stimulant qui surexcite l'énergie créatrice, donne au cerveau la souplesse et la vigueur, fait naître dans la nonchalance des idées assoupies, la fièvre des visions et le prestige des mots : « A l'heure présente, lit-on dans *la Maison d'un Artiste*, c'est bizarre, quand je me prépare à écrire un morceau, un morceau quelconque, un morceau où il n'entre pas le moindre bric-à-brac, pour m'entraîner, pour me monter, pour faire jaillir le styliste de l'écrivain paresseux et récalcitrant à l'arrachement douloureux du style, j'ai besoin de passer une heure dans ce cabinet et ce boudoir de l'Orient. Il me faut me remplir les yeux de la patine des bronzes, des ors divers, des laques, des irisations des flambés, des éclairs des matières dures, des jades, des verres colorés, des chatoiements de la soie des foukousas et des tapis de Perse, et ce n'est que par cette contemplation d'éclats de couleur, par cette vision excitante, irritante pour ainsi dire, que peu à peu, — et, je le répète, sans que cela ait aucun rapport avec le sujet de ma composition, — je sens mon pouls s'élever, et tout doucement venir à moi cette petite fièvre de la cervelle, sans laquelle je ne puis rien écrire qui vaille. »

Cette passion d'art les guide dans les arrangements les plus simples, dans l'organisation des petites joies journalières. M. Edmond de Goncourt veut-il égayer sa vie de travail par un peu de verdure frissonnant sous ses fenêtres, lisez ses projets, qu'il a d'ailleurs réalisés magnifiquement : « Avec les recherches et les progrès actuels de l'horticulture, et son retravail et son recoloriage artiste de la verdure naturelle, il y avait, pour un homme de lettres coloriste à faire un jardin de peintre, et à se mettre en grand, sous les yeux, une palette des verts, allant des verts noirs aux verts tendres, en passant par les verts bleuâtres des genévriers, les verts mordorés des cryptomérias, et par toutes les panachures variées des houx, des fusains, des aucubas qui, dans l'absence des fleurs, font l'illusion de fleurs avec la pâleur de leurs feuilles. Disons-le, dans ce goût de jardinage où se mêle un peu de bibeloterie, l'arbuste élégamment branché, joliment architecturé, coquettement tacheté, devient une espèce d'objet d'art qu'on revoit

les yeux fermés, auquel on rêve dans son lit et qu'on songe à conquérir dans tel jardin privé de grand horticulteur, tout comme une rareté cachée sur une tablette de la collection particulière d'un marchand de curiosités. Et l'arbuste enfin obtenu, on le place dans son jardin, absolument comme un meuble de goût qu'on poserait dans sa chambre. »

Toute la nature, ils la voient en œuvre d'art ; leurs plaisirs les plus matériels ou leurs déplaisirs se compliquent de sensations d'artistes. A table, M. Edmond de Goncourt n'apprécie toute la bonté d'un mets que si son aspect est pour l'œil une séduction. A propos d'un exceptionnel salmis, il nous parle quelque part d'« une vraie sauce de coloriste, une sauce chaudement noire où il y a comme des yeux d'huile. » Ailleurs il nous dit ses dégoûts pour une laide nourriture : « Moi qui mange avec les yeux », écrit-il. Quand il ordonne la décoration d'une pièce par des contrastes ou des harmonies d'étoffes, quand il cherche la tonalité d'un encadrement, la même passion et la même entente des couleurs le guident. Il dispose les richesses de ses vitrines comme un peintre compose ses tableaux, il réalise des valeurs et cherche des accords de tons. Les formes et les couleurs sont judicieusement assemblées par un œil sensible à la moindre dissonance. Chaque vitrine est une œuvre d'art, belle en soi, au premier aspect, avant tout examen des pièces qui la meublent. Les riches flambés s'associent aux délicatesses des truités, au clair décor des porcelaines chinoises. L'œil éprouve une volupté comme devant une impeccable symphonie picturale ou les douces harmonies d'une tapisserie. Ces arrangements si étudiés constituent à eux seuls une manière de création artistique. Mais pour bien comprendre cette prédominance de l'art dans leur vie, il faut lire les émotions que décrit M. Edmond de Goncourt, ses régals de l'œil ou ses joies sereines parmi les tapisseries d'Aubusson qui vêtent les murs de sa chambre à coucher des grâces pimpantes du XVIIIe siècle :

« Le charme qu'ont dans la chambre où l'on couche des murs de tapisseries ! le joli éveil de l'aube sur le velouté de ces couleurs, qu'on dirait des couleurs de fleurs légèrement malades, et le doux et imperceptible allumement, dans la blancheur gorge de pigeon de la trame, des tendres nuances,

des tons coquets... Toutefois, la vraie, la bonne, et, le dirai-je? la mystérieuse représentation donnée par des tapisseries, c'est celle de la nuit, sous la danse tremblotante des lueurs d'un feu qui meurt dans la cheminée. C'est alors, coup sur coup, une succession de fulgurations des tressaillements et des battements de lueurs ignées, des évanouissements et des rallumements d'incendies, un *tremolo* saccadé, sur la muraille de nuit et de jour, et où, dans l'éternel tressautement lumineux, pareil à une agonie de lumignons, la pastorale galante, avec ses visages de femmes, couleur de pêches vertes, semble s'animer d'une trépidation humaine dans du fantomatique souriant, — et que vos yeux regardent avec un peu du rêve qu'ils ont déjà sous leurs paupières demi-fermées. Puis, un silence dans la cheminée, et une grande ombre tranquille qui monte dans la pièce, et qui a l'air de recouvrir d'une housse grise les tapisseries, et leur vie de minuit... et après quelques minutes, en l'effacement général de tout, revient doucement un ton argenté dans le ciel des médaillons, avec le dessin, — le dessin qu'y voit votre mémoire. »

Voilà des préludes de sommeil, un souci d'embellir par le Beau jusqu'à ses somnolences et ses demi-rêves, qui témoignent d'une emprise absolue de l'Art.

Donc les Goncourt, nés avec des dons de peintres, ayant grandi dans une famille de goût délicat, se vouent à l'Art, sont heureux par lui et ne comprennent pas la vie sans ses joies. C'est une telle plénitude d'existence dans le monde artificiel créé par l'homme que, à un certain moment, les beautés de la nature ne les intéressent qu'autant qu'elles leur remémorent des émois artistiques : « Une chose bien caractéristique de notre tempérament, c'est de ne rien voir dans la nature qui ne soit un rappel et un souvenir de l'art. Voici un cheval dans une écurie, aussitôt une étude de Géricault se dessine dans notre cervelle; et le tonnelier, frappant sur une futaille dans la cour voisine, me fait revoir un lavis à l'encre de Chine, de Boissieu. »

Cette note est importante : elle explique une des particularités les plus originales du talent des Goncourt, non plus seulement critiques, mais romanciers. Ils ont vu la nature

comme une œuvre d'art et ils la décrivent comme s'ils avaient eu devant les yeux une création de l'art.

D'un aspect de ciel ou de ville, dans l'enveloppement harmonieux d'une atmosphère, ils perçoivent tous les éléments et les notent, à leur juste valeur, avec une virtuosité hardie, par des mots colorants qui sont des touches vives et bien en place. C'est ardent, chaud, varié comme la nature elle-même. Ils rendent ainsi l'entière complexité de leur vision, leurs impressions les plus menues. Mais, de même que tous les tons, dans un tableau, doivent se reconstituer pour une signification une et une harmonie totale, de même toutes les touches de leurs descriptions qui, séparément, charment par leur magnificence et leur justesse, s'unissent dans l'esprit pour donner une sensation d'ensemble, une harmonie générale, d'un grand caractère. Pour exprimer des féeries de tons riches, des subtilités de nuances, les peintres ont la ressource de la matière colorante et l'infinie variété des mélanges, toutes les magnificences de la pâte. Un écrivain qui veut évoquer des fêtes de lumière doit se créer une palette. Les Goncourt se la firent éblouissante. La phrase nerveuse décrit des formes, des mouvements. Les mots sont comme de vifs sabrages de pastel, des hachures audacieuses, des frottis délicats qui expriment une impression dans toute sa fraîcheur. Description de peintres, de coloristes.

Peintres et artistes, les Goncourt le sont peut-être plus encore dans les croquetons qui constituent leur *Journal*, ces dessins hâtifs faits au jour le jour, comme en marge de leur œuvre. Prestement, en quelques traits, ils esquissent une silhouette, un tic familier, un geste caractéristique, un aspect de la ville ou des champs, ils montrent les dominantes d'un tableau ou d'une statue. Tout est en place, vivant, expressif. Rien ne donne plus le sentiment du réel et de la vérité. Ce raccourci si complet de l'histoire intellectuelle et sociale d'une époque est formulé par des indications sommaires, rapides notes de couleurs, lignes essentielles, mais qui suffisent pour formuler des observations toujours sagaces et renseignantes. Ces notations si simples et en même temps si riches de signification, rappellent ces croquis des maîtres japonais qui, par un ou deux

traits synthétiques, par un ou deux tons, peignent l'attitude d'un être, l'atmosphère d'un paysage. Elles sont aussi comme ces rudimentaires lavis à l'aquarelle par lesquels les peintres fixent hâtivement une impression fugace, le souvenir d'un effet rapide, pour composer ensuite à loisir leurs tableaux : quelques coups de pinceau sur le papier, dans l'immédiat de la sensation, et tout le caractère est donné.

Enfin, peintres, les Goncourt ne l'ont-ils pas été quand ils ont écrit *Manette Salomon*, ce roman qui est non seulement une étude d'humanité générale, au-dessus d'un temps et de certaines mœurs, mais un exposé lucide des formules d'art en lutte vers le milieu de ce siècle? Les Goncourt précisent toutes les tendances, montrent en action les écoles et les principes; ils font l'histoire d'une ardente mêlée intellectuelle. A l'encontre des redites monotones de l'art académique, ils disent la vision jeune, les recherches originales vers le mouvement et la vie, d'artistes soucieux d'exprimer le Beau moderne; en opposition avec les paysagistes qui répètent les éternels arrangements que l'École transmet, ils montrent les peintres épris d'harmonies lumineuses et de réalité. En regard des littéraires qui sacrifient les belles formes plastiques à des préoccupations de philosophie ou de mysticité, ils mettent les peintres, comprenant que si une haute idéalité peut se dégager d'une œuvre d'art, il faut avant tout que cette œuvre soit belle par ses seules qualités propres.

Coriolis est leur champion dans cette bataille de l'art. On sent qu'il exprime et réalise leurs théories. S'ils avaient été peintres, c'est cet effort-là qu'ils eussent tenté. N'est-il pas d'ailleurs strictement identique à leur effort littéraire? Même souci de modernité, même passion de la couleur. Ce que Coriolis réalise dans ses toiles, c'est la transposition picturale de ce que les Goncourt ont fait dans le roman.

Coriolis n'est pas seulement le porte-drapeau de leurs idées d'art, c'est encore le protagoniste de leur conception de la vie artistique : la haine des écoles et des coteries qui corrompent, l'affranchissement de toute mondanité qui rend lâche, la fermeté intransigeante dans une foi passionnée d'artiste, aucune concession en vue du succès. Ils exaltent ces vertus primitives

de Coriolis contre la banalité solennelle des peintres selon la tradition, son énergie de travail contre la musarderie loquace et déprimante de la bohème, contre les gagneurs d'argent et les dangereux bavards qui assoupissent les volontés par leurs nébuleuses dissertations sur le Beau. Bien que participant à cette histoire de la peinture au milieu du XIXe siècle, ce sont des types généraux que toutes les époques de l'art engendrent. Ils représentent trois états d'esprit éternels : l'emprisonnement peureux des faibles dans la tradition qui les protège, le fier essor des valeureux vers l'inédit, et les rêvasseries des impuissants que le travail des autres élucidera.

La partie théorique de *Manette Salomon* est un hymne à la lumière, à la couleur. Lorsque Coriolis, pourtant passionné de clarté et qui a perçu les ombres blondes de l'Orient, est hésitant dans ses audaces, c'est Chassagnol, ce devineur d'avenir, ce prophète d'estaminet, qui lui crie : « Tous les ateliers, jour du Nord ! Tous les artistes, jour du Nord ! Tous les tableaux, jour du Nord ! Comment vous voilà peintres, c'est-à-dire un tas de pauvres malheureux, d'infirmes, qui avez toutes les peines du monde à attraper la nature dans sa puissance éclairante... Eh bien, quand vous avez si besoin de vous monter le cou, comment ! pour faire de la couleur, pour éclairer de la peau, des étoffes, n'importe quoi, pour y voir, enfin, pour peindre, vous allez prendre une lumière, ce cadavre de lumière-là ! Un jour purifié, clarifié, distillé, où il ne reste plus rien, rien de l'orangé de la lumière du soleil, rien de son or, quelque chose de filtré... C'est pâle, c'est gris, c'est froid, c'est mort ! Et, par là-dessus, le jour du Nord de Paris, le jour de Paris ! un crépuscule, une lueur d'éclipse, une réverbération de murs sales... De la lumière, ça ? Oui, comme de l'abondance est du vin... »

Plus loin, c'est une éloquente exhortation à la recherche de ce Beau moderne que les Goncourt ont réalisé dans leur œuvre personnel, qu'ils ont aimé dans l'œuvre d'autrui. Et comment pourrais-je mieux conclure cette étude que par cette affirmation de leurs principes ? C'est Chassagnol qui parle, Chassagnol le rêveur clairvoyant :

« Bravo ! Le Moderne... Vois-tu, le Moderne, il n'y a que cela. Une bonne idée que tu as là... Est-ce que tous les pein-

tres, les grands peintres de tous les temps, ce n'est pas de leur temps qu'ils ont dégagé le Beau? Est-ce que tu crois que ça n'est donné qu'à une époque, qu'à un peuple, le Beau! Mais tous les temps portent en eux un Beau, un Beau quelconque, plus ou moins à fleur de terre, saisissable et exploitable... Voyons, tiens, Balzac?... Et il n'y aurait plus rien pour l'artiste dans l'ordre des choses plastiques, plus d'inspiration d'art dans le contemporain! Je sais bien, le costume, l'habit noir. On vous jette toujours ça au nez: l'habit noir! Mais s'il y avait un Bronzino dans notre école, je réponds qu'il trouverait un fier style dans un Elbeuf. Et si Rembrandt revenait, crois-tu qu'un habit noir peint par lui ne serait pas une belle chose?... A côté de la rue, il y a le salon, à côté de l'homme, il y a la femme, la femme moderne. Je te demande si une Parisienne, en toilette de bal, n'est pas aussi belle pour les pinceaux que la femme de n'importe quelle civilisation? Un chef-d'œuvre de Paris, la robe, l'allure, le caprice, le chiffonnement de tout, de la jupe et de la mine!... Le Moderne, tout est là. La sensation, l'intuition du contemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous, tout est là pour l'artiste... Le dix-neuvième siècle ne pas faire un peintre! mais c'est inconcevable. Je n'y crois pas. Un siècle qui a tant souffert, le grand siècle de l'inquiétude des sciences et de l'anxiété du vrai. Un Prométhée raté, mais un Prométhée, un Titan, si tu veux, avec une maladie de foie, un siècle comme cela, ardent, tourmenté, saignant, avec sa beauté de malade, ses visages de fièvre, comment veux-tu qu'il ne trouve pas une forme pour s'exprimer, qu'il ne jaillisse pas dans un art, dans un génie à trouver, et qui se trouvera?... »

Cet exposé de foi est la formule de leur œuvre. Ils ont fait vivre des âmes et des caractères de leur temps et créé des types d'une éternelle vérité humaine.

GEORGES LECOMTE.

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

LA MOSQUÉE VERTE

A Monsieur Paul Cambon, Ambassadeur de France.

Brousse, 29 mai 1894

I

Les Imans de la Mosquée Verte, assis à l'ombre matinale, commençaient le rêve du jour. Les premières heures du soleil nouveau venaient de les réunir dans leur lieu familier, au bord de la sainte terrasse, sous des platanes centenaires. La mosquée, derrière eux, élevait sa façade de marbre. Et, à leurs pieds, devant leurs yeux contemplateurs, la ville de Brousse, toute noyée de verdure, dévalait doucement dans l'abîme lointain des plaines.

Ils rêvaient à l'ombre, les Imans de la Mosquée Verte. Les feuilles neuves des platanes étendaient un dôme très frais au-dessus de leurs turbans immobiles. Peu de bruits troublaient leurs flottantes pensées : des chants d'oiseaux, des musiques d'eaux vives, et, entendues de loin, des voix gaies de petits enfants ; la ville, d'en dessous, à demi cachée dans les arbres,

leur envoyait à peine le murmure de sa vie tranquille, assourdie sous tant de feuillages.

La terrasse où les Imans rêvaient était, devant la mosquée, comme un péristyle déjà religieux : elle formait sanctuaire au dehors. Elle s'entourait d'un mur bas tapissé de fleurettes de mai, et on y accédait par un portail ouvert à tous venants. En plus de ces platanes vénérables, sous lesquels les Imans s'abritaient, on y trouvait aussi un grand cyprès sombre et un kiosque blanc, aux arceaux légers, d'où jaillissait une fontaine...

Quand, avec mon compagnon de voyage, je pénétrai pour la première fois dans ce lieu de continuelle paix, nous n'étions à Brousse que depuis la veille au soir, amenés par l'ambassadeur de France.

La maison où notre ambassadeur nous avait offert l'hospitalité charmante était située à mi-hauteur de montagne, en dehors de la ville, presque dans les champs, entre Brousse et le village de Tchékirgué. — Une maison orientale toute neuve, presque inachevée, ayant encore ses plafonds et ses portes de bois blanc ; en bas, un grand vestibule pavé de faïence ; en haut, nos chambres regardant des lointains infinis — et un grand salon aux murs blanchis de chaux fraîche, sur lesquels on avait cloué à la hâte de longues broderies de soie et d'or en forme de portes de mosquée.

Arrivés en voiture, très tard, pendant une nuit sans lune, nous n'avions rien pu deviner hier de la vieille ville délicieuse. Et, ce matin, nos fenêtres ouvertes au clair soleil, nous nous étions d'abord émerveillés de voir tout apparaître ; l'impression nous était venue de plonger aux temps anciens de l'Islam, d'assister à un printemps d'autrefois, dans un Éden de tranquillité et de verdure. Puis nous étions sortis dans la lumineuse campagne, et, pressés de connaître cette Mosquée Verte, nous avions loué une quelconque de ces petites carrioles turques, qui stationnent aux carrefours des chemins, sous les grands arbres. D'une forme bizarre de nacelle, peinturlurée de toutes sortes de dessins et de fleurs, elle était mal suspendue, basse, avec une toiture courbe ornée de cuivres brillants et de broderies de perles : le cocher portait veste rouge souta-

chée d'or; le cheval blanc, bariolé de henneh, avait des colliers, des pendeloques et des clochettes : tout un Orient archaïque, naïf, un peu enfantin encore, s'ébattant dans la joie des nuances vives. En route, nous avions croisé quantité de petits équipages pareils, qui détalaient gaîment, éclatants de peinturlures, au milieu des verts printaniers, sous les voûtes de feuilles nouvelles, le long des talus de hautes herbes piquées de coquelicots rouges. Et, dans ces carrioles, c'était une continuelle diversité de costumes : des hommes en veste brodée et rebrodée, des femmes qui se drapaient dans de longs voiles de soie lamée d'or et ne laissaient voir de leur visage que les beaux yeux peints. Sous nos pieds s'étendait l'immense plaine, où des arbres moutonnaient à l'infini comme la frisure d'un tapis de laine verte. Et Brousse était devant nous, accrochée au flanc du mont Olympe qui dominait toutes choses de sa cime encore zébrée de neiges : ville presque enfouie dans les branchages enchevêtrés, et plutôt devinée qu'aperçue : sorte de grand bois d'une teinte de printemps, d'où émergeaient çà et là les dômes des mosquées, les minarets blancs et les cyprès noirs. — Nous dépassions aussi de lentes charrettes, que traînaient des buffles gris, coiffés de perles bleues, ou des bœufs blancs au front rougi de henneh. Et des groupes de paysans encombraient le chemin, apportant d'extravagantes charges de branches de mûrier, pour ces vers à soie qui depuis des siècles travaillent inconsciemment à filer les célèbres étoffes de Brousse.

Dans la ville enfin, nous avions commencé à rouler bruyamment sur les pavés durs. De chaque côté des rues, les maisonnettes en bois se suivaient sans s'aligner : les étages supérieurs, très débordants, étaient soutenus par des volutes, des consoles, et en général posés de travers sur les étages d'en dessous, suivant des fantaisies imprévues — pour orienter mieux vers le beau paysage, vers l'infini des plaines, quelque fenêtre grillée par où regardent les femmes. Il y avait des petites boutiques naïvement ornées : des petits métiers bizarres qui s'exerçaient sans hâte par des procédés d'autrefois. On prenait de plus en plus conscience d'un recul dans ces bons temps passés, qui étaient moins durs aux artisans et aux pauvres. On sentait combien ici la vie était demeurée simple

et contemplative : d'innombrables rêveurs étaient assis, à l'ombre des arbres, aux portes des cafedjis ou des barbiers, devant un narguilé, une microscopique tasse de café, ou seulement un verre d'eau claire rafraîchie d'un peu de neige de l'Olympe. Des arbres, des arbres partout, et des rues entièrement voûtées de treilles centenaires, aux pampres tout neufs. Çà et là, aux carrefours, apparaissaient des petits lointains baignés de pénombre verte, comme des lointains de dessous bois et la bigarrure charmante des costumes éclatait mieux dans le gai feuillage, la bigarrure des vieux costumes turcs, nullement gâtés, comme à Stamboul, par nos modes tristes. Beaucoup de mosquées, s'abritant toutes sous des platanes géants, sous des platanes sans âge, aux troncs monstrueux, encore admirablement verts dans leur vieillesse extrême. Et tant de fontaines jaillissantes, descendant en minces filets ou en belles gerbes pures, des neiges d'en haut ! Toute cette ville ombreuse était entièrement pénétrée par les eaux vives, qui tombaient ensuite et se réunissaient dans les plaines d'en bas. Et tant de sépultures partout ! Le long des rues et sur les places, des morts mêlés aux vivants : des kiosques funéraires, des tombeaux, verdis à l'obscurité de leurs grands cyprès... Mais cela était sans horreur et sans effroi, au milieu de ce peuple de croyants : il semblait que ces invisibles couchés sous terre ne faisaient là que poursuivre le tranquille rêve de leur vie, le même rêve, avec un peu plus de mystère seulement, un peu plus de silence encore et plus de nuit...

Brousse avait continué de défiler vite sous nos yeux, tandis que nous passions dans notre petite voiture peinte. Après une demi-heure de route, nous étions arrivés à un large et profond ravin, dans lequel courait un torrent sous un fouillis d'arbres : des ponts l'enjambaient, des ponts antiques et massifs, d'énormes arceaux byzantins, — et, comme ces ponts étaient d'une inutile largeur, les Turcs avaient bâti dessus, tout le long des parapets, des maisonnettes suspendues, pour y jouir du site étrange : c'étaient des ponts habités. Contrairement aux villes arabes, où les impénétrables demeures, ensevelies de chaux blanche, n'ont jamais de fenêtres, les villes en bois peint de la Turquie regardent de tous côtés par des

milliers d'ouvertures, que masquent seulement, pour l'observance musulmane, des grillages légers.

La ville enfin traversée, notre attelage s'était arrêté près de la Mosquée Verte, sous des platanes, et, à pied, déjà charmés, même un peu recueillis, nous avions franchi le petit portail pour pénétrer dans le saint préau. Les Imans alors nous étaient apparus, assis tout au rebord de leur terrasse et découpés en silhouette sur les lointains profonds qu'ils contemplaient. Leurs turbans, blancs ou verts, s'étaient à peine tournés vers nous, et puis ils avaient repris leur rêve, nous laissant contempler aussi.

La mosquée nous surplombait, toute blanche et tranquille. Ses parois de marbre, un peu déjetées par les siècles, par les tremblements de terre, donnaient, dès l'abord, malgré leur blancheur immaculée, l'impression des temps lointains. L'herbe poussait çà et là, formant bordure verte entre les assises, et des colombes affairées, qui avaient leur nid dans les trous du mur, allaient et venaient alentour. La haute porte, d'un dessin mystérieux, avait pour couronnement quelque chose comme une multiple retombée de stalactites de grotte, et les fenêtres s'encadraient de fines dentelles d'Alhambra. Mais, malgré cette extrême complication de détails, l'ensemble, les grandes lignes, tout demeurait reposant et simple.

Il était vraiment un grand maître du rêve, celui qui l'a conçue, il y a cinq siècles, la Mosquée Verte, et qui l'a édifiée ici, devant ces perspectives profondes, en balcon avancé sur ce pays d'arbres.

Les marches de marbre blanc, envahies d'herbes qu'on ne dérange jamais, étaient aujourd'hui toutes semées de coquelicots rouges : les Turcs sentent le charme des ruines, des fleurs sauvages reprenant leurs droits sur les plus splendides choses humaines — et, d'ailleurs, s'ils ne réparent jamais rien, c'est pour ne pas contrarier la volonté d'Allah, qui est que tout tombe et finisse...

Les Imans, assis à l'ombre, ayant compris notre désir d'entrer dans le sanctuaire, nous avaient envoyé un jeune homme qui rêvait là, étendu à leurs côtés.

C'était un garçon pauvre, qui avait métier de louer des babouches aux visiteurs de ce lieu saint. Humblement il était venu nous chausser et ouvrir devant nous les portes de la mosquée sereine.

D'abord, nous n'avions perçu qu'une impression de fraîcheur, de pénombre délicieuse, de suprême paix ; puis, lentement, le charme spécial de ce lieu nous avait imprégnés.

Au centre, une fontaine jaillissait d'une vasque toute blanche. Sur les murailles, des faïences rares — de celles dont le procédé de coloration est depuis trois cents ans perdu — alternaient avec la blancheur des marbres. Au-dessus de la porte d'entrée, apparaissait très haut la grande loggia en faïence des sultans d'autrefois, et, de chaque côté, au niveau des dalles, des loges pareilles s'ouvraient, pour les Imans : les précieux carreaux qui les tapissaient, représentant d'imaginaires fleurs, avaient des encadrements et des bordures de tous les bleus turquoise — depuis la fraîche turquoise couleur de ciel clair jusqu'à la turquoise mourante s'éteignant dans les verts étranges.

Au fond de la mosquée, resplendissait le Mihrab (qui est, comme chacun sait, le portique très saint, orienté dans la direction de la Mecque, vers lequel se tournent les fidèles en priant) : chef-d'œuvre d'art ancien, très haut et majestueux, il était entièrement en faïence : ses fleurs, ses arabesques, ses inscriptions en relief, avaient des contournements infinis : son ogive, à mille brisures, était surchargée de stalactites, rappelait les lentes cristallisations aux voûtes des cavernes ; et, au-dessus de tout, couronnant ces complications amoncelées, une série de grands trèfles polychromes se découpaient sur le marbre blanc des murs.

Et toujours, ici comme dehors, dans son prodigieux entassement de détails, la mosquée demeurait simple en elle-même : conçue, avec un art supérieur, pour être, malgré tout, reposante à voir. Le calme qui s'en dégageait devait provenir peut-être de l'absence de toute forme vivante : rien de ces images douloureuses, souvent superbes, mais toujours trop humaines, qui décorent nos églises. Les fleurs même ayant je ne sais quoi de rigide qui les change : partout la régularité géométrique, l'impersonnel, l'abstrait, l'inexistant ; l'ar-

rangement des choses et leur dessin pur, sentant déjà l'approche et l'apaisement d'une sorte d'au delà inorganique, immatériel, — éternel...

Nous avions voulu visiter ensuite le tombeau du sultan Mehmed Ier, fondateur de cette mosquée. Il était dans le voisinage, sur une esplanade un peu plus haute, et nous avions dû repasser sous les vieux platanes, monter encore quelques marches de pierre.

C'est ce tombeau qui est la véritable *Mosquée Verte*, — nom qui cependant va si bien à tout l'ensemble de ce lieu saint, à cause de l'admirable verdure des alentours, à cause de la verte pénombre que les platanes entretiennent ici au-dessus des marbres.

Un kiosque funéraire de forme octogonale, surmonté d'un dôme et orné au dehors d'un revêtement en petits carreaux couleur vert-de-gris, imitant les écailles des lézards.

Au dedans, un enchantement, dans des nuances de mer et d'émeraude. Des faïences semblables à celles de l'extérieur, mais brodées de fines arabesques d'or, et, au milieu de chacune des faces de l'octogone vert, une rosace polychrome, — une de ces rosaces à la fois si compliquées et si simples, d'un dessin de châle persan, qui s'effilent en une pointe élancée et que termine une sorte de fleur de lis. Des petits vitraux, haut perchés, tout près du dôme, et travaillés autant que des pièces de bijouterie, laissant descendre une lumière changeante, comme filtrée au travers de pierres précieuses. Par terre, l'épaisseur des tapis anciens, sur lesquels on marche sans bruit, en babouches. Et au centre du kiosque, le catafalque, le monumental catafalque incliné, en forme de cercueil, coiffé du turban de jadis et recouvert d'un voile de la Mecque, en soie groseille pâle avec inscriptions d'argent mat. Une merveille d'art oriental, cette grande triste chose rose, chamarrée d'argent, qui se dresse devant ces fonds couleur d'eau marine...

Ensuite, le loueur de babouches nous avait ramenés dans la première cour, près des Imans silencieux, nous proposant

de nous asseoir aussi au rebord de la terrasse, pour jouir de la vue incomparable des lointains.

Les Imans, à notre approche, avaient porté leur main droite à leur lèvres, puis à leur front, en geste de salutation amicale, nous invitant à prendre place près d'eux sur un tapis rouge. Et, alors, notre connaissance et notre sympathie avaient commencé.

Le lieu d'élection des Imans est une modeste et très vieille estrade en planches, qui s'appuie au tronc du grand cyprès et où l'on monte par trois marches fendillées de soleil. Le plancher en est très vermoulu : tout au bord de la terrasse, il affleure le sommet du petit mur d'enceinte, pour permettre, même aux personnes assises, de ne rien perdre du merveilleux panorama d'en-dessous.

Quand nous sommes là, on fait venir du café, des narguilés, et le petit loueur de babouches s'assied aussi en cercle avec nous, car, si pauvre qu'il soit, les Imans l'admettent dans leur compagnie : d'abord, les gens du peuple sont ici tous plus ou moins affinés par la prière ; et puis, la Turquie est le vrai pays de l'égalité, — égalité devant la contemplation et devant le rêve. — Ils ont pourtant une foi, les Turcs, un clergé puissant, une théocratie et un khalife ; mais cela n'empêche pas les riches et les pauvres, les laboureurs et les plus savants derviches, de se tendre la main, de s'asseoir côte à côte, devant les plus humbles petits cafés, pour causer ensemble. Et nous ignorons complètement la fraternité qu'ils pratiquent, nous, les promoteurs des belles théories égalitaires qui aboutissent à la marmite explosible, après nous avoir fait passer par la duperie honteuse et bête d'une aristocratie d'argent.

Sur la terrasse des Imans, la causerie, qui amène pour nous l'oubli des heures, est très lente, très clairsemée dans du silence, composée surtout de formules aimables, sourires, gestes calmes pour indiquer les grands horizons développés sous nos pieds.

D'abord, à la même altitude que nous, sur le flanc du mont Olympe, s'éploie la ville de Brousse, berceau des Osmanlis. Très plongée, cette ville, presque noyée, disparue

dans les ramures de tous ses arbres, dans les feuillages si frais de son beau mois de mai. Les Turcs l'appellent la *Ville aux cinq cents mosquées*; et, en effet, ce qui surnage au-dessus du flot vert, ce sont surtout les saintes coupoles, les flèches blanches des minarets, — puis les grandes larmes noires des cyprès, disant qu'il y a partout des morts, que les Osmanlis d'autrefois sont là, endormis sous les pas de leurs fils pieux...

La ville ne descend point d'une plongée égale et régulière dans les plaines. Çà et là, des ressauts, des plans de terrain s'avancent comme des proues, supportant des mosquées plus émergées de la verdure, des maisons plus apparentes; et, au bord de ces escarpements, toujours s'étendent des terrasses, des lieux de contemplation où d'autres rêveurs comme nous sont assis devant les lointains.

Les plaines d'en bas, toute veloutées d'arbres, de peupliers, de mûriers, de chênes, s'en vont, s'en vont de plus en plus bleuâtres, jusqu'à une ceinture de montagnes très éloignées, d'une teinte claire d'iris, qui confinent avec le ciel pur. Et, derrière nous, cette mosquée aux grands murs de marbre, qui semble contempler aussi par ses fenêtres festonnées, épanche son calme mystique sur nos têtes...

Un groupe d'hommes est là, un peu à l'écart, dans le saint enclos. Assis ou étendus, accoudés au petit mur d'enceinte, silencieux tous, ils regardent au fond du gouffre vert : campagnards quelconques, brigands ou bergers. Grands et blonds, superbes, les yeux ombrés, la moustache détachée en clair sur le visage hâlé de soleil, ils portent des vestes bleues ou rouges, courtes de taille, laissant voir le large enroulement des ceintures de cachemire autour des reins souples. Leurs manches, taillées à la tartare, pendent librement de leurs épaules, un peu comme des ailes; leurs pantalons à mille plis s'arrêtent au-dessus du genou, découvrant, suivant la mode d'Anatolie, le haut du mollet nerveux au-dessus de la guêtre serrée. Types de guerriers songeurs, ils seront ou ils ont été de ces guerriers croyants, admirables au feu, qui composent et rendent si fortes les armées de Turquie.

L'air est sec et suave, déjà d'une saine chaleur d'été. Le parfum des innombrables roses des jardins monte jusqu'à nous, mêlé à des senteurs balsamiques de cyprès...

— Est-ce qu'il y a dans ton pays beaucoup de points de vue aussi beaux que celui-ci? demande en souriant l'un des turbans verts. — Et, au ton de sa question, on sent qu'il ne croit pas la chose possible...

Quelle conception haute et sage ils ont de la vie, ces gens-là! — Considérer comme transitoires les choses d'ici-bas; espérer en Dieu et prier; se créer très peu de besoins, très peu d'agitations, et jouir le moins brièvement possible de ce qui est d'une vraie beauté sur terre : les printemps, les matins limpides et les soirs d'or.

Quand nous quittons les Imans de la Mosquée Verte, promettant de revenir les voir, leurs saluts sont gracieux et grands.

Et déjà, entre nous, une sympathie s'est nouée; ils ont compris sans doute que nous sommes presque des Orientaux, nous dont les côtés tourmentés leur échappent...

Brousse, que nous traversons de nouveau pour rejoindre la maison de notre ambassadeur, sommeille doucement sous la chaleur de midi. Et beaucoup de gens sont à genoux, les mains jointes, la tête levée, faisant leur prière.

II

Parmi tant de lieux de paix et de rêve dont l'ensemble forme Brousse, il en est un autre particulièrement exquis, — le bocage funéraire, autour de la mosquée Mouradieh. Là, sous des cyprès hauts comme des tours, sous des platanes centenaires grands comme des baobabs nubiens, sont ombragés des kiosques qui servent de dernière demeure à plusieurs sultans passés. Des rosiers, comme des lianes, courent d'un arbre à l'autre, fleurissent avec une étonnante profusion le long des sentiers envahis d'herbes folles. De l'eau jaillit partout des vieilles fontaines; des oiseaux ont des nids dans toutes les branches. C'est le bocage de l'ombre et surtout le bocage des roses. Par exception, on n'y a pas de vue; on y

devine seulement, sans les voir, les plaines d'en dessous : on y est enfermé sous une voûte verte, entre des murs verts qui y font la paix plus inviolable qu'ailleurs et plus attristée.

Et, de tous ces très vieux kiosques — que vient nous ouvrir les uns après les autres un Iman rêveur — le plus charmant est celui du prince Mustapha (1472).

L'intérieur en est revêtu des plus admirables faïences persanes. C'est, sur fond bleuâtre, un semis de fleurs imaginaires, d'un dessin archaïque et rare ; des fleurs de deux bleus, lapis et turquoise, alternant avec des fleurs de corail, émaillées en relief. Au-dessus de cette tapisserie féerique, court une frise également en faïence, à fond noir, avec inscriptions religieuses blanches traversées de gerbes de fleurs roses. — Et on recherche aujourd'hui le secret de ces colorations-là, qui est perdu depuis trois siècles.

Le prince ayant demandé que son tombeau fût semé de gazon et arrosé par l'eau du ciel, ses successeurs fidèles ont laissé, dans la voûte de ce kiosque sans prix, une ouverture par où les pluies tombent : le catafalque de marbre blanc, en forme de grand cercueil ouvert, a été rempli d'un terreau rougeâtre où pousse à l'ombre, entre les merveilleuses murailles de faïence, une herbe pâle et maladive.

Le soir, une attirance nous ramène vers nos amis de la matinée, vers la belle Mosquée Verte.

En même temps que nous, y arrivait un petit cortège funéraire : un jeune homme, porté à l'épaule, sur un brancard, par d'autres jeunes hommes recueillis et graves. Le corps, à jamais rigide, était recouvert d'étoffes brodées qui en dessinaient la forme, et on ne voyait pas le visage, caché sous un voile. Rien de triste lugubrement, mais plutôt une mélancolie apaisée et douce, dans cette scène de mort, dans ce cortège si jeune, aux costumes de couleurs vives, défilant sous les platanes, par une soirée de printemps, avec toutes ces fleurs alentour...

Nous avions ralenti notre marche pour les laisser passer.

Ils déposèrent un instant la civière sur les marches de la mosquée.

Les Imans alors, sans qu'on les appelât, se levèrent lente-

ment, dans leurs robes de prêtres, et vinrent s'aligner autour du mort pour prier.

Puis, quand les prières furent dites et l'enterrement reparti, ils se tournèrent vers nous avec de bons sourires, nous invitant à venir reprendre place sur l'estrade, sur le tapis rouge, pour faire avec eux le rêve du soir.

Un cafedji du voisinage apporta comme ce matin des narguilés, du café, et de primitifs petits sorbets rafraîchis à la vraie neige d'en haut ; puis, voyant que nous désirions payer à notre tour cette dînette : « Oh ! dirent-ils en plaisantant, vous êtes des *mussafirs* (des étrangers) ; votre argent ne passerait pas dans notre ville », et le cafedji, d'entente avec eux, n'accepta point nos offres. Ils étaient presque pauvres cependant, et quelques pièces de monnaie comptaient encore pour eux ; mais leur refus avait tant de bonne grâce distinguée, que nous ne pouvions que nous soumettre et sourire aussi.

Vraiment, ceux qui n'ont rencontré les Turcs qu'à Constantinople, ou dans d'autres ports déjà défloré par notre contact, ne les connaissent pas ; c'est dans les petites villes moins fréquentées de l'intérieur qu'il faut venir pour apprécier leur hospitalité ouverte, leur courtoisie parfaite, leur délicatesse — et leur scrupuleuse honnêteté.

— Où l'ont-ils emporté, le jeune homme mort ? demandai-je.

— Là-haut, dirent-ils, souriant toujours, comme s'il n'y avait rien de définitif ni de sombre dans cet anéantissement-là : *il est allé dormir dans la montagne...*

Gardiens de vieux rites vénérables, dans le plus exquis des sanctuaires, les Imans n'avaient pas éprouvé le besoin de voyager beaucoup. Et l'un d'eux, qui ne connaissait même pas Stamboul, m'interrogea sur les aspects du Bosphore.

Le groupe des beaux guerriers fiers, aux moustaches blondes, se tenait, comme ce matin, à quelques pas de nous, immobile au bord de la terrasse.

— Qu'est-ce qu'ils font, ceux-ci ? dis-je. Qu'est-ce qu'ils attendent, à la même place, depuis tant d'heures ?

L'un des turbans verts sembla surpris, et, comme explication, me montra, de son geste large et noble, les vertes

plaines fuyantes, la ville turque étendue au flanc de l'Olympe :

— Mais, répondit-il, ils regardent !

Ce motif de la longue immobilité de ces hommes lui semblait suffisant et naturel.

Ouvrant sans bruit le portail, quatre petites filles de six à huit ans, délicieusement jolies, entrèrent dans le préau. Leurs robes longues avaient des couleurs éclatantes de fleurs ; des petits voiles de mousseline blanche peinturlurée, posés sur leurs cheveux teints au henneh, les coiffaient drôlement. Elles tenaient des hannetons verts attachés par des fils ; elles avaient chacune au front une rose avec un brin de jasmin, et, aux oreilles, des cerises accrochées. Dans leurs yeux noirs, déjà tout le mystère et tout le charme des femmes orientales.

Sur les dalles tristes, à côté des Imans graves, elles se déchaussèrent, firent un tas de leurs socques et de leurs babouches ; puis se mirent à sauter par-dessus, à cloche-pied, en chantant une chanson lente...

Et les Imans de la Mosquée Verte, détournant leurs yeux des contemplations d'infini, se plaisaient maintenant à regarder sauter les petites filles ; à l'ombre des vieux platanes, elles étaient aussi fraîches, sur le fond des marbres blancs de la mosquée, aussi éclatantes que les coquelicots ou les marguerites, — petites fleurs de Turquie, elles-mêmes...

C'était l'heure du tournoiement joyeux des martinets et de leurs grands cris dans l'air, l'heure plus dorée du soir. En bas, aux profondeurs de l'horizon, des vapeurs déjà orangées, déjà roses, se confondaient avec les plus lointaines cimes ; les montagnes avaient l'air de nuages délicats qui se seraient figés, et les nuages semblaient des montagnes un peu chimériques, dont les contours lentement se déformaient, dérangés par d'imperceptibles souffles.

Nous prîmes congé des Imans de la Mosquée Verte et du loueur de babouches, — leur serrant à tous la main, cette fois, déjà comme à des amis, — pour monter, avant la tombée du jour, à un lieu appelé Bounar-Bachi (la tête des sources), dans des quartiers plus élevés, tout en haut de ce bois qui est une ville.

Et notre voiture se mit à gravir des pentes très raides,

entre des maisons qui débordaient par leurs étages supérieurs sur les rues étroites. Il y avait le long du chemin quantité de vénérables petites mosquées, plus ou moins en ruines, beaucoup de cyprès et de tombeaux. Et, montant toujours au flanc de l'Olympe, nous avions des plongées de vue de plus en plus profondes sur les plaines d'en-dessous.

Bounar-Bachi, un plateau ombreux, où l'herbe pousse très fine sous le couvert de saules antiques, aux branches énormes, aux troncs contournés comme des corps de monstres. Çà et là, de grands cyprès sous lesquels verdissent des tombes, et, naturellement, beaucoup de sources bruissantes, beaucoup d'eaux transparentes et froides, à peine échappées des sommets neigeux. C'est un lieu muré par les arbres, où l'on n'a pas de vue et qui porte au recueillement triste. Cependant des enfants y jouent, des enfants qui ont de beaux yeux pleins de la joie d'exister. Et des femmes s'y promènent, enveloppées dans des voiles qui sont teints d'adorables nuances de fleurs.

Nous nous arrêtons là, un moment, devant un petit café isolé. Des hommes silencieux y sont assis près de nous, dans l'éclat charmant du costume oriental; ils écoutent bruire les sources fraîches; ils regardent devant eux la prairie fermée et les tombes voisines, — sous lesquelles, sans doute, des morts continuent plus confusément, dans les racines des cyprès, un rêve pareil au leur.

Au crépuscule rose, nous redescendons, le long des murailles byzantines qui entourent la Brousse d'autrefois, débris encore imposants, de carrure presque cyclopéenne. Comme la vue est encore plus jolie, du haut de ces murailles, des maisonnettes de bois s'y sont perchées, — tout comme en bas, — sur les parapets des vieux ponts.

De ce chemin qui descend, nous avons, au coucher du soleil, un aspect d'ensemble étrangement lumineux de la vieille ville turque, qui est comme éboulée, comme dégringolée en cascade sous la verdure; quelques mosquées, qui posent sur des espèces de roches en promontoire, surgissent presque entières hors des branches et s'élancent très majestueuses. Là-bas, tout au loin, apparaissent en bleuâtre les forêts peuplées de cerfs; sous nos pieds, les plaines de mûriers

verts, et, au-dessus de nos têtes, l'antique Olympe aux neiges blanches, patrie de tous les gentils ours danseurs que des montagnards promènent dans les villes au son du tamtam, pour la joie des petits enfants de Turquie.

Par une belle nuit d'étoiles, les grillons chantant, les lucioles promenant leurs étincelles en l'air, nous nous endormons dans la maison de notre ambassadeur, dans nos chambrettes de bois neuf, entendant vaguement, au milieu du silence de la campagne, le bruit des eaux courantes et le chant perlé des rossignols.

III

Mercredi, 30 mai.

Les Imans de la Mosquée Verte, assis à l'ombre de leurs platanes, avaient repris dès le matin leur rêve d'hier.

Trois figures nouvelles aujourd'hui s'étaient jointes à eux. D'abord un vieil Iman comme il en apparaît dans les contes orientaux, si vieux, si vieux, que, lorsqu'il était immobile, il semblait à peine vivre. Longue barbe blanche et longue robe blanche. Sur le tapis rouge, personnage tout blanc, il était assis à côté des autres, continuant un rêve commencé depuis près d'un siècle. Ensuite, un nègre à turban vert, qui revenait des villes saintes, et un *Maugrabi*, un Arabe d'Algérie.

A l'écart, le groupe des beaux guerriers blonds en veste brodée, et, sous les arceaux du kiosque blanc, les quatre petites filles aux boucles d'oreilles en cerises : au complet, tout notre tranquille entourage de la veille.

Plus amical encore ce matin, notre salut de revoir avec les Imans. De chaque côté du vieillard, pour plus d'honneur, ils nous firent prendre place, et lui nous tendit la main en nous souhaitant la bienvenue avec un sourire. La Mosquée Verte

aussi nous parut plus charmante : ses lignes, plus harmonieuses : une paix toujours plus grande se dégageait pour nous de sa façade de marbre, de ses marches de marbre, envahies par les coquelicots rouges et les herbes des champs.

Le nègre nous apprit qu'il était du Soudan occidental, mais qu'il ne se rappelait plus sa patrie, ayant été amené tout petit à Brousse. L'Algérien nous conta qu'il était venu ici à la suite d'un pèlerinage à la Mecque, — sans trop savoir pourquoi, par fantaisie de nomade, peut-être : — mais à présent il regrettait son pays, quitté depuis deux années, et souhaitait d'y revenir. Il se trouva que mon compagnon de voyage, H. de V...., — qui jadis fut aussi mon compagnon au Maroc, — avait habité son village, connaissait sa tribu, son caïd, ce dont l'exilé fut touché jusqu'aux larmes. Alors une conversation en arabe s'engagea entre eux deux, tandis que je causais en turc avec les Imans et qu'on apportait les narguilés, le café, les petits sorbets. Une ombre délicieuse descendait des platanes, un vent exquis à respirer passait sur cette terrasse suspendue, qui domine de très vastes lointains ; la fontaine jaillissante, sous le kiosque blanc, rafraîchissait l'air ; il semblait même qu'une fraîcheur sortait aussi du sanctuaire si proche, de tout cet amas de marbre et de faïence qui est la Mosquée Verte.

Nous les quittâmes comme hier, à l'heure chaude de midi, promettant de venir ce soir, — notre dernier soir, — leur faire une visite d'adieu.

Notre voiture, cette fois, pour traverser Brousse, prit par le long bazar : il faisait plus frais dans ce lieu, dans la demi-obscurité de ces voûtes. Et nous regardions défiler les étalages, plus colorés au milieu de la pénombre, les tapis éclatants, les étoffes bariolées, — surtout les fameuses gazes de soie de Brousse, qui semblent des brouillards roses ou bleus, impalpables, sur lesquels on aurait tracé des raies en jetant des flocons de neige.

De distance en distance, de grands tableaux naïfs étaient peinturlurés à la voûte de ce bazar. Cela représentait de saintes villes idéales, toutes de mosquées et de tombeaux, où abordaient, sur une mer bleu faïence, des navires voiliers en forme

de nefs antiques. Puis nous traversâmes le quartier des fabricants de buires en cuivre, de harnais brodés, de frappoirs pour les portes des maisons, de plateaux et de coffrets. Çà et là, au milieu des boutiques, les marchands de comestibles montraient leurs petites cuisines sobres et proprettes, ornées de fleurs. Très peu de viandes; des bouillies, des laitages, des tranches roses de pastèques. Et les robustes portefaix, les hommes de peine venaient acheter, dans des assiettes à poupée, de petites parts de ces choses qui suffisaient à entretenir leurs muscles superbes, tant la sobriété est habituelle et héréditaire en pays turc. Aucun vin, bien entendu, aucune liqueur fermentée; rien que des citronades, tenues fraîches sous des blocs de neige de l'Olympe.

En passant, nous apercevions par échappées les rues transversales; sous des treilles centenaires, sous des platanes géants, les petits cafés où les gens du peuple se reposent heureux, dans la griserie très douce des narguilés. Quelques heures de travail pour de minces salaires leur suffisent par journée, modérés qu'ils sont dans leurs besoins et leurs désirs. — On a toujours de quoi, n'est-ce pas, s'acheter une jolie veste brodée qui dure plusieurs saisons et payer sa place sur un banc, à l'ombre d'été ou au soleil d'hiver. Ensuite, quand décline la vie, la foi est là pour chasser la terreur de la mort...

Le soir, au soleil baissant, nous revînmes à la Mosquée Verte, faire notre visite d'adieu à nos amis.

Le vieil Iman à barbe de neige était, comme ce matin, assis près d'eux, dans les plis de sa robe blanche. Et la causerie recommença entre nous, — gens appartenant à des mondes si éloignés, et pour ainsi dire à des siècles différents.

Eux nous désignaient, parmi tant de dômes qui émergeaient de la verdure, les mosquées principales et nous nommaient leurs fondateurs, presque toujours ensevelis dans leur voisinage :

— C'est dans ce kiosque que *dort* le sultan Osman, — et dans cet autre, le sultan Mourad...

. . . .

— Y a-t-il, interrompit le vieillard tout blanc, y a-t-il des hommes aussi âgés que moi, dans ton pays?

— Je ne sais pas, répondis-je : combien d'années avez-vous, mon père?

— Quatre-vingt-quinze ans, environ.

— Oh! oui, alors, il y en a.

Un silence.

— Et y a-t-il des hommes qui atteignent cent années, dans ton pays?

. . . .

Une petite fumée apparut, dans le vert infini de la plaine, dans la mer d'arbres étendue à nos pieds, une petite fumée qui serpentait, rapide, s'approchant de nous. Le vieillard me la désigna de la main, d'un geste élargi par l'ampleur de sa robe blanche : il ne prononça pas une parole, mais son clignement d'yeux, son sourire un peu narquois signifiaient : « Tu connais ça?... ça vient de chez toi? »

Hélas, oui, je connaissais ça, et je me mis à sourire aussi de sa moquerie discrète. Le chemin de fer! le petit chemin de fer à voie étroite qui, depuis une année, relie Brousse à l'un des ports de la mer de Marmara.

— Dans ton pays, si l'on était ainsi sur une hauteur, on en verrait passer beaucoup, je suppose?

— Hélas, oui, mon père...

— Ici, nous n'en avons qu'un seul, oh! un seulement!... Mais, ajoute-t-il, *yetichir! yetichir!* (Cela suffit! cela suffit!)

Cela suffit, en effet. Je n'ose émettre cette idée devant lui, mais je trouve même que c'est trop...

. . . .

Nous nous retournons, entendant ouvrir derrière nous le portail de la haute terrasse. C'est l'ambassadeur de France qui vient visiter la Mosquée Verte, précédé, comme l'étiquette d'Orient l'exige, par un beau janissaire tout brodé d'or.

Nous lui avions parlé de nos modestes amis les Imans, et il se dirige vers notre petite estrade de contemplation, nullement surpris de nous trouver assis là. Les Imans se lèvent comme nous à son approche et nous faisons les présentations : « Nos amis les Imans de la Mosquée Verte! — Notre ambassadeur! »

L'ambassadeur alors veut bien leur tendre la main, avec sa bonne grâce charmante, et eux la prennent tout simplement,

sans obséquiosité ni gêne, ayant, eux aussi, comme tous les Orientaux, leur distinction et leur grandeur. Du reste, dans cette Turquie où les petits et les grands ont l'habitude de s'asseoir ensemble pour causer, rêver, boire à l'ombre les mêmes inoffensives choses, les puissants n'effarouchent pas les humbles.

Et, l'heure étant venue où le vieillard presque centenaire va redescendre à pas tremblants les marches de la petite estrade pour regagner sa maison, l'ambassadeur invite d'un signe le janissaire doré à le soutenir, — ce que celui-ci s'empresse de faire avec un visible respect.

Maintenant nous devons quitter, et peut-être pour jamais (nous retournons demain en Europe) ce lieu délicieux et unique qui est la Mosquée Verte.

Notre dernier coup d'œil, jeté au kiosque sépulcral du sultan Mehmed I[er], est inoubliable. Le soleil, très bas, au travers d'un vitrail qui semble en pierreries, envoie des gerbes de rayons colorés sur le catafalque rose et argent, et la grande chose funèbre se détache ainsi toute lumineuse sur la pénombre marine de ces fonds, revêtus de précieuses faïences vertes.

Brousse, que nous traversons pour la dernière fois, est déjà envahie par l'ombre du soir. Le crépuscule est commencé sous les platanes et sous la voûte touffue des treilles, dans les petites rues où toute la population est maintenant assise, après les paisibles travaux du jour, pour fumer les narguilés endormeurs : gens du peuple en veste courte, rouge ou bleue, les reins ceints de cachemire, la tête noble coiffée du tarbouch à gland noir qu'un mince turban de soie entoure ; gens lettrés, gens riches, en robe longue, avec volumineux turban en mousseline blanche ou verte ; tous causant ensemble et attendant le signal de la prière du Maghreb qu'ils feront en commun. La chaleur est tombée avec la lumière, et partout on entend le bruit frais des fontaines.

Avant de rentrer au logis, nous voulons pourtant voir encore une fois le bocage funéraire autour de la Mouradieh.

L'heure est déjà tout à fait crépusculaire et les chauves-sou-

ris s'éveillent quand nous entrons dans cet enclos. Nous foulons l'herbe haute, plus recueillis dans la demi-nuit des platanes géants ; leurs branches semblent des torses ou des trompes de monstres, et partout des buissons de roses les enlacent, — guirlandes de roses rouges ou guirlandes de roses roses. Nous ne rencontrons personne, et les kiosques des sultans morts semblent tous fermés, devenus lugubres, à présent, dans cette obscurité.

Nous nous en allions. Mais voici que surgit, des fonds d'ombre verte, l'Iman qui nous avait reçus hier. Il vient à nous souriant, comme déjà ami :

— Oh ! mais pourquoi arrivez-vous si tard ? En effet, tout est fermé.

Et lui-même venait de préparer sur un banc de pierre, dans ce lieu si désolé le soir, son matelas, son tapis et son narguilé, pour se coucher et s'endormir.

A sa ceinture, il porte les grosses clefs des tombeaux et nous offre de les rouvrir. Nous le prions de nous montrer seulement celui du prince Mustapha, à cause des merveilles de faïence qu'il renferme.

Mais il fait trop sombre là dedans, sous le double couvert de la coupole et des arbres : on ne distingue plus les bleus lapis ni les rouges corail des fleurs émaillées ; le revêtement magnifique des murailles semble n'être plus qu'une tapisserie aux dessins démodés et tristes, en grisailles monotones ; le catafalque est inquiétant, avec sa coiffure humaine, et on croît sentir dans l'air une vague odeur de cadavre.

Allons-nous-en, décidément. Derrière nous, la vieille porte grince, refermée ; nous reprenons les sentiers pour sortir, sous le dôme épaissi des feuillages, entre les guirlandes de roses, dans cette herbe folle qui est spéciale aux cimetières.

Et comme nous voulions en cueillir, de ces roses : « Attendez ! » dit l'Iman. — Il disparaît derrière les branches, puis revient bientôt nous en rapportant d'autres, d'absolument embaumées, de celles qui servent à composer l'exquise essence orientale.

La nuit close, la nuit sans lune mais scintillante d'étoiles, me trouve à ma fenêtre, regardant encore le pays que je vais

quitter demain matin, la plaine d'en-dessous, magnifiquement verdoyante au plein jour et intensément noire à cette heure.

Je me rappelle alors le vilain petit panache de fumée, qui était si empressé de courir au travers des bois et que l'Iman, bientôt centenaire, du haut de la terrasse délicieuse, m'avait signalé d'un geste, — et je crois entendre encore ce « *Yetichir! yetichir!* (Ça suffit! ça suffit!) » répété deux ou trois fois, à la manière des vieillards d'Orient qui aiment à marteler leur pensée par des redites.

Oh! oui, cela suffit, et même c'est trop, hélas! — C'est par là que vont venir s'abattre, sur la vieille capitale des Osmanlis, les tristes agités d'Occident : c'est par là aussi que tout s'en ira, vite, vite, comme un ruisseau qu'on ne peut plus retenir : tout, la paix, le rêve, la prière et la foi.

PIERRE LOTI.

LETTRES A LA PRINCESSE JULIE[1]

(1863-1870)

XVII

Paris, 24 mai (1865).

Princesse,

J'ai appris la fatale nouvelle[2] le jour même où j'ai reçu votre lettre. Je voudrais trouver quelque chose à vous dire, mais je me sens accablé et je ne puis que vous plaindre de tout mon cœur. Souvenez-vous que vous n'êtes pas seule au monde, que vous avez des devoirs, et qu'il faut avoir du courage. Tous vos amis sont affligés et consternés. Veuillez me rappeler au souvenir du marquis de Roccagiovine et croyez que personne ne s'associe plus sincèrement que moi à votre douleur.

Pr M.

XVIII

Samedi, 28 octobre 1865.

Madame,

Je vous remercie bien de la photographie qui est excellente et qui me rappelle tout à fait la charmante expression de votre pauvre fille. Croyez que j'en ai conservé un grand souvenir.

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

2. La seconde fille de la princesse Julie, Mathilde de Roccagiovine, était morte, à Rome, le 22 mai 1865.

Elle avait la gaieté de son âge avec quelque chose de sérieux qui était charmant, et qui plaisait à tout le monde, même à moi qui suis misanthrope et furieux dès que je vois des figures jeunes.

Je vous en prie, empêchez le marquis de R. G. de faire l'ascension de mes deux étages qui en valent trois. Je suis toujours en course, d'ailleurs, et je serais désolé de le manquer. Je ne sais pas encore si on va à Compiègne. Le choléra devient si chétif que personne ne meurt que quelques intrigants qui veulent se rendre intéressants. Hier, mon médecin a eu toutes les peines du monde, courant d'hôpital en hôpital, pour se procurer un cholérique à disséquer. Il lui a fallu attendre je ne sais combien de temps pour qu'on lui en préparât un, encore était-il de médiocre qualité.

Je compte aller lundi faire ma cour à ma souveraine, à Saint-Cloud, mais je ne sais si elle me recevra. Je verrai la comtesse de Montijo, en tout cas.

Adieu, Madame. Veuillez agréer avec tous mes remerciements l'expression de tous mes hommages respectueux.

Pr MÉRIMÉE.

XIX

Cannes, 24 février (1866).

Madame,

Je suis bien heureux d'avoir de vos nouvelles. Je ne savais pas si vous étiez à Paris ou en voyage. Ici nous ne savons rien de ce qui se passe à Paris, et naturellement mes amis ne m'écrivent pas un mot. Il était digne de votre bonté de vouloir bien se souvenir du plus humble de vos serviteurs. Je vois avec peine, mais sans surprise, que vous êtes toujours obsédée des mêmes pensées tristes. La vie ne se passe guère autrement, mais il faut les combattre et se donner des occupations sérieuses ou non, utiles ou non : l'important est d'être occupé, ne fût-ce qu'à enfiler des perles. Je passe mon temps ici d'une façon à peu près aussi intellectuelle, mais le temps me passe assez doucement, grâce à mes aquarelles et à mes promenades. Je serais très bien en ce moment sans un maudit rhume qui

vient de me faire perdre tout le bénéfice d'un hiver exceptionnel. J'attends pour revenir à Paris qu'il soit passé et que je puisse respirer autant que ma pauvre nature me le permet.

Vous me demandez des nouvelles. Je ne sais rien absolument et vous vivez à la source. Je ne sais rien que ce que disent les journaux, c'est-à-dire des bêtises. Il me semble pourtant que les choses ne vont pas trop mal, surtout lorsque nous comparons notre situation à celle des autres pays. Votre ami de la rue Saint-Georges[1] aiguise en ce moment ses griffes, à ce que je suppose. Il y a longtemps que je ne le vois plus. Il m'a dit tant de mensonges et fait tant de belles promesses que je ne veux plus le voir. Je sais qu'il pensait ce qu'il me disait, alors qu'il me le disait. Quelques vieilles femmes excitent sa vanité qui passe la permission, et tout ce que son bon sens, son esprit et son cœur, car il a même un peu de cela, lui conseillaient, est oublié. Il a cela de commode qu'il n'a aucune mémoire, et il vous dira avec conviction qu'il n'a jamais changé d'avis.

Je n'ai rien lu de Quinet depuis *Ahasverus*. La vie est beaucoup trop courte. Quant à l'histoire de la Révolution, elle est encore à faire, et, si je ne me trompe, ce n'est pas de nos jours, ou du moins des miens, qu'on l'écrira. Après avoir lu bien des volumes, et écouté bien des témoins, l'impression qui m'en reste est celle d'une grosse folie, avec ses accès de fureur et ses moments de délire prophétique, mais en général la chose est bête et triste.

Je vous avouerai franchement que je ne suis pas fâché d'apprendre que votre cousin[2] va en Sicile. Je pensais qu'il se raccommoderait avec des gens qui ne demandent qu'à oublier. Il n'a pas voulu probablement dire le premier mot. A la bonne heure! Je ne pense pas que le monde s'en porte plus mal, ni que la dynastie en soit ébranlée.

Je suis fâché du costume de carnaval dont vous me parlez. Outre qu'il rappelle de fort tristes souvenirs, je ne trouve pas le personnage digne d'être représenté. Si d'abominables coquins ne lui eussent fait une auréole en la menant à l'écha-

1. M. Thiers.

2. Le prince Napoléon.

faud, qui parlerait d'elle maintenant, qui songerait à l'imiter?

Adieu, Madame, je pense avant une quinzaine de jours avoir l'honneur de vous faire ma cour. Veuillez me rappeler au souvenir du marquis de R. G. et des *happy few* que vous voyez. M. Giraud m'a envoyé une jolie étude sur Ninon dont je ne l'ai pas encore remercié.

Daignez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XX

Madame,

Il y a quinze jours que vous devriez avoir reçu votre album, mais on a oublié de vous reporter le petit paquet ci-joint qui, déposé dans un coin de mon cabinet, a été recouvert de livres et de papiers, jusqu'à ce qu'un heureux hasard me l'ait fait retrouver. Je voulais vous l'aller porter aujourd'hui, mais M. Lebrun m'a dit que je ne vous rencontrerais pas le jeudi.

Voici également le manuscrit que vous m'avez confié. Je voulais vous en parler, mais il y a bien des choses qui sont des énigmes pour moi et sur lesquelles je n'ose même pas vous demander des explications.

Je suis toujours horriblement poussif.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

Jeudi.

XXI

Dimanche, 17 juin.

Madame,

En rangeant ce matin mes papiers qui encombrent ma table, je trouve la lettre ci-jointe, qui devait accompagner l'album que vous avez dû recevoir jeudi. Je vous demande bien pardon de ma distraction et je vous envoie ce billet arriéré.

M. Lebrun dit que vous êtes chez vous le samedi à quatre

heures. Il me semble que vous avez dit le jeudi; vous seriez vraiment bien bonne si vous vouliez bien me dire lequel des deux jours.

Je suis toujours très souffrant, très mélancolique et très mal disposé pour la nature humaine. Je meurs de peur que M. de Bismarck ne soit bien battu et que nous ne soyons obligés d'aller à son secours.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXII

31, Bloomsbury Square,
28 juillet.

Madame,

Londres est presque aussi désert que Paris en ce moment, et, sans la guerre d'Allemagne et les émeutes du Park, on n'y dirait rien du tout. Je ne parlerai pas de la guerre à Votre Altesse qui est aux premières loges; les émeutes m'ont assez amusé. J'ai eu soin de ne pas trop m'approcher des pierres et des bâtons. Pendant le défilé des réformateurs, j'ai remarqué un certain nombre de Français, très reconnaissables à leur langage. C'est probablement à l'expérience de ces messieurs que l'on doit la démolition des grilles de Hyde-Park. En moins de cinq minutes, on en avait abattu mille ou douze cents mètres. Depuis ce glorieux assaut, le Parc est ouvert, et les gens qui s'y hasardent après huit heures du soir sont volés infailliblement. Un honnête bourgeois qui s'y promenait sentimentalement avant-hier avec sa cousine a perdu sa montre, et la cousine a perdu bien davantage. Pendant que je suis sur ce sujet, je vous dirai que je demeure sur un grand square dans un quartier assez tranquille et qui passe pour moral. Hier vers minuit, je fumais à ma fenêtre et, précisément au-dessous, s'est passée une scène de séduction très complète. Les acteurs dont je ne pouvais pas voir les traits très distinctement semblaient des gens convenables, du moins quant au costume. Leur amour devait être très violent. J'ai rencontré ici deux ou trois fois notre amie la duchesse Colonna, qui m'a paru en train de faire beaucoup de conquêtes en ce pays. On

admire fort sa *Gorgone* à Kensington, et je suppose qu'elle y enverra d'autres de ses ouvrages. J'espère qu'elle aura pu faire des études d'après les belles têtes de jeunes personnes qu'on ne trouve pas ailleurs réunissant l'air d'intelligence à la beauté. A mon avis, le défaut des Italiennes, parmi lesquelles se rencontrent les figures les plus belles, c'est qu'elles n'ont que l'expression de la passion, peu ou point celle de l'intelligence. Bien que cette dernière qualité ne soit pas absolument nécessaire dans une belle femme, c'est un superflu qui ne nuit pas trop. Je finis ma lettre pour ne pas dire de sottises, ou plutôt pour n'en pas dire davantage.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr M.

XXIII

Dimanche soir, 26 août.

Madame,

J'ai quitté Londres il y a quinze jours pour venir à Saint Cloud, où je m'attendais tous les jours à voir arriver Votre Altesse. Je pense que vous n'êtes pas à Paris. J'y suis depuis quelques heures seulement, et j'en repars samedi probablement pour Biarritz. Je regrette bien de n'avoir pu vous présenter mes très humbles hommages en passant.

L'Empereur est bien à présent et n'a jamais été fort malade. Ce matin encore il avait sa figure ordinaire, bien qu'il eût subi la veille un dîner et une soirée en compagnie d'une assez jolie princesse anglaise.

Malgré le mauvais temps, je me suis assez amusé à Saint-Cloud, on s'est promené, on a fait des lectures, on a causé. Le prince grandit et est toujours fort gentil, mais il commence à faire des questions et il veut connaître le fond des choses.

J'espère que votre aimable et belle belle-sœur[1] est en meilleure santé. Conseillez-lui de passer l'hiver à Cannes et venez-y vous-même. Nous tâcherons de vous aider à y passer le temps.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

1. La princesse Christine Bonaparte.

XXIV

Lundi soir.

Madame,

Je trouve votre aimable lettre trop tard pour pouvoir aller vous faire ma cour aujourd'hui, mais mercredi ou jeudi, j'aurai assurément cet honneur.

Arcachon est un assez joli endroit. C'est sur le bord d'une mer très resserrée. Les maisons sont au milieu d'un bois de pins dont l'odeur est bonne pour les poumons malades. Il y a toutes les cocottes de Bordeaux et quelques-unes de Paris. Le casino est très joli; M. Péreire a fait bâtir un chalet très élégant dans un assez grand parc. Il a des filles ou des sœurs qui m'ont semblé assez aimables.

Je trouve que vous auriez dû venir à Saint-Cloud le 14 ou le 15. La princesse Bacciochi venait très souvent savoir des nouvelles. La princesse Mathilde aussi. Le prince Napoléon et vous, vous vous êtes abstenus.

Je n'ai pas lu le *Dernier amour* [1]. Quel est son numéro?

J'ai rencontré madame Sand il y a quelque temps et je l'ai trouvée moins bien qu'il y a trente-quatre ans, ce qui est fort extraordinaire.

Je vous félicite de vos fouilles; mais ce n'est pas assez de deux jambes superbes de femme, il faudrait retrouver le reste qui ne peut être bien loin.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXV

Biarritz, 6 octobre 1866.

Madame,

Il y a trois siècles que je veux vous écrire, mais mes fonctions ne me laissent pas un instant de loisir. J'ai appris avec

1. Roman de George Sand.

beaucoup de peine que le marquis de Roccagiovine ne s'est pas aussi bien trouvé que vous l'espériez de son séjour à Arcachon. Cependant l'odeur des bois de pins est, dit-on, merveilleuse pour l'ennuyeuse maladie que j'ai l'honneur de partager avec lui. Pour moi, je dois dire que Biarritz m'a fait beaucoup de bien. Je n'ai pas eu un seul jour d'étouffement et je me suis presque toujours porté comme je me portais il y a vingt ans.

J'aurais dû vous donner d'abord des nouvelles de l'Empereur. Il est beaucoup mieux et on pourrait dire même qu'il est absolument comme il se trouvait avant d'avoir été malade, s'il ne lui était resté une certaine tristesse ou de paresse (*sic*) qu'il n'avait pas autrefois. Je le crois d'ailleurs assez douillet et facile à voir les choses en triste, comme tous les gens nerveux. De plus, les affaires publiques vont d'un train fort peu récréatif; le Mexique, la Prusse, l'Italie, etc., etc., se donnent le mot pour nous faire endêver. L'homme le plus stoïque ne résisterait pas à toute cette lourde avalanche de misères, que couronnera une session probablement peu divertissante où votre ami M. T[3] nous dira de la voix flûtée que vous lui connaissez : « Je l'avais bien dit ! »

Nous voyons le soleil depuis deux jours seulement. Jusqu'alors nous avions vécu à l'ombre et sous des pluies diluviennes, avec des alternatives de froid et de chaud, pires les unes que les autres. Votre propriétaire d'Arcachon est venu plusieurs fois à la villa. Il m'a donné de vos nouvelles et m'a semblé fort épris de vous. Je le trouve très homme d'esprit et très aimable, mais vous devriez mettre un peu de modération dans vos conquêtes, car je ne rencontre que des gens conquis.

Resterons-nous encore longtemps ici? Je voudrais bien que quelque sibylle me dît la chose. Pour moi, je n'en sais rien. Je commence à souhaiter le retour et à trouver les soirées un peu longues. Nous en passons quelques-unes à jouer aux petits papiers. On fait des questions très ardues, très philosophiques, auxquelles chacun répond à sa manière. Nous fendons les cheveux en quatre et nous méritons des brevets de précieuses. Lorsqu'on ne joue pas aux petits papiers, on lit. J'ai proposé de lire *Wilhelm Meister* de Gœthe, mais, après le

premier chapitre, on l'a déclaré la plus ennuyeuse chose du monde. On a trouvé aussi très ennuyeuses des nouvelles de Turghenef (*sic*) que moi je trouve très jolies. Par compensation on s'est amusé d'une petite histoire que le désœuvrement m'a fait écrire. Il est vrai qu'elle est fort immorale. La poste va partir, je n'ai pas le temps de me relire.

Veuillez, Madame, agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXVI

Biarritz, 14 octobre 1866.

Madame,

J'aurai sous peu l'honneur de vous voir, car nous revenons, disent les gens bien instruits, le 21 de ce mois. J'irai vous présenter mes hommages et prendre congé de vous, car mon temps d'hivernage approche. On dit qu'il fait déjà froid à Paris. Ici, nous ne nous en apercevons pas encore. Hier, nous sommes allés à Fontarabie, ou plutôt dans les eaux de Fontarabie, car nous n'avons pas abordé, petite promenade maritime, par un calme parfait, mais qui, suivant moi, ne vaut pas deux heures sur le rivage, au soleil. Vous me demandez très imprudemment de vous envoyer une histoire. Je m'en garderai bien, car elle ne peut se lire qu'accompagnée d'un commentaire de l'auteur. Il risquerait trop sans cela de voir ses intentions morales méconnues. Il s'est posé un des plus grands problèmes philosophiques, car il ne s'agit de rien moins que de décider ce que c'est que le devoir. A cet effet, il suppose deux jeunes amants seuls dans..., mais je m'arrête, car tout cela est trop difficile à raconter.

L'Empereur se porte maintenant tout à fait bien. Il a repris sa gaieté et sa figure est redevenue telle que vous la connaissez quand il est de bonne humeur. Cela me fait croire qu'il s'est enfin décidé et c'est un grand point. J'espère que ce sera pour le mieux.

L'Impératrice du Mexique est parfaitement folle. Elle s'imagine que les Mexicains qui sont avec elle veulent l'empoisonner,

C'est, comme vous voyez, la politique qui a fait le mal, non la religion, comme vous avez la témérité de le croire. Quand on a le malheur de gouverner un si vilain peuple, il n'est pas extraordinaire qu'on perde la tête. Le pape n'y est pour rien, sinon qu'il a eu l'étrenne du premier accès. Qu'allez-vous faire de ce pape qui a bien des raisons aussi pour devenir fou? Il me semble qu'entre les bêtises que lui suggérera son conseil, et les saints qui lui apparaissent, dit-on, d'une part, et les excitations des Mazziniens, d'autre part, il est bien difficile qu'il conserve sa chaire à Rome. N'était l'embarras qu'une catastrophe nous causerait, j'en prendrais mon parti assez facilement. Je me réjouirais même en pensant que les archives du Vatican vont devenir accessibles. Mais aussitôt les dévotes et tous les gens bien pensants ne manqueraient pas de rendre l'Empereur responsable. Que dit-on de sa santé? Il y a près de vingt ans qu'il règne. Croyez-vous qu'il soit possible, lui mort, de tenir un concile? Et que deviendra notre sainte religion? Ajoutez à cela qu'il n'y a plus rien dans son trésor. Tout cela serait bien drôle si nous étions protestants.

Nous avons ici deux ministres, l'Intérieur et l'Instruction publique. Monsieur de l'Intérieur, qui est très homme du monde et très gracieux, a été fort bien reçu, malgré ses récents méfaits. Nous vivons dans une telle retraite que je cherche en vain des nouvelles à vous donner et des événements mémorables à vous communiquer. Apprenez cependant que le prince impérial est tombé l'autre jour dans la rivière qui coule au travers de la villa, et que M. Néro, le chien de Sa Majesté, a daigné prendre un hérisson. Je respire tellement quellement, et j'espère que le marquis de R. G. n'a pas trop besoin de ses cigarettes.

Permettez-moi, Madame, de mettre à vos pieds l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXVII

Cannes, 9 décembre 1866.

Madame,

Mille remerciements pour votre aimable et bon souvenir. Vous vous plaignez de mon silence, sans considérer qu'un

homme qui vit à deux cent cinquante lieues de Paris, dans un isolement à peu près complet, n'a plus d'idées présentables pour les belles dames qui vivent comme vous entourées de tous les grands hommes du jour et du lendemain. Je vois que vous avez reconquis votre petit grand homme, et je vous prie de le remercier de son souvenir. Je le plains de vivre en compagnie de gens qui l'exploitent et qui ne l'aiment pas: qui lui ont fait faire et lui feront faire bien des choses qu'il regrettera peut-être un jour et qui n'embelliront pas son portrait pour la postérité. Malheureusement, il est comme la plupart de nos compatriotes, plus vain qu'orgueilleux, et il tient plus à un sourire du faubourg Saint-Germain qu'à l'estime de gens de cœur et d'esprit. S'il est antiprussien, c'est que le descendant des Habsbourg l'a reçu en audience particulière, et que M. de Bismarck s'est moqué de lui. Enfin, vous connaissez l'homme aussi bien que moi.

Je voudrais bien que l'affaire de M. Gt se fît. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi elle ne s'est pas faite encore et pourquoi on lui a préféré tant de gens qui ne le valent pas et qui ne sont bons qu'à mettre sous la remise. Votre cousine devrait bien se donner quelques peines pour le faire passer cette fois. Je voudrais bien savoir quelle mine elle fera à Compiègne à notre blonde duchesse qu'elle ne peut souffrir. Cette aimable duchesse m'avait promis d'aller à Cannes ou à Nice cet hiver, mais je sais ce que vaut l'aune de promesses de cette espèce et je l'attends sous l'orme. Madame Przezdziecka en revanche est à Nice et j'irai lui faire ma cour après-demain, ainsi qu'à notre préfète qui est très aimable.

Je connais de vieille date le bibliophile Jacob qui est homme d'esprit et très instruit, mal avec les érudits parce qu'il a fait des romans, et qu'il leur a montré plus d'une fois qu'il en savait autant et plus qu'eux. Il a un chef à la bibliothèque de l'Arsenal qui est, dit-on, une bête féroce. Vous devriez bien le faire empailler, ou du moins mettre aux Invalides.

Il y a longtemps que je ne m'occupe plus des affaires académiques. Depuis qu'il est nécessaire ou de communier ou d'être l'amant d'une orléaniste sur le retour, je ne m'occupe qu'à une chose, c'est à être absent quand les candidats font

leurs visites. On dit qu'il y en a neuf. Heureusement, ils ne viendront pas me relancer à Cannes.

Ce que vous me dites de madame de X... me fait beaucoup de peine pour son mari qui méritait mieux.

Pourquoi ne me dites-vous pas un mot de N. S.-P. le Pape? Vous devez en savoir plus long que personne. Pour moi, je ne doute pas qu'il ne quitte la place un de ces matins effrayé de l'amour de ses sujets. Mais que ferons-nous? N'est-il pas triste de penser qu'au XIXe siècle l'obstination d'un vieillard quinteux et bigot peut faire beaucoup de mal à notre pays et à notre maître? Après avoir passé dix-sept ans à soutenir le chef de ses ennemis les plus acharnés, renverra-t-il une armée pour que le vieillard susdit puisse gouverner à sa façon, c'est-à-dire très mal, son petit troupeau temporel? Le monde est vraiment trop bête et le devient tous les jours davantage.

Je continue à respirer, mais toujours très médiocrement. Le soir je ne respire plus guère. Nous avons un temps merveilleux. Aujourd'hui, le soleil est si chaud que tous les Anglais ont des ombrelles blanches doublées de bleu. Il y a ici lady Jocelyn, la fille de lady Palmerston, qui est très aimable et a été très jolie, avec une fille qui ne l'est pas, mais qui a l'air bien poitrinaire.

Adieu, Madame, veuillez me rappeler au souvenir du marquis de R. G. et agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXVIII

Cannes, 18 janvier 1867.

Madame,

Je reçois aujourd'hui seulement la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 15. Nous avons été trois jours privés de communication avec le Nord, par suite de la neige qui encombrait le chemin de fer depuis Avignon jusqu'à Valence. J'ai assisté à un triste spectacle. L'homme que j'avais vu la veille plein d'intelligence et de verve, devenu un cadavre

d'où s'échappaient encore des gémissements et qui faisait des mouvements convulsifs[1]. D'ailleurs, l'expression de la figure était la même que la veille, et je suis convaincu qu'il ne souffrait pas, ou du moins qu'il n'y avait plus chez lui la conscience. Cela a duré près de vingt heures, pendant lesquelles on en était réduit à désirer que la mort vînt enfin. S'il avait été possible de sauver le corps, c'en était fait de l'intelligence, et la mort valait mille fois mieux que la vie dans de pareilles conditions. Rien n'avait pu faire prévoir la catastrophe. La veille, il avait été plus brillant et plus gai que jamais. Il travaillait le matin même. Il a dit qu'il avait une insurmontable envie de dormir. Il s'est étendu sur un canapé et la congestion cérébrale est venue pendant le sommeil. Il n'a pas eu un instant de connaissance et n'a pas même rouvert les yeux. Le corps part aujourd'hui pour Paris avec M. Barthélemy Saint-Hilaire qui logeait chez lui et qui est son exécuteur testamentaire.

Les détails *de famille* que vous me donnez m'affligent, mais ne me surprennent pas. Le cousin si libéral et si démocrate est, au fond, plus superbe que Tarquin. Si j'étais son autre cousin, je vous promets qu'il apprendrait de meilleures manières ou qu'il irait vivre à sa fantaisie et de ses propres deniers dans un autre pays. Malheureusement, ni l'un n'a assez de cœur pour apprécier la bonté de l'autre, ni l'autre assez peu pour le traiter selon ses mérites.

L'Académie française, étant maintenant gouvernée par des fous, fera toutes les folies possibles. M. Cousin était le dernier homme raisonnable qui conservât quelque autorité. A présent, on peut nommer Jules Favre et Duvergier de Hauranne ou monseigneur Pie de Poitiers. Je m'attends à tout, particulièrement à une bêtise, et, comme Ponce-Pilate, je m'en lave les mains. Je voudrais bien que le gouvernement n'eût pas de plus grand embarras que ces misères académiques.

Pendant que le marquis de R. G. trouvait des tombeaux étrusques, nous découvrions à Antibes une inscription grecque. Je ne vous l'envoie pas. C'est le curé d'un temple de Vénus qui dit aux dévots que la déesse leur saura gré de

1. Victor Cousin, mort le 2 janvier 1867.

ce qu'ils ont fait pour leur curé. En changeant le nom du saint, cette inscription peut être à l'usage de tous les curés. Je n'ai pas grand'chose à vous dire de ma santé. Elle est toujours des plus médiocres. Il faut en prendre son parti.

Adieu, Madame. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

Je n'ai pas reçu l'article de M. de Pontmartin.

XXIX

Cannes, 29 mars.

Madame,

Je suis si souffreteux depuis quelque temps et si triste que je n'ose écrire. Dans la solitude où je vis, je ne pourrais guère parler que de moi-même, et le sujet est indigne. Vous devez donc m'excuser si je suis si inexact dans ma correspondance. Cela ne n'empêche pas d'avoir la plus grande reconnaissance pour les âmes charitables qui veulent bien me donner des nouvelles du monde. Je vous remercie beaucoup en particulier pour celles que vous me donnez du prince impérial. J'espère qu'elles continuent à être bonnes. Ce n'est que fort tard que j'ai su que cette maladie avait eu une certaine gravité. Heureusement, le danger avait disparu lorsque j'en ai été instruit. Je me suis demandé longtemps si je devais écrire à l'Impératrice pour la féliciter. D'un côté, il me semblait qu'on faisait une espèce de mystère de cette maladie, et peut-être ce mystère devait-il être respecté. De l'autre côté, il était étrange de ne pas témoigner l'intérêt qu'on y prenait. La dernière considération a prévalu, et j'ai écrit hier quelques lignes à Sa Majesté. Je tâcherai de la voir aussitôt après mon arrivée. Je pars lundi, et je serai mardi soir à Paris, si le chemin de fer le permet. Vous seriez bien aimable, si vous savez le nom de la dame d'honneur de service la semaine prochaine, de vouloir bien me l'envoyer chez moi. La maladie du prince

impérial a encore ajouté quelques teintes sombres à la situation actuelle. Pour moi, je la trouve des plus lugubres. Il me semble qu'on prend le plus mauvais moment pour donner des libertés beaucoup trop étendues, et bien supérieures à celles que ce pays-ci peut supporter. En même temps qu'on fournit aux adversaires du gouvernement des armes nouvelles, on ne prend aucune mesure pour le fortifier, et, loin de songer à faire des réformes sérieuses dans l'administration, réformes qui seraient pourtant si utiles, on continue à prendre presque au hasard les fonctionnaires les plus élevés. Je comprends tout l'ennui que doit éprouver M. Rouher en voyant le Corps législatif si mal présidé. Les véritables réformes à faire seraient de mettre, comme disent les Anglais, *the right man in the right place*; mais, par une bien triste faiblesse, on a peur de blesser une inutilité, et on mécontente toutes les capacités. Je suis surtout affligé du tour que je vois prendre à la réorganisation de l'armée. Il est trop clair que la peur de la guerre est la grande préoccupation de la Chambre, et qu'elle avalerait volontiers toutes les couleuvres que M. de Bismarck pourrait lui offrir. Si la nation française perd son prestige guerrier, je ne vois pas trop ce qui lui restera. M. Thiers nous a menacés du danger de tomber au rang de puissance de troisième ordre, mais je crains que nous ne tombions plus bas encore.

Je reçois d'Italie d'assez tristes nouvelles. Il semble que l'anarchie y soit complète. Les partis sont très divisés, très irrités et très peu scrupuleux. Les gens honnêtes se retirent de la vie publique et laissent le champ libre aux intrigants et à la canaille. On me dit de différents côtés qu'il n'y a de salut possible que dans un 18 brumaire. Mais pour en faire un il faut deux choses : un Bonaparte et une armée. Or il ne paraît pas que *di là dei monti*, ces deux éléments nécessaires puissent se découvrir.

Adieu, Madame. Veuillez agréer mes excuses et l'expression de tous mes respectueux hommages. Soyez assez bonne pour me rappeler au souvenir du marquis de R. G. et du petit nombre de vos amis qui veulent bien se souvenir de moi.

Pr MÉRIMÉE.

XXX

Paris, lundi soir.

Madame,

Je suis trop malade pour pouvoir sortir le soir. Je passe ma vie dans ma robe de chambre de la façon la plus triste et je n'ose me montrer. Pourtant, s'il y a quelque jour de soleil, j'essayerai le voyage de la rue de Grenelle, ne fût-ce que pour vous faire mes adieux.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXI

Mardi, 6 août au soir.

Madame,

Je ne savais pas que votre genou fût si mal, et d'après ce que m'avait dit notre belle et aimable amie, je ne croyais pas que ce fût quelque chose de si sérieux. Je me réjouis de ne l'avoir appris qu'avec votre rétablissement.

Pour moi, je suis bien malade, et maussade à tel point que je cherche un trou pour me cacher au monde. Ce temps pluvieux me met en fureur et m'ôte tout espoir de guérison. L'Impératrice a eu la bonté de m'inviter à Biarritz, mais je n'ose accepter. Il serait indiscret de ma part d'y aller pour être malade ou pour y crever, ce qui serait très possible.

Je ne sais rien de votre cousin[1], sinon qu'il a écrit dans la *Revue des Deux Mondes* une lettre qui ne m'a plu ni par le style ni par le fond[2]. Il s'est attiré de M. d'Haussonville une réponse désagréable[3].

1. Le prince Napoléon.

2. Voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1867.

3. Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1867.

Vous avez un secrétaire, à ce que je vois. J'espère que c'est par paresse que vous vous en servez.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXII

Cannes, 20 mars (1868).

Madame,

J'ai reçu avec grand bonheur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Il y avait longtemps que je voulais vous faire mes compliments pour la barrette de votre frère[1], mais je n'ai plus le courage d'écrire. Je suis si souffreteux et si faible au moral et au physique que je ne vis plus que de la vie d'une huître.

Dans quelques jours je vais faire une dernière expérience. On me conseille d'aller à Montpellier me faire mettre sous une cloche où l'on comprime de l'air. Je n'en attends pas grand'chose, mais enfin il faut essayer.

Je suis fâché de savoir vos fils aux Jésuites. Ils ont tort de lire des livres qu'il faut garder pour un autre âge, mais je crains qu'on ne leur apprenne de pires choses qu'ils n'en trouveront dans *Manon Lescaut*. Si j'avais des enfants, je les ferais élever en Angleterre, ou tout au moins en Allemagne. On y apprend mieux le latin et le grec qu'en France, et, ce qui est bien plus important, on y enseigne à vivre, ce qu'aucun collège français n'enseigne, les Jésuites peut-être excepté, mais dans des conditions que je ne trouve pas bonnes.

Je vois dans mon journal que le marquis de R. G. fait les honneurs de la maison de la nouvelle Éminence. Lorsque j'ai eu l'honneur de le voir à son passage à Cannes, il se portait à merveille, à ce qu'il m'a semblé. Il a été très gai et très aimable et a bien voulu accepter un dîner de hasard dont mes amies qui ont la surintendance de ma cuisine sont encore honteuses.

J'ai eu aussi la visite de la duchesse Colonna qui a

1. Le cardinal Bonaparte.

passé quelques jours à Nice, et qui, je pense, est en ce moment à Rome. Elle est très enchantée du pays, et il lui vient des velléités de peinture. Meissonier aussi, qui est à Antibes, ne rêve plus que paysages. Il vit dans un des plus beaux lieux de cette contrée où il y en a tant, à quelques pas de la mer, entouré de vieux chênes verts et de magnifiques oliviers. J'ai eu aussi la visite de M. Peabody. C'est un vieillard fort aimable qui a la figure qu'on donnerait à l'honnête homme dans un roman. Il ne m'a donné que sa photographie au lieu de quelques millions de dollars qu'il réserve pour de plus pauvres que moi, et m'a montré la photographie du pape qui a trouvé moyen, en écrivant un mot latin, de faire deux fautes d'orthographe. Qu'on ne me parle pas de son infaillibilité. J'aurais bien voulu savoir comment va le prince impérial sous son nouveau gouverneur. Si j'en crois le bruit public, le général F.[1] est l'homme qu'il lui fallait. Dans quelques années d'ici, s'il peut avoir une femme d'esprit pour maîtresse, la dynastie sera consolidée.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXIII

Londres, 31, Bloomsbury Square, 30 juin.

Madame,

M. Giraud vous aura dit, j'espère, qu'il m'avait empêché d'aller vous voir le jour où vous m'aviez demandé. Depuis, j'ai eu toute sorte de tracas et je n'ai pu trouver le temps d'aller prendre vos ordres pour ce pays-ci. Je suppose que vous êtes maintenant guérie de votre accident et que la blessure est bien cicatrisée. Croyez que, malgré le côté comique de l'aventure, je vous ai plainte de tout mon cœur[2]. Ce sont

1. Le général Frossard.

2. La princesse avait communiqué à Sainte-Beuve trois cahiers de notes intimes, oubliant qu'il s'y trouvait une page où il était assez mal traité : Sainte-Beuve les avait renvoyés à la princesse en la priant d'agréer l'hommage « d'un respect qui n'aurait plus lieu de s'exprimer ».

de ces petits malheurs qui ne vous affligent qu'aussi longtemps qu'on a la faiblesse d'y penser, et j'espère bien que vous avez eu la force d'oublier. J'aurais donné beaucoup pour que la chose me fût arrivée, je veux dire pour avoir lu mon portrait non flatté. Je vous aurais fait une belle guerre et je vous aurais rendue bien malheureuse, mais la chose serait restée entre nous.

Je suis ici encore pour quelques jours. Le voyage ne m'a pas fait de mal, et même j'ai résisté, du moins jusqu'à présent, à quelques dîners, calamité inévitable dans ce pays-ci, où l'on ne fait guère de visites et où l'on ne trouve guère moyen de parler qu'à table. La démocratie marche toujours à pas de géant, et la facilité des relations internationales a inoculé en Angleterre toutes nos maladies, la démocratique surtout. Si je n'étais pas si vieux et si philosophe, je ne serais pas éloigné de croire que la vieille moralité britannique a subi aussi de cruelles atteintes. Mademoiselle Schneider fait ici tourner toutes les têtes et je suis sûr qu'on dansera le cancan d'après ses principes dans les fêtes champêtres qui se préparent. J'ai cru remarquer que les demoiselles étaient devenues encore plus *fast* qu'elles n'étaient. Elles sont toujours bien blanches et bien jolies, mais elles ne rougissent plus, ce qui est dommage. Je pense que M. le marquis de R. G. est revenu. Veuillez me rappeler à son souvenir et recommandez-lui l'air comprimé.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXIV

Paris, 15 août.

Madame,

Je n'ai pas répondu à votre aimable lettre pour beaucoup de raisons que je vous dirai quand j'aurai l'honneur de vous voir. Me voici de retour à Paris pour quelque temps en assez mauvaise condition, avec un gros rhume qui me fait beaucoup souffrir. Celui du marquis de R. G. est tout à fait indépendant de la cloche. J'espère bien qu'il continue l'expérience. Je n'en ai senti les bons effets pour ma part qu'après une douzaine de bains, et mon emphysème n'a disparu qu'après un mois.

La duchesse Colonna a reparu de ce côté des Alpes. Je la croyais irrévocablement perdue pour nous, lorsque ce matin est arrivée une lettre d'elle datée de Cauterets. Elle me semble très en santé et gaieté.

J'ai vu l'Empereur à son arrivée de Plombières en très bon état, mais il s'est enrhumé et a eu un peu de fièvre. J'espère que la grande corvée d'hier ne l'a pas trop fatigué. L'Impératrice est infatigable. Le prince impérial est charmant. Son gouverneur me plaît beaucoup. Il sait se faire obéir et aimer, qui plus est. Nous étions en petit comité, c'est-à-dire vingt ou trente à table tous les jours, mais il n'y avait d'étranger à la maison que votre serviteur, la duchesse de Malakoff et les Seláfani. Le temps a passé très agréablement pour moi.

Pourquoi lisez-vous la *Lanterne*? J'ai essayé aussi, mais franchement cela est trop bête.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXV

Dimanche soir, 13 sept.

Madame,

Ce matin, au moment où j'allais sortir pour aller vous présenter mes hommages, une veuve éplorée est entrée chez moi et m'a tenu si longtemps avec ses lamentations que j'ai laissé passer l'heure que vous aviez bien voulu m'assigner.

Je pars assez prochainement pour Montpellier où je vais me mettre de nouveau sous cloche, non que j'en aie grand besoin à présent, mais on me recommande cela comme préservatif. Je suis charmé que M. le marquis de R. ait éprouvé quelques bons effets de ce singulier remède. S'il allait par hasard du côté de Montpellier, je lui conseillerais de consulter le docteur Bertin en qui j'ai beaucoup de confiance. Je crois que je passerai à Montpellier presque tout le mois d'octobre. C'est à peu près le chemin de l'Italie.

Je vous donnerai des nouvelles de la duchesse C. Elle est

à Madrid très enchantée du pays, des habitants et encore plus des tableaux.

Daignez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXVI

Montpellier, hôtel Nevet.
14 oct.

Madame,

Je suis charmé de recevoir de vos nouvelles. Vous ne me parlez pas de votre santé, mais j'aime à supposer que vous êtes parfaitement rétablie de votre accident. Je suis ici depuis une quinzaine de jours très souffrant d'un rhume obstiné, sans lequel je serais, je crois, assez bien de mes autres maux. Je suis comme le cheval de Roland, n'ayant qu'un défaut, c'est d'être mort.

Madame la duchesse C. me considère sans doute comme tel, car, après m'avoir demandé je ne sais combien de lettres pour l'Espagne, et m'avoir répondu par quelques pages enthousiastes sur Velazquez et les Espagnols en général, elle ne m'a pas envoyé la plus petite signifiance depuis les grands événements[1]. Je sais cependant qu'elle s'est couverte de gloire sur le champ de bataille du pont de l'Alcolea, qu'on lui a donné *nationalement* une écharpe rouge, et qu'elle est revenue à Madrid où ces messieurs du mouvement sont, je pense, à ses pieds. Si vous receviez de ses nouvelles, il serait aimable à vous de m'en faire part.

Je serai très probablement à Cannes au commencement de novembre et très heureux de voir le marquis de Roccagiovine s'il honore notre plage de sa présence, mais je crains qu'il ne s'arrête pas chez nous, car le chemin de fer va, me dit-on, à présent, assez au delà de Menton.

Mon portrait par la princesse[2] est venu merveilleusement. Ce sera celui que j'enverrai dans les cours étrangères lorsque

1. Le renversement de la reine Isabelle.

2. La princesse Mathilde.

je songerai sérieusement à me marier. Elle a été d'une complaisance et d'une amabilité parfaite, et a tiré de son modèle meilleur parti que je n'aurais cru possible.

Je pense que l'année prochaine l'Espagne sera en pleine guerre civile. Très probablement les Carlistes reviendront sur l'eau, et, si j'avais à parier pour un des partis qui se disputent ce pauvre pays, ce serait en faveur du fils de Montemolin.

Selon moi, la majorité en Espagne est carliste, et la meilleure partie de la nation c'est le populaire, ou pour mieux dire les paysans. Les avocats et les militaires leur mangent la laine sur le dos depuis longtemps et ne font rien pour eux. Au contraire, ils leur ôtent tout ce qu'ils avaient à leur profit dans le gouvernement absolu, comme la soupe des couvents et la loterie qui d'un moine faisait un évêque avec un million de revenu. En attendant, nous verrons un beau gâchis. Les Spartiates montraient à leurs enfants des Ilotes ivres pour les dégoûter de l'ivresse. Je voudrais bien que le spectacle édifiant de ce qui aura lieu de l'autre côté des Pyrénées eût pour nous un effet aussi salutaire, mais j'en doute, hélas !

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXVII

Cannes, 15 mars (1869).

Madame,

Mille remercîements pour votre aimable lettre. Vous ne m'avez pas cru mort, malgré les journaux qui ont fait mon oraison funèbre. J'ai eu quelque velléité de passer aux sombres bords, mais je me suis abstenu. A présent je suis vraiment assez bien, sauf une très grande faiblesse. C'est pour moi une affaire sérieuse de faire trois pas dans ma chambre et même de sortir de mon lit. Cependant, tous les jours je fais quelques progrès.

L'Impératrice a été souffrante pendant quelques jours. Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez. Elle a eu la bonté d'écrire à mon médecin pour lui demander comment j'étais, en lui recommandant de n'en rien dire de peur de m'effrayer.

Nous avons ici des temps abominables. L'autre jour, il est tombé de la grêle qui a haché nos fleurs. Les grêlons étaient de la grosseur d'un œuf de pigeon. Heureusement cette tempête n'a ravagé qu'un très petit rayon, et la plus grande partie est tombée dans la mer.

Je suis si patraque que je ne puis écrire qu'avec peine. Encore merci de l'intérêt que vous avez bien voulu me montrer.

Daignez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XXXVIII

Samedi soir.

Madame,

Vous soulevez une question fort grave et que je n'ai jamais osé discuter. L'ours est mort sans faire de révélations[1]. Les regards, les peurs et les envies expliquent beaucoup de choses, notamment pourquoi les fils ne ressemblent pas toujours à leurs pères. Je ne puis que vous renvoyer à l'article du Dr Frœber dans la *Severnaïa Gazeta* de Saint-Pétersbourg, où il rapporte le fait, mais il ne conclut pas. Cet infortuné jeune homme ne savait pas bien la nature du sentiment qui le portait vers cette jeune demoiselle, et ne l'a su qu'après l'avoir mangée.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

1. Voir *Lokis*.

XXXIX

Cannes, 12 novembre.

Madame,

Je suis bien fâché d'apprendre que le mauvais temps ait éprouvé le marquis de R. G. S'il avait fait comme moi, il aurait évité les premiers froids. Nous avons ici un temps magnifique depuis trois semaines, tellement que tous les natifs sont au désespoir, à cause de leurs olives ou de leurs choux qui demandent de la pluie. Pour surcroît de malheur, les Anglais ont manqué cette année. Nous n'avons que la princesse royale de Prusse, à qui je fais la cour pour cimenter la bonne intelligence entre son pays et le nôtre. De M. Bulwer je ne sais rien. Parlez-vous de sir Henry B., qui était ambassadeur à Constantinople, ou de lord Lytton, auteur des romans, ou du fils de ce dernier, qui était à l'ambassade d'Angleterre, séduisant des femmes et faisant des vers? Je les ai tous connus autrefois, mais à présent je suis mort et ne connais plus personne.

Je ne crois pas qu'Ampère ait laissé des *Mémoires*. S'il en a écrit, je doute qu'ils apprennent quelque chose. Lamennais, que j'ai vu assez souvent chez Béranger, était un enfant très amoureux de gloire, mais qui ne voulait pas travailler pour en gagner. Il ne faisait rien de sang-froid. Il s'était fait prêtre pour être pape, et a jeté le froc parce qu'il désespérait d'attraper la tiare. Pauvre espèce de grands hommes bien dignes de ce temps-ci !

Si vous voyez madame de Montebello, veuillez lui dire de ma part quelque chose de gentil et d'aimable. Je suis désolé d'apprendre qu'elle est encore souffrante. Ni mademoiselle d'Albe ni les demoiselles d'honneur, qui m'avaient fait de grands serments, ne m'ont écrit un mot. Je vois par mes espions que le voyage paraît long[1], qu'on est fatigué et qu'on a des inquiétudes. C'est ce qu'éprouve tout le monde. Je m'attends à des coups de fusil prochains. J'espère que nous en

1. Le voyage de l'Impératrice en Égypte, pour l'inauguration du canal de Suez.

tirerons plus qu'on ne nous en tirera, mais après, que fera-t-on ?

Il me paraît prouvé que ce pays-ci est indigne de la liberté et qu'il ne peut supporter le despotisme. Je le vois s'en allant à tous les diables.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XL

Cannes, 31 décembre 69.

Madame,

Je vous prie d'agréer tous les vœux de nouvel an qu'une vieille patraque bien malade, bien souffrante, met à vos pieds.

Nous avons ici depuis quelques jours un froid atroce. C'est pour ce pays de fleurs une calamité effroyable. On était en plein été. Une nuit le thermomètre est descendu à six degrés et tous les jardins ont été ravagés. Toutes les plantes, tous les grands et beaux arbustes en fleurs ou sur le point de fleurir, sont par terre en consistance d'épinards mal cuits. Les oranges sont gelées et les orangers tous plus ou moins grillés. On dit que depuis 1819 on n'avait pas vu pareille catastrophe. Si le froid était venu après la pluie, pas un olivier n'aurait échappé. Je vois par les journaux que vous avez à Paris une température beaucoup moins inhumaine. Si cela dure, je ne vois pas ce que je deviendrai : mais je ne dors, ni ne mange, et ne respire guère mieux qu'un poisson hors de l'eau.

Vous ne me donnez pas de nouvelles politiques : c'est cependant ce qu'il y a de plus rare en province. Ici nous ne savons rien que par les journaux qui ne nous apprennent jamais le dessous des cartes ; or c'est précisément ce qu'il est le plus intéressant de connaître, et que vous savez, vous autres qui avez vos grandes entrées. Mon impression est que nous marchons à grands pas à un état d'anarchie, qui paraît être en France une conséquence forcée du régime parlementaire. Personne ne veut aider la machine, et beaucoup s'appliquent à l'empêcher de marcher. En outre, les hommes d'État sont

rares. Y en a-t-il? C'est une question qu'on pourrait faire. Remerciez M. Thiers de son aimable souvenir. Je le plains de tout mon cœur.

Adieu, Madame. Veuillez me rappeler au souvenir de M. le marquis de R., et agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

XLI

Cannes, 15 janvier 70.

Madame,

Je viens de passer plusieurs jours si souffrant qu'il m'a été impossible d'écrire, mais ma première pensée a été pour vous, en apprenant cette horrible histoire d'Auteuil[1]. Le pauvre prince, s'il eût été un simple particulier, aurait eu tout le monde pour lui, et un jury ordinaire l'eût acquitté avec éloges. Je crains bien qu'il n'ait à endurer quelques mois de prison. Nous vivons vraiment dans un temps étrange. Ce qui m'accable par–dessus tout, c'est la bêtise et la folie de ce peuple qui se dit et se croit modestement le plus spirituel de la terre, et que le plus médiocre comédien prend pour dupe. J'espère, Madame, que vous n'avez pas trop souffert de toutes ces cruelles émotions. On m'écrit que l'Empereur en a été très vivement affecté, bien que le prince Pierre n'eût rien fait pour gagner son affection.

Je continue à souffrir, à ne pas dormir, à ne pas manger; je ne vois pas de fin, une excepté, à mon état, et il y a longtemps que j'ai perdu l'espoir de guérir.

Adieu, Madame, daignez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE.

1. L'affaire Victor Noir.

XLII

Cannes, 21 janvier 70.

Madame,

Je m'empresse de répondre à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser. Si c'est une résolution prise à la suite d'un conseil de famille, je ne la comprends pas. Encore moins puis-je deviner comment une marque d'intérêt de la part d'un de ses parents pourrait nuire au prisonnier. La seule conclusion que le public doive tirer de cette conduite, c'est que sa famille le regarde comme coupable. Au reste, supposé que la résolution ait été prise, il n'y a plus rien à faire maintenant. Se séparer du reste aurait à mon avis encore plus d'inconvénients que de suivre la majorité.

En comparant les deux relations, tout esprit impartial ne peut manquer de trouver celle du prince beaucoup plus vraisemblable. Il y a encore une observation à faire qui n'est pas sans importance. La déposition du seul témoin est suspecte pour deux motifs : 1° il était ami et on peut dire complice du mort ; 2° il était pourvu d'armes et n'en a pas fait usage. Il a évidemment abandonné son camarade, mauvaise recommandation, et le besoin pour lui de ne paraître ni second dans un guet-apens, ni lâche dans un moment de danger, doit rendre sa déposition fort suspecte.

Je suis toujours horriblement souffrant. Lorsque vous verrez l'Impératrice, veuillez me rappeler à son souvenir. Je ne sais quand je pourrai quitter ce pays-ci, ni si je le quitterai. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai reconnaissant si vous voulez bien m'écrire.

Daignez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

UN
ROMANCIER SOCIALISTE
EN ITALIE

— FRANCESCO MASTRIANI —

On se rappelle les troubles graves qui éclatèrent en Sicile au mois de janvier dernier. Le gouvernement italien réussit à ramener la tranquillité en décrétant l'état de siège, en faisant occuper l'île par 60 000 hommes et en y envoyant le général Morra avec de pleins pouvoirs. Mais il ne s'agissait pas d'une crise passagère ; le mal avait des racines profondes, et c'est ce que prouve l'agitation qui recommence dans le pays. La sévère condamnation prononcée par le tribunal militaire de Palerme contre le député De Felice vient de susciter des protestations violentes, non seulement dans la province qu'il représente, mais aussi à la Chambre ; les étudiants ont manifesté tumultueusement en l'honneur du « martyr » ; les affiches révolutionnaires ont fait leur réapparition nocturne sur les murailles, et la police en arrache tous les matins. Ce qui est plus inquiétant encore, c'est la misère qui règne dans la campagne sicilienne : des bandes d'ouvriers en haillons rôdent à travers champs pour tâcher d'assouvir leur faim avec des herbes ; des femmes tombent d'inanition dans les rues ou encombrent les places de leurs lamentations.

Tout cela montre bien que les causes du mal ne sont pas

superficielles, et encore moins externes. Au début des troubles de Sicile, beaucoup de journaux italiens cherchèrent à les expliquer par des menées étrangères, françaises ou allemandes. Quelque injuste que fût l'accusation, il ne faut ni s'en étonner ni s'en indigner : n'est-il pas bien humain que celui à qui arrive une fâcheuse aventure songe d'abord à en accuser la malice d'autrui plutôt que ses défauts propres? Mais la vérité est à la fois beaucoup plus simple et beaucoup plus redoutable. Depuis des siècles, l'Italie a cessé d'être riche; depuis des années, elle est dans la misère. Les provinces méridionales surtout sont réduites à l'extrémité : on n'y peut plus vivre, on y meurt de faim. Les enquêtes officielles elles-mêmes attestent cette détresse : elles constatent qu'en Sicile le salaire moyen des ouvriers agricoles n'est guère que de cinquante centimes par jour, et qu'il n'y a pas plus de deux cents journées de travail; elles constatent que l'organisation encore à demi féodale de la propriété foncière s'est opposée jusqu'ici aux progrès qui pourraient rendre l'exploitation plus productive; elles constatent, enfin, que ces populations si misérables sont justement celles qui, par un vice inconcevable d'administration, supportent les impôts les plus lourds, dans un pays où les régions industrieuses et fertiles sont déjà menacées de succomber sous le fardeau des taxes. Cela ne suffit-il pas pour expliquer que les pauvres Siliciens aient fini par faire un coup de folie désespérée? Et, si l'explication ne semblait pas assez claire par elle-même, n'était-il pas facile de trouver dans l'histoire de l'Italie des points de comparaison fort instructifs? Entre les émeutes de janvier et le soulèvement napolitain de 1647, il y a des analogies frappantes : les *lazzari* de Masaniello s'insurgèrent, eux aussi, parce que le fisc les rançonnait, parce que les droits établis sur les fruits et sur les farines étaient pour eux une menace de famine; et ils se ruèrent sur les bureaux d'octroi et de douane, allumèrent des feux de joie avec les registres, incendièrent les palais de courtisans qu'ils considéraient comme des exploiteurs. C'était du socialisme en avance. Mais il y a un socialisme de tous les temps, celui de la faim.

Que les troubles de l'hiver dernier, en Sicile et dans l'Italie

méridionale, aient eu un caractère socialiste, c'est un point sur lequel tout le monde paraît d'accord : et je n'y contredis pas, si d'ailleurs on consent à donner au mot socialisme une signification très large, si l'on entend par là, non point telle doctrine politique bien définie, mais seulement la protestation spontanée des malheureux contre leur misère et contre l'organisation sociale qu'ils accusent d'en être la cause. Dans un pays qui ne nourrit plus ses travailleurs, ce socialisme-là n'a pas besoin d'être importé du dehors : il germe naturellement, dans les têtes, sans aucune intervention d'apôtres étrangers qui en répandraient la graine ; il appartient à la flore indigène, et l'étude des œuvres de Mastriani, le romancier populaire, va nous en fournir une preuve curieuse.

Mastriani, dont le nom même n'est pas connu chez nous, a joui et jouit encore, surtout à Naples, d'une vogue extraordinaire : c'est le seul que les petites gens lisent assidûment, qui soit célèbre dans les boutiques, dans les échoppes, dans les loges de concierge et dans les cabarets. Ses livres se vendent partout, dans les kiosques de journaux, chez les bouquinistes volants qui posent leur étalage à l'angle d'une porte, sur la toile sale qu'un camelot étend au bord du trottoir de la rue Foria ; toutes ses œuvres ont un caractère local, empruntent leurs personnages et leurs cadres à la vie réelle, sont profondément imprégnées d'idées et de passions nationales : et c'est pourquoi on l'adore dans son pays. Eh bien ! les romans de Mastriani ne sont d'un bout à l'autre qu'une prédication socialiste, non pas, sans doute, à la mode de Paris ou de Berlin, mais à la mode napolitaine ; ce qui, entre parenthèses, n'a pas dû contribuer médiocrement à la diffusion et au succès des doctrines préconisées par le romancier.

Et qu'on ne se trompe pas ici sur nos intentions : qu'on ne nous suppose pas l'arrière-pensée de rejeter sur Mastriani une part de responsabilité initiale dans les événements douloureux et tragiques de cette année. Sans compter qu'en général les productions littéraires nous semblent des effets plutôt que des causes, des symptômes plutôt que des puissances efficientes, nous n'ignorons pas qu'il fut personnellement un très honnête homme, un rêveur doux et bien intentionné, qui, ayant des yeux et voyant autour de lui un affreux spectacle

de misères physiques et morales, éprouvait une pitié ingénue pour tant de souffrances et protestait avec une sincère émotion contre ce qu'il croyait être la cause du mal. C'était un socialiste par charité, quelque chose comme un socialiste chrétien. Mais cela même nous donne un exemple et un enseignement. Lorsqu'on a, comme lui, la vue un peu courte, et lorsqu'on s'enrôle avec trop de passion dans le parti des mécontents, et lorsqu'on se complaît témérairement à faire sur le papier des révolutions sociales, on court le risque de devenir malgré soi solidaire du parti auquel on a prêté l'appui de sa parole et de ses livres, on assume une sorte de complicité involontaire dans les actes de ce parti. Sans nul doute, Mastriani se fût indigné des récents attentats de Lyon et de Livourne. Mais qu'aurait-il pu répondre à qui lui eût dit : « Ces assassinats ont été commis au nom des idées que vous défendez? »

I

Francesco Mastriani naquit à Naples en 1819. Son père, Filippo Mastriani, architecte, avait exécuté sans s'enrichir de grands travaux civils et militaires; c'était un homme intègre, un peu bizarre, à la fois dur et tendre, systématique jusqu'à l'entêtement : il avait eu sept fils, qui montrèrent presque tous du goût pour les arts ou pour les lettres. Francesco entra, d'abord, comme employé dans une maison de commerce; un peu plus tard, il commença des études médicales, qu'il ne poursuivit pas. Dès l'âge de dix-huit ans, il avait publié quelques articles dans les petits journaux : à vingt et un ans, il avait essayé du théâtre, qu'il aima toute sa vie sans y recueillir jamais beaucoup de lauriers. Enfin, en 1844, il se consacra tout entier au double travail de la littérature et de l'enseignement, courant le cachet du matin au soir pour donner des leçons de français, d'anglais, d'allemand, de grammaire, d'histoire, de géographie, et trouvant encore assez de loisirs pour ce grand nombre d'ouvrages

qui font de lui, sans conteste, un des écrivains les plus féconds de notre siècle.

Son œuvre se compose de quarante drames et comédies, de cent sept romans, dont plusieurs ont jusqu'à cinq ou six volumes, de deux cent soixante-trois nouvelles et d'un déluge d'articles divers, de dissertations, de discours, de poésies, production ininterrompue pendant une période de cinquante années. Personne n'a été plus laborieux que lui. Entre deux leçons, à l'imprimerie, sur le coin d'une table, avec sa montre sous les yeux pour ne pas manquer l'heure du rendez-vous, il crayonnait à la hâte un chapitre de son œuvre en cours de publication. Sans doute il aurait mieux aimé travailler à son aise, soigner davantage la forme et le fond de ses écrits : mais il avait une femme et quatre enfants à nourrir, et, à Naples encore plus qu'ailleurs, la littérature est un médiocre gagne-pain ; en outre, on le savait besogneux, et on profitait de son besoin pour lui payer ses œuvres un prix dérisoire.

Néanmoins, sa situation fut à peu près supportable tant qu'il jouit d'une bonne santé : mais, dès l'âge de quarante ans, il fut atteint d'infirmités qui lui rendirent le travail plus pénible et qui transformèrent plus d'une fois sa gêne en détresse. Le 16 septembre 1865, il avait consigné sur son agenda cette note d'une brièveté angoissante : « Privations, dettes, misère, *faim* » En 1884, ce fut bien pis encore : il devint aveugle. L'opération de la cataracte réussit ; mais le chômage forcé avait épuisé sa maigre escarcelle, et il se trouva dans la triste nécessité d'implorer la charité publique par la voie des journaux. A peine remis de cette terrible épreuve, le petit vieillard de soixante-cinq ans reprit le collier de misère : et c'était pitié de le voir, décharné, courbé, les poches pleines de paperasses, se traîner dans les rues pour gagner son pain. La mort ne le prit qu'en 1891. On trouva dans son bureau un testament par lequel il déclarait ne laisser aux siens d'autre héritage qu'un nom honorable, priait les directeurs des journaux auxquels il avait collaboré d'ouvrir une souscription pour sa malheureuse femme sans ressources, et suppliait ses débiteurs de ne pas se montrer trop exigeants pour le payement de leurs créances.

Mastriani avait donc fait personnellement la dure épreuve de

l'indigence ; il l'avait vue chez lui et autour de lui : il l'avait vue telle qu'elle est, tragique et banale, laidement douloureuse, dépouillée de cette artificielle parure de poésie qu'on lui prête quelquefois quand on ne l'a entrevue que de loin. Aussi les descriptions qu'il en donne ont-elles le poignant de la réalité. A tous les autres égards, ses romans ont peu de valeur : le style en est lâche, incorrect, plein de redites, de vieilles métaphores, de comparaisons usées ; la composition en est confuse, surchargée d'événements qui s'embrouillent, de récits qui se greffent les uns sur les autres, de personnages qui apparaissent et disparaissent sans que l'auteur se préoccupe d'expliquer d'où ils viennent et où ils s'en vont ; les caractères de ses héros procèdent d'une psychologie rudimentaire, tout bons ou tout mauvais, sans analyse profonde du cœur humain, sans demi-teintes, sans subtilité de moraliste philosophe. Mais, avec tous ces défauts, ce sont les romans d'un brave homme qui voyait les choses telles qu'elles sont, qui donnait des larmes sincères à la souffrance et qui savait faire partager au lecteur sa sympathie pour les faibles et les victimes.

Je serais presque tenté de dire que l'infériorité de son talent d'écrivain a été profitable à la signification sociale de son œuvre. Un grand artiste est souvent trop disposé à voir tout sous la forme idéale de la beauté : pour lui, le mal même a des séductions esthétiques ; la cruauté des choses et des gens se métamorphose sous sa plume en drames qui font frissonner, mais qui ravissent. Les romans de Mastriani, au contraire, ont la brutalité saisissante et saignante d'un fait divers ou d'un compte rendu de cour d'assises. Quelques critiques italiens, dans l'enthousiasme des apothéoses nécrologiques, n'ont pas craint de lui comparer Victor Hugo, le poète des *Misérables* ; mais les *Misérables* sont une épopée, et Mastriani n'a été qu'un feuilletoniste. Qu'on rapproche de son nom, si l'on veut, les noms d'Eugène Süe, de Xavier de Montépin, de Gaboriau, de Ponson du Terrail : le romancier napolitain est à peu près de la même race littéraire ; moins artiste encore que plusieurs d'entre eux, mais peintre beaucoup plus fidèle et plus sincèrement ému des réalités sombres de la vie.

Mastriani avait conscience que ce réalisme naïf et attendri était la principale qualité de son œuvre ; et, au moment où

s'engagèrent, à propos de *l'Assommoir* de Zola, les disputes acharnées qu'on se rappelle sur l'esthétique du maître français, il crut devoir, lui si modeste et si peu infatué de son propre mérite, réclamer pour lui-même, non sans un peu d'amertume, la paternité des nouvelles théories littéraires. « Comment peut-on avoir le courage, écrivit-il, de dire que Zola est le fondateur de l'école réaliste, alors que moi, Mastriani, j'ai par mes romans ouvert la voie à cette école bien avant l'auteur des Rougon-Macquart ? »

Cette protestation fit sourire ; le protestataire n'était évidemment pas de taille à se mesurer avec Zola. Et néanmoins, en un sens, Mastriani avait raison : la priorité chronologique lui appartenait indubitablement ; et il avait su mettre dans ses récits, à travers la diffusion d'une rhétorique parfois puérile, assez de vérité populaire pour que ses œuvres prissent une valeur de documents historiques et sociaux. Dès maintenant, c'est là qu'il faut aller chercher l'exacte topographie du vieux Naples, éventré et transformé par les travaux d'assainissement ; c'est là aussi qu'on trouve, peints sur nature et nommés de leurs vrais noms, les clients ordinaires des cabarets borgnes, les ruffians, les camorristes, les vagabonds, les gueux de toute sorte, avec leur vêtement, leur langage, leurs attitudes, comme en des épreuves de photographie instantanée. Mastriani n'a pas eu assez de génie pour écrire des chefs-d'œuvre ; mais il avait découvert une route où d'autres ont été beaucoup plus loin que lui. C'est assez pour que l'histoire littéraire n'oublie pas tout à fait son nom.

II

Le jour où Mastriani mourut, Bovio écrivait : « Les socialistes ne manqueront pas de rendre un dernier hommage à l'homme qui a vécu et qui a tant souffert pour le peuple. » En effet, derrière l'humble corbillard qui emmena le corps au cimetière, il n'y avait aucune représentation officielle ; mais il y avait les délégués du *Cercle de l'émancipation sociale*, de

l'*Association ouvrière*, de la *Ligue des enfants du travail*, avec une grande foule de manouvriers, d'apprentis, de pauvres diables appartenant à tous les petits métiers. Quelques journaux très avancés, comme *la Montagna*, tout en le louant d'avoir signalé les besoins de la classe laborieuse, objectèrent bien qu'il n'avait jamais su se débarrasser de certains préjugés et qu'il n'était pas véritablement socialiste. Mais l'instinct populaire, plus clairvoyant que l'esprit de parti, ne lui chercha pas chicane pour telle ou telle de ses idées personnelles et honora en lui l'ennemi déclaré des oppressions et des iniquités sociales. Du reste, Mastriani lui-même répétait volontiers qu'il avait écrit cinquante-six romans sociaux, et il en formulait l'intention philosophique en ces termes: « Je me propose d'analyser le grand drame social au creuset de la vérité et de la raison : et je ne cesserai jamais, pour quelque considération que ce soit, de dénoncer les vices de la société, alors même qu'ils se retrancheraient derrière le bouclier et l'autorité de la loi. »

Ces romans sociaux, il ne se mit à les écrire qu'après la révolution de 1860 : jusqu'à cette date, la censure bourbonienne ne laissait aux écrivains aucune liberté. Voici, dans le nombre, ceux qu'on s'accorde à reconnaître comme les meilleurs :

I Lazzari — les Gueux — (1865). Sous une forme moitié historique et moitié romanesque, l'auteur y fait l'apologie des tentatives avortées de 1799 et de 1848 pour jeter bas l'odieux gouvernement des Bourbons; et il conclut par quelques pages enthousiastes sur la récente unité de l'Italie.

I Vermi. — (1864), traduits en français sous le titre : « les Vers rongeurs », — avec une suite : *I figli del lusso* — (les Enfants du luxe — (1866). C'est une étude intéressante sur les classes dangereuses dans une grande ville comme Naples. Ces *vers* pullulent sur les trois plaies du corps social, qui sont l'Oisiveté, la Misère et l'Ignorance. L'Oisiveté engendre la camorra élégante, c'est-à-dire les déclassés et les rastaquonères de toute espèce qui trouvent moyen de vivre grassement aux dépens d'autrui : le vagabondage, qui ruine l'autorité paternelle, désagrège la famille et prépare des recrues pour l'armée du vice; le bagne, où viennent s'échouer dans la honte irréparable ceux qui n'ont pas voulu demander au travail d'honnêtes

ressources. La Misère engendre la mendicité insolente ou avilie, la domesticité servile, voleuse et débauchée, les métiers louches, la prostitution. L'Ignorance, entretenue avec soin par le despotisme monarchique et clérical, engendre l'hébétement de la nation, les préjugés hostiles à tout progrès, le fanatisme et la superstition religieuse. Lorsque ce livre parut, Mancini, ministre des Affaires étrangères, écrivit à l'auteur : « Votre ouvrage n'est pas seulement un bon livre, c'est aussi une bonne action. Si les classes inférieures de notre pays, dans lesquelles la misère et le crime font des hécatombes de victimes, apprenaient à le lire et à le feuilleter assidument, je crois qu'il leur donnerait assez d'horreur de la boue où elles se laissent choir pour que beaucoup de volontés énergiques trouvent la force de s'arrêter au bord de l'abîme. »

Le Ombre — les Ombres — (1868). Ce roman, qui contient peut-être les pages les plus touchantes et les plus cruelles que Mastriani ait publiées, traite de la condition de la femme du peuple comme jeune fille, comme épouse et comme mère. Or, dans aucune de ces conditions, la société ne fournit à la misérable créature le moyen de vivre sans martyre et sans déchéance. L'insuffisance des salaires, la promiscuité des ateliers, les séductions traîtresses dont l'entourent les riches fils de famille, le dénuement du foyer domestique, l'ivrognerie du mari, la pâleur anxieuse des enfants affamés, tout la précipite à la chute suprême; et alors elle devient une *ombre*, un fantôme, un spectre sans substance et sans âme, une silhouette obscure et anonyme qui se traîne le long des rues.

I Misteri di Napoli — les Mystères de Naples — (1870). Dans la préface de cet ouvrage, plus diffus et plus difficile à résumer que les précédents, Mastriani annonce qu'il s'est proposé de mettre en évidence « les mystères de la vertu et les splendeurs occultes de l'âme condamnée aux tortures sociales ». Les principaux personnages de ce roman sont des prolétaires ruraux, probablement parce que, selon l'auteur, le peu de probité qui reste dans le monde s'est réfugié à la campagne. Le fond des idées est le même que celui des *Ombres* et des *Vers rongeurs* : c'est toujours un ardent plaidoyer pour le pauvre contre le riche, pour le travailleur contre le rentier, pour celui qui ne possède pas contre celui qui possède. « Si le servage n'existe plus en

droit, il existe toujours en fait; et ce sont les classes les plus utiles qui ont à supporter les plus dures souffrances. »

L'institution de la « sacrosainte propriété » est la bête noire de Mastriani; il fait d'elle le bouc émissaire de tous les péchés d'Israël. La richesse lui apparaît comme la grande iniquité sociale; il lui reproche tout : ses origines, l'usage auquel on l'emploie et les conséquences qu'elle amène. Elle est le grand obstacle au bonheur et à la vertu; elle se complaît, « puissance stupide et inexplicable, à écraser tout ce qui a du talent et de l'honneur, pour pousser aux sommets les plus grands imbéciles et les plus grandes canailles de la terre. »

Et d'abord, « voulez-vous savoir comment on s'y prend pour devenir riche? Demandez-le en confidence à ceux qui se sont enrichis; et vous apprendrez une histoire qui vous mettra la rougeur au front, une histoire d'accommodements honteux avec la conscience, de petits délits que le code ne punit pas mais que réprouve la justice divine, de filouteries commises avec des gants paille, d'extorsions pratiquées sous le couvert d'une fonction respectable, de lucres réalisés avec une sournoise perfidie; en somme, une histoire dont le héros, essentiellement voleur, joue avec succès le rôle de galant homme. *Aut fur, aut filius furis*, telles sont les paroles du Sage des sages. Et qu'on n'aille pas nous dire qu'il peut exister des riches probes et chrétiens, attendu que les hommes probes et chrétiens ne peuvent ni ne veulent devenir riches. Le travail honnête procure le pain, mais non pas la richesse. »

Si le travail honnête est, comme le prétend Mastriani, impuissant à créer une richesse légitime, il ne reste guère, apparemment, d'autres moyens de s'enrichir que le vol avec ses succédanés, fraude, escroquerie, etc., le jeu, par lequel l'argent d'autrui passe en douceur dans notre poche, le mariage appuyé d'une grosse dot, et l'héritage, qui nous permet de recueillir une fortune toute faite sans autre peine que de l'encaisser.

Dans les romans de Mastriani, la plupart des personnages opulents sont de francs gredins, qui ont acquis au moins une partie de leur richesse par des pratiques délictueuses

et qui ne doivent qu'à leur profonde hypocrisie, à leur feinte religion, à leur affectation d'être *bien pensants*, à l'imbécillité publique ou à la coupable complicité des magistrats, l'estime usurpée dont on les entoure et l'impunité scandaleuse de leurs méfaits. Mais cela n'a pas grand intérêt pour l'étude du socialisme de l'auteur : car, sans distinction d'opinions politiques, tout le monde s'accorde à réprouver la richesse acquise de cette façon-là. Quant au jeu, qui en Italie est un mal beaucoup plus redoutable qu'en France, puisque le gouvernement d'outre-monts le patronne sous la forme du *banco-lotto* et l'encourage pour s'en faire une ressource financière, nombre de gens seraient peut-être assez disposés à lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes, mais personne ne soutiendrait qu'il constitue un moyen régulier et louable de gagner sa vie et d'amasser un capital : par conséquent, sur ce point encore, les anathèmes de Mastriani n'ont rien de caractéristique. En ce qui concerne la grosse dot qui peut échoir à un joli garçon sans le sou, lorsqu'il a de l'entregent et que les circonstances le favorisent, on doit distinguer : si la seule raison ou même la raison principale du mariage est la cupidité, l'affaire devient assez vilaine ; mais, si l'amour s'est mis de la partie, on ne voit pas pourquoi la fortune de l'un des amoureux serait un vice rédhibitoire et mettrait empêchement à l'union qu'ils désirent tous les deux. Mastriani ne prouve donc que la moitié de sa thèse contre la dot des filles, et justement la moitié qu'on ne conteste pas, lorsqu'il nous montre des femmes achetant leur mari à prix d'argent et des hommes épousant une pécore à cause de ses gros sous.

Reste donc uniquement l'héritage, consacré par les lois, approuvé par l'opinion, réputé juste dans son principe et utile au bien de la société qui en a fait un des ressorts de son organisation. Mastriani, au contraire, le regarde comme une iniquité, comme une calamité ; et cela, c'est du socialisme. « La belle chose, s'écrie-t-il, que l'héritage ! Un individu se couche pauvre comme un rat de sacristie, et il se réveille riche comme un petit Rothschild. Qu'est-ce à dire ? Qu'a fait cet individu pour mériter pareille aubaine ? Voici l'affaire. Le matin, l'après-midi ou le soir, son oncle l'archiprêtre, sa tante la religieuse, un parent collatéral quelconque

s'en est allé de vie à trépas; et l'héritier, gueux hier, a empoché un demi-million. Soudain une métamorphose prodigieuse s'accomplit : cet âne bâté devient savant, ce jocrisse se transforme en Apollon, ce va-nu-pieds monte au grade d'illustre personnage que les barbons saluent chapeau bas. Et savez-vous la conduite que tiendra désormais le nouveau Midas à l'égard de la société qui l'a enrichi en lui attribuant légalement cette succession? Il fera sottises sur sottises, ne s'occupera que de tendre des pièges à l'honnêteté des filles et des femmes mariées, abusera de sa qualité de propriétaire pour tourmenter un malheureux père de famille, pour réduire au désespoir une veuve et un orphelin, pour contraindre ses fermiers à alimenter ses vices en laissant mourir de faim leurs propres enfants. »

En résumé, l'héritage ne sert qu'à perpétuer d'une génération à l'autre l'injustice initiale d'où est sortie la richesse, à corrompre celui qui hérite et à préparer pour l'avenir de nouvelles iniquités.

Le riche ne peut avoir que des vices; « car l'oisiveté, engendrée par les deux grandes immoralités de la fortune et de l'héritage, produit des fruits dignes de la plante qui les porte. Quand le travail, condition normale et naturelle de l'homme, ne sanctifie plus ses journées, les instincts les plus rebelles à la vertu l'emportent sur la raison, gâtent le cœur, dépravent les meilleures inclinations, développent les besoins sensuels et les appétits, poussent l'individu dans une sphère d'action préjudiciable à l'ordre moral et au bien social. » Chez le capitaliste, l'égoïsme et l'orgueil pervertissent tout, y compris la charité, au cas où il affecterait d'être charitable. Car il se dessaisit de son argent, non par pitié réelle pour le malheur, mais par ostentation de bienfaisance : il envoie de larges aumônes au curé de sa paroisse ou fait trompeter son nom sur les listes de souscription publique, mais il n'accorde à l'indigent ni tendresse, ni parole, ni regard, parce que l'aspect des haillons lui donne la migraine et la névralgie. Au fond, il se considère comme un être supérieur destiné à jouir, tandis que la canaille est un vil troupeau destiné à peiner : et cependant il a peur de cette canaille, il en redoute toujours la rébellion. « Le riche est couard par excellence; le progrès le

terrifie; l'intelligence, qui est pour lui l'abîme de l'inconnu, lui donne le vertige; la liberté, que son imagination tremblante conçoit comme une razzia générale, lui met le frisson dans les os. Il n'adore que le despotisme, parce qu'il sait que la richesse est un despotisme. Il déteste toute réforme, parce que, derrière les réformes, il craint toujours de voir apparaître les cornes menaçantes de ce qu'on appelle le communisme. En cela, il ne se trompe guère. »

Comment s'étonner ensuite que ces coquins de riches emploient malhonnêtement leurs revenus? Dans les descriptions interminables que Mastriani donne des abus de la propriété, on trouve une infinité de détails curieux sur la vie napolitaine et sur les mœurs de l'Italie méridionale. Tous les griefs de notre auteur se ramènent, en somme, aux deux principaux que voici : les propriétaires font des biens accaparés par eux des instruments d'exploitation et d'oppression, 1° en exigeant de leurs immeubles des loyers exorbitants, 2° en prêtant leur argent à un taux usuraire. Ce sont deux points sur lesquels Mastriani revient sans cesse; et il en parle avec une verve et une amertume où l'on sent le frémissement d'une rancune personnelle. Le pauvre homme n'avait-il pas été obligé de déménager une trentaine de fois dans sa vie, et, à mesure que l'âge diminuait ses ressources, n'avait-il pas vu le prix des logements grossir dans de fortes proportions? Ne lui était-il pas arrivé, certains jours où le pain manquait à la maison, de solliciter vainement de ses amis un emprunt de quelques *lire*, et d'être réduit à se faire rançonner par un de ces vampires qui exigent jusqu'à trois cents pour cent d'intérêt? Par les loyers excessifs et par l'usure, le plus clair des gains du travailleur passe aux mains de celui qui ne travaille pas. « Jadis on travaillait pour manger; aujourd'hui, on travaille pour enrichir son créancier et son propriétaire. »

Mais les maux que la richesse cause directement sont peu de chose encore, si on les compare aux effets lointains et désastreux qui en sont, selon Mastriani, la suite nécessaire. Car, à son avis, c'est sur la richesse qu'il faut faire retomber l'entière responsabilité de la dette, de la faim, du crime et de la prostitution.

« A partir du moment où un malheureux mortel a mis

son nom et son prénom au bas d'un papier timbré, il devient tout à coup et comme par enchantement la propriété vivante des huissiers. Son nom se multiplie sur les pièces de procédure, ses dépenses journalières sont mises en compte, on fait l'addition des bouchées de pain qu'il mange à son déjeuner, son destin est au bout de la plume du dernier des écrivassiers du greffe. Le débiteur est une ombre qui chemine, un fantôme, un spectre; sa pensée même ne lui appartient plus, puisqu'il est tenu de ne penser désormais qu'à sa dette. Le code le poursuit, le talonne, le mord aux jambes, jusqu'à l'heure fatale de la prise de corps qui enlève à une famille son unique soutien et qui la précipite dans l'irrémédiable misère. »

La faim, supplice terrible que les heureux du monde, les privilégiés, les benjamins de la société ne soupçonnent pas, dont ils nient même l'existence! « Vous savez la grande nouvelle? Un homme est mort de faim au coin de la rue. — Quelle sottise nous contez-vous là? Non, jamais un homme n'est mort de faim dans un pays chrétien; et si, par impossible, cela survenait un jour, c'est à lui-même que le mort devrait s'en prendre. Quand on veut travailler, on trouve toujours à gagner sa vie. » Hélas! c'est un de ces préjugés commodes à l'aide desquels les rassasiés se débarrassent de l'inquiétude de leur conscience et protègent leur propre bien-être contre l'importunité de la compassion. Tous les mendiants ne sont pas des paresseux qui veulent exploiter la charité d'autrui; et les plus misérables ne sont pas toujours les loqueteux qui tendent la main aux passants. On trouve dans plusieurs romans de Mastriani, notamment dans *les Enfants du luxe*, de fort belles pages sur la détresse affreuse qui étreint le vaincu de la vie lorsqu'il n'a plus un sou pour acheter du pain à ses enfants; et ces pages ont je ne sais quoi de frémissant et de poignant qui leur donne l'air d'être des chapitres détachés de mémoires autobiographiques.

Il serait bien facile d'être vertueux avec un revenu mensuel d'un millier de francs, — si la richesse ne commençait pas, tout d'abord, par corrompre celui qui la possède. — Mais être vertueux quand on a l'estomac vide, c'est un véritable héroïsme, dont peu de gens sont capables. « Il y a un point où la misère et le crime se rapprochent, se touchent et se confondent. »

L'iniquité sociale, en créant la faim, crée aussi le forçat et la prostituée. L'homme et la femme, pris au ventre par les tortures de l'inanition, indignés par l'opulence étalée et scélérate de ceux qui ont le superflu en abondance tandis qu'eux-mêmes manquent du nécessaire, se décident, sous l'impulsion de l'instinct animal que réveille en eux la fureur du besoin, à boire le suprême calice de la honte et à se jeter désespérément dans l'ignominie : « Qu'importe qu'on cesse de les estimer? Qu'importe qu'on les appelle infâmes? L'abjecte société mérite-t-elle qu'on tienne compte de ses jugements et de son estime? Et puis, la vertu n'est peut-être qu'une belle et funeste illusion, puisque le bonheur est pour ceux qui la trahissent et la famine pour ceux qui la respectent. » Le vice de l'organisation sociale est donc un des facteurs les plus puissants de la turpitude de la femme et des méfaits de l'homme ; et c'est pourquoi l'honnête Mastriani se plaît à nous montrer des galériens qui ont naturellement du courage et de l'honneur, des filles publiques qui sont bonnes, compatissantes, plus nobles de sentiments que les riches qui les ont perdues.

III

Il ne servirait pas à grand'chose de dénoncer le mal si l'on n'avait aucun remède à y apporter. Mais, à en juger par les harangues des politiciens de tous les temps et de tous les pays, l'art de critiquer est beaucoup moins difficile que l'art de guérir. Mastriani ne l'ignore pas. « Ma tâche, dit-il, est de faire l'affligeant diagnostic de la maladie ; mais c'est à d'autres qu'il appartient de rendre la santé au malade. Si j'exposais le traitement qui me semble le plus efficace pour la cure de la plaie sociale, on ne manquerait pas de crier que ce sont des rêveries de poète. Les hommes d'ordre, comme on les appelle, croient qu'on va détraquer le vieil édifice politique dès qu'on fait la moindre tentative pour en modifier les bases pourries. » Malgré cette réticence grosse de sous-entendus, le

romancier ne s'est pas fait faute d'indiquer en cent endroits ses vues réformatrices; et, dans ce rôle de réformateur, il n'est pas moins socialiste que dans celui d'accusateur.

Il est vrai qu'à cet égard son socialisme n'est pas, comme on dit maintenant, « intégral ». Et, d'abord, il ne méprise point sa patrie, il n'a aucune tendance à l'internationalisme (ce qui contristera sans doute ses confrères de ce côté-ci des Alpes), et il voue même aux Français une haine toute particulière. « L'Italie n'a pas de pire ennemie que la France. Si jamais, par une déplorable calamité, cette pauvre Italie devait être soumise à une puissance étrangère, mieux vaudrait pour elle subir le joug du Vandale, du Cosaque et du Turc. La France a toujours été en Europe le centre du despotisme clérical et monarchique; c'est elle qui a fondé en Occident l'odieux règne du droit divin. Elle ne s'est réveillée qu'une seule fois de sa torpeur, en 1789; mais, quelques années plus tard, elle est retombée dans la servitude. » D'ailleurs, la France est jalouse de l'Italie, elle rêve d'y rétablir le pouvoir temporel des papes; et, lorsqu'elle a fait semblant de lui venir en aide et de la protéger, ce n'était que pour mettre plus sûrement des entraves à son relèvement et à sa grandeur.

Mastriani ne déteste pas, non plus, le gouvernement de son pays. Comme la plupart de ses compatriotes, il est heureux et fier de la récente unité italienne, il sait gré à la maison de Savoie d'avoir chassé les Bourbons et présidé au *risorgimento*. Lorsque Victor-Emmanuel mourut, il accepta même la charge de lire dans l'église d'Aversa l'éloge funèbre du roi défunt. Mais sa reconnaissance envers la monarchie n'implique aucune dévotion dynastique; il se contente d'admettre que la maison régnante a fait du bien à l'Italie et d'espérer qu'elle en fera davantage encore. Le jour où cette espérance deviendrait une déception, où il serait prouvé que le favoritisme refleurit comme autrefois et que la ploutocratie continue impunément ses méfaits, Mastriani n'hésiterait guère à jeter par-dessus bord le souverain mauvais gérant de la chose publique. Car, au fond, tout au fond, ses secrètes préférences sont pour la forme démocratique du gouvernement, et il ne s'enthousiasme qu'au souvenir de la République parthénopéenne de 1799. « Les hommes d'alors, dit-il, appartiennent à un type de

perfection dont la génération présente aura de la peine à retrouver l'équivalent. Ce ne fut qu'un éclair; mais cet éclair rayonne d'un éclat impérissable à travers les siècles. » Parfois même, il semble s'impatienter déjà contre « messieurs des ministères qui se soucient peu d'encourager la vertu » et contre les habiles *patriotes* « qui, avant 1860, n'avaient qu'un chapeau graisseux à se mettre sur la tête, mais qui maintenant se font construire des villas et des palais. Le beau métier que le patriotisme! »

En outre, Mastriani n'est point partisan de ce que certains appellent aujourd'hui, avec un odieux euphémisme, la propagande par le fait. L'un de ses personnages préférés, le paysan Onesimo Cipriano, victime innocente des vilenies, des outrages et des accusations menteuses du marquis de Massa Vitelli, adresse, en mourant, à ses fils ces belles paroles : « Les riches laissent à leurs enfants le fruit de leurs spoliations et de leurs vols; nous, au contraire, nous laissons aux nôtres un précepte chrétien : il faut pardonner de cœur à ceux par qui on a été offensé. Un jour l'esclavage de la glèbe cessera et la condition du prolétaire des campagnes ne sera plus celle d'une brute. Ce jour-là, souvenez-vous que les riches, les puissants, les privilégiés sont aussi vos frères, et accordez-leur le pardon. » Tel est le devoir de l'honnête homme, et Mastriani l'affirme hautement; mais cela ne l'empêche point de penser que, si l'opprimé se révolte, il mérite qu'on lui accorde le bénéfice des circonstances atténuantes. Lorsqu'on a subi trop longtemps une misère injuste et sans espoir, le moment peut venir où la rage entre au cœur, où la frénésie rend les mains violentes, où le désir de vengeance domine tous les autres sentiments. « Le brigandage est une protestation armée et farouche contre l'oppression séculaire; le brigand résout à sa façon le problème social. » Et voici la curieuse profession de foi que le romancier met dans la bouche de Sabato, fils cadet d'Onesimo Cipriano, qui a quitté la maison paternelle pour se joindre aux malandrins de la montagne : « Mon frère est un imbécile, comme l'ont été mon père, mon aïeul et mon bisaïeul. Ils se sont laissé mettre la muselière par les riches, ils ont tendu le dos comme des mulets, ils ont reçu les coups comme des chiens teigneux, ils ont pioché la terre pour entretenir le luxe

de leurs maîtres, ils ont fait des enfants pour donner des soldats au roi et des maîtresses aux princes. Mais moi, j'ai juré de les venger tous. Dès mon enfance, quand j'entendais parler de brigands, je sentais le sang me bouillir dans les veines, et il me semblait que les prolétaires n'avaient qu'un moyen de prendre leur revanche des vieilles oppressions : s'armer et se poster sur les grands chemins. »

Enfin, Mastriani n'est pas antireligieux : et c'est même au nom de la religion, au nom de la Bible et de l'Évangile, cités à tout propos, qu'il prêche à ses contemporains les doctrines socialistes. On lit dans son testament : « J'espère mourir avec les secours de la sainte Religion catholique dans la foi de laquelle j'ai toujours vécu, et j'exhorte ma femme et mon fils à ne s'en éloigner jamais... J'ai toujours cherché dans mes œuvres à défendre la Religion, la Vérité, la Charité, la Morale de Jésus-Christ. » Il avait même, paraît-il, une dévotion particulière pour son patron saint François de Sales et pour Notre-Dame-de-Lourdes.

Cela ne signifie pas cependant qu'il ait abdiqué son droit de critique vis-à-vis de l'Église. Il reproche rudement à la papauté d'avoir paralysé le génie italien, empêché le relèvement politique de la Péninsule, entretenu l'ignorance des masses populaires, opprimé la pensée par une censure tyrannique. Il accuse les prêtres de n'être trop souvent prêtres que de nom ; d'embrasser cette profession moins par vocation que par paresse ; de tolérer, d'exploiter et même de propager les vices qu'ils devraient combattre ; d'obscurcir le véritable esprit religieux en favorisant les superstitions : d'abrutir les fidèles par l'abus des litanies, des rosaires, des prières machinales, des processions presque païennes et semblables à des mascarades ; de transformer l'enfer « en une grande Bastille universelle » que Dieu mettrait au service des despotes contre les amis de la liberté. Il n'est pas plus indulgent pour les bigots qui vont chaque jour à la messe, qui font maigre trois fois par semaine, qui portent des scapulaires et qui s'affilient à des congrégations, mais qui ne cessent pas de thésauriser en dépit de l'anathème chrétien contre la richesse, qui ont le cœur impitoyable aux misères d'autrui, qui vivent une vie de débauchés sournois ou de malfaiteurs clandestins. Ce qui

l'a frappé et ravi dans les Livres saints, c'est ce passage de l'Exode : « Tu ne presseras pas ton débiteur comme un huissier impitoyable, et tu ne l'écraseras pas par l'usure » : ou cet autre de saint Mathieu : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel » ; ou cet autre de saint Luc : « Quand tu donnes un banquet, appelles-y les mendiants, les manchots, les boiteux et les aveugles. »

Ce qu'il voit dans l'Évangile, c'est surtout la charité ; son Dieu est un Dieu d'amour et de paix, un « divin démocrate » ; et il estime que, si les policiers savaient être conséquents avec les principes qu'ils servent, ils devraient interdire la lecture de la vie de Jésus-Christ, « ce grand républicain ». Le socialisme qu'il rêve serait la restauration de la morale chrétienne telle qu'il la comprend : une sorte « de royaume de Dieu » où l'élan spontané de la bonté universelle réaliserait parmi les hommes la justice et la fraternité sans le secours du code pénal, des gendarmes et des prisons. Et, en attendant l'avènement de cette société idéale, il souhaiterait que les voies en fussent du moins préparées par le vrai prêtre selon son cœur, c'est-à-dire par le prêtre qui, revenant à la pure morale évangélique et donnant l'exemple effectif des vertus religieuses et civiles, dirait hardiment au riche : « Tu dois ton superflu à ceux qui manquent du nécessaire » ; qui oserait parler avec douceur au vicieux, au criminel, à la fille publique ; qui saurait au besoin, comme l'abbé Antonio Toscano qui, en 1799, fit sauter le fortin de la Vigliana, sacrifier sa vie pour la défense du peuple et de la liberté.

Quand se réalisera ce socialisme édénique qui assurerait à chacun dans le monde sa part légitime de bonheur? Mastriani incline à penser que les temps sont proches et que « le xxe siècle aura pour lui la gloire d'abattre l'injuste barrière qui divise le genre humain en deux castes, les maîtres et les esclaves ». Mais, en tout cas, ce qui ne fait pour lui aucun doute, c'est que cette réalisation aura lieu ; et l'assurance de sa foi se fonde, d'abord sur une ferme confiance en la Providence, ensuite sur la croyance à la loi du progrès. Le mal qui existe dans la société n'est pas l'œuvre de Dieu et ne peut entrer dans les desseins du Créateur : l'homme seul, par

suite de l'ignorance séculaire, qui a obscurci les esprits, et des institutions civiles qui ont légalisé l'iniquité, en est l'aveugle ouvrier. Mais l'instruction du peuple sera la grande rédemptrice, elle éclairera les individus sur leurs devoirs et sur leurs droits, elle fera renaître dans les âmes la justice et la charité.

Toutefois le proverbe dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » On n'arrive à rien sans effort, et cela est vrai des peuples aussi bien que des individus. Il faut donc que les pouvoirs publics, secondés par le concours des citoyens intelligents et honnêtes, se mettent à la besogne, travaillent résolument à améliorer le sort physique et moral des classes les plus nombreuses et les plus pauvres, cherchent les moyens réels et concrets de rendre aux masses leur part de bonheur, tâchent de faire pénétrer ces moyens dans les institutions et dans les codes. Et, puisque la richesse est la source de tout le mal, les réformes les plus essentielles doivent avoir pour objet le régime de la propriété. En cette matière, le principe fondamental est posé par la Genèse : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Il n'y a pas d'autre propriété légitime que celle qui résulte directement du travail, et il est juste que les produits du travail appartiennent intégralement au travailleur sans que personne, sous quelque prétexte que ce soit, puisse en prélever une portion quelconque.

Sans doute, il est bon que le travailleur, en prévision de l'avenir, pratique l'épargne au lieu de consommer immédiatement tout ce qu'il a gagné; mais il ne faut pas que l'épargne, sous forme de capital, devienne ensuite un instrument de spoliation en procurant des revenus acquis sans travail; et il ne faut pas surtout que ces revenus, accumulés et transmis d'une génération à l'autre, puissent former à la longue ces grandes fortunes qui attirent à elles toute la substance du peuple et créent le redoutable antagonisme de l'opulence et de la misère. Le devoir du législateur est donc d'assigner une limite à l'accroissement des fortunes, de supprimer l'intérêt de l'argent, de fermer la Bourse, d'abolir le droit d'héritage. « Quand il n'y aura plus de richesse, il n'y aura plus de misère; et la société, purifiée de ses germes de despotisme et de corruption, se rapprochera de plus en plus de cette perfec-

tion morale à laquelle la destinent les décrets irrévocables de Dieu. »

Mais ce sont là des mesures radicales qu'il serait trop difficile d'appliquer tout d'un coup et qui produiraient de trop violentes secousses. En voici d'autres que Mastriani juge immédiatement applicables et qui serviraient à préparer le triomphe du bien absolu : mettre de forts impôts sur les successions, les legs et les donations testamentaires; soumettre les loyers à une taxe; contraindre les propriétaires à louer leurs maisons, lorsqu'ils n'ont pas de raisons plausibles pour s'y refuser; supprimer la prise de corps pour dettes; établir un grand nombre de monts-de-piété où les pauvres pourraient faire leurs engagements sans être rançonnés par les prêteurs sur gages; créer dans chaque quartier une caisse de prêt qui ne prêterait que des sommes minimes aux nécessiteux; abolir la peine de mort et donner à toutes les autres pénalités un caractère réparateur et moralisateur; instituer pour les filles repenties des asiles où elles pourraient se réhabiliter par le travail.

Un grain de vérité et beaucoup d'utopie, voilà ce qu'on trouve dans le socialisme de Mastriani, comme dans la plupart des doctrines analogues. Son utopie, c'est l'hypothèse que l'homme va toujours au juste et au bien par la pente naturelle de ses inclinations, toutes les fois que les vices de l'organisation sociale ne contrarient pas son instinct; c'est l'illusion que le retour des peuples à la foi religieuse est proche, et que ce retour suffira pour assurer la justice et le bonheur universels; c'est la chimère des espérances fondées sur les réformes inefficaces, inapplicables ou même désastreuses qu'il préconise. La vérité, c'est que notre civilisation traîne après elle de grandes souffrances, et que l'imperfection des lois contribue peut-être à les accroître, et que la société serait coupable de ne pas faire tout le possible pour y remédier.

En février 1892, M. Edmondo de Amicis disait aux étudiants réunis dans la grande salle de l'Association universitaire, à Turin : « Ce fait que la marche de la civilisation broie sous ses pieds des myriades de créatures humaines; que sous les pieds de cette société civilisée s'ouvre, comme une menace

pour tous, le gouffre épouvantable de la misère; que le pain, que l'existence d'innombrables familles dépendent des hasards d'une lutte économique dont elles ne sont pas responsables et dont elles n'ont pas même conscience: ce fait résulte-t-il d'une nécessité inéluctable, ou n'est-il que la conséquence d'une longue série d'erreurs? Que toute nation renferme dans son sein deux peuples dont l'un se méfie et a peur, tandis que l'autre frémit et menace; que pour contenir, non pas quelques révoltés, mais des multitudes entières, il soit nécessaire de recourir à la terreur des lois et à la force des armes; que les cris joyeux de quelques prôneurs du progrès soient continuellement couverts par les lamentations infinies, grandissantes, implacables d'une foule immense: cela est-il le produit d'une loi sociale mystérieuse sur laquelle l'homme ne peut rien, ou cela est-il l'effet de l'égoïsme humain dont se sont imprégnées les institutions et les coutumes, d'un embarras maladif dont il faudrait guérir l'organisme social pour ramener dans tous les membres la facile circulation du sang, la santé et la paix? »

Cette grande question, — qui dépasse de beaucoup le socialisme romanesque de Mastriani et les difficultés actuelles de la situation italienne, — M. de Amicis n'avait pas la prétention de la résoudre par un simple discours; mais elle lui suggérait la belle réflexion que voici: « Les nécessités du temps où nous vivons sont ainsi faites qu'il faut corriger l'antique définition de l'honnête homme. Aujourd'hui, pour mériter ce nom, il est devenu insuffisant de pratiquer les vertus privées, même les plus pures, si l'on ferme ses oreilles et son cœur au cri des douleurs humaines, si l'on ne travaille pas directement à la régénération de ses semblables et au triomphe de la justice, si l'on ne consacre pas au moins une partie de son activité à rechercher consciencieusement quelles sont les réformes sociales auxquelles on doit employer ses forces pour le bien de tous. »

M. de Amicis ne s'adressait alors qu'à la jeunesse italienne; mais son éloquente leçon mérite d'être entendue plus haut et plus loin. L'Italie vient de traverser une crise aiguë du mal social; mais elle n'est pas seule à souffrir de ce mal, et le crime de Lyon nous a rappelé brutalement que nous sommes ma-

lades aussi. Cette maladie n'a pas de nationalité, ne connaît pas de frontières, ne se laisse pas arrêter par les quarantaines: et c'est pourquoi quelques-uns d'entre nous ont eu tort, dans un premier moment d'affolement, de vouloir rejeter sur l'Italie et ses nationaux la responsabilité de l'attentat; et c'est pourquoi le roi Humbert et ses ministres ont eu raison de nous témoigner en ces douloureuses circonstances des sympathies que nous n'oublierons point. Qui sait? L'horrible tragédie de Lyon servira peut-être à rapprocher les frères ennemis: les gouvernements et les peuples comprendront peut-être qu'au lieu d'user leurs énergies en de vaines et dangereuses rivalités, ils feraient mieux de s'entendre et de se concerter pour combattre le mal qui les menace tous. Ce mal n'est pas de ceux que l'emploi de la force suffise à guérir; ici, la répression, toute nécessaire qu'elle soit, a peu de vertu curative: c'est comme la camisole qu'on met au frénétique et qui l'empêche momentanément d'être dangereux, sans lui rendre néanmoins la santé. Or le mal social, sous toutes ses formes, latentes ou manifestes, insidieuses ou sanglantes, tient à des causes profondes et exige une médication interne. Puisse l'Italie, anémique et fiévreuse, trouver pour elle-même le remède efficace! Nous en serions sincèrement heureux. Il n'est jamais beau de se réjouir du mal d'autrui: mais ce serait une sottise de le faire quand on souffre soi-même d'un mal semblable.

G. HÉRELLE.

MONSIEUR COTILLON[1]

VI

— Vous m'écrirez tout de même? avait dit languissamment Suzanne en revenant à elle, c'est-à-dire en cessant d'être à M. de Coëtligon.

— Pour prendre un rendez-vous? Quand vous voudrez!... Mais prenons-le tout de suite...

— Non, non, je vous l'ai dit, je veux des lettres d'amour, maintenant, bien jolies, bien tendres...

— Sérieusement?

— Et pourquoi pas?

Tandis qu'elle insistait, caressante et larmoyante à la fois, M. de Coëtligon s'étonnait de cette idée fixe. Il ne voyait là ni sentiment amoureux ni désarroi moral. Et comme, à ce moment, il s'éveillait de son rêve, — et s'éveillait un peu mécontent de lui-même, — il se demanda si, par hasard, on n'avait pas quelque intérêt secret à lui faire écrire une ou plusieurs lettres plus ou moins compromettantes.

Il ne lui était pas, au reste, indispensable de témoigner d'une clairvoyance vraiment supérieure pour pressentir la manigance : il lui suffisait de se rappeler cette espèce d'inquiétude, assez inattendue, qu'avait manifestée Alice avant son départ. Et, maintenant que le désir ne l'aveuglait plus, il devinait presque la vérité.

1. Voir *la Revue* du 1er juillet 1894.

Aussi se promit-il de ne pas écrire une ligne à Suzanne avant d'avoir tiré la chose au clair.

Il partit bientôt pour Paris. Là, il se mit à réfléchir sur la fragilité des hommes, qui vaut bien celle des femmes,

Il éprouvait quelque léger remords, mais rien de bien cuisant, grâce à son endurcissement de vieux pécheur. L'occasion, l'herbe tendre... Et, après tout, il n'était même pas officiellement fiancé à mademoiselle de Maubriand. A moins d'être devenu de bronze tout à coup, il aurait eu beaucoup de peine à attendre dans une impeccabilité complète — et inusitée — un mariage encore si lointain, alors même que nulle tentation imprévue ne l'eût importuné.

La conséquence de tant et de si raisonnables méditations, ce fut qu'il ne devait désespérer ni de son mariage, ni de lui-même. Son goût pour Suzanne était presque passé, tandis que sa tendresse pour Alice subsistait intacte, sinon renforcée : il n'y avait donc qu'à aller de l'avant, en se prémunissant contre les surprises possibles et en tâchant de se faire expliquer ce qu'il y avait de singulier dans la préoccupation qu'avait trahie madame Labarre.

Les Maubriand habitaient, chaque année, jusqu'à la fin de l'automne, une belle propriété des environs de Rambouillet, la Grande-Feuillée. M. de Coëtligon résolut de s'y rendre. Là, il verrait Alice, se renseignerait adroitement sur le traquenard qu'il soupçonnait (car, à supposer que la jeune fille n'eût rien su de pertinent, elle devait avoir flairé quelque chose pour lui avoir parlé comme elle l'avait fait): puis il se remettrait en bonne posture de soupirant, et finalement se ferait agréer par la famille. — Cette dernière tâche, qui devait lui être encore facilitée par la tante Madeleine, *persona gratissima* dans la maison, n'était pas, d'ailleurs, bien compliquée, les Maubriand tenant au nom tout autant, sinon plus, qu'à la fortune, et la fortune de M. de Coëtligon n'étant pas plus à dédaigner que son nom.

On touchait à l'automne. En pareille saison, et dans ces giboyeux parages, la chasse était un excellent prétexte. Henri combina un petit déplacement qui le mit à quelque douze kilomètres de la Grande-Feuillée, chez un de ses amis.

Si bien qu'il arriva, un beau soir, entre cinq et six heures, dans une voiture de chasse appartenant à son ami.

Une belle allée seigneuriale, aux arbres altiers et touffus, justifiant par avance le nom de la propriété; une haute grille très simple, une grande cour sablée, au fond de laquelle se dresse une vieille et noble bâtisse de majestueuse apparence... Voilà le candidat au cœur de la place.

Personne dans les trois salons, meublés tous trois en un style composite, où le confortable moderne se trouve heureusement allié à des reliques du siècle dernier.

— M. le marquis et madame la marquise viennent de sortir à pied. On les croyait dans le parc. Mais ils ne tarderont pas à rentrer. Si Monsieur veut attendre... Ah! voici Mademoiselle, qui arrive en courant...

Un regard jeté dans le parc, où une brume légère préludait au crépuscule, convainquit Henri que son étoile le servait à souhait. Il ouvrit une grande porte-fenêtre et s'avança à la rencontre de la svelte forme blanche semblant glisser sous les grands arbres au feuillage doré, que rosissait le soleil couchant.

— Ah! que la Providence est une bonne personne! Et que je lui rends grâce de ce qu'elle a fait pour moi, mademoiselle Alice!...

— La Providence? Ingrat!...

— Comment! Vous saviez...?

— J'allais rejoindre papa et maman, qui vont faire un tour à la ferme, quand j'ai entendu une voiture. J'ai eu la curiosité de voir qui c'était, et j'ai aperçu de loin, à travers les vitres du vestibule, qui est une vraie lanterne, votre silhouette bien connue... et même un peu attendue.

— Vous m'attendiez... un jour ou l'autre?

— Naturellement. Et je trouve que vous êtes en retard.

— Bah?... Mais je ne vous avais pas dit que je viendrais.

— Raison de plus pour vous attendre... Je pensais bien que vous ne resteriez pas terré jusqu'à l'hiver. Nous ne quittons la Grande-Feuillée qu'à la dernière extrémité... quand nous en sommes réduits à battre la semelle en famille et à souffler dans nos doigts.

— Toujours gaie?

— Pourquoi pas?

— Au fait, pourquoi pas?

Il la regardait, sincèrement charmé de la revoir, la retrouvant plus fraîche et plus jolie que lorsqu'il l'avait quittée, tout animée par sa course, les joues vermeilles, le teint avivé, coloré par le soleil mourant, par la bise humide d'un soir automnal et par un plaisir intime qui brillait dans ses yeux.

— Ah çà! et vous?

— Moi?... Me voilà.

— Dame! je m'en doute...

Elle se mit à rire de bon cœur. Lui aussi, quoiqu'il éprouvât un soupçon de gêne.

— Au fait, reprit-elle, votre réponse en vaut une autre. Car vous auriez bien pu ne pas venir. De sorte que votre venue est, à elle seule, une profession de foi... un renouvellement... Dites-moi, si nous regagnions la maison? Ici, c'est comme si l'on vous jetait un drap mouillé sur le corps. Et j'ai attrapé chaud, vous savez, à galoper pour venir vous reconnaître!

— Quand je vous ai aperçue, courant sous ces grands arbres, blanche à travers la buée et comme silhouettée d'or...

— Eh bien! quoi? Vous avez cru voir une fée, je parie?

— Ah! si vous coupez les ailes à mon Pégase, qui n'a déjà pas beaucoup de souffle!...

— Oui, il corne un peu, votre Pégase... D'ailleurs, vous ne savez pas monter ce vieux dada-là: vous êtes mieux sur vos biques de sang. Remisez-le donc... dans le magasin des accessoires. Nous sommes deux modernes, hein? Parlons notre langue.

— Elle n'est déjà pas si jolie, la langue du jour!

— Ça, c'est bien mon avis. Mais la langue et les modes, ça ne se discute pas : ça se subit.

— Pourtant, écoutez, quand on est amoureux, positivement, on a besoin d'autre chose... Ces locutions au goût du jour, ça ne peut pas rendre...

— Quoi?

— Eh bien? mais... le côté poétique, attendri... Est-ce que je sais, moi! Je n'ose plus... Vous allez encore vous moquer de moi... Les petites filles d'aujourd'hui sont vrai-

ment trop... d'aujourd'hui. Moi, je suis d'hier, mam'selle... pas d'avant-hier, mais d'hier. Peut-on encore s'entendre, d'un jour à l'autre ?

Elle l'arrêta en lui prenant la main, juste au moment où ils atteignaient le seuil de la porte-fenêtre, restée ouverte.

— Vous ai-je mécontenté?

— Mais non. Je plaisantais... Croyez que je sais faire la part des modes, des modes que l'on subit, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure. Et moi-même, qui ne manie pas merveilleusement le langage poétique, je suis bien aise, les trois quarts du temps, d'être dispensé d'y recourir. Mais c'est précisément parce que, les trois quarts du temps...

— Dites donc! si je ne représente que le dernier quart de... vos affaires de cœur, ce n'est ni bien flatteur, ni bien rassurant pour moi...

— Si nous rentrions? Vous vous plaigniez de l'humidité, tout à l'heure.

La pénombre du grand salon, au seuil duquel ils s'étaient arrêtés, et que l'on n'avait pas encore éclairé, à cette heure, lui semblait plus commode pour l'enquête qu'il désirait tenter... et pour celle qu'il prévoyait bien qu'on allait lui faire subir. L'entre chien et loup, qui est toujours apprécié des amoureux, l'est surtout des amoureux coupables.

Une fois dans le salon, ils s'assirent l'un près de l'autre.

— Je vais faire allumer les lampes, dit Alice.

— A quoi bon?

— C'est que... si papa et maman rentraient et nous trouvaient, tête-à-tête, dans cette demi-obscurité...

— Eh bien! je me déclarerais tout de suite.

— Vous feriez votre demande comme ça?...

— A vrai dire, j'aimerais mieux en charger ma tante...

— Eh bien! en attendant, dites-moi un peu ce que vous avez fait depuis que vous ne m'avez vue... Confessez-vous!

— Ma chère petite Alice, je veux bien me confesser... pourvu que la confession soit réciproque... tout à fait dans le goût des premiers temps du christianisme.

— Oh! ma confession, à moi, de quel intérêt voulez-vous qu'elle soit ? Une confession de jeune fille!

— Ta ta ta... Je ne serais pas fâché de savoir, par exemple,

jusqu'à quel degré une jeune personne qui se respecte peut pousser la dissimulation féminine.

— C'est pour moi que vous dites ça?

— Eh bien! oui... Vous aviez une arrière-pensée à Royan, pour me recommander de prendre garde aux « embûches du Malin... » Avouez-le.

Alice hésita. Puis, franchement :

— Soit. J'avoue... C'est-à-dire que je reconnais avoir eu peur d'une... rechute, d'une rechute de votre cœur... Je savais qu'un piège vous serait tendu...

— Un piège? Il y avait donc complot?

— Ne me faites rien dire de plus... Si quelqu'un a manqué de délicatesse, de charité et de bonne grâce, j'ai manqué, moi, de tact et de mesure.

— Envers qui, grand Dieu?

— Envers... envers la première coupable.

— Qui était ?...

— Ah! cherchez. Je ne nommerai personne.

— Madame Labarre, n'est-ce pas?... Il n'y avait qu'elle, à Royan, qui pût...

— Oui, c'est d'elle, en effet, qu'il s'agit... Elle avait laissé percer sa jalousie ou son dépit. Je me suis piquée au jeu. Je l'ai... Mon Dieu, c'était inconvenant et stupide; et je vous assure que je ressens beaucoup d'embarras à vous le raconter... Enfin, je l'ai presque provoquée.

— En duel?

— Oui... un duel de femmes.

— Eh bien! mais, vous avez eu le dessus, puisque me voilà.

— Vous voilà, c'est vrai.

— Madame Labarre avait donc prétendu que vous ne me reverriez point?

— Non. Elle s'était bornée à me soutenir que vous n'iriez pas jusqu'à votre... jusqu'à notre mariage sans donner une preuve de votre inconstance.

— Ah! la coquine! s'écria M. de Coëtligon, avec une conviction profonde.

Pour un peu, il se serait frotté les mains, à force d'allégresse, en pensant qu'il avait été particulièrement bien inspiré, lorsqu'il avait manifesté une si prudente réserve en matière d'écriture.

Il savait tout ce qu'il avait intérêt à savoir. En esprit, il passa définitivement l'éponge sur sa peccadille, dont il n'était pas indispensable de révéler les détails à celle qui allait être sa fiancée; d'ailleurs, elle-même lui aurait donné l'absolution, sans doute, si les convenances avaient permis qu'il la prît au sérieux dans le rôle de confesseur, tant était perfide la machination dont il avait failli devenir victime!... Et il fut tout à sa fonction de fiancé bien épris.

Quand le marquis et la marquise de Maubriand, — beau couple de quinquagénaires, très bienveillant et très affable, — rentrèrent, ils devinèrent tout de suite qu'ils n'avaient plus qu'à donner leur bénédiction avec leur consentement. Mais on ne dit rien de trop, ni de part ni d'autre.

Henri fut retenu à dîner. La soirée lui parut exquise en cette atmosphère aristocratique, familiale et amoureuse. Il se sentait pour jamais conquis par le bonheur légitime, gagné à la cause du foyer.

Lorsqu'il prit congé, le jeune homme se contenta de dire aux parents d'Alice, en insistant du regard et de la voix :

— Je compte sur ma tante Coëtligon, votre amie, pour vous bien exprimer tout mon désir d'être admis dans votre maison sans que personne puisse s'étonner de m'y rencontrer souvent.

Un coup d'œil à Alice interrompit le salut, mais ponctua congrûment la phrase.

— Notre maison vous est ouverte, cher monsieur : les Coëtligon sont facilement chez eux quand ils sont chez les Maubriand.

Il ne restait donc qu'à mettre la tante Madeleine en mouvement, puis à s'occuper de la publication des bans... Henri se promit de le faire le plus tôt possible.

Mais, dès son retour à Paris, et tout pénétré encore d'une juste indignation à l'endroit de l'astucieuse, quoique vulnérable Suzanne, il saisit la plume.

— Ah! tu veux que je t'écrive! marmonna-t-il. Eh bien! je vais t'écrire.

Et il écrivit :

« J'ai souvent essayé des diversions en amour; cela ne m'a

jamais réussi. Tant que je vous ai aimée, c'est en vain que j'ai fait appel aux distractions les plus variées ; maintenant que « j'en aime une autre », une jeune fille, c'est en vain que je voudrais ressouder la chaîne, désormais brisée, qui m'attachait à vous. — Je frémis d'avoir à vous dire ces choses. Car j'ai l'air d'un effroyable ingrat, non moins que d'un méprisable inconstant : ne semblé-je pas avoir attendu, pour reconquérir mon indépendance, le don magnanime, quoique tardif, que vous m'avez fait de votre personne.

» Mais qu'y puis-je? C'est Alice que j'aime. Je l'épouserai prochainement, je pense. Donc, plus de ces tentatives de cure désespérée : succombons, marions-nous avec grâce...

» Pardon et merci!

» HENRI. »

La lettre écrite, le jeune homme trouva qu'il y manquait un post-scriptum. Et il garda l'épître, se réservant de l'envoyer plus tard, lorsqu'il pourrait ajouter ces simples mots : « Je me marie tel jour : voilà pourquoi je n'ai pas le temps de préparer et d'orner mon nouveau reniement. »

Ce n'était pas, d'ailleurs, que l'excessive impertinence du procédé l'eût, au dernier moment, effarouché : il ne pouvait pardonner à Suzanne sa perfidie, qui n'avait pas visé seulement un ancien galant ayant déserté, mais une innocente et amoureuse enfant. Il aimait la beauté des femmes, mais ne la comprenait pas sans la bonté. Il eût dit volontiers à toute statue vivante : « Vous n'êtes pas belle, puisque vous n'êtes pas bonne. » — A plus forte raison, l'eût-il dit à une femme reconnue méchante.

Il laissa dormir sa lettre au fond d'un tiroir et se mit en campagne pour hâter une solution désormais certaine, mais qu'il désirait d'autant plus prompte qu'il se défiait davantage des embûches du Malin. Le Malin ne pouvait plus être personnifié ni secondé par Suzanne : mais il est habile à se transformer ou à changer de suppôts, et M. de Coëtligon, mieux que personne savait que la chair est faible.

On rentrait à Paris. La tante Madeleine, qui venait de rentrer dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, fut ravie d'aise en retrouvant son neveu si bien disposé. Elle ne fit que

toucher barre et se mit en route pour la Grande-Feuillée, où les négociations ne traînèrent pas en longueur.

— Tu es admis, dit-elle en revenant, admis à faire ta cour. Mais, comme tu l'as déjà faite, je t'engage à brûler les étapes. Profite de ce que je suis en odeur de sainteté dans la maison...

— Brûlons, ma tante, brûlons... Vous voulez bien vous charger de tous les détails?...

— Mais oui, mais oui, et avec enthousiasme! Ne t'occupe de rien... si ce n'est de ce que toi seul...

— Soyez tranquille, dit en riant Monsieur Cotillon, c'est ma spécialité.

— Il ne s'agit pas seulement de faire ta cour... Liquide-moi bien tout ce passé, hein? Ne laisse rien derrière toi. T'en es-tu seulement occupé?... J'ai pris des engagements pour toi. Fort heureusement, du reste, ta mauvaise réputation n'a pas trop pénétré chez les Maubriand... Ils ignorent même que leur fille aînée est assez mal mariée... grâce à moi; ne me prépare pas de nouveaux remords : liquide, mon ami, liquide.

— Tout est fini, ma tante... Ah! non, j'ai encore une lettre à envoyer; mais elle est déjà écrite.

— Une lettre de rupture?

— Pas même. Un simple faire-part, un peu moins laconique que les billets officiels.

— Envoie-la tout de suite, ta lettre. Et n'écris plus qu'à ta femme... et à moi.

Malgré le conseil de sa tante, Henri attendit encore près d'un mois : le temps de tout régler et disposer. Puis il la relut, la fameuse lettre, la trouva un peu bien insolente, mais l'envoya tout de même, augmentée du post-scriptum prémédité, parce que, s'il n'était plus en aussi grand appétit de vengeance, il ne voyait pas de meilleure conclusion.

— Je ne pense pas qu'elle la montre, celle-là! se dit-il. Et son impudente gageure me paraît fort compromise. Elle a perdu la partie, décidément!

Elle avait, tout au moins, perdu la première manche.

VII

Madame Labarre s'était morfondue, de longues semaines, à la campagne, dans l'attente d'un billet tendre et soumis, — dont elle ne songeait plus trop à faire méchamment usage, mais qui lui aurait rappelé sa victoire en même temps que sa défaite. — Rien ne venant, elle avait pris le parti de regagner Paris un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Et elle était de retour depuis une huitaine de jours à peine, lorsque la lettre de M. de Coëtligon lui parvint.

Elle la lut, la relut, la tourna, la retourna, comme ayant l'espoir d'y découvrir quelque signe de mystification. Le lendemain, elle la reprit encore. Et, quand elle se fut décidée enfin à la déchirer, elle ne put renoncer pourtant à méditer sur l'aventure.

Elle y était encore occupée, un matin de novembre où elle s'apprêtait à recevoir sa modiste en second, dans un immense cabinet de toilette dont les murs étaient revêtus de glaces, du haut en bas. — Cette méditation persistante pouvait, au reste, s'expliquer, ce matin-là, par la date que marquait un calendrier perpétuel, suspendu près de la table aux accessoires de toilette : 10 novembre! Car le petit post-scriptum de M. de Coëtligon avait été rédigé ainsi : « Le 10, je dois faire une dernière démarche à l'église, pour abréger les délais d'usage : vous voyez que je suis bien à court de temps! Je viendrai tout exprès de la Grande-Feuillée, dans l'après-midi, et je repartirai avant le soir : c'est vous dire que je ne serai plus guère Parisien qu'une seule fois avant mon mariage, et de une heure à quatre heures, pas davantage. Encore avons-nous failli nous marier à la campagne! C'est madame de Maubriand qui n'a pas voulu. »

— Mademoiselle Hollmann peut entrer? vint dire la femme de chambre.

— Évidemment, puisque je l'attends, répliqua Suzanne, tout à fait nerveuse.

La modiste pénétra dans le sanctuaire, qu'elle connaissait depuis un an ou deux. — C'était une merveille, comme femme et comme modiste, cette Blanche Hollmann, qui, ne pouvant faire ouvertement concurrence aux grandes maisons du quartier de l'Opéra, avait imaginé de les *doubler*. Il y a beaucoup de femmes riches, à Paris, qui ne se croient pas dispensées d'être économes dans le détail; aussi bien les femmes aiment-elles assez à combiner de petites économies, même lorsqu'elles se livrent habituellement à de grandes dépenses : cette imparfaite compensation les amuse et engourdit leurs scrupules. De sorte que madame Labarre, bien qu'ayant un mari facile et qui roulait sur l'or, s'approvisionnait de chapeaux chez Blanche Hollmann plus souvent que chez son fournisseur attitré de la rue de la Paix. Elle y gagnait de trois à cinq louis par chapeau, sans compter qu'elle était beaucoup mieux coiffée. Car Blanche était une véritable artiste. D'ailleurs, avant de s'établir, ou de rencontrer un homme généreux qui voulût bien l'établir, dans le quartier de l'Europe, elle avait beaucoup fréquenté les artistes, comme modèle.

Et quel ravissant type féminin! Vingt-cinq ans à peine; des cheveux blonds dorés à foison, un minois très agaçant et très sympathique à la fois, éclairé par des yeux bleu saphir, mais surtout une taille incomparable, une de ces tailles que l'on devine parfaites sous les vêtements... Bref, une figure de jolie Parisienne sur un corps de modèle pouvant « poser l'ensemble ». — De fait, elle l'avait posé longtemps, « l'ensemble », dans les ateliers de la plaine Monceau, comme dans ceux qui avoisinent le Luxembourg. A combien de Vénus et de Dianes n'avait-elle pas prêté ses formes exquises!... A combien de Dianes surtout, grâce à la sveltesse élégante de son buste, aux contours sobres et discrets de sa poitrine et au galbe allongé de ses jambes merveilleuses! Que de nymphes plus ou moins « surprises » lui avaient emprunté, outre les lignes pures de son corps, les tons ivoirins, çà et là rosés ou comme lumineux par transparence, d'une peau sans reproche! Que de fois l'admiration des amateurs de plastique et de coloris

n'était-elle pas allée à son anonyme beauté, sans cesse reproduite et renouvelée par l'Art ! Et pourtant elle avait attendu trois ou quatre ans qu'un homme de goût s'avisât que tant de charmes n'avaient pas été créés seulement pour les peintres. Enfin, le sauveur était venu, celui qui devait l'arracher au régime hébétant et peu nutritif des séances de pose à cent sous, voire à dix francs. Et elle avait pu fonder un petit atelier de modes. Ses affaires commençaient à prospérer : on le voyait à sa toilette, très recherchée dans sa simplicité voulue. — Du reste, elle avait quitté son nom de paysanne berrichonne, un peu trop connu dans les ateliers, pour en prendre un d'aspect plus « distingué ».

— Mon Dieu, ma chère petite, que cette robe vous va bien ! Qui donc vous habille ?

Madame Labarre considérait un peu Blanche Hollmann comme sa protégée, comme sa créature : elle avait été une de ses premières clientes : et la jeune modiste avait beaucoup de déférence pour elle.

— Qui m'habille ? Mais moi-même, madame.

— Quoi ! couturière et modiste !... Êtes-vous heureuse de savoir vous habiller ainsi ! Mais où, quand, comment avez-vous appris cela ? Car vous m'avez fait vos confidences. Et, sachant ce que vous étiez, je ne puis comprendre... Ce n'est cependant pas dans le métier de modèle qu'on peut apprendre à s'habiller !

— Non... au contraire ! fit Blanche, avec un charmant sourire. Mais il me restait mes soirées, et je les employais bien : j'étudiais le français, la couture et les modes.

— Bah ! sage, alors ?

— Oui... alors.

— Tout à fait sage ?

— Mon Dieu... presque. C'est-à-dire sauf avec les peintres... quelquefois.

— Ah ! oui, je comprends. Avec eux, ça ne compte pas ?

— Il est certain que l'habitude, la camaraderie, la crainte de les mécontenter...

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, plus de peintres, plus d'artistes.

— Vous vous êtes embourgeoisée ?

— Oui. Et je n'aspire qu'à m'embourgeoiser davantage encore. Si je trouvais un brave garçon...

— Vous vous marieriez?

— Pourquoi pas?

— Dame!...

— Ou bien, si je ne peux pas me marier, je voudrais que ce fût tout comme : je voudrais trouver un compagnon d'existence qui ne me fît pas rougir de lui, ni de moi-même, un brave garçon, comme je le disais tout à l'heure...

— Un brave garçon, qui ne serait que brave garçon, vous serait très inférieur et, en outre, inutile, sinon nuisible. Pour donner de l'extension à vos affaires, il vous faudrait trouver un homme riche et bien élevé, peu gênant... Je crois que c'est effroyablement immoral, ce que je suis en train de vous dire là...

— Oh! madame, la moralité parfaite n'est pas à la portée de tout le monde: vous ne risquez pas de me corrompre. Et je sais fort bien que c'est par condescendance ou par amusement que vous vous occupez de mon humble personne... qui vous doit déjà beaucoup.

Par condescendance? Peut-être. Par amusement? Sans doute. Au début, surtout. Mais, présentement, il se faisait tout un obscur travail dans l'esprit encore préoccupé de Suzanne; et, sans conscience, la belle outragée cherchait à rattacher sa vengeance à l'insignifiant colloque du moment. Elle regardait toujours la jolie jeune femme debout devant elle, son petit carton à la main. Sans ce carton, n'eût-on pas dit une personne de très bon lieu, discrètement vêtue d'étoffes neutres, pour ne pas attirer l'attention sur elle, pendant ses courses du matin? La taille était prise dans une jaquette longue de drap uni vert olive, dont les basques retombaient sur une jupe de laine beige; sur la tête un soupçon de chapeau, un rien, une plume, une aigrette attachée à un nœud de dentelle, laissant voir la masse d'or savamment ondulée sur les tempes et sur la nuque: aux mains, des gants de Saxe un peu lâches; aux pieds, des bottines à talons mixtes: ni anglais, ni français. — Il fallait vraiment que cet ancien modèle à cent sous, que cette ancienne paysanne eût été douée d'une façon bien spéciale pour être devenue une femme d'élé-

gance et de distinction si raffinées... ou alors, il fallait qu'elle fût née d'un lunch de grand seigneur, sous un hangar de ferme. Et ce qui devait incliner l'esprit de ses admirateurs à cette dernière supposition, c'était la finesse de ses poignets et de ses chevilles : n'est-ce pas là que se jugent les origines et les filiations douteuses, et par là que pèchent le plus souvent les « modèles d'ensemble »?

Madame Labarre ne se lassait pas, ce matin-là, de détailler les perfections de sa modiste, comme si ces perfections lui eussent été soudainement révélées. Et nulle trace d'envie dans ses regards admiratifs ! Nulle mélancolie jalouse ! Assise sur une chaise basse, au coin d'un feu précoce, les coudes sur les genoux, ses beaux bras radieux sortant des larges manches de son peignoir en crêpe de Chine vieux rose, elle était tout au travail intime et mystérieux, — mystérieux pour elle-même, — de sa pensée souffrante.

— Madame veut-elle essayer devant moi?

— Oui... Tout à l'heure... Dites-moi, quand on vous rencontre ainsi, trottant par les rues, seule et si jolie, si bien tournée, si bien nippée, on doit vous suivre tout le temps?

— Les hommes? Ah! madame sait bien, je pense, que ce n'est jamais ça qui manque derrière une femme à pied.

— C'est vrai. Mais vous avez dû faire des conquêtes peu banales, quelquefois, de loin en loin?

— Oh! presque toujours de vieux messieurs, auxquels je m'amuse à faire perdre la parole avec le souffle, en hâtant le pas tant que je peux.

— Et les jeunes?

— Les jeunes, je crois bien que ceux qui ne sont pas grossiers sont timides. Et puis, les jeunes, il paraît qu'ils ne s'y connaissent pas. Quand un jeune homme fait un sort brillant à une petite dame et se ruine pour elle, c'est toujours d'une vieille horreur qu'il s'agit.

— Voyons, voyons, vous noircissez la jeunesse, ma belle... Enfin, passe pour les jouvenceaux !... Mais des hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans, capables d'apprécier une beauté ou des charmes exceptionnels et de faire bien des sacrifices, sinon de se ruiner, ce qui n'est point indispensable, pour

mettre ces charmes ou cette beauté dans un cadre brillant ou convenable, je vous assure que j'en connais...

— Madame est bien heureuse! fit Blanche étourdiment.

Elle reprit tout de suite, en riant :

— J'ai voulu dire : Je serais bien heureuse, si j'avais de pareilles connaissances.

— Oui, n'est-ce pas?... Eh bien! écoutez, ma chère petite. Vous êtes assez intelligente pour comprendre que j'ai un intérêt quelconque à vous parler comme je vais le faire, assez intelligente aussi pour reconnaître que le conseil singulièrement osé que je vais vous donner ne peut être pernicieux, ni pour vous, ni pour personne... Vous supposerez, si vous voulez, qu'il s'agit d'un pari... ou d'une simple curiosité... Enfin, voici la chose. Un jeune homme, ou un homme encore très jeune, que je connais, et que je connais particulièrement pour être un amateur, un appréciateur éclairé des attraits féminins, doit se rendre, aujourd'hui même, entre une heure et trois, je pense, à l'église Saint-Augustin, dans la sacristie... Je serais infiniment curieuse de savoir si, passant à côté de vous, à côté de vous qui seriez placée de manière à attirer son attention, ce monsieur ne vous remarquerait pas, et si, vous ayant remarquée, il ne s'arrangerait pas pour vous en informer...

— Je comprends, interrompit Blanche avec un sourire légèrement ironique et un peu défiant. C'est une épreuve.

— Pas du tout. Je vous atteste que ce monsieur n'est rien pour moi... qu'un ami, une connaissance mondaine... Et je puis vous en donner la preuve : il s'appelle M. de Coëtligon et il va se marier; cela vous sera facile à vérifier.

— Alors, en effet, je ne comprends pas...

— Eh bien... Eh bien, supposez, ma chère, que j'aie fait une gageure avec lui-même, jadis... Supposez, dis-je, que je lui aie parié, en riant, mais avec conviction néanmoins, le sachant très épris de la beauté, plutôt même que coureur de femmes, supposez que je lui aie parié qu'il mourrait dans l'impénitence finale;... mieux que cela : que, s'il rencontrait, en allant faire publier ses bans, une femme qui fût vraiment pour lui tourner la tête, il lâcherait pied, au dernier moment, battrait en retraite honteusement devant le mariage... Y êtes-vous?

— Mais, madame, outre que je ne me crois pas à ce point troublante et irrésistible...

— Je ne sais pas si vous l'êtes toujours autant; mais, ce matin, vous l'êtes, irrésistible, je vous l'affirme..., du moins pour le personnage en question, qui est un très, très fin connaisseur, et qui vous déshabille une femme d'un regard... Tenez, si vous étiez placée ainsi... Je vous en prie, ma belle, prêtez-vous à cette comédie...

Tout en parlant, avec infiniment plus de feu qu'au début, avec une espèce de fièvre due à la curiosité ou au caprice du moment, madame Labarre s'était levée, et, prenant Blanche Hollmann par les épaules après l'avoir débarrassée de son carton, elle l'avait forcée à s'agenouiller sur la chaise basse, laquelle figurait assez bien un prie-Dieu.

— Là! comme ça, je vous jure qu'il n'y aurait pas moyen de résister à la tentation... Et ce serait si drôle! Avouez que ce serait d'un comique absolument rare... Sans compter, ma chère petite, que l'homme de vos rêves... c'est peut-être lui.

Blanche, franchement amusée maintenant, se laissait faire, permettait à madame Labarre de manier et de disposer à sa guise les plis de la jaquette vert olive et de la jupe de laine beige, et même de régler à sa fantaisie l'inclinaison du buste et de la tête, comme s'il se fût agi d'un simple article d'étalage.

— Là! répéta Suzanne avec complaisance. Un peu plus de profil, s'il vous plaît! qu'on voie bien tout de suite, à première inspection, que le visage est à l'avenant du reste. Avec un rayon de soleil sur la nuque, dans ce fouillis doré, ce sera foudroyant... Pourvu, mon Dieu, qu'il y ait un rayon de soleil, à l'endroit où vous vous mettrez!... Entre l'autel de la Vierge et la sacristie, vous savez?

La jolie fille, tout en se laissant faire, riait de plus en plus. Elle commençait à trouver l'idée très amusante, et la perspective de l'expédition aussi.

— Et quel triomphe pour vous, ma chère! continuait madame Labarre. Jamais ça ne s'était vu...

— Je crois bien que ça ne se verra pas encore cette fois-ci.

— Qui sait?... Je veux dire : Qu'en savez-vous? Car moi, je suis sûre du contraire. Avec une taille comme celle-ci! Quelles lignes, ma chère!... Cette ligne de la hanche sur-

tout! Mais voilà! vous n'avez pas de corset... Pas de corset, c'est l'idéal.... quand ça vous réussit... Allons!... C'est dit?...

Blanche se fit encore prier assez longtemps; mais il était visible que ce n'était plus guère que pour la forme. — De quoi s'agissait-il, au fond? De « poser » deux heures dans une église confortable. « Poser », c'était presque son ancien métier. Le résultat, pour elle, comme pour l'instigatrice de l'expédition, serait très probablement nul... Mais, qu'importait? C'était original et tentant, ce projet de détourner un homme sur les marches mêmes de l'autel.

— Mais enfin, à supposer que j'aille à Saint-Augustin... Oh! je ne dis pas que j'irai. Seulement, si je n'ai rien à faire chez moi, entre une heure et trois, demeurant tout près, il est possible... Vous êtes sûre que ce monsieur doit y aller aujourd'hui, vers ces heures-là?

— C'est lui-même qui me l'a dit.

— Et à quoi le reconnaîtrai-je?

— A ceci : il vous regardera comme si vous étiez un objet d'art plutôt qu'une femme..., pour commencer.

— C'est un peu vague, comme signalement.

— Eh! ma chère, vous pensez bien qu'il n'y aura pas une foule de messieurs de cet âge-là, dans une église, au milieu de la journée, allant à la sacristie... Je vous dirai encore, si vous voulez, qu'il est châtain un peu ardent, ne porte que la moustache, a les cheveux en brosse, la taille très bien prise, un peu serrée même, et marche comme un coq... pressé. Est-ce assez?

— Ça commence à se débrouiller.

On procéda enfin à l'essayage du chapeau. Puis, madame Labarre congédia sa modiste, non sans lui avoir adressé de nouvelles exhortations.

« Après tout, se dit-elle une fois seule, c'est un moyen comme un autre. Et, avec lui, ça peut réussir : la petite est étonnante... En tout cas, il n'y avait plus que cela à tenter. Et, le hasard m'ayant envoyé l'inspiration, après m'avoir envoyé la modiste tout juste ce matin, il aurait fallu n'être pas femme, n'être ni joueuse, ni curieuse... ni affamée de vengeance, pour ne pas essayer de tirer parti des deux. Qu'est-ce que je risque? Rien. Que puis-je gagner? Mon pari,

ni plus ni moins, car je ne me suis pas engagée à opérer moi-même, lorsque j'ai fait cette gageure... Et plus tardive sera la trahison, comme aussi plus humble sera la complice, et plus je triompherai, moi, en définitive!... Enfin, je suis encore au jeu : c'est quelque chose. »

VIII

Madame Labarre savait ne pas se tromper d'église en dirigeant sur Saint-Augustin son émissaire accorte : les Maubriand demeuraient dans le bas de l'avenue de Messine, et ce n'était qu'à leur paroisse que M. de Coëtligon pouvait avoir affaire. Mais Blanche serait-elle à son poste, au moment où le jeune homme ferait son entrée à la sacristie ?

Elle y était, dès une heure un quart, à son poste, cette gentille et exacte modiste ! Elle n'avait pas eu à changer de toilette : un coup d'œil aux trois panneaux de sa grande glace avait suffi pour la ranger à l'avis de sa cliente : elle ne pouvait être mieux qu'elle était. Une paire de gants moins fatigués que ceux du matin, quelques petits coups de doigt dans les cheveux et deux ou trois tapes sur la jupe : elle avait été prête en un rien de temps, après avoir avalé son thé, ses tartines, ses œufs et sa côtelette avec un appétit et une hâte d'alligator en retard.

Et présentement, la voici, à cinq ou six mètres de la porte de la sacristie, faisant un bout de prière devant l'autel de la sainte Vierge. — Car jamais Blanche Hollmann n'entrerait sans prier dans une église, fût-ce pour un rendez-vous galant, comme il s'en donne tant dans les églises de Paris et même de la province. — Non seulement la nef est vide, à cette heure, mais, le long des bas-côtés, devant les chapelles latérales, où se localisent les dévotions particulières, c'est tout au plus si deux ou trois femmes maigres, aux robes noires, usées, misérables, représentent peu glorieusement la clientèle des saints du paradis. Vers le porche, une demi-douzaine de mendiants en

permanence, de ceux qui savent qu'il vaut mieux frapper à l'escarcelle du dévot dans l'église même que dehors, comme il vaudrait mieux mendier à l'intérieur des restaurants que sur le seuil, si l'on pouvait. Et c'est tout.

Jusqu'à une heure et demie, quelques allées et venues du suisse et du bedeau achevant le ménage de l'église furent seules à rompre le silence de l'élégant sanctuaire. Vers une heure trois quarts, il vint quelques personnes, quelques dames, en voisines, après déjeuner... A deux heures moins dix, un pas d'homme, rapide, décidé, pas du tout le pas d'un visiteur de monuments, ni celui d'un personnage édifiant qui vient méditer ou prier au pied du tabernacle, se fit entendre du côté de la petite entrée de l'abside. Et un jeune homme de taille moyenne, plutôt grand, bien pris dans sa longue redingote bleu sombre, son chapeau à coiffe blanche tenu devant lui, les mains gantées de clair s'avança vers la sacristie, tête haute et moustache envolée. — Il était châtain ardent.

— C'est lui, se dit Blanche, sans l'ombre d'une hésitation.

Et, juste au moment où il allait passer devant elle, d'un mouvement très simple et très gracieux, elle se leva pour se remettre à genoux, de manière que son visage, avant de disparaître derrière ses mains étendues, s'offrit le plus naturellement du monde aux regards du survenant.

Il ne bougea pas, le survenant. Mais son œil gris, fier et conquérant, s'adoucit soudain pour une vague caresse. Il cilla deux ou trois fois, comme ébloui ou ému, attendri... Jamais Henri de Coëtligon n'avait pu regarder une femme jolie ou lui plaisant, autrement qu'avec ce petit attendrissement câlin : la beauté ou la grâce féminine lui communiquait une émotion instantanée, d'essence presque religieuse, en tout cas plus artistique que profane, — pour commencer, comme disait Suzanne.

— Il m'a bien regardée et bien vue, — se disait Blanche, la figure enfouie dans ses mains. — Mais je ne trouve pas qu'il m'ait regardée comme un bibelot. Au contraire ! son œil est devenu doux, doux... C'est comme s'il m'avait caressée au passage, du bout des cils... Ah ! mais, je ne détesterais pas du tout, moi, d'être regardée comme ça, de temps en temps, et même de plus près !... Il est gentil. Et je ne le crois pas si

coureur que veulent bien le dire ses belles amies du monde... Ce qui, du reste, diminue beaucoup mes chances... Car il faudrait qu'il le fût joliment, coureur, ce garçon, pour s'occuper d'une inconnue en un pareil moment!... Enfin, prions jusqu'à ce qu'il repasse : il ne m'a pas vue de dos.

Au bout de dix minutes, il repassa — très lentement. — Un léger frémissement aux environs de la nuque avertit Blanche qu'elle était l'objet d'un sérieux examen à revers. Mais le jeune homme ne s'arrêta point. Il paraissait chercher quelque chose ou quelqu'un. Il revint bientôt sur ses pas, tourna autour de l'autel de la Vierge, puis finalement s'en alla par où il était venu, c'est-à-dire par la petite porte de derrière.

Blanche n'avait pas attendu la fin de l'examen pour faire mine de plier bagage. Et elle parut à la porte bâtarde, sous l'abri qui la surmonte, juste au moment où M. de Coëtligon ouvrait son parapluie en faisant signe au cocher du fiacre qui l'avait amenée.

En voyant Blanche à la lumière du jour, il s'oublia dans une immobile contemplation, tandis que la jeune femme, comme surprise et contrariée par la pluie — qui, en réalité, l'enchantait — rassemblait les plis de sa jupe. Elle se baissait et se relevait avec infiniment de grâce, hanchant fort à propos, et montrant le bas de ces jambes fines et *galbeuses* qui faisaient jadis l'émerveillement des artistes.

— Jamais, au grand jamais, — se disait le pauvre Monsieur Cotillon, au comble de la perplexité, — je n'ai rencontré une femme faite comme celle-ci. Je jure qu'elle n'a pas de corset! Et ces jambes!... Non, mais, allez donc nier le diable après cela! Je vous demande un peu si j'avais besoin d'apercevoir cette perfection tout juste aujourd'hui! C'est damnant, ma parole d'honneur!... Sa figure, mon Dieu, certainement, sa figure est ravissante : un teint merveilleux, des dents saines et éclatantes, des yeux qui ont un bon regard de femme, compatissant et vaguement câlin... Mais enfin, sa figure n'est pas à vous tourner nécessairement la tête, tandis que son corps, c'est la divine beauté, incarnée tout exprès pour me narguer... Trop tard, dire qu'il est trop tard! Dire que ce que j'ai cherché dix ans sans le trouver, le Hasard méchant

me l'offre peut-être aujourd'hui, et que je ne puis profiter de l'occasion!... Car je ne peux pas en profiter, c'est trop clair... Et cependant, je ne peux pas non plus laisser cette femme idéale, laisser une femme quelconque, sous un abri très insuffisant, quand j'ai un fiacre qui m'attend là, à dix pas... Ma foi, tant pis! Je vais lui offrir mon fiacre... mon fiacre sans ma personne. Ça ne m'engagera pas beaucoup.

Et alors, s'avançant de quelques pas, le chapeau soulevé, Henri de Coëtligon mit fin à son monologue en disant à la jeune femme :

— Madame, il pleut un peu, il va pleuvoir beaucoup. Je n'aperçois pas de voiture dans le voisinage. Voulez-vous me permettre de vous offrir la mienne?

Blanche releva la tête, avec un joli mouvement de nymphe surprise, — un souvenir d'autrefois.

— Mais, monsieur, je n'ai aucune raison d'accepter votre voiture... ou une place dans votre voiture.

— Mon Dieu, madame, vous ne m'avez peut-être pas bien compris. Je ne me suis pas permis de vous offrir une place à côté de moi, dans ma voiture: mais je me suis cru autorisé par les circonstances à vous offrir la voiture tout entière.

— Et vous, monsieur?

— Moi? j'attendrai qu'elle revienne me chercher.

— Vous n'êtes pas pressé, alors?

— Pas pressé? Pourquoi?

— Parce que j'ai besoin d'aller fort loin d'ici.

— Ah!... Je prendrai une autre voiture, voilà tout.

— Vous êtes donc pressé?

— Oui, un peu, je l'avoue.

— Montez donc tout simplement dans votre fiacre, monsieur, croyez-moi, sans plus vous occuper de ma personne. Je vous sais gré de votre bonne intention.

— Mais, qu'allez-vous faire?

— Ce que vous auriez fait vous-même, si j'avais pris votre voiture : j'attendrai.

— C'est une idée que je ne saurais supporter, madame... J'attendrais plutôt à côté de vous.

— Ce serait peut-être plus indiscret que de me faire monter avec vous dans votre fiacre.

— Alors?

— Alors, je vous le répète, j'attendrai.

Elle prononçait le mot avec un mélange indicible de résignation et de regret. N'importe quel homme eût manqué à n'importe quels engagements plutôt que de la laisser là, seule, ses jupes troussées, guettant le moment d'ouvrir son en-tout-cas et de s'en aller sous l'ondée ralentie.

— Madame, je vous en prie!

— Vous me priez... de quoi, monsieur?

— De monter dans ma voiture.

— Avec vous?

— Avec moi, si vous éprouvez moins de scrupule à m'avoir pour compagnon de route pendant cinq minutes qu'à me priver de mon véhicule... Je vous assure que je suis un homme parfaitement élevé, madame.

— Monsieur, cela se voit de reste... Vous êtes presque trop bien élevé, puisque vous vous créez des obligations... embarrassantes.

Cette ironie, plutôt bienveillante, qui se faisait jour à travers les paroles d'ailleurs anodines de la jeune femme, acheva de troubler l'esprit de Monsieur Cotillon.

« Quelle femme est-ce? se demandait-il, anxieux. Mondaine? Elle n'en aurait pas dit si long, ou même n'aurait rien dit du tout. Demi-mondaine? Elle aurait accepté sans tant de façons, ou aurait refusé avec arrogance, si ce n'avait pas été son envie ou son idée d'accepter... Et puis, ce n'est pas ça du tout : elle ne répond à aucune des catégories du genre, et je les connais toutes. Bourgeoise, alors? Oui, mais bourgeoise distinguée... Et ce pied! A-t-on idée d'un pied pareil? Petit sans être court, étroit sans être maigre, à l'aise dans une bottine qui le moule sans le serrer!... »

— Madame, dit-il tout à coup résolument, faites-moi l'honneur de vous placer sous mon parapluie... et sous la sauvegarde de ma bonne éducation, pour monter dans ce fiacre.

— Mais...

— Je vous assure, madame, qu'il n'y a pas d'homme au monde plus respectable que moi, ou du moins dont les vues, pour le quart d'heure, puissent être moins suspectes : je vais me marier.

— Bah? fit en souriant la jeune femme.

— Dans quelques jours, oui, madame. Et c'est même une démarche relative à mon prochain mariage qui m'a amené aujourd'hui dans cette église... Malheureusement, je n'ai pas pu terminer tout à l'heure...

— Partie remise, alors?

— Oh! pas pour longtemps. Dans quelques jours, tout sera consommé.

— Ma foi! voilà qui me décide à accepter votre offre... Je renonce à ma course lointaine. Faites-moi conduire tout simplement au coin de la rue de Rome et de la rue d'Édimbourg, à deux pas d'ici : ça ne vous retardera guère.

Henri, après avoir abrité Blanche jusqu'à la voiture, transmit au cocher l'indication que lui-même venait de recevoir, et s'assit auprès de sa compagne improvisée.

— Comment! monsieur, lui dit aussitôt celle-ci, — avec un empressement qui paraissait bien procéder du désir de prévenir toute entreprise galante, — vous allez vous marier, et vous vous occupez des passantes!... Mais vous me direz, sans doute, que c'est un effet de votre éducation, et vous penserez que moi qui en profite, de cette excellente éducation, je suis vraiment fort mal venue...

— Non, madame, je ne vous dirai pas cela ; ce serait manquer de sincérité. Et à quoi bon mentir à une personne qu'on ne connaît pas?

— Vous vous réservez pour vos relations!... Mais, si ce n'est pas un mauvais tour que vous a joué votre éducation, qu'est-ce donc, cette assistance généreuse que vous avez cru devoir me prêter?

— Madame, c'est, chez moi, affaire d'habitude.

— Ah!... Toutes les femmes, alors? Toutes celles que vous rencontrez par la pluie? Vous tenez du terre-neuve.

— Oh! par la neige aussi...

— Ça, ça vous rapproche de la race du saint-bernard...

— Et même par le beau temps.

— Bien! Voilà la supériorité de l'homme qui se déclare... Et, dites-moi, monsieur, sans indiscrétion, quand vous allez être marié, est-ce que vous continuerez à... à pratiquer l'hospitalité de jour dans les fiacres, au profit des femmes isolées?

— Ah! madame, sans vous en douter, vous venez de mettre le doigt sur ma plaie la plus intime.

— Je vous demande pardon si je vous ai fait mal sans le vouloir... Alors, votre plaie, votre plaie intime?...

— C'est de ne pas savoir si je pourrai me métamorphoser dans le mariage... ou plutôt de croire que je n'y parviendrai jamais.

— Cette inquiétude vous honore. Elle est d'un homme scrupuleux... Mais voici le coin de la rue d'Édimbourg...

— Vous demeurez près d'ici, madame?

— Apparemment, monsieur.

— J'ai été indiscret?

— Vous l'avez été aussi peu que possible. Et je vous en remercie de tout mon cœur.

— Qu'il y a de charmantes femmes, grand Dieu!... Mais voilà bien ce qui est effrayant : on n'en épouse qu'une, et il y en a tant qui sont charmantes!

Blanche avait déjà étendu la main vers la glace de la portière. Elle se retourna du côté de son compagnon. Et, comme hésitante :

— Voulez-vous me permettre de vous donner un bon avis, monsieur, sur une affaire qui ne me regarde pas... oh! mais là, pas du tout?

— Je vous conjure, madame, de ne pas m'en priver.

— Eh bien! prenez le temps de la réflexion avant de vous marier. Car vous êtes dans des dispositions merveilleuses pour faire le malheur de votre femme... et le vôtre par-dessus le marché. Adieu!

— Ne nous séparons pas sur ces paroles cruelles... Puisque vous êtes femme de si bon conseil, laissez-moi espérer que je pourrai vous revoir. Vous devez donner des consultations?

— Assez souvent.

— Ah! vous voyez!... Et sur les cas de conscience les plus épineux, j'en suis certain...

— Non, mais sur les chapeaux les plus seyants.

— Sur les chapeaux?

— Je suis modiste.

— Vous vous moquez!

— Pas le moins du monde. Tenez, penchez-vous... Là,

dans la rue d'Édimbourg, à l'entrée, sur les fenêtres du rez-de-chaussée, qu'est-ce que vous lisez?

— Modes...

— Et à côté? En travers des vitres?

— Blanche Hollmann.

— Eh bien? Blanche Hollmann, c'est moi, pour vous servir... et pour servir votre femme, quand elle aura besoin de chapeaux.

— Patatras! Une réclame.

— Dame! la femme pratique a reparu: le commerce ne perd jamais ses droits.

— Ah! bien, par exemple, marmotta M. de Coëtligon, un peu abasourdi, si l'on m'avait dit que vous étiez modiste!... Mais alors, vous avez commencé par être une femme à la mode: vous avez eu de l'avancement à rebours?

— Pas le moins du monde. J'ai eu un avancement très régulier : avant d'être modiste, j'ai été modèle.

— Ah! ah! fit M. de Coëtligon, avec un clappement de langue des plus significatifs, je comprends mieux ça.

Il se reculait, en parlant, vers le fond de la voiture, pour mieux détailler le buste de sa voisine. Mais tout à coup, avec une vivacité enjouée :

— Ah çà! vous voulez donc m'affoler tout à fait? Savez-vous que c'est adorable, cette façon de me raconter vos petites affaires, sans l'ombre d'une pose?... Et, à quelle heure vous consulte-t-on... sur les chapeaux?

— Dame! toute la journée, puisque c'est mon métier.

— De sorte que, si je sonne à votre porte... demain, par exemple... Oui, demain, parce qu'il faut que je revienne à l'église ou que j'aille chez le curé...

— Vous n'aurez pas besoin de sonner: on entre tout de go... Mais n'allez pas vous tromper, quand vous irez chez le curé!

IX

Au dîner de famille, à la Grande-Feuillée, Henri de Coëtligon fut distrait. La modiste et son conseil lui trottaient par la tête, — mais la modiste encore plus que le conseil. — C'est le propre de ces grands admirateurs ou adorateurs du charme féminin de prêter momentanément à tout nouvel exemplaire entrevu les mérites introuvés jusqu'alors. Il y a, chez eux, une invincible propension à l'expérience. Il leur semble vraiment que, faute d'avoir éprouvé le « sujet » depuis peu rencontré, ils n'auraient qu'à se frapper la poitrine en un *meâ culpâ* douloureux, s'ils se voyaient encore condamnés à reprendre leur vaine et chimérique poursuite.

Toutefois, ce ne fut pas sans un semblant de lutte contre lui-même que Monsieur Cotillon, sous prétexte de difficultés pendantes avec le clergé à propos d'un acte de baptême introuvable, mit en avant la nécessité d'un nouveau délai et l'obligation de passer à Paris toutes ses journées. — Alice, qui était sans défiance, se résigna facilement.

L'idée fixe de Monsieur Cotillon était, pour le quart d'heure, de s'assurer, par tous les moyens d'investigation en son pouvoir, que Blanche Hollmann avait ou n'avait pas de ces qualités exceptionnelles qui font le bonheur d'un honnête homme... pendant un certain temps. Et l'idée fixe en question ne différait pas beaucoup des précédentes. Tout au plus le jeune homme pouvait-il se rendre cette justice que, dans le fond de sa pensée et de son âme, il désirait que l'épreuve tournât à la confusion de la modiste.

Quoi qu'il en fût, lorsqu'il sonna chez elle, le lendemain de la rencontre, il était plus préoccupé du début que de l'issue de l'expérience, et de la manière de l'engager que de la façon de s'en dégager.

— C'était inutile de sonner, je vous l'avais dit.

— Ah! bien, voilà... Mon coup de sonnette exprime une nuance.

— Une nuance?

— Oui. Votre clientèle ne sonne pas, c'est possible. Mais moi qui ne viens pas en client...

— Soit. Et va pour la nuance... Mais je vous préviens, mon cher monsieur, que je n'ai pas beaucoup de temps à donner aux gens qui ne sont pas de mes clients...

— Ni beaucoup de place, à ce que je vois.

M. de Coëtligon promenait autour de lui des regards curieux, mais nullement embarrassés. On sentait l'homme qui évolue à l'aise sur tous les terrains où peut vous conduire une entreprise galante. Les nombreux chapeaux plantés sur leurs supports, les innombrables *formes* gisant, carcassses piteuses, sur les tables encombrées, deux ouvrières alertes travaillant avec frénésie sous l'œil patronal, tout cela paraissait amuser plutôt que dérouter le nouveau venu.

— Je ne voudrais pas vous déranger, reprit-il bientôt. Mais j'ai à vous parler de... de ce que vous savez. Vous ne demeurez pas ici, n'est-ce pas? Vous n'habitez pas avec vos chapeaux? Il n'y a pas de place pour eux et pour vous... Eh bien! faites-moi l'honneur de me recevoir dans votre *home*, dans votre apppartement particulier.

— Mon appartement est dans la maison même, au cinquième. J'occupe les deux extrêmes. Mais, vrai, je ne sais...

— Chut! fit M. de Coëtligon à demi-voix. Si vous n'avez pas l'air de me connaître plus intimement que ça, vous allez vous compromettre aux yeux de votre personnel... Donnez-moi un rendez-vous.

— Je ne suis là-haut qu'à midi et le soir.

— Va pour le soir... Pour ce soir même, hein?

— Ah! mais, non! Comme vous y allez!

— Quand, alors?

Elle s'accorda le temps de la réflexion. De vrai, elle ne savait pas trop où elle en était. On la menait tambour battant. Au fond, elle en était assez contente, parce que cela même lui attestait son triomphe, et que, d'ailleurs, M. de Coëtligon lui plaisait. Mais encore fallait-il céder sans trop d'empressement.

— Eh bien! demain soir, si vous voulez, à huit heures et

demie, là-haut, chez moi... Mais, maintenant, quittez la place, croyez-m'en : voici l'heure où je reçois la visite de mes clientes... Et il y en a peut-être, dans le nombre, par qui vous ne seriez pas bien aise d'être vu ici.

Elle souriait d'un sourire un peu malicieux, mais dont son interlocuteur ne pouvait mesurer toute la malice. Aussi badina-t-il encore avec elle pendant quelques minutes.

Enfin, il se dirigea vers la porte. Mais, juste au même moment, cette porte s'ouvrit, sans que le timbre eût résonné, — pour livrer passage à quelque cliente, sans doute.

C'en était une, en effet, et non des moindres : madame Labarre en personne.

Elle n'avait pas voulu se hâter ridiculement de venir aux informations, mais elle tenait beaucoup à être informée. Et, pour ne pas avoir l'air d'y mettre une insistance ou une ardeur bizarre, elle venait conférer d'abord avec sa modiste de détails techniques, sauf à se renseigner en fin d'entretien.

Sa surprise, si elle n'égala point celle de M. de Coëtligon, ne laissa pas de se trahir par une exclamation peu mesurée :

— Comment! déjà!... Oh! que c'est drôle!

Après quoi, la certitude de la revanche lui mit aux joues une rougeur de plaisir, tandis que la modiste et son visiteur — celui-ci surtout, — étaient visiblement sur des épines.

— Quelques chapeaux de la dernière heure, sans doute, dont on vous aura laissé la responsabilité, monsieur l'homme de goût?... Que je ne vous empêche pas, chère madame Hollmann, d'être toute à ce client d'importance... et de hasard !

Elle raillait impitoyablement, du haut de sa tête, exagérant encore la majesté d'un port de reine et paraissant vouloir traiter en collégien maraudeur le pauvre Coëtligon tout interdit.

A la fin, pourtant, le conquérant désemparé se reconquit, mais très imparfaitement... C'est-à-dire qu'il salua sans dire : ouf! et gagna la porte d'un pas à peu près digne.

— Ah! bien, ma chère, s'écria madame Labarre, — en se laissant aller, avec un grand éclat de rire, dans un fauteuil, — j'y étais préparée, certes! Et je vous l'avais dit, n'est-ce pas? Mais, c'est égal, je n'aurais pas cru... Non, mais contez-moi ça, de grâce! et par le menu...

Blanche paraissait assez vivement contrariée. Et, de fait, elle l'était au plus haut point. Son aventure, jusque-là, lui avait été plaisante : qu'il y eût ou non un avenir en perspective, c'était toujours une histoire plutôt flatteuse et agréable à enregistrer dans les fastes d'une existence assez paisible au demeurant. Mais, si madame Labarre, avec ses indiscrétions et ses moqueries, se jetait maintenant à la traverse, non seulement le héros prendrait la fuite, mais l'héroïne participerait au ridicule de ce galant mis en déroute. — Aussi la modiste, entraînant sa cliente dans une petite pièce attenante au salon et assez éloignée de l'atelier, lui dit-elle d'un ton un peu compassé :

— Je vous assure, madame, que les choses ne sont pas du tout ce que vous croyez... Certainement, M. de Coëtligon m'a fait l'honneur de me remarquer. Mais, sans compter que, piquée par la curiosité que vous m'aviez inspirée, j'ai fait de mon mieux pour attirer son attention, un incident banal et imprévu l'a pour ainsi dire contraint à s'occuper de moi : au moment où, sous mon nez, il allait monter en voiture, la pluie s'est mise à tomber...

Elle sourit, comme trouvant elle-même ses explications un peu solennelles, et elle ajouta :

— Que vouliez-vous qu'il fît?

— Mais ce qu'il a fait, ma chère enfant!... Qu'il succombât. Et à Dieu ne plaise que je lui en veuille le moins du monde, ou à vous!... Au contraire, cela m'enchante!

— Pourquoi?

— Parce que... Mais, je vous l'ai déjà dit, je crois... Tout simplement parce que ma perspicacité se trouve attestée de la sorte... Et puis, je gagne un pari.

Méfiante tout de bon, cette fois, Blanche regardait sa belle cliente un peu en dessous. Elle commençait à très bien comprendre qu'il y avait, derrière cette satisfaction débordante, attribuée à un motif puéril, quelque bel appétit de vengeance en train de s'assouvir. — C'était une raison de plus d'agir avec circonspection et de ruser le mieux possible.

— J'ignore les termes de votre gageure, répliqua Blanche. Mais, en tout cas, il me semble que, cette fois, et sauf aventures à venir où je ne serai pour rien, vous aurez du mal à

faire constater votre succès. M. de Coëtligon ne repassera jamais le seuil de cette porte.

— Bah! fit Suzanne, dont le front se rembrunit. Vous le lui avez défendu?

— Je l'aurais fait, assurément, si cela avait été nécessaire. Car je n'ai jamais eu l'intention de pousser plus loin les choses. Mais il ne m'a même pas donné cette peine. Il m'a dit très simplement qu'il allait se marier; et il était en train de me tirer sa révérence quand vous êtes entrée.

— Mais alors, pourquoi est-il venu vous voir?

— Parce que, tout d'abord, il ne m'avait rien avoué de son très proche et très définitif enchaînement. Après s'être un peu trop avancé, il a craint de paraître se retirer avec trop de précipitation... Et il est venu, gentiment, loyalement, gaîment, aussi m'exposer sa situation assez particulière, me disant tout son regret, non pas d'avoir cédé à un mouvement habituel de sa nature, mais de ne pouvoir me prouver par son assiduité que... qu'il était bien digne de me comprendre... Vous voyez que tout cela se réduit à fort peu de chose.

— C'est vrai, fit madame Labarre légèrement désappointée.

Tout en faisant force réserves mentales sur la sincérité de Blanche, la belle rancunière dut se contenter, jusqu'à nouvel ordre et plus ample informé, de l'incomplète et trop platonique satisfaction que les circonstances lui avaient fournie.

Dès qu'elle fut débarrassée de sa cliente, Blanche alla à son petit bureau, surchargé de factures et de paperasses commerciales. Et, d'une belle écriture ample et impersonnelle, qui prouvait qu'elle avait pris pas mal de leçons, elle traça rapidement ces quelques mots sur une feuille de papier à lettres sans en-tête:

« Ne venez pas demain, ne revenez jamais. J'ai tout lieu de croire que l'on vous épiera. Si vous tenez à ce que je m'explique, donnez-moi un rendez-vous dehors, dans la matinée.

» B... »

Au reçu de cette lettre, M. de Coëtligon n'hésita pas longtemps. Il avait sur le cœur le souvenir de son attitude modé-

rément glorieuse et ressentait une vague envie de briser des vitres, sinon de brûler ses vaisseaux. Il répondit donc, séance tenante :

« Je persiste à me prévaloir de l'audience accordée. Personne n'a le droit de m'épier, sauf quelqu'un qui n'y songe guère. Je sonnerai à votre porte en même temps que la demie de huit heures sonnera à votre pendule. Avec un entêtement de bon Breton, je serai exact malgré vous.

» COËTLIGON. »

Et, tout comme il l'avait annoncé, à huit heures et demie, le lendemain soir, il gravissait les cinq étages de Blanche.

Il trouva que ça le rajeunissait. Juste Dieu! qu'il en avait gravi, à pareille heure, et dans des maisons analogues, de ces escaliers à revêtements de simili-marbre, et feutrés de riches tapis à poil ras, échelles de Jacob qui ne mènent pas toutes au ciel, mais qui n'en sont pas moins douces aux pieds des jeunes hommes... et même à ceux des vieux. Au vrai, il commençait à avoir assez de l'exercice fastidieux et niais qu'on appelle *une cour*. Il y a là dedans quantité de petites mièvreries, d'amorces sans suite, de sous-entendus qui ne sont pas clairs, bref une masse de choses agaçantes, et même exaspérantes pour un homme habitué à ne pas brûler sa poudre aux moineaux et à aller droit au but. Et l'on peut dire que pas un, peut-être, fût-ce parmi les plus épris et les moins voués au désenchantement, n'a traversé cette période, toujours trop longue à son gré, sans maint accès de découragement ou de rage muette.

C'est ainsi que, par une revanche à peu près inconsciente de son tempérament, Monsieur Cotillon sentit à peine quelques vagues scrupules, ce soir-là, et quelques non moins vagues cuissons de remords.

— Entêté, vous l'avez dit! Et il faut que vous le soyez joliment pour être venu malgré mon bon avis..., le second que je vous donne!

C'est par ce compliment que Blanche le salua.

— Oui, mais le premier avis m'invitait à la réflexion avant le mariage... Eh bien, j'y défère en venant ici! Quant au

second, il avait pour objet de me mettre en garde contre l'espionnage... Ah çà! mais à quel propos?

— Vous ne devinez pas?

— Si fait... Madame Labarre... Mais que vous a-t-elle pu dire ou donner à entendre?

— Des sornettes..., qui devaient cacher autre chose. Cette femme-là vous en veut à mort. A propos de quoi? C'est ce que je ne sais pas.

— Je le sais, moi.

— Je pense bien que vous le savez... Mais alors, je ne m'explique pas que vous braviez cette rancune de femme dans les circonstances où vous êtes. Elle fera manquer votre mariage, soyez-en sûr!

— Elle n'aura pas cette peine.

Il hochait la tête d'un air préoccupé : sa mélancolie spéciale l'avait repris.

— Bah! vous romprez? Pas à cause de moi, je suppose?

— Non... A cause de moi-même... Tel que vous me voyez, ma chère enfant... Laissez-moi vous appeler ainsi : ça me fait croire que nous sommes de vieux amis, et je suis dans mes heures d'épanchement... Tel que vous me voyez, je suis un abominable récidiviste, ou mieux un relaps. Savez-vous ce que c'est qu'un relaps?

— Vaguement.

— Un relaps, c'est un hérétique qui, après s'être converti, retombe dans son hérésie. Mon hérésie, à moi, c'est d'aimer les femmes à vue de nez. Ayant rencontré une jeune fille parfaitement adorable, je me suis mis à l'adorer. Et, comme je n'avais pas le choix des motifs, il s'est trouvé, que c'était pour le bon. Alors, je me suis cru converti. Ah! bien, oui! Une femme, que j'avais en vain courtisée jadis, s'est offerte : je l'ai prise... Mais je ne l'ai pas gardée.

— Ne serait-ce pas?... fit Blanche, avec un air de divination.

— Non, non, répondit prestement M. de Coëtligon. Enfin, c'était une femme... Après quoi, je vous rencontre... et dans quelles circonstances particulières, je vous l'ai avoué! Dans l'église même où j'allais m'occuper de la publication de mes bans!... Vous me tournez la tête...

— Oh! je vous la fais retourner, simplement.

— Pour moi, c'est tout un... Eh bien! que voulez-vous que je vous dise, ma pauvre enfant? Je renonce à la lutte, à la conversion, au mariage, à tout... excepté aux femmes, excepté à vous...

— Doucement!... Mais qu'allez-vous faire?

— Ma foi! je n'en sais rien encore. J'avouerai, ou je prendrai un biais, ou je disparaîtrai... Enfin, je ne sais pas du tout... Mais ne parlons pas de ça maintenant. Parlons de vous. C'est gentil, ici: ça vous a un petit genre que je n'ai vu nulle part...

Il avait pris familièrement une mignonne lampe de vieil argent, posée sur un guéridon, et il examinait, avec désinvolture, les bibelots et les tableautins qui ornaient le réduit.

Il aimait ces petits intérieurs, un peu mesquins en leur recherche économique, ne sentant pas trop le vice à travers les parfums; c'était un amateur de demi-simplicité. Et l'un de ses meilleurs ou de ses plus amusants souvenirs, il le devait à une veillée presque familiale, après un bal de l'Opéra où il avait rencontré deux jolies filles, couturières de leur état et qui l'avaient invité, ne voulant pas aller souper, à prendre du cacao Van Houten chez elles, rue de la Tour-d'Auvergne, au quatrième, sur la cour! — Une modiste élégante n'était donc pas pour lui faire peur, ni pour provoquer son dédain.

Or, elle était fort élégante, celle-ci, quoique médiocrement argentée encore, et elle avait un goût très sûr. Son petit appartement, si haut perché, était joliment arrangé, sans abus de fanfreluches ni de bibelots. Quant aux tableautins, c'étaient tous des œuvres de maîtres, de vrais morceaux de peinture, pas bien gros, à la vérité, mais des morceaux choisis. — Seulement, il y avait un peu trop de femmes nues ayant un air de famille: la raison en était que toutes ces femmes nues étaient la même, Blanche les ayant toutes *posées*.

— Sapristi! fit Monsieur Cotillon assez émoustillé par ces échantillons. C'est toujours vous? Partout?... Je veux dire: sur toutes ces toiles?

— Et même ailleurs. Cette statuette, tenez. Et puis cette autre... Et puis encore cette anse de pot à bière, qui représente

une femme à demi renversée... Eh bien! c'est toujours moi.

— Pas possible! Mais on vous a mise à contribution de toutes les manières!

— Il paraît que j'étais la seule femme, à Paris, pouvant poser l'ensemble et la tête, pouvant être copiée, reproduite, trait pour trait, du haut en bas, de la racine des cheveux à la plante des pieds.

— Oh! est-il vraiment possible de reproduire ainsi tout entière une créature humaine, si admirable qu'elle soit? N'y a-t-il pas toujours entre l'art et la vérité des accommodements, des compromis?

— Parfois, le plus souvent même, oui. Mais, par exception, il peut arriver que le modèle, étant précisément tel que l'artiste a rêvé sa figure, on le prenne d'un bloc... Et c'est ce qui s'est produit notamment pour les différentes études qui sont ici : toutes sont des portraits fidèles... oui, très fidèles, de votre servante.

— Si fidèles que cela? murmura M. de Coëtligon, d'un ton plus insinuant que sceptique.

Blanche sourit sans rien dire. Puis, elle alla s'assurer que les portes étaient closes sous les draperies qui les masquaient. Et, revenant au milieu du salon, très éclairé par deux lampes et par un joli feu de bois, elle dépouilla tranquillement son corsage, et puis ses jupes, et puis tout le reste...

— Voyez, dit-elle alors, et comparez.

M. de Coëtligon, qui représentait à lui seul l'aréopage, fit connaître sa sentence par un cri d'admiration. Là, dans cette petite pièce, si parisiennement ornée, c'était Vénus ou c'était Diane en personne, — une Vénus svelte ou une Diane bien en point.

Jamais ce grand connaisseur n'avait été à pareille fête. Jamais il n'avait vu sur des formes si pures se jouer des tons si nacrés. Jamais il n'avait aperçu rien de comparable à cette perfection plastique rehaussée par une idéale carnation.

La première impression fut presque toute artistique, — ce qui est moins étonnant et moins rare qu'on ne serait tenté de le croire. — Le fait rare, c'est de se trouver face à face avec la beauté, avec la beauté d'ensemble, avec la beauté qui

se révèle en bloc, au lieu de se livrer en détail, au lieu de ne vous montrer un bras radieux qu'après vous avoir exhibé une vilaine épaule, de ne vous faire voir des hanches harmonieuses qu'après une gorge pitoyable, si bien qu'il faudrait, en bonne justice, voiler une difformité, à mesure que l'on découvre une perfection partielle. Mais quand, d'aventure, un homme qui n'est point une brute se trouve admis à contempler un chef-d'œuvre de chair vive, il se recueille d'abord, sauf à s'exalter ensuite.

Ainsi fit M. de Coëtligon. — Seulement, son recueillement dura cinq minutes et son exaltation dura toute la nuit.

— Le sort en est jeté! dit-il à Blanche le lendemain. Je ne me marie pas. Car, décidément, la vocation me manque.

— Ou plutôt, il y a surabondance de vocation... Que n'êtes-vous Turc, mon petit Henri!

— Entre beaucoup de reproches que ma conduite pouvait m'attirer, je n'avais pas prévu celui-là!

— Vous m'avez bien comprise. Je veux dire que, si vous étiez Turc, vous pourriez avoir plusieurs femmes, sans vous écarter des bienséances, et même en vous y conformant. Or, vous avez été mordu par la chimère du bonheur régulier: vous mourrez marié... et enragé de l'être.

HENRY RABUSSON.

(La fin au prochain numéro.)

LETTRE

SUR

LA CAVALERIE FRANÇAISE

Varus, Varus, rends-moi mes légions!...

Ma chère Fanette,

Voici qu'à brûle-pourpoint vous daignez m'écrire, entre mille choses parfumées et très douces :

« ...Vous savez combien je suis patriote, oh! patriote sans phrases et sans musique! Or, tantôt, devant moi, des gens éminents ont sévèrement jugé la cavalerie française, — non plus à la hauteur des autres armes, — d'après eux.

» J'ai riposté de mon mieux, inutile de vous l'affirmer, je pense, faisant appel à toutes mes connaissances militaires et hippiques. Néanmoins, je le reconnais, j'ai été battue sur ce terrain.

» Vous savez maintenant la raison de ma lettre : je viens me ravitailler auprès de vous, afin, dès que je serai en forme, de rouvrir le combat et de prendre ma revanche.

» Bien entendu, je ne vous demande pas de venir vous-même — *à la botte*. Suis-je assez cavalière?

» Je sais d'avance votre réponse, toujours la même, au printemps, en été, en automne, en hiver : « Impossible, à » cause de mon service. »

» Réponse qui, d'ailleurs, vous est commune avec tous vos camarades et collègues de harnais militaire, quand on leur demande de se déplacer.

» Mais alors, et c'est ma conclusion : comment se fait-il qu'une telle somme de travail, d'énergie, de bonne volonté, d'intelligence et de dévouement soit dépensée — presque en pure perte, — toujours selon mes éminents vainqueurs de tantôt?

» O mon philosophe lumineux ! ô Eucharissime ! ma chandelle est morte, je n'ai plus de feu : de la lumière, de la lumière, s'il vous plaît... »

. . . .

Ma chère Fanette, ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on. Et c'est pourquoi, sans épiloguer davantage et sans m'étonner de votre nouvel avatar, je vais m'efforcer de vous suivre, puisque je suis votre initiateur...

A cheval donc, selon votre bon plaisir — qui est une leçon, une très haute leçon...

Et de plein fouet, courons sus à notre objet, — de conserve, — n'est-ce pas? Car en ce plaidoyer pour la cavalerie, en ce *raid* à travers la cavalerie, que je vais mener, à cheval de mon mieux, sur la logique, — ma très aimable, ma bien-aimée monture d'ordonnance, je vais vous prendre en croupe. Est-ce dit? Oui. Alors, à nos rênes, ma chère Fanette !

De grandes préventions existent, en France, contre la cavalerie : non pas parce qu'elle est la fille de la chevalerie, mais *surtout* parce que l'on ne la connaît pas : on est si peu hippique, en notre beau pays gaulois !

Lors, mon but doit être de vous montrer la cavalerie française telle qu'elle est en réalité, de détruire ainsi ces préventions, et d'instaurer, sur leurs débris, le règne de la vraie fraternité militaire. L'âge d'or, dites-vous? Parfaitement.

Ensuite, j'indiquerai le remède immédiatement indispensable pour enrayer l'anémie manifeste de cette arme.

Et je commence sans plus tarder.

Par un naturel retour des choses d'ici-bas, la cavalerie, après avoir été longtemps l'*arme privilégiée*, est devenue, du fait de la loi du 15 juillet 1889, l'arme *souffre-douleur*. Ici,

comme la logique me défend de séparer ceux que les vicissitudes et les chevaux réunissent, je concède spontanément à l'artillerie la même douloureuse appellation, un peu adoucie, cependant, ainsi que je le montrerai plus loin, et j'en reviens à mon arme, n'ayant ni la mission ni la prétention de défendre de plus forts que moi-même, — armés de toutes... pièces.

Je disais que la cavalerie est devenue l'arme souffre-douleur.

Et tout de suite, j'évoque, à l'appui de mon dire, le déluge de libelles, de plaquettes et d'articles qui, de 1891 à 1892 (veuillez ne pas oublier ces dates !), n'ont pas cessé de pleuvoir, de ruisseler sur elle. J'en appelle aux critiques incessantes (témoin celles de vos contradicteurs), dont sans cesse elle est l'objet, surtout à l'issue des manœuvres, où il est presque toujours déclaré qu'elle s'est montrée inférieure à sa mission, — à l'inverse de ses autres partenaires.

La plupart de ces attaques sont justifiées, et une grande partie de ces critiques sont vraies : ne vous étonnez donc point de n'avoir pas su les réfuter. Mais ont-elles été appuyées sur de réels motifs? Ont-elles été étayées de sages raisons? A-t-on indiqué les moyens d'y remédier? Non, non, non. Aussi, qu'en est-il résulté? Dans la cavalerie, du découragement; chez les autres armes, une augmentation de méfiance envers elle; et, parmi le public, cette malsaine appréciation : « Ça coûte cher et ça rapporte peu. »

D'où ce résultat : cristallisation légitime de la cavalerie, en sa dignité injustement froissée, et ankylose dans ses rapports avec les autres armes.

Or, comme je tiens, non moins patriotiquement que vous, cette posture pour néfaste, attendu que notre arme doit être (jusqu'à preuve du contraire) l'*œil*, l'*âme* et le *lien* de toutes les forces militaires du pays, je vais essayer de faire toucher du doigt, à tous aveugles passés, présents et à venir, le véritable défaut, selon moi, de la cuirasse de la cavalerie française, négligeant les bavures y apportées, par nombre de maladroites mains, amies ou... ennemies.

Mais, devant que je prenne mon sujet tout à fait corps à corps, je me vois forcé, sans doute parce que j'ai dit que je ne voulais pas de préambule, je me vois forcé d'ouvrir de

nouveau une parenthèse, afin de m'excuser du volume que ma mince personnalité va tenir en cette affaire.

Les opinions que j'émets ici sont à moi, bien à moi, selon mon habitude; et, encore que d'autres, peut-être, les partagent, je ne me reconnais pas le droit de les prêter gratuitement à personne, nul ne m'en ayant chargé : — au contraire!...

De plus, vous le savez, je suis, de ma nature, réfractaire à toute fausse modestie, et malhabile à la manœuvre de ses accessoires accoutumés, faux-fuyants, circonlocutions, atténuatifs et autres instruments biseautés de la même farine.

Si donc mon argumentation est, parfois, quelque peu brutale, triviale même, veuillez ne m'en point garder rancune. Nous ne sommes pas entre nonnains, que je sache : ô vierge guerrière!... Nous sommes entre Français, — d'où vient le mot franchise, me souffle mon intime philosophe de chevet, — M. de La Palice.

Je continue. Et pourquoi atténuerais-je ma thèse, puisque je la crois irréfutable?

Je l'ai expérimentée assez longuement, hélas! j'étais déjà capitaine-commandant lors de la promulgation de la loi du 15 juillet 1889; j'ai donc pu en suivre les débilitantes phases diverses et en constater les résultats (!), dès longtemps prévus, au fur et à mesure des événements.

Et si je n'en ai rien écrit plus tôt, — c'est qu'ayant eu, jeune, le lourd commandement d'un escadron, j'avais le devoir de me méfier de mon propre jugement. Je voulais le laisser mûrir, se retourner, s'affirmer en poursuivant toute la gamme expérimentale du service dit *de trois ans*. Je voulais, en un mot, afin de donner plus de poids à mes conclusions, porter jusqu'au bout, — pendant soixante-seize mois, et sans reproche sinon sans tristesse, l'ingrat fardeau du *centurionnat* moderne, critérium de la valeur d'un officier de cavalerie.

Et maintenant que j'ai été relevé de mon commandement, — avec tous honneurs, — et qu'on me provoque par votre gracieux intermédiaire, je vais essayer de rattraper le temps perdu, regrettant toutefois qu'une voix plus autorisée n'ait pas pris les devants et n'ait pas, avant moi, crié *casse-cou*.

Ceci dit, — définitivement, à vos rênes, ma chère Fanette, s'il vous plaît!

Les innombrables critiques formulées contre la cavalerie peuvent ainsi se résumer : « la cavalerie n'a pas progressé parallèlement à l'infanterie et à l'artillerie. »

Mon bon, mon excellent maître de toujours, aussi savant que méconnu, va m'être encore, ici, d'un grand secours.

La cavalerie est à cheval, l'artillerie à canon et l'infanterie à pied, nous dirait-il en l'occurrence.

Et je me substitue à lui pour affirmer que cette réponse est la vraie solution de la question pendante.

Je ne sache pas, en effet, que sage-femme ou médecin accoucheur ait jamais aidé à débûcher, en la vie, un enfant à cheval sur autre chose que, parfois, son ombilic. D'où cet axiome : « L'homme naît fantassin, et non cavalier ou artilleur. »

Suivons cet enfant de naissance. Dès l'âge de quatorze mois, souvent plus tôt, sa mère ou sa nourrice va lui apprendre à marcher, en levant alternativement l'un et l'autre pied. C'est exact, n'est-ce pas? Je fais une exception pour les culs-de-jatte. Ensuite, cette créature humaine marchera toute seule, selon la même méthode, si bien qu'une fois devenue, de par la loi, recrue d'infanterie, elle ne trouvera rien d'anormal à ce que la loi exigera d'elle, à la caserne.

On martellera son pas, on le régularisera, on l'accélérera, mais, encore une fois, on respectera, à peu près scrupuleusement, le mode de progression, dont cet adulte aura usé, dès son trébûcher du berceau. J'ajoute même qu'on lui donnera, pour faciliter son *progressus* guerrier, des cothurnes en général supérieurs à ceux dont il faisait usage chez lui.

Venons à son armement. Il y a de grandes probabilités pour que ce jeune homme ait eu déjà en main un fusil : les chasseurs et les braconniers sont légion en France!... Et quel est le paysan qui n'a pas, proche de sa charrue ou de sa bêche, une arme quelconque blottie en un buisson?

Mon homme de recrue ne sera donc pas surpris outre mesure du fusil qu'on lui donnera : fusil perfectionné à l'excès, et maniable! et léger! un vrai joujou qui tue presque de lui-même.

Les cultivateurs étant non moins nombreux que les braconniers et les chasseurs, avec lesquels ils font souvent double

emploi, ainsi que je viens de le faire observer, une pelle ou une pioche ne sera probablement pas non plus la mer à boire pour cette recrue; non plus une baïonnette, — cette *fourche* du soldat; non plus porter un sac : l'enfant naissant *coltineur*, puisque la vie est un fardeau...

De dépister les gendarmes ou d'épier le gibier derrière les accidents de terrain, à faire du service en campagne à pied, il n'y a qu'un pas : il sera vite franchi. Je me résume. Sac au dos! marche! halte! à tant de mètres! joue! feu! chargez! à la baïonnette! avec beaucoup d'*astique*, de service *intérieur* et des *places* en intermèdes, voilà tout le métier — j'appuie sur le mot! du soldat d'infanterie. Métier aussi pénible et ingrat qu'il est glorieux et méritoire, étant effectivement et incontestablement le premier de tous; mais métier facile, machinal, et terre-à-terre par essence. — toute la partie intelligente de ce même métier : appréciation des distances, choix du terrain, opportunité des ploiements et des déploiements, de l'envoi des renforts, etc... etc... étant l'affaire exclusive des gradés et surtout des officiers.

Et sur ce point, notre patriotisme, ma chère Fanette, peut être bien tranquille : certes les fantassins de France ne sauraient être en de meilleures, en de plus supérieures mains!

Rendons-nous maintenant dans un quartier de cavalerie quelconque. Nous y voici. Et voici justement : comme la Providence arrange bien, pour nous, toutes choses! voici qu'une recrue y arrive — recrue de tout point semblable à celle que nous venons d'explorer, du moins quatre-vingt-huit fois sur cent. Cette affirmation vous étonne? Écoutez.

Jeunes gens de la classe appelée les 14 et 16 novembre 1893 : 309; réformés : 4 : changés d'armes : 1. Reste 304. Jeunes gens ayant pratiqué le cheval, avant leur incorporation : 39 sur 304. Donc, 88 p. 100 des recrues du 101e cuirassiers (cataphractes) n'avaient pas connu les joies de l'équitation avant son appel.

J'ai lu cette statistique sur un papyrus confidentiel du Gros-Major. Il n'en faut pas douter. Il en est, d'ailleurs, de même pour toute la cavalerie française. N'avais-je pas raison de dire, tout à l'heure, que nous sommes très peu hippiques en France?

Mais soyons à notre recrue.

Tu as allègrement marché durant vingt ans sur tes pieds, lui explique-t-on en substance très indigeste. Eh bien! à partir de maintenant, tu vas circuler assis, — ou à peu près — sur un animal très enclin à se débarrasser de toute surcharge ballottante, et qui se sert de ses dents presque autant pour mordre que pour manger, et de ses pieds presque autant pour ruer que pour courir. C'est la loi!...

Et sitôt, on le culotte massivement de rouge et de cuir gras, on le chausse de lourdes bottes éperonnées, on le comble... d'effets de grand et de petit équipement, dont l'énumération nous conduirait jusqu'à la nuit, et, en attendant qu'on le transforme, de par les excellents soins du capitaine d'habillement (les tailleurs sont toujours un peu ferblantiers, chez les cuirassiers!) en une étincelante panoplie vivante, on le présente à un... cheval. La *via dolorosa* est commencée.

Voyons-le, dès le lendemain matin, ou le surlendemain au plus tard; car il n'y a pas de temps à perdre : il doit être *mobilisable* dans cinq mois. C'est la loi!...

Donc, le voici, dès l'aube, dans le manège, hissé sur son « canard », car il sait probablement déjà, et c'est la seule chose militaire qu'il sait, que, en argot cavalier, « canard » veut dire cheval.

Le voici, dis-je, promu sur l'animal en question, qui ne tarde guère généralement à justifier les appréhensions du patient, lequel, quatre-vingt-huit fois sur cent, je le répète, n'a jamais mis son... séant sur une selle autrement qu'en cauchemar.

Allons! mon ami! de la souplesse! de la confiance! de l'équilibre! allons! abandonnons-nous! laissez-vous aller! clame maternellement l'instructeur au malheureux plus contracté qu'une banquise... *allons! allons! le corps en arrière!* lui ordonne-t-il, tandis que le patient se cramponne simiesquement au pommeau de la selle ou à la crinière de son inconscient tortionnaire. *Allons! allons! mon ami! de la confiance! entendez-vous?... laissez tomber les jambes, là, naturellement, là! aussi la pointe du pied! bien, encore, encore...*; et patatras!... voilà que tout le reste a suivi les pieds et les jambes, et que ma recrue a mordu, pile ou face, la poussière du manège,

peut-être pour la première, mais à coup sûr, non pour la dernière fois.

Voyons, voyons... ce n'est rien. Un peu d'énergie et en selle!... Qu'est-ce qu'il y a? tu es écorché? c'est le métier qui entre... tu boites? ça prouve que tu n'es pas mort, allons!... leste, leste, en selle!... Mais veux-tu bien courir après ton cheval..., car, pendant cette apostrophe homéro-décadente, la « plus noble conquête » (qui a profité de l'occasion pour se donner de l'air) ne cesse d'amorcer de ci de là des tronçons de *canters*, ronflant comme une toupie d'Allemagne, saute, bondit, pétarade, et désarçonne trois ou quatre autres cavaliers de recrue.

Nom de nom! qui vous a commandé de vous rouler tous par terre, tas de... sacs de plomb?...

Ma chère Fanette, demandez à n'importe quel officier de cavalerie si cet épisode est vraiment par trop poussé au bitume. Et, si peu distingué soit-il, j'ai cru devoir le reproduire ici, afin de bien montrer, *in animâ vili*, ce que vulgairement on appelle *le tableau*.

A cela, on vous répondra, peut-être, que la *leçon à la longe* édulcore bien un peu ces pénibles commencements. Je suis de cet avis. Mais, dans la leçon à la longe, c'est comme à la pêche à la ligne : pour que ça soit bien, il faut qu'il y ait constamment un animal à chaque extrémité du fil... Ceci est classique. Conséquemment, considérez le temps qu'il faut pour faire passer chaque jour plus de trois cents recrues, sans compter les engagés volontaires, à l'un des bouts, — même quand il y a plusieurs instructeurs et plusieurs longes, — ainsi qu'il est prescrit et, d'ailleurs, pratiqué dans tous les escadrons de France.

Reprenons notre homme de recrue. Sa chute a été bénigne. Souhaitons-le, bien que le contraire soit admissible! il a donc pu continuer sa reprise et la mener à moins mal. Puis il est descendu de cheval. Oh! couramment sans doute... Et le voilà au bouchonnage, un peu moulu naturellement, un peu ecchymosé, peut-être, au moral et au physique, — d'autant que le vaccin régimentaire commence à le travailler...

Là, au bouchonnage ou au pansage (selon l'heure), il comptait trouver son camarade de lit, son ancien, pour l'initier aux soins intimes à donner à l'auteur de sa chute de

tantôt. Mais tout justement son camarade de lit est absent.

Ici, permettez-moi de vous énumérer les cas d'absence effective du pansage d'un cavalier dit ancien, c'est-à-dire qui a un an ou deux ans de service.

Toute cette partie technique de mon plaidoyer ne sera certainement pas, pour vous, d'un intérêt palpitant, peut-être aussi quelques expressions mettront en défaut votre sagacité. En ce cas, je compte que vos éminents amis vous les expliqueront, si besoin est, au jour de votre revanche.

D'ailleurs, je serai là... exceptionnellement.

Les anciens prennent la garde d'écurie tous les 8 jours, pendant 7 mois.	26 jours en 7 mois.
Tous les 12 jours, pendant 5 mois.	12 — 5 —
Pendant 7 mois (jusqu'à ce que les recrues soient à l'école d'escadron), les anciens montent	9 gardes en 7 —
Quand les recrues sont à l'école d'escadron, les mêmes montent. . .	3 — 5 —
Jours de maladie	22 jours par an.
— de permission	6 —
— de convalescence, permissions de longue durée (frère réserviste sous les drapeaux), plantons, etc. . .	7 —
Corvées, travaux, prison, absence illégale.	4 —
TOTAL.	89 jours sur 365.

Ce qui fait que (théoriquement) un jour sur quatre et (pratiquement) un jour sur deux, une recrue se trouve privée des conseils, des enseignements et des exemples de son ancien immédiat, lequel est alors remplacé soit par un cavalier de première classe (*rara avis!*), soit par son brigadier d'escouade, si celui-ci n'est pas de garde de police, ou de garde au parc à fourrages, ou de semaine, ou à *l'ordinaire*, ou en permission, ou détaché, ou en remonte, ou à l'hôpital, ou à l'infirmerie, etc., etc., ou absent illégalement.

En revanche, ma recrue a deux chevaux à panser au lieu

d'un, ce qui achève sa détresse. Enfin, si son camarade de lit est un des soixante-quinze *employés*[1] du régiment, il ne le verra jamais ou presque jamais.

Et puisque j'en suis à statistiquer, voyons combien de jours par an, en somme, un cavalier fait du *travail hippique*, c'est-à-dire son vrai métier.

Mais auparavant, quelques explications sont nécessaires, afin qu'on ne garde aucun doute sur la légitimité des totaux qui précèdent et de ceux qui vont suivre.

1° Les mercredis (ou les jeudis dans certains régiments) sont consacrés aux revues et aux inspections de toutes sortes : vérification et entretien du harnachement, des effets, des armes, etc., visite du casernement, etc. : ce temps de recueillement est absolument indispensable.

2° Les jours de maladie (exemptions) ne sont nullement exagérés : vingt-deux jours par an (chiffre donné par la statistique officielle de 1886), quand vous saurez, et vous le savez déjà, qu'aux maladies communes à toutes les armes : fièvre typhoïde et consorts, cholérine, rougeole, embarras gastrique, petite vérole et autres, le cavalier joint les maladies et acci-

1. Voici approximativement les non-valeurs des régiments de cavalerie (employés indispensables).

1° Cuisiniers et aides de cuisine;

2° Ouvriers tailleurs, bottiers, selliers, armuriers et ouvriers auxiliaires en apprentissage;

3° Ouvriers chargés des réparations du casernement : menuisiers, serruriers, maçons, peintres et vitriers;

4° Ouvriers employés à la manutention des effets du service actif, de réserve, de l'armée territoriale et des escadrons;

5° Gardes-magasins;

6° Secrétaires du colonel, du major, du trésorier, de l'habillement;

7° Plantons du colonel et du conseil d'administration;

8° Infirmiers : infirmerie des hommes et infirmerie des chevaux;

9° Fourgonniers;

10° Garçons de cantine : mess des officiers, mess des sous-officiers;

11° Portiers des manèges;

12° Typographe employé à la presse;

13° Bibliothécaire de la garnison;

14° Télégraphistes;

15° Lampistes.

Les non-valeurs énumérées ci-dessus s'élèvent, au minimum, à soixante-quinze hommes par régiment de cavalerie auxquels il faut ajouter :

Les cavaliers employés fréquemment à l'assainissement du terrain de manœuvres, à l'entretien de la piste cavalière des obstacles, du tir à la cible, à la confection des cartouches à tir réduit, au blanchiment du quartier, etc.

dents plus spéciaux à son art : courbatures, morsures, coups de pied, excoriations, bris d'os, contusions, efforts, entorses, adénites, etc., éruptions de furoncles, de clous, etc.

3° Les jours de garde d'écurie et de garde de police sont autant de jours perdus pour l'entraînement hippique.

Les fantassins ne montent pas de garde d'écurie, c'est vrai, mais ils prennent eux aussi la garde de police, dites-vous? Oui, mais eux, la prennent sur leurs propres pieds (leur monture), avec sac, fusil et tout le fourniment. C'est pour eux, donc, un véritable *parachèvement d'instruction technique*; tandis que, chez nous, c'est du temps de pratique hippique perdu.

En résumé, sur 365 jours, le cavalier moderne passe forcément à pied : 52 dimanches, 52 mercredis et 2 jours fériés, plus le 14 juillet, plus 89 jours (Voir le tableau précédent), soit 196 jours. Donc en 3 ans, ou 1080 jours, ce même cavalier reste 588 journées (soit plus d'une année et demie) sans pratiquer son réel métier, qui est de *monter à cheval!*...

Encore n'ai-je pas fait intervenir la catégorie des employés énumérés plus haut! Encore n'ai-je pas mentionné que la classe est appelée 15 jours en retard et renvoyée 15 jours en avance (!) Encore n'ai-je pas parlé des réservistes. Dans l'infanterie, chaque patient marchant sur ses propres pieds (je ne saurais trop le répéter), l'entraînement des réservistes ou des territoriaux ne ralentit nullement celui des hommes de l'armée active. Dans la cavalerie au contraire ou dans l'artillerie, on est obligé de démonter d'anciens cavaliers pour faire cavalcader réservistes et territoriaux — et même les officiers d'infanterie territoriale. Donc, en réalité, pour la cavalerie, le service de trois ans n'est pas même le service de un an et demi.

J'entends dire par vos amis que l'Allemagne a adopté, la première, le service restreint pour sa cavalerie. Dites-leur, je vous prie, qu'elle l'a *adapté* à sa cavalerie, où les rengagés, les commissionnés et *tutti quanti* sont aussi nombreux qu'ils sont rares chez nous.

Voilà la réalité, la pénible réalité, dont les causes grésillent au bec de ma plume. Mais je les veux taire, — me contentant de dire qu'il est au moins naïf de mettre le feu à sa propre maison, sous le prétexte qu'un voisin fait semblant de *flamber* la sienne.

Ce qui reste tangible, en ce décalque boiteux du système allemand, c'est que nous recevons chaque année 75 jeunes soldats en moyenne par escadron, en comptant les engagés volontaires, et que nos modèles d'outre-Rhin n'en touchent que 30. Et ici, mon opinion formelle est que la *restauration* de notre cavalerie doit porter sur les deux étais suivants : 30 jeunes cavaliers (maximum) à instruire par escadron, et 12 jeunes chevaux (maximum) à dresser par même unité. Alors! quelles prouesses ne pourrait-on pas accomplir avec de tels cavaliers... *d'attaque*, conduits par des chefs — logiquement sélectionnés, — contre les masses des fantassins modernes?...

Ah! comme on les coucherait ainsi que fétus de paille! Ah! comme on les balayerait ainsi que poussier!...

Voyez en Italie; et plus sérieusement, regardez en Russie. Les cavaliers *de naissance* y pullulent. Ils ne font pas moins cinq ans de service. Aussi sont-ils sûrs d'eux-mêmes, au point d'imposer la... paix à l'Europe.

Et qu'on ne m'objecte pas que certains cavaliers du premier Empire ont fait le *tour du monde*, après quelques semaines seulement de préparation hippique.

Car, à cela je répondrai qu'à cette époque, la cavalerie faisait le tour du monde *à cheval*, que, par conséquent, chaque étape amenait un *aguerrissement* — l'effort étant de durée longue. Dans la lutte qui mitonne, au contraire, nos jeunes cavaliers, nos *pouillards*, seront versés des portes mêmes des wagons dans la gueule de la fournaise...

Dès leur embarquement, ils devraient donc être prêts, entièrement prêts, de corps et de cœur!... Qu'on y réfléchisse.

D'ailleurs, on sait qu'à la fin du premier Empire, les divisions de cavalerie (les nôtres présentement) fondaient comme du sucre, tandis qu'en 1805, de Boulogne à Austerlitz, l'armée n'avait pas laissé derrière elle un seul traînard.

Souvenons-nous que Napoléon disait en 1814 : « Il me faut des hommes pour défendre la France et non des enfants. » Oui, souvenons-nous que la victoire a toujours souri aux bataillons d'élite, même peu nombreux, et qu'elle a déserté partout les cohues armées. Et, ceci bien pesé, revenons en arrière, modérément, très modérément, mais très fermement.

Place, place, en nos trop nombreuses cohortes de *cavaliers de lait*, au moins à quelques cavaliers rassis, au moins à quelques cavaliers à... barbe, au moins à quelques professionnels, au moins à quelques *brisquards*... car c'est avec le cœur qu'on se battra toujours, car c'est avec le moral — ce *triple airain*, dont parle Horace, qu'on est victorieux!...

Car c'est avec la foi qu'on sait le mieux mourir!...

Et cela n'est pas l'armement des gardes nationales...

Malgré ces palpabilités, certains naïfs, étalonnant leurs visées intellectuelles à la portée de leur nez camard, aussi quelques *longirostres*, affolés d'ambition, déraisonnent ainsi.

Après tout, le service de trois ans est acceptable, — puisque nos plus utiles cavaliers, nos sabres les plus entraînés, sont encore les recrues. Les anciens, en effet, ne font que désapprendre en deuxième et troisième années. Ne sont-ils pas, d'ailleurs, en partie employés, détachés, ordonnances, disparus, évaporés...?

D'accord, mais quelle est la raison de ce désordre? C'est que les recrues à instruire sont si nombreuses, qu'on est forcé de négliger les anciens : la journée n'ayant que douze heures, même à notre époque de progrès. Voilà ce qu'il faut dire, et voici comment il faut conclure.

Des recrues ainsi congestionnées, surchauffées, brûlées, dès le début, sont inconfirmables, — sauf de très rares exceptions, — resteraient-elles dix ans au service, parce que l'excès de travail en diminue toujours la qualité, parce qu'un poulain dont le dressage a été trop hâtivement poussé ne sera jamais un cheval de confiance, parce qu'un fer qui n'aura pas été forgé méthodiquement se cassera au moindre choc : cela est éternelle vérité!...

Donc, envers camards et longirostres, je maintiens mes conclusions, — attendant leur réfutation de pied ferme et sans inquiétude, hélas!

Pour en revenir au pansage, car n'oublions pas que nous avons laissé notre recrue un *bouchon* à la main, veuillez croire, ma chère Fanette, que cette opération, à laquelle on consacre chaque jour trois heures et demie (y compris la matinale corvée de litière), soit trois heures et demie perdues, chaque jour, pour

l'instruction guerrière proprement dite du cavalier, n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Le cheval, du moins c'est mon avis et je le développerai plus loin, est l'*arme* réelle du cavalier, et, qui plus est, constitue ses vraies jambes : un cavalier n'ayant plus de raison d'être, me flue mon habituel souffleur, si son support, à la fois son propulseur, lui fait défaut.

C'est pourquoi un cavalier qui ne panse pas religieusement sa monture est aussi coupable qu'un fantassin qui négligerait l'entretien de son *fusil* et de ses *pieds*, — plus coupable même, au point de vue de l'État, car les hommes sont simplement « appelés », tandis que les chevaux sont « achetés ». Je n'insiste pas. Or le cheval est, qu'on le sache bien, un des plus stupides animaux de la création. Et la civilisation (pour lui castration et dressage) n'a fait que l'annihiler davantage, limitant son instinct et ses facultés.

Comparez seulement, en pensée, la différence d'aptitude à toutes choses qui sépare un étalon arabe d'un cheval hongre normand !...

D'ailleurs, la preuve est faite ; — du moment que ces malheureux animaux, à quelque race ou à quelque sexe qu'ils appartiennent, consentent à se laisser ainsi militairement enrégimenter et martyriser, sans jamais ou presque jamais protester, c'est qu'ils détiennent le *record* de la bêtise animale.

Combien plus intelligents les ânes ! En voilà des unguiculés pas faciles à endoctriner ! Et à aligner donc ! Et à mettre sur l'obstacle ! Ah ! certes, très gracieuse amie, s'il fallait gagner l'épaulette à âne... nul n'y atteindrait jamais...

Pour en revenir au chef de cette famille, — le cheval domestique est un animal qui boit plus qu'il n'a soif : un peu comme l'homme ! qui mange plus qu'il n'a faim : pas dans l'armée !... qui est délicat comme une femmelette, myope comme une taupe, et qui, de plus, s'affole des objets qu'il connaît le plus intimement.

Exemple : Un cheval militaire passe les neuf dixièmes de son existence entre deux bat-flancs. Eh bien ! qu'un de ces inséparables gardiens ligneux lui vienne seulement entre les jambes (cela de par sa faute, bien entendu), et vous le verrez immédiatement en proie à une exaspération foudroyante, qui

ne cessera que lorsqu'il aura tout brisé sous lui et autour de lui, et qu'il se sera réduit lui-même en charpie.

A cela, les défenseurs du cheval (et il en est de très respectables), vous répondent : c'est qu'il ne comprend pas. Nous sommes d'accord : s'il ne comprend pas, c'est qu'il est bête, et voilà tout.

Si bête qu'il soit, notre devoir est, néanmoins, de soigner de notre mieux cet inférieur, mais superbe souvent et coûteux toujours, compagnon de travail, de plaisir, de gloire et de revers... qui nous sauvera la vie, à l'occasion, comme il nous la ravira, peut-être, sans davantage comprendre, et, du même inconscient galop, nous donnera la victoire ou... *Dii avertant!* la panique.

Je n'abuserai pas de votre courtoisie au point, pour mieux appuyer ma thèse, de vous infliger l'audition des innombrables détails qui constituent un pansage bien fait. Je me contenterai de vous dire que le seul schéma de cette opération occupe, sous la rubrique « Hygiène des chevaux », quatorze pages du service intérieur.

Dès maintenant, nous avons le droit d'affirmer, il me semble, que le métier de cavalier est un *art*. Et vous verrez la suite.

Peut-être allez-vous me demander, cependant, pourquoi je me suis autant étendu sur ce sujet.

Pourquoi? Mais parce que, encore une fois, sans cheval, il n'y a pas de cavalier, et que sans pansage il n'y a pas de cheval.

Puis, il fallait bien laisser au capitaine, commandant l'escadron de ma recrue, le temps de la transformer en cavalier *mobilisable*. Passez muscade! elle l'est, car nous sommes au 2 avril. Le règlement dit du 15 mars au 15 avril; j'ai pris une moyenne. Du reste, d'en haut, un ordre est venu; je n'ai pas à choisir.

Mon cavalier est arrivé au régiment le 15 novembre. Il a donc commencé son instruction le 17 ou le 18 au plus tard.

Du 18 novembre au 2 avril il y a exactement 135 jours, dont il faut déduire 2 jours de repos à la Noël, 2 idem au jour de l'an, 2 idem à Pâques, plus 20 dimanches et 19 mercredis, plus 5 jours d'exemption, ce qui fait (au minimum) 51 jours

de non travail hippique. Lesquels, déduits de 135, donnent 84 jours de travail effectif.

Voyons tout ce qu'on a administré (passez-moi l'expression) pendant ces 84 jours, à cet ignare et naïf paysan d'avant-hier.

A pied. Toute l'école du cavalier.

- Assouplissements.
- Boxe.
- Bâton.
- Gymnastique.
- Voltige.
- Travail sans armes.
- Maniement des armes.
- Marches avec les armes. — Sabre. Carabine. Revolver. Lance.
- Emploi du sabre sur le mannequin.
- Escrime.
- Exercices préparatoires de tir.
- Tir réduit.
- Tir à la cible.

A cheval. L'école du cavalier à cheval jusqu'au ravail en armes.

- Travail à la longe et travail préparatoire.
- Travail en bridon.
- Sauts d'obstacles.
- Travail en bride.
- Travail sur les grandes lignes.
- Commencements de l'entraînement du cavalier et du cheval.
- Etude du galop allongé et de la charge individuelle.

Travail à l'extérieur (emploi du cheval, étude du terrain, orientation). Instruction individuelle du cavalier au service en campagne.

THÉORIE PRATIQUE OU DANS LES CHAMBRES. — Différentes nomenclatures (nombreuses séances). — Entretien des effets. — Code de justice militaire. — Manière de porter et d'ajuster les effets. — Règles de discipline. — Appellations. — Noms des officiers du régiment. — Noms des généraux, membres du corps d'armée, de la division, de la brigade, et des généraux qui en ont le commandement. — Service intérieur. — Devoirs des gardes d'écurie. — Consignes. — Selles, brides. — Effets du bridon et du mors de bride, de la gourmette. — Attacher un cheval. — Le présenter. — Le trotter. — Tenir l'étrier, — tenir le pied à la forge. — Premières notions d'Hippologie. — Marques de respect. — Formes du salut. — Manière de faire le pansage. — Hygiène de l'homme et du cheval. — Étude des grades. — Rations de l'homme. — Rations du cheval. — Du prêt. — De l'ordinaire. — Des bons de tabac. — Du magasin d'habillement et des collections. — Tenue des chambres. — Placement des effets dans les chambres. — Obligations militaires. — Rouler un manteau pour le porter à pied ou sur la selle. — Études des effets qui composent le paquetage et arrimage de ces effets sur la selle. — Nombreuses séances

(une quinzaine au moins) consacrées aux exercices préparatoires de tir. — Service des places (au moins six exercices pratiques exécutés dans la cour du quartier). — Premières notions de service en campagne. — Le cavalier apte à remplir les fonctions d'estafette, de vedette, d'éclaireur, de flanc-garde ou jalonneur. — Aperçu de l'histoire du régiment. — Le cavalier doit pouvoir énoncer clairement comment il se sert de ses aides à cheval, etc.

Cela paraît iningurgitable. Cela l'a été cependant. Et encore je n'ai parlé ni de l'embarquement en chemin de fer à quai et en pleine voie avec ponts ou *longrines* (exercices aussi difficiles et même dangereux pour la cavalerie qu'ils sont aisés et amusants pour l'infanterie), ni de la mobilisation, ni de la réquisition des chevaux et des voitures, ni de l'entretien des effets et harnachements, etc., etc.

Grâce! grâce! me criez-vous, je suis rompue, moulue, brisée, rendue, rien qu'à suivre votre recrue par la pensée!

Mais combien tous ces multiples travaux militaires doivent être exécutés par à peu près, à la six-quatre-deux, à la va comme je te pousse!

Forcément, chère amie. Et savez-vous quelle est encore la plus pantelante victime du service restreint? L'*éducation morale*.

Comment trouver, en effet, en cet affolement, en ce passage express du soldat sous les drapeaux, la possibilité de lui inculquer la sublimité de la discipline et du dévouement à la patrie, aussi l'amour du devoir social, aussi le mépris du danger, aussi le respect de Dieu, suprême énergie et cause première de toute autorité, — vertus aujourd'hui sapées de toutes parts et cependant seules raisons d'être des armées?...

Ah! chère bonne amie, ici je vous demande une larme, une vraie larme, une larme de patriote, une larme de Française, une larme de chrétienne! . . . .

. . . .

Et poursuivons l'exploration du militarisme pneumatique moderne.

Septembre est arrivé. C'est le mois des vacances; c'est le moment des vendanges; c'est l'époque de l'ouverture de la chasse... à Dieu!... Non...

C'est l'heure des grandes manœuvres!...

Je passe sur les manœuvres de garnisons et autres prises

d'armes qui les ont précédées, portant quelques troubles dans la progression de l'instruction, mais bien nécessaires cependant pour aguerrir les cavaliers : aussi, sur les manœuvres *avec cadres*, la seule *season* de ce forçat du patriotisme, qui a nom officier, qui a nom officier de cavalerie.

Exceptionnellement, comme il n'y a pas de centres ouvriers à proximité, il n'y a pas eu de grèves ; donc pas de déplacements intempestifs. Tous les régiments ne peuvent pas en dire autant...

J'oubliais : il n'y a pas eu non plus d'épidémies et d'épizooties sérieuses.

Cela paraît invraisemblable. Il en a été ainsi cependant, grâce à Dieu.

Car quel merveilleux terrain de culture pour tous microbes et bacilles (virgule et point virgule), que ces agglomérations d'hommes et de chevaux aussi désacclimatés que surchauffés de travail !

Nous sommes en septembre, ai-je dit. Par conséquent, ma recrue est un cavalier... accompli... L'année prochaine, à pareille époque, il sera un *grognard*: — dans deux ans il sera... parti. Donc, profitons-en. Malheureusement, faute de temps, il m'est encore impossible de vous énumérer toutes les connaissances acquises par mon cavalier, connaissances très en tas, très bousculées, très mal digérées, mais arrivées à destination quand même, — grâce au dévouement d'instructeurs de tous galons, dont on ne saurait assez faire l'éloge.

Assurons-nous-en, néanmoins, en examinant notre cuirassier au service en campagne. Car vous n'ignorez pas que les cuirassiers ne cessent plus de *battre l'estrade* depuis qu'ils possédent un mignon fusil. Oh ! combien perfectionné ! Oh ! combien supérieur à la qualité des tireurs qui s'en serviront jamais !...

La chose est acquise, d'ailleurs. Les balles des cavaliers — qu'ils soient cuirassiers, dragons, hussards, ou chasseurs, même d'Afrique... iront toujours au petit bonheur, — en France comme en Allemagne, — parce qu'un cavalier ne peut tirer raisonnablement qu'à pied (selon les sages prescriptions de l'ordonnance), et qu'à pied un cavalier est un combattant à demi démoralisé, hanté qu'il est toujours par

la crainte de ne pouvoir pas retrouver son cheval, son arme effective.

Pour moi, un cavalier à pied, même armé de son fusil, qui porte un *chargeur* et... à deux mille mètres, est comme un fantassin sans munitions.

Pour la deuxième fois, je viens de dire que l'arme véritable du cavalier était le cheval, sans m'en expliquer. Je n'ai point cependant l'intention de me dérober. J'attendais le moment favorable. Il est venu.

Notre cuirassier étant en éclaireur dans un terrain labouré, très lourd, très détrempé, n'ira pas très vite, nous le rattraperons facilement. Je commence.

L'infanterie agit presque exclusivement par le tir. Ce « presque » s'applique au combat à la baïonnette. De même, le mode d'action de l'artillerie réside tout entier dans le tir, — tir qui se complique ici, il est vrai, de difficultés considérables. Car un bon coup de canon demande à la fois de la force, de l'adresse et de la science, pour ne parler que des qualités maîtresses indispensables à l'envoi utile d'un obus. Si, au contraire, nous passons à la cavalerie, nous voyons que ses moyens de combat sont essentiellement complexes.

Dans le service d'exploration, de sûreté, de destruction, de construction, c'est l'intelligence, la vue, l'ouïe, la dextérité, la science. Dans les charges, c'est le choc, l'estocade, la taille. Dans le combat à pied, c'est le tir, le cheval restant le véhicule souverain de ces différents genres de guerre. Détaillons, si vous le voulez bien, chacune de ces trois armes.

Dans un fantassin, on trouve un homme et un fusil.

Un artilleur se dédoublant en un homme à cheval (conducteur) et en un homme monté ou à cheval (servant), tous les deux adjacents à un canon, notre méthode de décomposition commence à se compliquer. Mais devant un cavalier, c'est pis encore : elle est bel et bien enrayée. Un cavalier, en effet, est inséparable de son cheval : militairement parlant, *ça ne se démonte pas*, — sinon par accident. Et c'est bien ce duo hybride d'un homme et d'un animal, cette sorte de pseudo-centaure qui porte sabre, carabine, lance, revolver, pétard de mélinite. A preuve matérielle : si le cavalier porte habituellement la carabine et toujours le revolver, c'est la selle (donc

le cheval) qui soutient la lance et qui porte toujours le sabre et le pétard, et même la carabine, chez les cuirassiers.

Néanmoins, pour aider à notre système de raisonnement, nous allons opérer vis-à-vis du cavalier, comme nous avons procédé vis-à-vis du fantassin et du canonnier. Et, puisque l'arme principale du cavalier, soit qu'il charge, soit qu'il explore, est le cheval, nous dédoublerons le cavalier en un homme et en un cheval, — ce dernier étant, nous le répétons, le véhicule effectif des divers modes de combat de la cavalerie.

Voyons maintenant, dans chaque arme, les facteurs ainsi isolés. Soit pour l'infanterie : facteur n° 1, homme; facteur n° 2, fusil; pour l'artillerie : facteur n° 1, conducteur; facteur n° 2, canon : pour la cavalerie : facteur n° 1, homme; facteur n° 2, cheval.

Et commençons par la fin, afin d'aller plus vite; soit par les facteurs n° 2 : fusil, canon, cheval.

Est-il bien nécessaire d'affirmer très fort, pour être cru, que le fusil Lebel est une arme de jet incomparablement supérieure à l'arc et à l'arbalète des croisés?

De même est-il besoin d'insister sur la colossale distance qui sépare, pour l'artillerie, les canons de Bange et Canet des catapultes d'antan?

Mais, si nous en arrivons à la cavalerie, nous sommes obligés de constater que, malgré les très louables et très intelligents efforts de messieurs les membres de la Société d'encouragement (*quorum pars « parva » fui*), le solipède nommé cheval qui eut l'honneur de faire se pâmer, en ses dentelles, M. le comte de Buffon, est toujours resté un très sot et très myope animal, — moins intelligent en domesticité qu'en liberté, ainsi que je l'ai dit et redit sur tous les tons, en tout cas incapable de perfectibilité sérieuse, au point de vue militaire surtout, le seul cheval de guerre réellement perfectionné, dont il soit fait mention dans l'histoire, étant celui de Troie.

Pour qu'on ne m'accuse pas de partialité, je cite contre moi la jument anthropophage du général Marbot, et mieux encore le cheval d'Alexandre le Grand qui fourrageait très originalement les oreilles ennemies au passage du « Granique », je crois. Oui, mais c'est Quinte-Curce qui raconte ce dernier fait... sans l'avoir vu plus que nous, d'ailleurs.

Ce point étant bien établi, que le cheval est imperfectible, je conclus, sans crainte d'être démenti par personne, que l'infériorité du facteur n° 2 de la cavalerie est flagrante par rapport au facteur correspondant de l'infanterie et de l'artillerie. D'autre part, j'ai démontré, suffisamment, je pense, que dans la même proportion est constante l'infériorité du cavalier français (au point de vue de la solidité de son instruction) : 1° vis-à-vis du fantassin, puisque, disposant de moins de temps que lui, il a beaucoup de plus difficiles choses à apprendre ; 2° vis-à-vis du canonnier même, car ce dernier (quoique très déprimé par le service restreint), trouvera toujours dans son deuxième facteur ultra-perfectionné, (le canon), un palliatif à sa personnelle infériorité.

Donc, j'ai le droit de définitivement conclure que, si la cavalerie, dont l'arme effective est le cheval, *n'a pas progressé parallèlement* à l'infanterie et à l'artillerie, c'est que ça lui est matériellement impossible. — Ce qu'il fallait démontrer.

Alors, notre *raid* est fini ? Non, ma chère Fanette, car notre cuirassier, qui a continué de marcher, a beaucoup de très intéressantes choses à nous apprendre. Rattrapons-le. Cela nous est facile, maintenant que nous sommes allégés de cette parenthèse aussi lourde qu'elle était indispensable. Et le voici.

Il a progressé bien sagement (ainsi qu'on le lui a dit), fusil haut ou en travers de ses fontes, et l'œil au guet, en communication toujours avec son camarade. Il a trotté dans les fonds ; il est arrivé lentement près des crêtes ; il a même enfilé très lestement un village, et tourné un petit bois à droite, tandis que son matelot le tournait à gauche ; mais il a l'air préoccupé quand même. Et savez-vous pourquoi il est ainsi morose ?

C'est qu'il rumine, malgré lui, ces quatre mots (pierre angulaire du service en campagne) : *voir sans être vu*. Oui, c'est pour cela qu'il est rêveur !...

Ah ! chère Fanette, songez combien cela est facile de voir sans être vu, quand on chemine sur un animal haut de $1^m,70$, que, soi-même, on mesure semblable taille, et que, de plus, on est casqué, armé, bardé d'acier, et qu'on reluit

comme un soleil d'août!... Voir sans être vu! je livre ce difficultueux problème (résolu cependant quelquefois) à vos méditations et, entre parenthèses, à l'indulgence de quelques-uns de vos éminents amis, quand ils ne seront pas éclairés autant qu'ils le désiraient, quand ils ne seront pas renseignés autant qu'il serait utile, peut-être, pour que le *Nuremberg* de la manœuvre se développât en toute sérénité. Ah! ma chère Fanette! qu'on le sache partout autour de vous, qu'on le sache très haut, au plus haut... Il a bien travaillé, il a bien peiné, il a bien mérité de la Patrie, ce *poudroyant* cuirassier, levé dès trois heures du matin, s'il s'est couché : il était peut-être de service ou de grand'garde! Oui, il s'est levé au moins dès trois heures pour s'assurer à *tâtons :* les falots sont rares dans les cantonnements et les incendies vite allumés!... pour s'assurer à tâtons, dis-je, de la présence, car il est des chevaux qui s'échappent!... et de l'état de son cheval. Son cheval était bien là. Pas de bosses, pas trop de morsures, pas de coups de pied graves, pas de blessures. Dieu soit loué! Mais combien c'est rare! Alors, il a attaché son cheval dehors, où il a pu, pas à un arbre : c'est interdit; pas à une charrette... c'est défendu!... Il l'a pansé, lui a fait boire quelques gorgées, lui a donné sa poignée d'avoine, l'a scientifiquement sellé, a fait son paquetage réglementaire, puis il a agi de même vis-à-vis de la monture de son camarade de lit, absent peut-être : de service, ordonnance d'officier, en prison, malade, endormi...

Enfin, après avoir cassé une croûte... à son tour, en hâte, il a rejoint son escadron, lequel a été désigné pour faire du service d'exploration.

Et c'est pour cela que nous trouvons notre cuirassier en patrouille.

Veuillez remarquer ceci. Il est cinq heures seulement, et il fait à peine jour; et cependant, un réminiscent écho des manœuvres passées m'apporte qu'on s'est plaint de ce que la cavalerie était en retard.

Et c'est vrai, elle est en retard. Mais à qui la faute? à *on*, peut-être. Car, en réalité, elle aurait dû cantonner ou bivouaquer à sa distance, — suivant les circonstances, à une journée et demie ou à deux journées (théoriquement, bien entendu),

en avant des masses à couvrir. Elle ne se serait donc pas trouvée dans la nécessité de regagner cette distance, à verte allure, ainsi qu'il est pratiqué souvent en temps de paix, — soit dit en passant.

Et à ce propos, croyez-m'en, chère Fanette, et dites-le bien à vos amis militaires : on ne peut faire sérieusement du service en campagne, si on marche à plus de six kilomètres à l'heure, même quand on est rompu à cette fonction, même quand on a une grande pratique de la lecture de la carte... Or voici que mon cuirassier m'affirme avoir éclairé à raison de dix kilomètres à l'heure : *Nunc erudimini...*

Ici, chère amie, si quelque agité de votre entourage me reproche d'être trop timoré, trop ralenti, trop mou, rappelez-lui, je vous prie, que celui qui parle ainsi possède à son actif d'avoir accompli un des *raids* les plus durs qui aient jamais été couverts... et pas au bois de Boulogne! de *Téhéran* à *Méched*. Plus de neuf cents kilomètres en un peu moins de neuf jours, dans la misère, dans l'isolement, dans le danger... et à travers quels monts! et à travers quels vaux! et sur quels échappés d'abattoir!... Ah! cela était au moins aussi sévère que d'aller de Vienne à Berlin (cinq cent quatre-vingts kilomètres), en route impériale, avec bon cheval *entraîné* dès longtemps, avec bons amis, bon gîte et le reste... et tout le reste... à la triomphale arrivée...

Et je rappelle ceci, non par orgueil, mais avec une légitime fierté, dont je fais retour, une fois de plus, à la cavalerie tout entière, — en même temps que du plus profond de mon cœur, je rends grâce de nouveau à l'Académie française, pour les nobles lauriers dont elle a si généreusement couronné mon effort.

Cela dit, toujours en ferme possession de mes reins éprouvés, je maintiens énergiquement que six kilomètres à l'heure est un maximum en temps normal d'exploration.

Retournons à notre éclaireur. Voyez-le; quoique déjà surmené, il poursuit de son mieux le petit train-train qu'on lui a inculqué à jet continu de théories. Son cheval a bien l'oreille un peu basse, qu'importe : à coups d'éperon, hélas! on la lui relèvera.

Et voyez comme il se faufile, ce gros cuirassier à peine

équarri, et comme il évite les lieux découverts, et ceux trop couverts, aussi les lieux trop coupés, aussi et surtout ceux trop boisés, où le sort d'Absalon l'attend, au contact des moindres branches.

Et, qui plus est, il saura presque toujours retrouver son chemin, s'il s'égare, et même rejoindre son chef, s'il a une communication à lui faire ou une dépêche à lui remettre. Mais saura-t-il ménager son cheval et le soigner méthodiquement, ce soir, éreinté qu'il sera par toute une journée de fatigues, succédant à une autre journée non moins fatigante, afin de faire demain et après-demain, et toujours, ce qu'il a fait aujourd'hui?... Oui, peut-être... même... Cela vous étonne?

Et cela m'étonnerait également si je ne savais que la vraie raison de tant d'énergie et de tant de bonne volonté est l'exemple donné par les sous-officiers et par les officiers, — nuit et jour en haleine. — Mais ce pauvre cuirassier (même si ce cuirassier est un gradé) aura beau se surmener, hélas! ses renseignements seront toujours sujets à caution.

Moralité : les seuls renseignements certains étant ceux fournis par les officiers : Messieurs les officiers, en reconnaissance...! et lestement, comme toujours.

Attention! Voici que, tandis qu'un officier va *sérieusèment* reconnaître l'ennemi, notre cuirassier a reçu l'ordre de rallier son chef de patrouille et de rejoindre son escadron, lequel lui-même a regagné sa place dans le régiment.

Le contact ayant été pris, et l'infanterie ayant la parole (qui lui est quelque peu coupée par le canon), la division, à laquelle appartient ma recrue, s'est repliée en arrière de l'aile la plus en l'air, *à proximité d'intervention* (!). Voilà (toujours entre parenthèses) un problème pas facile non plus, depuis l'invention des armes à longue *portée*, celle des chevaux *(carrière de charge)* n'ayant pas varié proportionnellement... Les balles portent à trois mille mètres en moyenne; donc, si on est en deçà de cette distance, même défilé, on est décimé : si on est au delà, on n'est plus à proximité...

Mais cela est surtout l'affaire des colonels et des généraux.

Pour l'instant, mon cuirassier n'a qu'à bien s'affermir sur sa selle, à bien chausser ses étriers afin de suivre de son

mieux son chef de file, qui se réglera lui-même sur son chef de peloton. On va charger... Sabre... main...! au galop!... Pour l'attaque! Chargez...! vient-on de hurler férocement, tandis que les trompettes font rage et couacs sur couacs...

Et alors, mon cuirassier, ce lourd paysan d'avant-hier, est entraîné éperdument, comme en un cyclone, à travers boue, poussière, fumée, par-dessus obstacles et mouvements de terrain invisibles, croyant que c'est arrivé (comme son cheval), tellement ce bruit et cette violence l'émotionnent, le galvanisent, le grisent, — si bien, qu'après avoir franchi, sans s'en rendre compte, son chef de file qui a fait panache et après avoir renversé un cheval échappé, il allait effondrer à lui tout seul un escadron ennemi... d'un jour, — quand un formidale commandement : halte!... est venu pétrifier toute cette frénésie. — *Remettez... sabre!* — *Repos;* et *comptons les atteintes*, messieurs les *capitaines commandants!*

Mon but était de vous faire voir, ma chère amie, un cavalier français moderne, sous les multiples facettes de son art. Je m'aperçois que je n'ai pas accompli la moitié de ma besogne : il y a trop à dire, parce qu'il a trop à faire. Telle est mon excuse.

En effet, j'aurais voulu étudier avec vous les difficultés du dressage des chevaux par des cavaliers et des gradés qui le sont à moitié, eux-mêmes, dressés... et *vice versa*...

J'aurais voulu vous montrer ces mêmes cavaliers installant un réseau télégraphique, les mêmes construisant une passerelle et un radeau avec des sacs *cachou*, de la paille, des ficelles et des bâtons... de chaise, les mêmes détruisant rails, murs et arbres, les plus récalcitrants à l'aide de la mélinite, les mêmes ferrant à glace leurs chevaux avec la semelle de leurs étriers, les mêmes se mobilisant et se démobilisant, les mêmes, à l'école de peloton, d'escadron, de demi-régiment, de régiment, de brigade, de division, les mêmes aux évolutions diverses, les mêmes à l'école de natation, les mêmes au tir à la cible, les mêmes à la voltige, au bâton, à la douche... Comme eux, voyez, je suis débordé ; comme vous, je crie grâce!...

Deux mots, en hâte cependant, deux mots indispensables au sujet des sous-officiers rengagés et des officiers.

Les lois ont fait de tels réels avantages aux premiers qu'ils auraient mauvaise grâce à se plaindre. D'ailleurs, ils se déclarent volontiers satisfaits, se rengagent ferme et nous rendent, en retour, d'excellents services. Je suis heureux de le constater ici.

Quant aux officiers, leur cas est tout différent. Sans aucune compensation, ils portent toute l'écrasante surcharge du service restreint.

Voilà encore, voilà surtout la vérité!...

Avec soixante-quinze jeunes cavaliers par escadron, l'instruction par peloton s'impose ; ce qui tient chaque officier, matin et soir, à l'attache, rien que pour ce service sur lequel sont toujours greffés le service de semaine, celui des distributions, l'instruction des anciens cavaliers, le dressage des jeunes chevaux, les théories, les écoles, la salle d'armes, les reprises de manège, la remise en main et en selle des réservistes et des territoriaux, etc., etc. Sans compter les missions extraordinaires et les emplois spéciaux. Et cela ne cesse jamais! Et cela est toujours à recommencer! Convenez, ma chère Fanette, qu'il y a un fier mérite à peiner ainsi *in æternum*, sans entendre qu'exceptionnellement un mot courtois, sans presque jamais voir venir une marque d'encouragement!

Tous les chevaux de dressage passent par les jambes des officiers, ou par celles des gradés : chevaux de tête, chevaux de rang, chevaux d'officiers d'infanterie, chevaux d'officiers sans troupe, etc... etc... Or tous ces dressages ne vont pas sans usure des uniformes, sans détérioration des harnachements, et sans *casse* personnelle. S'en est-on jamais inquiété sérieusement, en ce qui concerne les officiers?

Et se préoccupe-t-on davantage des *tapes* de toutes nuances (monnaie courante en cavalerie), tapes dont les plus copieuses sont causées par l'inexpérience — forcée — des cavaliers modernes, qui font trombe et râteau souvent derrière leurs chefs de peloton, soit dans les marches en bataille, soit dans les charges, soit dans les sauts d'obstacles en famille?...

Ah! pour ne pas éveiller les morts... que de crânes fracturés, que de visages mis en friche, que de bras cassés, que de jambes tordues, sur lesquels n'aura jamais été posé le pansement moral du moindre témoignage de sympathie, auxquels la plus

petite aumône d'un intérêt quelconque n'aura jamais été faite!...

Encore que pas électeurs, les officiers sont des hommes. Il est temps de s'en souvenir... et de *compter* avec eux autant que l'on *compte* sur eux!...

Voici deux Saint-Cyriens[1] *boursiers* : — c'est la majorité maintenant. Voyez à l'*Officiel*. D'ailleurs, Saint-Cyr ne devrait-il pas être gratuit depuis longtemps?

L'un de ces deux boursiers est nommé officier d'infanterie, l'autre officier de cavalerie, avec, tous les deux, pour se nourrir, se loger, se blanchir, s'habiller, s'instruire (les théories et règlements sont touchés à titre onéreux) 195 francs par mois. Cela est riche, n'est-ce pas?

Admettons qu'au point de vue de l'achat de leurs uniformes, ils dépensent l'un et l'autre la même somme : on me permettra bien, toutefois, de faire une exception en défaveur du second, s'il est cuirassier. Admettons-le, néanmoins.

Mais croit-on que les 15 francs alloués, par mois, à l'officier de cavalerie (comme *indemnité de monture*), soit 180 francs par an, seront suffisants pour lui permettre d'acheter bottes, cravaches, éperons, etc., bride d'ordonnance, bride anglaise, filet de dressage, harnachement d'ordonnance, harnachement anglais, etc., etc., et pour lui permettre d'entretenir et de renouveler tout cela, au fur et à mesure des besoins de plus en plus pressants, avec le service ininterrompu actuel?

Et pense-t-on aussi que cette même indemnité sera suffisante pour couvrir les frais de *rhabillement* de cet officier quand il sera promu peut-être lieutenant aux hussards, capitaine aux dragons, major aux spahis, lieutenant colonel aux chasseurs, etc., etc.? Cela ne supporte même pas l'examen.

En réalité, l'officier de cavalerie français, et ce sera son éternelle gloire! sert la France quasi-gratuitement, — lui sacrifiant par-dessus le marché ses intérêts personnels et son intellectualité (dont il n'a plus le temps de s'occuper), tandis qu'en revanche il ne peut même pas être servi lui-même. Car, grâce au régime *extra limited* actuel, il faut qu'il soit l'ordon-

1. Je ne fais pas mention ici des officiers sortant des sous-officiers, car ceux-ci touchent une première mise variant de 950 à 1.150 francs, selon l'arme. Cela est peu, mais c'est plus que zéro, apanage des Saint-Cyriens...

nance de son ordonnance, s'il veut que rien ne cloche trop sur lui et autour de lui, et qu'il ait, de plus, un homme d'écurie (civil), s'il tient tant soit peu à ses chevaux payés cher, — pour faire honneur à la Patrie... Sinon, au retour de la plus modeste absence, il aura de grandes chances de trouver du *mauvais nouveau* dans sa remonte.

Voilà, ma chère Fanette, voilà la vraie situation faite à l'officier de cavalerie français, en l'an de disgrâce 1894, et, en élargissant le débat, à l'officier français en général, à ce dévoué et résigné *terre-neuve*, aussi légalement désarmé contre tous que, physiquement, il est armé contre tout, à cette sorte de victime propitiatoire, compensatrice de l'anarchie ambiante, qui, la main à la garde de son épée, les yeux rivés au drapeau et le cœur vibrant de patriotisme, reste et restera aux ordres de la France, — toujours, — quand même...

Et telle est son abnégation qu'en cette époque si féconde en criquets budgétivores, où les coureurs de guilledou politique raccrochent à l'envi, en échange de la moindre œillade, honneurs, fortune, situation, considération (!), seul, l'officier français, après avoir vécu de privations durant toute sa carrière, — s'il n'est pas né riche ou... heureux, attend stoïquement, bouche close et ceinturon de plus en plus serré, que sa trentième année de services soit venue, pour tendre sa besace trouée au pain noir de la retraite qu'on lui jette souvent comme à un chien, — regrettant sans doute qu'il n'existe pas encore un abattoir pour *officiers hors d'âge*...

Ah ! pour clore ce pénible sujet, un bon conseil en passant.

Toute machine doit posséder une soupape de sûreté, si son mécanicien ne veut pas risquer de la voir éclater à l'improviste. La soupape de sûreté de la machine militaire, à la fois soupape de dignité et de sélection, étant la *retraite proportionnelle*[1], qu'on l'établisse promptement, dût-on, en attendant mieux, consacrer à ce noble et juste usage les *fonds secrets :* pour une fois au moins, ça les désinfecterait. J'ai dit.

Et maintenant, exquise amie, pour achever de fixer votre

1. En Allemagne, la retraite proportionnelle est acquise à l'officier après dix ans (!) de services.

religion, je veux, avant de finir, vous faire entrevoir la figure militaire, qui canalise plus spécialement, à son détriment, tous les inconvénients du service restreint.

Cette haute figure, — j'ai nommé le capitaine commandant, — avait bien droit aux honneurs de la mise en *vedette* : je vais l'y mettre. Trompettes! ouvrez le ban!...

Ah! ma chère Fanette, ceux-là seuls qui ont commandé un escadron depuis 1890, savent les affres sans nombre de cet emploi d'élite, clef de voûte et bouc-émissaire à la fois de tous les autres services. Toujours à la tâche! toujours à l'épreuve! jamais au bonheur! jamais à l'honneur! Voilà la caractéristique de cet officier, pris continuellement entre l'arbre *théorique* et l'écorce *expérimentale*, obligé d'égrener ses meilleurs cavaliers et ses plus solides chevaux, à mesure qu'il les forme ou les dresse, reformant son faisceau de sabres à mesure qu'on l'éparpille, remplissant son tonneau tandis qu'on le vide, remontant son rocher qui retombe toujours... Ah! tonneliers de Danaïdes, mes frères! haut les cœurs quand même!... C'est pour la France!

Où le remède, dites-vous?

Mais, pour aller au plus pressé, puisque le rengagement des sous-officiers a donné de bons résultats, poussons au rengagement des cavaliers. Un galon de plus, une haute paye, *sérieuse*, une flatteuse appellation ; et nous aurons, je veux l'espérer, des *palefreniers* et des *vétérans* recherchés, même quand ils rentreront dans leurs foyers, après avoir acquis au régiment (durant quatre, cinq, six et sept ans) toutes les connaissances hippiques désirables pour faire d'excellents hommes d'écurie[1].

Et ainsi, surtout, le rôle de *maître d'école* ne serait plus tenu, indignement tenu, par des cavaliers qui ne sont vétérans que parce que leurs folios de punitions sont outre mesure surchargés de journées de prison (article 47 de la loi du 15 juillet 1889).

Comme naturelle compensation, ces cavaliers *accomplis*

1. M. le vicomte de Montfort s'est fait le défenseur, au Parlement, de cette idée. L'honorable député de la Seine-Inférieure peut être assuré que les sympathies de toute la cavalerie française lui sont acquises.

seraient dispensés de servir dans la cavalerie territoriale, si l'on croit devoir maintenir ce rouage archi-caduc... sur l'inutilité duquel je ne veux même pas insister.

De même, pour soulager ces officiers, m'est avis qu'un adjudant par escadron serait le bienvenu. Il surveillerait tous les détails du service actif, doublerait l'officier de semaine, et, restant au dépôt, le jour d'une mobilisation, actionnerait en toute connaissance les nouvelles formations...

Naturellement, un officier de réserve prendrait sa place dans l'escadron de guerre...

Ouf! n'ai-je pas encore touché à tout? — Non, vous avez oublié de me dire ce que vous pensiez de la lance. — A peu près ce que je pense de la cavalerie territoriale, ma chère amie.

La lance est évidemment la « reine des armes ». C'est Montécuculli qui a dit cela, et je suis de son avis. Mais rappelez-vous qu'elle a été supprimée déjà, une première fois, vers 1611, parce que, d'après le père *Daniel*: « Le combat de la lance supposait une grande habitude pour bien s'en servir, et un exercice fréquent, où l'on élevait les jeunes gentilshommes... Et que les guerres civiles, empêchant l'usage des tournois, la jeune noblesse n'était plus guère habile à se servir de la lance »... Conséquemment, ne pensez-vous pas qu'il est logique de lui laisser continuer son glorieux sommeil? Est-ce que les tournois seraient, en effet, plus fréquents, à notre époque, qu'au XVIIe siècle, — cela sans que nous le sachions... ni vous... ni moi?...

D'ailleurs, voyons mieux. Aux Indes, pendant la guerre contre les Sikhs : « Au combat d'Aliwal (février 1846), le 16e lanciers anglais pénétra au milieu des carrés sikhs, mais, dans la mêlée qui suivit, les braves Indiens attaquèrent les lanciers corps à corps et en mirent bon nombre par terre, car ceux-ci ne pouvaient se servir de leurs lances. »

C'est le capitaine anglais Nolan qui parle. Écoutez ses conclusions : « Il faut le répéter, la lance n'est point indispensable : en outre, elle complique l'organisation de la cavalerie. Si donc elle n'est pas nationale, comme chez les Polonais ou les Cosaques, on fait mieux de ne pas l'employer. En France, où les hommes restent peu de temps au service, il

serait préférable de n'avoir pas de lanciers; cependant, si, à toute force, on voulait en posséder, ce serait aux cuirassiers qu'il conviendrait de donner la lance. »

Les poitrails d'acier des treize régiments de cuirassiers français suffiront largement pour émousser toutes lances manœuvrées *par les fragiles mains* des cavaliers modernes, même teutons. Tel est mon avis, que j'ai pu corser à bon escient, dans l'Inde et en Russie. Dans l'Inde, les Cipayes n'emportent plus la lance en campagne; en Russie, les Cosaques y ont presque tous renoncé...

Donc, à sage entendeur, salut!

Ma chère Fanette, cette lettre tourne au volume; il me faut m'arrêter. Et je termine cependant très à regret.

J'aurais encore tant de choses à vous dire à ce sujet, qui tient aux moelles mêmes de la Patrie, de cette chère Patrie qui a cru bien faire, en additionnant pêle-mêle fantassins, artilleurs, sapeurs et cavaliers sur son registre égalitaire... J'aurais encore tant de faits à vous montrer à l'appui de cette thèse si peu connue, si peu acceptée!...

De mon mieux, je l'ai synthétisée ici; et je la confie, par votre cœur de femme, aux cœurs de tous les Français, — souhaitant qu'elle y fasse germer, à l'adresse de l'armée entière, une abondante floraison d'estime et de sympathie et une puissante poussée de *justice* à l'endroit de la cavalerie...

Mais, il me faut conclure, car je tiens pour mon devoir de vous donner aussi mon avis personnel sur ce que la France a le droit d'espérer de ses cavaliers, tels que le service restreint les a faits, les a défaits plutôt, le jour où, à Dieu ne plaise, l'effroyable tempête, toujours menaçante, viendrait à s'abattre sur l'Europe épouvantée. Voici :

Wellington a dit, assure-t-on :

« Quand je vois un cuirassier français à côté de sa *rosse*, je le plains; quand je le vois monté sur sa rosse, je le regarde; quand je le vois charger avec sa rosse, je l'admire. »

Et moi, je dis que, quand je vois un quelconque cavalier français d'aujourd'hui, je le plains et l'admire à la fois. Car je suis certain que tout *déboussolé* qu'il est, d'habitude, par l'incroyable surmenage de ses travaux quotidiens, il saura faire son devoir quand même devant le danger, encadré qu'il

sera par nos sous-officiers rengagés, dont le dévouement nous est connu, et surtout parce que le chemin de ce devoir lui sera montré par le plus discipliné, par le plus méritant, par le plus digne corps d'officiers qui soit nulle part en Europe.

Mes amis, — les vôtres aussi, savent que je suis quelque peu observateur, et que je prends des notes, beaucoup de notes : notes rapides, soit ; mais, jusqu'à présent, les événements ont prouvé, admettons que cela soit de la chance! qu'elles n'étaient pas inexactes, mes notes expédiées, — mes notes... électriques.

Ainsi, pour ne parler que des avant-dernières, vous souvenez-vous quand je disais, le *26 novembre 1888*, trois ans avant Cronstadt! à la Société de géographie de Bordeaux, que, malgré le *halo germain* enserrant le Tzar, et l'*édredon anglais*, pesant sur la France, l'*entente* (par l'alliance!) franco-russe était i-né-luc-table?...

Or, vous avez vu comment cette *entente* s'est affirmée en un inoubliable embrassement, où la majeure partie des plus gros bonnets français et russes n'ont vu que du... feu et une pluie... de décorations:... tandis que seuls les peuples comprenaient... sans comprendre: parce que : *vox populi, vox Dei*...

Donc, mes notes dernières portent que nulle puissance européenne ne possède un cadre d'officiers comparable, de tout point, à celui de la cavalerie française, où même les différences d'origine se font à peine sentir, à l'inverse de ce qui a lieu dans quelques autres armes, dit-on, contrairement à ce qui existe dans certaines autres armées.

En France, en effet, nous cavaliers, nous sommes tous égaux devant le cheval, cet étrange niveleur, inconscient ici encore comme toujours, qui *æquo pulsat pede* nobles et roturiers, riches et pauvres, Saint-Cyriens et Saumuriens...

Oui, c'est grâce à l'incomparable espèce de ses officiers, je ne saurais le clamer trop fort! que la cavalerie française a pu momentanément affronter le service restreint, — ce *phylloxera* de la cavalerie.

Oui, dites-le bien partout, ma chère Fanette! oui, nous avons le droit de traîner nos sabres au ventre des pavés plus bruyamment que n'importe quels autres cavaliers d'Europe!

Oui, nous avons le droit de hausser nos cols mieux encore

que jamais! Oui nous avons le droit de dresser nos panaches au soleil aussi brillament qu'un Murat, nous qui, vaincus, humiliés, insultés, méconnus, avons eu le courage, avons le courage de ne jamais désespérer...

Plus recueillis depuis nos malheurs, nous affectionnons un peu trop peut-être, — et pour cause (!) la tenue bourgeoise. Soit; mais nous n'en travaillons que plus sévèrement, perdant moins de temps que tant d'autres à promener sur les trottoirs torses chamarrés et moustaches conquérantes...

Certes, loin de moi, philosophe chrétien, la pensée de désirer le mal, c'est-à-dire la guerre, dût-il en résulter le bien, c'est-à-dire la paix. Mais, cette réserve faite, il m'est bien permis d'estimer qu'au jour des revendications suprêmes, jour terrible au point que, même devant la Patrie mutilée, je ne veux pas ardemment en souhaiter la venue: il m'est permis d'estimer, dis-je, que ce jour-là nous serons dignes de nos aînés, et que si le cri fameux: « Ah! les braves gens... » qui a salué leur immortelles chevauchées, n'accueille plus les nôtres, c'est qu'à tout jamais nous aurons scellé dans la mort les lèvres des ennemis de la France, — de nos luisantes lattes victorieuses. . . . .

. . . .

Et maintenant, ma chère Fanette, que je vous ai armée chevalier... et que de vous irradie la logique, — genèse de toute foi, — source de toute persuasion... allez sans crainte vers vos éminents adversaires; relevez superbement le gant qu'il vous ont jeté. — Soyez la Jeanne d'Arc de la cavalerie française.

MON AMI GAFFAROT[1]

XXIII

LE COMTE MICHEL ET LE VICOMTE ARMAND

Un jeudi, comme Philippe n'était pas venu rue de la Digue, selon son habitude, ma tante et moi nous partîmes pour le faubourg Saint-Louis. Quelle ne fut pas notre surprise, en pénétrant chez les « Hirondelles », de n'en trouver aucune au nid ! Christe seule était là, rangeant les peaux éparses de M. Émile Cazalas, mettant un peu d'ordre partout.

— O mademoiselle Angèle ! mademoiselle Angèle !... s'écria-t-elle, en nous apercevant.

— Que sont devenues nos chères petites ? demanda ma tante, inquiète.

— Seraient-elles malades ?... m'informai-je, l'oreille aux écoutes.

— Au contraire ! — répondit la vieille servante, d'une voix joyeuse, en nous offrant des chaises.

— Philippe n'a pas paru chez nous aujourd'hui, balbutiai-je. Pourtant, c'est jeudi aujourd'hui, et Pascalette de Pascal...

— Philippe est chez M. le curé de Saint-Louis avec ses sœurs. M. le curé est venu et a voulu emmener toute la troupe pour la faire goûter au presbytère avec des friandises de Pailhès.

1. Voir *la Revue* des 1er, 15 juin et 1er juillet.

— Il y a donc du nouveau, ma bonne Christine? insista ma tante vivement.

— Mademoiselle, M. l'abbé de Portiragnes vous contera ça ; en attendant, apprenez de ma bouche que le grand-oncle de mes orphelins, M. le vicomte Armand de Cazilhac est au plus mal, que la goutte, en lui remontant dans l'estomac, l'a mis tout à fait à *quia*, et qu'à cette heure, peut-être, touché de la grâce divine, il a adopté les enfants de sa nièce.

— Dieu du ciel, qui avez exaucé mes prières de chaque jour, soyez béni !

— M. l'abbé ne se tient pas de contentement... « Enfin, m'a-t-il dit, la droite du Seigneur s'est montrée dans la nue, et elle a renversé l'orgueil de l'impie... »

— « La droite du Seigneur a renversé le cèdre du Liban », récita ma tante, que sa prédication devant le reliquaire du Révérendissime dom Bérenger avait de longue main familiarisée avec l'Écriture.

Une curiosité me brûla, comme si, au lieu de la goutte, une flamme me remontait, à moi, dans l'intérieur du cerveau.

— Est-ce que vous le connaissez, vous, Christe, M. le vicomte Armand de Cazilhac? demandai-je avec un incroyable aplomb.

— Si je le connais !... Je le connais mieux que le Roi, qui ne l'aurait pas nommé pair de France et ne lui aurait pas donné trente-six places à la fois, s'il avait su de quel mauvais bois il est fait...

Elle s'interrompit. Puis, s'adressant à ma tante :

— Du reste, mademoiselle, M. l'abbé a dû vous renseigner à fond sur M. le vicomte...

— Mais non, Christine : M. l'abbé, qui est un saint, a toujours peur de s'oublier à quelque jugement téméraire et il s'est constamment montré d'une réserve!...

— Eh bien, puisque les enfants ne m'occupent pas pour la minute, je vous fournirai des détails, moi, sur M. le vicomte Armand de Cazilhac. La première fois que je le vis, c'est à Hambourg, en Allemagne, vers 1801 ou 1803. Tenez, je nourrissais, pour lors, la mère de notre « Martinet » et de nos « Hirondelles ». C'était un homme d'une trentaine d'années, chétif, maigre, avec des yeux lui remuant sans cesse dans la

tête comme s'ils voulaient regarder ensemble de vingt côtés. Il ne demeurait pas avec nous, trouvant sans doute notre vie trop pauvre, car, malgré sa maigreur de coucou, il avait un appétit à vous dépêcher tout seul une dinde avec ses truffes... Il y avait une grande discussion entre les deux frères. Dans notre petit appartement de ce pays étranger, on les entendait souvent crier comme des sourds. Mon maître, M. le comte Michel, s'entêtait à ne vouloir revenir en France qu'avec le Roi; lui, M. le vicomte Armand, qui avait déjà sauté par-dessus la frontière, voulait qu'il revînt tout de suite et se mît au service de Bonaparte... Bref, ils se quittèrent à la fin des fins pas contents l'un de l'autre, autrement dit brouillés...

— Quel malheur! gémit douloureusement ma tante Angèle, ennemie jurée des discussions.

— Il faut lui rendre cette justice : à notre rentrée en France, il nous reçut très bien, à Paris, dans son hôtel magnifique de la rue de Varenne. Tout comme aujourd'hui, il avait des places l'une sur l'autre, à commencer par celle de sénateur. On m'a conté, du reste, que ce Bonaparte, de bon naturel, se laissait volontiers prendre de l'argent dans les poches par ceux qui savaient devenir ses amis, sans parler de sa famille, qui l'aurait, paraît-il, mangé tout cru, s'il n'avait été trop dur du cuir!... Mais on se brouilla de nouveau...

— Ils ne faisaient donc que se brouiller?

— Mon Dieu, mademoiselle, les caractères de ces deux hommes ne s'accordaient point. Quand l'un voulait tirer à hue, l'autre voulait tirer à dia. On aurait pensé qu'ils le faisaient exprès. Par exemple, M. le vicomte aurait désiré que son frère, avec tous les Émigrés qui remplissaient le palais des Tuileries, pareils à des bêtes creusées par une longue famine, allât voir le Roi pour lui demander quelque chose à se mettre sous la dent; et M. le comte, qui était fier comme Artaban, qui pouvait croire, d'ailleurs, vu ses services en Bretagne pendant l'Émigration, que l'on s'occuperait de lui, refusait de faire un pas... Quelles paroles dures on se lançait à la tête!... Finalement, nous quittâmes Paris. Le jour même de notre départ, dans la matinée, M. le vicomte avait été nommé pair de France, et nous autres... rien... Je

ne l'ai pas oublié, quand l'intendant de M. le vicomte, un nommé Alibert Ducardonnoy, tout glorieux, m'apprit cette nouvelle, à l'office, je ne pus m'empêcher de pleurer.

— Quelle injustice de la part du Roi ! se récria ma pauvre tante, abasourdie du coup.

— En quel état minable nous trouvâmes Cazilhac ! Le château, une ruine ; le domaine, une jachère ; sans compter que les gens de Saint-Martin-d'Orb, de Lunas, de Joncels, s'étaient taillé des lopins dans le domaine de M. le comte. Pour la chapelle, les brigands de la Révolution n'en avaient pas laissé pierre sur pierre. C'est madame la comtesse, — qui avait vu tout cela si prospère et si beau, — qui poussait des cris de désespoir !... Si encore on avait eu de l'argent dans le gousset pour les réparations, pour les labours ! Mais nous arrivions de là-bas aussi démunis d'écus que Job sur son fumier. Pourvu que les terres, remises en état, réussissent à nous nourrir seulement ! Nous avions tant pâti, aux pays étrangers, avec nos poches vides de monnaie ! C'est alors que, dans cette pierraille trouée de partout semblablement à la limousine de Phalbétas, un beau soir, après avoir chassé les « pattes-courtes » sur l'Escandorgue, se présenta, le carnier plein jusqu'à la bretelle, Frédéric Rouquier, un riche fabricant de Bédarieux. Rouquier n'avait pas eu besoin de ses chiens pour dépister une jolie fille chez nous. Voyant les embarras de M. le comte, il prêta des sommes, d'abord pour bâtir, puis pour défoncer. Cet homme, dont le commerce allait à souhait, en faisant des avances, avait son idée...

— Une idée qui a perdu la famille de Cazilhac, murmura ma tante.

— Vous pouvez le dire, mademoiselle !... Enfin, vous savez ce qui arriva. Quand M. le comte se vit empêtré dans les dettes, à l'égal d'un linot dans la glu au quartier du Théron, il ne trouva aucun moyen de refuser sa fille au fabricant de Bédarieux, capable de lui envoyer du papier marqué. Il faut le confesser, du reste, en bonne chrétienne, ce Rouquier était un homme superbe, encore que sorti d'un trou de la Montagne-Noire, de beau visage, de belle franchise, et notre Marie-Anne, après trois visites, lui avait porté la plus grande attention. Vous savez, la jeunesse n'a pas de cervelle...

— « L'esprit est prompt, et la chair est faible », ma bonne Christine!

— Pour le coup, ce mariage acheva de briser les rapports qui, de loin en loin, existaient encore entre les deux frères. Le comte Michel eut beau prendre ses précautions et obtenir du Roi, — qu'il alla voir exprès à Paris, que Frédéric Rouquier s'appellerait désormais Rouquier « de Cazilhac », qu'il hériterait un jour du titre de « comte », le vicomte Armand, plus noble que le Roi, se fâcha tout rouge et, à partir de ce moment, hurla partout qu'on lui faisait affront, n'écrivit plus ici, ne voulut plus entendre parler de nous. Voyez si cet homme avait le fond mauvais, lui qui était parvenu par ce Bonaparte, un brouillon qui ne sut que tuer du monde, depuis la Corse où il était né, jusqu'à Sainte-Hélène où Dieu le réclama pour le Jugement!

— Seigneur! Seigneur! à l'heure terrible de la mort, qui est l'heure que vous vous êtes réservée, envoyez le repentir à M. le vicomte de Cazilhac! balbutia ma tante.

— Figurez-vous, mademoiselle, qu'en épousant Marie-Anne de Cazilhac, le fabricant de Bédarieux avait eu plusieurs projets en tête, et surtout celui d'obtenir, par la protection du pair de France qui deviendrait son oncle, des fournitures de drap pour les armées. Quand on ne possède pas une goutte de sang noble dans les veines, il n'y a pas grand mal, n'est-ce pas? à vouloir demeurer ce qu'on est. C'est toujours le proverbe : « Savetier, fais ton métier ». Mais devinez ce qui se passa. M. Rouquier de Cazilhac et sa femme, après avoir dépensé, durant tout un hiver, à Paris, plus d'argent qu'il ne convenait, jugèrent le moment venu d'aller frapper à la porte de la rue de Varenne... Ah! bien oui, des fournitures, on va t'en donner, manant!... Quand on eut fait attendre une heure nos étourdis dans le salon, l'intendant Alibert Ducardonnoy vint leur dire que M. le vicomte recevrait avec plaisir sa nièce, mademoiselle Marie-Anne de Cazilhac, mais qu'il ne connaissait pas M. Frédéric Rouquier et ne se souciait aucunement de le voir.

— Est-ce possible! se complaignit ma tante.

— Est-ce possible! répétai-je en sourdine, mais non sans colère.

— A ce soufflet en pleine joue, le jeune ménage aurait dû réfléchir, diminuer la dépense. Mais est-ce que la jeunesse réfléchit? est-ce qu'elle est capable de bouder les bons morceaux? M. Rouquier, soit par amitié pour sa femme, une tête un peu à l'évent, soit par fierté vis-à-vis de M. le comte et de madame la comtesse, ne voulut pas entendre à faire des économies: et, comme dépenser les écus qui sont ronds, et n'ont pas de queues à l'égal des rats, nous rend impropres à tout travail, un beau matin, au milieu de sa famille, qu'il augmentait tous les ans sans le moindre souci de lui gagner du pain et du fricot, il se trouva nu, dans Bédarieux qu'il avait rempli de tapage, mais aussi nu, de la tête aux pieds, qu'à notre foire de septembre un petit saint Jean de colporteur.

— Le malheureux!...

— Mademoiselle, quand on a du bien, il faut y tenir l'œil, et ne pas demeurer, sa vie durant, aux genoux de sa femme, aurait-on une femme aussi jolie que ma pauvre Marie-Anne, plus belle que le plus bel astre du ciel. Dieu ne veut pas ça, parce qu'une femme après tout n'est qu'une femme, autrement dit presque rien.

La voix de Christe s'était obscurcie avec ces dernières paroles. Des larmes refoulées brisèrent subitement son caquet clair et vif d'eau de source, — d'eau de la source des Douze.

— Enfin, reprit-elle, nous étions ruinés, ruinés de fond en comble, ruinés à ne pas savoir si nous aurions une miche pour la journée...

Ici, l'émotion l'étrangla, et, une minute, il lui fut impossible d'émettre une parole, un son.

— O ma Christine, balbutia ma tante, le visage noyé de gros pleurs.

— O Christe! bredouillai-je, sanglotant.

Alors elle, laissant librement déborder ses yeux pleins, bégaya:

— En premier, M. le comte mourut... puis madame la comtesse... puis ma Marie-Anne... puis M. Rouquier... Ce fut tout un cimetière chez nous...

Des pas retentissent dans l'escalier... On monte... Philippe peut-être... La porte s'étale... M. l'abbé Rudel de Portiragnes.

XXIV

DE LA GARDE ROYALE A SAINT-SULPICE

M. le curé de Saint-Louis nous présente une face souriante, où le bonheur rayonne, et dans les yeux, et sur le front, partout.

— Eh quoi! on pleure! s'écrie-t-il joyeusement.

— Mademoiselle Angèle m'avait mise sur le chapitre de notre ruine, mâchonne la vieille nourrice de Marie-Anne de Cazilhac, et vous comprenez...

— Mais nous célébrons une fête, aujourd'hui, ma bonne Christine, et « nous devons nous réjouir dans le Seigneur... *Gaudeamus in Domino diem festum celebrantes...* »

— Je ne vois pas mes enfants... dit-elle, interrompant « Monsieur Texte » sans scrupule.

— Ne soyez pas en peine. Les enfants, — « vos enfants », car le ciel, qui vous a donné un grand cœur, les a faits vôtres en effet, — ont goûté du meilleur appétit. Il fallait voir leurs fines langues de chattes s'allonger sur les tartes de Païlhès!

— Où sont-ils en ce moment?

— Chez mademoiselle Angèle. Philippe ayant parlé d'aller rue de la Digue, les quatre fillettes se sont accrochées à lui, et il a dû les emmener. Par exemple, si j'avais été informé que mademoiselle Angèle fût ici...

— Pascalette est à la maison, aujourd'hui jeudi, affirme ma tante, et vous savez, Christine, si elle s'entend à gâter vos petites.

— Ah! oui, elle s'y entend! interviens-je timidement.

Et tout d'un coup, trouvant une haleine plus longue, j'ajoute :

— Pascalette va, le samedi de toutes les semaines, faire sa journée chez le confiseur Giscardet, et elle en rapporte chaque fois ses poches bourrées de bonbons pour les « Hirondelles ».

— C'est égal, tout de même, je vais voir ce qu'elles deviennent, les « Hirondelles », marmotte Christe.

Elle boucle ses sabots d'un tour de main.

— Mademoiselle Sicard, — articule gravement M. de Portiragnes, un bras tendu vers la porte qui vient de se refermer, — je vous le dis en vérité, cette femme qui descend l'escalier est une sainte. Du reste, par ce que vous allez apprendre, vous verrez que le ciel l'a entendue et exaucée.

— Parlez vite, monsieur le curé...

La voix de ma tante, secouée jusqu'au fond des entrailles, avait eu tout ensemble et la ferveur d'une prière et l'exaltation d'une oraison jaculatoire.

— Votre admirable charité pour les enfants du comte Rouquier de Cazilhac vous a acquis le droit de connaître les choses à fond, et vous les connaîtrez à fond.

M. l'abbé me regarda. J'eus une peur horrible d'être renvoyé, dès lors de ne rien connaître à fond, moi. Comme si je ne voulais pas être séparé de ma tante, si je ne le voulais pas absolument, je lui saisis un bras et le pressai, le retins de mes dix doigts. M. de Portiragnes me sourit; puis, me montrant une chaise :

— Assieds-toi là, et sois sage.

Les mains jointes, abandonnées sur ses genoux serrés l'un contre l'autre, dans sa posture habituelle aux sermons du carême, en notre église de Saint-Alexandre, ma tante Angèle attendait. Comme M. de Portiragnes restait debout, immobile, en proie à des préoccupations qui lui plissaient le front de rides pareilles à des blessures, à des entailles faites au couteau, elle prit sur elle de lui parler.

— Alors, monsieur l'abbé, c'est aujourd'hui, pour vous, un jour de fête?

— Mademoiselle, M. le vicomte Armand de Cazilhac qui, durant une longue vie adonnée exclusivement aux excitations de l'ambition, aux joies passagères de la terre, a refusé de connaître Dieu, se convertit, et nous devons nous réjouir de ce triomphe de la grâce...

— C'est sans doute monseigneur l'archevêque de Paris...?

— Assurément, monseigneur Affre a dû porter le dernier coup de cognée à ce cèdre, « plus orgueilleux qu'un cèdre du Liban », mais vos prières, mademoiselle Sicard, celles de

Christine Dunal et celles de toutes les personnes affectionnées aux enfants de Marie-Anne de Cazilhac avaient depuis longtemps ébranlé l'arbre dans ses racines...

— Et vous espérez ?

— En décembre, par les neiges qui souvent ralentissent la marche de la malle-poste, surtout vers Rodez, dans mon rude pays du Rouergue, une lettre ne met guère moins de six à huit jours pour arriver de Paris à Bédarieux, et j'ignore s'il est survenu du nouveau rue de Varenne depuis la semaine dernière. Dans tous les cas, bien que je ne sois pas sans quelque souci, je me rassure en me répétant cette phrase de Sa Grandeur : « N'attendez plus de lettre. Dieu conduit les affaires de vos orphelins. S'il survenait quoi que ce soit dont vous dussiez être informé tout de suite, je recourrais au télégraphe. » Je sais bien qu'en cette saison, les brouillards peuvent retarder une dépêche ; mais le fabricant Arsène Talobre, qui fait de grosses affaires avec Paris, en a reçu un télégramme ce matin. Donc, pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

— Et à quel parti, monsieur le curé, pensez-vous que s'arrête M. le vicomte, relativement à Philippe et à ses sœurs ?

Jusqu'à ce moment, M. de Portiragnes était demeuré planté, tantôt devant ma tante, tantôt devant la cheminée, où, tête contre tête, fumaient deux souches de buis, tantôt devant moi, qui, redoutant une expulsion, me faisais, en me ramassant, plus menu qu'un grain de mil. Il prit un siège, s'installa. Tant mieux ! je tremblais des quatre membres, et peut-être, harcelé de terreurs indicibles, aurais-je fini par m'en aller sans me rendre compte de ce que je faisais.

— Pour que tout s'illumine à vos yeux, mademoiselle, je vais remonter un peu haut. Je tiens à ce que l'intervention, auprès du vicomte de Cazilhac, d'un personnage aussi haut placé dans l'église que Sa Grandeur l'archevêque de Paris, vous paraisse la chose la plus naturelle du monde. Un mot tout d'abord sur l'ancienneté de mes relations avec monseigneur Affre, d'origine rouergoise comme moi.

Il se recueillit un moment. Il repartit :

— En 1817, quand j'étais officier dans la garde royale, deux jeunes sulpiciens, de temps à autre, venaient me voir à la caserne du quai d'Orsay : Louis de Solier et Denis Affre. Le

mérite que ces petits abbés montraient déjà les a poussés, plus tard, assez vite dans la carrière ecclésiastique : le premier est aujourd'hui évêque de Mireval, le second archevêque de Paris. C'était Louis de Solier, un peu mon parent, qui m'avait amené son condisciple Affre, né dans le Rouergue, à Saint-Rome-du Tarn, non loin d'un domaine qui, avant la Révolution, appartenait à ma famille. Comme mon cœur, par un échauffement étrange, ne sait rien faire avec mesure, je m'étais pris d'une amitié très vive pour ces jeunes gens, et je leur rendais leurs visites avec joie. Je fis tant et si bien qu'un soir je ne rentrai pas au quartier et demeurai à Saint-Sulpice. Au moment d'ouvrir la porte du séminaire pour m'en aller, la voix d'en Haut, qui m'appelait, avait retenti à mon oreille, et je m'étais rejeté vers mes amis. Dieu venait de me mettre la main au collet, pour ainsi dire.

— Dieu pensait à Bédarieux, où vous deviez réaliser tant de bien, — susurra ma tante Angèle, qui eut un mouvement comme pour tomber à genoux.

— Naturellement, quand après la mort du comte Rouquier de Cazilhac, je vis nos cinq orphelins dénués de tout, exposés peut-être, un jour, à mendier leur pain, je n'eus qu'une préoccupation : les sauver de la misère, qui, chez la plupart des hommes, est la fin de toute dignité, de toute vertu. Je vous le dis tout bas, mademoiselle Sicard, ce n'est pas sans quelque ombre de raison que le misérable, précipité au gouffre de l'enfer d'ici-bas, accuse la justice de Dieu...

— Vous me faites trembler, monsieur l'abbé.

— Que tenter, au bout du compte, pour nos pauvres enfants si malheureux? Je pensai à mes anciens condisciples de Saint-Sulpice et leur écrivis à Paris, où leur situation déjà élevée dans le clergé leur créait des relations qui pourraient être mises à profit. Je savais par exemple qu'un oncle de mon cousin Louis de Solier, le baron Bertrand de Solier, rentré en France sous le Consulat comme Armand de Cazilhac, vivait avec lui dans les termes d'une étroite amitié. Ah! si ce baron Bertrand de Solier allait devenir un instrument de salut!... Enlevé par une sorte d'espérance, j'adressai à mon cousin Louis une lettre très ample où l'infortune imméritée de notre « Martinet » et de nos « Hirondelles » fut détaillée

minutieusement, où j'osai, pour la première fois, me réclamer de nos liens de famille, et qui se terminait par ces mots : « Prenez en main la fronde de David et abattez Goliath à vos pieds. »

— Que c'est beau, Seigneur du ciel ! que c'est beau ! ne put se tenir de murmurer ma tante.

Quelle envie me brûla la langue de répéter, moi aussi : « Que c'est beau ! » Je réprimai toutefois le tumulte de mon admiration, et, puisqu'on paraissait m'avoir oublié, je continuai à faire le mort.

— Non seulement M. de Solier, qui a sur la noblesse, — cet autre sel de la terre, — certaines idées de défense, de protection mutuelles que je partage, non seulement M. de Solier prit feu, mais il communiqua sa flamme à son ami Denis Affre, et, de même qu'en d'autres temps il avait amené mon compatriote rouergois à la caserne du quai d'Orsay, il l'a amené aujourd'hui à mon œuvre en faveur des enfants de Marie-Anne de Cazilhac...

— Dieu est grand ! Dieu est bon ! Dieu est magnifique ! Dieu est puissant !

— Oui, mademoiselle, Dieu est puissant : mais le démon, ce révolté des premiers jours, demeure encore sous les armes, et il a fallu des années pour lui arracher le vicomte Armand de Cazilhac, tombé au fond de l'abîme.

Et « Monsieur Texte » cria :

— *Quum in profundum venerit impius, contemnit...*

— Horrible ! horrible ! balbutia ma tante, en proie à une véritable épouvante.

— Enfin, la goutte aidant, le pécheur s'est amendé. Il a écouté l'archevêque, son pasteur, et celui-ci ne lui accordera la faveur suprême des derniers sacrements que s'il pratique son devoir envers les enfants de sa nièce, qui sont les siens, tout à fait les siens. Quand il le faut, Dieu sait armer ses ministres, des sévérités les plus redoutables... Maintenant, il ne nous reste, — s'empressa-t-il de conclure, — qu'à implorer la divine Miséricorde pour qu'elle daigne achever l'œuvre commencée.

Il se mit debout et, les bras au ciel, il articula solennellement :

— Seigneur, hâtez-vous de nous secourir! *Domine, ad adjuvandum me festina!*

Ma tante et moi, nous nous étions prosternés sur le carreau.

XXV

BATAILLE A PROPOS DE DRAGÉES

Désormais, M. Rudel de Portiragnes ne surveilla guère Philippe; il lui jeta la bride sur le cou et le laissa aller. Dans sa pensée éblouie, le « Martinet » du faubourg devait être riche, très riche, et il se serait fait scrupule de lui ravir ses dernières heures de liberté, de turbulence au pays natal. Pourquoi l'assommer plus longtemps à coups d'*Arithmétique* d'Antoine Bezout, quand demain, avec ses sœurs les « Hirondelles », il cinglerait vers Paris?

Ou le vicomte mourrait de son attaque de goutte, ou Dieu, touché de ses dispositions édifiantes, prolongerait sa vie. Dans le premier cas, il ne pourrait manquer d'abandonner son immense fortune aux enfants de Marie-Anne de Cazilhac, ses héritiers naturels; dans le second, il les adopterait certainement.

L'abbé, aux anges, se frottait les mains et répétait vingt fois par jour: « Dieu est la source de tout bien... Dieu est la source de tout bien... »

Malheureusement, le succursaliste de Saint-Louis avait mal choisi le moment pour lâcher hors du nid, sans le moindre fil à la patte, cet oiseau de proie de Gaffarot. A cette époque, la fin de décembre se signalait chez nous par un grand air de fête. Dans notre atmosphère, devenue plus claire du pic de Caroux aux collines de Canals, il y avait comme du Noël et du Jour de l'An délayés. Quelle gaîté partout épandue! Sur les cailloux de nos rues, les galoches à boucle de métal de ma tante Angèle et celles, sans boucles de métal, des demoiselles Euphémie et Baptistine Giscardet, se rendant aux exercices de l'Avent, lançaient des notes infiniment plus mélo-

dieuses que le violon de M. Félibien Pouvadoux, l'insupportable virtuose du collège de Bédarieux.

Mais c'étaient les boutiques, jusque-là mornes, tristes, volets mi-clos la moitié du temps, qui reprenaient vie! Quelles devantures encombrées de gourmandises de toutes sortes! Quels étalages appétissants! Il fallait voir chez Prin-Ferret, — contre l'église Saint-Alexandre, — les odorants paquets de bois de réglisse, les sébilles emplies de jujubes, les régimes de caroubes énormes étalés en des paillassons tout neufs! Et, chez le pâtissier Pailhès, — à la Grande-Rue, — quelles tartes, quelles « oulettes », quels « poumpous », quelles « barquettes » débordant de crème, de hachis, de marmelade, de cristaux de sucre candi étincelants! Et chez le confiseur Benjamin Giscardet, — Place-aux-Fruits — quelles dragées de cent couleurs, quelles pralines grenues, rouges comme des arbouses du Col-du-Buis, versées à pleins cornets en des assiettes décorées de filets d'or aussi larges que le doigt!...

Philippe et moi, nous passions de longues heures en contemplation devant ces friandises accumulées, dont une vitre seulement nous séparait. Dieu! de quelles dents j'aurais mordu aux « oulettes » juteuses, aux « barquettes » plus reluisantes que des miroirs! Il n'était pas rare, quand j'étais parvenu à arracher deux ou quatre sous par ci par là, tantôt à ma mère, tantôt à ma tante, — je n'aurais jamais osé m'adresser à mon père, capable de me décocher une gifle pour toute réponse, — il n'était pas rare de me voir entrer hardiment ou chez Pailhès ou chez Benjamin Giscardet.

Et tenez! à ce propos, jugez ce bizarre Gaffarot, que, sauf nous, les gens de la rue de la Digue, cette Pascalette du clocher de Saint-Alexandre, peut-être madame Aristide Bonardel du faubourg Trousseau, tout le monde à peu près détestait à Bédarieux.

Une après-midi, je m'étais trouvé à même d'acheter deux douzaines de pralines grosses comme des noix, et nous nous étions assis sur le parapet de la Perspective, un endroit écarté, pour nous partager l'aubaine. Il fallait faire six parts : les quatre « Hirondelles », le « Martinet » et moi. Quatre pralines à chacun. Je compte vingt pralines à Philippe et je me mets à croquer les miennes. Mais je m'aperçois que mon ami laisse sa portion dans le paquet de ses sœurs.

— Tu ne les aimes donc pas, les pralines de Giscardet, toi? lui dis-je.

— Je les aime beaucoup, au contraire, me répond-il ; mais, si je garde ma part, au lieu de quatre, chaque « Hirondelle » en aura cinq.

Tout de même, cette vie déchaînée devait tourner mal, à la fin des fins.

Soit que les « Hirondelles » eussent trouvé bonnes mes pralines, soit que le « Martinet », y ayant planté le bec en dépit de ses excellentes dispositions, eût partagé leur goût, mon ami n'eut plus qu'une idée en tête : renouveler les délices des « sœurettes » et les siennes propres. Comme moi, il connaissait de longue date les demoiselles Giscardet, les habituées fidèles, si l'on s'en souvient, de la chapelle de ma tante et un peu aussi les habituées du pauvre logis du quai de l'Orb. Sous prétexte d'indiquer à ces dames l'heure exacte du rosaire chez mademoiselle Angèle Sicard, heure qui, d'ailleurs, ne changeait jamais et qu'elles savaient fort bien, de temps à autre, Gaffarot s'insinuait dans la confiserie, débitait sa nouvelle, flairait le comptoir, s'échappait, la joue bouffie de quelque bonbon happé au vol. Habituellement, il pratiquait ces menus larcins le samedi, jour de Pascalette chez les demoiselles Giscardet. Il avait deux plaisirs à la fois : celui de revoir sa gentille amie du clocher, de babiller intarissablement avec elle, et celui, en chipant une poignée de pastilles, trois ou quatre berlingots, des fragments de nougat de Montélimart traînant par là, de faire enrager les deux vieilles dévotes, avares, malgré leur dévotion, à se refuser le boire et le manger.

« Il faut mortifier la chair, répétaient-elles perpétuellement, il faut mortifier la chair. »

Mais voici que les choses manquèrent de tourner au tragique, là, sous mes yeux, car j'avais eu la mauvaise inspiration d'accompagner Gaffarot. Pascalette était à la besogne accoutumée, et Philippe, l'esprit égaré sans doute par la présence de cette fillette à mignonne figure de souris très futée, poussa les choses à l'extrême. Tout en batifolant de la langue avec mesdemoiselles Euphémie et Baptistine, fort

bavardes sous leur air discret et malgré leurs lèvres usées par l'abus de la prière, il glissa dans sa poche un paquet de dragées roulé en cornet, embelli de faveurs roses et bleues. Je le vois ce paquet. Je n'eus pas le temps d'empêcher le coup : toutefois, — je le déclare à la décharge de mon ami, — une caisse venait d'arriver de Montpellier et, en l'absence de leur frère, au café du Commerce, ces demoiselles, aidées de Pascalette, la déballaient hâtivement : les dragées, éparpillées sur le comptoir, sur les deux crédences, sur le tabouret, siège de Benjamin, jusque sur les chaises, semaient la tentation partout. C'était fort gentil, d'ailleurs, ce désordre sucré.

Le malheur voulut qu'au moment juste où Gaffarot s'oubliait à ce point, Grün, le gendarme le plus terrible de la brigade de Bédarieux, se trouvât dans la confiserie, marchandant un cornet de dragées pour le vider, à Noël, dans les sabots de sa marmaille. Grün voit la fraude et, tout aussitôt, par une habitude ancienne de gripper les gens au moindre prétexte, il met la main au collet de mon ami, qu'il n'aimait pas, du reste, et qu'en raison de ses frasques, il surveillait étroitement.

On devine le scandale. Tout le monde était en l'air dans la boutique, surtout les vieilles Giscardet, qui, les bras au ciel, poussaient des cris de possédées. Grün, rendu furieux par l'appellation « d'imbécile », que, dans la bagarre, Philippe avait eu le tort de lui jeter à la tête, aurait fini par le mener au clocher, autrement dit à la prison, si Pascalette ne s'était montrée ce qu'elle était, une fille dont le cœur savait parler haut dans l'occasion.

— C'est moi, dit-elle, qui ai fait signe à M. Philippe de Cazilhac, — nous savons qu'elle l'appelait toujours « de Cazilhac », — qui ai fait signe à M. Philippe de Cazilhac de prendre ces dragées pour ses sœurs, les délicieuses « Hirondelles » du faubourg Saint-Louis.

— Toi ! — glapirent ensemble les deux dévotes, qui, sans opposition aucune, auraient laissé emmener Gaffarot.

Mais la porte de la confiserie s'ouvre brusquement, et paraît M. Benjamin Giscardet, je ne sais quel refrain aux lèvres.

— Eh bien ! eh bien ! que signifie tant de remue-ménage ? demande-t-il. — Vous n'avez pas l'air d'être à la fête, vous autres !

— C'est assez de toi d'y être, à la fête ! lui réplique aigrement mademoiselle Euphémie.

— Enfin, que se passe-t-il ?

— Il se passe que Gaffarot continue ses fredaines, — baragouine l'alsacien Grün dans sa moustache. — Il vient, à ma barbe, de vous voler un cornet de dragées et je l'emmène au clocher.

— En voilà une plaisanterie ! se récrie le gros confiseur, riant aux éclats.

— Vous allez voir ça ! bredouille l'affreux homme, qui ne plaisante pas le moins du monde.

Il lance un bras en avant ; mais, au lieu de saisir Gaffarot, qui, ne prenant pas les choses au sérieux, s'amuse et a fait en arrière un bond de chevreau, la rude poigne du gendarme harponne Pascalette de Pascal, qui s'est élancée pour défendre son ami.

— C'est moi, répète la pauvre petite en une réelle épouvante, — c'est moi qui ai fait signe à M. Philippe de Cazilhac de prendre ces dragées pour ses sœurs...

— Tu as donc les moyens, toi, d'acheter des cornets de cinq francs ? — lui crie mademoiselle Euphémie, dont un geste de colère a mis la cocarde violette de travers, bouleversé la coiffure, dénudé une partie du crâne en chassant au sommet de la tête le tour de faux cheveux appliqué sur son front.

— D'abord, j'ai ma journée d'aujourd'hui ; ensuite, à la maison, si je cassais ma tirelire, j'y trouverais plus de cinquante francs.

M. Benjamin aurait dû retenir cette caresse, assurément peu convenable, mais que voulez-vous ? cet homme de cartes et de café, cet ancien amoureux de la Rousselle est fabriqué d'une pâte très rare à Bédarieux et ailleurs, sans doute. Que fait-il ? il prend à la taille Pascalette de Pascal et l'embrasse, les lèvres pointues, les yeux blancs, absolument comme en était coutumier Gaffarot. Puis, chacun demeurant ébahi de l'aventure, il dit à notre ouvrière de semaine :

— Je te défends, fillette, de casser ta tirelire. Mes sœurs, encore que trop attachées aux choses de la boutique, chérissent les « Hirondelles ». Elles leur offrent avec plaisir ces bonbons.

Et, s'adressant à mademoiselle Baptistine, plus capable d'entrer dans son sentiment que mademoiselle Euphémie :

— Tu es de mon avis, toi, n'est-il pas vrai?

La réponse de la sœur cadette, sous le joug de la sœur aînée, est des plus ambiguës.

— Les « Hirondelles » du faubourg Saint-Louis sont bien intéressantes! se contente-t-elle de balbutier.

Cependant, Grün n'avait pas cessé de guetter Gaffarot réfugié derrière le comptoir de la confiserie, où Pascalette s'était hâtée de le rejoindre, à tout événement. Dans la boutique on entendait l'ouvrière de journée de ma tante chapitrer « M. Philippe de Cazilhac ». Puis elle lui faisait force gestes, surtout des mines, oh! mais des mines si sérieuses et si drôles tour à tour! Ils roucoulaient à leur habitude, doucettement. J'avais beau me faire les oreilles longues, pas un mot ne me touchait : mais, tout de même, comme je m'amusais! comme je m'amusais! Par exemple, j'avais grand peur qu'à la fin ils ne finissent par s'embrasser. C'est alors, pour le coup, que les demoiselles Giscardet...!

M. Benjamin, las sans doute d'une comédie où ses sœurs ne jouaient pas le beau rôle, tira amicalement le gendarme par le ceinturon, par le baudrier, et, l'ayant acculé contre la muraille :

— Tenez, mon cher Grün, voilà pour souhaiter Noël à vos petites, lui dit-il.

Et il glisse dans les mains du gendarme, en outre d'un cornet de dragées semblable à celui de Gaffarot, un énorme quartier de nougat.

Grün, qu'on disait très bon père, — il avait une ribambelle d'enfants, — ne proteste pas, et, toujours tiré tantôt par le ceinturon, tantôt par le baudrier, que M. Benjamin manœuvrait avec les mêmes précautions qu'Antoine Gignac la bride à son âne « Gignacou », — la bourrique la plus ombrageuse de la ville et des faubourgs, — arrive jusqu'à la porte. Mais, quand le confiseur pressé de se débarrasser de cette méchante bête de la gendarmerie, veut soulever le loquet, sa main tombe sur la griffe sèche de mademoiselle Euphémie, qui le retient âprement.

— Comment, ma sœur, tu veux m'empêcher d'ouvrir? lui

dit-il d'un air de bonne humeur très affectueux, tout enmiellé.

— M. Grün ne sortira pas qu'il n'ait payé ce qu'il emporte, — grince-t-elle de sa voix de serrure rouillée.

— Il l'a payé, ma chère...

— Je n'ai pas vu la couleur de son argent sur le comptoir.

— Préférerais-tu qu'il emmène Philippe en prison?

— La belle perte, si l'on enfermait Gaffarot pour quelque temps! — riposte-t-elle, laissant apparaître deux petites pierres jaunâtres entre ses lèvres, les deux canines qui lui restent.

M. Benjamin, jusque-là ravi de badiner, ne contient plus la colère qui le travaillait depuis un instant ; d'un mouvement rude, il arrache les cinq doigts de mademoiselle Euphémie, rigides comme des crampons de fer. La porte, du coup, est étalée toute grande. Grün saute le pas et s'élance devant lui, courant comme à la poursuite d'un voleur.

Gaffarot et moi, quand nous croyons le gendarme assez loin, peu désireux d'assister aux explications du ménage Giscardet soulevé, frémissant, nous détalons de tous nos orteils à notre tour.

Le soir même, après la cérémonie du rosaire, comme je finissais d'éteindre les cierges autour du reliquaire du Révérendissime dom Bérenger, ma tante, à qui les demoiselles Giscardet avaient rapporté toute chaude l'algarade de la confiserie, m'imposa, en manière de « pénitence », de réciter cinq fois à genoux, à côté d'elle, sa prière favorite à la très sainte Vierge : « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire... »

XXVI

LA DINDE TRUFFÉE DE MADAME LA PRINCIPALE

A Bédarieux, une habitude ancienne exigeait que, huit jours avant Noël, les cloches des deux paroisses de la ville fussent lancées à corde pleine dès la tombée de la nuit.

C'était superbe, au fond de notre entonnoir de montagnes, ces grands éclats répercutés au loin par le Roc-Rouge, le Roc-Tentajo, puis roulant en échos terribles dans le creux de la vallée d'Orb, jusqu'au pic de Caroux. On appelait cette musique retentissante des cloches du joli nom de *Nadal*, — « *dies natalis*, jour de la Naissance », nous avait expliqué M. Rudel de Portiragnes, lequel, fort instruit comme on sait, aurait voulu nous enseigner toujours.

Le soir des dernières sonneries, par un froid assez vif, quand les sabots et les galoches des Bédariciens et des Bédariciennes, courant aux provisions pour célébrer dignement la fête, frappaient clair sur le sol durci des rues, Philippe et moi, nous nous trouvions assis sur le parapet de la Perspective, supputant ce que pourrait nous procurer de joies une grosse pièce de un franc, tombée dans mon escarcelle de la poche un peu chiche de ma mère.

— C'est égal, nous aurons beau combiner, nous ne ferons pas un fameux réveillon avec tes vingt sous, fit observer mon ami, se grattant l'oreille et réfléchissant.

Il n'avait pas parlé qu'une ombre fluette, étroite, mince, que nous avions à peine aperçue, allant et venant sous les platanes de la promenade déserte, bondissait vers nous.

— Gaffarot, dit une voix qui me donna le frisson, pour te payer tes cent fredaines, surtout celle de chez les Giscardet, tu mériterais plutôt vingt gifles que vingt sous.

— Essayez donc de m'en donner une gifle, vous, monsieur le Principal! — riposte Philippe, planté droit comme un I devant M. Félibien Pouyadoux.

— Si tu n'étais pas un enfant!...

— Si cet enfant ne vous faisait pas peur!...

M. Pouyadoux, exaspéré par cette bravade, lève la main; mais il la laisse retomber inerte, effrayé peut-être de l'attitude de Gaffarot, raide, les poings serrés, visage haut, attendant le coup. Où mon ami prenait-il tant de courage, mon Dieu?

Quel bonheur! M. le Principal, un homme sage malgré ses sévérités trop rudes envers les élèves, s'éloigna. Je vis le moment où Philippe se précipitait sur sa piste pour l'exciter de nouveau, le harceler. Mais Philippe m'aimait, dans le fond, et je réussis à le retenir. Toutefois, à mon grand regret, je ne

parvins pas à l'empêcher, comme notre ennemi s'effaçait derrière les troncs épais des platanes, gagnant le collège au pas accéléré, de lui crier — de cette voix tout ensemble éclatante et comique qu'il découvrait dans son gosier à certains moments — ces deux vers d'une vieille romance que M. Félibien Pouyadoux, le violon à l'épaule, avait l'habitude bien innocente d'accompagner à madame Eudoxie Pouyadoux :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie...

Les cloches sonnaient Nadal magnifiquement, splendidement, sous une lune glacée mais aussi claire que le jour, et nous galopions, bride abattue, à travers la ville. J'ignore comment nous nous trouvâmes soudain sur la place du Marché-au-Blé, devant l'étalage de Cayol, boucher, charcutier, marchand de comestibles de toutes sortes et de tous pays... Oh! les superbes dindonneaux de Lacaune!... Oh! les poulets de grain replets, légèrement orangés de peau, de Caussignojouls!... Oh! les poulardes énormes de Toulouse, leur col grenu ramené sous l'aile, tranquilles, épanouies à l'égal de grandes fleurs de chair, attendant la dent de quelque « Riche » pour se laisser dévorer, comme si ça devait leur faire plaisir!

— Regarde celle-là! — me souffle Philippe, avec un bruit de dents particulier, un doigt tendu.

Cette poularde-là, en effet, me parut extraordinaire. Je l'avouerai, pourtant, elle n'excita pas mon envie. Figurez-vous que, posée de biais pour mieux se produire aux yeux des chalands, elle montrait partout sur elle, à la poitrine, au dos, aux endroits inférieurs que je ne saurais appeler par leur nom, des marbrures larges et rondes, ici brunes, ailleurs aussi noires que la suie.

— Mais elle est gâtée, cette bête! — dis-je, marquant par un recul de deux pas ma répugnance, presque mon horreur.

— « Innocent », va! Ce sont des truffes, ces taches!... Tu n'as donc jamais mangé des truffes?

— Jamais de la vie!

— Moi, quand j'étais petit, j'en ai goûté, et souvent... Papa et maman les aimaient à l'adoration... Tu ne te doutes pas

comme c'est bon, les truffes, et comme cela vous accommode une volaille par son fumet...

Au même instant, Cayol allonge le bras, retire la pièce de l'étalage. Nous la suivons des yeux, cette pièce rare. Tiens! dans le fond de la boutique, encombrée de monde qui s'approvisionne pour le réveillon de cette nuit, le charcutier montre la dinde, — notre dinde, — à madame Eudoxie Pouyadoux, la lui met sous le nez pour la lui faire respirer, la tourne, la retourne, pose le doigt sur chaque truffe. Madame la Principale, aussi courte de taille que son mari, mais grassouillette et souriante, se hisse sur la pointe des pieds pour examiner l'objet, hésite, babille, gonfle ses joues en marchandant comme si elle allait chanter : « Plaisir d'amour... », bref achète. Aussitôt elle pince au bras sa bonne, Ernestine Pagès, ce qui, chez elle, est une façon de commander comme chez ma tante, puis s'amuse à palper un long chapelet de grives accroché à un clou, près du comptoir.

— Eh bien, quand il se met à réveillonner, M. Pouyadoux!... ricane Philippe rageusement.

— Il est de fait que, quand il s'y met, M. Pouyadoux!... dis-je, gagné sans trop savoir pourquoi à la rage de mon ami.

Mais la domestique de madame la Principale, qui est venue ouvrir son panier à l'entrée de la charcuterie où elle l'avait laissé pour ne pas heurter les gens aux côtes, y enfouit la dinde avec des précautions infinies. Songez donc! il ne faudrait pas déchirer la peau de la bête, s'exposer à perdre une truffe...

Brave Ernestine! Mis au pain sec pour une version bourrée de contresens, une réplique au pion, une leçon mal sue, que de fois elle m'a fait passer un morceau de quelque chose en cachette! Je ne suis pas fâché qu'elle festine un brin, après la messe de minuit, cette fille de service... Elle abandonne son panier là, et rejoint sa maîtresse, toujours acharnée après les grives, leur prenant le bec, soufflant dans les plumules du ventre qui se soulèvent, découvrent la peau bleuie par l'abondance des baies de genévrier... Par exemple, madame Pouyadoux marchande sans fin...

Oh! quel événement! quel événement effroyable! Philippe,

sans me consulter, a planté sa griffe à l'anse du panier du collège, l'a soulevé de la force de sa colère, enlevé sans être aperçu, et nous volons à travers la rue de Fer, lui à pleines ailes étendues comme un affreux martinet qu'il est, moi, d'un élan moins emporté, mais assez vite néanmoins, par peur du gendarme Grün que j'ai aperçu parmi les acheteurs de comestibles dans la charcuterie de Cayol.

Un homme m'arrête sur le Planol. Je reconnais Gaspard Tourlas, notre sordide savetier de la rue du Vignal.

— Est-ce que Gaffarot aurait fait encore quelque mauvais coup? me corne-t-il aux oreilles. Il va plus prompt devant lui que le vent de Caroux.

— Ne le croyez pas, Gaspard, ne le croyez pas... Nous courons pour ne pas manquer la messe de minuit avec les « Hirondelles »...

Il me laisse : je fuis, d'une nouvelle vigueur, vers le faubourg Saint-Louis.

Comme je traverse le vestibule de la baraque d'Antoine Gignac et me dispose à gravir l'escalier, Philippe, caché derrière le lourd battant de la porte d'entrée, me saisit au bras :

— Attends, me souffle-t-il : Christe est encore là-haut à attifer mes sœurs.

— Que fait cela?

— Y penses-tu! avec mon panier qui pèse dix livres, au moins!

— Il faut aller le rapporter chez Cayol, le panier.

— Viens! viens!

Il me tient serré et me force à le suivre.

— Où allons-nous donc?

— Chez « Gignacou ».

Je sais qu'Antoine Gignac, propriétaire de la maison où nichent le « Martinet » et les « Hirondelles », a un âne surnommé « Gignacou », diminutif affectueux du nom de Gignac : en nos pays cévenols, l'âne est la bête amie du foyer, et il est généralement connu sous le nom de la famille à laquelle il appartient. Je me laisse conduire en une petite écurie, tout au fond de l'allée. Gignacou, dont une

lucarne ronde, où la lune passe tout entière, nous montre la belle robe grise fraîchement étrillée, — on lui a fait un bout de toilette pour Noël, sans doute. — Gignacou est là, planté sur ses quatre pattes, paisible, reposé, le cou tendu vers une botte de luzerne fraîche. Il se détourne une seconde, nous regarde curieusement. Philippe veut se retenir de rire, mais il pouffe tout de même, malgré qu'il en ait.

— De la luzerne à Gignacou, lui qui ne sort pas de la paille! me dit-il. Tu vois, il fait son réveillon, lui aussi, il le fait!...

Avec ces mots, il éparpille des sarments empilés contre la muraille, — les sarments de la vigne d'Antoine Gignac, la vigne aux figues « écrites », près l'ermitage de Saint-Raphaël, — pratique un énorme trou parmi les fagots disjoints, y cache soigneusement le panier de madame Eudoxie Pouyadoux.

— A présent, nous pouvons monter, chuchote-t-il, enchanté de son idée.

— Eh bien, non, je ne monterai pas, je ne monterai pas... Voilà!

— Alors, que vas-tu faire?

— Ma mère, au lieu de m'emmener comme tous les ans à Saint-Alexandre, m'a permis de venir assister, avec Christe, tes sœurs et toi, à la messe de minuit à Saint-Louis: mais, si tu ne restitues pas la dinde, je m'en vais.

— Et M. Pouyadoux mangera les truffes, au collège, avec madame Eudoxie?

— Elles sont à M. Pouyadoux, les truffes.

— Mais tantôt, sur la Perspective, M. Pouyadoux m'a-t-il menacé d'une gifle, oui ou non?

— T'aurait-il battu, la dinde lui appartient, puisqu'il l'a payée à Cayol.

— La dinde truffée, c'est ma vengeance, et je veux me venger... D'ailleurs, fais comme tu voudras: va-t'en ou reste, cela m'est égal.

Il referme la serrure de l'écurie à double tour, enfouit la clé dans sa poche, redoutant, dans les dispositions où il me voit, quelque rapt de ma part, et, sans plus se préoccuper de moi, quatre à quatre s'élance vers ses sœurs.

Cet abandon me rendit furieux... Oh! faiblesse des cœurs trop tendres! Au bout d'un moment, je sentis mes yeux humides. Je ne saurais affirmer que le devant de mon gilet ne reçut pas quelques gouttes de pluie. Ce Philippe de Cazilhac, que j'aimais tant, comme il m'aimait peu! — Les jambes me flageolaient, et, au lieu de m'en aller, — comme je l'avais proclamé non sans fierté, pensant la chose facile à mon âme prise de toutes parts, hélas! de toutes parts entravée, — je finis par m'asseoir sur la première marche de l'escalier.

Le dos appuyé contre la rampe de bois, j'écoutais nos cloches de Saint-Alexandre et de Saint-Louis se répondant, emplissant la ville et les faubourgs d'éclats sonores et prolongés... Quand je songeais que les « Hirondelles », les quatre « Hirondelles » devaient assister à la messe de minuit et que j'aurais été si heureux d'y assister avec elles, surtout avec Marguerite, si jolie, si fraîche, plus belle que sainte Philomène dans sa châsse dorée au-dessus de l'autel de sa chapelle « privilégiée », le brouillard et la pluie de mes yeux redoublaient.

Un sanglot me coupa la voix, — car, sans m'en douter, je parlais tout haut dans ce cher escalier du quai de l'Orb, cent fois plus intime à mon cœur que notre escalier de la rue de la Digue. Que voulez-vous? pour Philippe, c'était Pascalette de Pascal; pour moi, c'était Marguerite de Cazilhac...

Mais j'entends des voix là-haut... Mon Dieu! on descend. Je me trouve délivré de mes peurs comme par miracle et je m'élance au devant des « Hirondelles ». Au premier palier, me voilà nez à nez avec Philippe, qui porte Marinette dans ses bras.

— Mes « sœurettes » veulent entendre chanter les noëls, me dit-il, et, bien qu'il soit onze heures à peine, nous partons pour la messe de minuit... Viens-tu, voyons, grand nicodème?

— Oui, oui, je viens.

A la porte, « Guite », qui a dégringolé les marches plus lestement que Clairette et Marthon, nous rejoint. Elle montre un petit air pimpant, joyeux, qui lui sied à ravir, et, dans l'obscurité, ses yeux luisent plus brillants que deux étoiles au ciel. Juste, deux étoiles se montrent là-haut, aux crêtes du

Caroux. Christe arrive enfin, avec Claire et Marthe dans ses jupes. La nuit fait peur à ces petites, sans doute, comme elle a toujours fait peur à ma tante Angèle. J'ose prendre le bras de Marguerite, que je mets hardiment sous le mien. Nous nous enfonçons dans les rues... Peste ! de quelles dents l'air nous mord le visage ! Peut-être a-t-il neigé sur ce pic de Caroux, que j'aperçois tout blanc sous la lune blanche ?

Qui croirait que Gaffarot, ce « bélître », ce « bandit », ce « voleur », — je l'avais mille fois entendu qualifier de la sorte par mon père, par les demoiselles Giscardet, par M. Félibien Pouyadoux, — qui croirait que Gaffarot ne permit pas à Marie de poser les pieds sur le sol glacé du chemin, qu'il la garda serrée contre sa poitrine jusqu'à l'église Saint-Louis ! Il chérissait toutes ses « sœurettes », mais la plus jeune semblait lui tenir plus particulièrement au cœur : Christe lui ayant affirmé jadis que Marinette était le portrait vivant de sa mère, j'incline à penser qu'en aimant Marinette, c'était sa mère perdue qu'il aimait.

XXVII

NOEL ! NOEL !

Quelle attitude recueillie, encore que souriante, avaient ces adorables « Hirondelles » du faubourg, dans l'église Saint-Louis où la lumière ruisselait des murailles et des voûtes, où des noëls patois, français, montaient, redescendaient, passaient avec des résonances de vent d'orage parmi les vignes, les châtaigneraies, les rocailles du Roc-Rouge et du Roc-Tentajo ! Par ci par là, Guite, Clairette, Marthon jetaient leur note grêle dans l'ouragan, et, je le jure, c'étaient de vrais sifflements d'oiseaux, que je n'avais aucune peine à suivre parmi les chevrotements enragés des vieux et des vieilles, les glapissements des jeunes femmes, les élans de gosier des jeunes hommes détonant comme des coups de fusil.

Pourtant, dans ce tumulte effroyable de voix emmêlées, je ne perdis pas une syllable de ce vieux noël cévenol lancé avec furie :

Noué, la festo dé l'annado!
Tirèn nostré bi d'el baïcel,
E béguin à l'Efan tan bel
Qué nous saoubo de la dannado.
Noël, la fête de l'année!
Tirons notre vin du tonneau,
Et buvons à l'Enfant si beau
Qui nous sauve de la « damnée ».

Dans ce concert tempétueux, le chant flûté de Marguerite de Cazilhac passait sans dommage aucun : à travers le tumulte qu'il traversait, plus léger, plus fin qu'une flèche toutes ses plumes tendues, je n'avais nulle peine à le démêler, à le suivre, — comment exprimer cela? — à m'en griser l'âme et l'esprit.

Cependant M. le curé Rudet de Portiragnes, qui officiait, sortit de la sacristie vêtu des plus somptueux ornements de la paroisse et gagna le maître-autel. Les cantiques en suspension tombèrent incontinent. Le lutrin venait d'entonner l'*Introït* : « *Parvulus natus est nobis*. Un petit enfant nous est né... »

— Ma Christe, est-ce que vous communierez, à la messe de minuit? demanda Philippe à voix basse.

— Oui, murmura-t-elle.

Il lui montra Marinette endormie sur la chaise où il l'avait calée entre lui et moi.

— Ne vous inquiétez pas d'elle, ajouta-t-il. Je vais aller la coucher. Puisqu'il faut entendre trois messes à Noël, j'entendrai les deux autres dans la journée.

— Va, mon Philippe, va. Je vous rejoindrai après la communion, dès mon « action de grâces » finie.

Comme mon ami soulevait la « sœurette », je lui soupirai à l'oreille :

— Si tu voulais me donner la clé de l'écurie de Gignacou, je sortirais également et rapporterais chez Cayol le panier du collège... Je conterais à Ernestine Pagès que tout cela était pour nous amuser...

Sa réponse fut un coup de coude assez rude qui me rabattit à ma place. Demain, j'aurais un bleu au côté droit, certainement... Il se sauva emportant la « sœurette » préférée.

Quand, à l' Élévation, il fallut se mettre à genoux, Guite se prosterna près de moi; mais ni Claire ni Marthe ne bougèrent : Marthon dormait les poings fermés et les yeux de Clairette battaient des deux ailes, alourdis. Il était grand temps que M. de Portiragues en arrivât à la Communion.

Le célébrant ouvrit enfin le tabernacle, puis se retourna vers les assistants recueillis. Christe, les deux mains jointes, la tête penchée, se donnant sous le fichu des coups répétés et fort rudes de « meà culpà », se dirigea vers la Sainte Table envahie.

C'est très mal ce que je fis après l'éloignement de la vieille servante. J'aurais dû m'humilier, prier, sous la main levée de M. le curé de Saint-Louis bénissant la foule des communiantes et des communiants. Ah! bien, oui, m'humilier! prier! Je babillais avec Guite, enchantée de jouer en ma compagnie une bonne partie de langue, à l'instant le plus solennel de la messe de minuit.

— Tu sais, me disait-elle, nous ferons réveillon en rentrant chez nous.

— Réveillon?... Avec quoi?

— D'abord, ta tante Angèle nous a apporté une tourte aux prunes..., puis les demoiselles Giscardet nous ont offert quatre macarons..., puis M. l'abbé nous a envoyé toute espèce de bonbons en de jolis sabots de buis qu'il a faits lui-même pour mes sœurs, car moi, je suis grande, à présent...

— Que c'est gentil!

— M. l'abbé a fabriqué, avec son tour, un petit ménage complet pour Marinette...

— Et pour toi, il n'a rien fabriqué?

— Il m'a promis quelque chose, mais je sais pas quoi. Peut-être une petite bague en cornaline, pareille à celle de Pascalette...

— Moi, j'ai vingt sous : et si tu veux que je te l'achète, la bague de cornaline... Je connais un marchand qui en vend de plus belles que celle de Pascalette.

N'est-ce pas que j'étais un vaurien fieffé, et que, sauf le panier des Pouyadoux que je n'avais pas pris, je ne valais guère plus que Gaffarot?... Je l'ai déjà dit, lui, c'était Pascalette; moi, c'était Marguerite.

— Allons, mes enfants! — nous souffla Christe, que nous n'avions pas ouïe revenir de la Sainte Table et qui avait eu le temps de réciter sa prière d'action de grâces.

Par exemple, en arrivant sur le quai de l'Orb, j'eus une fameuse peur. Dès le tournant de la rue, les vitres des « Hirondelles » me parurent à ce point illuminées que je me demandai si cet écervelé de Philippe n'avait pas mis le feu à la maison. Qui sait? peut-être était-il retourné chez Gignacou pour dégager le panier de sa cachette et, en approchant la chandelle des sarments... Le malheureux!... Enfin, pourvu qu'il ait restitué la dinde à M. le Principal!... Pour l'incendie, on arrivera bien à l'éteindre. On est à deux pas seulement de la rivière...

— Vite! vite! — dit Christe, pressant la marche de Claire et de Marthe, un peu somnolentes.

Elle ajouta :

— Votre frère, toujours occupé de vous, a allumé les souches de M. l'abbé... Vous allez vous bien chauffer et manger des gâteaux.

On peut s'en rapporter à moi, elles flambaient haut les souches de buis de M. l'abbé de Portiragnes, elles flambaient haut! Mais sur la plaque du foyer, entre les grands landiers à grosses dents de fer, il y avait autre chose que des braises incandescentes de tous côtés répandues.

— La broche! s'écrie la vieille servante, n'en croyant pas ses yeux.

— La broche, affirme Gaffarot riant de tout son visage plus rouge, plus cuit qu'un visage de démon penché sur les grils de l'enfer.

— D'où as-tu tiré cette dinde, mon enfant?

— Ne vous occupez pas de ce détail, répond-il, avec un calme effroyable.

— Mais, mon cher petit...

— Nous avons la dinde truffée, c'est l'important.

— Des truffes ? — piaule Guite en allongeant son bec, entr'ouvert déjà pour happer.

— Oui, mignonne, des truffes comme au temps de papa et de maman. Tu t'en souviens, toi, des truffes ?...

— Je crois bien !

— Et tu en croqueras, n'est-ce pas ?

— Oh, oui ! — fait-elle, avec un frétillement de sa langue, dont le fin bout vient lui caresser les lèvres.

— Voyons, Philippe, je veux savoir... — insiste Christine Dunal, travaillée de pénibles soupçons.

Elle se plante devant la cheminée, résolue à ne pas laisser retirer la bête de la broche avant de connaître d'où elle est venue. Mais, d'un élan de grâce incomparable et qui me partage le cœur en deux, Guite, amoureuse des truffes, auxquelles elle avait goûté dans son enfance, se jette à son cou.

— O « mèrette », bonne « mèrette », laisse-nous faire réveillon avec la dinde de Philippe....

— D'autant plus, dis-je, que, si ma tante a apporté une tourte aux prunes, ma mère peut bien, tandis que nous étions à Saint-Louis, avoir apporté une dinde aux truffes.

— Tu crois ?... interroge Christe, soulagée.

— Pardi ! s'il le croit !... glapit l'atroce Gaffarot, avec un coup d'œil qui me transperce.

Ce que j'avançais était scélérat. Mais que faire dans l'extrémité où je me trouvais réduit ? Marguerite de Cazilhac, — ma Guite, — avait une si grande envie de truffes !

La table fut dressée en un tour de main ; sauf Marie et Marthe endormis dans un coin, tout le monde y aida. Christe, bénissant de toute son âme ma mère qui procurait cet exceptionnel réveillon à ses « Hirondelles » et à son « Martinet », déposa sur la table la dinde crépitante, jaune comme l'or, ruisselante de jus, et Philippe hardiment saisit le couteau. Au premier coup, les truffes, grosses comme des noix, dégringolèrent dans le plat...

— Oh ! oh ! chantonne Guite.

— Oh ! oh ! répète Clairette.

— Oh !...

J'entends parler dans l'escalier, et mon second « Oh ! » refuse de sortir...

— C'est bon, tout de même, les truffes, gazouille Marguerite, dont les quenottes travaillent en joie.

Je lui souris; mais je ne sais pourquoi mes genoux s'entre-choquent fiévreusement sous la table et pourquoi mes pieds ne cessent d'aller dans tous les sens, se heurtant à la traverse du fond, aux montants des angles, partout... Était-ce remords?... Était-ce peur?...

V'lan! notre porte s'étale sous une poussée violente, Grün et Cayol se précipitent vers Philippe, qu'ils plantent sur quilles rudement.

— Voilà ma dinde truffée! hurle le charcutier, levant une main comme pour le saisir.

— En prison! grommelle le gendarme féroce.

Tandis que nous poussons des cris, — la pauvre vieille bonne d'une voix plus perçante que la voix des « Hirondelles » terrifiées, que ma voix étranglée par le sentiment de mon crime, car, si j'avais dénoncé l'infâme Gaffarot, Christe se serait empressée de rapporter la dinde toute rôtie à M. Pouyadoux et de lui demander pardon, — tandis que nous poussons des cris, Grün et Cayol entraînent Philippe vers le trou noir de l'escalier.

Du coup, je suis dégrisé de Marguerite de Cazilhac, bien plus dangereuse que Pascalette de Pascal; et, comme après mon odieuse invention du cadeau de ma mère, je ne saurais quelle contenance adopter devant Christe, je m'insinue jusqu'à la porte demeurée ouverte, me glisse sur le palier, m'efface dans l'ombre et disparais.

XXVIII

EAU DE NOIX ET VIN BLANC DE MARAUSSAN

Deux réverbères à huile, rougeâtres, fumeux, sur les parapets du pont. Ce n'était pas assez pour dissiper les ténèbres fort épaisses... Je sentais de légers points frais, des flocons de neige sans doute, s'abattre sur mes joues brûlantes, car ma

tête flambait comme un sarment. N'importe, je suivais de loin, je suivais... Par intervalles, j'apercevais mon pauvre ami entre ses deux bourreaux, et, par intervalles aussi, je l'entendais crier. Une fois, je perçus distinctement ces paroles lancées à pleins poumons :

— C'était une farce, ça! c'était une farce!

Que faire? J'éprouvais certains mouvements qui me poussaient à me jeter sur Grün et sur Cayol pour quelque lutte désespérée. Mais ces hardiesses de mon cœur, épris tout ensemble et de Philippe et de Marguerite, ne tenaient pas à cette pensée : « Si je bouge, si je me montre seulement, je deviens complice de l'enlèvement de la dinde truffée et l'on m'emprisonne, moi aussi... » Je m'arrêtais, empli d'épouvante, et je fuyais le lumignon des réverbères. J'aurais voulu, au lieu de cette neige si maigre, que, du haut du pic de Caroux, il tombât sur Bédarieux de la neige à ensevelir le pays tout entier.

A la sortie du pont, je vois le groupe enfiler, à droite, la rue du Rempart. Moi, je me précipite à gauche vers le Planol et gagne, par le quartier des Rues Basses, l'entrée de la prison, l'entrée du clocher... Si j'arrivais avant l'incarcération de Philippe, peut-être réussirais-je à l'empêcher. Mathias Pascal, sonneur et geôlier, caressait trop la bouteille; mais, en dépit de son goût pour le vin, en dépit de sa terrible fonction qui était d'enfermer et de tenir sous les verrous les voleurs de la ville et des environs, il avait conservé un caractère doux, paisible, très humain. D'ailleurs, ne donnait-il pas ses sarments du Roc-Rouge pour réchauffer la nichée du faubourg? Il aimait les « Hirondelles »; il ne détestait pas absolument le « Martinet », puisque volontiers il lui aurait accordé sa fille... D'ailleurs, si Pascalette se trouvait là!...

Je galopais, je galopais, plus vite, plus léger que dans notre sarabande de l'autre jour.

J'ignore comment il m'arrive d'avoir ce courage d'enfer: mais je l'ai, ce courage d'enfer, car je gravis d'une haleine l'escalier tournant du clocher et pénètre chez Mathias Pascal en coup de vent, capable de tout renverser, de tout saccager, briser.

— Eh bien? — interroge le geôlier assis à table devant une ample bouteille de vin blanc à moitié pleine et un paillasson

débordant de châtaignes grillées, de châtaignes de « Jeanne-Longue », s'il vous plaît, la meilleure qualité de châtaignes aux monts d'Orb.

Les yeux de l'ivrogne, plus allumés que les réverbères du pont, me regardent, me trouent la peau, pour ainsi parler, et j'ai honte de l'avouer me voilà redevenu tremblant.

— Enfin, que me veux-tu, toi, polisson? braille-t-il, se levant d'un grand effort.

— Ma tante Angèle aurait besoin de Pascalette tout de suite... dis-je, ne sachant ce que je dis.

— Pascalette?... Elle est aux offices; et tâche, toi, drôle, de me laisser vider mon verre tranquillement. C'est du vin blanc de Maraussan que je déguste, et cela mérite respect...

Je le laisse vider son verre tranquillement, — oh! je le laisse, — et me retrouve dans la rue.

Je serais resté là-haut une demi-minute de plus, que je me heurtais, dans l'escalier du clocher, à mon ami Philippe, à l'affreux Cayol, à l'abominable Grün. Ils me frôlèrent en passant, puis s'enfuirent dans les ténèbres de la porte. Je ressentis à l'instant un désespoir si aigu, que je dus coller mes deux mains sur ma bouche pour m'empêcher de crier.

Alors, pantelant, poussé par l'aiguillon d'une douleur intraitable, j'entre dans Saint-Alexandre encombré, farci comme un œuf, et, après avoir tiré de nombreuses bordées, j'arrive enfin à la chaise de Pascalette, dont je connais la place dans la chapelle de Saint-Joseph. Tant pis! si ma tante et ma mère, assises dans cette chapelle, m'aperçoivent...

Pascalette est là, son livre de cantiques à la main. Elle chante à cette minute :

Il est né, le divin enfant!
Jouez, hautbois, résonnez, musettes...

— Viens! viens! — lui dis-je, la tirant par la robe, de mes deux griffes.

— Que tu es pâle, Jésus Seigneur!

Je ne peux parler... Je m'empare de son bras. Elle cède... Elle me suit...

— Qu'y a-t-il donc? me demande-t-elle, comme nous posons le pied dans la rue.

D'un doigt levé, je lui montre, au-dessus de la fenêtre de la sacristie éclairée, au-dessus du logement de son père également éclairé, une troisième fenêtre où l'on ne démêle pas la moindre lueur à travers les barreaux de fer.

— La prison? souffle-t-elle, haletante.

— Philippe, ton Philippe de Cazilhac, est là...

— Grand Dieu!

Sous le grésil, car, à présent, il grésille au lieu de neiger, je lui raconte en pleurant, — je pleure des deux yeux plus fort qu'un arrosoir par tous ses trous, — je lui raconte l'aventure de la dinde truffée de madame la principale Eudoxie Pouyadoux.

— Grand Dieu, répète-t-elle toujours, grand Dieu!

— Voilà justement Grün et Cayol qui s'en vont; ils l'ont enfermé.

Le gendarme et le charcutier s'éloignaient en riant, de toutes leurs mâchoires de carnassiers. Ils étaient satisfaits de leur besogne, apparemment.

— Je ne puis pourtant pas laisser M. Philippe de Cazilhac là-haut, — dit Pascalette, un doigt levé à son tour vers la fenêtre de la prison, effacée, obscure, se confondant avec la muraille grise du clocher.

— Je crois bien que tu ne peux pas laisser ton Philippe de Cazilhac là-haut!

Et j'ajoute, non sans perfidie:

— Il t'aime tant!

— Il sortira! articule-t-elle, résolue.

Je remonte l'escalier derrière cette fillette si bonne, si dévouée à mon ami, — au sien... Soudain nous nous trouvons face à face avec Mathias Pascal, qui dépêche une claire rasade de Maraussan, sur une poignée sèche de châtaignes de « Jeanne-Longue », sans doute.

— Les offices sont finis? bredouille le sonneur.

— On en est à la deuxième messe seulement, répond la petite ouvrière de ma tante.

Sans le moindre trouble, la moindre hésitation, elle ouvre un placard, en retire un verre et une bouteille, qu'elle me met dans les mains.

— Qu'est-ce que tu fais, voyons? — demande le geôlier,

qui essaie d'écarquiller ses yeux singulièrement rapetissés et larmoyants.

— Je sais ce qui se passe, et je vais apporter une gorgée « d'eau de noix » à M. Philippe de Cazilhac pour le remonter. Il doit avoir une fière peur.

— Mais...

— Vous vous souvenez, je pense, qu'en des temps qui ne sont pas anciens son père vous occupa comme contremaître...

— C'était un brave homme, M. Rouquier... Aussi ses petites brûlent les sarments de ma vigne... Pour Gaffarot, il ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

— Grün vous a-t-il dit s'il comptait le relâcher bientôt?

— Demain matin, quand M. le curé de Saint-Louis aura payé à Cayol...

Pascalette, aussi calme qu'elle l'était à sa couture chez nous, saisit une lampe d'étain au rebord de la cheminée, l'allume à la lampe d'étain de son père; puis, sur la table où Grün l'a déposée tout à l'heure, sans demander la permission à son père, prend une grosse clé forée d'un trou profond, armée de trois grosses dents très polies, diminuées par l'usure... Quelle clé épouvantable! Pour rien au monde je ne la toucherais.

— Tu sauras ouvrir? — mâchonne le geôlier, qui a tenté de se mettre debout et est retombé sur sa chaise, plein comme une outre.

— Oui, oui...

— Faut-il que je vienne pour ton eau de noix?

— Non! non!

Pascalette, enlevée, sourde d'héroïsme, n'ajoute pas un mot. La lampe en main, elle sort. Je la suis, assez embarrassé de mon attirail, car je pourrais bien casser quelque chose dans cet escalier en tire-bouchon, aussi étroit que la coque d'un escargot de Canalo.

Quelle force, tout de même, possédait cette fille du sonneur de Saint-Alexandre! Elle n'avait pas glissé l'énorme clé dans la serrure, que la porte de la prison cédait avec un grincement affreux de ferrailles. Nous voyons Philippe : il se tient ramassé en un coin, sur un banc de bois, le coude droit au genou, la tête redressée.

— Est-ce que Grün est là ? demande-t-il vivement.

— Grün est allé se coucher, lui répond la petite en déposant sa lampe dans un trou de la muraille creusé tout exprès pour ça.

Lui bondit de son banc, serre, resserre Pascalette dans ses bras, l'embrasse, la rembrasse, et pas de main morte, je vous en réponds ; puis, subitement, il n'est plus là...

— Cours après ton prisonnier, Grün, cours donc ! — dis-je, crevant de rire et pleurant tout ensemble.

A mon tour, je me jette au cou de Pascalette de Pascal. En vraie vérité, je ne savais où j'en étais

XXIX

THOMAS HARMÉLY SUR L'ÉCHAFAUD.

Quel sang-froid, cette Pascalette de Mathias Pascal ! Et quand je songe qu'elle était tout simplement une petite ouvrière de journée, et pas la plus habile de Bédarieux, je vous assure ! Les baisers à la file de Philippe, sa fuite précipitée, tout cela, fait en un clin d'œil, auraient dû l'abasourdir, comme cela m'avait abasourdi. Point. L'huile, au sortir du pressoir de notre olivette de Loudéreau ne demeurait pas plus calme au fond de la jarre que ne demeurait calme l'espiègle couturière de ma tante, après la disparition de mon ami, du sien. Elle atteignit la lampe d'étain avec des doigts qui ne tremblaient pas le moins du monde, tandis — que les miens involontairement battaient la générale sur la bande bleue de mon pantalon de collégien, — me replanta le verre et la bouteille aux mains, referma la porte par un grincement de la grosse clé, et nous redescendîmes.

Le geôlier, les deux bras ramenés sur sa table, farci jusqu'au goulot de châtaignes de « Jeanne-Longue » et de vin de Maraussan, la tête abandonnée sur le bois, sa chevelure grise répandue, ronflait à plein nez comme un trombone.

— Je vais consoler un peu Christe, lui dit sa fille.

— Christe ?... — bredouille l'ivrogne, entr'ouvrant des yeux qui ont l'air de trembler entre les paupières, des yeux non plus rapetissés et larmoyants, mais à moitié morts.

— Elle doit avoir assez de chagrin, avec ses pauvres petites, je suppose...

Nous ne mîmes pas trois minutes, du clocher de Saint-Alexandre à la masure d'Antoine Gignac. J'en ai la conviction profonde, Pascalette était plus empressée de revoir son « Philippe de Cazilhac » que de consoler Christe et les « Hirondelles ». Pour moi, tout en me démenant des jambes par les rues, je me demandais si mon ami, que Grün pouvait venir rattraper au gîte, était réellement rentré chez lui. Quel chemin avait-il pris, en s'échappant? Était-il caché en quelque recoin de la ville? S'était-il sauvé à travers la campagne, vers le Roc-Rouge, ou le Roc-Tentajo, ou le Col-du-Buis, dont il connaissait tous les refuges, tous les trous?

Nous entrons.

O bonheur! Philippe est là. Il a l'air fort paisible. Il tient Marinette dans ses bras, comme lorsqu'il la portait à la messe de minuit, et, de temps à autre, il la baise au front. Marinette dort, et Marthon dort aussi sous le manteau de la cheminée, dont les braises sont éteintes ou à peu près. Guite et Clairette besognent à travers la pièce, occupées à renfermer dans le buffet les restes du réveillon commencé. Par ci par là, les « Hirondelles », ébouriffées des plumes, tirent leur mouchoir de la pochette de leur tablier et s'essuient les yeux à la dérobée.

Pascalette, toujours secourable, toujours tendre, leur prend les plats, les assiettes des mains, et les range elle-même en leur endroit d'un air délibéré qui fait plaisir. La dinde truffée, à peine entamée, défile : je ne puis m'empêcher de lui décocher un regard de colère, de haine. Je l'apostrophe véhémentement :

— Oh! dinde, lui dis-je, dinde de Cayol et de M. Pouyadoux, dinde fatale, dinde infâme!...

— Où est Christe? finit par demander Pascalette.

— Le gendarme n'avait pas emmené mon frère, qu'elle a couru à Saint-Louis pour conter notre malheur à M. l'abbé,

répond Marguerite. Mais, la voici! J'entends son pas dans l'escalier.

Elle paraît, en effet, pousse un cri de joie en apercevant Philippe.

— Mon enfant!... mon enfant!... sanglote-t-elle.

A plusieurs reprises, elle palpe mon ami, qui ne cesse de lui répéter, la cajolant des deux mains :

— Ne t'inquiète donc pas, ma Christe; ce n'est rien, ça, ce n'est rien...

Je lui en veux, moi, de parler ainsi, car, au bout du compte, emporter de chez un charcutier un panier qui ne vous appartient pas, et qui contient des provisions de bouche, c'est quelque chose, ça...

— Je n'ai pu causer avec M. l'abbé, marmotte Christe. M. l'abbé est obligé de garder le chœur jusqu'après la troisième messe, qui ne finira pas avant sept ou huit heures... Mais Antoine Gignac, le sacristain, a tout appris par moi, du commencement à la fin, et a instruit M. l'abbé en lui servant la deuxième messe... M. l'abbé m'a fait dire de ne pas nous tourmenter, au moins, qu'il arrangera nos affaires avec Cayol et avec Grün...

En bredouillant ces menues phrases, à chaque instant interrompues par manque d'haleine, la vieille servante s'était emparée de Marie et la déshabillait. Celle-là mise en son trou douillet et chaud, Marthe et Claire, qui assurément ne demandaient pas mieux, épuisées par une veillée si longue, si orageuse, sur un geste de Christe, gagnèrent leur lit. Marguerite seule protesta contre l'ordre reçu et obtint de ne pas quitter son frère jusqu'à l'arrivée de M. de Portiragnes, lequel n'était pas près de venir, car la pendule marquait quatre heures à peine. Parce que deux ou trois fois j'avais osé sourire à Guite, et que Guite m'avait rendu mes sourires par politesse, peut-être par désœuvrement, croirait-on que je ne fus pas loin de supposer que Marguerite de Cazilhac refusait de se coucher à cause de moi?... On n'est pas à ce point de Bédarieux!...

Cependant cette mignonne Pascalette du clocher a l'œil à tout et à tous : elle comprend que nous ne pouvons pas achever cette interminable nuit sans nous chauffer, et elle rallume le

feu. Il reste encore des souches, des ramures de buis de M. de Portiragnes : elle entasse deux brassées sur la plaque du foyer, les enflamme. Christe, obsédée de pensées tragiques, comme moi, du reste, comme Marguerite, sans doute, la laisse faire et ne souffle mot. Nous nous tenons rangés autour d'elle, Philippe et Pascalette à sa droite, Guite et moi à sa gauche. Quelle paix ! Les brindilles de buis, trop vertes, ne pétilleraient pas fortement, on s'imaginerait que tout est mort dans la maison. Parfois, de petits bruits indistincts — on croirait de longs sifflements amortis, étouffés — nous parviennent de la chambre où sont couchées Marie, Marthe, Claire : les trois « Hirondelles » rêvent peut-être de leur frère en prison et soupirent, se plaignent. Si M. de Portiragnes vient, nous l'entendrons venir dans ce silence !...

Quelle nuit de Noël, tout de même !

Mais, à présent que le feu nous a un tantinet ragaillardis, nous babillons, Philippe assez vivement avec Pascalette, moi plus doucement avec Guite. Christe continue à avoir un cadenas à ses lèvres, à ne pas laisser filtrer un son ; elle ne bouge, l'oreille collée à la porte, pour ainsi dire à la rampe de l'escalier. Tout en lâchant, et non sans effort, une parole à Guite, avec laquelle je voudrais bien causer d'abondance comme fait Gaffarot avec Pascalette, je me demande parfois si, au lieu de M. l'abbé de Portiragnes, ce n'est pas Grün que nous allons voir arriver.

Bon ! après avoir jaboté à langue que veux-tu, voilà Philippe qui embrasse Pascalette. Il faut que le bruit d'un baiser soit bien particulier, bien subtil, pour que je le perçoive, quand je suis si occupé de conter à Guite l'histoire de Thomas Harmély, un berger de Pézènes, près Bédarieux, qu'on a guillotiné dernièrement à Montpellier pour avoir assassiné un homme dans son pays. C'est au moment où Thomas Harmély sort de la prison pour aller à l'échafaud, où je tiens Marguerite sous le charme, car elle tremble de tous ses membres, que passe au vol entre nous le baiser de Gaffarot à sa péronnelle du clocher.

— Eh bien ! eh bien ! quand ça va-t-il finir ? — dis-je, moi qui meurs d'envie d'en faire autant à Guite.

Philippe m'allonge un pied de nez, — pied de nez qui lui

est habituel et qu'il a prodigué beaucoup trop à travers la ville et les faubourgs, — un grand pied de nez, énorme de malice, de bravade, d'insolence, puis il revient à la fille de Mathias Pascal. Cette petite couturière de ma tante, je le crains bien, ne vaut guère plus que lui. Je pense aux recommandations de ma tante Angèle, à l'innocence de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka; je me trouve grandement scandalisé. Ma foi! qu'ils fassent à leur guise, avec leurs mines, leurs caresses, leurs becquetages qui n'en finissent pas! Je ne veux pas être de ce commerce d'enfer où sont mêlées les filles, je n'en serai jamais.

XXX

M. ALIBERT DUCARDONNOY, DE PARIS

Les vitres blanchissaient peu à peu. Le jour se levait. Il était temps : car, je m'en souviens, j'avais eu une peine incroyable à faire rouler la tête de Thomas Harmély sur l'échafaud, et je me serais endormi certainement si Marguerite, intéressée par l'horrible récit, ne m'eût répété à toute minute, en me secouant : « Et puis? Et puis? » Une fois, même, comme les mots tardaient à sortir, cette « Hirondelle » curieuse m'égratigna de sa griffette jusqu'au sang, pour m'émoustiller. Du même élan, Guite et moi, nous allons à la fenêtre, dont nous écartons les rideaux. Que c'est joli, la vallée d'Orb, de Bédarieux à Colombières, sous le pic de Caroux! Des dentelles de givre partout sur les arbres. Là-bas, les platanes de la Perspective et les peupliers de la prairie de M. Martel-Laprade se dressent pareils à d'énormes grappes de cristal, aux bords de la rivière frissonnante, qui semble ne pas avoir chaud. Ciel! quelle est cette immense voiture sur le pont, dans la lumière trouble du matin, attelée de quatre chevaux allant au pas, haute et large comme notre maison de la rue de la Digue? Assurément, personne n'en a jamais vu de pareille en nos pays reculés.

Une porte grince... M. l'abbé, peut-être... Nous nous retournons : c'est Philippe qui a ouvert un battant du buffet, et, sans plus se gêner, vient d'enlever une aile de la dinde truffée et la dévore avec un appétit de loup.

— J'avais bien faim, ma Christe, bredouille-t-il en manière d'excuse.

Puis il ajoute, riant :

— Tu comprends, ma Christe, que ça doit creuser, une nuit de prison...

— Mangez, mangez ! — insiste la vieille servante, bonne à l'égal d'une sainte de notre Ostensoir...

En étendant la nappe sur la table :

— Aussi bien, nous la payerons à Cayol, cette dinde de M. Pouyadoux... Par exemple, je n'achèterai plus rien chez ce charcutier, mes enfants, soyez tranquilles.

Sauf elle, qui refusa de s'asseoir et de toucher à un morceau, nous nous assîmes tous, et, je vous en réponds, nul de nous n'eut la gale aux dents. Gaffarot engloutissait gloutonnement chair et truffes tout ensemble, par paquets. Pour ma Guite, c'était aux truffes surtout qu'elle en voulait ; elle triait les plus menues du bout de sa fourchette et les gobait avec les ronrons d'une chatte croquant une souris.

Pascalette se comporta vraiment avec une réserve étonnante, si l'on songe qu'elle était la fille de ce Mathias Pascal, grossier, toujours titubant. Quant à moi, j'eus beaucoup de peine à me défaire du croupion de la bête, que Christe m'avait départi généreusement. Je ne pouvais me défendre de certaines appréhensions, de certaines tristesses inexplicables, et je me sentais l'estomac barré. A mesure que le jour se faisait plus grand et plus clair sur Bédarieux, j'aurais volontiers quitté la maison d'Antoine Gignac pour rentrer rue de la Digue, dans notre maison, où Grün n'avait de sa vie mis les pieds. Je ruminais à part moi, égoïstement :

« C'est bon tout de même d'avoir une tante Angèle et d'être sage, d'être bien sage sous sa direction pieuse... Jamais l'idée ne me serait venue, grâce aux bénédictions que ma sainte tante attire sans cesse sur moi, d'enlever le panier de madame Eudoxie Pouyadoux. L'Enfer recule devant la sagesse ! l'Enfer recule ! »

On se chamaille dans l'escalier... Mais ce n'est pas la voix profonde de M. de Portiragnes... On croirait la voix criarde de Cayol... Christe a tressailli. Elle va vers la porte pour la fermer à double tour. Elle n'arrive pas à temps : Grün entre, escorté de l'horrible charcutier.

— Ah ! chenapan de Gaffarot, tu nous as glissé de la main ! goguenarde le gendarme, qui peut-être a réveillonné en famille... — Vite, vite ! au clocher ! et ne compte pas cette fois sur l'eau de noix de Pascalette pour te sauver.

— Pascalette ne m'a pas fait sauver, c'est moi qui me suis enfui, — riposte Philippe, s'élançant pour protéger son amie, à laquelle il ne veut pas que l'on touche.

— Le commissaire de police jugera ton affaire... A présent, ramasse tes membres et suis-moi.

— Monsieur Grün !... Monsieur Grün !... se lamente Christe, qui est tombée à genoux aux pieds du gendarme et le supplie désolément.

— Laissez-moi tranquille, vous !... Si vous veilliez sur vos enfants, je ne serais pas obligé...

— Monsieur Grün !... Monsieur Grün !... répète Guite, aveuglée de larmes.

Pascalette, pleine de ressources, a une idée : elle s'adresse à Cayol :

— Voyons, lui dit-elle, vous savez bien qu'on vous paiera cette dinde truffée.

— Je n'en suis pas tellement sûr !... mâchonne le charcutier.

— Ni M. le curé de Saint-Louis, ni mademoiselle Angèle Sicard ne souffriront que vous perdiez un sou... Dans tous les cas, j'ai cinquante francs d'économies, et, si Christe le permet...

— Ah ! alors... interrompt Cayol.

— Il ne s'agit pas de ça, — grommelle le gendarme, furibond, un bras tendu vers Philippe pour le happer ici comme chez Benjamin Giscardet.

— Mais, si Pascalette me solde le prix de ma dinde, qui est de dix-huit francs : huit francs la bête, dix francs les truffes...

— Il y a eu délit, et tout délit exige une répression. En route, Gaffarot !

— Mon nom n'est pas Gaffarot, et je ne bougerai pas tant que vous m'appellerez ainsi, réplique mon ami hardiment.

— Tu crois donc, petit voleur, que je mettrai des mitaines pour te planter la griffe au collet! ricane Grün.

Il s'élance et va harponner Philippe, quand celui-ci, d'un mouvement de souplesse inouïe, saute de l'autre côté de la table, saisit le grand couteau qui a servi à découper la dinde, et, le levant de toute la longueur de son bras, les yeux hors de la tête, pâle comme un mort :

— Si vous me touchez, je vous tue!

— Au secours! au secours! — crions-nous tous avec Christe, qui s'est jetée sur Philippe pour le désarmer.

— Me voici ! répond une voix dans l'escalier, la belle voix étoffée de M. Rudet de Portiragnes.

— C'est le bon Dieu ! balbutie la vieille servante, qui tombe abattue sur une chaise, retenant toujours Philippe des deux bras.

M. l'abbé paraît. Un monsieur, habillé d'une longue lévite brune, avec un chapeau à très larges bords sur la tête, une petite queue grise frétillant sous les très larges ailes de ce chapeau monumental, marche derrière M. le curé de Saint-Louis. Nous dévisageons ce monsieur, grand, maigre, solennel, et aucun de nous, pas plus Grün que Cayol, ne hasarde un mot.

Mais, tandis que nous demeurons là, muets, ébahis, M. l'abbé n'a pas perdu une minute. Renseigné déjà par Antoine Gignac sur l'aventure de cette nuit, il a deviné tout de suite qu'il se passe quelque chose de terrible en ce moment, et il a retiré le couteau des mains de Philippe, qui l'a laissé aller. Philippe, honteux d'être découvert sur les genoux de la vieille Christe, s'est replanté debout d'un élan.

Personne ne faisant mine de vouloir parler, cette Pascalette de Pascal, la plus forte tête et aussi la langue la mieux pendue de la maison, raconte tout, tout, depuis la charcuterie jusqu'à la prison.

— C'est un enfantillage, cette dinde truffée! conclut M. de Portiragnes, haussant les épaules.

— Si vous aussi, monsieur le curé, vous n'aviez pas pourri

Gaffarot de gâteries, cela n'arriverait pas, proteste Grün, reprenant tout à coup et sa colère et son aplomb.

Le monsieur à l'immense lévite que, depuis son entrée, Christe dévisage comme cherchant à le reconnaître, le monsieur à l'immense lévite fait un pas vers le charcutier.

— Combien estimez-vous votre dinde? lui demande-t-il.

— Dix-huit francs.

— En voilà vingt, et débarrassez-nous le plancher.

Il lui jette un louis dans la patte. — On n'en voyait guère, de louis, à Bédarieux, en 1842. — Cayol file.

Le monsieur, s'adressant alors à Grün :

— Je me plais à croire, gendarme, que vous n'avez pas l'intention de prendre racine chez M. le comte Philippe de Cazilhac?

On appelait Gaffarot « M. le comte de Cazilhac!... » Encore que rempli d'étonnement, Grün veut faire honneur à la discipline militaire de la brigade de Bédarieux, et. de son air le plus refrogné, le plus rébarbatif :

— Mais vous, l'homme à la queue grise, hurle-t-il, j'ai le droit d'exiger vos papiers, et, si vous ne tenez pas à ce que je vous mène en prison avec Gaffarot, je vous conseille de me dire tout de suite qui vous êtes.

— De tout mon cœur, brave homme.

Il se mouche; puis, lentement, la voix un peu gonflée :

— Je suis M. Albert Ducardonnoy, intendant de M. le vicomte Armand de Cazilhac, pair de France...

— Vous êtes?...

— Je suis!... Je viens à Bédarieux pour y chercher le petit-neveu et les petites-nièces de M. le vicomte... Maintenant, si les aiguillettes de brigadier de gendarmerie vous tentent, vous n'avez qu'à vous retirer.

— Ah! monsieur, merci, merci de vouloir bien me recommander à M. le vicomte de Cazilhac, pair de France... J'ai sept enfants, dont six filles...

— Allez-vous-en!

Grün s'incline respectueusement jusqu'à terre et se sauve au galop.

XXXI

LES VÊPRES D'ACTION DE GRACES

On devine la rumeur. Elle fut énorme. Toute la ville était debout. Devant l'*Hôtel du Nord*, chez Bénézech, où était descendu M. Albert Ducardonnoy, accompagné de deux personnes, un homme et une femme, — des domestiques, sans doute, — d'un postillon, d'un conducteur, les Bédariciens se pressaient, se bousculaient, se battaient pour voir. Quelle voiture immense, avec deux compartiments à six places, un siège très élevé, une bâche qui ressemblait à la toiture d'une maison, des lanternes latérales très hautes, de forme arrondie, aux vitres étincelantes, épaisses comme les deux mains !

— En vraie vérité, je n'ai jamais rencontré pareille diligence sur nos routes, dit un badaud.

— Ni moi, ajoute un autre.

— C'est la malle-poste de Paris, camarades ! — crie Gaspard Tourlas, dont les pieds touchent les roues du véhicule, jaunes, embellies d'enjolivements noirs et rouges inconnus aux moyeux des tilburys de nos fabricants.

— Ah ! par exemple ! s'écrie quelqu'un. La malle-poste de Paris passe à Lodève, non pas à Bédarieux.

— Quand on est pair de France, comme M. le vicomte Armand de Cazilhac, on la fait passer où l'on veut, prononce Gaspard Tourlas.

— M. le vicomte Armand de Cazilhac? interroge M. Félibien Pouyadoux perdu dans la foule, le nez levé, observant de toutes ses lunettes d'or.

Le savetier du collège attire M. le Principal dans la remise de Bénézech.

— Eh bien? interroge M. Pouyadoux, fort agité, les cavités de ses joues plus profondes que jamais.

— Eh bien, Gaffarot et ses sœurs partent pour Paris. Leur grand-oncle, aussi riche que la mer avec ses poissons, pair de France par-dessus le marché, les a adoptés comme ses

propres enfants. Voilà ce que vient de me conter le gendarme Grün, qui a causé avec l'intendant de M. le vicomte.

— Ce qui arrive est fort heureux : tout le monde chérissait ces charmantes « Hirondelles » du faubourg. Pour Philippe de Cazilhac, il est un peu turbulent, un peu sac-à-diable, si vous voulez, et j'avais cru devoir le consigner chez lui un moment ; mais je l'aurais repris à Pâques. Je vous autorise à répéter cela à M. l'abbé Rudel de Portiragnes, puisque vous le chaussez... Je puis avoir besoin, un jour, de la protection de M. le vicomte de Cazilhac pour un changement avantageux... Un pair de France fait la pluie et le beau temps au ministère, à Paris. Vous comprenez, Tourlas, que mon intérêt...

— Ah ! monsieur le Principal, — ose interrompre le savetier, dolent, — je crains bien de la perdre, la pratique de M. l'abbé de Portiragnes... Cayol a dû raconter à madame la Principale que c'est moi qui ai dénoncé Gaffarot à Grün... Je l'avais rencontré au Planol courant à bride abattue avec un panier au bras, et...

— Vous êtes trop bête, vraiment ! Je ne sais ce qui me retient de vous retirer, moi aussi, ma pratique, avec celle du collège... Laissez-moi, je vous prie !

Cependant, dès dix heures du matin, une grande caisse était arrivée au troisième de la maison d'Antoine Gignac, et, — devant les « Hirondelles », le « Martinet », Christe, M. l'abbé de Portiragnes, ma tante Angèle, ma mère, Pascalette, les très chiches demoiselles Giscardet, moi, — Thérèse, femme de charge, et Joseph, un des valets de chambre de M. le vicomte, procédèrent au déballage. C'étaient des fourrures, des manteaux, de mignonnes douillettes, toute espèce d'objets de laine pour préserver du froid M. le comte Philippe et ses sœurs, durant le voyage de Bédarieux à Paris. L'ébahissement agrandissait les yeux, surtout ceux des petites, à qui Thérèse voulut essayer des costumes chauds achetés un peu au hasard, car elle n'avait eu d'autres mesures que l'âge des enfants.

— Sont-elles jolies ! sont-elles jolies ! — répétait Christe, troublée jusqu'au bouleversement.

Et, se tournant vers M. de Portiragnes :

— Monsieur l'abbé, que Dieu vous bénisse pour...

— Chut, Christine, chut ! — redisait le desservant, qui aimait ce mot.

Puis, saisi d'un attendrissement profond, il murmura :

— « Dieu nous a visités... *Deus visitavit nos...* »

— Maintenant, — intervint M. Ducardonnoy, — gardons-nous d'oublier que nous partons demain sur le coup de neuf heures. M. le vicomte, encore malade, veut avoir son neveu et ses nièces pour le jour de l'An, et, avec la neige qui recouvre le Rouergue et l'Auvergne, nous n'avons pas de temps à perdre. D'ailleurs, M. le vicomte m'a donné des ordres formels.

Personne n'eut un mot pour protester contre ce brusque enlèvement. Les enfants, qui s'amusaient beaucoup avec les chiffons dont on les parait, riaient de bon cœur, et Philippe, gai de la gaieté des « sœurettes », riait aussi. Il y avait pourtant quelque tristesse répandue parmi nous. Les traits de ma tante, ceux de ma mère apparaissaient brouillés, et, par moments, Pascalette, occupée à parer les « Hirondelles » avec Thérèse, tout en ne perdant pas le « Martinet » du coin de l'œil, baissait la tête et s'essuyait les yeux. Pour Christe, elle regardait, ne cessait de regarder à droite, à gauche, dans le vide ; elle avait l'air comme égarée, comme perdue. Tout de même, sur le point de quitter Bédarieux pour être heureuse, ce Bédarieux, où elle avait tant souffert, la retenait. Ah ! s'il ne s'était agi que d'elle !...

— Est-on prêt ? — demanda M. Rudet de Portiragnes, écoutant la pendule qui sonnait trois heures.

— Oui, monsieur l'abbé, — répondit Thérèse, plantant encore une épingle au corsage trop large de Marguerite de Cazilhac, ma Guite adorée, belle, avec ses cheveux laissés libres, à me faire trouver mal.

— Allons aux Vêpres, pour remercier le ciel. En admirant ce que Dieu vient de réaliser pour la famille de Cazilhac, ma paroisse apprendra à le mieux connaître, à le mieux aimer, à le mieux servir.

Nous partîmes tous en bande, muets à force d'être tristes tout ensemble et ravis.

A l'entrée de l'église, j'entendis « Monsieur Texte » murmurer :

— « Dieu s'est souvenu de ses pauvres et leur a apporté lui-même leur nourriture... *Memoriam fecit miserabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se.* »

XXXII

UN PIED DE NEZ POUR FINIR

Le lendemain, à l'heure marquée la veille par M. Alibert Ducardonnoy, la grande voiture stationnait à la porte des « Hirondelles » et du « Martinet ». Le quai de l'Orb était envahi, du parapet aux maisons, et le postillon dut se fâcher pour tenir à distance les curieux, capables de se faire piétiner par les quatre chevaux de l'attelage, de se faire écraser sous les roues.

Chose inouie! Bédarieux, indifférent, qui aurait laissé mourir de faim et de froid les orphelins du faubourg Saint-Louis, touché aux entrailles tout à coup, apportait des monceaux de provisions de bouche pour « ces chers enfants de la bonne Christe... » On les aimait tant! Ils méritaient bien la richesse qui leur arrivait enfin... C'était à qui, lorsque les petites, soutenues par Thérèse et par Joseph, montèrent dans leur compartiment, leur tendrait quelque friandise sucrée, quelque pâtisserie de chez Paillhès. Mesdemoiselles Euphémie et Baptistine Giscardet, jadis si avares du moindre bonbon, montraient des mains pleines de dragées, que leur générosité maladroite laissait fuir de leurs doigts en les tendant. Benjamin Giscardet avait l'air ahuri; il ne disait rien, ne portait rien, regardait de temps à autre Philippe, lui souriait, puis essuyait une larme furtivement.

Et les paniers emplis de fruits conservés en plein hiver : poires, raisins, figues, jujubes!... Cayol apparut avec un saucisson d'Arles long d'une aune, enveloppé de feuilles d'argent. Philippe, drôle jusqu'au bout, saisit l'objet et le lança à la tête du savetier Gaspard Tourlas, qui, atteint au front, ne se fâcha pas, s'esclaffa, au contraire, bruyamment. M. Félibien Pouyadoux, grêle et mince comme un brin d'épine noire, était parvenu à se faufiler jusqu'à l'intendant de

M. le vicomte de Cazilhac, pair de France, et l'entretenait, de toute sa langue, plus éloquente en ce moment que son violon.

Le terrible Gaffarot, qui se souvenait, entama la romance familière à madame Eudoxie Pouyadoux :

> Quand le bien-aimé reviendra,
> Près de sa languissante amie
> Le printemps alors renaîtra...

Mais le postillon avait assemblé ses guides, et les chevaux piaffaient d'impatience au milieu du fracas de cette multitude affairée.

— Allons! — prononça d'autorité, M. Alibert Ducardonnoy que M. le Principal venait de lâcher : car, une minute, il s'était permis de le retenir par un bouton de sa lévite.

Quels embrassements et quelles larmes! Mais, pour dire vrai, les larmes de Pascalette, quand Philippe la serra dans ses bras, — et de quelle tristesse accablée, qui me parut du désespoir! — les larmes de Pascalette me touchèrent plus douloureusement que celles de ma tante, de ma mère, des demoiselles Giscardet, que celles de M. l'abbé de Portiragnes, que les miennes propres. Pauvre et ravissante fillette du clocher! elle m'arrachait l'âme; au moment où son ami la laissa aller, elle serait tombée par terre, si je ne l'avais retenue.

Ah! je ne veux pas oublier de noter que, parmi cette foule moutonnant autour de la malle-poste, j'aperçus Phalbétas et Céline..., puis la si bonne madame Aristide Bonardel, la protestante du faubourg Trousseau.... puis Grün, affamé de ses aiguillettes de brigadier..., puis le commissaire de police Ravier. — Que réclamait-il de M. le vicomte de Cazilhac, celui-là?...

— Allons! allons! — répéta M. Alibert Ducardonnoy, pressant Christe, qui ne pouvait se décider à quitter ma tante.

Comme la voiture — une fois chacun établi dans son endroit — s'ébranlait lentement, Philippe, qui n'avait pas oublié de m'embrasser bien fort, passa la tête à la portière et envoya aux Bédariciens hurlant : « Bon voyage! bon voyage! » un mirifique pied de nez, — son pied de nez des grands jours!

La malle-poste tourna l'angle du quai de l'Orb, et disparut.

FERDINAND FABRE.

UN PROPHÈTE

Oh ! si Dieu nous donnait un vrai prophète, un seul,
Apportant son message aux foules assemblées,
Objet de plus d'effroi pour les âmes troublées
Qu'un mort qui surgirait, drapé dans son linceul !

Un prophète, ennemi de tout pieux mensonge,
Un prophète arrachant le masque et l'oripeau,
Pour montrer le visage et mettre à nu la peau,
Avec le mal caché qui la souille et la ronge ;

Marchant au grand soleil, loin des oiseaux de nuit,
D'un cœur large et viril tenant la route étroite,
Sans incliner à gauche et sans pencher à droite,
Sans redouter la lutte et sans chercher le bruit ;

Servant toujours, partout, la vérité trahie ;
Et, s'il parle assez peu d'Achab ou de Japhet,
Aux hommes d'aujourd'hui sachant dire leur fait,
Comme à ceux de son temps la voix d'un Isaïe :

Osant stigmatiser les honteux appétits,
L'orgueil gonflé de fiel, l'avarice rapace,
L'égoïsme dévot sous sa triple cuirasse,
Les flatteurs des puissants, les flatteurs des petits.

Cinglant d'un fouet vengeur la neutralité molle,
Le culte du bien-être et la soif du plaisir;
Pour sourire à Baal n'ayant point de loisir,
Témoin de l'Éternel, écho de sa parole :

De ce siècle en travail comprenant la grandeur,
Déchiffrant avec lui son douloureux problème,
Sous les flots de l'amour éteignant le blasphème,
Et, pour prouver le Christ, reflétant sa splendeur;

D'être vrai, d'être bon, faisant sa seule étude ;
Connaissant nos besoins, partageant nos travaux;
Homme des anciens jours, homme des temps nouveaux,
De la place publique et de la solitude ;

A travers les dangers, les soupçons, les mépris,
Descendant, s'il le faut, dans plus d'un gouffre étrange;
Allant chercher la perle au profond de la fange,
Pour la rendre au Sauveur, qui la paya son prix ;

Avant la charité proclamant la justice,
Capable de colère autant que de douceur,
Et ne souffrant jamais sans flétrir l'oppresseur
Que la force triomphe et que le droit pâtisse !...

Mais peut-être est-il né? Peut-être, en quelque lieu,
Dans un village obscur, dans une humble mansarde,
Il attend l'heure, il prie, il médite, il regarde,
Il pleure sur le monde et tremble devant Dieu ?

Qu'il vienne ! On lui réserve un accueil de prophète.
Qu'il vienne !... Il trouvera, debout sur son chemin,
Toute la chrétienté, — des pierres à la main...
Arrive, élu du ciel, qu'on te casse la tête !

TH. MONOD.

L'AGRICULTURE MODERNE[1]

On entend souvent dire, en notre pays, qu'une bonne culture est surtout affaire de routine. L'expérience qu'ont acquise de vieux cultivateurs, fils de cultivateurs et dressés dès l'enfance à cultiver la terre, est prisée plus haut que ce que les savants appellent la théorie; dans l'opinion commune, l'usage prévaut sur la science. Il ne faut pas s'en étonner ni, pour cela, désespérer du progrès. En agriculture, les résultats ne se mesurent qu'après une année révolue, et les années se suivent sans se ressembler: la grêle, la gelée, la pluie ou le soleil, viennent contrarier les essais: ce qui a réussi en une année sèche échouera en une année humide. A peine le plus ancien se souvient-il d'avoir jamais assisté, dans la période de huit à dix mois qui s'écoule entre la semaille et la récolte, à la même évolution des saisons. Quoi de plus raisonnable, se dit-on, que de s'en tenir à d'anciens usages qu'appuie une observation séculaire? On ajoute quelquefois, non sans raison, que parmi ceux qui pratiquent hardiment de nouvelles méthodes, bien peu prospèrent; un grand nombre s'y ruinent et leur exemple dégoûte les autres. Cependant, quiconque a suivi, de près ou de loin, le travail des champs pendant une

1. *Hydraulique agricole et génie rural, leçons professées à l'École des Ponts et Chaussées par Alfred Durand-Claye et rédigées par Félix Launay*, Paris, 1892.

longue série d'années, ne peut nier que la culture se transforme. Bien des causes y concourent, en dépit de la routine; il suffira d'en indiquer ici les plus importantes : la chimie met à la disposition du cultivateur des engrais factices qui suppléent à l'insuffisance du fumier de ferme; la physiologie végétale enseigne ce qui favorise ou contrarie la croissance des plantes; la métallurgie substitue le fer au bois jusque dans les outils à main; l'industrie, qui enlève des bras à l'agriculture, l'oblige à rechercher le secours des engins mécaniques et les leur fournit; enfin, les capitaux plus abondants cherchent leur emploi dans l'exploitation rurale aussi bien que dans les entreprises des villes. Nous essaierons de montrer les progrès accomplis, en prenant pour guide un livre destiné à devenir classique : c'est l'œuvre d'un ingénieur, prématurément enlevé à ses travaux, qui s'était adonné spécialement aux questions agricoles et y avait acquis une juste notoriété[1]. Nous dirons comment les outils aratoires se sont transformés avec le temps; ce que les engrais sont devenus depuis que les savants s'en sont occupés, et enfin comment l'art de l'ingénieur développe la valeur productive de la terre.

I

LES OUTILS ARATOIRES

Le sol, tel que la nature nous l'offre, n'est pas toujours propre à la culture. Tantôt il est trop imprégné d'eau et il faut l'assainir par des fossés de desséchement ou par le drainage; tantôt, au contraire, il est trop sec et l'irrigation est indispensable. Ou bien encore, il est nécessaire de le débarrasser des rochers et des cailloux, d'extirper une végétation spontanée qui l'épuise sans produire de fruits. Approprier à la culture une terre restée jusqu'alors en friche est une œuvre onéreuse

1. M. A. Durand-Claye, professeur à l'École des Ponts et Chaussées, avait fait presque toute sa carrière au service de la Ville de Paris et y avait été chargé de l'emploi des eaux d'égout en agriculture. Ses leçons sont publiées par l'un de ses collaborateurs.

et de longue haleine. Ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, dans les pays neufs ou dans les colonies que l'occasion s'en présente. Il y a encore six millions d'hectares incultes en France et beaucoup plus, à proportion, en Italie ou en Espagne. En France, seize cent mille hectares ont été défrichés et livrés à la culture depuis l'établissement du cadastre, qui ne date guère que d'un demi-siècle.

Cultivé par la main de l'homme ou abandonné à la végétation spontanée, le sol présente à la surface une couche d'aspect noirâtre que l'on désigne sous le nom d'humus: c'est le produit de la décomposition des matières organiques. Cette partie du sol, en relation directe avec l'atmosphère, est le lieu où se développent les racines des plantes. Les labours la retournent chaque année; s'ils sont assez profonds, ils en accroissent l'épaisseur. L'humus est le laboratoire de l'agriculteur: ce qui est au-dessous n'est pas toutefois sans importance. Suivant que le sous-sol est perméable ou qu'il est imperméable, les eaux de pluie s'écoulent ou se conservent, la couche superficielle s'assèche ou reste à l'état pâteux.

Considérée en ses éléments, la terre arable peut être argileuse et alors elle retient trop d'eau, elle est d'une culture pénible; — ou sableuse et légère; la charrue la retourne sans beaucoup d'effort, mais elle se dessèche vite pendant la saison chaude; — ou calcaire; on dit alors qu'elle est maigre, parce qu'elle est peu fertile; — ou tourbeuse et marécageuse; elle est dans ce cas de nature acide et impropre à la culture, à moins d'y être préparée par des travaux d'assainissement. Chaque espèce de sol, prise en son état naturel, réclame des procédés de culture spéciaux, qu'une longue expérience a révélés. Les emblaves même y sont différentes. Ainsi les terres fortes produisent plus de blé et les terres légères plus de seigle; ainsi les prairies naturelles se trouvent à toute hauteur sur le terrain imperméable et seulement au fond des vallées dans les terrains perméables. Les instruments agricoles varient même suivant la composition du sol : la charrue, par exemple, accomplit un travail plus ou moins pénible à proportion de la qualité d'argile contenue dans la masse qu'elle remue : ici il lui faut atteler plusieurs paires de bœufs, et là un cheval de chétive apparence suffit pour ouvrir le sillon.

Tant de variété fait comprendre que la routine soit souvent sagesse chez le cultivateur. Prendre exemple chez le voisin, parce que d'autres méthodes lui réussissent, serait imprudent: d'un canton à l'autre, les conditions premières ne sont plus les mêmes. L'agriculture n'aurait eu qu'à suivre sa pratique séculaire, si un nouvel élément, la concurrence étrangère, n'était entré en jeu. Plus favorisés par la nature ou par les circonstances économiques du travail, d'autres pays produisent le blé et la viande, les deux fins principales de l'industrie agricole, à meilleur marché. Il devient donc nécessaire d'accroître le rendement des terres, et c'est ici que la science intervient pour guider l'agriculteur ou pour lui fournir des amendements et des outils appropriés au sol qu'il emblave. D'*extensive* qu'elle était autrefois, la culture s'est faite *intensive*.

Ce que ces nouvelles méthodes ont d'essentiel, c'est l'amendement, l'engraissement ou, pour mieux dire, la reconstitution du sol par l'apport de matières fertilisantes; mais, en même temps que les emblaves devenaient plus riches, le cultivateur reconnaissait l'utilité de mieux travailler la terre ou la récolte; de meilleurs outils ou des instruments plus actifs, sinon plus économiques, lui devenaient nécessaires. De là, comme accessoire de la culture intensive, le perfectionnement de l'outillage aratoire.

Les outils ordinaires de l'agriculture, tout le monde les connaît, et ils sont d'une simplicité telle qu'il semblait depuis longtemps qu'il n'y eût pas à les perfectionner : la bêche, la pelle et la houe, la faux et le fléau, pour l'usage de l'homme; la charrue, la herse et le rouleau, lorsqu'il emploie un cheval ou tout autre animal de trait. Ajoutons-y, pour ne rien omettre, un chariot à deux ou à quatre roues, de forme variée suivant que les chemins du pays sont plats ou accidentés; le tout, robuste, grossier, fabriqué, comme on dit, à coups de hache, et de telle façon qu'une avarie soit réparable par le maréchal-ferrant du village. En ce qui concerne ses outils, l'attachement du paysan à ses routines séculaires se comprend encore mieux que lorsqu'on lui parle d'un assolement ou d'un engrais. L'outil dont un homme se sert chaque jour devient quelque chose de personnel, comme les habits dont il se revêt. Encore les habits s'accommodent-ils aux formes du corps, tandis que

c'est au contraire le corps humain qui s'accommode à l'outil. Petit à petit, l'ouvrier polit l'outil à l'endroit qu'il faut; les muscles se ploient d'eux-mêmes à l'effort qu'exige l'instrument. L'outil est-il vieux, usé, brisé? on aimera mieux le faire réparer qu'en acheter un autre, non par tant pas économie que par désir inconscient de ne pas s'assouplir à l'usage d'un neuf. Faut-il enfin le remplacer, car le meilleur ne dure pas toujours : on choisit un outil neuf qui se rapproche le plus possible de l'ancien, mais en répétant à qui veut l'entendre que celui-ci avait des qualités qu'on ne retrouve pas dans celui-là, jusqu'à ce que le bras et la main, à force de peiner ensemble, se soient mis d'accord avec le nouveau serviteur.

Et cependant les outils les plus simples n'échappent pas à la loi générale du progrès. La charrue d'aujourd'hui est un perfectionnement de l'araire qu'employaient les Romains au temps d'Auguste et dont se contentent encore les Arabes d'Algérie. Il n'est d'ailleurs pas besoin de plusieurs siècles pour introduire des changements appréciables. Sans chercher dans les collections des musées et à ne regarder que dans les maisons des paysans, sans qu'il soit même besoin d'aller bien loin des grandes villes, on retrouvera des débris de vieux outils, conservés par insouciance, qui diffèrent par la forme ou par la matière de ceux que l'on fabrique actuellement dans le même pays. En règle générale, le fer s'est substitué au bois. Les amateurs d'archéologie préhistorique parlent beaucoup de l'âge du bronze, de l'âge de la pierre taillée ou polie, qui ont précédé l'âge du fer. On pourrait dire avec autant de raison que notre agriculture sort de l'âge du bois. Quelques personnes se rappellent avoir vu des essieux en bois, des serrures en bois et même des bêches en bois garnies d'une bande de tôle au tranchant. Les outils à main se fabriquent maintenant en acier d'une seule pièce, à l'aide de matrices, ce qui les rend à la fois légers, résistants et élastiques. Les manches sont encore en bois, mais courbés à la vapeur, de façon à ce que rien ne soit perdu du travail des muscles. On peut voir au surplus, ne fût-ce que par la portière d'un wagon, que le fer se substitue partout au bois dans les campagnes : ainsi les palissades qui entourent les enclos sont aujourd'hui des grillages en fil de fer. Le métal s'emploie de jour en jour en plus grande

quantité dans la construction de tous les instruments dont le fermier se sert pour préparer la terre ou pour récolter ce qu'elle a produit.

Le motif déterminant de tous ces changements de forme ou de matière, le but que poursuivent les inventeurs de nouveaux instruments aratoires, n'est autre que celui-ci : substituer autant qu'il est possible le travail mécanique au travail de l'homme ; et cet objectif est imposé par la cherté croissante de la main-d'œuvre. Le temps n'est plus où le salaire du paysan était à vil prix. Les ouvriers des champs sont attirés dans les villes par l'appât du gain que leur offrent les manufactures. Quelques esprits chagrins s'en désespèrent. C'est pourtant une loi même du progrès qu'une fraction de moins en moins nombreuse de la population soit employée à cultiver les champs, c'est-à-dire à préparer l'alimentation des autres.

Prenons l'une après l'autre chacune des opérations que le cultivateur doit accomplir, et voyons quels perfectionnements la science mécanique et l'expérience ont introduits dans les outils qu'il emploie,

D'abord, aussitôt la récolte enlevée, il faut ensevelir les chaumes qu'elle a laissés et ouvrir le sol aux influences atmosphériques. L'importance de cette seconde condition est restée longtemps ignorée : les études nouvelles sur la nitrification du sol ont prouvé combien elle a d'importance. Dans les jardins et chez les très petits cultivateurs, surtout en pays de montagne, c'est à la bêche que s'exécute ce travail ; dans les champs, c'est à la charrue. Or, la charrue primitive des Arabes exige, malgré qu'un cheval soit attelé au-devant de l'instrument, un effort vigoureux et continu du conducteur, afin que le soc ne dévie ni de la direction rectiligne qui lui est assignée ni de la profondeur à laquelle l'instrument de labour doit se maintenir. En suspendant le soc sur une paire de roues, on lui impose une direction constante ; en le prolongeant, sous forme de *versoir*, on assure le renversement intégral de la motte de terre qu'il a détachée du sol : les mancherons sur lesquels agit l'homme deviennent déjà moins utiles au cours du travail.

Quelques vis de réglage permettent de varier l'*entrure* du

soc dans la terre à proportion de la nature du sol que l'on laboure. Ainsi organisée et construite en fer, ce qui lui donne à la fois plus de masse et de rigidité, la charrue marche presque sans l'intervention de l'ouvrier, qui n'a plus à s'occuper que d'activer l'attelage ou de retourner l'instrument à chaque bout du champ. Il ne reste plus qu'un progrès à accomplir ; c'est de substituer une machine à vapeur aux animaux de trait, et ce progrès a été réalisé il y a longtemps déjà. Le labourage à la vapeur coûte, en théorie, moins cher que le labourage avec des chevaux ou des bœufs ; il fournit un travail plus régulier ; il est seul capable d'opérer, sans frais excessifs, les défrichements profonds dans une terre restée vierge et envahie par les végétations parasites ; mais il exige des frais d'installation considérables et ne se pratique avec économie que sur de vastes surfaces. La charrue à vapeur peut convenir à des pays de grande propriété, tels que l'Angleterre, les États-Unis de l'Amérique du Nord ou la Russie ; elle ne serait introduite utilement en France, à peu d'exceptions près, que si les petits propriétaires en arrivaient à se syndiquer pour labourer en commun toute une contrée du territoire de leur commune. Les différences d'assolement entre champs limitrophes, les fossés, haies ou bornes qui les délimitent, les arbres, conservés çà et là, sont des obstacles qui s'opposeront longtemps encore au succès d'un tel projet. En fait, nous n'avons encore que quinze à vingt charrues à vapeur en France, tandis que l'Angleterre en a plus de deux mille. Pour faire apprécier ce que valent ces chiffres, il suffit d'ajouter qu'il y a en France quatre millions et demi de cultivateurs, gros, petits ou moyens, qui possèdent ensemble cinq millions de charrues.

Le labour par la charrue n'ameublit pas le sol autant qu'il est nécessaire. Dans les terres fortes, surtout, il laisse subsister de grosses mottes. Au surplus, après ensemencement, il faut remuer et niveler la couche superficielle, afin que la graine soit enterrée à bonne profondeur. La herse et le rouleau servent à cet usage de temps immémorial, et les cultivateurs modernes y ajoutent des appareils nouveaux qui tiennent tout à la fois de la charrue, de la herse et du rouleau. Ici encore, le fer se substitue au bois : les instruments de fabri-

cation perfectionnée présentent cet avantage que, suivant la saison, l'humidité du sol ou l'état de la végétation, on peut faire varier de façon très simple le poids utile de l'appareil ou la profondeur à laquelle il pénètre dans le sol.

De toutes les opérations de la culture, il n'en est pas de plus importante que l'ensemencement, ni qui exige plus de soin et d'adresse. C'est, en effet, presqu'un sixième de la récolte précédente que le fermier prélève, dans les meilleures qualités, pour engendrer la récolte prochaine. On sait comment se fait le semis à la volée ; on n'aura pas traversé la campagne en octobre et en avril sans remarquer l'allure cadencée, le geste large du semeur. Il n'est pas de moment de sa vie quotidienne où l'homme des champs se présente sous un aspect plus noble. Comme d'ailleurs il est vraisemblable que cette méthode d'ensemencer remonte à plus de deux siècles, on est tenté de croire que Labruyère écrivit, sans y avoir assez regardé de près, le tableau fameux qu'il fait des paysans « attachés à la terre qu'ils fouillent avec opiniâtreté » et qui, « quand ils se lèvent sur leurs pieds, montrent une face humaine ».

Le semoir mécanique ne fournit pas un travail plus rapide ni plus économique ; au surplus, ce qui se dépense de main-d'œuvre pour ensemencer un hectare est si peu de chose dans l'ensemble des frais de culture, qu'il serait inutile d'inventer une machine pour dépenser moins. Mais le grand avantage du semoir mécanique est dans le résultat qu'il donne. L'enfouissement du grain est plus régulier : le blé surtout est une plante qui, semée en ligne, prospère davantage ; il est plus facile de sarcler le champ, c'est-à-dire de le purger, avant la moisson, des mauvaises plantes qui végètent au détriment du bon grain. Enfin et surtout, il y a une économie de la moitié ou des deux tiers de la semence. Qu'on juge de l'importance de ce fait par un seul chiffre : les cultivateurs français enfouissent chaque année six à sept millions d'hectolitres de blé de semence.

Arrive enfin la saison où l'on récolte. Le fermier d'abord coupe ses foins, les étale à l'air si le temps est beau, les retourne

pour accélérer la dessiccation, les entasse si la pluie survient, et enfin les bottelle. Ensuite, c'est le tour des céréales qu'il faut scier par le pied, aussi court que possible afin de ne pas perdre de paille, réunir en javelles sans trop de secousses pour que l'épi ne s'égrène pas, mettre en meules ou rentrer dans la grange, et, pour dernière opération, battre afin d'en extraire le grain. Tout cela se faisait de main d'homme lorsque la main-d'œuvre était abondante et le prix modéré. L'industrie est parvenue à fournir au cultivateur des instruments qui ne présentent peut-être qu'une économie de dépense assez faible, mais qui ont du moins l'avantage d'exiger peu de bras et de travailler plus vite : cette dernière considération est de grande importance pour la bonne réussite d'une opération qu'une pluie d'orage compromettrait.

Ainsi, l'on a aujourd'hui des faucheuses qui coupent cinq hectares de prairie en un jour, tandis qu'il faudrait quinze journées d'hommes pour faire le même ouvrage avec la faux. On a des faneuses et des râteaux mécaniques qui secouent le foin sur place et le ramassent. Les moissonneuses qui coupent les céréales sont des faucheuses, auxquelles s'ajoute un organe particulier, pour incliner les tiges coupées dans le même sens et les faire tomber sur le sol en javelles régulières. On voit même, dans les expositions agricoles, des moissonneuses-lieuses qui forment et lient les gerbes avant que les tiges aient touché le sol. La moissonneuse est déjà vieille : elle a été inventée il y a plus d'un demi-siècle, et en Amérique surtout, où les espaces mis en culture ont beaucoup d'étendue et où le cultivateur a moins de raison qu'en France de tenir au bon état de la paille, l'instrument s'est très vite développé. On en compte maintenant environ vingt mille en France.

La batteuse mécanique, plus ancienne d'ailleurs, — car il en existait en Écosse à la fin du siècle dernier — s'est plus vite acclimatée dans notre pays où l'on en compte actuellement plus de deux cent mille. Bien que le mécanisme en soit compliqué, les fabricants sont arrivés à la faire assez robuste pour qu'elle ne se détériore pas trop vite entre les mains d'ouvriers inexpérimentés. Puis, après en avoir fait un instrument fixe que mettaient en mouvement les chevaux de la ferme attelés sur un manège, ils ont eu l'heureuse idée de

la rendre mobile, montée sur roues et actionnée par un moteur à vapeur, en sorte qu'elle peut être conduite de ferme en ferme et travailler tour à tour au profit des cultivateurs de tout un canton. Notons ici un changement considérable dans l'économie de la culture. Jadis, lorsque la récolte était battue au fléau, il y fallait les mois d'hiver. Les blés nouveaux n'arrivaient sur le marché que longtemps après la récolte. Avec la machine à battre, ils sont disponibles quelques jours ou tout au moins quelques semaines après la moisson ; le produit est vendu plus vite ; lorsqu'une année d'abondance suit une année de disette, l'approvisionnement se fait avec moins de retard.

La mécanique est entrée dans la ferme sous d'autres formes encore que celles qui viennent d'être dites. Le grain qui vient d'être séparé de la paille est mélangé de poussière, de balles vides, de terre ; jadis on le secouait sur le van, sorte de panier aplati, de façon que le vent emportait les substances étrangères. Aujourd'hui c'est le tarare qui accomplit ce travail et qui, de plus, sépare les grains avortés. Le hache-paille et le concasseur de grains broient d'avance la nourriture des chevaux et des bestiaux, et l'alimentation est plus nutritive parce que moins de matières échappent à la digestion. La presse comprime le fourrage que l'on veut envoyer au loin par bateau ou par chemin de fer. La ferme est devenue une usine où les chevaux sont souvent remplacés par la vapeur ou par l'eau s'il y a une chute à proximité.

Mais l'œuvre du cheval de trait est double dans la culture ; il ne fait pas que travailler ; il produit aussi du fumier, ce que ne fait pas le moteur mécanique. Le fermier peut, il est vrai, remplacer l'animal de trait par un nombre correspondant de bestiaux et transformer ainsi en graisse et en viande le foin qu'il convertissait jusqu'alors en travail mécanique. Mais si le nombre des chevaux diminue dans la campagne, il augmente dans les villes par l'effet du développement que prennent les transports du commerce et de l'industrie. Le fermier n'est que trop disposé à y porter l'avoine, la paille et le foin de sa récolte qu'on lui paie à bon prix. Ces chevaux des villes donnent sans doute des fumiers

qui reviennent à la terre, mais non pas à la culture des céréales. C'est une ressource qu'absorbent presque toujours les maraîchers, qui en font grande consommation. C'est donc ailleurs que le fermier doit chercher de quoi engraisser ses champs, et justement les agronomes sont venus lui enseigner que les engrais dits chimiques sont un complément avantageux, nécessaire même, du fumier quand même l'exploitation de la terre le fournit en quantité suffisante.

II

LES ENGRAIS

Rendre au sol ce que la récolte en a enlevé est, en quelque sorte, l'équation que le cultivateur doit résoudre chaque année. De temps immémorial, il n'engraissait sa terre qu'avec le fumier des animaux nourris par la terre elle-même. Ce système épuisait le sol qu'il fallait tout au moins laisser en jachère une année sur trois; de là l'assolement triennal. C'était un principe, admis et consacré par les baux, que le fermier s'obligeait à consommer sur place les pailles et fourrages récoltés sur les terres louées et à y répandre en entier le fumier des animaux. Il ne sortait de la ferme que le grain récolté, la laine des moutons, le croît des animaux. Cependant ces produits exportés, grain, viande ou laine, sont bien extraits du sol lui-même qui, à défaut de compensation, devient incapable de les reproduire à l'infini, car l'air ou l'eau de pluie ne lui restituent que très lentement ce qu'il a livré aux plantes.

Il est nécessaire de rappeler ici quelques notions de physiologie végétale. Les animaux de la ferme ne prennent rien directement au sol; mais, tous herbivores, ils consomment les végétaux qui en sont sortis. Or la plante contient du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote, quatre substances qui, diversement groupées, forment ce que l'on appelle les matières organiques : elle contient, en outre, diverses matières minérales, phosphore, silice, potasse, soude, chaux,

que l'on retrouve comme résidu après incinération. D'où lui viennent toutes ces substances?

La plante, au moyen de ses feuilles, absorbe l'acide carbonique de l'air, le décompose et en fixe séparément le carbone et l'oxygène; il ne paraît pas jusqu'ici que l'acide carbonique de l'air, si faible qu'en soit la proportion normale (30 litres par 100 mètres cubes d'air) fasse jamais défaut à la végétation; au contraire, il semble utile que ce gaz soit largement dilué. L'excessif développement du feuillage, surtout dans les plantes annuelles, fait deviner que les feuilles sont le siège d'une réaction chimique infinitésimale en chacun des points où elle s'opère. En outre de l'oxygène extrait de l'acide carbonique, la plante en prend aussi à l'eau de pluie ou à l'eau dont le sol est imbibé; elle retire de l'eau, par surcroît, de l'hydrogène; ici encore, sauf dans les contrées d'extrême sécheresse, la nature y a pourvu. Les racines et les feuilles absorbent directement et s'assimilent ce que l'air et le sol lui présentent.

Il n'en est pas de même de l'azote, bien que l'air atmosphérique en soit un réservoir inépuisable, puisqu'il en contient 77 % de son volume. On avait cru longtemps que l'azote pénétrait à l'état libre dans l'organisme végétal, de même que l'oxygène, l'hydrogène et le carbone. Diverses expériences ont démontré qu'il n'en est rien et que, par une exception singulière dont l'agriculture doit tenir compte, l'azote de l'air subit une première transformation avant d'être assimilé par les végétaux. De même l'azote contenu dans les matières végétales ou animales que reçoit un champ, racines, débris de culture, fumiers, engrais, etc., cet azote, qui a déjà été assimilé par les plantes, doit être séparé de son entourage organique, et ramené à l'état d'acide nitrique avant de servir de nouveau à l'œuvre mystérieuse de la végétation.

Ce phénomène, analogue au point de vue chimique à la fermentation qui transforme le sucre en alcool ou le vin en vinaigre, est désigné sous le nom de *nitrification du sol*. La terre végétale brûle les matières organiques et fait de l'acide nitrique avec l'azote que recèlent ces matières : elle combine de même l'oxygène et l'azote de l'air atmosphérique. Quel est le moteur, le ferment, de cette opération? Probablement un microbe spécial disséminé dans le sol. Ce même microbe

existerait aussi dans l'eau des ruisseaux et des fleuves, surtout dans les eaux d'égout dont il détruirait peu à peu les détritus organiques. On ne doit pas perdre de vue que, quelque abondant qu'il soit, il ne peut agir qu'avec lenteur et que, par conséquent, les eaux ou les terres polluées par des matières organiques ne reviennent à l'état sain qu'après un laps de temps considérable.

C'est donc un vrai laboratoire de chimiste que la terre arable, et les diverses façons que lui donne le cultivateur, labour, hersage, binage, ont pour objet inconscient de raviver les ferments qui la travaillent, d'activer l'échange incessant entre le sol et l'atmosphère. La composition du sol, sa consistance, son aptitude à subir les transformations fécondantes, varient d'un champ à un autre : quoi d'étonnant que le laboureur ne s'en fie qu'à l'expérience pour savoir en quelle saison, par quel temps, avec quels outils il doit donner à la terre les façons qu'elle exige ? On reste confondu, du reste, devant la grandeur des résultats qu'obtient le travail latent de la végétation. On sait le peu de poids qu'ont les gaz. Eh bien, un hectare de blé, parvenu à maturité, s'est assimilé 54 kilogrammes d'azote : un hectare de pommes de terre, 1.380 kilogrammes d'oxygène et 416 d'azote. Un hectare de forêt s'assimile chaque jour 12 kilogrammes de carbone emprunté à l'acide carbonique de l'air qui n'en contient pourtant qu'un demi-millième de son volume. Quel que soit le nom que l'on donne à l'agent de cette transformation, force vitale ou ferment, on est obligé de reconnaître qu'il accomplit une tâche d'une importance singulière, et, si c'est vraiment un microbe qui intervient, on se convainc une fois encore que, plus les êtres vivants sont petits, et plus ils tiennent de place dans la nature.

Il est indispensable d'examiner ici de plus près le rôle que les engrais jouent dans la culture. Un principe est bien établi : *rien ne se crée de rien :* si le fermier veut retirer chaque année une récolte de sa terre, il doit lui rendre aussi chaque année l'équivalent de ce qu'il en extrait. Bien plus, s'il veut introduire des cultures dont le sol ne contient pas les éléments en abondance suffisante, il doit au préalable y apporter ces éléments. Dans le premier cas, il fume le

sol: dans le second cas, il l'amende. On distinguait autrefois, parmi les matières fertilisantes, les engrais des amendements. Les engrais étaient des matières organiques, et les amendements des matières minérales qui influent sur les propriétés physiques du sol. Cette distinction est devenue sans objet depuis qu'il est reconnu que tout engrais, quelle qu'en soit la nature, n'a d'autre but que d'assurer au sol les éléments de la récolte future. On n'oubliera pas d'ailleurs que certains engrais, tels que le fumier de ferme, et surtout la poudrette, ont une action passagère sur la végétation, en sorte que leur effet s'épuise en une année ou deux, tandis que d'autres, la marne et les phosphates, continuent d'être actifs pendant plusieurs années.

Les terres argileuses sont trop fortes: le sable les ameublit et les rend plus poreuses: les terres siliceuses sont au contraire trop légères; elles s'assèchent avec trop de rapidité. Le sable serait un amendement précieux pour les premières, et l'argile pour les secondes. Mais il est rare que les champs argileux et les champs siliceux soient assez voisins pour que l'échange entre eux puisse s'opérer sans des frais de transport qui excéderaient la plus-value acquise. Cependant la marne est employée en France de temps immémorial pour améliorer les terrains marécageux. Certaines contrées lui doivent une transformation complète, par exemple la Sologne où les chemins de fer et les canaux l'ont amenée de distances éloignées et à un prix très réduit. La marne est un calcaire plus ou moins mélangé d'argile et de sable, qui se dilate à l'air et est réduit en poudre par la gelée. Etendue sur le sol, à raison de vingt à trente mètres cubes par hectare, et enfouie par le labour, la marne se mélange peu à peu à la terre et en modifie les propriétés physiques. La marne n'est pas absorbée par la végétation; chaque année le sol s'en retrouverait aussi riche, après récolte faite, qu'il l'était l'année précédente: mais les eaux de pluie l'entraînent peu à peu dans le sous-sol, et, pour ce motif, il en faut rapporter un nouvel approvisionnement à de longs intervalles, tous les quinze ou vingt ans.

Quelques autres engrais minéraux sont employés avec succès en divers pays, tels que les sables coquilliers sur le littoral de la Bretagne et de la Normandie, la chaux vive dans les Flandres,

le plâtre un peu partout et surtout pour les luzernes ; cependant l'usage en est assez restreint. Il n'en est pas de même pour les phosphates, que l'on a reconnu, depuis quelques années, être l'un des éléments essentiels de la fertilité du sol.

Tous les végétaux contiennent des phosphates qui se concentrent principalement dans les fruits et les gravines. Les animaux peuvent encore moins s'en passer, puisque leur charpente osseuse en est constituée. Là où le phosphore manque dans le sol, on a remarqué que les plantes sont rabougries, les hommes et les animaux sont rachitiques. Voilà bien une substance que le cultivateur doit restituer annuellement à la terre puisque l'eau de pluie et l'air atmosphérique n'en détiennent que des quantités infinitésimales. On avait reconnu déjà, depuis longtemps, qu'il est utile de répandre sur les terres cultivées des poudres d'os calcinés et broyés, ou mieux encore les résidus de noir animal que les raffineries de sucre abandonnent après les avoir enrichis de matières azotées. C'était une ressource trop restreinte : la majeure partie des squelettes ne revenant pas dans les champs cultivés, le sol arable s'appauvrissait de plus en plus.

Il y a quarante ans environ, les géologues firent connaître qu'il existe en France de nombreux et importants gisements de phosphates de chaux, sous forme de rognons ou nodules. Il s'en trouve à presque tous les étages de la formation crétacée, mais surtout dans les grès verts et les argiles qui séparent cette formation du terrain jurassique. Pour préciser la direction géographique de ces gisements, disons que, à partir de Boulogne-sur-Mer, ils s'étendent à travers les départements du Pas-de-Calais, des Ardennes, de la Meuse, de la Marne, la Haute-Marne et l'Aube, qu'il y en a encore dans la Sarthe et le Calvados, et enfin dans le Lot, l'Aveyron et l'Hérault. C'est suivant toute apparence, une source de richesse inépuisable.

En leur état naturel, les nodules phosphatés seraient inertes : il leur faut une préparation. Extraits de la carrière, soit à ciel ouvert, soit par puits et galeries, en raison de la profondeur des gisements, les nodules sont lavés et séchés au soleil, puis grillés dans des fours, concassés par le passage entre des roues dentées et enfin réduits en poudre par des meules d'où ils sortent sous forme de farine. La pulvérisation complète est

indispensable afin que le phosphate entre en contact avec les éléments dissolvants du sol, eau, acide carbonique ou matières organiques. Cette poudre est étendue sur le sol à raison de 400 à 500 kilogrammes par hectare, chaque année, de préférence à l'automne, afin que la réaction entre le sol et le phosphate ait le temps de s'accomplir avant l'époque de la germination.

Cependant on ne tarda pas à reconnaître que les phosphates, très efficaces dans les terres récemment défrichées, l'étaient beaucoup moins dans les terres cultivées depuis longtemps. Les chimistes attribuèrent ce fait à ce que l'engrais n'était pas suffisamment soluble et ils conseillèrent de transformer les phosphates en superphosphates par dissolution dans l'acide sulfurique. L'industrie fournit aujourd'hui l'engrais à l'agriculture sous ces deux formes, et l'effet en a été reconnu si avantageux qu'il se consomme en France pour plus de treize millions de francs de phosphates chaque année, et l'on peut prévoir que la consommation s'en accroîtra sans cesse, à mesure que ce précieux amendement sera mieux connu et que de nouveaux gisements seront exploités.

Le commerce des engrais azotés n'a pas, quant à présent, une moindre importance. C'est sous forme de sulfate d'ammoniaque ou de nitrate de soude que l'agriculture les emploie le plus souvent. La première de ces substances est fournie par deux grandes industries : le traitement des matières de vidange aux abords des grandes villes et la distillation de la houille dans les usines à gaz d'éclairage. Le sulfate d'ammoniaque est un sel soluble qui se mélange très vite aux liquides du sol et se présente de suite aux racines des plantes auxquelles il apporte l'élément azoté. On ne peut donc lui demander une action durable et il faut l'employer au moment précis où la végétation le réclame. Quant au nitrate de soude, il en existe au Pérou des gisements inépuisables. C'est encore un engrais très soluble, dont l'effet est immédiat et qu'il faut répandre sur le sol au moment même de la végétation si l'on ne veut en perdre la plus grande partie.

Personne n'ignore les grands services que le guano a rendus à l'agriculture du monde entier depuis un demi-siècle. Sur la côte occidentale du Pérou vivent des multitudes d'oiseaux de mer, désignés dans le pays sous le nom de *guanaës*, qu'attire

une abondance extraordinaire de poissons. Leurs déjections et leurs propres cadavres s'entassent sur les îles et dans les ravins de cette côte et y forment ces masses de matières auxquelles est resté le nom de guano. La nourriture des oiseaux étant animale, ces dépôts sont d'une richesse exceptionnelle en azote et en phosphate. Comme d'ailleurs il pleut rarement sur la côte orientale du Pacifique, la substance s'entasse et se dessèche sans rien perdre de ses principes fertilisants. Les dépôts atteignent parfois une épaisseur de vingt mètres, et, placés au bord de la mer, ils se prêtent à une exploitation peu coûteuse. Les Indiens se servaient du guano pour engraisser leurs terres avant l'arrivée des Espagnols : ceux-ci le dédaignèrent. Alexandre de Humboldt, au cours de ses voyages dans l'Amérique du Sud, observa l'usage qu'en faisaient les paysans péruviens et rapporta des échantillons de la précieuse matière. L'agriculture était alors trop fidèle à la routine pour apprécier la valeur d'un engrais si puissant. Ce ne fut guère que vers 1840 que l'exportation du guano prit quelque développement ; les quantités introduites en Europe s'accrurent rapidement jusqu'à dépasser 500.000 tonnes par an. Le Gouvernement du Pérou, comprenant quelle source de richesse s'offrait à lui, s'en attribua le monopole. C'étaient les îles Chinchas qui alimentaient alors le commerce : elles fournissaient un guano d'une composition à peu près constante. Mais ces premiers dépôts, quelque riches qu'ils fussent, s'épuisèrent ; il fallut entamer d'autres gisements où la substance était moins pure ou moins féconde en azote et en phosphore. Puis la fraude adultéra les guanos du commerce par le mélange de matières étrangères. L'engrais du Pérou a subi quelque défaveur par ces divers motifs ; la consommation en est toujours considérable, mais les cultivateurs prudents ne l'achètent plus qu'avec garantie d'une expertise chimique qui en contrôle la valeur réelle.

Marne, chaux, plâtre, sels d'ammoniaque, phosphates et guano sont dits *engrais minéraux* parce qu'ils sont en état de s'assimiler au sol sans subir aucune transformation. On appelle, par opposition, *engrais organiques* ceux qui doivent subir au sein de la terre une sorte de fermentation avant d'être assimilés. On distingue encore ceux-ci en *engrais chauds* qui se décomposent rapidement, tels que le sang des animaux et

les matières fécales, et en *engrais froids*, comme les pailles et les feuilles, dont la fermentation est plus lente. C'est à l'agriculteur de choisir entre les engrais chauds et les engrais froids, suivant la croissance de la plante et la nature de la récolte. Les premiers seront répandus sur le sol par fractions, à diverses époques ; les autres, par masses avant l'hiver et avant que la végétation ait pris son essor.

Le plus efficace et le moins aléatoire des engrais organiques a toujours été et sera sans doute longtemps encore le fumier que produisent les animaux de la ferme. En France, tout au moins, sauf en quelques cultures situées aux abords des grandes villes, il est l'élément principal de fertilisation : en beaucoup de cantons, on ne connaît pas d'autre moyen d'enrichir la terre pour la prochaine récolte. Cependant bien peu de cultivateurs savent que la qualité du fumier varie suivant les soins qu'on lui donne tant à l'écurie ou dans l'étable qu'à la fosse où on l'empile avant de le répandre sur les terres. Quelques agronomes avancent que la moitié des principes fertilisants qu'il contient se trouve perdue, soit par incurie, soit par la fermentation anticipée qu'il subit avant d'être répandu ; et l'un d'eux, Boussingault, dont les doctrines sont pour ainsi dire devenues classiques, est allé jusqu'à dire que l'on juge de l'industrie et de l'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. Sur ce sujet, d'ailleurs, les avis varient. Les uns veulent laisser le fumier à l'étable, bien que la santé des animaux doive en souffrir quelque peu ; d'autres préfèrent le conduire à la fosse où la fermentation s'établit et recueillent dans des citernes étanches le purin qui en est la partie la plus riche et la plus sujette aux déperditions. Le principal paraît être de disposer le sol des étables et de la fosse, en sorte que les matières liquides ne se perdent pas et ne s'évaporent que le moins possible, et de préserver le tas des rayons directs du soleil pendant la saison chaude, même des pluies trop abondantes au moyen d'une toiture légère. Mais il y a là des dépenses d'installation première qu'un cultivateur, faute de ressources, craindra trop souvent d'entreprendre.

La valeur du fumier de ferme varie donc suivant qu'il a été plus ou moins bien traité depuis que la litière est sortie de l'étable jusqu'au jour où il est répandu sur le sol ; elle varie

aussi suivant la nourriture qu'ont reçue les animaux qui le produisent : et même il convient de faire une différence entre le fumier des vaches et des bœufs qui est aqueux et lent, et le fumier des chevaux ou des moutons qui est plus chaud et fermente plus vite. Celui-ci convient mieux aux terrains argileux ; celui-là, aux terres calcaires. Mais ce qu'il est essentiel surtout de noter, c'est que le fumier de ferme ne rend au sol que ce qu'il lui a emprunté et que, à lui seul, il ne peut reconstituer les substances contenues dans les récoltes. Il ne donne ni phosphate, ni potasse, ni chaux. C'est donc un engrais incomplet, auquel le cultivateur doit ajouter les engrais chimiques, s'il veut obtenir chaque année tout ce que le domaine est capable de produire.

Ainsi les engrais chimiques sont l'élément nécessaire d'une culture intensive. Par malheur, ils coûtent cher, et le fermier qui les achète n'a, pour en payer le prix, que la récolte aléatoire que la terre lui donnera six, huit ou dix mois plus tard. Or, les usages du commerce veulent que les marchandises livrées soient payées au bout de trois mois au plus. Le crédit agricole ne peut pas obéir aux mêmes lois que le crédit industriel ou commercial, et c'est l'une des grosses difficultés qui empêchent son essor. Ce n'est pas tout. Comment reconnaître la valeur marchande des diverses poudres grises, brunes ou noires que le fabricant d'engrais offre aux consommateurs? Le goût, le toucher, la vue, ne révèlent d'aucune façon quelle en est la composition intrinsèque ; le chimiste seul est apte à découvrir, et par des procédés délicats, ce que ces poudres contiennent, d'une part, de matières fertilisantes et, d'autre part, de matières inertes. D'après la loi du 4 février 1888, le fabricant d'engrais chimiques est obligé de doser les substances qu'il vend et d'indiquer à l'acheteur sur facture quelle en est la teneur en azote, en acide phosphorique et en potasse. Cette sage disposition de la loi serait encore restée inefficace ; la plupart des cultivateurs ignorent, en effet, ce que veulent dire les expressions chimiques. Il s'est créé dans beaucoup d'arrondissements des syndicats agricoles qui savent ce que ces mots signifient. La surveillance que ces syndicats exercent sur le commerce des engrais est la plus sûre garantie que le consommateur ait contre les falsifications.

III

LES DÉFRICHEMENTS ET LES DESSÉCHEMENTS

Dans ce qui précède, il n'a été question que des améliorations lentes et continues qu'ont adoptées les cultivateurs, s'entraînant les uns les autres dans la voie du progrès, tantôt à l'exemple d'un riche propriétaire qui tâte les innovations sans regarder de trop près à la dépense, tantôt à la sollicitation des fabricants d'instruments agricoles ou des vendeurs d'engrais perfectionnés qui veulent accroître leur clientèle. La production agricole s'est accrue aussi dans notre pays par des entreprises plus spontanées où l'art de l'ingénieur joue un rôle prépondérant : les défrichements, les irrigations, les dessèchements. Il n'est pas une seule contrée en France, si prospère soit-elle, où le petit propriétaire ne défriche, n'irrigue ou ne dessèche pour son propre compte et sans secours ni conseils étrangers. Il lui suffit d'arracher quelques roches ou de vieilles souches d'arbres, d'ouvrir des fossés, de canaliser un ruisseau ; c'est travail courant et de peu d'importance. Nous voulons parler surtout des œuvres d'ensemble où de grands capitaux et un plan bien étudié d'avance sont nécessaires et que subventionnent même l'État, les départements ou les communes, parce que l'intérêt public est appelé à y concourir par des motifs d'hygiène ou d'utilité générale.

Belgrand, examinant la situation agricole du bassin de la Seine dans le bel ouvrage qu'il a consacré à cette région qu'il connaissait si bien, expose qu'il n'y trouve plus place pour de grandes entreprises de défrichement ou de reboisement ; on pourrait sans doute convertir en terres arables quelques hectares de bois dont le sol est fertile ou bien y reboiser certaines pâtures de mauvaise qualité ; mais ces transformations n'atteindront que des surfaces de faible étendue. Suivant que le prix du froment est plus ou moins rémunérateur, la culture s'étend ou se restreint, et comme de juste, ce sont les plus mauvaises terres qui sont d'abord délaissées. Observons même qu'il n'est

guère à souhaiter que le paysan laboure des champs de qualité médiocre, dont le loyer est faible, mais dont le rapport est plus faible encore. Plus la concurrence étrangère devient redoutable, plus il importe que les terres à blé soient susceptibles d'un bon rendement.

Il n'en va pas partout en France comme dans le bassin de la Seine. En regard de quarante et quelques millions d'hectares en culture, le cadastre révèle l'existence de huit millions d'hectares incultes. Ce chiffre, il est vrai, paraît avoir diminué d'un cinquième depuis cinquante à soixante ans que le cadastre est fait. Ce qu'il en reste est surtout dans les Landes, en Bretagne, sur le plateau de Lannemezan au pied des Pyrénées. Il y en avait dans la Sologne et dans les Dombes que des travaux bien compris ont mis en valeur. Les terres incultes ne sont pas, comme on pense, des terres de bonne qualité, puisque la population agricole les a longtemps dédaignées. Au reste, la végétation spontanée qui s'y développe suffit à faire juger de leur valeur. N'y voit-on que la bruyère, on peut compter que la culture forestière réussira seule : l'ajonc apparaît-il, il faut en espérer mieux. Enfin si la fougère se montre, on pourra, après défoncement et avec l'aide d'engrais, y récolter des céréales et des légumineuses. En général ces terres arides sont sablonneuses ; il leur manque l'argile et le calcaire.

Mais que de travail pour amener les landes à l'état de terre arable ! On commence le plus souvent par l'écobuage, c'est-à-dire que l'on arrache les broussailles et qu'on les brûle avec leurs racines. Le sol est ainsi remué partiellement et les cendres provenant de la combustion sont un premier amendement qui le rend plus poreux et plus viable. Puis, il faut défoncer à 30, 40 et même 60 centimètres de profondeur et apporter du phosphate. Encore ne peut-on semer avec fruit que du seigle ou du sarrazin pendant les deux ou trois premières années. Quelquefois l'opération se complique, s'il y a de grosses souches d'arbres ou des roches à extirper. On y emploie alors avec avantage la dynamite qui, non seulement brise les matières à enlever, mais de plus désagrège le sol à une grande distance et facilite le travail ultérieur du défoncement.

Ce n'est pas, on le voit, un léger travail ni dans les ressources du petit cultivateur qui y consommerait beaucoup de

son temps avec un mince profit. On cite en ce genre, comme un modèle à admirer plutôt qu'à imiter, ce qu'a fait le duc de Sutherland dans un immense domaine du nord de l'Écosse. Sur 470.000 hectares, il n'y en avait que 10.000 en culture. Avec toutes les ressources d'une puissante fortune, le duc de Sutherland entreprit de défricher une partie de ses landes en y appliquant les procédés de l'industrie moderne. Vingt-trois machines à vapeur et quatre cents ouvriers furent amenés sur le terrain. Le sol fut bouleversé au moyen de charrues profondes, puis d'énormes quantités de chaux furent mélangées à la terre qui, étant tourbeuse, se trouvait trop acide pour une culture immédiate. Quel fut le résultat économique de cet effort gigantesque? En quelques années six mille hectares devenus propres à la culture donnaient un revenu de trois pour cent du capital dépensé. C'est peu sans doute; mais il faut dire que la population de cette contrée, jusqu'alors misérable, est devenue prospère. C'est une entreprise de bienfaisance, même d'utilité publique; ce n'est pas un exemple que beaucoup d'autres seraient tentés de suivre.

Si de grandes superficies restent incultes sur les plateaux ou dans les pays de montagnes parce que le sol en est aride, il y a dans les vallées et sur le bord même des cours d'eau, des marécages qu'on ne peut ensemencer en blé, ni même exploiter comme prairies, parce qu'ils sont plus ou moins noyés et que leur végétation n'est que roseaux ou herbes, impropres à l'alimentation du bétail. De plus, les marais sont pestilentiels; soumis à des alternatives de sécheresse et d'humidité, suivant la saison, ils laissent place à la putréfaction des matières organiques; ils engendrent des fièvres qui déciment la population. L'intérêt agricole se fortifie ici d'un intérêt sanitaire, et c'est ce qui explique que la législation française se soit toujours montrée favorable au desséchement des marais, malgré l'opposition de certains propriétaires, et que le trésor public a souvent donné son concours à des entreprises de cette nature.

Les marais n'existent pas dans les vallées où rien n'entrave le cours naturel de l'eau; mais que le lit de la rivière s'encombre par suite d'atterrissements ou d'éboulements; qu'un

moulin soit construit avec un barrage trop élevé; aussitôt l'eau s'élève en amont et la prairie devient marécage. Ces accidents se sont produits un peu partout, soit par cause naturelle, soit par faute de l'homme. Ils font voir quel est le remède : redresser le lit du cours d'eau, le débarrasser de ce qui l'encombre, abaisser à un niveau raisonnable les retenues des moulins. Dans la plupart des cas il n'en faut pas davantage, et ce serait assez simple si les intérêts particuliers qui sont lésés ne se mettaient en travers. Aussi une législation spéciale a-t-elle été nécessaire. C'a été l'objet de la loi de 1807, en vertu de laquelle soixante-huit mille hectares ont été asséchés jusqu'à ce jour[1]. Ces entreprises se suffisent en général à elles-mêmes; la plus-value des terrains assainis couvre les frais de l'opération et laisse même un bénéfice.

Les ingénieurs des ponts et chaussées ont eu l'occasion d'exécuter en France des œuvres de desséchement et d'assainissement de plus grande importance et qui intéressaient la salubrité publique ou la prospérité d'un département à tel point que le budget de l'État y devait concourir. Ainsi les landes de Gascogne étaient jadis marécageuses en hiver et sèches en été, parce que le sol y a peu de pente, que le sous-sol est imperméable et que les dunes du littoral empêchent l'écoulement des eaux de pluie vers l'océan. Six mois d'inondation, et la sécheresse absolue le reste de l'année, tel était l'état de ces plaines malheureuses où il n'y avait ni routes ni culture et qui n'étaient habitées que par une population misérable. Des fossés et des canaux collecteurs, prolongés jusqu'à la mer, furent ouverts pour écouler les eaux hivernales; des puits à grande profondeur donnèrent une boisson purifiée des détritus animaux ou végétaux; des chemins empierrés rendirent la circulation facile en toute saison. Ces améliorations, qui

1. Les desséchements de marais ne sont pas une œuvre nouvelle. Dans son ouvrage sur *la Monarchie prussienne*, Mirabeau rapporte que Frédéric II fit dessécher, dans la Nouvelle-Marche, quarante-cinq mille arpents de marais et y installa deux mille six cents familles. Arthur Young dit, dans son *Voyage en France*, que les desséchements sont négligés. « De vastes étendues de terrain, dans toutes les provinces du royaume, et dans les environs de presque toutes les principales rivières, sont en communaux; et conséquemment infestées de droits entièrement contraires à toutes les idées d'une bonne agriculture. » La loi de 1807 eut précisément pour objet de soumettre « la propriété des marais à des règles particulières » et de vaincre la résistance des particuliers à des mesures d'intérêt général.

n'avaient d'ailleurs d'efficacité que parce qu'elles étaient effectuées en même temps sur l'ensemble de la contrée, ont transformé les deux départements de la Gironde et des Landes.

Même transformation s'est opérée en Sologne et dans la Dombes. Le pays de Dombes, dans le département de l'Ain, est un plateau élevé, d'environ 110.000 hectares de superficie, entre le Rhône, l'Ain et la Saône. Le sol est d'argile et de silice; l'absence de calcaire le rend imperméable. On croit que cette contrée, ayant été ruinée par les guerres, les seigneurs féodaux qui en étaient propriétaires vers le commencement du XVII[e] siècle cherchèrent à en tirer parti sans travail et sans engrais en y multipliant les étangs. Quand arrivaient les chaleurs de l'été, les étangs, alimentés par les eaux pluviales, se desséchaient en partie, laissant à découvert des limons qui développaient les miasmes paludéens. Aussi la situation sanitaire du pays était-elle déplorable; la population dépérissait.

Ce n'est point par des travaux bien compliqués que l'on entreprit de régénérer ce pays. D'abord les cours d'eau furent curés et redressés; en même temps les retenues des moulins et les barrages d'irrigation furent réglés à un niveau convenable. Tout un réseau de routes agricoles, bientôt complété par le chemin de fer de Lyon à Bourg, permit d'amener à pied d'œuvre, sans trop de frais, les engrais et surtout les calcaires qui faisaient défaut. Les labours profonds rendirent le sol plus perméable. Les étangs recevant moins d'eau se tarirent d'eux-mêmes en partie, et les propriétaires achevèrent de les dessécher. Bref, la superficie couverte d'eau a diminué de plus de moitié; le seigle et l'avoine ont fait place au froment; les plantes sarclées se développent; la vigne même apparaît sur un grand nombre de points; la population a augmenté, et la durée moyenne de la vie s'est élevée de vingt-cinq ans à trente-cinq ans.

Ce que les ingénieurs ont fait dans le département de l'Ain, ils l'ont fait aussi dans les départements du Loiret, du Cher et du Loir-et-Cher pour assainir la Sologne, et avec le même succès. Redressement et curage des cours d'eau, abaissement des barrages nuisibles, établissement de routes et de chemins de fer, transports de marne et d'engrais : on ne peut

qu'admirer la simplicité des moyens employés pour régénérer ainsi tout un pays. Toutefois, il faut bien dire que ces simples travaux coûtent cher. En vingt ans, de 1849 à 1869, l'État a dépensé 12 millions en Sologne.

L'assèchement des terrains marécageux s'opère quelquefois par une autre méthode que celle qui vient d'être exposée, notamment lorsque la vallée a beaucoup de pente et que la rivière charrie des limons, ce qui se présente dans les pays de montagne. En ce cas, les travaux ont pour but de faire séjourner les eaux troubles sur les terrains assainis, en sorte qu'elles exhaussent le sol par le dépôt de leurs alluvions; c'est ce qu'on appelle le colmatage. Ces alluvions sont riches en azote et en carbone; la fertilité du limon du Nil est légendaire, et le limon de nos rivières méridionales, Var ou Durance, ne vaut guère moins. Une application remarquable du colmatage a été faite dans la vallée de l'Isère, entre Albertville et l'ancienne frontière française. Il y avait là quelques milliers d'hectares, en terrain bas, sillonnés par les bras de la rivière et envahis dans la saison des crues par les eaux qui ravageaient les cultures et déposaient des graviers. Les travaux consistèrent d'abord à endiguer l'Isère et son affluent l'Arc dans un lit régulier, assez large toutefois pour le passage des plus fortes crues; ensuite, les terrains riverains furent divisés, au moyen de petites digues, en bassins de colmatage où les eaux troubles s'écoulaient avec lenteur, de façon à y déposer leurs alluvions. Il faut dire que les travaux, commencés vers 1850 par le Gouvernement sarde, entravés par la résistance des propriétaires qui n'en appréciaient pas l'utilité, repris ensuite par le Gouvernement français après l'annexion, se sont poursuivis pendant une trentaine d'années. On conçoit, au reste, que le colmatage exige toujours beaucoup de temps. Enfin, le résultat est tel aujourd'hui que les bas-fonds marécageux ont disparu et que la plus-value des terrains assainis compense amplement la dépense dont ils ont été l'objet.

Cette double opération d'endiguement et de colmatage des terrains marécageux réussit quelquefois dans les hautes vallées; mais c'est surtout sur le littoral maritime qu'elle est appliquée avec fruit. Les lais et relais de mer apparaissent au fond de la plupart des baies; ce sont des alluvions recouvertes

par les hautes mers de vives eaux, à découvert presque toute l'année et sur lesquelles les graminées se montrent à côté des herbes salées. Les vases et tangues qui composent ce sol nouvellement émergé sont d'une fertilité remarquable, à tel point que les riverains du Calvados, de la Manche et d'Ille-et-Vilaine les enlèvent pour les répandre sur leurs champs en culture. Isoler ces alluvions de la mer par la construction d'une digue et les assécher entièrement est, dans bien des cas, une opération facile et fructueuse. En Angleterre on a conquis ainsi 700.000 hectares; en Hollande, des provinces entières semblent n'avoir pas d'autre origine; le lac de Harlem, desséché il y a quarante ans, a donné 17.000 hectares de terres labourables : on a même parlé de mettre à sec le Zuyderzée tout entier. Dans ce pays classique des dessèchements, les terrains conquis sur la mer ont reçu le nom de polders sous lequel on les désigne aussi dans notre pays. Ces entreprises sont vraiment tentantes, car l'expérience a enseigné que les polders sont d'une fertilité telle qu'ils peuvent se passer d'engrais pendant cinquante à soixante ans.

Sur les diverses côtes de la France, il y a bien 100.000 hectares que l'on pourrait reprendre de cette façon à l'Océan. Cependant l'industrie privée, à qui l'initiative en a été laissée, n'y a guère mis d'empressement jusqu'à ce jour. On ne peut citer, quant à présent, que trois entreprises de quelque importance, dans les baies de Bourgneuf, en Vendée, de Saint-Michel et des Veys dans la Manche. Quelques entreprises plus anciennes méritent encore d'être rappelées ; par exemple, les Moëres, vaste étendue de terrains, près de 3.000 hectares, entre Dunkerque et la frontière belge, dont le niveau est au-dessous de la mer. Au commencement du siècle, on y a creusé des canaux qui recueillent les eaux de pluie ou d'infiltration. Puis ces eaux sont aspirées et rejetées à la mer par des appareils d'épuisement. C'étaient autrefois des moulins à vent comme en Hollande, on y a substitué des machines à vapeur.

C'est encore l'assainissement du terrain que l'on recherche par le drainage, qui consiste, on le sait, en un réseau de tuyaux souterrains à pente régulière et débouchant dans un ruisseau collecteur. Il y a tout au plus un demi-siècle que la

pratique du drainage est connue en France, et, comme d'ailleurs la dépense est considérable (300 à 1.000 francs l'hectare suivant les circonstances), il reste encore de bien grandes superficies de terres labourables que l'on pourrait drainer avec fruit. Notons qu'il s'agit ici d'une amélioration dont l'effet est immédiat et semble durable, et que les agronomes évaluent à 10 ou 15 0/0 de la dépense la plus-value qu'un champ acquiert après le drainage. Au début, en 1856, l'État voulut vaincre l'inertie des propriétaires ou des cultivateurs; il mit ses ingénieurs à leur disposition pour dresser les plans; il offrit d'avancer à un intérêt modéré avec amortissement en vingt-cinq ans la somme à dépenser. Cette intervention de l'État ne produisit que de faibles résultats, preuve nouvelle de l'inanité du socialisme d'État lorsque ses projets heurtent les intérêts particuliers. Il faut dire aussi que, là où la terre est donnée à bail, — ce qui est le cas le plus général, — le propriétaire ne peut entreprendre de drainer son bien qu'après entente avec le fermier sur l'augmentation du prix de loyer à payer par celui-ci. Tous deux doivent donc être renseignés sur la plus-value de l'opération projetée. Cependant, en dépit de ces divers obstacles, le drainage se développe peu à peu en France, tout au moins dans les terres de bonne qualité et de nature imperméable, les seules qu'il y ait avantage à assainir par ce procédé.

Il n'est pas superflu de préciser l'effet qu'exercent les drains souterrains. Compact ou léger, le sol se compose de petites masses juxtaposées et séparées par des vides où l'eau et l'air peuvent circuler. De plus, ces petites masses, plus ou moins poreuses, suivant leur nature chimique, peuvent conserver de l'eau par capillarité, lors même que leurs interstices ne contiennent que de l'air. Ceci bien compris, imaginons qu'il n'y a d'eau ni dans les vides, ni dans les pores, le sol absolument sec se refuse à toute végétation, car l'eau en est un élément essentiel. Qu'au contraire, les vides et les pores soient gorgés d'eau, le sol est inondé; il n'y a pas d'air, partant pas d'oxydation; les plantes aquatiques prospèrent seules. Dans l'un et l'autre cas, la récolte est compromise. Mais si les fissures du sol ont permis à l'eau surabondante de s'écouler, après une pluie, laissant seulement les petites masses à

l'état humide par l'effet de l'eau capillaire qu'elles retiennent, le germe et la racine ont l'air et l'eau qu'il leur faut. Or, le drainage a justement pour but d'épuiser cette eau surabondante, et, par surcroît, il favorise, à l'intérieur du sol, la circulation de l'air qui est indispensable, on l'a dit précédemment, pour nitrifier les matières azotées et transformer les engrais en aliments de la plante. Ainsi, il produit double effet ; on pourrait même ajouter qu'il fait obstacle au refroidissement excessif du sol pendant la mauvaise saison, parce que, appelant l'eau de pluie dans les profondeurs, il restreint l'évaporation à la surface. On prétend avoir trouvé une différence de température de cinq degrés et demi entre deux parties d'un même champ, l'une étant drainée et l'autre ne l'étant pas.

IV

LES IRRIGATIONS

Après les desséchements, les irrigations. La sécheresse n'est pas un moindre fléau que l'inondation, et le cultivateur ne réussit qu'en modifiant, tantôt dans un sens et tantôt en sens opposé, la condition que la nature lui fait. Suivant la saison, suivant que le sol est plus ou moins perméable et que l'évolution de la plante est plus ou moins avancée, il est utile qu'elle ait de l'eau en quantité plus ou moins abondante. Une petite partie de l'eau que la plante absorbe reste dans ses tissus; c'est l'eau de constitution: une partie plus considérable ne fait que la traverser, et, absorbée par les racines à l'état liquide, est évaporée par les feuilles à l'état gazeux. Enfin l'eau est le véhicule qui transporte et dissémine les principes fertilisants.

Chaque plante, chaque culture, exige un mode spécial d'arrosage dont on se rendra compte, la nature du sol mise à part, en se rappelant que l'évaporation a lieu surtout par les feuilles. Les prairies naturelles ou artificielles, les jardins maraîchers, réclament un arrosage abondant et incessant. Au contraire, les céréales n'en ont besoin qu'au printemps: dans

le nord de la France, les pluies leur suffisent, sauf en certaines années malheureuses; ce n'est que dans les provinces du midi qu'on sent le besoin de les irriguer. Dans les terrains imperméables qui conservent l'eau de pluie, les prairies naturelles se montrent partout, aussi bien sur le flanc des coteaux qu'au fond des vallées. Dans les terrains perméables, où l'eau s'écoule rapidement vers les profondeurs, les prairies n'existent qu'au bord des rivières, et la récolte en est souvent compromise par les inondations. Des canaux d'irrigation bien ordonnés permettraient de transformer en prés des terrains sans valeur, ce qui a fait dire, non sans quelque vérité, que nous laissons chaque jour les fleuves charrier à la mer quelques milliers de têtes de bétail.

On a exécuté en France de grands travaux d'aménagement des eaux pour alimenter les villes ou les canaux de navigation. On a capté des sources, construit des réservoirs en barrant les vallées étroites dans les montagnes, creusé des aqueducs; l'agriculture n'en a guère usé jusqu'à ce jour que dans le Languedoc et la Provence où toute culture disparaîtrait à défaut d'arrosage. Ou bien ce ne sont que tentatives individuelles exigeant peu de dépense première et peu d'entretien. Ainsi, dans les Vosges, dans le Limousin, où les sources suintent à toute hauteur, le paysan sait les détourner au moyen de simples bourrelets de terre, de façon à arroser toute l'étendue de sa propriété. L'Italie, l'Espagne, l'Algérie même, pays où les pluies sont rares pendant la saison d'été, ont cherché davantage à employer les eaux courantes au profit de l'agriculture.

Quelques chiffres peuvent être utiles pour apprécier ce que la chaleur du climat peut enlever d'eau à la terre. A Paris, malgré que la surface, presque tout entière en toits ou en rues pavées, favorise l'écoulement, les égouts collecteurs ne reçoivent que 70 o/o de l'eau de pluie qui tombe; le reste s'en retourne dans l'atmosphère à l'état de vapeur. Pour la France entière, on a calculé que les rivières et les fleuves versent à la mer 43 o/o; en particulier, les pluies d'été retournent plus ou moins promptement à l'atmosphère sans contribuer en rien à l'alimentation des sources. Sous la latitude de Paris, l'évaporation d'un bassin mouillé est à peu

près égale à la quantité de pluie tombée, si bien qu'un bassin étanche ne se remplirait jamais s'il avait une profondeur suffisante et ne se trouverait jamais non plus complètement à sec. Mais, en Italie, l'eau évaporée par un bassin est presque double de la pluie tombée et, en Espagne, elle est quatre à cinq fois plus considérable. De là on peut conclure quelle immense quantité d'eau il est nécessaire de fournir, par des moyens artificiels, aux cultures de ces contrées trop arides.

Ce mode d'arrosage varie suivant les circonstances. Lorsque la nappe d'eau est peu profonde, et c'est le cas habituel pour la culture maraîchère, on emploie des pompes ou divers engins barbares, mais simples, que l'on retrouve presque identiques dans les contrées les plus lointaines, à Tunis, en Égypte, dans l'Inde. Si la surface arrosable est de grande étendue, le mieux est d'installer une machine à vapeur ; ce moyen n'est, il est vrai, qu'à la disposition des grandes cultures. Lorsque le pays a une pente suffisante, on dérive tout ou partie du flot d'une rivière dans un canal creusé à mi-coteau et sur lequel les riverains embranchent leurs rigoles d'irrigation. C'est le procédé le plus usité dans le midi de la France. Les entreprises d'irrigation, nombreuses dans cette région, se font par syndicat des propriétaires intéressés, à raison d'un litre par seconde et par hectare pour chacun d'eux. Mais l'écoulement continu d'un si faible volume d'eau ne produirait qu'un résultat insignifiant : la perte par évaporation ou par imbibition absorberait tout. Aussi est-il d'usage de servir chacun des syndiqués à tour de rôle : par exemple, sur le canal du Verdon qui dessert la banlieue d'Aix en Provence, les co-partageants reçoivent tous les six jours, pendant quatre heures et demie chaque fois, une quantité de trente à quarante litres par seconde.

Notons que certaines cultures du midi réclament autre chose qu'une simple irrigation. Les rizières, les céréales même, parfois les prairies, s'accommodent d'une submersion complète. Le même procédé est maintenant en usage pour combattre le phylloxera lorsque la vigne est plantée en terrain plat. La submersion des vignes doit durer quarante à quarante-cinq jours, sans quoi l'insecte nuisible serait susceptible de reprendre vie. On conçoit quelle énorme quantité d'eau con-

somme l'entretien d'une immersion complète, n'eût-elle que vingt-cinq centimètres de profondeur et le terrain ne fût-il que médiocrement perméable. Il est vrai que cette opération se place entre le 1er novembre et le 15 février, c'est-à-dire à une époque de l'année où les eaux sont abondantes et les autres plantes ne végètent pas.

On a créé en Algérie, depuis l'occupation française, et surtout en Espagne, depuis plusieurs siècles, des réservoirs qui retiennent les crues des rivières et les distribuent pendant la saison sèche aux propriétés situées en aval. Ce sont des constructions d'un art très délicat, car les barrages de ces réservoirs, élevés à 20, 30 ou 40 mètres de hauteur, risquent toujours d'être emportés par l'effrayante poussée des eaux qu'ils retiennent. On en a vu des exemples, non seulement en Espagne où les ouvrages anciens n'étaient faits que sur des règles empiriques, mais même en Algérie où les ingénieurs avaient cru calculer avec sécurité la profondeur des fondations et l'épaisseur des maçonneries. Et puis ces réservoirs, qu'alimentent toujours des eaux torrentueuses et chargées de cailloux ou de limons, ont le grave inconvénient de s'envaser. Les matières en suspension s'y déposent et les comblent peu à peu, ou bien il faut les curer à grands frais.

Enfin, on doit mentionner, parmi les procédés d'arrosage, les puits artésiens qui vivifient les oasis de l'Algérie au sud de la province de Constantine. Cette région de sables, d'une sécheresse absolue à la surface, où la vie des plantes et des animaux dépend entièrement de l'alimentation en eau, occupe le fonds d'un bassin qui descend parfois au-dessous du niveau de la Méditerranée. L'eau jaillit dès que l'on fore le sol à soixante-dix mètres environ de profondeur. L'industrie française est venue apporter aux indigènes des procédés de forage plus puissants, et elle a décuplé tout au moins les ressources en eau et par conséquent l'étendue des oasis. Excellents en certains pays, tels que le Sahara, où la géologie révèle l'existence de nappes souterraines sous pression, les puits artésiens ne réussissent pas partout ; et là même où ils donnent des sources jaillissantes, ils coûtent trop cher, ou, en fin de compte, ils donnent une eau à température élevée

qui n'est pas sans inconvénient, même pour l'irrigation. On n'ignore pas que les puits artésiens de Paris, dont on s'était beaucoup promis, lorsque fut percé celui de Grenelle, il y a quelque cinquante ans, ne contribuent que pour une part infime à l'alimentation de la capitale.

Il n'est pas superflu de revenir avec quelques détails sur le rôle que joue l'arrosage dans la vie des plantes et d'examiner de plus près ce que devient l'eau que les irrigations déversent sur le sol. Ceci nous dira tout au moins quelle quantité il est nécessaire de lui en fournir. D'abord un sol en de bonnes conditions de culture doit en contenir vingt-cinq par cent de son poids. Si l'arrosage commence après quelques journées de sécheresse et que la quantité d'eau retenue par la terre ne soit plus que de 10 %, le premier flot sera consommé par l'imbibition des couches superficielles. C'est ainsi que les pluies d'été ne produisent, sous notre climat, aucun effet sur les sources, parce que la terre retient tout ce qui ne s'évapore pas. En plus, l'évaporation directe enlève une partie de l'eau amenée, puis les plantes en absorbent et évaporent une partie au moins aussi considérable. Dans le midi de la France, on admet que ces trois causes de déperdition sont à peu près équivalentes et que chacune exige cinq mille mètres cubes d'eau par hectare et par an ; l'irrigation est supposée suffisante à raison d'un litre par seconde et par hectare, ce qui correspond en effet à quinze mille mètres cubes environ par hectare et par an. C'est comme si l'on provoquait une pluie artificielle de cent cinquante centimètres dans l'année ; la hauteur de la pluie tombée en France atteint et dépasse quelquefois un mètre sur les montagnes ; elle n'est que de moitié dans les vallées. On voit, par ces chiffres, ce que devraient fournir les irrigations pour remédier à l'insuffisance des pluies.

Mais, en outre, et ce n'est pas le point le moins important, l'eau d'irrigation agit comme engrais parce qu'elle abandonne au sol et aux plantes les matières fertilisantes qu'elle tient en suspension ou en dissolution.

Si l'arrosage se fait par dérivation d'un torrent, les matières solides entraînées peuvent être nuisibles en raison de leur volume : on évite de les répandre sur les champs à l'époque

des crues; en temps ordinaire, ce sont des limons qui accroissent l'épaisseur de la couche arable; il a été dit précédemment que les dépôts de cette nature, désignés sous le nom de colmatage, sont employés pour relever le niveau trop bas des terrains marécageux. Si les eaux d'arrosage proviennent des égouts d'une ville, les matières en suspension sont surtout des débris organiques. Versées sur un sol en culture, ces eaux sont d'abord écrémées, en quelque sorte, par la végétation qui en retient le plus gros à la surface; puis elles descendent lentement dans le sous-sol, abandonnant peu à peu ce qu'elles ont encore d'impur. Elles se clarifient complètement pourvu que la couche de terre traversée soit d'épaisseur suffisante avant qu'elles reparaissent à la lumière, car l'on sait qu'il n'y a rien de plus pur que les eaux de source. Mais elles sortent encore contaminées lorsque le trajet souterrain a été trop court ou l'irrigation trop abondante.

Quant aux matières dissoutes, elles sont en très faible quantité (deux cents à trois cents grammes par mètre cube), mais elles sont toujours favorables à la végétation, car ce sont presque uniquement ces nitrates, ces sulfates et ces carbonates que l'agriculteur se procure à grands frais pour les répandre sur ses champs. Par malheur, les sels fécondants ne sont jamais qu'en quantité infinitésimale dans les eaux de rivière et même ne sont pas très abondants dans les eaux d'égout des villes. Ainsi, on a calculé que, sous le rapport de l'azote, un mètre cube de fumier a pour équivalent vingt mille mètres cubes d'eau de la Seine, trois mille trois cents d'eau de la Durance, cent d'eau d'égout de Paris. On ne remplace donc la fumure que par des irrigations très copieuses. Cependant cette propriété fécondante de l'arrosage explique pourquoi les irrigations sont plus abondantes au nord qu'au midi. Dans les départements du sud de la France, l'eau est rare; on ne lui demande que d'entretenir la fraîcheur du sol, et ce but est atteint avec quinze mille mètres cubes par hectare et par an. Dans la région nord où les rivières et les sources coulent en toute saison, on arrose pour engraisser la terre; les maraîchers des environs de Paris, avec leurs arrosoirs, versent sur leurs jardins, pendant les mois où la végétation est active, des volumes d'eau qui, calculés sur l'année entière,

donneraient quatre-vingt mille mètres cubes d'eau à l'hectare; les prairies de la Normandie et des Vosges reçoivent cinq cent mille mètres cubes et même plus. Il est presque superflu d'ajouter que ces quantités énormes ne doivent être versées que sur des terrains qui, soit par leur nature géologique, soit par le fait du drainage, se débarrassent de l'humidité surabondante; des terres argileuses soumises à ce régime se transformeraient en marécages.

Que conclure de ce qui précède à l'égard du déversement des égouts des villes sur la terre arable, surtout dans le cas où ces égouts reçoivent directement les matières excrémentitielles? D'abord que les terrains irrigués de cette façon doivent être perméables; il est même préférable qu'ils soient drainés parce que les tuyaux de drainage ne servent pas seulement à recueillir l'eau surabondante; ils font en outre circuler l'air qui brûle les matières organiques déposées. En outre l'apport d'eaux sales ne doit pas être tel que ces matières fermentescibles échappent à la destruction par les ferments du sol. Enfin les terres irriguées doivent être tenues en très bon état de labour afin que ses ferments conservent leur activité naturelle. Dans ces conditions, l'arrosage à raison de quarante mille mètres cubes par hectare et par an ne paraît avoir rien de dangereux pour l'hygiène des populations avoisinantes, et c'est au surplus ce que l'on a fini par reconnaître à Gennevilliers après les incertitudes du début.

A considérer d'ensemble le tableau des améliorations agricoles que nous avons tenté d'esquisser, on se convainc que la science des champs a fait de grands progrès pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle. Encore bien des pages ont-elles été omises dans le résumé qui précède. Combien n'y aurait-il pas à dire au sujet des nouvelles cultures introduites dans notre pays? La betterave à sucre, par exemple, presque ignorée de nos grands-pères, est aujourd'hui la richesse de cinq ou six départements. En même temps, tous les animaux que nourrit la ferme et dont la vente est un des bénéfices du cultivateur, ont été perfectionnés par une sélection intelligente. La vache fournit plus de lait, le bœuf plus de viande;

les pays d'élevage vendent leurs jeunes chevaux à plus haut prix parce que des étalons de demi-sang sont à la disposition de leurs juments. Toutes les races ont été expérimentées en vue de propager en chaque contrée celle qui lui convient le mieux. Il n'est pas jusqu'aux produits accessoires de la culture, beurre, œufs, animaux de basse-cour, dont la vente ne soit rendue plus facile et le prix surélevé, par conséquent, en raison de ce que les transports sont devenus plus prompts et que les habitants des grandes villes réclament, avec le progrès de l'aisance, une alimentation plus abondante. Enfin le prodigieux accroissement des voies de communications depuis cinquante ans, chemins de fer, canaux et surtout chemins vicinaux, développe les moyens de production de la terre.

Et cependant on est d'accord pour reconnaître que l'agriculture n'est pas prospère en France. Le prix des denrées qu'elle produit s'avilit ; le loyer de la terre baisse depuis vingt ans, tandis qu'il s'accroissait depuis le commencement du siècle. Plusieurs causes économiques concourent sans doute, en outre de la concurrence étrangère, à ce fâcheux résultat. On peut espérer encore que ces causes sont transitoires et s'atténueront avec le temps. La population rurale, la plus laborieuse de notre pays, ne peut être condamnée à une vie misérable ; la propriété terrienne ne doit pas cesser d'être ce qu'elle a été de tout temps, la manifestation la plus certaine et la moins fugitive de la richesse. Les agronomes, qui ont déjà beaucoup fait, parviendront, en continuant leurs travaux, à vaincre les difficultés de l'heure présente.

H. BLERZY.

L'Administrateur-Gerant : EMILE NORBERG.

L'EMPEREUR GUILLAUME II

Non, malgré ce titre ambitieux, ce n'est pas un portrait que je vous donne, ce n'est pas même une esquisse. Voilà longtemps qu'on me demande un portrait de Guillaume II. Mais je suis résolu à ne pas le faire. Il me faudrait, pour cette besogne, beaucoup plus de temps que je n'en ai à ma disposition.

Celui qui fera ce portrait devra d'abord étudier à fond l'histoire de l'Europe depuis la mort de l'empereur Frédéric ; car il n'y a pas un événement où Guillaume II n'ait mis la main. Il devra étudier la diplomatie et jusqu'aux plus petits détails de la vie des courtisans. C'est un des caractères particuliers de l'esprit du jeune Empereur de gouverner à la fois les plus grandes choses et les plus petites ; il sait d'avance ce que contiennent les rapports de ses ministres et ceux de ses chambellans.

Son biographe devra aussi connaître avec la plus grande exactitude la vie de plusieurs contemporains qui se confond, presque, avec la sienne : celle du prince de Bismarck qui

a été, en quelque sorte, associé à l'Empire ; celle du comte de Moltke, dont la destinée a été aussi glorieuse et moins orageuse.

Il a fallu longtemps un jugement très subtil pour discerner dans la direction des affaires ce qui venait du ministre et ce qui indiquait les intentions personnelles du souverain.

Je n'ai rien de ce qu'il me faudrait pour un portrait, et le sujet est trop sérieux pour que je me contente d'une simple esquisse.

On me dit que j'ai vu l'Empereur, que j'ai causé avec lui : j'ai cela de commun avec tous les diplomates qui ont passé quelque temps à Berlin. On ne juge pas un homme tel que celui-là en une heure ou deux.

Il y a deux sortes d'hommes d'État : les taciturnes et, comment dirai-je? je ne veux pas dire les bavards. Les premiers ont toujours l'air de garder un secret, même lorsqu'ils n'ont rien à garder, et les seconds sont si prodigues de leurs confidences, qu'ils ne font que céder au plaisir de parler. Les premier déroutent la curiosité par la disette, et les seconds par l'abondance. Je dirais volontiers qu'il faut faire une catégorie à part pour Guillaume II ; il parle beaucoup parce qu'il pense beaucoup et il vous confie sa pensée sans vous connaître, parce qu'il voudrait la confier à tout l'univers ; en me rappelant ce que j'ai vu de lui, je me le représente sous des aspects bien divers ; je ne puis jamais le voir au repos.

L'Empereur avait eu l'idée de faire étudier dans un congrès les grandes questions relatives au travail et à la condition des ouvriers. Il avait demandé à tous les peuples de l'Europe d'envoyer des délégués au congrès de Berlin ; presque tous avaient répondu. Nos ministres pensèrent que l'abstention de la France serait une abdication et une maladresse. M. Spuller, alors ministre des Affaires étrangères, prit la peine de venir chez moi pour me prier de faire partie de cette délégation. Je n'avais aucune objection sur l'envoi de commissaires à Berlin ; j'en avais beaucoup sur le choix qu'on faisait de moi. Je les développerai peut-être un jour si j'ai le temps d'écrire l'histoire de ce Congrès dont on a beaucoup parlé pendant trois mois, et qu'on a maintenant presque

oublié. Les notes que je réunis ici ne concernent pas le Congrès lui-même, mais le prince qui l'avait convoqué. Je me demandais très naturellement quel accueil il ferait à la France et à ses délégués : c'était un des côtés intéressants de la question. Le Congrès était une affaire sociale, et la réception que nous trouverions à Berlin était une affaire politique.

Le Congrès se tenait dans les salons de la chancellerie, c'est-à-dire chez M. de Bismarck, dont la situation ne paraissait pas menacée, quoiqu'il fût à la veille de sa disgrâce. L'Empereur ne vint pas à l'ouverture de nos séances et ne parut jamais au Congrès ; mais nous fûmes invités à une grande réception de cour, à un concert qui eut lieu pour fêter le Prince de Galles et à un banquet que l'Empereur donna pour nous. Ces cérémonies monarchiques étaient un spectacle intéressant pour moi qui n'ai pas été élevé sur les genoux des duchesses, et pour mes collègues français, qui n'avaient pas même connu l'empereur Napoléon III. Le palais impérial ne ressemble guère à ce qu'étaient les Tuileries : c'est un immense bâtiment, très élevé, construit en quadrilatère, qui renferme une grande cour pavée, sans aucun ornement, et se termine par une grande terrasse qui est peut-être un jardin. Les salons où l'Empereur reçoit sont tout en haut. On nous fit monter plusieurs étages par un escalier qu'on aurait pu prendre pour un escalier de service, s'il n'avait pas été très éclairé et formé de grandes dalles en marbre blanc. Il y en a un autre immense et destiné seulement aux Altesses. Nous nous trouvâmes tout à coup devant une porte de dimensions ordinaires gardée par deux soldats magnifiques ; c'était l'entrée des salons, où l'on pénétrait sans transition, et où la foule des invités était déjà rassemblée.

Ces salons sont grands et nombreux ; ils ne me parurent pas contenir beaucoup de tableaux ni d'objets d'art. Vous pouvez croire que nous prêtions peu d'attention à ces détails, et que nous songions uniquement à l'Empereur qui allait bientôt paraître.

Toute cette foule se porta vers la grande entrée des salons, au moment où l'on annonça Leurs Majestés. L'Empereur et l'Impératrice saluaient à droite et à gauche, et parlaient un moment aux visiteurs privilégiés. L'Empereur me dit quel-

ques paroles obligeantes et l'Impératrice en fit autant, ce qui était une faveur rarement accordée. Je sentis à l'instant que je venais d'acquérir une sorte de petite importance, et je me demandai, non sans me moquer un peu de moi, si je ne me trouvais pas transformé en courtisan. Ce fut bien plus fort quand le grand maréchal du palais vint me dire de marcher seul derrière l'Empereur et de me mettre à table à sa droite. Je fus reconnaissant, comme je le devais, de ces marques de bienveillance accordées à mon pays, et qui ne se démentirent pas pendant toute la durée du Congrès.

Je me trouvai donc à table entre l'Empereur et une dame que je crus être la dame d'honneur ou la grande maîtresse. L'Empereur avait à sa gauche l'Impératrice, et l'Impératrice avait à sa gauche l'évêque de Breslau, mon collègue dans la vice-présidence du Congrès et qui est aujourd'hui monseigneur le cardinal Kopp. Le diocèse de Breslau est un des plus grands diocèses du monde; il contient la ville de Berlin. Son évêque est, me dit un ministre, la plus forte tête du clergé catholique allemand. Je puis dire, pour ma part, qu'il présidait avec beaucoup de talent et d'impartialité et qu'il me donna personnellement des preuves de bonté dont je demeure touché et reconnaissant.

M. de Moltke était vis-à-vis de l'Empereur, et, par conséquent, devant moi.

L'Empereur voulut bien causer avec moi tout le temps du dîner. Ma mémoire n'est pas assez précise pour que je puisse raconter ce qu'il me dit ce jour-là en le distinguant de ce qu'il me dit un autre jour; mais je me souviens des moindres paroles qu'il a prononcées dans les entretiens que j'ai eus avec lui. Le jour où il reçut toute la cour du haut de son trône, je ne pus que l'apercevoir, et de même le jour du grand concert, dans la salle blanche: mais il a créé une autre cour dont il m'a fait lui-même l'éloge et qui est aussi enviée que les Marly de Louis XIV ; il reçoit, par semaine, une vingtaine d'amis, pas davantage. Je cite le mot même dont il s'est servi : « Je reçois une vingtaine d'amis, pas davantage: des officiers, des professeurs; on croit dans le public que nous tenons une sorte de conseil secret pour nous occuper de politique; au contraire, nous sommes là pour prendre un

peu de récréation, pour godailler; nous parlons d'art, de littérature. » Il me fit l'honneur de m'inviter à une de ces réunions privées.

Je montai de nouveau, et cette fois avec le ministre du commerce, M. Berlepsch, notre aimable et habile Président, l'escalier qui conduit aux appartements de gala; mais nous nous arrêtâmes à l'étage au-dessous, où je vis plusieurs officiers, parmi lesquels mon compagnon se mêla. Je me trouvai seul et un peu embarrassé de ma personne, ne sachant pas qui nous recevait en ce moment. Il était neuf heures; la pièce était assez mal éclairée dans la lutte produite par la lumière décroissante du jour et la lumière des bougies. Je ne discernais que des sièges et une table en fer à cheval, sur laquelle était cloué un tapis vert. Je croyais être dans une salle d'attente quand un officier, se détachant du groupe le plus éloigné, vint tout seul à moi, en me demandant si j'étais content de ma visite à Sans-Souci.

Je reconnus à l'instant l'Empereur.

J'avais, en effet, visité Sans-Souci le matin, avec sa permission, et dans une des voitures de la cour, qu'on nous avait obligeamment prêtée. Il voulut savoir en détail ce que j'en pensais. Je lui avouai que je n'admirais pas beaucoup la chambre de Voltaire qui est d'un goût un peu tourmenté. Il me parla surtout de celle du grand Frédéric. J'ai vu, lui dis-je, le pupitre, mais je n'ai pas vu la flûte. Il me répondit en riant que je verrais au moins les partitions; qu'il en faisait faire une édition avec beaucoup de soin, et qu'il m'en donnerait un exemplaire : « Ce sera, ajouta-t-il, un souvenir de votre visite à Berlin. » On ne peut pas faire un cadeau avec plus de grâce. Le volume m'a été remis, quelque temps après, à Paris, par l'ambassade d'Allemagne. On prit séance autour de la table au tapis vert, et, comme au jour du banquet, je fus averti de me placer à la droite de l'Empereur. On se mit à boire et à fumer. Cette fois encore, j'eus avec lui une longue conversation, puisque la séance se prolongea au delà de minuit.

Je voudrais bien, avant de vous dire de quoi nous parlâmes, vous décrire la personne de l'Empereur; je ne sais trop si j'y parviendrai. Je ne l'ai jamais vu qu'en uniforme militaire,

dans la rue, au théâtre, dans les cérémonies et même dans cette soirée sans apparat. Je ne crois pas qu'il porte jamais un autre costume. Le jour dont je parle, il avait un uniforme de hussard blanc, et, comme il est très svelte, je l'avais pris de loin pour un jeune officier. On dit qu'il s'habille volontiers en hussard pour dissimuler l'immobilité de son bras gauche : il est certain que je n'avais aperçu rien en lui de particulier, et que je n'ai pas même songé à vérifier s'il se servait de sa main gauche avec facilité. Je ne connais que par le bruit public l'incommodité dont on le dit atteint. En le rencontrant sans connaître sa qualité, je l'aurais pris pour un jeune officier bien portant et alerte. Sa figure est agréable ; son air affable et bienveillant : ses cheveux châtains ont quelques reflets d'un blond doré. Ne pensez-vous pas que je parle un peu dans le style des anciens passeports, et j'ajoute, pour compléter la ressemblance, que l'Empereur a le teint peu coloré. Il me donnait assez l'idée d'un de nos jeunes nobles normands : il avait leur affabilité et leur gaîté. S'il faut tout dire, je croyais bien démêler, derrière cet aspect aimable, quelque chose qui vous avertissait qu'il ne ferait pas bon être en désaccord avec lui en matière grave ; peut-être cette idée me venait-elle de la connaissance que j'avais de sa qualité. Je crois plutôt qu'elle me venait de l'examen attentif de sa physionomie et de sa personne.

Où je fus surtout frappé de ce caractère, c'est quand je le vis en grande pompe dans la salle du trône. Nous étions parqués par catégories dans les salons avoisinants, et, à mesure qu'une catégorie était appelée, les membres qui la composaient passaient devant l'Empereur et l'Impératrice en s'inclinant profondément.

Leurs Majestés étaient sur une estrade assez basse et se tenaient debout devant leurs fauteuils. Vous savez la célèbre définition du trône : quatre planches de sapin recouvertes d'un peu de velours : celui qui s'y assied en fait la force. Je crois que le trône de ce jeune prince était un siège solide, et il le fit voir deux jours après quand il brisa comme verre le chancelier qu'on disait tout-puissant et éternel.

L'Impératrice était en grand deuil, l'Empereur portait son

costume de hussard blanc; mais il le portait ce soir-là dans toute sa pompe. On ne l'aurait pas pris pour un sous-lieutenant comme j'ai été tenté une fois de le faire; il avait sous le bras un kolbach de fourrure surmonté d'une aigrette attachée avec un gros diamant. L'étoffe de son manteau disparaissait sous les insignes de tous les ordres du monde. C'était bien l'Empereur qu'on voyait là, immobile, impassible, sévère et, comme aurait dit Saint-Simon, ne bronchant pour personne.

Avant de vous parler de sa conversation, je dois vous dire un mot de sa langue : il parlait français. Facilement? — Très facilement. — Correctement? — Très correctement. — Avait-il un accent? — Pas le moindre. Celui qui de nous deux parlait le plus purement, c'était lui : car j'ai un peu, très peu, l'accent breton et l'Empereur parle comme un Parisien. Il me demanda en riant comment je trouvais sa prononciation :

— Vous parlez, lui dis-je, comme un Parisien.

— Ce n'est pas étonnant, dit-il, j'ai un ami, — il affectionne ce terme en parlant de ses serviteurs, — qui a été mon professeur pendant dix ans et qui est resté ici avec moi; c'est un Parisien et un puriste; et m'avez-vous entendu me servir d'une expression peu orthodoxe? (Je ne suis pas seulement académicien, je suis membre de la Commission du dictionnaire.)

— Une seule fois, lui dis-je.

Je vis qu'il prenait l'alarme.

— Et quand cela? dit-il.

— Tout à l'heure, quand Votre Majesté a dit : « Nous nous réunissons ici pour godailler. »

— Godailler est français, il est dans le dictionnaire de l'Académie.

— Il est dans le dictionnaire, mais on ne le dit pas à l'Académie, ni dans les salons de l'Académie.

— Je m'en souviendrai; et c'est la seule fois?

— Je le jure. Votre Majesté est, comme son professeur, un puriste.

Il parut s'amuser beaucoup de cette bagatelle.

Il me laissa voir ensuite qu'il avait une connaissance approfondie de nos principaux écrivains. Comme je savais qu'il se tient dans les plus grands détails au courant des affaires de

l'État et de celles de l'armée, et que je voyais sa vie occupée et agitée, je ne pouvais comprendre qu'il trouvât encore du temps pour lire nos romans français; il m'assura qu'il aimait par-dessus tout la vie de famille, qu'il n'était jamais plus heureux que quand il dînait tranquillement chez lui, comme un bon bourgeois de Berlin, avec sa femme, et qu'il lui lisait un chapitre de roman avant de s'endormir. Il faut bien que cela soit vrai, puisqu'il le dit, quoique cette universalité soit à peine vraisemblable. C'est un esprit qui n'est jamais en repos, qui ne perd jamais une minute, et qui saisit tout avec une étonnante rapidité. Je voulus savoir son avis sur nos écrivains en vogue: il ne se fit pas prier; il avait pour le moment une admiration et une antipathie, l'une et l'autre également passionnées. L'admiration était pour M. Ohnet, dont il me fit l'éloge en quelques mots, avec le talent d'un critique de profession.

L'antipathie était pour M. Zola: je dois dire qu'elle était violente.

J'essayai de défendre mon célèbre compatriote en disant que c'était un conteur incomparable et un profond observateur.

— Je veux bien qu'il ait de grandes qualités, me dit l'Empereur; ce n'est pas à elles qu'il doit ses succès, c'est aux vilenies morales et aux saletés dont il empoisonne ses écrits. Voilà ce que vous préférez en ce moment, ce qui vous charme et ce qui donne aux étrangers le droit de juger sévèrement votre état moral.

Je souffrais beaucoup pendant ce temps-là, et d'autant plus que l'Empereur n'y mettait aucune malveillance, aucun parti pris contre nous.

— On dit qu'il va publier un nouveau livre; vous allez voir comme il sera dévoré; toute votre littérature disparaîtra devant ce chef-d'œuvre.

Je me hasardai à dire qu'on le lirait aussi à Berlin:

— Avec dégoût, dit l'Empereur, et par curiosité; il n'aura ici que des lecteurs très clairsemés: il sera chez vous dans les mains de tout le monde.

Il se trompait: je visitai le lendemain les vitrines des grandes librairies; on n'y voyait que Zola; on avait fait disparaître, momentanément, tous les autres livres pour le

mieux mettre en évidence. J'appris que plusieurs grandes maisons avaient renouvelé leur commande par le télégraphe. J'ai su, depuis, que la vogue n'avait pas été moindre à Londres.

J'aurais bien voulu obtenir de l'Empereur quelques mots de politique ; je ne pouvais le provoquer directement sans inconvenance. Je fis plusieurs tentatives avec toute l'habileté dont je fus capable, et toute l'innocence dont je parvins à me décorer, mais il mettait un art consommé à ne pas entendre un mot de ce que je disais. Je réussis pourtant à lui arracher deux phrases, que je n'entendis pas sans plaisir, malgré leur généralité. Nous parlions de la guerre d'une façon abstraite :

— J'ai beaucoup réfléchi depuis mon avènement, dit-il, et je pense que, dans la situation où je suis, il vaut mieux faire du bien aux hommes que de leur faire peur.

Et, comme je serrais la question d'un peu plus près en parlant d'une guerre entre nos deux pays, et en ajoutant que la France, dans sa grande majorité, était pacifique :

— Je vous parle, dit l'Empereur, avec une entière impartialité ; votre armée a travaillé ; elle a fait de grands progrès, elle est prête. Si, par impossible, elle se trouvait en champ clos avec l'armée allemande, nul ne pourrait préjuger les conséquences de la lutte. C'est pourquoi je regarderais comme un fou et un criminel quiconque pousserait les deux peuples à se faire la guerre.

L'homme qui parlait ainsi avec une sincérité dont il n'est pas permis de douter est le même qui a choisi l'Alsace-Lorraine pour théâtre des grandes manœuvres, qui a présidé en personne aux mouvements de l'armée : qui, à plusieurs reprises, a tenu un langage douloureux pour des âmes françaises et qui a voulu avoir pour témoin de ces démarches l'héritier du trône d'Italie. Il n'y a peut-être pas entre sa conduite et ses paroles, la contradiction que nous sommes portés à y voir. Les Allemands pensent que les deux pays ont un intérêt égal à se rapprocher, autant au point de vue financier et industriel, qu'au point de vue politique. Ils disent, comme M. Crispi et M. de Bismarck, comme l'Empereur lui-même, qu'en attendant l'alliance franco-allemande, ils ont

assuré la paix pour de longues années en créant la triple alliance. Ils disent qu'il dépend de nous, Français, d'assurer le bonheur de la France et la paix du monde, simplement en acceptant sans arrière-pensée des faits accomplis, sur lesquels il n'est au pouvoir de personne de revenir, et ils soutiennent que la raison nous prescrit cette conduite : qu'il nous serait possible de la faire accepter à la population et qu'au lieu de nous indigner contre la triple alliance, nous devrions regarder comme un bienfait la ligue qui nous empêche de suivre une politique désastreuse.

Ils font la sourde oreille quand nous leur répondons qu'ils ont jugé autrement le cœur humain après Iéna et qu'il y a quelque différence entre un peuple qui jouit de la paix parce qu'il l'impose et un peuple qui jouit de la paix parce qu'il la subit.

Mais j'écarte ici ces pensées auxquelles on ne peut échapper un instant lorsqu'on demeure en Prusse, et je répète que, selon moi, les paroles pacifiques de l'Empereur expriment une conviction raisonnée et sérieuse : qu'il veut réellement la paix et qu'il se flatte d'y avoir travaillé plus que personne.

Hélas! il n'y a pas de doctrine plus fausse que celle qui prépare la guerre pour avoir la paix : premièrement, elle a tous les inconvénients de la guerre, car elle sacrifie les finances des États et les florissantes espérances de la jeunesse ; et, secondement, elle inspire de tels sentiments, et elle rend les occasions de conflits si nombreuses et si faciles, qu'il faut un miracle continuel pour éviter une explosion qui serait infailliblement un cataclysme.

Guillaume II a fait plusieurs démarches qui témoignent d'un désir de rapprochement sincère : le Congrès auquel j'ai pris part avec mes amis Burdeau et Tolain en était une. Je citerai encore le voyage à Paris de l'impératrice Frédéric. L'impératrice reçut à Paris l'accueil que ses hautes qualités, son malheur et ses sentiments personnels envers la France devaient lui assurer. Mais nos artistes furent moins résignés ou moins habiles que nos politiques : ils refusèrent d'écouter des offres qui, en elles-mêmes, étaient honorables pour la France et qui devaient être mieux accueillies, ne fût-ce qu'à cause de l'auguste princesse qui avait consenti

à les apporter. La paix fut sérieusement menacée par cette aventure, et pourtant elle ne fut pas troublée, et j'en tire cette conséquence que l'empereur Guillaume II est réellement ami de la paix.

Je l'ai trouvé beaucoup moins réservé sur les questions sociales que sur les questions politiques, et pour celles-là, j'avais pleine liberté d'en parler, puisqu'elles faisaient l'objet même du Congrès. Je puis dire sur-le-champ qu'il avait sondé très attentivement ce grand problème. Ce n'était pas un philanthrope, ou du moins, ce n'est pas le philanthrope que j'ai aperçu en lui : c'est l'homme d'État inquiet de la formation d'un État dans l'État. Il me dit qu'il fallait se préoccuper de l'audace croissante des socialistes. Moi qui vais plus loin que la préoccupation, et depuis longtemps, je me hâtai de répondre, moitié sérieusement et moitié en riant, que la peur est le commencement de la sagesse. Je voudrais bien que l'on eût peur du socialisme ; on n'en a qu'une peur intermittente et mal réglée. Un compagnon de haute marque venait de mourir à Elberfeld (je me trompe peut-être de lieu) : c'était un de ces hommes sur lesquels il y a un nuage. Le conclave socialiste délibéra dans la nuit pour savoir si on lui ferait ou non des funérailles. La résolution de lui décerner les honneurs de chef de parti ne fut prise qu'à deux heures du matin. A huit heures, dix mille personnes suivaient le cercueil :

— Je n'aurais pu faire cela, disait l'Empereur.

Il comparait, non sans effroi, la force de l'opinion à celle que la loi mettait dans sa main.

Cette force dont il était dépositaire, il ne la laisserait pas entamer, mais il irait au-devant de tout ce qui serait juste.

Il mettait au premier rang dans ses préoccupations le charbon ; question de vie ou de mort, aussi nécessaire pour la défense de l'État et l'existence de l'industrie que le pain pour la vie elle-même. Il roulait dans son esprit la formation de régiments de mineurs, avec une forte mainmise de l'État et de grands avantages pour les ouvriers.

A un point de vue tout différent, il songeait à restreindre la durée du travail des femmes ; il voyait, dans cette mesure, la restauration de la vie de famille et, dans l'interdiction du tra-

vail pour les femmes en couches, la restauration de la race. Cette préoccupation de la race se rattache, chez lui, au culte qu'il professe pour le grand Frédéric. Le jour où le Congrès vota l'interdiction du travail pendant la semaine qui suit l'accouchement, il voulut bien me féliciter de la part que j'avais prise à la discussion.

— Sire, lui dis-je en riant, ce vote-là pourra vous coûter cher.

— Pour une pareille cause, répondit-il, l'argent ne compte pas.

Je cite aussi le repos du dimanche. On n'a pas là-bas de nos sots préjugés qui nous font remplacer dans le texte de la loi le repos dominical par le repos hebdomadaire. On se garde bien de perdre une occasion de fraternité et de joie pour y substituer une occasion de querelle.

Il ne s'expliqua pas sur l'assurance obligatoire, probablement parce que la question lui semblait résolue pour l'Allemagne. Les objections tirées de la liberté absolue le touchaient peu.

— C'est l'abdication ou la suppression de l'État, disait-il.

En effet, il ne s'agit dans la question sociale que de poser la borne entre l'État et la liberté; le tout est de la placer là où elle doit être, selon les lumières et la force de l'initiative privée. Il ne faut pas, sous prétexte de combattre le socialisme d'État, faire la guerre à l'État lui-même.

Le Congrès m'a laissé deux regrets : sa durée a été trop courte; il n'a pas eu pour conséquence un Congrès diplomatique.

On ne pouvait guère en vingt jours qu'effleurer le sujet. On a été droit aux solutions pratiques, et on a laissé dans l'ombre les théories philosophiques pour ne pas se perdre dans les généralités. Je n'ai pas même eu le temps de défendre les deux axiomes qui me sont chers et que je répète ici puisque j'en trouve l'occasion. Le premier c'est que l'État doit faire tout le bien que l'initiative privée n'est pas encore capable de faire; et le second, c'est qu'il doit constamment travailler à se rendre inutile en éclairant et en fortifiant l'initiative privée.

Les socialistes du Parlement affectèrent une grande indiffé-

rence pour nos travaux; il fut manifeste qu'ils ne voulaient pas recevoir; ils voulaient prendre.

Aucun État, si ce n'est la France, n'avait mis d'ouvriers, parmi ses délégués et la France n'en avait mis qu'un. Si on voulait les voir venir, il était peut-être nécessaire de les appeler.

Je ne dois ni ne puis me faire juge de la composition des autres délégations. La France avait cinq délégués : trois hommes politiques, M. Tolain, M. Burdeau et moi; un ingénieur du plus haut mérite, M. Linder, qui est à la tête du corps des mines, et un ouvrier mécanicien qui demande incessamment la création du Crédit ouvrier au capital de soixante-quinze milliards; en dehors de cette prétention dont le sens n'échappe à personne, M. Delahaye est instruit et capable; il a beaucoup voyagé et, grâce à sa qualité d'ouvrier mécanicien et à ses soixante-quinze milliards, il a été le lion du Congrès. Je n'ai pas besoin de dire quel rôle jouèrent M. Tolain à qui toutes ces questions sont familières et M. Burdeau, qui se les assimile toutes avec autant d'aisance que de supériorité et qui était destiné à un si grand avenir.

La session du Congrès coïncida avec le plus grand événement historique du nouvel Empire d'Allemagne. Ce fut pour elle une mauvaise chance. Quand nous arrivâmes, M. de Bismarck était menacé, mais tout-puissant. On pensait que l'Empereur voulait le renverser, mais on s'accordait à dire qu'il ne l'oserait ni ne le pourrait.

Il l'osa et il réussit. Ce fut l'affaire d'une journée. Dans une même journée, la démission fut provoquée, donnée et acceptée. Le chancelier était remplacé le lendemain; le surlendemain, à midi, il quittait l'hôtel de la chancellerie et Berlin.

Les délégués français dînèrent chez lui la veille même de son départ. Nous étions les seuls invités avec notre ami M. Jacquot, consul général de France à Leipzig. J'eus une longue conversation en tête à tête avec le prince après dîner; mais ce n'est pas de lui que je vous parle, c'est de l'Empereur, et la façon dont il se comporta pendant ces trois jours d'émotion générale n'est pas un des caractères les moins frappants de sa physionomie.

Je cherchai vainement une ombre sur son front ou dans ses yeux. Il est clair qu'il n'admit, à aucun moment, la possibilité d'une difficulté. L'événement était moins grave à ses yeux qu'aux yeux des autres. Les autres se demandaient quel premier ministre il allait prendre; s'il serait tout-puissant, comme l'avait été M. de Bismarck; si l'Empereur donnerait suite au désir qu'il avait manifesté, en plusieurs occasions, de gouverner par lui-même, et, dans le cas où il l'essayerait, s'il en était capable. C'était un vaste sujet de conversation et d'hésitation; mais l'Empereur savait à quoi s'en tenir sur tous les points. Son parti était pris de gouverner, et il assumait, sans sourciller, cette tâche redoutable. Il fut le seul de tous les hommes politiques réunis à Berlin qui dormît tranquille ces deux nuits-là.

Un spectacle curieux pour moi fut l'action exercée par l'Empereur sur sa capitale. Disons d'abord ce qui se passa au moment où se répandit la nouvelle que la démission était donnée : tout le monde se dit : elle sera refusée. On apprit presque aussitôt qu'elle était acceptée; ce fut de la stupeur. Cela durera-t-il? Cela peut-il durer? Le silence de la cour se prolongeant, et paraissant annoncer une résolution arrêtée, on commença à parler du successeur. Tous les hommes semblaient petits et insignifiants comparés à M. de Bismarck. On disait d'ailleurs : c'est pour six mois, pour trois mois. Le nom de M. de Caprivi était prononcé avec plusieurs autres. L'homme paraissait assez connu. Ce n'est ni un politicien, ni un courtisan : c'est un général, raison de plus pour que l'Empereur le choisisse.

On sut assez vite dans la journée qu'il était choisi, et même qu'il était arrivé. Il dîna tout seul à une petite table dans la grande salle du restaurant du Kaiserhof, où je le vis de loin tout à mon aise.

Il était peu question de M. de Bismarck dans tout cela. Où irait-il? que ferait-il? Il irait dans ses terres. Il écrirait ses Mémoires. Il me le dit lui-même, en s'étendant complaisamment sur l'immensité de ses forêts : « Elles ont besoin du maître; Herbert n'est pas bon pour cela. » Il n'était bon, apparemment, qu'à diriger le ministère des affaires étrangères.

On sut que l'Empereur avait conféré au ministre sortant le

duché de Lauenbourg, ce qui était une dignité presque royale, bien supérieure à celle de prince. Une grande dame chez laquelle je me trouvais dit vivement : « J'espère bien qu'il refusera », et parut regretter de l'avoir dit. Tout le monde se tut.

Plus étonnante encore était la conduite du peuple. Il me semblait bien que la ville était un peu morne, mais je ne saurais dire à présent sur quels indices je me fondais. Je passai plusieurs fois par curiosité dans la rue de la Chancellerie près de laquelle je demeurais et elle me semblait déserte. Personne ne s'arrêtait devant l'hôtel du chancelier. Les rares passants allaient à leurs affaires sans même tourner la tête. Lui, il resta plusieurs heures à se promener tout seul dans les allées du jardin, accompagné de deux grands chiens qui ne le quittent jamais. Je le voyais aller, venir, de la salle où se tenait le Congrès. Je pensais qu'il devait moins souffrir de sa disgrâce que de la solitude où on le laissait et de l'ingratitude de ce peuple qui lui devait tant. Tout changea en un clin d'œil aux dernières heures. Ce fut comme une de ces métamorphoses que produit, dans une féerie, le coup de sifflet du machiniste. La ville entière de Berlin inonda la large rue de la Chancellerie, la place qui la termine du côté du Kaiserhof et à l'autre extrémité, les parties avoisinantes de l'avenue *Sous les Tilleuls*.

A partir de ce moment, le grand abandonné fut le grand acclamé. Il monta dans sa voiture au milieu de hurrahs frénétiques; il disparut aussitôt sous les fleurs; pendant longtemps il ne put sortir de la cour; il fallut changer l'heure du train. On dit que l'impassible chancelier pleura. Toute la foule, on pourrait dire toute la ville, le suivit jusqu'à la gare.

Je ne manquai pas de m'enquérir des raisons de ce contraste; pourquoi cette solitude de la veille, et cet enthousiasme du lendemain? Tout s'expliquait par la volonté de l'Empereur : la veille, les plus petits se disaient comme les grands : « Permet-il qu'on exprime ses regrets? » Il n'avait pas écrit de manifeste, il n'avait pas donné d'ordres; il avait simplement fait entendre à son entourage qu'il laissait le champ libre.

Il m'avait dit un jour d'un air songeur, en parlant des ouvriers d'Elberfeld et des funérailles qu'ils avaient organisées en l'honneur d'un socialiste :

— Je n'aurais pu faire cela.

— Mais il venait de conduire deux millions d'hommes à la baguette. J'aurais bien voulu me rendre compte de la nature de cette puissance; je ne vois guère que l'Empereur de Russie qui soit en mesure de produire de tels miracles; mais, ces deux forces, qui produisent des résultats presque égaux, sont en elles-mêmes très différentes. La monarchie russe est essentiellement hiératique. La puissance du Czar est consacrée par la religion, par la nature, par la tradition. C'est le représentant de Dieu; c'est le Père de la famille immense; c'est le symbole de la Patrie. L'obéissance du peuple allemand est une opinion philosophique; elle est fondée sur le raisonnement. C'est une théorie. La Russie n'est pas encore sortie de la poésie et des traditions du moyen âge; mais l'Allemagne est la proie des écoles. Le navire a quitté l'ancrage séculaire; un avenir peut-être rapproché nous apprendra si la raison est aussi forte que la foi pour fonder des institutions séculaires.

Si je n'ai pas osé vous donner un portrait de l'Empereur Guillaume II, ce n'est pas faute de l'avoir attentivement observé pendant que je me trouvais dans son voisinage. Le Congrès me prenait la plus grande partie de la journée, et l'Empereur me prenait le reste, car il jouait en ce moment un de ces grands coups qui fixent la destinée d'un règne. A mon départ, il me semblait presque que ce n'était pas Berlin que je quittais : c'était l'Empereur. Il était alors le mouvement en personne, il semble s'être un peu calmé depuis; mais l'intensité de son action sur les affaires humaines n'en est pas diminuée, au contraire.

J'espère que dans ces courtes notes ma mémoire ne m'a pas trahi : j'ai été volontairement incomplet; j'espère avoir été exact. J'espère surtout que ces pages portent l'empreinte de ma gratitude pour l'accueil bienveillant que nous avons reçu de l'Empereur.

Je ne puis me dispenser de dire que sa conduite envers la France, dans ces dernières semaines, a été conforme à mes impressions et à mes espérances. Le noble langage qu'il avait

tenu dans son message à madame Carnot, et l'émotion sincère qu'on y sentait avaient causé une grande impression dans ce pays. Le jour des funérailles, au moment où le cortège s'ébranlait pour aller à Notre-Dame, et, de là, au Panthéon, M. de Münster, ambassadeur d'Allemagne, avertit le gouvernement que l'Empereur avait fait remise entière de leur peine à deux officiers français condamnés, l'un à six ans de forteresse, et l'autre à quatre ans, pour un de ces crimes qui ne touchent pas à l'honneur et qui ne sont que la continuation de la guerre. A l'heure même où l'ambassadeur recevait, pour son souverain, les remerciements du Président de la République, nos deux compatriotes étaient déjà en liberté.

On m'a appris que la famille de l'un deux avait intéressé à leur cause la fille de l'ambassadeur d'Allemagne; que mademoiselle de Münster avait écrit à l'Impératrice une lettre touchante et éloquente, et que l'Impératrice avait bien voulu promettre d'intercéder. L'Empereur eut la pensée de manifester sa bienveillance pour notre pays en accordant cette grâce au moment même où nous étions frappés par ce deuil si inattendu et si lamentable. Cette pensée devait aller au cœur de la France. C'était sans doute une pensée très politique, mais il fallait plus que de la politique pour l'avoir conçue avec tant de spontanéité et exécutée avec tant de grandeur.

Les funérailles de M. Carnot auront dans l'histoire ce caractère d'avoir provoqué chez tous les peuples un mouvement de sympathie pour la France cruellement éprouvée. Rien d'aussi beau ne s'était vu depuis le jour où l'Empereur de Russie nous avait spontanément tendu la main. Cette entente de la solidarité humaine entre les sociétés, et de la fraternité entre tous les peuples est quelque chose de très nouveau et de très grand. Cela s'appelle aujourd'hui une Trêve: la Trêve de Dieu! cela s'appellera peut-être un jour: la Paix!

JULES SIMON.

WATERLOO[1]

A une heure de l'après-midi, le 1er mars 1815, trois petits navires jetaient l'ancre au golfe Juan. Ils portaient Napoléon, qui, mal gardé dans sa prison de l'île d'Elbe, venait de s'échapper avec onze cents de ses meilleurs soldats. Cette poignée d'hommes, sans valeur pour une bataille, était une force inappréciable pour protéger l'Empereur contre la police dans la marche sur Paris.

Les troupes envoyées par Louis XVIII pour s'opposer à sa marche l'accueillirent aux cris de *Vive l'Empereur!* Le chevaleresque Ney lui-même, qui avait juré fidélité au Roi, son nouveau maître, fut entraîné dans le grand tourbillon de révolte militaire et se déclara pour le chef dont il avait si longtemps suivi la fortune.

Napoléon arriva à Paris le 20 mars; son voyage n'avait été qu'une marche triomphale. Quand il entra aux Tuileries, il avait donc de bonnes raisons pour dire à Caulaincourt que le succès de sa téméraire entreprise indiquait, encore une fois, le retour de cette bonne fortune éblouissante qui l'avait gâté pendant tant d'années.

1. Lord Wolseley publie en ce moment une série d'études intitulées: Déclin et Chute de Napoléon (*Decline and Fall of Napoleon*). Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs l'étude qui doit terminer cette série, et où l'on trouvera le jugement impartial de la première autorité militaire anglaise sur le plus grand et le plus obscur des drames de l'histoire du siècle.

Dès que l'on apprit à Vienne que Napoléon avait débarqué en France, les plénipotentiaires, alors réunis en congrès, lancèrent contre lui une notification officielle de mise hors la loi : ils le livraient à la vindicte publique, « comme ennemi et perturbateur du repos du monde ». Tous les pays d'Europe retentirent de l'appel aux armes pour écraser ce tyran, ce destructeur de la paix qu'aucun traité ne pouvait lier. Pour aider les puissances continentales, l'Angleterre promit de répartir entre elles, de mois en mois, et proportionnellement à l'effectif de leurs armées, une somme totale d'au moins deux cent soixante-quinze millions.

Pour rétablir son autorité, réorganiser son gouvernement, créer une nouvelle armée qui lui permît de faire face à ses ennemis, le premier, le grand besoin de Napoléon était le temps. Il essaya de rompre la coalition formée contre lui, en traitant séparément avec chacune des puissances alliées. Mais elles ne se laissèrent pas prendre à ses déclarations spécieuses et refusèrent de recevoir ses envoyés.

Dès son arrivée à Paris, il avait travaillé comme un galérien. Dans l'histoire du monde, il y a certainement peu d'hommes qui aient fait dans le même espace de temps rien de comparable à ce qu'il accomplit en ces quatre-vingt-quatre jours. Il fallait rétablir son autorité dans toute la France, rassurer le pays en général, réprimer les soulèvements royalistes, obtenir de l'argent pour les besoins militaires, régler les finances nationales, changer partout l'administration civile, et faire tout cela en un moment où il lui fallait toute son énergie pour lever, organiser, et pourvoir de tout une armée assez forte pour lui permettre de faire face à l'Europe en armes avec quelque chance de succès.

Il parvint à se procurer plus de 75 millions de francs par des emprunts extraordinaires et en anticipant sur les revenus des années futures. Avec cette somme, et 40 millions environ qu'il trouva dans le Trésor, il put entièrement équiper l'armée de 200.000 hommes avec laquelle il allait se porter en Belgique, contre Blücher et Wellington.

Pendant qu'il se préparait ainsi activement à la lutte prochaine, les Alliés de leur côté rassemblaient lentement leurs

forces. D'immenses armées de Russes, d'Autrichiens, d'Allemands étaient en marche vers le Rhin; en Belgique, il y avait déjà une armée hétérogène de Belges, de Hollandais, de Hanovriens, d'Allemands, et d'Anglais sous les ordres de Wellington, et une armée prussienne, sinon très bonne, du moins homogène, commandée par Blücher. Pour faciliter la subsistance et les approvisionnements, les cantonnements de ces deux armées avaient été dispersés sur une si vaste étendue que leur concentration eût exigé au moins quatre jours, pour livrer bataille entre Bruxelles et la frontière française. En somme, les Alliés ne s'attendaient pas à ce que Napoléon prît l'offensive en juin, et tous leurs plans étaient combinés en vue d'une invasion de la France, qu'ils songeaient à effectuer plus tard, mais certainement pas avant le 1er juillet, avec une immense armée composée de Russes, d'Autrichiens, et de toutes les nations alliées, déjà représentées par les troupes de Belgique.

Chose étrange, l'histoire complète de cette campagnede Waterloo, la plus courte[1] et l'une des plus décisives de notre histoire, est encore à faire. La victoire de Wellington à Waterloo intéressait pourtant tout le monde civilisé et, pour beaucoup de puissances européennes, elle tranchait une question de vie ou de mort. Les intérêts engagés dans cette seule bataille dépassaient tout ce qui, dans l'histoire moderne, a jamais dépendu d'un seul jour de combat. Il n'est pas malaisé, néanmoins, d'expliquer les causes qui, jusqu'en ces dernières années, ont empêché en général de connaître toute la vérité.

Pendant cette campagne, il y avait eu des froissements répétés entre Wellington et le chef d'état-major de Blücher, le comte Gneisenau, depuis longtemps prévenu contre le duc. Diverses circonstances de la bataille de Waterloo et des événements qui précédèrent immédiatement tendirent à envenimer ces mauvais sentiments. En retour, rien ne pouvait dépasser le dévouement de Blücher pour Wellington; et le

1. On peut dire qu'elle n'a duré que cinq jours, et même seulement quatre jours. Napoléon, qui avait quitté Paris le 12 juin pour la vallée de la Sambre, y rentrait le 21 en monarque déchu et vaincu.

baron Müffling, le représentant prussien au quartier général anglais, se joignait au prince de Wahlstadt dans son admiration profonde pour le duc. Müffling n'aimait pas Gneisenau et était parfaitement au courant de ses sentiments. Après Waterloo, il voulut, dans l'intérêt des deux pays, couvrir et dissimuler plusieurs des incidents véritables de ces quatre journées des 15, 16, 17 et 18 juin. La coopération des deux armées avait produit l'une des plus glorieuses et des plus complètes victoires connues : il était donc naturel que Gneisenau, à qui sa position avait donné tant d'autorité durant la campagne, fût heureux d'accepter sa part de gloire, sans donner expression aux sentiments qu'il avait pu éprouver au moment même de la bataille.

Pour d'autres causes, Wellington non plus n'éprouvait pas grand désir d'aborder les questions irritantes que soulevait l'histoire de Waterloo, ni de faire connaître l'entière vérité sur tous les événements de la campagne. Il tenait à éviter de rien dire qui pût froisser les Belges, car beaucoup de troupes hollando-belges, qui avaient autrefois servi dans des campagnes célèbres sous Napoléon et qui lui avaient été chaleureusement attachées, ne s'étaient pas trop bien conduites dans cette campagne contre leur ancien chef. Puis, bien des choses s'étaient faites du côté anglais qui ne répondaient pas aux plans et aux intentions de Wellington et il avait dû comprendre que certaines de ses façons de procéder donnaient large prise à la critique. Ses mouvements avaient été lents et il s'était mépris sur le plan d'opérations de son grand adversaire. Les habiles mouvements de Napoléon l'avaient si bien trompé que, presque jusqu'au dernier moment, il persista à croire que l'armée française manœuvrerait sur la droite anglaise, afin de lui couper sa ligne de retraite sur Ostende. Ajoutez qu'il n'avait pas eté bien servi par les officiers de son état-major, dont beaucoup lui avaient été imposés de Londres par la faveur. Sur la foi de leurs rapports, il avait, dans l'après-midi du 15 juin, comme on le verra plus loin, envoyé à Blücher une lettre où il indiquait d'une façon inexacte les positions occupées dans ce moment par ses troupes. Bref, il avait plus d'une bonne raison pour désirer que son rapport officiel sur la bataille et sur les opérations qui l'avaient précédée fût accepté

comme définitif et sans discussion. Dans la suite, quand on lui demandait des renseignements pour un travail sur cette campagne, il répondait ordinairement avec un peu d'humeur que son rapport contenait tout ce qui était nécessaire. Il n'ignorait pas qu'il renfermait beaucoup d'inexactitudes ; du reste, un général en chef, écrivant immédiatement après une grande bataille, ne peut presque jamais savoir tout ce qui s'est passé. Mais, dans le cas particulier, son rapport contenait un nombre inusité d'erreurs. Il nous dit, par exemple, qu'aux Quatre-Bras il fut attaqué, entre autres troupes, par le corps du comte d'Erlon, qui, nous le savons, n'était pas là.

Depuis, s'est introduite dans l'histoire de cette campagne une autre série d'inexactitudes sérieuses, qui ont pour unique origine les récits erronés dictés par Napoléon à Sainte-Hélène. Quelque brillants que fussent ses plans en 1815 et quelque habilement qu'il en eût exécuté une grande partie, il avait commis pourtant dans l'exécution générale plusieurs fautes très graves. Il le savait parfaitement, et avec la finesse italienne de son génie, il essaya, à Sainte-Hélène, de prouver que tout ce qu'il avait fait était bien fait, de cacher ses fautes à la postérité, et de rejeter peu généreusement sur des subordonnés la responsabilité de tout ce qui avait mal tourné. Sa relation de Waterloo est si peu sincère, si erronée même, que beaucoup de ceux qui haïssent sa mémoire et le système que représente son nom, s'en sont déloyalement servis pour décrier et discréditer plus efficacement tout ce qu'il a jamais dit ou écrit sur ses propres guerres.

Pour toutes ces causes, la plupart des renseignements publiés et auxquels doit s'en rapporter l'historien ont été gravement dénaturés à leur source. Rapports et contre-rapports se sont suivis si rapidement du reste, que la littérature de cette campagne forme, à elle seule, toute une bibliothèque. Du côté anglo-prussien, Müffling est le seul qui, connaissant les faits, ait essayé de donner une relation véridique de ce qui s'est passé entre les deux généraux en chef alliés. Mais, dans cette relation sommaire, il passa de propos délibéré sur bien des points importants. Les historiens anglais l'ont pourtant généralement acceptée comme autorité définitive. Essayer de donner de Waterloo une histoire abrégée,

seule chose possible dans ces quelques pages, c'est donc écrire à peu près dans l'état d'esprit d'un homme obligé de marcher sur des œufs. Je tâcherai, cependant, d'éviter de citer des relations douteuses, quoique, dans cette rapide esquisse, je ne puisse espérer satisfaire tous ceux qui ont ardemment pris parti pour une quelconque des thèses en présence.

I

L'armée française, avec laquelle Napoléon entra en Belgique, se composait de six corps d'armée, dont un formé par la garde impériale. Trois de ces corps étaient très faibles; pas un n'était fort. La réserve de la cavalerie, quatre corps de 13.500 hommes en tout, était sous les ordres de Grouchy. A cinq des six corps d'armée était attachée en plus une division de cavalerie, ce qui portait la force totale de cette arme à environ 22.000 hommes. L'infanterie comptait environ 85.000 hommes, ce qui donnait un effectif de 344 canons et 107.000 hommes, non compris environ 10.000 artilleurs et 5 ou 6.000 soldats du génie et du train : soit une armée de 344 canons et de 123.000 hommes environ de toutes armes. Malgré la faiblesse du nombre, Napoléon n'avait jamais commandé une armée plus belle, mieux exercée, ni plus aguerrie. Tous les hommes qui la composaient étaient des Français, animés du merveilleux esprit guerrier de leur nation et, à l'exception peut-être de quelques officiers supérieurs, tous dévoués à Napoléon et croyant que sa cause était leur cause et celle de la France. Nul soldat du monde ne se serait mieux battu qu'ils ne firent, et, quoique Waterloo soit la plus désastreuse défaite que la France eût essuyée depuis Hochstedt, elle a toutes raisons d'être fière de la manière dont ses enfants se battirent en ce mémorable dimanche de juin.

L'armée prussienne, qui, de même que l'armée anglaise, était en grande partie composée de recrues et de miliciens, était divisée en quatre corps d'armée. Mais, contrairement à

l'armée de Wellington, c'était une force purement nationale, profondément imbue du sentiment allemand, enflammée d'une haine mortelle contre les Français et d'un ardent patriotisme. Le 1er corps, sous les ordres de Ziethen, occupait Charleroi et la vallée de la Sambre, au-dessus de cette ville, jusqu'à la frontière française: le 2e, sous Pirch, était à Namur et aux environs; le 3e, sous Thielmann, était autour de Ciney: et le 4e, sous Bülow, était à l'extrême gauche, à Liège, à près de 100 kilomètres de l'extrême droite, de Charleroi. S'il avait fallu réunir toute l'armée pour un rassemblement général, chacun de ces quatre corps d'armée, dispersé dans des cantonnements extrêmement étendus, aurait demandé, pour se concentrer, bien des heures de marche forcée. La force totale de l'armée prussienne peut être évaluée à environ 100.000 hommes d'infanterie, 11.800 hommes de cavalerie, et 312 canons. En raison de la faible proportion qu'elle contenait de troupes régulières bien exercées, sa qualité comme force combattante était très inférieure à celle de n'importe quelle armée prussienne qui fût jamais jusque-là entrée en campagne contre Napoléon.

L'armée de Wellington se composait de deux corps, d'une réserve, et d'un corps de cavalerie. Le brave, mais inexpérimenté prince d'Orange commandait le premier corps, réparti autour de Mons, Enghien et Nivelles, et qui continuait vers l'ouest la ligne prussienne; le second corps, sous lord Hill, prolongeait cette ligne plus loin encore vers l'ouest, jusqu'à l'Escaut. La cavalerie anglaise et celle de la Légion allemande étaient sous les ordres de lord Uxbridge. Les cavaleries hanovrienne, brunswickoise, et hollandaise étaient avec les divers contingents fournis par chacun de ces pays. Comme nombre, cette armée bigarrée de tant de nations ne dépassait certainement pas 80.000 fantassins, 14.000 cavaliers, et environ 9.000 artilleurs, soldats du génie et du train, c'est-à-dire en tout 94.000 hommes et 184 canons. Il y avait encore 12 pièces de dix-huit; mais le duc, pour une raison inexpliquée, les avait laissées à Anvers. Combien il dut les regretter le 18 juin! car ce jour-là, elles auraient été bien des fois d'un secours inappréciable. Il y avait dans cette armée près de 30.000 hommes, Hollandais et Belges, dont les sym-

pathies étaient en majorité pour Napoléon, et seulement 31.000 Anglais environ. La qualité inférieure des soldats qui la composaient, la hâte avec laquelle elle venait récemment d'être organisée et, à quelques exceptions près, la médiocrité des officiers généraux en sous ordre, tout se réunissait pour en faire, d'après la déclaration méprisante de Wellington, « la pire armée qu'il eût jamais commandée ». Ses 14.000 cavaliers soutenaient défavorablement la comparaison avec le magnifique corps de cavalerie de 22.000 hommes de Napoléon, quoique les 11.800 cavaliers de Blücher fussent composés de bons éléments et bien commandés.

D'après cet exposé, on peut voir que les deux armées alliées s'étendaient sur un front de 160 kilomètres, de l'est à l'ouest, et couvraient une profondeur d'environ 65 kilomètres, du nord au sud. Pour qu'un critique militaire de nos jours voulût défendre cette dispersion désordonnée des armées de Wellington et de Blücher, surtout de la première, il faudrait qu'il fût aveuglé par des préjugés nationaux. Si le duc de Wellington avait été battu à Waterloo, l'histoire eût condamné la position de son armée les 13, 14, et 15 juin, aussi bien que sa résolution de l'y maintenir jusqu'à ce que l'attaque des Français se fût complètement développée, au lieu de se concentrer aussitôt qu'il apprit l'arrivée des colonnes ennemies à Maubeuge.

Il n'est guère douteux que Wellington, soit par ses espions, soit par ses autres sources d'information secrète, fut trompé sur l'état d'avancement des préparatifs de Napoléon et que, en conséquence, il ne s'attendait pas à voir les Français entrer en Belgique avant le 1er juillet au plus tôt. Mais quand il eut la certitude que l'ennemi se concentrait près de Maubeuge, il semble avoir manqué de prudence — pour employer un euphémisme — en laissant son armée dans les cantonnements dispersés qu'elle occupait. Le 13, les deux armées alliées auraient dû se rapprocher de manière à pouvoir se soutenir mutuellement. D'après les chiffres que j'ai donnés, le lecteur verra que l'intention bien arrêtée de Napoléon était d'attaquer, avec ses 22.000 cavaliers, ses 85.000 fantassins, et ses 344 canons concentrés, les armées de Blücher et Wellington, lesquelles, bien que très inférieures en qualité, pou-

vaient, réunies, composer une force totale de 25.800 cavaliers, 180.000 fantassins, et 496 canons. Mais, comme il savait les deux armées éparpillées, il avait tout lieu d'espérer qu'il serait en état d'agir séparément contre chacune d'elles : il n'ignorait pas non plus l'infériorité de leurs soldats vis-à-vis de ses vieilles troupes aguerries, et savait encore que la valeur guerrière aussi bien que la fidélité de quelques-uns de leurs contingents étaient plus que douteuses.

L'instinct militaire de Napoléon le portait toujours à l'offensive. Ce n'était qu'à contre-cœur qu'il s'était tenu sur la défensive dans la campagne de 1814, et il ne désirait pas la renouveler. D'ailleurs, il était résolu, si c'était possible, à épargner à la France toutes les horreurs d'une nouvelle invasion. Il croyait pouvoir déjouer les manœuvres de Wellington et était certain, d'après son expérience antérieure, que Blücher ne serait qu'un enfant entre ses mains. Le calcul sur lequel il basait son plan de campagne était, en résumé, que, s'il pouvait obtenir un brillant succès sur ces deux généraux, — alors si rapprochés de sa frontière — l'enthousiasme éveillé en France par ce retour de fortune et par l'orgueil de la victoire lui permettrait de grossir considérablement son armée et rallierait sous ses drapeaux les Belges, les Hollandais, et d'autres encore peut-être. Ce succès pourrait aussi arrêter quelques-unes des armées alors en marche vers la France, engager quelques autres à faire la paix, mettre le désaccord parmi les Alliés, et, en tout cas, lui donnerait du temps pour consolider son pouvoir et renforcer son armée.

Sachant que les forces réunies de Wellington et de Blücher dépassaient de beaucoup celles de l'armée française, la seule chance de succès pour Napoléon était d'avoir affaire à elles séparément. La nature difficile des Ardennes et l'insuffisance des approvisionnements qu'on y pouvait trouver rendaient pratiquement impossible toute attaque sur la gauche des Alliés. Il devait donc tomber sur les lignes ennemies, soit sur leur droite, ce qui le porterait sur la ligne anglaise en communication avec la côte, soit sur leur centre, c'est-à-dire au point de jonction des deux armées. Wellington croyait que son grand adversaire s'arrêterait à la première alternative ; et, à la fin de sa vie, il était encore d'avis qu'il aurait dû le faire.

Je ne puis entrer ici dans les nombreuses raisons qu'il donnait pour arriver à cette conclusion ; mais la plupart des militaires, instruits dans la science de la guerre, auraient pensé autrement alors et le pensent encore à présent. Une attaque sur la droite des Alliés n'eût peut-être pas produit pour Napoléon les résultats rapides et décisifs que lui assurait la disjonction des armées alliées, par une attaque victorieuse sur le point où elles se rejoignaient. Napoléon avait des renseignements exacts sur les positions précises occupées par ces armées, et il n'était pas besoin de son génie pour s'apercevoir que la route de Charleroi à Bruxelles était pratiquement la route de liaison entre Blücher et Wellington. Charleroi, à cinquante-cinq kilomètres, par une très bonne route, de la capitale de la Belgique, était donc son premier objectif, et c'était là et dans son voisinage immédiat qu'il se proposait de franchir la Sambre.

Comme le savait Napoléon, la tendance de toutes les armées alliées, lorsqu'elles sont attaquées à leur point de jonction, est, pour chacune d'elles, dans un instinct de sécurité personnelle, d'assurer ses propres communications. Le Rhin était la base d'où Blücher tirait ses approvisionnements ; Wellington tirait les siens d'Angleterre par la voie d'Ostende et d'Anvers, qui constituaient sa base sur la mer. Napoléon espérait qu'à la vue de son armée franchissant soudain la Sambre à Charleroi et près de Charleroi pour marcher sur Bruxelles, chacune des armées alliées se replierait pour ainsi dire sur elle-même et laisserait entre elles un espace où il pourrait pénétrer comme un coin et rompre toute communication entre elles. Ceci fait, il ne voyait rien qui l'empêchât de les détruire l'une après l'autre. D'après tout ce qu'il savait des opérations de Wellington dans la Péninsule, il comptait que celui-ci agirait avec la plus grande prudence, et ses anciennes rencontres avec Blücher le rendaient sûr que l'impétueux Prussien se précipiterait furieusement au combat. Il pensait donc dicter ses conditions à l'armée prussienne avant que le prudent Anglais avec ses mouvements lents pût arriver pour la soutenir.

Bruxelles en son pouvoir, il croyait que les Belges uniraient de nouveau leur sort au sien et que le Rhin redeviendrait encore une fois sa frontière de l'est. L'effet serait grand sur

l'Europe et pourrait amener la chute des ministres anglais, qui le haïssaient, et leur remplacement par ces citoyens indignes, qui étaient ses amis et qui réclamaient alors à grands cris la paix à tout prix avec la France. Toute l'essence du plan de Napoléon était « secret et rapidité ». Pour réussir, ses intentions devaient être soigneusement cachées à l'ennemi qu'il fallait complètement tromper jusqu'au moment où le coup soudain serait frappé. Heureusement pour son plan, l'ancienne ligne de forteresses frontières de Vauban, entre la Meuse et Dunkerque, existait encore et était en bon état. Leur possession lui permit de dissimuler ses mouvements et ses desseins, en concentrant ses troupes derrière leurs murs sans être découvert par l'ennemi. Il put aussi, par des gardes nationaux habilement disséminés le long de la frontière ouverte entre la Sambre et l'Escaut, faire croire à Wellington que le coup tomberait sur sa droite. Ce fut cette conviction de Wellington qui explique le manque de cohésion entre les armées alliées quand, dans la soirée du 14 juin, les troupes françaises furent arrivées au rendez-vous, qui était fixé immédiatement au sud de la Sambre.

Napoléon quitta Paris pour Charleroi, le 12 juin, en mauvais état de corps et d'esprit. Il savait très bien que physiquement il n'était plus l'homme qu'il avait été à Marengo ou à Austerlitz, et il avait l'esprit plein de soucis. Il croyait fermement à la chance, et tout avait été tellement contre lui pendant les trois dernières années qu'il osait à peine se fier à la fortune. « Ah! disait-il, vous ne savez pas quelle force donne la chance! Elle seule donne du courage. C'est le sentiment que la fortune est avec nous qui nous donne la hardiesse d'oser. Ne pas oser, c'est ne rien faire au bon moment, et on n'ose jamais sans être convaincu de la bonne fortune. La mauvaise fortune abat et flétrit l'âme, et alors on ne fait rien de bon. » Quelques jours avant de quitter Paris, il avait dit à Davoust et au comte de Ségur — l'aîné — qu'il n'avait plus aucune confiance en son étoile, et son air morne et abattu était en rapport avec ses paroles. Nous savons qu'il était superstitieux; combien alors ce sentiment doit-il avoir agi sur lui! Effectivement, il avait conscience

de son abattement et avait le pressentiment d'une issue défavorable.

Par une série de mouvements très habilement combinés, dans l'exécution desquels ses lieutenants commirent cependant plusieurs fautes, Napoléon réunit son armée, dans la soirée du 14 juin, à une très petite distance de Charleroi. Le corps de Gérard [1] qui formait la droite, venant de la Moselle au sud des Ardennes, n'avait pas encore tout à fait atteint Philippeville, le lieu de rassemblement qui lui était assigné, à cause du mauvais état des routes; mais le centre, comprenant les corps de Vandamme, de Lobau, et la garde, était à Beaumont, où Napoléon avait fixé son quartier général pour la nuit, et l'extrême gauche, composée des corps de Drouet d'Erlon et de Reille, qui avait été cantonnée sur la frontière belge ouverte, avait atteint Solre-sur-Sambre. Ces trois points de rassemblement étaient tous sur le territoire français et à égale distance de Charleroi, environ vingt-quatre kilomètres. Le premier but de Napoléon était de faire franchir la Sambre à son armée et de s'emparer des Quatre-Bras et de Sombreffe — distants l'un de l'autre de quinze kilomètres, et à environ vingt kilomètres de Charleroi — leur possession devant lui assurer la route de Namur-Nivelles, principale ligne de communication entre les armées alliées. Les Quatre-Bras n'étaient qu'à trente-trois kilomètres de Bruxelles.

Les reconnaissances prussiennes s'aperçurent bientôt qu'une grande armée se rassemblait dans leur voisinage, mais sans pouvoir découvrir l'aile droite française. Celle-ci, sous les ordres de Gérard, était tellement plus rapprochée de Charleroi que de Mons que, si ses positions avaient été surprises, elles auraient certainement indiqué que c'était sur Charleroi et non sur Mons qu'elle se dirigeait. Quoi qu'il en soit, les troupes françaises, découvertes à Solre par la cavalerie prussienne, étaient aussi près de Mons que de Charleroi. Mais Mons étant occupé par les Anglais, une attaque dans cette direction eût impliqué l'intention de culbuter l'armée de Wellington en premier lieu, avant toute tentative contre Blücher. Ainsi qu'on

1. Le lecteur ne doit pas confondre le général Gérard, qui commandait le 4e corps, avec le général Girard, qui commandait la 7e division dans le 2e corps. (Général Reille.)

a déjà dit, le général anglais était si convaincu que l'attaque aurait lieu sur sa droite que ce ne fut que difficilement et très lentement qu'il arriva à se rendre compte de son erreur. Enfin, il était déjà presque trop tard, quand il s'aperçut que Napoléon visait la droite de la ligne prussienne et son point de liaison avec la gauche de sa propre armée.

Dès le commencement de mai, Wellington et Blücher avaient discuté le cas où Napoléon s'avancerait en Belgique en passant les ponts de la Sambre près de Charleroi, afin de séparer et d'enfoncer les deux armées alliées, et ils avaient arrêté un plan d'action pour faire face à cette éventualité. L'armée prussienne devait se concentrer entre Sombreffe et Charleroi, et l'armée anglaise entre Gosselies et le pont de Marchienne. Les deux armées alliées auraient été alors si rapprochées que Napoléon ne pouvait attaquer l'une sans avoir l'autre sur son flanc. Néanmoins, le 15, à trois heures après midi, un seul corps prussien était proche du point de concentration indiqué et une seule division de l'armée de Wellington était dans les environs, quoique 40.000 Français eussent déjà franchi la Sambre à Marchienne et que 70.000 autres entrassent alors à Charleroi. Cette circonstance, qui ne peut être ignorée des adorateurs de Wellington, prouve clairement quelles dispositions médiocres il avait prises pour assurer l'efficacité d'un plan d'une si grande importance, réfléchi si mûrement et adopté après tant de réflexion. Le fait est qu'à Bruxelles Wellington était beaucoup trop loin du théâtre de l'action : il aurait dû, toute la journée du 15, être à Nivelles ou mieux encore aux Quatre-Bras. S'il avait été là, il n'aurait certainement pas laissé la journée se passer sans donner des ordres pour opérer la concentration immédiate en ce point ou dans le voisinage. Mais, durant toute cette première journée, Wellington ne paraît pas s'être rendu compte de l'importance qu'il y avait pour son armée à occuper les Quatre-Bras.

Avant qu'aucun mouvement eût été fait par les Alliés pour l'arrêter, Napoléon se trouvait donc avec toute son armée à portée de canon de l'unique corps de Ziethen, fort de trente-deux mille hommes seulement, et, d'après ce qu'il savait du caractère de ses deux adversaires, il espérait bien amener le

gros de son armée dans une position qui lui permettrait d'écraser Blücher avant que Wellington pût le soutenir et peut-être même avant que toute l'armée prussienne eût été concentrée.

Napoléon avait donné des ordres pour commencer le mouvement d'attaque le 15, à trois heures du matin. Malheureusement, Vandamme, dont le corps se trouvait en avant de la colonne centrale, ne reçut pas l'ordre. Le corps de Gérard, à la droite, fut retardé par suite de la mauvaise concentration de ses divisions la veille au soir et par la défection, pendant la marche, du général Bourmont, qui dirigeait l'avant-garde. Le corps de Reille, qui conduisait l'aile gauche, partit à temps et le général d'Erlon suivit lentement derrière lui.

Ziethen profita, de la manière la plus adroite, des occasions que lui fournissait le passage de la Sambre par les Français et réussit, non seulement à retarder la marche de l'ennemi, mais encore à faire retirer son propre corps en toute sécurité, dans un ordre admirable, et avec peu de perte relativement aux forces écrasantes qui lui étaient opposées et à l'habileté de leur chef. Il commit une faute grave, cependant, e n ne détruisant pas les ponts de la Sambre à Marchienne, à Charleroi, et au Châtelet.

Dans l'après-midi du 15, probablement vers cinq heures, Ney rejoignit l'Empereur près de Charleroi. Il n'avait reçu ses ordres qu'au dernier moment et s'était précipité en avant sans état-major, suivi seulement d'un aide de camp. Napoléon lui confia aussitôt le commandement de l'aile gauche de l'armée, composée des corps de Reille et de D'Erlon, et lui donna l'ordre de repousser l'ennemi sur la route des Quatre-Bras. Donna-t-il ou non à Ney, ce soir, l'ordre de s'emparer des Quatre-Bras, c'est là un point très controversé. Quoi qu'il en soit, se portant à cheval de ce côté à une allure très rapide, Ney rejoignit les principales troupes de son commandement au moment où Reille se mettait en marche sur Gosselies, après avoir déjà déblayé la route des Prussiens qui battaient en retraite vers l'est.

Ney poussa en avant avec la division Bachelu et la cavalerie de Piré et trouva le village de Frasnes occupé par les avant-postes de Wellington, qui, à son approche, reculèrent

sur les Quatre-Bras. Incapable dans l'obscurité du soir d'apprécier la force des troupes qui occupaient ce dernier point, Ney borna ses opérations pour ce jour-là à faire occuper Frasnes par l'infanterie de Bachelu, avec quelque cavalerie pour la soutenir. Sur les trois divisions du corps de Reille,



la division Girard était à la poursuite des Prussiens qui, comme on l'a dit, se retiraient dans la direction de l'est, et les autres divisions étaient toujours en arrière de Gosselies.

Le corps de d'Erlon, s'avançant sur les derrières de Reille et beaucoup plus en retard, avait encore une partie de ses troupes au sud de la Sambre. Les petits détachements de l'armée de Wellington, rencontrés par les Français, avaient été renvoyés en arrière sans l'ordre du duc et contrairement à ses désirs, par leur commandant, le prince Bernhard de Saxe-Weimar. Bien que Napoléon n'en fût pas encore informé, Blücher avait ordonné à ses trois derniers corps d'armée de soutenir celui de Ziethen. L'un de ces corps, celui de Bülow à Liège, avait subi un sérieux retard, grâce à une erreur dans les ordres envoyés.

En somme, l'objectif de Napoléon avait été plus que réalisé : l'armée de Wellington avait opéré ses mouvements avec une très grande lenteur et Blücher, avec son impétuosité ordinaire, se portait précipitamment, avec trois seulement de ses corps d'armée, vers la localité même où Napoléon désirait combattre. Bien que, d'après les ordres explicites de Napoléon, toute son armée eût dû être au nord de la Sambre, avant midi, 35.000 Français avaient passé la nuit de l'autre côté de la rivière. Mais, en somme, malgré ce retard et quelques autres contretemps, Napoléon avait lieu d'être satisfait du résultat des opérations du 15 juin.

II

Le lendemain 16, avant midi, trois corps d'armée prussiens étaient rassemblés sur le champ de bataille désormais célèbre de Ligny, et, vers midi, Blücher reçut une lettre que Wellington avait expédiée à dix heures et demie des hauteurs au nord de Frasnes, à trois kilomètres environ au sud des Quatre-Bras. Cette lettre, inconnue des premiers historiens de la campagne et qui n'a été exhumée des archives de Prusse qu'en 1876, a été, depuis lors, le sujet de nombreuses controverses en Allemagne et en Angleterre. La place me manque pour la discuter et même pour la reproduire. Elle indiquait les positions que le duc croyait alors occupées par son armée.

toujours extrêmement disséminée. Elle continua à donner à Blücher tous les motifs possibles d'espérer qu'une grande portion au moins de l'armée anglaise serait en état d'arriver à temps, soit pour soutenir efficacement les Prussiens à Ligny, soit au moins pour effectuer en leur faveur une diversion assez puissante pour mettre Napoléon dans l'impossibilité d'employer contre eux plus de la moitié de son armée. Wellington, gentleman du caractère le plus élevé, était absolument incapable de rien qui approchât d'un mensonge ou d'une duperie dans ses rapports avec ses alliés, et, sans nul doute, il croyait sincèrement à tout ce qu'il annonçait dans cette lettre. Il faut donc qu'il ait été induit en erreur sur ce point par l'insuffisance de son état-major.

Peu de temps après la réception de sa lettre, à une heure de l'après-midi, le duc arriva en personne et eut un entretien avec Blücher. La nature de cet entretien, dont le caractère est diversement rapporté par différents écrivains, est restée douteuse sur bien des points. Le plus sûr est d'admettre que les deux généraux en chef firent leurs plans et opérèrent dans l'idée que les indications contenues dans cette lettre étaient parfaitement exactes. Sous cette impression, ils s'entendirent sur la direction que prendrait l'armée anglaise pour soutenir Blücher à Ligny. Ou Wellington promit conditionnellement de venir au secours de Blücher, s'il n'était pas attaqué lui-même, ou il fixa simplement les arrangements pour le mouvement projeté. A ce moment, il supposait évidemment que presque toute l'armée française allait se porter contre les Prussiens, car il avait écrit de Frasnes qu'il voyait peu de troupes françaises dans cette direction. Il est à remarquer qu'après avoir conféré avec Blücher, examiné ses dispositions à Ligny, et vu tout ce qu'il pouvait de l'armée française, il prédit la défaite de Blücher.

Blücher avait, dans l'origine, pris ses dispositions pour concentrer son armée dans les environs de Sombreffe : mais il l'avait fait à un moment où il espérait fermement pouvoir y rassembler ses quatre corps d'armée en ligne de bataille et où il comptait également sur un appui important de Wellington. La lettre de Wellington, arrivée le 16 vers midi, le confirma dans l'attente de ce secours. Mais ce serait folie

d'affirmer que Blücher se battit à Ligny à cause de cette lettre ou par suite d'une promesse que Wellington lui aurait faite ce jour-là. Peu importe, du reste, ce qui peut s'être passé entre les deux généraux à Ligny, puisque, à une heure de l'après-midi, Wellington y étant encore, les colonnes françaises s'avançaient déjà pour l'attaque. C'est donc longtemps auparavant que Blücher avait pris la résolution de livrer bataille.

Quoique nous ne connaissions l'histoire de cette lettre que depuis peu, j'insiste sur la question qu'elle soulève, car elle intéresse profondément l'honneur britannique. Les positions que la lettre de Wellington indiquait comme occupées alors par ses troupes ne l'étaient pas encore toutes au moment où il écrivait ; et plusieurs de ces positions ne furent même occupées que quelques heures plus tard. En fait, il n'y avait aucune apparence que Wellington pût donner à Blücher l'appui qu'il espérait à Ligny. Gneisenau, qui se méfiait déjà du généralissime anglais, fut naturellement influencé dans sa conduite ultérieure de la campagne par les doutes que cette lettre et la défaite des Prussiens à Ligny avaient fait naître sur la sincérité de Wellington. Il emporta dans la tombe le soupçon que le grand duc avait sciemment trompé Blücher pour le faire combattre à Ligny, et donner ainsi à l'armée anglaise, dispersée à l'excès, le temps de se concentrer. La publication de la Vie de Gneisenau, quelques années après la découverte de cette lettre importante, produisit un certain temps, dans certaines parties de l'Allemagne, un sentiment d'amertume. Pour l'objet que je me propose ici, la chose importante est de remarquer, que, comme on le verra bientôt, cet incident faillit ruiner la fortune des Alliés, par l'influence qu'il exerça sur l'esprit de l'homme qui, à ce moment, dirigeait en fait la stratégie de l'armée de Blücher.

Nous ne pouvons que conjecturer comment il se fit que Wellington fût si mal informé des positions réelles qu'occupait son armée au moment où il écrivait sa lettre. Il est probable que les ordres qu'il donna pour la concentration de son armée furent envoyés par son état-major plus tard qu'il ne le supposait ; que les porteurs de ces ordres furent plus longtemps

à les remettre qu'on ne l'avait calculé; et que les officiers de son état-major voyaient trop en beau les positions occupées par les troupes, quand ils lui firent le rapport sur lequel il écrivit à Blücher.

Il vaut mieux laisser là cette discussion où nous ne pouvons que tâtonner sur des probabilités sans faits certains, pour passer en revue l'étrange enchaînement de hasards qui empêcha Napoléon de recueillir le bénéfice complet, ou rien qui en approchât, des positions qu'il avait gagnées pour son armée le 15. Il avait réussi, au delà de toute attente raisonnable, à mettre son armée dans une position où elle était en état de tenir tête à Blücher, alors qu'un quart des forces prussiennes était trop éloigné pour pouvoir prendre part à la bataille, et avant que Wellington pût soutenir son allié.

D'abord, l'armée française n'avait pas resserré ses lignes dans la soirée du 15, comme l'avait ordonné Napoléon. Les hommes, sans doute exténués par les immenses efforts des jours précédents, devaient avoir besoin de repos. Mais le retard de d'Erlon, qui avait reçu l'ordre de se joindre au corps de Reille, est inconcevable, et il est difficile d'en excuser ce général, malgré la fatigue de ses troupes et la difficulté d'une marche sur de mauvaises routes, défoncées par le corps qui précédait. D'autre part, tous les soldats expérimentés connaissent bien les retards inséparables de marches faites dans de pareilles conditions.

Ney, qui avait le commandement des deux corps d'armée de Reille et de d'Erlon, avait passé environ une heure et demie, dans la soirée du 15, avec Napoléon à Charleroi, et était retourné à Gosselies vers deux heures du matin, le 16, mais sans ordres positifs pour les opérations de la journée. Le matin, de bonne heure, les Français, qui avaient bivouaqué au sud de la Sambre, franchirent cette rivière à Charleroi et au Châtelet. A huit heures du matin, le 16, Soult, le chef de l'état-major impérial, informa Ney que le corps de cavalerie de Kellermann avait reçu ordre de se mettre sous son commandement et en même temps lui demandait des nouvelles : le corps de d'Erlon avait-il déjà rejoint, et quelles étaient les positions de d'Erlon et de Reille, et celles de l'ennemi?

En ce moment, Napoléon était loin d'être bien portant. Quand il rentra à Charleroi, dans la soirée du 15, accablé de fatigue, il s'était jeté, épuisé, sur son lit. Le lendemain matin, alors que chaque instant du jour valait des heures, nous savons de bonne source qu'il était dans un état de complète prostration et incapable de s'occuper d'aucune affaire. Il faisait grand jour le 16 juin, un peu après trois heures du matin, et pourtant on ne fit aucun mouvement en avant jusqu'à près de onze heures. Napoléon perdit ainsi sept ou huit heures, pendant lesquelles Blücher put compléter ses dispositions pour la bataille prochaine de Ligny. Chacune des deux ailes françaises attendait que l'autre se mît en mouvement. Napoléon, assez inexactement informé de la force des Prussiens, qu'il estimait, jusqu'à huit ou neuf heures, à 40.000 hommes, voulait savoir les troupes de Ney très avancées sur la route des Quatre-Bras, et voir ses propres colonnes bien reformées, avant de les lancer contre Blücher. Il informa Ney qu'aussitôt qu'il aurait balayé les Prussiens qui étaient devant lui, il se mettrait en marche pour le rejoindre avec la réserve et pousserait avec lui sur Bruxelles. Cependant, Ney et Reille restèrent en arrière quelque temps, en raison des rapports qu'ils recevaient de Girard, qui avait observé toute la matinée les Prussiens, se formant en bataille près de Ligny. Les mouvements de la gauche sur la route de Charleroi-Bruxelles furent, en conséquence, plus lents que Napoléon n'était en droit de s'y attendre : ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que Ney, avec deux des quatre divisions du corps de Reille et la cavalerie de Piré, attaqua les troupes hollando-belges aux Quatre-Bras. La division du prince Jérôme n'arriva qu'une heure plus tard, et la division de Girard, occupée à observer les Prussiens, se trouva définitivement engagée dans la bataille de Ligny. Cela est dû entièrement, semble-t-il, à Ney et à Reille, qui désiraient retenir Girard près des Prussiens, afin de protéger leur flanc droit pendant leur marche sur les Quatre-Bras.

Si Napoléon avait mis ses troupes en mouvement à cinq ou même à six heures du matin, le 16, le résultat de la journée aurait pu être tout autre. A un moment où chaque heure valait un renfort de 10.000 hommes, il laissa perdre, sans

aucune utilité, au moins sept heures de jour. Quoi qu'il en soit, ce retard donna à Wellington le temps de revenir aux Quatre-Bras vers deux heures et demie et avant que la division hollando-belge eût été complètement écrasée par la supériorité de nombre et surtout de qualité des troupes françaises Une heure après environ, la division Picton arriva, et à partir de ce moment des renforts successifs de troupes anglaises donnèrent à Wellington un avantage sans cesse croissant sur la cavalerie de Ney et les trois divisions non soutenues du corps de Reille, si bien qu'il fut en état, dans la soirée, de prendre l'offensive et de repousser Ney. D'étranges hasards avaient enlevé non seulement à Ney, mais aux deux ailes de l'armée, toute assistance du corps de d'Erlon, qui, pendant toute la journée, semblait n'avoir travaillé qu'à nuire à Napoléon.

Les corps de Vandamme et de Gérard avaient été mis sous le commandement de Grouchy, comme les corps de Reille et de d'Erlon sous les ordres de Ney. De bonne heure, dans la matinée, Napoléon donna ordre à Grouchy d'attaquer les Prussiens qu'il avait devant lui, avec l'intention, pendant la journée au moins, de le soutenir avec le reste de l'armée, qu'il gardait sous sa main en réserve. Son idée était, aussitôt les Prussiens écrasés, de reporter cette réserve à son aile gauche et de s'ouvrir lui-même la route de Bruxelles.

Vers deux heures de l'après-midi, Napoléon envoya l'ordre à Ney de chasser les Anglais des Quatre-Bras, avec les corps de d'Erlon et de Reille et la cavalerie qui leur était attachée, puis de se porter en arrière des Prussiens, pendant que Grouchy les attaquait de front à deux heures et demie. A trois heures et quart, quand on put mieux évaluer les forces prussiennes, cet ordre fut réitéré. En arrivant au quartier du général d'Erlon, près de Frasnes, l'aide de camp qui portait cette dépêche prit sur lui de la communiquer immédiatement à l'aile droite, se méprenant ainsi complètement sur la nature de l'ordre de Napoléon et envoyant d'Erlon et son corps dans une direction qui n'était pas en rapport avec le plan général du mouvement de marche en avant. Vers six heures et demie, le corps de d'Erlon arriva aux confins du champ de bataille de Ligny, à la grande alarme de Vandamme, qui le prit pour

une partie de l'armée de Wellington qui avait dû rompre la ligne française et se préparait à tomber sur ses derrières. Il en informa Napoléon. Le moment était critique, car l'Empereur était en train de préparer l'attaque décisive de la garde contre les Prussiens. Cette alerte le força à différer l'attaque, et ce n'est qu'à sept heures et demie, quand il eut obtenu des renseignements précis, qu'il ordonna de reprendre le mouvement. On perdit ainsi encore une heure de jour précieuse. Pendant ce temps, Ney, consterné de l'absence des mêmes troupes, mises à sa disposition pour exécuter le plan d'attaque de Napoléon, expédia au comte d'Erlon l'ordre péremptoire de rétrograder sur-le-champ. Cet ordre ne parvint à d'Erlon qu'au moment où il se déployait pour prendre part au combat, qui était alors dans toute sa fureur à Ligny. Une longue journée de marche avait fatigué ses hommes : il lui fallut beaucoup de temps pour reformer la colonne de route et rejoindre Ney, ce qu'il ne fit que tard dans la soirée ; dans l'intervalle, Wellington avait eu le temps de battre le maréchal qui avait fait de son mieux pour effectuer, avec trois divisions, ce que Napoléon comptait qu'il engagerait avec huit. C'est là un bon exemple des multiples contretemps de la guerre.

Avant la tombée de la nuit, Napoléon avait enfoncé le centre prussien, repoussé ses ailes et remporté à Ligny une victoire complète, mais non écrasante. Il est évident que les services non rendus par le corps d'Erlon et le mauvais emploi de la division Girard ont changé le résultat de cette journée. Toutes les dispositions de Wellington pour concentrer son armée furent si tardives que, si les deux corps de Ney avaient été concentrés d'aussi bonne heure que Napoléon l'avait projeté, et comme ils auraient très bien pu l'être, ils auraient pu facilement s'emparer des Quatre-Bras et repousser les quelques troupes alliées, alors seules disponibles de ce côté. Cela est d'autant plus certain que le rapport officiel du duc constate qu'il fut attaqué aux Quatre-Bras par les deux corps tout entiers de d'Erlon et de Reille, c'est-à-dire par des forces d'infanterie près de trois fois supérieures aux siennes. Si, ce jour-là, d'Erlon et Girard avaient été de bonne heure avec Ney, Wellington aurait été repoussé des Quatre-Bras à quatre ou cinq

heures. Drouet d'Erlon aurait alors eu le temps d'arriver, par la route principale, sur les derrières de Blücher, au moment où, dans l'obscurité du soir, celui-ci recevait le coup final de Napoléon. Si tout s'était passé comme Napoléon l'avait projeté, on peut dire que les deux corps de Ziethen et de Pirch, qui formaient l'aile droite de Blücher, auraient été anéantis, et selon toutes les probabilités les quartiers généraux auraient été faits prisonniers avec Blücher et Gneisenau. Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, Thielmann dit à Bülow qu'il croyait que Blücher avait l'intention de regagner le Rhin par Saint-Trond. Si cette retraite avait été décidée, il n'y aurait pas eu de bataille de Waterloo, car Wellington ne se serait certainement pas battu là, n'ayant plus l'assurance d'être soutenu par les Prussiens, et aurait reculé vers la côte en abandonnant Bruxelles. Si tel avait été le résultat de Ligny, la campagne se terminait par un triomphe glorieux pour Napoléon.

Dans la charge finale, Blücher fut désarçonné, blessé, et l'on crut qu'il avait été fait prisonnier. Sur le moment, le commandement en chef fut dévolu au chef de l'état-major, Gneisenau. Debout sur un mamelon, au milieu des généraux et des états-majors des deux seuls corps avec lesquels il fût en communication pour l'instant, Gneisenau donna l'ordre qui décida de la campagne. Il prescrivit la retraite sur Wavre, abandonnant ainsi ses lignes directes de communication par Namur et Liège. Jusqu'à ces derniers temps, on avait toujours cru qu'en donnant cet ordre il avait l'intention de préparer les voies pour cette jonction avec Wellington, qui, deux jours plus tard, décida l'issue de la campagne. Mais son dernier biographe nous apprend que primitivement il avait prescrit la retraite sur Tilly, et qu'ensuite, ne trouvant pas Tilly sur les cartes d'opérations, il avait changé Tilly pour Wavre. Il semble donc qu'en désignant Wavre, il indiquait la direction générale de retraite vers le nord. Par le fait, il ne pouvait espérer, dans aucune autre direction, réunir en sécurité les deux ailes séparées de l'armée prussienne. En outre, en marchant sur Wavre, il n'abandonnait pas sa retraite possible sur le Rhin : en réalité, il rétablissait par là même sa principale ligne de communication avec sa base, par Saint-

Trond sur Maëstricht. La retraite des deux corps de Thielmann et de Bülow, qui étaient alors avec le quartier général prussien, s'opéra le soir même, juste assez loin pour que les Français ne pussent les presser. Le lendemain matin, les quatre corps prussiens réunis reprirent tous ensemble leur marche sur Wavre, et ainsi se termina la bataille de Ligny.

Le plan de Napoléon pour la bataille de Ligny était de son meilleur style, mais l'exécution n'est pas digne de sa réputation. Il reste responsable des délais qui retardèrent si longtemps le commencement de l'attaque, et qui ajournèrent l'assaut final jusqu'à la nuit. Quelques-uns, toujours éblouis par la légende napoléonienne, contesteront peut-être cette conclusion; mais peu de juges peuvent, vraiment, l'innocenter d'avoir négligé de poursuivre immédiatement les Prussiens battus, afin de compléter leur déroute. Au lieu de les poursuivre avec tous ses hommes disponibles, il les laissa effectuer leur retraite sans les inquiéter; Grouchy, un général de second ordre et très ordinaire, voulait les poursuivre: mais Napoléon, qui avait quitté le champ de bataille sans donner d'ordres, était malade et dormait à Fleurus: personne n'osa le réveiller, et le maréchal, qu'on a trop accusé, ne put rien faire. L'objectif de la bataille était d'écraser complètement Blücher et d'empêcher sa jonction avec Wellington. Napoléon, en renonçant à poursuivre les Prussiens, après les avoir battus, manquait ce grand objectif.

III

De bon matin, le 17 juin, Wellington, qui était retourné passer la nuit à Genappe, après son succès aux Quatre-Bras, se rendit à cheval sur le champ de bataille de la veille. Le courrier envoyé pour l'informer de la défaite de Blücher avait été blessé, de sorte que c'est de son propre état-major que le duc apprit la nouvelle. A son arrivée aux Quatre-Bras, voyant qu'il n'y avait de ce côté aucun mouvement sérieux des Français, il prit ses dispositions pour se replier à loisir

et quand il jugerait nécessaire. A neuf heures du matin, un officier de Blücher arriva pour lui apprendre que l'armée prussienne se massait à Wavre. Wellington répondit qu'il ferait halte et se battrait au sud de la forêt de Soignies, près Mont-Saint-Jean, si Blücher pouvait le soutenir avec un, ou, d'après une version, avec deux corps d'armée prussiens. Ce n'est que fort tard dans la nuit que Blücher fut en état d'envoyer réponse à Wellington, car les convois d'artillerie prussienne n'arrivèrent à Wavre qu'à cinq heures du soir, et Bülow ne rendit compte de l'arrivée de son corps à Dion-le-Mont qu'à onze heures et demie du soir. Ce n'est donc que passé cette heure, et après que Müffling eut annoncé à Blücher que l'armée anglaise était en position au Mont-Saint-Jean, que Blücher envoya à Wellington l'assurance de son appui : le corps de Bülow se mettrait en marche à la pointe du jour sur Saint-Lambert, celui de Pirch soutiendrait Bülow, et les deux autres corps se tiendraient prêts à marcher. Nous ne savons pas à quelle heure la dépêche de Blücher parvint à Müffling; mais, comme celui qui la portait dut faire de nuit quinze à seize kilomètres par de mauvais chemins, il est presque impossible que son contenu ait été communiqué au duc de Wellington avant trois heures du matin, le 18. Quant à Napoléon, il était tellement accablé par les fatigues de la journée qu'il se jeta sur son lit dès que la bataille de Ligny fut terminée, et devant son état d'épuisement personne n'osa se hasarder à le réveiller pour lui demander des ordres. Le lendemain matin, il en fut de même : on ne put le réveiller pour un travail utile à ce moment critique où d'une décision rapide dépendait le succès.

La matinée du 17 se passa dans l'inaction pour les deux ailes de l'armée française. Pajol, cependant, était parti de bonne heure, avec une troupe de cavalerie légère; mais, comme il avait pris la route de Namur et fait quelques captures accidentelles et trompeuses, ses rapports ne pouvaient qu'égarer l'Empereur sur la direction de la retraite des Prussiens. Ney, par une étrange incurie, n'avait pas été informé du résultat de la bataille de Ligny. Il était de très mauvaise humeur d'avoir été privé, la veille, du corps d'Erlon et de n'avoir pu battre les Anglais aux Quatre-Bras. Napoléon, persuadé évidemment que les Anglais devaient être en retraite, passa la

matinée à parler politique. Il fallait, naturellement, un certain temps pour réorganiser les régiments qui avaient été engagés, donner des munitions aux hommes et réapprovisionner les caissons d'artillerie. Mais Napoléon s'attarda jusqu'à midi, heure à laquelle il lança enfin Grouchy, avec les corps de Vandamme et de Gérard et la cavalerie de Pajol et d'Exelmans, à la poursuite des Prussiens, par la route de Gembloux. Grouchy ne fut en état de se mettre en mouvement qu'à deux heures de l'après-midi, et, alors, des torrents de pluie entravèrent tellement sa marche qu'il n'arriva à Gembloux que tard dans la soirée. Bon pour commander une division pendant l'action, Grouchy n'était pas tout à fait à la hauteur de la tâche qui lui incombait en ce moment. Les ordres verbaux qu'il avait reçus de Napoléon étaient de rattraper les Prussiens en retraite et de garder le contact, quelque direction qu'ils prissent. Tout concourait alors à indiquer Namur comme la direction de leur retraite. Ces ordres étaient à peine donnés que des rapports de sa cavalerie informaient l'Empereur qu'à neuf heures du matin, on avait vu à Gembloux une force d'environ 20.000 Prussiens. En conséquence, il expédia un ordre écrit à Grouchy, l'engageant à explorer de Gembloux la direction de Namur et Maestricht. Il ajoutait cependant ces mots : « Il est important de pénétrer ce que l'ennemi a l'intention de faire ; soit qu'il se sépare des Anglais, soit qu'il ait toujours l'intention de se réunir à eux afin de couvrir Bruxelles et Liège pour courir les chances d'une autre bataille ». On verra qu'il ne donna aucune instruction à Grouchy pour s'interposer, en tout cas, entre lui et les Prussiens. Mais finissons d'abord l'histoire de Grouchy le 17 : en arrivant à Gembloux, il s'assura qu'une partie des Prussiens avait pris la route de Wavre et qu'une autre partie, ainsi pensait-il du moins, marchait sur Maestricht. En rendant compte à Napoléon de ses opérations, il dit : « Si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je les suivrai dans cette direction afin de les empêcher de gagner Bruxelles et afin de les séparer de Wellington. » Conformément à cette intention, il donna des ordres pour marcher sur Wavre, le lendemain, le mémorable 18 juin.

Quand Napoléon eut donné ses ordres à Grouchy le 17, il partit aussitôt pour Marbais avec la garde, le corps de Lobau,

et la réserve de la cavalerie, soutenir l'attaque de Ney contre les Anglais aux Quatre-Bras. Pendant la matinée, il lui avait ordonné à plusieurs reprises de commencer l'attaque; mais, peut-être par suite de sa mauvaise humeur de la défaite de la veille, Ney ne bougea pas jusqu'à une heure de l'après-midi, où il vit Napoléon approcher. Les forces réunies par Wellington aux Quatre-Bras, et qui s'élevaient à 45.000 hommes, commencèrent à se replier sur Mont-Saint-Jean vers dix heures du matin le 17. Ce mouvement fut lentement et admirablement exécuté sous la direction personnelle du duc, et au moment où Ney commença réellement à s'avancer contre lui, sa cavalerie seule restait sur la position. A deux heures de l'après-midi, la poursuite fut retardée par la même pluie torrentielle qui fondait sur les colonnes de Grouchy en route pour Gembloux. A part une escarmouche insignifiante à Genappe, et un feu d'artillerie des plus vifs, dirigés par les Français sur la cavalerie anglaise en retraite, rien d'intéressant ne marqua ce mouvement sur Mont-Saint-Jean. A part 18.000 hommes que le duc, toujours inquiet de sa droite, conserva à Hal, toute son armée fut enfin concentrée sur ce qui allait devenir le fameux champ de bataille du lendemain. Les Français, avançant péniblement, sur des routes embarrassées et détrempées, pendant la soirée et la nuit du 17, ne furent tout à fait en position que très tard dans la nuit ou le lendemain de grand matin.

On a déjà dit que Wellington n'avait pas l'intention d'accepter la bataille le 18, à moins d'être tout à fait sûr de l'appui des Prussiens. D'un autre côté, nous savons aujourd'hui qu'il ne peut avoir reçu aucune dépêche lui donnant la promesse catégorique de cet appui avant trois heures du matin, c'est-à-dire à une heure où, s'il avait l'intention de battre en retraite, il aurait déjà dû commencer ses dispositions en conséquence. Dans l'histoire généralement admise, il est difficile de comprendre son mouvement : mais divers récits de conversations attribuées dans la suite au duc de Wellington ont donné naissance à une version différente : dans la soirée du 17, le duc serait parti à cheval pour aller voir Blücher et s'assurer par lui-même que le prince était en état et avait l'intention de le soutenir s'il s'arrêtait pour livrer combat, le 18, au sud

de la forêt de Soignies. L'Américain Ropes, le plus récent historien de ces événements, dans un très consciencieux ouvrage, où il utilise les matériaux rassemblés par le colonel Maurice[1], affirme que le fait est prouvé et ne supporte pas la contradiction. Cela sans doute expliquerait bien des choses, qu'il est autrement difficile de comprendre. Je ne puis cependant aller moi-même plus loin que le colonel Maurice et, comme lui, je pense que les preuves sont plutôt en faveur de l'authenticité; mais il y a bien quelque part d'autres preuves pour ou contre, et ceux qui peuvent jeter quelque lumière sur ce point rendraient un grand service à la vérité historique en publiant ce qu'ils savent.

Dans tous les cas, le 18, à dix heures du matin, la tête du corps de Bülow avait atteint Saint-Lambert, et Wellington en était informé. La masse du corps n'arriva cependant dans ce village qu'au moment où la bataille de Waterloo était déjà très avancée. Mais Wellington ignorait que Gneisenau, très inquiet de la position dans laquelle se trouverait l'armée prussienne si les Anglais battaient en retraite et si Blücher devait trouver Napoléon devant lui, tandis que Grouchy l'attaquerait par derrière, avait donné l'ordre à Bülow de ne pas s'avancer au delà de Saint-Lambert avant qu'il fût bien évident que Wellington avait réellement l'intention de livrer bataille à Waterloo et que l'action fût complètement engagée. Pendant que cet orage se préparait sur son flanc, Napoléon se laissait encore retarder dans son attaque de l'armée anglaise par l'état du terrain, qui rendait tout mouvement difficile, surtout pour l'artillerie. A dix heures, il envoya une dépêche à Grouchy, approuvant son mouvement de rapprochement par Wavre. Le fait est qu'en ce moment, ni Napoléon ni Grouchy ne songeaient au mouvement hardi de Blücher, qui, à tous risques et périls, se dirigeait en droite ligne de Wavre sur Waterloo. Ils ne voyaient une jonction des Prussiens avec l'armée de Wellington que dans la direction de Bruxelles. D'un autre côté, les ordres primitifs envoyés à Grouchy lui enjoignaient de placer des détachements de cavalerie pour conserver les communications avec le quartier général, et le général Marbot

1. Dans des articles d'un haut intérêt, publiés dans le *United Service Magazine*.

nous apprend, dans ses charmants *Mémoires*, que, d'après les ordres de Napoléon, il avait établi une correspondance de cavalerie entre le quartier général impérial et la Dyle à Mousty et à Ottignies. Si Grouchy avait exécuté, sur ce point, les ordres reçus, ses estafettes auraient dû rencontrer les cavaliers de Marbot dans ces villages. Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que Napoléon reçut avis de l'arrivée de la tête de colonne de Bülow à Saint-Lambert; alors, voyant qu'une attaque sur son flanc devenait imminente, il l'envoya dire à Grouchy: mais cette nouvelle lui arriva trop tard pour affecter ses mouvements.

Auparavant, vers onze heures et demie, Napoléon avait donné ordre d'engager la grande bataille dont il devait sentir que tout son avenir dépendait. Il chargea Reille d'attaquer Hougoumont, comme diversion à l'attaque principale, dirigée par le corps de d'Erlon sur le centre de Wellington au village de Mont-Saint-Jean.

Les forces alors en présence n'étaient pas numériquement très inégales, sauf en artillerie. Après ses pertes à Ligny et aux Quatre-Bras, et sans Grouchy, détaché pour surveiller les Prussiens, Napoléon était encore en état de jeter sur ce nouveau champ de bataille près de 49.000 fantassins, 15.700 cavaliers et 246 canons. De l'autre côté, sans compter le détachement de 18.000 hommes à Hal, Wellington avait à Waterloo 49.000 fantassins, 15.000 cavaliers et 156 canons. De l'infanterie, cependant, 15.000 hommes seulement étaient Anglais: de la cavalerie, pas tout à fait la moitié. Cette armée, mélangée et hétérogène, dans l'opinion de Wellington pas plus que dans celle de Napoléon, n'était à la hauteur de l'armée française qu'elle avait devant elle.

Pour décrire la bataille de Waterloo, au point de vue technique, il faudrait plus de place que je n'en ai ici. D'ailleurs, les faits qui touchent ses épisodes les plus émouvants et ses phases héroïques, sont mieux connus et plus clairement établis que ne le sont les autres points que j'ai abordés. Je ne puis qu'essayer de les résumer sommairement.

L'attaque sur Hougoumont, où Reille épuisa toute la force de son corps pendant presque toute la journée, fut mal exécutée. Pour préparer la principale attaque, celle de Drouet d'Erlon, sur

le centre de Wellington, Napoléon, profitant de l'énorme supériorité de son artillerie, fit avancer une batterie de 78 canons à environ 600 mètres de la ligne de crête de la position anglaise. Jusqu'à une heure de l'après-midi, son feu continua sans aucune réponse de Wellington, qui avait donné l'ordre formel à son artillerie de ne pas tirer sur les batteries françaises, mais seulement sur les colonnes françaises quand elles s'avanceraient pour l'attaque. La plus grande partie de l'infanterie anglaise était bien abritée par la nature même du terrain, mais la brigade hollando-belge de Bylandt était sur le sommet de la crête et très exposée. Quand le corps d'Erlon s'avança en quatre profondes colonnes, la gauche jetée en avant, cette brigade lâcha complètement pied. Mais, quand la masse française eut atteint péniblement la crête, il lui fut absolument impossible de se déployer sous le feu écrasant d'artillerie et de mousqueterie qui la reçut. Chargée à la baïonnette par la division Picton, pendant qu'elle était dans une déplorable confusion, et finalement par la cavalerie de Ponsonby et de Somerset, elle fut repoussée en perdant deux aigles et de nombreux prisonniers. La cavalerie anglaise, poursuivant trop loin son succès, fut à son tour très maltraitée. Vers trois heures, tandis que le corps de d'Erlon était ainsi sérieusement ébranlé, que Reille était toujours à tenter l'assaut d'Hougoumont, et que le corps de Lobau, que Napoléon avait pensé envoyer soutenir Reille, était envoyé à l'est pour s'opposer à la marche des Prussiens, Ney fit demander à l'Empereur l'appui d'une division de cavalerie. En ce moment, des lignes françaises, on eût dit que la position anglaise tout entière était abandonnée, car toutes les troupes de Wellington s'étaient tranquillement repliées sur leurs premiers emplacements, derrière la ligne de crête. Il semblait que la cavalerie française n'eût qu'à pousser en avant et à recueillir les fruits d'une victoire déjà gagnée. Quand donc le petit corps de cavalerie, demandé par Ney, s'avança sur le front de bataille, tout ce qui restait de cavalerie française s'élança aussi en avant, soit par suite d'une mauvaise interprétation des ordres de Napoléon, soit qu'elle n'eût aucun ordre : en tout cas, elle ne fut pas arrêtée par l'Empereur, probablement absorbé, en ce moment, par le danger qui menaçait sa droite. Avec quel

splendide courage et quelle audacieuse furie ces cavaliers français s'élancèrent sur les carrés anglais ! c'est là une histoire bien connue et souvent racontée. Ce ne fut pas seulement une division de cavalerie, mais quatre, qui furent ainsi taillées en pièces. Néanmoins, le feu de l'infanterie et de l'artillerie éprouvait cruellement les carrés anglais dans l'intervalle des charges de cavalerie. Comme la journée s'avançait, Napoléon se vit obligé d'appuyer Lobau dans ses tentatives pour repousser les Prussiens, d'abord avec la jeune garde, puis avec trois bataillons et cinq batteries. Avant sept heures, celles-ci avaient délogé les Prussiens de Planchenoit, qu'ils avaient pris à Lobau une heure auparavant. Dès que Napoléon se fut assuré que l'attaque des Prussiens sur son flanc droit était repoussée, et croyant, comme ses renseignements précédents le lui avaient donné à entendre, que cette attaque n'avait été effectuée que par le seul corps de Bülow, il se retourna pour diriger la bataille contre Wellington.

Il y a beaucoup de divergences d'opinion sur l'heure à laquelle la Haie-Sainte fut prise. Le général Kennedy, du côté des Anglais, et le colonel Heymès (l'aide de camp de Ney), du côté des Français, la fixent à six heures du soir, c'est-à-dire vers la fin des charges de la cavalerie française. D'autres la mettent à quatre heures. Il y a cependant une preuve qui ne laisse guère place à la discussion : c'est une lettre d'un lieutenant Græme, de l'armée hanovrienne, qui prit part à la défense de la ferme[1]. Dans cette lettre Græme dit qu'au moment où il se retira de la Haie-Sainte « toute l'armée était formée en carrés ». Il est donc évident que la place tomba pendant les charges de cavalerie. Toute l'histoire de la défense et tous ses détails prouvent que ce doit être vers le soir que les Français l'emportèrent. Grâce à la longue durée de la lutte, les défenseurs, ayant négligé de se réserver une poterne, se trouvèrent à la fin sans munitions. L'épaisseur du brouillard et de la fumée empêchait ceux qui n'étaient pas sur les lieux de voir ce qui s'y passait ; et, réunissant tous

1. Cette lettre a paru dans les *Lettres de Waterloo*, de Siborne, récemment publiées (page 409).

les témoignages que nous avons sur ce point, je suis amené à croire que la Haie-Sainte a dû être prise vers six heures du soir. Par le fait, les Français profitèrent de ce que leur cavalerie occupait en ce moment l'attention de Wellington et son armée pour renouveler et pousser à fond leur attaque sur cet avant-poste assez isolé. Une fois emporté, ils le remplirent de bons tireurs, qui rendirent intenable un monticule voisin et permirent à l'artillerie française d'entretenir un feu si nourri sur une partie de la position anglaise qu'elle força un carré, composé des 30e et 73e régiments, à se retirer, plus ou moins en désordre, sur une levée en arrière. Au même moment, des Brunswickois qui étaient près de là furent repoussés et il en résulta une brèche dangereuse dans la ligne de bataille. Ce fut un moment critique et si les Français avaient pu alors jeter des troupes fraîches dans cette brèche, le front anglais était rompu. Wellington fit face au danger avec un sang-froid et une habileté remarquables. L'arrivée juste à ce moment d'une des brigades de Ziethen sur sa gauche dégagea les brigades de cavalerie de Vivian et de Vandeleur, qui furent immédiatement lancées dans la brèche. Quand Napoléon put détourner son attention des Prussiens de Planchenoit, pour une attaque finale sur les Anglais qui se trouvaient entre lui et Bruxelles, Wellington avait complètement reformé sa ligne de bataille. Ziethen était à bonne distance pour le soutenir et Pirch se rapprochait pour appuyer Bülow et renouveler le mouvement sur la droite de Napoléon.

C'est dans ces circonstances que la garde impériale fit l'attaque finale. Elle fut précédée par un vigoureux effort de deux des divisions de d'Erlon sur la gauche anglaise, qui continua tant que dura l'attaque de la garde impériale. Huit seulement des vingt-quatre bataillons qui la composaient se trouvaient disponibles pour cet effort suprême. Chaque bataillon d'attaque était formé en colonne de compagnies doubles et le tout s'avançait en échelons par la droite. Ils traversèrent le front en diagonale, se dirigeant vers le centre droit de Wellington, et, quand ils s'approchèrent de la ligne anglaise, ils semblent s'être rompus en deux masses. La masse de droite fut reçue par un terrible feu de mousqueterie des gardes anglais, sous les ordres de lord Saltoun, puis chargée. Le bataillon français de

tête, au moins, fut repoussé en désordre et poursuivi; mais cet échec de la colonne de tête de l'échelon eut pour effet d'amener les autres colonnes presque en ligne avec elle. Les gardes de Saltoun se trouvant donc, pour le moment, menacés en flanc par ce corps en apparence tout frais, se replièrent sur leur ancienne position. Mais, pendant que cette nouvelle colonne s'avançait, elle prêta le flanc à son tour à la brigade d'Adams, à laquelle appartenait le 52e (alors l'infanterie légère du comté d'Oxford), sous les ordres de Colborne (lord Seaton). Saisissant l'occasion, l'habile soldat envoya une furieuse décharge à bout portant dans le flanc de la garde impériale. La colonne s'arrêta et essaya de faire face à cette attaque inattendue: mais Colborne, soutenu par le reste de la brigade d'Adams, chargea les Français, encore en désordre, et les mit en complète déroute. Wellington lança aussitôt à leur poursuite les brigades de cavalerie Vivian et Vandeleur. Presque au même moment, la principale portion du corps de Ziethen arrivait, se frayant un passage entre la droite de d'Erlon dans son attaque sur la gauche anglaise et la gauche de Lobau, dans sa lutte avec les Prussiens de Bülow. Ziethen tournait ainsi à la fois les deux corps français. Le duc saisit le moment pour ordonner la marche en avant de toute la ligne. Malgré d'héroïques efforts, la déroute devint un véritable sauve-qui-peut.

Pendant que la perte de Napoléon s'accomplissait ainsi à Waterloo, Grouchy était engagé dans une affaire d'arrière-garde avec Thielmann, à Wavre. Grouchy était à déjeuner dans une maison que M. Ropes a très habilement identifiée à Sart-les-Walhains, lorsqu'il entendit la canonnade de Waterloo. Gérard et Vandamme le pressèrent de marcher du côté de la bataille, qui, d'après le son, devait avoir lieu près de Planchenoit. Mais, espérant toujours que l'occupation de Wavre lui permettrait d'empêcher les Prussiens de se joindre à Wellington, Grouchy se décida à exécuter les ordres qu'il avait reçus de Napoléon et se dirigea sur Wavre. Le résultat de cette décision fut désastreux pour Napoléon, car les forces entières de Grouchy, qui montaient à plus de 30.000 hommes, avec 96 canons, furent aussi inutiles à l'Empereur pendant toute cette mémorable journée que si elles n'avaient pas existé. M. Thiers, avec la partialité exces-

sive et sans scrupules qui caractérise son épopée napoléonienne, rejette injustement le blâme sur Grouchy pour la chute finale de son héros. L'espace me manque pour m'étendre sur ce point intéressant et si discuté. M. Ropes insiste vivement sur ce point que les mots que j'ai cités de l'ordre écrit de Soult, du 17, ne laissaient d'autre alternative à Grouchy, pour rejoindre Napoléon, que de s'avancer, le 18, par les ponts de Mouster et d'Ottignies. C'est supposer qu'un général de second ordre devait et pouvait prévoir le mouvement prussien pour rejoindre Wellington, dans la forme même où il fut exécuté. Mais, par le fait, jusqu'à une heure de l'après-midi, le 18, rien ne montre que Napoléon eût lui-même prévu un mouvement pareil de la part de Blücher. A cette heure, il croyait encore n'avoir affaire sur la droite qu'au seul corps de Bülow. L'historien anglais, si fier qu'il soit du courage et de la fermeté admirable de ses compatriotes à Waterloo, doit reconnaître que ce fut la merveilleuse audace du mouvement de Blücher sur la droite française, vers Saint-Lambert, mouvement inspiré par la fidélité personnelle de Blücher pour Wellington, et opéré à l'encontre des idées stratégiques de Gneisenau, qui décida du sort de Napoléon à Waterloo. Il est certain que Napoléon, pendant la plus grande partie de la journée du 18, pensait que Grouchy traversait les ponts de la Lasnes : mais c'était là un mouvement hardi, qui demandait pour le risquer un plus grand soldat que Grouchy et un général prêt à assumer une immense responsabilité. D'après notre connaissance actuelle de la position véritable, il ne peut y avoir aucun doute que Grouchy, sans avoir égard à ses ordres, aurait dû marcher en toute hâte au bruit du canon. En agissant ainsi, il aurait pu occuper les Prussiens, de façon à gagner pour son souverain le temps suffisant pour remporter une victoire à Waterloo.

Mais il n'en devait pas être ainsi. L'armée française était si irrémédiablement défaite et la victoire de Wellington si complète qu'il était au-dessus du pouvoir de Napoléon même de s'en relever. Grouchy, il est vrai, parvint à ramener en France les forces sous ses ordres, mais il n'existait plus d'armée qui pût espérer faire face aux hordes d'envahisseurs, alors prêtes à se répandre par-dessus ses frontières.

IV

Si nous jetons à présent un regard en arrière sur la mémorable période des Cent-Jours, nous y retrouvons les mêmes traits caractéristiques que dans les campagnes précédentes. Napoléon débarque en France, presque seul et comme un fugitif, de la petite île qui était son royaume, et réussit, en quelques semaines, à bouleverser, sans effusion de sang, toute l'organisation du pouvoir de la France sous son roi légitime : l'ascendant personnel d'un homme s'affirma-t-il jamais plus étonnamment? Mais, d'un bout à l'autre de cette campagne, qui fut sa dernière, combien est remarquable l'ascendant qu'il exerçait sur les Alliés, les obligeant à suivre son initiative, et combien peu s'en fallut qu'il ne les écrasât? Quelle eût été la fin de cet homme extraordinaire, si le corps d'Erlon n'eût été gâché en pure perte le 16 juin? Si, le 17, avec un peu plus de vigueur dans les reconnaissances de sa cavalerie, Napoléon avait immédiatement découvert sa situation véritable, quel eût été le sort de l'armée prussienne? En suivant attentivement l'histoire de cette campagne de quatre jours, telle qu'elle nous est connue aujourd'hui, on ne peut douter que Ney, Drouet d'Erlon, Grouchy, et plusieurs autres subordonnés de Napoléon, ne servirent pas leur vieil Empereur avec la vigueur et l'enthousiasme des premières années. Ils étaient, autant que l'Europe, fatigués de lui. Quant à lui, quoique souffrant certainement, de corps et d'esprit, et bien qu'il ne fût plus, comme au commencement de sa carrière, l'homme qui commande la victoire, c'est pourtant toujours autour de lui et de son initiative que nous trouvons réuni tout ce qu'il y eut de plus brillant du côté français dans cette campagne. Et pourtant, on ne peut plus en douter, il était sous un voile de lassitude et de léthargie, amené par la maladie, qui l'affaiblissait et exerçait une influence déplorable sur ses actions.

Le critique militaire qui examine minutieusement les mesures prises par Napoléon pendant cette campagne y relève

tant de fautes qu'il ne peut les expliquer que par le retour mystérieux de la maladie. Ce mal, dont il souffrait plus ou moins depuis longtemps, et qui fut pour lui la cause de tant de désastres en Russie et à la bataille de Dresde, le terrassait alors plus souvent et avec plus de violence. Quand il tombait sous sa prise, il était incapable de tout effort utile, mental ou physique; il avait une grande difficulté à se tenir éveillé, ses traits tirés et son expression morne indiquaient à la fois une souffrance du corps et un abattement de l'intelligence. Sa vigueur, qui n'était plus ce qu'elle était dix ans auparavant, avait été sérieusement éprouvée par quinze heures de travail et de soucis journaliers durant ce séjour plein d'anxiétés à Paris. Mais, une fois débarrassé de l'atteinte du mal, sa belle intelligence était aussi lucide, sa fertilité de ressources aussi merveilleuse, son génie aussi brillant, et ses conceptions aussi grandes que jamais. Assis dans son cabinet, il pouvait, comme autrefois, faire des plans et des combinaisons avec une clairvoyance presque infaillible et une vue pénétrante de tout ce qu'il fallait pour le succès. Il pouvait toujours dominer la position avec toute son ancienne perspicacité. Mais l'angoisse de ses récents échecs n'avait pas seulement affecté sérieusement sa santé, elle lui avait enlevé beaucoup de cette confiance en soi, si nécessaire pour la continuité du succès à la guerre. Ce n'était plus le petit homme de Rivoli, maigre, mince, vif. Son visage bouffi, sa large poitrine, ses jambes grasses et arrondies annonçaient un homme impropre à un rude travail à cheval. Son corps alourdi ne lui obéissait plus comme jadis et il souffrait d'une somnolence irrésistible. Il était déjà vieux pour ses quarante-sept ans, et, après avoir été le plus contenu, le plus confiant, le plus absolu des chefs, il était déjà tombé dans la loquacité des têtes grises et porté à demander l'avis de ceux auxquels il avait coutume de donner des ordres.

Je me suis appesanti sur l'état de santé de Napoléon, dans ce dernier acte de sa carrière, parce que plus j'étudie ce plan de campagne de 1815 si grandiosement conçu, plus je suis convaincu que la défaite écrasante qui la termina fut primitivement le résultat d'un mal physique, qui affaiblit ses facultés mentales au moment suprême où, pour réussir, s'imposait la nécessité d'une décision rapide et énergique. S'il avait pu

apporter l'énergie morale et physique de la première période de sa carrière à l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour l'anéantissement de Wellington et de Blücher en Belgique, et si l'on juge de ce que ces généraux auraient fait par ce qu'ils firent, je crois que le prudent Anglais aurait au moins été obligé de battre en retraite hâtivement pour se rembarquer à Ostende, tandis que l'impétueux Prussien, presque détruit à Ligny, aurait été trop heureux de mettre le Rhin entre les débris de son armée battue et le vainqueur d'Iéna.

Je ne puis m'expliquer autrement d'une façon satisfaisante les heures précieuses gaspillées par Napoléon, ni l'imperfection et la négligence de ses ordres les plus importants, ni comment deux armées dans les positions qu'occupaient les armées de Wellington et de Blücher les 14, 15 et 16 juin purent échapper, pendant les deux jours suivants, à la destruction inévitable que leur préparait le plan d'opérations si habilement conçu par Napoléon. Son état de fatigue et de léthargie, le matin du 17, explique comment tant d'heures du jour furent perdues, tant d'autres dépensées inutilement. Grouchy, désireux de commencer la poursuite, tenta de voir Napoléon au point du jour et ne fut reçu qu'à huit heures; et même alors il lui fut impossible de tirer de lui aucune instruction précise. Par le fait, aucun ordre ne fut donné avant midi : Grouchy ne reçut le sien verbalement qu'à une heure de l'après-midi, retard qui permit à Blücher d'arriver le lendemain à Waterloo à temps pour y donner le coup final aux Français. Vandamme avait bien le droit de dire à ceux qui l'entouraient : « Le Napoléon que nous avons connu n'existe plus..., notre succès d'hier (le 16) n'aura pas de résultat. »

WOLSELEY.

MONSIEUR COTILLON[1]

X

Se dédire! Au point où il en était! Jolie besogne!... Et pourtant, il n'y avait ni doute, ni hésitation possible, cette fois. La dernière épreuve avait été décisive... Certes, beaucoup d'hommes auraient passé outre, — presque tous même, — en se disant que leurs défaillances suprêmes étaient autant de preuves de l'irresponsabilité masculine en la matière : ces choses-là se font tous les jours; — c'est pour cela justement que les hommes ont coutume de n'y pas attacher beaucoup d'importance.— Mais Monsieur Cotillon, faible entre les faibles sur le chapitre de la chair, était honnête homme dans toute la force du terme : on a remarqué, d'ailleurs, qu'un extraordinaire laisser-aller des sens peut s'allier, par exception, à une grande rigidité de conscience. Or, pour un véritable honnête homme, épouser une jeune fille aussi confiante qu'aimante, avec la certitude de la tromper à la journée, dès le lendemain peut-être du mariage, et sans avoir eu, en l'épousant, l'illusion banale, mais honorable, qu'on la rendrait heureuse, faire cela, c'est faire une vilenie.

Donc, il fallait se dédire. Mais comment?... Parler? Quelles

1. Voir *la Revue* des 1er et 15 juillet 1894.

paroles trouver, hélas! pour se faire comprendre d'une jeune fille, même fort avancée? Et quelle situation désobligeante!... Alors, écrire?... Oui : même quand on n'en fait pas son métier, on tourne plus facilement une lettre sur un thème embarrassant qu'on ne trouve, de vive voix, une phrase... Et voici ce qu'il écrivit, après mûres réflexions :

« Il a été convenu, ma chère Alice, que j'irais dîner à la Grande-Feuillée toutes les fois qu'il me serait possible de prendre le train de cinq heures. Je n'y suis pas allé hier; je n'irai pas aujourd'hui. Pourquoi cela? C'est ce que je voudrais bien vous dire sans vous causer plus de chagrin que n'en vaut ma personne.

» Vous vous rappelez notre première conversation sérieuse, dont le sérieux ne vous empêchait pas de rire. Vous me parliez de ma mauvaise réputation, et vous y croyiez bien un peu. Moi, j'avais l'air d'y croire moins que vous; et peut-être, en effet, me considérais-je comme à demi calomnié. Mais voilà que, depuis quelques semaines, je me sens lâche et craintif devant l'avenir. Mon goût invétéré pour l'indépendance, et spécialement pour l'indépendance du cœur, me fait craindre de ne pas être digne d'une femme loyale et confiante comme vous l'êtes. Je regimbe en présence du joug, tout en baisant avec tendresse la main qui prétend me l'imposer. Je recule devant le mariage, tout en m'extasiant devant la fiancée. Et ce n'est pas pure lâcheté de ma part; c'est aussi scrupule et délicatesse.

» Alice, ma chère Alice, comprenez-moi à demi-mot. J'ai peur de vous chagriner en vous disant trop de mal de moi; mais j'ai encore plus grand'peur de ne pas vous en dire assez pour vous éclairer sur le néant de la perte que vous allez faire. Je suis un homme léger, frivole, inconstant, fou de liberté, ivre de plaisir : qui a bu boira. Je ne croyais pas à la fatalité de ce dicton; j'y crois maintenant. Que faire? Vous le dire aussi doucement, mais aussi loyalement que possible. Après un suprême et définitif examen de conscience, je viens de reconnaître que je ne serai jamais pour vous, ni pour aucune femme, le mari que vous êtes en droit de vouloir.

» Nous dirons ce qu'il vous plaira, ce qu'il plaira à vos

parents que l'on dise, et, par exemple, que ma conduite a été reconnue légère un peu au delà des limites permises, — ce qui pourra s'entendre de l'audace de mes incartades ou de leur inopportunité. — Et vous serez libre d'attendre et d'espérer un plus digne partenaire.

» Tout mon désir, c'est que vous croyiez fermement que je ne vous ai jamais menti, que je vous ai aimée, que je vous aime autant qu'il est en mon pouvoir d'aimer; et mon dernier vœu, c'est que vous soyez bien persuadée que la loyauté seule me guide avec la crainte de vous infliger plus tard une peine et une humiliation sans remède.

» Je n'écrirai à vos parents que si vous le jugez nécessaire. Au point où en sont les choses, il me semble que c'est à vous seule que je dois l'explication de ma conduite, — à vous d'abord, tout au moins.

» COETLIGON ».

Quarante-huit heures passèrent. Dans la matinée du troisième jour, comme M. de Coëtligon s'apprêtait à sortir pour aller déjeuner au club, on vint lui dire que deux dames demandaient à le voir.

Il habitait rue de la Ville-l'Évêque, à deux pas de la Madeleine, un petit pavillon entre cour et jardin, où il avait reçu plus d'une visite aimable. C'était, en plein centre de Paris, un lieu tranquille comme une retraite provinciale. Dans cette rue élégante et morte, sans boutiques et sans passants, il n'y a ni bruit ni mouvement : quelques hôtels aux portes closes, quelques maisons de rapport discrètement habitées, de rares voitures de maîtres aux roues caoutchoutées, que l'on entendrait à peine passer sans le grelot du collier, secoué par le trot rapide des chevaux, rien enfin pour troubler sérieusement la paix et le sommeil d'un quartier de nécropole enclavé dans la partie la plus vivante de la plus vivante des villes. L'amour du contraste avait guidé M. de Coëtligon dans son choix, — peut-être aussi le désir d'être tranquille chez lui.

Quand on lui annonça la visite de deux dames, Henri songea successivement à toutes les femmes qu'il connaissait ou avait connues : il les évoqua, seules ou couplées. Mais, comme il n'en attendait ni une ni deux, il ne tarda pas à

demander à son valet de chambre, personnage considérable et avisé, depuis peu de temps à son service, quelques détails signalétiques.

Aux premiers mots, où il était question d'une dame « d'âge respectable et de condition bourgeoise, accompagnant une jeune personne tout à fait jolie et distinguée », Henri comprit qu'il s'agissait d'Alice et d'un chaperon quelconque.

Tout ahuri, — car il attendait la visite du père bien plus que celle de la fille, — il demanda avec inquiétude :

— Où les avez-vous fait entrer?

— Dans le salon... Il n'y a pas de feu, c'est vrai. Mais j'ai pensé que c'était plus convenable.

— De les faire geler?

— Monsieur oublie peut-être que, dans son cabinet, il y a un grand tableau... et une petite statue...

— C'est bon. Vous avez eu raison... Dites que j'y vais.

Une fois en présence d'Alice, Henri fut un peu plus qu'embarrassé. Heureusement, la jeune fille, qui était mue par une grande résolution, n'entendait pas se laisser démonter. Elle se tourna tout de suite vers la personne qui l'accompagnait, — une ancienne femme de chambre très dévouée, promue à la dignité de gouvernante, et qui était accoutumée de longue date à faire les trente-six volontés de sa jeune maîtresse :

— Allez m'attendre dans l'antichambre, ma bonne Pierret.

Puis, dès qu'elle fut seule avec Henri :

— Ne perdez pas votre temps à me faire des représentations sur l'imprudence de ma démarche. Je sais ce que je fais... Il m'a paru nécessaire de vous demander, les yeux dans les yeux, compte de vos paroles et de vos actes. Que je me compromette, peu importe! Je ne suis pas de celles qui passent d'un fiancé à un autre, qui en changent comme de valseurs : si je ne vous épouse pas, je ne me marierai pas... Voyons, Henri, que s'est-il passé? Parlez-moi comme vous parleriez à votre femme : j'étais si près de l'être!... Malgré tout, j'ai foi en votre honnêteté. Je ne peux pas croire que vous ayez pris envers moi de si formels engagements sans qu'une sincère et profonde affection vous y ait entraîné... Alors, quoi?... Vous reculez devant la crainte de me faire de la peine, dans l'avenir par la légèreté de votre conduite, et vous me mettez le cœur

en miettes tout de suite! Quelle logique singulière et quelle barbare délicatesse!

Sa voix s'était subitement altérée. Des larmes coulaient sous sa voilette. Elle les essuya. Et, d'un mouvement machinal, elle remit en ordre les bouclettes de ses jolis cheveux blond cendré... M. de Coëtligon, bouleversé, lui prit les mains :

— Ma chère Alice, dit-il, je vous jure que je ne sais plus si je suis une brute ou un parangon de délicatesse. Il me semble que j'ai rêvé tout cela... Mais je vous jure pareillement que je ne sais pas davantage ce que je dois faire à présent, ni même ce que je dois dire.

Alice parut réfléchir, les yeux fixés sur le tapis. Tout à coup, elle releva la tête d'un air résolu. Et, sans retirer ses mains de celles de M. de Coëtligon :

— Ne dites rien, cela sera plus simple et vaudra mieux. Car je comprends bien que vous ne pouvez pas tout dire. Et je ne veux pas que vous mentiez... C'est moi qui parlerai... Vous avez peur, dites-vous, d'être un mauvais mari. Mais, d'abord, en ma qualité de petite fille moderne, très curieuse et assez mal élevée, je crois savoir qu'il n'y en a pas de bons. J'ai beaucoup regardé autour de moi : je n'ai pas aperçu une seule jeune femme vraiment heureuse par son mari... Je ne parle même pas des vieux ménages : ceux-là, du reste, sont souvent plus harmonieux, l'habitude et la résignation ayant fait leur œuvre... D'ailleurs, sans chercher bien loin, j'ai l'exemple de ma sœur... Bref, je n'ai pas d'illusions. Cela étant, il reste que je vous aime et que vous m'aimez... Je le crois parce que vous me l'avez dit et que vous n'avez jamais eu aucun intérêt à me tromper : vous êtes aussi riche, sinon plus riche que moi... De plus, vous montrez des scrupules... rares, et qui me donnent de votre loyauté une opinion plus haute encore que celle que j'en avais conçue. Et enfin, mon amour-propre de femme est doublement en jeu : je ne veux pas être abandonnée, et je serais flattée d'enchaîner un inconstant... En un mot comme en cent, je connais les risques, et je les accepte.

— Quand je vous entends, quand je vous regarde, murmura Henri, il me semble qu'il n'y a plus de risques, et je ferais tous les serments du monde...

— Ah! non! N'en faites pas!... Ou, tenez! pour vous mettre à l'aise, comme aussi pour être originale et hardie jusqu'au bout, voici ce que je vous propose : vous m'épousez, et vous remplacez le serment de fidélité par un simple serment d'amour.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il sera entendu entre nous que vous n'êtes pas tenu de m'être fidèle autrement que par penchant et par goût. Cela durera tant que vous m'aimerez. Quand vous ne m'aimerez plus, vous me le direz... ou vous me le prouverez. Et je n'élèverai jamais la moindre protestation. Nous en serons quittes pour vivre, dès lors, comme vivent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des gens mariés dans notre monde... et, je crois bien, dans tous les mondes possibles... Seulement, si je vous dispense du serment de fidélité, je ne vous dispense pas du serment d'amour, qui, seul, peut légitimer ma hardiesse à mes propres yeux.

— Je vous jure, ma chère Alice, que je vous aime plus et mieux que je n'ai jamais aimé.

— Bon. L'avenir me regarde... Vous avez mes deux mains dans les vôtres. Je les y laisse, n'est-ce pas? Tant pis pour moi si vous les lâchez plus tard, pour en capturer d'autres!

Il n'y avait pas grand'chose à répondre, si ce n'est, peut-être, que, dans sa demi-candeur, la fiancée prévoyait l'infidélité seulement comme conséquence de la désaffection, tandis que le fiancé la considérait comme très conciliable avec un attachement persistant. Mais ce sont là des divergences de pensée qui tiennent à la différence même des sexes, et dont l'expression est, d'ailleurs, à peu près impossible : nuances incommunicables d'un sexe à l'autre. — M. de Coëtligon ne dit donc rien de plus que ce qu'il avait dit.

Et les bans furent enfin publiés.

Blanche Hollmann reçut un cadeau princier, — qui aurait peut-être été un peu moins somptueux si le donateur avait su que cette maîtresse d'un jour lui avait été dépêchée par... son autre maîtresse d'un jour.

Mais il n'en sut jamais rien, personne n'ayant jugé à propos de le lui apprendre : Blanche s'en était bien gardée; et Suzanne, sans doute, n'avait pas estimé sa revanche assez certaine ou

assez belle pour se vanter de son exploit. — Seulement, il trouva, l'avant-veille de son mariage, un poulet anonyme dans sa boîte aux lettres, écrit en belle bâtarde, d'une écriture certainement déguisée, et où on lui disait qu'on le laissait se marier en paix, quoiqu'il ne fût pas impossible de l'en empêcher, mais qu'on le croyait capable de justifier les prédictions les plus pessimistes et de combler les vœux les plus hostiles au bonheur de sa femme. — Ce poulet n'empêcha pas madame Labarre d'assister au mariage, toute souriante et confite en amitié d'apparat.

VI

Il fut très brillant, ce mariage : musique de Mendelssohn ; paroles de tout le monde.

— Ah! voici le cortège. Belle marche, ma foi!... Ce bon Coëtligon! Je me figure qu'il est comme le doge à Versailles, et que ce qui l'étonne le plus, c'est de s'y voir.

— Ce n'est pas un doge qui a dit ça.

— Je te demande pardon. Et puis, qu'est-ce que ça fait, puisque c'est en situation?

— Si tu veux... Sais-tu ce qui serait en situation? Ça serait de rappeler à Coëtligon que, même quand il est aux anges, tout homme a dans le cœur un... une bête qui sommeille.

— C'est de Monselet, je crois, cette maxime arrangée?

— Possible. En tout cas, c'est bien arrangé... et ça va comme un gant à Coëtligon.

— Tu crois qu'il y aura un réveil?

— Ah! oui, par exemple.

Le jeune élégant se pencha vers son voisin et lui chuchota quelques paroles drolatiques à l'oreille.

— Tais-toi donc! fit l'autre en riant. C'est toi qui devrais soigner ton... animal : il a des insomnies.

Un peu plus loin, deux dames (côté de la mariée) se communiquent leurs impressions :

— Aviez-vous entendu parler de ce surnom ridicule et

compromettant? Il me semble que je ne pourrais jamais donner ma fille à un homme qui en serait affublé.

— Mon Dieu, ma chère amie, les hommes se divisent en deux grandes catégories : ceux qui chiffonnent les cotillons et ceux qui seraient dignes de les porter. Il faut choisir.

— C'est sévère!

— Bah! il paraît qu'on peut être homme d'honneur avec ça.

— Euh! l'honneur n'est pas grand'chose, vous savez, quand ce n'est pas le nom de guerre de la vertu, le nom qu'elle prend pour aller dans le monde.

— Ah! ici, ce n'est pas ça du tout. N'importe! ayons bon espoir... Espérons surtout qu'Alice, s'il lui arrive malheur, se vengera noblement.

— Oui, pas comme madame de Lauberville, qui est là, en mauve et pensée, et qui s'est vengée ou dédommagée des frasques ruineuses de son mari en prenant un banquier juif pour amant.

— Fi! l'horreur!... Comme si l'on ne pouvait pas toujours se mal conduire... chrétiennement!

. . . .

— Croyais-tu, quand nous étions à Royan, que cela finirait par un mariage?

— J'en étais sûre. Comment aurais-tu voulu que ça finît?

— Tenez-vous droites, mesdemoiselles, et ne bavardez pas tant!

— Oh! ce Max qui fait sa duègne!... Eh bien! le voilà marié, ton ami... Il est bien heureux!

— Tu veux dire, je pense, que sa femme est bien heureuse?

— Peuh! il ne la vaut pas.

— Voyez-vous ça!... On dirait du dépit... Tiens, M. de Trévern qui te regarde... Est-ce qu'il te vaut, celui-là?

— Non. Mais, si l'on attendait un mari vous valant exactement, on ne se marierait jamais.

Et Marie-Marguerite de Tresmes envoya son plus joli sourire à M. de Trévern.

— Ne lui souris donc pas tant, fit Marie-Rose en poussant le coude de sa sœur : il se croit obligé de montrer toutes ses dents.

— C'est qu'il les a blanches.

— Soit! Mais il n'en a pas moins l'air de dire : C'est pour mieux vous croquer, mon enfant!

. . . .

— Est-elle assez jolie, votre nouvelle nièce!

— Mais, il me semble que mon neveu n'est pas mal non plus.

— Parlez-moi d'une tante comme vous!... Enfin, il fait bien des jaloux, votre neveu!... M. de Sennepanges, entre autres... et surtout cette bonne madame de Sennepangès, sa digne mère, qui fait un nez... et une bouche!

— Le fait est qu'elle donne raison à ceux qui prétendent qu'on lui voit le fiel couler des lèvres.

— Dame! c'est une petite millionnaire en herbe qui lui échappe.

— Mon neveu aussi est un petit millionnaire... qui deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie et ne permette pas à sa tante de s'éterniser en ce monde... Mais taisons-nous : la cérémonie commence...

Pendant ce temps-là, Alice demandait au ciel de lui forger des armes pour la lutte et de lui donner du courage dans la défaite.

XII

— Henri!

— Alice?

— Savez-vous combien il y a de temps que nous sommes mariés?... Deux ans moins deux jours.

— Bah!

— Vous ne le saviez point?

— A peine. Le temps ne m'a pas paru long, voilà ce que ça prouve.

— Est-ce un madrigal?

— C'est un compliment mérité.

— Venez un peu ici, près de la fenêtre, dans la lumière... Là!

Elle l'avait tiré doucement par sa manche d'habit, l'amenant tout contre la haute fenêtre, qui donnait sur l'avenue Matignon, embrumée déjà par un crépuscule de fin d'automne.

— Que me voulez-vous, madame?

— Je désire vous demander quelque chose.

— Accordé.

— Il ne s'agit pas d'un cadeau... Je trouve, d'ailleurs, que vous avez le cadeau trop facile : on dirait que vous avez à vous faire pardonner des tas d'infamies.

— Bon. Supprimés, les cadeaux.

— Si vous voulez : ça m'est absolument égal... Mais revenons à ma question.

— J'écoute.

— Durant ces deux années, jamais je ne vous ai reparlé de... des conditions un peu particulières dans lesquelles nous nous sommes épousés... Eh bien! après deux ans, je voudrais savoir si... si vous n'avez eu aucun regret, aucune velléité d'escapade?...

— Vous êtes folle, ma chère petite! Je suis à vos pieds du matin au soir... et dans vos bras le reste du temps!

— Et bien! voilà justement ce qui m'inquiète. C'est peut-être... trop.

— Allez-vous me rationner?

— Ce serait sage. — probablement.

— Je ne le crois pas... Au reste, vous remarquerez que c'est moi-même qui me suis prescrit le bonheur à haute dose.

— Le mot vaut un baiser.

Comme ils se becquetaient gentiment dans l'embrasure de la fenêtre, on annonça M. de Tresmes.

— Tiens! c'est un revenant. On ne l'a pas revu depuis le mariage de ses sœurs.

Max de Tresmes fut bientôt introduit dans le petit salon du couple modèle.

— Tu arrives? lui dit M. de Coëtligon, en lui serrant affectueusement les mains.

— Oui... Mais je repars.

— Encore! fit Alice. Savez-vous que, depuis ce double et charmant mariage de vos sœurs, nous ne vous avons pas vu une seule fois. Je dis : pas une! Or, voyant très souvent vos

sœurs, surtout Marie-Marguerite, qui est devenue ma plus intime amie, je trouve que vous ne nous gâtez pas assez.

— C'est vrai, madame. Mais il faut me pardonner : je suis en proie à la manie des voyages. Je n'arrive jamais que pour repartir.

— Vos sœurs et vos amis s'en plaignent.

— Oh! mes sœurs!... Que pourrais-je faire pour elles, que ne fassent, et bien mieux, des amies comme vous?

Un froncement de sourcils, à peine perceptible, trahit un peu de mécontentement ou de préoccupation chez le visiteur.

— Cette double cérémonie, — dit M. de Coëtligon, pour dire quelque chose, — ces deux sœurs jumelles se mariant en même temps, c'était d'un poétique... d'un gracieux!

— Oui, mais il n'y a malheureusement eu que cela de gracieux dans l'affaire.

— Bah! tu pousses tout au noir.

— Mon cher ami, ce n'est un mystère pour personne que mes deux sœurs, mariées depuis dix-huit mois à peine, — juste six mois après vous, — sont abominablement malheureuses.

— Bah! bah! tu exagères.

— Non pas. Et, comme je suis responsable de l'un de ces deux mariages, — c'est déjà trop, — je ne suis naturellement pas porté à dramatiser les choses. Mais, que veux-tu? tout le monde sait, à présent, que M. de Trévern est un drôle, qui nous a trompés sur sa conduite autant que sur sa fortune. Et dire que je le voyais d'un assez bon œil! Ça peut s'appeler de la clairvoyance!

— Mais votre autre sœur, dit madame de Coëtligon, Marie-Rose, madame Jacques Herbert, elle n'est pas si à plaindre?

— Moins, c'est vrai... D'abord, elle ne peut s'en prendre qu'à elle, celle-là : je l'ai plutôt retenue que poussée. Elle a trouvé à son gré Jacques Herbert, banquier né je ne sais où, mais dont la roture est très dorée sur tranches. Tant pis pour elle! Je pensais bien que, sauf la dorure, il n'y avait rien à attendre d'un financier mal né, qui cherchait une alliance mondaine...

— Alors, malheureuse aussi?

— Oui. Mais elle se console en allant beaucoup dans le monde, avec beaucoup de diamants sur elle.

— Nous la voyons moins que sa sœur.

— Vous n'allez donc pas dans le monde, vous?

— Nous n'avons pas le temps, répondit Alice en souriant et en regardant son mari.

— A la bonne heure!... C'est égal! Allez donc faire des pronostics! J'aurais mis ma main au feu que Trévern serait un bon mari... Et je ne l'aurais pas mise au feu pour tout le monde, ma main!

— Ça, ça doit être à mon adresse, fit Henri.

— Mais non. Quelle idée!

— Laisse donc! Je me souviens de certaine conversation sur le mariage... Avoue que tu n'avais pas grande idée de mes aptitudes?

— Mon Dieu, tu sais... Alors, madame, vous êtes contente de lui?

— Oh! tout à fait. Pas un nuage!

On causa quelque temps encore. Puis, M. de Tresmes prit congé, laissant les deux parfaits conjoints à la reprise de leur tête-à-tête.

Pas un nuage! C'était vrai. Alice, très doucement et très habilement, avait accaparé l'existence de son mari. Au retour de leur voyage de noces, prolongé le plus possible, ils s'étaient installés minutieusement en un bel appartement de l'avenue Matignon : ci, plusieurs mois encore d'occupation et d'amusement. Après quoi, la jeune femme, que ne gênait aucune promesse ou menace de maternité, s'était mise à chasser à tir et à courre avec son mari, par plaisir et par précaution : elle pensait, non sans quelque raison, qu'un mari à qui sa femme ne refuse rien et qui, en outre, pratique des sports éreintants, doit être nécessairement un mari fidèle. — Il y a bien des maris défiants qui ont recours à une politique analogue : celle de la grossesse, pensant qu'on n'est jamais mieux défendu que par ses œuvres. — L'été, on avait voyagé. Et voilà comment deux années avaient passé sans un accroc, sans une éraflure au contrat.

Henri de Coëtligon s'était laissé aller au fil de l'eau, sur ce fleuve de tendresse. Il n'avait pas eu le loisir de penser à d'autres femmes que la sienne. Il était parfaitement heureux. Rien ne lui manquait, ni personne.

Il faut dire qu'il n'y avait pas, dans ses entours, surabondance de tentations. — Tout au plus, depuis les malheurs domestiques de l'une des petites de Tresmes, devenue comtesse de Trévern pour ses péchés, voyait-il auprès de sa femme un visage et une silhouette vraiment agréables. Et il n'y avait pas longtemps.

Quand, d'aventure, sa pensée s'arrêtait sur ses années de jeunesse, il s'étonnait, avec la meilleure foi du monde, de tant d'ardeurs éteintes. Il s'en étonnait, mais il s'en réjouissait aussi, comme d'un affranchissement dont il se sentait ennobli. — Il ne réfléchissait pas que le régime de parfait amour auquel sa femme le soumettait, en le séquestrant, pouvait bien expliquer ce prétendu détachement des sortilèges féminins.

La période des méditations chagrines n'était pas encore venue. Et puis, Alice était exquise en sa candide ingéniosité de femme qui ruse avec le danger. Elle avait un souci de plaire, de plaire toujours, qui, allié à un peu de gaucherie parfois, provenant de son inexpérience, enchantait son mari. C'était délicieux de se sentir aimé comme cela par une blondinette qui n'avait pas tout à fait vingt et un ans, mais dont la beauté fine s'épanouissait peu à peu, sans que son charme juvénile menaçât de s'évanouir.

Par exemple, si une grossesse fût survenue, c'en eût été fait de ces délices légitimes. Comme tous les vrais amants, comme tous les vrais *féminins* ou *féministes,* comme tous ceux qui ont le goût de la femme, Monsieur Cotillon ne ressentait qu'une vocation médiocre pour la paternité. Elle lui apparaissait seulement comme la conclusion normale d'une existence bien remplie, ou comme une charge obligatoire, surtout pour ceux qui ont un nom à transmettre : le plus tard serait le mieux. D'ailleurs, la grossesse est l'ennemie de la beauté ; et c'est bien là ce qui la rend odieuse à certains hommes comme à certaines femmes : ils accusent la nature de se conduire en vandale ; ils lui en veulent de détruire ou de gâter, en quelques mois, un chef-d'œuvre qui aurait pu durer des années. Pour un peu, ils crieraient au sacrilège, quand ils rencontrent une jolie femme enceinte, même si l'affaire ne les concerne en rien : il leur semble qu'on a porté atteinte à

leur culte: ils protestent, pour le principe, ainsi que des amateurs d'art qui verraient mutiler une pièce rare : ils sont sincères et intéressants. Mais, quand la catastrophe ou le dommage les touche de près, ils ne s'indignent plus : ils se détournent avec dégoût; — ils sont alors moins intéressants, quoique non moins sincères.

Fort heureusement, rien de pareil ne semblait à redouter dans le nid somptueux de l'avenue Matignon : c'était un nid où l'on ne devait jamais couver.

La tante Madeleine s'en plaignait bien un brin, mais très discrètement, heureuse, avant tout, que son neveu lui fit tant d'honneur en ce rôle de bon mari, qu'il avait pris un peu au pied levé et qu'elle n'était pas très assurée de lui voir jouer jusqu'au bout sans défaillance. — Sa préoccupation actuelle de femme expérimentée, c'était que sa nièce manquât d'à-propos et d'habileté dans la transition prévue de cette vie cloîtrée d'amoureux à la vie mondaine de jeunes mariés qui ne pouvaient guère ne pas retourner, un jour ou l'autre, à leur élément normal : la société élégante. Elle en avait touché deux mots à Alice.

— Oui, ma chère petite, lui avait-elle dit, je suis tout à fait enchantée que notre Henri se trouve bien comme il est et ne réclame que la continuation du régime. Mais je crois que vous feriez sagement de songer un peu à l'avenir et de l'habituer tout doucement à aller dans le monde avec vous. L'associer à vos distractions naturelles, comme vous vous êtes d'abord associée aux siennes, il me semble que ce serait la vraie diplomatie à employer pour une petite femme aussi avisée que vaillante. Il faudrait, voyez-vous, qu'il prît, sans y tâcher, sans presque s'en apercevoir, l'habitude de ne pas se séparer de vous pour se distraire.

— Je le pense bien! s'écria Alice avec conviction.

— Soit. Mais vous ne pouvez guère espérer que cette extase conjugale du moment durera toute votre vie. L'extase est un état essentiellement passager, hélas! et où les plus grands saints ne peuvent se maintenir longtemps...

— Mais, pardon! son extase n'est pas fatigante : il a une existence de coq-en-pâte.

— Je le sais bien. Mais on se fatigue même de cela : on se

fatigue bien de se reposer... Et puis, vous-même, ma chère petite Alice, vous reprendrez goût au monde. Dès lors, si vous pouviez, insensiblement...

— Non; le monde me fait peur pour lui, tout autant que d'autres milieux.

— Oh!

— Oui. Que voulez-vous qu'un homme aille faire dans le monde? Passé trente ans, ou même vingt-cinq, il ne danse plus. Maintenant, il est convenu que l'on ne cause plus du tout dans le monde. Alors?... Je préfère attendre, de pied ferme, les premiers symptômes de lassitude, s'il doit s'en manifester. J'aviserai... Oh! je guette. Je ne m'endors pas sur mes lauriers. Mais je me sens forte, parce que je suis prête à la lutte... Je ne l'appelle pas, je ne la désire pas, la lutte; mais je ne la crains pas non plus.

— Je vous admire.

— Que voulez-vous? Je ne me suis pas mariée la tête dans un sac. Je savais ce que je faisais et qui j'épousais... Oh! je le savais mieux encore que vous ne pouvez le supposer : je savais tout!

— Peste!

— Oui, tout! Eh bien! je n'ai pas reculé..., au contraire! parce que, à vaincre sans péril..., parce qu'il est flatteur d'être choisie par un connaisseur... parce que mon futur mari me plaisait comme il était, parce que j'avais déjà une très mauvaise opinion des hommes... tranquilles...

— Oh!

— Je vous scandalise? Nous sommes toutes très mal élevées aujourd'hui, et moi spécialement peut-être, moi qui ai eu le bonheur, ou le malheur, d'avoir des parents myopes... et de ne pas l'être... Bref, je connaissais les risques, et je les ai acceptés. Mais je peux bien vous dire que, si je ne compte pas du tout sur le monde pour m'aider à garder mon mari, et bien loin de là! je compte beaucoup sur mon petit système.

— Ah bah! Vous avez un système, ma chère enfant? Peut-on savoir?...

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple : dès que je verrai poindre le nuage, je rendrai ma maison gaie au possible, mais sans fracas, sans appel à la cohue : on s'amusera chez

moi dans l'intimité la plus stricte..., et sous ma surveillance.

— Ce n'est peut-être pas mal imaginé. Mais que n'inaugurez-vous tout de suite le système?

— Nous sommes au beau fixe, nous nageons dans l'azur. Il ne faut rien changer à ce qui est bien.

XIII

Malgré sa résolution d'attendre le premier nuage pour inaugurer son système, la jeune madame de Coëtligon fut amenée par les circonstances à devancer les prodromes de tourmente. C'était l'hiver déjà : plus de chasses ni de chevauchées jusqu'à nouvel ordre. Nécessité, dès lors, de pourvoir à l'emploi des heures vacantes. Alice attira chez elle quelques amis, qu'elle se mit en devoir de bien divertir, à charge pour eux de rendre sa maison parfaitement gaie et attrayante.

Henri protesta d'abord, puis laissa faire, puis approuva. On dansait, on jouait la comédie en petit comité, on faisait de la musique très peu sérieuse; bref, on ne s'ennuyait pas.

Parmi les assidus des deux sexes, il fallait citer madame de Trévern et son frère Max, — lequel était revenu d'un nouveau voyage et paraissait vouloir rester ou redevenir Parisien.

Marie-Marguerite de Tresmes, comtesse de Trévern, portait assez allègrement son infortune, en attendant qu'un bon procès de séparation l'eût débarrassée tout à fait des impudences de son mari. Indignement traitée par celui-ci, — qui avait déposé aux pieds d'une maîtresse, dès le lendemain du mariage, tout ce qu'il avait pu réaliser de la dot de sa femme, — la pauvre petite comtesse avait tous les droits possibles à la commisération du monde et à l'intervention de la justice. Elle s'était prise d'une grande amitié pour la jeune madame de Coëtligon et montrait à Henri de la sympathie, quoiqu'elle eût essuyé d'abord quelque fraîcheur d'accueil de la part d'Alice, qui, probablement, la trouvait un peu trop jolie.

M. de Coëtligon était aimable et empressé envers toutes les jeunes femmes qui voulaient bien seconder Alice dans la tâche d'égayer sa maison, — et qui, d'ailleurs, avaient toutes été triées sur le volet, pour l'esprit et l'entrain, — mais il ne manifestait en rien une préférence quelconque à l'égard de madame de Trévern. Seulement, il ne pouvait guère ne pas remarquer que Marie-Marguerite aimait à lui parler en particulier, et que le regard de Max suivait, avec une certaine anxiété, ces entretiens.

Un soir, à l'heure du thé, la jeune comtesse vint au maître de la maison, ayant aux lèvres un mystérieux sourire. Et, l'ayant pris à part :

— Savez-vous, lui dit-elle, pourquoi mon frère ne voyage plus?

— Ma foi, non. Mais je suppose que c'est tout simplement parce qu'il n'a plus rien à visiter.

— Il est à peine sorti de l'Europe deux ou trois fois. Il a quatre parties du monde encore à visiter... mettons trois et demie.

— Alors, il reprend haleine?

— Non. Il nous surveille, ma sœur et moi... moi surtout. Je viens de découvrir cela.

— Vous surveiller! Quelle idée avez-vous là!... Et à quel titre le ferait-il?

— Monsieur mon frère s'est toujours arrogé une sorte de mission tutélaire à notre endroit. Il a toujours eu l'air de croire qu'un frère est une gouvernante donnée par la nature.

— Cela prouve son affection pour vous. Et puis, n'avez-vous pas perdu votre père de bonne heure?

— C'est de quoi justifier la surveillance passée, mais non la surveillance présente.

— En effet. Et cette surveillance, si elle existe, me paraît une impertinence gratuite. Mais êtes-vous sûre qu'elle existe?

— Il ne me quitte pas des yeux. Regardez-le.

De fait, Max de Tresmes semblait se préoccuper du colloque de sa sœur avec son ami, beaucoup plus que d'absorber le contenu de la tasse qu'on venait de lui mettre dans les mains.

— C'est vrai, fit M. de Coëtligon avec un sourire un peu gêné.

— Eh bien! savez-vous de qui il se défie, au fond? De vous... Oui, j'ai deviné cela d'après quelques paroles attrapées au vol.

Plantée devant M. de Coëtligon, elle buvait à petites gorgées son thé très chaud, dont la vapeur ennuageait sa tête fine et blonde, rendant plus imprécis ses traits délicats, plus vague et plus rêveur, moins effronté, son glauque regard d'ondine malicieuse. Elle n'était peut-être pas tout à fait aussi jolie qu'elle l'avait été deux ou trois ans auparavant; du moins, sa sœur, — qui n'était pas chez les Coëtligon, ce soir-là, — avait-elle la réputation d'avoir mieux tenu les promesses d'une beauté jumelle. Mais elle possédait un charme très personnel, fait de grâce et de hardiesse, d'assurance et de distinction. Sa taille, en outre, était idéale; ses épaules et ses bras, d'un modelé rare en leur gracilité nullement maladive; et sa peau avait des tons de camélia blanc frais éclos. — Dans le salon d'Alice, il y avait bien une douzaine de jeunes femmes; il y en avait de laides, de passables, de gentilles; il n'y en avait pas une vraiment séduisante, — au physique, s'entend, — sauf la maîtresse de la maison et Marie-Marguerite.

Et voilà, tout justement, ce que M. de Coëtligon fut obligé de se dire. Or, comme il voyait madame de Trévern deux ou trois fois par semaine, après se l'être dit, il eut à se le redire. — Le premier soir, il avait rompu les chiens de son mieux, sentant que la jeune femme et lui étaient sur un terrain glissant. Mais les occasions de se voir et de se parler dans les coins étaient trop fréquentes, de par le régime même de la maison, — le « système » de Madame, — pour que les goûts endormis de M. de Coëtligon ne se réveillassent pas sous l'aiguillon d'une désirable et coquette personne qui n'avait pas vingt ans. Si bien que, un beau soir qu'il plaisantait doucement avec Marie-Marguerite, loin de l'œil fraternel, sa bouche se posa, par manière de petit jeu, sur le bras nu de sa partenaire.

La jeune femme, au lieu de retirer son bras et de se retirer elle-même, se pencha vers l'audacieux en murmurant:

— Henri!...

« Et voilà pourtant, se dit M. de Coëtligon avec un subit retour de mélancolie, comment les malheurs arrivent! »

Néanmoins, comme il aimait toujours sa femme, il aurait bien

voulu savoir lutter contre ce malheur-là. Mais il avait affaire à une petite nature prématurément aigrie et pervertie par un terrible naufrage d'illusions, — sans compter qu'il avait bien pu être l'objet d'une sympathie secrète de la part de Marie-Marguerite et de sa sœur, alors qu'elles étaient presque des enfants : ces hommes qui aiment si facilement les femmes en sont souvent aimés d'instinct. — Et tout cela rendait plus problématiques les chances d'un héroïsme malhabile.

Au reste, Henri se sentait repris, repris par le besoin d'amours neuves, de sensations fraîches, inédites ; il lui avait suffi de laisser son désir, en même temps que son regard, se poser sur une nouvelle silhouette féminine : le vieil homme, si jeune, si ardent, si naïf aussi en sa dépravation spéciale et passablement candide, était ressuscité avec son immense et illusoire enthousiasme vers on ne sait quel idéal de sensualité à conquérir. Présentement, cet idéal, Marie-Marguerite le personnifiait, et à merveille, dans sa distinction vaporeuse et sa joliesse passionnée. Mais, plus tard, ce serait le tour d'une autre, puis d'une autre encôre, comme autrefois. Il n'y avait pas à s'y tromper. La trêve était passée. Finie, la vertueuse accalmie ! Pour jamais troublés, ce repos de l'âme, cette quiétude de la conscience et cet assoupissement du désir dans la satiété du bonheur !... Et Henri de Coëtligon était sincèrement navré d'avoir à le constater.

Mais Marie-Marguerite n'en devint pas moins sa maîtresse, dans la huitaine qui suivit le baiser. Il la vit un peu moins chez lui, le soir, officiellement, mais un peu plus en secret, dans la journée. Aussi les soupçons de sa femme, après avoir un instant voltigé sur la blonde tête de sa jeune amie, ne s'y fixèrent-ils pas tout de bon. — « Trois heures de l'après-midi, disait une femme d'esprit, au parler franc et moderne, c'est l'heure jaune, l'heure de l'adultère, comme six heures est l'heure verte, l'heure de l'absinthe. » Et, en effet, le milieu de la journée est fatalement marqué par une nécessité de séparation pour les époux les plus unis ou les plus défiants : Madame a ses visites et ses courses : Monsieur, ses affaires et ses fournisseurs. Mais madame de Coëtligon se préoccupait surtout des soirées : il lui semblait qu'on ne pouvait guère se mal conduire qu'aux lumières, — ou, du moins, à la veilleuse.

A dater de ce moment, Henri commença de bâiller discrètement aux réunions vespérales de l'avenue Matignon : son temps était vraiment trop rempli.

— On dirait, mon ami, que vous avez assez de ma petite invention?

— De quelle invention parlez-vous, ma chère Alice?

— De nos petites soirées si réussies.

— Ah! oui... Est-ce que vous m'interrogez sérieusement, ma chérie?

— Le plus sérieusement du monde. C'est pour vous que j'ai imaginé cela.

— Bah!... Eh bien, s'il faut vous dire toute la vérité, je trouve que c'est un peu fatigant et monotone, à la longue. Ces gens, toujours les mêmes, qui viennent déranger vos meubles à heure fixe et se bourrer chez vous de petits fours en racontant de vieilles histoires... Car vous remarquerez que les gens qu'on voit souvent n'ont jamais rien de neuf à vous raconter, ou que le neuf paraît vieux dans leur bouche... Enfin, je suis d'avis que nous abusons un peu des réceptions intimes.

— Ah! fit simplement Alice, d'un ton déçu et même chagrin.

Mais, après un temps, elle ajouta sans amertume :

— Alors, vous pensez que nous ferions bien de revenir au régime d'antan?

Le régime d'antan! Le tête-à-tête du soir après le tête-à-tête de la matinée, avant celui de la nuit!... Oui, il eût bien voulu y revenir, s'il eût pensé y retrouver les joies paisibles et confiantes de sa lune de miel. Oh! se sentir de nouveau le mari modèle, le mari rangé, tranquillement amoureux, qu'il avait été deux ans! Ne plus être à la merci d'un regard de femme, ne plus être le jouet d'un souffle de désir! Pouvoir enfermer ses rêves dans le cadre de la vie conjugale, au risque de les y étouffer! Pouvoir limiter à une femme, la sienne, toutes les aspirations intimes de son être! Quelle paix suprême et quelle torpeur divine! Mais comme il en était loin déjà! Les visions chimériques et grisantes l'avaient reconquis, derechef asservi. Il n'appartenait plus à sa femme, il ne s'appartenait plus à lui-même : pitoyable chevalier errant du caprice, il avait repris ses décevantes chevauchées, à la poursuite de trop saisissables fantômes en jupons. — Si l'on pouvait être pour soi-même

un objet de risée, il se fût délibérément moqué de sa ridicule infortune.

— Dites, répéta la jeune femme en insistant, ne pensez-vous pas que nous ferions bien de revenir au tête-à-tête?

— Ma chère, ce serait ridicule, à présent.

La réponse avait été articulée d'un ton quelque peu sec, sous le coup d'une impatience évidente. Alice se leva, un peu pâle, mais non encore franchement alarmée.

— Alors, que voulez-vous faire? demanda-t-elle.

— Ce que font tous nos pareils, répliqua M. de Coëtligon d'une voix moins âpre. Aller dans le monde, au théâtre...

— Nous serons bien peu l'un à l'autre, hasarda la jeune femme.

— Pourquoi?... Croyez-vous que nous soyons bien l'un à l'autre, comme vous dites, quand notre maison est pleine d'amis... ou de ces gens qu'on est convenu d'appeler ainsi?... Moi, je vous déclare que ces petites réunions tirent tout leur agrément, quand elles en ont, des flirts très fréquents qu'elles comportent. Et, si j'avais à me défier de vous ou de moi, c'est contre ce genre de divertissement que je commencerais par me mettre en garde. Chacun a sa manière de voir, sa théorie ou son système.

— C'est bien, mon ami, fit Alice avec résignation, nous irons dans le monde quand vous voudrez, et toutes les fois qu'il vous plaira.

Le « système » de Madame était à vau-l'eau. Encore ne savait-elle pas le plus désastreux des résultats auxquels il avait abouti. Et, heureusement, les velléités mondaines de son mari étaient bien pour lui donner, quelque temps, le change. — Il lui restait à rechercher ce que pouvait valoir le « système » de Monsieur.

XIV

M. de Coëtligon n'avait pas été fort sincère en vantant à sa femme l'hygiène morale de la vie mondaine. Mais il était

vraiment désireux de sortir le plus souvent possible de chez lui, d'abord pour échapper au tête-à-tête conjugal, ensuite pour s'étourdir, pour ne plus méditer sur son irrémédiable inconduite : il n'avait pas de goût pour l'hypocrisie, ni pour les examens de conscience. Or, comment n'eût-il pas été hypocrite dans ses rapports avec Alice, qu'il ne pouvait songer à désespérer par une franchise brutale? Et comment n'aurait-il pas eu quelques remords en constatant qu'il n'éprouvait, à l'égard de Marie-Marguerite, qu'une sorte *d'amour-goût*, — comme dit Stendhal, — ne paraissant pas destiné à s'éterniser plus que les précédents?

Une des premières personnes que M. et madame de Coëtligon eurent à fréquenter dans le monde, ce fut madame Jacques Herbert, née Marie-Rose de Tresmes, sœur jumelle de Marie-Marguerite, et devenue la femme d'un banquier entre deux âges, très célèbre et très fastueux. — Elle n'était pas seulement resplendissante de par ses diamants : elle l'était aussi de par sa beauté. Sa ressemblance avec sa sœur avait été s'atténuant à mesure que les deux jeunes filles se développaient; et, tandis que Marie-Marguerite restait plutôt un peu frêle et diaphane, Marie-Rose s'épanouissait après une radieuse éclosion. Aussi blonde et aussi blanche que sa sœur, elle avait des formes moins idéales, moins imprécises : c'était une beauté non encore plantureuse, certes! mais déjà riche de contours.

Elle avait de grands succès mondains, qui semblaient l'enchanter, — succès qui l'avaient empêchée naguère de se joindre à madame de Tresmes pour les modestes *intimités* des Coëtligon, mais qui ne l'empêchèrent point de faire à ceux-ci bon accueil dès qu'elle les rencontra sur le terrain de ses triomphes. — Son mari ne la gênait pas du tout, et son frère ne la gênait guère : l'un se bornait à l'introduire et à la remmener; l'autre n'allait que fort rarement dans les maisons où elle allait. Quant à sa sœur, séparée de fait, et en instance pour la séparation judiciaire, elle était dans une situation qui lui interdisait de se montrer ailleurs que chez des amis intimes.

Le hasard voulut que, l'une des premières fois que les Coëtligon et madame Herbert se trouvèrent ensemble dans un salon, M. de Tresmes s'y trouvât également. — Entre lui

et son ami, régnait un petit froid indéfini. Henri avait eu le sentiment très net d'être épié, parce qu'il était en suspicion ; et Max, probablement, sans avoir rien découvert de catégorique, n'était pas bien persuadé qu'il n'y eût rien à découvrir.

— Tiens, tu vois, je fais la cour à ta sœur.

Coëtligon était, en effet, fort assidu, ce soir-là, dans le dos de madame Herbert. Et ce n'était pas l'agrafe du magnifique collier de perles ornant la demi-nudité de la *professionnelle beauté* de vingt ans qui absorbait l'attention et la sollicitude du professionnel connaisseur. Non seulement les attraits de madame Herbert lui faisaient une impression des plus vives, mais un singulier besoin de parallèle et de comparaison le hantait. Il recherchait curieusement les vestiges de ressemblance qu'avaient pu laisser subsister entre les deux sœurs la fantaisie de la nature et le caprice des années. Et, ayant possédé l'une, il se demandait, malgré lui, quel charme particulier ou différent pouvait s'attacher à la possession de l'autre.

Ce sentiment, renouvelé du roi Louis XV, cette façon un peu trop détournée, — mais dont il y a beaucoup d'exemples même non royaux, — de comprendre et de pratiquer l'amour de la famille, en étendant aux sœurs ou aux filles de sa maîtresse la bienveillance de cœur éprouvée pour celle-ci, fit honte au mari d'Alice, dès qu'il en eut conscience. Et il voulut chercher un dérivatif dans la plaisanterie.

— Votre frère ne m'a rien répliqué, dit-il à madame Herbert, lorsque j'ai proclamé devant lui que je vous faisais la cour. Je crois qu'il a pris la chose au sérieux, et même au tragique.

— Au tragique, ce serait excessif et ridicule... Mais ne pas la prendre au sérieux, ce serait fort impertinent de sa part.

Marie-Rose souriait d'un sourire ambigu. Elle aussi faisait assez clairement une invite à ce grand vainqueur, qui triomphait même sans le vouloir, — tant il est vrai qu'on n'a pas toujours besoin d'une très forte diplomatie, non plus que d'une prestance apollonienne, pour ce genre de succès.

« Après tout, se dit M. Coëtligon, ce n'est qu'un flirt... »

Et il flirta.

Quand il eut fini, c'est-à-dire vers la fin de la soirée, il se trouva nez à nez avec Max de Tresmes. Étant curieux de

savoir ce qu'il y avait au juste sous la froideur de son ami, désireux aussi peut-être de dépister une méfiance et des soupçons qu'il avait de bonnes raisons de croire plutôt orientés vers Marie-Marguerite que rabattus sur Marie-Rose, il s'écria, de but en blanc :

— Mon cher, je me sauve... J'en deviendrais fou !

Et, comme Max ne disait rien encore :

— C'est de ta sœur que je parle, s'écria-t-il en riant.

— Si l'autre était ici, je te demanderais de laquelle tu veux parler.

— Oui, c'est vrai... j'ai l'air d'être amoureux de toutes les femmes...

— Tu l'es... De toutes celles, du moins, qui ont quelque chose pour te plaire.

— Soit! cela ne fait de mal à personne.

— Le crois-tu ?

— A qui ?

— A elles, d'abord, à ces femmes que tu aimes une heure, un jour ou un an, et que tu dépraves, quand tu ne les désespères pas... Oh ! sans le vouloir, car tu es de très bonne foi. Tu n'es pas méchant... Non, tu es vicieux...

— Dis donc !

— Oui, vicieux, mais sans le savoir. Et c'est là ta faiblesse... Tu vas trouver que je prêche, mais de moi, tu peux bien accepter un sermon. J'ai eu la tentation, d'abord, de te donner un coup d'épée.

— Merci ! tu es bien gentil !

— Mais j'ai l'espoir que ma sœur... ou mes sœurs, puisque tu t'attaques aux deux maintenant, sauront s'arrêter et t'arrêter à temps; et puis, j'ai réfléchi qu'un frère n'a plus aucune qualité pour veiller sur la vertu de ses sœurs quand elles sont mariées... si mal ou si peu que ce soit. Écoute donc mon homélie...

— C'est que, — fit Coëtligon avec son air de coq batailleur et en donnant deux coups de doigt à sa moustache, — j'aime encore mieux les estocades que les homélies...

— Je te dis que tu peux m'écouter. C'est en ami que je te parle : j'ai raccroché à son clou la flamberge des frères de comédie.

— A la bonne heure ! Si c'est l'ami qui prêche, je suis prêt à me laisser ennuyer... Allez, mon Père !

— Eh bien ! je te disais que tu es vicieux sans le savoir, et que c'est là ta faiblesse. En effet, tu te prends pour une manière de poète qui ne fait pas de vers, mais poursuit un idéal, pour un assoiffé d'amour, pour une âme inquiète, à la recherche d'une âme sœur...

— Oh ! pardon ! Je n'ai jamais séparé, même en pensée, l'âme du corps.

— Soit. Mais tu as toujours cru que l'âme de tes maîtresses et la tienne jouaient un grand rôle dans tes aventures. Tu as toujours pensé que tu étais un incompris d'un genre particulier, pourchassant, faute d'en avoir rencontré un seul exemplaire satisfaisant, le type de femme physiquement et moralement conforme à je ne sais quel fantôme de ton imagination. Comment pourrais-tu, dès lors, t'en vouloir ? Si tu fais, par-ci par-là, quelques victimes, n'en es-tu pas une toi-même ? Pourquoi la nature a-t-elle mis en toi des aspirations qu'elle ne sait ou ne veut pas contenter ?... Or, au fond de tout cela, qu'y a-t-il ? Un tempérament très exigeant, et d'autant plus exigeant qu'on l'a plus éperonné et moins bridé, un tempérament qui court après le plaisir, avec une imagination qui le surexcite, en lui faisant croire parfois que la Fatalité et la Poésie sont de la partie...

— Mon cher, interrompit distraitement Coëtligon, tu me calomnies. Mais où veux-tu en venir ?

— A te montrer ce qui t'attend... Je ne te parle pas des existences que tu auras pu briser chemin faisant... pas même de celle de ta femme, qui t'adore et que tu aimes à ta façon. Mais tâche un peu de te représenter ce que tu seras, ce que tu vas être quand, l'âge t'ayant dépouillé du galant prestige des jeunes premiers, tu seras tombé au rang des vieux roquentins, des vieux faunes en habit noir ou en jaquette trop courte qui guettent, entre deux portes, les nymphes décolletées des salons ou bien donnent la chasse aux bergères haut troussées des trottoirs... Alors, plus de mensonger idéal à invoquer, plus de malaise psychique à faire intervenir : le goût et l'habitude de la débauche, simplement... Si tu veux m'en croire, tu n'attendras pas...

— Que ma barbiche de faune grisonne? — fit M. de Coëtligon en tendant la main à son ami pour lui marquer qu'il était sans rancune... ou qu'il avait assez du sermon. — Mille grâces pour le conseil!... Mais il m'est permis de douter de ta clairvoyance : tu n'es pas toujours extralucide en tes prédictions.

Et il ajouta, avec un sourire d'une ironie très convaincue :

— Madame de Trévern est là pour l'attester.

— Je me suis trompé sur Trévern, c'est vrai. Mais Trévern est un hypocrite, tandis que toi, tu es franc comme l'or, ce qui diminuera peut-être mon mérite de voyant... mais diminue mes chances d'erreur.

— Enfin, laisse-moi croire que je deviendrai, plutôt qu'un faune ou un satyre poivre et sel, un juif-errant de l'amour : c'est d'une poésie moins païenne et plus noble.

— Soit! mais, au fond, ça revient au même, conclut Max en s'en allant.

Henri, lui, ne s'en alla pas tout de suite. Il demeura quelque temps encore, assez longtemps même, debout à la place où l'avait laissé son ami, près d'une glace sans tain derrière laquelle il voyait évoluer les derniers auditeurs du concert qui venait de finir. Des femmes se serraient la main avant de se séparer, échangeaient des démonstrations d'amitié, des projets de visites ou de fêtes et des promesses de prochain revoir : madame de Coëtligon, entre autres, et madame Herbert.

Le mari d'Alice arrêta un moment son regard sur les deux femmes, ou plutôt le promena de l'une à l'autre, des suaves attraits d'Alice à la rayonnante beauté de Marie-Rose. Puis il prononça à mi-voix :

— Non, cela ne sera pas.

Seulement, quand il eut détourné les yeux de ce groupe charmant pour les reporter sur l'ensemble de l'assistance, il se dit :

— Que faire pourtant, au milieu de ces gens-là et avec eux, sinon prendre les femmes qui vous plaisent sans vous occuper du reste? C'est ce que chacun, parmi les hommes, mes pareils, vient faire ici, c'est ce que nous faisons partout, probablement parce que c'est notre rôle providentiel ou naturel. Ce moraliste de Max n'a pas le sens commun... Et, tout de même, il y a du vrai dans ce qu'il dit. En vieillissant, on tourne au vieux faune. Il faudrait rester jeune toujours, et naïf ou plein d'illusions, pour

croire que des appétits si mal déguisés sont des aspirations de l'âme. Je l'ai cru cependant... au moins de temps en temps. Mais je sens que j'aurai de la peine à le croire désormais. On peut se tromper tant que la poésie vague de la jeunesse, l'espoir indéfini en l'avenir se mêlent aux élans de l'être physique vers l'amour et vers la vie. Mais après? Mais maintenant, au point où j'en suis? Est-ce que je ne sais pas bien que je pourrais avoir toutes ces femmes... toutes, ce serait beaucoup, ce serait un remède héroïque... disons, comme l'ami Max, toutes celles qui ont quelque chose pour me plaire, sans qu'une seule fois l'illusion se glissât dans mon esprit que je vais avoir une révélation, apprendre ou trouver du nouveau, rehausser ma conception de l'amour, et sans même qu'une seule fois l'insuccès de l'expérience, au moins, me donnât l'impression du rassasiement définitif?... Alors, qu'est-ce que je suis venu chercher ici, sous prétexte d'une diversion à une aventure d'amour? Encore des aventures d'amour, encore des femmes, toujours des femmes! Et j'en ai une, j'en ai deux! Quelle singulière obsession! Quelle drôle de routine! Quel cauchemar, à la longue! Ah! Monsieur Cotillon, le bien nommé, quelle dérision et quelle pitié!... Allons-nous-en.

Bourru envers lui-même et envers sa femme, qu'il emmena un peu brusquement, il se jeta dans le coupé, comme s'il eût été las de se porter.

— Vous paraissez fatigué... ou ennuyé, mon ami? hasarda madame de Coëtligon.

— Dites : harassé, excédé...

La jeune femme n'osa pas insister, quoiqu'elle tînt toute prête cette réflexion bien naturelle : « Il paraît que votre système ne vaut pas mieux que le mien. »

XV

M. de Coëtligon se retrouvait face à face avec son adultère, et madame de Coëtligon aux prises avec le difficile problème

d'enchaîner son mari. Et il n'y avait décidément pas de système ni de tactique efficaces : le mari devait se ranger, ou la femme se résigner. — C'est, d'ailleurs, une assez singulière prétention que de vouloir lutter contre des passions ou des habitudes tyranniques par des dérivatifs à fleur de peau : le fer et le feu ne sont pas de trop pour en venir à bout.

En attendant, on n'a vraiment qu'à vivre avec son mal et à le prendre en patience, sauf le cas d'une intervention providentielle. — Ainsi fit le mari d'Alice, continuant de voir sa maîtresse ; ainsi fit Alice elle-même, ignorant encore son désastre, mais le sentant tout proche.

Et les choses auraient pu demeurer longtemps en cet état, — aussi longtemps du moins que la liaison de Monsieur Cotillon avec sa nouvelle maîtresse, — si l'intervention d'en haut ne s'était manifestée, — assez vilainement, d'ailleurs.

La lettre anonyme, encore employée, a beaucoup vieilli : elle se démode. Mais, de même que toute maladie dont les progrès de la science tendent à débarrasser l'humanité est immédiatement remplacée par une ou plusieurs autres, de même les différentes manières de nuire à son prochain, dont les progrès de la civilisation semblaient devoir triompher, trouvent d'immédiats succédanés parmi les inventions du jour. Exemple : les échos ou entrefilets perfides des journaux de scandale. On fait rédiger cela sous une forme plus ou moins drolatique, et de telle façon que tous les lecteurs y puissent trouver leur compte : les uns grâce au seul intérêt de l'historiette, les autres grâce à l'attrait de transparentes allusions. Puis on fait insérer tout chaud, gratis ou moyennant finance. Enfin, on adresse un exemplaire de la feuille complice à la personne que l'on désire informer. — Pour plus de sûreté, on peut encadrer ou souligner le passage intéressant à l'aide d'un crayon rouge ou bleu.

Ce fut de la sorte qu'Alice reçut, un beau jour, dans l'après-midi, alors qu'elle était seule chez elle, un journal sous enveloppe, orné de quelques traits de crayon rouge. Une petite histoire, assez prétentieusement contée et assez insignifiante par elle-même, avait le tort ou l'avantage de désigner très clair Monsieur Cotillon et sa maîtresse. Il était, en effet, question là dedans d'un mondain assez récemment marié, qui portait

un surnom presque aussi glorieux que son nom, et y ressemblant d'ailleurs, mais qui avait paru d'abord renoncer à s'en montrer digne, pour revenir ensuite à son péché d'habitude, de compte à demi avec une intime amie de sa femme, amie toute jeune, fort jolie ou fort agréable, malheureuse en ménage et ayant une sœur née le même jour qu'elle. Après quelques détails fantaisistes sur la liaison et quelques péripéties imaginaires, pour amuser le lecteur, on racontait que tout avait été découvert par la jeune femme de l'infidèle, et qu'on avait craint une scène digne des Halles centrales entre les deux jolies mondaines. Mais, ajoutait-on, tout devait prochainement s'arranger au moyen d'un double divorce.

Tout le monde a lu de ces bouts d'articles qui ne sont parfaitement clairs que pour les initiés, mais où les profanes flairent sans peine, sous le récit d'une aventure scandaleuse plus ou moins authentique, une vengeance anonyme ou quelque tentative de chantage. Alice, depuis qu'elle était mariée, avait parcouru, dans des journaux apportés par son mari ou achetés pour occuper les loisirs d'un voyage, plus d'une historiette de ce genre. Aussi ne perdit-elle pas son temps, tout d'abord, à se demander comment une gazette boulevardière avait été amenée à s'occuper de son ménage et de ses déboires conjugaux. Elle se reconnut d'emblée dans la personne de l'épouse trahie, et reconnut pareillement Marie-Marguerite sous les espèces de la complice de l'époux adultère, adultère elle-même. — Ce fut d'autant plus vite fait que, non seulement l'hypocrite dénonciation venait à son heure, en pleine phase d'inquiétude, mais qu'elle donnait raison à d'anciens soupçons, trop tôt détournés ou endormis.

La jeune femme sentit passer sur son cœur un frisson glacé, mais elle fit bonne contenance et serra le journal dans un meuble de son petit salon. Elle fut avec son mari comme à l'ordinaire, — ce qui lui parut relativement facile, Henri, par haine de la dissimulation, étant devenu d'une tiédeur très voisine de l'indifférence étudiée et voulue. — Puis elle attendit que madame de Trévern vînt lui faire une visite, ce qui arrivait encore une ou deux fois par quinzaine.

Elle n'eut pas une minute l'idée de mettre le journal délateur sous les yeux de M. de Coëtligon; elle ne voulait pas

d'une scène même muette : elle avait promis naguère de s'abstenir de toute plainte et de toute récrimination, et elle était trop fière pour manquer à sa parole. Elle était résolue à ne s'avouer informée devant son mari que si celui-ci faisait mine de lui revenir. — Elle réservait le coup de théâtre pour son amie Marie-Marguerite.

Tout en pleurant silencieusement, aux heures de solitude, elle ne pouvait s'empêcher de se demander qui avait pourvu ce journal d'indications assez précises pour que, mêlées avec d'autres, où tout était de pure fantaisie, on ne pût aucunement s'y tromper. — Après mûre réflexion, elle ne douta pas que le trait empoisonné ne vînt de Suzanne, de madame Labarre, qu'elle n'avait plus guère aperçue que de loin, mais qui, par ses relations de famille et d'amitié, comme par un espionnage discret, avait pu ne jamais perdre de vue tout à fait le couple aux destinées duquel elle avait paru s'intéresser si fort. Alice en pouvait d'autant moins douter que, tout en ignorant les détails de la déconvenue de Suzanne, elle se disait que la fameuse gageure avait fait long feu, puisqu'elle n'en avait plus jamais entendu parler.

Mais qu'importait cela? Ce qui importait, à la pauvre Alice, c'était de rompre sans bruit et sans retour avec sa perfide amie, — et de montrer ainsi à son mari qu'elle était au courant, mais toujours vaillante et de parole. — Toute sa peur fut que la pente de l'explication projetée ne l'entraînât à justifier après coup la partie fantaisiste des informations du journal, ou, du moins, ce qui avait trait au caractère trivial du prétendu règlement de comptes.

Pour se mieux assurer contre les écarts possibles d'une volonté quelque peu surmenée depuis bien des jours, Alice prit le parti de ne pas parler, ou de parler le moins possible; quelques gestes, à la rigueur, devaient suffire : montrer le journal, et puis montrer la porte, par exemple. D'ailleurs, il était fort admissible que madame de Trévern eût reçu communication du venimeux entrefilet, soit directement, soit par son amant. Car il était infiniment probable que M. de Coëtligon avait lu la chose. — En tout cas, la mettre sous les yeux de Marie-Marguerite, ce qui revenait à lui mettre le nez sur son infamie, ce n'était ni long, ni compliqué.

Au jour de réception d'Alice, madame de Trévern arriva, vêtue avec l'élégance sobre qui sied à une demi-veuve. Elle ne venait plus qu'aux jours de réception. Et cela pouvait être gênant. Mais il n'y avait là qu'une vieille dame, dont la maîtresse de la maison expédia assez lestement l'amabilité caquetante, sans beaucoup de déférence pour ses bandeaux argentés.

Une fois seule avec Marie-Marguerite, qu'elle n'avait pas embrassée, contre sa coutume, Alice, devenue muette, alla au meuble dans un tiroir duquel reposait la pièce à conviction, prit le journal et le tendit très simplement, sans aucun mouvement théâtral, à sa visiteuse. — Celle-ci n'eut besoin que de jeter les yeux sur le titre de la feuille pour être édifiée : elle connaissait le morceau de gazette anecdotique qu'on voulait lui faire relire.

Elle regarda alors, non sans rougir un peu, son ancienne amie, la vit immobile et froide, sans larmes ni colère, triste d'une tristesse intérieure, et comme enfermée sous une cuirasse de dignité. L'attitude était si simple et si glaciale en même temps, que la coupable, après un mouvement d'humilité, tourna les talons et gagna la porte : il n'avait pas été nécessaire de la lui montrer. Et ce fut fini comme cela. — En la suivant du regard, Alice se dit qu'elle ne consentirait pas à racheter ses souffrances au prix d'une honte pareille, et que son lot d'honnête femme trompée était encore le meilleur.

Fini avec la complice. Mais avec le principal coupable, — qui, en réalité, était bien le plus innocent des deux, — comment cela finirait-il?... Il n'y avait qu'à le laisser venir.

Il vint le jour même.

— Alice, — dit-il à sa femme, un peu avant le moment du dîner, — je sais que vous êtes informée... Désirez-vous que je vous laisse?

— Pour mettre vos gens dans la confidence! Dînons, je vous prie, comme d'habitude, l'un en face de l'autre.

Et, avec une admirable crânerie, elle occupa sa place et joua son rôle une fois de plus.

Seulement, après le repas, quand son mari voulut encore lui parler, elle n'eut que la force de murmurer :

— Nous n'avons rien à nous dire... Il est dans nos conventions de ne rien dire.

Puis elle se fit mettre au lit, se disant malade. — Elle l'était : même prévus, de pareils chocs en plein cœur vous abattent.

M. de Coëtligon, resté seul, sentit qu'il était bien misérable, mais surtout au sens le plus doux du mot : bien à plaindre.... presque autant que sa femme. Il l'aimait: il l'avait désespérée. Il n'aimait pas Marie-Marguerite; il avait contribué à la perdre de réputation et d'honneur. Il avait encore une fois couru après sa chimère d'amour : il avait tué l'unique amour vrai qu'il eût rencontré. Et tout cela, en dépit de sa bonne volonté, de sa sagesse, en dépit de deux années de vertu, comme aussi en dépit, si ce n'est à cause même des efforts de sa femme et de l'ingéniosité des combinaisons par elle mises en œuvre pour le préserver des rechutes... N'était-ce pas une véritable fatalité?... A moins que ce ne fût un châtiment?...Et n'avait-il pas eu raison de se comparer au Juif-Errant? Il ne lui était pas permis de se reposer dans la paix du devoir; il lui fallait toujours errer, toujours marcher... toujours courir! Au fond, il ne se jugeait pas sans beaucoup d'indulgence et de pitié; il ne se trouvait pas trop coupable. Et, de fait, il ne l'était guère, — dans le présent, — ce qui ne l'empêchait point, peut-être, de l'avoir été, à l'origine, à l'âge où l'on prend les mauvais plis... Mais qu'eût servi d'ergoter? Le mal était fait: personne n'avait pu l'empêcher, personne ne pouvait le supprimer.

XVI

C'est égal, M. de Coëtligon eût volontiers donné quelques années de sa vie pour avoir le droit d'en retrancher les derniers mois écoulés! Sa situation ne laissait pas, en effet, que d'être fort triste. Sa femme, souffrante, restait chez elle; et c'est à peine s'il osait y pénétrer pour prendre des nouvelles. Il n'avait pas le cœur à sortir, à se distraire. Quant à madame de Tré-vern, elle l'avait informé qu'il n'entendrait plus parler d'elle, et qu'elle allait se retirer dans une maison religieuse, — ce

qui, d'ailleurs, serait d'un bon effet sur l'issue de son procès. — Joignez à cela qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que déciderait Alice, de ce que serait leur existence dans l'avenir, et qu'il était encore très sincèrement attaché à sa femme, — un peu plus même que naguère, à cause de cette séparation provisoire, qui pourrait bien devenir définitive par la suite, — et qu'il lui eût demandé pardon, s'il n'eût pas craint de paraître allier ainsi le ridicule à l'odieux. Car une demande de pardon sans promesses... Et des promesses de lui !...

Quoique la secousse eût été défavorable à la santé d'Alice, sa maladie restait plus morale que physique. Aussi, la tante Madeleine fut-elle appelée en consultation, de préférence à un second médecin... Dès qu'elle fut au courant :

— Mon Dieu, fit-elle, ma pauvre petite Alice, je ne peux pas vous dire que les bras m'en tombent. Et vous-même, n'est-ce pas? vous aviez un peu prévu...

— Oui, interrompit la jeune femme, mais... pas comme ça!

— C'est cependant la manière classique.

— Pouah ! l'hypocrisie, la trahison installée, pour ainsi dire, à votre foyer!...

— Il est certain qu'il vaut mieux qu'elle soit tout à fait dans ses meubles... Mais, réfléchissez, quand un homme ne sort pas de chez lui, et vous ne teniez pas à ce que votre mari en sortît, avec qui voulez-vous qu'il trompe sa femme, si ce n'est avec une amie de sa femme?... C'est un peu la même histoire que pour l'autre adultère... Le mari malheureux est généralement outré de ce qu'il a été trompé avec la complicité d'un de ses amis. Il ne pardonne pas à sa femme d'avoir choisi son complice aussi près de lui. Mais, bien souvent, elle eût été fort empêchée de le choisir plus loin ; et puis, ça vaut encore mieux que de s'adresser aux passants... Je veux dire que la déchéance morale est moins complète, non seulement parce que les circonstances de la chute sont parfois des excuses, mais parce que l'amour se comprend mieux et se justifie davantage entre personnes qui se connaissent... Par exemple, ce qui est abominable, c'est le rôle de cette petite coquine ! Quelle effronterie !... A cet âge-là ! Et sous des dehors..

— Laissez-la, ma tante, interrompit Alice sur un ton d'indifférence attristée, ce n'est pas à elle que j'en ai. Et,

d'ailleurs, elle a eu un bon professeur d'immoralité avant mon mari : le sien... N'en disons donc rien.

— C'est cela, ma chérie. Ne parlons que de vous... Voyons, où en êtes-vous, cœur et tête ?

— Le cœur est bien malade, murmura la jeune femme avec un léger soupir et en s'accoudant sur sa chaise longue.

— Et la tête ?

— Oh ! très lucide, la tête.

— Ah !... Vous avez décidé quelque chose ?

— Je n'avais rien à décider ; j'ai seulement à maintenir la décision prise d'avance.

— Qui est ?

— Qui est de me taire et de vivre, comme par le passé, sous le même toit que mon mari..., mais comme si j'étais à trois cents lieues de lui.

— Hum ! c'est bien difficile.

— En quoi ?

— En ceci que, faute de tomber dans les bras l'un de l'autre, votre maison vous paraîtra bientôt trop étroite à tous les deux... mais surtout à vous, ma chère petite.

— Comment font tant de gens du monde, maris et femmes mal attelés, qui continuent de vivre ensemble ?

— Ils ont deux existences, presque tous, ceux-là, ma chère enfant : l'une chez eux, l'autre ailleurs. Et voilà pourquoi je vous disais que vous seriez la plus mal partagée dans ce ménage, disloqué à fond, raccommodé avec des ficelles pour la galerie. Votre mari, je n'en suis point en peine ; ni vous, n'est-ce pas ? Nous savons ce qu'il fera. Mais vous ?... Êtes-vous disposée à l'imiter ?

— Dieu, non ! Je ne comprends même pas ce qu'on appelle la contagion du mauvais exemple : à voir les gens se mal conduire, j'éprouve une grande soif de vertu, rien d'autre.

— Parce que vous êtes vraiment honnête, ma chère petite. Et c'est pour cela que votre idée ne vaut pas grand'chose, ou serait d'une exécution ruineuse pour votre repos.

— Que me conseillez-vous, alors ?

La tante Madeleine prit un air convaincu. Et, regardant sa nièce au plus profond des yeux :

— Je vous conseille, dit-elle, de rompre tout à fait, bien

franchement, bien ouvertement. Vous tirerez à hue, lui à dia... Et, de la sorte, au bout d'un certain temps, vous ne souffrirez plus du tout.

Alice mit, un moment, sa main sur ses yeux, comme pour se recueillir. Mais ses yeux étaient mouillés quand elle releva la tête.

— Là! je sais ce que je voulais savoir, lui dit sa tante en se levant.

— Vous savez que je l'aime encore. Mais qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve qu'il faut trouver autre chose que ce que vous avez trouvé.. Nous chercherons ensemble, un peu plus tard.

Elle embrassa la jeune femme et s'en alla. Mais, une fois dans l'antichambre, elle parut réfléchir et, s'adressant au domestique, comme il s'apprêtait à lui ouvrir la porte :

— Est-ce que, par hasard, mon neveu serait chez lui?

— Oui, madame. Monsieur n'est pas sorti.

— Dites-lui donc que je désirerais lui parler. Je vais l'attendre dans le petit salon.

M. de Coëtligon arriva tout de suite.

— Je sors de chez Alice, lui dit sa tante. Et j'éprouve le besoin de te communiquer mes impressions... toutes mes impressions... Mais les murs des salons ont souvent des oreilles. Peux-tu me recevoir chez toi?

— Pourquoi pas, ma chère tante?

— Avec vous autres, on ne sait jamais : vous avez tant de choses à cacher!

Dès qu'elle fut assise dans le grand cabinet de travail, qui commençait à abriter des insomnies, à défaut de veilles studieuses, elle reprit :

— Çà! mon ami, je ne te ferai pas de reproches. Mais tu me laisseras te dire, néanmoins, que tu t'es conduit comme... comme un homme, enfin!

— Ce n'est que trop vrai! fit Henri avec conviction.

— Alors, tu n'aimes plus ta femme?

— Mais si, ma tante, comprenez donc...

— Ah! non. Ça, je ne pourrai jamais!

— C'est juste. Pour comprendre, sinon pour absoudre

certaines fautes, il faut pouvoir se mettre à la place des coupables.

— Impossible, mon bon ami, tu en conviendras... Mais je ne suis pas ton juge, et je suis un peu ta mère, d'où certaines convictions ou illusions tenaces quant à tes qualités de cœur. Eh bien ! même si tu n'aimes plus ta femme...

— Mais je vous atteste, encore une fois, et sur l'honneur, que je suis rempli d'affection pour elle !

— Quelle étrange macédoine de sentiments !... Enfin, je disais que, même si tu ne l'aimes plus, je compte sur ta bonté native pour l'aider à sortir doucement de ce mauvais pas. Car, si c'est toi qui as butté, c'est elle qui est par terre. Elle est très souffrante, ta femme, tu sais?... D'abord, elle commence à tousser.

— Mais que puis-je? demanda Henri avec un accent de désolation sincère. Elle ne voudra certainement accepter ni mon intervention, ni mes soins, ni ma présence même...

— Ici, non, sans doute. Mais, s'il fallait la transporter autre part, force lui serait alors, — ne fût-ce que pour rester fidèle à son plan de ne pas modifier l'extérieur de votre ménage, — d'accepter ta présence.

— Croyez-vous donc, fit Henri très alarmé, que nous devions en venir là?

— Je ne sais trop... Je la trouve faible et toussotante... Enfin, je vais lui amener mon médecin, une lumière, comme tu sais... Ce dont je voulais m'assurer, c'est que ton cœur, quelque émietté qu'il soit, n'est pas réduit à rien, et que les morceaux en sont bons.

— Ah ! je vous jure que je souscris d'avance à tout ce qu'on décidera de moi pour le plus grand bien d'Alice. Si elle doit partir et qu'elle me permette de l'accompagner, je me ferai, avec joie, son garde-malade ou son guide, selon les circonstances.

— C'est tout ce que je te demande...

Le lendemain, la tante revint voir la nièce.

— Vous toussez, ma chère enfant, lui dit-elle Je trouve que vous toussez plus qu'hier.

— Oh ! bien peu, répondit Alice avec indifférence.

— C'est encore trop. Voulez-vous me faire le plaisir de voir mon médecin, le docteur Brette?

— Mais je ne suis pas assez malade...

— Je vous en prie. C'est moi qui vous l'amènerai. Malgré sa célébrité croissante, c'est un homme simple et bon, et tout à fait un ami pour moi.

Quelques jours plus tard, cet excellent médecin et cet homme excellent, convenablement stylé, n'hésitait pas à prescrire le séjour du Midi.

— Mon Dieu, je veux bien aller dans le Midi, — fit Alice avec docilité, dès que le médecin fut parti.

— A la bonne heure! Seulement, vous ne pouvez pas y aller seule.

— Ma femme de chambre et, au besoin, d'autres domestiques m'accompagneront... Mais, au fait, ma tante, pourquoi, vous, qui êtes si bonne, si pleine d'attentions pour moi, ne consentiriez-vous pas à faire ce déplacement en ma compagnie? C'est le moment, la vraie saison. Et Paris, qui est triste, maintenant, hiver comme été, envahi qu'il est par les touristes millionnaires dès qu'il cesse de l'être par les touristes de Cook, Paris ne doit pas vous paraître impossible à quitter.

— La question n'est pas là, ma chère petite. Avec moi et sans votre mari, cet exode serait fort mal interprété, ou du moins contrairement à vos intentions.

— Vous ne pouvez cependant pas me demander, après ce qui s'est passé, — surtout si peu de temps après! — d'emmener mon mari?

— Non, mais de le laisser libre de vous accompagner ou de vous rejoindre.

— Une aumône et une corvée!

— Du tout! Il ne demande que cela.

— Il vous l'a dit?... C'est qu'il me plaint.

— Il vous adore!

— Comment a-t-il le front?... Et vous...

— Moi, je n'y comprends rien; j'ai renoncé à comprendre: je constate, voilà tout. Le cœur des hommes est trop compliqué pour moi... Il est vrai que celui des femmes n'est pas toujours fort simple non plus... Ainsi, vous, ma chère Alice, vous êtes ulcérée dans l'âme et trop fière pour rien demander; mais, cependant, vous béniriez comme un sauveur celui qui, en vous fournissant une occasion de rapprochement

vous permettrait d'espérer que... l'avenir rachètera le passé.

— Soyez tranquille : je n'aurai personne à bénir.

— Sauf moi, peut-être.

— Vous?

— Oui, moi qui vous ai découvert une maladie, et qui vous conseille de la garder... quelque temps.

— Encore un système! Ah! Dieu!...

— Non, pas un système, mais un... un truc, comme vous dites, vous et vos contemporains, un simple petit truc de femme.

— Où cela me mènerait-il?

— A l'oubli du passé, je crois.

— C'est-à-dire à une nouvelle expérience? Grand merci!

— Cependant, ma chère enfant, ayant tenté la première... Il ne faut pas se rebuter...

— Vous voudriez me voir aller d'expérience en expérience?

— Mon Dieu, ça ne serait peut-être pas plus fou que de rompre en visière à la vie conjugale, étant donné surtout votre point de départ, qui fut hardi... Vous êtes partie de cette idée que toutes les femmes sont logées à la même enseigne.... qui n'est pas celle du *Fidèle Berger*. Mes lumières personnelles ne me permettent pas d'affirmer que vous étiez dans le vrai ; mais admettons-le... Je vous accorde, d'ailleurs, que, s'il y a des femmes privilégiées, on ne voit pas trop à quoi leur sert leur privilège, car toutes les femmes se plaignent de leurs maris : les unes parce qu'ils s'amusent, les autres parce qu'ils les ennuient. Alors?... Alors, pourquoi ne pas pardonner?... « Fit-elle pas mieux que de se plaindre? » Voilà tout ce que pourront dire de vous les gens avisés.

— Vous comprendriez cette faiblesse, vraiment? demanda la jeune femme.

— Eh! oui, ma chère enfant... Plus facilement que ces complexités de sentiments, ces imbroglios du cœur grâce à quoi il vous plairait d'avoir votre mari pour vous toute seule, bien que l'ayant surtout trouvé aimable parce qu'il fut à beaucoup d'autres avant d'être à vous, de même que lui peut vous tromper tout en vous adorant... C'est là ce que je ne comprends pas très bien. Mais je suis simpliste, moi. L'extrême complexité, ça n'est pas de mon temps.

— Et, s'il abuse de mon indulgence?

— Ne vous laissez pas trop aisément fléchir... Et puis, voyez-vous, avec l'âge, les occasions se feront plus rares.

— Quelle consolation et quelle perspective!

— Dame! La lutte, la lutte qui passionne, à ce qu'on dit... N'est-ce pas un peu cette perspective-là que vous aviez en vous mariant?

— Oui, la lutte... mais avec la foi.

— Vous la remplacerez par l'espérance... Et, grâce à la charité, dont vous aurez fait preuve, vous aurez deux des vertus théologales au lieu d'une seule.

— C'est une existence toute de larmes que vous me promettez-là!

— Non, pas toute... Aux rechutes seulement, s'il y en a. Mais il vaut mieux pleurer au chevet d'un malade qu'à celui d'un mort... Et, en attendant, comme c'est vous qui êtes malade, profitez-en pour vous laisser transporter, accompagner, soigner, choyer par votre mari, sans lui rien montrer qu'une inertie résignée.

Alice ne répliqua pas, — sans doute pour s'exercer à l'inertie.

XVII

Le vieux Menton s'est éveillé dans la tiédeur d'un matin de mai. Ses maisons délabrées et branlantes, que le temps, — aidé peut-être d'un assez récent tremblement de terre, — semble avoir tassées à plaisir les unes contre les autres, en un hémicycle irrégulier, ont déjà soulevé leurs petites persiennes vertes, à la mode italienne, en forme d'appentis. Des nippes, loques pittoresques, partout arborées aux fenêtres, palpitent et claquent le long des façades lépreuses, au souffle d'une jolie brise, comme un éclatant bariolage de pavois. Et le clocher, arrondi en dôme, autour duquel sont groupées les maisons, se dresse, dans un ciel d'Orient.

A cette heure, le petit port tranquille, défendu contre les rares colères de l'eau bleue par un môle de rochers, s'est dégarni de ses bateaux de pêche aux voiles latines, les unes blanches, les autres rougeâtres ou verdâtres, et n'abrite plus, outre deux ou trois goélettes marchandes et un brick charbonnier, que des yachts retenus ou rappelés par des régates tardives. A leurs poupes balancées se lisent des noms célèbres : *Bonne-Amie*, *Baronne Berthe*, *Fortunée*... Et voici le fameux *Wanderer*, à l'arrière duquel flotte le pavillon étoilé des États-Unis, puis le *Racing Bird*, aux couleurs britanniques. — La vie a repris son cours à bord de ces bateaux, grands et petits, utiles ou de pur luxe. Et le petit yacht à vapeur, *Fortunée*, semble appareiller.

Mais la ville neuve, de l'autre côté du port, et la baie de Garavan, avec leur grands hôtels à façades de casernes et leurs blanches villas enfouies sous les verdures ou enguirlandées de fleurs, sommeillent encore. Et beaucoup de ces caravansérails désertés, beaucoup de ces nids abandonnés ne feront plus grincer leurs espagnolettes ni claquer leurs volets avant l'hiver.

Cependant, l'air est doux et embaumé, l'heure exquise pour la promenade. — Tel paraît bien être l'avis d'un couple en costume de *yachting*, et précédé d'une petite meute : deux caniches, l'un noir, l'autre marron, plus un épagneul écossais, noir et feu, le tout se dirigeant vers le port.

— Snap! Scamp! Féal!

— Quelle idée, Henri, d'emmener partout ces trois chiens, même en bateau!

— Ce sont des toutous symboliques : ils représentent la fidélité joyeuse et exultante.

— Qui m'eût dit, il y a trois mois, qu'une pareille allusion me ferait sourire?

— Ce climat fait de vrais miracles : tu étais malade... et c'est moi qui suis le plus guéri de nous deux.

— Pour combien de temps?

— Écoute-moi bien, dit le jeune homme en faisant halte. Si tu as des doutes, restons ici toujours : l'été, nous grimperons dans la montagne; l'hiver, nous redescendrons. J'achèterai la *Fortunée*, au lieu de la louer, comme cet hiver... Et nous

continuerons à vivre comme nous vivons. Et je continuerai à être ce que je suis.

La jeune femme secoua la tête.

— Non, fit-elle, ce ne serait plus de la fidélité joyeuse, au bout d'un certain temps.

— Pourquoi? Ne suis-je pas absolument heureux? Personne ici qui nous dérange, rien qui nous trouble... Je t'assure que j'y pourrais rester indéfiniment sans cesser une minute d'être joyeux... Et puis, songe donc! pas l'ombre d'une inquiétude, jamais de défiance de soi, ni d'autrui : l'été, personne ; l'hiver, des gens qui arrivent mourants et s'en retournent morts...

— Ce n'est peut-être pas fait précisément pour entretenir la gaieté dans le bonheur, — hasarda la jeune femme, avec un sourire et un regard de côté à l'adresse de son mari.

— En tout cas, ça vous permet de défier le sort... ou « le Malin », comme tu disais jadis. Car, ici, on ne peut avoir que des spectres de tentations.

Le joli visage d'Alice prit une expression d'indéfinissable mélancolie railleuse, se revêtit d'une teinte d'ironie très douce, qui semblait traduire une petite moquerie intérieure adressée à elle-même. Puis, après une hésitation, et en reprenant sa marche :

— Eh bien! fit la jeune femme, voilà, justement!... Il n'y a pas de tentations... Et je voudrais qu'il y en eût... et qu'à nous deux nous fussions plus forts qu'elles!

HENRY RABUSSON.

LA GUERRE INDUSTRIELLE

AUX ÉTATS-UNIS

I

Les États-Unis semblaient, naguère encore, devoir échapper aux conflits qui troublent en Europe le domaine de l'industrie. Suivant l'expression consacrée, quoique un peu démodée, la démocratie y coule à pleins bords. La nation se gouverne elle-même et le misérable nègre des plantations du Sud possède des droits politiques égaux à ceux du milliardaire, propriétaire d'une mine à *bonanza*, roi du pétrole ou des chemins de fer. Le domaine public est à peine entamé; des millions d'hectares sont à la disposition des travailleurs économes, qui peuvent obtenir une concession de bonne terre et un *homestead*, moyennant une faible avance de capital. Comment donc se fait-il que, dans cette contrée nouvelle et privilégiée, la lutte du capital et du travail ait pris, en quelques années, des proportions qu'elle n'a pas acquises en un demi-siècle, dans nos vieilles sociétés, et qu'elle s'y déploie avec une violence sauvage? Ce phénomène déplorable, nos socialistes n'ont pas manqué de l'attribuer au « laisser

faire[1] ». On approcherait davantage de la vérité, en l'attribuant au système de protection qui a surexcité artificiellement aux États-Unis le développement de l'industrie manufacturière.

Avant la guerre de la sécession, la population des différents États de l'Union demandait presque exclusivement ses moyens d'existence à la production agricole. Sous un régime libéral d'abord, de protection modérée ensuite, un certain nombre d'industries, parmi lesquelles nous citerons l'industrie cotonnière, s'accroissaient lentement, mais régulièrement, dans les états du Nord. En échange des produits de plus en plus abondants de son agriculture, du coton, des céréales, du sucre, du tabac, l'Union recevait d'Europe la plupart des articles du vêtement, de l'ameublement et de l'outillage. Ce régime excitait, il faut le dire, de vives plaintes dans les centres manufacturiers, où la concurrence européenne limitait les profits des industriels, mais il se maintenait, grâce à l'ascendant politique des États agricoles du Sud.

La question du tarif était l'objet d'âpres discussions entre les représentants des deux grandes régions entre lesquelles se partageait l'Union, — l'ouest ne comptait pas encore, — et elle figura au second rang, sinon au premier, parmi les causes qui déchaînèrent la guerre de la sécession. La lutte terminée à l'avantage du Nord, les intérêts protectionnistes prirent décidément le dessus, et ils emportèrent à une majorité formidable le vote du Tarif Morrill (1864), renforcé et aggravé depuis par le Tarif Mac Kinley. Protégées désormais contre la concurrence étrangère par des droits qui s'élevaient en moyenne à plus de 50 % et dépassaient souvent 100 %, les industries manufacturières et minières prirent un essor extraordinaire. Avec l'esprit pratique et le goût du dollar qui caractérise à un si haut point les Américains, les industriels constituèrent des syndicats de production, des *trusts* ou des *rings*, qui les rendirent maîtres du marché intérieur et leur permirent d'élever les prix jusqu'à la limite des droits qu'ils avaient le plus souvent fixés eux-mêmes. Grâce à ces ingénieuses combinaisons, ils réalisèrent, en peu de temps, des fortunes colossales.

1. Il faut avoir le courage de le reconnaître, disait M. Clémenceau (*Justice* numéro du 10 juillet), ce cataclysme social est le résultat direct de l'ordre économique fondé sur le *laisser faire* qu'on prêche au Collège de France.

En 1847, on ne citait encore qu'un seul particulier dont la fortune s'élevât à 5 millions de dollars (25 millions de francs); on en compte plus de deux mille aujourd'hui. S'il faut ajouter foi aux relevés officiels de l'*income-tax*, deux cent cinquante familles posséderaient chacune plus de cent millions, et les États-Unis compteraient actuellement plus de milliardaires que l'Europe entière. 80.000 individus n'accapareraient pas moins des trois cinquièmes de la fortune nationale, évaluée à environ 320 milliards. — Qu'il y ait quelque exagération dans ces estimations pourtant officielles, nous nous plaisons à le croire, mais il n'en est pas moins avéré qu'en aucun pays, même dans l'aristocratique Angleterre ou dans l'autocratique Russie, la richesse n'est aussi inégalement distribuée qu'au sein de la très démocratique Union américaine.

Dans les premiers temps, les ouvriers eurent leur part dans les bénéfices plantureux de la protection. Les salaires atteignirent un niveau élevé dans les régions manufacturières et minières. Mais, comme il fallait s'y attendre, l'appât de ces hauts salaires ne manqua pas d'y faire affluer les ouvriers. L'immigration, facilitée d'ailleurs par les progrès de la navigation à vapeur, s'accrut rapidement, et, au lieu de s'écouler comme auparavant dans les régions agricoles, elle se dirigea de préférence vers les foyers d'industrie. Cette énorme importation de travail, — en 1882, près de 800.000 émigrants débarquèrent dans les ports de l'Union, — eut naturellement pour effet de peser sur les salaires, et elle donna naissance à cette nouvelle variété du protectionnisme, que nous voyons grandir et fleurir maintenant en France : le protectionnisme ouvrier. De même que les industriels avaient demandé et obtenu d'être protégés contre les produits du travail étranger, les ouvriers demandèrent à l'être contre le travail même. Ils réussirent d'abord, sans trop de peine, à obtenir la prohibition du travail jaune, sous le prétexte que les Chinois ne pouvaient devenir citoyens des États-Unis[1]; mais ce prétexte ne pouvant être invoqué contre les ouvriers blancs, les fauteurs du néo-protectionnisme durent se contenter d'une loi interdisant l'immi-

1. Voir, à ce sujet, *la Colonisation chinoise aux États-Unis* par M. George-N. Tricoche. *Journal des Économistes*, août 1893.

gration des ouvriers engagés par contrat, et soumettant les émigrants à une réglementation plus étroite. Ces restrictions à l'importation du travail étranger eurent toutefois un résultat opposé à celui qu'on en attendait. Sans diminuer sensiblement l'émigration, elles en abaissèrent la qualité. Aux émigrants anglais et écossais, qui avaient peu de goût pour les règlements, succédèrent des multitudes croissantes d'Italiens, de Hongrois, de Polonais et de Juifs expulsés de Russie [1]. Ces malheureux, généralement dépourvus de ressources, livraient leur travail à vil prix, et ils devinrent, pour des industriels peu scrupuleux, une matière exploitable à merci. Le *sweating system* émigra avec eux aux États-Unis. Nous lisons, dans un rapport de M. Hagemans, consul général de Belgique à Philadelphie, que l'on compte dans cette ville plus de 5.000 individus travaillant dans les *sweatshops*. A Boston, 90 °/₀ des vêtements sortent de ces centres industriels, où, d'après le *Journal de Boston*, « des hommes et des femmes sont encaqués comme des harengs dans une atmosphère d'une puanteur insupportable, et offrent le spectacle d'êtres faméliques qui usent ce qui leur reste de vie pour ne pas mourir de faim ».

En même temps que l'esprit d'imitation suscitait parmi les ouvriers américains une agitation contre l'importation du travail étranger, il les poussait à copier les syndicats, *trusts* ou *rings*, que les chefs d'industrie organisaient pour maintenir les prix de leurs produits à un taux de monopole. Seulement, les *trusts* ou les *rings* des industriels étaient dirigés contre les consommateurs, tandis que ceux des ouvriers l'étaient contre les industriels, mais le but était le même des deux parts : pour les uns, il s'agissait d'augmenter leurs profits, pour les autres, leurs salaires. Avant la guerre de la sécession, on ne comptait encore que deux syndicats ouvriers, celui des mécaniciens et forgerons de la Pensylvanie (*Machinists' and Blacksmiths' national Union*) et celui des fils de Vulcain (*Iron moulders' Union and founders' League*). Après la guerre et l'établissement du tarif protecteur, ils se multiplièrent rapidement.

1. En 1882, le nombre des émigrants anglais et écossais était de 97.607; il n'était plus que de 61.687 en 1892. En revanche, l'émigration de l'Italie s'était élevée de 32.189 à 60.944, l'émigration de l'Autriche-Hongrie de 29.150 à 80.165 et celle de la Russie de 16.321 à 84.259.

On peut en trouver la liste dans un rapport intéressant adressé au Congrès du Havre (8 juin 1893) par M. de Billy, ingénieur des mines[1]. La plus remarquable de ces associations a été celle des *Chevaliers du Travail* dont nous avons esquissé l'histoire dans le *Journal des Débats*[2]. C'est le soir du *Thanksgiving Day*, 25 novembre 1869, qu'un ouvrier mécanicien, Uriah Stephens, en communiquait le plan à six compagnons coupeurs de vêtements, dans Coral Street, à Philadelphie. Avant de pratiquer le métier de mécanicien, Uriah Stephens avait exercé les fonctions d'instituteur, voyagé au Mexique et dans l'Amérique centrale et fait de l'agitation en faveur du *National Greenback Labor Party*, autrement dit du parti du papier-monnaie. Quoique affilié aux loges maçonniques, il avait des sentiments religieux exaltés, et poussés même jusqu'au mysticisme. Il proposa à ses compagnons de fonder une Société ayant pour objet de préparer l'organisation des forces de la classe ouvrière, en lui enseignant à s'associer. Cette Société, qu'il qualifiait de « Noble et Saint Ordre des Chevaliers du Travail », serait absolument secrète : les associés s'engageraient par un serment sur la Bible à ne pas divulguer son nom, on la désignerait seulement au moyen de « cinq étoiles ». On ne devait rien publier ni même rien écrire. Les statuts formant le règlement ou le rituel de l'association seraient communiqués verbalement aux affiliés avec les instructions nécessaires à la propagande. Ces instructions, passablement vagues, étaient inspirées par une sorte de socialisme chrétien. « Le travail, disait le fondateur du nouvel ordre, est noble et saint. Il faut le protéger contre l'ignorance et l'avidité sans scrupules. Le capital est organisé dans la multitude des branches de l'activité humaine. Qu'il le veuille ou non, il détruit les légitimes espérances du travail et courbe la pauvre humanité dans la poussière... Nous ne voulons créer aucun conflit avec les entreprises légitimes, aucun antagonisme avec le capital nécessaire; mais les hommes, dans leur égoïsme, violent les droits des faibles. Il faut soutenir la dignité du travail, et lui assurer

1. Travaux du Congrès. (Fischbacher, 1893.)

2. Avril 1887. Voir aussi *Les Chevaliers du travail*, broch., par Ernest Brelay. Guillaumin, décembre 1891.

une juste part dans la valeur qu'il crée. Unir, combiner, organiser la grande armée de la paix et de l'industrie, c'est le plus haut et le plus noble devoir de l'homme envers lui-même, ses semblables et son créateur. »

Le rituel spécifiait les conditions d'admission et constituait la hiérarchie. Il ne fermait l'entrée de l'ordre qu'aux médecins, — encore y furent-ils admis plus tard, — aux avocats, aux politiciens et aux débitants de boissons alcooliques. On repoussait les médecins, parce qu'on craignait que leur confraternité professionnelle les empêchât de garder le secret de l'ordre, les politiciens parce que leur niveau moral était trop bas pour l'œuvre sacrée des chevaliers du travail, les avocats parce que leur profession consiste à gagner l'argent des uns aux dépens des autres, les débitants de boissons parce que leur commerce est une source de dégradation et d'immoralité pour les travailleurs. La hiérarchie était modelée sur celle de la franc-maçonnerie. L'état-major des assemblées comprenait un *vénérable sage*, un *maître ouvrier*, un *digne étranger*, un *digne inspecteur* et un *chevalier inconnu*, auxquels on adjoignit ensuite un *statisticien*. Le Maître Ouvrier avait la direction supérieure de l'Assemblée. Lorsque l'Association vint à s'étendre et à multiplier ses branches, elle élut un grand maître ouvrier qui prit le titre de *maître général ouvrier*. Toutefois, elle ne se développa que lentement sous la direction d'Uriah Stephens : mais elle prit un essor extraordinaire lorsque Stephens eut été remplacé par un autre ouvrier mécanicien, Terence Powderly. En 1887, elle arrivait à son apogée. Elle comptait alors 160 assemblées de district, 9.000 assemblées locales et 730.000 membres. Elle a décliné à la suite de plusieurs grèves malheureuses qu'elle avait imprudemment provoquées, et ne joue plus actuellement, sous la direction du successeur de Powderly, qu'un rôle secondaire. Ce sont les associations des ouvriers mineurs, des mécaniciens et des ouvriers employés de chemins de fer qui tiennent aujourd'hui le premier rang, et c'est l'*American Railway Union*, dirigée par M. Debs, qui a pris la plus grande part à la guerre industrielle dont les États-Unis viennent d'être le théâtre.

Cette guerre, à peine terminée au moment où nous écrivons, a été précédée de l'odyssée burlesque des Coxeyites et de

l'épisode beaucoup plus sérieux de la grève des mineurs, l'une et l'autre provoquées par la crise intense que traverse actuellement l'Union américaine.

II

C'est un système séduisant au plus haut point que celui qui consiste à suppléer à l'action toujours trop lente de la nature en employant la puissance législative pour hâter l'éclosion de l'industrie. Voici un pays neuf, qui ne possède encore qu'une population clairsemée sur un vaste territoire. Cette population se borne à exploiter les richesses naturelles du sol ; elle produit des subsistances et des matières premières, qu'elle échange contre la multitude des articles de confort ou de luxe que fournit l'industrie plus développée et diversifiée des vieux pays. La vie est facile ; tous les matériaux de l'existence sont à bon marché ; mais la richesse est lente à s'accroître. Si l'aisance est générale, les grosses fortunes sont rares. Heureusement, il existe un procédé qui permet de faire éclore d'une manière instantanée les industries les plus réfractaires. Et ce procédé est aussi simple qu'efficace. Il s'agit seulement de dresser aux frontières une barrière assez haute pour intercepter l'entrée des produits étrangers. Aussitôt, les prix s'élèvent de toute la hauteur de l'obstacle, et on voit, grâce à l'appât des profits extraordinaires qu'ils procurent, surgir comme par enchantement une multitude d'industries manufacturières et autres. De grands foyers de production s'improvisent, qui attirent de tous les points du pays et du monde l'esprit d'entreprise, le capital et le travail. Les hommes d'initiative qui se sont lancés les premiers dans ces voies nouvelles réalisent en peu d'années de grosses fortunes ; les capitalistes et les ouvriers obtiennent, ceux-là de gros intérêts de leur argent,

ceux-ci une rétribution élevée de leur travail. A la vérité, la vie est devenue plus chère, et parfois les consommateurs se plaignent, mais on ne les écoute point, et les ouvriers des industries « ravies à l'étranger », aussi bien que les industriels et les capitalistes, célèbrent à l'envi les merveilles du système de protection du travail national.

Malheureusement, ce système a un défaut, qui provient précisément de sa qualité la plus prisée, celle d'improviser la fortune. Les bénéfices extraordinaires qu'il faisait réaliser avec une promptitude merveilleuse, au début de son établissement, continuent d'agir comme une prime, pour attirer le capital et le travail. Un moment arrive où les entreprises se multiplient trop, et où leurs produits encombrent le marché. Les industriels se trouvent alors dans une situation analogue à celle de l'infortuné Gandalin, dont M. de Sismondi se plaisait à raconter la mésaventure :

Nous nous souvenons, disait-il, d'avoir entendu conter dans notre enfance, qu'au temps des enchantements, Gandalin, qui logeait un sorcier dans sa maison, remarqua qu'il prenait chaque matin un manche à balai, et que, disant sur lui quelques paroles magiques, il en faisait un porteur d'eau, qui allait aussitôt chercher pour lui autant de seaux d'eau à la rivière qu'il en désirait. Gandalin, le matin suivant, se cacha derrière une porte, et, en prêtant toute son attention, il surprit toutes les paroles magiques que le sorcier avait prononcées pour faire son enchantement ; il ne put entendre cependant celles qu'il dit ensuite pour le défaire. Aussitôt que le sorcier fut sorti, Gandalin répéta l'expérience ; il prit le manche à balai, il prononça les mots mystérieux, et le manche à balai porteur d'eau partit pour la rivière, et revint avec sa charge ; il retourna et revint encore, une seconde, une troisième fois ; déjà, le réservoir était plein d'eau et inondait son appartement : « C'est assez, criait-il, arrêtez » ; mais le porteur d'eau, insensible et infatigable, n'entendait et ne voyait rien ; il aurait porté dans la maison toute l'eau de la rivière, si, heureusement, le sorcier n'était revenu et n'avait détruit le charme[1].

Aux États-Unis, le sorcier n'est pas revenu, et les gandalins de l'industrie n'ont pas trouvé les mots qu'il fallait dire pour détruire le charme de la protection. La « surproduction » est

1. Sismondi. *Études sur l'économie politique.*

arrivée, et elle a inondé un marché trop étroit pour la contenir. En vain, un des coryphées du protectionnisme, M. Blaine, a essayé d'étendre ce marché, en contractant en 1891 et 1892, une série de traités de commerce avec les États de l'Amérique du Sud. Ce remède a été impuissant à conjurer le mal. Les produits des industries, artificiellement poussées en serre chaude, des États-Unis n'ont pas réussi à remplacer ceux des vieilles industries de l'Europe; et leur encombrement sur le marché intérieur a provoqué la crise dans laquelle se débat, depuis près de deux ans, l'Union américaine. Cette crise a encore été aggravée par l'extension imprudente du régime de la protection à la production de l'argent.

En vue d'enrayer la baisse de ce métal, les propriétaires de mines ont usé de leur influence politique pour en faire acheter par le Trésor d'abord 2 millions, ensuite jusqu'à 4 millions 1/2 d'onces, par mois. Comme il fallait s'y attendre, ces achats ont eu pour effet de surexciter la production de l'argent; elle a plus que doublé en vingt ans : de 27.650.000 onces en 1873, elle s'est élevée à 58.900.000 en 1892, et le prix, au lieu de se soutenir, a baissé à peu près dans la même proportion (de 60 den. l'once à 30 den.). Mais, à mesure que l'argent ou, ce qui revenait au même, le papier gagé sur l'argent affluait dans la circulation, la crainte de voir ce métal en baisse chasser l'or et le remplacer par un étalon déprécié de moitié devenait plus vive. Comme il arrive dans les pays infestés de papier-monnaie, on redoutait de prêter ou on ne prêtait plus qu'à un taux comprenant la prime du risque de dépréciation. Si l'on ajoute à cela le désordre financier provoqué par les prodigalités de l'administration de M. Harrison, qui avaient fait succéder aux excédents habituels du Trésor un déficit évalué à 350 millions de francs[1], on s'expliquera que la

1. Voici quel a été l'état des recettes et des dépenses dans l'exercice échu le 30 juin dernier :

Recettes	£ 59.392.000
Dépenses	73.319.000
Déficit.	£ 13.927.000

La diminution des recettes douanières, en dépit ou, pour mieux dire, à cause de l'élévation excessive du tarif Mac Kinley, a été de £ 14.212.000.

L'exercice précédent (1892-93) s'était soldé par un excédent de recettes de £ 468.000.

crise ait pris tout à coup des proportions désastreuses. Le nombre des faillites s'est élevé en 1893 au chiffre alarmant de 15.560 avec un passif de 402.427.000 dollars, et un actif de 252.417.000 dollars seulement; 642 banques nationales ou des États ont suspendu leurs payements; les opérations des *Clearing houses* ont baissé de 8 milliards de dollars (54.370.808.892 contre 62.321.984.539 en 1892): les exportations sont tombées de 1.015.712.000 dollars à 830.876.900; dans l'industrie cotonnière 33 % des filatures et des tissages ont été arrêtés, et 43 % dans l'industrie lainière. Comme une conséquence inévitable de cette catastrophe industrielle et financière, une multitude d'ouvriers ont été rejetés de l'atelier dans la rue. D'après une enquête faite par un journal financier, le *Bradstreet*, dans 119 foyers d'industrie, le nombre des *sans-travail* s'élevait, en décembre dernier, à 800.000 et les familles dépendant de leurs salaires représentaient 1.956.000 personnes[1], soit plus du tiers de la population ouvrière. C'était, pour tout dire, un désastre plus grand qu'aucun de ceux qui avaient jusqu'alors assombri l'histoire de l'industrie.

III

Malgré l'affluence croissante de l'émigration européenne, les salaires sont demeurés sensiblement plus élevés aux États-

1. RÉGIONS	VILLES	OUVRIERS SANS TRAVAIL	PERSONNES DÉPENDANTES
—	—	—	—
Nouvelle-Angleterre . . .	21	66.200	154.400
New York et New Jersey .	15	223.250	363.750
Pennsylvanie	14	151.500	449.200
Ouest Central	24	227.340	443.310
Ouest Nord.	14	64.900	175.800
Côte du Pacifique	11	23.800	47.000
Sud Pacifique.	20	42.065	122.690
	119	799.055	1.956.150

Unis que dans nos vieux pays. D'après une enquête faite par un membre du département du travail à Washington, M. Gould, la différence monterait à 40 % dans l'industrie des rails en acier, par exemple; elle serait de 18 % dans l'industrie houillère[1]. Il y aurait cependant une exception à faire pour certaines professions, à commencer par les professions libérales. Nous lisons dans la *Nation* de New-York que dans l'Iowa, par exemple, le salaire des instituteurs ne dépasse pas 298.30 dollars ou 1.500 francs par an, et que celui des institutrices descend à 243.16 dollars ou 1.150 francs, soit à un taux plus bas que celui des ouvriers de manufactures les moins capables. C'est au système de la protection que les promoteurs et les bénéficiaires de ce système se sont plu, naturellement, à attribuer les hauts salaires de l'ouvrier américain. C'était même naguère encore un des principaux articles de leurs *plate-formes* électorales. Nous avons eu l'occasion d'assister, en 1880, à l'élection présidentielle, et nous avons gardé une des cartes, de toutes les couleurs, répandues par millions, où se trouvaient résumés, avec un laconisme saisissant, les motifs qui devaient déterminer les ouvriers à voter pour le candidat des républicains partisans de la protection, M. Garfield. « Si les démocrates l'emportent, y lisait-on, ils s'empresseront de réduire largement les droits d'importation sur tous les articles étrangers. Alors, les ouvriers qui fabriquent les mêmes articles dans toutes les parties du pays, ou bien seront privés de leur travail, ou bien seront obligés de travailler pour les *salaires réduits à l'excès* que l'on paye en Europe et la situation favorable dont ils jouissent actuellement sera *abaissée au niveau* de celle des ouvriers européens. » A ces cartes, on avait joint des caricatures éminemment suggestives. Il y en a une, entre autres, qui est partagée en deux compartiments, représentant les effets comparés de la protection et du libre-échange. Dans le premier, on voit un joli cottage ; une table avec une nappe propre sur laquelle s'étale un plantureux morceau de roastbeef : des pots

1. Voir le rapport de M. Léon Say à l'Académie des sciences morales et politiques, sur le mémoire de M. Gould. *Comptes rendus des séances et travaux de l'Académie*. Numéro de juilllet.

de bière, des serviettes correctement roulées; un garçon et une fille partant pour l'école; le troisième, un charmant *baby*, dans les bras du père vêtu comme un gentleman; une cage avec un serin; la mère, joliment coiffée, faisant un nœud à la cravate de son *boy* : elle est dans un état intéressant : un tapis et un piano; par la porte ouverte on aperçoit un chemin de fer et une manufacture dont les cheminées fument. Dans le second compartiment, formant repoussoir, un intérieur dans le style irlandais : la mère, décharnée et déguenillée, envoie mendier un *boy*, la culotte rapiécée et les pieds nus : sur la table boiteuse et sans nappe, un morceau de pain dans lequel le père, la figure et le poing contractés, enfonce avec effort son couteau : un plat contenant six pommes de terre; une bouilloire vide : un *baby* grouillant et criant dans la paille de son berceau; pour tout ornement, suspendu à la muraille nue, le portrait de Richard Cobden.

Cette carte et cette caricature qui ont contribué alors pour une bonne part à l'élection du candidat républicain demeureraient aujourd'hui sans effet. Depuis 1880, le tarif a continué de protéger l'ouvrier américain ; il a même été considérablement renforcé par M. Mac Kinley, et cependant, que sont devenus le joli cottage, le morceau de roastbeef, le tapis, le piano et la manufacture dont les cheminées fument? Le feu des chaudières s'est éteint, et l'ouvrier protégé est allé grossir l'armée des sans-travail, sans même être assuré d'avoir toujours, pour apaiser sa faim, un morceau de pain rassis et un plat de six pommes de terre. L'ouvrier ne croit plus à la vertu de la panacée protectionniste, mais est-ce à dire qu'il ait cessé de croire aux panacées? Non. Il croit maintenant à celles du socialisme. Il a été témoin de l'accroissement presque instantané de la classe des entrepreneurs et des capitalistes, sous l'influence de l'intervention de l'État. Pourquoi la même intervention toute-puissante n'opérerait-elle pas un miracle analogue en sa faveur? C'est une loi qui a fait la fortune de l'état-major de l'industrie, pourquoi d'autres lois ne feraient-elles pas celle des soldats? Des amis du peuple, qui ont puisé leur science en Europe, assurent que rien ne serait plus facile; que l'État peut tout ce qu'il veut, et qu'il n'a que le choix des moyens d'universaliser la richesse et le bien-être.

Il peut nationaliser le sol, comme le demande Henry George, et mettre ainsi la terre à la disposition du plus pauvre laboureur. Il peut fournir gratis au laboureur et à l'artisan tous les capitaux qui leur sont nécessaires en émettant des quantités illimitées de papier-monnaie et en supprimant l'intérêt de l'argent. Il est le maître! Il est, pour tout dire, la providence politique et économique de Dieu sur la terre. Il s'agit seulement de le prier d'étendre ses bienfaits à la classe ouvrière et, au besoin, de l'y contraindre. Mais, pour solliciter son intervention, il faut aller le trouver chez lui, au Capitole de Washington. Les industriels qu'il a protégés n'y ont pas manqué : pendant des années, eux et leurs courtiers, les *Lobbyists*, ont rempli les antichambres et les couloirs de son palais, et l'on prétend même qu'ils ne lui ont pas ménagé les offrandes. Il faut que le peuple imite leur exemple, et, comme il n'a pas de *Lobbyists* à son service, qu'il aille lui-même à Washington.

Telles sont les suggestions et les hallucinations socialistes auxquelles ont obéi le célèbre M. Coxey et son lieutenant Browne, en engageant les *sans-travail* à se rassembler sur tous les points de l'Union et à se rendre au nombre de cent mille à Washington pour demander au Congrès l'émission de 500 millions de dollars de papier-monnaie et la gratuité du crédit. D'après le directeur de la *Review of Reviews*, M. W. T. Stead, qui a consacré au Coxeyisme un article très documenté, ces deux promoteurs de l'odyssée des *sans-travail* seraient fortement imbus de mysticisme. Browne, en particulier, est un théosophe, et les reporters qui ont joué un rôle important en cette affaire assurent qu'il avait totalement hypnotisé Coxey. De là le mélange d'idéalisme supra-terrestre et de réalisme terre à terre qui a caractérisé le mouvement coxeyite.

C'est le dimanche de Pâques, 25 mars, que l'armée des *sans-travail* s'est mise en marche. Mais son effectif n'atteignait pas, à beaucoup près, le chiffre fixé par Coxey. Voici l'énumération des différents corps qui la composaient, avec le nom de leurs chefs, leur point de départ, et le maximum de l'effectif de chacun :

COMMANDANTS	POINTS DE DÉPART	NOMBRE D'HOMMES
Coxey . . .	Massillon (Ohio) .	500
Freye . . .	Los Angeles . . .	1.000
Kelly . . .	San-Francisco . .	2.000
Randall . .	Chicago	1.000
Hogan . . .	Montana	500
. . . . . .	Oregon	900

Soit un total de 6.900 hommes. A la vérité, ces effectifs ont pu se grossir pendant la route d'un certain nombre de *tramps*, car, en temps ordinaire, on n'évalue pas à moins de 60.000 le nombre des vagabonds qui parcourent les États-Unis, les uns en quête de travail, les autres des fruits du travail ; en revanche, il y a eu de nombreuses désertions. Quelques-uns des corps d'armée qui avaient d'énormes espaces à franchir (la distance de Los Angeles à Washington, par exemple, dépasse celle de Londres à Khartoum) se sont éparpillés en route.

Au départ de Massillon, le corps d'armée de Coxey ne se composait pas même d'une centaine de soldats, mais le promoteur du mouvement des sans-travail avait su exciter au plus haut point l'intérêt des journaux qui trouvaient dans ce mouvement une mine abondante d'articles à sensation. La petite troupe était accompagnée de quarante-trois correspondants spéciaux et de quatre télégraphistes de la *Western Union*. C'est pourquoi nous avons l'avantage de posséder les renseignements les plus circonstanciés sur son itinéraire et ses faits et gestes, à commencer par la description de sa belle ordonnance à la sortie de Massillon. En tête marchait un nègre porteur du drapeau étoilé de l'Union; puis venaient Browne, monté sur un cheval gris, la tête couverte d'un large sombrero et le cou orné d'un collier d'ambre, un trompette, un astrologue, sept musiciens, Coxey, dans un cabriolet conduit par un nègre, Mrs Coxey et sa sœur dans une voiture ouverte, un autre nègre portant la bannière de la communauté du Christ, avec le portrait du Sauveur et cette légende suggestive : Mort au prêt à intérêt! le gros de l'armée et les reporters à pied, entourés de la multitude des curieux.

Un règlement sévère interdisait les propos obscènes ou grossiers, la consommation des liqueurs spiritueuses et les atteintes à la propriété. Seulement, les corps d'armée qui avaient de longs trajets à faire ne pouvant franchir des milliers de milles et traverser à pied des déserts arides, empruntaient les trains du chemin de fer, et, quand les Compagnies ne voulaient pas les leur prêter gratis, ils les mettaient en réquisition. On les accuse toutefois d'avoir refusé de se contenter des trains de bestiaux que les Compagnies leur offraient de bonne grâce, et d'avoir requis des voitures de voyageurs. Au témoignage des reporters, les dons volontaires des populations suffisaient amplement à l'alimentation de la troupe de Coxey. On lui apportait à profusion du pain, des œufs, des « pies » et du lard. N'était-ce pas un spectacle qui valait bien la représentation d'un cirque ambulant? La troupe entrait dans les villes et les bourgs en chantant des hymnes, et cette *Marseillaise des sans-travail*, due à la muse de Browne :

AIR : *En traversant la Géorgie.*

Venez, que chaque sans travail se rallie aujourd'hui à notre étendard.
Et montre aux capitalistes bouffis de graisse que nous pensons ce que nous [disons:
Une armée de cent mille sans-travail s'avance en bon ordre,
Nous marchons sur Washington.

Chœur.

Hourrah! Hourrah! Notre jour de jubilé!
Hourrah! Hourrah! pour le pays des hommes libres!
Hourrah pour l'étalon légal! plus d'intérêt de l'argent!
Nous marchons sur Washington.

Des millions d'honnêtes citoyens ne trouvent rien à faire,
La désolation remplit nos magasins, nos champs et nos fabriques,
Mais nous nous sommes engagés à y mettre fin: les vieilles choses seront [remplacées par des nouvelles.
Nous marchons sur Washington.

Les compagnies ont beau s'agiter et tempêter pour sauver leur or,
Nous avons maintenant des millions qui ne peuvent être ni achetés ni vendus,
Nous ne voulons plus avoir de fonds à intérêts, comme des brebis noires [dans notre bercail.
Nous marchons sur Washington.

Les Américains ne peuvent jamais être écrasés; ils connaissent toute leur [puissance,
Ils ont longtemps attendu et souffert avant cette heure de triomphe.
Nous ferons disparaître de la face de notre beau pays les fonds à intérêts.
Nous marchons sur Washington.

Sur les marches du Capitole, nous nous tiendrons, et là nous exposerons [nos justes griefs,
Que pour les fonds sans intérêts tout loyal citoyen lève la main,
Car l'abondance de l'argent et les bonnes routes feront à jamais le bonheur [de notre pays.
Nous marchons sur Washington.

Ce chant économico-religieux résumait assez bien les demandes des sans-travail, que Coxey avait d'ailleurs eu la prévoyance d'exposer dans les deux bills qu'il se proposait de soumettre au Congrès. Le premier ordonnait la création d'un fonds de 500 millions de dollars, affecté à la construction des routes, et émis à raison de 20 millions de dollars par mois, naturellement sans intérêts. Le bill spécifiait encore que les routes seraient construites par des travailleurs, recevant un salaire d'au moins un dollar et demi par jour pour huit heures de travail. Le second bill autorisait les États, territoires, comtés, municipalités, etc., à contracter des emprunts, toujours, bien entendu, sans intérêts, applicables aux travaux publics d'amélioration. Ces emprunts seraient émis sous forme de notes de 1, 2, 5, 10 et 20 dollars, qui serviraient de monnaie-étalon pour le paiement des dettes publiques et privées.

Les sans-travail ne doutaient pas du succès de leurs revendications et de leurs bills. Tous les dimanches, Browne faisait un sermon, rempli de prophéties encourageantes. Il déclarait que la situation actuelle du pays se trouvait prédite dans l'Apocalypse de saint Jean. Les cornes de la Bête étaient les sept conspirations contre la monnaie du peuple: les dix cornes étaient les dix monopoles, parmi lesquels figurait en première ligne le syndicat des sucriers. Il terminait son sermon, en annonçant la seconde venue du Christ, la fin du règne de la Bête et l'avènement du royaume du ciel sur la terre.

Mais, en dépit des prophéties de Browne, une forte déception attendait les sans-travail à leur arrivée à Washington. Toutes les avenues aboutissant au Capitole étaient gardées, et

la circulation y était interdite. On ne pouvait arriver au palais du Congrès qu'en marchant sur les pelouses. A peine Coxey avait-il foulé le gazon que la police l'arrêtait et dispersait son armée. Quelques jours plus tard, il était condamné à vingt jours de prison et à une amende de cinq dollars pour avoir commis des dégradations à une propriété publique. Ainsi s'est brusquement terminée l'odyssée du Coxeyisme.

IV

Malheureusement, la crise ne devait pas enfanter seulement cette épopée carnavalesque. Pendant que les sans-travail marchaient sur Washington, en empruntant, sans intérêts, le matériel des Compagnies de chemin de fer, les ouvriers des charbonnages de la Pennsylvanie et de l'Ohio se mettaient en grève. Propagée avec la rapidité de l'éclair dans les principaux centres de la production houillère de l'Illinois, de l'Indiana, de la Virginie occidentale, cette grève réduisait à l'oisiveté 178.000 mineurs sur 350.000, — nombre auquel on évalue les ouvriers employés à l'extraction de la houille aux États-Unis.

Avant l'établissement du système protecteur, et la constitution des syndicats industriels, sous forme de *trusts* ou de *rings* et des syndicats ouvriers, sous forme d'Ordres ou d'Unions, qui en a été la conséquence, les grèves étaient rares, et Michel Chevalier constatait dans ses *Lettres sur les États-Unis*, écrites en 1836, la situation florissante des ouvriers et le bon accord qui régnait entre eux et les patrons. Mais, lorsque les chefs d'industrie eurent été protégés par des tarifs exorbitants contre l'importation des produits étrangers, tandis que l'Union demeurait ouverte à celle des bras surabondants de l'Europe, le bon accord ne tarda pas à se rompre. A défaut d'un tarif protecteur, les ouvriers entreprirent de se protéger eux-mêmes, et ils s'associèrent pour faire hausser artificiellement les salaires, comme le tarif faisait hausser les profits. Le pro-

cédé en usage depuis un temps immémorial pour atteindre ce but est celui des coalitions et des grèves, et il a résisté en Europe aux lois draconiennes qui l'interdisaient et qui n'ont été abolies en Angleterre qu'en 1824 et en France quarante ans plus tard. On sait en quoi il consiste : au lieu de refuser individuellement le travail, les ouvriers d'un atelier ou d'une manufacture s'entendent pour le refuser collectivement. Ils abandonnent en masse l'atelier, en choisissant de préférence le moment où les commandes abondent, où le dommage que leur grève peut causer à l'entrepreneur d'industrie est porté au plus haut point. L'issue de la lutte est une question de durée. Il s'agit de savoir laquelle des deux parties pourra se passer le plus longtemps, l'une du travail des ouvriers, l'autre des salaires du patron. Cependant, la grève ne peut avoir quelques chances de succès qu'à deux conditions : c'est que tous les ouvriers quittent l'atelier et qu'ils ne puissent pas y être remplacés. En conséquence, que font les grévistes? Ils recourent d'abord à la persuasion pour déterminer les hésitants et les timides à suivre leur exemple, et pour empêcher les ouvriers du dehors de céder à l'appât des salaires exceptionnels que leur offre l'entrepreneur. Si la persuasion demeure sans effet, ils emploient des procédés plus efficaces, et ne reculent pas devant les pires atteintes à la liberté du travail et même à la vie des travailleurs. S'ils parviennent à maintenir le vide dans l'atelier mis en interdit, il leur suffit de prolonger la grève le plus longtemps possible. Lorsque leurs ressources menacent de s'épuiser, ils font appel à leurs camarades des autres ateliers. Si ceux-ci répondent à leur appel, la grève se consolide, et le patron, dont les frais généraux continuent à courir et dont la clientèle se lasse d'attendre, peut être réduit à céder. Toutefois, les industriels s'entendent de leur côté; à la coalition ils opposent un *lock out* en fermant du jour au lendemain toutes les fabriques dont ils soupçonnent le personnel de se cotiser pour alimenter la grève. C'est, en un mot, une guerre dans laquelle les uns ont pour auxiliaire la faillite et les autres, la faim.

Aussitôt qu'elles eurent été importées aux États-Unis, les grèves s'y multiplièrent rapidement. De 471 en 1881, leur nombre s'éleva, en moins de cinq ans, par suite de l'organi-

sation des syndicats et, en particulier, de l'Ordre des Chevaliers du Travail, à 1.411, en causant aux deux parties une perte évaluée à 400 millions de francs. Et, tandis qu'en Angleterre, les *Trades' Unions*, assagies par l'expérience, interdisaient à leurs membres le recours à la violence, aux États-Unis, les grévistes renouvelaient, en les aggravant même, les excès qui avaient déshonoré les grèves de Sheffield[1]. En 1892, les ouvriers de l'usine de M. Carnegie, à Homestead, affiliés à l'*Amalgamated Association of Iron and Steel Workers*, s'étant mis en grève au nombre de trois mille, se rendirent maîtres de la ville, assiégèrent l'usine et firent prisonniers, après une lutte sanglante, les *Pinkertonmen*, sorte de police libre, à laquelle l'insuffisance et la corruption de la police officielle ont donné naissance. Il fallut occuper militairement Homestead et proclamer l'état de siège pour rétablir l'ordre. Des excès analogues ont signalé, dans un rayon beaucoup plus étendu, la grève des mineurs. Dans un article récent de la *Contemporary Review*, M. Stead a rapporté quelques-uns des incidents caractéristiques de cette guerre civile du capital et du travail.

Les grévistes organisèrent, dit-il, une petite *armée d'intimidation* de cinq cents hommes à Uniontown, en Pennsylvanie. Cette armée, cantonnée à Uniontown, avait son plan de campagne, ses chefs, son arsenal. Ses soldats étaient munis non seulement de gourdins, suivant les anciennes traditions de ces bandes irrégulières, mais encore de revolvers dont ils se servaient pour aller de mine en mine « persuader » aux travailleurs récalcitrants de se joindre à la grève. La sainte cause de la fraternité des travailleurs, cet argument qui aurait pu être de peu de poids auprès d'ouvriers laborieux, devenait singulièrement persuasif lorsqu'il était accompagné du déclic d'un revolver. Le seul bruit de l'approche de cette troupe de forcenés suffit en quelques cas pour fermer les mines; les ouvriers abandonnaient les travaux et s'enfuyaient dans la campagne pour sauver au moins leur vie. En d'autres endroits où les mineurs n'avaient pas apprécié comme il convenait le but moral que poursuivaient les grévistes, on le leur faisait comprendre à coups de bâton. L'armée avait ainsi, en passant, fermé plusieurs mines quand les propriétaires

1. Voir sur les grèves de Sheffield l'ouvrage de M. le comte de Paris : *les Associations ouvrières en Angleterre.*

jugèrent nécessaire de se mettre sur la défensive. Comme il n'y avait pas de police ni de soldats, le shérif, auquel ils demandèrent protection, enrôla des députés-shérifs ou, comme nous dirions, des constables spéciaux et les envoya pour protéger la vie et la propriété dans les mines menacées. Ces députés, armés de fusils Winchester à répétition, s'installèrent aux abords des mines. Ce qui suivit a une curieuse ressemblance avec les escarmouches qui signalèrent le commencement de notre guerre civile au XVIIe siècle, alors que Têtes rondes et Cavaliers faisaient à tour de rôle des sorties contre les forteresses et enlevaient la place par une attaque soudaine ou bien étaient contraints de battre en retraite après avoir échangé des coups de feu qui laissaient un ou deux tués ou blessés sur le terrain. Le 4 avril, l'armée de l'Intimidation se rendit de Uniontown à Fairchance, et ferma par la violence toutes les mines qui se trouvaient sur son parcours. Les mines de Rainey, gardées par un fort détachement de députés bien armés, ne furent cependant pas inquiétées. Mais à celles de Mac Clure on échangea des coups de feu qui tuèrent un Hongrois, membre de l'armée de l'Intimidation. Un autre intimidateur perdit la vie aux mines de Donelly et Mayfield qui étaient défendues par des Anglais.

Un peu plus loin, à la mine Davidson, l'armée eut plus de succès. Les assaillants arrêtèrent les travaux, chassèrent les ouvriers, détruisirent les machines et les constructions. Un coup de feu tiré augmenta leur fureur. Ne respirant plus que la vengeance, ils s'élancèrent à l'extrémité du bâtiment où l'ingénieur en chef Paddock se tenait debout. Paddock essaya de s'échapper au milieu d'une mitraillade de pierres et de balles. Il tomba atteint d'un coup de feu derrière la tête. Ses persécuteurs s'acharnèrent sur lui à coups de pierres et de bâtons; ensuite trois d'entre eux portèrent le corps sanglant à une fenêtre et le lancèrent dans les fours à quarante pieds en dessous. Alors l'armée, ayant assouvi sa vengeance et toute fière de sa victoire, évacua la mine, et reprit sa marche. Mais l'incident sensationnel du meurtre de l'ingénieur en chef Paddock réussit à faire cette chose difficile entre toutes : sortir les Américains de leur flegme et de leur apathie. Des télégrammes furent envoyés dans tout le district, et à Connellsville, des citoyens conservateurs commencèrent à parler de lynchage. Ils firent mieux que parler. Un corps de volontaires, armés de fusils et de revolvers, partit sous la direction d'un agent de police du comté pour venger la mort de Paddock. Après une chaude poursuite on rencontra l'arrière-garde. Il s'ensuivit une escarmouche dans laquelle les vengeurs tuèrent deux des intimidateurs et firent onze prisonniers qu'ils amenèrent en triomphe à la prison. Un autre convoi de cinquante-trois grévistes fut aussi enfermé plus tard. Une foule nombreuse s'assembla devant la prison deman-

dant à grands cris qu'on lui livrât les prisonniers. Mais ils étaient en sûreté sous les verrous. On en captura encore trente; puis le président de l'Association des mineurs fut arrêté à Uniontown. On arrêta en tout cent cinquante hommes.

Le sang a coulé et des destructions de matériel ont été commises dans un grand nombre d'autres localités. M. Stead attribue principalement ces sévices et ces atteintes à la propriété, aux mineurs hongrois et polonais que l'on désigne sous le nom générique de « Huns » et qui paraissent avoir conservé les mœurs sauvages de leurs ancêtres. « Les protectionnistes américains, dit-il, ont réclamé des droits exorbitants sur les produits étrangers, en prétendant que ces droits étaient nécessaires pour leur permettre de payer de hauts salaires au travail américain, et, après les avoir obtenus, ils ont importé des milliers de Huns, sur lesquels il n'y avait aucun droit d'importation, pour abaisser les salaires des ouvriers nationaux. Il est incontestable que la présence de cet élément étranger a considérablement contribué à aggraver et à envenimer la guerre industrielle. »

A peine cette guerre sauvage commençait-elle à s'apaiser dans les districts miniers, qu'elle éclatait avec une violence inouïe près de Chicago, dans l'immense fabrique des *Pullman-cars*, et interrompait pendant quelques jours, grâce à la complicité des ouvriers des chemins de fer, les communications sur une partie du continent américain.

En temps ordinaire, M. Pullman n'emploie pas moins de cinq mille ouvriers dans ses ateliers de Pullman-City. La crise, en ralentissant le trafic des chemins de fer et en suspendant les commandes de voitures de luxe, l'obligea à congédier près des deux tiers de son personnel. Il consentit cependant à en reprendre une partie, moyennant une réduction de salaires, pour exécuter des commandes qui ne lui laissaient aucun bénéfice. Les ouvriers consentirent d'abord à subir cette réduction, mais plus tard, la Compagnie Pullman ayant donné ses dividendes accoutumés, ils prétendirent qu'il n'y avait pas lieu de réduire la rétribution du travail, puisque celle du capital demeurait intacte. A cela, M. Pullman répondit que les bénéfices de la Compagnie provenaient de la

location de ses cars, mais qu'elle perdait sur la construction et ne la continuait que pour donner du travail à ses ouvriers. Il s'agissait donc de savoir s'il fallait avoir égard, dans le règlement des salaires, aux résultats partiels ou aux résultats généraux de l'exploitation.

Les ouvriers proposèrent de soumettre à un arbitrage cette question subtile, et qu'on pouvait d'ailleurs leur contester le droit de poser. M. Pullman refusa. Alors les ouvriers, qui avaient une caisse bien garnie, déclarèrent la grève. Selon toute apparence, cette grève serait demeurée purement locale, si le président de l'*American Railway Union*, M. Victor Debs, n'avait pas invoqué le principe de la solidarité ouvrière pour venir en aide aux grévistes. Or cette *American Railway Union*, l'*A. R. U.* comme on la nomme d'habitude, possède une puissance considérable et une sphère d'action étendue. Constituée par la fusion de tous les syndicats ouvriers des chauffeurs, mécaniciens, aiguilleurs, elle compte plus de 160.000 affiliés, et elle tient à sa discrétion 22 Compagnies possédant 48.000 milles de chemins de fer des côtes du Pacifique aux monts Alleghanys. Ordre fut donné aux compagnies de détacher de leurs trains les *pullman cars*. Les Compagnies ne s'étant pas empressées de déférer à cette injonction, leur personnel se mit, à son tour, en grève et les communications se trouvèrent soudainement interrompues dans la vaste région qu'elles desservaient. De là, une perturbation sans précédent. De grands foyers de population, tels que Chicago et New-York, cessèrent d'être approvisionnés des articles les plus nécessaires à la vie. 36.000 têtes de bétail, destinées au marché de Chicago, durent être renvoyées à leurs pâturages. A New-York, les trains de viande manquèrent et le prix des denrées alimentaires monta d'une manière alarmante. Les *Huns*, et les *Tramps* qui affluent dans toutes les bagarres, se mirent de la partie et saccagèrent le matériel et les gares des Compagnies récalcitrantes, en leur infligeant, de ce chef seulement, une perte évaluée à près de 800.000 dollars. A Chicago, ils achevèrent de détruire les bâtiments de l'Exposition, en les livrant aux flammes. La milice locale, qui est la garde nationale des États particuliers, se montra impuissante à réprimer ces désordres. Heureusement, une loi de l'Union autorise le président à faire inter-

venir l'armée fédérale pour assurer le service de la poste. Cette intervention a suffi, au bout de quelques jours, pour rétablir l'ordre. Le président de l'*American Railway Union* a été arrêté, et la grève a pris fin.

V

Il ne faudrait cependant pas s'exagérer la portée de ces désordres, si graves qu'ils soient. Ils ne mettent pas sérieusement en danger l'existence de la société américaine. Les éléments de conservation sont assez nombreux aux Etats-Unis pour assurer le maintien de l'ordre, sans même qu'il soit nécessaire d'y recourir à des lois d'exception. Mais les causes qui ont jeté la perturbation dans le domaine du travail subsisteront, selon toute probabilité, encore longtemps. D'un côté, des influences demeurées prépondérantes continuent d'entraver la réforme du régime protectionniste. Voté, non sans avoir été fortement atténué, par la Chambre des représentants, le tarif relativement libéral de M. Wilson n'a pas trouvé grâce devant le Sénat. D'un autre côté, les *populistes*, les *inflationnistes* et les autres socialistes n'ont pas cessé de demander l'amélioration du sort des classes ouvrières aux panacées décevantes du papier-monnaie, de la gratuité du crédit, de la reprise des chemins de fer par l'État et de la nationalisation du sol, sans oublier le sous-sol. On peut donc craindre qu'aux États-Unis, aussi bien qu'en Europe, la paix ne se rétablisse pas de sitôt entre le capital et le travail.

G. DE MOLINARI.

SOUVENIRS D'ENFANCE[1]

I

PREMIERS SOUVENIRS

Notre chambre d'enfants m'apparaît grande, mais basse : « Niania », montée sur une chaise, en atteint facilement le plafond de la main. Nous dormions tous les trois dans cette chambre : Aniouta, ma sœur, plus vieille que moi de six ans : moi, Sonia, âgée de cinq ans ; et Fédia, mon frère, de deux ans plus jeune que moi. On avait parlé de transporter Aniouta dans celle de la gouvernante française, mais ma sœur s'y refusa : elle préférait rester avec nous.

Nos petits lits, entourés de grillages, sont côte à côte ; nous pouvons grimper les uns chez les autres, le matin, sans mettre le pied à terre. Un peu plus loin est le grand lit de « Niania », sur lequel s'entassent les matelas de plume, les oreillers, et les édredons : c'est la gloire de « Niania ».

1. On sait que Sophie Kovalevsky, née Kroukovsky, est l'auteur du mémoire auquel, en 1888, l'Académie des sciences de Paris décerna le grand prix des Sciences mathématiques. Le rapporteur, M. Darboux, la rapprochait d'Euler et de Lagrange. Dans la séance publique de l'Institut, le président M. Janssen, déclara que ses confrères de la section de géométrie avaient reconnu dans le travail de madame Kovalevsky, « non seulement la preuve d'un savoir étendu et profond, mais encore la marque d'un grand esprit d'invention. » Elle est morte en 1891, à l'âge de quarante et un ans. Nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt ses *Souvenirs d'enfance*.

Quelquefois, quand elle est de bonne humeur, elle nous permet de jouer sur son lit dans la journée : nous y montons alors au moyen de chaises ; et, parvenus au sommet, la montagne s'effondre aussitôt sous notre poids, et nous plongeons dans une mer de duvet ! Ce jeu nous paraît très amusant.

Il me suffit de penser à notre chambre d'enfants pour évoquer, par une inévitable association d'idées, une odeur singulière, mélange d'encens, d'huile de lampe, de baume tranquille et de chandelle fumeuse. Cette odeur très spéciale, qui non seulement n'existe pas à l'étranger, mais qui doit même être devenue très rare à Moscou, avait cessé de me hanter lorsqu'en entrant, il y a deux ans, chez une de mes amies, à la campagne, dans la chambre de ses enfants, je fus accueillie par ce parfum bien connu, ramenant à sa suite une série d'impressions et de sensations oubliées depuis longtemps.

Notre gouvernante française ne peut entrer dans notre chambre sans porter avec dégoût son mouchoir à son nez.

— Mais vous n'ouvrez donc jamais la fenêtre, Niania ? demande-t-elle en mauvais russe, d'un ton plaintif.

« Niania » considère cette observation comme une injure personnelle.

— Voilà ce qu'elle imagine encore, la musulmane ! J'irais ouvrir la fenêtre pour rendre les enfants malades ! — murmure-t-elle après le départ de la gouvernante.

Ces escarmouches entre la bonne et la gouvernante se renouvellent ainsi très régulièrement, chaque matin.

Les rayons du soleil pénètrent depuis longtemps dans notre chambre. Nous, les enfants, ouvrons l'un après l'autre les yeux, mais nous ne sommes pas pressés de nous lever et de nous habiller. Entre notre réveil et notre toilette s'écoule un laps de temps considérable, employé à nous battre à coups d'oreillers, à lutter avec nos petites jambes nues et à dire beaucoup de folies.

Un appétissant parfum de café se répand dans la chambre : « Niania », peu vêtue elle-même, et dont la première toilette consiste à échanger son bonnet de nuit contre un fichu de soie qui lui couvre invariablement la tête dans le courant de la journée, apporte un plateau chargé d'une grande cafetière de cuivre. C'est dans nos petits lits, sans nous laver ni nous

peigner, qu'elle nous régale de café à la crème et de petits pains au beurre.

Nous nous rendormons parfois après avoir mangé, fatigués par les jeux qui ont précédé le déjeuner.

Mais voici la porte qui s'ouvre avec fracas, et sur le seuil apparaît Mademoiselle, en colère :

— Comment, vous êtes encore au lit, Annette? Il est presque onze heures. Vous êtes de nouveau en retard pour votre leçon, — s'écrie-t-elle courroucée. — On ne doit pas dormir si longtemps; je me plaindrai au Général! dit-elle, en s'adressant à la bonne.

— Eh bien, vas-y, plains-toi, vipère! murmure « Niania », quand la gouvernante est sortie.

Et, longtemps après, elle grogne encore sans pouvoir se calmer.

— Les enfants de la maison n'ont plus le droit de dormir leur comptant!... On sera en retard pour la leçon! en voilà un malheur! Eh bien, tu attendras, important personnage!

Cependant, tout en murmurant, « Niania » sent qu'il faut se mettre à la besogne; et, si les préliminaires ont été longs, la toilette elle-même s'accomplit rapidement. « Niania » nous passe une serviette mouillée sur la figure et les mains, donne deux ou trois coups de brosse à nos crinières ébouriffées, nous met nos petites robes auxquelles il manque facilement quelques boutons, — et nous voilà prêtes.

Ma sœur se rend chez sa gouvernante pour prendre sa leçon : mon frère et moi restons dans notre chambre. « Niania », que notre présence ne gêne nullement, soulève des nuages de poussière en balayant le plancher; elle couvre nos petits lits de leurs couvertures, secoue ses propres édredons, et la chambre des enfants passe pour faite.

Mon frère et moi jouons avec nos joujoux, assis sur un divan de toile cirée dont le crin s'échappe par poignées. Rarement on nous fait promener, et seulement lorsque le temps est exceptionnellement beau, ou bien encore les jours de grande fête, quand « Niania » nous conduit à l'église.

Sa leçon terminée, ma sœur revient en courant : sa gouvernante l'ennuie, elle s'amuse davantage chez nous, d'autant plus que « Niania » reçoit des visites, — des bonnes d'enfants ou

des femmes de chambre, auxquelles on offre le café, et qui racontent beaucoup de choses intéressantes.

Quelquefois maman entre un instant dans notre chambre. Mes souvenirs de cette époque me la montrent toujours très jeune et très jolie. Je la vois gaie et parée, — en toilette de bal, généralement, — décolletée, les bras nus, chargés de bracelets et de bagues : elle va dans le monde, en soirée, et entre nous dire bonsoir.

Aussitôt qu'elle paraît sur le seuil de la porte, Aniouta s'élance au-devant d'elle, lui baise les mains et le cou, et s'amuse à examiner ses bijoux.

— Je veux être belle comme maman, quand je serai grande ! dit-elle en se parant du collier et des bracelets de maman et en se haussant sur la pointe des pieds pour se mirer dans la petite glace qui pend au mur. — Maman s'amuse beaucoup.

Moi aussi, j'ai parfois le désir de caresser ma mère, de grimper sur ses genoux ; mais, le plus souvent, ces essais tournent à ma honte : tantôt je fais mal à maman, tantôt je déchire sa robe, et je me sauve confuse dans un coin pour me cacher.

De là une certaine contrainte dans mes rapports avec ma mère, contrainte qui devient de la sauvagerie en entendant ma bonne répéter sans cesse qu'Aniouta et Fédia sont les préférés et que je suis, moi, celle qu'on n'aime pas.

Était-ce vrai ? Je n'en sais rien ; toujours est-il que « Niania » le disait fréquemment sans se trouver gênée de ma présence. Peut-être se l'imaginait-elle à cause de sa prédilection pour moi. Bien qu'elle nous eût élevés tous les trois, elle me considérait, je ne sais pourquoi, comme étant plus spécialement son élève, et s'offensait de ce qui lui paraissait une insulte envers moi.

Aniouta, beaucoup plus âgée que nous, jouissait pour cette raison d'immunités particulières. Elle grandissait indépendante comme un cosaque, et ne reconnaissait l'autorité de personne. L'entrée du salon lui était librement ouverte et elle s'y était acquis la réputation d'une charmante enfant, qui savait amuser son monde, tout en se permettant parfois des observations fort impertinentes. Mon frère et moi ne parais-

sions dans les appartements de réception que rarement; nous dînions et déjeunions, à l'ordinaire, dans notre chambre.

Quelquefois, quand il y avait du monde à dîner, Nastasia, la caméristé de ma mère, entrait en courant au moment du dessert pour dire :

— Niania, mettez vite à Fédia son costume de soie bleue et menez-le dans la salle à manger : Madame veut le montrer aux invités.

— Et Sonia, comment faut-il l'habiller? demandait la bonne d'un ton bourru, prévoyant la réponse ordinaire.

— On n'a pas besoin de Sonia, elle peut rester dans sa chambre; c'est notre petite solitaire, — répondait en riant la femme de chambre, qui savait que par sa réponse elle mettait « Niania » en fureur.

« Niania » voyait réellement une insulte pour moi dans ce désir de montrer Fédia seul; et, mécontente, elle marchait longtemps à travers la chambre, grommelant entre ses dents et me jetant des regards de sympathie.

— Pauvre chérie! ajoutait-elle, en me caressant la tête de sa main.

Voici le soir « Niania » nous a déjà mis au lit, mon frère et moi, mais n'a pas encore ôté l'invariable fichu qui couvre sa tête pendant la journée, et dont la disparition marque le passage de la veillée au repos. Assise sur le divan, devant une table ronde, elle prend du thé en compagnie de Nastasia.

La chambre est presque sombre; seule la flamme jaunâtre d'une chandelle que « Niania » néglige de moucher, ressort dans cette demi-obscurité comme une tache claire, et, dans l'angle opposé de la chambre, une petite lueur bleuâtre et vacillante projette sur le plafond de bizarres dessins et illumine vivement le Sauveur, dont la main semble sortir de l'icone argentée avec un geste de bénédiction.

J'entends à mes côtés la respiration régulière de mon frère endormi, et, dans le coin, près du poêle, le sifflement nasal de Féklоucha, le souffre-douleur de « Niania », une petite fille au nez camus qui lui sert d'aide. Elle aussi dort dans la chambre des enfants, sur un lambeau de feutre gris qu'elle étend par terre le soir, et qu'elle roule le jour dans un cabinet.

« Niania » et Nastasia causent à voix basse, et, nous croyant profondément endormis, ne se gênent pas pour discuter les événements domestiques. Mais je ne dors pas du tout ; je m'applique, au contraire, à écouter ce qu'elles disent. Certaines choses m'échappent, naturellement, d'autres ne m'intéressent guère, et il m'arrive de m'endormir au milieu d'un récit dont je n'apprends jamais la fin. Mais les lambeaux de conversation qui pénètrent jusqu'à mon entendement s'y gravent en formes fantastiques, et y laissent pour la vie d'ineffaçables traces.

— Comment ne l'aurais-je pas aimée plus que les autres, ma petite colombe! dit « Niania ». — et je comprends qu'il est question de moi. — Ne l'ai-je pas pour ainsi dire élevée toute seule? Personne n'y faisait aucune attention. Quand Aniouta nous est née, le papa, la maman, le grand-papa, les tantes n'avaient d'yeux que pour elle, parce que c'était la première venue. On ne me donnait pas le temps de m'en occuper; c'était l'un, c'était l'autre qui la prenait dans les bras! Mais pour Sonia, quelle différence!

Ici « Niania », dans ce récit fréquemment répété, baissait mystérieusement la voix, ce qui m'obligeait à dresser d'autant plus l'oreille.

— Elle n'est pas née à propos, ma petite colombe, voilà la vérité! continue « Niania » à mi-voix. Presque à la veille de sa naissance, notre Barine avait fait de grosses pertes de jeu au Club anglais, si grosses, qu'il fallut engager les diamants de Madame. Était-ce le moment de se réjouir de la naissance d'une fille? D'autant que tous les deux désiraient un garçon. La Barine me disait sans cesse : « Tu verras, Niania, que ce sera un garçon. » Tout était préparé pour un garçon : une croix de baptême avec un crucifix, un bonnet avec des rubans bleus... Et puis, voilà encore une fille! Madame en eut tant de chagrin qu'elle ne voulut pas la regarder; ce n'est que Fedia qui les a consolés plus tard.

Ce récit revenait souvent, et je l'écoutais toujours avec le même intérêt : aussi s'est-il profondément gravé dans ma mémoire. Grâce à de semblables discours, la conviction de n'être pas aimée se développa de très bonne heure en moi, et l'ensemble de mon caractère s'en ressentit : je devins de plus en plus sauvage et concentrée.

S'il arrivait qu'on m'appelât au salon, me voilà maussadement suspendue des deux mains aux jupons de ma bonne. Impossible de me tirer un mot. « Niania » s'épuise en raisonnements. Je garde un silence obstiné, jetant à ceux qui m'entourent des regards méfiants et hargneux, comme un petit animal traqué. Maman contrariée finit par dire à « Niania » :

— Eh bien, emmenez votre petite sauvage dans sa chambre : elle nous fait honte devant le monde : elle a certainement avalé sa langue.

J'étais sauvage aussi avec les enfants que je ne connaissais pas ; et, d'ailleurs, j'en voyais peu.

Je me rappelle cependant que, si nous rencontrions, dans nos promenades avec « Niania », des enfants jouant à quelque jeu bruyant, le désir, l'envie de me joindre à eux me prenaient souvent. Mais « Niania » ne me laissait jamais aller : « Y penses-tu, ma petite mère? une demoiselle comme toi jouer avec des enfants des rues? » disait-elle d'un ton de reproche si persuasif, que je me sentais confuse de ces aspirations. Bientôt, d'ailleurs, le goût et presque la faculté de jouer avec d'autres enfants me passèrent. Je me rappelle mon embarras lorsqu'on m'amenait par hasard une petite fille de mon âge : Je ne savais que lui dire, et je restais plantée devant elle, à penser : « Va-t-elle bientôt s'en aller? »

Le comble du bonheur était de rester seule, en tête à tête, avec ma bonne. Le soir venu, quand Fédia dormait et qu'Aniouta se sauvait au salon, avec les grandes personnes, je m'asseyais sur le divan près de « Niania », bien serrée contre elle, et elle me racontait des histoires. A la façon dont je les revois encore en songe, je puis juger des traces profondes qu'elles ont laissées dans mon imagination : éveillée, je ne les retrouve que par fragments, mais endormie, je rêve encore de la « Mort noire », du « Loup-garou », du « Serpent à douze têtes », et ce rêve évoque en moi le même effroi indéfinissable qui m'étranglait à cinq ans, lorsque j'écoutais les contes de ma bonne.

C'est à cette époque de ma vie que commencèrent à se produire en moi d'étranges sensations, une impression d'inexprimable malaise, d'angoisse, dont le souvenir me reste très vif. Cette sensation m'envahissait généralement vers la chute du

jour, si je restais seule dans une chambre. Et je me rappelle avoir éprouvé des troubles du même genre dans des circonstances très différentes : par exemple, si j'apercevais en promenade quelque grande bâtisse inachevée, aux murailles de briques, percées de trous en guise de fenêtres. Je l'éprouvais aussi en été, si, couchée à terre sur le dos, je regardais le ciel sans nuages au-dessus de ma tête. D'autres signes de grande nervosité se manifestèrent encore en moi, comme une répulsion pour toute difformité physique, allant jusqu'à la terreur. Il suffisait de parler devant moi d'un poulet à deux têtes ou d'un veau à trois pattes, pour me faire frissonner, et me donner le cauchemar la nuit suivante : je réveillais alors ma bonne par des cris perçants. Il me semble voir encore un homme à trois jambes qui m'a poursuivie en rêve pendant mon enfance. La vue d'une poupée cassée m'épouvantait : « Niania » devait ramasser ma poupée, quand je la laissais tomber, pour me dire si elle était intacte, et, dans le cas contraire, l'emporter bien vite. Je vois encore le jour où Aniouta, m'ayant trouvée seule, s'amusa pour me taquiner à me mettre de force sous les yeux une poupée de cire, dont l'œil noir pendait hors de l'orbite ; je fus prise de convulsions.

II

J'avais environ six ans quand mon père, le général Kroukovsky prit sa retraite, et s'installa dans sa terre patrimoniale de Palibino, dans le gouvernement de Witebsk. On parlait déjà avec persistance d'émancipation ; c'est ce qui décida mon père à s'occuper plus sérieusement de ses terres, qui jusque-là n'avaient eu d'autre administration que celle d'un régisseur.

Peu après notre arrivée à la campagne, un événement survenu dans la maison m'est resté vivement empreint dans la mémoire. L'impression, du reste, fut si vive pour tous, on en parla si souvent, que mes souvenirs personnels et les récits qu'on me fit plus tard se confondent au point de ne plus se dis-

tinguer les uns des autres. Je raconterai donc le fait tel qu'il m'apparaît aujourd'hui.

On s'aperçut tout à coup que certains objets disparaissaient de notre chambre d'enfants : une chose d'abord, puis une autre. Si « Niania » perdait de vue quelque objet pendant un certain temps, et qu'elle se trouvât en avoir besoin, l'objet était introuvable, bien que « Niania » fût prête à jurer qu'elle-même l'avait serré de ses propres mains dans l'armoire ou dans la commode. On n'y attacha pas grande importance, au commencement : mais, quand ces disparitions se répétèrent, et qu'il s'agit d'objets de quelque valeur, tels qu'une cuiller d'argent, un dé d'or, un canif en nacre, l'inquiétude devint générale. Nous avions un voleur parmi nous, c'était évident. « Niania » s'alarma plus que personne, car elle se considérait comme responsable de ce qui appartenait aux enfants : elle prit la ferme détermination de découvrir à tout prix le coupable. Les soupçons devaient naturellement se porter tout d'abord sur l'infortunée Fékloucha, la petite fille préposée au service de notre chambre. Il est vrai que « Niania » n'avait rien eu à lui reprocher depuis trois ans qu'elle faisait notre service, mais, selon « Niania », cela ne signifiait pas grand'chose : « Elle était petite autrefois, et ne connaissait pas la valeur des objets : maintenant qu'elle a grandi, elle la comprend mieux. D'ailleurs, sa famille demeure au village, près de nous : c'est là qu'elle porte le bien volé. » Ainsi raisonnait « Niania »; et, fondant là-dessus ses convictions intimes, elle se persuada de la culpabilité de Fékloucha, la traita durement et sévèrement, si bien que la pauvre petite, effrayée, et sentant instinctivement les soupçons planer sur elle, prit un air de plus en plus coupable.

Mais, quelle que fut la surveillance de « Niania », elle ne put, de longtemps, la trouver en défaut. Cependant les objets perdus ne se retrouvaient pas, et d'autres venaient encore de disparaître. Un beau jour, la tire-lire d'Aniouta, gardée par « Niania » dans son armoire, et contenant quarante roubles, si ce n'est plus, ne se retrouva pas. Mon père lui-même fut informé de cette nouvelle perte. Il fit venir « Niania », et donna sévèrement l'ordre de rechercher le voleur. Chacun comprit qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

« Niania » était au désespoir. Mais voici qu'une nuit, en se réveillant, elle entend dans le coin où dormait Féklouchа un petit bruit de mâchoires, comme quelque chose qu'on avalerait : « Niania », prête à tous les soupçons, étend doucement la main vers les allumettes, et allume subitement la bougie. Que voit-elle !

Féklouchа accroupie, la bouche pleine, tient entre les genoux un grand pot de confitures, dont elle nettoie les bords avec une croûte de pain. Il faut ajouter que la femme de charge s'était plainte quelques jours auparavant de la disparition de ses confitures à l'office.

Sauter du lit et saisir la coupable par les cheveux fut naturellement pour « Niania » l'affaire d'une seconde.

— Je t'y prends, vaurienne! D'où viennent ces confitures? Réponds !... cria-t-elle d'une voix tonnante, en secouant l'enfant sans miséricorde.

— Niania, ma colombe, je ne suis pas coupable, vrai! suppliait Féklouchа : c'est la couturière, Marie Vassilievna, qui m'a donné ce pot hier au soir; elle m'a seulement recommandé de ne pas vous le montrer.

Cette excuse parut ridiculement invraisemblable à « Niania ».

— Tu ne sais même pas mentir, petite mère, dit-elle avec mépris... Quelle vraisemblance y a-t-il que Marie Vassilievna aille te régaler de confitures?

— Niania, ma colombe, je ne mens pas. Vrai, c'est ainsi; demandez-le-lui à elle-même. Je lui ai chauffé ses fers hier soir, et, pour cela, elle m'a donné ces confitures. « Seulement, ne les montre pas à la Niania, a-t-elle ordonné, car elle me gronderait de te gâter », — continuait de protester Féklouchа.

— C'est bon, nous verrons cela demain matin, décida la bonne. Et, en attendant, elle enferma Féklouchа dans le cabinet noir, d'où ses sanglots retentirent longtemps.

Le lendemain commença l'enquête : Marie Vassilievna, une couturière qui vivait chez nous depuis des années, était une affranchie et jouissait parmi les domestiques d'une grande considération. Elle avait une chambre à elle, et y mangeait des mets apportés de la table des maîtres. Hautaine avec son entourage, elle ne se familiarisait avec personne; chez nous on

l'appréciait fort, car elle était habile dans son art et on disait d'elle : « Ses mains sont de l'or. » Elle pouvait avoir une quarantaine d'années; son visage était maigre et maladif, ses yeux noirs et démesurément grands. Elle n'était point belle, mais je me rappelle que les grandes personnes lui trouvaient quelque chose de « distingué ». Elle n'avait pas l'air d'une simple couturière. Habillée soigneusement et proprement, elle tenait sa chambre non seulement avec ordre, mais encore avec une certaine prétention à l'élégance. Sur sa fenêtre fleurissaient plusieurs pots de géranium, des gravures à bon marché étaient pendues au mur, et sur une tablette, dans un coin de la chambre, on voyait de petits bibelots de porcelaine, objets de mon admiration enfantine, tels qu'un cygne au bec doré et une petite pantoufle formée de boutons de roses.

Pour nous autres enfants, Marie Vassilievna excitait encore un intérêt spécial à cause d'une histoire dont elle était l'héroïne : elle avait été belle et bien portante dans sa jeunesse, et appartenait comme serve à une vieille dame dont le fils était officier. Celui-ci vint une fois en congé et fit cadeau à Marie Vassilievna de quelques pièces d'argent. Par malheur, la vieille dame entra au même moment dans la chambre, et voyant cet argent dans les mains de la jeune fille, demanda : « Où l'as-tu pris? » Sur quoi, au lieu de répondre, Marie Vassilievna, effrayée, avala l'argent. Là-dessus, elle se trouva mal et tomba à terre suffoquée; elle resta longtemps malade, on la sauva à grand'peine, et elle perdit à jamais sa beauté et sa fraîcheur. La vieille dame mourut bientôt après cette aventure et le jeune maître donna la liberté à Marie Vassilievna.

Cette histoire d'argent avalé nous frappait vivement, et nous tourmentions la couturière pour nous la faire raconter. Elle venait assez souvent dans notre chambre, quoiqu'elle ne vécût pas en très bons termes avec « Niania », et nous aimions à aller chez elle, surtout au crépuscule, lorsqu'elle mettait forcément son ouvrage de côté. Alors, assise sur le rebord de la fenêtre, la tête appuyée sur sa main, elle entonnait, d'une voix plaintive, d'anciennes romances mélancoliques. J'aimais ce chant, quoiqu'il me remplît de tristesse. Elle s'interrompait parfois, prise d'un violent accès de toux,

qui me paraissait devoir rompre sa poitrine plate et sèche; elle souffrait de cette toux depuis longtemps.

Le lendemain, après l'épisode de Fékloucha, lorsque « Niania » interrogea Marie Vassilievna pour éclaircir l'affaire des confitures, celle-ci répondit d'un air étonné, ainsi qu'on devait s'y attendre :

— Y pensez-vous, Niania? pourquoi irais-je ainsi gâter cette enfant? Je n'ai même pas de confitures pour moi.

Et elle prit un air offensé.

La chose était claire, et cependant l'effronterie de Fékloucha fut telle que, malgré cette dénégation catégorique, elle continua ses protestations.

— Marie Vassilievna! Le Christ soit avec vous! Est-il possible que vous ayez oublié? Mais, hier au soir, vous m'avez appelée, vous avez trouvé les fers bien chauffés, et vous m'avez donné les confitures, disait-elle désespérée, d'une voix entrecoupée de larmes, et toute secouée de frissons, comme dans la fièvre.

— Tu es malade, et tu divagues sans doute, Féklouchа, répondit tranquillement Marie Vassilievna. Et son visage exsangue et pâle ne révélait pas la plus légère agitation.

La culpabilité de Féklouchа ne fit dès lors aucun doute pour « Niania » et les autres domestiques. La coupable fut enfermée, loin de tous, dans le cabinet noir.

— Reste là, petite misérable, sans boire ni manger, jusqu'à ce que tu reconnaisses ta faute! dit « Niania » en tournant la clef dans le lourd cadenas.

Cet événement fit naturellement grand bruit dans la maison. Chacun, sous un prétexte quelconque, vint discuter avec « Niania » ce sujet palpitant. Notre chambre d'enfant eut, toute la journée, l'apparence d'un club. Féklouchа n'avait plus de père; sa mère vivait au village, mais venait chez nous aider à la buanderie. Elle apprit bientôt ce qui se passait, et accourut dans notre chambre, se répandant en plaintes et en protestations sur l'innocence de sa fille. « Niania » la calma.

— Ne fais pas tant de bruit, ma petite mère! Nous saurons tantôt où ta fille cachait les objets volés, dit-elle d'un air sévère et avec un regard si significatif que la pauvre femme s'en retourna bien vite chez elle.

L'opinion publique se prononçait décidément contre Féklou-cha : « Si elle a volé les confitures, elle a aussi volé le reste », disait-on. L'indignation générale était d'autant plus grande que le poids de ces mystérieuses disparitions avait lourdement pesé sur tous : au fond du cœur, chacun craignait d'être soupçonné, et la découverte du voleur fut un grand soulagement pour tous.

Cependant Féklouchа n'avouait toujours pas. « Niania » fit plusieurs visites à sa prisonnière dans le courant de la journée, mais celle-ci répétait la même chose :

— Je n'ai rien volé. Dieu punira Marie Vassilievna de calomnier une orpheline.

Maman entra vers le soir dans notre chambre.

— N'êtes-vous pas trop sévère pour cette malheureuse petite, Niania? comment pouvez-vous la laisser ainsi toute la journée sans nourriture? dit-elle d'une voix inquiète.

Mais « Niania » ne voulait pas qu'on lui parlât de pitié.

— Y pensez-vous, madame? avoir pitié d'une fille semblable? Mais la misérable a presque fait soupçonner d'honnêtes gens! — dit-elle avec une telle assurance que maman n'eut pas le courage d'insister, et s'en retourna sans avoir obtenu le moindre adoucissement au sort de la pauvre petite criminelle.

Le jour suivant, Féklouchа n'avouait toujours pas. Ses juges commençaient à s'émouvoir, lorsque tout à coup, vers l'heure du dîner, « Niania » entra d'un air triomphant dans la chambre de ma mère.

— Notre oiseau a tout avoué! dit-elle rayonnante.

— Eh bien! où sont les objets volés? demanda naturellement ma mère.

— Elle ne le confesse pas encore, la vaurienne! répondit « Niania » d'une voix préoccupée. Elle dit toute sorte de bêtises. Elle prétend qu'elle a oublié. Mais attendez qu'elle ait encore passé sous clef une heure ou deux, la mémoire lui reviendra peut-être.

Effectivement, le soir venu, Féklouchа fit des aveux complets, et raconta, avec force détails à l'appui, comment elle avait volé les objets, ayant l'intention de les vendre quand cela lui serait possible ; comment, faute d'occasion favorable, elle

les avait longtemps tenus cachés sous le lambeau de feutre qui lui servait de lit, dans un coin du cabinet ; comment, s'étant aperçue qu'on recherchait activement le voleur, les objets perdus ne se retrouvant pas, elle avait pris peur et songé d'abord à les remettre à leur place, puis, craignant de se découvrir, les avait noués dans un de ses tabliers pour les jeter dans un étang très profond, situé derrière la maison.

On souhaitait si vivement sortir de cette fâcheuse affaire que le récit de Féklouclia ne fut pas soumis à une critique bien sévère. Après avoir un peu regretté des objets si inutilement perdus, chacun se contenta de l'explication donnée par l'enfant. La coupable fut tirée de prison et passa en jugement ; la sentence fut aussi équitable que sommaire : on condamna Féklouclia à être fouettée et à retourner chez sa mère, au village. Et, malgré les larmes de Féklouclia et les protestations de sa mère, la sentence fut aussitôt exécutée. Une autre petite fille remplaça la voleuse, à notre service.

Quelques semaines se passèrent, l'ordre se rétablit peu à peu dans la maison, et on commençait à oublier l'affaire. Mais, un soir, sur le tard, tout le monde dans la maison s'étant retiré, et « Niania », après nous avoir couchés, se préparant aussi au repos, voilà la porte de notre chambre qui s'entr'ouvre doucement, et sur le seuil paraît la blanchisseuse Alexandra, la mère de Féklouclia. — Elle seule se refusait à l'évidence, et s'obstinait à prétendre qu'on avait gratuitement insulté sa fille. Il en était résulté de vives escarmouches avec « Niania », qui, à bout de patience, avait fini par lui interdire l'entrée de notre chambre, déclarant « qu'on ne pouvait faire entendre raison à cette sotte ».

Cependant elle avait ce jour-là un air si étrange et si important que « Niania », en la voyant, comprit aussitôt qu'elle ne venait pas répéter ses doléances oiseuses, mais qu'il s'agissait d'un fait nouveau et sérieux.

— Regardez, Niania, ce que je vous apporte, dit Alexandra mystérieusement.

Et, après s'être assurée que personne ne pouvait la voir, elle tira de la poche de son tablier et tendit à ma bonne le canif de nacre, celui que nous regrettions, et qui devait se

trouver parmi les objets volés, et censément jetés dans l'étang par Féklouclia.

A cette vue « Niania » leva les bras au ciel :

— Où l'avez-vous trouvé? demanda-t-elle avec surprise.

— Où je l'ai trouvé? c'est précisément là l'affaire, répondit lentement Alexandra.

Elle s'arrêta quelques secondes, pour jouir du trouble de « Niania ».

— Le jardinier Philippe Matvéitch m'a donné un vieux pantalon à raccommoder, et c'est dans la poche de ce pantalon que se trouvait le canif, dit-elle enfin avec importance.

Ce Philippe Matvéitch était Allemand et célibataire ; il occupait une situation considérable dans l'aristocratie de notre domesticité, recevait de gros gages, et passait, dans la partie féminine de notre maison, pour un bel homme, bien qu'à le considérer de sang-froid, il ne fût guère qu'un gros homme, pas jeune, assez déplaisant, et orné de lourds favoris carrés.

Cette étrange révélation plongea d'abord « Niania » dans la stupeur.

— Comment Philippe Matvéitch a-t-il pu prendre le canif des enfants? demanda-t-elle, déconcertée. Il n'entre pour ainsi dire jamais ici ; et, d'ailleurs, est-il vraisemblable qu'un homme comme Philippe Matvéitch vole les affaires des enfants?

Alexandra considéra « Niania », un moment, en silence, d'un œil moqueur ; puis elle se pencha vers son oreille, et murmura quelques phrases dans lesquelles le nom de Marie Vassilievna revenait souvent.

Un rayon de vérité commençait à pénétrer dans l'esprit de « Niania ».

— Ta, ta, ta, c'est comme cela! murmura-t-elle en agitant les bras... Ah! la mauvaise! ah! l'hypocrite! attends! nous t'exposerons au grand jour! s'écria-t-elle, débordant d'indignation.

Ainsi qu'on me le raconta plus tard, il paraît qu'Alexandra soupçonnait Marie Vassilievna depuis longtemps.

— Et, jugez vous-même, disait-elle à « Niania », un beau garçon comme Philippe Matvéitch irait-il s'éprendre gratuitement de cette vieille fille? Elle l'aura attiré par des cadeaux.

Alexandra s'était bientôt convaincue que la couturière por-

tait au jardinier des cadeaux et de l'argent. D'où les prenait-elle? Alexandra établit autour de Marie Vassilievna tout un système d'espionnage dont celle-ci ne se doutait pas: le canif n'était qu'au bout d'une longue chaîne d'observations.

L'histoire devenait plus intéressante qu'on n'aurait pu s'y attendre. Un instinct de policier s'éveilla très vif en « Niania », comme il arrive aux vieilles femmes, qu'on voit parfois se jeter avec témérité dans des enquêtes compliquées qui ne les concernent en rien. Dans le cas présent, du reste, « Niania » était poussée par le remords d'avoir accusé Féklouchа et le brûlant désir de la réhabiliter. Une ligue offensive et défensive contre Marie Vassilievna fut donc conclue entre elle et Alexandra.

Les deux femmes étaient moralement convaincues de la culpabilité de la couturière: elles se résolurent à une mesure extrême : trouver ses clefs et profiter d'un moment où elle s'absenterait pour ouvrir son coffre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Hélas! les soupçons n'étaient que trop fondés! Le contenu du coffre les confirma tous et prouva d'une façon indiscutable que la malheureuse Marie Vassilievna était l'auteur de tous les vols domestiques dont le scandale avait été si grand.

— Quelle misérable! c'est pour porter les soupçons sur la pauvre Féklouchа qu'elle lui aura donné des confitures! Faut-il ne pas croire en Dieu pour n'avoir pas même pitié d'un enfant! disait « Niania » avec horreur et dégoût, — oubliant complètement son propre rôle dans cette histoire, et comment, par son excessive sévérité, elle avait poussé la pauvre Féklouchа à se calomnier elle-même.

Il serait difficile de peindre l'indignation générale quand la terrible vérité fut dévoilée et connue de tous.

Mon père menaça d'abord de faire saisir Marie Vassilievna par la police pour la mettre en prison; mais il s'adoucit bientôt, et, par égard pour son âge, sa mauvaise santé, ses longs services, il résolut simplement de la renvoyer à Pétersbourg.

On aurait pu s'attendre à voir Marie Vassilievna elle-même satisfaite de cette décision, car, avec son talent de couturière, elle gagnerait facilement sa vie à Pétersbourg. Et quelle situa-

tion, chez nous, serait la sienne après cette aventure? Jalousée des autres domestiques, haïe pour sa fierté, pour sa hauteur, et s'en rendant du reste parfaitement compte, combien cruellement ne lui ferait-on pas expier ses grandeurs passées! Et cependant, quelque bizarre que cela paraise, non seulement elle ne fut pas satisfaite, mais elle implora sa grâce avec instance : elle tenait à notre maison, au coin qu'elle habitait, avec un attachement de chat.

— Il ne me reste plus longtemps à vivre, je sens que je mourrai bientôt : comment, avant de mourir, pourrais-je traîner ma vie au milieu d'étrangers? disait-elle.

Plus tard, lorsque je fus grande fille, « Niania » m'expliqua la chose autrement, se rappelant avec moi cette histoire :

— C'est qu'elle n'avait pas la force de nous quitter à cause de Philippe Matvéitch, qui restait, lui; et elle savait bien qu'une fois partie elle ne le reverrait plus. Il faut croire qu'elle l'aimait beaucoup, puisque, ayant honnêtement vécu toute sa vie, elle s'était ainsi perdue sur le tard, grâce à lui.

Quant au jardinier, il réussit à se tirer de l'eau sans se mouiller. Peut-être disait-il vrai en assurant qu'il ignorait la provenance des cadeaux que lui faisait Marie Vassilievna. En tout cas on le garda, les bons jardiniers étant rares, et le potager ne pouvant être abandonné.

Je ne sais si « Niania » avait raison, au sujet des sentiments de Marie Vassilievna; toujours est-il que, le jour fixé pour son départ, elle vint se jeter aux pieds de mon père :

— Privez-moi de mes gages, traitez-moi comme votre esclave, mais ne me chassez pas! disait-elle en sanglotant.

Mon père fut touché de cet attachement à notre maison, mais il craignit l'action démoralisatrice de ce pardon sur les autres domestiques : pour sortir de difficulté, il imagina la combinaison suivante :

— Écoutez, dit-il à la couturière. Le vol est un grand péché : cependant j'aurais pu vous pardonner, si vous n'aviez fait que voler ; mais une petite innocente a souffert à cause de vous. Songez que Féklouchа a été fouettée publiquement et, par votre faute, exposée à une grande honte. C'est là ce que je ne puis vous pardonner. Si vous tenez absolument à rester chez nous, que ce soit à condition de demander pardon à Féklouchа

et de lui baiser la main en présence de tous. Si vous y consentez, restez, avec la grâce de Dieu.

Personne ne s'attendait à voir Marie Vassilievna accepter de pareilles conditions. Comment cette orgueilleuse s'avouerait-elle coupable publiquement devant une petite serve? Comment lui baiserait-elle la main? Au grand étonnement de tous, Marie Vassilievna s'exécuta.

Une heure après, tous les domestiques étaient rassemblés dans le vestibule pour assister à cet étrange spectacle : Marie Vassilievna baisant la main de Fékloucha! Mon père exigeait que l'expiation fût publique. Il y avait foule. Les maîtres étaient présents, et nous autres enfants avions obtenu la permission d'assister aussi à la cérémonie.

Jamais je n'oublierai cette scène. Fékloucha, confuse de cet honneur inattendu, craignant peut-être aussi que Marie Vassilievna ne se vengeât plus tard de cette humiliation forcée, vint supplier le Barine de la dispenser du baisement de main.

— Je lui pardonne tout de même, disait-elle, presque en pleurant.

Mais papa était monté à un diapason si élevé qu'il croyait agir selon la plus stricte justice; il renvoya l'enfant en lui criant :

— Petite sotte, de quoi te mêles-tu? Crois-tu donc qu'il soit question de toi? Si moi, ton maître, je t'avais fait tort, je devrais aussi te baiser la main. Tu ne comprends pas cela? Eh bien, tais-toi, alors; et ne raisonne pas.

Fékloucha, épouvantée, n'osa plus ouvrir la bouche et, tremblante de frayeur, s'en retourna à sa place comme une coupable, dans l'attente de ce qui allait se passer.

Marie Vassilievna, pâle comme un linge, s'avança à travers la foule, qui s'ouvrait devant elle, marchant comme un automate ou une somnambule, mais d'un air si résolu et si méchant qu'elle faisait peur. Ses lèvres blanches étaient convulsivement serrées. Elle s'approcha tout près de Fékloucha :

— Pardonne-moi, dit-elle.

Et ces mots furent presque un cri de douleur. Elle saisit la main de la petite pour la porter à ses lèvres, par un geste si violent et avec une expression si haineuse, qu'on aurait cru qu'elle voulait la mordre. Mais tout à coup son visage se

convulsa, l'écume parut sur ses lèvres, et elle tomba à terre en poussant des cris qui n'avaient rien d'humain.

On apprit alors qu'elle était sujette à des crises nerveuses, presque à des crises d'épilepsie, dissimulées avec soin aux maîtres : elle craignait de n'être pas gardée si l'on venait à les découvrir. Ceux, parmi les domestiques, qui connaissaient son mal, ne l'avaient pas trahie, par un sentiment de solidarité.

Ce qui me frappa le plus, ce fut la transformation subite qui s'opéra dans l'esprit des domestiques. Jusque-là Marie Vassilievna avait été considérée avec haine et envie, et sa mauvaise action était si noire que chacun éprouvait un certain plaisir à lui faire quelque affront. Tout cela disparut subitement. On ne vit plus en elle qu'une malheureuse victime, et la sympathie générale lui fut acquise. Une sourde protestation s'éleva dans la maison contre mon père et l'excessive sévérité de sa sentence.

— Bien sûr, elle était coupable, disaient à demi-voix les servantes réunies en conseil chez « Niania », — ainsi que cela se passait après chaque incident survenu dans la maison. — Eh bien, le Barine pouvait la gronder lui-même, ou la Barina la punir de ses propres mains, comme on le fait dans d'autres maisons, cela peut s'accepter : mais qu'a-t-on inventé? Baiser la main de cette morveuse! Qui supporterait une pareille insulte?

Marie Vassilievna resta longtemps privée de connaissance : une crise succédait à l'autre, il fallut faire venir le médecin.

La sympathie pour la malade croissait de minute en minute, aussi bien que l'indignation contre les maîtres. Je me rappelle que, dans le courant de la journée, ma mère entra dans notre chambre, et, voyant « Niania » occupée à préparer du thé à une heure insolite, lui demanda innocemment :

— Pour qui ce thé, Niania?

— Pour Marie Vassilievna, naturellement. Faudrait-il, selon vous, la laisser malade et privée de thé? Nous autres domestiques avons l'âme chrétienne, répondit « Niania » sur un ton si grossier et si courroucé que maman, toute confuse, se hâta de quitter la chambre.

Et cette même « Niania » cependant, si on l'avait laissée faire, aurait été capable, quelques heures auparavant, de battre Marie Vassilievna presque jusqu'à mort.

Au bout de quelques jours, à la grande joie de mes parents, la couturière se rétablit et reprit son train de vie habituel. On ne lui parla plus du passé : je ne crois pas que parmi les domestiques on le lui ait jamais reproché.

Quant à moi, elle m'inspira depuis lors une pitié mêlée d'effroi. Je n'entrais plus, en passant, dans sa chambre comme autrefois. Si je la rencontrais dans le corridor, je me serrais involontairement contre le mur sans la regarder : il me semblait toujours qu'elle allait tomber à terre en poussant de grands cris.

Marie Vassilievna remarquait, sans doute, mon aversion pour elle, et cherchait de toutes façons à rétablir nos anciens rapports. Elle inventait chaque jour quelque nouvelle surprise, — une robe pour ma poupée, — des chiffons de couleur ; — rien n'y faisait : je ne pouvais me défendre d'un sentiment de secrète terreur toutes les fois que je restais seule avec elle, et bien vite je me sauvais.

Bientôt, du reste, je passai sous la direction de ma nouvelle gouvernante, qui mit fin à mon intimité avec les domestiques.

Je me rappelle toutefois très vivement la scène suivante. J'avais déjà sept à huit ans. Un jour de fête, — c'était, je crois, la veille de l'Ascension, — je passais, le soir, en courant, devant la porte de Marie Vassilievna ; celle-ci l'entr'ouvrit tout à coup, et m'appela :

— Mademoiselle, hé ! mademoiselle, entrez voir la jolie alouette en pâte que je viens de faire pour vous.

Le long corridor était à moitié sombre, et nous nous y trouvions seules, la couturière et moi. Je jetai un regard sur son visage pâle, aux grands yeux noirs, et, dans mon trouble, au lieu de répondre, je m'enfuis à toutes jambes.

— Vous ne m'aimez plus, mademoiselle, je le vois bien : vous n'avez plus que de l'aversion pour moi, dit-elle.

Je continuai ma course sans m'arrêter, mais le ton dont elle prononça ces paroles, plus que les paroles elles-mêmes, m'impressionna. Rentrée dans ma chambre d'étude, et remise de ma frayeur, le son de cette voix sourde et triste me poursuivait encore. Je fus mal à l'aise toute la soirée. J'avais beau m'exciter à des jeux turbulents pour calmer le sentiment de pénible anxiété qui me troublait le cœur, je ne parvenais

pas à chasser le souvenir de Marie Vassilievna; et, comme il arrive toujours quand on se sent des torts envers quelqu'un, mon imagination me la dépeignit si bonne que je me sentis invinciblement attirée vers elle.

Je n'osai rien dire à ma gouvernante : les enfants n'osent guère parler de leurs sentiments. J'étais sûre, d'ailleurs, qu'elle aurait approuvé mon aversion pour la couturière, car toute intimité avec les domestiques nous était défendue. Après le thé du soir, au moment d'aller me coucher, je résolus d'entrer chez Marie Vassilievna au lieu de me rendre directement à ma chambre. C'était une sorte de sacrifice : car il fallait parcourir toute seule le long corridor, sombre et vide à cette heure, dont j'avais si grand'peur et que j'évitais le soir.

Prise d'un courage désespéré, je courus, retenant ma respiration, et me précipitai toute haletante dans la chambre, comme un coup de vent.

Marie Vassilievna avait déjà soupé, à cause de la fête du lendemain : elle ne travaillait pas, et, assise devant une petite table proprement recouverte d'une serviette blanche, lisait quelque livre de dévotion. Une petite lampe brûlait devant les saintes images : cette chambrette me parut un asile clair et charmant, après l'effrayant corridor sombre, et celle qui l'occupait me sembla douce et bonne.

— Je suis venue vous dire bonsoir, ma chère, chère Marie Vassilievna, m'écriai-je sans reprendre haleine.

Et je n'avais pas fini qu'elle me tenait déjà entre ses bras, et me couvrait de baisers. Elle m'embrassa si longtemps, et avec tant de vivacité, que le trouble me reprit, accompagné de la crainte de l'offenser si je m'arrachais à son étreinte.

Un violent accès de toux lui fit enfin lâcher prise.

Cette toux affreuse devenait de plus en plus violente : « J'ai aboyé toute la nuit comme un chien », disait-elle quelquefois avec une sombre ironie. Chaque jour elle devenait plus pâle, plus renfermée en elle-même; elle refusait obstinément l'offre de ma mère de faire venir le médecin, s'irritait même de la moindre allusion à sa maladie. Elle vécut ainsi encore deux ou trois ans, debout presque jusqu'à la fin; elle ne prit le lit que peu de jours avant de mourir. Son agonie, dit-on, fut terrible.

Mon père lui fit faire des obsèques solennelles, autant, du moins, qu'elles pouvaient l'être à la campagne. Toute la famille — le Barine y compris — assista aux funérailles. Féklouchа marchait derrière le cercueil, pleurant à chaudes larmes.

Philippe Matvéitch n'était pas là. Quelques semaines avant la mort de Marie Vassilievna, il nous avait quittés pour une situation meilleure aux environs de Dunabourg.

III

Une brusque transformation d'existence s'opéra dans notre maison après notre installation à la campagne; la vie de mes parents, jusque-là insouciante et gaie, prit aussitôt une tournure très sérieuse.

Avant cette époque, mon père n'avait pas attaché grande importance à l'éducation des enfants : c'était, selon lui, l'affaire des femmes et non des hommes. — Il s'occupait un peu plus d'Aniouta que des autres, parce qu'elle était l'aînée, et qu'elle était très amusante : il la gâtait à l'occasion, l'emmenait quelquefois promener avec lui en traîneau pendant l'hiver, et s'en faisait honneur devant le monde. Lorsqu'on venait se plaindre à lui des espiègleries qu'elle se permettait, et qui dépassaient parfois toute mesure et exaspéraient la maison entière, mon père tournait généralement la chose en plaisanterie. Aniouta comprenait, du reste, fort bien que, s'il prenait un air sévère, c'était pour la forme; au fond, il était prêt à rire de toutes ses malices.

Quant à nous, les petits, nos rapports avec notre père se bornaient à peu de chose : il nous pinçait les joues amicalement, lorsqu'il nous rencontrait, pour s'assurer qu'elles étaient potelées, demandait à « Niania » comment nous nous portions, et quelquefois nous prenait dans ses bras pour nous faire sauter.

Les jours de fêtes officielles, quand mon père se rendait en grand uniforme à quelque cérémonie, couvert de ses décorations, on nous appelait au salon, « pour admirer notre papa en tenue de parade », et cette vue nous causait le plus vif plaisir, nous sautions autour de lui, battant des mains avec enthousiasme à l'aspect de ses brillantes épaulettes et de ses croix. Mais ces relations, pleines de bonhomie, cessèrent aussitôt après notre arrivée à la campagne. Ainsi qu'il advient souvent dans les familles russes, mon père découvrit subitement, sans y être le moins du monde préparé, que ses enfants étaient loin d'offrir le modèle d'une bonne éducation, comme il se l'était imaginé.

Cette découverte se fit un jour que ma sœur et moi disparûmes jusqu'au soir, égarées loin de la maison : lorsqu'on nous retrouva, nous avions eu tout le loisir de nous bourrer de fruits sauvages, et nous fûmes malades pendant plusieurs jours.

Cet événement démontra que nous étions peu surveillées, et cette découverte en amena d'autres : les désillusions se succédèrent. On avait cru jusque-là que ma sœur était, à peu de chose près, une enfant prodige, intelligente et très développée pour son âge; on s'aperçut maintenant qu'elle était non seulement très gâtée, mais encore tellement ignorante, qu'à l'âge de douze ans elle ne pouvait pas même écrire le russe correctement.

Les jours qui suivirent notre escapade me reviennent tristement à la mémoire comme une sorte de désastre domestique. On n'entendait, dans notre chambre d'enfants, que larmes et gémissements. Tout le monde se querellait, tout le monde était grondé, chacun recevait son paquet, à tort ou à raison. Papa était en colère, maman en larmes, « Niania » hurlait. Mademoiselle faisait ses préparatifs de départ avec des gestes de désespoir. Ma sœur et moi, devenues très douces, nous tenions coites, et n'osions bouger, sachant bien que la moindre incartade nous serait imputée à crime, chacun étant fort disposé à décharger sur nous sa propre irritation. Nous n'étions cependant pas exemptes d'une certaine curiosité : nous regardions « les grands » se disputer entre eux, avec une satisfaction enfantine d'assez mauvais aloi. « Comment cela finira-t-il? » disions-nous, en attendant.

Mon père, qui n'aimait pas les demi-mesures, prit le parti d'opérer une réforme radicale dans tout le système de notre éducation. La Française fut remerciée, « Niania » éloignée de la chambre des enfants et chargée de la lingerie, et deux nouveaux personnages firent leur apparition dans la maison : un précepteur polonais, et une institutrice anglaise.

Le précepteur se trouva être un homme doux et instruit, donnant d'exellentes leçons, mais il n'eut pas grande influence sur mon éducation. L'institutrice, au contraire, introduisit un élément nouveau dans notre famille.

Quoique élevée en Russie et parlant bien le russe, elle avait conservé intacts tous les traits de caractère particuliers à la race anglo-saxonne : la droiture, l'énergie, la force de persévérer dans une entreprise et de la mener à bien. Ces qualités lui donnaient une grande supériorité dans notre maison, où l'on se distinguait par des qualités diamétralement opposées : c'est ce qui explique l'influence qu'elle exerça sur tous.

A peine entrée chez nous, elle s'appliqua de toutes ses forces à faire de notre chambre d'enfants une *nursery*, où pourraient s'élever de jeunes *misses* modèles. — Et Dieu sait s'il est difficile de créer une pépinière de *misses* anglaises dans une maison de propriétaires russes, où les habitudes « seigneuriales », la négligence, le laisser-aller se développaient depuis des siècles, de génération en génération. Grâce à sa remarquable énergie, elle en vint cependant à bout, du moins jusqu'à un certain point. Ma sœur, habituée à une complète indépendance, ne fut, il est vrai, jamais domptée : près de deux ans se passèrent en luttes et en incessantes discussions ; au bout de ce temps, Aniouta ayant atteint ses quinze ans, fut dispensée de toute soumission envers l'institutrice, et son émancipation fut marquée par son installation dans une chambre voisine de celle de ma mère. Depuis ce jour, Aniouta fut considérée comme une grande personne ; et l'institutrice, chaque fois que l'occasion s'en présentait, ne manquait pas d'expliquer clairement que la conduite de ma sœur ne la concernait plus en rien, qu'elle s'en lavait les mains.

Tous les soins de l'institutrice se concentrèrent dès lors sur moi, avec une rigueur d'autant plus grande: elle m'isola le

plus possible du reste de la maison, pour me mettre à l'abri de l'influence de ma sœur, comme d'une maladie contagieuse.

La distribution de notre maison à la campagne se prêtait aux efforts de l'institutrice pour nous séparer : trois ou quatre familles y auraient vécu à l'aise, sans se gêner mutuellement, et, au besoin, sans se connaître.

Presque tout le rez-de-chaussée était réservé à mon institutrice et à moi, à l'exception de quelques chambres d'amis et de domestiques. Le premier étage contenait les chambres de réception, l'appartement de ma mère et d'Aniouta. Fédia et son précepteur occupaient une aile ; et le cabinet de papa, situé au rez-de-chaussée d'une tour à trois étages, était complètement séparé du reste de l'habitation. Les divers éléments formant notre famille avaient donc chacun son propre territoire : on pouvait suivre sa voie particulière sans gêner personne : on ne se retrouvait qu'à l'heure du dîner et le soir, au thé.

IV

NOTRE VIE DE CAMPAGNE

L'horloge de la chambre d'étude sonne sept heures. J'entends, malgré le sommeil, les sept coups répétés : ils suscitent en moi la triste conviction que ma femme de chambre, Douniacha, va venir me réveiller ; mais je suis encore délicieusement engourdie, et je cherche à me persuader que ces terribles sept coups sont un effet de mon imagination. Je me tourne de l'autre côté, m'enveloppant plus étroitement de mes couvertures, pour jouir des dernières précieuses minutes de cette précaire béatitude, car je sais bien qu'elle va cesser.

Effectivement, voici la porte qui grince ; j'entends le pas pesant de Douniacha, qui entre dans la chambre, avec une charge de bois pour le poêle. Vient ensuite la série des bruits familiers qui se répètent chaque matin, les bûches jetées à terre, les allumettes qu'on frotte, le pétillement des copeaux,

le murmure et le bruissement de la flamme. J'entends ces sons bien connus, au travers de mon sommeil, et ils augmentent la sensation de bien-être que me donne mon petit lit, ainsi que le regret de le quitter.

« Dormir une minute, rien qu'une minute! »

Mais le pétillement de la flamme s'accentue dans le poêle, et devient un ronflement régulier et cadencé.

— Mademoiselle, il est temps de vous lever! retentit à mon oreille.

Et Douniacha me retire impitoyablement mes couvertures.

Au dehors, le jour commence à poindre; et les premiers rayons du soleil blafard d'une froide matinée d'hiver, joints à la lueur jaunâtre de la bougie, donnent à tout ce qui nous entoure un aspect morne et inanimé. Est-il rien de plus déplaisant que de se lever à la chandelle?

Je me mets sur mon séant, et commence machinalement ma toilette, mais mes yeux se ferment involontairement, et ma main, qui tient un bas, s'engourdit en le soulevant.

Derrière le paravent qui dissimule le lit de mon institutrice, j'entends déjà un bruit d'eau qu'on verse, et dans laquelle on se lave énergiquement.

— Ne flânez pas, Sonia! Si vous n'êtes pas prête dans un quart d'heure, vous porterez l'écriteau de « paresseuse », sur le dos, pendant le déjeuner.

Cette menace n'est pas une plaisanterie. Les punitions corporelles sont bannies de notre éducation, mais l'institutrice les remplace par d'autres moyens d'intimidation : si je me rends coupable de quelque faute, on m'épingle entre les épaules une bande de papier sur laquelle ma faute est inscrite en gros caractères, et je parais à table avec cet ornement. Cette punition m'est odieuse : aussi la menace de mon institutrice a-t-elle le don de dissiper instantanément mon sommeil. Je saute du lit. Ma femme de chambre m'attend près de la toilette : d'une main elle soulève une cruche, de l'autre elle tient une serviette éponge. On m'arrose, chaque matin, d'eau froide, à la mode anglaise. Pendant une seconde, le froid me saisit vivement; puis, c'est de l'eau bouillante qui coule dans mes veines, et tout mon corps éprouve ensuite une impression d'extrême souplesse et de vigueur.

Il fait tout à fait jour maintenant. Nous montons dans la salle à manger. Le samovar bout sur la table: le bois craque dans le poêle, jetant, sur les grandes fenêtres couvertes de givre, une flamme vive, qui s'y reflète et les illumine. Plus trace de sommeil! Je me sens au contraire toute disposée à une joie sans cause; je voudrais rire, courir, m'amuser! Ah! si j'avais un compagnon de mon âge avec qui lutter, jouer, dépenser un peu de cette exubérance de vie et de santé qui bouillonne en moi comme une source! Mais je n'ai pas de compagnon : je bois mon thé avec mon institutrice, car les autres membres de ma famille, sans en excepter mon frère et ma sœur, se lèvent beaucoup plus tard. Mon envie de rire et de m'amuser est tellement irrésistible que je fais une faible tentative pour plaisanter avec mon institutrice. Malheureusement, elle n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, ce qui lui arrive assez fréquemment le matin, à cause d'une maladie de foie dont elle souffre : elle considère comme un devoir de calmer cet accès de gaieté déplacée, en me faisant remarquer qu'il s'agit pour le moment de travailler, et non de rire.

La journée commence toujours pour moi par une leçon de musique. Dans la grande salle d'en haut, où se trouve le piano à queue, la température est fraîche : aussi mes doigts sont-ils engourdis et gonflés, et mes ongles ont des taches bleuâtres.

Une heure et demie de gammes et d'exercices, accompagnés des petits coups monotones de la baguette avec laquelle mon institutrice marque la mesure, voilà de quoi jeter un froid sur la joie de vivre du commencement de ma journée! Après la leçon de musique, d'autres viennent. Lorsque ma sœur travaillait aussi avec l'institutrice, les leçons avaient pour moi un grand attrait : j'étais alors si petite, il est vrai, qu'on ne me prenait pas au sérieux, mais j'obtenais la permission d'assister aux leçons de ma sœur; et j'écoutais avec une telle attention que, bien souvent, le lendemain, moi, gamine de sept ans, je me rappelais ce qu'une grande fille de quatorze ans avait oublié, je le lui soufflais, triomphante. Cela m'amusait extrêmement. Maintenant ma sœur comptait parmi les grandes personnes, elle n'étudiait plus, et les leçons avaient

perdu pour moi la moitié de leur charme. Je travaillais cependant avec assez d'assiduité, mais n'aurais-je pas travaillé autrement avec une camarade d'études?

A midi le déjeuner. A peine le dernier morceau avalé, mon institutrice se dirige vers la fenêtre pour consulter l'état de la température. Je suis ce mouvement, le cœur battant, car cette question est pour moi d'une grande importance. Si le thermomètre marque au-dessous de dix degrés et qu'il n'y ait pas grand vent, me voilà condamnée à faire la plus ennuyeuse des promenades, avec mon institutrice, le long d'un sentier frayé pour nous dans la neige, et que nous arpentons pendant une heure et demie. Si, par bonheur, le froid est plus vif, ou le vent violent, mon institutrice va faire son indispensable promenade, et m'envoie dans la salle d'en haut, jouer au ballon, avec le but de faire de l'exercice hygiénique.

Je n'aime guère ce jeu : j'ai douze ans, et je me considère comme une grande fille; je trouve même blessant que mon institutrice me suppose encore capable de m'amuser à ce jeu d'enfant. Mais je n'en accepte pas moins cette recommandation avec le plus vif plaisir, car elle m'annonce une heure et demie de liberté.

Le premier étage appartient exclusivement à maman et à Aniouta, mais toutes deux se retirent dans leur chambre, à cette heure ; la grande salle reste vide.

Je fais en courant quelques tours dans la salle, lançant le ballon devant moi; mes pensées sont bien loin. Ainsi que la plupart des enfants élevés dans la solitude, je me suis créé un monde imaginaire, riche en rêves de tous genres, dont personne ne peut soupçonner l'existence. J'aime la poésie avec passion : la forme, la mesure du vers, me causent une vive jouissance ; je dévore avidement les fragments de poésies russes qui me tombent sous les yeux, et, il faut bien l'avouer, plus elles sont remplies d'emphase, plus elles me charment. En fait de poésies russes, je ne connus pendant longtemps que les ballades de Joukovsky. Personne chez nous ne s'intéressait à cette branche de la littérature, et, bien que nous eussions une assez grande bibliothèque, elle se composait principalement de livres étrangers; nous ne possédions ni Pouchkine, ni Lermontof, ni Nékrassof. La Chrestomathie de Fila-

nof, achetée sur la demande de notre précepteur, fut pour moi une révélation ; j'avais attendu ce moment avec impatience. J'en restai quelques jours comme affolée, récitant à demi-voix des strophes du *Prisonnier du Caucase* ou de *Mtsiri* jusqu'à ce que mon institutrice menaçât de confisquer le précieux livre.

Le rythme du vers a toujours exercé sur moi un charme si puissant que, dès l'âge de cinq ans, je faisais des vers. Mon institutrice n'approuvait aucunement ce genre d'occupation : elle s'était fait un type, nettement défini dans son esprit, d'un enfant bien portant, élevé dans des conditions normales, et qui, avec le temps, devait produire une *miss* exemplaire ; les vers russes ne cadraient en rien avec cet idéal. Elle persécuta donc vivement mes goûts poétiques : si, par malheur, un bout de papier barbouillé de mes rimes lui tombait sous les yeux, elle me l'attachait aussitôt sur le dos et récitait ensuite mes pauvres essais littéraires, devant mon frère et ma sœur, en les dénaturant ou les mutilant à plaisir.

Cette persécution resta sans effet. A douze ans, j'avais la conviction intime d'être née poète. La crainte de mon institutrice m'empêchant d'écrire mes vers, je les conservais dans ma mémoire, à la façon des anciens bardes, et ne les confiais qu'à mon ballon. Tout en courant à travers la grande salle et en le lançant devant moi, je lui déclame parfois deux de mes œuvres préférées, et dont je suis très fière : *Le Bédouin à son cheval* et *Sentiments du pêcheur de perles en plongeant dans la mer*. J'ai dans la tête un grand poème : *Strouika*, qui tiendra d'*Ondine* et de *Mtsiri*, mais dont je n'ai encore composé que dix strophes, et il doit en avoir cent vingt.

Mais la muse est capricieuse, et l'inspiration ne vient pas toujours à l'heure où il m'est ordonné de jouer au ballon : et, si la muse ne répond pas à mon appel, ma situation devient dangereuse, car je suis de toutes parts entourée de tentations. A côté de la salle est la bibliothèque, et là, sur tous les divans, sur toutes les tables, traînent d'alléchants petits volumes de romans étrangers, ou des numéros de Revues russes. Il m'est strictement défendu d'y toucher : mon institutrice est très sévère pour mes lectures. J'ai peu de livres d'enfants, et je connais par cœur ceux que je possède. Mon

institutrice ne me permet de lire aucun livre, même destiné aux enfants, sans l'avoir préalablement lu elle-même; mais elle lit lentement, et n'en trouve presque jamais le temps, de sorte que je vis dans un état de famine chronique, pour ce qui est de la lecture. Et là, sous ma main, j'ai de si grandes richesses!... Comment n'être pas tentée!

Je lutte avec moi-même pendant quelques minutes. Je m'approche d'un livre et me contente de l'ouvrir... Je le feuillette, je lis quelques phrases: et vite, je reprends ma course avec mon ballon, comme si de rien n'était... Mais peu à peu la lecture m'attire; mes premières tentatives ayant été couronnées de succès, je finis par oublier le danger, et je dévore une page après l'autre. Qu'importe ce qui me tombe sous la main! Si ce n'est pas le premier volume d'un roman, je lis le second, ou le troisième, avec le même intérêt, mon imagination suppléant à ce qui manque. De temps en temps, cependant, j'ai la précaution de lancer mon ballon, afin que mon institutrice, si elle venait à rentrer, m'entende jouer conformément à ses ordres.

Ma ruse réussit habituellement. J'entends le pas de mon institutrice dans l'escalier, et j'ai le temps de mettre mon livre de côté: aussi reste-t-elle persuadée que j'ai passé ma récréation à jouer au ballon, comme une petite fille bien élevée. Deux ou trois fois, cependant, je fus prise en flagrant délit, si absorbée par ma lecture que mon institutrice me parut sortir de terre, sans que rien m'eût avertie de son approche.

En pareil cas, — comme, en général, après chaque faute un peu grave, — mon institutrice recourait au grand moyen: elle m'envoyait chez mon père avec ordre de lui confesser mon crime moi-même. Cette punition me paraissait la pire de toutes.

En réalité, mon père n'était pas sévère pour nous; mais je le voyais rarement, et seulement à l'heure du dîner; jamais il ne se permettait la moindre familiarité avec nous, excepté lorsque l'un de nous était malade: alors il devenait tout autre. La terreur de perdre un de ses enfants le transformait; sa voix, sa façon de nous parler, témoignaient une tendresse extrême; personne ne savait nous caresser ou nous amuser

comme lui : nous l'adorions, alors, et gardions longtemps le souvenir de ces moments-là. Mais en temps ordinaire, quand, nous étions tous bien portants, il avait pour principe « qu'un homme doit être sévère » et se montrait avare de caresses.

Il aimait la solitude, et s'était fait un monde à part, dans lequel personne n'avait accès. Le matin, il faisait le tour de son exploitation, seul ou avec le régisseur; et tout le reste de la journée, il le passait dans son cabinet, séparé de sa famille. Le cabinet était un sanctuaire respecté de tous, ma mère elle-même n'y entrait jamais sans frapper; et quant à nous autres, enfants, l'idée ne nous serait jamais venue d'y aller sans être appelés.

Aussi, lorsqu'il arrive à mon institutrice de me dire : « Va chez ton père te vanter de ce que tu as fait », j'éprouve un véritable désespoir; je pleure, je me cramponne... Mon institutrice reste inflexible, et, me prenant par la main, ou plutôt me traînant à travers une longue suite de chambres jusqu'à la porte du cabinet, elle m'abandonne à mon malheureux sort, et retourne chez elle.

Pleurer devient inutile; d'ailleurs, j'aperçois déjà, dans l'antichambre qui précède le cabinet, un domestique oisif et curieux, qui suit tous mes mouvements avec un intérêt insultant.

— Vous voilà encore en faute, mademoiselle.

C'est, derrière mon oreille, la voix tout à la fois sympathique et railleuse du valet de chambre de papa, Ilia.

Je ne daigne pas répondre; je cherche à prendre un air dégagé, comme si je venais de mon plein gré chez mon père. Je n'ose cependant rentrer dans la chambre d'étude sans avoir rempli les ordres de mon institutrice et en compliquant ma faute d'une désobéissance notoire; mais rester là, en butte aux plaisanteries d'un laquais, est intolérable. Il ne me reste plus qu'à frapper à la porte et à braver courageusement le destin.

Je frappe, mais très doucement. Quelques minutes se passent, qui me semblent des siècles.

— Frappez plus fort, mademoiselle; votre papa n'entend pas, fait remarquer l'insupportable Ilia, qui s'amuse évidemment beaucoup.

Je frappe encore une fois, il le faut bien.

— Qui est là? dit enfin, de son cabinet, la voix de mon père.

J'entre, mais je reste sur le seuil, dans une demi-obscurité. Mon père est assis à son bureau, et, tournant le dos à la porte, ne me voit pas.

— Mais qui donc est là? Qu'y a-t-il? répète-t-il impatienté.

— C'est moi, papa ; Marguerite Frantsovna m'a envoyée!

Ma réponse est accompagnée d'un sanglot.

Mon père commence à comprendre.

— Ah! ah! tu as fait quelque nouvelle sottise! dit-il en cherchant à donner une inflexion sévère à sa voix. Eh bien! raconte, que s'est-il encore passé?

Et me voilà faisant un rapport contre moi-même, avec force larmes et beaucoup d'hésitation.

Mon père écoute, distrait. Ses notions sur l'éducation sont très élémentaires, et toute sa pédagogie consiste à la considérer comme une affaire « de femmes », pas « d'hommes ». Naturellement il n'a aucun soupçon du monde intérieur, très compliqué, qui existe dans la tête de cette petite fille, debout devant lui, attendant sa sentence. Tout occupé de ses affaires « d'homme », il n'a même pas remarqué que je ne suis plus l'enfant joufflue d'il y a cinq ans.

Il éprouve visiblement un certain embarras à me parler, et à prendre un parti convenable dans le cas présent : ma faute paraît de peu d'importance, mais il est pénétré de l'idée qu'il faut être sévère pour élever des enfants. Il en veut, au fond, à l'institutrice de n'avoir pas arrangé une chose si simple sans m'envoyer à lui ; mais, puisqu'elle a tant fait que de recourir à son intervention, il doit exercer son autorité. Aussi, pour ne pas l'affaiblir, se donne-t-il un air froid et mécontent.

— Quelle mauvaise petite fille tu fais! Je suis très fâché contre toi, — et il s'arrête, ne sachant rien dire de plus. — Va, va dans le coin! décide-t-il enfin ; — car sa science pédagogique lui a gravé ce principe dans la mémoire : les enfants désobéissants doivent aller dans le coin.

Et me voilà, moi, grande fille de douze ans, absorbée tout à l'heure par l'héroïne du dernier roman, lu en cachette,

avec laquelle je venais de traverser les situations psychologiques les plus compliquées, me voilà dans le coin, comme un petit enfant qui n'a pas été sage.

Mon père reprend ses occupations. Un profond silence règne dans la chambre. Je reste là, mais que ne me passe-t-il pas, grand Dieu, par l'esprit et le cœur, pendant ces quelques minutes! Je me rends si vivement compte de l'absurdité de la situation! Si j'obéis, c'est par un sentiment de pudeur, qui m'empêche également de faire une scène et de fondre en larmes. Et cependant je me sens cruellement offensée. Une colère impuissante me tient à la gorge et m'étrangle... « Quelle niaiserie! Qu'est-ce que cela me fait, au bout du compte, de rester dans le coin? » me dis-je, pour me consoler intérieurement; mais je souffre de cette humiliation imposée par mon père, — ce père, dont je suis fière, et que je place au-dessus de tous.

Passe encore si nous restons seuls; mais voilà qu'on frappe à la porte, et, sous un prétexte quelconque, paraît l'insupportable Ilia. Je sais parfaitement que le prétexte est imaginaire, et qu'il ne vient que par curiosité, et pour voir comment mademoiselle est punie : il a l'air fort indifférent, fait son affaire sans se hâter et comme s'il ne remarquait rien, mais, en quittant la chambre, il me jette un coup d'œil moqueur. Je le hais!

Je reste là, si tranquille que mon père m'oublie parfois, et je suis trop fière pour demander pardon. Enfin, la mémoire lui revient, et il me renvoie avec ces mots :

— Eh bien, va-t'en, mais ne fais plus de sottises.

Il ne comprend rien à la torture morale subie par sa petite fille pendant cette demi-heure: il serait effrayé, sans doute, s'il avait pu regarder le fond de cette âme, mais cet incident désagréable et enfantin s'efface vite de sa mémoire. Et moi, je quitte son cabinet avec une angoisse si peu enfantine, avec l'impression d'une injure si gratuite que, sauf deux ou trois douloureuses exceptions, la vie ne m'a guère infligé ensuite de minutes plus pénibles.

Je rentre dans ma chambre d'étude, très calmée, très douce. Mon institutrice est ravie du résultat de sa méthode pédagogique, car je reste tranquille et réservée pendant plu-

sieurs jours et ma conduite la satisfait pleinement; elle serait moins satisfaite si elle savait la trace laissée dans mon âme par cette humiliation.

Le sort de mon institutrice n'était guère plus heureux que le mien. Seule dans la vie, sans beauté et sans jeunesse, séparée de la société anglaise, et ne s'étant cependant jamais russifiée, elle concentrait sur moi tout le besoin d'attachement, de possession morale, dont sa nature rude, énergique, inflexible, était capable. Je représentais vraiment pour elle le centre vers lequel convergeaient ses pensées, le but de son activité; je donnais à son existence une raison d'être, mais son affection pesante, exigeante, ne m'apportait aucune tendresse.

Entre ma mère et mon institutrice, l'opposition de natures était si grande que nulle sympathie ne pouvait naître. Ma mère, aussi bien physiquement que moralement, était du nombre de ces femmes qui ne vieillissent jamais. Il y avait entre elle et mon père une différence d'âge considérable, et, jusqu'à la fin de sa vie, mon père la traita en enfant. Il l'appelait Lise ou Lisok, tandis qu'elle le nommait respectueusement Vassili Vassilievitch. Même devant les enfants, il lui faisait des remontrances : « Tu dis encore une sottise, Lisotchka », entendions-nous souvent. Maman ne s'offensait nullement, et continuait à insister, comme un enfant gâté qui se croit le droit de demander même l'impossible.

Maman craignait notre institutrice, car l'indépendante Anglaise tranchait dans le vif et nous gouvernait sans partage. Quand maman venait dans nos chambres, elle y était reçue en simple visiteuse : aussi n'y venait-elle pas souvent, et ne se mêlait-elle en rien de mon éducation.

J'avais, quant à moi, une profonde admiration pour ma mère. Elle me paraissait plus belle et plus charmante qu'aucune dame de notre connaissance; et cependant elle me froissait toujours : — « pourquoi m'aimait-elle moins que ses autres enfants? »

Je me vois assise, le soir, dans ma chambre d'étude. Mes leçons pour le lendemain sont préparées, mais, sous un prétexte quelconque, mon institutrice ne me laisse pas monter Et, là-haut, dans la grande salle, située au-dessus de notre

chambre, j'entends de la musique. Maman a l'habitude de jouer du piano, le soir. Elle joue par cœur des heures entières, compose, improvise, passe d'un thème à un autre, avec beaucoup de goût et un toucher charmant : j'aime infiniment à l'entendre. Sous l'influence de la musique et de la fatigue que me laissent mes leçons, je me sens des élans de tendresse, le besoin de me serrer au cœur de quelqu'un, de me faire caresser. Il ne reste plus que peu de minutes avant l'heure du thé, mon institutrice me laisse enfin partir. Je monte en courant, et voici le tableau que j'aperçois en entrant : maman a cessé de jouer, elle est assise sur un divan, et, à ses côtés, pressés contre elle, sont Aniouta et Fédia. Ils rient et bavardent avec tant d'animation qu'ils ne s'aperçoivent pas de ma venue. Je reste un moment auprès d'eux, espérant me faire remarquer. Mais ils continuent à parler de ce qui les occupe ; en voilà assez pour calmer mon ardeur. « Ils n'ont pas besoin de moi », me dis-je, et un sentiment d'amère jalousie me transperce l'âme : au lieu de me jeter au cou de maman, de baiser ses mains blanches, comme je me le figurais en bas dans ma chambre, je vais me cacher loin d'eux dans un coin et je boude, jusqu'au moment où nous sommes servis, — après quoi on m'envoie coucher.

V

MON ONCLE PIERRE VASSILIEVITCH

Cette conviction d'être moins aimée que mon frère et ma sœur me peinait d'autant plus que le besoin d'une affection exclusive se développa en moi de bonne heure. Aussi, lorsqu'un de nos parents ou de nos amis me témoignait un peu plus de sympathie qu'à mon frère ou à ma sœur, j'en éprouvais pour cette personne un sentiment voisin de l'adoration.

Je me rappelle surtout mon vif attachement pour mes

deux oncles. L'un d'eux était le frère aîné de mon père, Pierre Vassilievitch Korvin Kroukovsky. C'était un vieillard d'un aspect pittoresque, haut de taille, avec une tête massive entourée de boucles de cheveux complètement blancs. Son visage, au profil sévère et régulier, aux sourcils en broussailles, au front élevé, traversé de bas en haut par une ride profondement creusée, pouvait paraître sombre et presque dur au premier abord, mais il s'éclairait d'un regard bon et simple comme on en voit aux chiens de Terre-Neuve et aux petits enfants.

Cet oncle appartenait, dans toute la force du terme, à un autre monde. Quoiqu'il fût l'aîné, et dût, par conséquent représenter le chef de la famille, chacun en faisait bon marché et le traitait comme un vieil enfant. Depuis longtemps, sa réputation d'homme bizarre, d'original, était établie. Sa femme était morte depuis quelques années, et il avait cédé à son fils unique des terres assez considérables, se réservant seulement une faible pension mensuelle. Ainsi déchargé de toute occupation régulière, il venait assez souvent nous voir à Palibino, et y passait des semaines entières. Son arrivée était une fête, et la maison prenait un aspect plus agréable et plus animé tant qu'il restait chez nous. Son coin favori était la bibliothèque. Paresseux à l'excès pour tout exercice corporel, il pouvait rester immobile des heures entières sur un grand divan de cuir, une jambe repliée sous lui, l'œil gauche à demi fermé parce qu'il l'avait plus faible que l'œil droit, et plongé dans la lecture de la *Revue des Deux Mondes*, son recueil préféré.

Lire jusqu'à une sorte d'ivresse, jusqu'à la folie, était son unique faiblesse. La politique l'intéressait beaucoup. Il dévorait les journaux que nous recevions une fois par semaine, et les méditait ensuite longuement : « Que complote encore cette canaille de Napoléon? » Dans les dernières années de sa vie, Bismarck lui causa aussi beaucoup de tracas. L'oncle ne doutait pas, d'ailleurs, que « Napoléon mangerait Bismarck », et, n'ayant pas vécu au delà de 1870, il mourut dans cette conviction.

Sitôt qu'il s'agissait de politique, mon oncle devenait extraordinairement sanguinaire. Il ne lui coûtait rien d'anéantir,

d'un coup, une armée de cent mille hommes : sa rigueur pour les criminels, qu'il châtiait en imagination, n'était pas moins féroce, bien que ces criminels demeurassent pour lui des êtres fantastiques : dans la vie réelle, tout le monde avait raison à ses yeux. Malgré les protestations de notre institutrice, il condamna tous les fonctionnaires anglais des Indes à être pendus.

— Oui, mademoiselle, tous, tous! criait-il.

Et, dans l'ardeur de son emportement, il frappait du poing sur la table d'un air si dur et si terrible qu'il aurait fait peur à tous ceux qui, en ce moment, seraient entrés dans la chambre. Puis, soudain, il se calmait, son visage prenait une expression de regret et de repentir : car il venait de remarquer combien son geste imprudent avait troublé notre levrette Grisi — la favorite gâtée de tous — dans son intention de se coucher sur le divan à côté de lui.

Mais rien n'égalait l'enthousiasme de l'oncle quand il tombait, dans un journal quelconque, sur la description d'une découverte scientifique. Ces jours-là, nous avions à table de chaudes discussions : — sans lui, le dîner se serait passé dans un morne silence, car, faute d'intérêts communs, on n'avait rien à se dire.

— Avez-vous lu, petite sœur, ce qu'a inventé Paul Bert? disait par exemple l'oncle, s'adressant à ma mère. Ne voilà-t-il pas maintenant qu'il fabrique des frères siamois artificiels? En joignant ensemble les nerfs de deux lapins, il les fait adhérer. Si l'un des deux est battu, le second souffre. Que dites-vous de cela? En comprenez-vous la portée?

Et l'oncle donne à l'assistance un résumé de l'article qu'il vient de lire, l'embellissant, presque sans en avoir conscience, et le complétant par des déductions si hardies dans leurs conséquences, que l'auteur lui-même ne s'en serait sûrement jamais avisé.

Une vive discussion commence. Maman et Aniouta prennent généralement parti pour l'oncle et se montrent pleines d'enthousiasme pour la nouvelle découverte. Mon institutrice, avec l'esprit de contradiction qui la caractérise, prend tout aussi invariablement le parti opposé, et démontre avec vivacité l'inconséquence, quelquefois même le péché, de cette

théorie de l'oncle. Le précepteur donne son avis, s'il s'agit d'un renseignement sur un fait quelconque, mais évite prudemment toute ingérence dans la discussion elle-même. Quant à mon père, il représente le critique sceptique et moqueur, prenant tour à tour le parti de l'un ou de l'autre pour montrer les côtés faibles des deux camps, et les souligner vertement.

Ces discussions prennent parfois un caractère de combativité très prononcé; fatalement, elles font sortir les gens des abstractions pour sauter tout à coup dans le domaine des petites piques personnelles.

Les deux adversaires les plus acharnés sont Marguerite Frantsovna et Aniouta; « la guerre de sept ans » règne sourdement entre elles et n'est guère interrompue que par des périodes de trêve armée.

Si les généralisations de l'oncle frappent par leur hardiesse, l'institutrice ne se distingue pas moins par l'application géniale de chacune de ces théories. Quelle qu'en soit l'abstraction scientifique, et l'absence de rapport avec la vie journalière, elle y trouve, de la façon la plus inattendue et la plus originale, les arguments nécessaires pour critiquer la conduite d'Aniouta ; tout le monde en lève les bras au ciel.

Aniouta n'est pas en reste, et répond avec une impertinence si méchante que l'institutrice saute de sa place à table, et déclare qu'après une pareille insulte elle ne restera plus dans la maison. L'assistance éprouve un malaise général ; maman, qui déteste les scènes et les histoires, s'interpose comme médiatrice, et, après de longs pourparlers, la paix est rétablie.

Je me rappelle encore la tempête soulevée chez nous par deux articles de la *Revue des Deux Mondes* : l'un, sur « l'unité des forces physiques », compte rendu d'une brochure de Helmholtz, l'autre sur des expériences de Claude Bernard, qui extirpait à des pigeons une parcelle de cerveau. Combien Helmholtz et Claude Bernard eussent été surpris de la pomme de discorde jetée par eux au milieu de cette paisible famille russe, perdue au fond du gouvernement de Witebsk !

Les articles scientifiques et la politique n'avaient pas seuls le don d'enflammer mon oncle Pierre Vassilievitch. Il mettait

le même enthousiasme à lire des romans, des voyages, des articles d'histoire. Faute de mieux, il aurait lu des livres d'enfants. Jamais je n'ai vu à personne, sauf à quelques adolescents, une semblable passion de lecture. Passion bien innocente et facile à satisfaire pour un riche propriétaire, et cependant mon oncle ne possédait presque pas de livres; ce fut grâce à notre bibliothèque de Palibino qu'il put, vers la fin de sa vie, se procurer la seule jouissance à laquelle il attachât du prix.

L'extrême faiblesse de son caractère, en si frappant contraste avec son aspect imposant et sévère, le fit toute sa vie la victime de son entourage, et le joug sous lequel il plia fut si dur, si autoritaire, que la satisfaction de ses goûts personnels ne fut même jamais prise en considération. Cette faiblesse de caractère le rendit impropre au service militaire, — seule carrière convenable pour un gentilhomme, à cette époque : — au moins ses parents en jugèrent-ils ainsi. Son tempérament étant facile et doux, ils se résolurent à le garder à la maison, lui donnant l'instruction strictement nécessaire pour n'être pas déplacé dans le monde. Ce qu'il sut, il l'apprit par lui-même, par la réflexion, ou par les lectures qu'il fit plus tard. L'étendue de ses connaissances était cependant remarquable; mais, comme il arrive à ceux qui s'intruisent sans guide, son instruction manqua toujours d'ordre et de méthode : considérable sur certains points, elle resta sur d'autres absolument insuffisante.

Parvenu à l'âge d'homme, mon oncle se contenta de vivre à la campagne, chez lui, sans ambition, et satisfait de la situation modeste qu'il avait dans sa famille. Ses frères cadets, beaucoup plus brillants que lui, le traitaient, avec des airs de protection bienveillante, comme une espèce d'original inoffensif. Mais un bonheur inattendu lui tomba du ciel : il attira l'attention de la jeune fille la plus belle et la plus riche du gouvernement, Nadejda Andréevna N... Fut-elle charmée par sa belle figure? Crut-elle avoir trouvé le mari qui lui convenait, et pouvoir toujours garder à ses pieds ce grand être humble et dévoué? Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, elle lui fit clairement comprendre qu'elle l'accepterait s'il demandait sa main. Jamais Pierre Vassilievitch n'aurait fait cette

démarche tout seul, mais ses sœurs, ses nombreuses tantes et cousines lui expliquèrent si bien le bonheur qui lui tombait en partage, qu'avant d'avoir pu s'y reconnaître il était le fiancé de la belle Nadejda Andréevna, prodigieusement riche et tout aussi gâtée.

Cette union ne fut pas heureuse. Bien qu'il fût acquis, pour nous autres enfants, que l'oncle Pierre n'avait d'autres raisons d'exister en ce monde que celle de nous faire plaisir, nous sentions instinctivement qu'il ne fallait jamais lui parler de sa défunte femme; ce sujet-là ne devait jamais être effleuré.

Les légendes les plus lugubres circulaient sur le compte de notre tante Nadejda Andréevna. Les grandes personnes, c'est-à-dire mon père, ma mère et notre institutrice, ne prononçaient jamais son nom en notre présence. Mais notre tante Anna Vassilievna, une sœur cadette non mariée, de mon père, prise parfois d'accès de bavardage, racontait de terribles choses, sur « notre défunte sœur, Nadejda Andréevna ».

— Quelle vipère! Dieu nous en garde! Elle nous aurait bien mangées, ma sœur Marthe et moi! Et mon frère Pierre en voyait de grises!... Si quelque domestique la mettait en colère, la voilà qui accourait dans le cabinet de son mari, exigeant la punition du coupable, et de sa propre main, à lui, Pierre. Celui-ci, dans sa bonté, cherchait à la raisonner. Allons donc! le raisonnement la rendait plus féroce encore : elle se jetait sur lui, l'insultait des plus vilaines injures. Il n'était qu'un paresseux, indigne d'être homme! C'était une honte de l'entendre. Alors, voyant ses paroles inutiles, elle prenait à pleins bras tout ce qu'elle trouvait sur la table : livres, papiers, ce qui lui tombait sous la main, et jetait tout dans le poêle. « Je ne veux pas, criait-elle, de ces ordures dans ma maison. » Elle retirait même sa petite pantoufle de son pied, et en souffletait son mari. Vrai! elle le souffletait! Et lui, mon pigeon, ne disait rien; il cherchait seulement à lui tenir les mains, mais doucement, pour ne pas la blesser, et se contentait de dire : « Nadejda, calme-toi, que fais-tu? N'as-tu pas honte devant le monde! » — La honte! elle ne savait pas ce que c'était.

— Comment l'oncle pouvait-il supporter de pareils traite-

ments? Comment ne plantait-il pas là sa femme? nous écriions-nous, indignées.

— Hé! mes chéries, croyez-vous qu'on puisse laisser là une femme légitime comme une paire de gants! répondait la tante Anna. D'ailleurs, il faut bien l'avouer, elle avait beau le bourrer, Pierre n'en était pas moins follement amoureux.

— Est-ce possible? une méchante pareille!

— Il l'aimait tant, mes petites, qu'il ne pouvait vivre sans elle: quand on l'a exécutée, peu s'en est fallu que, dans son désespoir, il ne portât la main sur lui-même.

— Que voulez-vous dire, petite tante? comment l'a-t-on exécutée? demandons-nous avec curiosité.

Mais la tante, s'apercevant qu'elle en a trop dit, interrompt brusquement son récit, et tricote avec énergie, pour prouver qu'il n'aura pas de suite. Notre curiosité est trop enflammée pour se calmer facilement.

— Petite tante, ma colombe, racontez! demandons-nous avec instance.

Et la tante, une fois partie, ne sait probablement plus arrêter ce flot de bavardage.

— Mais, voilà... Ses servantes, ses propres esclaves, l'ont étranglée! répond-elle tout à coup.

— Seigneur! quelle horreur! comment cela s'est-il passé? Petite tante chérie, racontez!

Et nous la supplions.

— Mais très simplement, raconte Anna Vassilievna. Elle était restée seule, une nuit, à la maison; mon frère Pierre et les enfants avaient été envoyés je ne sais où. Le soir, Mélanie, sa servante favorite, la déshabilla, la mit au lit, comme d'habitude, puis, tout à coup, frappa dans ses mains. A ce signal, d'autres servantes, qui attendaient dans la chambre voisine, le cocher Fédor et le jardinier, parurent. Notre sœur, Nadejda Andréevna, s'aperçut à leur air que la chose allait mal tourner; elle n'eut pas peur cependant, et ne perdit pas sa présence d'esprit.

» — Que pensez-vous faire ici, démons? Avez-vous perdu l'esprit? Hors d'ici, à l'instant!

» Ils furent sur le point d'obéir, effrayés par habitude: mais Mélanie, la plus hardie, les retint.

» — Lâches poltrons, ne craignez-vous donc pas pour votre peau? mais elle vous enverra demain en Sibérie!

» Cela les fit réfléchir : ils se ruèrent en masse vers le lit, prirent notre défunte sœur, qui par les pieds, qui par les bras, jetèrent des matelas de plume sur elle pour l'étouffer. Elle avait beau supplier, offrir de l'argent, promettre tout ce qu'on voudrait, rien ne les arrêta. Mélanie, la favorite, les dirigeait tous :

» — Une serviette mouillée sur la tête, pour qu'il ne reste pas de taches bleues sur la figure...

» Ils l'ont avoué ensuite eux-mêmes, pendant le procès, sous le fouet, les lâches esclaves ; ils ont alors raconté en détail ce qui s'était passé. Et, bien sûr, cette belle affaire ne leur a pas valu des caresses. Beaucoup d'entre eux pourrissent certainement encore en Sibérie.

Notre tante se tait, et l'horreur nous impose silence.

— Mais, attention, n'allez pas redire à papa ou à maman ce que je vous ai conté là bêtement, — nous recommande, la tante.

Et nous comprenons bien qu'il ne faut rien raconter : cela nous ferait des histoires.

Mais le soir, au moment du coucher, ce récit me poursuit et m'empêche de m'endormir.

J'avais visité, une fois, la propriété de mon oncle, et j'y avais vu le portrait de sa femme, peint à l'huile, de grandeur naturelle, dans le goût prétentieux du temps. Il me semble la voir vivante. Petite, élégante comme une figurine de Saxe, en robe de velours cramoisi, décolletée, une parure de grenats sur sa poitrine blanche et fortement développée, les joues rondes et hautes en couleur, les yeux grands et noirs, le regard hautain et un sourire banal sur sa petite bouche rose. Et je cherche à me représenter comment ces grands yeux s'étaient démesurément ouverts, et l'horreur qu'ils avaient dû exprimer, en voyant ses propres serfs, si humbles, venus pour la tuer!

Je m'imagine être à sa place. Pendant que Douniacha me déshabille, il me vient à l'esprit : « Que serait-ce si cette bonne figure ronde allait se transformer, et devenir tout à coup mauvaise? si je voyais Douniacha frapper des mains, et

Ilia, Stépan et Sacha se précipiter dans la chambre, et s'ils disaient : « Nous sommes venus vous tuer, mademoiselle. »

Cette pensée m'épouvante, quelque folle qu'elle soit ; je ne retiens pas Douniacha comme d'habitude, et suis presque contente, ma toilette de nuit achevée, de la voir partir, emportant la bougie. Mais je ne puis toujours pas dormir, je reste là, dans l'obscurité, les yeux ouverts, attendant avec impatience le retour de mon institutrice, qui est restée en haut, avec les grandes personnes, à jouer aux cartes.

Chaque fois que je me trouve seule avec l'oncle Pierre, ce récit me revient, malgré moi, à la mémoire ; et je me demande comment cet homme, qui a tant souffert jadis, peut maintenant jouer si tranquillement aux échecs avec moi, s'amuser à me faire de petits bateaux, et s'agiter à propos de quelque projet de ramener le Sir Daria dans son ancien lit, ou de tout autre article de journal. Les enfants ne comprennent pas qu'un de leurs proches, avec lequel ils vivent quotidiennement, et simplement, ait pu, dans le courant de sa vie, subir des épreuves terribles et tragiques.

Par moments, j'ai un désir presque maladif d'interroger mon oncle, pour savoir comment les choses se sont passées. Je le contemple longuement, je ne le quitte pas des yeux ; et je me représente cet homme gigantesque, vigoureux et intelligent, tremblant devant sa jolie petite femme, et pleurant, et lui baisant les mains, tandis qu'elle lui arrache livres et papiers, ou qu'elle le soufflette avec sa petite pantoufle.

Une fois, une seule fois, dans mon enfance, je n'ai pu m'empêcher de toucher à ce point délicat.

C'était un soir. Nous étions seuls dans la bibliothèque ; mon oncle, comme toujours, assis à lire sur le divan, une jambe repliée sous lui. Je courais dans la chambre en jouant au ballon ; mais, fatiguée de cet exercice, je finis par m'asseoir à côté de lui sur le divan, et, tout en le regardant, je m'abandonnais à mes réflexions habituelles.

Mon oncle déposa tout à coup son livre et me demanda, en me caressant la tête :

— A quoi penses-tu ainsi, petite?

— Mon oncle, vous avez été très malheureux avec votre femme?

Ces paroles s'échappèrent presque involontairement de mes lèvres.

Jamais je n'oublierai l'effet produit par cette question inattendue sur mon pauvre oncle. Son visage sévère et calme se sillonna de petites rides comme sous l'empire d'une douleur physique. Il fit avec le bras le geste de détourner un coup. Je fus saisie de pitié, de honte, de douleur. Moi aussi, me sembla-t-il, j'avais retiré ma petite pantoufle pour le souffleter.

— Mon oncle, mon chéri, pardonnez-moi! J'ai fait cette question sans penser à ce que je disais! assurai-je en le caressant et en cachant mon visage rouge de honte dans sa poitrine.

Et ce fut l'excellent homme qui me consola de mon indiscrétion.

Je ne revins jamais sur ce sujet défendu. Quant au reste, je pouvais hardiment interroger mon oncle Pierre. On m'appelait sa favorite, et nous passions des heures entières à discourir ensemble de choses et d'autres. Lorsqu'il était préoccupé d'une idée, il y pensait et en parlait sans cesse. Oubliant complètement qu'il s'adressait à une enfant, il développait souvent devant moi les théories les plus abstraites. C'était ce qui me charmait : — je me sentais traitée en grande personne, et je m'efforçais de comprendre, ou tout au moins d'en avoir l'air.

Bien que mon oncle n'eût jamais étudié les mathématiques, cette science lui inspirait un profond respect. Il en avait recueilli quelques notions dans certains livres, et aimait à faire là-dessus ses réflexions à haute voix en ma présence. C'est lui, par exemple, qui me parla le premier de la quadrature du cercle, des asymptotes, et, si le sens de ses paroles me restait incompréhensible, elles frappaient mon imagination et m'inspiraient pour les mathématiques une sorte de vénération, comme pour une science supérieure, mystérieuse, ouvrant à ses initiés un monde nouveau et merveilleux, inaccessible au commun des mortels. A propos de ces premières notions sur les mathématiques, il faut que je rapporte un détail curieux, et qui a contribué à développer en moi un grand intérêt pour cette science.

Lorsque, pour la première fois, nous nous installâmes à la

campagne, il fallut réparer toute la maison et mettre de nouvelles tentures dans toutes les chambres : et elles étaient en si grand nombre que le papier manqua pour une de celles destinées aux enfants. Il fallait en faire venir de Pétersbourg ; c'était long, et n'en valait pas la peine pour une seule chambre : on attendit une occasion, et, pendant bien des années, la chambre resta inachevée, le mur simplement tendu d'un papier de hasard. Heureusement, ce papier consistait en feuilles lithographiées des cours d'Ostrogradsky sur le calcul intégral et différentiel, jadis achetées par mon père, dans sa jeunesse. Ces feuilles, bigarrées d'anciennes et incompréhensibles formules, attirèrent bientôt mon attention. Je me rappelle avoir passé des heures entières, dans mon enfance, devant ce mur mystérieux, cherchant à débrouiller quelques phrases isolées et à retrouver l'ordre dans lequel ces feuilles devaient se suivre. Cette contemplation prolongée et quotidienne finit par graver dans ma mémoire l'aspect matériel de beaucoup de ces formules, et le texte, quoique incompréhensible au moment même, laissa une trace profonde dans mon cerveau.

Plusieurs années après, quand je pris ma première leçon de calcul différentiel, avec un célèbre professeur de mathématiques de Pétersbourg, Alexandre Nicolaévitch Strannoliuobsky, il fut étonné de la rapidité avec laquelle je saisissais toutes ses explications : comme si je les avais « sues à l'avance », ce fut l'expression dont il se servit. En effet, au moment où il me donnait ces premières notions, je me rappelai soudain avoir vu tout cela sur le mur de ma chambre d'enfant ; et il me sembla que le sens des termes dont se servait le professeur m'était familier depuis longtemps.

SOPHIE KOVALEVSKY.

(Traduit du russe par ***

(A suivre.)

CHEF DE GARE!...

NOUVELLE SOUDANAISE

« *Oui, cher papa, je suis chef de gare!...* »

Arrivé là de sa lettre, le caporal Julien Grenelle, tout haut, se relut.

C'était vrai, qu'il était chef de gare, — chef de station plutôt! — Pas depuis longtemps, d'ailleurs : — depuis la veille!... — Et non moins vrai aussi, qu'il écrivait à son vieux père surtout pour lui annoncer cette nomination...

Un sourire lui vint, qu'un petit remords attendrit de mélancolie :

— Pauvre papa!...

Plus d'un mois, tout de même, qu'il était débarqué!... N'avoir encore envoyé que deux lignes, le premier jour, histoire de dire qu'il allait bien!... Mais quoi? le « métier » voulait ça! Est-ce que, d'abord, il avait eu le temps?... Et puis, le père serait si content de savoir son troupier de Julien « chef de gare!... »

De nouveau, il sourit, se contraignant à se moquer un peu de lui-même afin de pouvoir ensuite savourer en paix sa joie puérile. Son porte-plume derrière l'oreille, l'œil perdu, il suivit sa lettre en pensée, — sa lettre non écrite encore, — s'imagina, tout attendri, l'émoi qu'elle procurerait au « vieux ». Pour sûr, il serait tout content, tout fier. Et ce qu'il la montrerait aux amis, cette lettre!...

Une idée!... Pourquoi ne pas la lui adresser à son bureau?... Oui, pourquoi pas?... En arrivant, un matin, papa Grenelle la trouverait, et cela doublerait son bonheur de la promener tout de suite de pièce en pièce, de crier aux collègues : « Vous savez?... mon fiston?... Eh bien, il est chef de gare, là-bas!... » Jusqu'à l'ingénieur de la traction qui saurait la nouvelle et qui féliciterait le vieil employé!... Il les entendait, tous, comme s'il y était, à tel point qu'il se surprit à imiter le sous-chef Arnaud nasillant à son ordinaire : « Un bon garçon, votre Julien!... un soldat d'avenir! » Et le père, ravi, lirait alors des passages de la missive. Il montrerait l'enveloppe!...

A cette étape de sa songerie, le jeune homme s'arrêta. Cette enveloppe, il fallait qu'il l'écrivît sur l'heure. Un joli rectangle de bulle, au jaune un peu passé, le requit. En tête, l'imprimé : CHEMIN DE FER DU SOUDAN s'étalait administrativement. Julien, penchant la tête comme un écolier et tirant la langue, calligraphia, dans un angle, au-dessous, deux mots : *Correspondance militaire*, justificatifs d'un affranchissement réduit, puis libella cette adresse :

MONSIEUR

MONSIEUR HENRI GRENELLE

Chef du bureau du factage (grande vitesse)

Gare de Saint-Rémy (ligne de l'Ouest),

Eure-et-Loir.

Après quoi, d'un coup de timbre donné savamment et laissant bien détachés les caractères, il matricula le papier, dont l'indélébile inscription, à l'encre oléïque bleue, certifierait à jamais l'exotique origine :

RAVIN DE L'HYÈNE
(Kilometre 63)

Ravin de l'Hyène!... Deux ou trois fois, il épela tout haut ces cinq syllabes. Hein?... pas banal, le nom de sa gare!... Du vrai Jules Verne!...

Il avait posé sa plume. Une fourmi trottinait sur le papier à lettre, se risquait le long de l'enveloppe, s'engluait les pattes sur le cachet, dont l'huile fraîche avait tenté sa gourmandise

curieuse. Doucement, il la repêcha, soucieux d'éviter les bavures, de laisser bien lisible, bien net, le nom de sa station; mais, l'insecte une fois sauvé et rejeté sur le sol, Julien ne se pressa point de continuer sa besogne. « Du vrai Jules Verne !... » s'était-il dit ; or, voici qu'à l'évocation de ce nom, le souvenir de ses rêves anciens se levait, se mêlant à son rêve neuf.

Machinalement il roula une cigarette, l'alluma ; et sa pensée, par delà les volutes de fumée, s'enfuit au loin, dans le temps et dans l'espace...

C'était à Saint-Rémy, au rez-de-chaussée du vieil hôtel de ville, entre le poste des pompiers et la Justice de paix, une petite porte au fronton de laquelle on lisait : *Bibliothèque municipale*...

Ah! ce qu'il tenait de sa vie, en ce coin!... Déjà les images se précipitaient, à devenir confuses, et les anecdotes, et les mille riens vécus, vus, entendus, ou dits, auxquels, comme à autant de clous, sa mémoire accrochait les monotones et divers tableaux de son enfance, voire de sa prime jeunesse.

... Elle l'avait prise sur ses treize ou quatorze ans, cette fringale de lecture. Et, des soirs, le père criait. Pauvre papa Grenelle! Sans doute s'imaginait-il, lui, lecteur de l'unique *Petit Journal*, que le gars cachait un désir d'émancipation sous son assiduité à la *Bibliothèque :*

— Si tu ne ferais pas mieux de suivre les cours du soir, à côté!...

Car il y avait aussi, à la mairie, des cours du soir organisés par une Société philo... philo... — Julien ne se rappelait plus bien! — une Société philotechnique quelconque : — géométrie élémentaire, descriptive, etc... machines, électricité, dessin, etc..., vagues conférences ou leçons qu'inauguraient, chaque année, devant le maire et le sous-préfet, le professeur de mathématiques spéciales du collège et l'ingénieur en chef de la voie, mais auxquelles il ne venait jamais ensuite plus de trente auditeurs, contremaîtres ou apprentis. Au premier rang, Géromey, le concierge, sommeillait entre ses filles qui tricotaient, assidues et ravies d'économiser le charbon et la lumière chez elles. Ce brave Géromey!... Julien Grenelle le réapercevait encore, tel qu'il l'avait connu, à son tour : hir-

sute et digne, tiré de son somme par le brusque silence du professeur et toujours pressé d'éteindre les becs de gaz avant que les rares assistants eussent quitté la salle...

A la même heure, la Bibliothèque fermait. On se retrouvait devant la porte, sous les tilleuls de la place. Il neigeait, il pleuvait, ou bien il faisait clair de lune; mais, toujours, la lanterne rouge du poste des pompiers ralliait les sortants; et des jeunes gens alors surgissaient de dessous les arbres proches : Denizot, le grand Claude, Delpeuch, deux ou trois autres à qui ces *Cours du soir* fournissaient un prétexte à sortie, l'occasion d'aller retrouver leurs bonnes amies le long du canal.

— Passe-moi mon carton!... Vite!... disait le grand Claude. La mère m'attend pour se coucher...

Et, des fois, il ne retrouvait pas le carton à dessin qu'on lui avait confié, l'éternel carton où, continuellement retoqué aux examens des écoles d'arts et métiers, le grand Claude enfermait, entre deux permanentes esquisses (*Maison d'arrêt de chef-lieu d'arrondissement* et *Locomobile agricole*, coupe, plan, profil, élévation, etc...), des suppléments illustrés de journaux populaires, des livraisons de feuilletons et surtout des romances : — *Dans les sentiers remplis d'ivresse...*, *Lorsque reviendra le temps des cerises...*

Une jolie voix de ténor, ce Claude!... Quand chômaient les « cours du soir (pour adultes) de la Société philotechnique », ses amis le trouvaient boulevard Jeanne-d'Arc, au premier étage du café du Progrès, où l'orphéon de Saint-Rémy, deux fois par semaine, « répétait les meilleurs morceaux de son répertoire ».

— Allons, du leste, petit! mon carton!...

Julien devait le chercher, ce carton, qui aurait gêné l'autre, le grand, au bord du canal; et il le tendait à son aîné, gauchement, l'œil et l'esprit ailleurs, restés aux marges du livre, à regret quitté dans la chaude et paisible salle de la bibliothèque...

Il rentrait cependant par la place, et seul en cette direction, sous le dôme des ormes municipaux. La lanterne rouge des pompiers, au rez-de-chaussée de la mairie, s'effaçait dans le lointain, durant que grandissait, au bout de la traverse

obscure du faubourg, la lueur jaune marquant le seuil de la gare. Que de fois alors ces deux lumières les lui avaient remémorées, les dernières pages de sa lecture! Fanal rouge et fanal blanc : les feux d'un port, — du Jules Verne!... La flamme verte, l'éclairage de tribord, ne manquait même point, piquant le ciel et marquant les disques, au delà de la gare, après le passage à niveau. Et, dans la brume d'hiver ou la douceur des nuits d'été, il hâtait le pas ou le ralentissait, suivant que le train de 10 h. 57 était en avance ou en retard, — le train dont le passage libérait son père de garde. — Au loin, un sifflement, à la fin, montait, roulait dans la nuit, s'affaiblissait, mourait, pour renaître plus proche; et un grondement lui succédait, une vibration de la plaine, jusqu'à ce que l'aveuglante prunelle de la locomotive surgît à cinq cents mètres hors du tunnel.

Il fallait courir, papa Grenelle se couchant sitôt passé l'express. Il courait. Seulement, elles couraient avec lui, les images du livre trop tôt abandonné, les chères images du roman de Jules Verne. « Et forceurs de blocus », « pirates du Far-West », aventuriers, inventeurs, forbans, marins, explorateurs : tous les héros que silhouette, en marge de Verne, le crayon de Riou, tous les Robinsons que Férat, en de succincts paysages, mélodramatise, bottés uniformément, la barbe yankee, le feutre révolté, tous ces héros, du capitaine Hatteras au fier Nemo, galopaient avec lui, sous la portée des fils télégraphiques reliant Saint-Rémy à la gare (Ouest)!

— Tu t'es encore attardé, Julien!

Il s'excusait de son mieux et l'on s'en allait dormir, près de la station, à l'hôtel de la *Descente des Voyageurs*, dans les deux pauvres pièces où l'on s'était réfugié, lui tout petit encore, après la mort de maman Grenelle.

— B'soir, maman!

Distrait trop souvent, — il en avait honte et regret, à cette heure! — bien distrait, le bonsoir adressé au portrait de la morte qui souriait au lit du garçon, entre les rideaux de calicot blanc!... C'est qu'il avait hâte d'être seul, la chandelle éteinte, et de ruminer des paysages, des drames, un naïf exotisme, un romanesque puéril, de revivre, appropriées, originalisées tout exprès pour lui, les aventures de son Jules Verne, voire,

celui-ci appris par cœur, de Mayne-Reid, Gabriel Ferry, Gustave Aymard!... Ce qu'il voyagerait, à son tour! Ce qu'il en verrait, quand il serait grand!...

— Dzing!... dzing!... dzing!... dzing!...

La sonnerie du télégraphe tintait, — à faux, d'ailleurs, mal calée. Julien Grenelle tressaillit, laissa tomber sa cigarette éteinte, et, brusquement, de Saint-Rémy (ligne de l'Ouest) — France — se retrouva, de six ans plus vieux, au « kilomètre 63 », à la station du « Ravin de l'Hyène », — sa station. — La lettre commencée et l'enveloppe se logèrent, repoussées, entre le paratonnerre, la boussole et le commutateur; un imprimé les remplaça; puis l'appareil parla seul... Coupé, le rêve; loin, si loin, le passé!... Mécanique, mais sûre d'elle, et calligraphiant toujours, la plume du jeune homme écrivait, sous la dictée électrique:

Service. — n° 278. De Kayes, 23 mars, 9 heures 35.

Directeur voie ferrée à surveillant travaux kilomètres 63 à 73.

Je n'ai pas reçu votre rapport. Je vous rappelle que...

Le télégramme s'arrêta là, court. Le correspondant de Julien signalait: « *Attente* », — sans doute pour rallumer sa cigarette ou caresser de la botte l'échine de son planton noir; — et le caporal Grenelle « attendit » la suite patiemment, tout à son service.

II

« *Oui, mon cher papa, je suis chef de gare!...* »

Il rejeta la lettre commencée, l'enveloppe prête, et haussa les épaules. Moins d'une semaine l'avait accoutumé à ses nouvelles fonctions. « Chef de gare?... Allons donc!... Robinson, oui!... »

Cette heure d'après déjeuner, cette heure oisive, qu'en ses projets du premier jour, il avait consacrée à la correspondance, demeurait en sa vie la seule halte où il pût penser, redevenir lui-même. La sieste écrasait, autour de la station, tous ses

noirs : aiguilleur, terrassiers, planton. Un silence lourd descendait avec la chaleur lourde ; et sa case était comme obscure, au reflet de l'embrasement de la brousse ambiante que laissait filtrer la natte servant de porte ; et elle était comme fraîche, par contraste avec l'étuve extérieure.

Ce jour-là, parti son « garçon », — le jeune Semba, — et son café servi devant l'appareil télégraphique, il s'était rappelé la lettre commencée, l'avait reprise ; mais, de nouveau, la plume se refusait à courir... Robinson ! C'était bien ça. Il était un Robinson, un vrai Robinson, civilisé, appartenant au 2e régiment du génie, Robinson tout de même, perdu en plein Soudan français, au « Ravin de l'Hyène », « kilomètre 63 », seul blanc à des lieues et des lieues à la ronde, et déplorablement abandonné...

Des souvenirs de lecture lui revinrent encore ; une fierté aussi de cet isolement, de son indépendance, de sa responsabilité. « Poste d'honneur... », « mission de confiance » : — il se répétait les derniers mots de son capitaine, des phrases d'ordre du jour qu'achevait le traditionnel : « Vous pouvez *disposer*, mon ami » ; et il se revoyait à Kayes, se hissant sur un *truc* à la queue du train, saluant de loin les camarades, et si fier !... Il lui avait semblé partir à la conquête de l'Afrique entière, s'élancer dans l'inconnu, se ruer à l'héroïsme des aventures. — Et il s'était arrêté... 63 kilomètres plus loin ! au Ravin de l'Hyène, entre des roches nues, la brousse cuite et un marigot à moitié tari !... Le sergent Vincent lui « passait » le service, l'inventaire, lui cédait quelques ustensiles lui appartenant en propre ; et, dix minutes après, il s'était trouvé seul, — tout seul !

Il s'en apercevait à présent, — à présent seulement, — de cette solitude. Tous les Robinsons guettent des hauteurs de leur île la voile chimérique du bateau qui les rapatriera : — il n'avait, lui, rien à guetter. Le train montant quotidien apparaissait à son heure, et, à son heure, le train descendant. Ils stoppaient, ces trains, le temps réglementaire, filaient ; et le désert d'avant retombait à sa tristesse laide. Mieux eût valu l'absence de tout train, le câble tout à fait coupé, l'angoisse d'espérer et de désespérer, en un mot, la robinsonnade classique.

« Tout de même, se disait-il, si j'écrivais à papa?... »

Par malheur, à ce moment, Julien regardait la pancarte : *Dates de départ des courriers des divers postes.* Baste! il avait bien le temps, puisqu'il avait manqué la dernière levée... Deux semaines encore!...

III

La lettre était toujours là, devant l'appareil télégraphique, entre le paratonnerre et la boussole. A chaque sieste, Julien devait la reprendre et ne la reprenait point. Tous les jours, il trouvait des excuses : la chaleur, la fatigue, la date encore lointaine du courrier bi-mensuel. Mais c'était surtout une paresse à la pensée de tout ce qu'il aurait à dire, à peindre, à expliquer, pour bien mettre son père au courant. En son affection familièrement respectueuse, une pitié naissait pour le cher vieux chef du deuxième bureau (factage, grande vitesse), lecteur du seul *Petit Journal*, qui ne comprendrait point, ne verrait rien, s'il ne lui servait pas force détails précis.

De tête, il se mettait alors à cette besogne, — de tête seulement. Il faudrait commencer, pas vrai? par le commencement, le départ de Bordeaux, les sept jours de mer, l'arrivée à Dakar... Ensuite, le voyage en chemin de fer jusqu'à Saint-Louis, chef-lieu du Sénégal, la réception offerte par les artilleurs de marine aux arrivants du détachement du génie, (régiment des chemins de fer); puis l'embarquement sur un *rafiot*, la montée du fleuve Sénégal durant mille kilomètres — d'abord, jusqu'à Matam, à bord de ce vapeur; puis, de là, sur des chalands, à cause de la baisse des eaux; et, dès lors, la misère plus affreuse, l'avancée si lente, à la perche, ou le remorquage à la cordelle, entre les berges brûlées, sur l'eau flamboyante. Oui... Mais, oserait-il l'avouer au père, sa désillusion du moment?... Ah! qu'ils étaient loin, et différents, les dessins du *Tour du Monde*! du Jules Verne!... Oserait-il?...

Il secouait la tête, ne se répondait point.

Enfin, c'était Kayes, ses villages noirs agglomérés, les cases pareilles à des champignons, quelques rares bâtisses officielles,

une gare pour rire, le manque de tout : ni caserne, ni auberge, ni rien, et, chez lui, une détresse stupéfaite devant cette tristesse sans grandeur, jusqu'au jour où, content de ses services, son capitaine lui confiait le « Ravin de l'Hyène, kilomètre 63 » !

Ce point atteint dans sa lettre, il serait *à jour*. Mais comment dire, comment montrer tout cela clairement au père?... D'autant qu'il faudrait ne pas lui souffler mot, par exemple, des camarades ayant déjà défilé la parade, et, à cette heure, dormant au cimetière, et cependant lui bien raconter *tout*, lui faire voir les choses, *les lui faire toucher*...

...Et, pendant ce débat, la lettre, la lettre inachevée se recroquevillait entre le paratonnerre et la boussole : et le triomphal cachet bleu pâlissait sur l'enveloppe bulle.

IV

Le matin, Julien Grenelle ne s'éveillait qu'à la sonnerie de son appareil. Les yeux gros, le geste gourd, il se dressait, s'étirait, tâtonnait jusqu'à son manipulateur, ne s'éveillait tout à fait que pour lire l'heure transmise par le fil et répondre un : « *Ligne bonne. Tout va bien* », dont les abréviations d'usage aggravaient encore la banalité. Ensuite, son *oignon* réglé, son exil de Robinson relié par un synchronisme d'horloge à une relative civilisation, si proche et si lointaine, il faisait le jour plein dans sa case, chassait d'un coup de pied la natte remplaçant la porte.

A l'envahissement violent de la lumière, la même lassitude alors le réempoignait, pesante à devenir de la tristesse.

Il sortait. Devant la case, par delà la voie au grossier ballast où flambaient deux uniques rails, la brousse dévalait, l'éternelle brousse métallisée par le soleil, sous un ciel cruellement bleu. Et à gauche, à droite, s'étendait encore, à perte de vue, la brousse, de maigres futaies clairsemées, au grêle feuillage sans ombre, gommiers bas, faux-acacias rachitiques, avec, çà et là, survivant seuls des forêts anciennes livrées au feu, quelques hauts troncs calcinés, affreusement noirs, un vautour généralement perché sur leur fût char-

bonneux. Des clairières trouaient ce maquis uniforme : des clairières rousses, couvertes de graminées torréfiées, où les rares brises chuchotaient d'un froissement de feuilles mortes ; et des clairières nues, rouge brique, où le sol ferrugineux se refusait même à cette dérisoire végétation, où des nids géants de fourmis termites s'érigeaient, rouges aussi, pareils à des cases naines. Ocreuse ou blanche, la terre, au pied des arbustes, demeurait partout veuve de verdure. De la poussière, des cendres étalaient en des coins l'ironique illusion d'une neige d'Europe persistant sous bois...

Julien, les yeux brûlés, le front en sueur, se retournait, découvrait sa prétendue gare. A gauche de la case, un chaos de roches dénudées, sans mousse ni lichen, où flambait un continuel incendie, signalait le ravin. A cette heure matinale, comme plus tard encore à la tombée du soir, de gros singes cynocéphales, hôtes de ses mille trous, y palabraient, sans peur de l'homme. Mais le Robinson ne les regardait plus, blasé déjà. Lentement, il s'en allait à droite, vers le marigot, traversait le village improvisé que s'étaient créé ses terrassiers et poseurs nègres commis à l'entretien de sa section de ligne, et descendait dans le lit du ruisseau. Le long d'une berge, sous des palmiers nains et des rôniers, — unique note exotique du banal paysage, — et aussi sous l'arche du pont grossier supportant la voie, de l'eau demeurait encore, en des creux, à l'ombre. Vite déshabillé, il s'y jetait, vaquait à sa toilette, — un remords, en lui, chaque fois de si peu suivre les conseils de son prédécesseur Vincent. Car, chaque jour, il était moindre, et demain il serait définitivement mort, le faible courant qui renouvelait l'eau des flaques. Vite, il levait les épaules, faisait le brave, ne pensait plus à la fièvre embusquée, aux camarades déjà morts : et, son lavage terminé, il prolongeait longtemps sa baignade, à jouir de la relative fraîcheur caressant sa chair.

Ensuite, il s'en retournait, et la fournaise ambiante lui soufflait à la face une haleine plus torride ; et à travers son casque plus lourd, il lui semblait sentir à son crâne la morsure plus aiguë du féroce soleil. En nage, il hâtait le pas vers la station où la baraque pleine d'ombre lui semblait un instant hospitalière, — précieuse.

Quatre murs la composaient, non de briques françaises, ni même de boue sèche comme ceux des huttes indigènes, mais faits seulement de bottes de paille serrées dur et liées entre elles qui unissaient les piliers de bois composant la rectangulaire armature du gourbi. Pareil le toit plat. De parquet, point : — la terre même, noire et grasse à force d'arrosage, et d'où montait toujours cette odeur qu'exhale le sol en été, au début d'une ondée d'orage. On ne voyait point de fenêtre à la cubique et primitive habitation. Du poing, le caporal y trouait, dans la paille, une ou deux ouvertures selon la direction du vent et l'ascension ou la descente du soleil. La natte mobile seule y constituait la porte.

Peu à peu, ses yeux se réhabituaient à la pénombre du lieu, distinguaient le mobilier sommaire : une toile tendue sur quatre piquets supportant son matelas : au-dessus, une moustiquaire pendue au plafond par des ficelles ; sa mallette, au chevet, comme table de nuit et surmontée d'une lanterne ; au milieu, enfin, trois caisses vides, dont deux réunies et dressées sur le côté servaient de table, — les appareils télégraphiques au milieu, — l'autre, servant de chaise. C'était tout, avec, appendus aux murs, les affiches de la marche des trains, des consignes, son havresac, son fusil, son ceinturon, son sabre et sa giberne.

Les premiers temps, cet inventaire l'arrêtait une seconde à gaiement robinsonner. A présent, il ne regardait plus les choses, ne souriait plus de « sa gare », ne « blaguait » plus sa misère. Veule, et le geste machinal, il s'asseyait, expédiait les paperasses qu'il devait remettre au convoi ; puis se décidait à donner un coup d'œil aux travaux de la ligne en attendant le train de Kayes.

Chaque jour, les terrassiers noirs étaient un peu plus loin : chaque jour, il se sentait les jambes plus molles. Lentement, il suivait les rails, courbé presque, le dos comme tassé par la croissante chaleur, malgré l'abri de son parasol et de la serviette mouillée pendant de dessous son casque. De loin, les nègres le voyaient venir, reprenaient, qui la pioche, qui la pelle, feignaient de s'acharner à leur labeur. Un instant, il s'asseyait près d'eux, sur un tas de traverses, mais il ne les plaisantait plus, ne riait plus de leurs puérilités simiesques,

de leur éternelle bonne humeur. Parfois même, il les gourmandait, en son besoin de soulager son récent ennui, ses impatiences inattendues. Les pelles et les pioches allaient aussitôt de plus belle, — et les rires aussi, à peine étouffés, car il n'arrivait pas à leur faire peur, ce pauvre petit *toubab*, imberbe et maigriot, que tout écrasait en leur Soudan : le ciel, le sol et l'air de feu...

A la fin, un ululement de sifflet le remettait debout, le ramenait à la gare. Bientôt, le train apparaissait : une bonne vieille locomotive remorquant cinq à six wagons plats à marchandises. Le premier, recouvert d'une bâche et muni de bancs, servait aux rares voyageurs : — de loin en loin, un *traitant* allant à Bafoulabé, et, tous les deux ou trois jours, un officier ou sous-officier montant remplacer un malade, remplir quelque mission du côté du Niger. Sur les autres wagons, des noirs, retour de Kayes ou Médine, bavardaient, accroupis sur les marchandises du traitant ou le matériel destiné aux chantiers de la voie...

Julien saluait l'officier, serrait la main au collègue, trinquait parfois avec le traitant, quand celui-ci utilisait l'arrêt pour se fabriquer une absinthe. Ensuite, ses papiers remis au conducteur, et, tous les trois jours, les vivres à son adresse débarqués, il regardait l'heure, et, bien exactement finie la cinquième minute, donnait le coup de sifflet réglementaire ; puis, les talons joints, le manche du parasol tenu sur l'épaule de la main gauche, il saluait l'officier. Nonchalamment, la locomotive s'ébranlait ; le mécanicien, le chauffeur noirs jetaient une dernière plaisanterie aux femmes des terrassiers ; et le train s'éloignait, s'effaçait dans la brousse, où longtemps un nuage de fumée blanche demeurait entre la futaie vert-de-gris et l'inexorable azur du ciel.

— Semba ! criait alors Grenelle.

Semba — treize ans, des dents de loup, des yeux en billes d'émail — surgissait de derrière la case, où, sous un vague appentis de branchages, il cuisinait le repas de son maître. Et celui-ci déjeunait devant son appareil télégraphique, faisait semblant plutôt de déjeuner.

Des œufs de son poulailler, de la viande de conserve, des sardines formaient son menu qu'arrosaient un unique verre

de vin, puis une tasse de « jus de casquette », dénommé : café par son Vendredi. Suivait la cigarette, — une, deux, trois cigarettes. — « Si j'écrivais à papa?... Si j'achevais ma lettre?... » La paresse l'emportait, ou ce qu'il appelait : paresse, — une somnolence déprimante. — Il tombait sur son lit, mouillait la toile du matelas de sa débilitante transpiration, se réveillait en sursaut à la sonnerie du télégraphe. Du côté de Bafoulabé, on signalait le train ; et, bien dressé, esclave de l'habitude, les yeux gros de sommeil encore, le cœur anhélant de la secousse du réveil, il « bloquait » sa voie sur la gauche, « garait » l'arrivant, comme s'il existait plus de deux locomotives en service le même jour au Soudan français, comme si l'arrivée d'un convoi en sens contraire était possible...

La scène du matin se renouvelait, et le salut, et, parfois, l'absinthe avec un civil « pas fier ». Papiers, salut, *apéritif*, une observation parfois au mécanicien noir pour son avance ou son retard ; et, sur son coup de sifflet sacramentel, le train descendait, disparaissait, laissant, à gauche cette fois, un sillage de fumée s'effilocher du vert-de-gris de la brousse au couvercle trop bleu de l'implacable ciel.

Des paperasses encore, quelques télégrammes de service, de vagues écritures administratives : — des « états » : — une seconde promenade aux travaux de réfection du ballast ou des fossés parallèles ; et c'était, une seconde fois, Semba, sa viande de conserve, des légumes secs, la ratatouille d'un dîner rééditant la ratatouille du déjeuner. Ce deuxième repas, le blanc du moins le prenait en plein air, devant sa porte, le torse nu. Le ravin, la brousse, le ruban de la ligne restituaient la chaleur emmagasinée tout le jour, soufflaient une haleine affreuse de lavoir ou de boulangerie sans chômage. Quelquefois, en étendant la main, Julien touchait le rail proche, et ce rail le brûlait longtemps après la mort du soleil dans ce ciel sans crépuscule...

Des heures coulaient. Semba lui avait tendu un grossier hamac au seuil de la gare. Il s'y vautrait, dans la nuit épaissie, le silence, la solitude. L'azur plus foncé d'en haut s'était illuminé brusquement ; mais combien différent du ciel de Saint-Rémy où fermée la bibliothèque, il cherchait la Polaire, se remémorait les pages vulgarisatrices des Verne ou

des Flammarion!... La brousse la lui cachait à demi, la Polaire trop basse, la transformait à l'horizon en ver luisant, en lanterne de fossoyeur oubliée au ras du sol, au seuil du Désert. A sa place, des constellations neuves, déconcertantes, illuminaient la tente nocturne, et la Croix-du-Sud, au-dessus du Ravin, semblait juchée sur les fils du télégraphe, irréelle et rébarbative.

Grenelle fermait les yeux, sommeillait, s'éveillait en frissonnant, niait et constatait tour à tour l'anémie de son pauvre corps, l'abrutissement de sa cervelle. Il buvait à sa gargoulette l'eau non filtrée du marigot, la trouvait bourbeuse, chargée de matières, d'un goût âpre et fade à la fois, accusait les parois d'argile trop neuves, fumait encore pour chasser de son palais la saveur écœurante, rebuvait ensuite pour rafraîchir sa langue et ses lèvres brûlées de tabac...

Et il s'excitait à trouver encore, comme le premier soir, l'heure douce, et adorable la solitude. La brise cependant restait tiède, l'espace et la nuit mornes, le ciel hostile, indéchiffrable. Et des heures coulaient toujours; et le silence s'exagérait, affreux : — un silence de mort qu'il regrettait, brusquement, les moelles figées, le cœur étreint, quand, soudain, l'hyène venait sangloter et rire derrière sa case. Souvent alors il toussait pour faire du bruit; ou bien, pour ne pas se sentir isolé, il avançait un pied hors du hamac, tâtait le corps de Semba couché sur une natte, devant la porte. Le nègre grognait, mais ne se levait point; et, dans l'atmosphère d'étuve, le silence retombait, maintenant peuplé de chuchotements et de râles, d'une vie mystérieuse, obscure...

Pourtant, vers les deux ou trois heures du matin, une vague brise s'élevait, venue du cours lointain du Sénégal par le lit du marigot, une respiration humide, un soupir de cave. A ce moment, enjambant son noir, il rentrait, se jetait sur son lit, grelottant parfois. Et, se refusant à constater la fièvre, il accusait l'haleine du fleuve, se couvrait de sa capote, dont le gros drap bientôt trempé pesait ensuite à sa poitrine, endolorissait d'oppressions et d'angoisses de cauchemar son pauvre sommeil.

V

La chaleur croissait encore. Issu des Saharas, le vent d'Est, plus sec, activait la combustion de la terre, aspirait les sèves survivantes. Les montants de la case se fendaient en craquant : le marigot était tari ; et Grenelle, la peau gercée, les lèvres cuites, contemplait tous les soirs des pans de brousse flambant à l'horizon. Pour une étincelle envolée d'un foyer de *dioula*, des incendies naissaient, cheminaient durant des heures sous un dais rougeoyant, jusqu'à ce que les arrêtât un mur de roche ou un plateau d'oxyde de fer ; et, toute la nuit, alors, le vent, sentant le roussi, chargé de cendres, s'alourdissait de bouffées plus chaudes.

L'exilé ne mangeait point, buvait seulement ; et sa soif s'attisait à la tiédeur de l'eau, du vin, du café inutilement conservés à l'ombre.

Son service fini, il gagnait le coin de ses noirs, s'étendait sur un *tara* et regardait les épouses et esclaves des terrassiers préparer le *couscouss*. Elles chantaient, riaient, se disputaient, s'amusaient du *toubab*, improvisaient des couplets à son adresse, que rythmait le martèlement de leurs pilons écrasant le mil du repas. Un pagne seulement sur leurs flancs, elles étalaient leur torse nu, leur gorge flasque, épandaient de fauves senteurs ; — et Julien songeait des fois, qu'elles étaient femmes...

... Certains soirs de lune, elles dansaient au son du *tam-tam*. Une fureur les faisait tourner, déhanchées, convulsives, tourner, tourner encore. Ou bien elles s'offraient la danse yoloff, l'obscène pantomime des guenons noires caricaturant leurs passives et lubriques amours. Les terrassiers applaudissaient. Le poseur-chef, préposé au tam-tam, accélérait sa sauvage musique, et les danseuses, hystérisées, précipitaient plus fort leurs contorsions, tombaient enfin, pâmées, comme ivres-mortes, l'écume aux lèvres...

Les femelles après les femmes !... Et Julien ne partait toujours point, et ses dégoûts s'éteignaient, et son pouls battait plus fort. La dernière, Penda, la fille du poseur-chef, entrait dans le cercle. Quinze ou seize ans, celle-ci, les reins étroits, la gorge

fière. Et sa danse, pareille aux précédentes, gardait des candeurs d'imitation, une gaucherie de débutante. Le blanc lui donnait tous ses sous, la forçait, à peine reposée, à virer encore...

... Mais les nègres finissaient par réintégrer leurs cases; Grenelle, son hamac ou son lit. Ces soirs-là, le sommeil ne voulait point venir. Ses vingt ans rêvaient de caresses, imaginaient l'avenir, le retour en France, bâtissaient d'amoureux châteaux en Espagne, jusqu'à ce qu'il s'indignât de ses frissons d'avant, de son trouble durant la danse de Penda... Car elles le hantaient maintenant, les Louise, les Marguerite, — Julia surtout, — toutes ses pâlottes compagnes des promenades à Saint-Rémy, le long du canal, au temps où, comme Delpeuch et le grand Claude, il oubliait, à son tour, le soir, le chemin de la mairie... Depuis, ç'avait été le régiment, Versailles, l'émancipation. « J'ai lâché mon coq, disait le père Grenelle goguenard : gare les poules! »... Et Julien revoyait, sur la route de Satory, la maisonnette de Félicité... Oh! ce qu'elle lui serait chère, à cette heure, la plus laide, la plus dédaignée de celles d'autrefois!...

VI

Un matin, le train qui montait de Kayes apporta le courrier de France. Il n'y avait rien pour Julien Grenelle. « Le père serait-il malade?... » Il chassa cette pensée, s'imagina plutôt le vieux chef de bureau oubliant pour un piquet à la *Descente des voyageurs* le départ du courrier. Ou bien il boudait, n'ayant rien reçu depuis si longtemps!...

Et le caporal sentit une amertume lui gâter sa tristesse. Son abandon se précisait, et sa détresse jusqu'alors banale. Il pensa pleurer, ses nerfs détendus, eut honte ensuite de son enfantillage, et, le lendemain, quand le train de Bafoulabé passa, jour de levée des lettres, il n'avait pas écrit.

« Tant pis! c'est bien fait!... »

Disparu le convoi, le remords pointa; mais le chef-poseur avait reçu de l'absinthe. Il lui en acheta une bouteille, but deux verres; et, cette nuit, le ricanement de l'hyène ne l'éveilla point.

VII

La chaleur ne pouvait plus croître. Une révolte travaillait la terre et l'espace. De temps en temps, — et, à la fin, deux ou trois fois par jour, — le ciel se voilait tout à coup. Une tourmente accourait, livide, instantanée. Une trombe d'eau s'écroulait, le vent mort : puis l'azur succédait comme en un ciel de théâtre, au bout de quelques secondes, aux nuées jaunes ; et le soleil ressuscitait à l'est, chassait au couchant la *tornade*, dont le tonnerre grondait encore. Du sol, une vapeur montait, lourde et grisante, la transpiration du sol fécondé.

Dans les jardins des noirs, de jeunes verdures naissaient aux branches, des verdures tendres, fragiles, comme étonnées d'apparaître à la vie. Par la brousse, de faux mimosas fleurissaient, et des jasmins sauvages. Leur parfum atteignait la gare. La nuit, l'hyène y revenait encore, mais non plus seule. Doubles les miaulements, les sanglots, les rires. Chez les cynocéphales aussi, un brutal printemps se trahissait éclos : des batailles agitaient les singes adultes : des cabrioles, des poursuites, mêlées de furieux abois, peuplaient les rocs du ravin. Des tourterelles nichaient dans la paille au toit de la case. L'« hivernage » succédait à la canicule, et la chaleur humide à la sécheresse.

Julien Grenelle se secouait, se forçait à sortir, brûlait des cartouches sur les sangliers ou les cynocéphales ; et c'était lui qui, entre deux passages de train, offrait l'absinthe aux camarades, « rendait leur politesse » aux « pékins pas fiers ».

Tous les soirs, vers cinq ou six heures, la fièvre le prenait. Il claquait des dents, transpirait ensuite. Il vida le flacon de quinine du sergent Vincent ; puis, un point de côté dans la région du foie le gênant pour marcher, il serra plus fort sa ceinture de flanelle.

VIII

A la fin d'avril ou de mai, suivant la force des pluies, le service de la voie ferrée devait se suspendre.

« J'irai bien jusque-là !... » se disait-il.

Mais, un jour, un sous-officier descendit du train, resta jusqu'au lendemain à la station, pour inspecter les travaux opérés sur cette fraction de ligne en vue de l'hivernage. Julien lui céda son lit, l'installa. Or le sergent, en faisant sa toilette, le matin, sortit de sa sacoche une glace à barbe. Grenelle, déshabitué de ce luxe, la lui emprunta et ne se reconnut point.

Ce n'était pas à lui, n'est-ce pas, ce visage hâve, ces orbites creuses, ce nez mince, presque aigu, ces saillantes pommettes, ce teint jaune, cette tête de mort vivant plantée sur le cou décharné?...

Il s'efforça de rire, de « blaguer », mais la vue de ses gencives blanches lui rentra dans la gorge sa fausse gaieté, et, son hôte parti, l'enfant s'alita.

IX

Deux ou trois jours se passèrent. Il délirait... La sonnerie du télégraphe l'éveillait parfois. Il avait tenté de se lever, d'aller répondre, mais il était tombé à terre, et, depuis, ne se souvenait de rien... Si!... des choses vagues. Semba le secouait : « C'est le dernier train, chef! Fini, le chemin de *fé!...* »

Depuis, rien!... L'hyène, le tam-tam, Penda, la fille du poseur, le père Grenelle, Jules Verne, la bibliothèque, les singes, Robinson... et des vomissements parfois, des éclairs de raison, n'éclairant que sa misère, que sa souffrance, — si démoli, d'ailleurs, qu'il ne pensait pas même à la mort et se laissait s'en aller tout doucement, comme en rêve...

— J'ai soif!...

Penda ou Semba lui tendait la gargoulette; mais souvent sa plainte demeurait sans réponse; et, dans sa tête vide, il les entendait rire, puis se taire tout à coup; et, à leurs soupirs, les devinait présents encore, tout proches, abritant leur amour à son agonie.

X

— Allons, Grenelle, un peu de nerf!...

C'était Vincent. Le sergent avait déjà ramassé toutes les affaires du malade, en venait au lit.

— Allons, Grenelle... le train va passer, et il n'y en aura pas d'autre de sitôt!...

Il rouvrit tout à fait les yeux; il comprit, et une joie l'inonda, si forte, qu'à peine appuyé sur Semba, il put gagner la caisse servant d'escabeau devant son appareil.

L'autre lui expliquait les choses, s'interrompait pour précipiter le déménagement; et Julien renaissait à la vie, retrouvait des paroles. Dans une demi-heure, le train; puis il serait à Kayes, à l'ambulance; et on le rapatrierait : — congé... Saint-Rémy... papa!...

Vincent lui servit de la quinine, le fit boire.

— Vous avez de la veine, caporal, qu'on ait avancé le train pour prendre le courrier du haut fleuve et du Niger!...

... Le courrier?... On levait les lettres?... Ses yeux étaient allés à la table, cherchaient le feuillet commencé, l'enveloppe.

— J'ai le temps d'écrire deux mots, sergent?... A l'hôpital, je ne pourrais pas...

Il avait déjà retrouvé sa plume, approché le papier.

« *Oui, cher papa*, lut-il, *je suis chef de gare...* »

Il sourit faiblement, chercha ses mots, la pensée paresseuse, la main tremblante, et, péniblement, — oh! sa calligraphie ancienne!... — il traça quelques mots d'une écriture d'écolier :

« *Oui, chef de gare... C'est-à-dire que je l'ai été... Malade... Mais ça va bien mieux... Je vais rentrer en France... Je t'avertirai...*

» *Je t'embrasse bien fort...*

» *Ton fils qui t'aime.* »

— Là! ça y est... Heureusement que j'ai écrit l'enveloppe d'avance... Tenez, voulez-vous cacheter, sergent?... Merci...

Il s'abandonnait. L'autre le recoucha. Puis la réaction se produisit. Il vint à Julien un flux de paroles, des choses pressées qu'il fallait dire, qu'il voulait dire : « La route de Satory... Félicité... Il lui apporterait des plumes d'autruche... On en achèterait en passant à Saint-Louis... »

Et Vincent s'efforçait de le calmer :

— Faites pas tant de projets, petit!... Ça porte malheur... On ne sait jamais ce qu'il y aura demain au rapport...

Le train allait partir. Grenelle était couché sur son matelas dans le premier wagon.

— Voulez-vous siffler! murmura-t-il, en tendant à Vincent son sifflet de « chef de gare ».

Le sous-officier donna le signal et le convoi démarra, lentement, lourd de matériel à la remorque. Puis, sa vitesse augmentant, le vent de la marche souleva sur les côtés la bâche abritant le malade. Une dernière fois, dans la brousse fuyante, sa station lui apparut, le « Ravin de l'Hyène, — kilomètre 63 », — tout entier. Le marigot roulait une eau torrentueuse, sous les palmiers et les rôniers ravivés et tout fiers. Les rocs sur le ciel cru se profilaient, romantiques, et semblaient plus abrupts. Sur leurs crêtes, les singes resurgissaient, rassurés, et aboyaient après la locomotive. Penda, debout sur un talus, agitait une loque, saluant on ne savait qui : Grenelle ou Semba?... le chauffeur peut-être?... Le caporal ne s'en inquiéta point; mais, plus pâle, avant de retomber sur sa couche, il embrassa d'un essai de geste, d'un regard vitreux, le familier paysage; et Vincent, sans comprendre, l'entendit balbutier :

— Un vrai Jules Verne!...

PAUL BONNETAIN.

HONGROIS ET ROUMAINS[1]

Ce n'est pas sans un profond regret, mêlé parfois d'amertume, que nous lisons, en Hongrie, la plupart des articles qui paraissent en ce moment sur le compte de notre pays dans les revues étrangères et notamment dans la presse française. Les jugements que l'on y émet sur nos relations avec les différentes nationalités hostiles qui nous environnent sont acceptés sans défiance par le public français comme l'expression impartiale de la vérité ; mais, ici, nous n'avons que trop de raisons pour en connaître la fausseté radicale. Cette erreur de jugement que, pour mon compte, je ne cesserai jamais de déplorer, bien qu'aucun intérêt direct ne nous lie actuellement à la France, est due principalement — je pourrais même dire uniquement, car comment expliquer autrement une hostilité si soutenue? — à ce que les informations qui parviennent à la presse française sur la Hongrie et les Hongrois émanent précisément de nos ennemis les plus implacables, comme les plus injustes. Je veux parler des foyers du daco-romanisme installés à Bucharest et ailleurs, ainsi que de toute la littérature panslaviste, laquelle ne se fait pas non plus faute de nuire au moins à notre réputation, si elle ne peut nous faire d'autre mal. Tout ce qui découle de ces deux sources est tellement tendancieux, sinon franchement calomnieux, qu'il ne serait peut-être pas inutile pour le lecteur français de voir

1. Réponse à l'article de M. Gaidoz publié dans la *Revue* du 1er mai : *les Roumains de Hongrie.*

les choses, présentées pour une fois, d'un point de vue différent.

Qu'il me soit donc permis à mon tour de demander un peu de justice pour ces prétendus oppresseurs à la race desquels j'appartiens, et de rectifier, si je puis, quelques-uns de ces jugements iniques et sans appel que l'on formule contre nous. Je n'espère pas réussir dans ma tâche aussi complètement que je désirerais le faire, par intérêt pour la vérité autant que pour la réputation de mon pays; car ceux qui sont habitués depuis longtemps à ne voir nos rapports avec les populations slaves ou roumaines de notre royaume que par les yeux et avec l'âme d'agents toujours partiaux et souvent de mauvaise foi; ceux-là, dis-je, trouveront téméraire et presque ridicule qu'on vienne affirmer exactement le contraire de ce qu'ils ont allégué; qu'on vienne dire, par exemple, comme je le fais en ce moment et voudrais l'établir ici, que ces mêmes populations, loin d'être martyres et victimes, n'ont contre nous aucun sujet *réel* de plainte. Je prie, malgré tout, les lecteurs non prévenus de cette Revue de ne pas oublier le proverbe : « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. » Le son de la cloche qu'on leur fait entendre contient plus d'une fausse note!

Quand je dis que les Roumains n'ont aucun sujet réel de plainte, — je ne parlerai ici que des Roumains, puisque ce sont eux qui font le sujet de l'article qui me met la plume à la main, — je ne parle bien entendu que d'une façon générale : car il y aurait injustice à ne pas reconnaître que tels de nos concitoyens roumains peuvent avoir des griefs *individuels* parfaitement réels. Vivant pour ainsi dire côte à côte avec les Roumains, dans un des comitats voisins de la Transylvanie, je n'ai personnellement aucun mauvais sentiment à leur égard, et je ne suis pas sans avoir connaissance de quelques cas d'injustice et de griefs motivés. Comment pourrait-il en être autrement devant l'hostilité sourde qui les sépare de l'État dont ils sont sujets et qui n'attend que l'occasion de se manifester? Ces sentiments peuvent-ils manquer de devenir réciproques? L'aigreur s'en mêle et les torts sont souvent des deux parts. Mais, je le répète, ce sont là des cas isolés. Comme *nationalité*, nos Roumains n'ont aucun sujet

de se plaindre : ils n'en ont jamais eu. Ils jouissent actuellement de tous les droits civiques que peuvent revendiquer leurs oppresseurs. Si par le passé il en était autrement, si, par exemple, le paysan roumain était attaché à la glèbe et payait la corvée, c'est qu'avant 1848 tous les paysans de la Hongrie, y compris naturellement les Roumains, étaient serfs. Tous simultanément ont été libérés alors, la noblesse hongroise qui siégeait à la Diète ayant compris qu'il était temps d'en finir avec les restes odieux du régime féodal. Les nobles de Hongrie abrogèrent d'eux-mêmes tous leurs privilèges, entraînés par l'éloquence libérale et patriotique de quelques-uns d'entre eux. Le servage ainsi aboli, les paysans sont devenus citoyens et libres, tous également, qu'ils soient Hongrois, Roumains, Serbes, Slovaques ou autres.

Auparavant, la condition des Roumains était dure, sans doute, mais elle l'était au même degré pour tous ; jamais une différence n'a subsisté à cet égard entre les diverses nationalités. C'était comme paysans, comme serfs, que les Roumains étaient corvéables à merci et souvent opprimés par leurs seigneurs, ce n'était pas comme Roumains appartenant à des seigneurs hongrois. Il est facile de s'en assurer en relisant les lois de 1848 qui abolissent les privilèges de caste. Le fait de l'intégration de la Transylvanie dans la mère-patrie, c'est-à-dire de sa réunion sous les mêmes lois, ne change rien à ce côté de la question, puisque, avant 1848, le servage y était à peu de chose près le même qu'en Hongrie et qu'il a également cessé depuis. La condition du paysan en Transylvanie n'a pas changé parce que cette province a cessé d'être autonome : elle a changé parce que les derniers vestiges du régime féodal ont disparu dans tout le royaume de Saint-Étienne, en même temps que l'union des deux parties du pays a été effectuée.

Mais revenons à l'incorporation de la Transylvanie, car ici encore il y a à rectifier une donnée fausse, souvent répétée. Il est parfaitement vrai qu'autrefois cette province avait ses lois à elle, son administration intérieure indépendante, mais cela n'implique en aucune façon que les Roumains, *comme tels*, y aient joué un autre rôle que maintenant. Comme nationalité, ils n'ont jamais possédé aucun des droits qu'ils s'ar-

rogent : et comme individus et citoyens, aucun droit ne leur a été refusé depuis que les droits individuels et civiques appartiennent à tous, sans différence de classe ni de race. Qu'était-ce que la Transylvanie? C'était une Hongrie en petit, plus indépendante, souvent plus patriotique, plus hongroise même que l'autre. On n'a qu'à se rappeler son rôle dans les guerres dites d'indépendance contre la Maison d'Autriche.

Passons à la question principale, au grand grief de nos Roumains : la langue de l'État, cette langue hongroise tant détestée, ils sont obligés de l'apprendre dans les écoles, et surtout ils ne peuvent s'en dispenser lorsqu'ils veulent devenir fonctionnaires quelconques de ce même État. Ici nos adversaires, je l'avoue, sont dans la stricte vérité ; et il n'est pas moins vrai, comme ils le disent, que jusqu'en 1848 c'était le latin dont on se servait dans tous les actes officiels. Ceci posé, quelle conclusion à tirer de là que celle-ci : que le latin était, lui aussi, un legs du moyen âge, un legs dont on n'avait que trop tardé à se défaire, et qu'il fallait se hâter de suivre l'exemple des autres pays civilisés qui avaient depuis longtemps substitué chacun sa langue nationale à la langue morte des anciens! Or, qu'est-ce que nous demandons actuellement à tous nos concitoyens? Simplement de reconnaître la langue hongroise comme langue officielle de l'État, de l'enseigner dès lors comme telle dans leurs écoles primaires, à côté de leur langue indigène, à laquelle l'État n'a jamais porté atteinte et dont personne ne songe à entraver parmi eux l'enseignement et l'usage. J'en appelle maintenant à l'Europe civilisée : saurait-il en être autrement? Existe-t-il un seul pays où la langue de l'État ne soit pas obligatoire dans les collèges ainsi que dans les écoles primaires? Sans doute, les autres pays de l'Europe sont mieux partagés que le nôtre sous ce rapport : car ils ont une unité linguistique plus forte : mais cela ne change rien à la question de droit, au principe même. D'ailleurs, n'y a-t-il point des Slaves, des Polonais surtout, dans l'empire germanique? N'y a-t-il point des Polonais, des Finnois, des Tartares dans l'empire russe? Et pourtant personne ne conteste à ces deux puissances le droit de regarder, l'une l'allemand, l'autre le russe, comme langue officielle de l'État. Quel est en Allemagne ou en

Russie le fonctionnaire, du degré le plus humble fût-il, qui serait toléré un instant s'il ignorait la langue de l'État? Cependant, c'est sur ce point de justice élémentaire que portent les plaintes de ceux qui voudraient se poser comme les victimes intéressantes d'une oppression odieuse.

On nous oppose l'exemple de la Suisse : il n'a rien à faire ici : car cette petite république a été de tous temps une *confédération*, ce que la Hongrie n'a jamais été et ne sera jamais, si elle a souci de son existence comme nation.

La Hongrie n'a le choix qu'entre deux partis : ou de conserver et d'affermir sans hésitations ni tergiversations sa suprématie au dedans des limites des Karpathes, ou bien d'être dévorée lentement, ignoblement, par les populations ennemies établies dans son sein. Si les Magyars abdiquaient jamais leur autorité, s'ils étaient trop lâches ou trop faibles pour la maintenir, ils seraient vite achevés, car le secours du dehors ne manquerait pas à leurs ennemis intérieurs. Mais ils n'abdiqueront pas! La preuve en est dans leur histoire, qui n'est qu'une série de combats acharnés pour l'existence même, une lutte pour la vie au sens littéral du mot, telle qu'aucune nation n'en a soutenu de pareille. Et si, après dix siècles de combat, la Hongrie peut s'adresser un juste reproche, ce n'est certes pas celui d'avoir outrepassé son droit en opprimant les Slaves et les Roumains en question ; ce serait bien plutôt celui de n'avoir pas assez compris que là était son côté vulnérable et qu'il ne fallait jamais se départir de vigilance et de fermeté à cet égard. Nous ne l'avons oublié que trop souvent, quitte à reconnaître maintenant à nos dépens que notre tolérance, loin de les pacifier, a rendu nos ennemis plus téméraires et plus implacables. Nous avons eu plus d'une fois sujet de regretter, dans la dernière moitié du siècle, de n'avoir point compté de « chancelier de fer » parmi nos hommes d'État. Nos soi-disant victimes auraient vu de près ce que c'est que la véritable oppression, celle, par exemple, que les Polonais de Posen ont eu à subir : peut-être que tout le monde s'en serait mieux trouvé. Mais je m'arrête, car malgré tout, l'histoire condamnera toujours et partout la violence et l'injustice. Nous n'avons jamais usé, sans provocation manifeste, de ces moyens

dont nos voisins de Prusse et de Russie nous ont donné l'exemple. Je vais plus loin, et je répète que nous avons même maintes et maintes fois négligé en ce sens l'intérêt de notre pays par légèreté, par indolence surtout, cette fatale indolence qui a toujours été le faible de notre caractère national. Mais les avertissements ne nous manquent pas. Nous venons d'en recevoir un des plus sérieux dans l'affaire qui occupe actuellement le tribunal de Klausenburg. Il doit servir à nous retirer toute illusion (si nous en gardions encore) et doit nous armer de fermeté inexorable pour l'avenir. Que cette leçon nous suffise pour nous démontrer que nulle autre politique n'est possible, puisque la modération envenime au lieu d'apaiser[1].

Qu'on me permette enfin un dernier mot sur l'insurrection des Roumains en 1848-49 [2]. L'auteur de l'article cité plus haut a presque l'air de la trouver méritoire. Mais je ne lui fais pas l'injure de croire qu'il parle en connaissance de cause. Si le public civilisé en France ou ailleurs avait la moindre idée des horreurs sans nom commises pendant ce soulèvement, des massacres où la brutalité la plus sauvage se mêlait à la cruauté la plus raffinée, il se détournerait avec indignation et dégoût. La plume se refuse à décrire les détails des boucheries de Nagy-Enyed, de Zalathna et autres malheureuses villes hongroises de Transylvanie, où les paysans roumains, excités par leurs popes, — qui eux étaient souvent à la solde de l'Autriche, — se ruèrent sur la bourgeoisie paisible et sans défense, égorgèrent les enfants, éventrèrent les femmes et brûlèrent les habitations. Le viol et le meurtre étaient le seul mot d'ordre de ces forcenés : lisez l'ouvrage de MM. Iranyi et Chassin sur la Révolution de Hongrie. Je ne fais qu'indiquer brièvement des faits malheureusement trop connus ici de chacun. Le nom de ceux qui, directement ou indirectement, ont prêté la main à ces épouvantables massacres en conservera éternellement la marque sanglante. Rien n'effacera cette tache de la mémoire de la Maison d'Autriche, qui a suscité l'horrible guerrilla, y trouvant trop son profit si ces luttes intestines affaiblissaient la vaillante nation qui combattait contre elle pour ses

1. Gaidoz, page 178.
2. *Id.*, page 174.

libertés constitutionnelles. Ses intrigues pendant ces temps orageux expliquent en partie pourquoi les Roumains, tout en se révoltant ouvertement toutes les fois qu'ils l'osent, et sourdement le reste du temps, contre le gouvernement de leur pays, se disent néanmoins fidèles sujets de l'*Empereur*. Mais jamais, à aucune époque de leur histoire, ils n'ont été, légalement parlant, sujets de l'Empereur d'Autriche. Ils lui doivent fidélité uniquement comme Roi de Hongrie.

Avant que la couronne de Saint Etienne leur soit échue (il serait trop d'en raconter ici le pourquoi et le comment), les princes de Habsbourg n'avaient aucun lien avec les populations établies dans le royaume qu'ils furent, ensuite, appelés à gouverner. On ne peut donc dire des Roumains « qu'ils étaient Autrichiens dévoués ». Cette manière de s'exprimer est dépourvue de sens pour qui connaît l'histoire, le commencement et la nature de nos relations avec la Maison impériale d'Autriche. Quant à la seconde partie de l'affirmation de M. Henri Gaidoz : « ils sont tout prêts à être Hongrois, pourvu qu'on ne les force pas à être Magyars », malheureusement pour eux et pour nous, elle n'est pas plus conforme aux faits. Car personne ne veut les forcer à devenir Magyars, c'est-à-dire à abandonner leur langue, leurs coutumes, leurs sentiments nationaux ; et ils ne sont pourtant pas prêts le moins du monde à être Hongrois, c'est-à-dire loyalement soumis au gouvernement et au Roi de Hongrie.

Hâtons-nous cependant de faire une distinction : ce n'est pas le peuple, le paysan roumain, qui nous est hostile par lui-même. Bien que très ignorants et primitifs, — la plupart des Roumains de Hongrie sont pâtres ou bûcherons dans la montagne et vivent dans un état physique et intellectuel voisin de la sauvagerie, — ils sont bons, paisibles, travailleurs, se contentent de peu et ne demanderaient pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins, si on les laissait tranquilles. Mais ils sont continuellement l'objet d'excitations et de menées perfides de la part de leurs prêtres, de leurs maîtres d'école, de leurs notaires même, qui en Transylvanie sont presque tous Roumains. Ces derniers sont, en très grande majorité du moins, à la solde de la Russie, qui s'est toujours

merveilleusement entendue à semer et à entretenir la discorde dans l'intérieur des pays voisins dont la prospérité ou la force était gênante pour elle.

Il faut bien le reconnaître, malgré les susceptibilités russophiles que je vais peut-être blesser en France : c'est l'empire des czars ou plutôt leur argent qui attise ce feu. *Le rouble roule* est une expression caractéristique, à laquelle on pourrait ajouter qu'il roule beaucoup trop chez le voisin... et pas pour de bons motifs. J'ai entrepris de dire la vérité, rien que la vérité, mais tout entière sur cette question des agitations daco-romaines : voilà pourquoi je n'hésite pas à formuler cette grave accusation, car elle porte sur des faits qu'il est indispensable de connaître si l'on veut juger sainement les choses. Maintenant y a-t-il lieu de s'étonner, si les pauvres paysans, ignorants et superstitieux, de la forêt et de la montagne, sans cesse travaillés, excités, poussés à la révolte et à la vengeance, deviennent des instruments aveugles ou féroces entre les mains des meneurs? C'est à ces meneurs qu'incombe dans le passé la responsabilité des excès commis par ces malheureux, lorsqu'ils étaient ivres de pillage et de sang. C'est sur ceux qui, encore à présent, voudraient renouveler de gaieté de cœur les horreurs sanglantes de 1849, que doit tomber la condamnation la plus sévère de tout juge impartial, et non sur le peuple lui-même qu'il était, qu'il sera toujours et partout, facile d'exploiter et d'abuser. Si cela est vrai pour toutes les masses populaires, combien plus vrai pour ces paysans, superstitieux et sauvages, que leurs popes ont soin de maintenir à un niveau moral et intellectuel, qui les leur livre entièrement. Il faudrait connaître toutes ces conditions de la querelle, il faudrait relire un peu l'histoire, et je crois fermement que l'arrêt prononcé par une Europe mieux éclairée et impartiale serait plus favorable aux Hongrois. C'est ce que je me suis efforcée de montrer dans ces pages, en mettant en lumière quelques faits oubliés, quelques autres peut-être inconnus à l'étranger.

COMTESSE ALMASY (NÉE KAROLYI).

EN YACHT

AUTOUR DE L'ESPAGNE

Samedi, 5 août 1893.

Dans le port du Havre. Le yacht est amarré le long du quai. Ne demandez pas à ceux qui vont être ses hôtes de vous dire comment il est ; tous vous répondront que *la Perle* — c'est le nom qu'il porte — est le plus joli et le meilleur des voiliers. Il est gréé en yawl, avec deux mâts, dont un grand et un tout petit à l'arrière. Il a 21 mètres de longueur sur le pont et 4 mètres 70 de largeur. Un pont uni, sans une tache, les claires-voies vernies, brillant comme des miroirs, les cuivres étincelants, la coque peinte en blanc, voilà l'extérieur. A l'intérieur, un salon servant en même temps de salle à manger, une chambre à deux lits à l'arrière ; deux autres chambres ; un lit dans le vestibule : à l'avant, la cuisine, le poste de l'équipage et la chambre du capitaine.

Tout est prêt pour le départ, et les passagers s'installent. Ils sont cinq, dont une femme et un garçon de douze ans. A une heure, tout le monde est à son poste et le yacht lui-même qui, n'en doutez pas, a une âme, et sait ce qu'on attend de lui, semble impatient de voir larguer ses amarres. Mais voilà ! Au milieu des préparatifs du départ et dans le désir commun de prendre la mer au plus vite, on n'a pas eu pour le temps les égards qu'on lui devait. On l'a traité en personnage sans importance, et il a l'air de vouloir faire com-

prendre qu'il faut compter avec lui. Il a pris une mine peu avenante, et le baromètre, qui enregistre son humeur, ne dit rien d'encourageant.

« Votre avis, capitaine? » — Il n'en a pas, ou plutôt il ne le dit pas. Il sait que le vent souffle fort du nord-ouest, il pense que la mer est grosse et que, devant aller dans l'ouest, nous allons louvoyer dans une forte houle sans faire beaucoup de chemin. Il voudrait, ayant une dame à bord, lui faire les honneurs du yacht par une mer plus souriante. Mais il sait aussi qu'on veut partir et que, ce qu'on attend de lui, c'est un avis favorable. Et, comme on ne court d'autre risque que celui d'une mauvaise nuit, il dit ce qu'on veut qu'il dise.

Vite, un tour sur la jetée pour regarder l'état de la mer : visite courte de gens pressés qui voient les choses comme ils veulent les voir. Une heure après, le yacht, ses voiles hautes et gonflées, bondit sur les premières vagues.

Minute vraiment délicieuse. En quittant le port, on sent qu'on laisse derrière soi, pour un temps, les soucis, les tracas, les fatigues de la vie. Après des mois d'agitation, de travail, d'efforts un peu haletants jusque pour le plaisir, rompre ainsi tout d'un coup sa chaîne, être libre, tout à fait libre, se dire qu'on va vivre pour soi, à sa fantaisie et à sa guise, sans obligations ni devoirs ; ne pas recevoir de lettres ennuyeuses, n'avoir pas à en écrire, échapper aux importuns ; penser que pendant des jours ou des semaines, si l'on veut, on pourra ne pas faire autre chose que d'ouvrir ses poumons à un air qui n'a pas servi à d'autres et son âme aux émotions saines que donne la mer, avec ses frémissements, ses colères, ses murmures et même ses silences, quelle jouissance pour les pauvres êtres nerveux et surmenés que nous sommes !

La mer est grosse, plus grosse que nous n'avions voulu la voir. Mais qu'importe ! Un bateau est si joli quand il s'envole, avec une audace tranquille, sur la crête des vagues blanches ! Et *la Perle* est un brave bateau qui met une grâce rassurante jusque dans ses mouvements les plus profonds de tangage. Il est visible que nous ne ferons pas beaucoup de route, mais nous sommes si bien là où nous sommes, du moins pour le moment ! En réduisant notre voilure et en calant le mât de flèche, nous allons passer une nuit exquise, à tanguer délicieusement.

A sept heures, tout est en ordre pour la nuit et il est temps de dîner. Avouons-le sans honte, aucun de nous n'a grand faim, et, après un repas sommaire pris un peu par bravade, le mal de mer fait des victimes.

C'est que vraiment nous tanguons trop! Les matelots eux-mêmes le confessent et trouvent mauvais goût à leur pipe. Cet aveu nous réconforte et nous enlève, sinon tout notre malaise, du moins l'humiliation d'une défaillance qui, pour deux d'entre nous, est la première, après de nombreuses épreuves. A onze heures, il n'y a plus sur le pont que les hommes de quart; chacun dort dans sa couchette, un peu rudement bercé par les lames, mais vraiment heureux tout de même.

Dimanche, 6 août.

Il ne faut pas, à bord d'un yacht, surtout pendant les premiers jours, songer à dormir après six heures du matin. A moins que vous ne soyez doué, comme notre ami F..., d'un de ces sommeils exceptionnels que rien ne peut troubler, le bruit de l'eau qu'on répand sur le pont et des balais qui font vigoureusement leur œuvre vous amène vite dehors. La nuit a été médiocre, on est un peu fatigué, on commençait à être tranquille; la première minute est pénible, mais que la seconde est bonne! Quelques seaux d'eau de mer sur les épaules, une tasse de thé, et alors quel bien-être et quel spectacle!

Le vent est tombé; un soleil triomphant éclaire un ciel immobile, d'une transparence de rêve. Autour de nous, au nord, au sud, au levant et au couchant, la mer que rien ne borne. Pourquoi, dans la splendeur de ce matin radieux, sommes-nous là, tous sans paroles, les yeux regardant à peine et l'âme envahie doucement par un charme mystérieux? C'est que, dans ce cadre admirable, dans cette paix enchanteresse, nous jouissons d'une chose rare qu'on ne connaît pas dans les villes, qu'aucun effort ne peut donner, et qui s'appelle tout simplement la joie de vivre.

Depuis notre départ du Havre, ainsi qu'il était prévu, nous avons fait peu de chemin. Au lieu d'aller dans l'ouest, nous

nous sommes élevés vers le nord, ce qui ne nous a pas avancés ! Et il y a toute apparence que nous ne ferons pas beaucoup de milles dans la journée qui commence. Jusqu'à cinq heures du soir, en effet, calme plat.

Pour les gens qui ne voient dans la navigation qu'un moyen moins banal que le chemin de fer de se transporter d'un point à un autre, une journée de calme est sûrement une chose irritante. C'est une épreuve qui permet de juger ceux qui aiment vraiment la mer. Pour ceux-là, que le vent soit fort, faible ou nul, que la mer soit grosse ou plate, que les jours soient clairs ou sombres et les nuits noires ou étoilées, à chaque état du vent, du ciel ou de la mer, correspond une sensation différente, mais qui, toujours, que ce soit une émotion ou une jouissance, a un charme dont ils ne se lassent pas.

Que de fois j'ai entendu dire : « Mais comment passent vos journées? » Question très embarrassante : le moyen de faire comprendre que des heures d'oisiveté complète peuvent passer aussi vite et plus vite que les heures les plus remplies ! Essayons pourtant d'y répondre.

Je pourrais dire : « Nous avons des livres » ; mais je n'oserais pas ajouter : « Nous les lisons », parce que j'ai le respect de la vérité. Avouons-le, la mer invite à une incurable paresse. Et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de ses toutes-puissantes séductions.

Donc, pas ou peu de lectures; de travail, point. Je n'appelle pas un travail l'examen des cartes marines et les occupations que donne la conduite du bateau quand on ne veut pas être à bord un colis qui se laisse porter. Que fait-on? Rien. Le matin, on jouit de la mer; l'après-midi, de même : le soir, encore ; et cela suffit. On rêve, on échange ses impressions, et l'on s'aperçoit que, devant un spectacle qui semble être toujours le même, on peut éprouver en une heure les sensations les plus diverses. N'imaginez pas, d'ailleurs, qu'on s'absorbe dans une contemplation sans curiosité, sans désirs ou sans émotions. On converse avec le ciel ou la mer, on leur demande ou on tâche de deviner leurs secrets, leurs promesses ou leurs menaces. S'il fait calme, on scrute l'horizon, on interroge les nuages, on épie les rides sur l'eau, pour

savoir si la brise va venir et de quel côté elle viendra. Et quand elle est venue, quelle joie de se sentir porté par elle, de glisser sans un effort, sans un bruit, sans une secousse, comme si l'on volait sur l'eau!

Aujourd'hui, c'est jour de calme. Jusqu'à onze heures, on se laisse vivre. Vingt fois, au moins, les matelots, dont les illusions résistent à des déceptions continuelles, ont vu se lever la brise et nous l'avons vue comme eux. Mais nos voiles sont restées plates et ne se sont pas gonflées.

La seule occupation vraiment importante de la matinée a été une conférence avec le cuisinier du bord. On l'a prévenu qu'il n'ait plus à compter sur des abstentions comme celles d'hier soir et que nous nous proposons, à onze heures et demie, de faire honneur au déjeuner. Tous ceux qui ont navigué savent qu'à bord les repas sont un événement important. C'est la part faite à la prose dans une vie très poétique, et je confesse que les heures des repas nous paraissent des heures estimables.

Le temps a passé pourtant. A quoi? Je ne saurais le dire. Les journées comme celles-ci ont le charme des rêves heureux sans le désenchantement du réveil.

A cinq heures, la brise s'élève. Doucement le bateau s'incline, il glisse lentement, puis plus vite, sur une mer dont la seule ride est le sillage que nous laissons.

Voici le coucher du soleil, d'un éclat éblouissant, puis les teintes pâles du crépuscule, puis la nuit. Et, sous le ciel rempli d'étoiles, dans un silence qu'on ne connaît pas sur la terre, on ne distingue qu'une voile dont la hauteur semble infinie et qui emporte des ombres muettes dans un chemin qu'on ne voit plus.

Mardi, 8 août.

Navigation superbe. Une belle brise a permis à *la Perle* de montrer ses qualités et de justifier la bonne opinion que nous avons d'elle. Nous avons fait en huit heures quatre-vingts milles, courant à côté de bateaux à vapeur qui ne nous ont pas dépassés.

Tous les *yachtmen* comprendront que cette marche très

brillante nous a procuré de vives satisfactions et une légitime fierté. Ceux qui n'ont jamais tenu, par une belle brise, la barre d'un bon voilier, seront peut-être étonnés d'apprendre qu'un bateau à voiles n'est pas, comme on pourrait le croire, une chose inanimée et inerte, obéissant passivement à des forces extérieures. Un bateau a une personnalité, une âme, des nerfs et une initiative, qui se révèlent à celui qui le conduit, absolument comme le tempérament d'un cheval se révèle à son cavalier. Il y a des bateaux ardents, qui essayent, à chaque minute, d'échapper à l'action de la barre pour s'élancer dans le vent. A ceux-là il faut une main ferme et délicate, à la fois, qui les ramène sans brusquerie ou les maintienne sans trop de raideur. Il y a des bateaux mous, des bateaux dénués d'ambition, qui savent qu'il est impossible de marcher contre le vent et qui en prennent leur parti sans impatience et sans lutte, parce que la difficulté à vaincre, au lieu de les exciter, les décourage. Ce sont des natures inférieures, que l'idéal ne tente pas, s'il leur paraît inaccessible. *La Perle* est un bateau ardent, mais elle est docile, en même temps, et agréable à conduire comme un cheval de sang bien mis. Sur une houle assez forte, qu'elle franchit sans qu'on le sente, tant elle fend l'eau légèrement, inclinée sous sa voilure, les drisses tendues à se rompre, elle donne, ce jour-là, je vous l'affirme, à celui qui tient sa barre, des jouissances incomparables.

Dans la nuit, le calme revient : nous sommes en vue d'Ouessant. Il faut veiller avec soin, car nous sommes sur la route des bateaux à vapeur, dont le voisinage, la nuit, est toujours un peu inquiétant.

Mercredi, 9 août.

A cinq heures du matin, le vent s'élève du sud-est, avec une brume très épaisse. La brume est chose désagréable. C'est un rideau qui tombe sur le spectacle, ce qui met de mauvaise humeur. Et le cri de la sirène, répété toutes les minutes, est une insuffisante distraction. Vers onze heures et demie, le temps s'éclaircit : à deux heures, nous retrouvons avec bonheur le soleil et un ciel sans nuages.

Encore une journée heureuse dont le récit ne peut s'écrire : nous avons tué quelques oiseaux venus imprudemment près de nous : nous avons traîné des lignes auxquelles aucun poisson ne s'est pris : nous avons rêvé, nous avons causé, et les heures nous ont semblé courtes.

A sept heures, nous traversons une flottille de barques de pêche. Comme elles nous semblent jolies, dans la paix de ce beau soir, ces voiles penchées par la brise, qu'éclaire le soleil couchant ! L'envie nous prend de voir de près une d'elles et les gens qui sont dessus. Nous serons aussi fort aises d'avoir un peu de poisson frais. On met un canot à la mer et nous voilà près d'une barque. Pauvre bateau, pauvres pêcheurs ! Le bateau n'est pas ponté et n'offre ni abri pour dormir ni refuge contre les lames ; les voiles vingt fois rapiécées et les drisses usées ne semblent pas d'une solidité rassurante. Et ils sont dix là-dessus, qui sortent par tous les temps, en hiver comme en été, sur cette mer qui est terrible quand le vent souffle un peu fort. Ils parlent à peine français, ils sont rudes, presque sauvages, mais ce sont des hommes, je vous jure. Ils ont les mains dures et calleuses, mais on serre tout de même avec plaisir ces mains-là. Demandez à Pierre Loti !

Nous prenons quelques poissons ; et, quand nous voulons payer, nous voyons que ces hommes aimeraient mieux autre chose que de l'argent. Ils sont depuis deux jours à la mer, et ils n'ont plus ni eau-de-vie ni tabac. Vous pensez que nous sommes heureux de leur donner tout de suite, avec le prix du poisson, ces deux choses dont ils ont besoin pour soutenir ou engourdir leur misère. Il faut avoir vu leurs figures pour savoir quelle joie ce peut être de faire plaisir aux braves gens.

Jeudi, 10 août.

Au lever du jour, en face des hautes falaises de Belle-Isle, la brise mollit, et tout doucement nous passons au sud de l'île, le long de terre. A dix heures du matin, nous sommes dans le port du Palais.

Un des grands charmes d'une croisière en yacht est de se sentir chez soi partout. A l'étranger, quand on rentre à bord,

on retrouve sous le pavillon tricolore qui flotte à l'arrière du bateau, et au milieu des braves gens qui composent l'équipage, un coin de France que l'on aime pour le bien-être qu'il vous donne et le pays qu'il vous rappelle. Ici, nous sommes en France, mais comme il est agréable de ne pas chercher un hôtel, et d'être dans sa maison, entouré de matelots qui sont des amis! L'ennui d'un gîte à trouver, de malles à faire ou à défaire, est un souci désagréable que, pendant deux mois de voyage, nous ne connaîtrons jamais.

Après le déjeuner à bord, sans paquets et sans valises, nous débarquons, gais et légers, et une voiture nous emmène pour faire le tour de l'île.

Entre les deux côtes de Belle-Isle, celle de l'ouest et celle de l'est, le contraste est saisissant. A l'ouest, de hautes falaises noires, sévères et déchirées par les chocs de l'Océan. C'est par un jour de tempête qu'il faudrait y voir la mer, « la mer sauvage », comme ils disent. Quel spectacle ce doit être que ces lames monstrueuses qui se jettent sur une muraille de cinquante mètres de hauteur, avec une telle violence qu'elles s'élèvent jusqu'au sommet et lancent à plus d'un kilomètre par-dessus la lanterne du phare, si l'on en croit le gardien, de l'écume et des embruns! Au fond d'une anse étroite qui s'ouvre entre des rochers à pic, et dominant cette mer sauvage, est un joli cottage anglais. Aujourd'hui, cette anse est paisible; mais qu'elle doit être effrayante par les mauvaises nuits d'hiver! A certaines heures, quand le vent souffle, on ne doit pas beaucoup dormir dans la maison qui est là-haut.

A l'est, le paysage est tout autre, et la sensation que l'on éprouve en descendant vers le soir dans le petit port de Sauzon est vraiment inoubliable. On se dit que, si un jour on était très las de la vie, on trouverait ici le repos, près de cette eau qui semble dormir et de ces bateaux immobiles. Et quand, au détour de la route, on regarde une dernière fois ce village reflété dans l'eau calme, qui est à ses pieds, on garde de cette vision l'impression d'un lieu hors du monde où l'on doit être sans désirs et sans passions, et où l'on doit vivre très vieux.

Samedi 12 août.

A onze heures, nous appareillons, et *la Perle* quitte le Palais pour traverser le golfe de Gascogne. La mer est très belle, malgré une assez grosse houle de l'ouest, qui, dans l'Océan, règne toujours, et nous bercera sans cesse jusqu'au sud de l'Espagne, au cap Saint-Vincent. Nous nous engageons là dans la haute mer, loin de la terre et des abris qu'elle peut offrir. S'il nous vient un coup de vent, il faudra le recevoir en marins qui n'ont pas peur. Aucun de nous, d'ailleurs, n'a le cœur pusillanime et ne redoute les émotions. Nous sommes sûrs de faire bonne contenance si la mer veut nous éprouver.

Encore une soirée exquise passée à regarder les étoiles, à songer, à philosopher aussi. Ce sont des heures recueillies et d'une mélancolie très douce où l'on vit par la pensée et par le souvenir, ne pouvant vivre par l'action. On se souvient de mille choses, des bonheurs passés ou des tristesses d'hier; on pense à ceux dont on s'éloigne et qu'on voudrait voir près de soi, et tout cela est plein de charme. Si l'on est heureux, on l'est plus; si l'on est malheureux, on l'est moins.

Mardi 15 août.

Le ciel est couvert et l'horizon sombre. Nous voyons cependant, dès le matin, la côte d'Espagne. La mer est plus houleuse qu'hier, et, comme le temps est presque calme, nous avons un roulis assez fort. Une toute petite brise s'élève vers une heure, et, à cinq heures du soir, nous mouillons en rade de la Corogne.

La Corogne semble faite pour être vue de la rade, — comme, du reste, plusieurs autres ports des côtes que nous visiterons. Presque toujours l'arrivée par mer donne des impressions qu'on ne retrouve pas quand on vient par terre. Il semble, en vérité, que les villes qui ont la bonne fortune d'être en face de la mer mettent une coquetterie à se montrer à elle sous leur plus joli aspect, et à lui rendre ainsi quelque chose de ce qu'elles lui doivent. Peut-être est-ce tout sim-

plement que la mer étant le spectacle, tout dans ces villes lui fait face, en sorte que, sauf d'un bateau, on n'en voit jamais que l'envers.

La Corogne est en amphithéâtre; on en distingue, d'où nous sommes, presque toutes les maisons, — maisons hautes avec d'amusants balcons vitrés, généralement verts à l'extérieur et garnis, derrière les vitres, de rideaux de couleurs voyantes. A gauche de la ville, une jolie promenade, plantée de fort beaux arbres, s'étend le long de la rade. Notre première impression d'Espagne est une charmante impression.

Après dîner, les balcons et les fenêtres se sont éclairés : toutes ces petites lumières font une colline lumineuse de l'effet le plus gracieux. Nous sommes remontés sur le pont. Je hasarde cette phrase : « Vous tenez beaucoup à aller à terre ce soir? — Certainement, répond une voix, la plus jolie voix du bord. — Eh bien! partons. — Pas tout de suite, dans un moment. » Et l'on s'assoit ou l'on s'étend dans des fauteuils ou sur le pont : et la nuit tiède est si douce, le ciel si beau sur notre tête, l'eau qui nous entoure si jolie et la petite colline lumineuse si amusante à regarder, qu'on oublie d'aller à terre. Qu'irions-nous chercher en ville de mieux que ce que nous avons? Nous jouissons même d'un concert, celui d'une très bonne musique qui joue sur la promenade et que nous entendons d'ici. Nous n'irons à terre que demain.

Mercredi 16 août.

Promenade dans la Corogne. C'est vraiment une jolie ville. Nous la trouvons très espagnole, mais, comme aucun de nous ne connaît l'Espagne, c'est là une sensation que je donne pour ce qu'elle vaut. — Cependant la Corogne nous laissera, même après d'autres escales, le souvenir d'une ville très aimable et très curieuse.

Le soir, à la promenade, beaucoup de bruit, beaucoup de monde, beaucoup de gaieté. Ce qui nous amuse surtout, c'est une nuée de petites filles qui, jusqu'à minuit, autour du kiosque de la musique, dansent comme de petites femmes,

avec cette grâce coquette des yeux, des hanches et des bras qu'elles ont ici en naissant.

Jeudi 17 août.

En route vers le Vigo.

Près de la sortie de la rade, nous assistons à un spectacle curieux, que jamais nous n'avons revu. Il est resté dans nos souvenirs avec un nom : la Chevauchée des marsouins ! Imaginez cent marsouins rangés en ligne presque aussi régulièrement qu'un escadron en bataille et galopant sur la mer à une allure vertigineuse. Chaque bond en demi-cercle, à deux mètres au-dessus de l'eau, que faisaient tous ces corps noirs ensemble et comme en mesure, semblait véritablement une foulée d'un galop de charge, et la marche était si rapide et les bonds si précipités qu'on voyait à peine l'instant où ils reprenaient dans la mer leur élan pour en ressortir.

Samedi 19 août.

Pas d'autre incident, aujourd'hui, que la rencontre de trois baleines de très belle dimension, qui passent en lançant des trombes d'eau à quelques mètres de nous... Ah ! presque en même temps, autre rencontre. Cette fois, c'est un requin dont la vue nous fait réfléchir. Il est là, tout près du bateau, à la surface de la mer, dans une attitude paresseuse, avec ses ailerons hors de l'eau. Nous avons pris ces jours passés, pendant les heures de calme, quelques bains de mer, au large, malgré l'avis du capitaine. A l'avenir, nous n'en prendrons plus, et nous nous contenterons d'une douche sur le pont...

Jeudi 24 août.

Près de l'embouchure du Tage. Pas de vent et un épais brouillard. Dans la nuit, une émotion : la « trompe de brume » pousse des cris précipités qui nous réveillent et on entend les hommes de quart : « Sonne fort. Il vient droit sur nous. » Inutile de dire, n'est-ce pas, que peu de secondes après, nous

nous trouvons tous sur le pont, sauf l'ami F..., qui dort de son merveilleux sommeil et qui n'a entendu ni la sirène ni la phrase des matelots. Nous voyons, à petite distance de nous, les trois feux d'un gros vapeur, qui a le cap sur *la Perle*. Mais il nous a entendus ou vus : son feu vert se masque, ce qui nous indique qu'il a changé sa route ; et il passe sur notre arrière, à une encâblure environ.

Vendredi 25 août.

A sept heures du matin, aperçu la terre à quatre milles dans l'est. Nous faisons route par faible brise vers la passe qui mène à Lisbonne. Rencontré encore un requin, assez près de terre. Nous franchissons la barre à onze heures ; nous sommes dans le Tage. On nous avait beaucoup parlé de ce fleuve merveilleux, dont le nom seul éveille l'idée de quelque chose d'enchanteur. Il est enchanteur en effet, et d'une allure majestueuse, ce fleuve large comme un bras de mer coulant entre des rives hautes qui le dominent sans l'écraser.

On ne connaît pas Lisbonne si l'on n'y arrive point par mer. Nous longeons, avant d'arriver, Cascaes, Paço d'Arcos, et toujours ces belles rives qui nous semblent avoir été faites pour le plaisir de nos yeux. Près de la jolie tour de Belem qui est à l'entrée de la ville, le décor est admirable. Un premier plan de hauteurs, sur lesquelles Lisbonne apparaît ; à gauche, sur une colline, le couvent de Belem ; à droite, les longs quais de la ville ; la mer, au fond, et des montagnes qui sont le cadre du tableau. Et dans le fleuve, quelle vie ! Une masse de bateaux, sur une étendue immense, bateaux de toutes espèces, vaisseaux de guerre, paquebots, voiliers, yachts, bateaux de pêche. Des gabarres de formes étranges, avec des chargements invraisemblables, vont et viennent, à chaque instant, pour prendre et porter des marchandises à bord de tous ces navires mouillés au milieu du Tage. Il faudra faire quelque attention pour passer entre eux sans accident.

Nous doublons la tour de Belem, et nous cherchons où nous mouillerons. C'est plus difficile qu'on ne pense, quand on n'a pas de pilote et qu'on ne connaît pas la rade, de trou-

ver une bonne place dans ce dédale de bateaux. Il semble que l'on arrive comme un convive en retard, que personne n'attend plus, autour d'une immense table où toutes les chaises sont prises et où nul ne se dérange pour faire place à l'arrivant ni lui indiquer où il peut se mettre. Nous longeons toute la ville, ce qui nous procure le plaisir de la voir sous tous ses aspects. Arrivés à l'extrémité, nous virons de bord pour revenir vers le centre, et nous mouillons, à sept heures du soir, le plus près possible de terre, à peu de distance d'un navire de guerre russe que nous retrouverons à Toulon, l'*Empereur Nicolas Ier*.

Dans la soirée, un canot amène à bord trois messieurs, qui viennent fort aimablement nous apporter les compliments de la « Real Associaçao naval » de Lisbonne. Ils nous offrent leurs services pour tout ce que nous désirons, nous donnent des renseignements sur Lisbonne, et mettent à notre disposition la maison où est le club. Ils nous font, en même temps, une proposition qui nous rend perplexes. Des régates doivent avoir lieu après-demain, dimanche, à l'embouchure du Tage; onze yachts sont déjà engagés. On nous demande d'y prendre part; on espère que, si nous acceptons, deux yachts appartenant à la famille royale, une goélette de cent vingt tonneaux et un yawl de soixante, courront à côté de nous. On me montre la liste des yachts, sur laquelle *la Perle* est déjà inscrite. Nous sommes malheureusement, pour courir, dans de bien mauvaises conditions. Le bateau est alourdi par un chargement de voyage, nous n'avons que nos voiles de route, qui sont un peu fatiguées. Je demande à réfléchir; je répondrai demain matin.

Samedi, 26 août.

Nous irons aux régates. L'équipage est plein d'ardeur. J'aurai un pilote que nous enverront les aimables membres du club et qu'on me dit être un des meilleurs de Lisbonne. Si la brise est un peu forte, *la Perle* n'est pas incapable de se comporter brillamment et nous tâcherons de faire honneur au pavillon que nous portons.

Dimanche, 27 août.

Journée glorieuse pour *la Perle* ! Grâce à une belle brise et à notre excellent pilote, elle gagne le premier prix sur treize yachts engagés, parmi lesquels les yachts du roi.

Vendredi, 1er septembre.

A six heures du matin, on aperçoit le cap Saint-Vincent ; et, toute la journée, nous faisons route à petite distance de terre.

La mer est redevenue plate dès que nous avons laissé le cap Saint-Vincent derrière nous ; et, comme la brise est belle, nous jouissons avec délices de sentir sur l'eau tranquille notre glissement silencieux. La soirée est admirable et d'une exquise tiédeur. On monte une guitare sur le pont pour jouer et chanter aux étoiles. On ne voyage pas, bien entendu, en Espagne, sans avoir à bord des guitares. Il y en a sûrement, par ici, dans tous les salons des yachts. Mais ce qui est moins commun, c'est d'avoir, sur un yacht français, un passager qui sache s'en servir. Nous avons cette bonne fortune ; et notre ami T..., qui est excellent musicien, joue comme un Espagnol, ou peut s'en faut, de ce très joli instrument. Grâce à lui et à une charmante voix que nous avons aussi à bord, nous donnons des sérénades à la mer, quand elle est aimable, et à la brise, quand elle nous pousse. Dans la solitude où nous sommes et le silence des belles nuits d'été, ces sérénades ont un charme qui nous séduit infiniment...

Dimanche, 3 septembre.

Au lever du soleil, nous sommes dans le Guadalquivir. Tout le monde est debout sur le pont. Nous rêvions, je ne sais pourquoi, de rives fleuries et embaumées : nous avons une déception. Le Guadalquivir est étroit et coule entre deux rives plates ; des roseaux au pied des berges, et, dans les plaines désertes que rien n'abrite du soleil, des orangers qui

ne sont plus en fleurs. Mais Séville nous apparaît et la Giralda se dessine sur un ciel éblouissant. A huit heures du matin, *la Perle* est amarrée le long du quai de la rive droite, près du faubourg de Triana.

Séville a un nom féminin, comme toutes les jolies choses, et elle a d'une femme la grâce et la coquetterie. Elle sait qu'elle est charmante et elle laisse voir tout d'elle, jusqu'à l'intérieur des maisons; leurs délicieuses grilles à jour semblent des dentelles transparentes destinées à augmenter l'attrait des choses qui sont derrière. Dans les patios ou aux balcons, de jolis yeux, sous des mantilles, montrent que les Andalouses méritent leur réputation.

Au-dessus des rues étroites, des voiles de toutes nuances tendus d'une maison à l'autre protègent contre le soleil et ont l'air d'avoir été mis pour pavoiser une ville en fête.

Mardi, 5 septembre.

Nous avons pris, ce soir, pour rentrer à bord, le tramway qui mène au faubourg de Triana. C'est une voiture ouverte à plusieurs rangs de banquettes, les unes derrière les autres et faisant face aux chevaux. Devant nous, à demi tournée vers l'arrière de la voiture, nous découvrons tout de suite la plus jolie jeune fille que nous ayons encore vue. C'est une Sévillane de race, fine, gracieuse, élégante, dans une toilette simple, mais qui lui va à ravir, avec, sur ses cheveux noirs, la mantille des Andalouses. Un front de forme irréprochable sur des cheveux bien plantés, des yeux noirs d'une extraordinaire expression sous de longs cils et des paupières un peu baissées, comme sont les yeux de myope qui ont quelquefois tant de charme, des dents éclatantes de blancheur dans une bouche rieuse, de jolies mains, qui laissent penser qu'elle a le pied de son pays, bref, une petite créature adorable de la tête aux pieds.

En Espagne, surtout à Séville, ce serait être mal élevé, quand on voit une jolie femme, de ne pas lui faire comprendre l'admiration que l'on a pour elle. Il n'est pas rare ici de voir un monsieur traverser la rue et s'approcher d'une femme pour

lui dire : « Vous êtes charmante », puis continuer son chemin. Et cet hommage à la beauté, ainsi rendu par un passant, n'effarouche presque jamais ; il est même, en général, accueilli par un sourire. A l'étranger, il faut, n'est-ce pas, se conformer, autant que possible, aux usages du pays. Notre charmante inconnue lit donc bien vite dans nos yeux l'impression qu'elle fait sur nous. Elle entend aussi, je pense, tout ce que nous disons d'elle, bien qu'elle ne sache pas le français. Ce sont choses qu'une Espagnole comprend dans toutes les langues : et, comme il y a une femme dans le groupe qui lui fait fête, elle rend, avec ses yeux, le plus gentiment du monde, les compliments qu'on lui fait. Après moins de cinq minutes nous en étions aux sourires sans nous être dit un mot.

Au pont du Guadalquivir, nous sommes arrivés chez nous ; nous descendons, mais pas tous : nos deux amis vont tâcher de voir, discrètement, soyez-en sûr, où demeure, dans Triana, cette jolie apparition. Et nous les y encourageons. Ils la voient rentrer chez elle, dans une modeste maison, marchant sans tourner la tête dès qu'elle a quitté le tramway.

Nos amis revenus à bord, nous nous installons sur le pont, pour jouir d'un peu de fraîcheur. Notre ami F...se laisse dire, non sans un secret plaisir, que c'est à lui que s'adressaient les sourires les plus séduisants : mais nous sommes tous d'accord pour penser que le hasard nous a fait rencontrer, ce soir, le type rêvé de l'Andalouse.

Mercredi 6 septembre.

Elle n'est pas oubliée, on parle encore d'elle, mais on parle aussi d'autre chose : et notre journée se passe comme ont passé les précédentes. Le matin nous courons la ville : l'après-midi, il fait si chaud qu'on reste à bord, n'ayant pas envie de bouger.

A cinq heures, nous pensons qu'il doit être intéressant de se promener dans Triana : c'est le quartier des gitanas. Puis, peut-être aurons-nous la chance de rencontrer, sur notre route, notre petite amie d'hier. Nous passons — est-ce par hasard ? — devant la maison qu'elle habite. La voici, justement,

qui sort. Elle s'arrête en nous voyant et reste devant sa porte à nous regarder passer. Dans un costume pittoresque, petite jupe de couleur vive, tablier bleu brodé de rouge, corsage ouvert à manches courtes, sur les épaules une écharpe et une fleur dans les cheveux, elle est encore plus charmante que dans sa toilette d'hier. Nous échangeons une foule de choses, toujours dans un langage muet; quand nous ne la voyons plus, nous continuons à penser qu'il y a de jolies Andalouses, et que celle-ci est exquise.

Dans la soirée, une guitare et des chants à côté de nous, sur le quai, tout près du bateau : c'est un simple matelot qui joue avec un vrai talent. Il semble ici que la musique s'envole de tous les pavés...

Vendredi 8 septembre.

Nous comptons partir demain, ce qui nous attriste un peu, car nous goûtons de plus en plus la séduction de Séville. Nous allons passer la journée à lui faire nos adieux.

Nous quittons le bord de bonne heure; et, comme nous traversons en voiture le pont du Guadalquivir, voici que nous croisons encore la gentille personne dont le sourire est, à nos yeux, une des grâces de Séville. Cette fois, c'est une mimique des yeux, de la tête et des bras, comme à des amis qu'on retrouve après les avoir crus perdus. Nous répondons de notre mieux, mais notre voiture marche vite : cette troisième rencontre n'a duré qu'un instant. Elle a été trop charmante pour que nous en restions là : nous allons mettre en campagne notre courtier interprète. Il habite aussi Triana, il doit sûrement la connaître; il nous dira tout à l'heure qui elle est et ce qu'elle est; si la chose est possible, nous la ferons inviter à venir nous voir à bord. Une heure après, nous avons tous les renseignements désirés. Ils sont excellents. Elle s'appelle Carmelita, elle a dix-huit ans, elle est, comme disent les histoires, la fille de parents pauvres mais honnêtes; elle a perdu son père et sa mère et vit avec sa grand'mère et une petite sœur dans la maison que nous avons vue. Notre invitation sera faite.

On ne l'a pas invité, parce qu'on n'en a pas eu le temps. Nous avons eu sa visite, mais une visite spontanée, ce qui est moins banal qu'une visite priée. Elle a deviné que le yacht français amarré près de Triana devait être notre maison, et elle est venue le voir. Nous l'apercevons sur le quai. Elle n'avait pas l'intention de venir tout de suite à bord, car elle n'est pas en toilette et a sa robe de tous les jours. Elle voulait seulement savoir.

N'importe! on va la chercher; elle se décide assez vite à franchir la passerelle, et la voici sur le pont, sous la tente qui nous abrite, riant, à l'aise et naturelle comme au milieu de vieux amis. Dire notre conversation serait chose assez difficile. Nous ne savons en espagnol qu'un très petit nombre de mots, et elle ne se doute pas qu'il existe une autre langue que celle de son pays. Mais nous sommes, de part et d'autre, remplis de bonne volonté. Avec cela et des gestes, on arrive à se comprendre; une Espagnole de Séville parle, d'ailleurs, avec ses yeux presque aussi bien qu'avec ses lèvres. Nous sommes, à son égard, aussi galants qu'il convient et la traitons comme une reine qui fait visite à ses sujets. On lui donne des castagnettes, notre ami T... prend sa guitare; elle chante et elle danse avec infiniment de grâce. Jamais les danses andalouses ne nous ont semblé si jolies.

A quatre heures, elle nous laisse, mais pour revenir bientôt. Moins d'une demi-heure après, elle est de retour à bord. Elle a, pour nous faire honneur, voulu changer de toilette. Elle apporte aussi des cadeaux : son portrait dans un beau cadre, et une petite image pieuse dans laquelle est une relique qui doit nous porter bonheur. Elle trouve tout si joli dans notre maison flottante et semble y être si bien qu'avant de la laisser partir, nous lui disons en riant : « Nous quittons demain Séville pour nous en aller à Cadix. Voulez-vous venir avec nous? » Elle répond sans hésiter : « Avec vous, où vous voudrez. A Paris, si vous voulez. » Paris, c'est peut-être un peu loin. Mais Cadix est près de Séville. Si la grand'mère veut le permettre, *la Perle* sera très heureuse de recevoir pour quelques jours une aussi charmante passagère. Après Cadix, nous irons à Tanger, à Gibraltar, à Malaga et à Grenade. De Grenade, il serait facile de la faire rentrer ici.

Elle doit, si elle sait s'y prendre, obtenir de sa grand'mère les permissions nécessaires. Ce sera pour nous une joie de lui faire faire, sur *la Perle*, un voyage dans son pays. Pour être sûr qu'elle comprend ce que nous lui proposons, on a fait venir l'interprète, qui lui explique notre offre : elle avait très bien compris.

Elle nous apportera ce soir la réponse de la grand'mère. Et si c'est oui, demain matin à quatre heures, heure fixée pour notre départ, elle nous rejoindra à bord. Se lever avant le jour n'est pas dans ses habitudes, mais, pour une fois, ne l'effraie pas.

Le soir, pas de Carmelita. Nous aurait-elle oubliés si vite, ou bien est-ce que, la réponse n'étant pas ce qu'elle désirait, elle n'a pas voulu l'apporter? Notre aimable aventure n'aura pas de lendemain.

Mais le hasard, qui nous veut du bien, suscite une difficulté qui nous empêchera de partir au point du jour, ainsi qu'il était décidé. Notre pilote vient nous prévenir que le remorqueur ne pourra nous prendre demain qu'à une heure de l'après-midi. Cependant, nous ne comptons guère revoir notre petite amie. Il est assez vraisemblable que la grand'-mère aura dit non.

Samedi, 9 septembre.

La Perle n'était pas oubliée. La gentille Carmelita, malgré ce qu'on lui avait dit de l'heure fixée pour le départ, est venue voir, à son réveil, si vraiment elle n'est plus là. Et, à neuf heures, elle arrive pimpante dans sa belle robe, sa mantille sur ses cheveux et un bouquet de roses à la main. Elle vient nous dire adieu et apporter ces quelques fleurs, qu'elle met à bord tristement. Sa grand'mère n'a pas voulu. Nous lui disons notre tristesse, elle nous exprime la sienne avec des airs délicieux. Et elle s'installe à bord ; elle ne veut nous quitter que lorsque nous nous mettrons en route.

Voici l'heure. Notre aussière est déjà sur le remorqueur qui fait entendre son sifflet. « Adieu, petite Carmelita! On

pensera souvent à vous et à votre gentil sourire. » Elle est remontée sur le quai. Elle agite son mouchoir, et nous croyons voir une larme au coin de ses jolis yeux.

Cette fois, c'est bien fini. *La Perle* s'est mise en route. Nous sommes hors de Séville et comme, dès que l'on quitte la ville, les bords du Guadalquivir deviennent un désert brûlant, nous descendons dans le salon, n'ayant rien à voir au dehors. Nous avons les impressions tristes que laisse toute séparation. Sans parler de Carmelita, nous avons aimé Séville et subi sa séduction. Ne semble-t-il pas qu'on laisse un petit peu de son âme dans les lieux qui vous ont charmé lorsqu'on s'en éloigne en pensant que peut-être c'est pour toujours?

Un matelot frappe à la porte : « Monsieur, on voit la jeune fille qui était à bord ce matin. — Vous rêvez. — Mais non, monsieur, elle est près de nous, sur la berge. » D'un bond, nous sommes sur le pont. C'est bien elle! Mais comment a-t-elle pu venir jusqu'ici? Nous sommes déjà loin de Séville et il faut qu'elle ait couru sous un soleil de feu pour être là. Elle sera venue, sans doute, nous dire un dernier adieu. C'est une pensée touchante, et nous en sommes émus. Et quelle jolie apparition, — car c'en est une, cette fois, — et combien inattendue! Les bords du Guadalquivir nous en paraissent embellis. C'est inouï, ce que peut faire du plus médiocre paysage la grâce d'une femme. Elle marche tout au bord du fleuve, tête nue sous le soleil, et sa silhouette élégante se profile sur la plaine et se détache sur le ciel bleu.

Mais *la Perle* file vite et la petite ne s'arrête pas. Elle nous fait des gestes que nous ne comprenons pas bien et semble vouloir nous suivre. Notre pilote espagnol lui demande ce qu'elle veut dire. Elle répond : « Je peux m'embarquer; je vais avec vous à Cadix. »

Un canot est mis à l'eau, on crie au vapeur de stopper. Un matelot grimpe sur la berge, presque à pic en cet endroit, prend la petite à peu près dans ses bras pour la mettre dans l'embarcation, et la voici qui monte à bord. Je ne voudrais pas jurer qu'on lui a demandé, tout de suite, avec la netteté désirable comment, en si peu de temps, elle avait pu obtenir la permission qui la veille lui avait été refusée. Tout à la joie de la revoir, nous lui avons dit : « C'est charmant! Votre grand'

mère s'est donc enfin laissé fléchir? » Elle a dû nous répondre : « Oui. » Et l'on a parlé d'autre chose.

Elle a l'air, d'ailleurs, si heureuse, si tranquille et si amusée du voyage qu'elle va faire! L'idée ne peut nous venir que son arrivée à bord n'est pas la chose du monde la plus simple et la plus normale. Plus tard nous avons pensé qu'il y avait peut-être bien quelque chose d'un peu insolite dans cet embarquement rapide au milieu d'une campagne déserte. Mais on ne ferait jamais rien, du moins jamais rien d'imprévu, si l'on réfléchissait toujours. Je suis sûr que pas une femme ne sera surprise un instant que nous n'ayons pas hésité à faire ce que nous avons fait. Tout le monde eût agi de même.

On installe la passagère. Elle n'a pour tout bagage qu'un éventail et sa mantille. Mais elle est juste de la taille de la patronne du bord, qui va la prendre sous sa garde, la traiter comme une sœur, et que cela amusera de lui prêter ce qu'il faudra.

La journée passe gaiement. Carmelita rit, chante et danse. T... lui apprend la guitare et n'est pas médiocrement fier d'enseigner à une Sévillane l'instrument de son pays! Et nous causons avec elle comme si nous savions l'espagnol. Vraiment, ç'eût été dommage de ne pas l'avoir emmenée.

A table, elle nous étonne par l'élégance de ses manières et son appétit d'oiseau. Les Espagnoles ne mangent pas.

Mais le soir, coup de théâtre! Avec son plus joli sourire et comme une chose toute simple, elle dit à sa compagne de chambre cette phrase dont on devine l'effet : « Grand'mère n'a pas permis, elle ne sait rien. Je vais partout avec vous. Adieu, Séville! » Nous étions entre hommes sur le pont; une ombre émue nous apparaît et nous communique, non sans trouble, cette grave déclaration. Notre aventure romanesque le devient peut-être un peu trop. C'est bel et bien un enlèvement, dont *la Perle* s'est rendue coupable au milieu du Guadalquivir. Si, en arrivant à Cadix, nous allions trouver les gendarmes! Voilà qui serait une histoire piquante, mais un peu ennuyeuse. Que faire? Nous sommes dans la campagne, à plus de dix lieues de Séville. La nuit, dit-on, porte conseil : nous verrons demain matin le parti qu'il faudra prendre. Essayons, en attendant, de dormir un peu tout de même.

Dimanche 10 septembre.

Nous arrivons à Benouza dans la matinée, vers dix heures. On interroge Carmelita : « Que doit penser grand'mère? Que va-t-elle dire? Que va-t-elle faire? » Tranquille et souriant, comme toujours, elle répond : « *No lo sé.* »

Il est assez peu commode de rentrer d'ici à Séville. Cela — et l'air d'insouciance de notre charmante amie, qui paraît fort peu inquiète des suites de son escapade et qui n'a aucun désir de s'en retourner chez elle — nous décide à attendre encore avant de prendre un parti. Allons toujours à Cadix! Arrivés là, nous aviserons.

A midi, nous appareillons et nous reprenons la mer, non sans une vive jouissance : depuis plus de huit jours nous ne l'avons pas vue. Carmelita, elle, ne l'avait jamais aperçue, même de loin. Elle l'a regardée sans trouble et a supporté sans frayeur et sans le moindre malaise le tangage et le roulis. Il y avait un peu de houle et une très jolie brise. Elle a souri à la mer, aux vagues et à la brise comme elle sourit à tout, gaie de la gaieté d'une enfant qui s'amuse, sans aucune arrière-pensée.

Le soir, nous arrivons devant Cadix; à dix heures, nous sommes mouillés dans la rade. Nous n'avons eu de la ville qu'un séduisant aspect : des maisons très blanches et les tours de la cathédrale. Nous n'en voyons plus maintenant que le brillant éclairage.

Lundi 11 septembre.

Les gendarmes ne sont pas venus. Après avoir tenu conseil, on a écrit à la grand'mère une lettre diplomatique. On a dit un mot de Grenade. Nous serions ravis d'y conduire sa petite-fille, si elle voulait. Mais nous ferons ce qu'elle dira. En attendant la réponse, nous allons courir la ville...

Mercredi, 13 septembre.

La réponse est arrivée. Nous avions prié qu'on nous l'adressât au consulat de France. Elle a été envoyée au consul lui-même sous la forme d'un télégramme en espagnol, ainsi conçu : « Prière de communiquer aux propriétaires du yacht *Perle* que je n'autorise pas le voyage de Carmelita. » Le consul n'y a rien compris et nous l'a fait parvenir. Carmelita, en le lisant, a eu un sourire triste. Je crois que même ses larmes doivent toujours être souriantes.

Jusqu'à la dernière minute, il nous semble qu'elle a conservé un vague espoir que peut-être nous n'aurons pas le courage de la renvoyer chez elle ; mais il le faut : à trois heures, nous l'avons conduite à la gare. Elle a repris sa mantille et la robe qu'elle avait lorsqu'elle est venue nous rejoindre sur les bords du Guadalquivir. Son départ semble provoquer une certaine curiosité. C'est assurément un spectacle fait pour intriguer les passants et les agents de la gare, — auxquels nous la recommandons, — que cinq Français, devant un wagon, disant adieu à une Espagnole en mantille qui ne comprend pas leur langue, mais qui pleure en les quittant...

Une heure après, nous sommes en mer, faisant route vers Tanger.

Jeudi, 14 septembre.

Nous sommes dans le détroit de Gibraltar, et voici la côte d'Afrique. Nous avons fait du chemin depuis notre départ du Havre. Nous apercevions alors le Maroc dans un rêve vague et lointain. Notre rêve, dans une heure, sera une réalité. Tanger est là, devant nous.

La matinée est radieuse, le ciel est bleu, d'un bleu pâle, l'air est léger, transparent. Des barques montées par des Arabes arrivent autour de nous. Dans l'une, où rament six matelots habillés de vestes rouges, un ami vient nous chercher. C'est un attaché de la légation française qui nous souhaite la bienvenue. Malgré la séduction du décor qui s'offre à nous,

nous sommes pressés de débarquer et de fouler la terre d'Afrique.

Des impressions rapportées de nos promenades dans la ville je ne veux presque rien noter. On est séduit par la couleur de tout ce qui frappe les yeux et troublé par le mystère qu'on sent derrière les maisons closes et les visages impénétrables de tous ces hommes. Que pensent-ils, ces Arabes assis par terre, sur leurs talons, autour de cet homme debout qui parle seul et qu'on écoute dans un silence religieux? Que dit-il, celui qui parle? Sans doute, des histoires lointaines, ou, peut-être, s'il nous a vus, des injures et des paroles de haine contre les chrétiens qui sont là.

Un mélange surprenant d'indolence et d'activité. Quand l'Arabe n'a rien à faire, il est couché ou immobile; s'il marche, il va vers son but tout droit, d'une allure régulière, sans regarder ce qui se passe ni se détourner de sa route, et, si vous êtes sur son chemin, il vous heurtera pour passer; il trouvera d'ailleurs naturel que vous en fassiez autant. On voit cela aux portes de la ville, surtout aux heures matinales où vont et viennent les gens pressés.

Vendredi, 15 septembre.

Nous avons fait une visite chez le pacha de Tanger et pris du thé à la menthe, servi par une jolie négresse sous des arcades mauresques.

Au moment où nous sortons, nous assistons à un spectacle d'une poignante couleur locale.

A la porte du palais, le khalife tient son audience sous un hémicycle à colonnes, ouvert sur la place publique. Des cris douloureux nous attirent, et nous voyons un pauvre diable qui passe un vilain moment. Le tribunal l'a condamné, pour avoir volé un cheval, à recevoir la bastonnade. La justice du khalife est une justice prompte : on exécute les sentences au pied même du tribunal, aussitôt qu'elles sont rendues. Au moment où nous arrivons, le condamné est sur la dalle, le visage à terre, la tête et les pieds maintenus par des liens qui l'immobilisent. Et deux hommes armés de courbaches en

cuir plat et flexible, l'un à droite et l'autre à gauche, les appliquent, à tour de rôle, sur les reins du malheureux, pendant qu'un troisième verse de l'eau à la même place, afin que le pantalon colle et que les coups se sentent mieux. L'homme pousse des cris lamentables : on nous dit que le supplice dont nous ne voyons que la fin a été de trois cents coups. On le relève, quand c'est fini ; et on le jette dans la prison, qui est à quelques pas de là. Jeter est le mot juste, et c'est une chose étrange que la prison de Tanger. Imaginez une salle basse, de quelques mètres carrés : sur la terre, un peu de paille et beaucoup plus de vermine ; une porte étroite, avec un judas au milieu. C'est par ce judas qu'arrivent aux malheureux qui sont là un peu d'air et de lumière, et aussi la nourriture, — quand leur famille leur en apporte : car on dit qu'il ne faut guère qu'ils comptent sur l'administration pour ne pas mourir de faim. La porte ne s'ouvre que pour l'entrée ou la sortie des prisonniers, qui sont mis là pêle-mêle et quelle que soit la durée de la peine qu'ils doivent subir. C'est vraiment un lieu horrible et qui montre que la pitié n'est pas une vertu musulmane.

Samedi 16 septembre.

Nous avons dit adieu à l'Afrique, ce matin, de très bonne heure. L'air avait son habituelle transparence, le ciel était bleu, la brise fraîche. Hors de la rade, dans le détroit, nous avons trouvé un vent d'est assez fort; ce n'est pas le vent qu'il nous faut, mais c'est plaisir de louvoyer avec le courant très rapide qui nous porte vers Gibraltar.

Avant onze heures, nous sommes en face du fameux rocher anglais. Il est curieux, ce rocher, et d'un aspect très saisissant. Il est haut, de forme allongée, et d'un noir que le soleil ne parvient pas à égayer. Il se détache aujourd'hui sur un ciel d'un bleu intense, beaucoup plus foncé qu'à Tanger, avec une étrange netteté, et les maisons de la ville semblent une tache claire sur le fond sombre qui les encadre.

Nous l'avons longé lentement, car la brise est presque tombée. Dans une eau si transparente qu'on aperçoit les rochers

du fond, nous avons mouillé notre ancre, et nous avons vu tout de suite que nous étions en port anglais : avant que nous fussions en place, des commerçants, dans des barques, avaient entouré le yacht et nous offraient de nous vendre tout ce que nous pouvions désirer. Nous aurions pu, sans aller à terre, nous ravitailler entièrement.

Nous avons vu à Gibraltar ce que tout le monde y voit : une ville en état de siège, où l'on ne peut pas circuler sans un ticket de la police, d'où l'on ne sort après huit heures, même pour regagner la rade, qu'avec de hautes protections : beaucoup d'habits rouges partout ; des casernes pour ménages avec balcons sur la rue, des soldats sur ces balcons portant ou berçant des marmots, des chemins couverts, creusés dans le roc, où l'on vous montre à chaque pas une embrasure et un canon. Nous avons vu, au théâtre, une foule d'officiers anglais flirter avec des Espagnoles qui semblent les trouver charmants. Cela nous cause quelque surprise : nous aurions préféré des rapports un peu plus froids...

Mercredi 20 septembre.

Dans le port de Malaga.

Pour la première fois depuis notre départ du Havre, nous abandonnons *la Perle* pour aller, en chemin de fer, voir Grenade et l'Alhambra : malgré toute sa bonne volonté, elle ne peut pas nous y conduire.

Jeudi 21 septembre.

Je ne veux rien dire de Grenade : je n'en pourrais pas dire assez. Nous avons passé des heures dans le palais de l'Alhambra. Nous nous sommes penchés aux fenêtres de la tour de la Captive, sur le ravin qui est au pied, et nous avons eu la vision de toutes les choses mortes que la splendeur de ces ruines a fait revivre à nos yeux.

Dans le quartier des gitanos, qui sont très nombreux à Grenade, nous avons vu de curieuses choses et des types amusants : des grottes creusées dans le roc, où ils habitent

pêle-mêle avec le cochon familier; des danseuses au type étrange; sur les chemins, des petites filles, dont quelques-unes sont si petites qu'elles savent à peine marcher, dépensant, pour avoir un sou, des trésors de séduction, dansant, chantant, faisant des grâces avec leur bouche et leurs yeux, et nous disant des mots flatteurs avec une mimique enthousiaste du plus divertissant comique...

Samedi 23 septembre.

Ce matin, au lever du jour, par la température très fraîche des matinées de Grenade, nous étions tous devant l'hôtel où une gondole à quatre mules nous attendait pour nous conduire à la petite anse de Motril, à soixante-cinq kilomètres, par une fort belle route qui passe à travers la Sierra. Nous trouverons là-bas *la Perle,* qui a dû quitter Malaga et qui arrivera, pensons-nous, à Motril en même temps que nous.

En approchant de la mer, une inquiétude nous prend. Si *la Perle* n'était pas là!... Elle doit être au rendez-vous à quatre heures de l'après-midi, mais le vent a pu lui manquer: il n'y en a guère, ce semble. Dès qu'on découvre, de la route, la petite anse de Motril, nous explorons l'horizon. Hélas! pas la moindre voile qui ressemble, même de loin, aux voiles blanches que nous cherchons; mais il n'est pas encore deux heures, et nous espérons voir arriver avant le soir notre dîner et nos lits.

S'il faut passer la nuit ici, nous risquons de faire maigre chère et de coucher sous les étoiles. Notre gondole à quatre mules s'est arrêtée devant la mer, et tous les habitants du village sont groupés autour de nous. On met nos valises par terre, et, pour les caser à l'abri, on ne nous offre qu'un hangar où un vieillard obligeant propose de les faire porter.

Le départ de Carmelita a interrompu les progrès que nous faisions en espagnol, et c'est chose difficile, dans un endroit comme celui-ci, de se faire comprendre des gens. Il faut pourtant faire une enquête sur les ressources du pays, et expliquer à tout un peuple, que notre présence ahurit, pourquoi cette belle voiture nous a déposés ici. Il faut aussi essayer de nous concilier les bonnes grâces d'une dizaine de

carabiniers, qui pourraient bien trouver suspects notre arrivée et nos projets.

On m'a souvent dit qu'en Espagne on obtient beaucoup de choses, même des carabiniers, avec un cadeau bien placé. Nous essayons donc de dire que nous sommes d'honnêtes gens, n'ayant aucun mauvais dessein, et nous cherchons un prétexte pour répandre quelques largesses. Mais les gens qui nous entourent forment un groupe serré et nous rendent presque impossible tout entretien particulier. Cependant le même vieillard qui a logé notre bagage vient encore à notre secours. Il nous dit, non sans fierté, qu'il existe dans le village un homme qui parle plusieurs langues, et qui pourra nous comprendre en anglais et en français. Il va le chercher et l'amener. Le voici! C'est un homme âgé, d'apparence respectable, nous l'accueillons comme un sauveur. Je lui fais part, en anglais, de l'embarras où nous sommes, je lui demande s'il existe ici un endroit où il soit possible de trouver de quoi manger et un gîte pour la nuit; je tâche de lui expliquer que nous attendons notre yacht, qui, peut-être, va venir nous prendre et nous emmener. Il me répond, dans une langue qui n'offre avec l'anglais qu'une parenté très vague: « Il vient quelquefois ici des steamers et des voiliers. La semaine dernière encore il y en avait un sur la rade. » J'essaye alors du français. Le résultat est analogue, avec cette différence qu'il me répond en espagnol. Je fais une dernière tentative, cette fois en espagnol. Je n'obtiens rien de mieux, et je finis par découvrir que ce polyglotte de village est à peu près imbécile et tout à fait sourd.

Notre détresse est sans espoir, et le meilleur parti à prendre est d'en rire, ce que nous faisons. Pour échapper aux curieux, dont le nombre n'augmente plus parce que tout le village est là, nous entrons dans une échoppe où l'on débite quelques boissons. Tout le monde y entre avec nous, hommes, femmes, carabiniers, tous, y compris le polyglotte. Cela nous donne une idée: n'ayant pas pu faire de cadeaux au milieu d'un pareil public, nous faisons apporter du vin, un excellent manzanilla à vingt centimes la bouteille, et nous trinquons à la santé de l'Espagne, des pêcheurs, des carabiniers, des femmes et des enfants.

Tout de même, après un moment, il nous serait agréable d'être à l'abri de l'attention un peu fatigante que nous avons provoquée. Nous tentons une manœuvre, pour gagner, sans être escortés, de grands champs de cannes à sucre dont l'apparence touffue nous attire comme un refuge: la foule nous y accompagne. Nous gagnons un coin de la grève, loin du village et des maisons, pour nous y asseoir un moment ; le cortège est derrière nous. Nous en prenons notre parti et n'attendons plus le salut que de la mer, où nous cherchons avec une anxiété croissante si nous ne voyons pas *la Perle*. A quatre heures juste, une voile apparaît derrière la pointe qui ferme la petite baie. Elle la double et se découvre ; c'est bien *la Perle* qui arrive, exacte au rendez-vous donné. Je laisse à penser notre joie! Nous demandons tout de suite un canot pour nous conduire, et nous courons vers le hangar où sont déposées nos valises. Mais voici bien une autre affaire : le vieillard si obligeant qui en avait pris la garde est un agent de la Santé qui ne veut pas nous les rendre et s'oppose à notre départ. J'essaie de la prière, de la menace, d'une générosité séductrice : inutile! On ne nous laissera partir que si le directeur du service sanitaire n'y voit pas d'inconvénient. J'aborde les carabiniers, décidé à passer outre à la défense du vieillard, si je trouve la force armée moins intraitable que lui. Leur abord nous décourage : ils sont rangés en bataille sur la plage devant le canot; ils ont bu à notre santé, mais ils tireraient sur nous le plus tranquillement du monde, si nous tentions une évasion. Il n'y a plus à raisonner, et, comme nous ne sommes pas les plus forts, il faut se soumettre et attendre l'arrivée et le bon plaisir du directeur qu'on a mandé. Nos peines ne sont pas finies, et ce n'est guère avant minuit que nous obtenons, après des difficultés sans nombre, la permission de rejoindre enfin notre bord.

Rien ne peut donner une idée de la joie que nous ressentons en mettant le pied sur *la Perle*. La curiosité sauvage dont nous avons été l'objet, nos inquiétudes, notre agacement durant nos longues heures d'attente, les fusils des carabiniers, les vexations de la Santé, tout cela nous paraît si loin, maintenant que nous sommes à bord, chez nous, sur un coin de France, au milieu de figures amies! Les matelots espagnols

qui ont apporté nos bagages et qui sont le long du bord nous rançonnent le plus qu'ils peuvent, mais nous sommes d'humeur aimable : ici, nous sommes les plus forts, à l'abri de leurs exigences, et nous n'avons plus de colère. Nous pourrions, si nous voulions, les faire jeter à la mer, et cette pensée suffit pour nous ôter ce désir qui serait pourtant légitime.

Nous appareillons tout de suite, ayant hâte de mettre à profit l'indépendance reconquise... Il n'y a, décidément, qu'en mer qu'on se sente maître de soi, — « maître après Dieu », comme disent les papiers maritimes. — S'il vous arrive jamais de voyager en yacht sur les côtes de l'Espagne, n'allez pas vous embarquer dans la petite anse de Motril

Lundi 2 octobre.

Dans le port de Barcelone.

Nous avons perdu aujourd'hui le plus jeune des passagers, que rappelait la rentrée des classes. Il est parti, le cœur gros, mais avec courage, comme il convient à un marin. Il laisse des amis à bord presque aussi désolés que lui. Je ne parle pas de nous, mais des matelots de *la Perle* dont le chagrin est touchant et qui, jusqu'au bout du voyage, ne verront rien de curieux ni de beau sans exprimer le regret que leur ami ne soit plus là. Nos matelots sont de braves cœurs et les marins, en général, aiment beaucoup les petits. Leurs âmes honnêtes et simples ressemblent à des âmes d'enfants.

Mardi, 3 octobre.

A sept heures du matin, *la Perle* a ses voiles hautes. Ses amarres sont larguées et elle sort de Barcelone. Le ciel est un peu couvert et le baromètre est bas. Ce n'est pas d'un très bon présage, surtout au moment d'entrer dans le fameux golfe du Lion, qui est une des mauvaises régions de la Méditerranée. Le cuisinier du bord est convaincu que nous sommes menacés d'un violent coup de mistral dans ce golfe inhospitalier et qu'au lieu d'arriver à Cette, nous allons être obligés de fuir devant la tempête jusqu'en Sardaigne ou en Sicile. Pareille

mésaventure lui est arrivée plusieurs fois, et il a pris ses précautions pour que, si nous devons périr, ce ne soit pas de faim. Le capitaine, au contraire, a confiance dans notre étoile. Au surplus, nous verrons bien : et s'il faut aller en Sardaigne, nous en prendrons notre parti.

Jusqu'au soir la brise est faible, mais la mer agitée : la houle qui vient du large semble indiquer que le vent doit souffler fort quelque part. A huit heures, la mer grossit et la brise devient fraîche. Ce n'est pas le mistral, — qui est un vent du nord-ouest ; — notre brise vient du sud-ouest. Pour n'être pas le mistral, elle n'en est pas moins violente. Elle augmente d'heure en heure et la mer grossit toujours. Le baromètre n'a pas menti en annonçant un coup de vent.

La Perle fuit vent arrière et se comporte à merveille. On a serré la grande voile et gardé seulement la bonette. Il fait nuit, et sous le ciel noir la mer est blanche partout. De grosses vagues écumantes, hautes, dures et rapprochées, soulèvent l'arrière du bateau et ont l'air de le poursuivre et de courir derrière lui. Mais le bateau court comme elles sans hâte et sans émotion et semble à peine remué par les montagnes menaçantes qui l'enveloppent de tous côtés. Du pont où nous nous tenons et que les lames dominent, c'est un admirable spectacle qui donne des pensées hautes : il fait sentir à l'homme sa faiblesse en face d'une telle force — et la puissance que Dieu lui donne puisqu'il arrive à la dompter.

C'est par les nuits comme celle-ci qu'il faut voir et observer les matelots, les hommes de mer. Ils sont graves, quand le vent souffle, et, quand la mer est brutale, vous ne les verrez pas sourire. Ils ont tous, dans un coin du cœur, un père, un frère, un ami, un enfant quelquefois, même, que la tempête leur a pris, qu'un jour ils ont vu partir et qui n'est jamais revenu. Aucun n'a peur, cependant ; et, quand il faut faire une manœuvre difficile ou dangereuse, le premier venu est prêt, il va où est son devoir, sans un regard en arrière et sans une hésitation. J'ai vu, ce soir, dans la mâture, un de nos hommes, pour faire descendre une drisse retenue dans une poulie, se coucher sur une vergue, sans une corde pour se tenir, sachant fort bien qu'une embardée, une rafale ou un coup de barre pouvaient faire sauter cette vergue d'un bord

à l'autre du bateau et le jeter, lui, à la mer. C'est encore une des jouissances que donne la vie du bord d'être entouré de ces braves gens qui ne sont pas seulement les plus dévoués des serviteurs, mais des amis qu'on estime et qui méritent le respect, parce qu'ils ont presque tous le cœur noble et vaillant.

En ce moment, tous sont là, à leur poste de bataille : car il faut veiller avec soin, et, s'il y a quelque chose à faire, être prompt à la manœuvre. Je regarde l'homme de barre, qui vraiment est beau, les yeux fixes, attentif à ne pas faire une faute. Nous sommes tous près de lui, jouissant de ce que nous voyons, sérieux, — on l'est toujours en face des choses imposantes, — mais moins graves qu'il ne l'est. Je ne sais lequel de nous, montrant une énorme vague, a souri et dit quelque chose dont je ne me souviens plus, mais qui n'était pas ironique. J'ai deviné comme un malaise sur la figure du matelot, qui est devenu plus sombre, et, pour en savoir la cause, j'ai dit en me tournant vers lui : « Les lames sont belles, n'est-ce pas? » Il m'a répondu ces mots, presque avec sévérité : « Il ne faut jamais rire avec la mer. Elle est méchante. » Tous les marins pensent cela, dès que la mer devient dure. Pour eux, c'est la mangeuse d'hommes, et ils croient qu'elle se venge quand on rit devant ses colères. Beaucoup, l'aiment cependant, mais ils ont tous pour elle un respect superstitieux. J'ai tort d'employer ce mot : ce n'est pas une superstition que ce respect des matelots, c'est une forme de religion qu'ont tous les hommes de mer, parmi lesquels on ne trouve pas les esprits forts de nos villes.

Il est onze heures et le vent paraît de plus en plus fort. Nous sommes, à ce moment, devant la baie de Rosas, qui nous offre un bon abri. Faut-il y entrer en relâche ou continuer notre route? Si le vent reste au sud-ouest, nous pouvons arriver à Cette malgré le mauvais temps qu'il fait et traverser le golfe du Lion. Mais si, après le cap Creux, nous allions trouver le mistral, nous pourrions être obligés de fuir jusqu'à Cagliari. Personne n'a peur : continuons. On amène la bonette pour diminuer notre vitesse. Nous sommes presque à sec de toile et nous n'avons plus d'autre voile que notre plus petit foc. Nous filons encore cinq nœuds. Cela montre qu'il y a du vent.

A deux heures du matin, nous doublons le cap Creux. Le

vent tombe tout d'un coup ; bien que la mer soit moins grosse, nous roulons plus que tout à l'heure. A quatre heures, la brise reprend assez forte, mais, cette fois, du nord-ouest. Serait-ce le début du mistral? Nous virons de bord aussitôt et mettons le cap à terre pour tâcher de gagner Port-Vendres avant qu'il soit trop tard. Mais le vent tombe de nouveau et, arrivés devant Port-Vendres, nous trouvons le calme.

Mercredi 4 octobre.

Nous n'avons pas eu de mistral ; une brise aimable s'est levée et nous avons traversé le golfe sans aucun incident. Le soir, nous entrons à Cette...

Mardi 10 octobre.

Nous avons fait, en quinze heures, à une allure de paquebot, par grosse mer et forte brise, notre dernière traversée. Partis hier soir de Cette, avant dix heures du matin nous sommes en rade de Toulon. Notre croisière est finie, et je ferme ce journal de bord jusqu'à la saison prochaine.

La Perle a pris son mouillage dans l'anse de Tamaris, qui semble un coin d'un lac de Suisse ; et nous lui avons dit adieu.

Nos matelots ont tous voulu nous conduire jusqu'à la gare. Ils étaient rangés sur le quai, quand le train s'est ébranlé. Il y avait de la tristesse sur leurs braves et bonnes figures et de l'émotion dans les voix qui nous ont souhaité bon voyage. Nous étions tristes aussi. Ils vont reprendre la vie de mer, qui les mènera Dieu sait où, — et nous, la vie de tous les jours, après cette douce existence qui nous apparaît déjà comme dans un lointain de rêve.

HENRY BONNET.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

DIALOGUE

SUR L'AMOUR

— 1791[1] —

NOTE PRÉLIMINAIRE

Après un siècle presque entièrement écoulé, où tant d'hommes ont employé leur vie à étudier la carrière de Napoléon, à réunir sa correspondance, à publier ses œuvres, à discuter ses actes, qu'il reste encore de lui quantité d'écrits inédits, — c'est pour surprendre : et pourtant c'est vrai. Sa jeunesse s'est passée dans un travail obstiné, dans des lectures immenses : et, de ses lectures, il recueillait à mesure le suc en des cahiers de notes. Des livres des autres, par une pente fatale, il était amené à faire lui-même des livres, des commencements, des embryons de livres : à mettre sur le papier, à côté des idées des auteurs, ses propres idées. Sept ans à coup sûr, dix ans peut-être, il a ainsi refait son éducation, formé son esprit, accumulé des matériaux. Comment nulle trace ne serait-elle restée de ce labeur ?

Une part va en venir au jour, probablement la moindre : car, durant ses fréquents et longs séjours en Corse, il a, sans doute, beaucoup lu et écrit, et l'on n'a encore rien ou presque rien des manuscrits qu'il a dû y laisser. De ses garnisons, il

a, avec les siens, avec son frère Joseph surtout, entretenu une correspondance quasi quotidienne : on a quelques lettres à peine, trois ou quatre. Des mois, des années entières restent dans le mystère, où l'on n'a nulle ouverture sur son âme, nulle déclaration de ses principes, à peine un fil conducteur pour marquer et suivre, au milieu de tant de récits légendaires et contradictoires, son itinéraire véritable. Combien faudra-t-il de temps, que de bonnes volontés il faudra réunir et grouper pour sortir toute la figure de l'ombre!

La partie retrouvée comprend presque toutes les « écritures d'étude » qu'il a faites en France de 1786 à 1792. Quelques fragments seulement en sont connus ; les uns ont été publiés d'après des copies prises à des dates anciennes : — ainsi une partie du *Discours sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur*, et le morceau du *Règlement de la calotte du régiment de la Fère;* — les autres l'ont été d'après les originaux : — ainsi certaines des *Lettres sur la Corse* et divers lambeaux de rédactions diverses, qui viennent de la source même où nous puisons. Cette publication d'après les originaux date de 1842. Libri, en la faisant, s'inquiétait assez peu de la liaison des idées, de la vérification des textes, de la fixation des dates, de la formation intellectuelle et morale de Bonaparte. Il visait à amorcer quelque amateur auquel il pût vendre chèrement ses autographes de Napoléon. Il y réussit et ne tarda point à les céder, avec quantité de manuscrits moins légitimement acquis, au comte d'Ashburnham, lequel les conserva jalousement jusqu'au 15 mai 1884, où il les vendit au gouvernement italien.

Comment ces autographes étaient-ils aux mains de Libri? On le sait à présent d'une façon certaine ; et, pour étrange qu'est l'histoire, elle est de tous points vraie. Napoléon a-t-il conservé ces papiers, en un coin de son cabinet, durant tout son règne? Les a-t-il, à une date qu'on ignore, retrouvés ou rachetés? Toujours est-il qu'il les possédait en 1815 et que, vraisemblablement alors, il les enferma dans un carton à dessins quadrillés, qu'il ficela et scella de son cachet impérial et, sur lequel, après avoir rayé la mention : *Correspondance avec le premier consul,* il écrivit de sa main : *A remettre au cardinal Fesch seul.* Ce carton fut emporté à Rome par Fesch, qui n'eut point, dit-on, la

curiosité de l'ouvrir; et il resta ainsi ficelé et scellé jusqu'en 1839. A la mort de Fesch, son grand vicaire et futur biographe, l'abbé Lyonnet, s'empara du carton, ainsi que de beaucoup d'autres papiers, et le rapporta à Lyon. L'année suivante, vint à passer par cette ville le fils aîné de Lucien Bonaparte, le prince Charles-Lucien : l'abbé Lyonnet, pris de tardifs scrupules, le pria d'assister avec quelques autres personnes qualifiées à l'ouverture du carton. Mais, soit que l'examen rapide qui fut fait des papiers n'ait pas permis d'en apprécier la valeur, soit que ces autographes aient paru peu lisibles ou que les études du jeune prince, tournées uniquement alors vers les sciences naturelles, aient nui à son jugement, ils ne furent point réclamés authentiquement et l'abbé Lyonnet en demeura le dépositaire. Libri, qui, dans une de ses fructueuses tournées d'inspecteur des Bibliothèques, traversa Lyon sur ces entrefaites, eut connaissance de cette histoire, se mit en relations avec l'abbé et acheta, par-devant notaire, dit-il, et moyennant une somme importante, le carton et son contenu.

Nul n'a jamais contesté l'authenticité de ces manuscrits, pas plus en 1842, lorsque Libri en publia des fragments dans la *Revue des Deux Mondes* et dans l'*Illustration*, qu'en 1848, lors du fameux procès, ou en 1883 et en 1886, lorsque M. Léopold Delisle décrivit la collection du comte d'Ashburnham dans deux rapports qui font autorité. Libri volait les autographes, il n'en fabriquait pas. Il était trop connaisseur pour ignorer que le faux autographe se laisse toujours deviner. D'ailleurs, ceux par qui et à qui il vendait ces manuscrits étaient les plus fins amateurs du monde, et il eût été bien sot d'essayer de les tromper, puisque c'eût été se fermer leur porte.

En 1880, alors que le bruit se répandit que le comte d'Ashburnham pensait à se défaire de ses collections, le prince Napoléon, si passionnément épris de ce qui pouvait servir à l'histoire de l'Empereur, son oncle, obtint que les manuscrits de Napoléon seraient déposés pendant quelque temps au British Museum, où il pourrait les faire examiner. Il daigna me choisir pour cette mission, et je pus, dès lors, dresser un inventaire et prendre un certain nombre de copies. Ces copies ont été complétées par mon savant ami, le commandeur Biagi, ancien préfet de la Laurentienne, aujourd'hui inspecteur gé-

néral du ministère de l'instruction publique d'Italie, avec lequel je prépare, sur le désir qu'en avait exprimé le prince Napoléon, une édition intégrale de ces papiers.

Le *Dialogue sur l'Amour* que nous en détachons est inédit, à l'exception des onze premières lignes, qui ont été données par Libri en 1842 (page 25 du tirage à part). Il a été écrit en 1791, lorsque le lieutenant Bonaparte était en garnison à Valence. Il se rattache par un lien étroit à diverses autres compositions de la même époque, en particulier aux études multipliées en vue du discours présenté à l'Académie de Lyon. On doit encore le rapprocher du récit qu'a fait Napoléon, en 1787, de sa rencontre avec une fille, au Palais-Royal, récit imprimé dans mon livre : *Napoléon et les femmes.*

Alors, pour la première fois, Napoléon conversait librement avec une femme. — ou, comme on disait en son temps avec « un être du sexe », — et, en cette rencontre où sa timidité se fait brutale, en cette brève et unique expérience de l'échappé de collège en bonne fortune, il prétendait explorer, savoir, connaître la femme, l'insondable inconnu, l'abîme. Peut-être est-ce là, dans la vie qu'il a vécue jusqu'en 1791, tout ce qu'il a su de l'amour. — Il faut bien appeler cela ainsi, puisque les mots manquent.

C'est là-dessus ou sur des expériences de même sorte, très rares, qu'il a formé son jugement ; et ce jugement est autoritaire, abstrait et bref. A vingt-deux ans qu'il a, lorsqu'on parle ainsi de la femme, c'est que l'on est chaste, sauvage et pauvre. Vienne Joséphine, et Bonaparte verra si c'est là l'amour, et ce que c'est que l'amour ! Et pourtant, si violente alors que soit la flamme, elle brûlera peu de temps. Ivre de sensualité, il sera repu par la sensualité même. Pour l'amour qui tient l'esprit au moins autant que le corps, qui domine tout l'être, l'absorbe et le domestique, il le repoussera. A la femme, il donnera de son temps, de ses sensations, de ses sentiments même une part, mais celle qu'il lui plaira de donner. L'amour qui n'est point maître, n'est point l'amour. Mais celui-là qui est maître de l'amour même, c'est le Maître.

En ce balbutiement étrange, brouillonné, qui n'est point fait pour la lumière, moins encore pour l'impression, où sa pensée se cherche, hésite, se reprend et se retrouve sous les

ratures, en cette sorte de confession griboullée sur un papier, il se montre — en ce qui touche l'amour — tel qu'il s'est fait par l'éducation qu'il s'est donnée, par les lectures dont il s'est nourri, par les rêves qu'il a formés.

On ne se livre ainsi qu'à soi-même, ou, lorsqu'on est très jeune, à l'ami de cœur, au camarade intime, qui n'est confident qu'à la condition qu'on le soit à son tour. C'est bien là ce Des Mazis qu'il se donne pour interlocuteur, à qui il fait soutenir la thèse contraire à la thèse qu'il soutient, mettant chacun dans le rôle qu'il joue réellement.

Des Mazis a été son camarade de chambre à l'École militaire. De l'École ils sont sortis en même temps pour servir au même régiment. Au régiment, ils ont vécu ensemble, et dans quelle stricte intimité! Cette intimité qu'accroissent encore, en la jeunesse, les chaudes discussions de politique et de sentiment. Tout leur a été commun; et la confession qu'ils peuvent se faire est d'autant plus pleine que, d'avance, ils n'ignorent rien, l'un ou l'autre, de ce qu'ils ont à se dire. Il parle exactement dans les mêmes termes qu'il fera seize ans plus tard, à Varsovie. Il *voudra* éprouver alors les sensations qu'il décrit maintenant, et, pour les exprimer, il retrouvera les mots mêmes dont il se sert ici.

Hélas! que durent-elles, ces amitiés entières, ouvertes, sans une réticence, sans une cachotterie? Même à défaut des événements brutaux ou tragiques, la vie sépare : la femme, dès qu'elle paraît, brise l'amitié des hommes en la contraignant au secret. Du moins, pour Bonaparte et Des Mazis, ce ne fut point par leur fait, mais par le fait de la destinée que leur liaison se dénoua. Plus qu'à leur amitié, ils restèrent fidèles à leurs idoles : l'un qui était, qui devait être du parti de la Révolution, demeura en France; l'autre émigra. Mais lorsque, pauvre, sans carrière, sans pain, Alexandre Des Mazis, après avoir servi à l'armée des Princes, en Angleterre, en Hollande, en Portugal, rentra dans sa patrie; lorsqu'avec son frère, dont il avait suivi la fortune, il s'adressa à son ancien camarade du régiment de la Fère, au lieutenant Bonaparte devenu l'homme que l'on sait et le Premier Consul de la République, tout de suite il eut réponse.

Bonaparte proposa, d'abord, un grade et une carrière dans

l'artillerie. On refusa : il n'en tint pas rancune. De Des Mazis, aîné, qu'il avait moins connu au régiment, il fit un administrateur de la loterie, — pure sinécure ; — et pour le second, le chevalier, son ami, il lui confia d'abord la charge d'administrateur du mobilier de la Couronne ; il le fit officier de sa maison, sans parler des autres avantages ; plus tard, il l'approcha plus encore de sa personne, le remit dans l'intimité de sa vie en lui conférant la clef de chambellan.

On a dit que Napoléon empereur écartait de sa route quiconque l'avait connu en ses jours de début. Ce qui s'est passé pour Alexandre Des Mazis s'est produit pour tous les autres. La preuve en serait facile à faire.

FRÉDÉRIC MASSON.

15 août 1894.

DIALOGUE

DES MAZIS. — Comment, Monsieur, qu'est-ce que l'amour ? Eh quoi ! n'êtes-vous pas composé comme les autres hommes ?

BONAPARTE. — Je ne vous demande pas la définition de l'amour. Je fus jadis amoureux, et il m'en est resté assez de souvenirs pour que je n'aie pas besoin de ces définitions métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les choses : je vous dis plus que de nier son existence. Je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel des hommes ; enfin, je crois que l'amour fait plus de mal... et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire, et d'en délivrer le monde.

DES MAZIS. — Quoi ! l'amour nuisible à la société, lui qui vivifie la nature entière, source de toute production, de tout bonheur. Point d'amour. Monsieur, autant vaudrait-il anéantir notre existence !

BONAPARTE. — Vous vous échauffez. La passion vous transporte. Reconnaissez, je vous en prie, votre ami. Ne me regardez pas avec indignation et répondez pourquoi, depuis

que cette passion vous domine, ne vous vois-je plus dans vos sociétés ordinaires? Que sont devenues vos occupations? Pourquoi négligez-vous vos parents, vos amis? Vos journées entières sont sacrifiées à une promenade monotone et solitaire jusqu'à ce que l'heure vous permette de voir Adélaïde.

DES MAZIS. — Eh! que m'importent à moi, Monsieur, vos occupations, vos sociétés? A quoi aboutit une science indigeste? Qu'ai-je à faire de ce qui s'est passé il y a mille ans? Quelle influence puis-je avoir sur le cours des astres? Que m'importe le minutieux détail des discussions puériles des hommes?... Je me suis occupé de cela, sans doute. Qu'avais-je de mieux à faire? Il fallait bien par quelque moyen me soustraire à l'ennui qui me menaçait; mais, croyez-moi, je sentais, au milieu de mon cabinet, le vide de mon cœur. Parfois mon esprit était satisfait, mais mes sentiments! O Dieu! Je n'ai fait que végéter tant que je n'eus pas aimé. Actuellement, au contraire, quand l'aurore m'arrache au sommeil, je ne me dis plus: « Pourquoi le soleil luit-il aujourd'hui pour moi? » Non! le premier rayon de lumière me présente ma chère Adélaïde en habit du matin. Je la vois penser à moi, me sourire. Hier au soir, elle me serrait la main; elle soupirait, nos regards se rencontraient. Comme ils exprimaient nos sentiments! Je contemple un portrait qui me ravit l'âme. Cent fois je le remets pour le reprendre aussitôt. Cette promenade, Monsieur, que vous appelez monotone, eh! non, la vaste étendue du globe ne contient pas plus de variété. D'abord mon esprit repasse les choses qu'elle m'a dites; je relis le billet qu'elle m'a écrit; je pense à celui qui doit lui peindre toute l'étendue de mon amour. Je les refais cent fois. Mon imagination s'élève; je vois bientôt mes feux couronnés; je regrette tantôt de ne pas avoir une fortune immense à lui sacrifier. Ici même, je voudrais avoir une couronne. Concevez-vous le charme de la proposer à ses parents, la joie que cela lui causerait? Tout ce qui approche d'elle est sacré à mes yeux. Une autre fois, je penserai aux préparatifs des noces qui doivent bientôt nous unir, jusqu'aux présents que je dois lui faire. Mon cœur se dilate à imaginer quelque chose qui puisse l'obliger, lui prouver mon amour. Voyez-vous le château où nous devons passer nos jours, les sombres bosquets,

les riantes prairies, les délicieux parterres? Rien ne m'affecte que le plaisir d'être tous les jours à côté d'elle. Mais bientôt elle doit me donner des gages de notre amour... Mais vous riez! en vérité, je vous déteste.

BONAPARTE. — Je ris des grandes occupations qui captivent votre âme et plus encore du feu avec lequel vous me les communiquez. Quelle maladie étrange s'est emparée de vous? Je le sens : la raison que je vais appeler à votre secours ne fera aucun effet, et, dans le délire où vous êtes, vous ferez plus que de fermer l'oreille à sa voix ; vous la mépriserez. Souvenez-vous que vous n'êtes pas de sang froid et que mon amitié fut toujours le juge qui vous rappela à vos devoirs. Souvenez-vous que je m'en suis toujours rendu digne. J'aurais besoin de répéter ici les obligations que vous me devez et les marques, qui vous sont connues, de mes sentiments, car, moi-même, je ne serais pas à l'abri de vos invectives dans les accès de votre délire. Car votre état est pareil à celui d'un malade qui ne voit que la fièvre[1] qui le poursuit sans comprendre la maladie qui la produit, ni la route qu'elle prendra. Je n'agiterai donc pas si vos plaisirs sont dignes de l'homme, ou même si c'en sont. Je veux croire que ce sexe, roi du monde par sa force, son industrie, son esprit et toutes les autres facultés naturelles, trouve sa suprême félicité à languir dans les chaînes d'une molle passion et sous les lois d'un être plus faible d'entendement comme de corps. Je veux croire, comme vous le dites, que le souvenir de votre Adélaïde, son image, sa conversation puissent vous dédommager des agréments de vos occupations, de vos sociétés; mais, n'est-il pas vrai que vous désirez toujours la fin de cet état, et que votre insatiable imagination voudrait obtenir ce que la vertu d'Adélaïde ne peut vous accorder? Ma froide tranquillité, je le vois, n'est pas propre à peindre le pesant fardeau qui tourmente l'existence d'un amant dans le monde étroit qui la contient. Qu'Adélaïde s'absente pour quinze jours seulement, que deviendrez-vous? Si un autre s'efforce de plaire à cet objet que vous croyez vous appartenir, que d'inquiétudes! Si une mère alarmée trouve mauvaises de trop fréquentes visites qui font parler un public

1. Mots douteux; — la lecture de la phrase entière donne des doutes.

méchant, enfin, Monsieur, que sais-je, cent petites autres choses qui frappent fortement un amant [vous] agitent. Souvent, les nuits se passent sans sommeil, les repas sans manger. Votre sang bouillonne, vous marchez à grands pas, le regard égaré. Pauvre chevalier, est-ce là le bonheur? Je ne doute pas que, si aujourd'hui, dans l'extase que vous a causée un serrement de main, vous ne trouviez cet état la suprême félicité, je ne doute pas, dis-je, que demain, dans une humeur contraire, vous ne trouviez votre faiblesse insupportable.

Mais, chevalier, voyez votre position. S'il fallait défendre la patrie attaquée, que feriez-vous? S'il fallait!... Mais à quoi êtes-vous bon? Confiera-t-on le bonheur de vos semblables à un enfant qui pleure sans cesse, qui s'alarme ou se réjouit au seul mouvement d'une autre personne? Confiera-t-on le secret de l'État à celui qui n'a point de volonté?

DES MAZIS. — Toujours de grands mots vides de sens! Que fait à moi votre État, ses secrets? En vérité, vous êtes inconcevable aujourd'hui. Vous n'avez jamais raisonné si pitoyablement.

BONAPARTE. — Ah! chevalier, que vous importent l'État, vos concitoyens, la société! Voilà les suites d'un cœur relâché, abandonné à la volupté. Point de force, point de vertus dans votre [sentier]. Vous n'ambitionniez que de faire le bien, et aujourd'hui ce bien même vous est indifférent. Quel est donc ce sentiment qui a pris la place de votre amour pour la vertu? Vous ne désirez que de vivre ignoré à l'ombre de vos peupliers. Profonde philosophie! Ah! chevalier, que je déteste cette passion qui a produit une si grande métamorphose! Vous ne songez pas que vous tirez vers l'égoïsme et tout vous est indifférent : opinion des hommes, estime de vos amis, amour de vos parents. Tout est captivé au tyran fort de votre faiblesse. Un coup d'œil, un serrement de main, un baiser, chevalier, eh! que vous importe alors la peine de la patrie, la mauvaise opinion de vos amis? Un attouchement corporel... mais je ne veux pas vous irriter. Je le veux croire : l'amour a des plaisirs incomparables, des peines encore plus grandes peut-être, mais n'importe, considérons seulement l'influence qu'il a dans l'état de société. Il est vrai, chevalier, [que dans l'état des choses, notre âme, née indépendante, a besoin d'être

fermée, dégradée si vous voulez par les institutions[1]...] que tout homme est né pour être heureux, que c'est la loi suprême que la nature a gravée au fond de nous-mêmes. Il est vrai que c'est la base qui nous a été donnée pour servir de règle à notre conduite. Chacun est juge de ce qui peut lui convenir, a donc le droit de disposer de son corps comme de ses affections, mais cet état d'indépendance est vraiment opposé à l'état de servitude où la société nous a mis.

En changeant d'état il a donc fallu changer d'humeur. Il a donc fallu substituer au cri de notre sentiment celui des préjugés. Voilà la base de toutes les institutions sociales. Il a fallu prendre l'homme dès son origine pour en faire, s'il se peut, une autre créature. Croyez-vous, sans ce changement, que tant d'hommes souffriraient d'être avilis par un petit nombre de grands seigneurs et que des palais somptueux seraient respectés par des hommes qui manquent de pain? La force est la loi des animaux; la convention, celle des hommes. On convint, soit pour repousser les attaques des bêtes plus fortes, soit pour ne pas être exposé à se battre à chaque instant, l'on convint, dis-je, des lois des propriétés et chacun fut assuré au nom de tous de la propriété de son champ. Cette convention n'existait qu'entre un petit nombre d'hommes. Il fallut donc des magistrats pour repousser les attaques des peuplades voisines, soit pour faire exécuter la convention reçue. Ces magistrats sentirent le charme du commandement, mais les plus alertes du peuple s'y opposèrent. Ils furent gagnés et ainsi associés aux projets des ambitieux. Le peuple fut subjugué. Vous voyez l'inégalité s'introduire à grands pas; vous voyez se former la classe régnante et la classe gouvernée. La religion vint consoler les malheureux qui se trouvaient dépouillés de toute propriété. Elle vint les enchaîner pour toujours. Ce ne fut plus par les cris de la conscience que l'homme devait se conduire. Non! On craignit qu'un sentiment que l'on faisait tout au monde pour étouffer ne reprît le dessus: il y eut donc un Dieu. Ce Dieu conduisait le monde. Tout se faisait par acte de sa volonté. Il avait donné des lois écrites... et

1. Les mots placés ici entre crochets sont rayés dans le manuscrit, mais ils servent à la liaison des idées.

l'empire des prêtres commença, empire qui probablement ne finira jamais.

Que l'homme donc soit dégradé, triste vérité! Mais que l'état de société ne soit légitimé, c'est ce dont l'on ne peut disconvenir. Le silence des hommes là-dessus est une approbation tacite que rien ne peut démentir. Vous avez vingt ans, Monsieur, choisissez: ou renoncer à votre rang, à votre fortune et quitter un monde que vous détestez, ou, vous inscrivant dans le nombre des citoyens, soumettez-vous à ses lois. Vous jouissez des avantages du contrat, serez-vous infidèle aux autres clauses? Ce ne serait pas vous croire honnête homme que d'en douter. Vous devez donc être attaché à un État qui vous procure tant de bien-être et désirant à la fois de faire un digne usage des avantages qu'il vous a accordés, vous devez rendre heureux le peuple au-dessus duquel vous êtes et faire prospérer la société qui vous a distingué. Pour cela faire, mon cher chevalier, il faut que vous soyez toujours maître de votre âme et de vos occupations, et il ne faut pas que l'aspect des affaires vous empêche. Pour cela faire, il faut que, guidé toujours par le flambeau de la raison, vous puissiez balancer avec équité les droits des hommes à qui vous vous devez. Pour cela faire, il faut que, prêt à tout entreprendre pour le service de l'État, vous soyez soldat, homme d'affaires, courtisan même, si l'intérêt du peuple et de votre nation le demande. Ah! que votre récompense sera douce! Défiez alors les malignes vapeurs de la calomnie, de la jalousie! Défiez hardiment le temps même! Vos membres décrépits ne seront plus qu'une image imparfaite de ce qu'ils furent jadis, et ils attireront cependant le respect de tous ceux qui vous approcheront. L'un racontera, dans sa cabane, le soulagement que vous lui avez accordé. L'autre, en faisant le récit des complots des méchants, dira : s'il ne fût venu à mon secours, j'eusse péri du supplice des criminels. Chevalier [oses-tu destiner] cette âme ardente et ce cœur jadis si fier à un exploit aussi étroit? Toi, aux genoux d'une femme! Fais plutôt tomber aux tiens les méchants confondus! Toi, mépriser les peines des hommes! Sentiment d'honneur, subjugue-le plutôt! Estimé par tes semblables, respecté, aimé par tes vassaux, la mort viendra t'enlever au milieu des pleurs de ceux qui t'en-

toureront, après avoir coulé une vie douce, oracle de tes proches et père de tes vassaux.

DES MAZIS. — Je ne vous entends pas. Comment, Monsieur, mon amour pourrait-il m'empêcher [de] suivre le plan que vous venez de tracer? Quelle idée vous êtes-vous donc faite d'Adélaïde? Adélaïde, s'il faut remplir ses devoirs, soulager les malheureux, s'il faut, pour être vertueux, aimer sa patrie, les hommes, la société, qui plus qu'elle vertueuse? Croyez-vous que je faisais le bien avec la froideur de la philosophie? Quand la volonté d'Adélaïde sera le mobile qui me conduira, un doux plaisir] la récompense... Non, Monsieur, vous n'avez jamais été amoureux.

BONAPARTE. — Je plains votre erreur. Quoi, chevalier, vous croyez que l'amour est le chemin de la vertu? Il vous [immétrigue [1]] à chaque pas. Soyez sincère. Depuis que cette passion fatale a troublé votre repos, avez-vous envisagé d'autre jouissance que celle de l'amour? Vous ferez donc le bien ou le mal selon les symptômes de votre passion. Mais, que dis-je! vous et la passion ne font qu'un même être. Tant qu'elle durera, vous n'agirez que pour elle, et, puisque vous êtes convenu que les devoirs d'un homme riche consistaient à faire du bien, à arracher de l'indigence les malheureux qui y gémissent; que les devoirs d'un homme de naissance l'obligeaient à se servir du crédit de son nom pour détruire les brigues des méchants; que les devoirs du citoyen consistaient à défendre la patrie et à concourir à sa prospérité, n'avouerez-vous pas que les devoirs d'un bon fils consistent à reconnaître en son père les obligations d'une éducation soignée, en sa mère... Non! chevalier, je me tairais si j'étais obligé de vous prouver de pareilles évidences...

NAPOLÉON BONAPARTE.

1. Présumé de l'italien: *Immastrichiare*, mastiquer, attacher avec du mastic, emplâtrer.

LA LETTRE APOSTOLIQUE

PRÆCLARA

La Lettre Apostolique adressée par le pape Léon XIII aux princes et aux peuples de l'univers, à la date du 20 juin 1894, est tombée dans le trouble profond où le crime de Lyon a jeté toutes les nations civilisées. C'est à peine si la presse des deux mondes, plus empressée à passionner l'opinion qu'à l'instruire, a fait mention d'un document considérable, annoncé, longtemps avant son apparition, comme devant offrir l'expression méditée des pensées suprêmes du pontife éminent qui dirige le gouvernement de l'Église catholique.

On disait, en effet, que la nouvelle Encyclique serait le testament religieux, politique et social de son auteur. Aussi nombre de gens s'attendaient à y trouver un résumé fait pour la postérité des intentions et des actes d'un règne qui marquera dans les fastes de l'Église, et des indications précieuses sur les voies nouvelles où Léon XIII, avec autant de hardiesse que de prudence, a engagé le catholicisme romain dans ses rapports avec les nations et les rois, et où vraisemblablement il souhaite que ses successeurs marchent à sa suite.

On se trompait sur le caractère de la Lettre Apostolique du 20 juin 1894 : mais il est bien vrai de dire que n'ont pu s'y tromper que ceux qui ne connaissent pas les habitudes et les traditions du Saint-Siège dans les questions de doctrine et les affaires de gouvernement.

Tout d'abord, le document en question n'est pas une Encyclique adressée aux évêques et aux fidèles, aux clercs et aux laïcs de la catholicité ; c'est une Lettre Apostolique écrite pour être lue par tous les princes et tous les peuples de l'univers, même par ceux qui ne sont pas en communion avec le Siège romain. Bien que tout ce qui émane de la chaire proclamée infaillible de Saint Pierre revête un caractère dogmatique, la Lettre Apostolique *Præclara* (ainsi nommée du mot qui la commence) n'a ni pour objet ni pour effet d'engager la foi et l'obéissance des hommes qui voudront la lire et se pénétrer des avis et des enseignements qu'elle renferme.

Ensuite, cette Lettre ne revient ni sur les intentions ni sur les actes du pontificat de Léon XIII, pour en présenter un abrégé historique ; elle n'en parle qu'incidemment et par voie d'allusions détournées. Visiblement le pape a songé bien plus à l'avenir qu'au passé, en composant avec un surcroît d'attention cet écrit d'une latinité si raffinée et qui peut à bon droit passer pour l'un des plus achevés qui soient tombés de la plume élégante des secrétaires de la curie romaine. L'auteur ne s'est pas proposé de mettre des résultats en lumière, mais de donner des conseils et d'exprimer des vœux. Il ne constate pas des faits ; il exhorte des âmes, ce qui est tout différent ; et tout de suite le style, l'accent, le ton général de la Lettre Apostolique en ont été modifiés. Si le pape eût arrêté sa pensée sur les événements de son règne, ou même simplement sur les faits de l'heure présente, il n'eût pas manqué de se plaindre de la dureté des temps et, suivant la coutume des pontifes romains, de pleurer et de gémir. On remarque tout au contraire que la Lettre *Præclara* se distingue par une sorte de satisfaction tout intérieure, d'allégresse intime qui respire l'espérance et ne se ressent même pas des regrets accoutumés. Il y a là quelque chose de nouveau, qui vaut la peine d'être signalé et mérite que l'on s'y arrête. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, Léon XIII se sépare de ses prédécesseurs, notamment de Pie IX qui, après la perte de ses illusions libérales de 1846 et son retour de l'exil de Gaëte, ne sut que faire retentir la catholicité de ses douleurs et de ses plaintes, de ses invectives et de ses anathèmes.

Enfin, le pape Léon XIII, dans l'écrit du 20 juin 1894, se garde, tout en songeant à l'avenir, d'exprimer aucun avis sur la conduite ultérieure de ceux qui seront appelés à le remplacer sur la chaire de Saint-Pierre. C'est la tradition constante du pontificat romain. Le pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, se tient pour assisté constamment du Saint-Esprit dans le gouvernement de l'Église, Or, l'Esprit souffle où il veut. Il appartient aux successeurs de Léon XIII de faire ce qui leur paraîtra bon, c'est-à-dire inspiré de Dieu. Tel doit être leur privilège, et il n'est permis à personne de porter atteinte à cette divine prérogative, en entamant leur liberté. Pour la suite à donner à ses idées, à ses vues, à ses projets, le pape s'en remet à la Providence. Seulement, il sait quelle est, dans la politique romaine, l'autorité des précédents ; et sûr de la toute-puissance des traditions auxquelles il a su se conformer lui-même, tout en usant de la faculté qu'a l'Église de se transformer et s'accommoder aux nécessités des temps et des sociétés, il fait son œuvre, en laissant aux autres le soin de la poursuivre ou la liberté de paraître l'abandonner, suivant qu'ils jugeront opportun de prendre l'un ou l'autre des deux partis. L'Église, d'ailleurs, en vieillissant, paraît avoir perdu le goût des prophéties. Elle se souvient trop bien de ce qu'il en a coûté aux sociétés chrétiennes des premiers temps d'annoncer à tout propos la fin du monde. C'est d'ailleurs le respect des règles de gouvernement fondées sur la tradition, qui interdit aux chefs de l'Église de s'aventurer dans la prédiction de l'avenir. Le pape n'est pas fait pour annoncer les décrets de la Providence, et ce n'est pas pour rien que Léon XIII, à deux reprises différentes, dans sa Lettre Apostolique, rappelle que « Dieu, riche en ses miséricordes, tient en sa puissance les temps et les heures propices, sait seul quand les temps sont mûrs pour ses largesses ».



Si le grand public n'a pas donné à la dernière publication de Léon XIII toute l'attention dont elle est digne, c'est que les esprits étaient ailleurs, détournés par les crimes inouïs dont nous sommes depuis quelque temps les témoins ; la

plupart de ceux qui l'ont lue étaient si peu préparés à la recevoir et à la comprendre qu'ils ont commencé par ne pas voir ce qui la distingue, à un degré si éminent, des communications antérieures des Pontifes romains. Quelques-uns même ont poussé les préventions jusqu'à dire que cette lettre testamentaire, annoncée depuis trois mois à grand fracas, révèle une banalité désespérante et ne tranche sur les encycliques précédentes par aucun aperçu nouveau, aucune donnée nouvelle, rien, en un mot, qui soit personnel à son auteur. Il suffit pourtant de prendre la Lettre de Léon XIII, dans ses détails et dans son ensemble, pour reconnaître qu'en l'écrivant, le Saint-Siège a changé de préoccupations comme de langage.

Ainsi, pendant tout le règne de Pie IX, et, notamment, depuis l'entrée des Italiens à Rome, en 1870, quelle a été la question dominante, presque unique, traitée dans les Encycliques et dans les allocutions pontificales? La question du principal temporel des Papes. Tout le monde sait ce que cette question, qui a failli devenir une question de dogme, a fait répandre d'encre dans la catholicité. Dans la Lettre Apostolique *Præclara* il n'en est pas dit un mot.

On sait la querelle cherchée à la cause du progrès et de la civilisation moderne par les Pontifes romains et comment Pie IX avait cru pouvoir la trancher par un acte de son autorité infaillible en lançant l'anathème du *Syllabus* en 1864 : à trente ans de distance, son successeur Léon XIII n'en parle plus que sous une forme indirecte, en renouvelant contre la franc-maçonnerie des objurgations et des condamnations qui ne laissent pas de détonner, dans un document où les infidèles, les schismatiques, les hérétiques sont traités avec une mansuétude vraiment chrétienne.

Ces deux exemples suffisent à prouver que la Lettre pontificale du 20 juin 1894 n'est point si banale qu'on prétend. Mais, pour la bien comprendre, il est nécessaire de pénétrer l'esprit qui l'a inspirée. Or cet esprit est bien l'esprit romain, l'esprit *catholique* dans toute la force du terme.



Quand on parle de l'Église, il est un point qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est qu'elle forme dans le monde une

société toute mystique, ayant ses origines, ses droits, ses privilèges, ses lois constitutives, sa mission et sa destinée, exclusivement propres à elle, et qui ne permettent pas, à ses yeux du moins, qu'on lui applique les règles ordinaires aux autres gouvernements. Telle a été de tout temps sa prétention. Le cours des événements a déjà bien modifié, de siècle en siècle, l'attitude de l'Église à l'égard des sociétés temporelles où elle est tenue de vivre; mais si l'attitude change, la prétention reste immuable. Léon XIII l'expose une fois de plus, en termes d'une rare et éloquente précision :

« L'Église, dit-il, de par la volonté et l'ordre de Dieu, son fondateur, est une société, parfaite en son genre; société dont la mission et le rôle sont de pénétrer le genre humain des préceptes et des institutions évangéliques, de sauvegarder l'intégrité des mœurs et l'exercice des vertus chrétiennes, et par là, de conduire tous les hommes à cette félicité céleste qui leur est proposée. Et parce qu'elle est une société parfaite, elle est douée d'un principe de vie qui ne lui vient pas du dehors, mais qui a été déposé en elle par le même acte de volonté qui lui donnait sa nature. Pour la même raison, elle est investie du pouvoir de faire des lois, et, dans l'exercice de ce pouvoir, il est juste qu'elle soit libre : comme cela est juste, d'ailleurs, pour tout ce qui peut, à un titre quelconque, relever de son autorité. Cette liberté, toutefois, n'est pas de nature à susciter des rivalités et de l'antagonisme : car l'Église ne brigue pas la puissance, n'obéit à aucune ambition; mais ce qu'elle veut, ce qu'elle poursuit uniquement, c'est de sauvegarder parmi les hommes l'exercice de la vertu, et, par ce moyen, d'assurer leur salut éternel. »

On voit par là que l'Église, sans se soucier de la liberté générale, commence d'abord par proclamer la justice et la nécessité de sa liberté, à elle. Sa liberté est juste, parce qu'elle a une origine divine, surnaturelle, *supra* terrestre : sa liberté lui est nécessaire, parce qu'elle a le pouvoir de faire des lois et qu'il lui faut l'autorité indispensable, non seulement pour faire ces lois, mais pour en assurer l'exécution. Que ces lois s'appliquent au règlement d'intérêts purement temporels ou qu'elles n'aient pour objet que de régir certaines dispositions morales qui relèvent du domaine de la conscience, peu

importe ; la liberté de l'Église doit être pleine et entière dans un cas comme dans l'autre, parce que ses droits et privilèges sont les mêmes dans les deux cas ; parce qu'à son jugement, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer entre les prescriptions qu'elle impose ; en un mot, parce que sa loi oblige à un titre égal, dans l'un et l'autre ordre, tous ceux qui veulent rester en parfaite communion avec elle. Donc, la liberté pour exercer l'autorité : et l'autorité, pour arriver à l'unité : voilà, en abrégé, toute la doctrine, ou, si l'on aime mieux, toute la politique de l'Église.

Cette politique, telle qu'elle vient d'être exposée, dépasse singulièrement en portée morale toutes les questions qu'il est d'usage de considérer comme le souci nécessaire des gouvernements temporels. Aussi n'est-il pas étonnant que le pape Léon XIII, s'il a voulu, comme on le prétend, écrire sa pensée suprême, se soit abstenu de toucher même indirectement aux affaires de caractère purement accidentel et transitoire qui peuvent intéresser et même passionner les sociétés contemporaines. Ce n'est pas que Léon XIII se regarde comme étranger à la politique générale de son siècle ; au contraire, nul pontife romain, depuis de longues années, n'a plus largement respiré, s'il est permis d'employer ce langage en parlant du prisonnier volontaire du Vatican, l'air ambiant de son époque : il est le pape politique par excellence : mais en composant la Lettre Apostolique *Præclara*, il a voulu se mettre lui-même en dehors et au-dessus des temps où il lui aura été donné de vivre sa vie mortelle, pour ne penser qu'aux devoirs de sa charge, qui seront jusqu'à la consommation des siècles les mêmes pour ceux qui viendront après lui que pour les pontifes qui l'ont précédé sur la chaire de Saint-Pierre.

Telle est la signification précise de ce document, qui met une fois de plus en évidence le grand but incessamment présent à la pensée et aux yeux du Pontificat romain. La Papauté par tous ses actes ne poursuit que le triomphe de l'Église. Ce triomphe peut être entendu dans le sens mystique aussi bien que dans le sens naturel du mot. Rome n'a jamais cessé et ne cessera jamais de vouloir vaincre pour dominer. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, dit l'orgueilleuse devise

inscrite en lettres d'or au fronton de la basilique de Saint-Pierre. Son royaume n'est pas de ce monde, dit-elle avec le fondateur du christianisme; mais, dès ce monde, elle s'occupe de l'établir; elle milite, avant de triompher, et c'est en vue de ce triomphe, qu'elle demande la liberté d'imposer son autorité au genre humain tout entier, sans quoi elle ne serait plus l'Église catholique.



Le caractère original et unique de l'Église étant d'être universelle, l'unité est nécessairement le but vers lequel doivent tendre les efforts de ses chefs. Jusqu'à présent, cette unité n'a été qu'un vœu ou, si l'on aime mieux, qu'un rêve. A aucune époque de son histoire, l'Église n'a été catholique : car non seulement le christianisme n'a jamais dominé parmi les races diverses qui se partagent le genre humain ; mais encore qu'à bon droit il soit devenu l'expression du sentiment et de la pensée religieuse des plus civilisés des hommes, le christianisme, même à l'heure actuelle, ne s'adresse qu'à une minorité, la plus élevée, si l'on veut, la plus influente de l'humanité, mais à une minorité ; et cet état de minorité persiste, et les progrès du christianisme, en dépit des apôtres et des martyrs qui n'ont jamais manqué à l'Église, semblent stationnaires. Léon XIII s'en afflige, et cette affliction n'a rien qui doive surprendre. Il y a une objection que l'on peut toujours élever contre l'origine divine du christianisme et à laquelle on ne saurait guère répondre que par ce qu'il y a d'impénétrable dans les décrets de la Providence. C'est ce que laisse entendre à demi-mot l'auteur de la Lettre Apostolique du 20 juin : « Au cours même des manifestations populaires, parmi ces démonstrations d'allégresse et de piété filiale qui ont rempli l'année entière de notre jubilé épiscopal, dit Léon XIII, une pensée poursuivait notre esprit : nous songions aux multitudes immenses qui vivent en dehors de ces grands mouvements catholiques, les unes ignorant complètement l'Évangile, les autres initiées, il est vrai au christianisme, mais en rupture avec notre foi, et cette pensée nous causait, comme elle nous cause encore, une douloureuse émotion ; nous ne pouvons, en effet, nous défendre

d'une affliction profonde, en voyant une portion si vaste du genre humain s'en aller loin de nous sur une voie détournée. » L'Église se rend volontiers le témoignage qu'elle ne néglige rien pour répandre la religion de Jésus-Christ, fils de Dieu et Dieu lui-même, parmi les nations idolâtres. « Où dépense-t-elle plus d'efforts depuis vingt siècles, demande le Pape avec une sorte de déception douloureuse ; où déploie-t-elle plus d'ardeur et de constance que dans la diffusion de la vérité et des institutions chrétiennes? Aujourd'hui encore, c'est bien souvent que l'on voit des hérauts de l'Évangile franchir les mers par notre autorité, et s'en aller jusqu'aux extrémités de la terre; et, tous les jours, nous supplions la bonté divine de vouloir multiplier les ministres sacrés, vraiment dignes de l'apostolat, c'est-à-dire dévoués à l'extension du règne de Jésus-Christ, jusqu'au sacrifice de leur bien-être et de leur salut, et, s'il le faut même, jusqu'à l'immolation de leur vie. » Dans l'ordre religieux, on est en droit de souscrire à cet éloge mérité du zèle poussé jusqu'au martyre des missionnaires catholiques : mais, à tout prendre, que produit ce beau zèle? Après dix-neuf siècles de christianisme, non seulement subsistent encore sur la planète des peuplades qui semblent vouées au fétichisme le plus grossier ; mais les antiques religions de l'Asie, le brahmanisme, le bouddhisme, le culte moitié philosophique moitié idolâtrique des populations jusqu'à présent non dénombrées qui constituent les empires d'Extrême-Orient, voit-on seulement qu'elles soient entamées? Autrefois au Japon, il y avait une Église chrétienne assez forte, assez féconde pour fournir au recrutement de son clergé; aujourd'hui on aurait grand peine à découvrir dans le pays autre chose que de faibles communautés, à l'état sporadique, sans influence et sans rayonnement. On dirait que la force d'expansion du christianisme parmi les infidèles est pour jamais comprimée. Une seule religion paraît avoir gardé le privilège du prosélytisme : c'est l'Islamisme. Il pénètre et s'étend parmi les sectateurs du brahmanisme, dans les Indes orientales; il se propage avec une telle rapidité parmi les fétichistes populations noires du continent africain, que le cardinal Lavigerie, intelligence ouverte et cœur généreux, aussi dévoué à l'œuvre de la civilisation générale qu'à la religion dont il était l'un des plus éminents minis-

tres, se montrait effrayé de ces progrès inattendus et fondait la mission spéciale des Pères blancs d'Afrique pour les enrayer.

Rien de tout cela n'échappe à la clairvoyance de Léon XIII.

Est-ce pour cela qu'il dit dans un passage de sa Lettre Apostolique : « Il faut considérer que des peuples infinis attendent d'âge en âge qui leur portera la lumière de la vérité et de la civilisation. Sans doute, en ce qui concerne le salut éternel des peuples, les conseils de la sagesse divine sont cachés à l'intelligence humaine. Toutefois si de malheureuses superstitions règnent encore sur tant de plages, il faut l'imputer, en grande partie, aux querelles religieuses, car autant que la raison humaine en peut juger par les événements, il paraît évident que c'est à l'Europe que Dieu a assigné le rôle de répandre peu à peu sur la terre les bienfaits de la civilisation chrétienne. » Le pape sent bien que, cela dit, il ne peut que pleurer et prier. « Descendez donc enfin, ose dire à Jésus-Christ l'homme qui ne craint pas de se proclamer son vicaire ici-bas, et montrez-vous à cette infinie multitude, qui n'a pas encore goûté vos bienfaits, fruits précieux de votre sang divin: réveillez ceux qui dorment dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, afin qu'éclairés de votre sagesse et pénétrés de votre vertu, en vous et par vous, ils soient consommés dans l'unité! »



Cette unité mystérieuse, *cujus quidem unitatis sacramentum*, dit avec solennité le latin de la Lettre *Præclara*, ravit la pensée de Léon XIII, à ce point qu'il la voit dans le passé, n'étant pas bien sûr que jamais on puisse la revoir dans l'avenir. « Rien assurément de plus doux au souvenir, s'écrie-t-il avec plus d'enthousiasme que de vérité, rien qui prête plus beau sujet aux louanges de la Providence que ces temps antiques où la foi divine était regardée comme un patrimoine commun, au-dessus de toutes les divisions, alors que les nations civilisées, de génie, de mœurs, de climats si divers, se divisaient souvent et se combattaient sur d'autres terrains, mais se rencontraient toujours unies et compactes, sur celui de la foi. » Hélas! c'est là de l'optimisme et, de plus, un optimisme tout rétrospectif, cruellement démenti par les faits de

l'histoire. De tout temps, l'Église a prié pour les infidèles, et toujours ses prières sont restées vaines.

Il en est de même de celles que, chaque année, le Vendredi Saint, le jour où les imaginations sont le plus vivement émues et les cœurs chrétiens le plus profondément touchés, l'Église, à l'imitation de Jésus priant sur la croix du Calvaire pour ceux qui le mettent à mort, « ne sachant ce qu'ils font », adresse au ciel avec tant d'apparat pour la conversion des Juifs : Dieu semble bien y être resté sourd, et il a fallu la Révolution française, fille de la philosophie, pour proclamer dans le monde, au bénéfice des Juifs, le principe supérieur de la tolérance que des fanatiques, qui ne sont pas tous étrangers à l'Église, voudraient enlever aux descendants d'Israël. Pour l'honneur de la religion dont il est le chef, comme pour l'honneur de son temps dont il est une des lumières, Léon XIII, par le silence qu'il garde à leur égard, refuse de s'associer aux imputations méchantes dont les Juifs sont redevenus l'objet ; il les ignore, il les réprouve, donnant ainsi l'exemple d'une charité qui fait trop souvent défaut aux plus agités des catholiques. Aussi bien, le premier, par la dignité sacerdotale comme par le talent, des pontifes du judaïsme français n'a-t-il pu s'empêcher de rendre hommage au pape catholique, sans doute pour montrer qu'entre les âmes élevées peut et doit régner une certaine union morale qui ne dépend en rien de la foi religieuse. La conversion des Juifs ne s'opérera point, puisque, d'après les catholiques eux-mêmes, elle doit marquer la fin des temps ; mais c'est déjà beaucoup que le chef des prêtres de la nouvelle loi ne maudisse plus les fidèles de l'ancienne, comme l'y inviterait le zèle étrange de quelques prédicants fanatiques, également détestés des chrétiens et des philosophes.



Le rétablissement de l'unité catholique a rencontré jusqu'à présent des obstacles qui n'ont pas été vaincus, sans doute par des raisons tirées de la nature même des hommes et des choses, j'entends l'opposition des nationalités, des mœurs, des traditions, des intérêts sociaux et politiques, et même des

climats : c'est là ce que semblent ne pas voir les pontifes romains, et c'est pourquoi ils apparaissent comme les jouets d'une illusion persistante. Tel est, par exemple, le grand schisme qui a séparé les Églises d'Orient du catholicisme romain. A toutes les époques, de grands efforts ont été faits par Rome pour ramener les dissidents, et toujours sans succès. Rome paraît s'étonner de l'inanité de ses démarches : c'est qu'elle ne veut pas descendre, pour ainsi dire, dans le fond même des questions qui ont divisé la catholicité depuis le temps de Photius et qui remontent à des époques comme à des causes antérieures. Le Siège romain, se portant à la fois sûr et fort de sa primauté doctrinalement infaillible, persiste à penser que c'est là le point capital de la dissidence : il se pourrait qu'il n'en fût rien, car la primauté des Pontifes romains a été reconnue autrefois par les Églises d'Orient et par Photius lui-même, comme a bien soin de le rappeler Léon XIII. D'ailleurs, toujours fidèle à sa politique mesurée et patiente, si cette primauté, à laquelle elle tient tant, était enfin proclamée et acceptée, Rome ne ferait rien « qui fût de nature à faire craindre aux Églises d'Orient, comme conséquence de leur retour, une diminution quelconque de leurs droits et privilèges, de leurs patriarchats, de leurs rites et coutumes », la tradition constante du siège romain étant d'user avec chaque peuple d'un grand esprit de condescendance. A cet égard, les Églises d'Orient ne sont peut-être pas aussi faciles à convaincre que le souhaiterait Léon XIII. Le pontificat de Pie IX, sous lequel des prescriptions si rigoureuses ont été portées contre toutes les liturgies locales et nationales pour les ramener à l'unité romaine, doit avertir les Églises dissidentes ; l'unité n'est pas, si elle n'est complète et absolue ; et tout porte à croire que ce régime de condescendance, dont parle la Lettre *Præclara*, ne durerait pas longtemps après la fin du schisme, si cette fin doit arriver un jour.

Quoi qu'il en soit, pour hâter une telle éventualité, Rome a fait bien des avances. Elle y a déployé toute sa diplomatie à la fois religieuse et politique. Les grands saints de l'Église slave, Cyrille et Méthode, ont été honorés dans l'Église romaine, il y a quelques années, avec un surcroît de piété fastueuse qui n'a pas laissé de produire quelque effet sur les

imaginations orientales. Un congrès eucharistique a été tenu à Jérusalem, sous la présidence du cardinal français Langénieux, nommé spécialement légat du pape dans cette circonstance solennelle. Enfin, dans l'ordre temporel, après de longues négociations. Léon XIII, pontife suprême de l'Église romaine, et le czar Alexandre III sont tombés d'accord pour établir à Rome un agent diplomatique à poste fixe, ayant pour mission de traiter avec le cardinal secrétaire d'État de toutes les affaires intéressant les catholiques dans l'empire immense, soumis à présent et dans l'avenir à la domination russe.

Tous ces faits semblent autoriser les espérances que laisse voir le pape Léon XIII au fond de son cœur.

La question de la primauté du siège romain discutée dans la Lettre *Præclara* n'est qu'un rideau qui cache les pensées du pontife au sujet de cette grande race slave, qui se prépare à jouer un si grand rôle sur la scène du monde, et dont il importe si grandement au catholicisme romain de se ménager la bienveillance. Il n'est pas possible qu'une intelligence de l'envergure et de la portée de l'intelligence de Léon XIII n'ait pas médité sur les conséquences immédiates ou lointaines de l'éveil contemporain du monde slave à la vie internationale; à n'en juger que d'après la peinture que nous en ont tracée les plus sincères et les plus profonds des écrivains russes, le monde slave, si plein de jeunesse et de puissance de vie, est aussi tout pénétré de sentiments chrétiens qui vont jusqu'au mysticisme. L'Église romaine aura plus d'une prise sur ces imaginations de feu, sur ces âmes vibrantes et passionnées, sur ces foules encore inconscientes, mais que l'instinct de la grandeur, si naturel aux nations qui arrivent à se rendre compte de leur toute-puissance, peut porter tout à coup aux plus hautes ambitions. Encore une fois, Léon XIII n'a rien à dire à ses successeurs, mais il a levé le doigt et l'a tourné de ce côté de l'horizon, comme pour leur demander d'y tenir leurs yeux sans cesse attachés.



Laissant là les schismatiques, Léon XIII en vient aux hérétiques, et il est remarquable que, dans sa Lettre Apostolique,

il n'emploie pas, suivant l'usage à peu près constant des secrétaires de la curie romaine, le langage amer, irrité, violent, parfois même haineux qui a trop souvent déparé les encycliques pontificales, notamment celle du vieux et colérique Pie IX. C'est ainsi que l'hérésie protestante, avec ses innombrables sectes, n'est plus désignée sous les noms communément usités de mensonge, de délire et de peste. Les sectes mêmes sont appelées par Léon XIII, quand il les compare à l'Église romaine, des congrégations, des Églises particulières. Ce langage modéré est nouveau dans la bouche d'un pontife romain. Indique-t-il des sentiments, qui seraient encore plus nouveaux que les termes employés pour les traduire? Ce serait aller bien loin que de le prétendre, mais enfin il y a comme une sourdine mise sur la corde des anciens reproches. Ah! c'est que Léon XIII, lorsqu'il repasse dans son esprit les vraies causes qu'il peut avoir de se réjouir de l'état présent de l'Église romaine dans le monde, ne peut ni ne doit manquer d'observer les indéniables et éclatants progrès que le catholicisme a faits depuis un siècle, grâce à la liberté politique et sociale, parmi les sectes qui naissent, qui pullulent et qui se développent dans les pays de liberté; parmi les peuples de race anglo-saxonne, parmi les nations nouvelles, remplies d'énergie et d'activité, qui croissent et se multiplient de l'Atlantique à la mer des Indes, aux États-Unis d'Amérique, en Océanie, dans les colonies du sud de l'Afrique. Là, vraiment, le catholicisme romain a fait de sérieuses conquêtes. Les noviciats religieux, les séminaires, les congrégations d'hommes et de femmes, les paroisses, les diocèses attestent, au milieu des sectes nées du principe du libre examen appliqué aux choses de la religion, les extraordinaires succès remportés par les catholiques, c'est-à-dire par un zèle religieux contenu dans les limites d'une discipline sévère, et grâce à l'autorité d'une hiérarchie qui sait habilement se plier aux mœurs et aux exigences de la liberté, principe de toute vie morale.

Léon XIII ne dit rien de ces merveilles, qui frappent cependant tous les regards attentifs.

Tout entier à l'idée qui le domine de préparer le retour du monde chrétien à l'unité du catholicisme romain, il insiste, ni plus ni moins que Bossuet lui-même, sur les inévitables

variations des Églises protestantes. « Le flux et le reflux de ces variations, dit-il, les fait glisser dans la nouveauté. Du patrimoine de vérité que les auteurs du nouvel état de choses (quel langage pour désigner Luther, Calvin, les auteurs de la Réforme!) avaient emporté avec eux, lors de la sécession, il ne leur reste plus guère aucune formule certaine et de quelque autorité. Bien plus, on en est venu à ce point que beaucoup ne craignent pas de saper le fondement même sur lequel reposent exclusivement la religion et toutes les espérances des humains, à savoir la divinité de Jésus-Christ, notre Sauveur. Ils dénient l'autorité de l'inspiration divine à la Bible : de là, la conscience individuelle, seul guide de la conduite et seule règle de vie, à l'exclusion de toutes autres ; de là, des opinions contradictoires, et des fractions multiples, aboutissant trop souvent aux erreurs du *naturalisme* ou du *rationalisme* (on sait, sans que Léon XIII ait besoin de le rappeler, que le *Syllabus* du pape Pie IX anathématise formellement ces erreurs) ; aussi désespérant d'un accord quelconque dans les doctrines, prêchent-ils maintenant et prônent-ils l'union dans la charité fraternelle. »

A juste titre, dit aussitôt Léon XIII. Mais comment une charité parfaite pourrait-elle cimenter les cœurs, si la foi ne met l'unité dans les esprits? Le pape romain ne croit pas à la charité sans la foi et sans l'unité dans la foi : le pontife catholique, loin d'invectiver et de maudire, comme autrefois, les protestants, — surtout après les conversions éclatantes qui se sont produites dans le sein de l'Église anglicane et qui ont déjà donné à l'Église romaine des prêtres, des évêques et jusqu'à des cardinaux tels qu'un Newman et un Manning, — leur dit fraternellement : « Souffrez que nous vous tendions affectueusement la main : depuis longtemps, l'Église catholique, cette commune mère, vous rappelle sur son sein. » Sans doute, Léon XIII s'est souvenu de la sagesse politique du proverbe populaire, à savoir que l'on prend plus de mouches avec du miel que l'on n'en attire avec du vinaigre. Cependant il serait difficile de ne pas reconnaître ici l'influence aussi efficace que nouvelle de ces vicaires apostoliques jetés par le pontife romain lui-même sur tous les points du globe, qui vivent dans les pays de liberté et qui en ont respiré l'esprit comme ils en ont

appris le langage ; notamment de ces évêques américains, comme ce cardinal Gibbons qui est venu spécialement à Rome pour y plaider — non peut-être sans quelque imprudence — la cause de la puissante association des Chevaliers du Travail : ou comme cet archevêque Ireland, de Saint-Paul dans le Minnesota, dont le langage hardi, animé d'un souffle large et généreux, a si profondément surpris les catholiques parisiens, de plus en plus divisés en coteries et attardés dans les routines et les ornières de la vieille polémique cléricale.

Qu'est-ce que tout cela démontre ?

Simplement, quand on veut interroger les faits avec bonne foi, qu'il y a un « esprit nouveau », même dans l'Église.

Appartient-il à la démocratie républicaine, qui est le parti de l'avenir, de nier cet esprit nouveau et de le combattre, au lieu de lui ouvrir ses voiles toutes grandes déployées, et de se laisser emporter par lui, en gouvernant avec sagesse, vers les rivages où les sociétés modernes sont appelées à trouver la liberté dans la paix et dans l'honneur ? Rome même évolue, et il n'y aurait que la démocratie française qui persisterait dans ses vieux errements ! Le monde ne la connaîtrait bientôt plus. Que les chefs de la démocratie y prennent garde ! Un grand parti fondé sur les progrès de la raison publique et sur le développement des lumières générales ne peut espérer de vivre et de se soutenir dans la faveur des générations qui se succèdent qu'à la condition de renouveler ses idées, ses formules, sa tactique et jusqu'à son verbe. Quand on parle d' « esprit nouveau », on ne parle pas d'autre chose que de cet inévitable renouvellement, et la mauvaise foi seule peut voir dans ces deux mots, qui ont retenti comme un avertissement, le signal d'une réaction quelconque, soit religieuse, soit politique. A des signes non équivoques, on peut déjà reconnaître que l'avertissement a été entendu.



Il n'est pas jusqu'à certains catholiques, « même de ceux que la profession de la foi romaine assujetit au Siège aposto-

lique et aux enseignements du Pontife suprême », que Léon XIII n'adjure de bien comprendre et de respecter cette unité qui lui tient si fort au cœur. Il voudrait que ceux-ci se fissent une loi souveraine de se plier, sans réserve et sans défiance, à toutes les prescriptions de l'Église. C'est à eux qu'il rappelle que l'Église est une société parfaite, dont nulle autre puissance ne doit entraver la liberté : mais il dit en même temps que, « dans sa haute providence, Dieu, en préposant au gouvernement des sociétés humaines et la puissance civile et la puissance sacrée, a voulu qu'elles fussent distinctes, mais leur « interdit toute rupture et tout conflit » ; et il ajoute que « la volonté divine demande, comme le demande aussi le bien général des sociétés, que le pouvoir civil s'harmonise avec le pouvoir ecclésiastique, que si l'État a ses droits et ses devoirs propres, l'Église a aussi les siens, mais qu'il y a entre l'un et l'autre les liens d'une étroite concorde ».

L'harmonie entre les deux pouvoirs !

Ce n'est pas la première fois que Léon XIII exprime cette idée, qui est une des plus chères à son esprit. On n'a pas oublié, dans le monde catholique, que le cardinal Pecci, avant son exaltation au Pontificat, au temps où il était archevêque de Pérouse, dans un mandement célèbre, avait cité avec éloges le livre des *Harmonies économiques* de Bastiat. Léon XIII ne veut rien rompre, mais tout relier, tout pacifier. Telle est sa politique, et il s'étonne à bon droit de la résistance que cette politique rencontre parmi des catholiques, plus papistes que le pape, qui vont jusqu'à lui contester le droit de donner tels ou tels conseils.

N'en déplaise à ces catholiques, il n'est plus guère de limites aux avis et aux enseignements du pape, depuis que son infaillibilité doctrinale a été proclamée. On peut disserter doctement sur ce sujet : c'est peine perdue. Le pape est-il infaillible dans les matières de foi et de morale? Oui, incontestablement, il est infaillible aux yeux de quiconque se dit et se croit catholique. Or, où s'arrête la morale? n'embrasse-t-elle pas toute la vie, la vie politique et publique comme la vie privée? Dès que le pape s'est prononcé, pour un catholique tout est dit. Aussi Rome ne peut-elle voir qu'une sorte de reviviscence après coup de l'ancien gallicanisme que l'on

croyait mort depuis le concile du Vatican, dans les résistances sourdes et inattendues que rencontrent ses conseils parmi certains catholiques, et des plus qualifiés, surtout en France. Ces résistances, Léon XIII les connaît. Jusqu'à présent, il les a souffertes avec patience, mais il n'en demande pas moins qu' « on lui obéisse en toutes choses, non pas avec des dispositions étroites et avec défiance, mais avec l'âme tout entière et une volonté empressée ». A bon entendeur, salut !

Le pontife romain et ses conseillers ne s'exagèrent-ils pas à eux-mêmes la puissance effective de leurs avertissements et la grâce efficace de l'infaillibilité apostolique, quand ils se représentent la proclamation du concile du Vatican comme ayant mis fin pour toujours aux vieilles querelles entre ultramontains et gallicans?

Là-dessus le doute au moins est permis.

Lamennais et ses disciples, à l'époque héroïque de l'*Avenir*, croyaient d'une foi profonde à l'infaillibilité du pape. Dans la deuxième période de sa vie militante, Lamennais sortit de l'Église pour toujours : peu lui importait l'infaillibilité, comme du reste l'ensemble des dogmes catholiques. Mais ses disciples, Ch. de Montalembert, le Père Lacordaire, restèrent jusqu'à la fin de leur vie fidèles à l'Église. Et pourtant, dans ses derniers jours, Montalembert, à la veille de la prodigieuse apothéose de 1870, ne pouvait s'empêcher de frémir, en pensant à tout cet encens que le zèle ultramontain s'apprêtait à brûler devant « l'idole du Vatican ». Peut-être songeait-il à cette grande leçon qui nous est donnée par l'histoire, à savoir qu'une institution qui va jusqu'au bout de son propre principe, atteint le plus souvent des hauteurs d'où elle ne peut plus que déchoir et décliner d'une chute plus ou moins rapide. Quant au gallicanisme, est-il bien sûr que Rome en ait fini, comme elle s'en flatte, avec cette vieillerie, comme disait déjà de son temps le comte Joseph de Maistre? Voilà déjà Rome qui se plaint, par l'organe de Léon XIII, de l'opposition respectueuse, mais inerte et irréductible, que l'on fait à ses enseignements. Dès 1847, le dominicain Lacordaire, tout ultramontain qu'il fût, écrivait : « L'omnipotence papale est sans doute une expression dont on peut se servir, puisque le concile œcuménique de Florence définit le pouvoir du pape, *plenam potestatem*

pascendi, regendi et gubernandi ecclesiam Dei. Mais ces dernières expressions réduisent déjà l'omnipotence du gouvernement intérieur de l'Église. De plus, tous les catholiques instruits savent que le pape ne peut rien contre les dogmes ni contre les institutions apostoliques. Mais les ignorants, qui sont nombreux, ne le savent pas. Le mot d'omnipotence se traduit dans leur pensée par celui de pouvoir absolu et arbitraire, au lieu que rien n'est moins arbitraire ni moins absolu que le pouvoir pontifical... Le gallicanisme ancien est une vieillerie qui n'a plus que le souffle, et à peine. Mais le gallicanisme qui consiste à redouter un pouvoir sans limites, s'étendant par tout l'univers sur deux cents millions d'intelligences, est un gallicanisme très vivant et très redoutable, parce qu'il est fondé sur un instinct naturel et même chrétien. »

Cette observation d'un moine, qui a été jugé assez audacieux pour être quelquefois comparé à Savonarole, est d'une grande vérité, que d'ailleurs Léon XIII, avec son rare instinct de la politique, est loin de méconnaître. C'est bien parce qu'il redoute que le pouvoir pontifical ne se montre aux yeux des peuples modernes comme un pouvoir absolu et arbitraire qu'il veut l'alliance, la concorde, l'harmonie des deux puissances, de l'Église et de l'État : en quoi, il laisse voir que la séparation réclamée par tant d'esprits inquiets et aventureux, incapables de savoir et de dire où cette grave mesure mènerait à la fois la société civile et le monde catholique, n'est pas et ne saurait être une solution dont puisse s'accommoder la prudence romaine.



Mais l'Église n'aurait-elle donc plus d'ennemis à combattre que le pape Léon XIII, dans sa Lettre Apostolique, se borne à rappeler les brebis au bercail, en se contentant de leur énumérer les biens qu'ils y trouveront? N'allez pas le penser! L'Église a toujours pour adversaire la Révolution. Par une sorte de manichéisme qui se perpétue à travers les âges et qui ne laisse pas de déconcerter les âmes croyantes, la lutte continue entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, entre la lumière et les ténèbres, quand il serait si facile à Dieu d'y mettre fin.

Pie IX, dans son *Syllabus* de 1864 avait déclaré la guerre à la civilisation moderne : c'était une erreur à ses yeux et pour Rome, c'est sans doute encore une erreur qui expose à l'anathème, que de prétendre que le pontife romain doit se réconcilier avec la civilisation. Cette civilisation était répudiée en bloc. Elle se résume dans la Révolution, telle qu'on la définit depuis un siècle. Toutefois, dans son mandement daté de Pérouse, du vivant même de son prédécesseur, le cardinal Pecci avait déjà introduit une distinction, qui avait bien tous les caractères d'une atténuation de la condamnation si rigoureuse de Pie IX. L'archevêque de Pérouse reconnaissait que tout n'est pas à réprouver dans les idées modernes ; il cherchait l'accord de la civilisation et de la religion ; il allait même jusqu'à dire que la civilisation est « issue comme une fleur et un fruit de la racine du christianisme ». Aujourd'hui Léon XIII ne s'attaque plus à la civilisation ; il ne prononce même pas le mot abhorré de Révolution, mais il ramène et concentre toutes ses défiances et toutes ses colères sur la secte *maçonique* « puissance redoutable, dit-il, qui opprime depuis longtemps les nations, et surtout les nations catholiques ».

Mais il n'y a pas à s'y tromper. Pour Léon XIII, comme pour Pie IX, la franc-maçonnerie, c'est l'ensemble des intelligences et des volontés qui n'acceptent point les enseignements de l'Église et secouent le joug de son autorité. La secte *massonique*, voilà l'ennemi, car la perversité de ses opinions et l'iniquité de ses desseins est flagrante.

Que reproche donc l'Église à la franc-maçonnerie ?

Sous couleur de revendiquer les droits de l'homme et de réformer la société, elle lui reproche de « battre en brèche les institutions chrétiennes, de répudier toute doctrine révélée, de blâmer comme autant de superstitions les devoirs religieux et les sacrements, d'enlever tout caractère chrétien au mariage, à la famille, à l'éducation de la jeunesse, à tout l'ensemble de la vie publique et de la vie privée, enfin d'enlever le caractère chrétien comme aussi d'abolir dans l'âme du peuple tout respect pour le pouvoir divin et humain. » .

Qu'est-ce à dire ?

Est-ce que tout cela ne constitue pas l'œuvre des siècles, l'œuvre qu'en histoire on appelle la sécularisation de la société

civile, par son émancipation progressive de la domination sacerdotale? Et c'est la franc-maçonnerie qui, à elle seule, a fait tout cela! En vérité, la Papauté romaine n'attend pas qu'on la croie, quand elle avance une telle affirmation. Sans nier aucunement les services que la franc-maçonnerie, surtout vers la fin du XVIII[e] siècle, a rendus à la cause de la liberté et du progrès, il est bien permis de dire que l'œuvre de la sécularisation de la société civile est bien l'œuvre de cette société tout entière et non pas de quelques-uns de ses membres, qu'elle y a travaillé à toute époque, aussi bien par les institutions de plus en plus pénétrées de son esprit, que par les hommes qu'elle a mis à sa tête, par les parlements et les légistes comme par les armées elles-mêmes, par la diffusion des lettres comme par le progrès des sciences. Or, dans ces efforts ininterrompus et universels, c'est à peine si la franc-maçonnerie, qui n'a jamais été au moins parmi nous qu'un tout petit groupe, a le droit justifié de rappeler les siens. Que vient-on nous parler de la franc-maçonnerie?

On est surpris vraiment de l'importance que la Papauté romaine affecte d'attribuer à la franc-maçonnerie; on ne s'explique cette préoccupation constante du prétendu mal qu'elle peut faire que par une sorte de parti pris qu'il serait par trop facile de mettre à nu et de faire ressortir. Léon XIII la représente « fière jusqu'à l'insolence de sa force, de ses ressources, de ses succès; mettant tout en œuvre, à la faveur de nos temps si troublés, pour affermir et étendre partout sa domination; sortant à l'heure présente des retraites ténébreuses où elle machinait ses embûches, pour faire irruption dans le grand jour de nos cités. » Que d'exagérations dans ce langage comme dans ces idées, et comme les traits sous lesquels on nous dépeint ce prétendu monstre de la secte *massonique* ressemblent peu à la vérité, au moins telle qu'elle apparaît aux « profanes »! Car il paraît que pour les francs-maçons pratiquants, ceux qui n'ont pas reçu l'initiation aux rites et aux symboles, même les plus libres esprits, sont des « profanes ». On se demande quel intérêt le catholicisme romain peut bien avoir à traiter la franc-maçonnerie en religion rivale. Léon XIII affirme que le culte que la maçonnerie prescrit, c'est le culte de la nature. Avec tout le respect dû au caractère comme à l'es-

prit de ce grand pape, il est bien permis de lui demander ce qu'il en sait, lui qui n'est qu'un « profane » comme tant d'autres. La vérité est que la franc-maçonnerie n'est sous la plume pontificale qu'une désignation, qu'une dénomination. Sont francs-maçons ou qualifiés comme tels, tous ceux qui combattent la domination de l'Église. A ce compte-là, l'Église compte plus d'adversaires qu'il n'y a de francs-maçons dans toutes les parties du monde. Le pape dit que ceux qui sont le plus durement opprimés par la secte *massonique*, ce sont les Italiens et les Français. Il se trompe ou, pour mieux dire, on le trompe, puisque par lui-même il est infaillible.

Il est douteux que la majorité des Français se considère comme opprimée par la franc-maçonnerie, association composée la plupart du temps de très braves gens, de mœurs simples et douces, qui n'ont ni l'ambition ni les visées qu'on leur prête, qui se réunissent soit pour s'amuser et se distraire, soit pour entendre des dissertations politiques ou morales auxquelles souvent ils n'entendent guère, qui tantôt font du zèle, et tantôt se relâchent, et qui vivent ainsi, sans se douter qu'ils sont les suppôts de Satan, les agents de l'Esprit du mal dans le monde. La franc-maçonnerie, telle que la voit et que la présente aux catholiques, aux princes et aux peuples, la Papauté romaine dans ses encycliques, n'est qu'une fiction ; mais on avouera bien que c'est déjà quelque chose que de voir le pape catholique s'attaquer à la franc-maçonnerie seule au lieu de s'adresser à la civilisation moderne tout entière. Il y a progrès.



Telle est, commentée dans ses parties principales, cette Lettre Apostolique du 20 juin 1894, annoncée comme le testament politique de son éminent auteur.

Testament politique, non : puisque c'est à peine s'il est fait allusion aux grands actes politiques du pontificat de Léon XIII, sauf dans une série finale de considérations relatives aux avantages que les nations recueilleraient de leur rentrée dans le giron de l'unité catholique. Le pape ne rappelle que pour mémoire les encycliques qu'il a publiées sur la constitution

politique des États chrétiens, sur la condition des ouvriers, sur la conduite à tenir par les catholiques de France dans les circonstances actuelles.

Mais testament pontifical : oui, au premier chef.

Léon XIII a voulu parler une dernière fois au monde comme chef de l'Église catholique. Animé d'un tel dessein, il devait négliger les intérêts temporels, transitoires et variables, laisser de côté les questions contingentes pour ne s'attacher qu'aux intérêts supérieurs et permanents de l'Église, à ceux qui ne varient point, à ceux qui ne passent point. Toujours, à toute époque de son histoire à travers les âges, l'Église réclamera ce qu'elle appelle sa liberté pour arriver à son unité.

Léon XIII a tenu à laisser dans le Bullaire romain un document signé de lui, qui marquât moins son passage au pouvoir suprême que sa doctrine propre dans le gouvernement spirituel de l'Eglise. La politique de Léon XIII reste distincte de la doctrine exposée dans la Lettre *Præclara*, bien que la doctrine ait constamment inspiré la politique.

Ce qu'il faut surtout voir, dans le document du 20 juin 1894, c'est un acte qui émane plus du docteur que du politique, et, dans cet acte même, ce qu'il faut reconnaître et proclamer, c'est la haute inspiration morale. Léon XIII n'a jamais dissimulé, ni aux princes ni aux peuples, que, dans toutes les manifestations de sa pensée apostolique, il se proposait de faire sentir de quel prix serait, pour les uns comme pour les autres, l'heureuse influence du Pontificat romain. La Lettre *Præclara* est une nouvelle preuve de cette préoccupation dominante, qui caractérisera en effet le règne de Léon XIII par comparaison et en opposition avec le règne de son prédécesseur Pie IX.

Que l'on se reporte à seize ans en arrière, et que l'on voie l'état où était réduite alors la Papauté catholique, pour la rapprocher de l'état où elle est aujourd'hui ! Le long pontificat de Pie IX, le plus long que nous offrent les annales de l'Église, sera jugé sévèrement par l'histoire, qui ne se laissera pas éblouir, elle, par les merveilles prétendues de 1870. La Compagnie de Jésus avait poussé aussi loin que possible son triomphe, et la proclamation de l'infaillibilité personnelle et séparée du pontife romain parut être la déification même de

la Papauté, dont les Jésuites se regardent comme les premiers serviteurs.

La chute du pouvoir temporel suivit presque aussitôt. Celui qui, d'après son propre langage, tient ici-bas la place de Dieu devint le prisonnier du Vatican. Pie IX gémit, s'emporta, se sépara des rois qui l'avaient abandonné, comme il s'était séparé des peuples, qui l'avaient acclamé.

Léon XIII gémit à son tour, mais ne se fâcha point; il commença, ainsi que devait faire un sage et habile diplomate de carrière, par se rapprocher des princes; puis, voyant qu'il y avait encore mieux à faire, il alla jusqu'aux peuples, jusqu'aux ouvriers des deux-mondes, remettant peu à peu l'Église dans le siècle, abandonnant les anciennes formes de langage avec les vieilles préoccupations, se laissant emporter même aux visions de l'avenir, pourvu que l'Église y trouve son triomphe, disant et faisant tout pour l'y préparer.

Dans tout cela, il y a bien du rêve, quand ce ne serait que cet éloquent appel aux princes et aux peuples en vue du désarmement qui est une des plus belles pages de la Lettre *Præclara:* mais du moins le rêve est généreux. Pour le pontife romain, l'unité catholique demeure une promesse divine; mais pour le monde moderne, que les réalités de la vie autant que les enseignements de l'histoire empêchent de tomber dans le mysticisme, cette unité n'est qu'une illusion. Les nations n'en verront pas moins se dérouler leur existence, dans la diversité de leurs tempéraments et la variété de leur génie. Tout ce qu'a réussi à faire Léon XIII, c'est de montrer, une fois de plus, par la hardiesse de son langage et par la hauteur de ses idées qui indiquent vraiment la politique nouvelle à suivre par l'Église, qu'il est bien ce grand pape qu'ici-même on demandait l'autre jour.

E. SPULLER.

DETTE OUBLIÉE

I

Dans la chapelle du couvent « le mieux composé » de Grenoble, une jeune fille priait, la tête dans ses mains, qui laissaient voir seulement l'épaisse torsade d'une chevelure brune serrée sur la nuque. Sa robe, tenant le milieu entre l'uniforme quitté l'année précédente et le véritable costume mondain, enveloppait sans élégance un corps frêle, mais robuste. Mademoiselle Chantal de Monestier, orpheline et dénuée de fortune, était restée comme « grande pensionnaire » dans la maison religieuse dirigée par une sœur de sa mère. Elle ignorait le monde et achevait la retraite de trois jours qu'elle s'était imposée, comme prélude à une résolution grave.

Le bruit des pas traînants du vieil aumônier interrompit sa prière. Quand la porte du confessionnal eut tourné sur ses gonds, avec une sourde plainte pareille à un soupir de repentance, mademoiselle de Monestier se dirigea vers le tribunal sacré et, aussitôt, commença l'entretien mystique.

— Ma fille, dit le pieux abbé en guise de conclusion, Dieu me garde de vous pousser à tel mariage en particulier, ni même *au mariage !* Cependant, je vais vous répéter encore ce qui est sorti de ma bouche bien des fois depuis deux ans : l'état reli-

gieux, le plus parfait de tous à coup sûr, n'est pas celui auquel Dieu vous destine, malgré le désir de votre cœur... Il est vrai que vous avez la foi, et non pas la foi ordinaire des chrétiens d'aujourd'hui. Vous croyez à la façon de ces vierges des catacombes dont la couronne a été rougie dans leur propre sang. Vous affronteriez demain les bêtes de l'amphithéâtre. Seulement, j'ai tâché de vous le faire comprendre, les couvents ne sont pas des arènes. Les supérieures ne sont pas des Dioclétien et des Néron. Se présenter devant une panthère, le crucifix à la main, c'est l'affaire d'une minute. Obéir pendant cinquante années, obéir, avec la paix dans les yeux et dans le cœur, à des personnes qui se trompent, qui sont bornées dans leurs vues, moins intelligentes peut-être, ou même moins parfaites que vous; obéir à des personnes qui ne peuvent pas vous comprendre ou qui devinent en vous l'involontaire résistance de l'âme, voilà ce qui m'effraye pour votre nature.

Le vieux prêtre se tut pour montrer à sa pénitente qu'il acceptait une réponse. Comme elle ne disait rien, il continua :

— Devant toute vérité vous êtes inflexible. Vous avez toujours devant les yeux la logique et le devoir, avec leur glorieuse infaillibilité, sans faire attention que l'être humain est un composé d'erreurs et de faiblesses. Polyeucte renversait les idoles. Vous, à l'occasion, vous bouleverserez toutes ces petites statues que nous élevons dans nos cœurs à l'égoïsme, à l'intérêt, à l'orgueil. Hélas! on trouve même dans les couvents ces pauvres dieux de plâtre. L'obéissance, ma fille, peut exiger que vous les épousseticz avec soin, au lieu d'employer votre zèle à en balayer les débris. Voilà pourquoi, dans ma conscience de prêtre et dans mon amour de père, je crains pour vous, non pas la règle divine, mais les créatures humaines qui l'appliquent. Une dernière question : aimez-vous M. de Bernaz?

— Il me semble que oui, répondit Chantal sans rougir.

— Alors, mon enfant, que Dieu vous éclaire. Je vous bénis. Allez en paix!

Presque à la même heure, dans un château situé au delà de Chambéry, la vieille marquise de Bernaz ouvrait son cœur à une voisine de campagne qu'elle prenait volontiers pour confidente :

— Le dernier mot n'est pas dit. Cependant je tiens la chose pour faite. Ah! ma chère amie, comme il était difficile de trouver une femme pour Maxime!

— Quelle idée! Avec sa jolie tournure, sa grande intelligence, la fortune qu'il doit avoir, son nom!... C'est-à-dire que Maxime n'a qu'à faire son choix parmi les meilleurs partis!

— Peut-être. Mais il ne s'agit pas seulement d'un beau parti. Vous connaissez mon intérieur de famille. Depuis vingt-six ans la première discussion est encore à venir entre mon mari et moi. Quant à Maxime, il est ce qu'il était quand je l'ai sevré : plein de confiance, de respect, de tendresse. Tout marche sans bruit, sans l'ombre d'une secousse. Nous sommes très heureux.

— Alors, pourquoi cherchez-vous une belle-fille?

Les joues pleines de la marquise furent envahies par une soudaine rougeur, comme il lui arrivait toujours en face d'une contrariété. Il ne lui convenait pas d'apprendre au monde — qui le savait fort bien d'ailleurs — pourquoi la prudence commandait de marier Maxime. Elle répondit :

— Le voilà qui touche à ses vingt-quatre ans. Peu d'hommes de son âge accepteraient la vie qu'il mène à Bernaz. Par bonheur, c'est un esprit contemplatif...

— Une âme de poète, accentua la voisine qui comprenait supérieurement son rôle de confidente. Mais il est certain qu'un jeune homme ne peut pas toujours... contempler, acheva-t-elle après une petite toux discrète.

— Évidemment, approuva la marquise. Maintenant, voyez-vous une demoiselle habituée à la fortune, élevée dans l'agitation et l'indépendance, désireuse de briller et de commander, la voyez-vous envahissant ma maison, suivie d'un cortège de beaux-parents, de cousins, de relations mondaines?

— Non, ma bonne amie, affirma la voisine avec conviction. Non, vraiment, je ne la vois pas, et surtout je ne *vous* vois pas. Ce serait le purgatoire après le paradis.

— Eh bien! ma chère, nous resterons en paradis. Cette petite Monestier semble avoir été faite pour nous. Elle n'a jamais vu le monde et n'a jamais porté que de la laine, car elle est au couvent depuis sa douzième année. Même, sans

nous, elle y resterait tout de bon, n'ayant ni fortune ni famille. C'est une enfant qui n'a d'opinion sur rien : où l'aurait-elle prise? Elle n'a pas de volonté. Sa vie, jusqu'à ce jour, s'est passée à obéir. Elle possède assez d'intelligence pour comprendre Maxime; pas assez pour le traiter d'égale à égal. Enfin, elle est plutôt jolie...

— Bon! interrompit la voisine en agitant la folle avoine de son chapeau. Il ne manquerait plus que de voir une Bernaz qui ne fût pas jolie! Chez vous, la beauté des femmes est une tradition de famille. Allons! vous avez mis la main sur l'oiseau rare! Mais je parierais que vous le guettiez dans son nid depuis qu'il a ses premières plumes! Vous voyez les choses de si haut — et de si loin!

— Eh! ma bonne, il faut bien savoir un peu mener sa barque... Mais quelle responsabilité pour moi que cette éducation à faire! Je me rassure en me disant que c'est un terrain neuf, où il n'y a qu'à planter.

— Je vous connais, chère amie, dit la voisine en regagnant sa voiture; et je ne suis pas inquiète de l'avenir de la plantation.

II

Si l'on remonte aux débuts de l'existence de Maxime de Bernaz, on reconnaîtra que sa nature, son éducation et le hasard de certaines rencontres furent pour beaucoup dans la tournure que prit sa vie. Les torts de cet aristocratique *raté* furent des plus graves; toutefois, avant d'être coupable, il fut malheureux.

Son premier malheur fut une fâcheuse pauvreté d'intelligence, qui, chose bizarre, se manifesta graduellement, pour éclater dans toute sa triste évidence à l'âge où un homme doit se conduire lui-même et savoir diriger les autres. Maxime avait ébloui sa famille par sa précocité. Il récitait déjà des fables que ses contemporains avaient encore aux lèvres les dernières gouttes du lait maternel. A cinq ans, il dessinait d'instinct, ce qui faisait frémir de terreur son père,

bon gentilhomme savoyard, aux yeux de qui toute occupation était une déchéance, hors chasser et servir le roi Charles-Albert. Quant à la marquise, elle frémissait d'orgueil à la pensée, ou plutôt à la certitude, que son fils serait un grand peintre. Elle avait, d'ailleurs, beaucoup de certitudes du même genre et, pour les faire aboutir, elle gâta jusqu'à la folie son jeune prodige, pendant que le père était à la cour ou fusillait la perdrix sur les hauts plateaux de Beruaz.

Bientôt il suffit d'approcher le futur grand homme pour découvrir qu'il devenait insupportable. Comme le marquis n'admettait pas l'indiscipline, sa décision fut prompte : Maxime, dès la limite d'âge, fut envoyé dans un collège de Chambéry, ce que l'enfant, précoce dans sa rancune aussi, ne pardonna jamais à son père. Toutefois la première année fut un triomphe ; Maxime eut tous les prix, et Dieu sait que la chose parut naturelle à chacun. Mais, l'année suivante, un jeune rival se permit de frustrer le conquérant de quelques palmes. Dès lors, peu à peu, les prix se transformèrent en accessits, et les accessits en pensums : car le prodige, étonné d'abord, puis furieux, puis découragé de n'être plus un prodige, commençait à connaître le fidèle compagnon de toute sa vie, l'ennui. Les punitions éveillèrent sa rancune et bientôt sa haine sourde contre les religieux qui l'élevaient. Cependant il passa bien ou mal ses examens et rentra chez ses parents, où les flatteries de sa mère et des voisins lui rendirent son auréole.

Sous le toit du vieux château délabré, il végétait dans une agréable paresse décorée du nom de repos. Il se levait tard, également éloigné de toute peine physique et de toute contrainte morale, trouvant, à l'heure, son dîner servi et sa soupe chaude, en face de sa mère qui le regardait manger avec admiration. A cette même heure, à cette même place, le repas n'avait jamais manqué d'être servi pendant des siècles. Déjeuner à onze heures, dîner à six, paraissait au jeune homme une fonction spontanée de la vie. Nul n'avait attiré et n'attira jamais son attention sur les luttes, les soucis, les travaux qui la précèdent et l'assurent. Il ressemblait à la grande foule des simples et des ignorants, qui comptent sur le lever du soleil de demain sans autre garantie que l'habitude bienfaisante de

cet astre. Mais parfois, dans la vie d'un homme, d'une famille ou d'un peuple, un jour vient où le soleil se couche pour ne plus se lever.

Au moment où Maxime allait sortir du repos, bien malgré lui, pour marcher sur les traces paternelles, un événement historique le replongea dans l'oisiveté : la Savoie changea de maître, et le vieux marquis, boudant tout à la fois le nouveau maître et l'ancien, se retira chez lui pour y finir sa vie. En même temps, l'irréconciliable gentilhomme changea toutes ses idées quant à l'avenir de son fils et déclara qu'il voulait en faire un Cincinnatus — avant l'épée.

Maxime passa donc, aux yeux du public, pour aider son père dans l'administration d'un patrimoine rural plus étendu que productif, grâce à une longue négligence. Mais, en réalité, le marquis prétendait au pouvoir absolu et sans partage. Le jeune homme put, tout à son aise, dormir, fumer et s'ennuyer dans son appartement. Petit à petit, les années lui donnant l'instinct du plaisir, il secoua tant bien que mal son apathie et exerça son esprit aux stratagèmes. Il trouva moyen de quitter Bernaz de temps à autre et but à la coupe assez peu enivrante des voluptés de Chambéry. Puis, il poussa jusqu'à Lyon et crut alors contempler la partie de l'Olympe réservée aux déesses... Mais ceci n'était plus l'affaire d'un louis ou deux.

Comme son père le tenait de court, Maxime dut emprunter, et sa première signature de citoyen majeur s'étala — clandestinement — sur un billet à ordre. Il s'engageait pour cinq cents francs, ce qui n'est pas encore la ruine; mais bientôt il chercha une somme double, et ne la trouva pas sans peine, tant était grande la terreur qu'inspirait le vieux marquis dans toute la région. Cette fois le secret, moins bien gardé, vint aux oreilles du notaire de la famille, un homme encore jeune, mais vieilli avant l'âge dans l'atmosphère d'une étude fondée par son arrière-grand-père. Le vieux Bernaz disait en parlant de lui :

— J'ai rarement vu François Dubigeon se tromper, mais je ne l'ai jamais vu rire.

Ce tabellion de race, dévoué comme un chien à ses clients, surtout quand ils avaient le prestige du nom et de l'ancienneté, se crut obligé en conscience à prévenir la marquise

des « prodigalités » de son fils. Madame de Bernaz tança le coupable avec tant de clémence, pour avoir emprunté quinze cents francs, que Maxime jugea l'occasion excellente pour parfaire les deux mille, en confessant un nouvel emprunt imaginaire. Il ne se doutait pas qu'il allait avoir à passer par une confession d'un genre plus désagréable et moins lucratif. La dévote marquise paya, mais à la condition que le pécheur reviendrait à Dieu dans les formes voulues. Toutefois il est à supposer que la conversion n'était pas bien solide : car les traites payées par madame de Bernaz eurent des sœurs, et même des sœurs qui menaçaient de tourner mal.

Dès lors, cette mère chrétienne jugea qu'il était temps d'assurer au jeune comte la grâce d'un sacrement nouveau. Elle eut bientôt amené à ses vues le chef de la famille qui, après un temps donné aux réflexions et aux démarches, fit comparoir son fils et lui tint ce langage :

— Monsieur, je ne vous demandais pas de vivre comme un saint jusqu'à l'âge où l'on se marie d'ordinaire chez nous; mais je ne m'attendais pas à vous voir faire ce que vous faites. Si vous offensez Dieu, c'est affaire entre vous et lui. Si vous offensez notre nom en signant des promesses que vous savez ne pouvoir tenir, ceci me regarde plus directement. J'ai pris la résolution que m'inspire votre conduite : je vais vous marier.

Maxime eut un haut-le-corps. Ce n'était pas qu'il soupçonnât les difficultés de la tâche conjugale, ni surtout qu'il se crût inférieur à une tâche quelconque. Mais il entrevoyait vaguement la liberté perdue, le bon temps fini, puis les scènes, les névralgies, les chaises longues auprès desquelles on doit monter la garde, les enfants qui crient... Et quelle femme allait-on lui proposer? Un laideron austère, qui le tiendrait de court. Il balbutia :

— Vous me voyez tout surpris, mon père. Je me sens bien jeune pour... pour conduire un ménage.

— Eh morbleu ! qui vous parle de rien conduire? Voilà un beau conducteur, vraiment! N'ayez crainte ; vous vivrez comme par le passé. Votre rôle dans la famille restera le même. Rien ne sera changé à Bernaz, sauf que j'aurai deux enfants au lieu d'un. Mademoiselle de Monestier est un ange de douceur, d'après ce que m'a dit votre oncle le chevalier.

Je dois vous apprendre que c'est de lui que vient l'idée de ce mariage. D'ailleurs il vous parlera lui-même : nous allons lui rendre visite. J'ai fait atteler.

Cinq minutes après, les deux Bernaz roulaient, par un petit chemin de montagne, vers la demeure du chevalier de Beauvoisin. Ce gentilhomme, presque septuagénaire, vivait tout seul dans une grande maison carrée d'où l'on avait la plus belle vue du pays. A vrai dire, le public profitait peu de cet avantage, car le vieillard tenait sa porte rigoureusement fermée, l'ouvrant quand il fallait, mais rien de plus, à sa sœur de Bernaz, à son beau-frère et à son neveu qui, surtout le dernier, abusaient peu des visites. Lui-même ne posait le pied dehors que pour aller chaque matin à la messe. Il vivait comme une manière d'ascète, entre deux serviteurs, mari et femme, passant les soirées à lire et le jour à greffer ses arbres ou à ranger sa bibliothèque, suivant la saison. Les plus respectueux parlaient de lui comme d'un original : les autres comme d'un fou. Maxime, pour cause, le taxait d'avarice, tout en se disant que le magot, considérable, se retrouverait un jour dans la succession. Cette perspective, jointe aux vertus du bonhomme, lui assurait la condescendance bien marquée des Bernaz, qui le consultaient dans les grandes occasions.

Le chevalier, ennemi des paroles inutiles, entra en matière sans prolonger les compliments.

— C'est la Providence et non pas moi qu'il faut remercier, mon neveu. Un saint prêtre de mes amis, qui vient quelquefois partager ma solitude, est aumônier d'un couvent de Grenoble. Là, vit retirée une jeune orpheline, Chantal de Monestier, la beauté et la sagesse même. Sur un seul point l'hésitation serait permise : le bien est médiocre. Mais votre père estime que de rares avantages viennent compenser ce sacrifice. Puissiez-vous être digne de cette bénédiction nouvelle que la Providence préparait à la famille !

Bien qu'habitué aux homélies de son oncle, Maxime n'en avait jamais entendu qui l'intéressât au même degré, personnellement. Il ouvrait des yeux où se peignait un étonnement mêlé d'un peu d'angoisse. Déjà quelque chose de la solennité nuptiale pesait sur lui. Deux heures plus tôt, il était dans sa

chambre, fumant sa pipe, songeant, dans un demi-sommeil voluptueux, à sa prochaine excursion aux rives du Rhône. Et voilà qu'il se réveillait, quasi marié, dans un cabinet tapissé de gravures religieuses et égayé d'une tête de mort. La répulsion instinctive de l'être humain pour l'irrévocable — quel qu'il soit — le mit en révolte. Avec une sorte de colère il s'écria :

— Tout cela est fort bien. On me parle de ma famille et de la Providence ; mais de moi il n'est pas question. Je voudrais pourtant bien la voir un peu, cette demoiselle !

Les anciens tombèrent d'accord qu'il fallait une entrevue ; et, quelques jours plus tard, Maxime et son père attendaient leur audience dans le parloir réservé du couvent de Grenoble. Tout ce qui se passa dès lors fut comme un rêve pour ce jeune étourdi, traité jusque-là comme un enfant, et soudain placé en face de la situation la plus grave qui puisse réclamer toute la sagesse d'un homme. Il fut intimidé à l'excès par le regard que la supérieure dirigea sur lui, un de ces regards qui semblent tout voir. En bonne franchise, la religieuse ne voyait rien qu'un adolescent de taille ordinaire, au visage inoffensif et distingué, très doux en apparence, baissant les yeux, saluant jusqu'à terre, ménageant ses paroles, et n'éblouissant pas quand il parlait. Comme on avait annoncé un esprit remarquable, la digne femme mit le silence du prétendu sur le compte de la modestie, de même qu'autrefois la marquise attribuait les mauvaises places au manque d'émulation. Après un entretien sans intérêt quelconque, la supérieure dit en souriant :

— Nous avons un beau parc. Vous plairait-il, messieurs, d'en faire le tour avec moi ?

Sur un banc que surmontait une statue, — la Mère des Sept-Douleurs : quelqu'un, depuis, s'en est souvenu plus d'une fois, — une jeune fille en robe noire était assise. Quand les promeneurs approchèrent, elle ferma son livre et se leva. La religieuse dit au marquis :

— Je vous présente ma nièce, mademoiselle Chantal de Monestier.

Et, pendant une heure, ces quatre personnes continuèrent à parcourir les allées.

Quand le père et le fils rentrèrent dans leur chambre

l'hôtel, Maxime se croyait amoureux fou, parce qu'il était tout tremblant d'une sorte de fièvre. Il oubliait déjà qu'il avait tremblé ainsi après son examen de bachelier. Son père, le voyant ému, lui demanda :

— Tu ne te poses plus en victime, il me semble?

— Non, répondit le héros dont les yeux brillèrent. Si l'on m'accepte, je serai bien heureux.

— On t'acceptera. Mais, entre nous, tu n'as rien fait pour séduire. Tu me marchais sur les talons de crainte de me perdre. Que diable! on s'égare un peu, en pareil cas! Le fait est que mademoiselle ma belle-fille est une beauté. Juste les yeux de la Sainte Thérèse qui est au parloir. As-tu remarqué?

Le jeune homme approuva, bien qu'il n'eût rien remarqué dans la personne de sa future, sinon qu'auprès d'elle on perdait le goût de certains voyages.

Maxime revint bientôt. Cette fois, il était accompagné de sa mère, qui fut charmée de la douceur et de l'absence de contradiction qu'elle trouva dans la jeune personne. Quant au bel amoureux, il ne parla guère plus que dans la première rencontre, mais Chantal se sentait frissonner sous ce regard qui ne la quittait pas. Elle s'avouait tout bas que les yeux d'un homme ne l'avaient jamais ainsi remuée, sans pouvoir démêler son impression véritable. Peut-être que, mieux instruite de ce qui se passait en Maxime, elle eût frémi de répulsion. Mais elle ne pouvait savoir ce que signifient certains regards, et sa tante lui avait dit, sur la foi des Écritures :

— Ce jeune homme est un ange de piété.

Toutefois, comme elle offrait des fleurs à la marquise, le galant, non sans quelque adresse, vola une rose qu'il cacha dans son gilet. Mademoiselle de Monestier, surprenant le larcin, eut une jolie teinte rose sur ses joues mates, et Maxime rougit en se voyant découvert. L'ingénue rougit encore davantage parce qu'on l'avait vue rougir. Tous deux, à partir de cette minute, furent persuadés qu'ils avaient un sentiment l'un pour l'autre. Ce furent leurs seuls aveux.

Ils n'eurent pas, d'ailleurs, l'occasion de les pousser plus loin. Grenoble est loin de Bernaz : il faut découcher ; ni le marquis ni la marquise n'aimaient plus à dormir hors de chez eux. Or il n'était pas correct que Maxime entrât seul dans

un couvent plein de jeunes filles. Bientôt la grande question fut posée à Chantal. Quant à Maxime, le premier qui lui demanda s'il *voulait* faire ce mariage fut le maire; le second fut, une heure plus tard, l'aumônier du couvent.

Mieux consultée, mademoiselle de Monestier, sur le conseil de sa tante qui ne voulait rien laisser au hasard, avait fait une retraite de trois jours, dont nous connaissons le dernier épisode.

Elle déclara le lendemain, après avoir communié, qu'elle était prête à épouser Maxime.

III

Pour tout voyage de noces, la jeune femme dut se contenter du chemin de Grenoble à Bernaz. Le trajet, qu'elle fit dans sa robe blanche, se termina par l'arrivée triomphale au château. Les paysans, réunis dans la cour, poussèrent des vivats et tirèrent des coups de fusil, tandis que la cloche de la petite église sonnait à toute volée. Puis il y eut des danses, des festins, des illuminations, — et toute cette joie extérieure s'éteignit, comme allait bientôt s'éteindre la première illusion de la jeune châtelaine.

En effet, si l'excursion avait été courte, la nouvelle mariée trouva, parvenue au but, plus d'étonnements que ne lui en eût procuré un voyage en Chine. Elle ne savait rien de son mari, sinon, d'après la Supérieure, que c'était un chrétien de l'ancienne roche, et, d'après la marquise, que c'était une âme de poète, ce qui, rapproché de la rose volée, avait suffi pour la rendre rêveuse. Elle était une enfant, ainsi qu'on l'avait dit; mais, chose plus grave, elle était un ange. Elle voyait la vie comme un parterre de roses où, chaque matin, elle ferait sa moisson, tandis que Maxime chanterait l'amour sur son luth.

Hélas! en même temps que le voile neigeux glissait du front de la vierge, le luth tomba des mains du poète, sans avoir, on le devine, fait entendre une seule note.

Aux yeux du jeune Bernaz, le mariage qu'il venait de faire était un marché conclu avec sa famille : on lui donnait une femme, qu'il avait le droit et le devoir d'appeler *sa femme*, sous la condition qu'il renoncerait à en désirer d'autres et ne dépenserait plus d'argent. Aussi, avec la logique brutale d'un esprit borné et l'ignorance complète des raffinements du cœur, il aima... comme on touche une indemnité.

Ce fut la première faute de sa vie conjugale: et peut-être il l'eût fait oublier en devenant poète le lendemain. Il se contenta de redevenir paresseux, de sorte que la pauvre jeune femme, après l'écœurement de la surprise, eut la mélancolie de la déception. Comme tant d'autres, elle dut garder sa surprise pour elle seule; mais, au bout de quelques mois, elle confia sa déception à sa belle-mère. Avec sa netteté, que la conviction rendait parfois tranchante, elle exprima le regret de voir un homme de l'âge de Maxime s'étirer les bras dans un fauteuil et bâiller du matin au soir.

— Hé! ma chère, il s'ennuie, répondit la marquise, d'un ton qui signifiait : Vous l'ennuyez.

Chantal comprit, et, sans relever le compliment :

— C'est que, vraiment, il n'est pas facile à amuser. Je crois avoir essayé tous les sujets de conversation pour le distraire. Aucun ne l'intéresse.

— Ma petite, répondit la mère, vous n'êtes point une sotte. Il faut tâcher de vous mettre à sa hauteur.

La pauvre Chantal crut sa belle-mère encore une fois, et regagna son appartement bien résolue à se « mettre à la hauteur » de son mari. L'éducation qu'elle avait reçue ne dépassait pas le cercle des connaissances données aux jeunes filles de cette époque, dans un couvent de province. Elle voulut élargir ses idées au moyen de la bibliothèque du château et demanda les conseils de Maxime, qui partit d'un éclat de rire :

— La bibliothèque? Je vous souhaite de l'agrément!... On n'y trouve plus que l'histoire de Rollin, des traités d'agriculture et les Pères de l'Église. Ma mère a brûlé tout le reste. Mais que diable voulez-vous faire de vieux bouquins?

— C'était, répondit-elle en rougissant... J'avais pensé... que nous pourrions les lire ensemble... et que vous m'expliqueriez les choses.

— Lisons tant que vous voudrez, ma chère amie, pourvu que vous me laissiez le choix des auteurs.

Pendant quelques jours, Chantal passa des heures à lire à haute voix des romans que son mari se procura en cachette. Bientôt elle fut révoltée par des platitudes grivoises; mais ce qui l'écœura plus que tout le reste fut de voir que Maxime, enfin, s'amusait. Avec une indolence voluptueuse de pacha réduit à une seule odalisque, il s'épanouissait béatement, ou, parfois, il devenait tendre... Dès lors, sous divers prétextes, la lecture en commun fut abandonnée. Chantal avait coté le niveau intellectuel de son mari. Elle n'essaya plus de s'en rapprocher et se mit à lire dans sa chambre, mais non plus des romans. Elle trouvait un plaisir extrême — elle ne voulait pas s'avouer encore qu'elle trouvait une consolation — à ces moments de solitude laborieuse.

Elle ne voyait guère ses beaux-parents qu'aux heures des repas. Le marquis, devenu grand agriculteur, passait la journée aux champs. La marquise, du matin au soir, courait de la cuisine à la basse-cour, du potager à la buanderie, semant la terreur partout. Or Chantal, dans son zèle, avait pris des répétitions à la cuisine du couvent et s'était exercée aux confitures dans le laboratoire de l'infirmerie. Elle apportait un gros cahier de recettes. Un jour, souffrant de son inutilité, elle arriva tandis que sa belle-mère donnait ses ordres à l'office, et proposa de montrer son savoir-faire.

— Est-ce donc que vous trouvez la nourriture si mauvaise, ou la maison si mal tenue? lui demanda la marquise, d'un ton de reine offensée.

Les domestiques présents eurent un vague sourire, et Chantal comprit qu'il fallait se contenter du rôle d'invitée. Ce fut une déception de plus.

On recevait beaucoup le voisinage, la famille se faisant gloire d'être « le centre de réunion » pour tout le pays. Mais ces dîners où elle s'asseyait comme une étrangère, qui n'a pas le droit de faire changer une carafe, étaient pour la jeune femme une secrète humiliation, bien qu'elle fût traitée par ses beaux-parents, en public, comme une jolie enfant gâtée. Quant aux hôtes, ils chantaient ses louanges sur le même ton qu'ils célébraient chacun des plats servis sur la table. On

devait tout louer à Bernaz : les maîtres de maison, la maison elle-même, la cuisine, les vins, tout, jusqu'à l'avoine distribuée aux chevaux des visiteurs. Nul n'y avait manqué depuis vingt-cinq ans : on connaissait l'immense vanité de la marquise. Mais Chantal se tenait à l'écart de cet enthousiasme. Si elle ne brisait pas encore les idoles, du moins elle avait l'audace de leur refuser l'encens, trop peu diplomate pour voir combien cette réserve irritait sa belle-mère.

Un autre motif plus grave de plainte commençait à surgir, et Dieu sait si la marquise le faisait valoir dans ses entretiens confidentiels. Après trois ans de mariage, « il n'était question de rien ». Chose remarquable! Celui qui témoignait le moins d'impatience était Maxime. Il disait, devant sa femme, avec un gros rire de bonne humeur :

— Ah! vous savez!... Père de famille à vingt-quatre ans... c'eût été un comble!

Un jour, avec des larmes de bonheur dans les yeux, Chantal entra chez lui. Depuis quelque temps elle espérait; mais elle n'avait rien osé dire, n'étant pas sûre.

— Maintenant, je n'ai plus peur de me tromper, déclara-t-elle, extasiée dans son ravissement. Je vis d'une nouvelle vie, ou plutôt je commence à vivre. Qu'avais-je fait en ce monde, jusqu'ici?

Elle s'attendait à un élan de joie chez son mari; mais, devenu tout pensif, il avait jeté sa cigarette dans la cheminée.

— Allons! fit-il en soupirant. Désormais, c'est fini de rire!

Chantal se retira en silence. Elle ne pleurait plus. Mais, entre elle et Maxime, venait de se dresser un mur de glace.

Bientôt la nouvelle fut connue dans tout le pays. Quand on félicitait l'heureux père, il répondait en goguenardant :

— Merci! merci! En attendant, hâtez-vous de venir chez nous, tandis que la maison est encore habitable.

Au fond d'elle-même, la marquise exultait, trop orgueilleuse pour laisser croire qu'elle eût jamais douté de l'avenir des Bernaz. Elle prenait envers sa belle-fille l'attitude purement indulgente du créancier qui donne enfin quittance, après avoir patienté longtemps. Choquée tout à la fois dans sa reconnaissance de chrétienne et dans sa fierté de mère, la jeune femme

prit prétexte de sa santé pour fuir les félicitations banales des voisins. Elle se retira dans son appartement situé à l'étage supérieur du château, et put y goûter une solitude que son mari ne songeait plus à troubler. Sa chambre, toujours gardée dans un ordre sévère, tenait à la fois de la bibliothèque, de l'oratoire et de la cellule. Mais, pour Chantal, cette pièce d'une régularité un peu froide était surtout un lieu fortifié contre les ennemis du dehors. Dans cette acropole, dans cette ville haute, elle ne rencontrait plus les images des faux dieux qui révoltaient son âme : l'égoïsme, l'orgueil, la mauvaise foi, encensés par la flatterie. Elle y trouvait ses livres, sa musique, la couture commencée pour les pauvres. Mais surtout elle s'y trouvait elle-même.

Peu à peu elle oublia, pour la lecture, ses autres occupations devenues trop fatigantes. Son goût la portait spécialement vers l'histoire et la biographie, qui, par leurs déductions plus ou moins artificielles, cadraient bien avec l'inflexible logique de sa nature : les actions des personnages fameux, sur la page blanche de l'historien, sont figurées à la façon des routes sur un atlas; tout va par lignes régulières, sans tenir compte de l'obstacle contourné. Souvent l'injustice victorieuse éveillait des colères dans son cœur. Mais, du moins, ces grands hommes jugés et condamnés sans faiblesse par l'écrivain n'étaient plus là pour prétendre que le bon droit leur appartenait. Leur silence était comme une amende honorable, comme une revanche de l'équité. Quelle différence avec ce qu'entendait la jeune recluse, quand elle descendait un étage!

Lorsque Chantal était fatiguée de lectures sérieuses, elle prenait un volume de Dickens. Elle avait eu, dans son enfance, avant les catastrophes de sa famille, une institutrice anglaise, et, jusqu'à sa douzième année, les deux langues lui étaient également familières. Ainsi les jours passaient, comptés un à un, en attendant l'heure qui devait faire oublier toutes les tristesses.

Peut-être que cette émigration trop complète vers la solitude sera blâmée comme une faute; mais ceux qui entouraient Chantal commirent la faute plus grande encore de l'y abandonner : cette réclusion faisait leur compte. Désormais les statuettes de plâtre demeuraient entières, triomphantes,

non menacées. Quant à Maxime, il était devenu moins indolent et faisait des visites chez les voisins, particulièrement chez un petit fonctionnaire de la vallée de Graisivaudan, qui était tout à la fois grand chasseur et mari d'une jolie femme. Sans doute, il jugeait que sa paternité prochaine lui conférait l'émancipation, car il quittait le château sans dire où il allait, ni quand il reviendrait. Quelquefois, même, il se laissait retenir chez ses hôtes pour la nuit.

Après une de ces disparitions mystérieuses, comme il descendait de voiture devant le château, la marquise courut à sa rencontre, avec un visage où se peignait la contrariété.

— Ah! mon ami! Où étais-tu donc? Tu aurais bien dû rentrer hier soir. Que va-t-on dire dans le pays?

— Quoi? Qu'y a-t-il? Chantal est accouchée? On annonçait la chose pour la fin du mois.

— Est-ce qu'on sait jamais rien, avec elle? Viens vite. C'est un garçon.

Comme le mari, un peu sot, embrassait sa femme avec des phrases d'excuses pour son absence :

— Mais non, dit-elle doucement. Je vous assure que cela vaut mieux. De cette façon, vous avez le plaisir sans avoir eu... l'ennui...

Ce plaisir, toutefois, paraissait mêlé d'un peu d'embarras. Maxime regardait avec une sorte de crainte le nouveau venu dont il ne pouvait apercevoir que le petit visage rouge, perdu au fond d'un berceau emprunté à quelque paysanne. Toute la layette, commandée par la marquise, était en retard ou plutôt, pour parler le langage de la cour, la jeune mère avait été en avance.

Nul événement de sa vie, à coup sûr, n'avait donné à Maxime de Bernaz moins d'inquiétude et de peine. Cependant à la vue de son fils qui dormait, ainsi qu'un voyageur fatigué dès la première étape, ce père improvisé eut l'impression d'un changement sérieux dans son existence. Les assistants le regardaient. Il comprit qu'il fallait faire acte de possession et, s'agenouillant, il baisa le petit front tout coupé de rides étranges. L'enfant eut le bon goût de ne pas poser cette question délicate :

— D'où venez-vous, mon père?

Les jours suivants apportèrent du trouble dans l'intérieur des Bernaz. Chantal fut en danger de mort. Puis elle retrouva la santé, avec le chagrin amer de ne pouvoir nourrir son enfant. Elle eut un caprice, fort critiqué par sa belle-mère, moins blâmé par son mari. Elle voulut que la nourrice couchât dans sa chambre.

— Mais, ma petite, lui dit la marquise, vous serez réveillée chaque fois que Bébé prendra le sein.

— Oui, répondit Chantal avec un sourire triste. Ce sera un peu comme si je le lui donnais moi-même.

L'enfant reçut au baptême le nom d'Hélion, qui était celui du chevalier, son parrain. La jeune femme, à qui ce nom déplaisait, voulut protester, mais on lui fit comprendre qu'elle n'avait pas voix au chapitre, et aussi qu'il était sage de concilier au filleul les sympathies d'un oncle pourvu d'une jolie fortune.

Quand sa guérison fut complète, elle vécut plus seule que jamais. Au cours de la journée, elle avait deux heures délicieuses : le temps des repas de la nourrice. Elle s'enfermait alors dans sa chambre avec son fils, et nul n'a jamais su ce qu'elle disait, pendant ce tête-à-tête, à son ange bien-aimé, les caresses dont elle le couvrait. Quand elle ne pouvait l'avoir à elle toute seule, on aurait dit qu'elle ne s'en souciait plus. *Tout ou rien*, en toutes choses, résumait sa nature. Quand la marquise, avec des façons de reine-mère, tenait son petit-fils dans ses bras, Chantal regardait d'un autre côté ou quittait la place. Alors, si, par hasard, une confidente se trouvait là :

— Ces jeunes femmes d'aujourd'hui ont une façon à elles de comprendre la maternité! grommelait l'aïeule.

Peut-être que Chantal, conseillée par une personne d'expérience, eût compris la maternité non pas mieux, mais autrement. Elle en eût prévu les difficultés, les périls, les chagrins, et même, hélas! les déceptions. Mais elle se trompait sur la maternité comme elle s'était trompée sur le mariage. Elle croyait que trois mots suffisent pour assurer le bonheur à l'épouse et à la mère, dévouement, amour, fidélité : car il était dans sa nature de confondre ce qui est avec ce qui devrait être. On l'aurait bien surprise en lui disant que l'habileté est nécessaire dans la vie, telle que les hommes l'ont

faite, pour achever l'œuvre des sentiments les plus naturels et des devoirs les plus saints.

Au milieu de 1870, pour elle comme pour bien d'autres, il se produisit un arrêt dans le cours régulier de la vie. Comme son enfant bégayait les premières syllabes, la guerre éclata. Maxime partit avec ses camarades pour faire son devoir : à l'heure des adieux, la noble émotion de cette épreuve grandiose fit presque oublier à sa femme les chagrins et les déconvenues de plusieurs années... Malheureusement, il partait!

La destinée de Chantal était de n'éprouver que de courts enthousiasmes à l'égard de son mari. Elle se replia sur elle-même, en une douloureuse inquiétude qu'elle dissimulait, un peu trop peut-être : son instinct la poussait à renfermer en son cœur toutes ses souffrances. Plus que jamais, elle resta dans sa chambre, tandis que sa belle-mère courait le pays, trempant de larmes ses mouchoirs, lisant les lettres, d'un laconisme tout militaire, que Maxime écrivait de Paris où il se disposait à soutenir le siège.

L'investissement complet mit fin à la correspondance : il n'arriva plus que de rares billets apportés par les ballons. A voir la marquise, on aurait pu penser que la Savoie n'avait fourni qu'un seul défenseur à la patrie, et que ce héros était son fils. Elle ne parlait que de Maxime et que d'elle-même, n'oubliant pas d'ajouter :

— Qu'on est heureux d'être comme ma belle-fille! Mais, après tout, il vaut encore mieux souffrir... et avoir du cœur!

A peine les portes de Paris ouvertes, Maxime fut renvoyé chez lui en convalescence. Il sortait de la bagarre sans blessure, mais avec une maladie de langueur, suite trop naturelle des privations et des fatigues. Jamais héros ne rentra chez lui d'une humeur plus massacrante : et chacun en reçut les éclaboussures, principalement sa femme, qui le soignait avec la patience d'un ange.

Quand le jeune homme fut mieux, il s'arrangea pour parler sans témoins à son père, et l'informa d'une nouvelle qui, en d'autres temps, eût soulevé de terribles orages. Maxime avait contracté à Paris quelques dettes d'honneur. Le vieux Bernaz, tout à la joie de la guérison de son fils qui

avait rapporté les galons d'officier, se hâta de réprimer un mouvement d'ennui.

— Mon pauvre lieutenant, dit-il, si jamais une dette a pu s'appeler *d'honneur*, c'est bien celle qu'un soldat contracte pour ne pas mourir de faim. N'ai-je pas lu qu'il fallait payer dix francs, sur la fin du siège, pour avoir un beau rat?

Tout porte à croire que le jeune mobile avait trouvé ailleurs que dans son assiette des rongeurs de grand prix. Le moment venu de dire son chiffre, il articula quelque chose comme vingt mille francs. Le marquis, à cette annonce, devint très pâle. D'abord, il voulut faire des remontrances, poser des questions, mais, cette fois, on lui tint tête.

— Ce n'est pas moi, dit Maxime en regardant son père sans se troubler, qui ai demandé à faire ce voyage d'agrément. J'ai cherché à me distraire : je ne suis pas le seul. Aussi bien, j'en ai assez, de recevoir l'aumône, louis par louis, comme un écolier qui touche sa semaine.

— C'est bien, monsieur, fit gravement le vieillard. Je ne vous demanderai plus qu'une chose : pouvez-vous me donner votre parole que le chiffre affirmé par vous est exact, et qu'il s'agit réellement de dettes d'honneur ?

Maxime ayant pris le nom de Bernaz à témoin, son père le quitta, sans ajouter une parole. Mais, le soir, seul avec sa femme, le vieux gentilhomme raconta la fâcheuse découverte; puis il soupira :

— Je viens d'éprouver la plus grande déception de ma vie.

Le lendemain, Dubigeon et le marquis eurent une conférence mystérieuse ; et depuis lors, ni dans le cercle de la famille, ni en causant avec les étrangers, le marquis ne fit jamais une allusion aux exploits militaires de Maxime.

La vie commune reprit la régularité, sinon la paix, des anciens jours. Entre ces personnes dont chacune avait un grief plus ou moins caché contre les autres, des scènes éclataient à la moindre occasion. En face des étrangers, tout semblait encore un paradis terrestre, mais, dans l'intimité, les langues se déliaient, même celle de Chantal. Rendue moins timide par les années et l'expérience, la jeune femme tranchait d'une phrase nette, effilée, convaincue, tout cet enchevêtrement de reproches mutuels. Étouffée longtemps, la voix

de la justice parlait haut, mais elle parlait trop tard, hélas!

Tout d'abord, ce fut un étonnement prodigieux, pour la marquise en particulier, qui entendait de la bouche de « cette enfant sans volonté et sans opinion » des vérités qu'on ne lui avait jamais dites. Elle comprit alors combien elle s'était trompée sur le compte de Chantal. Mais, plutôt que de convenir d'une erreur ou d'un insuccès, la marquise eût enduré mille morts. Aussi le public ne sut rien de ce changement. Tout le monde continua de voir en la jeune femme un agneau sans tache — ce qui n'était que pure vérité — mais aussi un agneau incapable de sentir profondément et d'agir avec énergie. Ceci était une opinion sur laquelle on devait revenir dans la suite des temps.

IV

Quelques mois passèrent ainsi. Le vieux Bernaz, bien conservé jusqu'alors, parut vieillir tout à coup. Maxime dormait de plus en plus dans son fauteuil, quand il ne sortait pas : ses déplacements étaient de plus en plus longs, quand il sortait. Chantal éprouvait une grande fatigue de toutes ces luttes : ce n'était plus seulement par amour de la solitude qu'elle s'enfermait dans sa chambre; c'était par besoin de repos moral.

Son fils, plein de santé, grandissait, devenait bruyant. Mais la même femme qui l'avait nourri continuait à le soigner avec un dévouement sans bornes. Tous deux restaient de longues heures en plein air, l'une occupée à son tricot, l'autre à ses tas de sable; du moins Chantal, qui peut-être lisait un peu trop, supposait que les choses se passaient ainsi. Mais, un jour, sa belle-mère lui fit une charmante surprise. Le petit Hélion, alors dans sa quatrième année, récita une fable et nomma la plupart de ses lettres, à l'issue d'un dîner où se trouvaient quelques voisins. Tout le monde se pâma d'admiration, avec force compliments, — à l'adresse de l'aïeule, bien entendu.

— Ah ! madame, il sera comme son père! Quelle précocité! Comment faites-vous pour obtenir ces tours de force? Vraiment, c'est une spécialité chez vous.

Chantal ne dit rien; mais, pour la première fois depuis qu'elle avait mis son fils au monde, une certaine angoisse lui serra le cœur. Était-ce la phrase qu'elle venait d'entendre : « Il sera comme son père »? ou bien le regret de ces heures de joie suprême qu'elle passait à genoux sur le tapis de sa chambre, quand nul ne la voyait, prosternée devant le chérubin encore sans parole, encore tout à sa mère?...

Désormais, que pouvait-elle? Trouver mauvais que sa belle-mère continuât à mettre en œuvre ses dons spéciaux pour l'instruction précoce? Se charger elle-même de l'entreprise commencée? Il lui fallait bien s'avouer qu'elle n'aurait pas le courage de torturer son enfant pour mettre *Le loup et l'agneau* dans sa pauvre petite cervelle. Hélion suivit donc la carrière brillamment inaugurée. Seulement, Chantal voulut avoir sa part, et non la moins utile, en se faisant maîtresse d'anglais. Elle eut bientôt la joie de pouvoir échanger avec son fils quelques phrases dans une langue intelligible pour eux seuls. Mais ce fut, aux yeux de la marquise, un empiètement sur ses atttributions, qu'elle ressentit comme une vengeance de sa belle-fille.

Vers l'âge de cinq ans, le marmot exécuta un morceau de piano en présence d'un auditoire, et l'on put observer combien il appréciait déjà la flatterie du succès. Parmi ses autres qualités précoces, il manifestait un goût remarquable pour l'éloge; et surtout il comprenait fort bien qu'il devait cette moisson de bravos à sa grand'mère. Quelqu'un ayant insinué qu'elle devait gâter son petit-fils, elle se récria :

— Moi, je ne lui donne jamais une dragée!

Elle lui donnait quelque chose de plus dangereux, même pour les grandes personnes : elle lui donnait la vanité. Lorsque Chantal était parvenue à le ressaisir et à l'entraîner chez elle, tout à coup il regardait la pendule : depuis beau temps il connaissait les heures!

— Grand'mère m'attend pour la leçon.

Il était déjà parti que Chantal avait encore les bras ouverts, ses pauvres bras vides, guère plus vides que son existence. Son fils lui échappait; son mari n'existait plus pour elle. A vrai dire, il n'avait jamais beaucoup existé.

Maxime, quand il restait à Bernaz, vivait surtout dans sa chambre, disant que, puisqu'il devait mourir d'ennui, il voulait

au moins mourir tranquille. Parfois, quand il était d'humeur paternelle, son fils l'amusait comme un petit animal bien dressé, et lui, le grand enfant, se montrait d'une faiblesse sans nom. Mais, si Hélion le dérangeait au milieu d'un accès morose, il devenait aussitôt d'une extrême sévérité, disant que la manière dont on gâtait son fils n'était pas tolérable. C'étaient alors des scènes violentes.

Quand il eut porté ainsi pendant neuf ans la lourde charge de la paternité, Maxime désira s'en affranchir, et parla du collège. La mère et la grand'mère, cette fois, se trouvèrent unies dans un même sentiment : ce départ les désolait. Cependant, elles se résignèrent, l'une pour rétablir la divine paix dans le « paradis » de son intérieur, l'autre pour un motif qu'elle confia seulement au chevalier, qui avait toute sa confiance :

— J'aime mieux me séparer de mon fils que de voir venir le jour où il prendrait son père en aversion.

Quant au marquis, c'est à peine s'il sembla remarquer le départ de l'enfant. Il changeait beaucoup, et son intelligence commençait à s'affaiblir, ce qui ne l'empêchait pas de conserver pour lui seul le secret de ses affaires. Toutefois, des bruits fâcheux circulaient sur l'état de sa fortune, et, chose singulière, nul ne les propageait plus volontiers que Maxime. Celui-ci disait à qui voulait l'entendre :

— Je meurs d'ennui à Bernaz, en attendant que j'y meure de faim. Dieu sait ce que mon père laissera derrière lui! Si, du moins, on ne m'avait pas empêché de travailler, de prendre une carrière, quand j'étais plus jeune! Maintenant, que puis-je faire dans une province comme la nôtre? Ce qu'il me faudrait, c'est aller à Paris. Là, un homme actif, intelligent, peut faire fortune.

Depuis le siège, il avait souvent le mot de Paris à la bouche, bien plus souvent encore dans la pensée. Parmi ses relations et ses camarades, il prenait la réputation d'un original du genre ennuyeux.

D'ailleurs, on s'amusait moins chez les Bernaz. On y allait encore, mais le concert d'admiration n'était plus le même, à cette heure où l'on voyait errer autour du château ces deux ombres fâcheuses : la vieillesse et la pauvreté. On en venait à traiter

la marquise comme une femme ordinaire, à lui donner des avis. En même temps, elle manifestait les premiers symptômes d'une maladie noire, qui la minait sourdement. Toutefois, elle conservait toutes ses clefs, et laissait Chantal à ses lectures : elle entendait mourir sur la brèche.

Durant cette période, Hélion appartint davantage à sa mère qui, chaque mois, se rendait à Chambéry pour le faire sortir. Elle s'ingéniait à trouver pour lui, au cours des vacances, des distractions compatibles avec l'économie la plus sévère. Maxime n'était pas riche, et n'aimait pas à dépenser pour les autres, ce qui avait inspiré à son fils cette phrase singulière :

— Papa n'a pas d'argent, et il le garde pour lui.

Des années se passèrent. Les notes d'Hélion restaient bonnes, car il était doux et facile à conduire; mais ses places tombaient peu à peu du premier rang vers un niveau légèrement inférieur à la moyenne. Déjà l'heure était venue de se décider pour une carrière. On l'en pressait vivement, sans pouvoir mieux fixer son attention que si on lui eût parlé de choisir une place pour sa tombe. Alors il fut résolu, dans l'aréopage de famille, qu'il aurait la vocation militaire.

Une seule opposition s'éleva. Le chevalier de Beauvoisin n'estimait pas que le salut de l'âme fût assuré dans un régiment, depuis la suppression des aumôniers. Il y eut, à ce propos, une scène un peu vive entre les deux beaux-frères; mais l'armée triompha, et, dès le lendemain, Hélion ne parla plus que de Saint-Cyr.

L'année suivante, le marquis de Bernaz mourut subitement. C'était comme le signal des catastrophes pour sa famille.

Désormais, les lèvres du défunt ne pouvaient plus garder le fatal secret. Les brèches faites dans la fortune éclataient au grand jour : dettes payées, il restait un tiers de l'actif. Maxime, en apprenant cette nouvelle que lui apportait Dubigeon, eut un mot d'héritier rancuneux :

— Mon père avait la rage des opérations industrielles! Il n'a jamais réussi qu'à une chose : à hypothéquer ses biens.

Le fidèle ami du vieux gentilhomme contint avec peine un mouvement d'indignation. Toutefois il ne put s'empêcher de répondre :

— Peut-être, parmi ces inscriptions hypothécaires, s'en

trouve-t-il une que vous ne blâmerez point. C'est la première de toutes : veuillez noter le chiffre et la date : *vingt mille francs, mai 1871*. Vous n'avez pas oublié, sans doute,... le siège de Paris.

Jamais plus, tout au moins en présence de Dubigeon, Maxime n'osa critiquer les actes de son père. Aussi bien, son premier mouvement de colère passé, il tomba dans l'abattement et montra qu'il comptait laisser aux autres tout l'effort du sauvetage. La vieille marquise, renversée du trône peu solide où, depuis tant d'années, elle asseyait son orgueil, ne semblait pas devoir survivre longtemps à sa défaite. Le chevalier redoublait d'oraisons dans sa demeure, où il défendait qu'on le troublât. Toutes les sinistres conférences, toutes les récapitulations, lugubres comme l'appel des morts au lendemain d'une bataille, furent abandonnées à Chantal, qui, par son sang-froid et son intelligence, conquit à tout jamais l'estime de Dubigeon.

Mais la conclusion était claire : il fallait vendre Bernaz.

Au premier mot qu'elle en dit à Maxime, en prenant des précautions presque tendres, Chantal fut étonnée de voir qu'il acceptait l'idée avec une sorte de joie. Malgré tout, pieusement fidèle au précepte de la charité chrétienne, elle ajouta :

— Faisons le nécessaire pour que votre mère achève sa vie dans cette maison qu'elle aimait tant. C'est une trêve à obtenir. Hélas! elle n'aura pas besoin d'être bien longue!

Cette trêve entre la mort et la ruine dura moins d'une année. Jusqu'à son dernier jour, la vieille marquise erra comme une ombre dans le château dégarni de domestiques et privé de visiteurs. Un matin, sentant qu'elle ne pouvait quitter son lit, elle demanda sa belle-fille :

— C'est fini, dit-elle; commandez maintenant. Vous êtes contente, je suppose, d'avoir enfin les clefs à votre ceinture?

La jeune femme répondit :

— Ma mère, ne serait-il pas temps de cesser de me haïr?

Comme si elle n'eût pas entendu, la marquise douairière se tourna du côté du mur, et n'ouvrit plus guère la bouche en ce bas monde que pour se confesser, quelques heures après. Elle expira au coucher du soleil ; le curé du village déclara qu'elle était morte « comme une sainte. » Il était dit que cette

femme connaîtrait la louange — un peu facilement donnée — jusque dans la tombe.

Le château vendu, les dettes payées, Maxime était maître d'un capital peu considérable, mais qui, placé avec soin, pouvait laisser un semblant d'aisance. Dubigeon proposa des valeurs de tout repos. Mais le marquis, passant tout à coup du rôle de roi fainéant à celui d'autocrate, répondit d'un ton bref :

— Nous verrons plus tard. Conservez les fonds jusqu'à nouvel ordre.

Cependant, il fallait déménager, il fallait trouver un gîte modeste. Chantal proposait une maisonnette simple, mais bien située, dans un faubourg de la ville où Hélion poursuivait ses études. La proposition ne fut même pas discutée. Maxime avait son plan, et l'heure était venue de le faire connaître :

— Ma chère amie, dit-il, j'ai beaucoup songé à l'avenir depuis plusieurs années, car je voyais où nous allions. Je ne suis pas si bête que certaines personnes voudraient le faire croire. Il est vrai que je n'ai jamais fait œuvre de mes dix doigts ; mais à qui la faute? Je peux et je veux travailler maintenant. Au reste, que ferions-nous avec les trois cent mille francs qui n'ont pas eu le temps de fondre dans les mains de mon père? Nous aurions juste de quoi manger, à condition que vous feriez la cuisine vous-même.

— Je suis prête, répondit simplement Chantal.

— Oui, ma bonne amie, vous êtes prête à la faire ; mais, moi, je ne suis pas prêt à la manger. A quarante-cinq ans, un homme est trop jeune pour s'enterrer au milieu des marmottes. Je vous l'ai dit : je veux travailler. Mais il y a autre chose : votre fils a dix-huit ans. Vous n'êtes pas assez naïve pour croire que les bons abbés de Chambéry le feront admettre à Saint-Cyr?

— Mon Dieu! s'écria Chantal effrayée, que comptez-vous faire d'Hélion?

— Un bel officier, tout simplement : mais il faut en prendre les moyens. Comprenez qu'il n'y a qu'une ville où je puisse rétablir ma fortune, c'est Paris. Là, je trouverai ces affaires où l'on recherche des noms honorables. En même temps, je placerai Hélion dans un bon collège, où il sera sûr de son examen.

— Je ne puis vous dire combien votre idée m'effraye, même pour moi. Vous disiez qu'il me faudra faire la cuisine en province : à quoi serai-je donc réduite à Paris?

— J'ai si bien prévu l'objection, ma chère amie, que je compte partir en éclaireur, avec Hélion. Dès que j'aurai une situation convenable, je vous ferai signe, et vous viendrez nous rejoindre.

— Vous oubliez que je n'ai plus d'asile en Savoie, fit Chantal dont les yeux commençaient à s'ouvrir.

— Je n'oublie rien, répondit Maxime, ferme comme un roc. J'ai vu notre oncle Beauvoisin, et j'ai obtenu qu'il vous recevra chez lui, provisoirement. Quelle révolution dans ses habitudes! Mais il vous adore.

Le jeune marquis ne disait pas avec quelle adresse il avait tenu tête aux représentations du chevalier, par quelle insistance il avait subjugué, en quelque sorte, ce vieillard faible d'esprit à certaines heures. Le changement survenu en Maxime depuis la mort de son père était prodigieux. On aurait dit que ses ailes avaient poussé, dès l'heure où la cage s'était ouverte. Il prévoyait l'avenir ; il combinait des plans ; il avait réponse à tout. Mais le plus curieux — et Chantal l'éprouva bientôt — c'était de voir quelle volonté fougueuse, irrésistible s'éveillait en lui, le moment venu d'aller jouir de la vie, de s'envoler enfin vers ce Paris dont les séductions l'avaient affolé, même sous le crêpe sombre du siège.

La pauvre Chantal eut beau prier, pleurer, supplier, faire valoir son autorité de mère. Elle sentit qu'elle se heurtait à un mur de granit. Alors, pour la première fois, elle ouvrit son cœur. Elle dévoila tout ce qu'elle avait souffert disant, la vérité au vivant, aux morts eux-mêmes. Elle prophétisa le naufrage qui attendait, sur l'océan parisien, l'homme à l'esprit borné qui avait passé dans une oisiveté honteuse les deux tiers de son existence. Sans répondre, Maxime se leva, sortit, et referma la porte avec tant de colère qu'il fit trembler les murs. En ce moment, il était bien près d'avoir de l'aversion pour sa femme.

Quinze jours plus tard, Bernaz était évacué, Chantal installée chez son oncle, Hélion placé dans un grand collège de Paris. Quant à Maxime, il guettait l'occasion de la fortune.

V

Par une journée pluvieuse du mois de novembre de l'année 1887, un omnibus complet commençait l'interminable ascension de la rue de Clichy. Au point le plus escarpé, l'un des chevaux s'abattit sur les grès visqueux. Cet incident, trop ordinaire, causa d'abord peu d'émoi dans l'intérieur du véhicule : à Paris, l'on est blasé sur les chutes de tout genre. Cependant, cinq longues minutes s'étant écoulées sans que l'énorme machine s'ébranlât de nouveau, quelques voyageurs, moins patients ou plus rapprochés de leur domicile, descendirent en murmurant une plainte résignée. Il était trois heures de l'après-midi et le brouillard, très dense, hâtait la fuite de la lumière déjà incertaine. La pluie venait de cesser pour quelques instants.

Un homme de taille moyenne et déjà presque d'âge mûr, vêtu comme un provincial, quitta sa place machinalement, parce que ses voisins lui en avaient donné l'exemple. Pendant qu'il hésitait, perdu au milieu des badauds attroupés, quelqu'un l'interpella d'une voix brève, en lui disant :

— Monsieur, vous avez oublié votre parapluie.

— Oh! pardon, monsieur! répondit le personnage distrait, comme si son inadvertance eût constitué un tort à l'égard de celui qui la réparait.

En même temps, il ôta son chapeau et resta découvert, tandis qu'il reprenait possession du parapluie et se confondait en remerciements exagérés. Cette courtoisie surannée fit sourire l'autre homme, d'un sourire qui ne parut que dans ses yeux noirs : une forte barbe, déjà grise, lui cachait les lèvres et la moitié du visage. La physionomie calme, énergique mais concentrée, dénotait l'observation et l'intelligence pratique. Celui-là semblait fait pour trouver les parapluies des autres mieux que pour perdre les siens, et, si quelque chose distinguait son regard, ce n'était pas l'hésitation qui se trahissait, au contraire, par les moindres gestes du voyageur reconnaissant.

Ce dernier marchait sur le trottoir, côte à côte avec son bienfaiteur. Il cherchait une phrase et la cherchait en vain : il était de ceux, évidemment qui ne savent comment sortir d'un salon, ni comment quitter l'interlocuteur le plus banal. Enfin, cette remarque judicieuse fut exprimée :

— Les malheureux chevaux d'omnibus ont un dur métier en hiver.

— Oui, répondit l'homme à barbe grise. En hiver, ils ont les glissades ; mais en été, ils ont l'apoplexie. A force de les voir tomber et mourir, peut-être qu'on en viendra aux moteurs mécaniques.

— Les moteurs mécaniques! C'est vrai, monsieur : ils auraient de grands avantages. Mais on y a renoncé à cause du prix de revient.

Le partisan des moteurs mécaniques toisa son compagnon d'un regard où flottait la moquerie.

— Vous êtes actionnaire des Omnibus? demanda-t-il.

— Oh! non, monsieur. Je ne suis actionnaire de quoi que ce soit.

— Eh bien! alors? Que vous importe le prix de revient? Ce qui vous importe, c'est de ne pas mettre vingt minutes pour monter la rue de Clichy, qui a sept cents mètres de long. A San-Francisco, les tramways gravissent des rampes deux fois plus fortes à toute vitesse. Il est vrai qu'ils ne sont pas traînés par des chevaux.

— Vous connaissez l'Amérique? interrogea le défenseur de la cavalerie, manifestement intéressé.

— Oui, monsieur, et je vous assure que le public américain n'accepterait pas d'être mal transporté ou, même, pas transporté du tout, sur la seule raison qu'un bon transport coûterait plus cher. Mais vous autres, Français, vous donnez votre argent aux compagnies, comme vous le donniez jadis au monarque absolu. Vous êtes déjà fort honorés qu'on veuille bien le prendre.

— Comme c'est vrai, monsieur!... Et quel avantage l'homme qui a parcouru le monde possède sur les autres!

— Oui, l'avantage de passer pour un fou, pour un faiseur d'utopies. Moi qui vous parle, j'offre le moyen de remplacer par une machine sans bruit, sans fumée, sans dépense de

charbon, les haridelles qui vous laissent dans le ruisseau à la moindre côte. Mais, dès que j'indique mon idée, chacun sourit et boutonne ses poches.

— Le public est routinier.

— Sans doute. Mais pourquoi est-il routinier? Parce qu'il est bête. Mettez un quarteron d'avoine sous le nez d'une bourrique, elle détournera la tête avec défiance : elle n'a jamais vu d'avoine! Tel est le public, monsieur; surtout le public parisien.

L'homme à la barbe grise parlait très haut, sans faire attention que de nombreux Parisiens pouvaient l'entendre; et cette imprudence causait un malaise vague à son auditeur, en qui l'on a déjà reconnu Maxime.

Celui-ci, depuis deux mois, faisait son noviciat de Parisien, après avoir, par une héroïque décision, tranché le lien qui l'avait retenu dans ses montagnes pendant quarante-cinq ans. Il était du nombre des simples sur qui ce nom : « Ville-Lumière » fait impression à cause de ses deux lettres majuscules. Depuis deux mois, il frôlait avec des tressaillements ces édifices qui renferment toutes les gloires. Il buvait l'air chargé de ces « mots » qui lui arrivaient jadis dans son *Figaro*, longtemps reçu en cachette. Des « mots », à vrai dire, il était encore à en entendre un seul; mais, quand il longeait certaines façades, il pouvait se dire : « On a de l'esprit, derrière ce mur! »

Et voilà qu'un inconnu, sortant d'un omnibus en détresse, comparait tout haut, dans la rue, les Parisiens à des ânes! Quel était donc cet homme, pauvrement mis, d'ailleurs? Et si, par hasard, il avait raison!... Maxime avait vendu Bernaz et brûlé ses vaisseaux. Il n'y avait plus à y revenir. Il ne fallait plus compter que sur Paris et les Parisiens... Des ânes, disait ce penseur anonyme, courageux, à coup sûr!

Maxime ne discutait jamais les opinions des autres. Il imposait la sienne quand il en avait le pouvoir. Dans le cas contraire, il battait en retraite, convaincu ou non, devant son interlocuteur. C'est ce qu'il fit en la circonstance, avec un rire complaisant qui le dispensait de répondre. Aussi bien son compagnon marchait très vite et la montée, un peu raide, ne laissait pas que d'être essoufflante.

L'inconnu, se voyant écouté, continuait à développer sa

thèse. Il faut convenir que de moins faciles à étonner que Maxime n'auraient pu lui refuser une grande intelligence, un tour d'esprit original, une façon de parler qui s'imposait. L'un parlant, l'autre écoutant, les deux hommes avaient traversé le boulevard extérieur et pénétré dans une rue d'assez mauvaise mine. Devant une maison plus que modeste, le parleur s'arrêta et, portant deux doigts à son chapeau, il se préparait à laisser à ses affaires le compagnon que lui avait donné le hasard. Tout à coup, frappé d'une idée, il enveloppa Maxime d'un regard étrangement magnétique, puis il demanda d'une voix devenue presque caressante :

— S'il vous plaisait de venir voir ma machine?

Le marquis entra, se confondant de nouveau en politesses. Vingt marches d'un escalier sans tapis faisaient d'autant plus remarquer la minutieuse propreté d'un appartement exigu, confortable, sans aucun luxe. On traversa rapidement deux pièces pour gagner la cuisine, où se voyait, pour unique mobilier, un objet bizarre, informe, compliqué, tenant tout à la fois de l'essoreuse, du compteur à gaz et de la machine à coudre. Sur un diplôme pendu au mur se lisait un certificat de dépôt délivré au sieur Antonin Fischel, ingénieur civil.

— Ceci me dispense de me présenter moi-même, dit l'inventeur en désignant la pancarte. Mais, avant de vous montrer mes secrets, permettez que je sollicite l'honneur de connaître le nom de celui qui veut bien s'y intéresser.

Maxime se précipita sur son portefeuille et y prit une carte. S'il avait eu un passeport, il l'aurait exhibé, comme pour toucher une valeur au bureau de poste. N'allait-il pas tenir entre ses mains le secret, la fortune de Fischel? Celui-ci avait eu un éclair dans l'œil en lisant la carte de Maxime. Toutefois, sans laisser rien paraître, il fit cette question :

— Savez-vous la physique, la mécanique, la chimie?

— Pas le premier mot, répondit Bernaz.

Il se disait en lui-même — car il était fin, quelquefois, à la manière des paysans : — « Si je lui raconte que j'ai passé mes examens, il aura peur de me montrer sa machine. »

— Vous savez du moins ce que c'est que le grisou? continua l'inventeur.

— Oui. C'est un gaz qui fait sauter les galeries de mines.

— Eh bien! monsieur le marquis, ce même gaz, qui ébranle des montagnes, peut aussi bien soulever un piston. Voilà mon idée. Je fabrique du grisou — qui revient beaucoup moins cher que la vapeur — je produis une explosion dans mon cylindre, et la roue tourne. Du reste, vous allez voir.

Déjà Fischel allumait un réchaud, qu'il mit à l'intérieur de l'appareil. On attendit quelques minutes dans un profond silence, puis, quand tout fut à point, l'inventeur ferma un courant électrique et mit en branle sa roue, qui, à la grande admiration de Maxime, continua de tourner d'elle-même. On entendait dans le cylindre de petits coups sourds, pareils à une toux de vieillard. Après quelques révolutions, le courant fut interrompu, et tout rentra dans l'immobilité.

— Voilà! conclut Fischel avec un grand calme. Ceci n'est qu'une ébauche grossière. Mais enfin, vous avez vu tourner la roue.

Le marquis s'inclina, visiblement ému. Puis, après un silence :

— Vous comptez que votre machine fera marcher les tramways?

— Sans doute, et aussi les bateaux, les trains, les usines : tout! Je dépense vingt centimes là où votre bonne vieille chaudière à vapeur exige un franc. Distinguez-vous les résultats, pour la paix comme pour la guerre? Une fois ses soutes pleines, le croiseur peut tenir le large durant six mois.

— Diable! s'écria Maxime, et les compagnies houillères?

— Elles souffriront, dit froidement l'inventeur. Mais il faut songer que la houille manquera bientôt dans les entrailles du globe, si l'on s'en tient au vieux système. Où est le progrès, depuis cinquante ans? Vos paquebots vont à New-York en une semaine au lieu de quinze jours; mais ils brûlent trois mille tonnes pour la traversée, au lieu de cinq cents. Il est joli, le progrès!

— Et vous dites qu'on repousse votre invention?

— Elle effraye le grand capital, qui, aujourd'hui, règne sur le monde. Sans parler des compagnies houillères, comptez les milliards que va prendre la seule transformation des chemins de fer et des bateaux : car, une fois mon système connu, tout l'ancien matériel n'est plus qu'une ferraille sans valeur.

— Quelle fortune pour vous!

— Oh! je ne tiens pas à la richesse. Ce qui m'intéresse d'abord, c'est le pas sérieux que va faire la civilisation. Ensuite, il y a la question sociale. Pour quelques louis que me confie l'épargne du travailleur, je rends un million. Ainsi se trouve résolu le grand problème de la meilleure répartition de la richesse. Qu'en dites-vous, monsieur le marquis?

Bernaz écoutait, les yeux démesurément ouverts, et ne trouvait rien à répondre. Jugeant que la dose était assez forte pour une fois, l'inventeur prétexta un rendez-vous, et laissa entendre que la séance était terminée. Il ajouta seulement :

— J'espère que je puis compter sur la discrétion absolue d'un homme d'honneur?

Maxime jura le silence et obtint, en échange de son serment, la permission de revenir. Puis il se trouva tout seul dans la rue déjà sombre, sur le pavé glissant, avec une vague crainte de tomber étourdi par ce qu'il venait d'entendre. Que d'idées nouvelles, inconnues, originales, en dehors de l'ornière! Mais il y avait plus que des idées, plus que des paroles : « J'ai vu tourner la roue! » songeait-il ému et fier, se sentant un autre homme.

Et, à cette heure, il coudoyait avec une sorte de pitié compatissante la foule des Parisiens enlizés dans leur routine.

VI

La visite chez l'inventeur s'était faite un samedi; Hélion vint passer avec son père l'après-midi du lendemain, jour de congé. Il faut dire que l'approche de ces heures de liberté causait déjà peu d'enthousiasme au jeune homme : non qu'il manquât d'affection filiale, mais le marquis n'avait pas le talent d'accomplir ses devoirs de père en cachant l'ennui qu'il pouvait en éprouver.

Dès sa première promenade dans Paris, Hélion avait dû reconnaître qu'on le promenait pour le promener, qu'il était une gêne, que son père trouvait les heures longues auprès de lui.

Chaque dimanche, l'entretien débutait par cette question, grosse d'orages :

— Eh bien, quelle place hier ?

Il va de soi que les places n'étaient pas meilleures à Paris qu'en province. Mais, en province, Hélion rendait ses comptes à sa mère ; et Chantal, résignée aux déceptions, fatiguée de se plaindre toujours, ne prolongeait pas ses plaintes.

Maxime, au contraire, sombre et nerveux dans ses réprimandes, les faisait durer des heures, avec des prédictions faites pour décourager des âmes plus fortes que celle de son fils. Mais, s'il était prodigue de reproches, il était avare de récompenses, dans les occasions trop rares où elles étaient méritées. Les plaisirs d'Hélion, aux jours de sortie, dépassaient rarement la sphère des plaisirs gratuits. Maxime, à l'entendre, n'aimait ni le concert, ni le théâtre, ni les courses ; par malheur, s'oubliant quelquefois, il laissait voir dans la conversation qu'il n'était pas étranger à ces divertissements. Le jeune homme comprit bientôt que son père ne dédaignait pas de s'amuser, mais qu'il voulait s'amuser seul. Comme réponse anticipée à toute réclamation, le marquis poussait, à plusieurs reprises, chaque dimanche, la même plainte :

— Quelle ruine que ces cours préparatoires ! Je dépense plus d'argent pour ton compte que pour le mien.

Un jour, Hélion ne put s'empêcher de dire :

— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas laissé en Savoie ?

Somme toute, le père et le fils voyaient arriver les jours de sortie avec un ennui presque égal. Mais, au lendemain de sa rencontre avec Fischel, Maxime semblait déjà n'être plus le même homme.

— Te voilà, gamin ! cria-t-il en voyant paraître son fils. Qu'allons-nous faire ? Il pleut. Si nous allions à une matinée ?

Hélion ne pouvait en croire ses oreilles.

— On vous a donné des places ? demanda-t-il naïvement.

Les places furent bel et bien payées au contrôle. Hélion s'amusa pour plus d'un louis ; mais son père daigna à peine sourire. Déjà il posait pour l'homme sérieux. Le spectacle terminé, comme il attendait son tour au milieu d'une foule, devant le bureau des omnibus, il grommela, se souvenant des vigoureuses diatribes de Fischel :

— Tu les vois, les Parisiens? Ils trouvent tout simple d'attendre le bon plaisir du Monopole. Pourquoi me fait-on perdre du temps, à moi qui paye pour en gagner? Pourquoi si peu de voitures?

— Sans doute parce que les chevaux manquent... On dit pourtant qu'ils en ont quinze mille.

— Ah! tu es déjà comme tout le monde, toi! Engrené dans la routine! Les chevaux? Pourquoi des chevaux? Est-ce qu'on attelle des chevaux à l'omnibus, en Amérique? Mais le Parisien est si bête! Pendant un siècle il prendra des numéros, qui lui donnent le droit... de faire queue. Pendant un siècle, il s'épuisera de fatigue à monter ses marches, au lieu de dire : *Je veux* l'ascenseur!

Maxime parlait très haut, avec animation, satisfait de voir que deux ou trois personnes l'écoutaient. Alors il risqua la comparaison qu'il avait entendue : l'âne qui a peur de l'avoine. Et la foule, ainsi qu'elle avait fait le jour précédent, courba la tête.

— On voit bien que nous ne sommes plus à Bernaz, dit Hélion, qui n'avait jamais entendu son père parler tant ni si bien.

— Mon bon ami, répondit Maxime en couvrant sa voix, ce n'est pas au fond des montagnes qu'on peut apprendre à penser. Mais ne t'imagine pas que c'est pour mon plaisir que je suis venu dans la capitale. Je veux travailler, te rendre une fortune. Et j'y arriverai, quoi que puissent dire... certaines personnes.

— Pauvre papa! fit Hélion sans vouloir demander quelles étaient ces « certaines personnes ».

— Ah! reprit le grand penseur, travailler n'est rien! Mais tu ne sais pas ce que c'est que de vivre sans un ami! Tu es bien heureux, toi! Ce ne sont pas les camarades qui te manquent. Moi, je mène l'existence d'un chartreux; tu vois que je me prive de tout. Mais, pour mieux dire, tu ne le vois pas. Quand je suis seul, ma cuisine est bientôt faite!

A ces paroles, prononcées avec une amertume contenue, le collégien se dit en lui-même : « Il ne faut pas compter sur beaucoup de matinées théâtrales dans l'avenir. »

Le dîner fut moins silencieux qu'à l'ordinaire. Hélion n'eut

à subir ni questions ni reproches ; beaucoup de philosophie seulement, avec force idées nouvelles, parfois empreintes de socialisme : tout Fischel, en un mot. Cependant, l'heure de regagner le dortoir approchait ; le marquis de Bernaz prononça cette parole, comme conclusion aux salutaires entretiens de la journée :

— Allons ! travaille à devenir un homme pratique. Le reste n'est rien.

— Et qu'est-ce qu'un homme pratique, papa ?

La question, bien que faite sans idée malicieuse, n'en était pas moins embarrassante.

— Hum !... balbutia le père, un homme pratique..., c'est...

Puis, tout à coup, saisi d'une idée :

— Peut-être que je t'en ferai voir un, dimanche prochain.

Déjà Hélion sortait, pour guetter l'omnibus qui allait le ramener au collège, sous la surveillance de la vieille cuisinière : — le marquis avait bien vite pris l'habitude de se faire suppléer.

Le jeune homme, se frappant le front, revint sur ses pas :

— J'oubliais ! dit-il. Je ne vous ai pas lu ce que m'écrit maman.

Sans se rasseoir, il donna lecture de ces lignes :

« Cher petit, rien de toi, cette semaine. Pourquoi ? Tes lettres sont *mon seul plaisir* dans la maison de ton oncle, qui n'est pas la maison du plaisir, comme tu sais. D'ailleurs, comment pourrais-je être heureuse loin de toi et de ton père ? Je compte les jours qui nous séparent encore, ou plutôt je ne peux pas les compter, puisque c'est l'inconnu. Comme il me tarde de venir vous rejoindre !

» Je vais bien, quoique le chevalier prétende que je maigris à vue d'œil. Son goût pour le monde n'augmente pas : aussi n'ai-je aucunes nouvelles, — pas même des tiennes, méchant ! Si tu m'aimes, écris-moi davantage : deux lignes seulement, puisque tes devoirs prennent toutes tes minutes. Mais, mon ami, faire un peu de bien au cœur de sa mère, c'est aussi un devoir, je t'assure.

» Sois bon, prie et travaille. Je voudrais bien être à la place de ton père, qui t'embrassera demain. »

Plus d'une fois, pendant cette lecture, Maxime avait eu des mouvements nerveux. La dernière ligne achevée :

— Pourquoi laisses-tu ta mère sans lettres? C'est assommant, les plaintes! Que diable! Deux ou trois pages dans une semaine, tu n'en mourras pas!

Durant cinq minutes, la mercuriale continua sur ce ton. Hélion partit un peu moins content de sa journée qu'il n'était avant la scène. Tout en roulant, il songeait :

« Dommage que je n'aie pas pu demander s'il écrit chaque semaine, lui! »

Quant à Maxime, son rôle de père était terminé jusqu'au dimanche suivant. Il se brossa les cheveux, rectifia sa moustache, polit son chapeau, et, vêtu de son meilleur pardessus, prit le chemin du boulevard, de ce cher boulevard où il se sentait si loin de Bernaz.

Pendant une heure, il vagua piteusement sur le trottoir encombré. Il se disait : « Personne, dans cette foule, si je tombais frappé de mort subite, ne s'arrêterait plus de cinq minutes auprès de mon cadavre ». Paris, décidément, ne l'amusait guère. Il ne retrouvait pas son Paris, le Paris de son rêve, le Paris du siège, avec ses deuils et ses tristesses, mais avec des compagnons portant le même uniforme, s'entraînant de leur gaieté d'hommes jeunes, s'éperonnant de leur exemple mutuel vers le plaisir non moins que vers le danger.

Tout avait pris une autre face. Maxime n'avait plus de camarades, il n'avait plus d'argent, et — sans qu'il s'en rendît compte — il n'avait plus la jeunesse. Il sentait en lui sa vieille timidité, la crainte des figures nouvelles et, surtout, l'horreur du monde. En l'espace de deux mois, dans cette grande ville désirée si longtemps, il ne s'était pas créé une relation, il n'avait pas recherché un parent, un ami d'autrefois, il n'avait pas pris une heure de plaisir qu'il n'eût payée ensuite par un sentiment de pitié pour lui-même. Pas un homme, pas une femme, avec qui, de temps à autre, il pût marcher, rire, causer, comme faisaient tous ces hommes et toutes ces femmes dont il entendait les voix, dont il enviait le sourire, sentant son propre visage raidi, presque figé, dans le long silence de sa promenade. Pas un ami, à moins que... Un nom vint à sa pensée : Antonin Fischel!

Mais quelle vraisemblance qu'un homme occupé de conceptions immenses, dédaigneux de l'ordinaire et du banal, savant

consommé, penseur audacieux, accepterait l'inutile amitié de Maxime de Bernaz? Obtenir l'amitié de cet inconnu qui, d'une seule parole, ouvrait des horizons nouveaux!...

« Si je le voyais souvent, se disait Maxime, je sens que je deviendrais *quelqu'un!* Mais, après tout, ne m'a-t-il pas permis d'aller le revoir?... »

Le revoir! posséder un ami : quelle joie! Mais ils s'étaient quittés la veille seulement. N'était-il pas convenable d'espacer de quelques jours la seconde visite? L'empressement pouvait plaire, mais il pouvait être importun. Maxime, tout en marchant, discuta la question, avec la timide angoisse d'un amoureux qui craint d'indisposer sa belle. Finalement il décida qu'il retournerait le lendemain chez son futur ami.

VII

Avant même qu'Antonin eût parlé, ses yeux de diamant noir jetèrent un feu de bon augure. Évidemment, il était satisfait de voir le marquis.

— Je vous ai aperçu hier, dit-il, faisant queue à la porte d'un théâtre en compagnie d'un grand jeune homme. Votre fils, sans doute?

— Oui. C'était jour de congé pour le fils et jour de corvée pour le père.

— Les corvées ne vous plaisent pas, il me semble. Mais que comptez-vous faire de ce grand garçon?

— Un officier... La seule carrière possible pour lui. Je n'entends pas qu'il soit ce que je fus toute ma vie : un oisif.

— Ah! vous êtes étonnants, vous autres nobles! Une carrière publique ou l'oisiveté : pas de milieu! Travailler pour les autres, ou ne pas travailler du tout. Si bien qu'un jour, vous êtes trop heureux d'être invités aux chasses du roturier qui court le cerf dans vos bois, devenus les siens, et plus heureux encore de marier vos fils à ses filles, c'est-à-dire de racheter vos bois en les payant de votre nom. Depuis un siècle et demi, vous n'avez pas changé.

— Croyez-vous? dit Maxime. Je me permets, sur ce point, de contester votre opinion. Nous avons changé : car, autrefois, nous ne voulions pas gagner de l'argent : aujourd'hui, nous voudrions bien, mais nous ne pouvons pas. Moi qui vous parle, je suis tout prêt à fabriquer demain de la chandelle, du chocolat, du sucre, n'importe quoi. Voulez-vous m'indiquer la marche à suivre?

— Il est trop tard, monsieur le marquis, tout au moins pour vous. De dix à vingt ans, vous avez été soumis à un régime ayant pour seule fin d'élever une barrière infranchissable entre vous et la chandelle. L'éducation reçue vous condamne à consommer sans jamais produire.

— Mais mon fils?

— Oh! pour celui-là, c'est bien autre chose : vous n'en faites pas un producteur : vous en faites un soldat, c'est-à-dire un destructeur. Je sais bien que les exemples viennent de haut. Tous les souverains de l'Europe n'ont qu'un souci : réunir dans leur main les plus grands moyens de destruction. Toujours la routine, la vieille routine d'Alexandre et de Bonaparte! Mais le monde a marché, et le futur grand homme de l'histoire — viendra-t-il dans un siècle ou dans dix ans? — sera le monarque de génie qui désarmera ses troupes, qui fera de la caserne une cité ouvrière, de l'arsenal une fabrique. L'avenir est là, monsieur, n'oubliez pas mes paroles.

Cette éloquence troublait Maxime. Toutefois le sang d'une vieille race parlait en lui.

— Voudriez-vous donc, fit-il, supprimer la gloire nationale?

— Non pas. Mais la gloire *militaire* — on dirait qu'il n'y en a pas d'autre! — finira par devenir un objet de musée. Quant à moi, si j'avais un fils, il connaîtrait à coup sûr les galeries des vieilles armures et des trophées historiques : mais il passerait une heure, chaque jour de sortie, au Conservatoire des Arts et Métiers... L'a-t-il vu, seulement?

— Non : mais je l'y mènerai dimanche. Ah! monsieur, s'il pouvait vous entendre! S'il pouvait admirer votre invention! Ah! cette machine!... J'en rêve la nuit!

— Moi de même, dit Fischel en souriant.

Et tous deux recommencèrent à parler du moteur. Dans

l'esprit de Maxime, déjà gonflé de désirs et de projets, Antonin lisait comme dans un livre. Au bout d'une heure, le marquis se leva, craignant d'importuner par des visites trop longues.

— Si j'osais, balbutia-t-il... si je ne craignais pas que ma pauvre conversation d'ignorant ne soit fastidieuse pour un homme de science... je vous prierais de venir dîner à la maison dimanche prochain. Vous verriez mon fils. Qui sait quelle influence vous pouvez prendre sur son avenir?

— Je sors peu, répondit Fischel. Mais une invitation cordiale comme la vôtre ne se refuse point. Songez seulement que vous m'avez promis la discrétion absolue sur ma découverte!...

Maxime rentra chez lui par le Conservatoire des Arts et Métiers. Puis il passa chez un libraire, qui le chargea de traités de physique, de chimie et de mécanique, à l'usage des gens du monde. Et, pendant plusieurs jours, il s'absorba dans l'étude, retrouvant ce qu'on lui avait enseigné tant bien que mal, une trentaine d'années plus tôt. Dès lors, il se considéra comme fixé sur l'invention de Fischel.

— Tiens, papa! *La théorie des mélanges détonants!* Vous allez donc passer un examen?

Hélion salua ainsi son père, en arrivant à la maison, le dimanche suivant.

— Mon cher, dit le disciple d'Antonin, as-tu remarqué une chose? C'est que l'éducation, telle qu'on nous l'a donnée, à toi et à moi, nous condamne à consommer sans jamais produire.

— Pardon! dit le jeune homme en riant. Vous oubliez que je compte prendre une carrière, moi.

— C'est vrai. Mais tu deviens un destructeur, non pas un producteur. Gageons que tu n'y avais pas pensé.

— Non, papa. J'ai bien assez de songer à mes « colles ». Naturellement, Saint-Cyr n'est pas une pépinière d'agriculteurs. Sortirons-nous, aujourd'hui?

— Sans doute. Je t'emmène au Conservatoire des Arts et Métiers. C'est ce qu'il y a de plus curieux à Paris.

« Adieu les matinées! » soupira tout bas Hélion.

Mais il ne fit pas d'objection et suivit son père, qui remplit fort convenablement son rôle de *cicerone*.

— Vous êtes déjà venu ici? demanda le jeune homme en ouvrant de grands yeux.

— Plusieurs fois. Je travaille, mon cher. Nous avons perdu notre fortune : il faut la réparer... Voilà ma carrière ! N'en vaut-elle pas une autre?

Tout en regagnant la maison, Maxime prévint son fils qu'ils auraient un convive, Antonin Fischel, un savant remarquable.

— Ah! oui, fit Hélion : l'homme pratique! Où l'avez-vous pêché? Est-ce un Français? Quel est son genre de production, puisqu'il s'agit de produire?

Maxime, embarrassé, n'osa dire qu'il avait trouvé Fischel dans un omnibus, et qu'il ignorait tout de lui, même sa nationalité.

— Patience! répondit-il vaguement. Cause avec lui, d'abord. Je te souhaiterais d'avoir son esprit.

Hélion fut obligé de reconnaître en lui-même que le convive de son père était un causeur hors ligne. Cet inconnu parlait de tout avec compétence, et avait sa manière de voir personnelle concernant chaque sujet. Il entreprit le collégien sur ses études, comme l'eût fait un professeur. Il apprécia les nouveautés littéraires en homme qui a beaucoup lu. Des personnages politiques furent jugés par lui en une seule phrase, avec une impartialité froide. Même la cuisine fut commentée avec une science véritable, et Fischel laissa voir qu'il avait mangé un peu dans tous les pays. Ce fut en vain, toutefois, qu'Hélion voulut le faire parler sur ses voyages et sur lui-même. La conversation de ce nouvel ami tournait court, dès qu'on cherchait à la diriger vers ses antécédents : mais cette réserve, que d'autres auraient pu trouver inquiétante, n'était, aux yeux de Maxime, qu'une force de plus.

Le jeune homme renvoyé à son collège, le marquis put enfin parler librement. Depuis deux jours, une idée fermentait dans sa cervelle. Avec toutes les précautions d'un diplomate, et surtout d'un diplomate timide, il laissa voir qu'il n'aurait nulle répugnance à mettre quelques fonds dans l'affaire du moteur. Puis, comme effrayé de son indiscrétion, il se tut, attendant la réponse du maître.

Celui-ci n'eut pas l'air choqué de ce qu'il venait d'entendre, pas étonné, non plus. Mais, au lieu de répondre, il questionna.

De quelle somme disposait le marquis de Bernaz? Quelle était sa fortune présente, future? Quelles étaient ses relations dans sa province? Avait-il des amis riches? Tout à coup, Fischel demanda :

— Vous êtes veuf, monsieur le marquis?

— Non.

— Séparé, alors?

— Pas davantage.

— Oh! oh! fit Antonin, absorbé dans une rêverie de mauvais augure.

Puis, au bout d'un instant :

— Est-ce par goût que la marquise reste en Savoie?

— La raison y est pour quelque chose; mais Paris n'est pas son genre. Elle n'y a jamais mis les pieds. C'est une provinciale du genre sérieux — et religieux, — détestant qu'on la dérange dans ses dévotions ou dans ses lectures, un peu indolente, un peu froide, cherchant par-dessus tout la paix en ce monde et en l'autre... Non, je ne la vois pas venant habiter Paris.

— Et, si je ne me trompe, vous ne comptez pas la contrarier dans ses préférences?

— Oh! je ne l'ai jamais beaucoup contrariée — pas plus qu'elle n'a fait pour moi, d'ailleurs; c'est une justice à lui rendre.

— Monsieur le marquis, vous êtes un homme heureux, dit Fischel en se levant. Permettez-moi de réfléchir à vos propositions. Madame la marquise en est-elle instruite?

— Non, et je ne compte pas l'en instruire : je vous ai promis le secret.

— C'est bien, dit l'inventeur.

Quelques jours plus tard, Maxime rentrait chez lui, porteur d'un papier qu'il venait de signer en double avec Antonin. Son rêve était dépassé. Non seulement il était « intéressé » dans l'affaire du moteur, mais il était devenu quelque chose comme associé de Fischel et, pour comble de bonne chance, il était secrétaire général de la future compagnie, avec des appointements immédiats. Il avait signé sans beaucoup lire, et surtout sans beaucoup comprendre. Mais cet argument de son interlocuteur était sans réplique :

— Je ne suis pas allé vous chercher; vous êtes venu. C'est à prendre ou à laisser.

Enfin, la « situation » était trouvée. Maxime, cette nuit-là, fit des rêves d'or. Le lendemain, il s'apprêtait à informer Chantal de cette première victoire; mais il résolut d'attendre. La marquise, toute provinciale qu'elle fût, pouvait prendre prétexte de l'événement pour réclamer sa place au foyer conjugal. Et, jusqu'à ce jour, Maxime n'avait guère profité de son indépendance. La lettre à Chantal fut différée; mais il écrivit sans perdre une minute à Dubigeon pour demander un envoi d'espèces : le premier versement.

Fischel n'avait pas menti en disant qu'on marcherait vite. Au bout d'un mois, un local était loué aux Batignolles pour servir d'atelier, tandis que les bureaux fonctionnaient à peu de distance de la Bourse. A vrai dire, Bernaz à lui seul constituait tout le personnel de ces bureaux; mais il avait du zèle pour quatre. Sur la table de son cabinet, monsieur le secrétaire général recopiait de sa main des brouillons qui lui étaient fournis par son chef. C'étaient des lettres adressées à des camarades ou à des parents de Savoie. Elles étaient un peu longues, mais habilement conçues. L'affaire du moteur était expliquée, la grande révolution industrielle prophétisée à bref délai. Bernaz croyait obliger ses compatriotes en leur indiquant une affaire comme on en trouve tous les cinquante ans. Des parts de fondateur pouvaient encore s'obtenir au pair, en se pressant. Les amateurs étaient admis, sur leur demande, à voir fonctionner le modèle.

Signé d'un nom inconnu, ou même connu dans « les affaires », ce prospectus autographe était d'avance voué au sort le plus fâcheux; mais les amis de Maxime le savaient, intellectuellement et moralement, incapable d'une rouerie. On sentait, dans cette prose, un air de vérité, l'absence naïve de toute réclame. Fischel ne s'était pas trompé sur les services que pouvait lui rendre un pareil auxiliaire.

Après un peu d'attente, on eut la visite de quelques Savoyards venus à Paris pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs. Incontestablement, Fischel était un homme d'une rare éloquence. Deux parts de fondateur furent vendues; et, comme il arrive toujours, les nouveaux adhérents se montrèrent

infatigables dans leur propagande. Ce qui impressionnait surtout la province, c'était que le *moteur Fischel* n'avait pas dépensé un franc de réclame dans les journaux.

Un certain dimanche, Bernaz montra fièrement à son fils un rouleau d'or qui brillait sur la cheminée.

— Tiens! dit-il, regarde le premier argent gagné par ton père. Ce sont mes appointements du mois. Pour toucher la même somme, il faut que tu deviennes colonel, — et, d'abord, que tu passes tes examens... Pauvre ami! Tu changerais bien avec moi?

— Tout de suite, répondit Hélion, qui ne savait pas que les appointements du roi de France étaient payés sur la cassette du duc d'Orléans.

— Nous en recauserons. Fischel s'occupe de toi. C'est un ami, celui-là!

Maxime n'était plus le même; il se sentait moins timide et aspirait déjà l'air du boulevard à pleins poumons. Ses vêtements neufs avaient la bonne coupe. Antonin l'avait poussé à se faire recevoir d'un des cercles les plus nombreux de Paris, sinon des plus difficiles. Même, il avait trouvé les parrains. Dans ce palais, Bernaz s'abreuvait de jouissances que son imagination n'avait jamais rêvées sous les lambris modestes du Club de Chambéry.

A cette époque il s'égara — sans consulter son protecteur — vers les confins de la haute galanterie, ce qui l'obligea de tirer, pour son propre compte, sur la caisse de Dubigeon. Mais Antonin flaira une odeur de fête, questionna son subordonné, et l'obligea d'avouer qu'il avait dépensé son argent pour lui-même. Le coupable demanda grâce et promit d'être sage. Il fut pardonné, mais Antonin prit ses garanties : — la chair est faible ; — une opposition en bonne forme à tout paiement fut signifiée au notaire de Chambéry. Celui-ci ne manqua pas d'en instruire Maxime, qui osa se plaindre.

— Eh! mon cher, dit froidement l'inventeur, je veille sur votre apport dans l'association. Vous n'y êtes pas entré, je suppose, pour vos connaissances techniques. A chacun son rôle! D'ailleurs, s'il vous faut des femmes, allez dans le monde.

Le plus curieux, c'est que Maxime obéit, lui qui détestait

le monde. Bien que Fischel ne mît jamais le pied dans un salon, il dirigea, conseilla son ami avec une étrange sûreté de coup d'œil. Avec aussi peu d'efforts que pour être admis au cercle, ce nouveau Parisien pénétra dans un monde très hospitalier, très amusant, où rien ne manquait aux femmes, ni la beauté, ni l'esprit, ni l'élégance, ni même les titres, rien, sauf les maris. Cependant on s'arrangeait, autant que possible, pour avoir, dans chaque réunion, un ménage en règle ; et celui-là ôtait l'envie de regretter les autres. Maxime, en peu de temps, eut les manières conquérantes et chiffonnantes du milieu, ce qui le surprit lui-même, car il croyait ce genre très difficile à acquérir.

Dès lors, pour lui, ce fut chaque jour un nouveau triomphe, en ce sens qu'on l'invita partout sans le connaître, à première vue. C'était le coup de foudre, non pas de l'amour, mais de l'invitation. Pendant des semaines entières il oublia le chemin de sa propre salle à manger; et — phénomène vraiment merveilleux — il fut cité par des reporters comme ayant été « reconnu » à certaines soirées où il ne connaissait personne, pas même la maîtresse de la maison.

« Enfin, songeait-il, j'aurai vécu! Mais que d'années perdues! »

Cependant Maxime ne comptait pas s'en tenir aux dîners de ces charmantes créatures dont les vins n'étaient pas toujours de premier ordre, mais dont les décolletages défiaient toute comparaison. En acceptant d'aller dans « le monde », il avait rêvé un destin plus doux ; et, bien qu'il n'eût pas le coup d'œil de l'aigle, certains détails lui donnaient à penser que le rêve se réalisait tout près de lui, au bénéfice d'autres mortels plus heureux. Mais, quand il chercha la réalité pour son propre compte, il éprouva l'humiliante surprise de trouver en face de lui des citadelles de vertu.

Comme il s'en ouvrait à Fischel, resté son ami malgré certain procédé, — ou plutôt malgré certaine procédure :

— Faites attention, lui répondit le philosophe, que la plupart de ces jeunes femmes, sous des apparences de folie, cachent la dure obligation d'être raisonnables. Celles qui ont des amitiés sérieuses tiennent à les garder; celles qui n'en ont pas en cherchent. Vous, mon cher marquis, vous n'êtes pas sérieux,

— dans le sens que nous disons, — parce que, malheureusement, vous êtes pauvre.

— Que me servirait d'être millionnaire, puisque mon argent est séquestré par vous?

— Bon! fit Antonin, seriez-vous assez bête pour vouloir entretenir? Faites mieux. Tirez parti de ce monde-là, qui est, beaucoup plus que vous ne croyez, un monde d'affaires. Tenez : la baronne Artens, par exemple. Vous croyez, sans doute, que cette jolie femme ne songe qu'à ses toilettes et à la coquetterie? Eh bien! elle se fait, chaque année, trente mille francs de commission. Parlez-lui de notre affaire.

— C'est un oiseau; elle n'écoute pas ce qu'on lui dit.

— Parce que vous lui dites que vous l'aimez. Essayez d'autres sujets. Promettez-lui — je vous y autorise — cent francs pour chacune de nos parts qu'elle aura vendue. Et alors, vous verrez si c'est un oiseau!

Fischel avait raison. La baronne écouta Maxime devenu sérieux, et chacun y trouva son compte. Elle toucha, en un mois, une centaine de louis; Bernaz connut, pour la première fois à quarante-cinq ans, le bonheur d'être aimé par une femme du monde, et Fischel encaissa vingt parts de fondateurs.

Ces nouvelles souscriptions, jointes à celles, beaucoup plus nombreuses, qu'avait fournies la Savoie, commençaient à produire une somme. Antonin jugea qu'il était temps de construire le premier appareil, décision importante, dont le secrétaire général informa les intéressés dans une circulaire pompeuse.

LÉON DE TINSEAU.

(*A suivre.*)

LA GUERRE DE COREE[1]

Le conflit qui vient de mettre aux prises la Chine et le Japon se préparait depuis de longues années ; à maintes reprises il avait semblé sur le point d'éclater ; les événements auxquels nous assistons sont le dénouement violent d'une situation qui chaque jour apparaissait plus critique.

A vrai dire, il a pu sembler naguère que l'orage se déchaînerait sur un autre point du sombre horizon qui enveloppait la Corée. Il y a sept ans, l'Angleterre, craignant que la Russie ne mît la main sur la Corée, avait pris les devants en s'emparant des îles de Port-Hamilton[2]. Le Gouvernement du tsar protesta de la pureté de ses intentions ; les Anglais ne se sentirent plus en droit de se mettre en garde contre un danger qu'on leur affirmait être imaginaire ; ils évacuèrent Port-Hamilton et le remirent entre les mains de la Chine. Le 1er février 1887, sir James Fergusson faisait à la Chambre des communes la déclaration suivante :

1. Pour tous les noms géographiques, voir la carte de la Chine orientale, dans l'Atlas de Stieler, ou, mieux encore, la carte du nord de la Chine par M. Waeber, consul de Russie à Seoul.

2. Au sud de la Corée.

« Le Gouvernement de Sa Majesté ne s'est déterminé à se retirer de Port-Hamilton qu'après avoir reçu l'assurance du Gouvernement chinois qu'aucune partie de la Corée, y compris Port-Hamilton, ne sera occupée par aucune puissance étrangère. »

La solution de cet incident diplomatique montre que l'Angleterre a reconnu formellement la suzeraineté de la Chine et que, d'autre part, elle se réserve d'intervenir le jour où cette suzeraineté serait impuissante à maintenir ses droits. Il est évident, en outre, que si la Russie a jugé opportun de nier en 1887 toute velléité d'agir en Corée, elle ne saurait cependant se désintéresser des changements qui s'y produisent et qu'elle pourra entrer en scène du moment où l'intégrité du petit royaume sera menacée.

Jusqu'ici heureusement les contestants ne sont que la Chine et le Japon. Les origines de leur différend sont anciennes et multiples ; mais, comme il arrive d'habitude, un incident isolé a suffi pour provoquer la décharge d'une tension longtemps accumulée. Le récit de ce fait divers ne manque pas de saveur ; ce n'est point un banal incident de frontière, mais une conspiration à faire tressaillir d'aise Saint-Réal.

I

Le 4 décembre 1884, on célébrait à Seoul [1] l'inauguration de l'hôtel des postes : les principaux membres du Gouvernement coréen, les représentants des États-Unis et de l'Angleterre et M. von Möllendorf, conseiller étranger du roi, assistaient à un banquet que le directeur des postes leur offrait dans les nouveaux bâtiments. Tout était fort gai, quand vers dix heures du soir, un inconnu entra dans la salle en criant : « Au feu ! » Le prince Min Yong-ik sortit pour voir ce qu'il y avait ; à peine avait-il franchi la porte de la maison qu'il était attaqué par derrière et recevait sept coups de sabre ; malgré ses blessures, il put faire un effort pour revenir sur ses pas ; en cet instant, M. von Möllendorf, attiré par le bruit,

1. Seoul est un mot coréen qui signifie « la capitale ». Le nom même de la ville est, en chinois, « Han-Yang. »

accourait et recueillait dans ses bras le prince tout sanglant. Les meurtriers s'enfuirent : les convives s'esquivèrent au plus vite. Pendant la nuit, M. von Möllendorf transporta le prince dans sa propre maison et le sauva ainsi d'un second attentat.

L'âme du complot était un certain Kim Ok-kiun, ancien envoyé de Corée au Japon : il agissait à l'instigation des Japonais ; on en eut la preuve le lendemain même. Le 5 décembre, en effet, ce personnage pénétra auprès du roi, l'intimida étrangement et lui dicta ses volontés. Le ministre de la guerre est appelé au palais ; à peine a-t-il pris congé de son souverain qu'il tombe mort, frappé par des hommes apostés. Dans la nuit, sept des principaux chefs coréens sont assassinés. Un nouveau ministère est formé à la tête duquel est placé Kim Ok-kiun.

Les conjurés avaient habilement choisi leur moment : la Chine se débattait dans les difficultés de l'affaire du Tonkin ; ils comptaient qu'elle serait incapable d'intervenir en Corée. Mais ils avaient compté sans l'énergie de l'homme qui commandait le petit corps chinois cantonné à Seoul, Yuen Che-k'ai. Yuen se fit le promoteur d'une contre-révolution ; en quelques jours le nouveau ministère était abattu et ses partisans massacrés ; trois membres seulement du cabinet purent échapper ; de leur nombre était Kim Ok-kiun qui prit refuge sur un bateau de guerre japonais. Il put atteindre le Japon sain et sauf ; on l'y interna, dit-on ; en réalité, il y fut pensionné par le Gouvernement dont il n'avait été que l'agent. La Chine récompensa Yuen Che-k'ai en le nommant, dès l'année 1885, résident à la cour du roi de Corée.

Parmi les complices de Kim Ok-kiun était le directeur des postes, celui-là même qui avait lancé l'invitation meurtrière. Arrêté par les soldats chinois au moment où il cherchait à se justifier auprès du roi et emmené hors du palais, il fut aussitôt mis en pièces par la populace. Son père et ses plus proches parents se tuèrent. Un membre de sa famille, du nom de Hong Tjyong-ou, conçut le projet de se réhabiliter en assassinant Kim Ok-kiun ; il devait attendre neuf ans avant de pouvoir exécuter son plan. Il vint en 1889 à Tokio et y noua des relations avec Kim Ok-kiun ; mais, ne trouvant pas l'occasion favorable,

il s'embarqua pour l'Europe, on ne sait trop dans quel but. Il séjourna longtemps à Paris, dans un hôtel de la rue Serpente, et fut accueilli fort aimablement dans diverses maisons; les habitués du musée Guimet ont pu l'y apercevoir parfois avec sa robe de soie blanche et son chapeau conique aux larges bords. Le père Hyacinthe Loyson, dont l'affabilité est bien connue, le reçut avec la plus grande cordialité; au moment de son départ, il lui laissait, le 22 juillet 1893, une carte avec ces mots : « Mon cher ami, je vous souhaite un très heureux voyage et prie Dieu de vous bénir, vous et les vôtres. » A la fin du mois de juillet, Hong Tjyong-ou prit passage à Marseille sur le *Melbourne* à destination du Japon.

Le 27 mars 1894, quatre passagers, portant le costume japonais, débarquaient à Shanghaï et descendaient dans un hôtel japonais de la concession anglaise. C'étaient Kim Ok-kiun avec son domestique, et Hong Tjyong-ou avec un interprète de la Légation de Chine à Tokio, Ou Po-jen. Une invitation authentique ou supposée, de Li Ts'ing-fang, fils adoptif de Li Hong-tchang et récemment ministre de Chine au Japon, avait attiré Kim Ok-kiun dans le piège. Le mercredi 28, vers trois heures de l'après-midi, Kim et Hong se trouvaient seuls dans une chambre de l'hôtel, au premier étage. Kim était couché; Hong saisit un revolver et tira deux coups sur son compagnon; le malheureux eut la force de se précipiter hors de la chambre; mais, au haut de l'escalier, une troisième balle le frappe dans le dos et il tombe baigné dans son sang.

Dans la nuit du même mercredi, un attentat analogue était dirigé, à Tokio, mais sans succès, contre Po Yong-hiao, coreligionnaire politique de Kim Ok-kiun; l'un des assaillants fut arrêté sur-le-champ, les deux autres se réfugièrent dans la légation de Corée. Le gouvernement japonais mit en demeure le représentant coréen de lui livrer les coupables : après quelques tergiversations, le chargé d'affaires, craignant qu'on ne pénétrât dans sa légation par la force, dut céder : il pria les Japonais de retirer leur sommation afin qu'il ne parût pas agir par contrainte, puis il mit ses deux compatriotes à la porte; dès qu'ils eurent franchi le seuil, la police les saisit. Les trois inculpés déclarèrent hautement qu'ils avaient obéi à un commandement exprès de leur roi. Peu après, le chargé

d'affaires quittait précipitamment Tokio sans prendre congé de l'empereur et sans donner aucune raison de cette brusque rupture de relations diplomatiques.

A Shanghaï, Hong Tjyong-ou avait été découvert et appréhendé par la police anglaise dès le lendemain de son crime. Il ne montra aucun regret de son action et se vanta, lui aussi, d'avoir exécuté les ordres de son souverain. Quoique le meurtre eût été commis sur le territoire de la concession anglaise, les traités ne donnent pas aux autorités européennes le droit de connaître des causes qui concernent uniquement des Coréens : Hong Tjyong-ou ne relevait donc que de ses compatriotes. Le 6 avril, Hiu, consul de Corée à Tientsin, arriva en personne à Shanghaï et se fit livrer le criminel ainsi que le corps de Kim Ok-kiun : le mort et le vivant furent embarqués ensemble sur une corvette chinoise qui, le 7 au matin, appareilla pour Tchemoulpo. On ne sait pas ce qui est advenu de Hong Tjyong-ou ; il est probable qu'il a été récompensé plutôt que puni. Ce qui est certain, c'est que la mort de Kim Ok-kiun causa une vive joie en Corée : sa tête fut exposée sur la place publique comme celle d'un traître : son vieux père aveugle, sa mère et sa fille furent décapités.

Toute cette tragique histoire avait fort ému les Japonais. Leurs journaux dénonçaient avec indignation le guet-apens de Shanghaï, cherchaient les instigateurs et ne craignaient pas de les trouver en Chine. En effet, quoique la complicité de la Chine ne soit pas démontrée, elle est probable de par l'axiome *is fecit cui prodest* : d'ailleurs Kim Ok-kiun n'a-t-il pas été attiré à Shanghaï par une invitation de Li Ts'ing-fang, et n'était-il pas accompagné par l'interprète chinois Ou Po-jen ? Si l'on ne peut rendre responsable le Céleste-Empire, faute de preuves matérielles, ne peut-on pas du moins exiger du roi de Corée des explications sur la singulière conduite de son chargé d'affaires ?

L'opinion publique se prononçait donc en faveur d'une action en Corée. D'ailleurs, le gouvernement, qui est las de se trouver toujours en minorité à la Chambre, n'était point opposé à une diversion extérieure. L'état d'excitation des esprits pouvait faire redouter des décisions extrêmes ; ces appréhensions ne tardèrent pas à être justifiées.

A la fin du mois de mai, une insurrection éclatait dans le sud de la Corée: les révoltés s'emparaient de Chyeng-chyong, capitale de la province de Chulla. Le roi, impuissant à réprimer le mouvement populaire, réclama l'assistance des Chinois, qui envoyèrent deux mille hommes reprendre la ville. Les Japonais dénoncèrent aussitôt l'action de la Chine comme une violation de la convention conclue en 1885 et aux termes de laquelle nulle opération militaire en Corée ne pouvait se faire qu'avec l'assentiment et la coopération du Japon[1]. Le 12 juin, six mille soldats japonais débarquaient à Tchemoulpo et le 15 juin, M. Otori, ministre du Japon en Corée, pénétrait dans Seoul avec une escorte de six cents hommes. De leur côté, les Chinois concentraient des troupes dans la baie d'A-san, à 50 milles environ au sud de Tchemoulpo. Un mois encore des négociations retardèrent les hostilités: on sait comment, le 25 du mois dernier, les Japonais, en attaquant et coulant, avant toute déclaration de guerre, le transport *Kowshung* qui battait pavillon anglais, ont rendu le conflit inévitable.

Laissant à présent la querelle suivre son cours et l'avenir se faire, remontons le conflit dans son passé le plus lointain. Ce coup d'œil en arrière nous fera mieux comprendre ce qu'il a d'inévitable.

II

Ce n'est pas la première fois que la Corée excite les convoitises des Japonais: ils ont divinisé, il y a plus de dix-huit siècles, leur impératrice Jingu qui, en 203, « fit briller les armes du Japon au delà des mers ». Cette expédition qui est restée comme un des plus glorieux souvenirs dans les annales des Mikados, n'est pas la seule qui ait été anciennement dirigée contre la Corée, témoin la « Roche de la femme qui pleure ». Une gracieuse légende conte qu'au VIe siècle de notre ère, comme un général partait pour la Corée, sa femme resta là, à suivre des yeux, en pleurant, la voile qui emportait ses amours: elle se tint si longtemps immobile qu'elle fut changée en pierre; c'est elle qu'on voit aujourd'hui à la pointe d'un

1. Voir page 766

promontoire sous la forme d'une roche, la Roche de la femme qui pleure.

L'histoire authentique commence plus près de nous. Elle nous montre au XVI[e] siècle les Japonais parcourant en vainqueurs toute la presqu'île disputée par les Chinois : la mort du taikoun Hidéyoshi, qui avait été le promoteur de la campagne, obligea en 1598 les envahisseurs à se retirer. Mais depuis cette invasion, les Japonais ont souvent considéré que la Corée leur appartenait légitimement.

S'il fallait tenir compte des prétentions séculaires, la Chine en aurait de plus vénérables à invoquer. Dès l'an 108 avant notre ère, l'empereur Ou, de la dynastie Han, s'empara de P'ing-jang sur les bords du fleuve Ta-t'ong, et soumit le pays à ses fonctionnaires et à ses institutions. La Chine n'a pas seulement fait des incursions sur le territoire : à plusieurs époques, elle l'a annexé et l'a administré comme partie intégrante de l'Empire ; elle y a implanté sa civilisation par de profondes racines. Quoique les Coréens n'aient pas des sympathies bien vives pour les Chinois, ils les regardent comme leurs maîtres, tandis que les Japonais ne sont à leurs yeux que de hardis pirates. Mais, quelque autorité que puisse avoir la tradition en Extrême-Orient, elle ne saurait prévaloir contre les faits ; et les événements des dernières années suffisent à expliquer la situation où se trouvent aujourd'hui la Chine et le Japon en Corée.

Le roi actuel, Li Hi, est le vingt-quatrième de la dynastie Li, qui a commencé à régner en l'an 1392 après Jésus-Christ. Second fils d'un personnage connu sous le nom de Tai Wön kiun, il a été adopté par la reine Tchouo Tai-pi, veuve du précédent roi ; c'est à ce titre qu'il monta sur le trône en 1864 : comme il était fort jeune, la régence fut exercée par son père. C'est sous le Tai Wön kiun qu'une expédition française et une expédition américaine motivées, l'une en 1866, par un massacre de missionnaires, l'autre en 1871, par le pillage d'un navire naufragé, échouèrent toutes deux dans l'attaque de Seoul. Ce double insuccès porta au prestige européen une atteinte qui devait se faire longtemps sentir.

Le Japon fut le premier à l'éprouver. Le Japon avait, en 1868, subi une prodigieuse révolution qui, en quelques

mois, l'avait fait sortir de la vieille ornière asiatique pour le jeter à toute vitesse sur la grande route de la vie européenne. Les Coréens n'eurent plus dès lors que du mépris pour le peuple qu'ils avaient jusqu'alors redouté : ils cessèrent d'envoyer tribut à la cour de Tokio, et motivèrent leur changement de conduite par des lettres insolentes. Les Japonais relevèrent l'insulte et, en 1875, ouvrirent les hostilités : il suffit au commissaire extraordinaire Kuroda Kiyotaka de faire une démonstration navale dans les eaux de la Corée pour amener le petit royaume à composition. Le Japon sut tirer de son facile triomphe des avantages sérieux qui furent garantis par un traité signé à Kokwa le 26 février 1876.

L'article premier de ce traité stipulait l'*indépendance absolue* de la Corée. Le Japon se faisait reconnaître le droit de maintenir un représentant diplomatique à Seoul. En outre, il exigeait l'ouverture à son commerce de Fou-san et de deux autres ports à déterminer ultérieurement ; des consuls seraient établis pour protéger leurs nationaux et auraient sur eux le droit de juridiction. Les deux ports choisis furent celui de Yuen-san ou Gensan (dans la baie de Broughton, sur la côte nord-est de la Corée), qui fut ouvert le 1er mai 1880, et celui de Jen-tch'oan (ou Tchemoulpo[1], à l'entrée de la rivière Salée, l'une des embouchures de la rivière Han qui mène à Seoul), où les Japonais s'installèrent le 1er janvier 1883.

A la suite du traité de Kokwa, les relations du Japon et de la Corée se sont fort multipliées ; les pêcheurs japonais qui ont obtenu, par une convention spéciale, le droit de vendre leur poisson sur un point quelconque de la côte, en profitent pour se livrer à un vaste commerce de contrebande. Ce trafic clandestin a pris une telle importance dans le port de P'ing-jang, qu'il ne peut plus être question que de le régulariser, et c'est pourquoi le gouvernement de Tokio demande avec insistance l'ouverture de cette place. Quant aux trois ports de Tchemoulpo, Fou-san et Yuen-san ils sont peuplés de Japonais ; Fou-san seul en renferme cinq mille.

1. Plus exactement, Tchemoulpo est le nom du port qui se trouve à 5 milles de la ville appelée Jen-tch'oan par les Chinois et Jinsen par les Japonais. — Le port ouvert sur la côte orientale est appelé Yuen-san par les Chinois, Gensan par les Japonais et Wunsan par les Coréens.

Les Coréens ne pouvaient voir cependant d'un bon œil ces intrus qui, les premiers, rompaient les barrières derrière lesquelles l'« État Ermite » s'isolait avec un soin jaloux. Ils trouvèrent en 1882 l'occasion de manifester leur déplaisir. Les troupes réclamaient un arriéré de solde : on leur délivra des sacs contenant du sable sous une mince couche de riz ; elles se mutinèrent et, le 23 juillet, mirent à mort le surintendant des grains, Min Kyom-ho, oncle de la reine. La reine elle-même fut menacée et, pour échapper à la populace, lui livra une jeune servante qu'elle fit parer d'habits royaux, puis empoisonner pour la circonstance. Mais le parti de la reine était inféodé à la cause japonaise ; ce fut pour les insurgés une raison suffisante de courir sus à tous les Japonais. Ils les attaquèrent dans leur légation, les en délogèrent après un combat de sept heures et incendièrent leurs habitations. Vingt-six Japonais sur quarante purent s'enfuir à Tchemoulpo où ils furent recueillis par un bateau anglais. A la suite de cette insulte, le Japon exigea et obtint une indemnité de cinq mille dollars ; le gouvernement royal dut faire des excuses, remplacer l'ancienne légation qui se trouvait hors des murs de Seoul par de nouveaux bâtiments situés dans l'intérieur de la ville, enfin payer l'entretien d'une garnison japonaise chargée de garder le représentant du Mikado.

Si l'émeute de 1882 fut dirigée contre le Japon, c'est lui qui suscita la conspiration de 1884. On a vu comment elle fut déjouée par l'énergie du commandant chinois, Yuen Chek'ai. Le Japon réussit pourtant à se faire payer une indemnité par la Corée, et conclut même avec la Chine une convention qui lui donnait le droit d'intervenir de concert avec elle toutes les fois que l'ordre serait troublé.

Pendant ces dix dernières années, quoique la Corée ait joui d'un calme relatif, le Japon n'a pas laissé passer une occasion de protester quand les griefs de ses nationaux y prêtaient. Les prétextes ne lui ont pas manqué. Je donnerai un exemple. Un des principaux articles du commerce coréen consiste en haricots ; comme les cultivateurs sont fort pauvres, les négociants leur font dès le printemps des avances en argent moyennant lesquelles la moitié de la récolte leur est assurée. En 1889, les Japonais de Yuen-san avaient ainsi

prêté cinq mille dollars aux paysans de la province de Ham-gyön do. L'automne venu, le gouverneur Tchouo, sans crier gare, promulgue un édit interdisant à tout Coréen de vendre ou d'acheter des haricots. Les Japonais font des remontrances au gouverneur qui en réfère au roi et demande l'autorisation de suspendre les exportations pour un an à partir du 23 octobre, sous le prétexte que la province souffrait de la famine. Le chargé d'affaires japonais prouva au contraire que la récolte n'avait jamais été aussi abondante; le cas fut renvoyé à Tokio; cependant l'édit restait en vigueur et les marchands perdaient l'argent qu'ils avaient engagé.

Ce n'est pas seulement contre les mauvais procédés du gouvernement de la Corée que protestait le Japon, mais aussi contre les « empiètements » de la Chine. Le 22 décembre 1890, le député Inouyé Kakugoro les dénonçait dans une interpellation au gouvernement. Dès 1882, disait-il, la *Japanese Specie Bank* a fait à la Corée un prêt de 170.000 dollars garanti par le revenu des douanes maritimes: la Chine, à une époque ultérieure, a avancé 200.000 taëls sur le même gage et en a profité pour s'emparer de l'administration des douanes coréennes, sans tenir aucun compte de la première hypothèque. Le Japon a établi, en novembre 1883, un câble télégraphique jusqu'à Fou-san, en stipulant qu'aucune ligne rivale ne serait installée pendant vingt ans; en novembre 1885, une ligne reliant la Chine à Seoul et à Fou-san a été livrée à l'exploitation. Enfin, quoique les traités conclus avec la Corée énoncent formellement que toutes les nations étrangères seront traitées sur un pied d'égalité, la Chine possède le monopole de l'exportation du jinseng.

A ces indiscrètes questions le vicomte Aoki ne répondit qu'au bout de trois semaines et ce fut pour faire cette sèche déclaration: « Le gouvernement estime qu'il n'est en aucune façon obligé de soumettre ses actes au public, soit pour demander son approbation, soit pour toute autre raison. »

Les députés japonais ne comprennent pas volontiers que la politique extérieure a besoin parfois d'un certain mystère: ils auraient eu tort cependant de mal interpréter la fin de non-recevoir que leur opposait le ministère. Celui-ci ne perdait pas de vue les affaires de Corée et cherchait à établir une

sorte de condominium chinois-japonais ; mais ces ouvertures furent mal accueillies par le Céleste-Empire. Le 9 juillet 1893, un croiseur japonais amenait à Tien-tsin un amiral qui devait s'entendre avec Li Hong-tchang sur les mesures communes à prendre au sujet de la Corée ; le vice-roi invita ses hôtes à dîner : au dernier moment, il se prétendit malade et voulut se faire remplacer par le taotai Cheng et par M. Detring, commissaire des douanes. Les officiers japonais se regardèrent comme insultés ; le 12 juillet, jour fixé pour le dîner, ils levèrent l'ancre et revinrent dans leur pays annoncer l'insuccès de leur démarche. Le Japon constatait une fois de plus l'impossibilité de s'entendre avec la Chine. Un an après, la guerre éclatait.

III

Pendant que le Japon donnait à ses réclamations une forme de plus en plus impérieuse, la Chine, suivant une ligne de conduite fort habile, ne manquait pas une occasion de prouver et de définir sa suzeraineté, et cherchait à établir par des faits que la Corée n'était pas seulement tributaire, mais vassale.

Le tribut en effet ne constitue pas une preuve suffisante de vassalité : l'abus même que les Chinois ont fait de la notion de peuple tributaire suffirait à le prouver. De ce que les premières ambassades des Pays-Bas ont apporté des présents au Fils du Ciel, il ne s'ensuit pas que la Hollande dépende de la Chine, comme on peut le lire dans maint auteur grave de l'Extrême-Orient. Si les Anglais ont permis aux prêtres birmans de venir tous les dix ans présenter leurs hommages à l'empereur, cela n'empêche point la Birmanie de rester une colonie britannique. D'ailleurs le tribut peut être payé simultanément à deux ou plusieurs nations ; la Corée elle-même a dû souvent envoyer ses représentants se prosterner à Tokio aussi bien qu'à Péking. La Chine a compris que l'ancienne conception asiatique du tribut n'avait plus de valeur dans le droit international du XIXe siècle : elle a donc tendu à faire de la Corée un état mi-souverain qui, dans la mesure où son action est soumise au contrôle d'une autre puissance, ne dépend que de cette seule puissance et non d'une troisième.

Li Hong-tchang est l'homme d'État dont les efforts ont amené graduellement cette transformation[1].

Quand le Japon eut signé le traité de Kokwa, Li Hong-tchang, qui excelle à mettre en pratique la maxime que, pour régner, il faut diviser, ne s'opposa plus à ce que la Corée se liât par actes diplomatiques avec les autres nations; bien plus, il s'entremit dans les négociations et eut grand soin qu'elles fussent toujours soumises à son approbation. Le Japon seul a traité directement; toutes les autres puissances ont admis l'intermédiaire de la Chine; ainsi firent les États-Unis en 1882, l'Angleterre et l'Allemagne en 1883, la Russie en 1884, la France en 1886. Lors de la discussion du traité américain, Li Hong-tchang voulut faire insérer une clause par laquelle la Corée serait reconnue vassale de la Chine: sa prétention ne fut pas admise; à son instigation cependant le roi écrivit au président des États-Unis une lettre autographe où il s'avouait tributaire du Céleste-Empire.

Les nations européennes ont eu quelque peine à se faire une idée précise de la nature du lien qui rattache la Corée à la Chine; la diversité de leurs appréciations se traduit par le titre même de leurs représentants à Seoul. L'Angleterre admet la dépendance complète et son agent est un consul général qui relève directement de la légation britannique à Péking; à l'autre extrême, le Japon et les États-Unis traitent le roi en souverain absolu; ils ont donc placé auprès de lui, le premier, un ministre résident et chargé d'affaires, les seconds, un ministre plénipotentiaire. Les autres puissances ont donné à leurs représentants des situations hybrides qui ne préjugent rien : la France a un consul-commissaire du gouvernement; la Russie, un consul général chargé d'affaires, l'Allemagne, un consul qui ne dépend pas de la légation de Péking.

Lors des réclamations japonaises qui suivirent l'émeute de 1882, Li Hong-tchang sentit le besoin d'établir plus fermement son autorité. Les troubles avaient été suscités par

1. S'il a joué un tel rôle, ce n'est pas qu'il soit, comme on se l'imagine quelquefois en Europe, une sorte de ministre des affaires étrangères inamovible, mais c'est parce que ses fonctions de surintendant des ports du Nord font rentrer dans ses attributions les relations avec la Corée.

l'ex-régent, père du roi; le Tai Wön kiun reçut une invitation de la part des officiers d'un croiseur chinois : à peine était-il à bord que le bateau levait l'ancre et prenait la route de Chine : on l'emmena à Pao-ting fou, capitale du Tche-li, où il resta interné pendant trois ans. Cette séquestration arbitraire n'empêcha pas Li Hong-tchang de recourir en même temps à des moyens moins violents : par un traité en date d'octobre 1882, il fut convenu qu'un mandarin coréen, avec le titre d'agent commercial, séjournerait à Tien-tsin et serait accrédité auprès du surintendant des ports du Nord, et que, d'autre part, un fonctionnaire chinois résiderait à la cour de Seoul. La forme donnée à l'arrangement était maladroite, car, faire un traité avec la Corée, c'était reconnaître implicitement son indépendance. Mais Li sut reprendre l'avantage par les prérogatives qu'il fit attribuer à son représentant : seul le résident chinois a le droit de pénétrer en chaise dans le palais, tandis que les autres agents diplomatiques doivent mettre pied à terre dès l'entrée : il a sous ses ordres une force armée dont l'importance n'est pas limitée et qui a toujours été d'au moins 500 hommes : bref, il occupe une situation analogue à celle d'un résident anglais auprès d'un rajah de l'Inde.

L'année suivante, en 1883, une autre manœuvre ingénieuse permit aux Chinois de fortifier singulièrement leur position en Corée. Profitant des embarras financiers du pays, la *China Merchants Steamship Company*, dont le patron est Li Hong-tchang, lui prêta 200.000 taëls (environ un million de francs), à la condition que le remboursement serait garanti par le revenu des douanes. Sous le couvert de cette clause, et, comme on l'a vu plus haut, à la grande indignation des Japonais, l'inspecteur général des douanes impériales, Sir Robert Hart, a rattaché à son service tout le commerce maritime des trois ports ouverts : depuis cette époque, les douanes coréennes ont fonctionné par les soins et sous l'autorité de la Chine : M. von Möllendorf, qui fut mis à leur tête, eut en même temps le titre de conseiller étranger du roi.

Après les troubles de 1884, Li Hong-tchang paraît avoir eu un moment de faiblesse qu'il doit regretter en ce moment : il s'engagea à ne jamais envoyer de troupes à Seoul sans en

prévenir le Japon qui, par là même, se trouverait autorisé à faire débarquer un nombre égal de soldats ; il retira aussi à M. von Möllendorf le titre de conseiller étranger du roi. Ces fonctions furent aussitôt prises par un Américain, M. Denny, qui n'avait aucun intérêt à favoriser la Chine et qui voulut faire goûter aux Coréens les bienfaits de l'indépendance. De son côté, Li Hong-tchang nomma, en 1885, comme résident à la cour de Seoul, le soldat dont la présence d'esprit avait, l'année précédente, fait avorter la conspiration japonaise, Yuen Che-k'ai. Dès lors, une lutte de tous les instants s'engagea entre M. Denny et le représentant de la Chine.

Ce fut Yuen qui commença l'attaque. Le 4 octobre 1885, le Tai Wön kiun, assagi par son séjour forcé à Pao-ting fou et complètement gagné à la cause chinoise, était rentré en Corée. Yuen projeta de détrôner le roi et de le remplacer par son fils sous la régence du Tai Wön kiun ; le complot s'ourdit en 1886 ; le prince Min Yong-ik, celui-là même qui avait si fort souffert jadis des assassins au service du Japon, avait été, croyait-on, gagné moyennant 3.000 taëls; mais, l'argent touché, il n'eut rien de plus pressé que d'aller tout dénoncer au roi ; puis, sachant par expérience le peu de prix qu'a la vie humaine en Corée, il courut implorer l'assistance du consul russe, M. Wæber, qui l'embarqua pour Hong-kong. C'est là qu'il vit dans la retraite ; les cicatrices de ses sept coups de sabre et les amertumes de l'exil doivent lui rappeler souvent les inconvénients du métier de conspirateur.

Le danger qu'avait couru le roi diminua les sympathies qu'il pouvait avoir pour la Chine. N'écoutant plus que les inspirations de son directeur de conscience américain, il tenta de faire reconnaître son indépendance par les nations étrangères en leur envoyant des représentants diplomatiques. Pak Tyèng-yong fut nommé ministre aux États-Unis et Tchouo Tch'en-hi eut le même titre pompeux pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Italie et la France. Le premier arriva en Amérique à la fin de l'année 1887. Quant au second, il n'alla jamais plus loin que Hong-kong.

Dès qu'il apprit l'initiative prise par le roi, Li Hong-tchang s'interposa et pour marquer la vassalité de la Corée, parvint

après la plus bizarre des correspondances, à lui faire accepter les conditions suivantes : « 1° l'envoyé coréen, dès son arrivée dans une capitale étrangère, s'adressera immédiatement au ministre chinois et sera introduit par lui auprès du ministre des relations extérieures ; 2° dans les cérémonies publiques, l'envoyé chinois aura le pas sur le coréen ; 3° l'envoyé coréen discutera toujours les affaires importantes avec le ministre chinois et se laissera guider par ses avis. » La convention étant bien et dûment ratifiée, le premier soin de Pak Tyêng-yong, quand il s'installa à Washington, fut de rendre visite au ministre des affaires étrangères sans en souffler mot à son collègue chinois. Le gouvernement des États-Unis, malgré toute sa bonne volonté, ne put guère prendre au sérieux cet étrange diplomate. Pak Tyêng-yong revint en 1889 dans sa patrie sans en avoir rien rehaussé la dignité. Les ambassades coréennes furent une lamentable déconfiture. Le crédit de M. Denny y succomba ; le 15 avril 1890, son contrat expiré, il quitta Seoul ; avec son départ s'évanouissait pour toujours le rêve chimérique de l'indépendance de la Corée.

Le résident Yuen reprit toute son autorité et trouva bientôt une occasion nouvelle de l'affirmer. Au commencement de Juin 1890, la vieille reine Tchouo Tai-pi était morte à quatre-vingt-un ans. Pour transmettre au roi les condoléances de l'empereur, Li Hong-tchang exigea qu'on suivît de point en point le cérémonial réglé par les rites qui concernent les peuples tributaires. Dans la première semaine de novembre, deux mandarins de haut rang, Tchang Lo et Hiu Tchang, quittèrent Tien-tsin et se rendirent à Seoul ; le roi vint à leur rencontre, se prosterna humblement devant la missive impériale et traita les deux envoyés comme les représentants d'une puissance suzeraine. La dépendance de la Corée ne pouvait être établie d'une façon plus éclatante ni plus formelle. De ce moment l'influence chinoise n'a fait que s'accroître. Les Japonais peuvent bien en nier la légitimité, il leur sera difficile de tenir pour non avenus les précédents que Li Hong-tchang s'est acquis pendant ces dernières années.

IV

Dans l'imbroglio coréen, la nation qui joue le rôle le plus effacé, c'est la Corée même. Son roi, faible et craintif, subit tour à tour toutes les influences. Les grands sont divisés en deux partis, celui des Min ou parti de la reine et celui des Ni ou parti du Tai Wön kiun ; pour s'entredéchirer, ils sont prêts à pactiser avec la puissance étrangère qui leur prêtera son appui : dans le jeu de conspirations infiniment compliquées auxquelles ils se livrent, on ne voit pas intervenir une seule fois le sentiment national. La société coréenne, de la base au faîte, est vermoulue : les nobles ou *niangpan* peuvent seuls arriver aux fonctions publiques ; pour les obtenir ils les achètent ; quand ils les ont obtenues, ils exercent les pires exactions. Les gens du peuple, qui savent qu'un préjugé de caste les empêchera toujours d'échapper à leur misérable condition, ne font rien pour améliorer leur sort ; bien plus, comme ils ont appris par l'expérience que tout ce qu'ils pourraient gagner sera pris par les nobles, ils ne cherchent même pas à faire fortune : ils ne travaillent que dans la stricte mesure du nécessaire ; on ne trouve pas un seul grand marchand à Seoul ; les magasins mêmes y sont inconnus. La Corée se meurt, faute de capitaux. Roi, nobles, artisans et laboureurs, tout le monde y est plongé dans une irrémédiable misère. Elle seule peut retirer quelque avantage de la guerre qui vient d'éclater : n'ayant rien à perdre, elle a tout à gagner ; quelle que soit la condition qui lui soit faite dans l'avenir, elle ne saurait être pire que celle où elle végète aujourd'hui.

Quand aux belligérants, il est malheureusement trop tard pour les initier aux finesses de notre littérature et de leur conter la fable de l'huître et des deux plaideurs ; l'expérience leur en révèlera peut-être la morale.

ED. CHAVANNES.

LE

RESPLENDISSEMENT D'ATENN

Fragments d'un papyrus

Le Premier Prophète parla ainsi :

— Menkéra est père d'une fille merveilleuse. Il l'a eue d'une épouse étrangère extrêmement belle ; mais l'enfant est plus belle encore. Elle n'est pas brune de visage ainsi que les femmes de notre race : sa chair est blanche comme la pulpe des nélumbos qui fleurissent sur les lacs sacrés ; de ses yeux, couleur d'améthyste et d'étoile, fusent des rayons qui brûlent plus sûrement que ceux d'Amon-Ra, car ils pénètrent jusqu'au cœur ! Ses cheveux, qu'elle laisse croître librement, couvrent son front d'une ombre étrange, et jamais sa bouche close ne sourit...

— Tu veux parler de Menko-Pira, la prêtresse d'Amon ? dit un des Divins Pères.

Et celui qui interrompait, la main crispée sur la tête de gazelle qui décorait le bras de son siège, se penchait anxieusement. Mais le Premier Prophète, sans lui répondre, continua :

— Cette femme est plus effrayante que les lions à jeun, que les chars de guerre, que les fléaux du ciel ! Elle est plus consolante que l'aurore, plus désirable que la richesse... Elle

est telle, enfin, que moi-même, glacé par l'âge, je ne puis la voir sans trouble, ni parler d'elle avec calme... Cette femme porte en elle la toute-puissance... Il faut la donner au roi.

Aussitôt, comme sous une rafale brusque, les tuniques blanches des prêtres, réunis en conseil, s'agitèrent. Tous, incapables de parler, protestaient du geste : les larges manches s'éployaient comme des ailes ; un bourdonnement montait, une réprobation unanime, s'exprimant par les mains ouvertes tendues en avant... Enfin, les voix obéissant, ils crièrent :

— Non ! non !

Et, hors du brouhaha confus, des phrases volaient :

— La bien-aimée d'Amon !

— La fleur mystérieuse du temple !

— Elle appartient à tous, si nul ne la possède !...

— La radieuse vierge ne doit pas partir.

Beaucoup riaient comme l'on fait pour narguer la peur.

Mais le Premier Prophète leva sa haute canne en ébène d'Ethiopie incrusté d'or, il tint haut son bras, immobile, et peu à peu l'agitation s'apaisa : les prêtres reprirent leur pose impassible, les paumes sur les genoux, dans les plis rigides des robes pâles.

Le vieillard laissa un instant régner le silence, dans la pénombre de la salle aux piliers puissants fleuris de lotus et de palmes, puis il parla :

— Votre émotion me confirme dans ma volonté, dit-il : le pouvoir de cette femme est infini, elle seule peut nous sauver, sauver les Dieux !

Toutes les têtes rondes, bleuies à la place rase des cheveux, eurent un sursaut, se tournèrent vers le Premier Prophète, et les yeux s'élargirent.

— Sauver les Dieux ?

Un des Divins Pères s'écria :

— N'est-ce pas un blasphème que de les supposer en danger, les Dieux très grands, très puissants, maîtres du monde ?

D'autres dirent :

— L'impie est puni par le ciel dans ses enfants et dans ses petits-enfants.

— Celui qui ne se courbe pas, qui ne baisse pas ses yeux mortels devant la splendeur d'Amon-Ra est frappé d'aveuglement.

Le pontife haussa la voix, impatient :

— Ne répétez pas ici des formules faites pour la foule!... Sur terre il n'y a que les images des Dieux, des images faites par nos mains; c'est nous qui sommes les garants de leur puissance, les trompettes de leur gloire, la milice invincible qui les couvre, les impose au monde. A nous de tenir haut leurs étendards, à nous de les défendre et de les venger!

— On les a donc outragés?...

— Le roi les délaisse... les méprise...

— N'est-il pas venu tout dernièrement, en grande pompe, rendre hommage à Amon-Ra?

— Il est venu plutôt comme pour un suprême adieu. Il n'a pas prononcé de prière, n'a pas tendu ses mains ouvertes chargées d'offrandes. Sa tête orgueilleusement se dressait, ses yeux dardaient un défi, et sur ses lèvres courait le frisson d'un insultant sourire. Même il n'a pas rompu le sceau qui scelle à son nom la porte du tabernacle où habite le Dieu suprême; la porte est restée fermée, l'empreinte royale est intacte, à jamais peut-être.

— Tes yeux troublés par l'âge ne t'ont-ils pas abusé?

— Le gypaète, qui, perdu dans le ciel, voit sa proie et fond sur elle, n'a pas le regard plus sûr que le mien! s'écria le pontife. J'ai vu, sous l'aspic de la coiffure royale, dans les pensées du maître, qui sont des chaînes pour tout un peuple immense, j'ai vu monter l'orage; j'ai prévu des choses redoutables... et ces choses sont arrivées.

Sa voix tremblait un peu quand il reprit, répondant aux muettes stupeurs qui l'interrogeaient :

— Depuis l'aurore de cette journée, Tapit n'est plus la capitale de l'Égypte!

Et il baissa la tête, comme accablé par le poids des paroles dites, par la nouvelle révélée, prenant corps, par la certitude affirmée de ce qui était certain.

Tous les prêtres, debout maintenant, l'entouraient...



Elle s'avança par les salles désertes du temple, marchant lentement entre les monstrueuses colonnes, si grosses, si hautes,

qu'elles semblaient des tours. Ses regards frôlaient distraitement les surfaces bombées, que la nuit lumineuse confusément éclairait, et sur lesquelles des Dieux, des rois et des prêtres, peints en diverses attitudes, semblaient tourner comme pour se cacher; et, derrière les piliers, de longues traînées d'ombre fuyaient.

Une frange de perles, au bas de sa robe, rebondissait sur les dalles avec un bruit d'averse, et du bout de son bouquet elle frappait çà et là, semant sa route de pétales brisés.

De loin, en silence, ses servantes la suivaient, la perdant, puis la retrouvant, à travers la grandiose et formidable demeure où elles étaient si petites que leurs fronts n'atteignaient même pas le haut du lotus épanoui qui formait la base des colonnes.

Enlaçant leurs bras, elles se serraient l'une contre l'autre, par peur de toutes ces choses gigantesques, que la nuit et la lune prolongeaient encore, et à cause aussi de ces êtres innombrables, à têtes de bêtes, à coiffures prodigieuses, qu'elles connaissaient bien pourtant, mais qui, en ce moment, leur paraissaient changés. Elles n'osaient pas les regarder franchement : alors elles croyaient les voir glisser le long des parois, les suivre furtivement avec des regards hostiles.

Mais la prêtresse d'Amon descendit quelques marches, hors des portiques, dans la lumière nue de la grande cour : et les suivantes hâtèrent le pas, rirent à la lune qui fit s'évaporer leur effroi.

La vaste esplanade était fermée d'un côté par le temple neuf, dont on apercevait les lourdes colonnes sculptées, et que précédaient deux colosses de granit, portraits du roi fondateur de l'édifice. En face, dans la muraille de l'enceinte, se dressait une très haute porte flanquée de deux tours carrées, à parois obliques, qui la dépassaient encore. C'était là l'entrée principale du domaine d'Amon-Ra.

Le battant de pierre était clos et les gardiens sommeillaient, sans doute. La prêtresse marcha vers l'enceinte et gravit l'escalier qui conduisait sur les murailles.

La vue découvrait de là un espace infini : toute la ville, tout le ciel, et le fleuve, qui, le premier, attirait le regard. Il luisait comme un glaive au milieu des douces teintes paisibles des rues, des places, des demeures.

Au pied des murailles, en face de la grande porte, commençait l'avenue dallée, bordée de sphinx à tête de bélier, qui s'étendait à travers la ville jusqu'à l'entrée d'un autre temple d'Amon-Ra dont les murailles bordaient le fleuve. On distinguait, entre les pattes des premiers colosses, s'appuyant du dos à leur poitrail, la statue géante du roi Ra-Ma-Neb Amen-Hotep, fondateur des deux temples ; mais, de sphinx en sphinx, la statue diminuait, à la taille d'un homme, puis à celle d'un enfant, puis elle n'était plus rien, et les béliers eux-mêmes disparaissaient, tandis que le large ruban de la route dallée était encore longtemps visible.

Menko-Pira ne regardait pas l'avenue sacrée, ni les temples, ni le fleuve, ni la ville. Se renversant la tête, elle ouvrait ses yeux sur le disque éblouissant qui roulait dans le ciel ; elle le regardait avec obstination comme si elle eût voulu le prendre pour miroir, y mirer sa face.

Ses bras blancs, elle les tendait vers l'astre, joignant les mains, les crispant l'une contre l'autre, et des phrases entrecoupées mouraient sur ses lèvres :

— Non, tu n'es pas le dieu Aah, ni Khons, ni Thoth, ni personne... esclave!... esclave, inerte, sans vie!... tu n'es rien, rien que le sceau qui ferme l'invisible, trop haut pour que nous puissions l'atteindre et le briser.

Mais quelqu'un venait, au loin, comme un fantôme, sur le chemin des murailles. Elle redevint impassible, regarda celui qui s'avançait et reconnut le Premier Prophète d'Amon.

Quand il fut tout proche, elle tendit ses mains vers lui en le saluant.

— Je te cherchais, ma fille, lui dit-il : je savais te trouver ici rafraîchissant ton front dans la brise qui court sur la haute muraille. Je savais te trouver solitaire sous le ciel lumineux, gazelle farouche dont tous sont avides et qui te dérobes à tous. Si j'interromps ce soir ta rêverie, c'est que j'ai de graves paroles à te faire entendre.

Elle dit :

— Je t'écoute, Prophète.

Alors il s'avança jusqu'au bord du rempart, regarda un moment, en silence, devant lui, puis il étendit le bras vers la ville.

— D'ordinaire, les soirs de pleine lune, dit-il, c'est fête dans Tapit. Sur toutes les places, à tous les carrefours, on danse, on se divertit aux sons des musiques, le fleuve Hapi est couvert de barques chargées de chanteuses et sur les berges circule lentement la foule réjouie. Mais, vois, ce soir, le fleuve est nu sous la lune, aucune barque ne monte ni ne descend ; nul bruit de musique ne s'élève, et, là-bas, les demeures royales sont obscures et vides...

— Pourquoi ?... dit-elle, subitement anxieuse : il n'y a pas de guerre, le roi est dans sa demeure.

— Non, non, sache-le, il n'y est plus ; il a quitté le palais et la ville. Avec lui sont partis, Royale Mère, Royale Épouse, Royales Filles, princes, princesses, chefs guerriers, scribes et magiciens, serviteurs et servantes, et les chevaux et les chars, emportant les trésors, les parures, les provisions, toutes les bonnes choses !...

Elle demanda :

— Est-il parti pour toujours ?

— Peut-être... dit le pontife en appuyant son regard sur la jeune fille.

— Où donc va le roi ?

— Il va, pour adorer un Dieu nouveau, dans une ville nouvelle, qu'avec grand mystère il a fait édifier par tout un peuple d'esclaves ; l'orgueil a gonflé son cœur, l'impiété a souillé son esprit, longuement il a médité le sacrilège, et voici que, reniant le Dieu suprême, il découronne Pa-Amon-la-Grande, la Demeure d'Amon, la cité superbe, aux temples innombrables ; il déserte le sanctuaire trois fois sacré du Dieu des Dieux, pour élire et glorifier un autre Dieu, une autre ville !

La prêtresse regardait ardemment, au loin, les palais sombres et déserts ; son cœur battait plus vite, elle prêtait l'oreille aux murmures confus et assourdis du peuple de Tapit, de la cité déchue et consternée.

— Il faut que le roi revienne, s'écria le vieillard en frappant de son poing le granit de la muraille, il le faut !

Elle dit :

— Qu'Amon-Ra fasse un miracle !

— Il le fera, et pour cela, il se servira de toi.

— De moi !...

— Prêtresse d'Amon, n'es-tu pas sa fille bien-aimée? sa préférée entre toutes? N'es-tu pas éclose dans l'ombre et le mystère de son temple? sous le rayonnement de sa gloire? Nourrie par les offrandes et la chair des sacrifices, bercée aux sons des hymnes, imprégnée d'encens, instruite et initiée par les scribes sacrés, l'essence du Dieu vit en toi... en toi si belle, si blanche et si grave; en toi, femme inquiétante et merveilleuse, qui sembles inconnue à ceux-là mêmes qui t'ont élevée.

— Que puis-je donc pour ramener le roi au Dieu et à la ville.

— O enfant! ignores-tu ta puissance? Ne vois-tu pas l'ardente convoitise dans les regards qui te touchent? Les prêtres oublient leur rêve divin pour rêver à toi... Sans toi le Temple leur semblera plus vide que si la barque d'Amon avait quitté le tabernacle.

— Oui, dit-elle, tous désirent ma chair, tous m'ont demandé de faire avec eux un jour de bonheur, tous m'ont menacée de violence.

— Mais ils te protègent les uns des autres, ils veillent pour que nul ne te prenne. N'as-tu pas vu leurs faces inquiètes collées aux grillages quand tu passais par les portiques? Ne les as-tu pas devinés, se glissant furtivement dans l'ombre des piliers, pour te suivre? Et, en ce moment, ne sais-tu pas que de tous les points d'où l'on peut nous voir des regards ardents nous guettent?...

— Qu'importe?... dit-elle, qu'espères-tu de moi?

Le Prophète répondit d'une voix lente :

— Je veux te donner au roi.

Un instant elle demeura muette, les yeux clos, la respiration coupée, puis elle dit :

— C'est bien... J'attendais ce jour... ma destinée est d'aller vers lui!...



Le fleuve était un fleuve d'or, sous l'or du ciel crépusculaire et les rameurs de la barque royale creusaient des déchirures noires et bleues dans l'or uni pareil au ciel. Le bateau

remontait lentement vers l'Est, avec toute la lumière derrière lui ; aussi il paraissait roux et comme brûlé, et le roi, couché à l'avant, sur des nattes et des coussins, ressemblait à un sphinx de bronze.

Très nombreuses, d'autres barques, moins grandes, suivaient à la file, et on eût dit les vertèbres d'un grand serpent se déroulant sur l'eau d'or.

Le Roi du Midi et du Nord, Seigneur de la Double Terre, Ra nefer khepru ua n ra, fils du Soleil, Vivant de Justice, Seigneur des Diadèmes, dans une complète immobilité, regardait, de ses yeux fixes, plus loin que tout l'espace devant lui, dans le mystère de son rêve. Les musiciens, debout à l'arrière, étouffaient sous leurs paumes les dernières vibrations des harpes, dont la mélodie avait rythmé le mouvement des rameurs ; sous le tendelet de la cabine, les familiers du roi, assis, le menton aux genoux, se taisaient. La barque glissait sur l'or du fleuve, et la haute proue recourbée formait, avec son reflet, l'apparence d'une large bouche, qui semblait boire l'eau, silencieusement.

Mais quelque chose parut sur le fleuve du côté de l'Orient. On eût dit une embarcation descendant le fil de l'eau, venant à l'encontre de la barque royale. Comment cela se pouvait-il? L'ordre était que le fleuve fût désert devant la promenade du maître.

Cette audacieuse barque faisait face à la lumière et flamboyait comme un miroir d'or au soleil. Elle glissait vite, aidée par le courant, et déjà le roi l'avait vue.

Les hommes d'armes de l'escorte n'osaient devancer le maître ; mais leurs embarcations quittèrent la file, s'espacèrent pour barrer le fleuve, les coupables ne pouvaient échapper.

Tout à coup, le roi se dressa, laissa échapper un cri.

— Isis !... Isis !.,. c'est elle !... Ils envoient la déesse pour les venger !

Une femme était debout, à l'avant de cette barque qui s'approchait. Autour d'elle, des trames légères volaient, soulevées par la rapidité de la course. Tout enveloppée de soleil, elle semblait surhumaine, avec ses yeux larges et fixes, qui absorbaient la lumière et la renvoyaient plus belle.

Au cri du roi quelqu'un s'élança hors de la cabine. C'était

Apiï, l'ancien grand prêtre des Dieux déchus, maintenant scribe royal et Intendant de la Grande-Maison. Ayant aperçu cette barque et cette femme, il s'approcha du roi et lui dit à demi-voix :

— Que Ta Majesté ne craigne rien : je connais celle-ci ; elle est fille de Menkera et prêtresse dans le Temple d'Amon. Sans doute le Premier Prophète l'envoie vers toi pour te séduire et te ramener à ses Dieux.

— Je songeais, dit le roi ; je parlais en moi-même ainsi : « Pourquoi, s'ils existent, ces Dieux que j'outrage, pourquoi ne viennent-ils pas me punir?... » Alors j'ai vu cette femme merveilleuse et j'ai cru que c'était Isis.

Les hommes d'armes avaient cerné la barque, et Menko-Pira tendait ses mains aux liens.

— Qu'on s'approche, dit le roi.

Et quand elle fut tout près, il regarda longuement l'apparition, qui, même réelle, lui semblait surnaturelle : et elle le regarda aussi, ne baissant pas les paupières devant le royal et tout-puissant regard.

Le roi dit lentement, comme s'il pensait d'autres choses que ses paroles :

— Tu venais en conquérante, enfreignant les ordres : mais te voilà prisonnière.

Elle éleva ses mains liées, d'où pendaient les cordelettes.

— Je venais pour être prise : vous m'obéissez en me capturant.

— Je sais... Tu m'apportes la souffrance : sûre de ta splendeur, tu viens me tenter, m'altérer de ton corps délicieux, pour le refuser à ma soif, si je ne renie pas ce que tu veux que je renie. Tes yeux resplendissent comme des astres : tu le vois, cependant, je lis à travers tes yeux.

— L'esprit voit toutes choses de la terre par les prunelles ; mais nul ne voit, de l'autre côté des prunelles, les choses de l'esprit.

D'une voix faible, il dit :

— Sache que je ne faiblirai pas.

Et, après l'avoir contemplée longtemps en silence, il ordonna :

— Qu'on la délie et qu'elle soit mise au rang des princesses.

Puis il fit signe de repartir. De nouveau, les rames creusèrent des déchirures noires et bleues dans l'or de l'eau qui pâlissait, et la haute proue recourbée de la barque, figurant avec son reflet une large bouche, silencieusement se remit à boire le fleuve...



Apiï tendait les paumes de ses mains vers le roi, s'inclinait :

— O Pharaon, Vie, Santé, Force! l'envoyé du roi d'Assyrie est arrivé. Il est chargé d'une tablette d'argile, accompagné d'un interprète et d'esclaves qui portent des présents. Dans la haute salle il attend Ta Majesté et les heures s'écoulent.

— J'ai changé maintes choses en mon royaume, dit le Pharaon ; celle-ci encore : je n'irai pas dans la haute salle. En ce pavillon paisible, au milieu des frais jardins, amène-moi l'envoyé royal, c'est ici qu'il aura audience.

L'Intendant de la Grande-Maison ne laissa voir aucune surprise ; il s'éloigna, et, bientôt après, l'envoyé parut avec sa suite, s'avançant d'un pas cadencé, dans l'allée bordée de lotus.

Tous ceux qui passaient à portée de la vue, curieux, s'approchaient pour examiner ces étrangers, dont l'aspect singulier étonnait. Ils avaient la peau claire, des barbes pointues et frisées, de longs cheveux sous des bonnets coniques, et ils étaient vêtus de lourdes robes qui les couvraient jusqu'à la cheville et que serraient à la taille de belles ceintures.

Le messager, plus âgé que ses compagnons, soutenait des deux mains, accoté à sa poitrine, le message royal, gravé sur une tablette d'argile d'un brun clair.

Il s'arrêta sur les marches du pavillon dans lequel, solitaire, le Pharaon méditait, se prosterna; puis, à un signe du maître, l'interprète s'avança et traduisit le message.

— Au très grand roi Ra Nefer Khepru, roi du pays d'Égypte, mon maître, mon Dieu, mon Soleil! Moi, Burraburiyas, roi d'Assyrie, ton serviteur, la poussière que tu foules, je me

prosterne sept fois sept fois... Sois toujours le préféré de tes Dieux !...

Le Pharaon, d'un geste, interrompit :

— Dis à mon frère le roi d'Assyrie qu'il n'y a plus de Dieux en Égypte, si ce n'est Atenn, le seul Dieu. Dis-lui que ma nouvelle ville est nommé « La Demeure d'Atenn » et que mon nom est désormais : « Le Resplendissement d'Atenn. »

L'interprète traduisit les paroles du roi, et le messager dissimula sa stupeur.

On poursuivit la lecture de la lettre, et le Pharaon accepta les présents de son frère Barraburiyas : l'or et les pierres pesantes, dix attelages, dix chars de bois, trente eunuques : il consentit à lui envoyer ce qu'il demandait : de l'ivoire, du métal en grande quantité pour les travaux d'orfèvrerie dont une partie serait renvoyée en Égypte : il lui pardonna d'avoir omis de le saluer avec sollicitude au moment d'une grave maladie, puisque le roi d'Assyrie déclarait être resté ignorant de cette maladie, aucun messager n'en ayant transmis la nouvelle : et le Pharaon s'engagea à rechercher et à punir les malfaiteurs qui, sur la terre d'Égypte, avaient dévalisé l'envoyé babylonien nommé Tsalmu, chargé de présents.

Mais, à la demande d'une alliance entre le roi d'Assyrie et une personne de sa maison, il répondit :

— Hors du royaume, la fille du roi d'Égypte ne sera donnée à personne : elle doit vivre dans le pays où resplendit Atenn, le Dieu unique...

L'envoyé s'était retiré et l'Intendant des Plaisirs du roi vint annoncer que l'heure de se délasser et de se divertir était l'heure présente.

Par groupes, sous les platanes et les sycomores, les familiers du maître parurent. De jolies barques chargées de musiciennes et de chanteuses glissèrent sur les lacs et les bassins encombrés de lotus : d'habiles nageuses, rejetant leurs tuniques transparentes, s'élancèrent dans les eaux limpides.

Dans des kiosques ajourés, dont les boiseries de vives couleurs et d'or apparaissaient de toutes parts à travers les feuillages, les treilles et les buissons, des serviteurs éthiopiens, en

gravissant lestement les degrés, apportaient des plateaux chargés de friandises, de fruits, de boissons fraîches.

Puis la Royale Épouse, Nofré-Nofru-Atenn, s'avança appuyée sur Méri-Atenn, la Royale Fille, l'aînée des princesses, et elles vinrent dans le pavillon du roi.

Presque aussitôt, un bruit de crotales et de flûtes se fit entendre, et le Pharaon se leva du lit où il était étendu, vint jusqu'au haut des marches.

C'était pour faire honneur à sa Royale Mère, la belle Taïa, l'illustre veuve du glorieux roi Ra-Ma-Neb Amen-Hotep. Elle approchait lentement, ayant auprès d'elle la princesse Set-Amen, sœur du roi, et accompagnée d'une suite brillante. Tandis que la reine et la princesse Méri-Atenn étaient simplement vêtues de tuniques légères et n'avaient pour ornement qu'un lotus bleu sur le front, Taïa, belle toujours, et passionnément coquette, était parée avec une recherche délicate : elle avait pour coiffure la pintade resplendissante d'émaux, surmontée encore d'une couronne de palmes, portant un épervier d'or, et deux aspics, symbole de sa double qualité : Royale Épouse et Royale Mère. Sa robe à manches évasées était de lin blanc d'une finesse admirable, traversée d'étroites rayures, alternativement mates et diaphanes et ourlée d'une mince frange rouge, la ceinture brodée était bleue et rouge. Et la reine portait encore un magnifique gorgerin à triple rang et des bracelets en lapis. Mais, bien plus que sa parure, son beau visage, retenait les regards. Il avait une grâce, une expression tendre et malicieuse, qui la laissait toute jeune en dépit des années. Tant d'amour, tant de ferveurs enthousiastes, l'avaient enveloppée durant sa royauté, que ses yeux en gardaient à jamais une langueur ravie. Son sourire creusait les coins de sa bouche, qu'une moue narquoise relevait aussi quelquefois. On la sentait toute-puissante mais bonne : ses caprices avaient fait loi, elle n'en avait jamais eu de cruels ; elle était fantasque, orgueilleuse et frivole, non tyrannique. Ce qu'elle avait voulu et obtenu de tous, c'était l'admiration extasiée, l'amour.

Son royal fils, avec un front plus lourd de pensées, plus de force et plus de fermeté, était son exacte image, aussi beau qu'elle était belle.

Il l'aida à gravir les marches, l'attira près de lui sur le lit de repos, où elle se tint un peu raide et droite, à cause de sa haute coiffure.

Elle sourit à la reine et à Méri-Atenn, puis, tout de suite, frappant l'une contre l'autre ses mains délicates, elle s'écria :

— Quelque chose d'heureux! Mon harpiste aux doigts agiles, qui sait de si gracieux chants, a inventé, aujourd'hui, un nouveau mode de poésie, qu'avant lui personne n'a connu. Il a composé, sur ce mode, un poème. Il faut que Ta Majesté l'entende : C'est un chant d'amour. Joli! joli!...

Obéissant à ses signes, le harpiste s'avança jusqu'au pied de l'escalier, tandis que des serviteurs apportaient, après l'avoir débarrassée de son étui de cuir vert, la harpe, ornée à sa base d'une tête royale.

L'artiste, allongeant ses bras nus, fit vibrer les cordes et chanta, tandis que Taïa, à voix basse, faisait remarquer à son fils que chaque verset du poème commençait par un nom de fleur, et que la sonorité du mot, d'une façon très ingénieuse, trouvait un écho dans l'un des mots suivants.

Le poète chantait ainsi :

« *O! acacia* du bien-aimé, *qu'agaça* la brise, tandis qu'il passait devant moi, serrant la tige du bout de ses doigts pareils aux pétales!... Que ne suis-je le souffle qui caresse tes doigts, ils caresseraient mes lèvres!

» *O! prunellier* de mon frère, dont les *prunelles liées* par mon regard, dardent vers moi des rayons d'amour... Ton pas se ralentit à ma vue au même moment où ta présence arrête mon sang dans mes veines.

» *O! papyrus* du bien-aimé, alors que *par ruse* il parle à des indifférents, disant ce que je dois savoir!... Tes paroles, pierres précieuses qui s'égrènent, je les recueille avec l'avidité qu'aurait un mendiant.

» *O! marjolaine* de mon frère, tandis qu'il *marche* auprès de moi, se faisant, avec les guirlandes, un double collier pour se rendre au festin!... A moi, tu es le festin : le breuvage enivrant, c'est le son de ta voix!

» *O! lotus* bleu du bien-aimé, quand il *ôte une* à une les fleurs de ma coiffure et les cache sur sa poitrine!... Je suis jalouse de ces fleurs; n'est-ce pas ma place qu'elles occupent?

» *O! pourpier* de mon frère, à l'heure où *s'empourpre* le ciel, alors qu'il m'entraîne, m'enferme en ses bras !... Comme le soleil au-dessus de la nuit, mon cœur, tout rouge et brûlant, reste suspendu, avant de s'abîmer dans ton amour! »

La reine et Méri-Atenn furent charmées par la forme nouvelle du poème, le roi déclara qu'il la trouvait originale, et que, pour récompenser le poète préféré de sa mère, il lui accordait la décoration du Lion. On apporta le collier d'or, et le Scribe Royal, reçut l'ordre d'écrire le décret sur le papyrus.

Taïa, heureuse, caressa le menton de son fils ; et lui, l'entourant de ses bras, s'écria :

— Royale Mère à la longue durée, toi qui m'aimes et que j'aime, raconte-moi, une fois encore, les choses singulières et audacieuses dont mon père illustre étonna le royaume.

Elle, souriante, répondit :

— J'étais seule dans le jardin fleuri de la petite maison de mes parents, en mon lointain pays de Tamahou, tout à coup la palissade s'écroule, les branches se brisent, un lion bondit. Par la même brèche s'élance un jeune homme, pareil à un Dieu, qui terrasse le lion, le tue. Moi, je me pâmais de frayeur. Mon père, Iouaa, et ma mère, Taouaa, étaient accourus. Agenouillés près de moi, ils maudissaient le beau chasseur. Alors seulement il nous aperçut ; il posa son regard sur moi, et quand je rouvris les yeux, s'approcha pour me consoler. Nos regards se croisèrent, une flamme pareille nous brûla le cœur. Nous ne savions plus en quel lieu du monde nous nous trouvions... Confusément je vis que le jardin s'emplissait d'une foule superbe, que mon père et ma mère s'étaient prosternés, le front contre terre... Mon âme flottait comme dans un rêve... J'entendis qu'Il disait : « Celle-ci n'est pas de race royale, mais je la tiens pour divine et je ne ferai de jour de bonheur avec aucune autre. Par moi elle sera souveraine de la Double Terre, ma Royale Épouse, mère des rois futurs. » Et le Pharaon, en dépit des traditions, et de tout ce qu'on put lui dire, fit ainsi. Ra-Ma-Neb Amen-Hotep, prit pour femme l'humble Taïa, la créa reine et par son amour lui fit une vie enchantée...

Taïa, s'arrêta tout émue.

— Tu pleures, mère?...

— Ne m'a-t-il pas quittée, le bien-aimé? Celui qui, même simple chasseur de lions, m'eût rendue plus heureuse qu'une reine!...

Mais déjà elle souriait :

— Que faut-il te redire encore?

— Comment mon père traita les Dieux.

— Il les combla de richesses, couvrit le royaume de temples superbes ; puis... c'est cela surtout que tu veux entendre... il se déclara Dieu lui-même et me fit Déesse. Il nous construisit un temple, à Soleb, en Nubie : on nous fit des sacrifices, et nous-mêmes, nous vînmes nous adorer, tendant nos mains chargées d'offrandes!...

— C'était là le premier coup porté aux Dieux, dit le roi : personne n'a compris l'ironie secrète de cette apparente folie : après tant d'obscurs symboles, de Dieux à têtes monstrueuses, d'animaux divins, pourquoi pas l'homme divinisé, même de son vivant, s'adorant lui-même, suppliant sa propre image? Devant le sacrilège, tous les vains simulacres, de bois, d'or, ou de granit, n'ont pas eu un éclair dans leurs yeux vides. Osiris n'a pas levé son fouet, Amon-Ra n'a pas mis le feu au temple.

— Et cependant, dit Taïa, tu les crains encore, ces Dieux reniés. Ta volonté, par instants, chancelle : hier, sur le fleuve, cette prêtresse d'Amon?...

— Je les renverse, et j'ai peur qu'en tombant ils ne m'écrasent. La vie d'un homme, est-ce assez, pour détruire tant de Dieux, inébranlables depuis tant de siècles?

La reine Nofré-Nofru-Atenn, caressante, se pencha vers le roi :

— Royal Époux, dit-elle, cette femme, hélas! si belle, je la redoute : n'y pense plus, n'est-ce pas? N'aime que moi!...

— Mon cœur est blessé, dit le roi, mais elle, je ne l'ai pas revue.

Les plus jeunes des princesses, tout enfants encore, jouant à différents jeux, dans les jardins et courant autour des plates-bandes, étaient arrivées jusqu'auprès du kiosque royal. L'une d'elles, tout à coup, se mit à pousser des cris de colère, mêlés de pleurs, et, grimpant rapidement les marches, elle vint se réfugier entre les genoux du roi.

Un enfant un peu plus âgé qu'elle la poursuivait et s'arrêta, assez décontenancé, au sommet de l'escalier.

— Le méchant ! il m'a battue ! criait la petite Néfrou-Ra, dont les beaux yeux roulaient des larmes.

Le jeune garçon, regardant la royale assistance d'un air intrépide, dit :

— Elle m'a cassé mon crocodile de bois.

— D'où vient cet enfant ? s'écria le roi, comment le laisse-t-on approcher de mes filles ?

La princesse Méri-Atenn, qui était couchée auprès de la reine, se souleva vivement.

— Père, dit-elle, c'est mon fils.

— Ton fils ! J'ignorais qu'une royale princesse de ma maison eût un fils avant d'être mariée ; le savais-tu, Nofré ?

— Je le savais, répondit la reine en souriant.

— Eh bien, fais-moi connaître ton fils, dit le roi, qui d'abord courroucé, riait maintenant.

La nourrice royale Tiï, avait rejoint la petite Néfrou-Ra, qui ne pleurait plus, et elle l'emmena.

— Père, dit Méri-Atenn, voici plusieurs années qu'il est mon fils, mais Ta Majesté était préoccupée de si graves choses, que je n'ai pas trouvé le moment de te parler de lui. Il est beau, n'est-ce pas ? Mais combien violent et indomptable ! il me semble être, en face de lui, comme une gazelle qui aurait allaité un lion.

— D'où te vient-il ?...

— Un soir, avec mes filles, je marchais sous les palmiers, le long du fleuve. J'entendis des cris plaintifs et étouffés, que je pris pour ceux d'une bête blessée. Mais voici : dans le fouillis des roseaux et des lotus, un coffre en papyrus tressé, enduit de poix et de bitume, s'était arrêté, et l'on devinait, dedans, un être qui se débattait, frappait des poings, agitait ses pieds, criant de toute sa voix et hâtant par ses mouvements de détresse l'engloutissement du fragile bateau... N'est-ce pas, père, comme cela ressemble à une des légendes des anciens Dieux ? celle où le corps d'Osiris enfermé dans un coffre est poussé par les flots aux pieds d'Isis !... Une de mes suivantes dut entrer dans le fleuve jusqu'aux cuisses pour atteindre le coffre, et on me l'apporta. Celui

qu'il enfermait était bien vivant. C'était un bel enfant de quelques mois, que je reçus comme un don d'Atenn. Je l'appelai : Nohemtou em mou, puisque je l'avais sauvé de l'abîme des eaux... C'est ainsi qu'il fut mon fils.

La Royale Mère, tout attendrie, s'écria :

— Quels sont donc les malheureux assez indignes pour abandonner ainsi leur enfant?

— Il est né d'une de ces tribus étrangères qui nous servent et travaillent pour nous, dit Méri-Atenn; peut-être sa mère est-elle morte, ou trop pauvre pour l'élever.

— Comme il écoute, et de quels yeux il nous regarde! dit la reine. On dirait des yeux d'épervier.

— Les prédictions lui annoncent une vie très longue et une gloire sans fin.

— Comment élèves-tu ce fils? demanda le roi qui, d'un regard profond, étudiait l'enfant.

— Interroge-le, père, dit Méri-Atenn en relevant fièrement la tête.

Le Pharaon attira près de lui le fils adoptif de sa Royale Fille.

— Qui est Dieu? lui demanda-t-il.

Sans hésiter, l'enfant répondit :

— Adonn.

— Pourquoi prononce-t-il ainsi?

Méri-Atenn expliqua :

— Il a tant sangloté dans sa crèche humide qu'il lui est resté un défaut de parole.

— Que sais-tu d'Atenn? reprit le roi.

— C'est l'Éternel, le Dieu vivant, le Dieu unique, par sa parole, il a créé le ciel, il a créé la terre et tout ce qui est à sa surface, les hommes, les animaux et les plantes.

— Sous quelle forme l'adore-t-on?...

— Sous la forme d'un disque flamboyant, dardant vers la terre ses rayons.

— Et les autres Dieux?...

— Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Adonn, le vrai Dieu.

L'enfant avait répondu cette fois avec une énergie singulière, presque avec colère. Khou-n-Atenn eut comme un frisson de joie. Il posa sa main droite sur la tête du jeune étranger, et d'une voix grave, voilée d'émotion, il lui dit :

— O toi, fils de ma fille! entré comme par miracle dans ma maison, sois l'esprit par lequel ma volonté se projettera vers l'avenir. On m'a prédit que je n'aurai pas d'héritier mâle : et l'âme des femmes est changeante, soumise aux désirs de l'époux. Nul ne gardera ma pensée si, après ma mort, ceux qui grondent sourdement maintenant éclatent contre moi en hurlements de haine. Ils relèveront les images de bois et de pierre, ameuteront le peuple, voileront le vrai Dieu, et voudront effacer mon nom de la mémoire des hommes. O toi, que ma fille a sauvé de l'engloutissement, s'il est vrai que tu doives vivre de longs jours, en tous lieux, en tous temps, à travers la détresse ou le triomphe, souviens-toi du Dieu unique, souviens-toi d'Atenn, l'Éternel!...



Le Pharaon avait ordonné :

— Que la prêtresse venue de Tapit pour me détourner d'Atenn assiste à la cérémonie célébrée en l'honneur d'Atenn, dans le Grand Temple de la ville.

Et l'Intendant de la Grande Maison, Apiï, ancien prêtre d'Amon, qui connaissait Menko-Pira et l'avait dénoncée au roi, vint vers elle pour lui porter l'ordre.

Et de la demeure somptueuse qu'on lui avait donnée, bien pourvue de toutes les bonnes choses, dans l'enceinte des palais, la prêtresse se mit en route, montée sur un char léger en bois de sycomore plaqué d'argent et orné de peintures. Apiï lui-même servit de cocher.

Il fit sortir le char de l'enceinte royale par la grande porte réservée aux princes. Elle était flanquée de deux sphinx en marche, qui avaient des ailes, et en avant de la porte, à l'extérieur, huit mâts d'une prodigieuse hauteur laissaient pendre et flotter huit banderoles.

C'était l'aube, et toute la population de Khout-Atenn se dirigeait vers le Grand Temple, pour saluer le soleil levant. Le char, conduit par Apiï, suivait l'Avenue Royale, qui longeait le fleuve sur lequel les barques étaient si nombreuses qu'elles cachaient presque entièrement l'eau; celles qui remontaient le courant déployaient des voiles carrées, celles qui le descendaient

étaient conduites à la rame, et les matelots rythmaient leurs mouvements sur le chant bien connu :

« En paix ! En paix ! auprès d'Osiris ! » mais brusquement ils se reprenaient et disaient : « auprès d'Atenn !... »

La terre verdoyait, pleine d'expansion et de force : on était au troisième mois de la saison des semailles, au mois de Phamenoth. Sur l'autre rive, on apercevait des champs, où le blé, déjà, était haut.

L'Avenue Royale s'épanouissait en une vaste place, au centre de laquelle apparaissait le Grand Temple d'Atenn, qui ne ressemblait pas aux autres temples.

Il n'y avait ni enceinte, ni cour, ni avenue de sphinx ; l'édifice, qui ne contenait qu'une salle, se montrait tout entier et d'un seul coup aux regards. Il était surélevé par un massif de belles pierres lisses et avait la forme d'un carré long, garni, sur les côtés, de piliers carrés, décorés de peintures. Sur la façade, les colonnes étaient rondes et finement sculptées. Entre les piliers et le mur de la salle unique, tout autour du temple, régnait une galerie. Un escalier, entre deux murailles, montait vers la grande porte, qui était ouverte.

Derrière le temple, une aiguille de granit, merveilleusement haute, se dressait. Sa pointe était recouverte d'or, et quand les premiers rayons du soleil le faisaient étinceler, la cérémonie commençait dans le temple.

— Il faut nous arrêter un instant pour laisser passer le roi, dit Apiï, en dirigeant le char vers la gauche de la place.

Tout aussitôt, deux chevaux ardents, coiffés de plumes rouges et bleues, s'élancèrent d'une allure vive : mais c'était la princesse Méri-Atenn, conduite par le noble Khai, grand intendant de sa maison.

Avec une avide curiosité, Méri-Atenn regarda, en passant devant elle, Menko-Pira, qui, pâle et impassible, ne semblait voir ni le temple, ni la princesse, ni la foule heureuse qui emplissait la place.

Quinze coureurs, sur trois rangs, précédaient le char du roi, qui s'avançait sans hâte. Khou-n-Atenn conduisait les chevaux, et la reine, debout auprès de lui, le tenait embrassé.

Menko-Pira tressaillit, leva les yeux vers le roi. Il la vit ; leurs regards se touchèrent : les chevaux ralentirent leur

allure. Mais le roi, brusquement, leur rendit les rênes: et il passa, les sourcils froncés, mordant ses lèvres, tant fut violent l'effort qu'il dut faire pour arracher son regard et ne pas se retourner.

Nofré-Nofru-Atenn s'était serrée plus fort contre lui: et elle, elle tourna la tête.



Les premiers rayons du soleil levant allaient atteindre la pointe d'or de l'aiguille de granit, et le temple s'emplissait.

Dans la grande salle, aucune figure n'était sculptée ni peinte sur les parois des murailles, ornées de palmes et de fleurs, ni sur les colonnes qui s'épanouissaient en gerbes de lotus des nuances les plus douces, jaune clair, rose pâle et azur. Au fond du sanctuaire seulement était figuré un disque dont le demi-cercle inférieur projetait un faisceau de rayons qui chacun se terminait par une main, les deux doigts étendus.

Les autels pour les vases sacrés et les fleurs et la table des pains de proposition, en bois d'acacia revêtu d'or, étaient rangés au-dessous du disque.

Sur deux sièges élevés, se faisant face, le roi, coiffé du pschent, et la reine ayant sur la tête la haute mitre blanche, vinrent s'asseoir; la princesse Méri-Atenn se plaça derrière son père sur un siège moins haut, tandis que les deux autres filles du roi, Atenn-Mak et Néfrou-Ra, debout, secouaient des sistres d'or. En deçà du sanctuaire, surélevé de quelques marches, se tenaient les princes, les princesses, les grands du royaume, les hauts fonctionnaires, les chefs de guerre: puis les riches particuliers, les commerçants et la foule inconnue; et, plus loin, hors la porte, sur le parvis, le peuple.

Dès que le premier rayon toucha la pointe d'or et que les souverains montèrent à leur siège, des cris de joie furent poussés par toute l'assemblée; les joueuses de harpe, de lyre et de tambourin, firent résonner leurs instruments; puis, alternant avec la musique, le roi commença à chanter l'hymne à Atenn :

« Splendide est ton lever à l'Orient du ciel, ô Atenn! Dieu vivant! Seigneur de l'Éternité!

Et la foule s'écria :

« Tu resplendis, tu es bienfaisant, tu fortifies ce que tu aimes! tu es grand! tu es superbe! sur tous tu répands tes rayons: pour vivifier les cœurs, tu brilles!... »

La reine et la princesse chantèrent :

« Tu remplis la Double Terre de ton amour, ô Dieu qui t'es formé toi-même! C'est toi qui es le père et la mère de toutes les créatures. Leurs yeux, quand tu te lèves, voient grâce à toi, tes rayons illuminent la terre entière; tous les êtres exultent quand tu parais; et, quand tu te couches à l'occident du ciel, ils se couchent comme les morts dont la tête est enveloppée et qui sont murés jusqu'à ta résurrection! »

Et la foule :

« Tu te lèves à l'orient du ciel et les mains se tendent vers toi, les acclamations éclatent. Tu dardes tes rayons et la terre entière est en fête, chacun chante, agite les crotales et les sistres, pousse des cris de joie! »

La reine chanta seule :

« O Disque vivant! tu as créé à ton image ton fils vénéré: Ra nefer khepru ua u ra. Comme toi il est puissant et inspire la crainte; sans cesse, tu l'embellis, tu le combles de tes grâces!

Le roi reprit :

« Moi, ton fils, je te glorifie, ô Atenn! j'élève ton nom. Ta vaillance et ta puissance sont affermies dans mon cœur, O toi dont la forme est immortelle, par ta parole tu as créé le ciel et tu l'as étendu pour t'y lever et voir toute ta création; tu as fait la terre et tout ce qui est à sa surface, les hommes, les animaux domestiques, les bêtes sauvages et toutes les plantes qui fleurissent les campagnes; toi, le Dieu unique, qui apparais résumant toutes les formes dans celle du disque flamboyant! Vers les êtres que tu as créés, tu t'avances; mais tu as formé leurs faces de façon qu'ils ne te voient pas, et nul ne te connait, que moi, ton fils!... »

Tandis que la musique continuait, plus haute, le roi tendit une coupe, et, à travers une passoire d'or, la reine versa le vin. Il fit les libations avec les cinq sortes de vin, avec l'eau, et les deux espèces de bière; puis il étendit les mains au-dessus des offrandes; les pains, les cuisses de bœuf, les oies grasses. La

reine offrit les légumes et les fruits, et Méri-Atenn, les fleurs.

Alors, Atenn-Mak apporta au roi l'encensoir, qui avait la forme d'un bras dont la main tenait une petite coupe pleine de braise ardente. Néfrou-Ra jeta les grains d'encens rouge sur le feu, et la fumée odorante monta vers Atenn.

La cérémonie était terminée ; les assistants sortaient du temple.

Le Pharaon chercha des yeux Menko-Pira, il la vit au premier rang et fut surpris de l'expression rayonnante de son visage, qu'il s'attendait à trouver irrité et dédaigneux. Tandis que tous s'éloignaient, elle restait immobile à la même place, les yeux levés vers le disque. Tout à coup elle tendit les mains dans l'attitude de l'adoration, et murmura :

— O ! Atenn ! Dieu unique ! Je me voue à toi !..

Le roi l'entendit, s'approcha d'elle, tout frémissant de joie, et lui dit :

— Prêtresse, ce soir, en ta demeure, attends-moi...

Peu d'instants après, toute la famille royale apparut dans la galerie qui régnait autour du temple. Le peuple, qui l'attendait, poussa de longues acclamations.

Pareil au soleil lui-même qui jette à la terre ses rayons bienfaisants, le roi jetait à la foule des présents. Colliers d'argent ou d'or, de jaspe ou de cornaline, bracelets d'ivoire, de lapis, de verroteries ; gorgerins à triple rang d'olives d'or, amulettes, scarabées, anneaux d'argent et *outen* d'échange en fil de bronze.

Les mains avides se tendaient, les bijoux volaient et ne touchaient pas le sol. Méri-Atenn apportait par piles les colliers ; et les petites princesses, trépignant d'aise, couraient sur le large rebord de la balustrade.

C'était ainsi, à de certains jours, et le peuple bénissait son roi...



— Je suis venu pour t'apporter ces lotus roses qui ne fleurissaient que sur les lacs d'Amon.

Mais les longs sourcils de Menko-Pira s'abaissèrent sur ses

yeux irrités, et elle ne regarda pas les fleurs, tout humides et embaumées, que lui tendait le prêtre Aï.

Une suivante prit la gerbe et la mit dans un gracieux vase de faïence émaillée qu'elle plaça sous le siège de Menko-Pira.

— Tu as donc quitté, pour moi, ton Dieu? dit la prêtresse.

— Sans toi il n'y a plus ni lumière ni joie, le temple est aussi lugubre que l'Amenti, et nous sommes tous comme des morts.

— Ce sont là de vaines paroles, dit-elle, et qui n'atteignent pas mon cœur.

— De vaines paroles! s'écria le prêtre en joignant les mains. Écoute donc, alors : Te souviens-tu de Har-Kheb, le plus jeune d'entre nous, ce porte-encens si doux, qui n'était pas encore initié?... Quand ta litière quitta le temple, il monta sur la haute muraille pour te regarder partir. Longtemps, longtemps il suivit des yeux la marche des porteurs, et quand, à travers ses pleurs, il ne vit plus rien, il s'élança du côté où tu avais disparu et s'écrasa sur les dalles...

Les yeux de Menko-Pira s'emplirent de larmes, subitement.

— Pauvre enfant! dit-elle, si candide encore! J'aurai donc été son seul amour!...

— Lequel de nous ne serait heureux de mourir pour être pleuré par toi?

Elle dit durement :

— Je n'en aurai pleuré aucun autre.

Et le front baissé, pour elle-même, elle murmura :

— Il a brisé le sanctuaire vivant de son amour... S'est-il répandu avec son sang sur le sol?... Où est-il maintenant, cet amour?...

Mais bientôt elle secoua ses larmes, releva la tête.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-elle.

— Il existe des plantes qui tournent toujours leurs corolles vers le soleil; moi, plus libre qu'elles, j'ai pu suivre mon soleil.

— Toi, prêtre d'Amon, tu risques ta vie en ce lieu où Amon est en horreur.

— Je me prosternerai aux pieds du Pharaon, dit Aï, je baiserai ses sandales, j'adorerai son Dieu.

— Parjure à Amon? dit-elle.

— En formules seulement et pour le bien d'Amon.

Elle s'était accoudée, attentive, écoutant les pensées secrètes du prêtre, plus que ses paroles.

— Tes lèvres saintes sauront donc mentir? dit-elle, sans montrer d'ironie.

— Le mensonge lui-même sera saint. Ce roi entraîne toute l'Égypte dans un vertige de folie... Être le caillou, peut-être, sous la roue du char; le renverser et le briser avant qu'il atteigne l'abîme!

— Qu'espères-tu donc? dit-elle.

Il voulait ne pas parler, ne pas trahir l'étrange audace de son cœur ambitieux; mais les prunelles, couleur d'améthyste et d'étoile, dardaient sur lui un regard fixe qui le brûlait, l'enivrait plus fort que n'eût pu le faire toute une jarre de vin de Syrie; ses pensées tourbillonnaient, insoumises, prêtes à s'échapper malgré lui; par ce regard, elle arrachait les voiles où il cachait son âme, la mettait à nu.

Il voulait tout d'abord séduire le roi, gagner ses faveurs en l'admirant dans toutes ses folies; obtenir de hautes fonctions à la cour, les plus hautes. Un prêtre se courbant sous la loi nouvelle avait toutes les chances de réussir. La fortune d'Apiï, le renégat, le prouvait assez; mais celui-là paraissait sincère. Il venait pour l'aider, elle, la guider dans son œuvre de séduction; l'amour émanant d'elle comme d'Amon-Ra la lumière; il lui serait facile de s'emparer de l'esprit du roi, d'être la souveraine, de lui souffler ses volontés. Il lui dirait alors vers quoi elle devait le pousser, peu à peu, et comme s'il y allait de lui-même...

Il n'en voulait pas avouer davantage; mais son regard, à elle, ordonnait toujours, et il obéit encore.

— Le roi n'a pas de fils, dit-il, et son frère Thoutmès, qui est Chef du Sacerdoce de Ptah dans la ville de Menefer, il ne l'aime pas, parce qu'il n'a pas voulu renier son Dieu pour adorer le Dieu nouveau. Qu'il m'aime, moi! qu'il me prenne pour fils et me lègue son héritage!...

— Tu veux être roi? s'écria la prêtresse stupéfaite.

— Pour te faire reine, dit-il, et restaurer la gloire d'Amon-Ra.

Elle resta longtemps songeuse, puis demanda :

— Notre maître, le Premier Prophète sait-il tes projets?

— C'est lui qui les a conçus, répondit Aï. J'ai mission de te seconder, de te soutenir de mes conseils, et de te demander ton aide pour conquérir à la race sacerdotale le trône de la Double Terre. Mais je ne devais parler que plus tard, mes lèvres devaient rester scellées sur le mystère, et voilà que, par amour, j'ai tout dit.

Elle s'écria, moqueuse :

— Je ne sais rien, tu es venu m'apporter des lotus.

— Je suis venu surtout pour cela.

— Eh bien, va-t'en, maintenant, dit-elle. J'attends le roi.

— Apprends-lui mon nom et ma soumission à son Dieu...

— Va-t'en !... Va !...

La main sur son cœur, elle étouffait. Ses femmes s'empressèrent, l'éventèrent avec des plumes d'autruche, versèrent des parfums sur ses mains à l'aide de cuillers d'ivoire; l'une d'elles, lui appuyant sur le front un scarabée, en pâte de verre sertie d'or, récita une incantation ; une autre prit la gerbe de lotus roses, pour la lui faire respirer. Menko-Pira la repoussa d'abord, puis la saisit, y plongea son visage, aspirant profondément le frais parfum qui la ranima. Ses lèvres tout près des calices, elle murmura :

— Fleurs innocentes, vous n'êtes pas complices. Arome et beauté, encens et hymne de la terre, montant vers un Dieu... Lequel? Le Seul, Lui !... dont les regards vous appelèrent à la vie... Nées sur les lacs d'Amon, vous embaumerez demain l'autel d'Atenn.

Elle dit à ses femmes :

— Mon mal est passé. J'avais trop violemment projeté ma volonté et j'ai défailli un moment... A présent, la journée s'écoule, le roi viendra bientôt.

Alors, pour parer la prêtresse, elles apportèrent des coffres et des coffrets, emplis des plus belles choses, qu'elles disposèrent devant elle. Robes transparentes bordées d'une ligne de broderie, tuniques rayées à manches courtes; réseaux de perles en verres multicolores; écharpes tissées d'or; sandales à pointes recourbées, en tiges de papyrus, avec, peinte sur le fin lin de

la doublure, la figure des ennemis du royaume, qu'ainsi l'on foulait aux pieds. Toutes les coiffures : le bandeau ; le nemès royal en étoffe rayée, de pourpre et d'or ; la pintade de métal et d'émaux ; les fleurs ouvertes ou en boutons; la perruque bouclée sur le haut et terminée par de nombreuses nattes. Des gorgerins, des pendeloques, des baudriers de pierreries, des fards, des onguents et tous les parfums.

Mais elle ne voulut rien de toutes ces choses, pareilles à celles de toutes les princesses. Elle fit ouvrir les coffres qu'elle avait apportés et choisit une longue tunique sans manches, d'un bleu nocturne, et frangée de perles d'or. Elle repoussa les fards, la perruque et toutes les coiffures, fit parfumer d'essences ses beaux cheveux libres, ondulés et légers, qui, capricieusement, couvraient son front, jetant une ombre délicieuse adoucissant la trop grande splendeur de ses yeux, et la teinte obscure de la tunique exalta la blancheur de la face, du col et des beaux bras sans aucun bijou.

Ce fut là sa parure, et elle était ainsi plus belle que toutes, belle et étrange comme une déesse.



Dans le grand silence nocturne, rien que les sistres des cigales, et aucun autre mouvement qu'un léger frisson des feuillages qui fait remuer et rouler les gouttes de lumière comme si de l'eau ruisselait.

La prêtresse était descendue dans les jardins, enfiévrée par l'attente, usant son impatience en des pas inutiles. Elle tournait autour des bassins qui pétillaient sous la lune, s'enfonçait dans l'ombre des platanes, puis revenait, de peur de s'égarer et qu'il ne la trouvât pas. L'air trop chargé de parfums l'étourdissait, elle s'arrêtait, par moments, à demi pâmée, et respirait très fort.

Tout à coup il fut là, émergeant des buissons, beau et robuste, le torse nu, coiffé du nemès comme les dieux et les sphinx, avec l'aspic royal sur le front. Et elle, impassible, s'avança vers lui les mains tendues et cria toute frémissante de joie :

— Tu viens enfin, toi!... toi que j'attends depuis que je suis née!

Il s'élança écrasant les fleurs; la saisit, lui renversant sous la lumière la tête qu'il soutint de sa main.

— Tes yeux! laisse-moi voir tes yeux! dit-il d'une voix sourde, je meurs du désir de tes yeux! J'ai l'espoir qu'à travers leur transparence je pourrai voir ce que le ciel nous voile.

Pâle, les dents serrées, insatiable, il la tint longtemps ainsi; et elle, sans abaisser ses cils, ardemment lui livrait ses yeux.

Toujours penché sur elle, il lui dit :

— Tu as le visage de mon rêve, il me semble que tu viens d'ailleurs que de la vie.

Doucement, elle répondit :

— Je viens des régions défendues où tous deux nous avons erré. A travers les brouillards de l'inconnu nos âmes se seront rencontrées, et, peut-être, tu me reconnais.

— Je croyais être seul sur la terre et voici : Je ne suis plus seul!... C'est donc vrai? venue pour me combattre, tu es mon alliée...

— Je n'étais pas venue pour te combattre.

— Tu t'es donnée à mon Dieu. C'est vrai?

— C'est vrai!

— Je voulais te parler de lui, et maintenant il me semble que lui, c'est toi.

Défaillant d'émotion, il l'entraîna vers un banc de cristal tout proche.

— Vois comme je tremble, dit-il, moi qui ose tenir tête à toute l'armée des Immortels. O belle! O mystérieuse! O pensive! l'attente de ta parole rend l'épervier plus frémissant que la colombe. Je venais pour instruire, et je n'ai plus que le désir d'écouter. Tes yeux de lumière boivent les pensées et tu as lu, peut-être, à travers le livre fermé.

— Comme toi, je me penche éperdument vers l'invisible, dit-elle, mais mes yeux ne peuvent pas voir ce qui n'a ni forme ni couleur, et n'est pas fait pour des yeux. Ces pensées qui flottent plus haut que les hommes, puisqu'elles ne s'expriment ni par des signes, ni par des paroles, comment pourrions-nous les entendre? Et peut-être même notre front étroit n'est-il pas capable de les contenir...

— Mais, toi aussi, tu les pressens, le battement de leurs ailes de flammes te brûle, comme il me brûle. Comme moi, tu rejettes toutes les vaines légendes et tu voudrais autre chose ; dis, dis, que penses-tu des Dieux ?

— Je pense qu'ils sont les sublimes créations des hommes, de merveilleuses conjectures dont la certitude ne viendra jamais. Moi, prêtresse et initiée, je sais la formule secrète et le mystère, caché dans les mystères. Je sais qu'un seul Dieu habite tous les Dieux, qu'il n'a pas de forme et n'a pas de nom. Il se manifeste et s'engendre lui-même, dans les phénomènes du monde, les forces et les vertus. Mais voici longtemps que ces choses ont été pensées ; trop hautes pour la foule, on les a masquées par des formes symboliques, dont le symbole de plus en plus s'efface ; et toute une population d'êtres étranges, moins beaux que les hommes, moins libres aussi ; d'obscures histoires, qui s'enchevêtrent, couvrent les murailles des temples, encombrent la mémoire des fidèles. Et les prêtres eux-mêmes subissent le pouvoir de toutes ces formes imaginaires qu'ils ont créées ; ils croient en elles et les redoutent, et sous les infinis détails du culte, des rites compliqués, des formules, devenues machinales, la beauté du premier rêve est engloutie.

— C'est cela ! tu m'as bien compris ! s'écria le roi. J'ai voulu disperser cette horde de fantômes divins, j'ai voulu effacer à jamais toutes ces formes vaines et ces folles superstitions qui servent si bien la cupidité des prêtres. J'ai déchiré les voiles devant la lumière primitive, pour dégager le Dieu, étouffé sous les Dieux.

— Oui, c'est pour cela que tu as choisi la lumière comme symbole et que, brisant la forme humaine d'Amon-Ra, qui est le soleil, tu adores le disque flamboyant.

— Oui, et les prêtres me flétriront du nom d'hérésiarque et de sacrilège... Mais je n'adore pas le disque, tu l'as bien compris : il n'est que l'éblouissement qui cache ce qui est inaccessible à notre esprit. J'ai dit que nul ne connaît Atenu, si ce n'est moi, son fils : j'entendais dire seulement qu'Atenu voile l'inconnaissable, l'Inconnu des Inconnus, Celui qui a toujours été et sera toujours.

— Le disque pourtant est un danger, reprit-elle : c'est trop

encore ; mieux vaudrait la pensée pure, épandue comme la lumière, sans que l'on vît le flambeau,

— Ne faut-il pas un signe à la foule pour orienter son âme? Et quoi de plus beau que le soleil, véritablement roi du monde?

— Le soleil n'est rien qu'un esclave, sans pensée, sans conscience...

— Lui! Lui aussi? Oh! ne dis pas cela!

— Lui aussi est de l'obscurité. Rien n'est certain, nous sommes errants dans des ténèbres sans issue.

— Ne m'épouvante pas, ô toi qui m'enchantes! Sous ta parole désirée, un vertige me gagne ; elle est une tempête trop violente pour la frêle barque qui porte mes rêves ; ne les disperse pas sur l'abîme du doute, je t'en conjure! Tout chancelle. Le ciel oscille. J'ai peur!... Prends-moi dans tes bras, sauve-moi du naufrage!...

Elle fit un coussin de la courbe de son bras nu, à cette tête royale, pencha vers elle son premier sourire.

— Ce n'est pas ma parole, dit-elle, c'est le souffle terrible des régions trop hautes; il pourrait bien éteindre nos âmes. Revenons, reposons-nous dans l'enivrement d'être réunis. La nuit nous enveloppe d'un voile étincelant, les lis embaument, et, sous ton regard, la fleur de ma vie est éclose.

— Jamais, dit-il, ni mes victoires, ni la puissance qui courbe tant de peuples sous ma volonté, ni l'orgueil de triompher des Dieux, ni la possession des femmes les plus belles, ne m'ont apporté une plénitude de joie comparable à celle que ta seule présence me donne, ô toi! l'inconnue d'hier! Tu as tout à coup envahi mon être, embaumé ma vie : tu es le vin répandu dans l'eau, le parfum qui se mêle à la gomme, le miel fondu dans le lait. T'arracher de moi, ce serait vouloir séparer mon sang de ma chair.

— Dis, si j'avais voulu, Atenn, tu l'aurais renié?

— Ah! ne parle plus de la torture passée, s'écria-t-il. Non, je n'aurais pas cédé; mais si j'avais senti mon désir capable de dompter ma volonté, j'aurais brisé mon corps pour ne pas démentir ma pensée. Vois, le poison était prêt, déjà.

Et, dans sa ceinture, il lui montra un flacon de lapis.

Elle eut un sursaut d'effroi ; puis elle ferma les yeux comme pour mieux se recueillir dans l'émotion de son cœur.

— Merci d'être tel que je te pressentais, murmura-t-elle, dédaigneux du corps, qui n'est rien que l'étui de l'âme.

Il avait lié son bras autour d'elle, cependant ; et c'était elle, à présent, qui laissait rouler sa tête sur l'épaule royale. Les yeux sur ses yeux, d'une étreinte puissante, il l'appuyait contre sa poitrine nue, que son cœur heurtait à coups profonds, l'aspic d'or s'accrochait dans la douce chevelure aux suaves parfums : et la vierge sentait sur sa face le souffle brûlant de l'homme.

D'une voix troublée et tremblante, il disait :

— Pour ma gloire future, j'aurais sacrifié ma vie, certain de ne pouvoir vaincre autrement la frénésie d'amour qui m'avait saisi : mais, puisque tu as jeté les armes, ô divine guerrière, et que tu te rends sans condition, je délivre mon désir captif : je te veux, maintenant et à jamais, en des nuits et des jours sans fin, je te veux avidement, follement...

Tout à coup attristée, elle recula son visage, s'efforça de desserrer l'étreinte.

— Non, non, cria-t-elle, par pitié, ne sois pas décevant, toi que j'ai paré de tous mes rêves ! ne deviens pas pareil aux bêtes, pareil aux hommes !... Ne fais pas que je te haïsse !...

Avec un cri de douleur, comme sous une blessure, il s'éloigna d'elle.

— Je croyais que tu m'aimais ! dit-il. Tu m'as donc trompé ?

— Mon amour planait sur toi quand tu ignorais même mon existence, dit-elle ; tu m'es redevable de tout un passé d'amour.

Il eut un soupir de délivrance.

— Tu exiges, alors, que je m'acquitte ? s'écria-t-il. Avant de m'accorder les délices de ton corps, tu veux pour moi des mois de jeûne et de souffrance ? Sache qu'en un seul jour j'aurais pu payer plus que ma dette, tant l'amour déborde de moi à torrents. Si tu étais comme un ruisseau clair entre les papyrus, je ressemble à l'inondation qui submerge la Double Terre. Mais j'attendrai ta volonté. Moi, le maître de tous, je serai devant toi l'esclave.

— A la nuit prochaine, tu sauras quel espoir hante mon âme, dit-elle ; ce n'est pas ce que tu crois... Quittons-nous,

maintenant, pour mieux être l'un avec l'autre. Écoute la voix de la tourterelle, elle dit : Voici l'aube... Atenn bientôt montera dans le ciel.

— Cette nuit n'a pas duré l'espace d'une heure, s'écria le roi. Demain ! C'est comme le désert sans borne à traverser.

— Le bonheur d'une telle nuit embaumerait toute ma vie, dit-elle ; la plus longue ne suffirait même pas à en reprendre fleur à fleur tous les souvenirs. Demain, c'est moins qu'un éclair.

Il était debout, la caressant du regard, mais n'osant l'approcher, de crainte de lui faire horreur.

Devant cette soumission, elle eut un sourire enivré. Elle se jeta sur la poitrine du roi et appuya ses lèvres à la place où, ardemment, battait le cœur.



Le prêtre Aï avait un visage de haine et de crime ; mais Menko-Pira, comme accablée de bonheur, n'y prenait pas garde. L'esprit absent, elle avait peine à entendre ce qu'il lui disait et répondait de machinales paroles.

— Tu n'as pas parlé de moi au roi, disait-il.

— Qu'en sais-tu ?

— Je sais... Eh bien, ne lui parle pas, c'est inutile... je me ferai connaître moi-même quand il sera temps.

Menko-Pira pensait :

« Ce soir, je Lui dévoilerai mon âme ! »

— Le Premier Prophète d'Amon ne t'a-t-il pas ordonné de ramener le roi à la ville et aux Dieux ?

— Il m'a dit seulement qu'il fallait que le roi revienne.

— Toi, fleur du temple, œuvre de nos pensées, confidente des mystères sacrés, n'es-tu donc qu'une fleur vénéneuse, une créature de révolte, née pour nous trahir et nous perdre ?

— On m'a déchaînée pour séduire, dit-elle, je ne mens pas à ma mission.

— Penses-tu que notre chef se fie à une femme ? Il avoue ne pas te connaître ; il m'a envoyé pour veiller sur tes actions.

— Te crois-tu capable de les comprendre et de les juger ?

— Tu ne sais pas combien l'horrible torture de la jalousie,

qui crispe le cœur et affole tous les sens, donne de la clairvoyance à celui que l'amour étourdissait comme l'eût fait un vin trop fort. La certitude que jamais tu ne feras avec moi un jour de bonheur et que, tout à un autre, tu n'as pour moi que mépris et dégoût, me fait exécrer tout ce que j'adorais en toi... Tu es l'ennemie maintenant : tu sais mes secrets et tu veux trahir Amon. C'est moi qui le restaurerai dans sa gloire.

— « Il m'a épiée, se dit-elle ; je dénoncerai au roi ses folles ambitions... Cependant, que peut-il contre la toute-puissance?... Pourquoi le craindre?... »

L'instant d'après elle n'y pensait plus ; et, comme il l'obsédait en troublant son rêve, elle le chassa...



En regardant des peintures, que deux scribes, agenouillés devant elle, lui présentaient, la Royale Mère Taïa, riait, battant des mains, se renversant sur le coussin de son siège. Elle avait au cou une guirlande ravissante faite de toutes sortes de fleurs.

La reine, debout près d'elle, regardait aussi et souriait distraitement ; mais ses yeux, à chaque moment, se détournaient vers le roi, et ce qu'elle lisait sur le visage de l'époux bien-aimé lui gonflait le cœur de soupirs.

— O Khou-n-Atenn, fils de mon amour ! s'écria Taïa, toi que j'ai mis au monde le plus beau des enfants et qui es devenu le plus beau des hommes, pourquoi ces scribes qui mériteraient d'être frappés du bâton, me montrent-ils de ridicules images, coiffées du pschent royal, en me disant que ce sont là tes portraits? Ils me demandent de choisir le plus laid ! Est-ce vrai que c'est sur ton ordre qu'ils me raillent ainsi, et me diras-tu le sens de cette raillerie?

— Mère ! mère ! ne t'irrite pas, dit le roi : une idée, un peu folle peut-être, m'est venue, et je voulais te la soumettre. Écoute et sois indulgente : à l'imitation du Dieu unique qui dérobe au monde sa forme véritable et se masque du disque flamboyant, je voudrais léguer à la postérité une fausse image de moi-même ; et, puisque Atenn, tout éblouissant qu'il soit,

est noir auprès de la vraie lumière, choisir la forme la plus grotesque pour masquer ma vraie figure, que tu dis belle.

— Il faut quelquefois affirmer sa puissance en faisant accepter des ordres qui ne sont pas dictés par la sagesse! dit Taïa toute stupéfaite et s'efforçant pour ne pas rire.

— Mes familiers ont déjà déclaré qu'ils feront ainsi, dit le roi : ils choisiront pour cacher leur glorieux visage la même figure que j'aurai choisie.

— Hélas! les femmes seront-elles contraintes, elles aussi, à se montrer laides aux temps à venir, dit la reine?

— Ah! ne me faites pas perdre les sens à l'idée seule d'un pareil supplice! s'écria Taïa. J'ai voulu et je veux toujours que les peintres s'appliquent à reproduire mes traits bien plus beaux qu'ils ne le sont vraiment!

— Je ne songe à contraindre personne, dit le Pharaon, et je suis heureux de vous voir rire, mes bien-aimées. Mais, sous l'apparente gaieté de mon projet, il y a une idée très grave. Jamais nul n'a osé reproduire, dans les statues ou les images, les laideurs dont les rois comme les autres hommes pouvaient être affligés : on a toujours corrigé leurs défauts, au contraire, et peint plus beau que le modèle. En voyant un Pharaon traité d'une façon si différente, les penseurs des siècles futurs pressentiront une cause secrète, ils la chercheront et retrouveront peut-être l'idée symbolique du Dieu unique, masqué par la face du Soleil... Allons, Royale Mère, décide-toi, choisis l'image qui te fait le plus horreur.

Taïa se pencha vers les peintures et, après avoir hésité un peu, en désigna une.

— Cet homme-ci est le plus affreux, dit-elle : son menton s'avance comme la proue d'une barque, ses joues sont flasques, ses yeux étroits : il a le ventre gros et les chairs molles : il ressemble tout à fait à un des eunuques de ta sœur, la princesse Set-Amen.

— Eh bien, celui-là est l'élu, dit le roi, en congédiant les scribes.

Apiï était entré pour faire des rapports au Maître :

Selon ses ordres, dans toutes les parties du royaume, on martelait le nom d'Amon, sur le socle des statues de granit, sur les colonnes, sur les stèles des temples : on l'effaçait dans

les tombeaux où dormaient les morts, et on changeait le nom des vivants voués à Amon. Les prêtres ne pouvaient contenir leur fureur, ils maudissaient le roi et cherchaient à ameuter le peuple contre lui : mais le peuple, respectueux de la volonté royale, assez indifférent aux Dieux, restait calme. La foule s'attroupait, quelquefois, devant ceux qui brisaient le nom d'Amon ; mais nul ne protestait, et déjà même se répandait le culte d'Atenn.

Le chef des rites funéraires parut aussi. Il venait demander au roi des instructions pour la décoration des nouvelles sépultures : toutes les légendes et les représentations des Dieux étant bannies, une fois l'hymne à Atenn gravé, fallait-il laisser les parois nues?...

— Faites ainsi, dit le roi : informez-vous des fonctions, des actes et des aventures capitales qui ont empli la vie de celui qui a cessé d'être, et reproduisez-les en images, expliquées par des inscriptions. De cette façon, le mort sera accompagné des souvenirs et de l'histoire de sa vie.

D'autres fonctionnaires se présentèrent encore. Mais le roi, lassé, leur refusa l'audience. Il ne pouvait dompter son impatience et, à chaque moment, s'approchait des fenêtres pour interroger la marche du soleil.

La reine, les yeux pleins de larmes, s'appuya sur Taïa et lui dit tout bas en lui montrant le roi :

— Vois, mère, la prêtresse triomphe, il n'est plus à moi!...

Taïa ne sut que répondre, et, le cœur gros, elle lui essuya les yeux avec les fleurs de sa guirlande



Le roi arriva le premier au banc de cristal, sous les palmiers et les perséas. Et il était heureux, lui, le maître, d'attendre ainsi, avec une sorte de peur délicieuse, celle qui lui donnait la sensation si nouvelle d'être dominé et d'obéir.

Il se souvint du dieu Thoth, inscrivant sur l'écorce de l'arbre sacré le nom des rois destinés à l'immortalité, et du bout de l'épingle d'or qui attachait sa ceinture, il grava, sur l'écorce d'un perséa, le nom de Menko-Pira.

Il la vit venir de loin, et elle s'avançait sans hâte, traînant

lentement les plis de sa robe, alourdie par les grains d'or qui tintaient harmonieusement.

— Tu ne m'aimes donc pas? lui dit-il, tu viens aussi tranquille que si tu ne savais pas avoir tardé: et moi j'ai devancé la nuit.

— Je n'avais pas l'impatience de ton corps, puisque ton âme était avec moi.

— Le corps et l'âme sont liés par la vie, la mort seule les sépare.

— Ta pensée n'était donc pas hors de toi, me cherchant?

— Elle aspirait à ta présence, à ta beauté, au son de ta voix; tout mon être attendait ce frisson brûlant qui m'enveloppe quand je te tiens, ainsi, contre mon cœur.

— Ne l'éprouvais-tu pas déjà?

— Oui, mais c'était comme un reflet dans un miroir.

— Eh bien, c'est cela seulement qu'il faut.

Oppressé par une sourde inquiétude, il la contempla silencieusement, retardant, sous le rayonnement d'amour de son regard, ce qu'elle voulait lui révéler contre l'amour.

— Tes pensées m'épouvantent, dit-il, enfin: elles recèlent des menaces et des arrêts de souffrances.

— J'ai souffert de mes pensées, répondit-elle. Elles tourbillonnaient sous mon front comme un vol d'oiseaux effarés dans une chambre sans issue, et j'avais peine à voir la couleur de leurs ailes. Que sais-je d'elles, encore à présent? Rien n'est certain!... Cependant, aussi bien que tu crois avoir sauvé la vérité divine, enlizée par les folles superstitions, je crois avoir, moi, hors de l'instinct brutal, découvert et sauvé l'amour.

— N'est-ce donc pas la toute-puissante volupté, maîtresse du monde, et qui donne la vie aux êtres?

— Oh non! je ne veux pas le croire! s'écria-t-elle; c'est là l'assouvissement d'un appétit, aussi vulgaire que la faim; l'idée d'un pareil amour m'est odieuse.

— O vierge! ne méprise pas ainsi une ivresse que tu n'as pas goûtée; ne calomnie pas ce que tu ignores.

— J'ai senti sur moi le souffle impur de la convoitise, dit-elle, dans le temple d'Amon: tous les prêtres me voulaient ardemment et ma chair se soulevait d'horreur contre eux

tous. Cela ne les attristait pas et n'éteignait pas leur désir; ils guettaient l'occasion de me surprendre. Seul, un adolescent, pur de corps et de cœur, portait peut-être en lui, sans le comprendre, l'amour tel que je le rêve. Il ne me parlait pas: mais ses yeux rayonnaient de joie dès qu'il me voyait; il rougissait, quand je m'approchais, avant de m'avoir aperçue: et, si mon regard l'effleurait, il devenait pâle et chancelant. Jamais il ne m'avait rien dit, et, quand je partis, il mourut. Cet enfant avait pour moi l'attrait qu'ont les fleurs, dont les pensées sont des parfums; mais je ne l'aimais pas. Je t'avais vu, toi, devant le tabernacle, et mon âme t'appartenait, tandis que tu ne savais même pas que je vivais en ce monde.

— Pourquoi si longtemps es-tu restée invisible? Pourquoi tant de jours perdus pour nous?

— J'étais heureuse mystérieusement, dans la mystérieuse demeure. Tu enchantais ma solitude et je pressentais ton rêve divin, pareil au mien. Mais je redoutais un peu ton être réel et il appartenait à d'autres. Je voyais la reine et tes femmes préférées. Quand tu partais, conduisant ton char, je montais sur la muraille pour t'apercevoir encore: la Royale Épouse, fière et amoureuse, t'enlaçait de son bras, et je n'étais pas jalouse; je désirais seulement ton âme et j'espérais la conquérir un jour. Cependant je redoutais de le voir ce jour, à cause de tous ces désirs dont la menace m'entourait et qui, sans doute, se lèveraient aussi en toi. Mon secret était mieux caché dans mon cœur que le trésor du temple dans les caveaux profonds et inconnus, et il suffisait à ma vie. Cet amour qui se nourrissait de rêves m'était aussi un rempart contre toutes ces amours qui m'assiégeaient; et il affermissait en moi le dégoût de cette ardeur instinctive qui aurait permis à des êtres de faire de moi leurs délices, en me torturant.

— Oui, cela est peut-être un crime, dit le roi: prendre celle qui n'a pas d'amour. Mais deux désirs d'une égale ardeur et qui mêlent leurs flammes, c'est ce que la vie offre de plus divin.

— Non, non, s'écria-t-elle, je pressens des délices plus durables. Ce sont là seulement des liens perfides par lesquels la terre nous fait captifs, nous empêche de nous enfuir loin d'elle. Mon cœur se gonfle quelquefois jusqu'à se rompre sous

l'effort d'un désir bien plus beau, indéfini cependant. Depuis que je t'aime, il s'est fixé et brille d'un éclat lumineux dans mon esprit. Écoute! les enfants de notre chair sont des poids pour notre être immatériel, ils entravent son essor, le retiennent à jamais dans le monde inférieur en gardant une partie de notre âme. Mais l'union de deux âmes par l'amour absolu donnerait naissance, peut-être, à des êtres de lumière qui planeraient au-dessus de nous, nous conquerraient l'inaccessible, nous attireraient hors du monde et illumineraient enfin les ténèbres de l'inconnu. Oui, cela seul nous sauvera, doublera notre puissance de perception et nous donnera les ailes qui nous manquent. C'est ainsi que je veux m'unir à toi.

— O belle! terrible et divine! dit-il, tu m'entraînes si loin de la terre, si loin de moi-même, qu'il me semble que toute ma vie passée s'est effacée sous un brouillard. Prends donc mon âme, et laisse souffrir mon corps, si c'est là ta volonté!

— Pourquoi souffrir? Rien n'existe que l'esprit. M'aimerais-tu folle?

— Je ne sais pas... tes rêves m'éblouissent; ils m'éclairent des abîmes merveilleux, mais, tandis que je t'écoute, l'odeur de tes cheveux me charme jusqu'à me faire défaillir.

— Laisse ces grâces vaines, vouées à la destruction. Incorporels, nous monterons tous deux vers Atenn, nous le regarderons avec des yeux qui ne se baisseront plus devant lui, et peut-être nous laissera-t-il voir, alors, ce qu'il cache derrière son flamboiement.

— J'irai où tu voudras que j'aille, tant que ta main sera dans la mienne et ta tête sur mon cœur.

— Même absente, même morte, je serai près de toi, toujours. Nous devons nous voir sans regards et nous entendre dans le silence...

Longtemps, ils s'écoutèrent, muets, immobiles, engourdis dans un sommeil lucide et délicieux...

Mais, au moment de se quitter, ils furent pris tous deux d'une sorte de désespoir et d'épouvante, comme s'ils ne devaient plus se revoir. Cela ne dura qu'un instant et elle voulait rire de cette émotion, mais le roi en gardait une poignante inquiétude.

— Je t'en conjure, accueille-moi dans ta demeure, lui dit-il : te faisant un coussin de mon bras, je veillerai sur ton sommeil.

— Ne m'as-tu pas entourée d'une garde égale à celle d'une princesse royale? Que puis-je craindre?

Cependant il la conduisit, la portant presque, jusqu'au seuil de sa porte ; et, là, il la supplia encore de l'accueillir.

— Oh non, dit-elle, ton désir n'est pas assez bien dompté!

Et elle s'arracha de ses bras...



Le lendemain, on trouva la prêtresse, morte, couchée dans son sang comme sur un lit de lotus pourpres. Au cœur, elle avait un poignard, planté tout droit, dont la poignée d'or représentait Amon à tête de bélier.

JUDITH GAUTIER.

LES ANARCHISTES

AU MOYEN AGE[1]

Dans un des premiers mois de 1209, un orfèvre du nom de Guillaume, se disant envoyé du Seigneur, se présentait, à Paris, chez Maître Rodolphe de Nemours, docteur en théologie. « Je suis, déclarait-il, un des sept prophètes à qui a été révélée la vraie doctrine touchant l'Incarnation du Saint-Esprit. Les formes de la Loi mosaïque sont tombées lors de la venue du Christ : ainsi vont tomber celles dont le Fils s'est servi. Les sacrements seront abolis, car le Saint-Esprit va se manifester ouvertement par des hommes en qui il s'incarnera. Le règne de l'Esprit est proche. Dans les cinq années qui vont suivre, l'humanité sera visitée par quatre plaies : les peuples souffriront de la famine, les princes périront par l'épée ; les bourgeois seront engloutis dans la terre qui s'ou-

1. Sur les sectes dont nous allons nous occuper, voir l'excellent ouvrage de M. A. Jundt, *Histoire du Panthéisme populaire au moyen âge et au* XVIe *siècle*, Paris 1875, celui de M. Preger, *Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter*, tome I, Leipzig 1874, et les trois premiers chapitres du livre si vivant de madame Mary Darmesteter, *the End of the Middle Ages*, Londres 1889.

vrira sous leurs pas; les prélats seront dévorés par le feu du ciel. Les prélats sont les membres de l'Antéchrist qui est le pape, et Rome est la Babylone d'iniquité. Tous les empires seront soumis au roi de France, et celui-ci ne mourra pas; il recevra douze pains spirituels, parmi lesquels la connaissance de l'Écriture et la puissance. »

Le prophète ajouta que de nombreux initiés avaient été honorés de ces révélations. Interrogé, il se mit à citer des noms et il ne désigna pas moins de treize prêtres. Le théologien fut atterré. Il se demanda si l'Église n'allait pas être exposée à une terrible tourmente; et, pensant que la fin justifie les moyens, il affecta d'être subjugué par cette apocalypse inattendue et s'écria qu'une illumination soudaine lui apprenait que prochainement il rendrait témoignage à la doctrine nouvelle. Le visionnaire à peine parti, il courait conter son aventure à trois personnes de confiance, parmi lesquelles l'abbé de Saint-Victor. Les amis décidèrent d'en référer sans retard à l'évêque de Paris, à frère Garin, conseiller du roi, et à quelques docteurs. La conclusion de ce deuxième conciliabule fut qu'il fallait à tout prix enrayer ce mouvement et que, pour cela, Maître Rodolphe et un autre prêtre feindraient d'adhérer aux principes des hérétiques et s'emparer habilement de tous leurs secrets.

Pendant trois mois les émissaires du clergé parcoururent les diocèses de Paris, de Langres, de Troyes et de Sens et s'assurèrent que la secte comptait un grand nombre de disciples. Pour inspirer pleine confiance à ceux qu'il voulait perdre, Maître Rodolphe simulait des accès d'extase, décrivait ses visions de l'autre monde... et adressait ses rapports à l'autorité. L'évêque de Paris sut bientôt tout ce qu'il voulait savoir. Il fit arrêter les hérétiques et convoqua, pour les juger, un synode d'évêques et de théologiens. Le tribunal, présidé par l'archevêque de Sens, Pierre de Corbeil, interrogea les accusés, leur présenta une série de propositions recueillies par les deux espions et qu'ils déclarèrent conformes à leurs croyances; finalement il les dégrada — sauf un, ils étaient tous clercs — et les livra au bras séculier. Le 19 novembre 1209, dix des condamnés subirent la peine du bûcher, hors des murs de Paris, à Champeaux. Quatre autres, dont

deux sexagénaires, furent emprisonnés pour le reste de leurs jours. Les femmes obtinrent leur pardon[1].

Ces sectaires étaient des disciples d'Amaury de Bène. Avec eux étaient condamnés les ouvrages de leur maître et ceux d'Aristote que l'on tenait pour la source de leurs erreurs. Leur doctrine, telle que le synode de Paris l'a dénoncée, se résume dans les propositions suivantes : « Le Père a opéré au commencement sans le Fils, et jusqu'à l'incarnation du Fils sans le Saint-Esprit. Le Père s'est incarné en Abraham, le Fils dans le sein de Marie ; le Saint-Esprit s'incarne tous les jours en nous-mêmes. Le Fils a agi jusqu'aux temps présents, mais le Saint-Esprit agira dès maintenant jusqu'à la consommation des siècles. Tout est un, car tout ce qui est est Dieu. Actuellement Dieu est revêtu de formes visibles au moyen desquelles il peut être vu des créatures ; il se manifeste par le moyen d'accidents extérieurs. Le corps du Christ se trouve donc présent sous les accidents visibles du pain avant la consécration : la consécration ne fait que constater cette présence. Le Fils incarné n'a pas été Dieu autrement que ne l'est l'un de nous. Le Saint-Esprit, incarné en nous, nous révèle toutes choses ; c'est pourquoi nous prétendons être déjà ressuscités. Les enfants issus des fidèles de la secte n'ont pas besoin de baptême. »

Ce procès de 1209 est purement théologique et ecclésiastique. Les sectaires sont des révoltés, mais seulement contre l'autorité religieuse. S'ils passent pour compromettre l'ordre social, c'est que celui-ci est considéré par leurs juges et par leurs contemporains comme solidaire de l'ordre spirituel : qui attaque l'un est suspect d'ébranler l'autre. La société temporelle ne se défend donc, dans ces circonstances, que contre un danger indirect : ni ses représentants ni les membres du synode n'accusent les Amalriciens de s'insurger contre la loi civile ou contre la loi morale. C'est pourtant aux Amalriciens que se rattachent, par un lien d'immédiate filiation, des hérétiques que l'on pourrait appeler les anarchistes du moyen

1. Césaire d'Heisterbach, *Dialogus miraculorum*, l. v, c. 22, édit. Strange, Cologne 1851, t. I, pages 304-307 ; Guillaume le Breton, *Gesta Philippi Augusti*, paragr. 153-154, édit. Delaborde, pages 231-233.

âge et dont les derniers héritiers ont livré leurs suprêmes combats parmi les anabaptistes de l'époque de la Réformation.

On se propose, dans ces pages, de suivre à travers trois siècles ce filon d'anarchisme social et moral, d'en examiner l'importance et les origines, et de rechercher ce qu'il a fallu pour le faire disparaître.

Les décrets du synode de Paris sont muets sur le grief d'ordre moral. Onze ans plus tard, ce grief est courant. Guillaume le Breton accuse, en 1220, les Amalriciens de soutenir « qu'un acte considéré d'ordinaire comme un péché ne l'est plus, s'il est accompli dans la vertu de la charité ». Il ajoute qu'ils profitaient de leur théorie pour se livrer aux actes les plus infâmes; ils promettaient l'impunité à leurs victimes en leur assurant que Dieu n'est que bonté et non justice [1]. En 1222, Césaire d'Heisterbach leur attribue formellement, et avec plus de clarté, la même doctrine : « Si quelqu'un vit au sein de l'Esprit et qu'il commette les plus grossiers péchés, il ne pèche plus, car l'Esprit, qui est Dieu, ne peut pécher, et l'homme, qui n'est rien, ne peut pécher aussi longtemps que cet Esprit, qui est Dieu, habite en lui. Cet Esprit opère tout en tous [2]. »

La secte n'avait pas seulement de nombreux adhérents dans plusieurs diocèses; elle possédait un commencement d'organisation, réunissait ses fidèles en des assemblées secrètes, mettait à leur disposition de petits écrits de propagande, leur faisait apprendre par cœur un *Pater* et un *Credo* corrigés et traduits en langue vulgaire. Devant la persécution elle se dispersa. Aussi voit-on le panthéisme populaire apparaître dès ce moment chez les Vaudois de Lyon; mais il

1. *Loc. cit.*

2. *Loc. cit.*, Jundt, p. 25.

n'ose pas, dans ce milieu pieux et moral, tirer toutes ses conclusions pratiques. Il surgit aussi dans les pays rhénans, et nous saisissons notamment en Alsace la trace d'hérétiques qui, sous le nom d'Ortliebiens[1], sont de vrais Amalriciens[2] et dont quelques-uns n'hésitent pas à déduire les conséquences révolutionnaires de leur doctrine. En 1215, on brûle, à Strasbourg, quatre-vingts condamnés de tout rang, la plupart Vaudois, mais dont quelques-uns aussi prétendent que les péchés les plus grossiers sont permis et conformes à la nature[3]. Un chroniqueur du couvent d'Einsiedeln affirme, en 1216, que l'hérésie avait inondé l'Alsace et avait pénétré jusqu'en Thurgovie[4].

Le nom des Ortliebiens disparaît bientôt. Nous le trouvons pour la dernière fois dans un document rédigé par Albert le Grand, vers 1260, et dont nous parlerons tout à l'heure. Ce fait ne signifie pas que la doctrine n'a plus d'adhérents, mais seulement qu'elle commence à être désignée par le plus essentiel de ses principes et non par le nom d'un homme. Les sectaires vont s'intituler désormais les Frères et les Sœurs du libre Esprit. Souvent aussi on les appellera les Béghards et les Béguines. Ces deux derniers noms conviennent proprement à des associations laïques d'hommes et de femmes qui, sans prononcer de vœux, vouaient leur vie au travail manuel, au soin des malades et aux exercices de piété, mais qui, dégénérées de leur pureté primitive, étaient dès le milieu du XIIIe siècle des foyers d'hérésie.

Un chroniqueur raconte qu'Albert le Grand, vivant à Cologne, rencontra pour la première fois des membres de ces confréries qui l'épouvantèrent par l'audace et la perversité de leurs affirmations; il reproduisit leurs thèses dans un de ses livres, mais le chroniqueur se refuse par pudeur à transcrire

1. Sur leur maître, Ortlieb, de Strasbourg, nous ne possédons aucun renseignement précis.

2. M. Preger en fait à tort des Cathares; la plupart d'entre eux vivent en ascètes, c'est vrai, mais le mysticisme panthéiste peut, selon la nature des âmes qui en vivent, aboutir au renoncement et au sacrifice comme à la frénésie de la débauche.

3. *Annales Argentinenses*, chez Bœhmer, *Fontes rerum germanicarum*, II, 105.

4. Hartmann, *Annales Eremi*, anno 1216, Preger, p. 213.

ce qu'il a lu et se contente de flétrir ces hérétiques comme « une peste recherchant l'apparence de la liberté[1] ». On a cru longtemps cet ouvrage perdu. Vers 1875, M. Preger a soupçonné qu'il fallait le reconnaître dans une liste de propositions condamnées qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Munich[2]. Depuis lors, M. Haupt a découvert à Mayence une copie de cette liste dont le titre est cette fois au complet et dont l'auteur est nommé en toutes lettres : « Maître Albert, naguère évêque de Ratisbonne[3]. » Ce n'est pas tout. Ce document nous apprend qu'Albert le Grand a surpris et étudié la doctrine du libre Esprit dans « la Rhétie du diocèse d'Augsbourg », c'est-à-dire en Souabe; cet écrit a donc été forcément rédigé entre les années 1259 et 1262, dates extrêmes du séjour du célèbre dominicain dans cette région. Or, nous savons, par d'autres témoignages[4], qu'en 1261 « surgirent dans quelques couvents de Souabe un certain nombre d'adversaires de la vie monastique; on les nommait Fratricelles, Béghards et Béguines. Ils engagèrent beaucoup de religieux à vivre sans règle, assurant qu'on pouvait mieux servir Dieu par la liberté de l'Esprit. » Il ne s'agit point là d'une simple révolte contre la règle monastique. L'époque est entre toutes favorable au développement des sectes antisociales. La lutte du Sacerdoce et de l'Empire jette le trouble dans toutes les âmes; les « deux moitiés de Dieu » sont en guerre, et nul ne sait plus où est la véritable autorité. La discipline de l'Église est affaiblie; les seigneurs et les magistrats résistent aux évêques et aux moines, et ceux-ci se déclarent en rébellion ouverte contre les puissances temporelles. L'anarchie est trop grande pour qu'on puisse entraver sérieusement la propagande des illuminés ou des charlatans qui ne songent qu'à l'aggraver.

Les sectaires de la Souabe vont jusqu'au bout de leurs théories : « Dieu opère tout en l'homme, et celui-ci ne peut pécher. Il a le pouvoir de faire ce qu'il veut ; quoi qu'il fasse, il ne pèche pas. Le péché n'est pas un péché pour lui; car on

1. Jundt, p. 48.

2. Preger, p. 172.

3. *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1885, p. 503 et suiv.

4. Jundt, p. 48.

ne saurait appeler péché que ce qu'il juge tel. La vertu ne lui est pas plus commandée que le péché ne lui est défendu. Tous les appétits de la chair sont des impulsions d'en haut. La fornication n'est pas un mal et l'homme qui est un avec Dieu peut satisfaire tous les appétits de la chair. Il n'a besoin d'imposer à sa chair ni privations ni labeur; il a droit au repos et au bien-être. La terre lui appartient avec tous ses biens; et il peut, sans être répréhensible, garder la propriété d'autrui, la dérober ou la donner à d'autres: il peut également mentir. » Ce témoignage d'Albert le Grand est d'une clarté parfaite. Le système des Frères du libre Esprit est désormais complet : tout est commun à tous, rien n'est interdit à personne.

La Souabe, et en particulier la contrée qui avoisine Augsbourg, Nördlingen, et Œttingen, a été, dans le premier tiers du XIIIe siècle, le point d'arrivée de la doctrine; elle lui a fourni un terrain si favorable qu'après quelque trente ans elle passe pour le lieu d'origine et le centre de l'hérésie. Les sectaires ne savent plus alors qui sont Amaury de Bène et Ortlieb de Strasbourg; ils ignorent que leur dogmatique s'est élaborée sur les flancs de la Montagne Sainte-Geneviève. C'est probablement de la Souabe que partent dans toutes les directions les missionnaires qui courent à la conquête ou plutôt à la « libération » des âmes.

Dès le début du XIVe siècle, ces hérétiques pullulent en Allemagne et surtout dans les pays rhénans.

En 1306, leur présence nous est révélée à Cologne par l'archevêque Henri de Virnebourg, qui publie « une loi contre les Béghards et les Béguines ». A lire les propositions condamnées [1], on ne peut éprouver le moindre doute : le prélat vise l'anarchisme du libre Esprit.

En 1310, nous les trouvons à Mayence et à Trèves. Les conciles tenus cette année-là dans les deux villes les accusent d'avoir de mystérieuses réunions dans des lieux retirés ou dans des cavernes.

L'épidémie est telle qu'en 1311, au concile de Vienne, le pape Clément V dirige deux décrets contre les sectaires; il

1. Elles sont reproduites par Jundt, page 49.

leur reproche formellement leur insurrection contre toute loi religieuse ou morale. Jean d'Ochsenstein, évêque de Strasbourg, leur attribue en 1317 le même anarchisme dans un mandement qui résume les informations recueillies par une commission inquisitoriale [1].

Les témoignages se multiplient à travers le XIVe siècle et ils sont unanimes à dénoncer cette ivresse de révolte. Dans son livre *De la Vérité*, écrit en 1335, Henri Suso personnifie le libre Esprit et lui prête ce langage : « Je m'appelle la Sauvagerie sans nom ; je vis dans une absolue liberté, sans autre loi que mes instincts naturels, sans me préoccuper du passé ni de l'avenir. » Quelques années plus tard, dans *le Livre des deux Hommes*, le mystique Rulmann Merswin montre son héros fictif sur le point de compromettre à jamais le développement de sa vie spirituelle par un séjour auprès d'un faux ermite, partisan secret des doctrines et des pratiques immorales de la secte : il n'a que le temps de s'échapper de l'ermitage. Son hôte, après avoir fait avec lui et à ses frais bonne chère en compagnie de deux béguines, ses complices, l'invite à surmonter les derniers obstacles qui lui cachent encore la vision de la Trinité. « Il n'avait pour cela, dit l'étrange directeur de conscience, qu'à s'abandonner aux sollicitations de sa nature. En agissant ainsi, l'homme parfait remplit ses devoirs envers lui-même, car il s'affranchit des tentations par la satisfaction des appétits charnels et il permet à son esprit de s'élever librement vers Dieu ; il doit bannir tout scrupule : l'armée céleste et à plus forte raison les créatures terrestres se trouvent à son service, et il n'est plus lié à l'observation d'aucun commandement extérieur depuis qu'il est un avec Dieu [2]. »

Ce ne sont point là des calomnies inventées à plaisir par des dévots avides de perdre des hérétiques. Les interrogatoires des sectaires n'ont pas tous été perdus, et ceux qui nous ont été conservés nous transmettent des déclarations d'accusés qui ne permettent pas la moindre hésitation. Le 30 décembre 1367, un nommé Jean Spinner est traduit, à Erfurt, devant l'inqui-

1. Jundt, p. 50 et 51.

2. Cf. Jundt, *Les amis de Dieu au XIVe siècle*, p. 86.

siteur Walther Kerling. « L'homme libre, proclame-t-il, ne doit obéissance à aucune règle ni statut. Il est maître de toutes choses et peut prendre pour son usage tout ce qui lui plaît. Il a le droit de tuer quiconque fait obstacle à sa volonté. Il peut agir en tout à sa guise : périsse la terre plutôt que d'imposer un frein à ses désirs ! L'empereur lui-même n'a pas le droit de l'arrêter et, en l'essayant, s'exposerait à être tué justement. » Il entre ensuite, sur la question de la liberté des mœurs, en des détails que le respect du lecteur nous oblige de passer sous silence [1]. — Le 26 janvier 1381, un nommé Conrad Kannler comparaît devant le tribunal inquisitorial d'Eichstädt, réuni sous la présidence d'Eberhard de Freyenhausen. Nous avons le procès-verbal de la séance, il contient des réponses topiques : « Qu'est-ce que la liberté de l'Esprit ? — Elle est réalisée lorsque cesse tout remords de conscience et que l'homme ne peut plus pécher. — Es-tu parvenu à ce point de perfection ? — Oui, et si bien que je ne puis progresser dans la grâce ; car je suis un avec Dieu et Dieu est un avec moi. — Un frère du libre Esprit est-il tenu d'obéir à l'autorité ? — Non, il ne doit obéissance à aucun homme et il n'est pas lié par les préceptes de l'Église. Si quelqu'un l'empêche de faire ce qui lui plaît, il a le droit de le tuer. Il doit suivre toutes les impulsions de sa nature ; il ne pèche pas, s'il cède à un désir. Même l'inceste lui est licite, à condition d'être précédé d'une forte tentation. » Kannler consent à exprimer ici un léger doute ; il ne croit pas que Dieu pousse jamais à cet acte ses enfants du libre Esprit [2].

Tous les Amalriciens n'avaient pas quitté la France en 1209 : mais ceux qui étaient restés renoncèrent à l'apostolat bruyant et à ses risques. La doctrine se transmet dès lors dans le mystère. Elle fait pourtant une subite et éclatante apparition en 1311 : Marguerite Porrette la prêche publiquement à Paris, mais elle est arrêtée et brûlée en place de Grève avec un de ses partisans. Les sectaires continuent à se dissimuler : c'est à peine si quelques procès révèlent de temps en temps leur existence. Le peuple les nomme Turlupins [3].

1. Dœllinger, *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters*, Münich, 1890, p. 384.

2. *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1881-1882, p. 487 et suiv.

3. Cf. Jundt, *Histoire du Panthéisme populaire*, p. 109-110.

Quelques-uns des fuyards de 1209 s'étaient dirigés vers le nord. En 1235, l'hérésie est signalée à Cambrai et à Douai [1]. Elle pénètre jusqu'à Bruxelles, s'y perpétue en secret, et à la fin du XIV[e] siècle elle y possède, sous le nom d' « hommes de l'intelligence », un parti important dont une petite fraction penche vers l'ascétisme et l'autre, de beaucoup plus considérable, est ivre d'indépendance. Le chef de ces frères du libre Esprit, Gilles le Chantre, tire toutes les conséquences du panthéisme. Le vrai péché consiste, d'après lui, à ne pas reconnaître l'activité divine dans les actions humaines et à vouloir entraver les manifestations de notre nature qui est la nature de Dieu. Le péché vaut une prière, car il est pour l'homme une occasion de satisfaire son bon plaisir : le vrai signe de la perfection, c'est l'absence de remords [2].

Au XV[e] siècle, les traces de l'hérésie sont plus difficiles à saisir. La persécution supprime la propagande ouverte. La bonne nouvelle de la liberté ne peut être annoncée que dans des cénacles d'initiés. Il y a là un travail souterrain qui nous échappe. Qui sait pourtant s'il n'en faut pas voir un signe dans les mouvements populaires qui, à partir du milieu du siècle, ne cessent de troubler l'Allemagne ? Le libre Esprit devait forcément s'épanouir un jour en une sorte de millénarisme anarchiste et communiste. Traqué par les inquisiteurs, le sectaire renonce à réaliser immédiatement le rêve d'indépendance et de fantaisie dont il s'enchante. Il sait trop bien que, s'il se permet dans la pratique tout ce qu'il trouve légitime, juges et bourreaux sont là. Il se réfugie donc dans l'avenir ; il contemple en imagination ces temps futurs où les autorités temporelles et spirituelles seront à bas, où l'individu pourra donner libre cours aux élans de sa nature, où chacun aura droit à tous les biens et où personne ne sera en état de priver un seul homme d'une seule jouissance. L'anarchiste a commencé par revendiquer sa seule et propre autonomie ; il se heurte contre les faits, et il en vient nécessairement à désirer

1. Preger, *op cit.*, p. 213.

2. Voir les documents chez Balluze, *Miscellanea*, 2, 277 et suiv. Ils sont résumés avec d'assez nombreux détails par Jundt, *Histoire du Panthéisme populaire*, p. 111-116.

le renouvellement de tout l'ordre social. Il est donc tout prêt à s'entendre avec le misérable que les théories philosophiques laissent assez froid, mais qui, exaspéré par l'oppression et la détresse, se repaît avec avidité d'espérances apocalyptiques. Il n'a qu'à parler aux paysans de la fin du moyen âge, et ceux-ci lui sont acquis dès ses premiers mots.

La souffrance était alors atroce dans les campagnes. Les impôts, les dîmes, les corvées achèvent l'œuvre des pestes. Les guerres, empêchant toute culture régulière, multiplient les famines et aggravent les épidémies. Il n'y a qu'un mot pour désigner le malheureux que ses maîtres, ecclésiastiques ou séculiers, ne protègent pas, qui voit périodiquement sa récolte pillée et sa chaumière incendiée : c'est « le pauvre homme », *der arme Mann*. Les procès de sorcellerie, de jour en jour plus nombreux, le montrent bien tel qu'il est, non pas seulement superstitieux, mais avant tout insurgé contre tous les pouvoirs civils ou religieux. Il n'a plus que la haine au cœur, il maudit le noble, il maudit le prêtre, il maudit Dieu. Vienne à lui le Frère du libre Esprit, ce proscrit d'un monde qu'il déteste : ce n'est pas lui qui le livrera. Il l'écoute, il lui fait répéter ses prédictions d'indépendance et de bonheur, il serre dans son cœur un enseignement qui le relève à ses propres yeux. Dans ce cerveau étroit et inculte, l'idée fixe de la révolution s'enfonce et développe peu à peu ses irrésistibles et sauvages suggestions.

En 1431, l'insurrection éclate aux environs de Worms. La diète des villes libres, réunie à Ulm, se demande avec terreur si l'Empire et la Chrétienté ne sont pas menacés d'une tourmente qui sera infiniment plus grave que la guerre des Hussites. L'exemple est donné, il sera suivi. Le populaire adopte un signe de ralliement : un gros soulier lacé qu'il attache à une pique ou qu'il peint sur un étendard. Toute révolte s'appellera désormais *Bundschuh*. En 1468, deux mille paysans d'Alsace, en armes, déclarent qu'ils ont tous juré haine au monde entier. En 1470, ce sont les paysans de Carinthie qui se soulèvent. En 1476, le joueur de cornemuse Hans Bœhm, de Niklashausen, prêche hardiment le retour à l'état de nature : « Le royaume de Dieu est proche, dit-il. Désormais il n'y aura plus ni pape, ni empereur, ni

autorité quelconque. Toute différence entre les classes sera supprimée. L'égalité fraternelle régnera entre tous. Les princes ecclésiastiques et laïques ont accumulé trop de trésors ; s'ils les avaient partagés, tout le monde aurait suffisamment de quoi vivre, et c'est là le but qu'il faut atteindre. Les dîmes, taxes et douanes vont être abolies. La chasse, la pêche, les prairies serviront aux besoins illimités de chacun. On verra bientôt les princes et les seigneurs obligés de gagner leur vie de chaque jour. Le temps approche où les prêtres seront mis à mort : une forte récompense sera alors décernée à quiconque en aura tué trente. » Le « saint jeune homme » eut bientôt tant d'auditeurs venant de Bavière, de Souabe, d'Alsace, du Rheingau, de Wetteravie, de Hesse, de Saxe et de Misnie, qu'à certains jours plus de trente mille personnes campent dans le petit village de Niklashausen et ses environs. Le jour où il est arrêté, on le trouve dans une taverne, prêchant tout nu à son auditoire. Sa doctrine ne meurt pas avec lui. Elle soulève les masses en 1486 dans la région d'Augsbourg, en 1491 et 1492 à Kempten, en 1493 dans la Basse-Alsace, en 1502 dans le diocèse de Spire, en 1513 à Fribourg-en-Brisgau, en 1514 dans le Wurtemberg, en 1517 dans le pays de Bade. Le « pauvre Conrad », qui est le « pauvre Jacques » de l'Allemagne, est toujours prêt à s'insurger.

Quelles ont été dans ces explosions de violence et de haine la part de la seule souffrance, la part de la propagande hussite, la part du libre Esprit ? On ne le saura jamais. Les apôtres de toutes sectes qui ont fait attendre aux multitudes l'aurore d'un jour de justice et de liberté ont parlé et l'écho de leur voix s'est tû pour jamais ; de ceux qui frémirent à l'ouïe de leurs appels enflammés, aucun n'a été capable de nous raconter par écrit ce qu'il a entendu et de quels espoirs son existence a été illuminée. Les bibliothèques et les archives ont encore des trésors à nous révéler, mais elles ne nous livreront jamais le secret des petits et des humbles qui, courbés sur leur sillon ou leur métier, se sont consolés par la vision intérieure des « temps nouveaux ». Il est probable que dans ces âmes souffrantes et farouches les doctrines les plus contradictoires se sont étrangement mélangées. Ces paysans se souciaient moins de les professer avec exactitude que d'en revêtir leurs désirs

et leurs rêves. Il serait donc faux d'attribuer à une seule doctrine ces poussées de colère et de révolte qui ont fini par la grande convulsion de 1525. Il est impossible d'autre part que la secte du libre Esprit se soit subitement tue au moment précis où les foules étaient le plus disposées à saisir son enseignement et à en tirer les applications extrêmes. Ses partisans ne sont plus traînés, il est vrai, devant les tribunaux ecclésiastiques ou séculiers. C'est qu'ils sont perdus dans les multitudes, c'est qu'ils sont englobés dans les massacres collectifs et que, dans leurs chevauchées, les seigneurs sont peu préoccupés de démêler les idées des misérables qu'ils dépêchent. N'est-il pas remarquable, enfin, que tous ces mouvements populaires sont partis de la Souabe ou des régions voisines des Pays-Bas, c'est-à-dire de ce qui a été le pays d'élection du libre Esprit?

D'ailleurs si la secte a disparu au milieu du XV[e] siècle, on ne s'explique pas sa subite renaissance au commencement du XVI[e]. Les anabaptistes ne sont pas tous des exaltés qui poussent jusqu'à ses dernières conséquences le principe de la Réformation. Beaucoup d'entre eux sont résolument panthéistes : et c'est dans le panthéisme qu'ils cherchent et qu'ils trouvent la justification de leurs égarements. L'illuminé d'Anvers qui, en 1525, va prêcher le libre Esprit à Luther, David Joris qui en est en Allemagne le principal prophète après les événements de Münster, Nicolas Frey qui promène en Alsace sa théorie de l'union libre, les Adamites d'Amsterdam, les Familistes des Pays-Bas et de l'Angleterre, Quintin, Bertrand des Moulins, Claude Parceval et Antoine Pocques, qui sont en France les premiers « libertins spirituels », sont les héritiers directs de la secte qui, interprétant avec plus ou moins de fidélité les principes d'Amaury de Bène, a maintenu à travers la seconde moitié du moyen âge les doctrines et parfois les pratiques de l'anarchisme moral et social.

II

A lire les instructions des inquisiteurs ou les chroniques du temps, on admire que la société du moyen âge n'ait pas

sombré dans une révolution sanglante. L'anarchisme y semble une doctrine courante dans le peuple ; il a ses apôtres infatigables qui sillonnent les villes et les campagnes ; il a des recrues partout et il les compte par milliers. On nous dit que vers 1306 la ville de Cologne était toute infectée de l'hérésie. « Béghards et Béguines » sont donnés comme synonymes de « Frères et Sœurs du libre Esprit » ; et l'évêque Jean de Strasbourg calculait vers 1318, qu'on pouvait, dans l'Allemagne occidentale, appliquer ce nom à plus de deux cent mille personnes[1].

Mais c'est là une illusion. Les documents ont le tort de confondre trop souvent les Béghards avec les Frères du libre Esprit. Tantôt des hérétiques, dont les uns méritent la première appellation et les autres la seconde, sont poursuivis ensemble et brûlés sur le même bûcher : et l'on ne saurait s'étonner que les témoins aient attribué les mêmes erreurs ou les mêmes crimes à des gens enveloppés dans une condamnation identique. Tantôt les accusés portent avec raison les deux noms : ils sont à la fois des Béghards et des adhérents de l'hérésie panthéiste ; et l'on comprend encore mieux que les chroniqueurs aient fini par prêter aux deux noms une signification semblable. Une critique sévère n'a pas le droit de commettre cette méprise.

On ne saurait accuser d'hétérodoxie les Béghards qui ont vécu d'aumônes : ce mode d'existence était souvent adopté par les plus fidèles à l'Église. Dans leur défense, ils faisaient preuve de soumission aux autorités traditionnelles ; au lieu de considérer l'Ancien et le Nouveau Testament comme des révélations dépassées, ils invoquaient les passages scripturaires sur la pauvreté évangélique. Ils ont pu s'intituler saints ou parfaits comme les anarchistes, mais le mot avait un sens bien différent des deux côtés. Ils étaient saints parce qu'ils menaient une vie de sainteté : les anarchistes étaient saints parce que le Saint-Esprit habitait en eux, parce qu'ils se divinisaient et concluaient qu'ils ne pouvaient pécher. Enfin ils sont loin d'avoir admis le communisme grossier des hérétiques dont on

1. Haupt, *Beiträge zur Geschichte der Sekte vom freien Geiste und der Beghardentums.* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1884-1885, p. 544).

les rapproche trop : ceux-ci affirmaient leur droit à s'emparer de tout : eux, au contraire, leur devoir d'être dénués de tout. Il y aurait inexactitude et injustice à grouper sous une même rubrique et à impliquer dans une même accusation des gens qui se sont parfois entendus fort mal[1].

Et pourtant c'est parmi les Béghards et les Béguines que le libre Esprit a trouvé le plus grand nombre de ses recrues. Le fait est certain et s'explique aisément. C'est d'abord leur genre de vie qui les met en contact avec la secte. Ils jouissent d'une liberté d'allures que les ordres réguliers ne possèdent pas : ils vont et ils viennent à leur guise ; ils pénètrent dans les milieux les plus divers : ils sont donc exposés à subir toutes les influences possibles. C'est ensuite le succès de leur institution qui est dangereux pour eux. Dès le début du XIII[e] siècle, ils sont l'objet de la faveur populaire, on leur construit ici et là des maisons, on les comble de dons, et l'on tient à leurs prières plus qu'à celles des moines : il y a là pour eux un double mal : la prospérité matérielle amène le relâchement dans leur vie, le renom de piété qu'on leur fait les induit en tentation d'orgueil spirituel. Ils sont dès lors une proie facile pour les étranges évangélistes qui proclament la perfection de l'homme naturel et qui légitiment tous les écarts de conduite. Il est possible enfin que l'Église ait activé, par une imprudence, le mouvement qui les portait vers l'anarchisme. Ces associations de laïques pieux enlevaient aux ordres religieux des donations importantes et beaucoup de membres. Aussi dès l'heure où elles entrent dans la période de leur développement, se heurtent-

1. Les évêques et les inquisiteurs eux-mêmes n'ont guère pris soin de distinguer avec précision les diverses catégories de sectaires. Ainsi le traité sur les Béghards, composé dans les dernières années du XIV[e] siècle par Jean Wasmod, recteur de l'université de Heidelberg, ne leur attribue que des doctrines vaudoises. Les idées qu'il leur reconnaît sont absolument incompatibles avec la négation de la loi morale, et elles ne sauraient en aucune façon avoir pour prémisses les principes panthéistes des Frères du libre Esprit. Ceux-ci voyaient dans la prière, le jeûne, la communion, autant de superstitions qui arrêtent l'âme dans sa divinisation. Au contraire, les Béghards que dénonce Wasmod ne se contentent pas des moyens de grâce ordinaire ; ils communient tous les dimanches et, s'ils le peuvent, tous les jours ; ils abusent des signes de croix et des *pater* ; ils se confessent à tout instant. Il serait donc plus que téméraire de prêter les doctrines anarchistes, nous ne disons pas à tous les Béghards et à toutes les Béguines, mais même à tous ceux d'entre eux qui ont été poursuivis, condamnés et exécutés pour cause d'hérésie.

elles à l'hostilité du clergé régulier. Elles finissent par être condamnées et persécutées. Un jour vient où des multitudes d'hommes et de femmes sont traquées par les inquisiteurs. D'un diocèse où ils sont poursuivis, les Béghards et les Béguines passent dans un autre où ils peuvent vivre en paix. Mais leur tranquillité n'y est que de peu de durée. L'autorité s'émeut et l'exode recommence. Et ainsi circule de lieu en lieu une armée de mendiants et de sans-travail. Comme ils inondent une région, ils y trouvent malaisément les aumônes dont ils ont besoin; ils ne parviennent même pas à y exercer ces petites occupations qui pourraient leur permettre de gagner leur vie; la demande de travail est de beaucoup supérieure à l'offre. La souffrance s'ajoute donc à l'orgueil spirituel. Le Béghard ne tardera pas à proclamer que ce qu'on lui refuse lui appartient de droit, il sera bientôt un anarchiste de conduite et de principes.

Mais si les Béghards vont facilement à la secte du libre Esprit, ils n'en sont pas les fondateurs. Ils y adhèrent parce qu'ils y trouvent des théories qui leur agréent. Ces théories elles-mêmes sont la conclusion d'une doctrine métaphysique. Dieu, disent les Frères du libre Esprit, est d'une manière formelle tout ce qui est. Nous sommes donc Dieu sans qu'on puisse établir aucune distinction entre nous et Dieu. L'homme peut si bien s'unir à Dieu que sa puissance, sa volonté, son activité se confondent avec la puissance, la volonté et l'activité de Dieu. L'homme étant un avec Dieu ne cesse de l'être après sa mort; il s'absorbe encore même plus profondément dans la Divinité; il n'y a donc ni enfer ni purgatoire. Enfin, l'homme étant Dieu ne peut dépendre d'aucune autorité.

Interrompons pour un instant l'exposé de la doctrine. Elle semble, au premier aspect, très différente de la doctrine des anarchistes actuels. Les « compagnons » affectent de se dire matérialistes et athées; ils n'ont donc rien de commun avec des mystiques. Cette conclusion paraît toute naturelle, elle n'est que superficielle. Ces athées — on serait tenté de dire : ces antithéistes — ont beau faire leur bréviaire des ouvrages de M. Büchner ou de M. Létourneau, ils professent, pour la plupart du moins, une conception sentimentale de l'humanité.

Ils tiennent l'homme pour absolument bon de nature; ils poussent à l'extrême la thèse de Rousseau, si bien qu'après avoir détrôné Dieu ils se trouvent l'avoir remplacé par eux-mêmes. L'être parfait existe, c'est l'individu qui prend conscience de son absolue bonté et de son droit absolu. Le Frère du libre Esprit ne soutient pas autre chose. Il fait descendre Dieu en lui; il se divinise avec orgueil. N'est-ce point la même théorie — ou, si l'on veut, la même prétention — exprimée en termes différents? Le mystique du moyen âge, élevé à l'ombre de l'Église, ne peut avoir le même langage que le compagnon anarchiste nourri hâtivement des bribes d'une science de second ordre. Est-on bien sûr, d'ailleurs, que l'homme du peuple d'alors comprenait parfaitement la métaphysique panthéiste du système et qu'il ne l'interprétait pas à travers le prisme de ses désirs? Que lui importaient les arguments ontologiques par lesquels on l'invitait à ne plus croire ni à l'enfer ni au purgatoire? Il trouvait plus intéressant de déduire sans retard les corollaires pratiques de ces négations [1].

Comme nos anarchistes dérivent moralement de Rousseau, ceux du moyen âge se rattachent par un lien de filiation directe à une école de philosophie. Mais les penseurs de cette école n'ont rien soupçonné de ce qu'on a appelé plus tard la liberté de l'Esprit, et, quand ils l'ont connu, ils l'ont répudié. Il n'y en a pas de traces chez Amaury de Bène. Il a enseigné l'union finale de l'homme et de Dieu, non en vue de nier la valeur de la loi, mais pour recommander un état de sainteté telle que la loi soit devenue dans le cœur de l'homme identique à sa volonté la plus intime. Ortlieb de Strasbourg paraît avoir prêché l'ascétisme. Maître Eckhart a été suspect de complaisance pour les Frères du libre Esprit: mais dès qu'il a été initié à leurs théories morales, il en a dénoncé la fausseté : « Il y a des gens qui disent : si j'ai Dieu et son amour, je puis faire ce que je veux. C'est mal comprendre la liberté. Quand tu veux une chose contraire à Dieu et à sa loi, tu n'as

1. Un proverbe qui est courant, au XVe siècle, parmi les paysans de l'Allemagne occidentale, rappelle une devise de nos révolutionnaires : Il n'y a ni Dieu au ciel ni maître sur la terre.

pas l'amour de Dieu, quand même tu ferais croire au monde que tu l'as. L'homme qui s'est affermi en la volonté et en l'amour de Dieu fait ce que Dieu aime et laisse ce qu'il défend[1]. »

Il ne faut pas reprocher à ces penseurs d'avoir été timides et d'avoir repoussé à tort une solidarité qu'ils auraient dû reconnaître. L'anarchisme moral et social n'est pas la seule conséquence logique de leurs spéculations. Certains de leurs disciples ont professé l'ascétisme le plus rigoureux. Le synode de 1209 n'élève pas la moindre accusation d'immoralité contre les Amalriciens. La plupart des Ortliebiens restreignent le mariage à la communion spirituelle des époux et la génération à la conversion des âmes. Prenons les documents relatifs aux Frères du libre Esprit; dans presque tous nous découvrirons, au milieu des thèses qui justifient le dévergondage, une proposition qui affirme le devoir du renoncement absolu. Nous nous sommes appliqué à mettre en lumière la fraction révolutionnaire, antisociale, de la secte; d'autres pourraient avec autant de vérité découvrir dans ce groupe d'hommes et de femmes une petite élite qui a été soulevée au-dessus du désespoir ou du formalisme contemporains par les purs et libres souffles de la vie morale et religieuse. Il est possible que les inquisiteurs aient brûlé, à côté des pires ennemis de tout ordre public, des missionnaires de charité et de liberté qui auraient pu singulièrement contribuer au salut d'une société sans cesse menacée de décomposition. Ces martyrs méconnus ont été sans doute très peu nombreux, ils ont été aussi fidèles que les anarchistes proprement dits à la pensée des docteurs. Les métaphysiciens ne se sont pas préoccupés des contre-coups probables de leur doctrine sur la vie pratique, et les élèves ont développé les idées des maîtres d'après les suggestions de leur propre nature morale. Et de même ne voyons-nous pas aujourd'hui les héritiers de Rousseau arriver aux conclusions les plus opposées, les uns à l'anarchisme, les autres au jacobinisme autoritaire?

Revenons à la doctrine morale et sociale des Frères du libre

1. Cité par Jundt, *Histoire du Panthéisme populaire*, p. 95.

Esprit et constatons comment elle se déduit de leurs prémisses métaphysiques. Nous croirons entendre les publicistes qui mettent en formules les croyances et les revendications de certains de nos contemporains.

Nous sommes Dieu, disent les Frères; tous nos appétits sont des impulsions divines; il y aurait donc impiété à ne point les satisfaire. De plus, Dieu est par définition la sainteté; tout ce qui vient de lui est saint. Nos actes ne sont donc pas tout ce que, par une fatalité immanente, ils peuvent et doivent être; ils sont bons parce qu'ils sont divins[1]. Ainsi parle de nos jours, mais à sa manière, le rédacteur de ces feuilles que l'on se passe de main en main dans les cercles « libertaires »[2]. S'examinant lui-même, il se proclame bon: les poussées intimes de son être sont parfaitement innocentes. Il ne saurait en douter; c'est la Nature qui agit en lui et par lui : de quel droit accusera-t-on la Nature d'être immorale et celui qui lui cède d'être mauvais? Il y a là une nouvelle et bizarre religion qui a pour hymnes les chansons de Louise Quitrine et pour rites tout ce qu'on peut imaginer.

Les Frères du libre Esprit absolvent toute conduite qui est contraire aux préceptes des prélats et aux statuts de l'Église. Il est clair qu'à leurs yeux, obéir à une autorité extérieure, c'est asservir Dieu, et ils s'insurgent contre cette idée. De même l'anarchiste d'aujourd'hui refuse de soumettre à aucun joug le Dieu qui vit en lui, il ne croit qu'en celui-là, et il dénonce en toute Église une sorte de société industrielle pour l'exploitation des hommes.

Le révolté du moyen âge ne s'arrête pas après avoir repoussé l'autorité spirituelle. Dans sa pensée, il a rompu avec ce que le vulgaire vénère comme le fondement de la société organisée. Il niera donc les droits que cette société elle-même prétend avoir

1. M. Preger veut que le panthéisme de la secte ait abouti au déterminisme et qu'on ait tiré de ce déterminisme l'absolution de tous les actes vulgairement qualifiés de mauvais. Il est possible que quelques systèmes monistes conduisent, par l'affirmation de l'universelle nécessité, à la négation de la loi. Il ne semble pas que les Frères du libre Esprit aient eu besoin de ce moyen terme pour justifier leurs théories immorales. Leur raisonnement a été plus simple et plus direct.

2. Il ne croit pas d'ordinaire au libre arbitre; il a dévoré trop de manuels de matérialisme pour n'être pas déterministe, mais il songe rarement à faire de la croyance à l'inévitable le motif de ses impudentes indulgences.

sur lui ; il déclarera déchus les pouvoirs civils aussi bien que les pouvoirs religieux, il ne s'inclinera pas plus devant l'Empereur que devant le Pape. L'homme libre, s'écrie-t-il devant les tribunaux, fait ce qu'il veut, sans se soumettre à personne. — Écoutons notre contemporain : « La liberté pour l'individu en rapport avec ses semblables consiste à faire tout ce qu'il juge utile pour la conservation et la satisfaction de son organisme, de son être, au point de vue physique aussi bien qu'au point de vue intellectuel, sans que jamais cette volonté d'agir puisse le mettre sous la dépendance d'autrui, sous quelque forme que ce soit, pour quelque durée que ce soit [1]. »

Ce désir passionné de l'indépendance absolue se traduit dans la pratique par le refus de tout travail régulier. L'exercice d'un métier suppose un contrat au moins tacite avec d'autres hommes, l'acceptation d'une règle quelconque, une restriction de la fantaisie individuelle. Aussi le Frère du libre Esprit ne se laisse-t-il enchaîner par aucune besogne. Il est en état de vagabondage perpétuel. Pressé par le besoin, il cherchera du travail. Mais si les occupations dont il a vécu un moment et qu'il a délaissées doivent l'assujettir à une discipline, il ne les reprendra pas. Il ne veut que d'un labeur provisoire. N'a-t-on pas remarqué la même habitude chez les « compagnons » de notre temps ? Que la paresse y soit pour quelque chose, il serait imprudent de le contester. Mais il serait encore plus faux de nier ici le rôle essentiel d'une idée. L'anarchiste recule moins devant l'effort que devant la règle : sa dignité lui interdit d'entraver si peu que ce soit sa liberté. Il a médité les oracles des docteurs de la secte : « Un individu dont la volonté d'agir sera fortement empreinte d'ignorance et de préjugés peut dire : « Il me plaît, à moi, de me » placer pour le reste de mes jours sous la férule d'un maître ; » ou, plus simplement, je suis resté un instant sous la dépen- » dance d'un autre ». Je réponds : « Quand un homme se sert de sa faculté d'agir pour en faire l'abandon, il ne fait plus acte de libertaire. Se vendre, se louer, se subordonner, c'est placer d'avance une barrière à sa future volonté, c'est s'interdire préalablement la satisfaction de désirs à venir, c'est limiter

1. *La Revue libertaire*, 1er-15 février 1894.

son champ d'action, c'est diminuer sa vie, c'est faire acte d'eunuque et d'esclave. Je prétends que celui qui promet son concours, c'est-à-dire qui passe un contrat ou simplement s'entend, s'engage moralement avec ses semblables pour faire quelque chose, je prétends que cet individu a perdu sa liberté d'agir du moment où il a promis : il n'est plus libre : son semblable compte sur lui, et il se doit à son semblable. Je vais plus loin et je dis que celui qui prend un simple rendez-vous est dans le même cas d'infériorité puisqu'il devient l'esclave de sa parole[1]. »

La liberté dont on nous parle n'est pas l'autonomie de la personne morale qui réclame la possibilité d'accomplir son devoir. Elle est l'affranchissement vis-à-vis de tout, de la loi morale comme du reste. Le Frère du libre Esprit nie les commandements de Dieu tout autant que ceux de l'Église ; il repousse jusqu'à celui qui impose le respect des parents, il sourit de dédain devant ceux qui interdisent le vol et l'adultère. L'anarchiste actuel tient le même langage, qu'il a simplement « laïcisé » pour le mettre au point. Lettré, il affecte de s'appuyer sur les résultats de la « Science ». Il a lu que la croyance à l'unité du moi est une illusion cent fois réfutée, et il réduit l'impératif de la conscience à une suggestion gênante des personnalités inférieures qui nous constituent. Notre être aspire au complet déploiement de son énergie, il prétend se poser dans la pleine indépendance de sa volonté ; mais voici qu'il subit la réaction d'habitudes anciennes ou héréditaires, et le sentiment de cette résistance intime est ce que nous appelons l'obligation morale : « Puisse-t-il donc venir bientôt, le doux magnétiseur, qui, d'un attouchement efficace, dissipera l'effet des passes malfaisantes par où nous sommes plongés dans le sommeil inerte et qui nous restituera notre libre vouloir, en nous délivrant de notre grande maladie morale, de l'idée fixe du devoir[2]. » Le pontife de l'anarchisme consent à vivre extérieurement comme le commun des braves gens. Mais il ne veut pas qu'on s'y trompe. Ce n'est point par vertu, ce qui serait abdication et esclavage, mais uniquement par dédain

1. La *Revue libertaire*, 1er-15 février 1894.

2. *Le Mercure de France*, mai 1892, p. 27.

d'être mauvais. L'anarchiste en bourgeron n'a pas ces élégances de talon rouge, mais il sait ce qu'il pense et il le dit : « La morale, c'est de la blague. Fais ce que veux. » Rédacteurs du *Père Peinard*, dilettantes des cénacles, sectaires du moyen âge, tous ne rêvent et ne revendiquent que la liberté du caprice.

Les anarchistes du moyen âge trouvent aisément le communisme dans le principe essentiel de leurs spéculations : Dieu étant le créateur de tout est le maître de tout ; ceux qui participent à sa divinité participent à son droit sur l'univers entier ; tout ce qu'ils convoitent est à eux. « La culpabilité, dit le faux ermite dans le traité de Rulmann Merswin cité plus haut, retombe sur qui s'oppose à tes désirs. » La plupart des sectaires sont moins subtils, mais ils ne sont pas plus embarrassés : l'homme, disent-ils, n'est pas libre de faire ce qu'il lui plaît, s'il est arrêté par le respect de la propriété d'autrui ; plutôt que de ne pas accomplir les désirs de sa nature, il peut tuer qui lui fait obstacle. Le droit au meurtre est la conséquence du droit au vol, et celui-ci du droit au caprice. Quelle différence y a-t-il entre ces déclarations et celles de l'*En-dehors*, de *la Révolte* ou de *la Revue libertaire*? « La liberté sur les choses, écrit-on aujourd'hui, consiste pour l'individu à utiliser et à dompter les choses et les éléments qui pourraient être bons à la conservation ou à la satisfaction de son organisme... Elle est essentiellement égoïste, individualiste, ego-archiste, en ce sens qu'elle procure à l'homme la faculté d'être bien soi, dans tous ses actes, par le seul fait qu'il n'abandonne aucune parcelle, si minime soit-elle, de son autonomie, que sa volonté d'agir est dirigée vers sa satisfaction personnelle, qu'il ne fait un seul acte dans le but de faire plaisir à autrui, mais simplement parce que cet acte satisfera chez lui un plaisir, un intérêt quelconque, et qu'il n'est asservi sous nulle forme[1]. »

Il ne manque plus qu'un trait et la ressemblance sera complète entre l'anarchiste du moyen âge et celui de l'époque actuelle. Le Frère du libre Esprit a l'intelligence simpliste.

1. *La Revue libertaire*, 1er-15 février 1894.

Bien qu'il se réclame des docteurs panthéistes, il ne les suit pas dans leurs spéculations; il ne s'attache pas à distinguer toutes les complications de leur pensée. Il leur emprunte un ou deux principes et, sans s'embarrasser dans aucune difficulté, sans prévoir la moindre objection possible, il les pousse d'un coup jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences. Or, c'est là la caractéristique des anarchistes contemporains. Ils se vantent eux-mêmes de passer d'un bond des prémisses à la conclusion, de tirer d'un coup les derniers corollaires d'une théorie. — « Mon caractère, dit l'un d'eux, se distinguait par le sens de la logique. — Entre temps, dit un autre, je discutais avec les anarchistes qui me faisaient la contradiction pendant mes campagnes électorales et je les trouvais plus logiques que mes amis les politiciens trop sectaires. — Je suis d'une logique très serrée, dit le compagnon O...; je vais jusqu'au bout d'un raisonnement sans m'inquiéter ou tourner en route, quelle que soit la hardiesse fatale des conclusions. — Mon esprit, dit Ph. D..., n'a jamais pu s'accommoder des solutions moyennes et toujours avec outrance je vais jusqu'au bout de mes idées, jusqu'à leur dernière conséquence logique[1]. »

Une conclusion se dégage de ces rapprochements. En nos anarchistes actuels revivent ceux du moyen âge. Ils renaissent avec leurs mêmes défauts d'esprit, avec le même orgueil qui leur permet de s'attribuer une absolue bonté, avec la même inintelligence de l'autorité morale et de la liberté véritable: ils colportent enfin la même métaphysique qu'ils se sont contentés d'habiller au goût du jour. Ceux qui se donnent à nous pour des précurseurs ne sont que des revenants.

III

Si le passé ressuscite parmi nous, quel enseignement nous apporte-t-il?

1. F. Dubois, *le Péril anarchiste*, p. 239-240.

Le « péril anarchiste » est à l'ordre du jour dans toute l'Europe occidentale. On cesse par moments d'en parler, jamais d'y songer, et chaque nouvel acte de propagande par le fait rend plus poignante la conscience de ce péril. A part quelques partisans, plus bruyants que nombreux, d'un absolu *laissez passer, laissez faire*, on est unanime à exiger des pouvoirs publics une vigueur spéciale contre une criminalité spéciale. La liberté du crime n'est inscrite dans aucune charte: et ce n'est point répudier la Déclaration des droits de l'homme que d'organiser, avec toutes les garanties essentielles, la répression rapide et efficace, non seulement des attentats, mais des excitations qui les préparent. Il y a une épidémie qu'il faut enrayer au plus vite : aveugles ou coupables sont ceux qui le nient. L'intérêt même des cerveaux faibles à qui l'on donne le vertige commande la hâte et l'énergie[1].

Mais la répression est loin d'épuiser le devoir social. L'anarchisme est un mal qu'il faut guérir, et non pas simplement réduire. Comment nous débarrasser vraiment des germes qui infectent notre société?

Un journal viennois propose de rétablir contre les dynamiteurs les supplices compliqués du moyen âge. Beaucoup de nos contemporains ne se jugeront pas calomniés, si l'on insinue qu'ils ne comptent que sur la force pour extirper définitivement l'anarchisme; ils n'ont de confiance qu'en une opération chirurgicale et ils professent un parfait mépris pour les traitements généraux et lents. D'autres croient moins aux moyens extérieurs; ce sont les âmes qu'ils veulent atteindre : ce qui importe, affirment-ils, c'est de relever, dans notre société en dislocation, le principe d'autorité et la vertu d'obéissance, c'est de plier à nouveau les esprits à l'habitude du respect et de la soumission. Ceux-là sont convaincus que l'ordre social ne saurait subsister qu'à l'aide d'une discipline et d'une hiérarchie qui paralysent sans cesse l'exaltation dangereuse de la personnalité. D'autres, enfin, se demandent

1. Notre travail était terminé, lorsque s'est produit le crime horrible qui a porté le Gouvernement français à mettre à l'étude de nouveaux moyens de répression. La presse et les Chambres discutent ces moyens pendant que cet article s'écrit. Le lecteur est donc prié de ne voir ici que l'affirmation d'un principe, et non l'appréciation, favorable ou défavorable, de mesures particulières qui ne sont pas encore votées (*Écrit en juillet 1894*).

si le salut ne viendra pas d'un réveil du mysticisme: ils ne voient dans les progrès de la haine et de la révolte qu'un progrès de l'égoïsme, ils en appellent à la littérature pour que, dans le silence des théologies, elle rapprenne aux hommes la pitié, on dirait presque, le sentimentalisme. Or, il se trouve que l'histoire n'est point pour rassurer ceux qui n'ont à choisir qu'entre ces remèdes.

Les persécutions ont été organisées contre la secte anarchiste dès 1209, avant même que la doctrine ait eu le temps de produire toutes ses conclusions. Elles ont été conduites selon les règles habituelles de toutes les polices ; ni le mouchard ni l'agent provocateur n'ont manqué d'y jouer leur rôle. La peine de mort a été largement appliquée. L'Église croit l'ennemi anéanti : or deux ans plus tard, elle découvre que les chefs disparus ont été remplacés par d'autres non moins actifs dans leur propagande ; un d'eux, Maître Godin, est brûlé à Amiens. Dès 1216, les Amalriciens sont plus nombreux que jamais : des quatre diocèses où on les avait déjà surpris, ils ont rayonné en Alsace et en Suisse. L'inquisition ne chôme jamais contre eux : rien ne le prouve mieux que le nombre des listes de leurs erreurs qui sont rédigées à l'usage des agents de l'Église qui les recherchent.

La querelle du Sacerdoce et de l'Empire ralentit un peu la persécution pendant la fin du XIIIe siècle. Mais en 1306 la lutte recommence par le mandement d'Henri de Virnebourg. Les condamnations se multiplient. En 1322, les inquisiteurs mettent la main sur un Hollandais, du nom de Walther, qui était à la tête des sectaires de Cologne, et procèdent en 1325 à des exécutions collectives. Les noyades en masse complètent l'œuvre des bûchers. Trois ans après, il faut encore brûler cinquante Frères du libre Esprit, sans venir à bout de l'hérésie : car, en 1357, l'archevèque promet à son clergé des peines sévères s'il exécute avec tiédeur les ordres contre les Béghards. Ce qui se passe à Cologne se passe partout : à Magdebourg, à Erfurt, à Constance, juges et bourreaux travaillent sans répit, mais avec si peu de succès qu'en 1353 Innocent VI juge nécessaire d'établir en Allemagne une inquisition spécialement dirigée contre la secte. Jean de Schandeland organise la répression à outrance. Quatorze ans après,

les dominicains Walther Kerling et Louis de Caliga sont forcés d'aggraver ces mesures insuffisantes. Ils obtiennent cette fois des résultats sérieux : l'empereur du moins en juge ainsi et il les félicite par un édit d'avoir purgé de l'hérésie Magdebourg, la Brême, la Thuringe, la Hesse. En réalité, le mal n'a fait que se déplacer. Les sectaires ont gagné les pays du Rhin inférieur. La lutte se transporte sur ce point. Les inquisiteurs en viennent à envelopper dans les mêmes poursuites et souvent dans les mêmes condamnations Béghards hérétiques et Béghards orthodoxes : ils y mettent un tel acharnement que le pape, en 1373, les invite à distinguer scrupuleusement entre les innocents et les coupables. Malgré tant d'efforts, la secte s'obstine à ne point disparaître. Pour en finir, Boniface IX retire les exceptions et les concessions qui avaient paru justes à son prédécesseur, et il confère aux inquisiteurs les pouvoirs les plus étendus. La terreur est installée dans les pays germaniques. A partir de 1450, on ne nous parle plus de Frères du libre Esprit qui aient été condamnés. On n'en parle plus également, ni en France ni dans les Pays-Bas où la persécution a été conduite avec la même persévérance implacable. L'anarchisme est-il tué? Non! Il est seulement caché. Au moindre ébranlement de la société, il réapparaîtra soudain au grand jour, sans avoir renoncé à un seul article de son *Credo*, avec une ardeur révolutionnaire qu'on ne lui avait pas connue au moyen âge. Trois siècles n'ont pas suffi à la Force pour l'exterminer. Elle ne poursuivait d'ailleurs ni les crimes proprement dits ni l'excitation à ces crimes. Elle traquait avant tout des erreurs de dogme et violait les libertés les plus sacrées. Son échec a été son châtiment. Mais ramenée dans les limites du droit commun, aurait-elle été plus capable non pas d'améliorer une situation — ce qu'on ne conteste pas, — mais de modifier le fond même des âmes?

L'hérésie a d'ailleurs été combattue par des puissances autrement spirituelles que l'inquisition et qui n'ont pas mieux réussi qu'elle. Plus le moyen âge avance vers son terme, et plus l'hérésie est en contradiction avec la doctrine de l'Église qui se développe. Elle consiste en une exaltation du sens individuel : le choix de sa métaphysique est déjà un acte de

révolte contre l'autorité qui enseigne ce qu'il faut croire sur Dieu et sur le monde. Or autour d'elle la définition de la foi se précise de plus en plus et nie toujours plus hautement les prétentions de la raison personnelle. Saint Thomas avait approfondi la distinction augustinienne de la foi implicite qui consiste à croire ce que croit l'Église sans s'inquiéter du détail de ce qu'elle croit, et de la foi explicite qui consiste à accepter docilement les vérités qui sont expressément proposées. Sans juger utile que la première se transformât toujours en la seconde, il proclamait la supériorité de celle-ci. Sans admettre que la raison naturelle fût en état d'arriver jusqu'à Dieu, il pensait que l'homme peut et doit en faire usage dans les choses spirituelles. Mais après lui l'Église s'engage toujours plus dans la voie de l'autorité. Les nominalistes posent la foi et la raison comme deux antagonistes irréductibles ; ils déclarent dangereux l'examen en matière religieuse. Dès le XIII[e] siècle, les papes recommandent la foi implicite et Innocent IV la réduit à un acte d'obéissance : l'homme est sauvé s'il croit en un Dieu rémunérateur et s'en remet, pour le reste, à la discrétion de l'Église. Nous n'avons pas à apprécier cette théorie en elle-même, ni à dire par suite de quels événements elle a triomphé. Nous devons seulement constater que l'anarchisme a pris naissance au moment précis où cette théorie a commencé de devenir officielle. Il n'a cessé de progresser à mesure que s'affirmait avec plus de force l'autoritarisme religieux. N'a-t-il pas été comme une réponse à ce que d'aucuns ont pris pour une sorte de provocation? En niant les droits de la raison et de la conscience individuelles, on a fait éclore et épanouir en certaines âmes la vertu d'obéissance : n'a-t-on pas en d'autres exaspéré le besoin d'indépendance et préparé la révolte du sauvage?

Les pires adversaires du libre Esprit n'ont pas été seulement parmi les théoriciens de la soumission absolue à l'Église, mais aussi parmi les mystiques du temps. Les « Amis de Dieu », qui ont été au XIV[e] siècle les hommes de la vie intérieure, les prédécesseurs de Jean-de-la-Croix, de François de Sales et de Fénelon, ne cessent de dénoncer leurs égarements. Ils ne réussissent pas à enrayer leurs progrès. Et pourtant si la protestation de l'anarchiste spirituel avait

porté surtout contre le légalisme des œuvres extérieures, s'il n'avait aspiré qu'à une communion personnelle avec Dieu, s'il avait appelé uniquement la chute des intermédiaires qui séparent de l'au delà sous prétexte d'en rapprocher, il aurait trouvé parmi ces piétistes du moyen âge la satisfaction de ses besoins intimes. Pourquoi ne s'arrête-t-il point parmi ces doux mystiques et se laisse-t-il séduire par les doctrines aventureuses du libre Esprit? C'est que ces doux mystiques n'ont pas eux-mêmes ce qu'il faudrait pour le fixer. Comment pourraient-ils réagir contre son panthéisme, quand eux-mêmes rêvent de s'abîmer dans l'être divin. Ils exaltent les hommes qui parviennent « au sommet de l'échelle spirituelle », « sur la roche la plus élevée de la montagne divine », et qui, jetant un regard dans « l'origine ». deviennent « Dieu par grâce comme Dieu est Dieu par nature ». Ils refusent d'ordinaire de se lancer dans la spéculation transcendante ; ils répètent volontiers avec Tauler : « Ne te tourmente pas l'esprit des mystères de l'existence divine, de l'être au sein du non-être, de l'émanation de Dieu hors de lui-même et de son retour en lui-même, de l'étincelle qui réside dans les profondeurs de l'existence de l'âme[1] ». Mais quand leurs aspirations mystiques les emportent, ils en viennent vite aux expressions équivoques. On ne voit pas ce qu'ils auraient pu reprocher à la doctrine de Maître Eckhart, et celle-ci a été facilement exploitée par les Frères du libre Esprit.

Les « Amis de Dieu » ont repoussé les maximes de la liberté spirituelle plus que la métaphysique qui la fonde. Leur souci de la pratique, qui les a empêchés de s'égarer dans les considérations ontologiques, les détourne du formalisme et des œuvres purement extérieures et, à plus forte raison, les remplit d'horreur à l'égard des sophistes qui prêchent un spiritualisme extravagant. Mais quand ils ne sont pas secoués par le spectacle de la corruption universelle, quand ils ne tremblent pas pour l'Église et la société menacées de calamités prochaines, quand ils ne sont pas contraints à l'action par leurs idées apocalyptiques, ils réduisent volontiers la vie morale à l'ascétisme et l'idéal qu'ils poursuivent

1. Jundt, *Les Amis de Dieu au* XIV[e] *siècle*, p. 350.

est celui d'un quiétisme malsain. La forme parfaite de la religion consiste pour eux à aimer Dieu d'un pur et libre amour, à désirer souffrir pour l'amour de lui les peines éternelles de l'enfer, elle est désintéressement absolu vis-à-vis de toutes choses, isolement complet, passivité de cadavre à l'égard du monde, abandon à Dieu du souci de sauver les autres hommes dans cette vie et dans la vie future[1]. Or l'ascétisme a des pièges terribles. La nature se venge souvent de qui prétend la tuer. De fait tous les « Amis de Dieu » avouent qu'avant d'arriver à la paix de l'âme ils ont dû traverser toute une période d'horribles tentations. Combien ont voulu les suivre et n'ont jamais dépassé cette période? Arrivés à ce point de leur développement, ils étaient une proie toute préparée pour la secte aux aguets. L'Église ne se trompait point, quand elle blâmait les mystiques du moyen âge. Si elle a comblé de ses faveurs leurs héritiers au XVI[e] siècle, c'est qu'en renouvelant la piété catholique ils l'aidaient à détourner les âmes de la foi protestante. Elle les a de nouveau persécutés au siècle suivant : c'est qu'elle distinguait toujours dans leurs doctrines le même germe dangereux d'indifférence morale.

La secte du libre Esprit n'a péri qu'au XVI[e] siècle. Elle s'est agitée alors dans une dernière convulsion. Et l'on comprend sans peine qu'elle ait été comme surexcitée par l'enseignement nouveau. Luther et Calvin appelaient les hommes à la liberté chrétienne, à l'autonomie religieuse à l'égard de toute puissance humaine, à la communion directe avec Dieu ; dans les recoins obscurs où elle se dissimulait, la secte panthéiste et anarchiste crut que l'heure du triomphe était venue pour elle. L'heure qui sonnait était celle de sa mort. Pourquoi ?

On a dit pour expliquer ce phénomène que la doctrine de l'Église avec son caractère trop extérieur ne satisfaisait pas les âmes avides d'une union personnelle avec Dieu et qui étaient réduites à chercher dans les sectes panthéistes la réponse à leurs exigences intimes. La Réforme, en supprimant les intermédiaires entre Dieu et l'homme, « ouvrit au

1. Jundt, *Les Amis de Dieu au XIV[e] siècle*, p. 358.

sentiment mystique sa véritable carrière et enleva à l'hérésie toute raison de subsister ». Cette explication contient une part de vérité, mais elle est insuffisante. Ce n'est pas seulement un mysticisme à la fois plus réel et plus sobre qu'il fallait aux âmes, elles avaient surtout besoin d'une notion de l'autorité. L'anarchiste ne voit pas de moyen terme entre la licence folle et la soumission servile à une tyrannie. Le XVIe siècle devait précisément, non pas découvrir ce moyen terme, mais l'apercevoir dans une clarté nouvelle.

Le XVIe siècle est une époque d'épanouissement pour la conscience morale et religieuse. Il l'a montré de bien des manières, et la révolution à laquelle il a attaché son nom en est une. Elle n'est pas la révolte d'esprits impatients de tout joug; elle est un grand acte d'obéissance, d'obéissance à la loi intérieure. Si Luther s'insurge contre la doctrine des œuvres, ce n'est point pour s'affranchir d'observances qui lui pèsent, c'est qu'à tout prix il veut devenir une autre créature et qu'il ne reconnaît aux actes extérieurs aucune efficacité pour changer ses pensées et ses volontés. S'il veut que chaque homme ait ses croyances à lui, ce n'est point pour flatter son orgueil, c'est parce qu'il sait que des croyances personnelles peuvent seules influer sur l'être intime. C'est par devoir qu'il refuse à Worms de déclarer faux ce qu'il croit vrai : « Il est dangereux, s'écrie-t-il, d'aller contre sa conscience. Me voici, je ne puis autrement. » Dans la querelle sacramentaire il repousse une opinion qui lui permettrait de combattre plus aisément la doctrine de Rome : « Je suis lié, écrit-il ; je ne puis passer outre. » Il serait étrange qu'avec un tel point de départ il en vînt à libérer l'individu de toute obligation ; en fait il lui impose la poursuite de la sainteté dans la conduite et surtout dans les dispositions du cœur. La Réformation est un effet de ce réveil de la conscience morale qui a amené le triomphe, non pas de la liberté pure et simple, mais de l'autorité intérieure. Est-il admissible qu'un réveil, qui a produit de telles conséquences, n'ait été pour rien dans la défaite définitive d'une secte qui, repoussant avec horreur l'obéissance aux puissances visibles, s'insurgeait contre la loi morale elle-même et, pour mieux s'en affranchir, s'asservissait aux fantaisies de l'imagination et de l'organisme ?

Ce n'est pas seulement la notion de l'autorité qui est renouvelée au XVIe siècle, c'est aussi celle de la sainteté. L'idéal de vie qui hante les âmes les plus pures du moyen âge n'est pas sans danger. Il ne risque pas seulement, mis en pratique, de provoquer les protestations de la nature et d'aboutir aux plus honteuses chutes. Il est peut-être encore plus périlleux par les contresens qui en sont l'habituel cortège. Le moine qui veut s'élever à une stature plus qu'humaine et dédaigne les liens et les devoirs du foyer pour atteindre à une perfection infiniment plus haute, oublie de considérer combien son dédain est contagieux. Il ne dit pas en vain à l'homme naturel que le mariage est un état inférieur; ceux à qui pèsent les obligations de la famille sont trop heureux de les voir rabaissées par les saints eux-mêmes, ils se dégagent des liens qui les gênent et en font fi comme étant au-dessous d'eux. Aux macérations des hommes d'élite répondent les excès des individus qui retiennent de l'enseignement mystique les seuls articles qui leur agréent : les anarchistes du moyen âge n'ont retenu des doctrines monacales que la défaveur jetée sur les vertus banales de la vie de famille. Ce ne sont ni les bûchers, ni les prescriptions de l'autorité, ni les élévations mystiques qui les ont guéris de leurs prétentions libertines. Il a fallu pour les vaincre la réhabilitation du foyer conjugal et des devoirs quotidiens.

Devant ces faits une conviction s'impose. Les remèdes qui ont été impuissants dans le passé le seront encore de nos jours : celui qui a triomphé jadis de l'anarchisme doit en triompher encore une fois. On ne prétend pas que le péril actuel ne sera conjuré que par un mouvement en tout analogue à celui du XVIe siècle, c'est-à-dire par une expansion nouvelle du protestantisme. On affirme seulement que la force qui eut alors raison du libre Esprit doit manifester de nouveau sa vertu. Quel que forme qu'il revête, il nous faut pour nous sauver un réveil du sens moral. La guillotine, les fusillades, la déportation supprimeront des anarchistes; elles pourront ramener le mal à des proportions rassurantes pour les esprits superficiels : elles laisseront subsister un levain qui n'attendra pour s'agiter que des circonstances plus favorables. L'affirmation de l'autorité peut être considérée par les catho-

liques comme un devoir strict de l'heure présente ; elle pliera quelques âmes : ne risque-t-elle pas de pousser à la révolte celles qui auraient le plus besoin d'apprendre la dignité de l'obéissance rationnelle? Le renouveau du mysticisme réinstallera dans les cœurs la pitié : une pitié purement sentimentale ne préservera personne d'aucun égarement. Les améliorations sociales elles-mêmes, jusqu'aux plus radicales et aux plus heureuses, seront insuffisantes à diminuer la somme de haine dans le monde, si les appétits ne sont refrénés par une force intime. La tâche actuelle, c'est le rappel de la justice, la restauration de la loi intérieure qui nous libère de tous les pouvoirs arbitraires et nous contraint souvent de marcher contre nos propres désirs ; c'est en un mot, le redressement de la conscience morale. Elle n'est confiée exclusivement ni aux catholiques, ni aux protestants, ni aux juifs, ni aux libres penseurs ; mais ceux qui l'accepteront avec vaillance, de quelque nom qu'ils s'appellent, porteront dans leurs mains les destinées de la civilisation moderne.

RAOUL ALLIER.

SOUVENIRS D'ENFANCE[1]

VI

MON ONCLE THÉODORE SCHUBERT

Mon attachement pour un autre oncle, Théodore Schubert, le frère de ma mère, eut un caractère tout différent.

Cet oncle, fils unique de feu mon grand-père, et beaucoup plus jeune que ma mère, habitait toujours Pétersbourg, où, en sa qualité de seul représentant mâle de la famille Schubert, il était idolâtré par tout un monde de sœurs, de tantes et de cousines non mariées.

Son arrivée chez nous, à la campagne, faisait événement. J'avais neuf à dix ans lorsqu'il y vint pour la première fois. Sa visite fut, plusieurs semaines à l'avance, le sujet de toutes les conversations. On lui prépara la plus belle chambre, et maman s'occupa elle-même d'y faire placer les meilleurs meubles. On alla le chercher en voiture à cent cinquante verstes de chez nous, au chef-lieu du district ; et, dans cette voiture, on avait mis une fourrure, un plaid et une couverture de voyage, car l'automne était avancé.

Mais, la veille du jour où l'on attendait mon oncle, voici qu'une simple télègue, attelée de misérables chevaux de poste, s'arrête devant le grand perron ; un jeune homme en descend

1. Voir *la Revue* du 1er août.

lestement, vêtu d'un paletot de ville, une sacoche de voyage à l'épaule.

— Mon Dieu! mais c'est mon frère Fédia! s'écria maman regardant par la fenêtre.

— L'oncle, l'oncle est arrivé!

La nouvelle se répand aussitôt dans la maison, et nous accourons tous dans le vestibule au devant du visiteur.

— Fédia, mon pauvre ami! comment se fait-il que tu sois arrivé en télègue de poste? N'as-tu donc pas rencontré la voiture envoyée à ta rencontre? Tu as été bien secoué, dit maman d'une voix émue, en embrassant son frère.

Il se trouve que l'oncle a quitté Pétersbourg un jour plus tôt qu'il ne pensait.

— Le bon Dieu te bénisse, Lise! répond-il en riant, et en essuyant le givre qui couvre ses moustaches, avant d'embrasser sa sœur; je ne m'imaginais pas que tu ferais tant d'embarras pour me recevoir. Pourquoi m'envoyer une voiture? Suis-je donc une vieille femme, que je ne puisse faire cent cinquante verstes en télègue!

L'oncle avait une agréable voix de ténor et parlait en grasseyant un peu. Il semblait encore tout jeune. Ses cheveux châtains, coupés en brosse, couvraient sa tête comme une fourrure de loutre épaisse et veloutée. Le froid faisait briller ses joues et les rendait vermeilles; ses yeux bruns avaient un regard vif et animé, et une rangée de dents fortes et blanches se montrait à tout instant entre ses lèvres rouges bordées de jolies moustaches.

— Que mon oncle est beau garçon! pensais-je en le contemplant avec admiration.

— Est-ce Aniouta? demanda mon oncle en me désignant.

— Y penses-tu, Fédia? Aniouta est tout à fait une grande fille. Ce n'est que Sonia, dit ma mère un peu froissée.

— Mon Dieu! qu'elles sont devenues grandes! Tu n'auras pas le temps de te retourner qu'elles feront de toi une vieille femme, Lise; attention!

Et, disant cela, l'oncle m'embrasse en riant. Je rougis involontairement, confuse de ce baiser.

A dîner, l'oncle occupe naturellement la place d'honneur, à côté de maman. Il mange de grand appétit, ce qui ne

l'empêche pas de parler sans s'arrêter. Il raconte les nouvelles et les commérages de Pétersbourg, fait rire tout le monde, et rit lui-même d'un rire sonore et bon enfant. Chacun l'écoute attentivement : mon père lui-même le traite avec beaucoup de considération et sans la moindre apparence de hauteur, sans ce ton ironiquement protecteur dont il accueille si souvent les jeunes gens qui viennent nous voir, et que ceux-ci n'aiment pas du tout.

Plus je regarde mon nouvel oncle, plus il me plaît. Il a déjà changé de toilette; et personne, à voir sa belle mine, ne se douterait qu'il vient de faire un long voyage. Ses vêtements à l'anglaise l'habillent admirablement, et pas comme tout le monde. Mais ce qui me plaît par-dessus tout, ce sont ses mains : grandes, blanches, soignées, avec des ongles brillants, qui font penser à de grandes amandes roses. Je ne le quitte pas des yeux, tout le temps du dîner; absorbée par cette contemplation, j'oublie même de manger.

Après le dîner, mon oncle va s'asseoir sur un petit divan, dans un coin du salon et me prend sur ses genoux.

— Eh bien! faisons connaissance, mademoiselle ma nièce, dit-il.

Mon oncle me questionne sur mes études et sur mes lectures. Les enfants connaissent généralement leur côté fort ou faible mieux que ne le supposent les grandes personnes. Je sais parfaitement, par exemple, que je travaille bien et qu'on me dit très avancée dans mes études, pour mon âge. Aussi suis-je ravie que mon oncle ait eu l'idée de m'interroger, et je réponds à toutes ses questions avec plaisir et sans timidité. Je m'aperçois aussi qu'il est content. « Voilà une fille instruite, répète-t-il à chaque instant; elle sait déjà tout cela ! »

— Racontez-moi aussi quelque chose, mon oncle, dis-je à mon tour.

— Volontiers; mais on ne peut faire des contes à une demoiselle aussi savante que toi, dit-il en plaisantant, il faut l'entretenir de choses sérieuses.

Et mon oncle me parle d'infusoires, de végétations marines, de récifs de corail : car sa science est encore toute fraîche, il n'a pas quitté l'Université depuis longtemps; il raconte bien, et

s'amuse à me voir écouter avec la plus vive attention, les yeux grands ouverts, fixés sur lui.

Depuis ce premier jour, la même scène se répète chaque soir. Après le dîner, papa et maman vont faire une sieste d'une demi-heure. Mon oncle n'a rien à faire. Il s'assied sur mon petit divan favori, me prend sur ses genoux et me raconte une foule de choses.

Il offrit bien aux autres de l'écouter aussi, mais ma sœur, qui venait de quitter les bancs de l'école, craignit de compromettre sa dignité de grande demoiselle en écoutant des récits instructifs, « bons seulement pour les petits ». Mon frère resta une fois avec nous, trouva la chose peu amusante, et s'en retourna jouer au cheval.

Quant à moi, nos « entretiens scientifiques », ainsi que les intitulait en riant mon oncle, me devinrent infiniment chers. Le moment préféré de toute la journée fut cette demi-heure que je passais seule, après le dîner, avec mon oncle. J'éprouvais une véritable adoration pour lui : je ne jurerais même pas qu'il ne s'y mêlât un certain sentiment voisin de l'amour, auquel les petites filles sont plus disposées que ne le pensent les grandes personnes. A prononcer son nom, j'étais confuse, troublée, ne s'agît-il même que de demander : « Mon oncle est-il à la maison? » A table, si quelqu'un, remarquant l'attention avec laquelle je le regardais, me disait : « Tu aimes donc bien ton oncle, Sonia? » je devenais rouge jusqu'aux oreilles et ne soufflais mot.

Dans le courant de la journée je ne le voyais guère, ma vie étant complètement séparée de celle des autres : mais, soit pendant mes leçons, soit pendant mes récréations, je me disais sans cesse : « Quand viendra le soir? quand serai-je avec mon oncle? »

Pendant le séjour qu'il fit chez nous, nous reçûmes un jour la visite de voisins de campagne avec leur fille Olga.

Cette Olga était la seule petite fille de mon âge qu'il m'arrivât de rencontrer. On ne l'amenait pas souvent ; mais, en revanche, on nous la laissait pour toute la journée, quelquefois même pour la nuit.

C'était une enfant vive et gaie. Quoiqu'une véritable amitié ne fût guère possible entre nous, à cause de la différence de nos

goûts et de nos caractères, je me réjouissais généralement de son arrivée, d'autant plus qu'en son honneur j'avais congé pour toute la journée.

Mais en apercevant Olga ce jour-là, je me demandai aussitôt : « Comment cela se passera-t-il après dîner? »

Le charme principal de mes entretiens avec mon oncle consistait pour moi à rester en tête à tête avec lui, à l'avoir exclusivement à moi toute seule, et je sentais bien d'avance que la présence de cette petite sotte gâterait tout.

Aussi mon amie fut-elle accueillie avec infiniment moins de plaisir que d'habitude

« Ne l'emmènera-t-on pas un peu plus tôt, aujourd'hui? » pensais-je, toute la matinée, animée d'un secret espoir.

Hélas! non, Olga ne devait partir que fort tard dans la soirée. Que faire?

Réprimant ma mauvaise humeur, je pris le parti de m'ouvrir à mon amie, et de la prier de ne pas me gêner.

— Vois-tu, Olga, lui dis-je d'une voix insinuante, je jouerai toute la journée avec toi, et je ferai tout ce que tu voudras; en revanche, après le dîner, fais-moi le plaisir de me laisser tranquille et de t'en aller. Nous causons toujours après le dîner, mon oncle et moi, et nous n'avons pas du tout besoin de toi.

Elle accepta ma proposition; et, dans le courant de la journée, pour ma part, je remplis rigoureusement notre contrat. Je jouai à tous les jeux qu'elle imagina, j'acceptai tous les rôles qu'elle m'imposa, me transformant, au premier signe, de dame en cuisinière et de cuisinière en dame. Enfin, on nous appela pour dîner. A table, j'étais sur des épines : « Olga tiendra-t-elle sa parole? » pensais-je; et, non sans inquiétude, je regardais ma compagne à la dérobée, lui jetant des coups d'œil expressifs destinés à lui rappeler nos engagements.

Après le dîner, comme d'habitude, je vins baiser la main de papa et de maman : puis, m'approchant de mon oncle, j'attendis qu'il parlât.

— Eh bien, petite fille, causerons-nous ce soir? demanda-t-il en me pinçant amicalement le menton.

Je sautai de joie, et, saisissant gaiement sa main, je me

disposais à me rendre avec lui dans le petit coin consacré à nos entretiens, lorsque j'aperçus Olga, la perfide, qui prenait la même direction.

Mes recommandations avaient, je crois, tout gâté. Si je n'avais rien dit, il est fort probable qu'en nous voyant entamer une conversation sérieuse, elle se serait vite enfuie : car elle avait horreur de tout ce qui ressemblait à une leçon; mais, en remarquant combien je désirais me débarrasser d'elle, et combien j'attachais de prix aux récits de mon oncle, elle s'imagina qu'ils étaient très amusants, et voulut en avoir sa part.

— Puis-je aussi venir avec vous? demanda-t-elle d'un ton suppliant, en levant vers mon oncle ses yeux bleus attendris.

— Certainement, ma petite chérie, répondit mon oncle, la regardant amicalement, évidemment charmé de sa mignonne figure rose.

Moi aussi, je regardai Olga, mais d'un air furieux, qui, du reste, ne la troubla aucunement.

— Mais Olga ne sait rien et ne nous comprendra pas, essayai-je de faire remarquer à mon oncle d'une voix irritée.

Cette tentative pour me délivrer de mon importune compagne fut également vaine.

— Eh bien, nous parlerons aujourd'hui de choses plus simples, afin qu'elles puissent aussi intéresser Olga, dit l'oncle avec bonté.

Et, nous prenant toutes les deux par la main, il se dirigea vers le divan avec nous.

Je l'accompagnai sans mot dire. Cet entretien à trois, destiné surtout à Olga, puisqu'il faudrait se mettre à la portée de ses goûts et de son intelligence, était loin de me plaire. Je me sentis dépouillée de mon bien, de mon droit le plus cher et le plus sacré.

— Eh bien! Sophie, grimpe sur mes genoux, dit mon oncle, qui ne semblait pas remarquer ma mauvaise humeur.

J'étais si blessée que cette offre ne m'adoucit pas.

— Je ne veux pas, répondis-je avec colère.

Et je m'éloignai, boudeuse, dans un coin.

Mon oncle me regarda d'un œil étonné, mais rieur. Comprit-il le sentiment de jalousie qui me troublait l'âme, et

voulut-il me taquiner? Je l'ignore, mais il se tourna tout à coup vers Olga et lui dit :

— Eh bien, si Sonia n'en veut pas, prends sa place sur mes genoux.

Olga ne se le fit pas dire deux fois, et, avant que j'eusse eu le temps de comprendre ce qui se passait, je la vis à ma place sur les genoux de l'oncle. Je ne m'attendais à rien de semblable. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'une chose aussi affreuse pût arriver. Je sentis littéralement la terre crouler sous mes pieds.

Trop saisie pour protester, je restai là, silencieuse, ouvrant de grands yeux, et regardant mon heureuse compagne : et elle un peu confuse, mais cependant très satisfaite, s'installait sans façon sur les genoux de l'oncle, et s'efforçait de donner à son visage d'enfant joufflu une expression sérieuse et attentive, en plissant sa petite bouche avec la plus drôle de grimace. Elle en devenait rouge jusqu'au cou : ses petits bras nus, eux-mêmes, en étaient cramoisis.

Je la regardai... la regardai... et soudain... je ne sais comment cela se fit, mais il se passa une chose terrible. Poussée par je ne sais quelle force inconsciente, inattendue, sans même me rendre compte de ce que je faisais, j'enfonçai mes dents, un peu au-dessus du coude, dans ce petit bras dodu, et le mordis jusqu'au sang.

L'attaque fut si soudaine, si imprévue, qu'au premier moment nous restâmes tous trois stupéfaits à nous regarder. Mais tout à coup Olga poussa un cri perçant, et ce cri nous ramena tous trois à la réalité.

Un sentiment de honte amère, désespérée, s'empara de moi. Je me sauvai à toutes jambes.

— Mauvaise, vilaine fille! cria mon oncle d'une voix irritée.

Mon refuge, dans toutes les circonstances graves de ma vie, était l'ancienne chambre de Marie Vassilievna, devenue la chambre de « Niania ». C'est encore là que je cherchai mon salut. Cachant ma tête dans les genoux de la bonne vieille, je sanglotai longtemps sans m'arrêter : et « Niania », me voyant dans cet état, ne me fit pas de questions, et se contenta de me caresser les cheveux en me comblant de tendres paroles : « Que Dieu soit avec toi, ma chérie! Calme-toi, mon enfant »,

disait-elle. Ce fut un extrême soulagement, dans cette violente émotion, de pleurer à mon aise sur ses genoux.

Par bonheur, ce soir-là, mon institutrice était absente : elle faisait une visite de quelques jours dans le voisinage : personne donc ne me chercha, et je pus me calmer auprès de « Niania ». Quand je fus plus tranquille, elle me fit prendre du thé, et me coucha dans mon petit lit, où je m'endormis aussitôt d'un sommeil de plomb. Mais le lendemain en m'éveillant, lorsque je me rappelai la scène de la veille, la honte me reprit ; il me parut impossible d'affronter ma famille ; jamais je n'aurais ce courage. Les choses se passèrent pourtant beaucoup mieux que je n'aurais pu l'espérer. Olga avait été emmenée la veille au soir. Évidemment, elle avait eu la générosité de ne pas m'accuser : je m'aperçus qu'on ne savait rien. Personne ne me reprocha l'épisode de la veille, personne ne me taquina. Mon oncle lui-même parut ne pas se souvenir.

Chose étrange, cependant : depuis ce moment, mes sentiments pour lui subirent une transformation complète. Nos entretiens du soir ne se renouvelèrent plus. Bientôt il retourna à Pétersbourg ; et, quoique les occasions de le rencontrer ne fussent pas rares par la suite, qu'il fût toujours très bon pour moi, et que j'eusse pour lui beaucoup d'amitié, je ne retrouvai plus pour lui mon adoration première.

VII

MA SŒUR

Mais de toutes les influences qui exercèrent une action sur ma jeunesse, la plus forte, sans contredit, fut celle de ma sœur Aniouta.

Le sentiment qu'elle m'inspira dès l'enfance fut complexe : mon admiration pour elle était sans bornes ; j'acceptais son autorité en tout, et sans contestation ; j'étais flattée qu'elle me permît de prendre part à ce qui l'occupait ; j'aurais été au feu, à l'eau, pour elle ; et cependant, malgré cette vive affection,

je cachais dans les replis de mon âme quelque chose comme un peu d'envie, de cette envie particulière que nous éprouvons si souvent, et presque inconsciemment, pour des personnes chères, qui nous sont très proches, que nous admirons, et auxquelles nous voudrions ressembler en tout. Et j'avais tort d'envier ma sœur: car, en réalité, sa destinée n'était pas gaie.

Au moment où mes parents fixèrent leur résidence à la campagne, elle sortait de l'enfance.

Peu après notre installation, l'insurrection polonaise éclata: et les échos en vinrent jusqu'à nous, notre terre étant située sur la frontière lithuanienne. La plupart de nos voisins, et principalement ceux qui étaient riches ou bien élevés, appartenaient au parti polonais : plusieurs furent sérieusement compromis, d'autres virent leurs biens confisqués; presque tous furent contraints de payer des contributions de guerre. Plusieurs, même, quittèrent volontairement leurs terres et s'en allèrent à l'étranger. Pendant les années qui suivirent l'insurrection, il sembla que, dans nos contrées, la jeunesse eût disparu tout entière : elle s'était en quelque sorte évaporée. Il ne restait que des enfants, des vieillards inoffensifs, effrayés, craignant jusqu'à leur ombre, et le monde des fonctionnaires, des marchands et des petits propriétaires. La vie de campagne, dans ces conditions, n'offrait guère de ressources à une jeune fille et rien, du reste, dans l'éducation d'Aniouta, n'avait contribué à développer en elle des goûts champêtres. Elle n'aimait à se promener ni à pied, ni en voiture, ni en bateau; chercher des champignons ne l'amusait pas davantage. Et, d'ailleurs, les plaisirs de ce genre étant toujours proposés par l'institutrice anglaise, il suffisait, grâce à l'antagonisme qui régnait entre elles, que l'une eût une idée pour que l'autre la repoussât tout de suite avec aigreur. Aniouta, pendant tout un été, eut la passion du cheval : mais ce fut, je crois, plutôt à l'imitation de l'héroïne de quelque roman qui l'occupait alors. N'ayant personne pour l'accompagner, elle se lassa vite de la fastidieuse société d'un cocher; et son cheval, baptisé du nom romanesque de Frida, reprit celui de Galoubka, ainsi que le rôle plus modeste de mener le régisseur aux champs.

Il ne pouvait être question, pour ma sœur, de s'occuper du

ménage : cette idée eût paru absurde à son entourage autant qu'à elle-même. Son éducation tout entière avait eu pour unique objet d'en faire une brillante femme du monde. Tant que nous habitâmes la ville, on la produisait dans toutes les fêtes enfantines; dès l'âge de sept ans, elle en fut la reine, et papa était fier de ses succès; ils sont restés légendaires dans la famille.

— Notre Aniouta est faite pour le palais impérial : elle tournera la tête à tous les tsarevitchs quand elle sera grande, disait en plaisantant papa.

Malheureusement, nous prenions, et surtout Aniouta, ces plaisanteries au sérieux.

Dans sa première jeunesse, ma sœur était très jolie : grande, bien faite, avec un teint éblouissant et une forêt de cheveux blonds, elle pouvait passer pour une beauté accomplie, à tous ces dons se joignait un charme très particulier. Elle se sentait faite pour jouer le premier rôle dans tous les milieux où elle se trouverait. Et maintenant, elle se voyait condamnée à vivre à la campagne, dans l'isolement et l'ennui.

Souvent, les larmes aux yeux, elle venait trouver mon père, et lui reprochait de la tenir ainsi enfermée. Mon père tourna d'abord la chose en badinage; puis il condescendit, parfois, à des explications raisonnables sur la nécessité qui incombait à chacun de vivre dans ses terres, à l'époque agitée que nous traversions. Abandonner ses propriétés, en ce moment, équivalait à la ruine de la famille. Aniouta ne savait que répondre à ces vérités, mais sa situation n'en devenait pas plus agréable : et sa jeunesse, pensait-elle, ne recommencerait pas. Après des conversations semblables, elle s'enfermait dans sa chambre, et pleurait amèrement.

Chaque hiver, cependant, mon père envoyait ma mère et ma sœur passer un mois ou six semaines à Pétersbourg, chez nos tantes. Mais ces voyages coûtaient cher, et ne remédiaient guère au mal. Ils excitaient le goût d'Aniouta pour les plaisirs et ne l'apaisaient pas : un mois à Pétersbourg passait si vite qu'elle avait à peine le temps de se reconnaître. Personne, dans la société qu'elle fréquentait, ne pouvait diriger son esprit vers un but sérieux; et quant aux partis sortables, il ne s'en présentait pas. Tout se bornait donc à lui faire de

jolies toilettes, à la mener trois ou quatre fois au théâtre, au bal de l'Assemblée de la noblesse, ou à quelque soirée donnée en son honneur par une personne de la famille, et à la combler de compliments sur sa beauté; puis, à peine mise en goût, on la ramenait à Palibino. Et là, elle reprenait sa vie ennuyeuse, oisive, isolée, ses longues heures de promenade à travers les grandes chambres vides, repassant dans sa pensée les plaisirs écoulés, et rêvant passionnément et inutilement à de nouveaux succès.

Afin de remplir un peu le vide de son existence, ma sœur se créait sans cesse quelque sujet d'un intérêt purement artificiel; et comme, autour de nous, la vie intérieure était pauvre pour tous, chacun se jetait avec ardeur sur les idées d'Aniouta pour y trouver un aliment à la conversation et à la discussion. Les uns blâmaient, d'autres approuvaient; mais une interruption à la monotonie habituelle de l'existence était la bienvenue.

Lorsque Aniouta atteignit l'âge de quinze ans, son premier acte d'indépendance fut de s'emparer de tous les romans contenus dans notre bibliothèque de campagne, pour les absorber en quantité prodigieuse. Nous n'avions pas de « mauvais livres », heureusement, mais les œuvres médiocres et sans valeur abondaient. La principale richesse de notre bibliothèque consistait en de vieux romans anglais, pour la plupart historiques, dont l'action se passait au moyen âge, à l'époque de la chevalerie. Ces romans furent une révélation pour ma sœur. Ils lui découvrirent un monde merveilleux, inconnu pour elle jusque-là, et ouvrirent un champ nouveau à son imagination. Elle recommença l'histoire du pauvre Don Quichotte, crut comme lui à la chevalerie, et s'imagina être une demoiselle du vieux temps.

Par malheur, notre maison de campagne, une construction massive et d'énormes dimensions, avec une tour et des fenêtres gothiques, avait un faux air de château moyen âge: aussi, pendant cette période chevaleresque, ma sœur ne manqua-t-elle jamais de dater chacune de ses lettres du « château de Palibino ». Tout en haut de la tour, se trouvait une chambre vide depuis si longtemps que les marches branlantes de l'escalier fort raide qui y menait étaient couvertes de moisis-

sures : Aniouta la fit nettoyer et débarrasser des toiles d'araignées qui en couvraient les murs, y fit tendre de vieux tapis, y suspendit des armures qu'elle avait dénichées je ne sais où, au grenier, et choisit ce réduit pour sa résidence particulière. Je la vois encore, mince et souple, étroitement serrée dans une robe blanche, deux lourdes nattes blondes lui retombant jusqu'à la ceinture, assise devant un métier, où elle brode en perles les armoiries du roi Mathias Corvin, — celles de la famille : — elle regarde par la fenêtre sur la grand'route, pour voir s'il ne vient pas quelque chevalier.

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois que la terre qui poudroie et l'herbe qui verdoie... »

Au lieu de chevalier, c'est l'*isprarnik*, ou bien quelque employé de l'accise, ou encore des juifs venant acheter des bœufs ou de l'eau-de-vie : — pas l'ombre d'un chevalier.

Lasse de cette vaine attente, ma sœur renonça au chevalier, et la période chevaleresque passa presque aussi vite qu'elle était venue.

Après la bataille de Hastings, Édith au cou de cygne trouve parmi les morts le cadavre du roi Harald, son fiancé. Celui-ci a commis un parjure avant de mourir, et n'a pas eu le temps de se repentir; le péché est mortel : il est damné. Depuis lors, Édith disparaît, personne ne sait ce qu'elle est devenue : les années passent, le souvenir d'Édith est presque effacé.

Mais, sur la rive opposée à la côte anglaise, s'élève, au sommet d'un rocher, entouré d'une épaisse forêt, un couvent célèbre par l'austérité de sa règle. Une religieuse s'y fait remarquer par sa grande piété et par le vœu de silence qu'elle s'est imposé. Elle ne dort ni jour ni nuit, et passe sa vie prosternée devant un crucifix dans la chapelle du couvent. Elle ne se montre que lorsqu'il y a du bien à faire, ou une souffrance à soulager. Personne ne meurt dans le voisinage du couvent sans que la religieuse paraisse au chevet de l'agonisant, approche de son front ses lèvres scellées par le serment d'un éternel silence.

Nul ne la connaît. Une vingtaine d'années auparavant, une femme en noir s'est présentée à la porte du couvent ; après

une longue et mystérieuse conférence avec l'abbesse, elle a été admise dans le monastère et y est restée. L'abbesse est morte depuis. La pâle religieuse est toujours là comme une ombre. On n'a jamais entendu le son de sa voix. On la vénère à l'égal d'une sainte, bien qu'une pénitence aussi dure paraisse à quelques-uns racheter, sans doute, une jeunesse criminelle.

Enfin arrive pour elle l'heure de la mort : toutes les religieuses s'assemblent autour de son lit; la mère abbesse elle-même, quoique paralysée, se fait porter dans la cellule de l'agonisante. Voici le prêtre. Au nom du Christ, il relève celle-ci de son serment, et l'adjure de révéler son nom, et de confesser le crime si durement expié.

La mourante se soulève sur sa couche : ses lèvres pâles semblent avoir perdu l'usage de la parole : enfin, soumise à l'ordre de son confesseur, elle parle, et sa voix, éteinte depuis vingt ans, résonne sourde et lugubre :

— Je suis Édith, dit-elle avec effort, la fiancée du roi Harald.

A ce nom maudit par tous les serviteurs de l'Église, les timides religieuses font un signe de croix. Mais le prêtre dit :

— Ma fille, vous avez aimé sur la terre un grand pécheur. Le roi Harald a été maudit par l'Église, il n'y a pas de pardon pour lui, il brûle dans le feu éternel; mais Dieu a vu vos larmes, votre longue pénitence : allez en paix, un autre fiancé vous attend au ciel.

Les joues pâles de la mourante s'animent : ses yeux, qui semblaient morts, s'éclairent d'un feu passionné.

— Que ferais-je du paradis sans Harald! s'écrie-t-elle, au grand effroi des religieuses qui l'entourent. Si Harald n'a pas reçu de pardon, que Dieu ne me reçoive pas dans son paradis.

Et Édith, se levant avec effort de son lit de souffrance, se prosterne devant le crucifix.

— Grand Dieu, dit-elle d'une voix brisée, je meurs depuis vingt ans d'une mort lente, affreuse : tu sais ce que j'ai souffert!... Si j'ai quelque mérite devant toi, pardonne à Harald, fais un miracle : pendant que nous réciterons un *Pater*, que le cierge placé devant le crucifix s'allume; ce sera le signe du pardon.

Le prêtre commence la prière; les religieuses la répètent après lui, émues de pitié pour la malheureuse Édith, prêtes à donner leur vie pour le salut de l'âme de Harald.

Édith mourante est prosternée à terre.

Le cierge ne s'allume pas. Le prêtre dit : *Amen*, d'une voix triste.

Le miracle ne s'est pas accompli. Harald n'a pas obtenu de pardon.

Un cri de blasphème s'échappe de la bouche d'Édith, et son regard s'éteint pour jamais...

Tel est le roman qui amena une crise dans la vie intérieure de ma sœur. Pour la première fois, cette question se présenta nettement à son imagination : « Y a-t-il une autre vie? Tout finit-il avec la mort? Deux êtres qui se sont aimés se retrouvent-ils dans un autre monde? et se reconnaissent-ils? »

Ma sœur fut frappée de ces questions. Elle mettait de la violence en tout : il lui sembla être la première qui se fût jamais heurtée à ces problèmes, et, sincèrement, il lui parut impossible de vivre sans leur trouver une solution.

Je vois encore une belle soirée d'été : le soleil se couchait ; la chaleur était tombée, tout dans l'atmosphère était harmonie et douceur. Un parfum de roses et de foin fraîchement coupé pénétrait par la fenêtre ouverte. Les bruits de la fermé, mugissements de vaches, bêlements d'agneaux, voix des laboureurs, — cette musique champêtre d'une soirée d'été — arrivaient jusqu'à nous, mais si fondus, si adoucis par la distance, que l'impression générale de calme et de repos en était augmentée. Joyeuse et tout épanouie, j'échappai un moment à la surveillance despotique de mon institutrice pour m'élancer comme une flèche dans l'escalier de la tour, afin de voir ce qu'y faisait ma sœur. Quel spectacle s'offrit à ma vue?...

Ma sœur, étendue sur un divan, les cheveux épars, tout illuminée par les rayons du soleil couchant, pleurait à chaudes larmes, sanglotant à se rompre la poitrine.

Je courus à elle, épouvantée :

— Aniouta, qu'as-tu?

Elle ne répondit pas, et me fit de la main signe de m'éloigner et de la laisser tranquille. Mon insistance n'en fut que plus vive. Longtemps elle ne dit rien ; enfin, se soulevant avec peine, et d'une voix faible qui me parut brisée, elle murmura :

— Tu ne peux pas comprendre, toi! Je ne pleure pas sur moi-même, mais sur nous tous. Tu es encore trop enfant, tu

as le droit de ne pas réfléchir sérieusement; j'ai été comme toi, mais ce livre merveilleux et cruel — elle m'indiqua le roman de Bulwer — m'a forcée à considérer l'énigme de la vie. J'ai compris l'illusion de tout ce qui nous attire. Le bonheur le plus vif, l'amour le plus ardent, tout finit avec la mort. Qu'est-ce qui nous attend après? Savons-nous, même, si quelque chose nous attend? Nous ne savons rien, nous ne saurons jamais rien ; c'est affreux, affreux! »

Elle se reprit à sangloter, le visage caché dans le coussin du divan.

Ce désespoir sincère d'une jeune fille de seize ans, frappée pour la première fois par l'idée de la mort, grâce à la lecture d'un roman anglais, ces paroles pathétiques, — empruntées au roman et adressées à un enfant de dix ans, — auraient pu faire sourire une personne plus âgée. Quant à moi, l'effroi me saisit littéralement au cœur, et je fus remplie d'admiration pour la profondeur et la grandeur des pensées qui absorbaient Anionta. Le charme de la soirée d'été disparut subitement pour moi; je me sentis honteuse de cette joie sans cause dont je débordais quelques minutes auparavant.

— Mais ne savons-nous pas que Dieu existe, et que nous irons à lui après la mort? essayai-je de répliquer.

Ma sœur me regarda doucement, comme une personne âgée considère un enfant.

— Oui, tu as conservé ta pure foi d'enfant... Ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle, — d'un ton à la fois si triste et si pénétré du sentiment de son immense supériorité, que ses paroles me remplirent, je ne sais pourquoi, de confusion.

A partir de cette soirée, il s'opéra en ma sœur un grand changement : pendant quelques jours, on la vit errer, doucement affligée, offrant à chacun l'image du renoncement aux biens de la terre. Tout en elle disait : « *Memento mori.* » Les chevaliers, les belles dames et les tournois étaient oubliés. Pourquoi désirer, pourquoi aimer, puisque la mort mettait fin à tout?

Ma sœur ne touchait plus un roman anglais; elle les avait pris en horreur. En revanche elle dévorait l'*Imitation de Jésus-Christ* et cherchait, comme Thomas à Kempis, à étouffer le

doute dans son âme par le renoncement et les austérités. Avec les domestiques elle se montrait d'une douceur et d'une bienveillance extrêmes. Si notre petit frère ou moi lui demandions quelque chose, au lieu de nous le refuser en grondant, comme d'habitude, elle cédait aussitôt, d'un air de résignation si touchant que j'en avais le cœur serré, et perdais toute envie de m'amuser.

Chacun dans la maison respecta cette disposition pieuse : on la traita doucement, comme une malade, ou une personne affligée d'une grande douleur. L'institutrice seule haussa les épaules d'un air incrédule, et, à table, papa plaisanta sa fille sur son « air ténébreux ». Mais ma sœur se soumettait humblement aux plaisanteries de son père, et prenait avec l'institutrice un ton d'exquise politesse, qui rendait celle-ci plus furieuse, peut-être, que des impertinences habituelles. Quant à moi, je perdais l'envie de me réjouir en voyant ma sœur ainsi ; et, honteuse de mon peu d'esprit de pénitence, je lui enviais la force et la profondeur de ses sentiments.

Cet accès de dévotion ne fut cependant pas de longue durée. Le 5 septembre approchait : c'était la fête de maman, et ce jour était toujours célébré dans notre famille avec une certaine solennité. Tous nos voisins, à cinquante verstes à la ronde, se rassemblaient chez nous. On réunissait parfois jusqu'à cent personnes, et on préparait toujours, à cette occasion, quelque réjouissance extraordinaire : un feu d'artifice, des tableaux vivants, ou un spectacle d'amateurs. Les préparatifs se faisaient, naturellement, longtemps à l'avance.

Ma mère aimait à jouer la comédie ; elle la jouait bien et vivement. On nous avait installé, cette année, un théâtre avec coulisses, décors et rideau. Nous avions dans le voisinage quelques vieux amateurs qu'on pouvait toujours prendre comme acteurs. Ma mère eut donc envie de monter une pièce ; mais, à cause de sa fille déjà grande, elle n'osait en témoigner un désir trop personnel, et préférait mettre Aniouta en avant. Et, comme par un fait exprès, voilà Aniouta plongée dans une dévotion presque monacale.

Je me rappelle les façons tout à la fois prudentes et timides de ma mère avec Aniouta, pour lui faire adopter son idée. Ma sœur ne s'y décida pas aisément et commença par témoigner

son mépris pour de semblables divertissements : « Quelle affaire! Et à quoi bon? » Enfin, elle donna son assentiment, de l'air d'une personne qui cède aux sollicitations d'autrui.

Les futurs acteurs se réunirent pour choisir une pièce. On sait que ce n'est pas facile : il faut que la pièce soit amusante, qu'elle ne le soit pas trop, et qu'elle n'exige pas de mise en scène trop compliquée.

Le choix s'arrêta sur un vaudeville français : *les Œufs de Perrette*. Pour la première fois, Aniouta allait prendre part, à titre de grande personne, à un spectacle d'amateur, et le rôle principal lui fut confié.

Les répétions commencèrent : elle montra de remarquables dispositions théâtrales. Et voilà la crainte de la mort, la lutte de la foi et de la conscience, l'effroi d'un mystérieux « au delà », envolés! On entendait du matin au soir résonner la voix claire d'Aniouta, chantant des couplets français.

Après la fête de maman, les larmes recommencèrent; mais la cause en était différente. Ma sœur pleurait parce que mon père refusait de la faire entrer dans une école dramatique où elle pût se préparer au théâtre : elle se sentait une vocation décidée pour la scène.

VIII

Tandis qu'Aniouta rêvait de chevalerie, et versait des larmes amères sur la destinée de Harald et d'Édith, la majeure partie de la jeunesse intelligente en Russie était entraînée vers un idéal bien différent. Les enthousiasmes d'Aniouta peuvent donc frapper comme un étrange anachronisme. Mais le coin de terre où se trouvaient nos propriétés était si éloigné d'un centre intellectuel, les murs qui entouraient Palibino étaient si hauts, et le séparaient si complètement du monde extérieur, que le souffle des idées nouvelles ne pouvait gagner nos paisibles rivages qu'après avoir longtemps agité les flots de la pleine mer. En revanche, dès que ces idées arrivèrent jusqu'à nous, elles envahirent et entraînèrent Aniouta immédiatement.

Comment? Par quelle voie et de quelle façon, ces nou-

veautés pénétrèrent-elles chez nous? Il est difficile de le préciser. Le propre des époques de transition est de laisser peu de vestiges. Un paléontologue, par exemple, trouve, en étudiant une couche géologique, de nombreuses traces fossiles d'une époque dont la faune et la flore sont bien caractérisées : il peut s'en faire une image; mais, qu'il passe à une autre couche, le voilà en présence de types nouveaux, d'un aspect tout différent : comment cette transformation s'est-elle opérée? Il n'en sait rien.

Les habitants de Palibino vivaient tranquilles et calmes, grandissant, vieillissant, se querellant et se raccommodant; pour passer le temps, ils discutaient sur des articles de journaux et des découvertes scientifiques, pleinement convaincus toutefois que ces questions appartenaient à un monde inconnu, lointain, avec lequel leur vie habituelle ne serait jamais en contact immédiat... Et soudain, sans qu'ils sachent comment, les indices d'une fermentation étrange se produisent à leurs côtés, menacent d'ébranler jusque dans ses fondements l'ordre de leur vie calme et patriarcale. Et le danger ne menaça pas un point particulier, il sembla attaquer tout à la fois.

La période de 1860 à 1870, on peut le dire, vit presque uniquement une même question agiter les couches intelligentes de la société russe : celle de la scission entre jeunes et vieux dans les familles. S'il arrivait de demander, à cette époque, des nouvelles de quelque famille noble, on recevait presque toujours la même réponse : « Les parents sont brouillés avec le enfants ». Et ces brouilles n'avaient pour cause aucune difficulté matérielle ; il ne s'agissait que de dissidences théoriques du caractère le plus abstrait. « Leurs convictions diffèrent » : c'était tout : mais ce « tout » suffisait pour séparer les enfants des parents et pour rendre les parents hostiles ou indifférents à leurs enfants.

Les enfants, surtout les jeunes filles, devenaient la proie d'une manie épidémique : la désertion de la maison paternelle. Notre voisinage immédiat en avait été exempt jusque-là, grâce à Dieu, mais il circulait des bruits qui parvenaient jusqu'à nous : « Chez tel propriétaire, puis chez tel autre, la fille de la maison s'est sauvée : l'une, pour aller étudier à l'étranger : l'autre, pour aller à Pétersbourg chez les nihilistes. » Le

sujet d'effroi principal pour les parents et les instituteurs, tout autour de Palibino, était une certaine *commune*, établie, disait-on, à Pétersbourg, où l'on attirait, — du moins, c'était la rumeur publique, — toutes les jeunes filles qui voulaient quitter la maison paternelle. Les jeunes gens des deux sexes y étaient censés vivre dans un communisme complet. Des jeunes filles de bonne famille lavaient les planchers, nettoyaient les samovars de leurs propres mains : car elles n'admettaient point la domesticité... Ceux qui répandaient ces bruits n'avaient, il est vrai, jamais vu cette *commune*, ils ignoraient même où elle se trouvait, et comment elle pouvait exister à Pétersbourg sous les yeux de la police; néanmoins, cette existence ne faisait doute pour personne.

Bientôt les signes du temps se manifestèrent dans notre voisinage immédiat.

Le prêtre de notre paroisse avait un fils, dont la soumission et la conduite exemplaire faisaient jadis la joie de ses parents. Mais, à peine ses cours du séminaire brillamment achevés, — il était, je crois, sorti le premier, — ce digne jeune homme se transforma sans raison apparente en fils rebelle, et déclara nettement qu'il renonçait à la prêtrise, bien qu'il n'eût qu'à étendre la main pour obtenir une riche paroisse. Son Éminence l'archevêque le fit venir, l'engagea lui-même à ne pas quitter le giron de l'Église, donnant clairement à entendre au jeune homme qu'une des meilleures paroisses du gouvernement lui serait confiée, s'il en témoignait le désir, — à la condition toutefois d'épouser une des filles de son prédécesseur, — l'usage traditionnel exigeant que la paroisse servît en quelque sorte de dot à une des filles du pope. Cette séduisante perspective ne produisit aucun effet : le jeune homme préféra partir pour Pétersbourg, entrer à ses propres frais à l'Université, et se condamner, pendant quatre ans d'études, au thé et au pain sec pour toute nourriture.

Le pauvre père Philippe s'affligea de la déraison de son fils, mais il en eût pris tant bien que mal son parti, si celui-ci avait choisi la Faculté de droit, — celle qui, par la suite, nourrit le mieux son homme, comme chacun le sait; — malheureusement, son fils choisit les sciences naturelles. Il revint aux vacances suivantes farci d'absurdités, prétendant, par exemple, que

l'homme descend du singe et que, selon les démonstrations du professeur Sétchénof, il n'y a pas d'âme, mais une action réflexe. Le pauvre prêtre, désolé, saisit son goupillon et aspergea son fils d'eau bénite.

Jadis, lorsque le jeune homme venait passer ses vacances chez son père, il ne manquait à aucune de nos fêtes de famille et se présentait régulièrement pour nous saluer et manger de grand appétit le gâteau de fête, au bas bout de la table, sans jamais se mêler à la conversation, ainsi qu'il convenait à sa position.

Cette année, il brilla par son absence à la première fête de famille qui suivit son arrivée. En revanche, il se présenta un jour autre que le jour fixé pour les réceptions de mon père : et, le domestique lui demandant ce qu'il voulait, il répondit qu'il venait simplement rendre visite au général.

Mon père, ayant beaucoup entendu parler du « nihiliste », n'avait pas manqué de remarquer son absence le jour de la fête, bien qu'il ne semblât prêter aucune attention à de si minces détails. Contrarié maintenant de l'audace de ce gamin, qui se permettait de le traiter d'égal à égal, il voulut lui donner une leçon, et le domestique eut ordre de répondre: « Le général reçoit les solliciteurs et ceux qui viennent pour affaires, le matin, avant une heure. »

Le fidèle Ilia, qui comprenait toujours son maître à demimot, s'acquitta de la commission dans l'esprit où elle lui avait été donnée ; il ne parvint cependant pas à intimider le jeune homme, et celui-ci s'en alla en répondant simplement :

— Tu diras à ton maître que je ne mettrai plus les pieds dans sa maison.

Ilia s'acquitta aussi de cette commission. On peut imaginer le bruit que fit la sortie du jeune *popovitch*, non seulement chez nous, mais dans tout le voisinage.

Chose plus frappante encore, Aniouta, sitôt qu'elle apprit cet incident, accourut chez notre père sans être appelée, et, les joues brûlantes d'émotion, lui dit d'une voix entrecoupée :

— Pourquoi as-tu blessé Alexis Philipovitch, papa? C'est très mal, c'est indigne, d'insulter un garçon bien élevé.

Papa la regarda avec stupéfaction. Son étonnement fut si grand qu'il ne trouva même pas de paroles pour remettre

cette impertinente petite fille à sa place. Au reste, cet accès de soudaine audace ne fut pas de longue durée, et Aniouta s'enfuit bien vite dans sa chambre.

Mon père, tout bien pesé, préféra ne donner aucune suite à l'incident et le prendre par son côté risible. Il raconta devant Aniouta l'histoire d'une princesse qui s'était faite la protectrice d'un palefrenier : la princesse et son protégé furent naturellement tournés en ridicule. Mon père était passé maître dans l'art de lancer des pointes, et nous redoutions fort ses plaisanteries. Mais, cette fois, Aniouta l'écouta sans sourciller, prit même un air insolent et provocateur pour protester contre l'insulte faite au fils du prêtre ; elle chercha à le rencontrer partout, soit en promenade, soit chez des voisins.

Un soir, au souper des domestiques, le cocher Stépan raconta qu'il avait, de ses propres yeux, vu l'aînée des jeunes maîtresses se promener dans le bois en tête à tête avec le *popovitch*.

— Et c'était drôle à regarder. Mademoiselle marchait sans rien dire, la tête baissée, jouant avec son parasol. Et lui, à ses côtés, faisait de grands pas avec ses longues jambes, tout pareil à une grue. Et, tout le temps, il parlait en agitant ses grands bras. Puis, par moments, il tirait un livre tout déchiré de sa poche, et voilà qu'il lisait à haute voix, comme qui dirait une leçon qu'il lui faisait.

Le jeune *popovitch* ne ressemblait guère, il faut en convenir, à un prince de conte de fées ou à un des chevaliers rêvés par Aniouta. Son grand corps mal bâti, son long cou aux veines saillantes, son visage pâle entouré de cheveux d'un blond jaunâtre, ses grandes mains rouges, aux ongles d'une propreté douteuse, et surtout son accent déplaisant et vulgaire, qui témoignait clairement de son origine et de son éducation, — tout cela ne pouvait en faire un héros séduisant aux yeux d'une jeune fille à préjugés et à tendances aristocratiques. Impossible de rien soupçonner de sentimental dans l'intérêt témoigné par Aniouta à ce jeune homme. Cet intérêt tenait évidemment à autre chose.

Le grand prestige du jeune homme, aux yeux d'Aniouta, consistait en effet à arriver de Saint-Pétersbourg, d'où il rapportait les idées les plus nouvelles. Il avait même eu le bon-

heur de voir, — de loin, il est vrai, — quelques-unes de ces grandes figures, objets de l'idolâtrie de la jeunesse, à cette époque. Cela suffisait pour le rendre à son tour intéressant et sympathique. Aniouta, grâce à lui, obtint des livres qu'elle ne pouvait se procurer; on ne recevait chez nous que les journaux les plus sérieux et les mieux pensants : *la Revue des Deux Mondes* et *l'Athénéum*, en fait de journaux étrangers, et comme journal russe, *le Messager russe.* Mon père avait consenti, par condescendance pour l'esprit du moment, à s'abonner, cette année, au journal de Dostoievsky, l'*Époque* : mais, avec l'aide du *popovitch*, Aniouta se procura des journaux d'un autre calibre : *le Contemporain*, *la Parole russe*, dont chaque numéro était salué par la jeunesse comme un événement. Une fois même, il apporta un numéro de *la Cloche* de Herzen, un journal défendu.

Il serait injuste de croire qu'Aniouta acceptât les idées nouvelles prêchées par son ami sans les soumettre à aucune critique. Plusieurs de ces idées la révoltaient, d'autres lui paraissaient trop avancées : elle discutait et protestait. En tout cas, elle se développa si rapidement, sous l'influence de ses entretiens avec le *popovitch* et des livres qu'il lui procurait, qu'elle se transformait d'heure en heure plutôt que de jour en jour.

Le fils du prêtre réussit à s'aliéner si complètement son père que, l'automne venu, celui-ci le pria de ne pas revenir aux vacances suivantes. Mais les germes jetés dans l'esprit d'Aniouta n'en continuèrent pas moins à croître et à se développer.

Elle changea même extérieurement, s'habilla de robes noires fort simples, avec de petits cols plats, les cheveux retenus par un filet. Elle ne parlait de bals et de plaisirs qu'avec mépris. Toute sa matinée se passait à rassembler les enfants des domestiques pour leur donner une leçon de lecture, ou à causer longuement avec les paysannes qu'elle rencontrait en se promenant et qu'elle arrêtait.

Chose plus surprenante encore, Aniouta, qui avait autrefois l'horreur de l'étude, se prit à étudier maintenant avec passion. Au lieu de dépenser son argent de poche en objets de toilette et en chiffons, elle fit venir des ballots de livres, et non plus

des romans, mais des livres à titres savants : *Histoire de la civilisation. Physiologie de la vie*, etc.

Un beau jour, Aniouta se présenta à notre père avec une exigence nouvelle et fort inattendue : elle demandait à être envoyée seule à Pétersbourg pour y faire ses études. Papa chercha encore à tourner cette demande en plaisanterie, comme il avait fait jadis lorsqu'Aniouta déclarait ne pouvoir vivre à la campagne : mais, cette fois, elle ne se laissa pas persuader : ni les plaisanteries, ni les moqueries n'obtinrent de succès. Elle démontra avec chaleur que, si son père était forcé d'habiter la campagne, il ne s'en suivait pas qu'elle fût obligée de s'y enterrer, n'y ayant, pour sa part, ni affaires ni plaisirs. Mon père exaspéré finit par la gronder comme une petite fille.

— Puisque tu ne comprends pas qu'une fille honnête doive, jusqu'à son mariage, vivre auprès de ses parents, je me dispense de toute discussion avec une sotte, dit-il.

Aniouta vit qu'elle ne gagnerait rien à insister; mais, depuis ce jour-là, ses relations avec notre père furent contraintes; irrités l'un contre l'autre, la situation devint de plus en plus tendue. A dîner, le seul moment de la journée où ils se rencontrassent, ils ne s'adressaient plus directement la parole; et chaque phrase était une pointe ou une allusion amère. Dès lors la discorde régna dans la famille : bien que jusqu'ici nous n'eussions jamais eu aucun objet commun d'intérêt, et que chaque membre de la famille eût toujours vécu de son côté, sans témoigner grande attention aux autres, nous n'avions jamais formé deux camps hostiles comme à présent. Dès le début, l'institutrice fit une vive opposition aux idées nouvelles. Aniouta fut taxée de « nihiliste », ou de « demoiselle avancée », et cette dernière épithète prenait, dans la bouche de l'Anglaise, une signification particulièrement ironique. Elle sentait instinctivement qu'Aniouta complotait quelque chose, et la soupçonnait des desseins les plus criminels, comme de vouloir quitter secrètement la maison, épouser le fils du pope, ou faire partie de la fameuse *commune*; et elle surveillait chacun de ses pas. Ma sœur, se sentant espionnée, s'entoura, pour taquiner l'institutrice, d'un mystère exaspérant et blessant. Cette disposition d'esprit

batailleuse ne tarda pas à réagir sur moi. L'institutrice avait de tout temps désapprouvé mon intimité avec ma sœur; maintenant elle éloigna son élève de la « demoiselle avancée », comme d'une peste. Rester seule avec ma sœur devint d'une difficulté toujours croissante, et mes tentatives pour quitter ma chambre d'étude et pour monter au salon avec les « grandes personnes » me furent imputées à crime.

Une surveillance aussi vigilante me contrariait extrêmement. Je sentais qu'Aniouta avait des objets d'intérêt nouveaux, inconnus jusque-là, et j'éprouvais un désir passionné de les connaître. Chaque fois qu'il m'arrivait d'entrer à l'improviste dans la chambre d'Aniouta, je la surprenais à sa table, écrivant quelque chose. Je cherchai à lui faire dire ce qu'elle écrivait : mais ma sœur, à qui l'institutrice ne marchandait pas le reproche de s'être dévoyée et de vouloir me détourner aussi de mon devoir, prit le parti de me renvoyer, dans la crainte de nouvelles querelles.

— Va-t'en, je t'en prie, me disait-elle avec impatience : si Marguerite Frantsovna te trouve ici, nous serons bien arrangées toutes les deux!

Je rentrais dans ma chambre d'étude plus irritée encore contre cette institutrice, cause du silence de ma sœur. La tâche de la pauvre Anglaise se compliquait de jour en jour. J'entendais dire à table, et je le comprenais d'ailleurs fort bien, qu'il n'était plus de mode d'obéir aux personnes âgées; mon sentiment de subordination s'en émoussa, et mes discussions avec mon institutrice se répétèrent presque journellement. Après une scène plus orageuse que les autres, Marguerite Frantsovna déclara qu'elle ne pouvait plus rester chez nous : cette menace s'était réitérée si souvent que je n'y prêtai pas, d'abord, grande attention; mais, cette fois, la chose fut sérieuse. D'une part, l'institutrice s'était trop avancée pour pouvoir convenablement reculer; de l'autre, mes parents, fatigués de scènes incessantes, qui lassaient tout le monde, ne la retinrent pas : ils espéraient qu'après le départ de l'Anglaise, la maison deviendrait plus calme. Je doutai, jusqu'au bout, de ce départ; l'heure de la séparation sonna cependant.

IX

DÉPART DE L'INSTITUTRICE — PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES D'ANIOUTA

Une grande malle, de forme ancienne, recouverte d'une housse de toile et soigneusement cordée, attend depuis le matin dans l'antichambre. Une batterie de cartons, de papiers, de petits sacs, de petits paquets, attirail de voyage indispensable à une vieille fille, s'élève au-dessus. Un vieux tarantass, attelé de trois chevaux pauvrement harnachés, que le cocher Jacob prend lorsqu'il s'agit d'une longue course, attend devant le perron. Les femmes de chambre s'agitent, apportent et remportent diverses bagatelles; mais le valet de chambre de papa, Ilia, appuyé au battant de la porte, exprime, par son immobilité et par la négligence de sa pose, que le départ est de trop peu d'importance pour soulever cette bagarre. Tout le monde se réunit dans la salle à manger. Mon père engage chacun, selon l'usage, à s'asseoir avant le départ : les maîtres se placent d'un côté de la salle, les domestiques se pressent de l'autre, respectueusement assis sur le bord de leur chaise. Quelques minutes se passent en silence; on se sent le cœur oppressé par l'angoisse nerveuse qui précède les séparations. Mais voici mon père qui se lève : il fait un signe de croix devant l'icone; les autres suivent son exemple; les larmes et les embrassades commencent.

Je regarde maintenant mon institutrice en robe de voyage foncée, la tête enveloppée d'un châle de laine tricotée; et elle me paraît tout autre que d'habitude. Elle a subitement vieilli : sa taille énergique et puissante semble diminuée : ses yeux qui « portaient la foudre », comme nous disions en cachette pour nous moquer d'elle, ses yeux, qui ne laissaient échapper aucun de nos crimes, sont rouges, gonflés, pleins de larmes; les coins de ses lèvres s'agitent nerveusement. Pour la première fois de ma vie, elle me fait pitié. Elle me tient embrassée, longtemps, convulsivement, avec une tendresse impétueuse dont je ne l'aurais pas crue capable.

« Ne m'oublie pas,... écris. Ce n'est pas gai de quitter une enfant qu'on a élevée depuis l'âge de cinq ans, » dit-elle dans un sanglot.

Moi aussi, je sanglote avec désespoir, pendue à son cou. Une angoisse cruelle, le sentiment d'une perte irréparable, s'empare de moi; tout me semble devoir s'écrouler dans la famille après ce départ. La conscience de mes torts personnels aggrave ma peine. Je me souviens avec honte que, les jours précédents, et pas plus tard que le matin même, je me suis secrètement réjouie à l'idée de ce départ et de la perspective d'être libre.

Et voilà qu'elle part réellement! J'ai obtenu ce que je voulais; nous allons rester sans elle. En ce moment, j'éprouve un regret si vif que je donnerais tout au monde pour la garder. Je m'accroche à mon institutrice, il me semble impossible de m'en détacher.

— Il faut partir, pour arriver à la ville avant la nuit, dit quelqu'un.

Les bagages ont tous été placés dans la voiture; on aide l'institutrice à s'y placer aussi. Une dernière fois, elle m'embrasse longuement, tendrement.

— Attention, mademoiselle, vous allez tomber sous les chevaux, dit quelqu'un.

Et le tarantass s'ébranle.

Je monte en courant dans la chambre qui forme l'angle de la maison, et d'où l'on aperçoit l'allée de bouleaux, longue d'une verste, qui mène à la grand'route; j'appuie mon visage à la vitre: je ne puis m'arracher de la fenêtre tant que l'équipage reste en vue, et le sentiment de ma culpabilité personnelle va toujours grandissant. Mon Dieu! combien en ce moment je regrette l'institutrice qui s'en va! Nos collisions, et elles étaient trop fréquentes dans les derniers temps, m'apparaissent actuellement sous un jour bien différent.

« Elle m'aimait: elle serait restée, si elle avait su combien je l'aime. Et personne, personne ne m'aime maintenant », me dis-je avec un repentir tardif.

Et mes sanglots deviennent de plus en plus forts.

— C'est pour Marguerite que tu t'affliges ainsi! demande mon frère Fédia, qui passe en courant près de moi.

Et je sens dans sa voix un étonnement ironique.

— Laisse-la, Fédia. Cet attachement lui fait honneur, dit sentencieusement une voix derrière moi, celle d'une vieille tante que nous n'aimions pas nous autres enfants, parce que nous la supposions fausse, je ne sais trop pourquoi.

L'ironie de mon frère, et l'éloge doucereux de ma tante, aussi désagréables l'un que l'autre, me font reprendre mon équilibre moral. Jamais je n'ai pu supporter les consolations des indifférents lorsque mon cœur était frappé. Aussi repoussai-je avec colère la main de ma tante, que celle-ci pose sur mon épaule dans une intention caressante, et je murmure fâchée :

— Je ne m'afflige de rien, et n'ai d'attachement pour personne.

Après quoi, je me sauve dans ma chambre.

A la vue de cette pièce vide, je suis sur le point de retomber dans une nouvelle crise de désespoir; mais l'idée de pouvoir rester avec ma sœur tant que je voudrai me console un peu, et aussitôt je cours chez elle pour voir ce qu'elle fait.

Aniouta est dans la grande salle; elle y marche de long en large. Elle se livre toujours à cet exercice quand elle est préoccupée ou tourmentée. Elle est alors tout à la fois distraite et rayonnante; ses yeux verts semblent transparents, et n'aperçoivent rien de ce qui se passe autour d'eux; sans qu'elle s'en doute, son allure se conforme à ses pensées : si elles sont tristes, sa démarche devient languissante; si elles s'animent et qu'il lui vienne quelque idée nouvelle à l'esprit, sa démarche s'anime aussi, et, au lieu de marcher, elle court dans la chambre. Tout le monde chez nous connaît cette habitude, et on la plaisante là-dessus. Je l'observe souvent, à la dérobée, pendant ses promenades; je voudrais tant savoir à quoi elle pense! Bien que je sache par expérience qu'il est inutile de l'interpeller dans ces moments-là, je perds patience en voyant que sa promenade ne prend pas fin, et j'essaie de lui parler.

— Aniouta, je m'ennuie : donne-moi un de tes livres à lire.

Je fais cette demande d'une voix émue. Mais Aniouta continue à marcher sans avoir l'air de m'entendre.

Quelques minutes se passent en silence. Enfin je me décide à parler.

— Aniouta, à quoi penses-tu ?

— Laisse-moi tranquille, je t'en prie, tu es trop petite pour que je te dise tout.

Me voilà tout à fait offensée.

— C'est ainsi ? Tu ne veux même pas me parler ! Maintenant que Marguerite est partie, je croyais que nous vivrions en si bonne amitié, et tu me renvoies ? Eh bien, je m'en irai, et je ne t'aimerai plus du tout, du tout !

Prête à pleurer, je veux m'éloigner, mais ma sœur me rappelle. Au fond, elle brûle du désir de raconter à quelqu'un ce qui l'occupe : et comme elle n'a personne à qui s'ouvrir dans la maison, une petite sœur de douze ans, faute de mieux, peut lui servir de public.

— Écoute ! dit-elle, si tu me promets de n'en jamais parler à personne, jamais, sous aucun prétexte, je te confierai un grand secret.

Mes larmes tarissent du coup, ma colère disparaît ; je jure, naturellement, que je serai muette comme un poisson, et j'attends avec impatience ce qu'elle va me dire.

Elle m'emmène dans sa chambre, et me conduit vers un vieux petit bureau dans lequel, je le sais, se conservent ses secrets les plus intimes. Lentement, sans se presser, comme pour mieux exciter ma curiosité, elle ouvre un des tiroirs, et en tire une grande enveloppe, d'un aspect officiel, cachetée de rouge, sur laquelle est imprimé : *Journal l'Époque*. Et sur l'enveloppe est l'adresse suivante : « Domna Kousminichna Kusmin » (c'est le nom de notre femme de charge, et je connais son dévouement à ma sœur, pour qui elle se jetterait au feu et à l'eau). Cette enveloppe en contient une autre, plus petite, adressée à Anna Vassilievna Korvin-Kroukovsky ; et Aniouta me tend une lettre, écrite en gros caractères.

Cette lettre n'est pas en ma possession maintenant, mais je l'ai si souvent lue et relue dans mon enfance, que je crois pouvoir la transcrire textuellement de mémoire :

« Mademoiselle,

» Votre lettre remplie d'une confiance si aimable et si sincère, m'a vivement touché, et, sans tarder, je me suis mis à lire le récit que vous m'avez envoyé. J'ai commencé à le lire avec

une crainte secrète que je vous avoue : nous autres, directeurs de journaux, sommes trop souvent réduits à la triste nécessité de décourager les jeunes auteurs, lorsqu'ils nous envoient leurs premiers essais littéraires afin de les soumettre à notre appréciation. C'eût été, en ce qui vous concerne, un regret pour moi. Mais, plus j'avançais dans ma lecture, plus mes craintes s'évanouissaient ; et plus aussi je subissais le charme de cette jeunesse, de cette sincérité, de cette chaleur de sentiments, dont votre récit est pénétré. Ces qualités sont telles que je me demande même si je ne subis pas en ce moment leur influence ; aussi m'est-il impossible de répondre catégoriquement à la question que vous me posez : « Se développe-» ra-t-il en moi, avec le temps, un sérieux talent d'écrivain? » Le certain, c'est que nous publierons votre nouvelle, — et avec le plus grand plaisir, — dans le prochain numéro du journal ; et, en ce qui touche votre question même, voici mon avis : écrivez, travaillez, le temps prouvera si vous avez du talent.

» Je ne vous le cache pas, il y a bien des choses incomplètes, bien des choses aussi trop naïves dans votre nouvelle ; il y a même — excusez ma franchise, — quelques péchés contre la grammaire russe, mais ce sont de petites imperfections dont vous vous corrigerez en vous en donnant la peine : quant à mon impression générale, elle vous est favorable.

» C'est pourquoi, je le répète, écrivez, écrivez. Je serais sincèrement heureux d'avoir quelques détails sur vous, si vous trouvez possible de m'en donner : quel âge avez-vous? quel genre de vie est le vôtre? J'ai besoin de savoir tout cela pour apprécier votre talent plus justement.

» Votre dévoué,

» THÉODORE DOSTOIEVSKY. »

Je lisais cette lettre, et les lignes semblaient se confondre devant mes yeux, tant mon étonnement était grand. Le nom de Dostoievsky m'était connu : je l'entendais souvent prononcer à table, dans ces derniers temps, lorsque mon père et ma sœur discutaient ensemble. Je savais qu'il s'agissait d'un de nos écrivains russes les plus remarquables ; mais par quel hasard écrivait-il à Aniouta, et que signifiait tout cela? Il me

vint à l'idée qu'Aniouta se moquait de moi, pour rire ensuite de ma crédulité.

La lettre achevée, je regardai ma sœur en silence, ne sachant que dire. Aniouta s'amusait visiblement de ma stupéfaction.

— Comprends-tu, mais comprends-tu? dit-elle, d'une voix entrecoupée par l'émotion. J'ai écrit une nouvelle, et, sans en rien dire à personne, je l'ai envoyée à Dostoievsky. Et tu vois qu'il la trouve bonne, et qu'il va la publier dans son journal. Il se réalise donc, mon rêve le plus cher!... Je suis maintenant un auteur russe, cria-t-elle dans un accès d'enthousiasme qu'elle ne put contenir.

Pour comprendre ce que signifiait dans notre esprit ce nom d' « auteur », il faut se rappeler notre existence au fond de la campagne, loin de tout rapport, même très superficiel, avec le monde littéraire. On lisait beaucoup dans notre famille, et l'on faisait venir beaucoup de livres nouveaux. Chaque livre, chaque parole imprimée nous représentait à nous, comme à tous ceux qui nous entouraient, une chose venue de loin, de quelque monde étranger, inconnu, avec lequel nous n'avions rien de commun. Quelque bizarre que cela puisse paraître, ma sœur et moi n'avions même jamais vu un homme qui eût fait imprimer une ligne. On parlait bien d'un instituteur du voisinage, qui passait pour être l'auteur d'une correspondance sur notre district, imprimée dans un journal; et je me rappelle la crainte respectueuse qu'il inspirait à tous, jusqu'au jour où l'on apprit que la correspondance n'était pas de lui, mais d'un journaliste pétersbourgeois de passage... Et tout à coup, voilà ma sœur une « femme auteur » ! Les mots me manquaient pour exprimer mon étonnement et mon enthousiasme: je ne pus que me jeter à son cou, et nous nous tînmes longtemps embrassées, riant et disant mille folies.

Ma sœur n'avait osé raconter son triomphe à personne; elle savait que tout le monde dans la maison, — notre mère la première, — serait épouvanté, et que la chose serait racontée à notre père. Et aux yeux de celui-ci, cette démarche auprès de Dostoievsky, auquel Aniouta avait écrit sans permission, pour se soumettre à son jugement et s'exposer peut-être à ses railleries, serait un crime terrible.

Pauvre père, qui avait une si grande horreur pour les femmes auteurs, et soupçonnait chacune d'elles de délits, d'écarts ayant si peu de rapport avec la littérature! Sa destinée était d'avoir une femme auteur pour fille!... Personnellement, il n'avait connu qu'une seule femme de ce genre : la comtesse Rostopchine. Il l'avait connue à Moscou, dans tout l'éclat de sa jeunesse, objet de l'admiration de tous les jeunes gens de Moscou, lui-même y compris. Plusieurs années ensuite il la revit à Baden-Baden, je crois, dans le salon de la roulette.

— Je regarde, n'en croyant pas mes yeux, racontait mon père : c'était bien la comtesse, et, lui faisant cortège, une queue de personnages suspects, plus vilains et plus vulgaires les uns que les autres, criant, ricanant, braillant, et la traitant de pair à compagnon. Elle s'approcha du tapis vert, et se mit à jeter l'or à pleines mains. Ses yeux brillaient, son visage était rouge, et son chignon de travers. Quand elle eut perdu jusqu'à sa dernière pièce d'or, elle cria à ses aides de camp : « Eh! bien, messieurs, je suis vidée. Rien ne va plus, allons noyer notre chagrin dans du champagne! » Voilà où en vient une femme auteur...

SOPHIE KOVALEVSKY.

(Traduit du russe par ***.)

(*La fin au prochain numéro.*)

NOTES

D'UN ÉTUDIANT FRANÇAIS[1]

LEIPZIG

Leipzig, 22 avril 1894.

J'ai déjà visité une petite ville d'Allemagne, Heidelberg; puis la plus grande, Berlin; je veux connaître maintenant une ville de moyenne grandeur, observer sur place, avant qu'il s'efface tout à fait, le fameux esprit local, le particularisme allemand. J'ai choisi Leipzig, la cité des grands bois, des livres, de la musique et de la psycho-physique. J'y écouterai Wundt avec conscience; puis j'irai canoter, en compagnie des étudiants, sur la Pleisse ombreuse, pendant les après-midi d'été.

24 avril.

Du gris et du vert, voilà la première impression que donne Leipzig. Elle s'est entourée d'un large ceinturon d'usines qui couvrent ses maisons de poussière de charbon: mais, dans la ville même, entre les quartiers d'industrie, les « nids de fabriques » enfumés, il y a des bois et des prairies qui rafraîchissent les yeux. Leipzig est très fière de sa verdure. Quand un poète local lui adresse des vers, il ne manque jamais de traduire le nom latin de Leipzig, *Lipsia*[2], et de l'appeler

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

2. En slave *Lipsk;* de *Lip*, tilleul.

« Ville des Tilleuls ». Les habitants se flattent d'avoir un parc plus grand que Hyde-Park, un Bois de Boulogne intérieur.

On me raconte avec orgueil la délibération légendaire du Conseil municipal. Il s'agissait d'incorporer à la vieille ville les grands faubourgs qui, tout autour des bois, depuis 1870, s'élargissent sans relâche. Pour faire une véritable ville, ne fallait-il pas relier ces quartiers épars, sacrifier les arbres aux usines? Les communications seraient plus faciles, l'industrie plus florissante encore. Mais pouvait-on arracher à Leipzig sa couronne d'ombre fraîche? Qui nous rendrait l'air pur où l'on va se retremper le soir, après la journée finie? Où trouverait-on les berges vertes, les grandes prairies saupoudrées de marguerites et de boutons d'or, où la famille allemande s'en va écouter la nature? L'esthétique et l'hygiène l'emportèrent enfin, et l'on n'abattit pas un seul tilleul.

Au milieu des usines et des parcs, la vieille ville est comme cachée. Depuis longtemps, ses remparts sont abattus, un grand mur d'arbres s'est élevé sur leurs ruines. A la place des fossés, il y a de belles pelouses. Les petits enfants y jouent ; les vieux professeurs y font tous les jours leur promenade pacifique. Et, si l'on y voit encore des soldats, c'est qu'on y trouve, comme aux Tuileries, des nourrices.

30 avril.

Leipzig est la grande ville musicale de l'Allemagne. Tous les grands musiciens y ont leur rue, et beaucoup leur statue. Bach y a été organiste, Mendelssohn chef d'orchestre, Schumann étudiant, et Wagner y est né. Il y a plus de deux cents sociétés chorales. Il y a un lycée spécial, la *Thomas-Schule*, où l'on élève de jeunes enfants pour le chant. Il y a un Conservatoire, dont l' « Oncle Mendelssohn » comme on dit ici, a été le premier directeur, et qui attire toute une population de musiciens. La pension que j'habite compte dix hôtes, dont cinq musiciens. On m'a montré une petite maison à trois étages qui recèle, m'a-t-on affirmé, dix-sept pianos. La majorité de ces étudiants en musique est anglo-saxonne. L'Angleterre et l'Amérique débarquent ici avec la ferme volonté de se créer un sens musical. Il y a dans ma pension une jeune

Anglaise qui montre beaucoup d'application. Son père, qui vit tranquillement en Angleterre, tout seul dans son *cottage*, a décidé que ses deux filles seraient artistes, l'une en peinture, l'autre en musique. Et il les a envoyées en Europe: elles ne doivent revenir qu'avec du talent. Aussi la jeune miss joue-t-elle du violon matin et soir, avec l'énergie et la patience propres à sa race.

Mes hôtesses sont deux vieilles filles. Leur père était professeur à l'Université et les a laissées sans fortune. L'aînée s'est jetée dans la géographie. Sa grosse tête ébouriffée entre ses mains robustes, elle compulse des atlas, suit les explorations sur la carte, écoute avec zèle les conférences du *Verein* de politique coloniale, et me parle tous les jours avec compétence de la question d'Afrique. La cadette s'occupe du ménage. Elle marche silencieusement dans la maison, un peu pâle et faible, habituée à s'effacer; on sent dans ce qu'elle dit, dans sa façon même de le dire, et jusque dans sa voix, la philosophie triste, mal résignée, des vieilles filles. Quelquefois, quand elle a mis toute la maison en ordre et quand elle croit que tous les hôtes sont partis, elle se met au piano, et, laissant aller ses mains, elle joue de petits airs doux et plaintifs. Elle joue parfois aussi les duos d'amour de *Lohengrin* et de la *Walkyrie;* et cela même prend, sous la mollesse de ses doigts, un ton mélancolique. Je l'écoute alors sans faire de bruit, de la chambre où je travaille; et j'imagine des romans.

2 mai.

Il n'y avait pas de femmes à l'Université de Berlin. On m'a dit que celles qui avaient à cœur d'entendre la parole du jeune Erich Schmidt étaient obligées de s'introduire clandestinement dans les salles et de se cacher, pour écouter, derrière des rideaux ou des paravents. L'Université de Leipzig est plus tolérante. Ses vieux statuts n'interdisent pas les cours aux femmes; ils n'avaient pas prévu le cas. Les femmes entrent donc, et l'Université ferme les yeux. Seulement, elles ne sont pas immatriculées, elles n'ont pas le titre d'étudiant et ne peuvent passer les examens. Aussi vont-elles à Zurich quand elles veulent être doctoresses. Elles n'ont ici que le droit d'écouter. Les Anglo-Saxonnes surtout en usent largement.

Certains cours de littérature commencent à avoir une grande vogue féminine. Le cours de Wundt est aussi très goûté des femmes. Les méchantes langues prétendent qu'elles y aiment surtout ce qu'on peut appeler la psycho-physique amusante, les expériences analogues à celles de la physique ou de la chimie, cent fois plus piquantes encore, puisque chaque auditeur en est lui-même le sujet. Le professeur Wundt, sec, nerveux, une grande barbe grise et des lunettes noires, a tout à fait l'air, en effet, au milieu de ses instruments, d'un prestidigitateur. Sans cesser de parler, il manie avec la plus grande dextérité l'archet, le marteau, le soufflet, produisant à volonté, avec des diapasons et des tuyaux d'orgue, les accords parfaits qui vous remplissent d'aise ou les dissonances qui vous font crier. La psycho-physique détrônera sûrement, avant peu, la littérature.

3 mai.

Ma rue est pleine de tranquillité. Elle appartient à des jurisconsultes pacifiques. Elle n'est pas large : de la chambre où j'écris, je plonge avec indiscrétion dans l'intérieur d'une aimable famille. Il y a une petite jeune fille qui travaille à son bureau près de la fenêtre. Elle a des cheveux blonds, et un corsage de batiste rose. Que fait-elle? Du français, sans doute. La bonne moitié des heures d'étude des jeunes filles est consacrée au français. De temps en temps, lorsqu'on entend sonner sur le trottoir, dans le silence de la rue, un pas d'étudiant, elle se met discrètement à la fenêtre, avance le nez, regarde, puis hume l'air, s'étire, flâne un peu avant de se remettre au travail. A la nuit, les fenêtres du salon s'éclairent. Elles n'ont pas de volets. On n'a rien à cacher, on ne prend pas la précaution de fermer les rideaux : j'assiste à la soirée.

Le père est souvent dehors : peut-être quelque *Kneipe*, les séances d'un *Verein*. Le grand nombre de *Vereine* dont tout bon Allemand fait partie, c'est là, j'imagine, ce qui lui impose assez souvent pareille obligation. La mère et les trois filles sont assises autour de la lampe, et travaillent en buvant du café. La cadette (celle qui travaille à la fenêtre) lit un journal : sans doute, un des périodiques spécialement destinés à la famille. On en publie beaucoup à Leipzig. Les philo-

sophes ne dédaignent pas d'y collaborer. J'ai vu un numéro, la semaine dernière, qui contenait un article de Hartmann sur le repos du dimanche, un de Lazarus sur les jeux, un de Barth sur la philosophie de l'histoire matérialiste. La jeune fille lit avec patience. Sa mère et ses sœurs restent presque immobiles. Au-dessous d'elles, au premier étage, il y a des gens qui font de la musique classique. Je l'entends assourdie; et c'est comme la musique de scène du tableau de famille que j'ai sous les yeux. Vers dix heures et demie, la lecture est finie; on emporte la lampe, on va se coucher. Bonne nuit!

5 mai.

Les habitants de Leipzig sont fiers des vieilles choses de leur ville. Ils citent avec orgueil la fameuse taverne d'Auerbach. Mais on y sent l'apprêt, et je n'y ai jamais rencontré que des touristes. Malgré tout le respect de la sentimentalité allemande pour le décor moyen âge, la vieille ville s'en va. L'ancienne Université a été démolie l'an dernier: on élève à sa place de grands bâtiments blancs, conformes à toutes les exigences de la science contemporaine: tant de mètres cubes d'air par poitrine. Le *Rathhaus* aura le même sort que l'Université. Avant cinq ans, Leipzig ne sera plus qu'une grande ville moderne.

La Saxe est un des pays les plus populeux de la terre. Aussi les différents problèmes de la « surpopulation » y sont nettement posés, du haut en bas de la société. Il y a beaucoup d'enfants à nourrir: et c'est pourquoi on trouve, parmi les ouvriers, beaucoup de socialistes. Il y a beaucoup de filles à marier: et c'est pourquoi l'on donne chez les bourgeois, jusqu'en été, beaucoup de bals. Celles qui ne trouvent pas de mari cherchent un métier, deviennent actives, entreprenantes, forment des *Vereine:* et c'est ainsi que Leipzig est devenu le centre du mouvement féministe allemand.

6 mai.

Leipzig a beaucoup de « donateurs ». Les riches bourgeois tiennent toujours à honneur de contribuer au bien de la cité, suffisamment payés par l'idée qu'on attribuera leur nom à une

rue, ou même qu'ils auront, dans quelque coin de la Promenade, sous les tilleuls frais, leur buste en marbre. L'un fait construire une bibliothèque, l'autre une belle fontaine de bronze. Un autre paye à l'Université un certain nombre de bourses: ceux qui les auront obtenues seront nourris gratuitement tout un semestre; deux cent cinquante étudiants reçoivent ainsi chaque jour, au *Convict*, le déjeuner et le dîner. Un autre fait distribuer dans les écoles communales un petit pain et un verre de lait, chaque matin, aux enfants pauvres. Un autre, soucieux de belles choses, laisse à Leipzig toute sa fortune, mais à la condition que Leipzig ne s'en servira que pour se parer et s'embellir. Un autre, enfin, à qui l'on ne peut pas reprocher de manquer de foi dans l'avenir du capitalisme, lègue à la ville deux cents millions, mais à la condition qu'elle n'en usera qu'après deux cents ans, qu'elle laissera jusque-là les millions croître et multiplier. La ville a accepté. La personne qui me racontait ce legs me disait, en se frottant les mains, dans son enthousiasme civique : « Leipzig sera si riche, si riche alors, que *nous* n'aurons plus d'impôts à payer. » — Et c'était une vieille fille.

9 mai.

Les vieux savants allemands sont délicieux. J'en connais un, très vieux, qui a tenu à monter mes étages pour me rendre, dans ma chambre d'étudiant, une visite que je lui avais faite. « Je la devais, du moins, m'a-t-il dit, à votre patrie. » Il m'a invité à aller le voir aux portes de Leipzig, dans une petite propriété où il se cache pendant la chaleur de l'été.

On traverse, pour y arriver, des faubourgs déserts. Les grandes maisons grises, toutes construites sur le même modèle, sont vides. Tout le monde est à la fabrique, à l'imprimerie : les enfants, restés seuls, jouent dans la rue. Puis les maisons se font plus rares, et on aperçoit, dans la plaine, un bouquet d'arbres frais. On dirait qu'un privilège mystérieux l'a fait respecter, qu'il a échappé, comme par miracle, à la conquête de l'industrie, pour protéger les jours paisibles d'un vieux savant.

Il vit là tout seul avec sa sœur. Il m'a reçu au milieu de ses livres, en veston de velours, en gilet de chasse, un

foulard rouge autour du cou. Il a de grands cheveux blancs et des lunettes d'écaille, qu'il ôte et remet sans cesse. Il m'a montré son jardin. « Il faut voir les jardins, m'a-t-il dit, non pas seulement avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'esprit. » Et il m'a raconté toutes les merveilles qu'il avait observées, la lutte de telle greffe contre la nature, les atavismes de tel bouleau. Puis nous nous sommes assis sous les branches odorantes, et il m'a parlé de la France. Il y a été souvent; il se rappelait un dîner chez Véfour, avant 70, avec Taine et Renan : « Nous avons discuté toute la soirée sur la *Völkerpsychologie*. On n'a quitté la salle qu'à une heure du matin. Taine et moi, nous ne pouvions plus nous séparer. Nous avons fait plusieurs fois le tour des galeries du Palais-Royal; enfin nous nous sommes assis sur un banc, et nous sommes restés longtemps là, devant les étoiles, à rêver de l'origine des civilisations... C'était une nuit admirablement belle », dit le vieux savant, en ôtant ses lunettes d'écaille. Puis, après un instant : « Ils sont tous morts, maintenant. » Et il s'est perdu dans une longue rêverie.

10 mai.

Il n'y a pas beaucoup de grands concerts pendant l'été, mais, en revanche, les musiques militaires de Leipzig jouent presque tous les jours. Il en vient souvent des villes environnantes, et on leur fait fête, surtout si la « chapelle » est, comme l'annoncent les programmes avec de grosses lettres, *en uniforme*. Elles jouent dans les grandes brasseries; on paie à l'entrée trente ou quarante pfennigs. La plus recherchée est la brasserie Bonorand, qui se trouve à l'entrée du Rosenthal, à l'endroit où toute la belle société de Leipzig passe et repasse, comme aux Acacias. Il y a de grands arbres, avec de petites tables à leurs pieds. L'après-midi, Bonorand est réservé aux femmes. Elles apportent leur ouvrage et devisent, tirant l'aiguille, et buvant du café au lait. Le soir, on vient en famille écouter la « chapelle » militaire. L'air est frais, la bière est bonne, les buveurs ont l'air bienveillant et presque attendri. Il y a des tableaux de famille touchants. A côté de moi, un magistrat, sa femme et leurs deux enfants, deux jeunes filles un peu âgées, boivent gravement leurs bières préférées. De temps en temps, le père

fait admirer à la mère la fraîcheur des tilleuls, la douceur de la lune, et toutes les tendresses de la nature; les jeunes filles un peu âgées écoutent sans rien dire, regardant avec des yeux vagues des couples à l'âme candide installés devant nous. Quelquefois Bonorand tire des feux d'artifice, et, sans qu'on pousse pourtant des « oh! » et des « ah! », les figures tranquilles s'animent.

Tous les dimanches, il y a, comme on dit, un *Frühconcert*. A six heures du matin, l'orchestre commence. Les tables se remplissent peu à peu. Souvent les maris viennent d'abord et retiennent la place de leurs femmes; elles arrivent tout essoufllées, avec leurs enfants, le nez et les yeux encore rouges de la toilette matinale. Ils reviendront cette après-midi, ils reviendront ce soir écouter la musique. La monotonie, dans la plupart des plaisirs allemands, n'est qu'un charme de plus.

11 mai.

Des rues entières sont toutes pleines de librairies. Beaucoup de libraires sont en même temps antiquaires; le commerce des vieux livres est encore plus développé qu'en France. Les livres savants y sont encore plus chers: la *Logique* de Wundt, celle de Sigwart, l'*Économie politique* de Wagner, le *But du Droit* de Ihering ne coûtent pas moins de trente marcs. Aussi très peu d'étudiants ont-ils leur propre bibliothèque. Beaucoup revendent, aussitôt qu'ils les ont lus, les livres dont ils ont fait acquisition. Quelques-uns achètent au libraire le droit d'emprunter, pendant le semestre, un ou deux livres par semaine.

Les libraires ont souvent une spécialité: l'un tient l'économie politique, l'autre le droit, l'autre la médecine, mais il n'y en a pas qui ait pour spécialité ce que nous appellerions la littérature et qui ne tienne, par exemple, que des romans. La « littérature », en Allemagne, est toujours plus ou moins philosophique, ou scientifique, ou pratique. Dans la librairie la plus mondaine de Leipzig, à côté des derniers livres français: *le Droit de l'Enfant*, par Georges Ohnet, *Quelques années de ma vie*, par madame Octave Feuillet, on trouvera: *la Dégénérescence physique et morale de la Femme*, — *Comment combattre*

le socialisme, — *Causes de la décadence de l'esprit religieux.* — *Trois mois d'Ouvrier de fabrique,* — *Comment un jeune Commerçant peut s'instruire,* — *le Droit des Femmes,* — *la Fantaisie dans le Droit;* — puis la littérature bismarckienne : *Bismarck chez lui,* — *Bismarck et la Gazette de Cologne.* — *Bismarck et les socialistes.* A la place d'honneur, le dernier numéro de la *Revue de Paris.* Le titre est fait pour séduire l'Allemagne. Tout ce qui est de Paris a du piquant.

12 mai.

J'ai assisté à une rixe d'une étonnante tranquillité. C'était auprès de la halle. Deux hommes, un grand et un petit, discutaient à propos d'une boîte en bois blanc. Tout à coup, le grand prend la boîte et la casse sur la tête du petit. Celui-ci, sans se presser, ôte alors sa veste, la plie, la pose sur une marche, et s'avance vers l'autre en lui répétant : « Que me veux-tu? Que me veux-tu? — Je ne te veux rien », dit le grand d'un ton de mépris. Et il s'en va. L'autre remet sa veste et le suit avec entêtement. La foule s'attroupe et les suit tous les deux. Alors un des adversaires s'arrête : « Ce n'est rien, messieurs, je vous prie de circuler, ce n'est rien : il m'a traité de mendiant. — Il l'a traité de mendiant! dit la foule, ce n'est pas bien. Il faut aller chercher un *Schutzmann.* — Mais, messieurs, ce n'est pas la peine... — Si, dit la foule, il faut aller chercher un *Schutzmann.* »

Il arriva sans hâte, prit d'un air ennuyé les deux adversaires sous le bras pour les conduire au poste. La foule suivait. Le *Schutzmann* se retourna, fit un signe impérieux, et elle se dispersa docilement.

13 mai.

Il y a des gens qui disent que la religion prendra de plus en plus la forme de l'art, et que toutes les prières de l'avenir seront des auditions de symphonies. A de certains moments, ils pourraient croire, à Leipzig, que l'évolution est achevée. La salle de concert elle-même proclame, par l'inscription de son fronton, que la musique ici est chose sérieuse et n'entend pas la plaisanterie: *Res severa verum gaudium.* Les églises, de leur côté, sont de véritables salles de concert. Elles ont un journal spécial qui annonce les jours et les heures de musique. On

distribue les programmes à la porte. Tout récemment, on construisait en même temps une église et une salle de concert, la nouvelle « Maison des Tailleurs »: les architectes rivalisaient: ils avaient entrepris les calculs les plus compliqués et fouillé les plus vieilles archives pour découvrir le secret des meilleures conditions d'acoustique. Toute la ville attendait dans l'anxiété le résultat de la lutte. Le jour de la première, l'église fut honteusement vaincue. Aussi est-elle peu fréquentée. Le Dieu de Leipzig ne descend pas dans les églises où l'on n'entend pas bien la musique.

Depuis les temps anciens, c'est la coutume que les élèves de l'école de Saint-Thomas aillent chanter tous les samedis, à une heure et demie de l'après-midi, dans les églises. Ils chantent du Bach, de l'Orlandus, quelquefois aussi des hymnes de leurs derniers maîtres. Et, bien que ce soit à peu près l'heure du déjeuner, l'église est pleine. Au premier rang, l'armée des Anglo-Saxonnes en costume de *tennis*, puis les bons bourgeois de la ville, les étudiants, les petites gens, commerçants et employés en tenue de travail. L'église est sombre, avec de beaux vitraux violets; et il n'y a rien de reposant comme ce chœur de jeunes voix, sous les voûtes fraîches, au milieu de la chaleur du jour.

14 mai.

Je suis allé, hier dimanche, visiter le vieux café-concert de Leipzig, *la Bonne Source*, à la représentation du matin. Elle commence à onze heures. On y vient manger quelques saucisses pour s'ouvrir l'appétit. L'orchestre est composé d'un piano et d'un harmonium, et joue quelquefois, après les tours de trapèze, de la musique classique. Le public a le rire bienveillant. On ne peut pas dire que les chanteuses essaient de le séduire par des artifices de coquetterie, car elles se présentent tout simplement dans leur toilette de ville. Le numéro le plus amusant était un humoriste populaire, M. Alexandre Ganse. Il a les cheveux longs, un nez grave, un petit veston sans prétentions, l'air d'un professeur. Il dit des chansons de sa composition, semées d'épigrammes latines, d'un air bonhomme et paterne, en croisant les mains sur son ventre. Je

me suis aperçu, tout d'un coup qu'il, ressemblait à M. Renan. Son refrain, d'ailleurs, avait quelque chose de très renanien : « Oui, vraiment, le genre humain est très intéressant... *Hoch interessant ist das Menschengeschlecht.* » J'ai ri comme un Saxon de cette ressemblance : le Dieu des dialogues philosophiques me pardonnera.

15 mai.

Wagner n'a pas encore sa statue à Leipzig, mais il a un *Verein :* le *Verein académique de Richard Wagner.* On s'y propose, disent les statuts, de développer la culture artistique dans le sens des idées du maître ; les pratiques de cette religion sont des lectures et des commentaires des œuvres de Wagner, des conférences d'esthétique, puis des exercices musicaux. J'ai visité le *Verein* un soir. Un jeune étudiant a lu, sur le rapport de la musique aux autres arts, une conférence qui n'était rien qu'un résumé des théories wagnériennes. On a discuté comme on discutait, je pense, aux beaux jours de la scolastique, en citant Wagner comme on citait Aristote. Puis on a joué du *Lohengrin*, et après *Lohengrin*, pour montrer qu'on n'était pas exclusif, un peu de Schumann et d'Ambroise Thomas. Un des assistants a demandé à parler de *Lohengrin* à propos des nouvelles représentations que l'on organise à Bayreuth et à Munich. Il a déclaré qu'on n'avait pas le droit de substituer aux costumes du XIIIe siècle les costumes du Xe siècle : plus conforme à la vérité historique, cette innovation n'était pas conforme, d'après les textes, aux dernières intentions de Wagner. L'orateur a vertement blâmé Munich d'avoir voulu introduire dans le chœur du deuxième acte des prêtres et des évêques auxquels Wagner n'avait jamais songé ; il lui a reproché aussi, avec amertume, d'avoir eu un instant la pensée, pour faire mieux que Bayreuth, de rétablir des fragments du récit du Graal que Wagner lui-même avait condamnés (voyez sa correspondance avec Listz). Enfin, pour prouver qu'on n'est pas, au *Verein*, esclave de la lettre, il a flétri Munich, aux bravos de l'assistance, pour avoir pris un moment au sérieux une faute d'impression de la première édition de *Lohengrin* (*Eichen* pour *Leichen*). Après ce réquisitoire docu-

menté, on a bu beaucoup de bière à la santé des différents héros du *Ring*, puis on a levé la séance en chantant, debout, à la manière des croyants, le *Preislied* des *Meistersinger*.

19 mai.

Leipzig veut être plus allemande encore que le reste de l'Allemagne. Elle fait un symbole de sa situation géographique, entre nord et sud, et se flatte d'être le cœur de l'Empire. Elle n'a pas, à l'égard de la Prusse, cette hostilité sourde qui reste dans l'âme de tant de villes allemandes. Au moment de la guerre de 1866, les bourgeois de Leipzig envoyèrent une députation à leur roi Jean pour lui demander de s'allier, non pas à l'Autriche, mais à la Prusse. Indépendamment de toute considération sentimentale, il faut se rappeler que la Prusse est le débouché naturel du commerce saxon. Depuis 1870, il n'y a pas de ville plus attachée que Leipzig à l'unité impériale. Sur la place du marché, en face du vieux *Rathhaus*, une Allemagne de bronze se dresse, les cheveux flottants, le glaive sur l'épaule; à ses pieds, le vieux Guillaume couronné de lauriers; tout autour du piédestal, les soldats de l'unité allemande, le prince Frédéric, Moltke, Bismarck. C'est Bismarck qui a eu l'adresse de fixer à Leipzig, au lieu de tout centraliser à Berlin, le fameux tribunal de l'Empire. Leipzig s'enorgueillit d'être appelée à garder, ou plutôt à créer, l'unité juridique de l'Allemagne. Le cours public que fait cette année le professeur Lamprecht, à l'Université, sur la formation de l'unité nationale, est l'un des plus suivis.

21 mai.

Il y a environ une trentaine de Français à Leipzig, et qui ne se voient guère entre eux. Il y a plus de deux mille Anglais et Américains. Ils ont des *Vereine*, deux églises spéciales. On compte avec eux comme avec des puissances. Le théâtre de Leipzig jouait, il y a deux ans, les opéras de Wagner presque toujours le dimanche; les Anglo-Saxons ont protesté, leurs convictions ne leur permettant pas d'entrer au théâtre le jour du Seigneur: depuis lors, on joue Wagner en semaine. Avant l'ouverture des portes, beaucoup de jeunes misses accourent pour grimper au poulailler et prendre la première place entre

les étudiants : — on les trouve au premier rang partout où il y a quelque chose à voir et à noter, partout où il y a, surtout, quelques tickets à conquérir. Elles ont de grands *scrapbooks*; leur plus grand plaisir est d'y coller soigneusement leurs billets de concerts, de tramways, d'autres encore.

22 mai.

Un professeur de l'Université, qui est très aimable, m'a invité à un grand déjeuner de vingt personnes : des lieutenants au long col rouge, des *Privatdocenten* cravatés de noir, de jeunes saxonnes en corsages légers, blancs ou roses. Elles ont l'air simple et bienveillant. Elles font à la maîtresse de maison de petites révérences à la manière de l'ancien temps, avec une sorte de grâce protestante, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le menu est aimable : un saumon, un gigot, une glace, de la confiture, du vin blanc, du champagne; on mange et on boit sans façons, à son appétit. Les Saxons prétendent être plus *gemüthlich* que les autres Allemands. La jeune fille à côté de laquelle on m'a placé me parle français et me vante les charmes de Leipzig, les concerts, les grandes promenades en troupe, les petits bals sans cérémonie chez les magistrats et les professeurs; elle me cite même un dicton latin qui exprime l'amour des habitants de Leipzig pour leur ville : « *Extra Lipsiam non est vita; si est vita, non est ita* ». Le déjeuner fini, on ne s'embrasse pas, mais on se serre les mains avec effusion, en disant : « *Mahlzeit!* » Puis on passe au salon, où l'on boit du café au lait pendant trois ou quatre heures. On en boit encore plus à Leipzig qu'ailleurs. La maîtresse de la maison demandait à un jeune homme, assis à côté de moi, s'il en prendrait encore une tasse. « Je suis Saxon », Madame, a-t-il répondu, avec un air de fierté offensée.

26 mai.

Une des choses qui étonnent et scandalisent le plus les Allemands, c'est la liberté et l'autorité de notre presse. Les journalistes, ici, sont loin d'être rois. Depuis quelque temps, surtout, les tribunaux leur font la vie dure. On a condamné à Berlin une dizaine de rédacteurs à cinq et six mois de prison pour avoir calomnié la police. Et le magistrat a pris la liberté

de leur exprimer clairement, à plusieurs reprises, tout son mépris, prouvant par son attitude et par son langage que le procès était jugé d'avance. La diffamation des fonctionnaires, et principalement du premier des fonctionnaires, le grand chancelier, est avidement poursuivie et recherchée. Récemment, le tribunal de l'Empire a décrété qu'on pourrait citer les journalistes, non pas seulement devant la justice des villes où leur article est fait et paraît, mais devant celle des villes où il est vendu et même reproduit par d'autres journaux. C'est ainsi qu'il y a eu des juges à Berlin pour condamner un baron bavarois qui avait écrit, à peu près, dans une feuille de Munich, que les décisions du grand chancelier obéissaient à « une volonté » autre que celle du bien de l'Empire. Cela a causé un gros scandale. Plus récemment, un journal gouvernemental a dénoncé une brochure d'un vieux professeur sur Caligula, disant que les allusions y étaient évidentes, et que l'on attentait à la majesté impériale. On n'a pas encore fait de procès, cependant, au vieux professeur.

Des procès plus comiques ont lieu à Munich. Un critique d'art avait dit, en parlant d'un portrait d'homme, que le peintre y avait donné à son modèle un air fin-de-siècle. Le modèle s'est trouvé diffamé dans sa beauté. On a plaidé; et le procureur, après un réquisitoire où il ne craignait pas de qualifier le portrait de raphaélique et de titianesque, a obtenu que le critique d'art fût condamné à cent marcs d'amende. C'est du moins ainsi que les journaux de Leipzig ont raconté l'affaire. Mais j'aurais voulu y être, car je n'y crois pas encore.

29 mai.

Le sport commence à conquérir Leipzig. Les plaines saxonnes appellent les bicyclettes : il y a des *Vereine* de vélocipédistes. Une grande place, *Sportplatz*, est réservée aux exercices physiques ; elle a six jeux de *tennis* : il est vrai qu'on y voit surtout des Anglo-Saxons.

Le sport vraiment national est le canotage, un canotage primitif et sans prétention. On voit peu, jusqu'ici, d' « as » à coulisses où des rameurs en maillot s'entraînent à « plumer » comme en Marne. Mais, sans doute, l'influence anglaise se fera bientôt sentir ici comme ailleurs. L'Empereur y aide. Il a raconté,

tout récemment, que le professeur Max Müller lui ayant demandé si l'on ne pourrait pas instituer un *match* entre les universités anglaises et les universités allemandes, il avait eu la honte de répondre que ses étudiants n'étaient pas prêts. Pour sa part, il fait tous les matins une heure de canotage en chambre, et il exhorte vivement les étudiants à former des équipes dignes de rivaliser avec les équipes anglaises. Ils n'en sont pas encore là, du moins à Leipzig. Le canot de Leipzig est bon enfant. Il s'appelle *Werther* ou *Siegfried*, *Gretchen* ou *Elsa;* de petites rames courtes sont vissées sur ses bords : on les manie simplement, sans chercher les élégances, et l'on glisse avec lenteur sous les grands arbres.

Les étudiants aiment assez les périssoires, qu'on appelle des *Seelenverkaüfer :* des vendeurs d'âmes. Ils plantent à l'avant, dans un trou fait exprès, le petit drapeau de leur *Verein;* puis, ôtant leur paletot, ils gardent, par-dessus leurs bretelles, leur écharpe, et s'en vont ainsi promener gravement leurs couleurs jusqu'à la brasserie prochaine.

Les abordages sont fréquents, car la Pleisse est très étroite. On dit que les noyades ne sont pas rares. Il y a trois ans, deux fiancés se sont noyés sous un grand chêne, qu'on montre encore. C'était une jeune Anglaise qui devait épouser un Allemand. Ils étaient tous les deux, dit la légende, beaux et souriants comme le jour; ils avaient fait venir les plus belles choses des pays lointains; une semaine à peine les séparait de leur mariage. Ils sont partis tous les deux sur la Pleisse dans un petit canot. A la fin du jour, on a retrouvé leurs deux corps au pied du grand chêne. Est-ce un accident, une imprudence? Ou bien ont-ils trouvé l'heure si belle qu'ils n'ont plus voulu vivre? Personne ne connaît le secret de leur mort. Le mystère embellit tous les jours cette histoire et donne on ne sait quel attrait à ce grand chêne silencieux. Les amoureux poussent souvent leur barque jusque sous ses branches pour s'y donner le frisson.

30 mai.

Je ne peux m'habituer à regarder le fifre comme un instrument guerrier. Chaque fois que je l'entends, j'imagine toujours, au premier moment, je ne sais quelles pastorales

tranquilles. Puis je me rappelle que c'est le régiment qui passe pour aller à l'exercice. Les petits soldats saxons ont sûrement moins de tenue que les nôtres, moins de souci du décor : ils ne se préoccupent pas de marcher au pas dans la ville, portant leur fusil tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur l'épaule gauche. Quelquefois ils chantent dans les rues. J'ai prêté l'oreille, aujourd'hui, pensant trouver, dans leur chant, quelque chose de guerrier ou du moins de national. Ils chantaient *Tararaboum de ay!*

31 mai.

Le Conservatoire même garde, à Leipzig, cet air bonhomme qui court la ville. Deux fois par semaine, il donne de petites soirées musicales. On y vient comme on est, sans apprêts. Un vieux monsieur, qui est un donateur important, lit le programme, puis s'assied en face du buste qu'on lui a dressé dans la salle même : on s'attend à les voir échanger leurs impressions. Les jeunes élèves s'essaient, et leurs amis applaudissent. Quelquefois tout le Conservatoire fait de grandes promenades ; on loue des voitures, et on s'ébat tous ensemble dans les prairies. Puis, pour se délasser de la grande musique, on va danser au son des orchestres de campagne.

1er juin.

Les Saxons sont très gourmands. Leipzig a ses plats spéciaux, renommés pour leur complexité. On y goûte beaucoup les « petits pains illustrés ». J'en ai vu qui contenaient, exactement, du saucisson, du jambon, des anchois, des cornichons et des fromages. La pâtisserie, aussi, est célèbre. Les jeunes Saxonnes aiment beaucoup les gâteaux qui portent le nom sentimental de *Sahne*-baiser ; baisers à la crème. Au théâtre, pendant les entr'actes, tout le monde va au buffet, boire et manger. Et, comme à Berlin, il y a dans la plupart des théâtres un écriteau qui rappelle qu'il est interdit d'emporter de la bière dans sa loge. La bière et la musique vont si bien ensemble que la tentation est forte.

2 juin.

Hier je me suis déguisé en reporter, et je suis allé interviewer la directrice du mouvement féministe, mademoiselle Augusta

Schmidt. Mademoiselle Augusta Schmidt semble habituée à l'interview et s'y prête avec beaucoup de bonne grâce. On eût aimé peut-être que la présidente du *Verein* des femmes fût plus femme encore que les autres ; et il eût paru plus piquant que la direction de ce grand mouvement appartînt à un petit corps frêle et gracieux. Mais il faut reconnaître que mademoiselle Augusta Schmidt a un peu l'air d'un homme. On ne peut même pas dire que la barbe lui manque tout à fait. Bien proportionnée, avec sa taille de plus de cinq pieds, il semble certain que le vieux Roi-Sergent l'eût incorporée dans ses régiments de grenadiers. Mais un grand air de sagesse et de bonté règne sur sa large figure. Ses revendications sont d'ailleurs très prudentes : les jeunes têtes du parti l'accusant même d'être réactionnaire.

« Notre principe, monsieur, est de ne pas faire un pas en avant que nous soyons obligées de retirer. » Et, en disant cela, elle avançait sur le tapis son pied puissant. « Nous avons pensé qu'il fallait d'abord assurer le développement de l'instruction des femmes, et c'est pourquoi nous avons demandé qu'elles entrent aux Universités. Pour les y préparer, nous avons créé ici un lycée. Les élèves n'y sont pas nombreuses. Mais nous ne tenons pas au nombre. Inutile d'augmenter, n'est-ce pas? par une armée de doctoresses, le prolétariat intellectuel, déjà si nombreux en Allemagne. Dans le même esprit, nous ne distribuons aux femmes qui veulent prendre leur part des bienfaits de l'instruction supérieure que des bourses modiques. Nous voulons que les jeunes filles qui désirent entrer dans l'enseignement aient déjà quelques ressources ; sans quoi l'enseignement, surtout en Allemagne, est la pire misère. Orgueil aristocratique, diront les socialistes. C'est simplement mesure et prévoyance. Quand une élite de femmes sera instruite, elle prouvera par le fait ce que les femmes peuvent faire, elle prendra en main la cause générale. Nous étudions petit à petit le cercle de notre action. Des *Vereine* se forment dans beaucoup de villes. Nous avons envoyé au Reichstag une pétition couverte de cinquante mille signatures. Les professeurs eux-mêmes commençent à nous prendre en considération. Croiriez-vous, monsieur, que le professeur Lasson disait, il y a quelques années, dans sa

Philosophie du Droit, que toute femme qui pense est un monstre? C'est lui-même, bientôt, qui paraîtra antédiluvien, comme je l'espère. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'être déjà trop vieille pour voir notre triomphe complet. »

En parlant ainsi, la respectable demoiselle souriait avec attendrissement, et j'aurais voulu, pour le bien de sa cause, que ceux qui croient encore qu'il n'y a dans le mouvement féministe qu'extravagance et folie pussent entendre ses paroles de sagesse et voir son bon sourire.

4 juin.

Le bruit a couru avant-hier, dans la ville, que Roscher, le grand professeur d'économie politique, était mort. C'était vrai. Il voulait enseigner toujours malgré son grand âge, et il avait choisi, au dernier semestre, comme sujet de son cours, la théorie de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie. Mais il avait dû cesser. On le rencontrait souvent sur la promenade: un bon petit vieillard correct, avec de grands yeux qui avaient l'air de s'étonner de tout, et un bon sourire qui avait l'air de tout comprendre. Il a eu juste le temps de finir son grand ouvrage sur le paupérisme. Il ne lui manquait plus, a-t-il dit, que quelques heures.

L'Université lui a fait d'imposantes funérailles. Toute la matinée on a vu passer dans les rues les drapeaux des *Corps* et des *Vereine*. Ils se rendaient à la vieille église de Saint-Jean. Les étudiants ont leur petite casquette minuscule ou leur toque à plumes, une écharpe, de grands gants à crispin, et, au côté, la rapière, qui sonne sur les dalles de l'église. Ils se groupent autour du cercueil et lui font une couronne de couleurs éclatantes. On prononce des discours; puis un chœur d'étudiants chante un bel hymne triste. L'église est pleine, et toute la ville se presse aux portes. Leipzig aime ses professeurs; et Roscher était une de ses gloires.

7 juin.

Les grands bois sont le charme de Leipzig. Il n'y a pas beaucoup de sapins comme à Berlin, mais des chênes, des châtaigniers, des tilleuls, et puis de grandes prairies. Des brasseries sont cachées sous les arbres; des *Milchgarten*, où

l'on voit des vaches paître en faisant sonner leurs clochettes; des *Waldschlösschen* où l'on entend des concerts. Le public de ces établissements diffère : ici, c'est surtout un public socialiste, de jeunes imprimeuses en cheveux, des typographes en casquette; là, au contraire, la bourgeoisie, mieux nourrie, plus correcte, mais, d'ailleurs, sans façon. Sur les bancs de bois, devant les prairies, il y a toujours beaucoup de gens de toute sorte: petites ouvrières, beaux étudiants, vieux professeurs, jeunes mères avec leurs petits enfants. Cela réveille en moi le François Coppée qui dort au cœur de tous les hommes.

Le soir, après dîner, c'est encore plus charmant. On s'enfonce sous les arbres, on n'entend plus la ville, mais seulement quelques voix de promeneurs, comme étouffées par les feuilles, et puis, dans les prairies, les chœurs des crapauds et des hirondelles. L'ombre se fait de plus en plus mystérieuse; les feux des pipes y brillent comme des étoiles. On se sent devenir sentimental. Mon compagnon de promenade s'étire les bras avec langueur et se met à chanter à mi-voix le fameux *Lied* de Heine :

Je ne sais pourquoi je me sens si triste...

8 juin.

Tout autour de la ville, au bord des prairies, il y a des jardinets avec des maisonnettes encore plus petites que nos bastides : des cabines de bois. Ce sont les campagnes des petites gens. Ils y cultivent deux ou trois légumes, quatre ou cinq fleurs, et envoient leurs enfants y passer les journées. C'est la ville qui, pour des prix très modiques, met le terrain à leur disposition.

Un philanthrope, Schrœber, a inauguré cette institution que beaucoup de villes tendent aujourd'hui à adopter. La charité allemande se préoccupe d'ailleurs beaucoup, d'une façon générale, des questions d'hygiène. Beaucoup de *Vereine* se donnent pour but d'envoyer les enfants pauvres passer les vacances sur les montagnes ou auprès des lacs dans la fraîcheur de l'été, *Sommerfrische*. Ce sont les *Feriencolonien*. Des sœurs ou des instituteurs les dirigent. On pèse les enfants avant, puis après leur voyage. On pèse en même temps ceux qui ont été forcés de rester à la ville; et les *Vereine* peuvent ainsi évaluer

avec orgueil, sur les tables de statistique, leur bienfaisance en kilogrammes.

12 juin.

Il y a depuis quelque temps, dans notre pension, un Américain mystérieux. On l'appelle « le Docteur ». Il ne fait absolument rien. Mes vieilles filles en parlent avec orgueil, car il prouve par son exemple que des gens n'ont pas d'autre but dans la vie que de vivre à Leipzig. Un soir, comme nous nous rencontrions à la sortie du *Hollandais Volant*, je me suis hasardé à lui demander ce qu'il en pensait ; il m'a dit avec un léger accent mélancolique : « La vie, ça n'est pas gai. » C'est peut-être quelque Hollandais volant.

13 juin.

Il y a beaucoup de juifs à Leipzig. Un jeune étudiant juif est venu me demander des renseignements sur la sociologie française. Je lui ai fait avec conscience l'éloge de nos maîtres. Il s'occupe activement du « Sionisme », et veut écrire, dans un journal publié en hébreu, une étude sur la sociologie contemporaine. Je lui ai dit que je n'entendais pas l'hébreu, mais qu'à première vue cela semblait être une tâche très difficile d'exprimer en cette langue des conceptions toutes modernes, que les mots hébreux ne devaient pas être plus habiles à analyser les processus sociaux que ne le seraient des patriarches à démonter une machine à vapeur. Il m'a répondu que des choses très modernes avaient été dites en hébreu, qu'on avait traduit jusqu'à des romans, et il m'a cité avec orgueil le premier traduit : *l'Argent*, de Zola. — J'ai su depuis, que le premier, c'était *les Mystères de Paris*, traduits dès leur apparition, il y a une cinquantaine d'années.

19 juin.

On a joué hier *Carmen* à l'Opéra. On aurait cru qu'un vent du Midi soufflait sur le public. Il trépignait, poussait des cris, jetait des fleurs ; il a même dételé, après la représentation, les chevaux du landau de la chanteuse et l'a traînée jusque chez elle en triomphe.

Carmen a toujours beaucoup de succès en Allemagne. La France n'a pas le privilège de s'enthousiasmer pour les choses

les plus opposées à son tempérament. Le plaisir esthétique est comme la sympathie, qui n'est pas toujours appelée par les ressemblances, mais souvent par les différences. Il n'est pas vrai qu'un peuple ne cherche dans les œuvres d'art que sa propre image. A certains moments, on cherche son contraire; on sent le besoin de l'antithèse. C'est pourquoi « Gretchen » aime *Carmen*.

21 juin.

Beaucoup de gens conservent, à Leipzig, le souvenir des prisonniers français de 1870. On m'a montré l'endroit où nos soldats étaient parqués dans des baraquements. Il paraît qu'au bout de quelques jours leur verve reprenait le dessus: ils interpellaient les passants. Ils s'ennuyaient beaucoup; pour les distraire, on les menait visiter la foire de Leipzig. Ils allaient par escouades de six ou sept, gardés par un soldat allemand le fusil chargé sur l'épaule. On m'a raconté qu'une de ces escouades avait fait tant de haltes près des brasseries que le soldat qui devait la surveiller fut bientôt ivre-mort. Alors, les Français le prirent sur leurs épaules; l'un d'eux suivait, portant le casque et le fusil. L'escouade retourna ainsi, en procession, jusqu'aux baraquements, parmi les rires de toute la ville.

Les baraquements étaient froids, et beaucoup y sont morts, surtout des zouaves et des turcos. Je suis allé visiter leur tombe au cimetière Saint-Jean. Soixante-quinze sont couchés là, sous de petits tertres verts. Tout auprès, la tombe des soldats allemands morts aussi à Leipzig. Au milieu des tertres, un petit monument où la Société du Souvenir français a fait inscrire, tout récemment, les noms de nos soldats : Bouvet, Pradel, Guérin, Delannoy... Deux grands arbres vigoureux inclinent leurs branches épaisses sur les tombes, comme s'ils voulaient les cacher.

22 juin.

Plusieurs Allemands m'ont témoigné leur admiration pour Napoléon. Ils ne lui gardent pas rancune. Peut être est-ce l'impartialité hautaine de gens qui ont pris leur revanche et considèrent que 1870 a payé toutes les guerres de l'Empire.

Peut-être, aussi, est-ce l'hommage involontaire d'un peuple qui a toujours montré le respect du fait, une religion de la force, partout où elle se trouve.

Je fais quelques promenades aux environs de Leipzig avec un jeune ménage. Ils m'ont emmené l'autre jour au « champ de bataille des peuples ». Les moissons y sont extraordinairement fertiles. On me dit que souvent, lorsqu'on creuse la terre, on trouve des cuirasses, des bonnets à poil, des os. Les auberges les recueillent et font avec ces débris de petits musées très visités. On prend soin, d'ailleurs, que le souvenir de la grande victoire soit conservé bien vivant. A l'endroit où se tenaient, pendant la bataille, les trois monarques, il y a un monument, un musée et une brasserie. On m'a montré aussi l'endroit où se tenait Napoléon. Il est marqué d'une grosse pierre carrée surmontée d'un coussin de marbre avec l'épée et le bicorne. Nous nous sommes assis auprès. Mes compagnons ont eu le bon goût de ne rien dire ; et nous sommes restés longtemps dans le silence, à regarder la plaine dont les grands épis ondulaient, comme les rangs des armées. A la fin, comme nous quittions la pierre, le jeune homme m'a dit en hochant la tête : « C'était un fameux gaillard, tout de même, — *ein famoser Kerl* » ; — et la femme a ajouté en français, naïvement, comme emportée par une admiration involontaire : « C'était un homme de fer, un homme vraiment prussien. »

23 juin.

Les villes allemandes sont très jalouses les unes des autres. Il y a surtout entre Leipzig et sa sœur saxonne, Dresde, une émulation incessante. C'est à qui des deux aura le plus de congrès, d'expositions, de fêtes : chacune veut être plus grande ville que l'autre. Dresde a sur Leipzig l'avantage d'avoir la cour de Saxe et les princes, mais Leipzig a l'Université et les étudiants. Dresde a le plus beau musée d'Allemagne, mais Leipzig a le plus beau concert. Les deux villes se disputent, actuellement, à propos d'une exposition régionale que chacune d'elles veut avoir l'honneur et le profit de recevoir dans ses murs.

Un congrès d'électrotechniciens s'est récemment ouvert à Leipzig : depuis quelques jours, la ville est pleine d'ouvriers

électriciens. Beaucoup ont des lorgnons, la barbe taillée à l'américaine, du linge de papier, des pantalons à carreaux, des jaquettes sévères. A vrai dire. ils ne ressemblent pas beaucoup plus à des Allemands qu'à des Français; il ont le type de l'ouvrier savant, que l'on commence à reconnaître un peu partout. Les types de métiers tendent ainsi à se substituer peu à peu aux types de races ou de nations. Cet ouvrier savant sera peut-être, dans l'avenir, un des modèles les plus répandus.

La ville a donné un grand concert en l'honneur des membres du congrès. J'ai pu ainsi entendre le fameux orchestre de la « Maison des Tailleurs », dirigé par son vieux maître. Une dame a chanté des *Lieder* de Beethoven. L'un célébrait avec religion l'amour et la musique, l'autre disait les impatiences sentimentales d'une *Mädchen* qui attend son ami. Paroles et musique, cela me paraissait tout à fait *gemüthlich*. Il me semblait revoir, en écoutant, les petits traits de mœurs qui m'ont amusé tout le long de mon voyage : la piété de la bière, l'amour franc, tendre, et plus prêt à pleurer qu'à rire; et je me disais en moi-même : « Comme c'est bien allemand ! » Je me suis aperçu tout d'un coup que les *Lieder* qu'on me chantait étaient les *Lieder écossais:* l'accompagnement seul est de Beethoven, les paroles sont traduites de William Smyth et de Walter Scott; l'air aussi vient d'Écosse! Cette erreur m'a plongé dans une réflexion mélancolique; et j'ai compris, mais un peu tard, le juste prix des généralisations et inductions auxquelles les jeunes gens s'abandonnent en pays étranger.

25 juin.

J'étais en train de lire à ma fenêtre: j'entends des cris, des appels, des courses, tout un tapage inusité dans ma rue paisible. Je me penche, et j'aperçois les porteurs de journaux qui crient un *Extrablatt*, une feuille supplémentaire, annonçant quelque grande nouvelle; les bonnes courent après eux, toutes les fenêtres s'entr'ouvrent. Mes hôtesses aussi achètent l'*Extrablatt;* puis, une minute après, elles frappent à la porte de ma chambre, et me tendent, toutes tremblantes, la feuille. Je me lève, effrayé par leur émotion, et je lis, tout d'un coup: *Ermordung des Präsident Carnot.*

26 juin.

Toute la journée d'hier et aujourd'hui, les journaux publient des *Extrablätter*. On les colle sur la devanture des brasseries, des boutiques de tabac. Tous les passants s'arrêtent, lisent, puis repartent sans rien dire. Pas d'attroupements, de conversations dans la rue. Par nature et par ordre, les Allemands restent silencieux sur la voie publique, mais beaucoup de ceux que je connais viennent me serrer la main, déplorent le malheur injuste qui atteint la France, font l'éloge de M. Carnot. Je rencontre le jeune ménage avec lequel je fais des promenades : le mari m'expose son horreur pour les anarchistes ; la jeune femme me dit qu'elle a pleuré, en pensant à madame Carnot.

27 juin.

Un moment on a cru, ici, que l'assassinat était la vengeance d'un Italien d'Aigues-Mortes : on se demandait quelle serait la réplique du tempérament français, et on a craint la guerre. Mais on apprend que Caserio est anarchiste, que les fureurs de Lyon sont réprimées, que l'entente des peuples ne sera pas troublée. On peut donc plaindre la France avec générosité. Tous les journalistes d'ici lui envoient des condoléances et des conseils. On saisit avec plaisir l'occasion de montrer que, malgré les souvenirs de 1870, on est homme, capable de pitié et même de sympathie pour les Français.

Et puis, comme le remarque judicieusement la presse tout entière, tous les gouvernements se sentent frappés du coup qui tue M. Carnot. C'est un crime nouveau, un attentat contre la « Kultur ». Chacun fait un retour sur soi-même et éprouve le besoin de se rapprocher des autres, devant cet ennemi inconnu. « Sans en avoir l'air, me dit un étudiant, les anarchistes travaillent plus vite que les théoriciens à la paix universelle ; ils offrent aux gouvernements le ciment sans lequel il n'y a pas d'alliance solide : un ennemi commun. »

1er juillet.

La nouvelle de la grâce accordée par l'Empereur aux deux officiers français prisonniers a été, comme sa dépêche à madame

Carnot, très bien accueillie ici. On a dit que cela le rendrait populaire en France ; cela augmentera surtout, plus sûrement, sa popularité en Allemagne. Le loyalisme allemand recueille avec joie les traits de générosité de son mystérieux Empereur : ainsi se compose, petit à petit, une certaine figure chevaleresque et mystique, qui n'est pas pour déplaire à l'âme allemande. Et puis, beaucoup d'Allemands sont heureux de trouver, dans les dernières actions de l'Empereur, comme une autorisation de manifester, à l'égard de la France, leurs intentions pacifiques. Les Allemands veulent la paix peut-être : mais, à coup sûr, ils veulent avoir l'air de la vouloir.

JEAN BRETON.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet - Août 1894

LIVRAISON DU 1ER JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1ER AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT

